This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

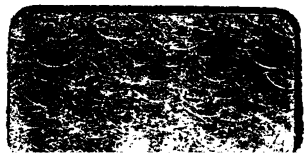
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06913835 6



X 5
Polyester

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1886 T. XLVII. 1.

RENNES, ALPHONSE LE ROY FILS
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-QUATRIÈME

(QUARANTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1886

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
62056
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *L'Œuvre*, par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 492 p. 3 fr. 50. — 2. *Les Dames de Croix-Mort*, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 328 p. 3 fr. 50. — 3. *Mademoiselle de Bressier*, par Albert Delpit. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 402 p. 3 fr. 50. — 4. *Bernard l'assassin*, par Edmond Tarbé. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 338 p. 3 fr. 50. — 5. *Monsieur de Morat*, par le même auteur. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 360 p. 3 fr. 50. — 6. *Le Pavé de l'Enfer*, par Maurice Drack. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 338 p. 3 fr. 50. — 7. *Mari ou père?* par Jules Vilmain. Paris, librairie des bibliophiles (Jouaust et Sigaux), 1886, in-12 de 230 p. 3 fr. — 8. *La Confession posthume*, par Paul Margueritte. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 324 p. 3 fr. 50. — 9. *Jacques Kerdraint*, par Georges Aragon. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 10. *Pacha*, roman parisien, par J. Ricard. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 11. *Melcy*, par Noël Blache. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 324 p. 3 fr. 50. — 12. *La Bonne en or*, par Henri Pagat. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 350 p. 3 fr. 50. — 13. *Ar Berniou Pez* (*Les Tas de pois*), par Henri Moreau. Paris, A. Durlacher, 1886, in-12 de 250 p. 3 fr. 50. — 14. *Les Hésitations de Madame Planard*, par Léon Barracand. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 272 p. 3 fr. 50. — 15. *Aventures du temps passé* (Briolan), par Paul de Molènes (T. IV des Œuvres complètes). Paris, librairie des bibliophiles (Jouaust et Sigaux), 1886, in-12 de 316 p. 3 fr. 50. — 16. *Le Baiser de Maïna*, par Robert de Bonnières. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 312 p. 3 fr. 50. — 17. *Christine Sorel*, par l'auteur de l'*Héritier d'Anne Radcliffe*. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, 2 vol. in-12 de 296 et 260 p. 6 fr. — 18. *Les Millions du beau-père*, par Olivier des Armoises. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de 330 p. 3 fr. — 19. *Le Jeu des vertus*, par Henri de Bornier. Paris, Dentu, 1886, in-18 j. de 292 p. 3 fr. — 20. *Le Loup dans la bergerie*, par Alfred Destournelles. Paris, E. Perrin, 1886, in-12 de 220 p. 3 fr. — 21. *Mémoires d'un instituteur*, par Lucien Thomin. Paris, Victor Palmé, 1886, in-12 de 244 p. 2 fr. — 22. *L'Infirmière*, par Louise de Lasserre. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 128 p. 1 fr. 50. — 23. *Frère et Sœur, histoire d'hier*, par J. B. Gay. Paris, René Haton, 1886, in-12 de 284 p. 3 fr. — 24. *Le petit Marquis*, par Villia. Paris, E. Perrin, 1886, in-12 de 268 p. 3 fr. — 25. *Les Valbriant*, par Mme Augustus Craven. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 324 p. 3 fr. 50. — 26. *Floréal*, par Roger des Fourniels. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-12 de 294 p. 3 fr. — 27. *Histoire d'une brique*, par I. Natanson. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 120 p. 0 fr. 80. — 28. *Manfred*, par Émile Moreau. Paris, Firmin Didot, 1886, in-8 de 402 p. 5 fr. — 29. *Madame la Connétable*, par Charles Buet. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 340 p. 3 fr. 50. — 30. *Un Vaillant*, par Alexandre Vivier, avec une préface de Charles Buet. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 182 p. 2 fr. — 31. *Marcel Campagnac*, par Francis Melvil. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 314 p. 3 fr. 50. — 32. *Esprit Cabassu*, par Alexandre de Lamothe. Paris, Blériot et Gauthier, 1886, in-12 de 384 p. 3 fr. 50. — 33. *Les Cosaques. Souvenirs de Sébastopol*, par le comte Léon Tolstoï. Traduit du russe. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. 50. — 34. *Marc le Nihiliste*, par Gontcharoff. Traduit du russe. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 296 p. 3 fr. 50. — 35. *Mille âmes*, par A. Th. Pisemsky; traduit du russe, par Victor Derely. Paris, Plon et Nourrit, 1886, 2 vol. in-18 j. de 316 et 350 p. 7 fr. — 36. *Elle et moi*, par Étienne Marcel. Paris, Firmin Didot, 1886, in-12 de 280 p. 2 fr. 50. — 37. *L'Honneur*, par Ossip Schubin; traduit de l'allemand, par R. Armand. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 244 p. 1 fr. 25. — 38. *Hermann et Dorothée*, par Goëthe. Nouvelle

édition. Traduit de l'allemand par Léon Boré, avec une introduction par Ernest Faligan. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 110 p. 1 fr. — 39. *De ma fenêtre*, par Grazia Pier-Antoni Mancini, traduit de l'italien par Mme Colomb. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 226 p. 1 fr. 25. — 40. *Le Diable. Mœurs toscanes*, par Magherini-Graziani, avec une préface par Henri Cochin. Illustrations de F. Fabri. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 236 p. 3 fr. 50. — 41. *Nouvelles slaves*, adapté en français par Mme A. C. Strebinger. Préface de Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Paris, Louis Westhauser, 1886, 1 vol. in-12 de 316 p. 3 fr. 50. — 42. *Bigarreau*, par André Theuriet. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, in-18 j. de 286 p. 3 fr. 50. — 43. *Chambre d'hôtel*, par Léo Rouanet. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 322 p. 3 fr. 50. — 44. *Les Gens qui s'amusent*, par Léo Trézénick. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 45. *Amours*, par la princesse Marie Troubetzkoï, avec une préface de Mme Edmond Adam. Paris, *Nouvelle Revue*, 1886, in-12 de 218 p. 3 fr. 50. — 46. *Trois Contes de Noël*, par S. Blandy. Paris, Firmin Didot, 1886, in-12 de 310 p. 2 fr. 50. — 47. *Les Contes de l'abbé Féret*. Dessins de Julien et Parer. Paris, Gaume et Cie, 1886, in-12 de 274 p. 3 fr. — 48. *Les Frères ennemis*, par l'abbé A. Morigny. Tours, Alfred Cattier, 1886, in-8 de 248 p. 3 fr. — 49. *Nos Patriotes*, par L. Lacertie, illustrations de Kauffmann. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 256 p. 5 fr. — 50. *Les Hantises*, par Édouard Dujardin. Paris, Léon Vanier, 1886, in-12 de 178 p. 3 fr. 50. — 51 et 52. *Contes étranges. Nouveaux contes étranges*, par Henri Moreau. Paris, Durlacher, 1886, 2 vol. in-12 de 260 et 292 p. 6 fr. 50.

1. — Si M. Émile Zola croyait en Dieu, il devrait le prier avec ferveur de lui épargner les éloges de ses maladroits amis. « *L'Œuvre* est son chef-d'œuvre; » « le romancier ne s'est jamais élevé aussi haut; » « il a atteint le génie; » « c'est son meilleur livre; » « il n'a jamais fait mieux. » A prendre à la lettre ces dithyrambes, il faudrait placer *l'Œuvre* au-dessus de tout ce qu'ont produit de génial les maîtres incontestés du roman contemporain. Il faudrait même considérer ce livre comme la plus parfaite expression de la puissance de l'esprit humain. Ne tombons pas dans ces exagérations ridicules. Je ne suis pas de ceux qui, parce que M. Zola s'inspire surtout du matérialisme, méconnaît les lois de la morale éternelle et abuse des franchises de l'Art, lui refusent toute valeur, le ravalent au-dessous de Casanova de Seingalt, ne s'arrêtent qu'à ses défauts et sciemment nient ses qualités. M. Zola est un vigoureux écrivain, il bâtit solidement, à chaux et à sable; c'est un travailleur acharné, obstiné, vaillant, et je le crois sincère dans ses plus tristes écarts. Discuter son talent est bon pour ces critiques pointilleux qui passent leur temps à chercher des nœuds dans un jonc. Le talent de M. Zola est indiscutable, et en parler devient aujourd'hui un lieu commun. Mais il y a loin de cette justice discernante à l'idolâtrie dont le romancier naturaliste est plus que jamais l'objet. *L'Œuvre* n'est nullement le chef-d'œuvre de M. Zola, et ne vaut, littérairement, ni *l'Assommoir*, ni *La Faute de l'abbé Mouret*, ni *Germinal*. J'ajoute que de toutes ses productions (qui sont déjà innombrables), *l'Œuvre* est la moins intéressante; tranchons le mot : la plus ennuyeuse. En voici l'affabulation :

Une nuit d'orage, Claude Lantier, peintre pauvre et débutant, rentre à son atelier, quai Bourbon. Il trouve, s'abritant sous la porte cochère

de la maison, une jeune fille trempée de pluie et terrifiée par les éclairs. Orpheline, fille d'un ancien officier, Christine est venue du Morvan à Paris pour servir de demoiselle de compagnie à une vieille dame qui habite Passy. Elle est là, seule, égarée, demandant à Claude de la conduire où elle doit aller. Claude se met à rire, et lui offre l'hospitalité. Tout entier à son art, Claude ignorait les femmes et les fuyait. Embarrassé, intimidé même, il improvise pour la jeune fille une chambre à coucher, en entourant d'un paravent son petit lit de fer, tandis qu'il passe la nuit sur un divan. Au matin, sous le soleil, Claude entend la respiration endormie de Christine; il regarde, et elle lui apparaît si belle que l'artiste voit immédiatement un modèle en ce corps abandonné, au buste découvert — et il se met à peindre. Christine, en effet, par reconnaissance d'abord, par amour ensuite, devient successivement le modèle, la maîtresse et la femme de Claude. Au fond, l'ingénue du Morvan n'a que des sens, et elle aime son mari — passez-moi l'expression — en femelle. Jalouse de sa palette, elle est plus tard un obstacle pour Claude Lantier. Cependant, aux débuts de leur liaison, elle se contient et paraît encourager l'artiste. Celui-ci a été sacré chef d'école : l'École du plein air, par ses amis Pierre Sandoz, Fagerolles, Dubuche, Jory et Mahoudeau. Il s'efforce de maintenir la réputation qu'on lui fait, et il envoie au Salon une toile superbe, comme paysage, que traverse un souffle printanier, que la lumière tamise, mais extravagante et folle comme sujet animé : Un homme en veston de velours au milieu de femmes nues. Naturellement la toile est refusée. Claude et Christine dépités quittent Paris et vont s'enterrer pendant trois ans à la campagne. Ils ont un fils. Cet enfant que sa mère n'aime pas meurt comme un de ces orphelins dont le cœur a été sevré de toute caresse. Claude, navré, fixe sur un chiffon les traits du petit mort. Par une sorte de pitié, ce portrait figure à l'Exposition des beaux-arts. Le peintre se remet au travail. Tous ses amis sont devenus célèbres : l'un d'eux, Fagerolles, très habile, ne doit même qu'à Claude sa renommée. Il lui prend ses idées, sa méthode, et lui laisse ses extravagances. Il est du jury, et inévitablement, chaque année, vote contre l'admission de celui qu'il pille. Tous ces déboires exaspèrent l'ancien chef de l'École du plein air. Il saisit ses pinceaux pour de bon cette fois, et conçoit une œuvre — *l'Œuvre* — qui forcera l'admiration générale. Ce sera une vue de Paris, de la Cité, prise, par un soleil couchant, sur le bord de la grande trouée de la Seine. L'idée ne manque pas de grandeur. Seulement, l'artiste déséquilibré installe au centre de sa toile, debout sur la quille d'un bateau, une femme absolument nue. Évidemment — et ses amis l'avouent — Claude arrive peu à peu à la folie. Qui pis est, il ne parvient jamais à camper comme il voudrait, à peindre comme il la conçoit, cette Vénus des blanchisseuses. Il y

revient, la nuit, le jour; il la gratte, la regratte, la refait, la défait, l'encrasse, l'empâte; c'est hideux. D'autre part, il est sans cesse dérangé, ennuyé, torturé, persécuté par Christine qui, dans ses fureurs de jalousie, lui arrache fréquemment ses pinceaux des mains. A la fin, Claude, avachi, abruti, se pend devant son œuvre ratée — raté lui-même. Et derrière son cercueil, deux amis seulement de l'ancien cénacle accompagnent au cimetière, par un temps humide et froid, le cadavre du chef de l'École du plein air.

Ceci est l'action. Quant aux discussions, elles sont trop nombreuses pour pouvoir en donner la simple nomenclature. A chaque heure, à chaque instant, dans les ateliers du groupe, dans les estaminets du quartier, surgissent des thèses à n'en plus finir. On se perd dans les analyses, on se noie dans les descriptions. L'ennui suinte de tous ces parlottages de rapins — que, çà et là, coupent un blasphème ou un mot crû. Chose à noter! M. Zola part de ce principe que la psychologie n'existe point en littérature et que seule la physiologie et la théorie de l'influence des milieux doivent être les points de départ de tout bon romancier moderne. Or, sans le vouloir peut-être, mais très réellement, il réduit lui-même à néant sa propre thèse. Ce qu'il y a de vraiment vivant, je dirai presque de vraiment vrai dans *l'Œuvre*, se passe sur le domaine de l'âme. Sauf Christine, être absolument sensuel, c'est par l'âme surtout que souffrent les héros de ce livre; c'est par l'impuissance ressentie de ne pas pouvoir atteindre l'idéal entrevu. Le suicide de Claude n'a pas d'autre cause. Et il importe d'établir que ce suicide est logique, fatal. Rien ne prouve davantage le vide des doctrines de M. Zola. Il campe ses personnages dans un athéisme froid qui, pour n'être ni sectaire ni prosélytique, n'en est pas moins le ver rongeur de l'individu. Livré à ses propres ressources, n'attendant rien de ce ciel qu'on lui montre déchiré comme un plafond de papier, l'homme de M. Zola, si bien doué soit-il, n'échappe pas aux misères de la vie, à la souffrance morale, à l'angoisse intellectuelle, et, pour s'y soustraire, il ne trouve pas d'autre issue que le suicide — qu'il se figure être la porte du néant. Ah! par exemple, c'est un dénouement que le romancier se garde bien — et il n'a pas tort — de pratiquer pour son propre compte. Il est vrai que M. Zola, qui s'est peint dans *l'Œuvre* sous le nom de Pierre Sandoz, s'est attribué généreusement du lot de la vie la meilleure part. Il est rangé, prévoyant, sérieux, bénisseur et fin gourmet. Sa littérature désolante et dissolvante lui rapporte gros : il a un hôtel rue de Londres, un domestique mâle et une cuisinière. Il invite ses amis, et humilie ces pauvres diables certainement en leur faisant servir des potages à la queue de bœuf, des rougets de roches grillés, des filets aux cèpes, des raviolis à l'italienne, des gelinottes de Russie, une salade de truffes, un petit fromage hon-

grois couleur d'émeraude, du vin de Chio, du genièvre, du kumel. Et voilà !

Ce n'est pas tout. On a dit aussi que *l'Œuvre* était une production pleine de délicatesse, de poésie, de sentiment, de grâce exquise. Pourquoi pas de chasteté ? Eh bien ! non : c'est une gageure. Qu'il y ait dans *l'Œuvre* des pages charmantes, des tableaux ravissants, des scènes admirables, telles que : le respect ému de Claude pour Christine, la nuit de l'orage ; les mélancoliques amertumes du vieux grand peintre Bongrand ; les lyriques sorties du wagnérien Gagnières ; le désespoir du sculpteur Mahoudeau quand sa statue en terre glaise s'effondre sous le dégel ; le portrait de M. Zola par lui-même ; l'enterrement de Claude Lantier, etc., nous sommes des premiers à en convenir. Mais ces belles, très belles choses ne détruisent pas — et elles n'y sont que trop fréquentes — les choses malpropres, les impiétés criardes d'atelier, les descriptions lubriques. S'il en était autrement ce ne serait pas du Zola. C'est pourquoi *l'Œuvre* ne peut décemment rester que dans une bibliothèque d'artiste et de lettré — derrière un vitrage à clef.

2. — Évidemment, M. Georges Ohnet est né coiffé. Ses *Dames de Croix-Mort* ont encore plus de succès que *Le Maître de forges, La grande Marnière, Serge Panine* et *La Comtesse Sarah.* Cet engouement est-il justifié ? Littérairement, non, et il ne prouve qu'une chose, que le gros du public se désintéresse absolument du Beau. Le banal seul le charme et le ravit — surtout quand il est pimenté par ci par là de quelque scène risquée. Et cette scène-là (qui s'arrête toujours au point voulu), M. Ohnet ne la manque jamais. Dans les *Dames de Croix-Mort,* c'est le guet-apens de la forêt, tendu par le viveur Fernand d'Ayères à Régine, la belle veuve sentimentale et ennuyée. Elle a pourtant une fille, cette grande liseuse de romans ; mais elle ne l'aime pas. Edmée ne peut ouvrir son cœur qu'au bon curé de sa paroisse et au brave Billiet, garde des domaines de Croix-Mort, les deux seuls personnages réellement sympathiques du roman. Surprise, plutôt que conquise, sa mère épouse Fernand d'Ayères. Cette fois, ce n'est plus de la froideur qu'éprouvent les deux femmes l'une pour l'autre. De la part d'Edmée, c'est de la haine. Aussi les nouveaux époux se hâtent-ils de quitter Croix-Mort et d'aller habiter Paris. Tant que dure la lune de miel, Régine s'étourdit et se croit heureuse. Hélas ! la décevante réalité ne tarde pas à lui ouvrir les yeux. Elle a épousé un libertin. Dès lors, le séjour de Paris lui devient insupportable. Ils retournent à Croix-Mort. C'est ici pire encore. Dans son désœuvrement, M. d'Ayères s'avise de devenir amoureux de sa belle-fille. Edmée le repousse avec horreur et, un jour qu'il la poursuivait de ses honteuses obsessions, elle prend bravement le fusil du garde Billiet et tue son odieux beau-père. L'affaire est étouffée, et les deux femmes, la mère et la fille, Régine et Edmée, se

remettent à vivre dans le silence, la solitude, la rancœur, semblables à deux ombres qui se suivent automatiquement, sous le poids d'un amer et irréparable destin. Comme tout cela est factice, bizarre, peu étudié ! Voyez cette farouche hermine, Régine de Croix-Mort : elle succombe à la première attaque. Et ce Fernand d'Ayères qu'on pose d'abord en bellâtre, en blasé, en spléenitique : il se change du jour au lendemain en satyre ténébreux, en possédé, sous le coup d'une bestialité démoniaque. Est-ce naturel? Situation des plus scabreuses, d'ailleurs. Rassurez-vous pourtant : M. Ohnet l'accommode à une sauce acceptable, cette sauce ni chair ni poisson qui fait le fonds même de la cuisine de ses romans. J'excepte *Serge Panine* et *Le Maître de forges,* qui sont des études à part, de beaucoup supérieures aux dernières œuvres de l'auteur. Après tout, M. Ohnet aurait bien tort de se préoccuper de la note d'art, de l'observation vraie, du rendu vivant et puissant. La faveur constante des lecteurs peu difficiles lui reste. A quoi bon se gêner? La convention ne demande pas de grands efforts, et on peut, puisque le succès vous récompense quand même, continuer son petit bonhomme de chemin avec sérénité.

3. — Encore un roman de M. Albert Delpit : *Mademoiselle de Bressier,* qui prête souverainement le flanc à la critique. Fille d'un général et sœur d'un capitaine de l'armée de Versailles, Faustine de Bressier a vu, en 1871, son père tomber sous le feu des insurgés, et son frère périr, ignoblement assassiné, dans une embuscade de communards. Folle de douleur, Faustine livre aux soldats qui le recherchent un fédéré, Pierre Rosny, qui s'est réfugié dans sa demeure. Des années s'écoulent. Devenue veuve après un mariage de convenance, Faustine s'éprend du célèbre sculpteur Jacques Rosny, qui, de son côté, l'aime éperdument. Jacques va l'épouser, quand il apprend que c'est elle qui a livré son père Pierre Rosny. Cette affreuse révélation les sépare à jamais. Jacques est atteint d'une maladie mortelle, et Faustine tente de se suicider. On les sauve; mais leur amour est mort. Il faut pourtant reconnaître, donnée à part, que l'œuvre de M. Delpit, dans sa première partie (celle qui a trait à la Commune), contient quelques scènes d'un intérêt souverainement dramatique — et nous ne serions pas étonnés que ce roman (ainsi que le furent *Jean-nus-pieds* et le *Fils de Coralie,* du même auteur) n'ait été écrit pour le théâtre. La thèse n'en est pas moins fort délicate. Il s'agit de l'orgie rouge de 1871. Cette exécrable période de notre histoire — de laquelle on peut dire avec encore beaucoup plus de raison ce que disait de la Saint-Barthélemy le chancelier de l'Hôpital — semble ne pouvoir se prêter comme il conviendrait aux fantaisies de l'imagination. Il y a aussi un autre danger à transporter sur la scène ces souvenirs pénibles et sanglants. Tout en parlant de la terrible insurrection avec impartialité dans son

roman, M. Delpit, dont on ne peut méconnaître la droiture d'intention, n'a pas, à notre avis, pour les insurgés, cette sévérité historique, cette indignation ardente que provoquent leurs tristes exploits. Il déclare avoir voulu inspirer une horreur absolue de la guerre civile — et, à notre avis, il n'y a pas complètement réussi. Que serait-ce s'il transportait au théâtre ce sujet-là? Ne se verrait-il pas forcé, pour ne point mécontenter un certain public, d'adoucir, d'atténuer, d'estomper encore? Quoi qu'il en soit, c'est la première partie de *Mademoiselle de Bressier* qui a de la valeur. Moins bien écrite, la deuxième est plus veule, plus fausse, et il y a des cancans de femmes qui sont d'une honnêteté douteuse. Elles prétendent rester pures en s'occupant de ce qui ne l'est pas. A biffer aussi de ce roman certaine histoire de verrou conjugal qui n'est rien de bon.

4 et 5. — Un chenapan, Pascal Guérin, quitte la Savoie et va retrouver en Afrique un vieil oncle qui ne vaut pas mieux et qui s'est enrichi en faisant la traite des nègres. Ce mohican meurt, — on ne sait trop comment, — et Pascal revient, riche de quinze millions. La Savoie est trop petite pour renfermer le grand homme. Aussi grossier, aussi pervers qu'avant cet héritage, Pascal joue au nabab, au despote et au séducteur. Il s'est mis dans la tête d'épouser Ursule, la fille du prince de Modane. Celui-ci reçoit le malôtru comme il le mérite. Ne pouvant pas arriver à ses fins, Pascal attire Ursule dans un guet-apens et se livre sur elle aux derniers outrages. Le prince de Modane tue Pascal d'un coup de revolver. Personne ne l'a vu décharger son arme, et la rumeur publique accuse de ce meurtre le frère même du mort, venu ce jour-là de Lyon, où il fait le commerce de la soie, pour reprocher à son frère son égoïsme. Les apparences sont contre Bernard Guérin. Il passe aux assises devant la Cour de Chambéry. Lachaud, le célèbre avocat, obtient son acquittement; mais le peuple ne l'acquitte pas, et désormais, pour tout le monde, Bernard Guérin n'est plus que Bernard l'assassin. Le prince de Modane aurait pu couper court à ces bruits. Hélas! il n'en a pas le courage. Révéler le drame, c'eût été dévoiler le déshonneur de sa maison. Bernard Guérin va demeurer à Paris sous le nom de M. Thibault. Un jeune officier, Jean de Maurienne, lequel n'est autre que le fils du prince de Modane, devient amoureux de Denise, la fille de Bernard. Celle-ci ne sait rien du procès dans lequel a été mêlé son père; Jean non plus. Au bout de huit jours, Jean apprend tout. Il se sépare de sa femme — et la séparation pourrait bien être définitive, sans le dévouement d'Ursule. Elle écrit une lettre dans laquelle rien n'est atténué du récit de son malheur. Après quoi, elle s'empoisonne. Jean revient avec Denise, et Bernard, qui ne fut jamais assassin de personne, vit désormais heureux entre ses enfants, et... ses petits-enfants. Nous n'aurions que des

éloges à adresser à M. Tarbé pour ce dramatique roman — sans le suicide d'Ursule de Modane, qui est à la fois une erreur morale et un sacrifice inutile. Le comte de Modane n'avait qu'à dire : « C'est moi qui ai tué Pascal, parce qu'il avait outragé ma fille. » Il est vrai qu'il ne restait plus à Ursule que le couvent. Eh bien! pour une vie à jamais brisée par la fatalité, cela ne valait-il pas mille fois mieux? Nous reprocherons également à M. Tarbé d'avoir, dans *Bernard l'assassin*, un peu trop broyé de noir. Il a d'ailleurs senti lui-même ce défaut, car il s'est appliqué à n'y pas tomber dans *Monsieur de Morat*. Cette œuvre-ci, fond et forme, est bien au-dessus de *Bernard l'assassin*. Il y a surtout deux caractères de femmes supérieurement étudiés. L'une s'appelle Germaine de Talazan et se marie avec M. de Morat; l'autre a nom Régine de Xaintrie, et elle épouse Gaston de Bajac. Autant Germaine est sérieuse, dans la droiture de son âme et la noblesse de son cœur, autant Régine, élevée par un père vicieux qui la traitait en camarade, est frivole, vaine, inconséquente. Or, c'est Germaine qui, dans le mariage, tire le plus mauvais lot. M. de Morat n'a d'un gentilhomme que les apparences. Égoïste, libertin, sceptique, froid et méchant, c'est un bien vilain personnage, tandis que, sous des dehors rustiques, simples, peu brillants, Gaston de Bajac cache les plus belles qualités — et c'est lui que sa femme, par légèreté plus que par perversité, trompe avec l'odieux Morat. Outragée jusque dans sa maison et par son mari et par sa meilleure amie, Germaine est une honnête femme dans la force du terme, et elle ne se laisse écarter du devoir ni par de justes ressentiments, ni par les sollicitations plus dangereuses de l'amour, ardent et pur, qu'elle inspire à Julien du Saule, le compagnon de son enfance. Au dénouement, Gaston de Bajac tue M. de Morat — et Germaine libre partage alors, sans crainte comme sans remords, une passion que le sacrement ne tarde pas à légitimer. *Monsieur de Morat* s'ouvre par une très vivante description des sites agrestes de la Corrèze. On y trouve aussi des types de l'aristocratie de province qui sont de véritables portraits. La touche en est quelquefois comique : elle ne dégénère jamais en caricature. C'est très sincère et point banal.

6, 7 et 8. — On dit souvent : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. » En est-il moins un lieu de supplice pour cela? M. Maurice Drack s'est inspiré de ce proverbe pour le sujet et le titre de son œuvre : *Le Pavé de l'enfer*. Il nous dépeint une mère, Mme Darmentières, qui comprend si mal ses devoirs envers son fils que pour l'arracher à une actrice qui le lui prend tout entier, elle va jusqu'à le jeter dans les bras d'une femme mariée, une certaine Thérèse de Montlaur, mille fois pire que la cigale de l'Odéon. N'est-ce pas abominable? Mme Darmentières n'a même pas pour excuse l'amour maternel.

Ce n'est pas de l'amour, c'est de l'hystérie maternelle, et le cas relève directement de la clinique du docteur Charcot. En résumé, livre malsain, non dans les mots qui sont chastes, mais dans le sujet. *Mari ou père?* est malsain des deux côtés. Il y est question d'un avoué de province à qui une vieille fille a laissé sa fortune, et qui vient la dévorer à Paris avec des drôlesses. Cet avoué, Charles Malest, renoue connaissance avec d'anciennes grisettes du Quartier-Latin qui, tout en vendant encore du plaisir pour leur propre compte, font aussi le hideux métier de la Macette de Mathurin Régnier. L'une d'elles lui met en tête d'épouser une jeune vierge poétique et délicate : Jeanne Renocourt. Seulement, quand le mariage est célébré, elle fait connaître à l'avoué qu'il vient d'épouser sa propre fille. Naturellement, le mari respecte sa femme — jusqu'au jour où il apprend qu'il n'est réellement pas son père. Vous voyez d'ici l'inconvenance de la donnée. On passerait outre cependant, si préalablement l'auteur n'avait cru devoir intercaler dans son récit une scène lubrique dont le principal rôle est joué par une certaine Laure qui n'a de commun que le nom avec la platonique amante de Pétrarque. Et dans ces vulgaires inventions, pas le moindre effort de style. Je me trompe : il y a une préface remarquablement écrite. Il est vrai qu'elle est de l'éditeur, M. Jean Sigaux. Le talent, au surplus, n'est pas une excuse pour l'obscénité, sans quoi la petite nouvelle, intitulée *L'Impasse*, et qui suit *La Confession posthume*, de M. Paul Margueritte, pourrait prendre rang dans la littérature. Mais les pages qui souillent ce récit ne méritent d'autre place que les vitrines éhontées du Bruxellois Kistemakers. Beaucoup plus de réserve — à quelques lignes près — dans la *Confession posthume*. Celui qui se confesse est un jeune Hamlet de la bourgeoisie qui a l'horreur d'agir et la paresse de vouloir. Deux fois marié, il est dupé par sa première femme qu'il tue et déshonoré par la seconde qu'il épargne. Claire peut mettre son infidélité sur le compte des ardeurs de son tempérament. Quant à Judith, qui se prostitue à tout venant, rien que pour provoquer la jalousie de son mari, quelle épouvantable dépravée ! L'intrigue et l'action de la *Confession posthume* ont quelque chose de répugnant. Ce livre triste se lit néanmoins. Pourquoi ? Parce que l'auteur a mis, dans cette étude désespérante et pessimiste, une grande sincérité. Mais, comme la néfaste influence de Schopenhaüer se fait sentir parmi nos jeunes romanciers ! L'an dernier, la *Course à la mort*, de M. Édouard Rod, procédait visiblement des théories de ce lugubre farceur ; cette année, c'est *La Confession posthume*. Ils sont toute une pléiade de débutants — qui vous charment ainsi par un style original et puissant, et qui vous rebutent en même temps par la vulgarité voulue, le froid scepticisme ou l'infamie systématique des sujets qu'ils traitent. Moroses et graves imperturbablement, ils s'imaginent peindre

la vie mieux que quiconque — et ils ne rient jamais, comme s'ils portaient en eux le cauchemar d'un rêve fatal, et comme si une force secrète les poussait à se calfeutrer dans un pessimisme de prison. Ne leur parlez pas d'un amuseur ensorcelant, tel que le bon Dumas; pas même d'un conteur à l'imagination puissamment rayonnante, tel que Balzac. Le scalpel du romancier moderne doit éviter les envolées : l'homme seul, vu surtout dans l'instinct bestial et dans le radicalisme de ses négations, est un champ assez vaste pour les nouvelles expériences. Le pis est qu'en frisant souvent la pornographie, nos Schopenhaueriens, à l'instar des naturalistes de l'école de Zola, posent souvent en moralisateurs.

9 et 10. — Je mentionne par acquit de conscience deux romans insignifiants en tant que valeur littéraire : *Jacques Kerdraint* et *Pacha,* avec pourtant cette différence que le second quelquefois amuse, tandis que le premier fait tout le contraire. Que nous importe que ce Jacques n'ait pas épousé la femme qu'il aimait, qu'il soit plus tard ressaisi par son ancienne passion, et que pour l'en guérir, son protecteur, le mystérieux Tandal, jette dans un précipice Mme de Souvrac et s'y jette lui-même ? Au moins, dans *Pacha,* il y a des particuliers passablement drôles : tel, le tapissier-artiste, aussi expert en tableaux, boiseries sculptées, chinoiseries, que le commissaire-priseur Charles Pillet ; tel, Valentin Royer, affligé de deux millions de fortune, d'aspirations à la vie facile, et d'un tempérament de bourgeois avare qu'il tient de son père ; telle, la remuante, trottinante et affairée sainte-nitouche, Mme Riedmann ! C'est tout. Pardon ! Il y a quelque chose de plus, et ce quelque chose est de trop. Sous ce nom : *Œuvre de Saint-Ménélas,* M. Ricard (sans méchanceté, nous voulons bien le croire) ridiculise une institution digne de tous les respects, et qui a pour but de retirer du vice les jeunes égarées qui ne sont pas encore perverties. Une nouvelle : *Au tombeau des goujons*, termine le volume et raconte les mésaventures conjugales d'un marchand d'articles de pêche. Ah ! nous sommes loin de *Magdon*, cette étude rurale, brossée avec tant de vigueur, quoique avec trop de passion et de liberté.

11. — En 1867, le général de Montferret, veuf et encore vert, se retire dans son château de Clos-de-Morenque, en Provence. Vaillant soldat, mais viveur à outrance, il donne à sa fille Melcy, magnifique blonde de dix-huit ans, les exemples les plus déplorables. Résumons les faits, en disant que ce père coupable vit maritalement avec les gouvernantes de sa fille. Aussi, n'est-il pas étonnant que celle-ci se laisse séduire par le premier enjôleur venu. Melcy de Montferret est enceinte, et l'homme qui aurait pu réparer le mal en épousant la jeune fille vient de mourir. Fureur du général. Comment cacher la situation, éviter le scandale ? Juste au moment où M. de Montferret est

plongé dans cette douloureuse perplexité, survient André Mautemps, un ancien élève de l'École des mines qui s'est brûlé à la vie parisienne, a perdu au jeu quatre cent mille francs et a eu la lâcheté, pour acquitter cette dette, de contrefaire la signature du général. On prévoit le résultat de l'entrevue, M. de Montferret pourrait faire arrêter Mautemps comme faussaire. Il le tient à sa merci, et lui déclare qu'il paiera les traites, mais à une condition, une condition expresse, non discutée, c'est qu'il épousera sa fille. Pour sauver son honneur et l'honneur de son père, un brave paysan, André Mautemps épouse Melcy — laquelle se figure avoir été vendue à un misérable, qui, pour de l'argent, endosse une paternité de rencontre. Le soir même de son mariage, elle signifie à Mautemps qu'elle ne sera sa femme que de nom. Quelques mois après Melcy accouche et le général meurt. Immédiatement, elle part pour Paris où elle va vivre à sa guise. André reste seul à Clos-de-Morenque avec l'enfant du déshonneur, une petite fille. Il s'attache à cette enfant, et pour lui commence une vie nouvelle. Son but est d'élever la petite Gabrielle autrement que ne l'a été son indigne mère, et de rendre à celle-ci les quatre cent mille francs, à lui payés par le général de Montferret. Il se remet au travail ; c'est un savant, un chimiste ; il publie des livres de vulgarisation, et il trouve des procédés merveilleux pour soulager l'agriculture en détresse — si bien qu'au bout de quelques années il se voit à la tête de plusieurs millions. D'une chasteté de moine, tout entier à ses travaux et à l'éducation de sa fille putative, André s'est réhabilité. Il pense à pardonner à Melcy et à se faire pardonner d'elle — car il l'aime au fond. Hélas ! cette Melcy est une affreuse créature que la luxure et l'orgueil possèdent tout entière. Loin de pardonner, elle cherche à jeter le trouble dans la maison de Mautemps et à détruire le bonheur de sa propre fille, de sa fille à elle — dont elle est la mère selon la nature, mais la marâtre selon le cœur. Un dénouement vengeur terrasse cette vipère. Ces dramatiques épisodes sont égayés çà et là, par quelques paysages — de ces paysages riants et pleins de lumière, dans lesquels excelle M. Noël Blache, l'auteur des *Clairs de Soleil*. En lisant *Melcy*, dont elle n'a cependant ni la haute portée, ni la mesure, et dont nous voudrions effacer une scène plus que libre et parfaitement inutile entre l'institutrice Laure et le général de Montferret — je pensais à *la Morte* d'Octave Feuillet. Vous rappelez-vous Sabine, la nièce du docteur Tallevaut, élevée par lui au biberon matérialiste, et poussant jusqu'au bout les conséquences de sa triste éducation ? Ainsi de Melcy. Le général de Montferret joue avec les plus saintes affections du foyer ; il applaudit aux goûts fantasques de sa fille ; il s'applique à détruire en elle les germes de la saine morale ; il se rit des devoirs qu'impose la religion chrétienne. Quoi de surprenant que sa Melcy, qui a dans les

veines du sang brûlé des Montferret, ne devienne la plus dangereuse des courtisanes, un monstre de perversité ?

12, 13 et 14. — Dans un drame, comme dans un roman, le laid, l'odieux, l'antipathique, ont leur raison d'être, et, par suite de la loi des contrastes, font mieux ressortir le beau, l'agréable, le sympathique. Encore faut-il qu'ils n'y prédominent pas exclusivement. C'est précisément par là que pèche la *Bonne en or,* de M. Henri Pagat. Cette bonne, Ludivine Hazar, est une horrible fille de campagne, à moitié estropiée, borgne, suintante, purulente, — qu'un vieil avare Théogène Grondoulot fait son héritière universelle, et l'héritage en vaut la peine : neuf millions ramassés sou à sou par l'harpagon Picard. Autour de Ludivine s'allument alors toutes les convoitises. Tout le monde veut épouser cette peu ragoutante créature, depuis Gustave, le neveu déshérité de Grondoulot, jusqu'au vieil avoué Beaupicoche et au gentilhomme ruiné, Hector de Sargette. Ce dernier, choisi par l'affreuse guenon, l'emporte sur ses rivaux. Mais le mariage est à peine célébré qu'on découvre un dernier testament fait par l'avare en faveur de l'État. Quel monde ! Tous scélérats ou imbéciles, tous des êtres répugnants et repoussants. Il n'est pas jusqu'au père de la Bonne en or qui, pour hériter d'elle, ne tente de l'empoisonner. M. Henri Moreau n'est pas tombé dans le défaut que je reproche à M. Henri Pagat. Ses *Tas de pois* — du nom d'un archipel d'îles bretonnes, qui, vues de la baie de Camaret, ressemblent de loin à des tas de petits pois disséminés sur la nappe humide — ont été écrits précisément d'après cette loi des contrastes dont je parlais tout à l'heure. Si Henri Corcelles déplaît avec ses allures de Parisien blasé, dégoûté de tout, ne croyant à rien ; si Annaïk Tredern, avec ses miévreries déplacées chez la fille d'un vieux loup de mer, n'inspire pas une sympathie bien profonde, en revanche, quel brave homme que le pêcheur Guiennec ! comme il est franc, rond, sincère, loyal ! Et comme il vaut mieux, lui, chrétien et croyant, que le sceptique parisien — dont toute la philosophie se borne à cet axiome pernicieux : « La conscience, la morale, la foi, la vertu, à quoi bon ? » Si encore ce n'était que fanfaronnade de langage. Mais Henri Corcelles en fait sa règle de conduite. Un jour, il enlève Annaïk Tredern et va la promener sur une barque en pleine mer. La tempête surgit, on entend du rivage des cris de désespoir. Tredern, à la lueur des éclairs, aperçoit sa fille avec son ravisseur. Il démarre aussitôt un bateau de sauvetage, et vogue vers les désespérés à force de rames. On croit que c'est pour les sauver. Erreur ! Il aborde, saisit Annaïk, l'arrache des bras d'Henri Corcelles, se redresse et l'emporte avec une sorte de fureur sur le devant de l'embarcation. Un instant, il apparaît aux riverains terrifiés, debout à l'avant, sa fille serrée contre lui. Puis une lame immense arrive, et on ne voit plus rien.

Trédern rappelle la vieille Marie-des-Anges, cette mère terrible de la *Glu*, de Jean Richepin. L'œuvre de M. Henri Moreau est vivante, colorée, émouvante. J'en dis de même des *Hésitations de Madame Planard*, de M. Léon Barracand. Ici pareillement, presque tous les personnages sont sympathiques, — même ceux qui, visiblement, professent une opinion politique différente de celle du romancier. Seul, le lieu de l'action n'est point, à notre avis, suffisamment indiqué. C'est en Dauphiné. Mais, dans quelle ville de cette province : Grenoble? Valence? Romans? mettons Valence. Nous sommes au Seize-Mai. Le vicomte de Froidevaux est envoyé là-bas comme secrétaire général de la préfecture. Sous prétexte de s'occuper de propagande électorale, il perd son temps à faire la cour à la femme d'un de ses condisciples de l'école de droit, à la « belle Madame Planard ». M. Léon Barracand — dont l'étude est, en certains endroits, un peu trop audacieuse — a parfaitement analysé les scrupules d'une femme qu'une passion brusque vient saisir dans le calme de sa vie honnête. Mme Planard ne succombe pas ; mais qu'il s'en faut de peu ! Ce qui la sauve, c'est que le maréchal de Mac-Mahon ayant démissionné, Froidevaux est révoqué. Au dénouement, il se marie avec une amie de Mme Planard, Rolinde de l'Hormoise, charmante jeune fille dont il avait détruit l'honneur et brisé le cœur. Autour de ces drames intimes pivote toute une comédie politique. Pendant que les partisans de M. de Castel-Vieujars se chamaillent avec les amis du baron de Champeaux ; que le préfet, M. Lecoutelier, sûr du succès, ne se donne pas la peine de livrer bataille ; que les grands électeurs du crû, au lieu de payer de leur personne, parlementent académiquement sur de moelleux canapés, le vieux sanglier de la démocratie delphinale, Martin-Rousseau, pérore dans les granges, fait des conférences en plein vent, agite nuit et jour le pays... Et il est élu ! Ce que raconte M. Barracand, du Dauphiné, se passe dans presque tous les départements. Lorsqu'on veut sérieusement vaincre, c'est bien le moins de s'en donner souci.

15. — Voici *Briolan*, un roman d'aventures. Un roman d'aventures, mon Dieu ! en ces temps où le naturalisme triomphe, domine, règne et gouverne ! Ne nous échauffons point. Ce roman d'aventures n'est pas d'aujourd'hui, et son auteur, dont on connaît la crânerie très personnelle, a nom Paul de Molènes. *Briolan* forme le tome IV de ses Œuvres complètes, rééditées par la librairie des Bibliophiles. Le comte Guy-Tancrède-Saladin de Briolan appartenait à une des plus vieilles familles du Périgord. Il n'était pas de race de chevaliers qui ne se transmît, avec plus de soin et d'amour, dans toute sa noble et charmante délicatesse, le respect pour les femmes. Aussi un proverbe périgourdin disait-il : « Il n'est point si pauvre croix, ni si « pauvre femme que ne salue un Briolan. » Riche d'honneur et de

cœur, Briolan, comme le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier, logeait le diable dans sa bourse. Il lui restait pourtant sa gentilhommière. Il la joue et il la perd. Cet accident lui fait faire connaissance avec le provençal Ascagne de Mafré, qui avait pérégriné dans les quatre parties du monde; avec le Parisien Narille, fils d'un opulent drapier; avec le breton Dranmor, qui descendait de Merlin l'Enchanteur. Nos compagnons se donnent d'abord quelques bons coups d'épée. Ils s'embarquent ensuite pour l'Amérique — et alors commencent les aventures les plus incroyables, les plus extraordinaires, les plus singulières, racontées par Paul de Molènes avec la verve de l'auteur de *Monte-Cristo*. De cette épopée comique, tragique, touchante et burlesque, Briolan est le Roland — un Roland amoureux, car il a captivé le cœur du Nuage Rose, la fille du chef des Longues-Oreilles. Ce flirtage aurait pu avoir pour lui de graves conséquences, s'il n'avait été protégé par le roi de la tribu des Grandes-Bouches — lequel n'est autre qu'un indigène de la Cannebière, le marquis de Favonnette. Grande bataille entre les Grandes-Bouches et les Longues-Oreilles. Favonnette est vaincu, détrôné. Il fait avec ses amis la chasse aux corsaires. Puis, la fortune l'ayant favorisé, l'ex-roi Caraïbe retourne en France. Mafré, Narille et Dranmor laissent leurs os en Amérique. Cela refroidit Briolan. Il hérite d'un Anglais, s'embarque pour Paris, espérant y retrouver Brigitte de Lorédan, qu'il aime. Mais elle est passée de vie à trépas. Le pauvre Briolan, inconsolable, entre dans l'Ordre de Malte. Il aurait pu finir plus mal.

16. — Ce que c'est que d'avoir de nombreux et chaleureux amis dans la presse. M. Robert de Bonnières publie un roman : *Le Baiser de Maïna*, comme il en paraît chaque année, par centaines. Ce roman est bien inférieur aux *Monach*. Mais M. Robert de Bonnières a l'oreille du *Figaro*, du *Gaulois*, du *Gil-Blas*. Cela suffit pour que le *Baiser de Maïna* soit d'emblée sacré chef-d'œuvre. Il faut en rabattre. Pour fêter la bienvenue dans les Indes d'un nouveau commissaire général anglais, Hari-Chandra, le fastueux maharajah de Ramnagar donne une fête. Parmi les danseuses qu'il a fait venir de Bénarès, se trouve Maïna, la plus belle et la plus renommée des bayadères du pays. Elle est accompagnée de son frère Gopal, une sorte d'Alphonse indien. Le rajah devient épris de Maïna; celle-ci repousse ses avances et ses présents, car elle aime Ram-Sinnh, le jeune brahme. Hari-Chandra, de connivence avec Gopal, retient Maïna prisonnière au palais de Ramnagar. Certes, la bayadère ne manque de rien; mais elle s'ennuie. Pour la distraire, le rajah donne une chasse au tigre. Ram-Sinnh voit passer le cortège et se met à sa poursuite. Il a juré de délivrer Maïna, et, au prix de mille fatigues, de mille embûches, il y parvient, grâce à l'intervention de la mère de la jeune fille. Libres, ils s'en vont tous

les deux en pleine campagne et renouvellent dans les Indes l'hellénique histoire de Daphnis et Chloé. Ce roman, trop vanté, contient des scènes voluptueuses dont l'Orient n'excuse pas la complaisante description. M. Robert de Bonnières déclare avoir peint les Indes telles qu'il les a vues. Je n'y contredis pas. Le récit de la chasse au tigre — où l'on n'aperçoit aucun de ces terribles fauves, bien entendu, est une page de maître : la meilleure du livre. Mais, Inde pour Inde, je préfère, et de beaucoup, celle que la riche imagination de Méry avait créée de toutes pièces. *Le Baiser de Maïna* peut être plus précis, plus exact, plus vrai que la *Guerre du Nizam*. Qui, sans blasphémer, oserait dire qu'il est plus intéressant?

17 et 18. — J'arrive à une série de romans que l'on peut, en confiance, sauf un, inscrire dans les catalogues des Bibliothèques à l'usage de la jeunesse. Les titres des ouvrages sont les suivants : *Christine Sorel, Les Millions du beau-père, Le Jeu des Vertus, Le Loup dans la bergerie, Mémoires d'un instituteur, L'Infirmière, Frère et Sœur, Le petit Marquis, Le Valbriant, Floréal, Histoire d'une Brique.*

Christine Sorel nous initie aux mœurs de l'Allemagne féodale du quinzième siècle. Jeune fille d'un caractère très doux, obligeante et bonne, supérieurement élevée d'ailleurs par son oncle, graveur sur bois et bourgmestre de la ville d'Ulm, Christine est amenée dans le château des barons d'Alderstein. Sa mission consiste à soigner la fille aînée du seigneur du lieu, malade d'une maladie nerveuse. Étrange famille que ces Alderstein! Ignorants, pillards, ivrognes, sauvages et grossiers, ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins, les Schlangenwad. La cause de leur différend vient d'un gué — le Gué de la Contestation — au passage duquel ces burgraves rançonnent sans pitié les voyageurs. Au milieu de ces bandits, Christine fait l'effet de la colombe parmi les aigles. Le vieux baron d'Alderstein meurt; son fils Eberhard lui succède. Celui-ci n'a pas les violentes habitudes de son père, et Christine a captivé son cœur. Il l'épouse, et, quelque temps après son mariage, est tué dans une escarmouche. Veuve, Christine donne le jour à deux jumeaux : Ebbo et Friedel — et l'on voit la baronne, la petite bourgeoise si méprisée naguère, en imposer, par la dignité de sa vie et le sentiment de ses devoirs, à tous ceux qui l'approchent. En même temps, ses fils, qui ont dans le sang un peu de la sauvagerie de leur race, peu à peu s'humanisent au contact de leur bonne et sainte mère. Elle en fait de fiers, de braves, de loyaux chevaliers, sans reproche et sans peur. *Christine Sorel* est un des premiers ouvrages de la *Bibliothèque du Coin du feu,* récemment fondée. A la même Bibliothèque appartiennent *Les Millions du beau-père,* par Mme Olivier des Armoises. Ici, rien d'historique, rien de féodal. Le sujet est tout moderne. Julienne Flavien, fille d'un banquier de Lyon,

a épousé le prince Marc de Clet, d'une des plus anciennes familles de l'Anjou. Elle meurt jeune, laissant deux enfants : Lydia et Gaston. Le prince n'est pas un méchant homme; mais il a la passion du jeu. Les millions de sa femme sont à ses enfants. Il n'ose y toucher. Toutefois, quand Lydia, l'aînée, est devenue grande, son père la circonvient. Une lutte de tous les jours s'établit entre eux. Si Lydia veut bien sacrifier la part qui lui revient de la fortune de sa mère, elle se fait un devoir de sauver la part de son frère Gaston. C'est cette lutte qui constitue le véritable intérêt du roman. Nous en aimons beaucoup moins la partie dramatique. Car un drame — et très noir — se déroule au milieu de cette chasse aux millions. Le banquier Philippe n'est pas mort de mort naturelle : il a été assassiné par son caissier, le sieur Modo, lequel, revenu d'Amérique sous le nom de Robert Bogat, s'est mis dans l'idée d'épouser la fille du prince de Clet. Le refus de Lydia l'exaspère et, pour se venger, il imagine d'assassiner le prince et de s'arranger de façon à ce que sa fille soit accusée du crime. Par bonheur, de si infâmes complots sont dévoilés à temps. On finit même par savoir que Robert Bogat a commis ses deux assassinats de la même manière — en enfonçant, pendant leur sommeil, une épingle à cheveux dans le crâne du banquier de Lyon et du prince de Clet. Bien usée l'épingle! Combien de romanciers ne l'ont-ils pas employée?

19. — On s'ennuie, pendant les journées pluvieuses d'automne, chez la marquise de Rillé, châtelaine au beau pays de Touraine. Il y a bien la conversation; mais les invités de la marquise, hommes et femmes, sont tous royalistes, et ils n'ont pas le moindre républicain à se mettre sous la dent. Il y a aussi la *Gazette de France;* mais quand on a lu Pontmartin et Dancourt, on passe vite sur tout le reste — qui est généralement consacré à la politique. Il faut pourtant trouver un moyen de tuer le temps. La marquise le trouve : c'est le *Jeu des Vertus*. On inscrit sur un échiquier le jeu de trente-six vertus. Un des joueurs prend un dé, le jette au hasard sur le tableau et s'engage à pratiquer pendant un ou plusieurs jours la vertu que le sort désigne. De là des surprises ravissantes, des hasards complètement déroutants. C'est ainsi que Poncette Morel, qui rit de tout le monde, devra renoncer à la « moquerie »; c'est ainsi encore que Robert de Salemberry sera tenu de « réparer le mal qu'il a fait ». Et voyez comme cela tombe bien! Robert est loin, en effet, d'être sous ce rapport indemne de tout reproche. Romancier et auteur dramatique, il a publié une œuvre que toute la presse a saluée de ses éloges. Seul, un petit journal satirique, la *Vipère,* a lancé contre Robert un article acéré dû à une plume anonyme. Égaré par de perfides insinuations, Robert a cru que l'auteur de cette méchanceté était son ami intime, Stéphane de Fleu-

rigny. Celui-ci a dédaigné de se disculper, et son silence a été pris pour un aveu. Robert s'est impitoyablement vengé, en ridiculisant Stéphane dans une comédie où tout le monde l'a reconnu. Ainsi publiquement flagellé, le malheureux Stéphane s'est vu refuser la main de celle qu'il aimait, et il est entré dans les ordres, à Rome, loin de sa patrie. Telle est la mauvaise action commise par Robert. Il en est d'autant plus marri maintenant, qu'il a acquis la preuve de son injustice, et qu'en outre il aime Gilberte de Fleurigny, la sœur de Stéphane. Inutile d'en dire plus long, on devine facilement la réparation. Robert épouse la sœur de son ami, — qui bénit lui-même leur union. On lira dans ce roman d'intéressants détails sur le monde des théâtres, sur la façon dont une pièce obtient les honneurs de la scène, sur l'influence de certains artistes et sur les prétentions de certains directeurs.

20. — Boileau, si je ne me trompe, a dit, en son temps :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On répète involontairement ce dicton en lisant l'histoire que nous raconte M. Alfred Destournelles, et qu'il affirme être entièrement véridique. Elle date de la guerre de 1870. Un jeune homme, presque un enfant, Raoul de Murcy, est blessé à la bataille de Sedan. Fait prisonnier, on le traîne au fond de l'Allemagne. Mais ce Français, qui s'est battu comme un lion, et qui a devancé l'appel de sa classe, n'a que dix-huit ans. La fatigue, la maladie, la faim, l'empêchent de marcher. Il est laissé pour mort dans un fossé de la route. Un Hollandais, ami de la France, le recueille dans sa maison. Ce n'est pas pour longtemps. La police prussienne, ne trouvant point le cadavre du soldat abandonné, soupçonne que Raoul est vivant et se cache quelque part. Comment échapper aux poursuites? Son protecteur l'amène, sous un costume de jeune fille, chez les Sœurs catholiques de l'Espérance et le fait passer pour sa nièce, Marguerite Goëthe. La situation est périlleuse. Il y faut, pour la dénouer comme il se doit, de la délicatesse et du tact. L'auteur du *Loup dans la bergerie* n'en manque pas. Marguerite (lisez Raoul) appartient à une de ces anciennes familles qui comptaient l'argent pour peu, l'honneur pour beaucoup et le respect de soi-même pour davantage encore. Il ne faillit point à son nom, et il se comporte dans le couvent comme une pensionnaire un peu taciturne, un peu sauvage, mais d'une exemplaire régularité. Cependant, à la suite d'un sauvetage dans lequel il a montré un courage viril, Raoul va être reconnu, lorsqu'il s'échappe du couvent et revient en France. Sept ans après, dans les salons de l'ambassade d'Autriche, il rencontre Cécilia de Gehdorff, une de ses meilleures amies du pensionnat de l'Espérance. On se reconnaît, on s'explique, et l'amitié d'autrefois se change

en un mutuel amour. Cécilia de Gehdorff s'appelle aujourd'hui Mme Raoul de Murcy. Telle est l'histoire. On voit qu'elle n'a rien de commun avec les *Mousquetaires au couvent.*

21 et 22. — Il ne faut pas croire que tous les instituteurs laïques soient des paulbertistes. La plupart — du moins les anciens — ne demanderaient pas mieux que d'enseigner comme autrefois le catéchisme aux enfants et de leur apprendre leurs prières. L'instituteur de Beaumont-les-Bruyères, dont M. Lucien Thomin nous donne les *Mémoires,* est de ceux-là. C'est un type de droiture, de générosité, de patriotisme et de dévouement. Il souffre — et ne s'en cache pas — des indifférences de la morale indépendante et des haines de la laïcité. Je recommande la propagation de ces *Mémoires* parmi les instituteurs bien pensants. C'est un excellent livre — et qui leur donnera du cœur. Infirme et malade, son auteur, M. Lucien Thomin, un des écrivains les plus goûtés des lecteurs de la *Croix* et de l'*Ami des campagnes,* s'il ne possède pas la rutilance de style de nos romanciers contemporains, a du moins une qualité que l'on dédaigne trop aujourd'hui, et qui est faite pour plaire au peuple : il est naturel. Quant au livre lui-même, il a cela de bon qu'en mettant en scène un instituteur laïque (il le fallait, puisqu'une chaste idylle d'amour en forme l'intrigue), pas une de ses pages, pas une de ses phrases ne permet de conclure à une dépréciation des instituteurs congréganistes. Je ne puis malheureusement pas rendre le même témoignage à l'*Infirmière* de Mme Louise de Lasserre. C'est celui pour lequel j'ai fait une restriction en énumérant la série des romans irréprochables. Certes, l'*Infirmière* est un ouvrage on ne peut plus moral. On s'intéresse à l'héroïne, Mlle de Morcez, qui belle, jeune, distinguée, avec un million de dot, ne se sentant pas la vocation religieuse et n'ayant aucun goût pour le mariage, se fait d'abord ambulancière dans l'armée de Metz, prend ensuite des leçons de chirurgie, de pharmacie et de médecine, va trouver le directeur de l'assistance publique de Paris et finalement s'enrôle, comme infirmière laïque, dans le service des hôpitaux. Mais on devine que cette histoire est secrètement dirigée, sans hostilité d'ailleurs, contre les Sœurs de Charité. On a voulu prouver que celles-ci sont aisément remplaçables, et qu'il y a des laïques qui les valent bien. L'auteur invite les femmes du monde malheureuses à suivre l'exemple de Berthe de Morcez, et termine son livre par ce trait : « La vie religieuse est une exception, et le travail est obligatoire pour tous. » Où donc l'auteur de l'*Infirmière* a-t-elle vu que la vie religieuse dispensât du travail ?

23 et 24. — Au bourg breton, les cloches, sonnant à toutes volées, célèbrent la Toussaint. Ce jour-là — un beau jour — le petit marquis de Keroën vient au monde. Et cependant on pleure dans le château. Pourquoi donc? Pourquoi l'enfant de tous les saints est-il accueilli par

des soupirs? C'est qu'il ne devait pas connaître son père, officier de brillante espérance, mort au service de la patrie, laissant une veuve dans l'affliction. « Le difficile, » écrivait Joseph de Maistre à sa fille Constance, « n'est pas de mettre des enfants au monde. A cette maternité-là, toutes les femmes sont aptes. Le difficile est de faire des hommes, c'est-à-dire de bons chrétiens ». C'est à cette mission que s'employa de toutes ses forces la marquise de Keroën, et, quand l'œuvre fut accomplie, quand l'arbre allait donner ses plus beaux fruits, Dieu lui prit le « petit marquis », tué par une balle prussienne. Pauvre mère! Dans *Frère et sœur*, la mère manque — et l'homme, le bon chrétien, le savant utile que sera plus tard Victor de Chambles, il le doit à celle qui la remplace. Rien de plus touchant que les lettres écrites par Marie de Chambles à son frère, étudiant à Paris. On songe à une autre Eugénie de Guérin. Victor de Chambles vient s'établir comme médecin dans son pays natal, et Marie reste avec lui, s'improvisant sœur de charité de ses malades. Récit très édifiant, dans le style duquel on voudrait pourtant un peu plus de nerf.

25. — Les derniers romans de Mme Augustus Craven : *Fleurange* et le *Mot de l'énigme*, n'avaient eu qu'un médiocre succès. J'ose prédire qu'il en sera tout différemment de sa dernière œuvre : *Le Valbriant*. C'est que, cette fois, nous sommes en plein dans la vie et la vérité. Le Valbriant est un château, transformé en usine, et autour duquel se groupe tout un gros village d'ouvriers, avec leurs maisonnettes à eux, leurs écoles, leurs salles d'asile, leur hospice pour la vieillesse et leur église. Tout y respire l'aisance, le bien-être, le contentement — et cela est l'œuvre exclusivement d'un gentilhomme des mieux nés, Gauthier d'Arcy, qui n'a pas cru déroger en s'occupant d'utiles entreprises industrielles. A côté de cette sympathique figure (nous laissons en route les personnages secondaires) s'en trouve une autre, Lucie de Livernois, jeune veuve inconsolable... d'avoir été mal mariée et qui n'a pas envie de recommencer l'expérience. Néanmoins, la misanthropie de Lucie s'humanise peu à peu en présence de Gauthier, son ami d'enfance, et il finit par l'épouser. Mais il a fallu à la veuve pour se décider une terrible catastrophe, dont le maître du Valbriant a été la victime, et qui lui révèle, à elle-même, la nature de ses véritables sentiments. Enseveli sous des décombres embrasés où il a pénétré pour sauver un enfant, Gauthier en revient frappé de cécité pour toujours, l'enfant dans les bras. Lucie n'hésite point. Elle donne à l'aveugle une main jusqu'ici refusée — et Gauthier a raison de dire : « Lucie, vous êtes désormais ma lumière. » Ah! le beau roman! D'autant qu'en outre de l'action qui est aussi émouvante que possible, il y a une importante idée sociale en jeu. Mme Craven indique, dans son œuvre délicate et saine, quel doit être désormais le rôle de l'aristocratie française. Ce rôle

est résumé dans les termes que voici par le gentilhomme filateur du Valbriant, qui veut convertir à sa cause Lucie de Livernois, encore imbue de ce préjugé qu'il n'y a aujourd'hui pour la noblesse d'autre carrière que celle des armes. Soldat, très bien! Mais un gentilhomme peut se rendre utile de beaucoup d'autres manières : « Je suis aristocrate « dans l'âme, » dit Gauthier d'Arcy; « je crois au sang, je crois aux « traditions héréditaires; je crois à une noblesse qui se transmet réel- « lement, qui se trahit de mille façons impossibles à définir, impos- « sibles à imiter. Je crois encore que lorsque à cette noblesse se joint « celle du cœur, on est supérieur à tous, et on occupe à bon droit les « hauts sommets de ce monde. Mais une bataille s'est livrée et, pour « des causes trop longues à énumérer, ce n'est pas l'aristocratie qui « est sortie victorieuse. La démocratie a vaincu; elle est maîtresse. « Elle règne, et c'est par d'autres puissances que la force brutale : celle « du talent d'abord. Quant à la richesse, qui est l'autre grande puis- « sance, ce sera l'industrie qui la lui apportera dans une proportion « avec laquelle nous ne pourrons plus lutter. » Que doivent faire les descendants des grandes familles? Émigrer à l'intérieur, bouder, s'isoler du peuple, vivre dans un luxe inutile? Que non pas. Gauthier d'Arcy ajoute : « La démocratie est encore une grande sauvage. C'est « à nous, selon le conseil du Père Ventura, d'aller à elle, de la baptiser, « de la rendre chrétienne et de la guérir de sa haine à force d'amour, « de sa misère à force de dévouement. » Bref, Gauthier d'Arcy réalise au Valbriant l'idéal formulé par Frédéric Leplay et Albert de Mun. Cela n'est-il pas plus beau, plus noble, plus fier, plus salutaire que de descendre, habillé en clown, dans l'arène du cirque Mollier et d'y jongler, aux applaudissements des filles et des désœuvrés?

26 et 27. — *Floréal,* de M. Roger des Fourniels, trouve naturellement sa place après le *Valbriant :* il est écrit dans le même esprit, et le socialisme qui s'en dégage n'a rien de commun avec celui de M. Zola. C'est le socialisme chrétien, mis en face du nihilisme exterminateur. Celui-ci a pour représentant un ouvrier typographe, Jean Charlot, nourri de mauvaises lectures, embrigadé dans des sociétés ténébreuses, séide de l'Internationale, et qui trempe dans tous les forfaits dont fut épouvanté naguère Montceau-les-Mines. Celui-là s'incarne dans le brave ouvrier Guillaume Valtin. Il croit en Dieu, il aime sa femme et ses enfants, il évite le cabaret, il est économe, il ne boude pas au travail — et quand il s'agit d'un acte de dévouement, on le trouve toujours prêt. *Floréal* est une réponse indirecte à *Germinal.* Au fond, ce qui se dégage de l'œuvre de M. Zola, c'est la tristesse, le découragement, la fatalité. *Floréal,* au contraire, nous montre la profondeur des mines illuminées d'un rayon d'espoir. Sans doute, la plume de M. des Fourniels n'a pas la puissance de celle qui a écrit

Germinal. Littérairement, *Floréal* ne dépasse pas le niveau des romans ordinaires. Mais qu'importe, s'il remplit son but? Et il le remplit. Il n'a point, comme celui qu'il réfute, été écrit pour des lettrés : il s'adresse au peuple exclusivement — et nous voudrions le voir reproduit par toute la petite presse conservatrice, et répandu dans tous les centres ouvriers. Avec la *Plébéienne* de M. Georges Maisonneuve, qui traite fort dramatiquement le même sujet sous une affabulation différente et qui lui est d'ailleurs postérieur de trois ans, il pourrait faire beaucoup de bien. *Plébéienne* et *Floréal* se lisent sans la moindre fatigue : il y est question des mines et des mineurs naturellement, mais on n'y abuse pas des termes techniques — comme le font aujourd'hui beaucoup de romanciers qui posent en savants... aidés par les *Manuels Roret*.

Oh! la science dans le roman, je ne sais rien — dussé-je m'attirer les anathèmes des admirateurs de M. Jules Verne — je ne sais rien de plus insupportable ! Ainsi, voici un livre : *Histoire d'une brique*, qui va droit aux jeunes intelligences. Cette brique est promenée successivement dans un jardin, dans un vivier, dans une maison. Ce qui permet à l'auteur, M. Nantanson, de nous parler des fleurs, des plantes, des oiseaux, des fourmis, des grenouilles, que sais-je encore? Tout un cours d'histoire naturelle. Au lieu de faire ce cours simplement, clairement et nettement, on va chercher midi à quatorze heures; on fait de la brique un être animé ; on imagine des dialogues dans lesquels dissertent le prince de la Paresse, la princesse de la Faiblesse, la fée Utile, la fée Prévoyante, et autres fées pédantes. Quel sacrilège! Et combien nous aimons mieux les fées, les vraies fées du bon Charles Perrault !

28 et 29. — Les romans historiques sont de plus en plus négligés. Pourtant, M. Charles Buet reste fidèle au genre, et il excelle à ressusciter les grandes figures des temps qui ne sont plus. C'est ainsi que, dans *Madame la Connétable*, il évoque, dans tout son prestige, l'originale et fruste physionomie de François de Bonne, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, maréchal de France. La connétable n'est autre qu'une petite bourgeoise, la belle Marie Vignon, femme d'Ennemond Mathel, riche marchand de Grenoble, qu'elle abandonne pour aller vivre avec Lesdiguières. Cette Vignon a les passions d'une Marguerite de Bourgogne : elle fait bel et bien assassiner le pauvre Mathel, pour pouvoir épouser le connétable, ce qui a lieu, mais non sans soulever l'indignation publique. M. Buet raconte qu'au moment où Guillaume d'Hugues, évêque de Grenoble, allait prononcer les paroles du sacrement, il s'adressa au peuple tassé dans la cathédrale pour savoir si personne ne connaissait d'empêchement au mariage, et qu'une voix, partie vibrante du milieu de la foule, répondit : « Honte

« à la femme adultère ! Donnez-lui l'anneau de paille en signe d'in-
« famie, François de Bonne ! » Dans cette œuvre, tout à fait dramatique, M. Charles Buet, s'il a pris des licences avec l'histoire, n'a pas du moins méconnu les droits de la vérité. Impossible d'en dire autant de M. Émile Moreau. Dans son *Manfred,* dont nous ne pouvons louer que le style véritablement beau, le rôle de la papauté au treizième siècle, représentée par Innocent IX, a été totalement défigurée. Innocent luttait contre cette impie et empiétante maison de Souabe, qui, dans la personne de Frédéric II, avait jugulé l'Italie en réunissant sur sa tête l'empire d'Allemagne et le royaume des Deux-Siciles. Si les papes favorisèrent l'avènement de Charles d'Anjou au trône de Naples, qui en profita ? L'Italie et le catholicisme. Les moyens employés ne fussent-ils pas tous à l'abri de critique, le but était grand — et M. Moreau a eu, à notre avis, d'autant plus de tort de le rapetisser et de le dénaturer que son *Manfred* dénote chez lui une érudition vaste et une étonnante puissance d'évocation.

30 et 31. — En 1795, il y avait, à la frontière, dans les Vosges, un poste télégraphique, établi, d'après les procédés de son inventeur Claude Chappe, pour avertir des manœuvres des Prussiens l'armée française qui campait dans les environs. Le gardien du Sémaphore était un vieil Alsacien, Hans Dietrich. Il avait deux fils : l'aîné, par cupidité, vendit aux Allemands les secrets de la nouvelle découverte et mourut plus tard misérablement. Le second, Fritz, honteux de la trahison de son frère, s'engagea dans la marine, devint capitaine de vaisseau et s'acquitta héroïquement d'une mission dont le gouvernement l'avait chargé pour Tippo-Saïb. Ce sont les aventures dans les Indes de ce brave marin qui forment le sujet du roman de M. Vivier, intitulé : *Un Vaillant.* Parmi ces aventures, il en est une qui donne le frisson : enfermé par le sultan de Tandjoré, dans une prison dont les fenêtres basses à barreaux de fer s'ouvraient sur un jardin rempli de lianes d'aloès, et de cactus, Fritz Dietrich voit venir à lui, par les fenêtres, des cobras monstrueux, poussant de petits cris pareils à des gloussements de poule. Lui ne bouge pas : il se raidit, fait le mort. Les reptiles le flairent, l'entourent, s'enroulent à ses jambes et vont l'étouffer de leurs enlacements visqueux lorsque, sous les murs du cachot, une jeune fille qui aimait Dietrich, entonne doucement une sorte de mélopée indienne, étrange et mystérieuse. Aussitôt les cobras lâchent leur victime et se dirigent du côté d'où venait la voix. Dietrich était sauvé. Il était libre aussi, car le sultan, le prenant pour un être surnaturel, lui fit grâce. Assurément, les aventures auxquelles fut mêlé, il y a deux ans, dans la guerre du Tonkin, le petit mousse d'Avignon Espérit Cabassu, ne sont pas aussi merveilleuses que celles de Fritz Dietrich, capitaine du vaisseau *La France*; mais elles ne

laissent pas que d'offrir aux jeunes lecteurs — à qui ces deux romans conviennent — un vif intérêt. Les abonnés de l'*Ouvrier* où M. de Lamothe a publié d'abord son *Espérit* ne me démentiront pas. Espérit est un peu cousin du *Tambour d'Arcole,* chanté par Mistral.

32. — Je tiens historiquement pour un mauvais livre, *Marcel Campagnac,* de M. Francis Melvil. La donnée, fort étrange, ne me déplairait pas : c'est l'esprit qui l'anime, esprit de secte, esprit de haine, dont il faut se méfier. Qu'on en juge : le marquis Roland de Malvaise de Montréal, gentilhomme bourguignon, s'est engoué des idées de Jean-Jacques Rousseau. Il a épousé une femme pieuse que M. Melvil — pour sa thèse — travestit en insupportable bigote. Aussi le marquis prend-il motif d'aller rejoindre à Toulouse le régiment dont il est colonel, pour disparaître à jamais. On se livre à toutes sortes d'enquêtes. Plus de marquis de Malvaise. Qu'est-il devenu? On suit ses traces jusqu'en Gévaudan. Là, le silence, l'obscurité, la nuit. Les gazettes du temps racontent que le marquis Roland a été assassiné. Vingt ans après, en 1789, Georges de Malvaise fait un voyage en Lozère pour essayer de découvrir les meurtriers de son père et de les punir. Le marquis-philosophe n'est pas mort : il habite le Vigan où il s'est marié dès qu'il a connu le trépas de sa première femme, et où il exerce la profession d'huissier sous le nom de Marcel Campagnac. L'ancien noble a juré à sa caste une haine diabolique, et l'ex-seigneur de Malvaise, d'une noblesse aussi ancienne que celle du roi, est le chef des révolutionnaires des Cévennes. Mis en présence de son fils, Marcel Campagnac le convertit à ses idées. Ceci est le squelette du roman. Mais, dans l'action se développe toute une thèse contre la royauté. L'auteur prend texte de l'amour que Georges de Malvaise témoigne à la fille du baron de Saint-Léry pour caricaturiser toute la noblesse du Gévaudan. Ce sont des gueux, des fourbes, des fanatiques : il n'y a d'honnêtes et de patriotes que les amis de Marcel Campagnac. Le clergé n'est pas épargné non plus. Quant au portrait que M. Melvil fait de Froment, le chef des légions catholiques de Nîmes en 1790, c'est une odieuse caricature. Nous pouvons le dire savamment : Froment fut l'ami de notre bisaïeul maternel, et les souvenirs qu'il a laissés de lui à ses petits-enfants sont exactement le contraire des noirceurs accumulées par l'auteur de *Marcel Campagnac* sur la tête du courageux et désintéressé commandant des « Cébets ». Pour être juste, disons que *Marcel Campagnac* débute par une trentaine de pages vraiment délicieuses. Il est vrai que ni la politique, ni le libéralisme révolutionnaire n'ont rien à voir dans ce début. Il est consacré aux angoisses d'Antonine de Saint-Léry, égarée dans les montagnes du Vivarais, entre Thueyts et Langogne. Décor, paysage, tableau sont d'un peintre. Par malheur, le revers de la médaille ne tarde pas à se

montrer, et avec nine rentrant dans le château paternel nou entrons en plein dans les déclamations. Ce n'est plus intéressant.

33, 34, 35 et 36. — Autant que jamais, la littérature russe est chez nou à la mode. On publie les *reliquiæ* de Tourgueneff; on traduit les der niers romans de Tolstoï, et de Dostoiewski; on adapte en françai Gontcharoff et Pisemski. C'est un véritable engouement — justifi d'ailleurs. Ainsi les *Cosaques*, de Tolstoï, reflètent toutes les qualité originales de l'auteur de la *Guerre et la paix*. Cela n'existe point comm action : un jeune barine qui s'ennuie à Pétersbourg, va dans le Caucase en qualité de porte-enseigne, s'installe à Grébenskoy, noue un amourette avec une fille indigène et s'en revient Gros-Jean comm devant. Mais dans ce cadre, que de jolies choses, racontées avec c charme oriental qui fait la joie des lettrés et des délicats : le voyage à travers l'interminable steppe, l'extase du voyageur en face des montagnes, la pittoresque région du Térek, les mœurs des Cosaques, leurs luttes contre les Tartares, les Tchetchènes et les Adreks ! Tout cela est vu et décrit d'impression. De même les *Scènes du siège de Sébastopol*, qui terminent le volume, si vivantes, si humaines, et qui ont toute la saveur d'une nouveauté, d'une sorte de révélation.

Marc le nihiliste, création puissante, de Gontcharoff, est un jeune Diogène slave, se débattant contre une société qui froisse ses instincts, ses passions et ses rêves. Détruire, telle est la triste philosophie de cet homme inconsciemment dévoyé, qui résume le nihilisme dans sa période de formation. Marc, en effet, n'est point un Kropotkine : il ne sort pas de la théorie; il parle, il critique, il maudit, mais il ne pense pas à employer le fer et le feu pour la réalisation de son idée. Il n'a même pas cette fièvre de propagande qui donne la fièvre aux pionniers des *Terres vierges* de Tourgueneff. C'est plutôt un Diogène persécuté qui blasphème et qui, se couchant pour mourir, aperçoit brusquement les rouges lueurs de l'incendie dont il a fait le symbole de sa délivrance. Avec une souplesse extraordinaire, Gontcharoff analyse le caractère de ce Diogène; mais ceux qui croiraient trouver dans *Marc le Nihiliste* une apologie quelconque des exterminateurs et des révolutionnaires de Pétersbourg, se tromperaient fort. Gontcharoff, en face de son héros, se contente de le faire agir, parler et aimer (car Marc, tout proudhomien qu'il se prétende, n'est pas insensible à l'amour de Vera Vasilief), selon la logique même du type conçu. Quant à Vera, qui veut sauver ce malheureux, dont de funestes théories ont perverti les bonnes qualités natives, elle y perd son honneur. Les autres types sont la grand'tante de Vera, qui a tant d'esprit pratique; Koslof, le professeur naïf; le brave Touchine dont la force physique égale la force morale.

Il n'est aujourd'hui question que de réalisme. Seulement, pour nos

romanciers français, le réalisme ne va presque jamais sans l'obscénité. Le réalisme russe est tout le contraire : il est très minutieux, très exact, très sincère ; il enfonce quelquefois le scalpel dans les chairs vives ; mais si les scènes qu'il décrit sont risquées parfois, il reste du moins toujours chaste dans l'expression. Un autre caractère le distingue encore du réalisme français : c'est sa pitié profonde pour les petits, pour les misérables, pour les désespérés. On y entend résonner le cri de la souffrance humaine. Faut-il dire toute ma pensée ? Le réalisme russe, celui de Dostoiewski surtout, en dépit de certaines ténèbres qu'il doit à je ne sais quel illuminisme septentrional, est un réalisme évangélique. Cependant, Pisemski, le disciple direct de l'auteur de *Crime et châtiment*, nous paraît moins ému, plus impassible et plus froid. Son roman : *Mille âmes*, est le roman des fonctionnaires, si nombreux dans l'empire moscovite. Pisemski nous dit leurs intrigues, leurs rivalités, leurs déboires, leurs désillusions. Mais on sent que leurs douleurs intimes ne le touchent pas. C'est humoristique, ironique, gai, nerveux, parfois cruel. Ce n'est pas ému. Quelle différence avec le miséricordieux Dostoiewski !

Qu'il me soit permis de rattacher à la littérature russe une sorte de roman-épopée : *Olga*, dû à Mme Étienne Marcel. C'est un épisode dramatisé des origines de la Russie, et dont la conversion au Christianisme de la reine Olga, veuve, roi de Kiew, forme le dénouement. Depuis les *Martyrs*, de Chateaubriand, des récits de ce genre sont bien démodés. Aussi, préférons-nous à l'*Olga*, de Mme Étienne Marcel, sa nouvelle : *Elle et lui*, qui nous initie aux mœurs de la petite bourgeoisie des environs de Presbourg.

37, 38 et 39. — M. Léon Boré nous a donné récemment une excellente traduction du roman-poème de Goëthe : *Hermann et Dorothée*. Il existait de cette œuvre devenue classique beaucoup de traductions françaises ; mais presque toutes, calquées sur la version fort inexacte de Bitaubé, faisaient songer au proverbe italien : *tradutore, traditore*. Celle de M. Léon Boré n'a point ces défauts : elle est d'un maître, et dans l'introduction qui la précède, M. Ernest Faligan a réuni tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour apprécier *Hermann et Dorothée* comme il se doit.

De Goëthe à Ossip Schubin, la distance est longue, bien qu'ils écrivent tous les deux dans la même langue. Celui-ci, romancier viennois contemporain, déborde d'une qualité : l'humour, que ne possédait pas Goëthe, lui qui en possédait tant d'autres. *L'Honneur* de Schubin nous offre toute une collection de gens frivoles et grotesques, appartenant à la haute banque et à la bourgeoisie parvenue. Le mieux réussi de tous est l'étonnant Harfink, de Mayence, épinglé d'une ironie communicative et vengeresse. Cet Harfink a une fille, Linda, qui,

pour entrer dans la noblesse, épouse le comte Frédéric Landsberg. Linda ne sait rien du passé de son mari ; mais le père et la mère Harfink sont parfaitement au courant du faux commis jadis par Landsberg et de sa condamnation à deux ans de forteresse. Bah ! il est comte. Cela ne suffit-il pas ? Au fond, le comte Landsberg est encore plus malheureux que coupable. En vain a-t-il racheté son crime ; en vain a-t-il sauvé un drapeau à Sadowa ; en vain a-t-il été réhabilité par l'empereur, il est toujours, quand on parle de lui, le « fameux Landsberg ». Torturé par son passé, torturé par sa femme, qui le trompe, dégoûté de la vie, obsédé par le remords, il se tue. Immédiatement le « fameux » Landsberg devient pour tout le monde l' « infortuné » Landsberg. Cela ne manque pas d'originalité, soit dit sans excuser le suicide. Mais là n'est pas pourtant l'intérêt de l'*Honneur*. Il est dans les personnages secondaires qui entourent le comte. Pareillement, nous trouvons beaucoup moins d'attrait aux réflexions philosophiques, psychologiques, éthiques et esthétiques, faites de sa « fenêtre », par le chevalier Alfred Marini, qu'aux portraits, aux aventures et à la destinée des trois femmes : la comtesse Diane, Madeleine et Marie, qui absorbent si profondément son imagination. La comtesse Diane est une coquette dépravée — et nous comprenons très bien que le chevalier Marini s'éloigne de cette Circé. Madeleine — son nom l'indique — a quelque temps vendu son corps. La maladie arrive : la pécheresse est recueillie par sa sœur de lait, et la pauvre fille meurt en Madeleine repentie. Marie a pour père un modeste professeur : elle sait le latin, le grec, la peinture, la musique, divers autres arts libéraux. Vous allez dire : c'est une précieuse, une savante, une pédante. Point : c'est un cœur simple, fier et bon, que le chevalier Marini finit, non sans peine, par conquérir. Ajoutons que, quoique très instruite, Marie n'est point un produit de nos lycées de filles. On voudrait effacer de *Ma fenêtre* certains quolibets inutiles sur le haut clergé italien et deux ou trois pages un peu lestes.

40. — Avec Pier-Antoni Mancini nous étions à Rome. Nous sommes en Toscane avec Magherini-Graziani. C'est la première fois que le nom de ce jeune écrivain paraît dans la littérature française. Qu'est-ce donc que l'auteur du *Diable* ? M. Henry Cochin, qui est son introducteur parmi nous, va nous le dire : Magherini-Graziani est un paysan, mais un paysan lettré ; il habite une ferme, dans le doux pays où le *si* résonne. Il vit au milieu de pâtres toscans et des « gens des mas », et il nous en détaille les mœurs pittoresques, et il nous en dit les poétiques croyances, et il nous les montre, non fardés, non enrubannés, — tels qu'ils sont. Le tout dans une langue simple, familière, rustique, pleine de bonhomie, très sincère, très nature, où le rire éclate en fanfare, où, sans le moindre artifice artis-

tique, l'idéal se mêle à la réalité. Les paysans toscans, aussi bien que les paysans de l'Écosse et de la Norwège, croient à la sorcellerie, à l'action visible des démons, au retour des morts dans les maisons jadis habitées par eux, à l'influence maléficieuse de certaines personnes et de certains lieux. Ils sont hantés de ces choses mystérieuses qui remplirent la pensée de leurs pères au moyen âge. Ils éprouvent, comme tous les primitifs, ce besoin de regarder au-delà de la vie, de redouter les forces cachées et de leur donner une explication autre que les explications naturelles. Leur âme simple et naïve, échauffée par une ardente imagination, munie d'une religion un peu obscure et ignorante, se fait des images sensibles du monde invisible et crée des formes et des voix aux fantômes de la solitude, aux spectres de la nuit, aux terreurs du soir. Toutes ces croyances populaires sont passées en revue, racontées et commentées dans le Recueil de Nouvelles de M. Magherini-Graziani, qui porte ce nom générique et un peu déroutant : *Le Diable.* Ainsi, ce « diable » à qui le meunier Chirola refusait d'ajouter foi, qu'il appelait sans qu'il daignât répondre, finit un jour par lui apparaître sous la forme d'un petit vieux qui lui joua les plus vilains tours. Ainsi, dans *la Maison de la négresse,* un valet esprit-fort s'avise d'aller coucher, et il n'a pas envie de renouveler l'expérience. Toute la nuit, un lutin se fait un malin plaisir de lui tirer les couvertures. Ainsi, dans *le Livre du commandement,* nous voyons un particulier fort redouté, parce qu'il possède une sorte de petit Albert, avec lequel, prétend-on, il commande aux esprits. Ainsi, dans *le Miroir,* un sorcier gagne un argent fou en faisant défiler devant les volés l'image des voleurs. Ainsi, dans *l'Innocent,* nous compatissons à la peine d'un pauvre maléficié qui aime la Lisa, sans jamais oser lui adresser la parole. *Le Diable* se termine par une histoire absolument terrifiante : *Fioraccio.* Ce Fioraccio est un boulanger mécréant, qui a vécu en impie et qui meurt en blasphémant. On l'enterre, et pendant sept jours de suite on retrouve son cadavre déterré chaque matin. Le cimetière, sol béni, ne veut pas de ce maudit. Si bien que... Mais arrêtons-nous là. C'est le conseil que nous donne la Cigale (une Toscane, passablement fûtée) : « Sur certaines affaires, il vaut mieux, dit-elle, ne pas insister, car on n'a pas le dernier mot. » La Cigale ne m'empêchera cependant point de constater que *le Diable* de Magherini-Graziani est d'un maître conteur, où circule une sève de vigoureuse sincérité.

41. — Plus artistiques, mais moins franches, sont les *Nouvelles Slaves,* dont Mme A. C. Strebinger publie la traduction. Ces *Nouvelles* ont pour auteurs Sacher-Masoch, Nestor Kukolnik, Léopold Vukolik, Nicolas Pawlow et Ferdinand de Saar. Elles nous initient aux mœurs des Galliciens, des Croates, des Bohèmes et des Petits-Russiens. Ici

apparaissent des types de brigands farouches à la façon de ceux de Schiller, de Charles Nodier et de Mérimée. Là, des cornettes amoureux de leur uniforme et de leur grand sabre. Plus loin, des tailleurs de pierre, mélancoliques, graves et résignés. Ailleurs, des popes romanesques et inquiétants. Enfin, cet étrange czar Pierre, dont les pardons sont plus terribles que les vengeances. Les deux perles du livre sont : *Clairs de lune,* poétiques fiançailles de deux amoureux, symbolisées par un anneau qui brille à leurs doigts comme une larme silencieuse, et *Schema Israël*, conte humoristique dans lequel il est exposé comment s'y prit la belle Josabeth pour défendre ses magnifiques cheveux noirs contre trois rabbins ridicules qui avaient la prétention de les lui faire couper. Le préfacier de ces *Nouvelles slaves* est M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Il s'emploie à nous commenter ce qui n'a pas besoin de commentaire.

42. — *Bigarreau* donne son nom à un volume récent de M. André Theuriet, qui contient, en outre, *La Pamplina, Marie-Ange, L'Oreille d'ours, La Saint-Nicolas*. Vous pensez bien que « Bigarreau » est un sobriquet. On en a affublé un petit enfant trouvé, gamin de huit ans, aux cheveux embroussaillés, aux joues rebondies, aux lèvres couleur de cerise. Ce Bigarreau, pas méchant cœur, mais élevé sans aucune notion du tien et du mien, finit par être envoyé dans une maison de correction. Il s'en échappe. Un sabotier, sans savoir d'où il vient, l'accueille. Norine, sa fille, se prend d'amitié pour Bigarreau. Jalousie d'un ouvrier de la maison. Il découvre d' « où vient » Bigarreau. On l'emprisonne encore. Il meurt, et Norine aussi. M. Theuriet a-t-il voulu prouver que si Bigarreau avait été laissé libre, il fût devenu, dans la maison de Vincart, un honnête garçon lui-même ? C'est bien possible. Mais laissons la thèse — et contentons-nous de savourer la Nouvelle, qui a vraiment de la saveur. C'est une idylle, une idylle « dans le goût de Théocrite et de Virgile », ainsi que chante le précepteur Frimousse, dans le *Petit Duc*. *La Pamplina* (mésaventure d'un clerc espagnol débauché par une danseuse) est d'un style fort châtié, mais d'un réalisme trop passionné. *L'Oreille d'ours* corrige *La Pamplina,* de même que *La Saint-Nicolas,* par ses tons chastes, par sa donnée patriotique, atténue les fureurs jalouses de *Marie-Anne*. Ne cherchez pas à *L'Oreille d'ours* quelque chose d'étrange : il s'agit tout simplement d'une vieille demoiselle dont la Révolution a guillotiné le fiancé et qui resta fidèle au pauvre mort, toute sa vie, c'est-à-dire quatre-vingts ans. A ce dernier récit je donne ma préférence. Dans la description de cette antique maison de province où vieillit l'héroïne, Mlle Sophie, dans les tableaux de cette paisible existence, toute pleine de reliques du passé, toute faite de souvenirs, on aperçoit derrière le romancier le poète ému du *Livre de la Payse* et du *Chemin des bois*.

43, 44 et 45. — M. Léo Rouanet, un débutant, possède une grande acuité d'observation. Son style a du relief ; il est à la fois élégant et raffiné — avec cela très moderne. Mais on souffre véritablement de voir de pareils dons mis au profit de ce naturalisme érotique, dont s'est engoué, sous prétexte d'être documentaire, notre littérature, et qui, avec la tartufferie de mise en scène en plus, dépassera bientôt le libertinage de Restif de la Bretonne ou d'Andréa de Nerciat. *Chambre d'hôtel, Le Passé, On meurt d'aimer,* de M. Rouanet, n'en sont certes point encore là ; mais, dans ces trois Nouvelles, le conteur s'attarde avec complaisance dans les descriptions voluptueuses de ces passions où les sens se trouvent seuls glorifiés et que l'on décore hypocritement du nom profané d'amour. Quand donc nos jeunes romanciers comprendront-ils que l'on peut être vrai, sans être nécessairement libertin ? D'autres, ne doutant de rien, trompent audacieusement le lecteur par le titre même de leurs élucubrations. Tel l'auteur des *Gens qui s'amusent.* Vous ouvrez le volume, pensant qu'il s'agit d'un recueil de ces spirituelles gauloiseries qu'aimaient à conter nos pères, sous le manteau de la cheminée, après le coucher de petites filles. Pas du tout. Vous tombez immédiatement sur des grivoiseries, des malpropretés, des ordures présentées — ce qui en fait la perversité — dans une forme très littéraire. Il n'y a, dans ces pornographies, rien d'amusant, rien de gai, rien de risible. Oui, rire est « le propre de l'homme » ; oui, le rire est sain, à la condition que ce soit un rire franc, honnête, libre si vous voulez, mais point vicieux. Or, le rire vicieux, le rire dépravant, le rire corrupteur est celui des *Gens qui s'amusent.* Qu'on ne s'y trompe pas : la note gauloise est de notre race : c'est le décolletage de l'esprit. Il y faut garder la mesure et ne pas descendre trop bas. Mais à cet emploi beaucoup de finesse, beaucoup de tact sont indispensables. La note grivoise, au contraire, n'exige aucune de ces qualités. Aussi, recrute-t-elle ses Bérangers parmi les commis-voyageurs. Ceci dit, reconnaissons qu'il existe des conteurs qui ont des défauts tout contraires. Ils ne sacrifient rien à l'humour, à la joie vraie, à l'allégresse. Ils sont tristes, graves, pontifiants. Tel est un peu le cas de la princesse Marie Troubetzkoï. Dans la série de Nouvelles qu'elle nous offre sous ce titre pompeux : *Amours,* et qui sont la description plus ou moins sincère des diverses métamorphoses du sentiment-protée aux caprices duquel l'espèce humaine ne sait pas toujours résister, il y a de la délicatesse, de la grâce, de la subtilité — quelquefois dangereuse et capiteuse. On y désirerait un peu plus de vie, de mouvement, de spontanéité.

46, 47, 48 et 49. — Je passe à des nouvelles d'un tout autre ordre d'idées, et que j'ai le plaisir de recommander sans réserve. Ce sont : *Les Contes de Noël,* de Mme S. Blandy ; *Les Contes,* de l'abbé Féret ; *Les Frères*

ennemis, de l'abbé Morigny, et *Nos Patriotes,* de L. Lacertie. *Les Contes de Noël,* de Mme Blandy, font partie de la *Bibliothèque des mères de famille,* et se distinguent par beaucoup de naturel. On y sent, trop pourtant, l'imitation de Dickens. Le meilleur de tous, le plus original, est celui qui est intitulé : *Sous le gui.* La plante chère aux Gaulois est devenue en Angleterre le symbole des fiançailles. « Sous le gui », trois mariages s'ébauchent — et ce sont trois ménages accomplis.

Admirable sujet à mettre en vers latins !

Les *Contes* de l'abbé Féret ont un tout autre aspect. Ils sont trop poussés au noir. On leur pardonne ce ton tragique, parce que tous, depuis *Le pauvre Fou, Le Pavé, L'Indiscret,* jusqu'à *La Mâchoire démise* et aux *Deux Compagnons* renferment une leçon de morale à l'adresse des petits et des grands enfants.

Les Frères ennemis, de l'abbé Morigny, ont pour théâtre la guerre de 1870. Au premier plan, Caïn et Abel, Caïn est Allemand, Abel est Français, bien que fils du même père. Caïn déteste Abel mortellement. Il veut le faire fusiller. Abel se tire d'affaire, et lorsque Caïn est pris à son tour, Abel se venge en le sauvant du plus affreux trépas. C'est très dramatique. L'autre histoire (car il y en a quatre dans le volume) est peut-être plus dramatique encore. Un calviniste maudit son fils, parce qu'il s'est fait catholique. Tous les deux se rencontrent sur les champs de bataille. Le père implacable maudit toujours. Ce cœur de bronze ne s'amollit que lorsque son fils tombe foudroyé. Les deux derniers récits sont des épisodes de la Révolution en province : l'un ayant son action dans l'Eure, l'autre en Lorraine, dans les environs de l'abbaye d'Orval.

Nos Patriotes tiennent de la biographie, de l'histoire et du roman. Petits drames dans lesquels M. Lacertie étudie et fait aimer le patriotisme à travers les âges : chez les Gaulois, sous François Ier, pendant les guerres d'Allemagne au XVIIIe siècle, sous le premier Empire, sous la dernière invasion. A lire et à relire : *Le petit Boulanger de Nancy.* C'est la vie du général Antoine Drouot, Drouot-le-Sage, comme l'appelait Napoléon Ier. *Nos Patriotes* se terminent par *Le Bataillon scolaire.* A retrancher ce « Bataillon » de l'édition prochaine. Il en est des bataillons scolaires comme des champignons : les meilleurs ne valent pas le diable. Future graine de communards.

50 et 51. — Il me reste à clore cette revue par les *Hantises,* de M. Edouard Dujardin, et les *Contes étranges,* de M. Henri Moreau. Cette fois, nous sommes jusqu'au cou dans la Kabbale, la Magie, le Spiritisme, le Suprasensible. M. Dujardin est libre penseur hésitant; M. Moreau, croyant convaincu, sinon très orthodoxe. Tous sont envahis par la crainte ou la préoccupation de l'Au-delà. Treize contes, dont

cinq passablement risqués et trois notoirement impies, constituent les *Hantises,* de M. Dujardin. Retenons : *Les deux Démences,* folie amenée dans une pensée par la peur de la folie ; le *Dharanna,* récit terrifiant, basé sur ce principe que l'homme étant à soi le milieu d'une chaîne, voit ce qu'il veut fortement voir ; le *Kabbaliste,* qui se créée tout un monde de Séphirots idéales, de gnômes, de salamandres, de farfadets, comme le firent l'abbé de Villars, Berbiguier et Éliphas Lévi ; l'*Enfer,* torture d'un athée qui ne veut pas croire à une vie de châtiment dans l'autre monde et qui finit par dire : peut-être! Il y a aussi, dans les *Hantises,* un véritable cours de démonologie dont le « diable helkésipode » fait tous les frais. Mais dans quel style exceptionnel ces choses-là sont contées! On croirait lire parfois, au milieu d'alinéas parfaits d'harmonie suggestive, les vers casse-tête de M. Stéphane Mallarmé. L'auteur des *Contes étranges,* du moins, n'est pas compliqué dans sa forme. Cela n'empêche pas M. Henri Moreau de nous transporter, avec *L'Aventure de Thomas Dreamel, Le Fossoyeur, Nadir, La petite Ame, Une Évocation, Le Manuscrit d'un fou,* dans les ginnistans les plus fantastiques : *Smarra,* de Charles Nodier, *Le Rêve et la Vie,* de Gérard de Nerval, *Ligeia,* d'Edgar Poë, sont dépassés. Cela donne le cauchemar. De ces étrangetés pourtant émerge un petit chef-d'œuvre d'imagination et de style : c'est l'*Oracle de Delphes,* étude antique disant la victoire du christianisme sur le paganisme, et commentant avec éloquence l'irrémédiable silence des trépieds pythiens en face du Christ, fils de Dieu.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Prælectiones de locis theologicis, *quas in collegio romano habebat* JOANNES PERRONE, S. J. Editio novissima opera et studio D. BONAVENTURÆ PONS, Sem. Urgell. Theol. primarii prof Tomus primus. Barcelone, Subirana, 1885, in-8 de XVI-420 p. — Prix de l'ouvrage complet en 2 tomes : 36 rs.

L'Église ou la règle vivante, la gardienne infaillible de la foi et de la doctrine sacrée, les sources ou l'Écriture sainte et la Tradition, la servante, l'instrument ou la raison dans ses rapports avec la foi et avec la théologie qui est la science de la foi, telles sont les grandes lignes de l'admirable synthèse à laquelle le P. Perrone ramène toutes les matières désignées communément sous le nom de « lieux théologiques ». Ce traité est sans contredit la partie la plus remarquable des *Prælectiones theologicæ;* aussi félicitons-nous M. l'abbé Pons d'avoir eu l'heureuse pensée d'en faire une édition spéciale.

Il y a plus de quarante ans que l'illustre professeur du Collège Romain publiait cet ouvrage : depuis lors, sur divers points, l'état de la controverse a changé; on comprend que M. Pons ait jugé quelques

modifications nécessaires. Dans le premier volume que nous avons sous les yeux, le texte a été conservé presque intégralement. Parfois quelques objections de moindre importance ont été supprimées, parfois une courte explication est venue préciser et compléter la pensée de l'auteur. Dans le chapitre de l'Infaillibilité du Pontife romain, nous avons admiré comment le savant éditeur a su faire les remaniements exigés par la définition du Dogme, et comment il a su présenter cette définition comme la conclusion des belles thèses qui l'avaient pour ainsi dire formulée à l'avance et parfaitement préparée. C'est surtout dans les notes placées au bas des pages, qu'il a trouvé matière à de nombreux retranchements. Il a pensé qu'à côté de sérieux avantages, ces notes ont l'inconvénient de retarder la marche de l'ouvrage et d'en rendre la lecture assez difficile. Il n'a donc conservé que les plus importantes. Nous le lui reprocherons d'autant moins, qu'il faut bien avouer qu'un grand nombre de ces notes n'offrent plus aujourd'hui le même intérêt qu'au moment où écrivait l'auteur. Mais pourquoi n'a-t-il pas ajouté lui-même quelques indications utiles? Pourquoi, par exemple, à propos du séjour de saint Pierre à Rome, n'avoir pas en trois lignes rappelé les controverses récentes qui ont eu lieu sur ce sujet et quelques-uns des travaux remarquables auxquels ces controverses ont donné lieu? Pourquoi encore s'être contenté de la note dans laquelle le P. Perrone, au sujet de la catholicité de l'Église, donne le chiffre de la population catholique du globe, d'après la géographie de Balbi ou d'après les calculs cités par Mgr Kenrick? Grâce aux missions, l'Église étend chaque jour les limites de son empire. Au lieu du chiffre de 139 millions de catholiques, la *Civilta Cattolica*, vers 1866, d'après les renseignements des missionnaires, nous donnait celui de 210 millions, et l'*Osservatore Romano*, dans le courant de 1885, élevait ce chiffre à 275 et même à 300 millions. La partie vraiment neuve de ce volume, celle qui appartient en propre à M. l'abbé Pons, est un petit traité de 32 pages sur les rapports de l'Église et de l'État et sur les erreurs modernes désignées communément sous le nom de libéralisme. Par la manière dont il traite ce sujet si actuel, si grave, il a montré qu'il possède à un haut degré la puissance de synthèse, l'exactitude et la sagacité qui distinguent les vrais théologiens. En ce qui concerne les rapports des deux pouvoirs, il ramène toute la doctrine à cette formule lumineuse, qui dit tout en trois mots : négative, positive, indirecte. Négative : la puissance temporelle ne peut rien entreprendre contre la religion et l'Église; positive : elle doit protéger la religion et l'Eglise, elle est soumise à l'autorité spirituelle en ce qui est du domaine de celle-ci; indirecte : en dehors de ce domaine qui est déterminé par la fin assignée à la société spirituelle, l'Etat garde son indépendance, son autonomie. La grande erreur moderne est celle qui,

sous prétexte de progrès et de civilisation, proclame dans l'ordre intellectuel moral et social, l'indépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu et de l'autorité qui nous parle en son nom. La libre pensée, le naturalisme, le libéralisme, telles sont les trois faces de cette funeste erreur. Le libéralisme radical veut l'asservissement de l'Eglise sous le joug de l'Etat et substitue l'idole du Dieu-Etat au Dieu que prêche l'Église. Le libéralisme modéré veut la séparation absolue de l'Église et de l'État et considère le droit commun comme la meilleure condition d'existence pour l'Église, la seule à laquelle elle ait droit. Le libéralisme catholique est l'erreur des catholiques dits libéraux, qui, rejetant le principe, adoptent les conséquences, c'est-à-dire les prétendues libertés modernes. On peut en effet tomber sur ce sujet dans une double erreur, une erreur de droit et une erreur de fait. L'erreur de droit consiste à admettre ces libertés comme étant en elles-mêmes un bien, un progrès (*in thesi*). Si tout en les considérant comme un bien relatif, comme un moindre mal (*in hypothesi*), on s'y attache outre mesure, et si on les proclame légitimes et nécessaires lorsque les circonstances ne les rendent en réalité ni nécessaires ni légitimes, on tombe dans ce que nous nommons l'erreur de fait. Dans une matière aussi délicate, quelle sera la règle et la mesure? Notre théologien va nous l'indiquer dans sa dernière conclusion avec autant de précision que d'exactitude. « C'est à l'Eglise qu'il appartient de décider dans quelles circonstances on peut tolérer le régime des dites libertés. » C'est à elle de juger de la situation. Il s'agit en effet d'une question de conscience, d'une question qui intéresse au plus haut point l'existence même de la religion et de l'Église.

Cet excellent travail du savant professeur d'Urgel mérite d'être loué sans réserves. Il sera hautement apprécié non seulement en Espagne mais partout où il sera connu. LAMOUREUX.

Non Christian religions systems : — 1° *The Coran, its composition and teaching*, by sir WILLIAM MUIR. In-12 de 239 p. — 2° *Confucianism and Taouism*, by ROBERT K. DOUGLAS. In-12 de 287 p. — 3° *Hinduism*, by MONIER WILLIAM. In-12 de 240 p. — 4° *Buddhism in China*, by S. BEAL. In-12 de 260 p. — 5° *Islam*, by J. W. STOBART. In-12 de 254 p. London, Christian Knowledge Society, 1885-1886. — Prix : 3 fr. le vol.

Les cinq charmants petits volumes dont je me propose de dire quelques mots ici sont publiés sous la responsabilité d'une société qui a déjà rendu de très grands services à la littérature. Ce ne sont que des manuels, des abrégés; mais ils ont le mérite d'être complets, exacts et au courant des plus récentes découvertes. J'ai à peine besoin de dire qu'en discutant les caractères et les traits principaux de l'Islamisme, de l'Hindouisme, du Bouddhisme et du Confucianisme, les

auteurs se placent toujours au point de vue de notre sainte religion; ils nous parlent donc en chrétiens et en chrétiens convaincus; de plus, chaque écrivain est dans sa spécialité *facile princeps*, et s'est acquis une réputation européenne.

L'histoire du Bouddhisme en Chine forme pour ainsi dire suite à un autre traité de M. Douglas nous initiant au Confucianisme; ces deux livres peuvent donc être regardés comme deux tomes du même ouvrage; il faut commencer par M. Douglas et finir par M. Beal, on aura ainsi un tableau intéressant de l'état religieux et philosophique de l'Empire Chinois depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il est difficile de s'imaginer quelles lectures, quelles recherches doivent s'imposer ceux qui veulent parler en connaissance de cause d'un sujet tel que celui-là; il ne s'agit pas, en effet, d'étudier tout simplement les savants travaux de Stanislas Julien, de Pauthier et de Legge; il est indispensable aussi, pour peu qu'on veuille être complet, de recourir aux livres sacrés de la Chine, et surtout de commenter des textes qui avaient échappé aux investigations des sinologues européens. C'est ce que n'ont pas manqué de faire MM. Beal et Douglas. Celui-ci, en expliquant les doctrines connues sous le nom de Confucianisme et de Taouisme, décrit le rôle de Lao-Tze comme réformateur, montre l'obscurité qui règne encore sur l'histoire de sa personne et de ses ouvrages, et cherche à se rendre compte des interprétations erronées que les savants ont données d'un système qui est, à proprement parler, un retour à des croyances anciennes. Puis viennent la civilisation et la théorie religieuse introduites par le Bouddha; l'Empire Chinois en a tellement subi l'influence qu'on ne se trompe pas en disant, avec M. Beal, que la presque totalité des sujets de l'empereur s'y rattachent et suivent les préceptes de Sakyamuni. Littérature, philosophie, résultats pratiques, morale, esthétique, pas un seul point n'a échappé à la patiente investigation de M. Beal, et il a dû consulter moins les pièces justificatives actuelles, l'état des monastères et des communautés existant aujourd'hui, que les anciens textes et les documents sur lesquels repose la doctrine du Bouddha.

M. le professeur Monier Williams, en s'occupant de l'Hindouisme, a choisi un sujet inépuisable. Les ouvrages liturgiques, les hymnes, les Védas, les épopées, les Upanishads doivent être examinés en détail; il faut aussi se rendre un compte exact des différents systèmes de philosophie, de la constitution de la société hindoue, du système des castes, du régime social, des lois qui gouvernent la propriété foncière, etc., etc. N'oublions pas non plus la réforme bouddhiste qui avait envahi l'Hindoustan avant de pénétrer en Chine. Voilà certes de quoi défrayer un volume. M. Monier Williams n'oublie pas que la collection dont son ouvrage fait partie s'adresse, sinon exclusivement, du moins

en grande partie, aux missionnaires; il a donc réuni dans un excellent appendice différents essais qui méritent d'être spécialement étudiés par eux. Combien de fois n'entend-on pas répéter que pour prêcher avec succès l'Évangile aux habitants de l'Inde il faut de véritables savants, rompus aux controverses philosophiques et capables de raisonner avec des hommes d'une intelligence supérieure et d'une puissance d'argumentation hors ligne. Le meilleur moyen serait sans doute d'étudier les *Sutras*, et c'est ce que recommande notre auteur; mais tout le monde n'a pas le temps ni le moyen de se livrer à ce travail, et par contre tout le monde peut, sans beaucoup de peine, se familiariser avec le précieux résumé que M. Monier Williams nous donne des six écoles de philosophie qui se partagent l'Hindoustan. Un second appendice nous fait connaître le Bhagava-Gita, et un troisième nous met sous les yeux les principaux traits de ce qu'on nomme le Jaïnisme, la forme la plus récente du Bouddhisme indien.

C'est à M. Stobart que la tâche était réservée d'écrire l'histoire de l'Islamisme; beaucoup d'ouvrages très remarquables ont été publiés récemment en Angleterre sur ce sujet, entre autres ceux de sir W. Muir *(Life of Mahomet)*, M. Boswort Smith *(Mohammed and Mohammedanism)* et M. Freeman *(tu Saracens)*; M. Stobart les a tous consultés avec soin, et il en est résulté un volume qui, comme abrégé impartial, calme et judicieux de la vie et des doctrines de Mahomet, ne laisse absolument rien à désirer. M. Stobart ne veut pas admettre, et avec raison, ce me semble, que Mahomet ait été le bienfaiteur, le réformateur dont certains historiens parlent avec tant d'enthousiasme. Il a sans doute rendu des services signalés, introduit parmi les Arabes des mœurs plus douces, une croyance religieuse plus raisonnable que celles qui existaient de son temps. En dépit des railleries et de la persécution, il civilisa jusqu'à un certain point les farouches peuplades du désert, mais il importe de distinguer avec soin entre des pratiques mauvaises et dégradantes d'un côté, et, de l'autre, un code de loi essentiellement vicieux qui se donne pour la règle permanente du bien et du mal. La force de l'exemple, les progrès de la civilisation peuvent et doivent à la longue faire disparaître certains vices et certains abus; mais un code de morale corrompu dans ses préceptes fondamentaux et accepté néanmoins comme d'origine surnaturelle, forme une barrière insurmontable au progrès d'une nation. On nous demandera peut-etre ce qu'est le Coran, et s'il mérite vraiment l'appréciation défavorable qu'en a formée M. Stobart. Pour trouver une réponse à cette question nous ne saurions mieux faire que renvoyer à l'excellent petit livre de sir William Muir, publié pour la première fois en 1855, à Agra, et dont une seconde édition a paru à Allahabid en 1860. Ce n'était à l'origine qu'une dissertation sur le témoignage rendu par le Coran aux écrits

de l'Ancien et du Nouveau Testament; le docte auteur y a ajouté comme partie préliminaire une dissertation sur le Coran lui-même, sa composition, l'ordre chronologique des Suras, et l'enseignement qui en découle. Un certain nombre de ces Suras cités dans l'original avec une traduction anglaise et des commentaires, servent à montrer les rapports qui existent entre nos saintes Écritures et les textes sacrés de l'Islamisme. Quand au jugement définitif à porter sur la religion de Mahomet, sir W. Muir est du même avis que M. Stobart. Il ne peut être ici question de progrès, puisque nous avons affaire à une religion soi-disant d'origine céleste; mais que penser d'une doctrine corrompue à sa source même? GUSTAVE MASSON.

SCIENCES ET ARTS

Rapport du surintendant de l'instruction publique de la province de Québec pour l'année 1884-1885. Québec, 1886, in-4 de 457 p.

Le rapport de l'honorable M. Gédéon Ouimet, surintendant de l'instruction publique, et surtout les rapports des inspecteurs locaux montrent le développement que prend d'année en année l'instruction à tous les degrés dans le Canada français; en réalité, les pères de famille administrent l'école dans chaque division scolaire comme ils l'entendent. Le Conseil supérieur de l'instruction publique est partagé en deux comités, l'un catholique, composé des neuf évêques de la province et de quelques laïques, l'autre protestant. Chacun d'eux a la surveillance des écoles de sa confession. La présence dans l'un et l'autre comité du surintendant de l'instruction publique maintient une certaine unité d'action qui est désirable entre ces deux corps. Les procès-verbaux de ces deux comités, publiés in extenso dans ce volume, permettront au lecteur européen de se faire une idée du fonctionnement pratique du système d'instruction publique de la province de Québec.

Ce rapport, comme tous les documents officiels, met surtout en évidence la partie statistique et technique de ce système. Quant à ses résultats sociaux, ils sont grandement controversés au Canada. Un livre qui fait beaucoup de bruit a paru récemment sous ce titre : *L'Éducation ou la grande question sociale au jour. Recueil de documents propres à éclairer les gens de bonne foi*: (2 vol. in-8, mai 1886, Montréal, imprimerie de *L'Étendart*.) Nous nous bornons à le signaler ici à titre de document, sans entrer dans les difficultés qui divisent au Canada beaucoup d'hommes également sincères. X.

Maçonnerie pratique, *rituel du 33e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté,* par le très puissant Souverain grand commandeur d'un des Suprêmes Conseils confédérés à Lausanne en 1875, édition sacrée publiée par un profane. Tome II, 2e édition. Paris, Baltenweck, 1886, in-12 de 532 p. — Prix : 6 fr. (12 fr. les 2 vol.)

Les Sœurs maçonnes. *La franc-maçonnerie des dames et ses mystères,* par LÉO TAXIL. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-12 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà dit l'importance exceptionnelle de la publication de la *Maçonnerie pratique.* Ce second volume contient le rituel du 33e degré, qui n'était jamais jusqu'ici tombé entre les mains profanes, et que les Souverains grands inspecteurs ne peuvent même pas conserver chez eux! Les membres de ce degré forment le corps dirigeant de la Maçonnerie, et c'est dans leur réception qu'est donné le dernier secret de la secte, en même temps que la clef de ses procédés d'action. L'orateur et le lieutenant souverain grand commandeur, dans l'instruction du grade, donnent successivement au récipiendaire l'interprétation des 32 grades précédents. Cette interprétation est double, suivant que le haut adepte devra comme orateur d'un atelier pousser à l'action ou comme président modérer le mouvement. Quant au secret, il est donné avec une véritable brutalité. La Maçonnerie dans l'homme voit uniquement sa force génératrice. Le catholicisme est le grand ennemi, parce qu'il enseigne les dogmes de la Trinité et de la Rédemption et dépouille ainsi l'homme des droits que lui donne la conception purement naturaliste de l'univers. Tel est le sens de la devise du rite écossais, *Deus meumque jus.* Les trois assassins infâmes des droits de l'homme sont : la Loi, la Propriété, la Religion. Cependant on recommande de modérer le mouvement révolutionnaire, de ne pas trop pencher du côté du prolétariat qui ne rapporte pas! L'Écossisme doit en conserver la direction.

Un tableau synoptique permet d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les grades avec leur interprétation, leurs mots de passe, signes d'attouchements, etc. On a ainsi sous les yeux la maçonnerie entière comme organisation pratique et comme développement doctrinal. En appendice, l'édition publie le compte rendu du convent des suprêmes conseils écossais tenu en 1875 à Lausanne et qui a constitué la redoutable unité d'action de l'Écossisme à travers le monde. Cette unité, dont le centre est en Amérique, s'affirme par des mots d'ordre portés par des souverains grands commandeurs envoyés en mission. L'auteur n'a pas craint de publier l'un de ces mots d'ordre qui date d'octobre 1885 et ordonne un redoublement dans la guerre à l'Église et particulièrement dans la déchristianisation de l'enseignement.

La sensation produite chez les frères par la publication de la *Maçonnerie pratique* a été considérable. *La Chaîne d'Union,* dans son numéro de juin 1886, publie sous la signature *un 33e* un long cri de rage. L'au-

teur de cette diatribe tourne rond devant le point décisif du débat. « La réfutation nécessiterait, dit-il, la publication du véritable rituel « du 33e, qui n'a jamais été imprimé. » Si on ne peut l'imprimer, c'est qu'il est essentiellement compromettant pour la secte. La publication faite dans la *Maçonnerie pratique* de ce rituel doit donc être tenue pour parfaitement authentique par le refus des maçons du 33e degré d'entrer en discussion sur ce qui fait le point même du débat.

Le profane à qui l'on doit cette publication capitale l'a fait suivre du texte de l'encyclique *Humanum genus* et d'une conclusion où, avec une grande hauteur de vues philosophiques, il montre la folie de ce monument inique de haine contre Dieu.

Le nouveau livre de M. Léo Taxil montre la réalisation pratique des obscénités qui forment le fond de l'enseignement maçonnique. C'est l'objet des loges d'adoption ou réunion des sœurs maçonnes qui sont annexées aux loges d'hommes. Au siècle dernier, les loges d'adoption avaient des titres distinctifs. Aujourd'hui elles n'en ont d'autre que celui de la loge d'hommes dont elles sont une dépendance. C'est ce qui explique comment elles sont si peu connues. Les autorités maçonniques mettent le plus grand soin à cacher l'existence de ces groupes. M. Léo Taxil affirme que soixante pour cent des loges de France ont une loge d'adoption sous leur dépendance, ce qui ferait près de deux cents loges de femmes. Les rituels et chansons maçonniques qui complètent ce volume sont d'une immoralité révoltante. La Maçonnerie d'adoption est un des moyens d'action les plus importants de la secte : il est fort utile qu'il soit ainsi démasqué. X.

Les Armées modernes, par le lieutenant-colonel Hennebert. Paris, Librairie illustrée, 1886, in-18 de VIII 352 p. — Prix 3 fr. 50.

La guerre est certainement un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, mais ce mal est aussi inévitable que les tempêtes ou les épidémies dont l'histoire nous montre la succession implacable. Toutefois il est en notre pouvoir d'atténuer les funestes effets de ces dernières; de même aussi les nations peuvent et doivent se préparer à soutenir avec succès les luttes que l'éternel combat pour la vie a de tout temps imposées à l'humanité. Passer en revue les conditions auxquelles doivent satisfaire les armées modernes pour répondre aux progrès incessants de la science, tel est le but que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte. Le lieutenant-colonel Hennebert est un de nos écrivains militaires les plus érudits; ses nombreux travaux ont contribué à répandre dans le public des notions jusqu'alors réservées aux seuls spécialistes mais aujourd'hui indispensables à tous, car toutes les forces vives de la nation doivent être mises en œuvre

dans les luttes gigantesques que l'avenir nous réserve. « Ces pages rapides, dit l'auteur dans son introduction, n'apprendront rien aux officiers de profession; elles s'adressent surtout aux officiers de réserve, elles seront aussi utilement consultées par les engagés conditionnels, réservistes et territoriaux. » Tous y trouveront en effet un tableau d'ensemble où les nombreux rouages qui constituent une armée moderne sont fidèlement passés en revue, des détails peu connus sur l'armement, les fortifications, les aérostats, les différents emplois de l'électricité, la télégraphie optique, les colombiers militaires, les voies ferrées, les services des étapes, des subsistances, de santé, etc; les notions sur les différentes phases de la mobilisation et sur les mouvements stratégiques de l'entrée en campagne seront aussi nouvelles qu'intéressantes pour beaucoup de lecteurs. Nous devons signaler quelques omissions : les principes généraux des marches, les différents modes de stationnement des troupes, les services de sécurité, soit en marche, soit en station, auraient pu figurer utilement « dans un exposé complet du mode d'organisation des armées modernes ». Enfin l'auteur présente surtout comme exemple la constitution de l'armée allemande; certes nous ne saurions trop connaître l'adversaire qu'un jour ou l'autre nous devons rencontrer à nouveau sur les champs de bataille. Mais nous estimons que, sans craindre de révéler les mystères de l'organisation de notre armée, il aurait pu signaler les points sur lesquels existent des différences trop marquées. Vte A. DE B.

Historia de las ideas esteticas en España, por MENÉNDEZ Y PELAYO, de la Real Academia española. Tome III, vol. I. Madrid, emprenta de Dubrull, 1886, in-16 de 418 p. — Prix : 4 pesetas.

M. Menéndez y Pelayo publie la première partie du tome III de son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*, d'après le même plan que les tomes antérieurs. Le volume paru débute donc par une introduction dans laquelle sont compendieusement étudiés les systèmes esthétiques qui occupèrent tous les esprits en Europe durant le dix-huitième siècle. Notre école classique, la querelle des anciens et des modernes, l'école anglo-écossaise, l'école allemande, tel est le sujet de ces 150 pages. Chemin faisant, en une page, M. Menéndez expose de fort judicieuses réflexions sur l'accord existant entre le fond du tempérament français et la déformation de l'esthétique antique devenue loi chez nous au siècle précédent. Avec le chapitre premier, M. Menéndez aborde directement son sujet. Il y traite des idées générales sur l'art et la beauté, et passe en revue les théories du Padre Feijoo, les applications en Espagne des théories écossaises et anglaises, l'influence de E. Lebatteux. Dans un deuxième chapitre, l'historien

étudie plus spécialement l'influence du génie français, raconte la fondation de l'Académie espagnole, expose les dogmes littéraires et les controverses de Luzan, et la tentative de réforme nationale due aux érudits Mayans, Sarmento, Sanchez et au Padre Isla. Ce chapitre est plus particulièrement intéressant pour nous. Malheureusement il est un peu massif, et de lecture difficile pour ceux que laisse froid l'esthétique considérée en elle-même. Dans un passage de son ouvrage où M. Menéndez indique l'importance des *Salons* de Diderot, j'ai noté avec quelque étonnement le mépris absolu de l'historien pour Boucher qu'il confond avec Parrocel, Baudoin et autres artistes secondaires. Voilà un des inconvénients de l'esthétique : malgré elle, Boucher, qui n'y entendait rien, fut un grand peintre. ALBERT SAVINE.

BELLES-LETTRES

Le Bhâgavata-purâna, *ou histoire poétique de Krishna,* traduit et publié par EUGÈNE BURNOUF, t. IV, par M. HAUVETTE-BESNAULT. Paris, Imprimerie nationale, 1884, 1re partie du livre X, in-4 de VII-232-248 p.

Essais de mythologie et de philologie comparée, par J. VAN DEN GHEYN. Bruxelles. Société belge de librairie, et Paris, Victor Palmé, 1885, in-8 de XII-431 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Yi : King, *ou livre des changements de la dynastie des Tsheou,* traduit pour la première fois du chinois en français par P. L. F. PHILASTRE. 1re partie. (T. VIII des *Annales du Musée Guimet*). Paris, Ernest Leroux, 1885, in-4 de IX-489 p. — Prix : 15 fr.

On sait que l'illustre Eugène Burnouf avait publié les tomes I, II et III du Bhâgavata-purâna avec une traduction, comme lui seul pouvait la faire. Après sa mort, aucun savant n'ayant voulu assumer une aussi lourde tâche, cette publication, si utile pour les sciences orientales, avait subi un arrêt prolongé, qui n'a cessé qu'en 1880, époque où M. Hauvette-Besnault, le savant professeur de sanscrit de l'École pratique des Hautes-Études, se vit confier, par un arrêt du 10 février, le soin de continuer cette publication. Déjà, en 1870, M. Adolphe Régnier sur la demande de M. Mohl, avait été appelé à l'achèvement d'une si belle entreprise, mais d'autres travaux, nés de circonstances malheureuses, ne lui avaient pas permis de mettre à profit une si belle occasion de faire briller ses heureux dons de traducteur et de philologue, et c'est précisément sur la désignation du savant auteur du *Prâtiçâkhya* du Rig-Véda que M. Hauvette-Besnault avait reçu la mission de mettre la dernière pierre à l'édifice. Nous avons enfin la 1re partie du livre X, dont la traduction seule a 248 p. et le texte 232. On doit les plus vifs remerciements à M. Hauvette-Besnault pour le texte, dont la correction est parfaite, et pour la traduction, qui, surtout dans sa partie philosophique, offrait bien des difficultés, surmontées le plus souvent

avec un rare bonheur. Il fallait pour y parvenir une grande connaissance de la philosophie des hindous et en particulier du krishnaisme ou vishnuisme, car c'est à la glorification du dieu Vishnu qu'est consacré le Bhâgavata-purâna, de même que le Bhâgavad-Gitâ, si bien étudiée dans ses cours de l'École pratique par M. Hauvette-Besnault, le Dasam-Askand de M. Théodore Pavie, le Prem-Sâgar de M. Eastweack, et même le Sânkhya de Patanjali. L'histoire de Krishna et des aventures du dieu ayant le don de passionner depuis bien des siècles toutes les classes de l'Inde, le Bhâgavata-purâna est un des monuments les plus vénérés et les plus répandus; aussi les savants ne peuvent qu'accueillir avec la plus grande faveur cette traduction, d'autant plus qu'elle en rend bien les passages lyriques et philosophiques, où éclatent des beautés assez grandes pour l'emporter sur les passages correspondants du Prem-Sâgar et du Dasam-Askand. Nous ne croyons pas utile de donner ici une analyse, même succincte, des aventures de Krishna, qui est l'incarnation du dieu Vishnu. Les orientalistes connaissent depuis trop longtemps le *Vishnu-purâna* de M. Wilson pour qu'il soit nécessaire de leur rappeler ce qu'ils savent aussi bien que nous.

L'ouvrage de M. J. Van den Gheyn est une réunion d'études qui ont paru dans différentes revues de Belgique, de Londres et de Paris. Le titre même annonce que l'ouvrage est divisé en deux parties bien distinctes, qui pourtant sont unies assez étroitement, car nul n'ignore que la mythologie comparée à notre époque a son appui le plus sûr dans la philologie. L'auteur débute par l'histoire et la critique des différents systèmes de mythologie, qui ont eu cours autrefois ou qui obtiennent de nos jours les suffrages des mythologues. Nous assistons d'abord à l'éclosion des anciennes théories d'exégèse mythologique qui revêtirent deux formes principales : le symbolisme ou système allégorique, et l'évhémérisme ou système historique. L'auteur a bien mis en relief les défauts inhérents à ces deux systèmes, dont le premier a été repris de nos jours et mis en œuvre dans la *Symbolique* de MM. Creuzer et Guigniaut. Quant aux nombreuses théories mythologiques qui ont été préconisées à notre époque et qui doivent leur force à la méthode comparative, l'auteur les réduit à cinq principales et caractérise d'un trait fort juste leur méthode, leur succès et leur décadence. Systèmes solaire de M. Max Müller, météorologique de M. A. Kuhn, mixte de M. Sayce, psychologique de M. Fiske, iconographique de M. Clermont-Ganneau et végétal de M. Guillaume Mannhardt défilent devant nous et nous prouvent que dans ce monde mythologique si vaporeux il ne faut pénétrer qu'armé de pied en cap et muni d'une bonne provision de savoir et surtout de sens critique. Dans une étude savante sur le mythe de Cerbère, M. Van den Gheyn fait une applica-

tion heureuse des principes de l'école mythologique moderne de MM. Bréal et Comparetti : il retrouve ce mythe fameux chez les Romains, les Grecs, les Hindous et les Eraniens.

Nous remarquons encore dans cette première partie une étude du personnage d'Arlequin, où nous prenons sur le vif la manière dont les croyances traditionnelles s'effacent peu à peu du souvenir des hommes pour venir se réfugier un jour dans les contes et les jeux enfantins. Ainsi, l'idée d'un empire des airs, où domine un chef, règne à peu près dans toutes les nations européennes. Ce chef, qui conduit les vents, se nomme chez les Hindous Indra, qui commande aux Ribhus (Rhibukshin), chez les Germains il porte le nom d'Odin ou Woden, qui est le roi des Elfes (Ellenkönig), et c'est ce dernier nom, rapproché du sanscrit Ribhu, qui aurait émigré dans notre pays pour se transformer en Hellequin, Herlequin, Arlequin. Tout cela est assez bien prouvé, surtout par la philologie, mais de là à soutenir la parenté de l'Helquin mythologique et de notre héros, il y a loin, car il faudrait trouver des textes et une tradition plus explicite. Si Odin devenu, dans le Nord, après l'introduction du christianisme, le type de Satan qui conduit le cortège infernal, a conservé cette forme et cette attribution dans notre moyen âge, où la *maisnie d'Helquin* était si célèbre, peut-on conclure que ce personnage satanique ait tellement frappé l'imagination de nos pères dans les campagnes qu'ils en aient fait le héros de comédie, le bouffon à la fois naïf et malicieux? M. Van den Gheyn a raison de croire qu'il est difficile sur ce point d'arriver à une entière certitude, et c'est aussi la conclusion à laquelle il aboutit dans l'étude intitulée : *Une Légende indienne,* où il traduit du sanscrit la légende de Vîravara, qui fait partie des vingt-cinq contes du mauvais génie *(Vêtalapancavinçati)*. Dans cette légende, le dévouement à la royauté brille du plus pur éclat et le traducteur se demande si cette histoire héroïque ne pourrait pas être rapprochée de celle de Guillaume Loek, qui sacrifie son fils pour le comte Charles le Bon et qui est en quelque sorte le Vîravara de la Flandre du moyen âge. Certes, le rapprochement est des plus justes, mais l'auteur nous avoue n'avoir pu retrouver les anneaux intermédiaires de cette chaîne dont il possède seulement les deux extrémités. Nous croyons qu'il sera difficile d'être plus heureux que lui, car les documents semblent faire complètement défaut. Nous ne nous arrêterons pas à quelques pages excellentes sur les contes lorrains de M. Emmanuel Cosquin, sur l'*Uttara-Râma-charita*, drame sanscrit de Bhavabhuti, traduit par M. Félix Nève; sur la *Grammaire pratique de la langue sanscrite,* par C. de Harlez; sur la *Bible dans l'Inde* et la vie de Jéseus-Christna, d'après M. Jacolliot, par C. de Harlez. A propos de ce dernier ouvrage, je suis seulement surpris que M. Van den Gheyn ne trouve pas

fâcheux de voir un savant de la valeur de M. de Harlez consacrer tout un livre au renversement du frêle édifice bâti par la main de M. Jacolliot, qui ose certifier l'origine hindoue du christianisme et arrive à cette conclusion par les erreurs étymologiques les plus étranges. Un homme qui peut inventer de toutes pièces le mot christna pour le rapprocher de Krishna (le noir) est jugé, et c'est lui faire trop d'honneur que de consacrer à ces fantaisies ridicules tout un volume. M. Jacolliot ne connaît ni le sanscrit, ni le tamoul, ni rien de ce qu'il semble si bien savoir.

Nous ne dirons rien des *Études éraniennes* de M. J. Van den Gheyn : les questions qu'il y traite sont encore un peu confuses et ne pourraient d'ailleurs être analysées ici, car elles roulent surtout sur les méthodes linguistiques de plusieurs savants éraniens. Nous serons aussi très bref sur la seconde partie du livre, la philologie comparée. L'article sur *les Langues de l'Asie centrale* résume, critiqué et parfois complète les travaux de MM. Tomashek, le professeur de l'Université de Gratz, si connu par ses études sur l'Asie centrale; Biddulph, Willhelm Geiger, O. Schrader, de Ujfalvy et Girard de Rialle, le fondateur, avec M. Julien Vinson, de la *Revue de Linguistique*. L'ouvrage se termine par trois essais ingénieux et savants sur la 8e classe des verbes sanscrits, sur les mots sanscrits composés avec pati, enfin sur le participe moyen en latin, où l'auteur cherche à retrouver dans une curieuse série de mots latins les traces du participe formé au moyen du suffixe « menos » et usité dans toutes les langues aryennes congénères.

M. Philastre nous donne le fruit d'un long travail et d'une érudition consciencieuse dans la traduction française du *Yi : King,* qui forme le huitième volume des *Annales du Musée Guimet,* dont nous avons plusieurs fois parlé avec éloge, comme étant destinées à devenir une collection indispensable à tous ceux qui s'adonnent à une branche quelconque de l'orientalisme. Le *Yi : King* est un des livres les plus vénérés par le peuple chinois; il embrasse un grand nombre de sujets et pourrait être appelé une encyclopédie. Il ne fait que toucher en passant aux questions de métaphysique et de physique: mais, quant à la morale, il n'oublie rien de ce qui est propre à la vie de l'homme, seul, père de famille et homme d'État. C'est aussi le livre des sortes, destiné à servir aux prédictions. Le *Yi : King* a eu pour premier auteur le grand empereur Fo-hi, mais, comme l'art d'écrire à son époque n'était pas encore inventé, il se servit de 24 traits formant uit trigammes. Cette œuvre, composée avec si peu d'éléments graphiques, étant une véritable énigme, les huit trigammes de Fo-hi parurent bientôt insuffisantes à l'un de ses successeurs sur le trône de la Chine, qui forma 64 hexagrammes, mais le remède ne fut d'aucun secours,

et douze siècles avant l'ère chrétienne, Ven-Vang, le fondateur de la dynastie de Tcheou, ajouta aux hexagrammes des notes brèves, qui ne parurent pas encore suffisantes pour l'éclaircissement du texte à Tcheou-Kong, le fils de Ven-Vang, qui s'empressa d'en ajouter de nouvelles. Enfin, cinq siècles avant l'ère chrétienne, le texte de Fo-hi, les notes de Ven-Vang et l'interprétation de Tcheou-Kong furent ornés de commentaires par le grand philosophe Confucius — appelé par les Chinois le comble de la sainteté et le faîte du genre humain — qui donna ainsi sa forme définitive à ce livre canonique, le plus ancien de leurs livres, au dire des Chinois.

La traduction de M. Philastre a le tort d'être précédée d'une introduction insuffisante de quelques pages; de plus, elle est d'une lecture pénible, mais l'ennui qui s'en dégage ne peut guère être imputé au traducteur : c'est le fruit du livre lui-même; cependant nous ne croyons pas que l'on puisse dire de cette version française ce que les savants chinois disaient des Commentaires de Confucius sur le *Yi King*, rédigés en dix chapitres qu'ils nommaient les dix ailes sur lesquelles ce livre devait voler à la postérité. GÉRARD DEVÈZE.

Journal de voyage de Dom Jacques Boyer, *Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans les diocèses de Clermont, Le Puy, Bourges, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers, et Poitiers. 1710-1714.* Publié et annoté par ANTOINE VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, F. Thibaud, 1886, gr. in-8 de 537 p.

Dom Jacques Boyer, un des meilleurs collaborateurs de D. Denis de Sainte-Marthe pour la nouvelle édition du *Gallia Christiana*, et de D. René Massuet pour la continuation des *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, naquit au Puy-en-Velay le 7 mars 1672, fit profession à l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges le 30 avril 1690, et mourut à l'abbaye de Chezal-Benoit, en Berry, le 9 septembre 1738. « Partout, » dit M. Vernière (*Avant-propos*, p. 6), « nous le trouvons en commerce littéraire avec les lettrés du pays et nous le voyons se livrer aux recherches historiques vers lesquelles il était entraîné par une irrésistible vocation. Les manuscrits provenant de Saint-Germain des Prés, possédés aujourd'hui par la Bibliothèque nationale, nous le montrent en correspondance avec ses plus illustres confrères, D. Jean Mabillon, D. Edmond Martène, D. René Massuet, D. Bernard de Montfaucon et D. Denis de Sainte-Marthe. Il était donc désigné d'avance au choix de ce dernier par son inclination pour les monuments antiques, par son talent pour déchiffrer les écritures les plus difficiles, par sa constance infatigable dans le travail; et la mission qu'il reçut de chercher des mémoires dans les provinces ecclésiastiques de Bourges et de Bor-

deaux répondit, nous le verrons, aux plus ardents désirs de son cœur. M. Vernière, après avoir résumé l'histoire des pérégrinations et des travaux de D. Boyer, apprécie (p. 9-10) les notes de voyages du zélé chercheur, notes « d'un accent tout personnel et d'autant plus sincères », pleines « de curieux détails sur les contrées parcourues, sur de nombreux personnages, sur la vie monastique au commencement du dix-huitième siècle. » Le judicieux éditeur ajoute que le *journal* de D. Boyer, « original dans son esprit et dans sa forme », emprunte une saveur particulière à la causticité de l'auteur.

Nous ne pouvons songer à indiquer toutes les particularités dignes d'attention consignées dans les récits du docte voyageur. Qu'il nous suffise de dire que presque à chaque page on remarquera quelque mention curieuse ou quelque trait piquant. A côté des renseignements paléographiques les plus abondants, nous trouvons tantôt le croquis d'un évêque, d'un abbé, d'une abbesse, d'un prieur, d'un simple religieux, d'un chanoine, d'un curé, d'un gentilhomme, d'une grande dame, etc.; tantôt la description d'une ville, d'une église, d'un monastère, d'un château, d'un paysage, d'une œuvre d'art, etc. Le narrateur nous amuse autant qu'il nous instruit, car il mêle aux indications les plus utiles de gaies anecdotes, des traits malins, décochés surtout contre les Jésuites (voir notamment, p. 103, une vive tirade contre un panégyrique de saint Ignace, prononcé par le P. de Fontenoy, continuateur de l'*Histoire de l'Église gallicane*). Ce que l'on appréciera beaucoup encore, c'est la bonhomie spirituelle avec laquelle D. Boyer raconte ses aventures de voyageur, ses bons et mauvais pas, ses chutes, quasi-noyades et autres accidents. Il donne çà et là de pittoresques détails sur son humble monture, et il nous la rend sympathique. Parfois, D. Boyer associe à sa prose des vers de sa composition qui ne sont pas merveilleux, mais dont il est le premier à se moquer; d'autres fois, il insère dans son journal de petites pièces épigrammatiques qui venaient d'être mises en circulation au moment même. La variété du recueil n'est pas un de ses moindres attraits, et tous ses lecteurs regretteront vivement que le manuscrit autographe s'arrête brusquement à la date du 6 avril 1714, sans que les plus actives recherches aient permis de savoir si D. Boyer en a continué la rédaction ou si la suite n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Dans l'*Appendice* (p. 407-446), l'éditeur a réuni : un tableau des lettres écrites par D. Boyer, de juillet 1713 à novembre 1714; un tableau des lettres reçues par ce bénedictin pendant la même période ; diverses lettres inédites du même à ce D. Jean Mabillon, pour lequel il avait une sorte de culte et dont il parle d'une façon touchante en divers passages de son journal; à D. T. Ruinart, à D. Bernard de Montfaucon, à D. R. Massuet, à l'abbé Lebeuf, à D. Edmond Martène. Deux co-

pieuses et excellentes tables alphabétiques des noms de personnes e des noms de lieux (p. 453-503 et 504-537) terminent le volume. Mai ce qu'il faut louer par-dessus tout en ce volume, c'est la richesse et l précision des annotations. Nous n'exagérons nullement en déclaran que M. Vernière a éclairé le texte de son auteur par plus de deu mille notes qui touchent à tous les sujets, à l'archéologie comme à l géographie, à la biographie comme à l'histoire littéraire, à la généa logie comme à la théologie, et que toutes ces notes ont été faites ave tant de soin qu'elles défient tout reproche. Aussi ne pouvons-nou trop féliciter l'Académie de Clermont d'avoir confié le soin de publie le journal de D. Boyer à un érudit qui, par sa science comme par s conscience toutes bénédictines, mérite un des premiers rangs parm nos meilleurs éditeurs et commentateurs de textes historiques.

T. DE L.

Un Salon à Paris. *Mme Mohl et ses intimes*, par K. O'MEARA. Paris Plon et Nourrit, 1886, gr. in-18 de 298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les étrangers ont toujours été reçus avec empressement en France Cette bienveillance que nous avons si facilement pour eux était déjà constatée au quinzième siècle par Games dans son *Victorial* et nous n'en avons que trop de preuves récentes. Parmi les nombreux Allemands auxquels, de nos jours, il a été fait grand accueil, on peut citer M. Mohl, qui arriva à l'Institut plus aisément que, sans doute, à mérite égal, ne l'eût fait un de nos compatriotes. Un jour, ce M. Mohl écrivit à Mérimée pour le prier de lui servir de témoin. Mérimée arriva, le lendemain matin, fort inquiet de savoir avec qui son ami devait se battre, et fut stupéfait d'apprendre qu'on réclamait sa présence pour un mariage. M. Mohl, âgé de quarante-sept ans, allait unir son sort à celui d'une Anglaise, venue autrefois à Paris avec sa mère, et qui ne comptait pas moins de cinquante-sept printemps : Mary Clarke. Qui avait pu décider le savant à ce mariage tardif? Mary Clarke n'était pas très riche, dans sa jeunesse même elle n'avait pas été jolie. Mais son esprit, sa manière d'être exerçaient une séduction irrésistible. Il faut bien qu'il en ait été ainsi, car nous la voyons d'abord liée avec Mme Récamier et ayant, à peu près seule, le privilège de dérider le front soucieux de Chateaubriand ; nous la voyons plus tard ouvrir un salon, qui est une sorte d'antichambre à l'Académie, où accourent tous ceux qui, comme elle le disait, avaient la *fièvre verte*, que fréquentaient les hommes les plus distingués : Fauriel, Ampère, Merimée, Tocqueville, le duc de Broglie, Thiers, Guizot, Jules Simon, bien d'autres encore. Il n'y a pas à douter de l'attrait qu'offrait la connaissance de Mme Mohl, mais il faut l'avouer, on ne le devinerait pas d'après ses lettres d'un style vulgaire, d'après ses

réparties qui n'étaient souvent que des boutades fort déplacées. C'est ainsi qu'un soir ayant chez elle la célèbre tragédienne Mme Ristori, sans motif, à brûle-pourpoint, elle s'écria tout à coup : « Tous les Italiens, c'est de la canaille !... » L'insulte n'était même pas formulée d'une manière fort correcte, mais Mme Mohl s'inquiétait très peu des règles de la grammaire... Elle les faisait plier à son caprice, elle faisait sans scrupule un verbe neutre d'un verbe actif et réciproquement, et tout cela, nous dit son biographe, n'empêchait pas que sa parole ne fût limpide comme du cristal. Nous croyons Mlle K. O'Meara sur parole quand elle nous parle du charme qu'exerçait Mme Mohl, mais encore une fois on ne s'imaginerait rien de semblable en lisant *Un Salon à Paris*. Nous ne voulons pas dire que le livre n'est pas souvent intéressant; il l'est par tous les personnages connus dont les noms le remplissent; il est amusant, malgré bien des longueurs, par la peinture d'un caractère dont l'excentricité dut être le grand mérite : Mme Mohl nous apparaît comme une vieille originale fort divertissante, avec son costume négligé qui souvent la faisait prendre pour une pauvre solliciteuse, avec sa robe qu'elle conservait ouverte en cœur à quatre-vingt-treize ans, avec ses précautions pour cacher son âge, soin ingrat contre lequel se révoltaient les mèches de cheveux ébouriffées qui faisaient dire à Guizot que son lévrier écossais et Mme Mohl avaient le même coiffeur. Souvent elle recevait ses visiteurs assise sur sa cheminée *comme une petite vieille sorcière*. Les grandeurs de ce monde l'intimidaient peu. Dans un moment où l'on venait de voir se dissiper les craintes d'un grand conflit, elle aborda la reine d'Angleterre en lui disant : « Eh bien, Majesté, nous n'aurons pas la guerre; » et, lui prenant les deux mains, elle s'assit à côté d'elle et se mit à causer sans façon. Elle avait gardé si bon souvenir de cette rencontre qu'en parlant de la souveraine de la Grande-Bretagne, elle disait : cette chère femme de reine. Elle se montra encore moins cérémonieuse avec la reine de Hollande, fille du roi de Wurtemberg, dont le père de son mari avait été ministre, elle la régala d'une langouste, sauce mayonnaise, pour elle le nec plus ultra de la gourmandise, et quand elle reçut la visite de digestion de son auguste visiteuse, elle était dans la tenue la plus étrange, occupée à compter son linge. A ce bizarre laisser-aller elle mêlait la pruderie anglaise ; elle fut fort irritée qu'on eût osé lui envoyer une loge pour une représentation de la *Belle-Hellène*. Tout au début du livre nous voyons Mary Clarke dans l'enthousiasme de la Révolution de juillet, nous lui retrouvons les mêmes opinions libérales à l'avènement du second empire ; elle exécrait Napoléon III. La guerre de 1870 modifia singulièrement l'existence de Mme Mohl. Après son séjour en Angleterre, revenue au n° 120 de la rue du Bac — la maison qu'elle habitait et où Chateaubriand était mort — elle s'y

trouva dans un triste isolement. Sa qualité d'étrangère, les méfiances qu'inspirait la nationalité de son mari, des préoccupations de toutes sortes avaient éloigné les visiteurs d'autrefois. Mme Mohl est morte, à peu près oubliée, à une date toute récente, le 17 mai 1883, elle avait survécu de huit ans au savant qu'elle avait épousé et qu'elle aimait avec des appréhensions jalouses que Philémon ne devait pas inspirer à Baucis.

TH. P.

HISTOIRE

La Péninsule des Balkans. *Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Turquie, Roumanie,* par E. DE LAVELEYE. Paris, F. Alcan, 1886. 2 vol. in-12 de 360 et 435 p. — Prix : 10 fr.

M. de Laveleye n'est pas un nouveau venu dans l'Europe orientale. En 1870, il publiait deux volumes d'un intérêt soutenu, intitulés : *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa* (Paris, Hachette), dont la deuxième partie est consacrée à la Hongrie, aux Iougo-Slaves, aux Polonais, aux Ruthènes et aux Tchèques. J'ai eu la satisfaction, ici même, de signaler, il y a déjà bien longtemps, la rectitude des jugements que portent presque tous les écrivains français sur l'Europe orientale. Le nouveau, comme le premier ouvrage de M. de Laveleye, malgré des désaccords sur quelques points, ne peut que me confirmer dans cette appréciation (*Polybiblion,* t. XI, février 1874).

L'espace ne me permet pas de suivre l'auteur pas à pas dans les intéressants récits où il signale, avec une rare sagacité, le fort et le faible de chaque situation; j'en citerai quelques exemples :

Il fait ressortir le danger de ces grosses affaires financières, à la suite desquelles « le pays devient l'esclave de quelques grandes banques soutenues, le cas échéant, par l'État où elles sont fixées (II, p. 83)... Si l'on continue, la Serbie finira par n'être plus qu'une colonie d'esclaves travaillant au profit des créanciers étrangers (II, p. 137). » A cette occasion, il gourmande l'Europe sévèrement et fort à propos : « Les États de l'Occident qui jadis employaient leur influence pour faire obtenir aux peuples quelques libertés ou quelque soulagement, la mettent en œuvre maintenant pour consacrer leur asservissement. Point de spectacle plus révoltant (II, p. 193 et 174). » En Bulgarie, il *s'étonne* de voir l'Angleterre appuyer d'iniques exigences (II, p. 111). Il apprécie ailleurs fort justement la politique de la Grande-Bretagne, en 1878 : « Tout ce que j'apprends ici me porte à maudire l'œuvre de lord Beaconsfield au traité de Berlin (p. 160). » Plus bas, M. de Laveleye s'applique à faire ressortir ce qu'il y a réellement de bon et de pratique dans le caractère des Bulgares (II, p. 120). — Enfin, je terminerai ces trop courtes indications en signalant que l'auteur

stigmatise, comme elle le mérite, la ridicule théorie de l'équilibre dans la Péninsule (II, pp. 162 et 362).

Par contre, je n'admirerai pas avec M. de Laveleye ce qu'il appelle *l'ampleur et l'élévation* des luttes parlementaires. — Je ne suis pas persuadé qu'il soit urgent d'introduire dans ces pays la perception directe des impôts par l'État et tout ce qui s'ensuit : J'entends encore les cris lamentables que poussent les populations syriennes depuis qu'on les a gratifiées de fonctionnaires-percepteurs.—Je me demande également s'il est à propos d'infliger au pope une instruction qui lui inculque des façons de vivre et de penser inadéquates à la condition inévitablement médiocre de sa famille, et le transformer lui-même en un petit *tchinovnik* besoigneux, prétentieux et intrigant. Dans les pays orthodoxes, c'est le moine qu'il faut instruire. — Enfin, je ne sais où M. de Laveleye a découvert que « le prêtre catholique, *en vertu de son dogme,* est l'ennemi de la liberté et l'instrument d'un pouvoir étranger. »

Ce n'est pas certainement dans l'Europe orientale : quand on y arrive avec des idées de ce genre dans son bagage, on s'en allége avant de rentrer. Il serait facile de montrer que, particulièrement chez les Slaves, le clergé catholique a été un précieux instrument d'affranchissement et de progrès ; mais je me bornerai à rappeler à M. de Laveleye sa rencontre chez M. Minghetti et sa visite à Diakovo. Mgr Strossmayer n'est-il pas un prêtre catholique ? est-il donc un ennemi de la liberté des Croates ? l'instrument d'un pouvoir étranger ?

ADOLPHE D'AVRIL.

La Chine inconnue, par M. JAMETEL. Paris, Rouam, 1886, in-12 de 250 p. — Prix : 3 fr.

Malgré les nombreux écrits que nous possédons déjà sur la Chine, le livre de M. Jametel vient cependant combler une lacune. A une époque où chacun tient à posséder au moins quelques potiches chinoises, il n'est pas sans intérêt de savoir la valeur qu'on attache à ces objets dans le Céleste-Empire lui-même, et de connaître la manière dont on fabrique le faux chinois. Avec M. Jametel nous pénétrons dans les boutiques de brocanteurs et des antiquaires de Pékin et nous nous rendons compte de la manière dont on y traite de l'achat de ces objets aussi recherchés en Chine qu'ils le sont en Europe. Deux seuls chapitres de l'ouvrage ne se rattachent pas à l'article de la curiosité. L'un, traitant des mœurs chinoises *(la Chine des Viveurs),* aurait pu être omis par l'auteur, je dirai même qu'il dépare ce joli petit volume ; l'autre, bien plus intéressant, nous donne quantité de détails instructifs sur les faux nids d'hirondelles, les trépangs, la pêche, et surtout la pêche des poissons d'eau douce à l'aide de loutres et de cormorans dressés comme de vrais chiens de chasse. Mais revenons aux collectionneurs.

La Chine possède ses amateurs d'antiquités tout comme l'Europe ; mais les fils du soleil estiment les objets non d'après leur valeur artistique mais d'après leur ancienneté et d'après la somme de travail qu'il a fallu dépenser pour les fabriquer. C'est ainsi que les objets en jade et les vieux bâtons d'encre, que nous ne recherchons guère, sont très prisés en Chine et vendus à des prix fort élevés. M. Jametel visite aussi les bouquinistes, les marchands d'estampes et de tableaux, chez lesquels on lui montre entre autres des feuillets représentant ce célèbre palais d'été construit au dix-septième siècle par des missionnaires français sur le modèle du palais de Versailles. Parmi les ouvrages que lui présentent les libraires, qui habitent tous dans une même rue, l'auteur cite un roman naturaliste à la façon de Zola, du dix-septième siècle devenu introuvable parce qu'il fut interdit par la censure (le *King-ping-mëï*), un ouvrage de 1685 imprimé en cinq couleurs et la grande géographie de l'Empire du Milieu de 1744 qui se compose de 124 volumes. Les bronzes chinois ne sont remarquables ni comme alliage, ni comme travail, ni comme sujets traités : les Chinois, tout à l'encontre des Japonais, ne sont jamais parvenus à travailler artistiquement les métaux ; par contre leurs laques sont d'une grande beauté, surtout les laques rouges, qui sont les plus anciennes. On présenta aussi à M. Jametel plus d'un bel appui-main en ivoire fort bien sculpté, des émaux cloisonnés, genre de travail importé de Byzance, et des émaux peints dont les Chinois apprirent la technique des missionnaires italiens. Une des parties les plus intéressantes du livre de M. Jametel est celle qui concerne les potiches. Les Chinois les classent non par famille verte et rose mais d'après les fabriques et d'après l'usage auquel ils sont destinés. Tous ces objets sont bien plus chers à Pékin qu'à Paris ou à Londres. L'auteur nous indique aussi les caractères distinctifs de l'ancienneté des objets : la couleur brillante pour les porcelaines de l'époque des Ming, les lettres tibétaines bien exactement tracées pour les vases sacrés, et il n'oublie pas non plus de nous renseigner sur les moyens employés par les brocanteurs chinois pour raccommoder des vases détériorés. Ils excellent à recoller les objets, à les couper, et ils réparent, au moyen d'une cire molle peinte, les émaux avec une telle perfection, que le connaisseur le plus expérimenté s'y laisserait tromper aisément. On le voit, le faux n'est pas plus rare à Pékin que chez nous.

Adolf DE CEULENEER.

La France en Orient au XIVe siècle. *Expédition du maréchal Boucicaut*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par J. DELAVILLE LE ROULX, archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Ernest Thorin, 1885, 2 vol. grand in-8, de 518 et 333 p. — Prix : 25 fr.

Cette thèse fait beaucoup d'honneur au jeune savant qui l'a compo-

sée et soutenue. En la lisant attentivement d'un bout à l'autre, comme je viens de le faire, on reconnaît aussitôt que l'auteur s'y est livré à une étude très approfondie du sujet qu'il avait à traiter. Ce sujet, à la fois très vaste et très varié, comprend l'histoire de la France et d'une grande partie de l'Europe chrétienne en Orient pendant toute la durée du quatorzième siècle. Ainsi que le dit M. Delaville le Roulx dans son introduction, on s'est habitué à arrêter à la prise de Saint-Jean d'Acre, en 1291, la période des Croisades et à considérer ce grand événement comme la ruine définitive des établissements latins en Terre sainte. Or, rien n'est plus arbitraire qu'une pareille limite. Le mouvement, en effet, qui entraîne, durant deux siècles, l'Occident en Palestine, était trop considérable pour cesser brusquement par la catastrophe de Saint-Jean d'Acre. La chute de cette place ne découragea pas les espérances des chrétiens de relever un jour le royaume de Jérusalem, car si la Syrie paraissait définitivement perdue, il restait encore en Orient deux royaumes chrétiens, assez puissants l'un et l'autre pour fournir de solides points d'appui aux futures revendications des Latins. Le quatorzième siècle tout entier se préoccuppe de la question d'Orient, et la France est la première à se passionner pour une intervention. Les projets d'expéditions se succèdent sans interruption. Souvent même ils sont suivis d'effet, et les chevauchées de Pierre de Lusignan, d'Amédée de Savoie, du duc de Bourbon et du maréchal Boucicaut, pour ne citer que les plus importantes, protestent contre une opinion jusqu'à présent admise sans réserve. Ce sont ces projets et ces tentatives qui forment l'objet du beau travail de M. Delaville le Roulx. La multiplicité des faits qui y sont racontés ne nuit en rien à l'unité de l'ensemble, et grâce à la clarté de l'exposition, on ne se perd pas au milieu du dédale de tant d'événements que la grande érudition de l'auteur a laborieusement entassés dans son récit. Le style est net et précis, ferme et élégant, et comme l'écrivain possède bien son sujet, il trouve dans sa plume un instrument docile pour bien faire saisir au lecteur la trame, quelquefois un peu compliquée, de sa narration. Afin de donner plus de poids à sa thèse, M. Delaville le Roulx a cru devoir joindre au premier volume qui la contient un second tome où il a condensé les pièces justificatives les plus importantes, sur lesquelles il appuie son récit et la conclusion qu'il en tire.

V. Guérin.

Jeanne d'Arc à Domremy. *Recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives*, par Siméon Luce, membre de l'Institut. Paris, H. Champion, 1886, gr. in-8 de CCCXV-416 p. — Prix : 10 fr.

Entreprendre, après tant d'autres, d'écrire une histoire de Jeanne

d'Arc, n'était-ce pas se condamner à un travail forcément stérile? Depuis Cousinot de Montreuil et les annalistes du quinzième siècle qui se sont plu à nous laisser un récit détaillé des actions merveilleuses de la libératrice d'Orléans, bien des historiens ont été attirés par cette brillante figure qui domine le règne de Charles VII et symbolise pour ainsi dire l'expulsion des Anglais et la délivrance de la France. M. Wallon a retracé cette épopée dans de belles pages, M. Sepet l'a vulgarisée avec un succès bien mérité, et chaque jour voit paraître un nouveau travail sur le même sujet; cependant, après ces éminents devanciers, M. Luce a su découvrir un terrain inexploré et nous donner un livre, neuf dans toutes ses parties, qu'il eût fort bien pu intituler : *Jeanne d'Arc inconnue.* La vie de la Pucelle offre deux phases bien distinctes : « Il y a Jeanne pendant la mission et Jeanne avant la mission ; » jusqu'à ce jour, les biographes semblaient avoir hâte de faire connaître à leurs lecteurs les admirables péripéties de la délivrance d'Orléans et du voyage de Reims et ne consacraient à la jeunesse de leur héroïne que quelques pages dont le laconisme s'explique par la rareté des documents alors signalés sur cette période. Tous nous savions que les origines de la mission de Jeanne sont divines et que son intervention en faveur de la France est une œuvre providentielle; mais qui nous avait dépeint les circonstances domestiques, politiques, militaires et religieuses qui ont préparé Jeanne à l'accomplissement de cette mission? Deux érudits, MM. Quicherat et Wallon, effleurant à peine la question, étaient, par suite de recherches insuffisantes, arrivés à des conclusions différentes. Il y avait là un problème à éclaircir et bien fait pour tenter la curiosité de M. Luce, qui, après avoir écrit l'histoire des premières années de Bertrand Du Guesclin, le héros du quatorzième siècle, a voulu mettre en pleine lumière la jeunesse de celle qui a illustré le siècle suivant.

Lorsque M. Luce recherche les influences domestiques au milieu desquelles s'est écoulée l'enfance de Jeanne, il nous présente une généalogie aussi complète que possible de la famille d'Arc, dont il cite un grand nombre de membres d'après des documents inédits; puis abordant l'histoire locale, il montre la situation de Domremy, partagée en deux parties, l'une barroise, peuplée de serfs des seigneurs de Bourlemont, l'autre française, dont les habitants étaient, au moins pour la plupart, de condition libre; c'est dans cette dernière partie du village que naquit Jeanne d'Arc le 6 janvier 1412. On s'est représenté bien à tort cette localité comme un hameau privé de toutes communications avec les villes voisines; elle était traversée par la grande voie qui reliait Langres à Verdun, ce qui nous permet de constater que Jeanne pouvait, en un temps où le peuple était toujours plongé dans l'incertitude et dans la crainte des envahisseurs, se rendre un compte

plus exact qu'on ne le croit communément des progrès des ennemis de la France. Puis, le tableau s'élargit encore, et, après l'histoire propre de Domremy, vient la description de l'état de la Champagne, de la Lorraine et du Barrois, de nos provinces de l'Est alors si ravagées par les gens de guerre de tous les partis; nous voyons apparaître un pillard célèbre, Robert de Saarbruck, damoiseau de Commercy, des capitaines français, non moins braves qu'avides de gain, La Hire, Jean Raoulet, Perrin de Montdoré, des Anglo-Bourguignons, Jean de Vergy, sénéchal de Bourgogne, Antoine de Vergy, maréchal de France pour Henri VI, et Jean, bâtard de Vergy. Mais après ces aperçus généraux, nous sommes toujours ramenés à Domremy, près de Jeanne d'Arc, qui, à la vue des déprédations commises par une soldatesque sans frein, ressentait une profonde tristesse, présage de ce désir de délivrance qui devait la rendre plus disposée à comprendre les desseins de la Providence sur elle. Il y a néanmoins un chapitre dans lequel M. Luce nous retient pendant longtemps bien éloigné de Domremy; mais c'est au Mont Saint-Michel qu'il a voulu nous conduire, devant cette place attaquée vigoureusement par les Anglais à diverses reprises et défendue avec une bravoure que M. Luce exalte avec joie et fierté; il voit la France entière tourner ses regards anxieux vers la forteresse qui, à l'extrémité de la Basse-Normandie, tient en échec les oppresseurs du pays. Après avoir suivi les péripéties du siège qu'eut à subir à la fin de 1424 et au commencement de 1425 le sanctuaire le plus vénéré de l'archange saint Michel, on ne peut s'empêcher d'établir une comparaison entre le brillant fait d'armes qui le termina d'une manière presque inespérée et celui par lequel Jeanne inaugura sa mission, entre la délivrance du Mont-Saint-Michel, seule place normande qui fût alors restée au pouvoir du roi Charles, et la délivrance d'Orléans, dernier rempart de la monarchie française, vaincue de toutes parts. Un des plus curieux chapitres de ce livre est peut-être celui où nous trouvons l'explication du culte particulier voué au quinzième siècle à saint Michel, patron des Valois, comme saint Martin avait été celui des Mérovingiens et des Carolingiens, et saint Denis, celui des Capétiens. Si après avoir constaté la vénération générale dont saint Michel était l'objet à cette époque, l'on se rappelle la dévotion de Jeanne pour sainte Catherine et sainte Marguerite, on ne sera pas étonné en voyant que les apparitions célestes se sont personnifiées précisément dans cet archange et dans ces deux saintes. M. Luce ne néglige aucun détail, et il a voulu retracer le portrait même de la Pucelle, qu'il nous représente comme douée d'une grande beauté; mais nous n'aimons guère le parallèle établi à ce point de vue entre Jeanne et Madame d'Or, l'une des maîtresses du duc de Bourgogne; que M. Luce est bien mieux inspiré dans ces pages, remplies d'une

exquise suavité, où il fait une intéressante comparaison entre la Pucelle et sainte Colette, la célèbre réformatrice des Clarisses.

M. Luce a donné à son sujet toute l'extension possible, et les derniers chapitres de son ouvrage contiennent un tableau complet de l'état religieux de la France au commencement du quinzième siècle, et principalement de la rivalité qui existait alors entre les dominicains ou Frères Prêcheurs, soutiens de la cause bourguignonne, et les franciscains, partisans dévoués des Armagnacs. — Près de trois cents pièces justificatives tirées des dépôts de Paris et des archives départementales de l'Est terminent le volume. M. Luce tient à honneur de continuer les saines traditions des Bénédictins, qui commençaient par publier plusieurs volumes in-folio de documents avant de rédiger ces grandes histoires de nos provinces, mises aujourd'hui à contribution avec un empressement qui est la meilleure justification de leurs auteurs. A. L. V.

Études sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne, par PAULIN PARIS, publiées d'après le manuscrit de l'auteur et accompagnées d'une préface par GASTON PARIS, de l'Institut. Paris, Léon Techener, 1885, 2 vol. in-8 de 251 et 372 p. — Prix : 16 fr.

« Tout ce qui froissait la piété filiale, » dit M. Gaston Paris dans sa préface, « mettait mon père hors de lui-même. Un jour, âgé de plus de soixante-douze ans, voyant un jeune homme répondre aux reproches de sa mère par des grossièretés et des menaces, il ne put se maîtriser et le châtia de sa main. C'était le même cœur qui bondissait en lui, quand il voyait la vieille France insultée ou méconnue par ses fils. » C'est, paraît-il, en 1832, après avoir lu *Le Roi s'amuse,* que l'idée vint à Paulin Paris de réfuter par une argumentation solide non seulement les étonnantes imaginations de Victor Hugo sur François Ier, mais encore et surtout les erreurs accumulées au plus grand préjudice de la noble mémoire de ce prince par des historiens et des demi-romanciers calomniateurs ou légers. Il n'accomplit son projet que dans les derniers temps de sa vie, il ne mit la dernière main à son œuvre que l'avant-veille de son décès ; son fils a pris soin de publier son manuscrit et mérite d'en être remercié.

Le titre *Études sur François Ier* est bien donné. Ce n'est pas, en effet, d'une histoire de François Ier qu'il s'agit, mais d'études sur quelques-uns des points les plus faussés de son règne. Peut-être, cependant, une autre appellation eût-elle plus parfaitement convenu encore : *Erreurs et Mensonges sur François Ier*. Le livre de Paulin Paris est un plaidoyer en faveur de la vérité, bien plutôt qu'une exposition de faits.

Il comprend neuf chapitres. Les titres suffiront à faire connaître sur

quelles parties de la vie de son roi l'auteur a tenu plus particulièrement à répandre la lumière de vérité : *Enfance et Éducation de François Ier ; Premières Amours de François Ier ; François Ier et Marie d'Angleterre ; Louise de Savoie, le maréchal de Gié et l'évêque de Liège ; Mme de Chateaubriand ; Louise de Savoie et Semblançay ; Le Connétable de Bourbon ; La Duchesse d'Étampes ; Maladie et Mort de François Ier.*

Paulin Paris me paraît avoir solidement établi, par exemple : que François ne fut pas dépravé par sa mère ; qu'il n'eut jamais l'idée de séduire la jeune femme du vieux Louis XII ; que Chateaubriand ne fit pas périr sa femme, insultée d'abord par son royal amant ; que Semblançay ne fut point la victime innocente de la haine de Louise de Savoie ; que Bourbon eut tous les torts dans sa querelle avec la couronne ; que Charles-Quint n'acheta pas la trahison de Mme d'Étampes ; que François Ier resta jusqu'à la fin doué de toutes ses belles facultés et qu'il ne mourut point d'un mal honteux. Tels sont quelques-uns, mais seulement quelques-uns, des principaux résultats des graves études du regretté défunt ; si je les cite de préférence à d'autres, c'est que son fils s'est plu à les mettre en relief dans sa préface.

Après cela, que Paulin Paris ait échappé aux inconvénients du genre ; que son plaidoyer pour la vérité n'ait pas souvent passé les bornes exactes de cette vérité ; qu'entraîné par sa chaleur de cœur, son indignation, sa propre vertu, il ne se soit pas fait panégyriste, de défenseur qu'il eût dû rester, je n'essaierai nullement de le soutenir. Je dirai même qu'à la lecture de plus d'une page, écrite avec une conviction qui se pourrait traiter de naïve, j'ai souri. Ainsi quand j'ai lu : « François eut toujours pour Claude une amitié vraie, dont la bonne reine se contentait, et jamais elle ni la reine Éléonore ne paraissent avoir souffert de l'abandon de leur royal époux... Sur tous les princes qui le précédèrent et le suivirent, François eut l'avantage de rendre sa première femme, la vertueuse reine Claude, mère de sept enfants et de ne pas laisser un seul bâtard ; c'est au moins, on en conviendra, une circonstance atténuante. » Ailleurs, l'auteur déclare impossible qu'un prince ait pu préférer jamais aux femmes de sa cour des femmes qui ne les valaient pas, et cet axiome lui sert de base à toute une argumentation. Que d'historiens manquent du sens des tristes réalités de la vie !

L'ouvrage est facile à lire et d'un bon style. Il aurait plus d'agrément encore, s'il était moins coupé de citations interminables et si l'écrivain, par le genre même qu'il avait pris, n'avait été forcé de discuter sans cesse au lieu de raconter. Il marque un véritable progrès historique et restera. G. DE B. D'A.

Les Guerres d'Italie, par MONTLUC. Texte établi par ALFRED BAUDRILLART. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1886, in-12 de 390 p. — Prix : 3 fr.

Les *Commentaires* de Blaise de Montluc peuvent se diviser en deux parties, d'un caractère bien différent; dans les quatre premiers livres, consacrés aux *Guerres d'Italie,* Montluc nous apparaît comme un brave soldat et un habile capitaine toujours prêt à « acquérir de l'honneur; » les trois suivants, qui traitent des *Guerres de religion,* nous le montrent faisant preuve d'une cruauté égale à celle du baron des Adrets, son adversaire, auquel Brantôme l'a comparé. Il eût été choquant de placer le récit de ces guerres civiles à côté de la *Vie de saint Louis,* d'après Guillaume de Nangis, de la *Chronique de messire Bertrand Du Guesclin,* de la vie de *Louis II de la Trémoille, le chevalier sans reproche,* de l'*Histoire du bon chevalier Bayard,* d'après le Loyal Serviteur, etc, qui figure déjà dans la *Collection des Petits Mémoires sur l'Histoire de France,* publiés sous la direction de M. Marius Sepet par la Société bibliographique. Aussi M. Alfred Baudrillart, l'éditeur du présent texte, s'est-il contenté de reproduire les quatre premiers livres des *Commentaires* en suivant les principes admis dans cette Collection. On trouve dans ce volume le récit, présenté sous une forme attrayante, des principaux épisodes des guerres d'Italie de 1521 à 1558. Montluc est presque toujours le principal acteur dans les batailles et dans les sièges dont il raconte les péripéties avec l'habileté d'un tacticien consommé. Ces pages sont empreintes d'une mâle éloquence et bien propres à entretenir dans notre cœur la passion des armes et le culte de l'honneur. Quoi de plus entraînant que cette courte harangue adressée par Montluc aux soldats qu'il conduit contre une troupe d'Allemands, pendant la bataille de Cérisolles : « O mes compagnons, combattons bien! Que si nous gagnons la bataille, nous nous pouvons faire estimer plus que jamais les nôtres n'ont fait; car il ne se trouvera aux histoires que les Gaulois aient jamais combattu les Germains pique à pique qu'ils n'aient été défaits... Souvenez-vous de ce que le roi nous a mandé, et la gloire que ce nous sera de nous présenter à lui après la bataille. » Ces pages ne devraient-elles pas être lues dans toutes les écoles pour montrer à la jeunesse française, dernière espérance des vaincus d'hier, comment jadis nos pères remportaient la victoire? A. L. V.

Histoire de France, *principalement pendant le XVIe et le XVIIe siècle,* par LÉOPOLD DE RANKE, traduction de J. JACQUES PORCHAT, continuée par C. MIOT. Tome quatrième. Paris, Klincksieck, 1886, in-8 de 424 p. — Prix : 6 fr.

Léopold de Ranke, dont la science déplore la perte récente, s'occupe, dans ce quatrième volume, de la Fronde et des dix premières années du

règne de Louis XIV. Nous retrouvons ici la méthode du célèbre historien : Il ne se complaît pas dans les détails : il voit de haut, groupe les faits, trace les grandes lignes et donne ainsi à son récit un enchaînement, une clarté, un relief qui gravent dans la pensée ce qu'il expose. « La Fronde fut tissue d'intrigues, mais ne fut pas une intrigue, » dit-il, et ce mot est juste. « Ce sont les vieilles institutions nationales qui se soulèvent contre l'oppression du gouvernement absolu; ce sont les parlements qui réclament la part qu'ils avaient eue aux affaires publiques que le pouvoir leur refuse et dont ils prennent possession; c'est le clergé qui ne veut plus que le pouvoir empiète sur ses droits et lui prenne ses biens; enfin c'est la noblesse qui rappelle au pouvoir ses privilèges héréditaires. La grande question intéressant l'histoire de France était donc celle-ci : le premier prince du sang sera-t-il assez fort pour briser l'autorité illimitée du pouvoir royal? » Voilà ce que l'historien démêle au milieu de faits multiples, d'intrigues, de luttes qui semblent contradictoires. Il y a donc une grande supériorité dans l'exposition : il y a très souvent une remarquable sérénité dans le jugement; très souvent, dis-je, mais pas toujours, car on aperçoit plus d'une trace de préjugés protestants. Il a tort de croire que « le catholicisme était étroitement lié avec la monarchie absolue » et de se demander si « la passion des richesses ne tenait pas chez Richelieu et Mazarin à la dignité dont ils étaient revêtus. Elle était, dit-il, presque de tradition chez les Princes de l'Église. » M. Ranke a tort également de retrouver chez Pascal « les convictions fondamentales de Luther ». Dire de même que le coadjuteur avait pour « maîtresse la fille de la duchesse de Chevreuse après avoir eu la mère » est beaucoup s'avancer. On voit ce qu'il faut louer et ce qu'il faut regretter dans l'ouvrage remarquable de Léopold de Ranke. H. DE L'E.

La France juive. *Essai d'histoire contemporaine*, par ED. DRUMONT. Paris, Marpon et Flammarion. 1886, 2 vol. in-12 de 579 et 602 p. — Prix : 7 fr.

Il y a des livres dont il serait pour ainsi dire inutile de parler : ce sont ces livres à grand succès que tout le monde lit, dont tout le monde s'entretient, sur lesquels une opinion se forme par les observations contradictoires que l'on échange à leur sujet. Tel est le sort de *la France juive*. Cependant, une revue comme celle-ci offrirait une lacune singulière si un ouvrage d'un effet aussi bruyant n'y était pas mentionné. Nous en entretiendrons donc nos lecteurs, cet article dût-il leur arriver tardivement.

M. Drumont a étudié ce phénomène d'un peuple sans patrie, éparpillé depuis des siècles, longtemps honni, conspué, méprisé, persé-

cuté et, de nos jours, arrivé à une domination d'autant plus dangereuse qu'elle s'est établie sournoisement. *La France juive*, ce titre dit tout. La France est aux Juifs, ils sont partout, dans la politique, dans la presse, dans la finance, dans la littérature, dans les salons où leurs comtes et leurs barons offrent le veau d'or à l'adoration d'une société qui ne veut que des fêtes et des plaisirs, ils sont partout, cachant sous des apparences de modération une haine éternelle pour le christianisme, trouvant des alliés dans la franc-maçonnerie dont M. Drumont montre si bien les inspirations hébraïques, dans le parti républicain qui partage tous leurs sentiments d'animadversion contre la religion du Christ.

M. Drumont a courageusement poussé un cri d'alarme. Sans craintifs ménagements, il a arraché leurs masques à nos maîtres et à leurs affiliés, il les a montrés perdant notre pauvre France après l'avoir corrompue. Son livre n'est pas seulement un énergique pamphlet, c'est aussi une histoire et une histoire des plus curieuses. Il y a beaucoup de recherches dans son étude sur le type israélite et sur le rôle joué par les sémites dans une longue série de siècles. Il les suit depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, traversant le moyen âge, la Révolution, le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la République de 1848, le second Empire, le gouvernement du 4 Septembre et arrive, à la fin de son premier volume, à Gambetta et à sa cour. Gambetta était-il d'origine juive? C'est ce qui ne nous paraît pas prouvé, mais en tout cas il était entouré de Juifs. Sur cette période contemporaine les révélations sont les plus saisissantes. Elles remplissent, au commencement du tome second, tout le chapitre intitulé *Crémieux et l'Alliance israélite universelle*. M. Drumont n'a pas épuisé sa verve mordante en nous racontant tous les trafics, toutes les hontes de cette douloureuse période; il a réservé son style le plus sarcastique, le plus véhément pour la peinture de Paris juif et de la société française. Là, M. Drumont frappe à bras raccourci, à droite et à gauche, avec une vigueur sans pareille, avec un emportement que rien n'arrête.

Vient ensuite un très remarquable chapitre où M. Drumont montre les origines juives de la Franc-Maçonnerie, comme il a fait voir précédemment (t. I, p. 181) l'ordre du Temple subissant l'action sémitique. Dans un autre chapitre, M. Drumont prend à partie les protestants; il les quitte pour revenir à ses adversaires favoris, résume énergiquement tout ce qu'il a dit de la désastreuse domination des Juifs et termine son livre par la prédiction de calamités qui feraient de la fin du dix-neuvième siècle un terrible pendant à celle du siècle précédent.

Le sujet traité par M. Drumont offre un grand intérêt; mais le livre n'eût pas eu un si éclatant succès si une foule de noms propres ne venaient s'y offrir à la curiosité du lecteur. Jadis, quand on

introduisait dans un ouvrage des personnages contemporains, on les déguisait sous quelques noms grecs ou latins dont les commentateurs recherchaient péniblement la clef. Ici, rien de semblable. Pour M. Drumont,

... Un chat est un chat et Rollet un fripon.

Une ample table onomastique donne la nomenclature fort exacte de tous les noms. Ils sont en nombre considérable et plusieurs appartiennent à d'illustres familles. Mais plus ces noms sont grands, plus ils doivent être respectés par ceux qui les portent. L'exemple qui trop souvent n'est pas donné par eux, M. Drumont n'avait pas à le suivre. J'aurais voulu toutefois trouver à l'égard des princes qui sont notre dernier espoir un respect qui eût été patriotique. J'aurais enfin désiré voir l'auteur montrer aux hautes classes fourvoyées — je ne le nie pas — un peu de cette indulgence qu'à plusieurs reprises il témoigne aux communards. Disons-le aussi, des réserves pouvaient être faites en faveur de cette partie de la noblesse — si noblesse il y a encore — qui, vivant à la campagne, s'occupe de travaux agricoles, qui donne à l'armée tant de ses fils, qui cherche dans les arts ou les lettres un éclat nouveau et personnel. Elle se rappelle la pensée de Chateaubriand : « On compte ses aïeux quand on ne compte plus, » et semble se redire le vers de Dante :

Dunque beato chi per se proccacia.

Puisque nous nous trouvons amené à faire quelques observations critiques, remarquons que si Villemain voyait des jésuites partout, M. Drumont voit partout des Juifs : il circoncit des chrétiens sans aucun scrupule, ou il va chercher dans des généalogies quelque indice lointain d'origine sémitique : c'est ainsi qu'il parvient à donner un peu de sang juif à notre pauvre Montaigne. Il croit trop à un atavisme contre lequel doit fortement réagir l'éducation, et nous nous demandons si, dans sa haine et en poursuivant les Israélites jusqu'au milieu de la Bible, il a toujours pour le livre saint tout le respect dû par un catholique.

Un ouvrage de la nature et du ton de *la France juive* devait provoquer bien des réclamations. Il s'est glissé dans ces deux gros volumes d'inévitables erreurs. Nous pourrions en relever un assez grand nombre, mais nous nous bornerons à un point, parce qu'il touche à un fait de l'histoire contemporaine, et que nous sommes sûr de la justesse de notre rectification. M. Drumont (t. I, p. 436), s'est trompé en regardant le refus du drapeau tricolore par le comte de Chambord comme un prétexte pour ne pas régner et en attribuant à ce sujet au marquis de la Ferté un rôle qu'il n'eut pas, ni à Bordeaux, ni à Versailles. M. de la Ferté se tint dans la réserve la plus absolue sur la question du drapeau, fut informé de tout, garda le silence qui lui

était imposé, fit ses observations en temps utile, fut chargé de faire tenir au comte de Chambord la lettre du comte de Paris, puis de faire tenir au comte de Paris la réponse du comte de Chambord, et après avoir rempli cette dernière mission, il se retira.

Quant au refus du drapeau, ce qui ressort d'informations très exactes, je le crois, c'est que M. le comte de Chambord nourrissait l'idée que le mouvement d'opinion auquel il devrait son rappel sur le trône, se traduirait par l'adoption spontanée du drapeau blanc. Lorsqu'il reconnut que le drapeau tricolore s'imposait, il ne put faire un sacrifice auquel il avait pu sembler résigné quand il espérait que ce sacrifice ne lui serait pas demandé.

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici de la conclusion à laquelle arrive M. Drumont. Le remède (selon lui) n'est autre chose que la spoliation des Juifs. Exaspéré par les mesures les plus illégales, par les expulsions des religieux, par la laïcisation des écoles, par le souvenir des confiscations de la première révolution, il demande que nous employions les mêmes armes que nos adversaires. Mais le mal ne peut autoriser le mal et les catholiques ne peuvent prendre leurs persécuteurs pour modèles. Cette conclusion ouvre la porte toute grande aux mesures les plus iniques, les plus désastreuses, et, couronnant des pages où toute une grande catégorie de la société est sacrifiée avec une verve qui a quelque chose de révolutionnaire, disons le mot, peut donner un caractère dangereux à un livre dont l'idée première a d'ailleurs le plus grand à-propos et qui est vrai dans tant de ses parties.

De ce livre nous n'avons rien dit au point de vue purement littéraire ; il est écrit avec un incontestable talent, mais avec un certain désordre où l'on reconnaît les habitudes du journalisme, avec une hâte qui laisse trop aisément passer les incorrections grammaticales. C'est le style satirique que M. Drumont aime surtout à employer et à employer sans timides euphémismes. Partout se montre le lecteur assidu d'Aristophane.

En terminant cet article, nous voudrions d'un mot définir l'impression que laisse cet ouvrage étrange. Peut-être y réussirons-nous en rapportant deux appréciations de genres fort divers. L'une est celle d'une femme de ce faubourg Saint-Germain si mal traité par l'auteur, mais que ne pouvait atteindre aucun des projectiles dont tant de personnes étaient blessées autour d'elle : « *La France juive,* c'est un fusil qui écarte. » L'autre émane d'un homme politique : « *La France juive,* c'est un bon livre où il y a de mauvaises choses. » TH. P.

Histoire épisodique de Bourgogne, par ABEL CLARIN DE LA RIVE. Tome Ier, *Gontran;* tome II, *Les fils de Mummolus.* Dijon, Marchand, 1881-1885. 2 vol. in-8 de 275 et 267 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

M. A. Clarin de la Rive se propose non seulement de retracer les prin-

cipaux événements accomplis en Bourgogne depuis les temps mérovingiens, mais encore de faire un tableau des mœurs et des institutions de chaque époque. Dans ce but, il a essayé de grouper autour d'actions romanesques les renseignements qu'il a puisés dans les chroniques et les diverses histoires. Le premier volume est consacré à Gontran, et la trame du récit est fournie par un épisode tiré de Grégoire de Tours : l'exécution d'un serviteur du roi accusé d'avoir tué un urus. Le second volume porte comme sous-titre : *Les fils de Mummolus*. Il y est souvent question des reines Bertrude, Brunichilde et Frédégonde, des rois Théodebert, Thierry, Clotaire et Dagobert, mais il est très difficile de suivre de près l'action, et je renvoie au volume lui-même. Si l'on voulait faire de cet ouvrage une critique sérieuse, il faudrait oublier que M. Clarin écrit au courant de la plume et au jour le jour pour les lecteurs d'un journal de province. Cela explique le décousu du récit, le défaut de méthode et l'absence de plan qui frappent l'esprit à la première lecture. Tout ce que peut réclamer un érudit, c'est que l'auteur, sous prétexte d'histoire, ne laisse pas courir son imagination toutes brides lâchées; d'ailleurs, il y a des notes nombreuses, et exactes quand elles sont empruntées à des historiens sérieux, ce qui est généralement le cas. M. Clarin de la Rive ne s'est pas hasardé souvent sur le terrain de la philologie, bien heureusement pour lui, à en juger par cette assertion : « Du mot *leude* on fit dans la suite *léaux*, *loyaux* et *féaux* » (Tome I, p. 22.) Du style, je ne dirai qu'une chose : c'est de la prose pour un feuilleton de journal. En somme, cette œuvre n'est pas dénuée de mérite, et la tentative de l'auteur qui s'efforce de ranimer le goût des histoires locales est digne de tous les éloges.

CH. RENAUD.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, *sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II,* par le comte DE BAILLON. Paris, Perrin, 1885, in-8 de 458 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Baillon fait presque concurrence à Dreux du Radier, pour l'histoire des princesses célèbres. Il va du seizième au dix-huitième siècle, peignant d'une touche facile les gracieuses figures de ses héroïnes. Nous avons signalé autrefois sa vie d'*Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre* (t. XX, p. 341) ; voici aujourd'hui la fille, après la mère ; et, pour cette seconde Henriette, l'auteur avait encore sous les yeux le modèle, assez redoutable à suivre ou à éviter, du plus grand orateur de la chaire française. Il est vrai que du temps de Bossuet on négligeait les documents inédits.

Nous en abusons à présent, faute, disent quelques esprits chagrins, de pouvoir atteindre à l'éloquence, et n'ayant gardé de talent que juste ce qui est nécessaire pour exposer sans art la vérité. Mais nos histo-

riens connaissent du moins par le menu les sujets qu'ils traitent, et ils ont le culte de l'exactitude, avec l'amour du détail et des anecdotes. Il y en a beaucoup dans la nouvelle étude biographique de M. de Baillon; et elles sont plus favorables à Madame qu'à son assez vilain époux, le duc d'Orléans. D'ailleurs, dans sa courte vie, toute remplie de succès presque mondains, Henriette fut utile à l'État, et sa correspondance avec son père Charles II prouve qu'elle fut l'intermédiaire nécessaire entre la France et l'Angleterre, durant quelques années singulièrement glorieuses pour Louis XIV. C'est là le point vraiment neuf, mis en lumière par l'auteur, à l'aide des recherches nombreuses qu'il a faites dans les grandes collections de Londres, à la Bibliothèque nationale et aux archives des Affaires étrangères.

En dehors de la politique, M. de Baillon établit que la duchesse d'Orléans, bien que d'allures assez légères, mérite de conserver une réputation absolument intacte, et il prouve, après beaucoup d'autres, que les soupçons assez naturels que sa mort si rapide fit germer à l'époque ne reposent sur aucun fondement sérieux. On voit que ce livre, d'une lecture attrayante, apporte à l'histoire un contingent d'informations dont la valeur est fort estimable. G. B. DE P.

Mémoires d'un ancien ministre *(1807-1869)*, par lord MALMESBURY, traduits de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par A. B. 2e édit. Paris, Ollendorf, 1885, gr. in-18 de 378 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lord Malmesbury, entré au Parlement dès 1841, secrétaire d'État aux affaires étrangères pendant les ministères de lord Derby de 1852 et de 1858, puis leader de l'opposition torie à la Chambre des pairs, s'est trouvé fort mêlé, pendant sa longue carrière politique, aux affaires de l'Europe en général et à celles de la France en particulier. Sa période de plus grande activité correspond précisément au règne de Napoléon III. Il avait eu quelques relations avec le prétendant en Italie et en Angleterre ; il l'avait même visité dans sa prison de Ham. Étant au pouvoir en 1852, il se hâta de reconnaître l'Empire, et depuis, l'empereur ne cessa de l'accueillir comme un ami des mauvais jours. Aussi les souvenirs de Napoléon III tiennent-ils une grande place dans ces mémoires. Lord Malmesbury s'exprimant avec une entière franchise et n'ayant aucun parti pris, est un témoin à consulter. Il écrit même avec une certaine sécheresse et n'accorde que bien peu à l'émotion. Point d'effets littéraires, ni de mouvements d'éloquence, ni de larges discussions de principes, mais des faits brièvement notés, et des anecdotes contées avec humour. Et encore beaucoup de ces faits n'ont aucune importance ou ne sont que des ouï-dire recueillis sans critique. Quelques coupures auraient donné au livre plus d'autorité.

Mais tant par suite de sa position personnelle et de ses relations de famille, que de ses continuelles pérégrinations et de la longue existence que Dieu lui a accordée, lord Malmesbury s'est trouvé à même d'assister à bien des événements et de rencontrer les personnages les plus divers. C'est ainsi que, tout jeune encore, il fréquente la comtesse Guiccioli, la duchesse de Saint-Leu et ses deux fils, voit de près Louis-Philippe et son entourage, aperçoit le docteur Newman, Lola Montès, Cabrera, etc., etc. Il visite toute l'Europe occidentale et revient fréquemment en France — il est allié aux Gramont par sa femme — et parcourt maintes fois les provinces en touriste. Il remarque les sites et les monuments, mais son admiration est de courte haleine et souvent même ses impressions semblent empruntées au *Guide du voyageur*. C'est ainsi qu'ayant visité la tour Saint-Michel à Bordeaux et ayant écouté les explications de son cicerone, il répète sans sourciller : « J'ai vu dans une vieille tour les effroyables momies d'une famille empoisonnée par les champignons ou abandonnée dans une oubliette pour y mourir de faim, et dont les attitudes sont restées celles des convulsions de l'agonie. » La momification instantanée par l'ingestion de cryptogames vénéneux ! Chaque fois qu'il passe par Paris, il est reçu familièrement aux Tuileries, ce qui n'empêche qu'il ne juge sévèrement la cour impériale. L'incapacité et l'entêtement de Napoléon III sont plus d'une fois mis brutalement en pleine lumière par l'égoïste Anglais, et les frasques du ménage Persigny, les plus drôles ambassadeurs du monde, lui fournissent bien des anecdotes amusantes. La politique intérieure de l'Angleterre n'est pas oubliée : les noms des lords Palmerston, Russell, Gladstone, Derby, Disraeli, reviennent à toutes les pages. Le spectacle de leurs luttes acharnées pour le pouvoir, vu de derrière les coulisses, intéressera peut-être moins le lecteur français ; mais il porte son enseignement et dévoile, sans que l'auteur ait l'air de s'en douter, toutes les petitesses de ce régime parlementaire anglais dont nous nous sommes fait un idéal.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Monographie du temple de Salomon, par le R. Père XAVIER PAILLOUX, de la Société de Jésus. Paris, A. Roger et F. Chernoviz, 1885, grand in-folio de 411 p. — Prix : 100 fr.

Ce monumental et splendide ouvrage, imprimé avec luxe et orné de nombreuses planches, est le résultat de longues et de patientes études sur l'édifice le plus fameux qui soit sorti de la main des hommes. Il s'agit du temple de Jérusalem, dont le plan, comme le déclare la Bible, avait été conçu par Dieu lui-même, et transmis par David à Salomon son fils, chargé de l'exécuter. Ce monument, auquel tout un peuple avait travaillé sous la direction d'architectes et d'ar-

tistes divinement inspirés, était la merveille du monde antique. Rien n'égalait la beauté de ses parvis, de ses magnifiques portiques, de ses immenses annexes et surtout celle de son sanctuaire que tous les arts avaient décoré à l'envi. On sait qu'après avoir fait pendant plusieurs siècles l'admiration de l'univers, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, relevé ensuite par Zorobabel, restauré par Hérode, détruit enfin par Titus ou plutôt, malgré lui, par ses légions victorieuses, et que, depuis cette époque, conformément à la prédiction du Christ, il n'a pu être reconstruit, en dépit des efforts tentés par Julien l'Apostat pour donner un démenti à la parole du Messie. Mais s'il est interdit par les décrets divins de rebâtir ce temple auguste dont les destinées devaient expirer avec celle de la nation juive et à l'avènement du christianisme, il est parfaitement permis d'essayer d'en retracer une faible image au moyen de plans et de descriptions. Cette étude rétrospective a été faite par de nombreux savants. Pour signaler les plus célèbres, je citerai parmi les plus anciens Adrichomius, Petrus Comestor et Richard de Saint-Victor; dans des siècles plus modernes, le père Villalpand, jésuite espagnol, l'anglais Lighfoot, l'allemand Sturm, Dom Calmet bénédictin, le père Lamy, prêtre de l'Oratoire, et de nos jours, M. de Saulcy et M. de Vogüé. Ce dernier écrivain surtout par son superbe ouvrage sur le Temple de Jérusalem semblait avoir épuisé la question, et la plupart des lecteurs inclinaient à adopter les opinions de cet éminent archéologue, lorsque le R. P. Pailloux, de la Société de Jésus, a entrepris, à son tour, de traiter le même sujet. Profondément versé dans l'étude de l'Écriture sainte, connaissant parfaitement l'Orient où il a séjourné de longues années et visité tous les restes des monuments les plus remarquables que les civilisations égyptiennes, judaïques, phéniciennes et assyriennes nous ont légués, architecte distingué lui-même, il vient de faire paraître une nouvelle monographie du Temple de Salomon, monographie qui renverse presque entièrement une bonne partie des idées émises par M. de Vogüé, et qui, au contraire, remet en honneur les trois quarts de celles que le docte jésuite espagnol Villalgand avait autrefois développées dans ses trois gros volumes in-folio, écrits en excellent latin. Il m'est absolument impossible, dans les quelques lignes que je puis consacrer ici à cet ouvrage, de l'analyser même sommairement, car il ne renferme pas moins de 411 pages grand in-folio, et les différentes questions qui y sont traitées sont des plus délicates et des plus difficiles à suivre, quand on n'a pas un plan sous les yeux. Je laisse donc aux lecteurs compétents qui liront attentivement l'un après l'autre, les deux magnifiques et savants ouvrages de M. de Vogüé et du R. P. Pailloux, le soin de les apprécier et de les juger. Tout ce que je me permets de dire en terminant, c'est que le docte jésuite,

entraîné sans doute par l'ardeur de la discussion, a laissé échapper quelquefois des critiques un peu vives contre les adversaires qu'il combat et principalement contre M. de Vogüé, avec lequel il me semble avoir engagé une lutte trop prolongée. J'aurais préféré, pour mon compte, une polémique plus courte, et de plus amples développements donnés çà et là à certains points des propres théories de l'auteur, afin de les accorder davantage avec la configuration et l'étendue actuelle du mont Moriah, tels que les ont faites l'enceinte et les constructions du Haram ech-Chérif. V. GUÉRIN.

Frédéric-François-Xavier de Mérode, *sa vie et ses œuvres*, par Mgr BESSON, évêque de Nîmes. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-12 de 436 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette vie d'un homme qui fut l'ami de Pie IX et l'âme de la protestation armée du Souverain Pontife attaqué par la Révolution, est extrêmement intéressante. Mgr Besson, avec sa plume élégante, sait faire revivre les hommes et les choses dont il parle. On voit Mgr de Mérode, successivement enfant près de sa grand'mère dans la Franche-Comté, officier en Belgique et en Afrique, prêtre à Rome où il fut camérier du Pape, ministre des armes et grand aumônier. Ceux qui l'ont connu le sentent revivre en ces pages; ceux qui en ont seulement entendu parler prendront une idée exacte de l'intelligence, du dévouement, de l'activité prodigieuse de Mgr de Mérode. Il personnifiait le dévouement au Saint-Père. S'il avait des vertus, il avait aussi des défauts; Mgr Besson ne le cache pas, car cette vie n'est pas un panégyrique, mais une page d'histoire. Seulement, comme le dit l'éminent auteur, les défauts étaient petits, et les vertus étaient grandes. On a beaucoup parlé de son caractère incommode vis-à-vis des généraux commandant l'armée française d'occupation : ce n'est pas exact. Mgr de Mérode défendait l'honneur et les droits du Saint-Siège compromis par une ingérence hors de propos. La prétention des généraux de faire juger par les conseils de guerre français les sujets et soldats pontificaux était inadmissible. L'argument qui contribuait à exaspérer le plus MM. Goyon et de Montebello était celui-ci, et il était sans réplique : « Quand vous opériez de concert avec l'armée anglaise en Chine, en Crimée, auriez-vous osé faire arrêter et juger un soldat anglais à la suite d'une rixe avec vos soldats? Ce que vous n'osiez faire avec les Anglais qui sont forts, pourquoi vous le permettez-vous avec le Pape qui est faible? » Mgr de Mérode avait son franc-parler et quelquefois il pouvait gêner, mais ses mots étaient toujours pittoresques et vrais, tel celui sur l'empereur Napoléon III qui résume si bien toute sa politique vis-à-vis de la Papauté : « L'Empereur nous soutient comme une maison qu'on étaye pour la démolir. » Personne plus que Mgr de Mérode n'a introduit dans l'État pontifical de

plus nombreuses améliorations et innovations dans les routes, les prisons, les hospices, bureaux de poste, etc... il était un grand initiateur, un homme du progrès, comme on dit, et il menait à bon terme les entreprises au premier abord les plus difficiles; mais son titre de gloire c'est d'avoir créé avec rien une armée qui fut la sauvegarde d'un principe, celui de l'indépendance du Pape et de sa souveraineté temporelle. Il alla chercher Lamoricière et jeta ainsi dès le commencement sur la petite troupe pontificale l'auréole d'un beau nom de guerre. Mgr Besson a donné en appendice diverses notes sur cette organisation militaire, communiquées par M. de Mortillet, ancien chef du cabinet du ministre de la guerre. Elles sont très intéressantes.

La vie privée de Mgr de Mérode, sur laquelle Mgr Besson donne des détails touchants, fut celle d'un anachorète et d'un apôtre. Son esprit de foi, de mortification, de charité, était connu de tout Rome, et comme à côté de Mgr de Mérode l'auteur de sa vie introduit nécessairement ses amis Mgr Bastide, Mgr La Croix, Mgr de Ségur, le commandeur J.-B. de Rossi, etc,... on peut dire que Mgr Besson a écrit dans ce volume une page de l'Histoire de Rome en notre âge, page glorieuse où autour du Pape détrôné, persécuté, se rencontrent si bien les plus nobles représentants de la foi, de la charité et de la science.

H. DE L'E.

BULLETIN

Philosophie de la femme chrétienne dédiée à sa fille par la comtesse CLOTILDE D'EHRENFELS. — Deuxième édition revue et corrigée. Fribourg en Brisgau, Herder, 1885, in-12 de 166 p.

Voici un petit livre excellent et que je recommande tout spécialement aux femmes chrétiennes. Il est court, écrit par une femme qui connaît le monde, l'a bien observé et veut faire profiter les autres de son expérience. Les diverses situations de la femme avec les devoirs qui en découlent pour elle, les vertus qu'elle doit pratiquer, les défauts qu'il faut qu'elle évite, les écueils contre lesquels pourraient aisément sombrer sa dignité et sa vertu, tout cela est exposé dans des pages qui dénotent une âme droite et élevée, un rare bon sens et un très vif esprit d'observation. Rien d'ailleurs qui soit de nature à effrayer les âmes timides, sans grande énergie et incapables de haut vol. Ce n'est pas dans les régions élevées de l'ascétisme et des vertus extraordinaires, difficilement accessibles à la moyenne des âmes, que l'auteur les convie à monter, mais il les introduit dans la vie ordinaire du monde, dont il leur fait voir les difficultés, les périls, les devoirs, les joies. C'est dire le côté pratique en même temps que l'intérêt du livre. Peut-être faut-il regretter sa langue un peu rugueuse, manquant un peu d'élégance et de légèreté, et trahissant par maintes impropriétés d'expression sa provenance étrangère. Malgré tout, le livre se lit avec plaisir, et le style même possède, en dépit de ses imperfections, un charme qui n'est vraiment pas banal. Aussi suis-je persuadé qu'il sera bien accueilli de nos lectrices, et nos lecteurs eux-mêmes pourraient certainement le lire avec profit.

P. TALON.

Conseils sur le choix et la forme des arbres avant la plantation, *suivis d'un traité sur la culture et la restauration des arbres fruitiers,* par M. l'abbé LEFÈVRE. 5e édition. Nancy, 1885, brochure in-12 de IV-176 p., avec 10 pl. — Prix : 2 fr.

Pourquoi ce titre touffu, lourd et compliqué, alors que celui, beaucoup plus simple, de *Traité d'arboriculture fruitière,* eût dit autant de choses à l'esprit? Encore avons-nous supprimé l'énoncé des récompenses dont ces *Conseils sur... suivis d'un Traité sur...* etc. ont été honorés. — A part cette critique sur un point secondaire, ce petit volume se recommande par sa grande clarté, l'expérience consommée de son auteur, et l'excellence des conseils pratiques dont il se compose. Tout possesseur intelligent de jardins fruitiers ou de terrains appropriés à ce mode de culture, pourra, ce livre à la main, devenir peu à peu, l'expérience progressive aidant, un parfait arboriculteur. — Dans un avant-propos intitulé : *Histoire d'un arbre,* l'auteur expose d'une façon extrêmement simple les notions de physiologie végétale nécessaires à son sujet. — La *Première partie* comprend les fameux *Conseils sur le choix,* etc. Ici cette portion du titre général est à sa place : elle n'y était point sur la couverture. La *Deuxième partie* est consacrée à la culture du poirier et du pommier : c'est de beaucoup la plus considérable. La *Troisième* concerne la vigne, le groseiller et le framboisier. Enfin la *Quatrième* a pour objet les arbres qui donnent des fruits à noyau : pêcher, abricotier, cerisier et prunier. — D'excellentes figures composant dix planches rejetées à la fin du volume et accompagnées chacune d'une page de texte explicatif avec renvoi aux pages du corps du volume, contenant les descriptions détaillées, complètent ce petit traité. Nous ne saurions trop le recommander. Le seul reproche que nous pourrions lui faire (est-ce un reproche?), ce serait un léger défaut de méthode par suite duquel des indications, applicables à *tous* les arbres, sur la manière de procéder à la plantation, sont placées dans la deuxième partie relative seulement au poirier et au pommier, tandis que d'autres conseils sur la culture de ces deux essences se trouvent mêlés, dans la troisième partie, avec ceux qui concernent la culture de la vigne. — C'est là un défaut assurément bien véniel ; et si nous le signalons, c'est faute de pouvoir trouver ailleurs place à la critique.

SALTUS.

Les Propos d'un bourgeois de Paris, par JULES LEGOUX, avec un avant-propos par Robert Mittchell. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous ces Propos ne sont point certes paroles d'Évangile. Mais il en est, dans le nombre, qui viennent d'un cœur droit, d'une âme loyale, d'un patriote sincère et d'un bon Français. Quelques-uns même sont l'ébauche d'une étude de mœurs sérieuse. D'autres, sous leur forme humoristique, contiennent d'excellentes vérités. A lire principalement la causerie sur le *Jury* (si dangereux parce qu'il est presque toujours inconscient), les pages sur le *Divorce* (si vraies dans leur gaîté ironique), le *Rayon de lumière,* le *Presbytère,* les *Noces d'or :* tableaux champêtres, dont la fantaisie porte toujours avec elle sa leçon. Çà et là, le Bourgeois de Paris flane un peu sur des vétilles et s'amuse à des riens, comme Xavier de Maistre dont il procède. Mais, des fois aussi, il s'indigne pour tout de bon — et sa phrase alors est cinglante comme le fouet de Juvénal. Témoin ses légitimes invectives contre certaines exhibitions de bataillons scolaires, contre les cafés-concerts, contre la licence d'une foule de spectacles. « La voilà », dit-il, « la liberté,.. dans le

« mal; l'égalité... dans la bêtise; la fraternité... dans le mépris de tout ce « qui est grand, élevé, digne de respect. » Évidemment ce bourgeois de Paris ne doit rien à Henri Monnier — et il y a en lui, sans parler d'un écrivain de race, un moraliste, sinon toujours bien inspiré, du moins toujours bien intentionné. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est qu'il se plaît un peu trop aux paradoxes. Après tout, le paradoxe ne doit pas être confondu avec le sophisme. Celui-ci est l'erreur, tandis que celui-là est souvent la vérité du lendemain. F. B.

Les Savants modernes et leurs Œuvres. — *Berthollet.* — *Chaptal,* par Mme la comtesse DROHOJOWSKA. Lille et Paris, Lefort, in-8 de 176 p., orné de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 50.

Les deux biographies écrites par Mme la comtesse Drohojowska sont assurément instructives, mais la lecture en est souvent aride. Celle de Berthollet ne présente guère d'intérêt que dans la partie consacrée au rôle joué par ce savant dans l'expédition d'Égypte; les détails en sont textuellement empruntés à une notice de M. Jomard. Berthollet ne se souciait guère que de la science pure, et son style était lourd et diffus; on en peut juger par les extraits de ses deux principaux ouvrages : *La Théorie de la chimie* et *Du blanchiment des toiles et des fils,* que l'auteur a tirés des annales de chimie. La biographie de Chaptal est moins ingrate. Ce savant se préoccupa beaucoup plus d'appliquer son génie et ses connaissances aussi vastes que variées à des découvertes utiles; citons en première ligne l'extraction du sucre de betterave. Son passage au ministère de l'intérieur fut des plus féconds : il assainit et embellit la capitale, fonda l'école centrale, l'école des arts et métiers, plusieurs hôpitaux, organisa l'Université et l'important service de l'Assistance publique. Enfin il eut l'heureuse inspiration d'envoyer à l'étranger des négociants instruits pour y faire connaître les produits français et leur ouvrir des débouchés nouveaux, en même temps qu'ils y étudiaient les méthodes de fabrication, les matières premières et les ressources de tout genre que notre commerce pouvait utiliser. Il s'occupa également du développement de l'agriculture et fut le premier à recommander la pratique de l'assolement rationnel; son ouvrage intitulé : *De la Chimie appliquée à l'agriculture,* est des plus remarquables; les extraits qu'en donne l'auteur de sa biographie ont encore un véritable intérêt d'actualité. En somme, le livre de Mme la comtesse Drohojowska est d'une valeur très inégale et d'une neutralité religieuse regrettable : pour ces deux motifs, il laisse à désirer comme ouvrage de vulgarisation.

Cte DE BIZEMONT.

Une Définition de l'art, par J. NAVICOW. Plon et Cie, 20 pages. — Prix : 1 fr.

Les définitions de l'art sont nombreuses; mais il en est peu, même de celles qu'on doit aux plus grands philosophes, qui satisfassent complètement l'esprit. M. Novicow, dans une étude courte, mais riche en idées et de bon style, en propose une assez nouvelle et qui a l'avantage de n'être pas vulgaire. Il voit dans l'art, l'expression de ce qui, dans nos sentiments, échappe au simple parler. Les moyens que l'art emploie sont des signes empruntés à la nature, de l'émotion qui accompagne la pensée. Le sauvage qui entasse des pierres pour conserver aux autres après lui le souvenir de son passage, fait œuvre d'art. L'homme civilisé qui ajoute à ce qu'il

dit l'harmonie des mots, en fait une aussi. Le musicien qui se sert des sons pour exprimer l'état de son âme, le danseur même par ses mouvements, et le cavalier arabe par l'allure qu'il donne à son cheval, parlent une langue universelle, et qui même dans une certaine mesure, est entendue des animaux. Ainsi, le domaine de l'art, selon cette doctrine ingénieuse, nous apparaît vaste comme l'univers par tout ce dont il use, et si durable que son histoire se confond avec celle de l'humanité elle-même et de tous les êtres. Car il n'est pas jusqu'à la fleur et jusqu'au caillou, muets pour eux-mêmes, qui pour l'artiste n'aient un langage.

LOIR-MONGAZON.

Les Basiliques de Saint-Martin, à Tours. *Fouilles exécutées à l'occasion de la découverte de son tombeau,* par STANISLAS RATEL. Bruxelles, Alf. Vromant, 1886, in-8 de 72 p. et 9 plans.

En 1869, Quicherat proposa une restitution de la basilique mérovingienne de Saint-Martin de Tours, en interprétant les textes avec cette clarté et cette logique que l'on retrouve dans tous ses travaux. Le travail du regretté directeur de l'École des chartes est aujourd'hui confirmé par les recherches archéologiques faites sur le terrain, recherches que M. Ratel a notées et coordonnées dans la brochure que nous avons sous les yeux : le diplomatiste et l'ingénieur sont arrivés, chacun à leur point de vue spécial, à des conclusions à peu près identiques. M. Ratel, étudiant les fouilles qui ont été pratiquées depuis 1860 jusques à présent a été plus loin que Quicherat ; il est arrivé à déterminer l'emplacement de quatre églises superposées au quatrième, au cinquième, au onzième et au treizième siècle ; les plans qui accompagnent le texte sont d'une éloquente clarté. Devant les travaux de ces érudits, on reste stupéfait en constatant qu'il faut si peu de temps pour effacer de la mémoire humaine le souvenir net d'un monument aussi important, aussi national que Saint-Martin de Tours ; la basilique fut rasée en 1802 : un demi-siècle plus tard, à Tours même, le souvenir en était tellement obscurci qu'il fallut la *découverte* du plan géométral dressé le 24 ventôse an IX, en vue de la vente de la ci-devant église, pour faciliter les premières recherches. — On avait conçu le projet de réédifier sur l'emplacement du tombeau de saint Martin un monument digne de lui ; de regrettables difficultés, des scrupules motivés par une prudence plus ou moins *opportune*, paraissent devoir retarder la réalisation de cette grande idée. Le travail de M. Ratel restera comme pierre d'attente ; il empêchera les brouillards de l'oubli et de l'indifférence, d'effacer de nouveau les souvenirs matériels du tombeau et de l'ancienne basilique ; il facilitera, dans un temps plus favorable, des moyens de reprendre un projet qui intéresse, au premier chef, l'histoire de la France.

A. DE B.

Une Révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616, avec des documents inédits publiés par ALFRED DANICOURT. Péronne, imp. Eug. Quentin, 1885, petit in-8 de XIV-166 p.

Il existe une rarissime plaquette, intitulée : *Manifeste des Péronnois. Aux fidelles Francois,* qui n'a pas été mentionnée dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong et qui est presque introuvable. Un érudit de Péronne, feu M. Ed. Cazin, a légué l'exemplaire qu'il possédait à M. Alfred Danicourt, en manifestant le désir qu'il fût publié. C'est ce que celui-ci vient de faire dans les conditions les plus satisfaisantes, au point de vue historique comme au point de vue typographique. Dans une introduction substantielle,

M. Danicourt expose les faits, aujourd'hui presque oubliés, dont la relation se trouve dans le *manifeste;* il fait un tableau de la situation où se trouvait la France en 1616, afin de faire apprécier le véritable caractère de la résistance des habitants de Péronne à leur gouverneur le maréchal d'Ancre. — A la suite du libelle original, il publie divers documents qui l'élucident et le complètent, et en particulier de longs extraits des résolutions et des comptes de l'échevinage. Deux portraits, l'un du duc de Longueville, gouverneur général de Picardie; l'autre du maréchal d'Ancre, ornent ce joli volume qui se recommande également à l'historien et à l'amateur.

L. C.

Histoire de la Restauration (1815-1830), par CHARLES BARTHÉLEMY. Paris, Blériot, 1886, in-12 de 318 p. – Prix : 3 fr.

Ce résumé de l'histoire de la Restauration est écrit un peu vite. On n'y sent pas assez un travail personnel. Il y a beaucoup de pages coupées dans l'excellente histoire de la Restauration par M. Alfred Nettement. L'auteur néglige parfois de préciser ce qu'il serait utile de savoir; ainsi lorsqu'il parle de la loi sur les successions, dite du droit d'aînesse, il n'indique pas ce qu'est cette loi. Quant au point de vue où il se place, il suffit de dire que M. Decazes est appelé « le mauvais génie du gouvernement de la Restauration, désireux de creuser un abîme entre les hommes de la droite et Louis XVIII. » M. de Villèle est loué comme le grand ministre de la Restauration; le ministère de M. de Polignac apparaît comme « insuffisant et faible. » Ce livre, reflet de l'ouvrage de M. Nettement, adopte toutes ses idées et peut ainsi les répandre pour le bien des lecteurs.

H. DE L'E.

Journal de Dix ans. *Souvenirs d'un impérialiste,* par FIDUS. Tome II. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce tome deuxième du *Journal de Dix ans* va de janvier 1876 à juillet 1879, se terminant ainsi à la mort du prince impérial. On y rencontre le même intérêt que dans le premier, anecdotes curieuses, peu connues, intimes, forme piquante d'un agréable conteur; il s'y trouve aussi les mêmes sentiments de l'impérialisme le plus ardent, le plus enthousiaste, je dirai le plus aveugle, car cet amour pour l'Empire, qui éclate à chaque page, fait présenter hommes et choses d'une façon peu historique. Le récit de l'entente du cardinal de Bonnechose avec M. Rouher pour empêcher la retraite du maréchal de Mac-Mahon et l'engager à proclamer l'Empire est curieux, mais a donné lieu, lorsqu'il parut dans le *Figaro,* à plus d'une discussion. Lorsque l'auteur affirme que le cardinal de Bonnechose fut « toujours très satisfait des dispositions de l'empereur » pour les affaires de l'Église, il fait peu d'honneur à la perspicacité de ce prélat, qui, à ses yeux, est « le plus grand personnage de l'Église de France. » Dur pour le maréchal de Mac-Mahon, indulgent pour M. Grévy, l'auteur déborde d'enthousiasme chaque fois qu'il parle du prince impérial. Le prince lui écrit, lui demande des mémoires; l'auteur en envoie, et il y a dans ce volume des « idées et plans pour aujourd'hui et demain, présentés à l'empereur et au prince impérial, » comme aussi un « Mémoire pour servir d'indication à la rédaction d'une Constitution impériale, » qui ont un intérêt réel. L'auteur est dans l'enthousiasme lorsque le prince part pour aller suivre la guerre contre les Zoulous. « Cette résolution est héroïque, digne d'un Napoléon; » il va « acquérir de la gloire, un prestige de héros, revenir comme le général

Bonaparte d'Égypte; » et il ajoute : « Les légitimistes admirent ce prince, qui fait ce que le leur n'a pas su faire, » montrant ainsi que Fidus ne saisit point la différence qu'il y a entre le représentant du principe politique traditionnel en France et l'homme qui doit risquer les aventures pour trouver un prestige personnel. — D'ailleurs Fidus est persuadé que les « légitimistes comptaient bien qu'au moment suprême du danger le prince (impérial) viendrait les en tirer. » Ne nous étonnons pas si, à la mort de ce prince, l'auteur déclare avoir été dans un état si violent que « je n'en ai pas connu, dit-il, un tel dans ma vie... je n'avais jamais eu une telle douleur, même pour la mort de mon père et de ma mère; » c'est, continue-t-il, que « tout s'effondre par cette mort, le présent, l'avenir de la France... Dieu avait préparé le prince pour anéantir ce satan, » c'est-à-dire la Révolution. « Il eût été le souverain le plus parfait que la France eût eu depuis saint Louis », écrit l'auteur, qui ajoute que le prince l'avait élu un de ses confidents et de ses conseillers. Mais si on doit avec raison, et nous le faisons, louer le prince impérial d'avoir détesté la Révolution, on doit reconnaître que pour la terminer il ne suffit pas des intentions d'un homme si excellentes qu'elles soient, mais il faut rétablir les principes. Or, si le principe catholique est indispensable, l'histoire montre assez que le principe politique, conforme à la loi traditionnelle en France, est, de son côté, nécessaire.

H. DE L'É.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Louis-Laurent SIMONIN, ingénieur, né à Marseille le 24 août 1830, est mort le 15 juin, à Paris. Sorti en 1852 de l'École des mines de Saint-Étienne, il dirigea l'exploitation de plusieurs mines dans les départements, puis fut envoyé en mission à l'étranger par le gouvernement. En 1865 il obtint la chaire de géologie à l'École centrale d'architecture. Il laisse de nombreux ouvrages : *La Richesse minérale de la France* (1865, in-8); — *La Grande Industrie française. L'usine du Creuzot* (1866, in-8); — *La Vie souterraine, ou les Mines et les mineurs* (1866, gr. in-8); *Les Grands ouvriers : Palissy, Jacquart, Ruhmkorff, Watt, Stephenson, Cobden, Franklin, Lincoln, Johnson* (1867, in-18); — *Les Cités ouvrières de houilleurs dans les mines du centre français* (1867, in-12); — *Les Pays lointains. Notes de voyage. La Californie, Maurice, Aden, Madagascar* (1867, in-18); — *L'Homme américain. Notes sur les Indiens des États-Unis* (1870, in-8); — *L'Italie en 1872. Ses progrès, sa transformation* (1872, in-8); — *Les Merveilles du monde souterrain* (1873, in-12, 3e édition); — *A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique. Le Grand désert américain. Les Mormons. Les Filons d'argent du Nevada. La Californie*, etc. (1875, in-12); — *L'Or et l'argent* (1877, in-12); — *Les Grands Ports de commerce de la France* (1878, in-12); — *Les Ports de la Grande-Bretagne. Glasgow, Newcastle, Liverpool, Londres. Le Mouvement maritime* (1881, in-12). M. Louis Simonin a inséré de nombreux articles dans *le Tour du Monde*, dans *le Moniteur officiel*, dans *la Revue des Deux-Mondes* et dans le journal *La France*, où il traitait les questions économiques.

— M. Dieudonné-Alexandre-Paul BOITEAU, né à Paris le 25 novembre 1829, est mort le 11 juin. Entré à l'École normale, il abandonna de bonne heure l'Université, sans toutefois renoncer aux travaux d'érudition. Il se livra d'abord à des études de critique littéraire, dont quelques-unes parurent sous le nom de Boiteau d'Ambly, puis aborda l'économie politique, à laquelle se rattachent ses publications les plus estimées. Nous signalerons :

Aventures du baron de Trenck, d'après ses Mémoires (1853, in-16); — *Lettres choisies de lady Montague* (1853); — *Erreurs des critiques de Béranger* (1858, in-12); — *Lettre à M. Renan, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur son article du « Journal des Débats », relatif à Béranger*; — *Philosophie et politique de Béranger* (1859, in-8); — *De l'Enseignement populaire de la musique* (1860, in-8); — *État de la France en 1789* (1861, in-8); — *Vie de Béranger* (1861, in-16); — *Les Traités de commerce, texte de tous les traités en vigueur, notamment des traités conclus avec l'Angleterre, la Belgique, la Prusse et l'Italie, avec une introduction historique et économique*, etc. (1864, in-8); — *Les Finances de la ville de Paris* (1865, in-8); — *Fortune publique et finances de la France* (1866, 2 vol. in-8); — *L'Imprimerie et la Librairie à l'Exposition de 1867* (1868, in-8); *Le Régime des chemins de fer français, principes et application* (1875, in-8. Recueil d'articles publiés dans le *Journal des Débats*). Enfin, M. Boiteau a édité les *Œuvres posthumes de Béranger* (1857, 4 vol. in-8), l'*Histoire amoureuse des Gaules* et les *Mémoires de Madame d'Épinay*. Il a, en outre, fourni de nombreux articles littéraires à divers journaux et revues.

— M. Léon LAURENT-PICHAT, sénateur, né à Paris le 12 juillet 1823, est mort le 13 juin. M. Laurent-Pichat montra de bonne heure un certain talent poétique et fut en relations suivies avec Victor Hugo. Il a joué un rôle politique très actif et a soutenu de tout son pouvoir les opinions radicales qu'il professait. Citons parmi ses œuvres littéraires : *Libres Paroles. Poésies* (1847, in-8); — *Cartes sur table. Nouvelles* (1855, in-12); — *Chroniques rimées* (1856, in-8); — *La Païenne* (1857, in-12); — *L'Art et les artistes en France* (1859, in-16); — *La Sibylle* (1859, in-12); — *Les Poètes de combat* (1862, in-12); — *Le Secret de Polichinelle* (1862, in-12); — *Commentaires de la vie* (1868, in-12); — *Avant le jour. Poésies* (1868, in-12); — *Les Réveils* (1880, in-8). M. Laurent-Pichat fut l'un des principaux collaborateurs de la *Revue de Paris*, de la *Correspondance littéraire* et donna des articles aux feuilles les plus avancées de son parti.

— M. Edmond MICHEL, né à Paris le 6 avril 1831, est mort à Fontenay-sur-Loing (Loiret), le 8 avril dernier, à l'âge de 55 ans. Il a publié entre autres : *Essai sur les faïences de Lyon* (Lyon, 1877, in-4); — *Monuments civils, religieux et militaires du Gâtinais du XIe au XVIIe siècle* (Lyon et Paris, 1879, 107 pl.); — *Les Tischbein, peintres allemands* (Lyon, 1881); — *La sculpture tumulaire de l'Orléanais et du Gâtinais* (Orléans, 1882, in-16); — *Le Baron de Girardot, notice nécrologique* (Orléans, 1883, in-8); — *Les Audran, peintres et graveurs* (Orléans, 1884, in-8); — *Inscriptions du diocèse d'Orléans*, fasc. I. (Orléans, 1885, in-4). Tous les matériaux de cette dernière publication sont prêts à être mis sous presse et il faut bien espérer qu'on en verra promptement l'achèvement. M. Edmond Michel avait aussi collaboré à la *Gazette des Beaux-Arts*, aux *Annales de la Société du Gâtinais* et à quelques autres périodiques.

— Un éminent historien allemand, M. Léopold VON RANKE, né à Wich (Thuringe), le 21 décembre 1795, est mort à Berlin le 23 mai. Après de brillantes études, il fut nommé professeur au collège de Francfort-sur-l'Oder et reçut en 1834 sa nomination de professeur à l'Université de Berlin. Il employa quatre années à visiter les archives de Vienne, de Rome et de Venise, où il recueillit de nombreux matériaux historiques, et fut à son retour nommé historiographe de Prusse. On lui doit un très grand nombre d'ouvrages qui embrassent l'histoire universelle, et parmi lesquels nous mentionnerons : *Geschichte der romanischen und germanischen Völker von 1494-1535* (1824; 2e édit. 1874); — *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* (1824; 2e édition 1874); —

Fürsten und Völker von Südeuropa in XVI. und XVII. Jahrhundert (1827); — *Serbische Revolution* (2e édition 1844); — *Die Verschwörung gegen Benedig im Jahre 1688* (1831); — *Vorlesungen zur Geschichte der italischen Poesie* (1837); — *Die römischen Päpste, ihre Kirche und ihr Staat im XVI. und XVII. Jahrhundert.* (1834-1837, 3 vol. in-8, 7e édition 1878); — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (1839-1847, 6 vol.; 5e édition 1874); — *Neun Bücher preussischer Geschichte* (1847-1848, 3 vol.; nouvelle édition augmentée en 1871-1874, 5 vol.); — *Französische Geschichte vornehmlich im XVI. und XVII. Jahrhunderten* (4e édit. 1876, 6 vol.); — *Englische Geschichte im XVI. und XVII. Jahrhunderten* (2e édition 1870-1874, 9 vol.); — *Zur deutschen Geschichte. Vom Religionsfrieden bis zum Dreissigjährigen Kriege* (2e édition 1874); — *Geschichte Wallenstein's* (3e édition 1872); — *Der Ursprung des Siebenjährigen Krieges* (1871); — *Die deutschen Mächte und der Fürstenbund. Deutsche Geschichte von 1780-1790* (2e édition 1875); — *Ursprung der Revolutionskriege 1791 und 1792* (1875); — *Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelm's IV mit Bunsen* (1873); — *Zur Geschichte von Oesterreich und Preussen zwischen den Friedenschlüssen zu Aachen, und Hubertusburg* (1875). — En 1832, Léopold von Ranke fonda avec Savigny et plusieurs autres collaborateurs une Gazette politique et historique : *Histor.-polit. Zeitschrift,* qui obtint un grand succès. Il entreprit en 1867 une édition complète de ses œuvres qui comprend 41 vol. (2e édition en 1873 et années suiv.). On lui doit encore des *Histor.-biographische Studien* (1877), où l'on trouve des notices sur Consalvi, Savonarole, Don Carlos, fils du roi Philippe II d'Espagne, etc. Enfin à l'âge de quatre-vingts ans, en 1875, il ne craignait pas de commencer la publication d'une histoire universelle : *Weltgeschichte,* dont cinq parties, comprenant chacune deux volumes gr. in-8, ont vu le jour. En voici les titres : *I. Die älteste historiche Völkergruppe und die Griechen; — II. Die römische Republik und ihre Weltherrschaft; — III. Das altrömische Kaiserthum. Mit Analekten; — IV. Das Kaiserthum in Constantinopel und die Germanen. Mit Analekten; — Die arabische Weltherrschaft und das Reich Karls des Grossen.* La mort est venue interrompre cette œuvre immense, au moment où il venait de terminer la VIe partie. Le 21 décembre 1885, les admirateurs de l'historien allemand ont tenu à fêter avec éclat le 90e anniversaire de sa naissance, et, à cette occasion, M. Th. Toecke a publié une brochure intitulée : *Leopold von Ranke an seinem neunzigsten Geburtstage, 21 Dezember 1885. Ansprachen und Zuschriften* (1886, in-8).

— Georges Waitz, autre historien allemand, né à Flensbourg (Schleswig) le 9 octobre 1813, est mort à Berlin dans la nuit du 24 au 25 mai. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis alla suivre les cours d'histoire et de droit aux Universités de Kiel et de Berlin. Devenu bientôt le collaborateur de Pertz dans la préparation des *Monumenta Germaniæ historica,* il visita les principales bibliothèques et archives de l'Europe, notamment celles de Paris et de Copenhague. G. Waitz a donné dans les *Monumenta* des éditions de chroniques et annales, dont plusieurs intéressent spécialement l'histoire de France antérieure au douzième siècle. Nous signalerons parmi ces textes les chroniques de Widukind ou Witichind de Corvey, de Marien Scot, d'Eckehard d'Aura, de l'Annaliste Saxon, de Godefroy de Viterbe, les Gestes des évêques de Metz, de Toul et Verdun, les chroniques d'Adémar et de Hugues de Fleury, etc. Il a encore publié : *Deutsche Verfassungsgeschichte* (1843-1878, 8 vol.); — *Schleswig-Holsteins Geschichte* (1851-1854, 2 vol.); — *Lübeck unter Jürgen Wullenweber und die europäische Politik* (1855-1856); — *Gründzüge der Politik* (1862); — *Jahrbücher des deutschen Reichs unter König Heinrich I* (1863); — *Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila* (1840); — *Das alte*

Recht der salischen Franken (1846); — *Deutsche Kaiser von Karl dem Grossen bis Maximilian* (1872), etc. Depuis 1875, Waitz était président du comité de publication des *Scriptores* des *Monumenta Germaniæ*. Enfin, il a édité le volume consacré aux *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum sæc-VI-IX* (1878).

— Mgr Louis VAUTREY, curé-doyen de Delémont (Suisse, canton de Berne), est mort dans cette ville le 5 mai. Né en 1829 à Porrentruy, il vint de très bonne heure à Paris, où il fit ses études au collège Sainte-Barbe, puis entra au séminaire de Langres et fut ordonné prêtre en septembre 1852. Dès cette époque, il s'occupa de travaux historiques, relatifs particulièrement au Jura bernois. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Notices historiques sur les villes et villages du Jura bernois* (1863-1885, 6 vol.); — *Histoire du collège de Porrentruy* (1866); — *Histoire de la Persécution religieuse dans le Jura bernois* (2 vol.). Mgr Vautrey, qui avait achevé en 1870 l'ouvrage de M. Trouillat sur les *Monuments de l'évêché de Bâle*, venait de terminer le troisième volume d'une *Histoire des évêques de Bâle*. Rédacteur principal de la *Semaine catholique* du Jura, il a aussi donné plusieurs articles historiques à la *Revue de la Suisse catholique*.

— On annonce encore la mort : de M. Jacques ADERT, né à Bergerac (Gironde), en 1817, ancien directeur du *Journal de Genève;* — de M. Alfred BLOT, rédacteur en chef de l'*Instruction publique*, mort à Paris le 7 juin; — de M. Conrad BUSKEN-HUET, littérateur hollandais, auteur de plusieurs travaux estimés : *Paris et ses environs, Fantaisies et critiques littéraires, Le Pays de Rembrandt*, mort à Paris le 1er mai, âgé de 60 ans; — de Mme la vicomtesse DE DAX, qui a publié divers ouvrages de morale et d'éducation religieuse; — de M. Paul DECAUX, rédacteur du *Bulletin de Saint-Vincent de Paul* et directeur du *Bulletin de l'Union des Associations ouvrières catholiques*, mort à 67 ans; — de M. le docteur DENIS-DUMONT, chirurgien en chef des hôpitaux de la ville de Caen, auteur de plusieurs travaux de médecine et d'un ouvrage sur *Le Cidre*, mort le 29 mai à Sartinville (Manche); — de M. Paul FOLLIN, ancien rédacteur à l'*Avenir de l'Orne*, au *Parlement* et au *Télégraphe*, mort à Balizan; — du colonel Paul HERBINGER, auteur de quelques ouvrages : *Des Modifications à introduire dans le règlement sur les manœuvres d'infanterie, Des Soutiens d'artillerie, Des Tirailleurs, de leur instruction et de leur emploi;* — de M. HOUEL, ancien professeur de mathématiques, auteur de nombreux ouvrages, notamment d'un *Cours de calcul infinitésimal* et d'une *Table de logarithmes à cinq décimales;* — de M. le chanoine JAUFFRET, doyen de la cathédrale de Metz, né à Paris le 21 décembre 1797, qui laisse des travaux d'histoire religieuse; — de M. Léon MASSENET, dit MASSENET DE MARANCOUR, auquel on doit *Les Français à Rome, Les Échos du Vatican, Bourbons et d'Orléans. Lettre au roi sur la fusion, Brissot, sa vie, son œuvre*, etc., mort à Paris le 31 mai; — du général POURCET, auteur d'un volume intitulé : *Campagne sur la Loire (1870-1871), avec carte du théâtre des opérations. Les Débuts du 16e corps. Le 25e corps*, mort au château de la Fondeyre, près de Toulouse, âgé de 76 ans; — du colonel VIAL, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'état-major, mort à Paris le 29 mai, alors qu'il achevait de préparer la quatrième édition de son *Histoire des campagnes modernes* (2 vol. in-8), ouvrage très estimé des tacticiens.

— A l'étranger on signale la mort : du docteur Heinr. AUSPITZ, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort dans cette ville le 23 mai, à l'âge de 51 ans; — de Mme Anne-Louise-Gertrude BOSBOOM-TOUSSAINT, née

en 1812 à Alkmaar (Hollande septentrionale), auteur de plusieurs romans néerlandais qui ont eu un grand succès, morte à La Haye, le 13 avril ; — du professeur Giuseppe CARRARO, qui laisse des travaux historiques et géographiques, notamment une *Monographie sur l'Italie à l'exposition de Paris, en 1867,* et un *Manuel du géographe ;* — de l'archéologue Jos. ELDER VON SCHEIGER, mort à Gratz le 7 mai, à l'âge de 85 ans ; — du docteur P. J. ELVENICH, professeur à la Faculté de philosophie de Breslau, mort dans cette ville, le 16 juin, dans sa 91e année ; — du docteur Gustave HINRICHS, de Berlin, mort à 34 ans, bien connu des savants pour ses travaux sur Homère ; — Mgr Athanase KOUAM, archevêque grec melchite de Tyr, né à Caiffa en 1837, prélat très instruit qui connaissait à fond l'arabe, le turc et l'italien, mort le 20 mars ; — de M. Conrad KRAUSS, romancier et auteur dramatique, mort le 20 mai, à l'âge de 53 ans ; — du docteur Frédéric MICHELIS, professeur de philosophie au lycée de Brunswick, mort à Fribourg en Bade, le 27 mai, âgé de 71 ans ; — du grand dramaturge russe Alexandre-Nikolaevitch OSTROWSKI, qui a doté le théâtre russe d'un très grand nombre de comédies de mœurs et de drames historiques, mort à Kostroma, dans sa 63e année ; — de M. R.-B. SEELEY, né le 7 janvier 1798, publiciste, ancien collaborateur du *Times,* du *Morning Herald,* du *Morning Advertiser,* auteur de travaux d'histoire politique et religieuse, mort à Londres ; — de M. James STEPHENSON, né à Manchester, le 26 novembre 1808, graveur anglais, qui a illustré de nombreux ouvrages avec un talent remarquable, mort à Darmouth, le 28 mai, âgé de 78 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 24 juin, au renouvellement de son bureau pour le troisième trimestre de 1886. M. Duruy a été élu directeur ; M. Sully-Prudhomme, chancelier.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. — La Société a décidé, dans une de ses dernières séances, sur la proposition de M. Nicard, qu'elle fera don à la Bibliothèque nationale de tous les anciens documents manuscrits qu'elle possède.

CONGRÈS. — Le Congrès national des sociétés de géographie française tiendra sa huitième session à Nantes, du 4 au 9 août, sous la présidence de M. Bouquet de la Grye. A cette occasion, la Société de géographie commerciale de Nantes a organisé une exposition.

CONCOURS ET PRIX. — Nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur annoncer, dès maintenant, que M. le marquis de Beaucourt, président du comité de rédaction du *Polybiblion* et de la Société bibliographique, a obtenu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le premier prix Gobert pour les trois volumes parus de son *Histoire de Charles VII.*

— M. H. Moranvillé, stagiaire à la Bibliothèque nationale, a obtenu une première mention honorable au concours des Antiquités de France, pour la thèse qu'il a brillamment soutenue au mois de janvier dernier, devant le conseil de perfectionnement de l'École nationale des chartes : *Jean Le Mercier, sire de Noviant, conseiller de Charles V et de Charles VI.*

— La direction de la revue *La Controverse et le Contemporain* met au concours les deux sujets suivants : Dire ce qu'il faut entendre par le « Magistère ordinaire et universel de l'Église », que le concile du Vatican déclare être une règle de la foi divine et catholique (Const. *Dei Filius,* c. 3., *de Fide*). Indiquer les signes auxquels on reconnaît qu'une doctrine est proposée à notre foi par ce magistère ordinaire et universel. — Où est le ciel? Quels sont, sur ce point, les enseignements de l'Écriture, des Pères et des théolo-

giens et comment faut-il les entendre pour les concilier avec les données de l'astronomie? — Un prix de 150 francs sera décerné à l'auteur de la meilleure dissertation sur le premier sujet, et un prix de 100 francs à l'auteur de la meilleure dissertation sur le second; ces deux travaux seront insérés dans *La Controverse et le Contemporain.*

— L'Académie de Belgique a décerné un des prix quinquennaux de cette année à M. Willems, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain, pour son travail sur *Le Sénat romain.* La même distinction a été attribuée à M. Gevaert, directeur du conservatoire de musique de Bruxelles pour son *Histoire de la musique.*

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 28 mai, M. Hauréau entretient l'Académie des sermons attribués à Hildebert, évêque du Mans, qui doivent tous, sauf quatre, être attribués à d'autres ecclésiastiques. M. de Nolhac lit un mémoire sur le chansonnier autographe de Pétrarque qu'il a découvert à la bibliothèque vaticane. — Dans celle du 4 juin, M. Ravaisson rend compte de sa visite aux ruines découvertes au sommet du Puy-de-Dôme. Puis M. Appert fait une communication sur un texte juridique assyrien. — Le 11 juin, M. le marquis de Nadaillac lit un mémoire sur *La Trépanation dans les temps préhistoriques.* — Le 18 juin, M. Perrot lit une note sur les fouilles exécutées, à Cherchell, par M. Vaille, qui ont amené quelques découvertes intéressantes. M. d'Arbois de Jubainville communique un mémoire sur *Le Fundus et la Villa en Gaule.* Enfin M. Thomas termine la séance par la lecture d'une notice sur l'origine du nom de la ville de Comminges, qu'il attribue à une altération basque du mot latin *conversæ.* — Le 25 juin, M. Paul Meyer lit un mémoire sur *Les Poésies à contraires et à contrastes,* qu'on rencontre dans certaines littératures du moyen âge. M. Schlumberger communique des observations sur des monnaies d'argent himyaritiques rapportées, par M. Révoil, des bords de la mer Rouge. Enfin M. Halévy donne lecture d'un travail sur la généalogie qui figure dans le deuxième chapitre de la Genèse.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 29 mai, M. Fustel de Coulanges, en présentant à l'Académie un ouvrage de M. E. de Lavelye, sur la propriété collective du sol en divers pays, fait à ce sujet d'intéressantes observations. — Le 5 juin, M. Barthélemy-Saint-Hilaire commence la lecture d'un mémoire sur le *Traité de la génération* d'Aristote. — Dans la séance du 12 juin, M. Édouard Sayous lit une étude sur *Les Bulgares, les croisés français de Constantinople et Innocent III,* dans lequel il expose la politique suivie par le roi bulgare Kalojean qui vainquit à Andrinople les troupes de l'empereur Baudouin et porta un coup mortel à l'empire latin de Byzance. — Le 19 juin, M. Arthur Desjardins présente un rapport sur un ouvrage de M. L. Aiguillon : *Législation des mines françaises et étrangères.* — Dans la séance du 26 juin. M. Chodziewicz lit une étude biographique sur un Juif nommé Abraham Ezophowiez, qui fut ministre du roi Sigismond de Pologne.

Lettres inédites de saint François de Sales. — Voici une contribution intéressante à l'histoire religieuse de la fin du seizième siècle et à la biographie de saint François de Sales en particulier (André Pératé. *La mission de François de Sales dans le Chablais, documents inédits tirés des archives du Vatican.* Rome, 1886, 83 p. in-8. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*). Les lettres que M. Pératé, membre de l'École de Rome, a eu la bonne fortune de découvrir, rectifient ou complètent sur certains points les renseignements qu'on possédait sur la vie du saint évêque de Genève. Elles ont

l'attrait particulier qui s'attache à tout ce qui touche à la jeunesse des grands hommes. Dans une introduction, écrite avec distinction et clarté, M. Pérate résume les traits principaux de la mission pacificatrice de saint François dans le Chablais, à partir de 1594. Les documents recueillis vont jusqu'en 1600. Ils sont tous en italien et comprennent, outre une vingtaine de lettres inconnues de saint François, une série curieuse de pièces parallèles dues à son collaborateur dans la prédication, le P. Chérubin, capucin. Quelques lettres françaises du saint, étrangères au Chablais, sont publiées en appendice. — Je ferai à cette importante publication quelques reproches. Pourquoi ne pas mettre au titre « Saint François de Sales », et ne pas laisser au grand évêque le titre sous lequel il est vulgairement connu? M. Renan, lui-même, écrit d'ordinaire « Saint François d'Assise ». Il y a là un scrupule d'autant plus inexplicable que M. Pérate n'a rien d'un sectaire et parle du saint avec tout le respect désirable. Autre reproche : cette publication, aussi soignée de fond que de forme, n'est-elle même point trop soignée? Y a-t-il, par exemple, intérêt à reproduire les majuscules inexplicables qui arrivent « par hasard » au milieu des phrases, et n'y a-t-il pas au contraire nécessité à les rétablir aux noms propres quand par hasard elles manquent dans l'autographe? La ponctuation est souvent bizarre (on sait combien elle était peu fixée au seizième siècle); M. Pérate aurait pu la modifier sans manquer en rien à son devoir d'éditeur, et la lecture en serait devenue plus facile. — Ces critiques feront voir au jeune érudit avec quelle attention on a lu son travail et l'intérêt considérable qu'on y attache. Qu'il me permette une autre observation : Après des recherches aussi fructueuses et aussi méthodiques faites en Italie, il serait utile qu'il les poursuivît ailleurs. Une édition critique et complète des lettres de saint François de Sales fait encore défaut : M. Pérate vient de montrer qu'il était digne de l'entreprendre, et nous espérons qu'il voudra bien rendre aux lettres le service qu'elles sont maintenant presque en droit de lui demander.

Pierre de Besse. — Un monument littéraire vient d'être élevé à la mémoire de l'abbé Pierre de Besse, prédicateur du roi Louis XIII (Tulle, Crauffon, 1885, in-8° de 163 p.). Il se compose d'une étude littéraire, due à la plume de M. Émile Fage; d'une notice biographique, accompagnée du testament inédit, publié par M. le Dr Longy; enfin d'une importante notice bibliographique, par Aug. Bosvieux et M. René Fage. Le tout est accompagné du fac-similé d'un autographe de Pierre de Besse. Chacune de ces trois parties est nouvelle et intéressante. Nous mentionnerons plus spécialement la dernière où M. Fage, contrôlant les notes laissées par Bosvieux, a su établir un catalogue considérable des éditions de l'œuvre de Pierre de Besse qui se répandirent à profusion au dix-septième siècle et furent fréquemment l'objet de contrefaçons tant françaises qu'espagnoles, italiennes et latines. Je crois qu'il y aura peu à ajouter aux recherches successives de MM. Bosvieux et René Fage. Ils auront eu la peine de soulever le voile qui cachait la figure de ce remarquable prédicateur et fécond littérateur, et à coup sûr ce ne sera pas peine perdue.

Un Album historique universel. — La librairie artistique et scientifique fondée à Munich par Frédéric Bruckmann a entrepris la publication d'un *Album historique universel (Allgemeines historisches Porträtwerk)* renfermant les portraits des principaux personnages qui se sont fait un nom dans l'histoire. Cette encyclopédie d'un nouveau genre sera complète en 120 livraisons de format in-f° et divisée en douze séries; le choix des portraits, reproduits par la phototypie d'après les meilleurs originaux, est fait par le Dr Woldemar

de Seidlitz, et les Drs H. Tilmann et O. Gorges sont chargés de la rédaction des notices ; quatre séries, consacrées aux hommes d'État, aux généraux, aux souverains et aux papes, ont déjà paru ; dans les séries V, VI et VII, en cours de publication, on trouvera la vie et les portraits des poètes, des prosateurs et des éditeurs ; viendront ensuite les artistes, les musiciens les savants, les femmes célèbres, etc. On relève dans cet album les grands noms de l'Histoire de France, tels que ceux de Condé, Mazarin, Colbert, Louvois, Vauban, Turgot, qui figurent dans les séries III-IV, et c'est à ce titre que nous l'avons signalé spécialement à nos lecteurs.

Publications de la Société des études juives. — A la place de l'*Annuaire* de la Société, ou complément de la *Revue des études juives*, régulièrement publié pendant quatre ans (et dont il a été rendu compte ici en 1884, t. XLI, pp. 84-85), ladite Société a, cette année, offert à ses adhérents les *Tables du Calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au XXXe siècle*, avec la concordance des dates juives et des dates chrétiennes, et une méthode nouvelle pour calculer ces dates, par Isidore Loeb (Paris, Durlacher, 1886, in-fol., 24 p. et xix tableaux). Le but modeste de l'ouvrage est d'aider à « verifier les dates que l'on trouve dans les ouvrages hébreux, manuscrits ou imprimés ; » mais, en un très petit nombre de pages, le savant historien a donné des notions claires sur la formation des calendriers, des définitions aussi brèves que précises des diverses sortes d'années, lunaires, solaires, juliennes ou grégoriennes, de l'ère des Séleucides, des Cycles, des féries, de la lettre dominicale, etc. A quoi bon faire ressortir la construction des Tables et leur supériorité sur les systèmes antérieurs, les diverses méthodes pour résoudre les problèmes, leur application aux recherches, etc. ? Le mieux est d'en user, de distinguer l'arbre d'après les fruits qu'il porte.

Paris. — Prochainement sera mis en distribution un volume faisant partie de l'histoire générale de Paris : *Les Métiers et corporations*, par M. René de Lespinasse. Ce volume comprend les ordonnances générales du quatorzième siècle, formant la suite du *Livre des Métiers* d'Étienne Boileau, jusqu'en 1791, date de la suppression des jurandes, et les statuts des métiers de l'alimentation, divisés en vingt-cinq titres, dans lesquels sont rangés par ordre de dates les statuts donnés à la communauté pendant la même période. Les armoiries et jetons sont représentés en gravure en tête de chaque métier.

— M. de Maulde prépare un *Recueil des Capitulations et des Ordonnances des rois de la troisième race relatives à l'étranger*, jusques et y compris le règne de Louis XII. M. de Maulde espère que les érudits qui connaîtraient quelques-unes de ces ordonnances voudront bien les lui signaler.

— L'éditeur E. Leroux met en vente à Paris une nouvelle publication diplomatique de notre collaborateur le baron d'Avril, ancien ministre plénipotentiaire : *Négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi*, avec six croquis topographiques, etc. Nous aurons occasion d'apprécier, avec le soin que mérite la compétence de l'auteur, un ouvrage où se trouvent réunis et commentés de nombreux documents épars dans les publications officielles : c'est ce que les Italiens appellent *Storia documentata*.

— On sait que *La France juive* de M. Drumont est bientôt arrivée à sa soixante-dixième édition ; une réponse à *La France juive* vient de paraître chez Dentu, sous le titre de : *La France catholique et athée* ; cet opuscule, dû à M. A. Weill, passe bien inaperçu au milieu de l'orage soulevé par l'apparition de l'ouvrage de M. Drumont. — M. A. Guérin a fait, dans une brochure qu'il intitule : *A propos de la France juive* (librairie Saint-Paul)

l'examen du livre de M. E. Drumont, dont il compare les conclusions avec celles de M. l'abbé Jos. Lémann, l'auteur de *L'Entrée des Israélites dans la Société française et les États chrétiens* (Paris, Lecoffre, in-8).

— Nous avons reçu en tirage à part le singulier dialogue des morts publié par M. F. Lefranc dans la *Revue d'art dramatique,* sous ce titre : *1802, Victor Hugo et M. Renan* (Paris, A. Dupret, in-8).

— L'histoire administrative de la France acquérerait bientôt plus de précision et plus de clarté si l'on commençait à publier les documents officiels en les accompagnant d'un commentaire historique comme vient de le faire M. Bonnassieux dans une brochure intitulée : *L'Administration d'un département sous le Directoire. Lettre de François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, aux administrateurs du département du Léman* (Paris, Berger-Levrault, in-8).

— La librairie académique Perrin a récemment livré au public la cinquième edition d'un ouvrage couronné par l'Académie française : *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul* (in-12). On trouve dans ce volume, qui a eu un succès mérité, des renseignements très complets sur la première moitié du dix-septième siècle.

— M. L. Brédif a donné une deuxième édition d'un livre examiné jadis en détail dans le *Polybiblion* (t. XXVI, 228) : *L'Éloquence politique en Grèce. Démosthène* (Hachette, 1886, in-12). En diminuant le format de la première édition (gr. in-8), l'auteur a dû faire quelques suppressions dans le texte et surtout dans les notes ; mais pour le reste, on y retrouve toujours les qualités et les defauts signalés par notre collaborateur.

— Le tome IV et dernier des *Établissements de saint Louis,* publié par M. P. Viollet, pour la Société de l'histoire de France, a récemment paru ; il contient la fin des notes de l'éditeur et un glosssaire. — La même Société vient de mettre en distribution le volume qui contient *la Règle du Temple,* publiée par M. H. de Curzon.

— M. Charles de Larivière a réuni en volume ses *Chroniques littéraires,* publiées, en majeure partie, dans la *Revue générale,* pendant l'année 1885 ; on y trouve des analyses, plutôt que des comptes rendus critiques, des principaux ouvrages littéraires et historiques récemment parus, notamment de ceux du comte d'Hérisson (*Journal d'un officier d'ordonnance*), de Mme Adam (*La Patrie hongroise*), de M. A. Pigeon (*L'Allemagne de M. de Bismarck*), de P. Bourget (*Cruelle énigme*), du comte P. Vasili (*Lettres sur la société de Vienne et de Londres*), de M. G. Paris (*La Poésie du moyen âge*), de J. Lemaître (*Les Contemporains*), de M. A. Sorel (*L'Europe et la Révolution française,* de M. E. Renan (*Le Prêtre de Némi*), etc.

— Vient de paraître, dans la Bibliothèque Charpentier, le *Journal de route et correspondance* du lieutenant Palat; le volume, in-18 jésus, est publié sous le pseudonyme de Marcel Frescaly, adopté par le jeune explorateur dont nous avons signalé la mort.

— On annonce la mise sous presse de deux ouvrages qui traiteront de notre histoire nationale à deux époques bien éloignées : l'un intitulé : *La France et l'Europe sous Charlemagne,* est dû à M. A. Desprez; l'autre, *La France et l'Europe pendant la Révolution,* a pour auteur M. L. Bougier ; ils seront édités par la librairie Degorce-Cadot.

— MM. Plon et Nourrit, éditeurs, annoncent la prochaine publication d'un nouvel ouvrage du vice-amiral Jurien de La Gravière : *Doria et Barberousse* (in-18).

— Une deuxième édition de l'*Histoire de S. E. le cardinal Pie, évêque de*

Poitiers, par Mgr Baunard (2 vol. in-8), a été tout récemment mise en vente à la librairie H. Oudin.

— M. Jacques Saint-Cère a terminé complètement son ouvrage *L'Allemagne telle qu'elle est* (gr. in-18) ; il doit être mis en vente à bref délai, chez P. Ollendorff.

— M. l'abbé de Broglie vient de publier, chez Putois-Cretté, une brochure très instructive : *Les Progrès de l'Apologétique, leur nécessité et leurs conditions* (in-8).

— M. Louis Blanchard a extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, son Mémoire intitulé *Théorie de la monnaie romaine au IIIe siècle après Jésus-Christ* (Paris, Imprimerie nationale, in-8).

— M. Varat a été chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission dans la Russie septentrionale et en Sibérie, où il devra recueillir des collections scientifiques destinées à l'État.

— Signalons une utile publication faite avec beaucoup de soin par M. A. Vernière, qui a édité le *Journal de voyage de dom Jacques Boyer*, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur ; ce journal contient de curieux renseignements sur vingt-et-un diocèses du centre de la France.

AGENAIS. — M. Joseph de Vivie vient de publier, d'après des documents conservés dans ses archives de famille, une notice sur son arrière-grand-oncle. *Un cadet en 1792. Charles de Cornier* (Bordeaux, imprimerie Victor Crespy, 1886, in-8). Charles de Cornier naquit à Marmande en août 1775 : il fut tué à Wissembourg, le 13 octobre 1793, étant sous-lieutenant au 10e régiment de chasseurs. M. de Vivie a reproduit dans sa notice de très intéressants extraits de la correspondance du jeune officier. Nous signalons de curieuses lettres relatives à l'école de Sorèze, où il fut élevé, lettres où il exprime avec beaucoup de cœur son admiration pour ses maîtres et son indignation contre ceux qui expulsèrent, en 1791, les Bénédictins qui, selon son expression, avaient fait du célèbre établissement « la première école de l'Europe ». La notice de M. de Vivie sera consultée avec fruit par tous les historiens des campagnes de 1792-1793 : ils y verront la preuve que beaucoup de gentilshommes contribuèrent à ces victoires « qui devaient jeter un voile de gloire sur les crimes de la Révolution ». (Voir, p. 27, la liste des officiers nobles du 10e de chasseurs en 1792.)

— M. Baradat de Lacaze a fait imprimer à Agen, chez Lenthéric, un volume sur *Astafort en Agenais. Notice historique et coutumes* (Agen, et Paris, Champion, in-8).

ARTOIS. — Signalons un Extrait du *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques* renfermant un *Inventaire des ornements, reliquaires, etc. de l'église de Saint-Omer en 1557*, dû aux soins de M. Deschamps de Pas.

BOURGOGNE — L'Académie de Dijon a décidé de publier dans le prochain volume de ses *Mémoires* l'important travail présenté il y a quelques mois par M. J. Delapoix de Fréminville, comme thèse à l'École nationale des chartes, sous le titre de : *Les Écorcheurs en Bourgogne (1435-1445)*. Nous ne pouvons que féliciter l'Académie de Dijon de la résolution qu'elle a prise, car l'œuvre de M. de Fréminville, actuellement archiviste de la Corse, formera certainement l'un des morceaux les plus remarquables de son recueil ; ce curieux chapitre d'histoire locale a déjà reçu l'approbation des érudits qui dirigent l'École des chartes.

— La collection de *Pièces sur la Ligue en Bourgogne*, par M. Henri Chevreul, vient de s'enrichir de l'*Advertissement à la noblesse et villes de Bourgogne*

tenant le party de la sainte union. Réimpression conforme à l'édition originale de 1594. (Paris, Jules Martin, 1886, in-8 de 28 p. Tiré à 120 exemplaires.) L'éditeur loue avec raison cette réponse éloquente et fortement motivée à l'*Advis des Estats de Bourgongne aux François de la résolution, prise aux Estats de Blois, d'Estienne Bernard,* et il n'exagère rien quand il ajoute que, « par son mérite, le rare bon sens et le patriotisme de son auteur, elle est digne de fixer l'attention des érudits qui s'intéressent à l'histoire, à la fois si dramatique et si attachante, de la Ligue. »

— Nous avons reçu quatre brochures in-8 dans lesquelles l'auteur, M. E.-M. Gaucher, s'adresse aux familles chrétiennes; en voici les titres : *Un Prêtre au tribunal révolutionnaire de Bordeaux. 17 janvier 1794; — L'École chrétienne des Sœurs et des Frères; — Quelques Réflexions sur le prêtre catholique Ce qu'il est; — Quelques Notes sur M. Pierre Debloux, confesseur de la foi, né à Montluçon, ordonné prêtre en 1791, à Paris, mort à Saint-Fargeol en 1841.* Nous engageons nos lecteurs à lire et à répandre ces opuscules, qu'on se procure aux librairies de Citeaux (Côte-d'Or), puisque, à l'heure actuelle, nos prêtres et nos religieuses sont l'objet de tant d'injustes vexations.

— Le 7e fascicule des *Entrées et Réjouissances dans la ville de Dijon* (Dijon, imprimerie Darantière, in-8), renferme les documents suivants : *Entrée de la Reyne de Sardaigne (Élisabeth-Thérèse de Lorraine) en la ville de Dijon, le lundy 18 mars 1737; — État de la dépense faite par la ville de Dijon au passage de la reyne de Sardaigne; — Entrée de Son Altesse Royale Monsieur, frère du roy, 15 juillet 1777.*

BRETAGNE. — Annonçons l'apparition du tome VI et dernier de l'utile publication entreprise par M. l'abbé Guillotin de Corson, sous le titre de : *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes* (Rennes, Fougeray, in-8 de IX-841 p.).

— Depuis Alain Bouchart, le chanoine Pierre Lebaud et Guillaume Gruel, les ducs de Bretagne ont eu nombre de biographes; il faut ajouter à cette longue liste l'*Histoire des ducs de Bretagne, avec la description des mœurs, coutumes, villes et monuments de toute la province,* par M. Céline Fallet, imprimée à Limoges, chez E. Ardant (in-8).

— A paru, au commencement de 1886, une *Histoire généalogique de la maison de Kersauson* (Nantes, Grimaud, in-4), par M. J. de Kersauson.

CHAMPAGNE. — Vient de paraître à Arcis-sur-Aube, chez L. Frémont, une brochure, assez humoristique, due à M. Arsène Thévenot et intitulée : *Une Femme émancipée. Étude sociale d'après nature à propos de l'émancipation des femmes et de la législation des faillites* (in-8): il y a dans ce récit, absolument historique, nous dit l'auteur, des observations qui mériteraient d'attirer l'attention des législateurs.

— M. L. Benoist a fait imprimer à Meaux, chez Destouches, une *Notice historique et statistique sur Crouy-sur-Ourcq et le duché-pairie de Gesvres* (in-8 de 209 p., avec gravures et carte).

COMTÉ DE FOIX. — On sait que la librairie académique Perrin, de Paris, édite un grand travail de M. H. Duclos : *Histoire des Ariégeois. De l'esprit et de la force intellectuelle et morale dans l'Ariège et les Pyrénées centrales* (in-8); cinq volumes ont paru : le tome I est consacré aux *Poètes de l'Ariège;* les tomes II et III aux *Militaires de l'Ariège;* le tome IV, aux *Administrateurs et hommes scientifiques de l'Ariège;* le tome V, qui vient d'être mis en vente, est tout entier rempli par les notices sur les *Archéologues de l'Ariège.*

— M. Bernard de Mandrot va faire paraître à Paris, à la librairie Alph. Picard : *Ymbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier (1438-1523),* (in-8, IX-404 p.)

DAUPHINÉ. — Vient de paraître à Grenoble une brochure d'*Études de bibliographie dauphinoise*, contenant une *Notice historique et bibliographique sur Antoine et Pierre Baquelier, citoyens de Grenoble, et les ouvrages qu'ils ont publiés au quinzième et au seizième siècle* (Imprimerie Allier, in-8); elle est signée : Un vieux bibliophile dauphinois.

GASCOGNE. — M. l'abbé Cazauban a retracé dans une brochure en vente à la librairie Moulés, d'Auch, la vie et les œuvres de *Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, ancien évêque de Belley* (in-8).

— M. Tamizey de Larroque a publié dans la *Revue de Gascogne* quelques lignes émues consacrées à *Mme la comtesse Marie de Raymond* (tirage à part in-8, 14 p.).

ILE-DE-FRANCE. — M. Henri Stein, membre de la Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise, publie l'*Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye* (Versailles, Cerf, 1886, in-8 de 24 p.). Les documents catalogués se rapportent à une période comprise entre 1400 et 1793. A la suite de cet inventaire, M. Stein a placé un relevé sommaire des documents concernant cette ville qui sont conservés aux Archives nationales (onzième siècle — fin du dix-huitième). M. Stein nous annonce qu'il s'efforcera de publier un travail semblable pour les principales communes de Seine-et-Oise..

LANGUEDOC. — Un archéologue distingué du midi de la France, M. Julien Sacaze, a pris l'an dernier l'initiative d'une revue qui est destinée à un sérieux avenir et s'intitule : *Revue de Comminges (Pyrénées centrales)*. Nous appellerons l'attention sur quelques articles du premier volume (1885), qui a paru à la librairie Abadie, à Saint-Gaudens. Il contient : *Le Comminges en 1789*, par Alph. Couget; — *Quelques faux dieux des Pyrénées*, par Julien Sacaze; — *Prêt de pièces d'artillerie par le chapitre de Comminges aux consuls de la ville de Saint-Bertrand* (1524), par J.-M. Morel; — *L'église Saint-Just de Valcabrère*, par L. d'Agos; — *Les fresques de l'église de Cazaux-Larboust*, par B. Bernard; — *Le sire de La Bastide-Paumès à Saint-Beat* (1512), par le baron Lassus; — *Les anciens dieux des Pyrénées*, par Julien Sacaze (avec 21 grav.); — *Les coutumes de la ville de Saint-Gaudens et le dénombrement du 24 juillet 1542*, par Morel et B. Abadie.

— Un rabbin mort vers 1240, Meschullam, chef de la communauté juive à Béziers, avait laissé en ms. un ouvrage talmudique intitulé : *Séfer hahaschlamah* ou livre servant à compléter l'abrégé de Talmud, d'Alfasi (*Histoire littéraire de la France*, t. XXVII, p. 515). M. Lubetzki a publié cet ouvrage, d'après un manuscrit qui était autrefois à Paris dans une bibliothèque particulière, celle du baron de Gunzburg; le commentaire et surtout l'introduction historique ajoutés par l'éditeur servent à faire connaître le provençal Meschullam, presque ignoré jusqu'à nos jours.

LIMOUSIN. — Le R. P. Dom Cyprien-Marie Boutrais, ancien procureur de la Chartreuse de Glandier, département de la Corrèze, vient de publier une importante histoire de ce monastère. Ce volume, de 450 pages, sort de l'imprimerie de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, près Montreuil (Pas-de-Calais).

— M. René Fage continue avec régularité la publication du recueil qu'il a intitulé : *Le vieux Tulle*. Le fascicule III est consacré au *Château ou fort Saint-Pierre* (Tulle, imp. Crauffon, 1886, gr. in-8 de 22 p.). En même temps, M. R. Fage donne une seconde édition, révisée du fascicule I.

— M. Émile Fage a fait paraître une *Étude biographique sur Cabanis lue dans l'assemblée générale de l'Association corrézienne à Paris le 28 mars 1886*

(Tulle, imp. Rastoüil, petit in-8 de 31 p.). L'intéressante brochure de M. E. Fage fait très bien connaître l'homme excellent « qui a attaché son nom à une philosophie sans espérance » et qui, « spiritualiste par nature, s'est fait l'apôtre du sensualisme. »

LYONNAIS. — M. A. Vachez a récemment publié dans la *Revue du Lyonnais* un article sur l'étymologie du mot « Lugdunum » ; il vient d'en faire exécuter un tirage à part sous le titre de : *Une nouvelle interprétation du nom de Lugdunum* (Lyon, A. Brun, in-8). L'opinion la plus accréditée traduisait ce mot par « montagne des corbeaux »; M. Vachez, qui ne peut admettre le sens attribué, dans ce dernier cas, au mot « Lug » prétend que Lyon est la ville de Lug « le Mercure Gaulois. »

NORMANDIE. — On nous signale comme étant sous presse un *État de la Généralité d'Alençon sous Louis XIV*, publié par M. Louis Duval, archiviste du département de l'Orne. Cet *État* comprend un *Mémoire sur la Généralité d'Alençon, par J.-B. de Pomereu de La Bretesche, intendant (1698)*; — un *État des fiefs dépendant du duché et du grand baillage d'Alençon (1674)*; — des *Rôles par paroisse de la capitation des nobles de la province du Perche.* L'éditeur a joint à ces textes une introduction, des notes et des pièces justificatives, enfin une table alphabétique des noms de personnes et des noms de lieux. Cette publication, qui paraîtra très prochainement à la librairie Loyer-Fontaine, à Alençon, formera un volume in-8 raisin d'environ 400 pages.

Le tome III et dernier de l'*Histoire ecclésiastique du Diocèse de Coutances*, par René Toustain de Billy, curé du Mesnil-Opac, éditée par M. Héron pour la Société de l'histoire de Normandie, est sous presse chez M. Hérissey, imprimeur à Évreux.

— Est en préparation à l'imprimerie Cagniard, à Rouen, pour la même Société, le tome II des *Coutumiers de Normandie*, édité par M. Joseph Tardif.

— Vient de paraître : *La famille Bronne à Rouen, voyage contemporain*, par M. Paul Baudry (Rouen, Ch. Métérie, in-8).

— M. P. d'Arras a fait imprimer à Rouen chez Lapierre une brochure in-16 contenant d'utiles *Réflexions sur la conservation des monuments à Rouen.*

— La librairie des bibliophiles (Jouaust et Sigaux) a récemment édité une brochure de M. E. Dupont intitulée : *Autour du Mont Saint-Michel.*

— M. l'abbé L. Huet a fait imprimer à Caen une *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Vire* (in-8).

— La librairie centrale d'architecture (13, rue Bonaparte, à Paris), a mis en vente la 7e livraison de *L'architecture normande aux XIe et XIIe siècles en Normandie et en Angleterre* (in-4), par V. Ruprich-Robert. La 8e livraison paraîtra prochainement.

PICARDIE. — La Société des Antiquaires de Picardie vient de célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation dans un Congrès tenu dans la grande salle de l'Hôtel de Ville d'Amiens du 8 au 11 juin. Nous signalerons parmi les Mémoires lus dans cette réunion les travaux suivants : *Étude sur la mort des enfants de François Ier*, par M. Charvet, de la Société historique de l'Oise; — *Les Établissements d'instruction publique à Montreuil-sur-Mer et l'instruction primaire dans le diocèse d'Amiens avant la Révolution*, par M. Darsy; — *Notice sur la dalmatique de Thibaud de Nanteuil, évêque de Beauvais*, par M. l'abbé Pinan; — *Étude archéologique sur les clochers des églises de l'Oise et de l'Aisne, antérieurs au XIIIe siècle*, par M. Eug. Lefèvre-Pontalis; — *Les imprimeurs abbevillois*, par M. A. Ledieu. — MM. Dubois, de la Société des Antiquaires de Picardie, et E. Travers, de la Société des Antiquaires de

Normandie, ont communiqué de longues listes de proverbes picards et normands.

POITOU. — Signalons un ouvrage de M. l'abbé P. A. Lebrun, intitulé : *Un curé de Poitiers (1749-1840) ou l'Histoire de la Révolution française dans une famille poitevine, d'après des documents peu connus ou inédits* (Poitiers, Touchard et Jamin, in-18).

— Vient de paraître le tome second de l'*Histoire du Poitou* de M. le chanoine Auber (Fontenay-le-Comte, Gouraud, in-8).

PROVENCE. — M. H. Bazin a publié dans le tome X des *Annales du musée Guimet* un intéressant travail sur *Le galet inscrit d'Antibes, étude d'archéologie religieuse gréco-orientale* (Paris, Leroux, in-4). Après M. Frœhner, après M. Heuzey et les érudits locaux, MM. Mougins de Roquefort et Gazan, M. Bazin apporte ses idees sur ce célèbre monument, où l'on a gravé une curieuse inscription grecque au Vᵉ ou au VIᵉ siècle avant J.-C. L'auteur fait d'Aphrodite Antipolitaine une divinité orientale, et rattache à son culte le galet et l'inscription; il en fait l'offrande pha lique d'un *thiase*, c'est-à-dire d'un de ces collèges d'adorateurs de la déesse, qui devaient exister sur les côtes de Provence comme dans le reste de la Méditerranée.

— Le P. Bérenguier publie dans la *Revue Sextienne* une *Notice sur Mgr de Brancas*, mort archevêque d'Aix en 1775; ce sera la continuation de la galerie des évêques provençaux entreprise par ce savant religieux.

— M. l'abbé Rance pousse activement la publication du second volume de son *Histoire de l'Académie d'Arles au XVIIᵉ siècle* et prépare une *Étude sur l'imprimerie et la librairie à Arles.*

— *Lou Tresor dou Felibrige, Dictionnaire provençal-français*, par Frédéric Mistral, est en voie d'achèvement. On vient de distribuer aux souscripteurs les fascicules 21 à 25, p. 1000 et sqq. du second volume. On est arrivé, pour la composition typographique, à l'article TRA.

— Vient de paraître, à Aix, chez Remondet Aubin, *Bribes poétiques*, par Joseph Gautier, avec une préface de Jean Ricard (broch. in-12).

— Vient de paraitre à Aix, chez Elly et Brun, imprimeurs : *Iconographie numismatique du roi René et de sa famille*, par Gustave Tablier, membre correspondant de l'Académie d'Aix (in-8, avec une pl.).

VENDÉE. — M. Guénebault, publiciste vendéen, prépare un travail de propagande sur la Franc-Maçonnerie, sous le titre de : *La Secte, voilà l'ennemi!*

ALSACE. — A récemment paru en 3ᵉ édition, chez Weidmann, à Berlin, l'Histoire d'Alsace, *Geschichte des Elsasses* (in-8), de MM. Ott. Lorenz et Wilh. Scherer; cet ouvrage, qui commence à l'époque de la conquête de la Gaule par Jules César, conduit l'histoire de cette province jusqu'à la récente occupation allemande.

— Nous avons reçu deux tirages à part d'articles insérés par M. A. Benoît dans la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine;* ils ont pour titre : *Le Buste de saint Adelphe jadis à Neuwiller. Observations sur une Notice faite par Mgr X. B. de Montault; — Une sculpture lorraine à Strasbourg avant 1790.*

ALLEMAGNE. — Tandis que M. Wattenbach composait une bibliographie des sources de l'histoire d'Allemagne antérieures au milieu du XIIIᵉ siècle dans un ouvrage qui a été récemment réédité pour la cinquième fois (*Polybiblion*, XLVI, 378), M. Ottokar Lorenz entreprenait de conduire cet utile travail jusqu'à la fin du moyen âge dans l'ouvrage suivant : *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte des dreizehnten Jahrhunderts;* il vient d'en commencer, avec le concours de M. Arthur Goldmann, une 3ᵉ édition dont le premier volume a été dernièrement mis en vente chez W. Hertz, à Berlin (1886, in-8).

— La librairie J. G. Cotta, de Stuttgart, a édité la correspondance politique du comte Charles-Frédéric Vitzthum von Eckstädt, secrétaire d'ambassade de 1845 à 1852, dans un volume intitulé : *Berlin und Wien in den Jahren 1845-1852. Politisch Privatbriefe des damiligen k. sächs. Legationssecretärs Karl Friedrich Grafen Vitzthum von Eckstädt* (1886, in-8 de XXXIII-338 p.) ; la correspondance est précédée d'un avant-propos du Dr K. Müller.

— Vient de paraître à Munich, chez Th. Ackermann, la seconde partie de l'Histoire de la littérature grecque du Dr K. Still : *Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen* (in-8 de X-495 p.).

— MM. Ad. Hinrichsen et Ern. von Wildenbruch ont publié un album des écrivains al emands : *Das deutsche Schriftsteller-Album* (Berlin, W. F. Achf, gr. in-4) ; les portraits ne sont pas d'une exécution très remarquable et les notices et extraits qui les accompagnent sont absolument insuffisants.

— La librairie Herder, de Fribourg en Bade, vient de faire paraître un *Appendix ad I et II editionem Theologiæ moralis, auctore Augustino Lehmkuhl, S. J., exhibens additiones et mutationes in II et III edit. factas* (in-8 de 16 p.).

— Le Dr W. Foerster continue ses travaux sur le vieux français. Ses voyages en France et en Angleterre l'ont mis en état de consulter les meilleurs manuscrits. La collection qu'il publie sous le titre de *Altfranzosische Bibliothek* vient de s'augmenter d'un volume qui est consacré à la *Chanson de Roland.*

— *L'histoire des États européens,* par Heeren, Ukert et Giesebrecht, est un ouvrage historique de premier ordre. En ce moment on y publie l'*Histoire de la Pologne,* par Caro.

— R. Werner, bien connu par ses écrits sur H. Thomas et les scolastiques, a fini un grand ouvrage sur l'*Histoire de la philosophie italienne au XIXe siècle,* en 4 volumes.

ANGLETERRE. — M. W. Cushing a publié un livre destiné à rendre de grands services aux bibliographes : *Initials and pseudonyms : a Dictionary of literary disguises* (Londres, Sampson Low, 1886, gr. in-8 à deux colonnes, de 603 p.); cependant il n'embrasse pas une matière aussi vaste que son titre semblerait l'indiquer, puisqu'il ne comprend que les pseudonymes d'auteurs anglais ou américains.

— Lady Jackson, qui s'est déjà beaucoup occupée de l'histoire de France sous l'ancien régime et à laquelle on doit *Court of Louis XVI, Court of the Tuileries*, vient de publier à Londres, chez Richard Bentley, un nouvel ouvrage intitulé : *The Court of France in the sixteenth century (1514-1559);* il forme 2 vol. in-8.

— *Le Catalogue des manuscrits hébreux de la Bodléienne,* à Oxford, va paraître. Le plus grand intérêt qu'offrira ce catalogue consiste en une quantité de planches in-folio de fac-similés des différentes écritures hébraïques à chaque époque et dans chaque pays.

— Le Rév. Dr Edgard complète son ouvrage intitulé l'*Ancienne Église d'Écosse,* par la publication d'un volume contenant les règles tra ées pour l éducation des pauvres, leurs mariages, les baptêmes, les inhumations, et les phases diverses du ministère sacré.

— La *Société philologique de Cambridge* vient d'examiner plusieurs ouvrages nouveaux, anglais et allemands, sur la réforme de la prononciation du latin. Sa commission conclut que la prononciation classique est trop généralement adoptée, pour qu'une innovation de ce genre ait des chances de réussir.

— Une Commission vient d'être formée pour préparer la célébration du centenaire de lord Byron, en 1888.

— Le poète vétéran, M. John Héraud, qui est entré dans sa 87e année, publie un nouveau poème, intitulé : *La Sybille au milieu des tombes, élégie écrite dans un cimetière.*

AUTRICHE. — *Le Dictionnaire bibliographique de l'empire d'Autriche,* par Wurzbach, édité par l'Académie impériale de Vienne, est arrivé au LXXe volume (lettre W).

— Signalons aux folk-loristes les contes, légendes, énigmes et proverbes lapons, publiés à Vienne par M. J. C. Poestion, avec la collaboration de M. F. Liebrecht sous le titre de *Lappländische Märchen, Volkssagen, Räthsel und Sprichwörter. Nach lappländischen und schwedischen Quellen* (Vienne, C. Gerold, 1886, in-8).

BELGIQUE. — Notre collaborateur M. Adolf de Ceuleneer vient de publier un compte rendu qui a paru d'abord dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (t. XXIX, 1886), sur l'important ouvrage consacré par M. Bœttiger a la ville d'Olympie et aux jeux olympiques si fameux dans la Grèce antique (Berlin, Springer, in-8, 120 p., 21 plans et 90 gravures). L'Allemagne vient de dépenser un million pour exécuter dans les ruines d'Olympie des fouilles dont les résultats se trouvent consignés dans l'ouvrage de M. Bœttiger. Non seulement l'histoire d'Olympie et des jeux qui y avaient lieu est racontée avec beaucoup d'intérêt, mais la connaissance de l'art antique va profiter de ces découvertes. M. de Ceuleneer exprime le désir qu'il soit fait de l'ouvrage de M. Bœttiger une traduction française.

— La revue d'histoire et d'antiquités *La Flandre,* qui paraissait à Bruges sous la direction de M. Émile Van den Bussche, a cessé de vivre. Sa collection se compose de seize volumes (1868-1885), qu'il sera indispensable de consulter pour l'étude de l'histoire de ce pays, principalement pour l'étude de ses rapports avec la France.

— Les dernières livraisons de la *Bibliotheca belgica,* de M. Ferd. Van der Haeghen, sont exclusivement consacrées au fameux Juste-Lipse; réunies, elles doivent former trois volumes publiés sous les auspices de l'Université de Gand (Gand, Vyt, 1886; chaque vol., 12 fr.). Les deux premiers ont paru. La bibliographie des innombrables éditions de ses ouvrages est décrite avec tout le soin et toute la clarté désirables par le savant bibliothécaire; et cette bibliographie est toujours suivie de l'indication des bibliothèques belges ou étrangères qui possèdent lesdits ouvrages de Juste-Lipse. Beaucoup de ses éditions ou traductions sont extrêmement rares.

BOHÊME. — M. Jacques Maly, qui déjà en 1859 a édité un grand *Dictionnaire scientifique* en langue tchèque, vient de publier un *Dictionnaire universel abrégé,* composé de neuf volumes de 6575 pages qui n'ont pour auteur que M. Maly lui-même.

— Plusieurs libraires éditent des collections de romans; la *Bibliothèque populaire* est arrivée au dixième volume. La *Bibliothèque amusante* est plus avancée, car elle ne compte pas moins de quatre-vingt-quinze volumes, la plupart ayant une certaine valeur littéraire; on trouve à côté d'œuvres originales quelques bonnes traductions, notamment celles du P. V. Cerny.

— Le doyen J. Icasny a destiné 10,000 florins pour l'édition d'une *Sainte Écriture* slave.

ESPAGNE. — M. Valenti Almirall, qui s'est porté candidat aux dernières élections législatives pour Barcelone, vient de publier dans cette ville un livre de la plus haute importance politique. Il a pour titre : *Le Catalanisme* (Barcelone, 1886, librairie Verdaguer, in-18 jésus de 344 p.). M. Almirall y

étudie le mouvement particulariste, ses causes, ses conséquences et les solutions pratiques qu'il comporte.

— Vient de paraître, dans la collection *Arte y letras*, chez les éditeurs Cortezo, un intéressant travail de M. Luis Alfonso, rédacteur de la *Epoca : Murillo, el hombre, el artiste, las obras* (in-8 de 340 p.).

— Parmi les publications nouvelles, signalons l *Diccionario manuel latino-español* de M. Francisco-Ximéni Lomaz (Madrid, Hernando). Il s'adresse spécialement aux étudiants et aux humanistes, mais il n'offre pas moins un grand nombre de mots qu'on chercherait vainement dans les autres dictionnaires du même genre, plus étendus et très en vogue, comme ceux de *Valburna* et de *Morantès*.

— Le docteur Olado Rivaz Fernandez, du collège des avocats de Madrid, a publié *El registro del Estado civil en España* (Madrid, Abienzo).

Grèce. — La maison C Wilberg, à Athènes, annonce la publication d'un grand ouvrage intitulé : *Les Musées d'Athènes*, où l'on reproduira par la phototypie tous les monuments importants conservés dans les musées d'Athènes. Les phototypies seront exécutées par M. Rhomaïdes, et M. Cavradias est chargé du texte explicatif. Celui-ci sera publié en français, en allemand, en anglais et en grec. Chaque volume sera complet en six livraisons au prix de 7 fr. 50 chacune.

Hollande. — Depuis le commencement de cette année il paraît à Amersfoort une nouvelle revue historique bi-mensuelle ayant pour titre : *Zijdschrift voor Geschiedenis*, sous la direction de M. Kollewijn. Prix : 4 fl. par an.

Italie. — La découverte du *Canzoniere* autographe de Pétrarque faite par M. P. de Nolhac dans les manuscrits du Vatican et dont nous avons parlé ici même (XLVI, 543) a causé, comme on pouvait s'y attendre, un certain mouvement d'esprit en Italie. Les polémiques se sont élevées en divers lieux ; nous avons remarqué des articles dans la *Gazzetta piemontese* du 29 mai, dans le *Picche* (de Naples) du 5 juin, dans le *Fanfulla della domenica* du 6 et du 26 juin, dans la *Rassegna* du 17, dans le *Moniteur de Rome* du 19 juin et du 1er juillet, etc. Les journalistes, en Italie comme ailleurs, embrouillent les questions par leur incompétence plus qu'ils ne les éclairent par leurs renseignements ; nous attendons le résumé de la question annoncé par une revue qui a toute autorité en ces matières ; le *Giornale storico della letteratura italiana* (de Turin).

— A tous les bibliophiles et les lettrés italiens s'adresse l'instructive et élégante plaquette de M. de Nolhac : *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, Paris, Klincksieck, 1886, in-16 de 30 p. 2 fr. (150 exempl. numerotés). Remarquons que ce travail a paru au mois de mai et que plusieurs des observations mises en avant dans les polémiques citées plus haut, ont été empruntées (sans le dire) à la brochure de M. de Nolhac. Elle contient, dans le texte et dans les notes, une quantité considérable de documents inédits et d'observations nouvelles, dont l'histoire des bibliothèques italiennes et l'étude de Pétrarque auront à tenir compte désormais.

— Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent déjà l'importance des publications entreprises par la « R. Deputazione di storia patria » sous le titre général de *Biblioteca storica italiana*. Le dernier volume, paru à Turin chez Bocca, contient la suite des *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda Restaurazione (1559-1814)* publiées par Antonio Manno, Ermanno Ferrero et Pietro Vayra ; les documents édités ont trait aux relations de la maison de Savoie avec la France de 1713 à 1715 (gr. in-8 de XXI-510 p.). Nous reparlerons de ce volume.

— M. M. Faloci Polignani a entrepris de publier sous le titre de *Miscellanea*

francescana di storia, di lettere, di arti, une série de fascicules, paraissant périodiquement, dans lesquels seront édités des travaux relatifs aux Franciscains ; en outre ils renfermeront l'indication de tous les ouvrages parus jusqu'à ce jour sur ce sujet. Voici les principaux articles contenus dans le premier fascicule : *Il Catalogo generale dei ministri generali di Bernardo da Bessa ; — Graffiti della chiesa superiore di S Francesco in Assisi ; — Bibliografie della chiesa di S. Maria degli Angioli ; — Manoscritti Vallicelliani relativi a San Francesco ; — Bibliografie francescane.*

— Les lecteurs de l'*Archivio giuridico*, publié à Pise sous la direction de M. Filippo Serafini, ont pu remarquer dans le dernier fascicule (p. 420) un article de M. Galileo Crivell ri intitulé *Istituzione di un secondo consiglio nel comune italiano ;* l'auteur, après avoir démontré la nécessité d'une réforme dans l'administration communale, indique les moyens de l'opérer ; ce travail vient de faire l'objet d'un tirage à part (1886, in-8).

— M. A. Favaro a réuni en volume les *Documents inédits per la storia dei manoscritti galileiani nella Biblioteca nazionale de Firenze* (Roma, in-4), publiés par lui dans les derniers numéros du *Bollettino di bibliografia e storia delle scienze.*

POLOGNE. — Ce que Weller fait si bien pour l'Allemagne, en éditant son *Dictionnaire des pseudonymes*, sera exécuté par le journal périodique *Warta*, de Posen, pour la Pologne. Dans le numéro du 28 mars, on trouve l'indication de bon nombre de pseudonymes avec une appréciation très juste de la valeur littéraire des ouvrages.

— Les *Monuments de l'histoire polonaise* (*Monumenta Poloniæ historica*) sont destinés à rendre les mêmes services à la Pologne que les *Monuments historiques*, publiés par Pertz, rendent à l'Allemagne. Le quatrième volume vient de paraître douze ans après le premier. (Lemberg.)

— L'Académie de Cracovie publie les chefs-d'œuvre des poètes polonais avec des éclaircissements. *Marie*, par Malczenski, forme le premier volume de cette collection.

— Le chanoine Polkowski a composé un *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'église cathédrale de Cracovie.* Ce ne sont pas de simples titres; on trouve dans cet ouvrage des dissertations savantes sur l'origine des manuscrits.

— La Société littéraire lithuanienne de Heidelberg vient de publier une bibliographie des articles contenus dans les périodiques de la Lithuanie prussienne depuis 1829 jusqu'en 1879. De plus, on y trouve les titres de tous les livres et des brochures imprimés en Russie depuis 1809 jusqu'à nos jours.

— Le VIIIe volume des *Actes historiques relatifs à l'histoire de la Pologne* renferme les *Droits, privilèges et statuts de la ville de Cracovie.* On y remarque surtout des documents du seizième siècle.

RUSSIE. — La Société impériale d'histoire russe a été chargée de préparer pour l'impression les matériaux relatifs à la biographie et au règne de l'empereur Nicolas Ier, qui avaient été réunis par la Commission spéciale établie en 1856 sous la présidence du baron Korff d'abord, puis sous celle du prince Ourousof, et le ministre actuel de l'instruction publique, M. Délanof.

— Un des prochains volumes du Recueil que publie la même Société promet d'être particulièrement interessant. Il contiendra la *Correspondance du duc de Richelieu avec l'empereur Alexandre Ier et ses ministres,* depuis son entrée au service de la Russie, sous l'impératrice Catherine II, jusqu'à sa nomination comme premier ministre de France, en 1815. Le duc de Riche-

lieu a été, malgré sa qualité d'étranger, un des plus utiles coopérateurs d'Alexandre Ier.

— On annonce l'apparition du premier journal de botanique en langue russe; il est rédigé par les professeurs de l'Université de Pétersbourg, MM. Békétov et Gobi, et paraîtra à des époques indéterminées, suivant l'affluence des matériaux. La première livraison a déjà paru.

— L'ouvrage allemand du prince héritier Rudolph : *Un Voyage en Orient*, est traduit en russe par M. Enko-Darawski.

— L'Académie continue la publication du *Dictionnaire abrégé de la langue sanscrite*, composé par Otto Boethling. Les cinq premières parties en sont déjà imprimées. Dernièrement a paru le second fascicule de la sixième partie.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire de la comédie du *Revisor*, de Gogol, M. Tihonravov a publié à Moscou l'historique de ce chef-d'œuvre, en y ajoutant le texte primitif demeuré inédit.

— On va commencer l'impression des travaux du cinquième congrès archéologique qui fut tenu à Tiflis en 1881.

— L'ouvrage de Grégorovius, *Histoire de Rome*, que tout le monde connaît, paraît en langue russe, et sera probablement achevé avant la fin de l'année. Les six premiers volumes sont déjà imprimés. La traduction a été faite par M. Savine.

SUISSE. — On annonce que M. Kern, qui pendant vingt-cinq ans a représenté la Confédération suisse à Paris, rédige actuellement ses Mémoires qui offriront un grand intérêt pour l'histoire contemporaine, puisque M. Kern a eu pendant de longues années d'intimes relations avec Napoléon III; les parents du ministre suisse habitaient le village de Berlingen (Thurgovie) situé tout près du château d'Arenenberg, résidence de la reine Hortense et de son fils.

CHINE. — Une réforme de l'imprimerie vient d'être réalisée en Chine, et va révolutionner le commerce de la librairie dans ce pays. Le plus grand nombre des livres sortis des presses chinoises sont réimprimés dans tout l'univers; mais ces nouvelles éditions peuvent ne pas représenter fidèlement le texte original. Pour obvier aux erreurs, et réduire autant que possible le prix de la reproduction, la photolithographie a été employée et elle donne les meilleurs résultats. Deux maisons à Sanghaï, l'une anglaise, l'autre chinoise, ont établi des presses photo-lithographiques, qui produisent des éditions de classiques et d'autres ouvrages d'une exécution remarquable et d'un prix avantageux.

VENTES. — 24 juin. — *Livres anciens du cabinet de M. C. de P.* (Salle des ventes publiques de la librairie Claudin). Sciences mathématiques, beaux-arts, livres à figures, littérature, éditions originales.

— 25 juin. — *Collection de lettres autographes* (Me Delestre, assisté de M. E. Charavay). Correspondance de J.-J. Rousseau avec Mme de Warens. Correspondance amoureuse de Jean-Baptiste Louvet avec sa femme, etc. (173 articles).

— Du 5 au 10 juillet. — *Bibliothèque de feu M. N. Regnard, ancien représentant du peuple.* Vente à la librairie Lemaitre, de Valenciennes.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Institutions canoniques*, par de Camillis (3 vol. in-12, Mazeyrie, à Tulle) — *Manuale precium in usum Theologorum* (in-12, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Du sentiment moral et religieux*, par l'abbé H. Avoine (in-8, Perrin). — *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*, par le chevalier Gougenot des Mousseaux (in-8, Wattelier). — *La*

Cité antichrétienne au XIX siècle.* II. *La Franc-Maçonnerie,* par Dom P. Benoit (2 vol. in-12, Palmé). — *Cours de Maçonnerie pratique,* par un profane (2 vol. in-12, Letouzey et Ané). — *La Franc-Maçonnerie sous la troisième République,* par A. Leroux (2 vol. in-12, Letouzey et Ané). — *Les Coutumes de Lunel (texte de 1367),* par E. Bondurand (in-8, Alph. Picard). — *Traité du Contrat de mariage,* t. 2, par L. Guillouard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Cours élémentaire de Philosophie,* par le R. P. Chabin (in-8, Oudin). — *Aristotelis opera omnia,* illustrata a S. Mauro (in-4, Lethielleux). — *L'Alternative. Contribution à la psychologie,* par Ed.-R. Clay (in-8, Felix Alcan). — *L'Évolution et la Vie,* par D. Cochin (in-12, Masson). — *Le Patron. Sa fonction, ses devoirs, ses responsabilités,* par Ch. Périn (in-12, Lib. de Saint-Augustin). — *Les Solutions démocratiques de la question des impôts,* par L. Say (2 vol. in-12, Guillaumin). — *L'Année financière (1885),* 4e année, par L. Reynaud (in-12, Chevalier-Marescq). — *Abrégé de Géologie,* par A. de Lapparent (in-12, Savy). — *L'Intelligence des Bêtes,* par L. Français (in-8, Picard, Bernheim). — *Promenades botaniques de tous les mois,* par Labesse et Pierret (in-4, Ducrocq). — *Fléaux et Catastrophes,* par P. Legrand (in-8, Hachette). — *Précis d'histoire de l'Art,* par C. Bayet (in-8, Quantin). — *Lettres sur l'art de la Peinture,* par L. Bracquemont (in-12, Radenez, à Montdidier). — *La Madone de saint Luc devant l'histoire et la science,* par le P. Hilaire de Paris (in-12, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *De la Conjugaison dans les langues de la famille Maya-Quichée,* par H. de Charencey (in-8, Peeters, à Louvain). — *Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque,* par E. Bouvy (in-8, Nîmes, maison de l'Assomption). — *Grand Dictionnaire des rimes françaises,* par F. Morandi d'Eccatage (gr. in-8, Ghio). — *Les Proverbes de Salomon,* traduits par A. J. Lafargue (in-12, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, à Tournai). — *Les Cantilènes,* par J. Moréas (in-12, Vanier). — *Brises du Soir,* par M. François (in-12, Vanier). — *Les Ressouvenirs,* par F. Dugué (in-8, Ollendorff). — *Un mystérieux amour,* par D. Lesueur (in-12, Lemerre). — *Amours défunts,* par L. de Chauvigny (in-12, Ollendorff). — *Chansons,* par O. Pradels (in-12, Ollendorff). — *Les Héliotropes,* par F. Fouquet (in-12, Vanier). — *Le Manuscrit de Grand'mère,* par R. Mancini (in-32, Lemerre). — *Trop Belle,* par H. de Pène (in-12, Ollendorff). — *Le Ministère de Martial Ravignac,* par F. Narjoux (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Bien d'autrui,* par Hephell (in-12, Hachette). — *Sur la Sprée,* par J. Kraszewschi (in-12, Hachette). — *Souvenirs de la Maison des Morts,* par Th. Dostoïevsky (in-12, Plon et Nourrit). — *A travers les Mansardes et les Écoles,* par Mme A. Pollonnais (in-12, Perrin). — *De Fil en Aiguille,* par Fr. Fleuriot-Kerinou (in-12, Hachette). — *Les Voleurs de Locomotives,* par F. Hue (in-12, Dillet). — *Tout Chemin mène-t-il à Rome?* par J. Girardin (in-8, Hachette). — *La Vie de ce monde,* par J. Girardin (in-8, Hachette). — *Le pauvre François,* par Mme J. Colomb (in-8, Hachette). — *Histoire d'une Bouteille,* par E. Lefebvre (in-8, Hachette). — *La Famille Buchholz,* par J. Stinde (in-12, Hachette). — *L'Enfant du 26e,* par A. Gérard (in-8, Hachette). — *Essai sur la Vie et les Œuvres de Francisco de Quevedo,* par E. Mérimée (in-8, Picard). — *Homère* (classiques populaires), par A. Couat (in-8, Lecène et Oudin). — *Fénelon* (classiques populaires). par G. Bizos (in-8, Lecène et Oudin). — *Venise et la Vénétie,* par J. Gourdault (in-8, Hachette). — *Récits d'histoire romaine,* par Mme V. Duruy (in-8, Hachette). — *Dissertationes selectae in historiam ecclesiasticam* (t. VI), par B. Jungmann (in-8, Pustet, à Ratisbonne). — *Manuel de l'histoire de l'Église,*, t. Ier, par le Dr H. Bruck (in-12, Lethielleux). — *Der heilige Bernard von Clairvaux,* par G. Hüffer (in-8, Aichendorff, à Munster). — *Papst Gregor IX,* par J. Felten (in-8, Herder, à Fribourg-en-

Brisgau). — *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros*, par A. Luchaire (in-8, Alph. Picard). — *Saint Louis*, par Langlois (in-12, Hachette). — *Les Archives angevines de Naples. Études sur les registres du roi Charles Ier* (1265-1285), t. Ier, par P. Durrieu (in-8, Thorin). — *La Vie dans le Haut-Maine au XIVe siècle*, par A. Joubert (gr. in-8, Fleury et Dangin, à Mamers). — *Lettres inédites de Marguerite de Valois*, par P. Lauzun (in-8, Champion). — *Relazioni diplomatiche della Monarchia di Savoia* (Periodo III. Vol. I. *Francia*), publiés par Manno, Ferrero et Vayra (in-4, Fratelli Bocca, à Turin). — *Une Invasion prussienne en Hollande en 1787*, par P. de Witt (in-12, Plon et Nourrit). — *Pitt et Fréderic-Guillaume II*, par J. H. Creux (in-12, Perrin). — *La première Invasion prussienne (11 août-2 septembre 1792)*, par A. Chuquet (in-12, Cerf). — *Les dernières Années du duc d'Enghien*, par Boulay de la Meurthe (in-12, Hachette). — *Souvenirs (1785-1870) du feu duc de Broglie* (t. II et III), in-8, Calmann-Lévy). — *La Politique extérieure d'Haïti*, par J. N. Léger (in-12, Marpon et Flammarion). — *Un Empire qui croule. Le Maroc contemporain*, par L. Campou (in-12, Plon et Nourrit). — *Fouilles et Sépultures mérovingiennes de l'église de Saint-Ouen de Rouen*, par le comte d'Estaintot (in-8, Alph. Picard). — *Les Basiliques de Saint-Martin, à Tours*, par J. Ratel (in-8, Alph. Picard). — *Livre vert de l'Archevêché de Narbonne*, par P. Laurent (in-8, Alph. Picard). — *Nouvelle Biographie normande*, par Mme N. N. Oursel (in-8, Alph. Picard). — *Portraits historiques*, par R. Chantelauze (in-8, Perrin). — *Figures disparues*, par E. Spuller (in-12, F. Alcan). — *Villars et Catinat*, par P. Bondois (in-8, Picard-Bernheim). — *Bibliografia siciliana, M. Z.*, t. II, par G. Mira (in-4, Gaudiano, à Palerme).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTION

Ouvrages relatifs aux comtes de Tende, sénéchaux de Provence. — Quels sont les ouvrages manuscrits ou imprimés dans lesquels il est parlé en détail des trois comtes de Tende de la maison de Savoie-Lascaris, qui ont été successivement grands-sénéchaux de Provence?

RÉPONSES

Papier-monnaie de la Révolution (XLVI, 287, 478). — Pour les assignats, mandats, promesses, on trouvera tous les renseignements désirables (types, valeurs et signatures diverses, discussions et arrêts législatifs, procès de faux, etc., etc.) dans le *Moniteur* de l'époque et aussi, mais seulement pour les mandats et promesses, dans le *Bulletin des lois* de l'époque. Ces articles n'ont été réunis que par des amateurs dans des collections particulières seulement. Il n'y a rien de bien complet sur les bons communaux et départementaux; cependant on peut consulter comme travail général les articles de M. COLSON dans la *Revue Numismatique* et des brochures locales comme celles de M. E. ANDRÉ sur le département de la Côte-d'Or ou la ville de Gray.

Citation d'un Concile de Mâcon (XLVI, 288, 477). — Ajouter aux renseignements précédemment donnés les indications bibliographiques suivantes : 1° *Annales de philosophie chrétienne*, t. XLIII, p. 70; — 2° *Critique de l'Histoire de France d'Henri Martin*, par H. DE L'ÉPINOIS, p. 120.

Langue et littérature hébraïques (XLIV, 384; XLVI, 95, 288). — On trouve à la fin de l'Histoire de l'éducation et de l'enseignement chez les Israélites, de M. B. STRASSBURGER, *Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten. Von*

der vortalmudischen zeit bis auf die Gegenwart (Stuttgart, Levy et Müller, 1885, in-8), une *Bibliographie de la pédagogie juive*, dont le paragraphe III *Sprachunterricht* (p. 298), fournira à l'auteur de la question tous les renseignements qu'il peut souhaiter, notamment l'indication de nombreux livres scolaires et de grammaires juives en langue allemande.

Bibliographie de l'Apologétique chrétienne (XLVI, 95). — Il n'existe pas de bibliographie indiquant spécialement les ouvrages d'apologétique chrétienne. Pour répondre à la seconde partie de la question relative aux travaux faisant connaître les attaques de la libre pensée contre le christianisme, nous signalerons les publications suivantes : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie* (Paris, Berche et Tralin, 1885, 4 vol. in-12; prix, 16 fr.), par F. VIGOUROUX; — *Mélanges bibliques* (*Ibid.*; in-12; prix, 4 fr.), par le même; — *La Bible et la critique. Réponse aux « Souvenirs d'enfance et de jeunesse » de M. Renan* (*Ibid.*, 1883, in-8; prix: 1 fr.), par le même; — *Les Livres Saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les Saintes Écritures* (Roger et Chernoviz, 1886 (tome I), in-8 de XVII-536 p.), par le même; — *L'Église est-elle contraire à la liberté? Sa nature, son esprit, son action* (Paris, V Palmé, 1886, in-8, 3e édition), par G. ROMAIN; — *Apologie scientifique de la foi chrétienne* (Paris, librairie de la Société bibliographique, 1885, in-8 et in-12 de XVI-479 p.). par le chanoine DUILHÉ DE SAINT-PROJET; — *Malheur de la philosophie* (Br. y et Retaux), par DE BONNIOT; — *Les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (Bar-le-Duc, L. Guérin, 1864, in-8), par l'abbé GUILLAUME MEIGNAN; — *Apologie du christianisme*, par FRANZ HETTINGER, docteur en philosophie et en théologie. Ouvrage traduit de l'allemand d'après la dernière édition allemande et avec l'approbation de l'auteur, par J.-B. JEANNIN (Poitiers, Oudin; Paris, Bloud et Barral, in-8 de 228 p.). Voir aussi divers articles sur *L'Apologétique au XIXe siècle*, publiés dans *la Revue du monde catholique* (V. Palmé, éditeur), nos des 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1885, 1er avril 1886. Consulter la collection de *La Controverse et le Contemporain*, publication mensuelle éditée à Lyon par la librairie Vitte et Perrussel.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS ALLEMANDES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE

1. Dr Carl Menger : *Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie.* Vienne, A. Hölder, 1884, in-8 de viii-88 p. 3 fr. — 2. Dr Emil Sax : *Das Wesen und die Aufgaben der Nationalökonomie.* Vienne, A. Hölder, 1884, in-8 de vi-104 p. 3 fr. 60. — 3. Dr Moriz Ströll : *Die staatssozialistische Bewegung in Deutschland.* Leipzig, Duncker et Humblot, 1885, in-12 de viii-82 p. 1 fr. 70. — 4. *Für den Staatssocialismus.* Berlin, Wilhelmi, 1884, in-12 de 54 p. 1 fr. 25. — 5. Steinmann-Bucher : *Die Nährstände und ihre Zukünftige Stellung in Staate.* Cologne, Heimann et Zimmermann, 1885, in-8 de 285 p. 6 fr. 25. — 6. Dr Albert Schäffle : *Die Aussichtslosigkeit der Socialdemokratie.* Tubingue, Laupp, 1885, in-8 de 112 p. 2 fr. 25. — 7. Hermann Bahr : *Die Einsichtslosigkeit des Herrn Schäffle.* Zurich, J. Schabelitz, 1886, in-8 de 95 p. 1 fr. 70. — 8. K. Marx : *Das Kapital.* Tome II. Hambourg, Otto Meissner, 1885, in-8 de xxvii-526 p. 11 fr. — 9. Dr Karl von Scherzer : *Das wirthschaftliche Leben der Völker. Ein Hanabuch über Production und Consum.* Leipzig, A. Dürr, 1885, in-8 de xi-756 p. 27 fr. 50. — 10. Max Wirth : *Ungarn und seine Bodenschätze.* Francfort-sur-le-Mein, Sauerländer, 1885, in-8 de viii-489 p. 10 fr. — 11. Von der Leyen : *Die nordamericanische Eisenbahnen in ihren wirtschaftlichen und politischen Beziehungen.* Leipzig, Veit et Co, 1885, in-8 de v-402 p. 9 fr. 75. — 12. A. Sartorius Freih. v. Waltershausen : *Die nordamerikanischen Gewerkschaften unter dem Einfluss der fortschreitenden Productionstechnik.* Berlin, Hermann Bahr, 1886, in-8 de xv-352 p. 9 fr. 40.

Dans toutes les branches de la science, la bibliographie allemande est riche et intéressante. Mais, sur le terrain économique, elle offre un attrait particulier en ce qu'elle permet de découvrir l'origine de la plupart des théories nouvelles préconisées en France depuis quinze ou vingt ans. Ainsi en est-il pour le collectivisme qui dérive de Marx et, au pôle contraire, pour la doctrine de l'Œuvre des Cercles, qui se rattache au mouvement inauguré par Mgr de Ketteler. Depuis l'ouvrage de l'abbé Hitze : *Capital et Travail,* qui date de quatre ou cinq ans, ce dernier courant n'a rien produit d'important au point de vue bibliographique. Mais, dans cette même période, le socialisme d'État et le socialisme démocratique ont mis au jour des œuvres dignes de remarque. A côté d'eux, l'école du professeur Menger, de Vienne, continue, surtout au point de vue de la méthode, une réaction dans le sens de l'école classique anglaise. Après avoir examiné les ouvrages théoriques émanant de ces trois groupes, nous aurons à analyser quelques productions statistiques ou descriptives.

1. — Dans la *Revue de législation, etc.,* qui paraît à Berlin, M. Schmoller avait violemment attaqué les idées et la personne de

M. Menger à propos d'un livre publié par celui-ci (Leipzig, 1883), sous ce titre : *Recherches sur la méthode des sciences sociales et, en particulier, de l'économie politique.* La présente brochure renferme la réponse du professeur viennois. La forme épistolaire adoptée par M. Menger lui permet de donner à sa réplique une grande vivacité, et il n'épargne à son adversaire ni les mots acerbes ni les appréciations malveillantes. Il fait même trop peu de cas du genre de recherches historiques qui est la spécialité de M. Schmoller. Si des travaux aussi minutieux n'ont pas beaucoup d'éclat, ils n'en ont pas moins une très grande utilité et constituent la meilleure vérification des résultats auxquels arrivent, par la déduction, les esprits philosophiques. M. Menger se plaint (p. 36) que ces derniers manquent actuellement en Allemagne. A supposer qu'il eût raison, ce ne serait pas un motif pour attaquer les économistes qui se livrent aux travaux pour lesquels ils ont le plus de goût et d'aptitude. Du reste, si M. Menger a le tort de se laisser entraîner trop loin dans la voie de la polémique personnelle, sa doctrine sur la véritable nature et la position de l'économie par rapport aux autres sciences est juste et large. Il a raison de ne voir dans la statistique et l'histoire que des sciences auxiliaires de l'économie politique, tout en reconnaissant que celle-ci, à son tour, joue le même rôle par rapport aux deux autres. Sa distinction entre les deux méthodes qui conviennent à l'économie, la méthode empirique et la méthode analytique, qu'il appelle *méthode exacte,* est juste aussi, et il était utile, en Allemagne, de revendiquer les droits de la seconde, qui n'a pas, depuis vingt ans, les faveurs de l'opinion. Cette revendication forme le fonds du travail dont nous nous occupons. Ce travail est trop sommaire pour servir à une étude approfondie de la question. Mais la verve et la netteté avec lesquelles il est écrit le rendent bien propre à en donner une première idée.

2. — Tout autre, malgré ses dimensions modestes, est l'œuvre de M. Sax, professeur à l'Université allemande de Prague, sur *L'essence et les objets de l'économie politique.* C'est un véritable essai de philosophie économique où l'auteur examine successivement : la notion d'économie politique, sa double nature de science théorique et pratique, les méthodes qui lui conviennent, l'idée d'individualisme et celle de collectivisme, l'enchaînement du système d'économie théorique, l'art économique. Sur tous ces points, sauf la question des méthodes pour laquelle il renvoie à M. Menger et à un ouvrage publié par lui-même antérieurement, M. Sax a profondément creusé son sujet, et souvent il l'éclaire d'une façon très satisfaisante. On lira avec un intérêt particulier ses recherches du premier chapitre sur les limites et la définition de l'économie politique et ce qu'il dit au chapitre III de la distinction entre la théorie et la pratique économique. Toutefois, nous aurions

a faire des réserves sur les opinions de l'auteur relativement à des points d'une haute importance. D'abord, comme presque tous les Allemands, il tend à absorber l'individu dans la société, ce qui est une conception aussi inexacte en théorie que dangereuse dans la pratique. Ainsi (p. 12) il nous dit qu'une économie purement individuelle est une abstraction. Sans doute, cela est vrai en ce sens que l'homme n'accomplit dans l'isolement aucun acte de sa vie économique. Mais il n'est pas moins certain que, *au point de vue économique,* la société n'est qu'un moyen pour l'individu. Il est facile de s'en convaincre en recherchant quel est l'objet de la vie économique. Cet objet n'est autre que la satisfaction des besoins matériels, et ceux-ci n'existent *réellement* que dans les individus. Ce n'est que par une figure de langage qu'on peut les attribuer à la société. Pour être complet, il faudrait donc dire que la vie économique est sociale dans ses moyens, mais individuelle dans son but. A la p. 58, M. Sax donne sur l'être collectif des explications qui paraissent encore dangereuses pour l'indépendance individuelle. Reconnaissons, du reste, que, sur cette question délicate des rapports entre l'individu et la société, il n'a pas formulé de doctrine explicite. On ne peut lui reprocher que des tendances, et encore cette phrase (p. 59) peut-elle passer pour un correctif : « La limite du collectivisme est au point où le développement du tout se met en contradiction avec le développement de ses parties constitutives. » C'est bien là une borne placée devant la force absorbante de l'État. Signalons encore au chapitre VI, une tentative inquiétante pour dériver la morale de notions purement économiques. Suivant M. Sax (p. 77), la loi de l'activité individuelle serait la limitation de cette activité par l'être collectif. Si cette opinion était isolée, on pourrait croire qu'elle a trait seulement au for extérieur. Mais les pages qui la précèdent indiqueraient plutôt qu'il s'agit bien là de l'origine de la loi morale elle-même.

3. La brochure du docteur Ströll sur *Le Mouvement du socialisme d'État en Allemagne* est un recueil d'articles publiés d'abord dans la *Gazette universelle.* Son but est de prouver que le socialisme d'État est la manifestation de la loi de continuité dans la vie du peuple allemand, et de faire ressortir l'importance de cette manifestation au point de vue de la civilisation. L'auteur est un patriote ardent qui croit à *la mission internationale de l'Allemagne dans l'ordre économique,* et se repose sur le génie de M. de Bismark pour accomplir cette mission *au nom de la science allemande.* Dans les quatre premiers chapitres, il esquisse une histoire de l'action économique des souverains de la Prusse au dix-septième et au dix-huitième siècles, et des célèbres ministres Stein et Hardenberg au commencement du dix-neuvième. Puis il rattache à ces exemples la politique actuelle de M. de Bismark.

Selon lui, le socialisme d'État est l'incarnation de la politique traditionnelle de la Prusse, et c'est pourquoi il s'adapte si bien aux conditions et aux exigences actuelles de l'empire allemand. Nous autres Français, pouvons être étonnés de voir de telles opinions professées par un Bavarois (M. Ströll date sa préface de Munich), et il y a là un avertissement qui n'est pas à négliger, sur les succès de la politique intérieure du prince chancelier. Quant aux doctrines économiques de M. Ströll, elles peuvent se résumer en deux points : 1° la nouvelle école historique dans laquelle il se range ne reconnaît d'éternel en économie que le changement et le progrès (p. 29) ; 2° (p. 22) il y a un progrès civilisateur dans l'appel à l'action de l'État en présence des rapports de la société bourgeoise devenus insupportables. Donc, négation des lois économiques ; négation du principe de liberté comme règle générale en économie. Sans doute, dans la pensée de M. Ströll, l'action de l'État ne doit pas s'étendre aussi loin que le voudrait le socialisme tout court ; elle doit peu toucher à la production et se borner, en général, à modifier la distribution. Mais ces restrictions n'empêcheront pas les plus grands abus d'autorité et ne sauvegarderont guère le droit de propriété, du moins quant aux produits du capital. Il serait trop long de le montrer ici et, d'ailleurs, nous allons retrouver dans Schäffle les idées de M. Ströll. Nous nous bornons donc à recommander la lecture de son travail aux personnes qui voudraient se renseigner sur les opinions d'une partie notable des habitants de l'Allemagne, de tous ceux qui appuient sans réserve la politique de M. de Bismark.

4. — La brochure anonyme : *Pour le socialisme d'État*, offre un intérêt du même genre, mais plus restreint. Elle émane évidemment du fonds des reptiles et prend à parti trois députés progressistes, MM. Bamberger, Barth et Brœmel, qui, dans une autre brochure : *Contre le socialisme d'État,* avaient attaqué la politique économique de M. de Bismark. Le sujet n'y est traité que très superficiellement, et surtout au moyen d'une polémique personnelle très vive et d'appels au patriotisme du peuple allemand, à son dévoûment pour l'empereur, etc.

5. — L'ouvrage de M. Steinmann-Bucher, secrétaire de l'Union industrielle de la Régence de Cologne, sur les *Classes productives et leur futur rôle dans l'État,* renferme un plan complet d'organisation économique suivant les desiderata des conservateurs allemands hostiles à la liberté du travail. D'après l'auteur, une modification dans la représentation des intérêts économiques est nécessaire en Allemagne. Dans les Chambres de commerce qui la constituent actuellement, l'élément industriel et agricole est annihilé par la prépondérance de l'élément commercial. Ce qui le prouve, c'est que le plus grand nombre de ces chambres est hostile à la protection douanière réclamée par les produc-

teurs industriels et agricoles. La justice demande donc qu'on établisse une représentation spéciale pour chaque classe d'intérêts. Pour l'industrie, il faudrait instituer, dans chaque localité, des associations professionnelles groupant toutes les fabrications identiques ou analogues. Ces associations seraient fédérées et complétées par la représentation des ouvriers, l'arbitrage professionnel et un bailliage de l'industrie qui couronnerait toute cette organisation. Le même système pourrait s'appliquer au haut commerce. Pour le petit commerce et les métiers, on rétablirait les corporations, qui correspondraient entre elles et seraient sous la direction d'un bailliage de la corporation. Enfin, pour l'agriculture, on instituerait l'association des propriétaires fonciers de chaque commune avec un lien fédératif provincial et un bailliage de l'agriculture dans chaque province. Les quatre groupes de la production éliraient des Chambres économiques (*Gewerbekammern*), qui les représenteraient vis-à-vis de l'État. Pour les élections des députés du haut commerce et de l'industrie, on établirait des circonscriptions spéciales correspondant à l'importance de ces branches de l'activité économique dans chaque région. Pour les métiers, le commerce de détail et l'agriculture, on conserverait les circonscriptions territoriales existantes. Les Chambres d'une province formeraient le Conseil économique de la province. On établirait pour l'empire tout entier un Sénat économique. Ce Sénat se compléterait par l'adjonction de représentants des professions libérales : fonctionnaires, savants, médecins, etc., qui, eux aussi, seraient obligés de se grouper en corporations. Les corps ainsi constitués auraient pour mission de donner des avis aux pouvoirs publics et d'assurer l'ordre économique en proportionnant la production aux besoins, en réglant les prix et les salaires. Enfin, on pourrait arriver par là à former d'une façon rationnelle le corps électoral politique. Cet exposé nous paraît suffisant pour permettre d'apprécier les propositions de M. Steinmann-Bucher. En laissant de côté les détails d'organisation, dont plusieurs pourraient être appliqués utilement à des réformes moins ambitieuses, nous nous bornerons à exprimer la crainte qu'un tel plan, si l'on tentait de le réaliser, ne préparât une révolution économique dans le sens socialiste.

6. — En 1874, le docteur Schäffle, économiste d'une célébrité européenne, ancien ministre du commerce, en Autriche, fit paraître un opuscule intitulé : *Quintessence du socialisme*. Le but de ce travail était, suivant l'auteur, de décrire avec le plus de clarté possible le plan de réforme des collectivistes, pour en faciliter la discussion. Mais le docteur Schäffle exposait avec tant de complaisance les idées de Marx et de ses amis, se donnait tant de mal pour en écarter les obscurités et les impossibilités, enfin accordait de tels éloges à ses clients,

que tout le monde le crut converti au socialisme. En 1878 la police allemande mit son ouvrage à l'index. M. Malon, ancien membre de la Commune, le traduisit en français, en faisant sonner bien haut l'importance de la conquête que son parti venait de faire. Dans son ouvrage contre le collectivisme publié en 1884, M. Leroy-Beaulieu traita Schäffle absolument comme Marx, et fit même remarquer avec raison que, seul, il avait développé le côté positif du socialisme. Le public était sous cette impression, lorsque parut l'an dernier l'ouvrage dont nous avons à nous occuper et dont le titre signifie que le socialisme démocratique n'a aucune chance de succès. Schäffle avait-il changé d'opinion, ou bien avait-on mal compris son premier ouvrage? La lecture de sa brochure de 1885 nous a laissé cette impression que ni l'une ni l'autre de ces explications ne serait conforme à la vérité. Les dispositions de l'auteur vis-à-vis des adhérents de la démocratie collectiviste ne sont certainement pas les mêmes en 1885 qu'en 1874 : au lieu de renfermer des compliments à leur adresse, la seconde brochure est pleine de traits ironiques dirigés contre eux. Tout ce qui n'est pas économique dans leurs idées : système religieux et politique, conceptions philosophiques, etc., est réfuté avee vigueur. Mais, sur la question économique, l'attitude de Schäffle est bien différente. On pourrait résumer sa pensée en disant qu'il est très hostile à la démocratie et très sympathique au collectivisme, sous cette réserve qu'il ne croit pas son avènement réalisable immédiatement, ni d'une façon absolument complète et exclusive. La brochure de Schäffle est distribuée en trois parties sous forme de lettres à un homme d'État autrichien. La première a pour but de faire ressortir les différences entre le système démocrate socialiste et la politique *positive* qui est celle de l'auteur ; la seconde, de critiquer théoriquement la démocratie socialiste ; la troisième, d'indiquer les moyens pratiques de la combattre. Toutefois, pour avoir sur ce dernier point une idée complète des opinions de l'auteur, il faudrait lire plusieurs de ses autres ouvrages, notamment : *L'incorporation du crédit hypothécaire* et : *Les caisses de secours corporatives obligatoires*. Les points traités dans ces deux opuscules ne le sont pas dans la troisième lettre, qui ne renferme ainsi qu'une esquisse générale du plan de réforme sociale de l'auteur. Dans sa première lettre, Schäffle considère le socialisme non pas seulement comme un système économique, mais comme une conception d'ensemble embrassant la vie humaine tout entière. Ainsi compris, il signifie : athéisme en religion, république démocratique en politique, amour libre ou, tout au moins, relâchement du lien conjugal en morale, etc. Schäffle, qui se déclare théiste et presque chrétien, n'a pas de peine à montrer l'erreur et le danger de toutes ces aspirations.

La réfutation scientifique du socialisme démocratique qui fait l'objet

de la deuxième lettre est vigoureuse et intéressante. Avec raison Schäffle appuie sur cette idée que la production par l'État suppose une forte centralisation, et se trouve ainsi incompatible avec la liberté que rêvent les démocrates. Il fait remarquer que, dans ce système, les abus de pouvoir resteront possibles. Il aurait dû dire qu'ils seront plus fréquents que jamais puisque personne ne pourra les réprimer, l'État se trouvant alors partout juge et partie. Enfin il fait voir à quel point les idées antireligieuses et anarchiques des démocrates sont incompatibles avec l'existence d'une société quelconque. — Dans la troisième lettre, après avoir critiqué divers projets de réforme, surtout ceux de Lassalle, Schäffle arrive aux mesures qu'il juge nécessaires pour donner satisfaction aux classes déshéritées et les détourner du socialisme démocratique. Ses idées peuvent se résumer en quatre points : 1° politique coloniale active favorisant l'émigration ; 2° organisation fortement corporative de l'industrie avec assurance obligatoire des ouvriers; 3° faveurs à accorder à la conservation du patrimoine des paysans par l'ensemble de mesures exposées dans l'*Incorporation du crédit hypothécaire ;* 4° substitution de l'exploitation publique à l'exploitation privée *toutes les fois que le système capitaliste ne peut donner à l'intérêt général les deux satisfactions d'une plus haute productivité et d'une répartition passable.* Ainsi parle le socialisme d'Etat allemand, par la bouche de Schäffle, son représentant le plus accentué peut-être, mais aussi le plus logique et le plus remarquable comme talent et comme droiture. Son système conduit à l'abolition de la propriété individuelle dans un grand nombre de cas. Il lui suffit, pour rendre cette abolition légitime, que des abus soient constatés, et toutes les institutions de ce monde en renferment de graves. Ceux même qui ne voudraient pas aller aussi loin que Schäffle réclament d'importantes restrictions au droit de propriété par l'intervention très fréquente des pouvoirs publics. C'est la tyrannie des deux côtés, mais à des degrés divers. Ajoutons que l'application de ces théories serait plus dangereuse en France que partout ailleurs, parce que nous n'avons pas la sauvegarde de l'esprit de tradition et que, le despotisme des majorités étant irresponsable, est par là même le plus effréné.

7. — Ce que nous venons de dire des dispositions que Schäffle manifeste envers les collectivistes dans sa dernière brochure et des plaisanteries qu'il leur décoche explique bien leur animosité à son endroit. Aussi n'est-il pas étonnant que ceux-ci cherchent à prendre leur revanche et à le ridiculiser à leur tour. C'est le but de la publication de M. H. Bahr. Le titre qu'il a choisi, rapproché de celui que porte la brochure de Schäffle, forme un jeu de mots en allemand. Schäffle dit au socialisme qu'il manque de chances de succès; le socialisme lui

répond que M. Schäffle manque de perspicacité. Nous avons peu à relever dans cette polémique toute personnelle. Notons cependant que M. Bahr réussit fréquemment à faire ressortir des contradictions entre les *Lettres à un homme d'État* et les écrits antérieurs de Schäffle. Et cela s'explique aisément. Dans ceux-ci, Schäffle se plaçait au point de vue de la science économique pure. Dans les *Lettres,* il fait de la politique. Naturellement, son langage et, dans une certaine mesure, ses idées s'en ressentent; d'autant plus que les actes et les manifestes des socialistes allemands depuis 1874 ne sont pas faits pour concilier à leur cause la sympathie des honnêtes gens.

8. — Depuis 1867, on attendait la publication du deuxième volume du grand ouvrage de Marx, *Le Capital,* qu'on pourrait appeler sans exagération la Bible du socialisme contemporain. Marx est mort le 14 mars 1883, sans avoir pu diriger lui-même cette publication, sans même avoir mis la dernière main à son œuvre. Son ami Engels a recueilli les matériaux qu'il avait préparés et en a tiré le volume paru en 1885. Il nous avertit, dans sa préface, qu'il n'a rien ajouté comme fonds à l'œuvre de Marx et qu'il s'est borné à modifier la forme dans les passages où l'intelligence du texte le réclamait impérieusement. Nous avons donc affaire à un assemblage de fragments, et il en résulte que ce volume est bien inférieur au premier. Marx avait employé à la sophistique une intelligence de premier ordre; on peut même croire, en le lisant, qu'il arrivait à se séduire et à se tromper lui-même par ses raisonnements subtils où il fait miroiter les idées comme les plus grands stylistes savent faire miroiter les mots. Seulement ce genre d'exposition exige un art et un travail infinis. Là où ces deux conditions font défaut, la chute est profonde. C'est un peu ce qui arrive pour le volume dont nous parlons. La tournure d'esprit de son auteur et le genre de raisonnement qu'il préférait lui enlèvent d'ailleurs beaucoup de l'intérêt propre aux sujets traités. *Le Capital* est écrit *more geometrico;* c'est une suite de syllogismes. Dès lors toute la force de la démonstration est concentrée dans les prémisses. Celles-ci supposées vraies, il n'y a plus d'objections à faire et rien n'empêche d'ourdir à l'infini une trame de conclusions s'enchaînant les unes aux autres. Heureusement, Marx n'était pas seulement un logicien; il avait une intelligence très pénétrante et une érudition prodigieuse. Il a su parsemer ses ouvrages de vues très justes sur des points de faits et de rapprochements ingénieux entre les doctrines. C'est par là qu'il peut rendre des services à la science et compenser quelque peu le tort qu'il lui a fait par sa propagande néfaste sur les questions principales. La base de tous les raisonnements de Marx sur la propriété est sa théorie de la plus-value exposée dans le premier volume. Cette théorie attribue au travail seul le pouvoir de produire la valeur et, par conséquent, le

droit à la valeur produite. « Supposez, nous dit Marx, la machine à filer la plus parfaite, supposez à côté d'elle du coton brut; tant que la main de l'homme ne mettra pas en rapport ces deux éléments matériels, aucun changement ne s'opérera dans leur être physique, et leur valeur n'augmentera pas. Bien plus, si cet état de choses persiste un certain temps, il y aura détérioration et perte de valeur pour la machine et pour le coton. Puisque ces objets, par eux-mêmes, ne peuvent accroître leur propre valeur, celui qui en est propriétaire n'a pas droit à la plus-value qui résulte du travail d'autrui. S'il s'empare d'une partie de cette plus-value; si le propriétaire d'une usine empoche chaque année cent mille francs, c'est cent mille francs qu'il vole à ses ouvriers, et ce vol généralisé est la source de l'accroissement incessant du capital. » Il est facile de voir par où pèche ce raisonnement; on comprend qu'il y a une différence entre le résultat obtenu par l'ouvrier qui n'aurait que ses bras et celui qu'obtient l'ouvrier à l'aide d'une machine. Le propriétaire qui fournit le moyen de multiplier les fruits du travail a droit à une rémunération en échange de ce service. Nous n'insisterons pas, nous réservant d'examiner ailleurs et de discuter à fond l'œuvre de Marx. Cette explication suffira pour permettre de suivre le sommaire du deuxième volume. Le premier avait pour objet la production; celui-ci roule sur la circulation du capital. La première partie débute par la réduction en formules algébriques de la théorie de la plus-value qui s'accroît indéfiniment, d'après Marx. Le capital-argent se transforme en capital-marchandise. Celui-ci s'incorpore la plus-value qui se réalise par une nouvelle transformation en capital-argent, et ainsi de suite. Après cette exposition, il étudie les frais de la circulation qu'il distingue en circulation matérielle ou transport susceptible d'engendrer une plus-value et circulation idéale ou commerciale à laquelle, naturellement, il refuse ce pouvoir. Dans la deuxième partie, il s'occupe du capital fixe et du capital circulant, et compare sa doctrine sur ce point à celle d'Adam Smith et de Ricardo. Puis il étudie plus spécialement l'échange du capital variable; c'est ainsi qu'il nomme la force de travail de l'ouvrier. La troisième partie a trait à la reproduction et à la circulation de la masse du capital social. C'est une vue d'ensemble des phénomènes économiques; elle renferme bien des choses curieuses sur la monnaie, les crises, les rapports du capital et du revenu, etc. Enfin, le volume se termine par la mise en formules de la théorie de l'accumulation toujours croissante du capital, théorie que les capitalistes, hélas! ont trop de raisons pour ne pas admettre aujourd'hui. Dans sa préface, Engels annonce la publication prochaine du troisième volume.

9. — Le premier ouvrage de statistique qui s'offre à notre examen est un travail très important. Fidèle à son titre : *La vie économique des*

peuples, manuel de la production et de la consommation, il forme une encyclopédie statistique aussi complète que minutieusement composée. Les économistes et les hommes politiques y trouveront une masse énorme de renseignements utiles. On en jugera en parcourant les titres des chapitres : I, Produits alimentaires et matières premières du règne végétal. II, Produits du règne animal. III, Produits minéraux. IV, Agents chimiques de l'industrie. V, Agents mécaniques. VI, Participation des divers peuples au commerce du monde. VII, Monnaie et crédit. VIII, Moyens de transports et de communications. IX, Organisation du monde économique. X, Émigration et colonisation. Table alphabétique des matières. Tables des poids et mesures.

10. — Le livre de M. Max Wirth sur *La Hongrie et ses richesses naturelles* s'adresse au grand public et a pour but de le familiariser avec les hommes et les choses de ce beau pays. Il tient à la fois de l'ouvrage de statistique et du guide. Aussi ne renferme-t-il sur les questions spécialement économiques, l'industrie, le commerce, que des renseignements sommaires et qui n'ont rien d'original. Mais la description du sol, des ressources et des agréments qu'il offre à ses habitants est très développée et présentée sous une forme agréable.

11. — L'ouvrage de M. von der Leyen sur les chemins de fer américains nous offre une série d'aperçus très instructifs sur leur origine, le contrôle que l'État exerce sur eux et enfin les incessantes guerres de tarifs auxquelles ils se livrent. Parfois elles se terminent par la coalition des intérêts rivaux. Mais ce procédé, suivant M. von der Leyen, a peu de chances de se généraliser, et la continuation de la lutte lui paraît plus probable. L'abaissement des tarifs qui en résulte est surtout sensible pour le transport des grains, et M. von der Leyen voit dans ce fait une des principales causes de souffrance pour l'agriculture européenne. Signalons encore dans son livre ce qui a trait aux débuts si difficiles de la ligne du Nord Pacifique et aux chemins de fer de New-York. Ce qu'il en dit ajoute à ce que nous savions déjà de l'incroyable corruption à laquelle sont descendus les fonctionnaires de cette ville.

12. — Le sujet traité par M. S. de Waltershausen : *L'influence des progrès de la technologie sur les corps de métiers en Amérique* est pour nous d'un intérêt encore plus immédiat que celui dont s'est occupé M. von der Leyen. Sous ce titre, en effet, M. S. de Waltershausen expose l'état actuel de la question ouvrière de l'autre côté de l'Atlantique. Sans doute, les conditions économiques et morales au sein desquelles grandit la société américaine diffèrent beaucoup de celles où se trouve l'Europe. Aux États-Unis, la production matérielle occupe la population presque tout entière; elle se développe sur un sol riche et vierge; enfin la routine n'existe pas et les perfectionnements dans le matériel d'ex-

ploitation agricole ou industrielle sont adoptés par tout le monde au moment même où ils sont imaginés. D'un autre côté, le mobile de l'intérêt pécuniaire y est dégagé de toutes les entraves que lui créent, en Europe, les mœurs et les traditions, et n'a d'autre frein que l'idée du devoir. Mais cette extrême simplification de la vie commence à pénétrer dans les habitudes de tous les peuples civilisés. Les progrès de l'américanisme sont incessants, et les mœurs des travailleurs yankees seront les nôtres demain. Disons tout de suite qu'après avoir lu M. S. de Waltershausen, nous sommes portés à nous inquiéter vivement de cette perspective. Son livre laisse l'impression que l'antagonisme social est encore plus développé aux États-Unis qu'en Europe. La soif de l'or alimente là-bas une guerre sans merci entre patrons et ouvriers et encore, selon la remarque de l'auteur, la tactique des ouvriers dans cette guerre d'un nouveau genre est encore dans l'enfance. A quoi arriveront-ils lorsqu'elle sera perfectionnée? L'ouvrage de M. S. de Waltershausen est divisé en quatre parties d'inégale importance. Les trois premières, comprenant chacune environ cent pages, ont pour titres : *Contribution à l'histoire des associations professionnelles ouvrières aux États-Unis; Dissolution et remplacement de ces associations; Instruments de combat et moyens de conciliation dans la lutte contre le capital.* La quatrième, beaucoup plus courte, traite des caisses de secours. Enfin le volume se termine par trois index : 1° une bibliographie des ouvrages américains sur la question ouvrière comprenant 106 numéros; 2° une liste des principaux journaux ouvriers qui se publient aux États-Unis; 3° l'énumération des 205 grèves importantes qui y ont éclaté de novembre 1879 à octobre 1880, avec indication de l'issue de chacune d'elles. L'auteur est très sobre d'appréciations; il se borne, en général, à réunir sur chaque sujet, un grand nombre de faits choisis parmi les plus significatifs, en signalant les sources, toujours très sûres, où il a puisé ses informations. Nous ne trouverions à lui reprocher qu'un certain défaut de méthode ou plutôt une élaboration incomplète de ses matériaux qui ne permet pas toujours au lecteur de trouver réunis les renseignements ayant trait à une question donnée. Mais c'est là une tache bien légère, eu égard à la valeur de l'ouvrage, comme riche accumulation de faits économiques sur un sujet nouveau et difficilement abordable. Dans la première partie, nous signalerons : l'évaluation à 7 ou 800,000 du nombre des ouvriers américains appartenant à une association locale, nationale ou internationale; l'étude sur W. Sylvis, qui dirigea le parti ouvrier pendant quelques années, et avait réussi, au moment de sa mort, en 1869, à grouper 100,000 personnes sous la bannière de la *National Labor Union*. C'est une figure attachante que celle de ce pauvre ouvrier désintéressé et religieux, qui n'avait rien de nos sectaires européens, mais qui, faute d'une instruc-

tion économique suffisante, en vint à mêler, dans le programme de son parti, des utopies comme la suppression de la monnaie métallique à des revendications très raisonnables. Cette première partie se termine par le récit de la lutte soutenue pour la limitation à huit heures de la journée de travail. A force de persévérance, les ouvriers ont obtenu ce qu'ils désiraient. Le 1er mai 1886 était le jour fixé pour un ensemble de manifestations qui devaient contraindre les entrepreneurs à céder. Ces manifestations ont eu lieu; mais les chefs d'industrie ne les avaient pas attendues pour acquiescer à la demande des ouvriers, et cette durée de huit heures est actuellement admise partout en principe. L'intérêt de la deuxième partie se concentre dans les détails que nous fournit M. de Waltershausen sur la fameuse association des *Chevaliers du travail* qui a remplacé la plupart des autres. Elle compte 4 à 500,000 membres sous l'autorité d'un grand-maître, contrôlé lui-même par un conseil de cinq personnes. Le programme des *Chevaliers du travail* est vaste : il embrasse le redressement de tous les torts faits au travail manuel ou intellectuel. L'association s'étend sur le territoire entier des États-Unis et a des ramifications en Belgique et en Angleterre. Son chef actuel, M. Powderly, professe une grande modération et se déclare même opposé aux grèves. Mais qu'arriverait-il le jour où il plairait, soit à lui, soit à son successeur, d'abuser pour la guerre sociale de la formidable puissance dont il dispose? D'un autre côté, les ouvriers pourraient-ils se défendre contre des entrepreneurs avides sans une organisation de ce genre? On se prend à en douter lorsqu'on lit le récit des luttes incessantes qui surgissent en Amérique entre le capital et le travail, récit qui fait l'objet de la troisième partie. Un trait qui les caractérise, aux États-Unis, c'est le *Boycottage,* inventé en Irlande, mais perfectionné en Amérique. Il consiste à mettre en interdit un atelier, un magasin ou même un journal, comme cela est arrivé pour *la Tribune,* un des grands journaux de New-York, qui a beaucoup souffert de ce procédé. Cet incident a même exercé une influence notable sur le résultat des dernières élections présidentielles. *La Tribune* ayant pris parti pour M. Blaine, les ouvriers se sont tournés contre lui et ont contribué au triomphe de M. Cleveland. Une feuille spéciale, fondée en 1884 et qui, en 1885, comptait 30,000 abonnés, sert d'organe aux Boycotteurs. Naturellement les Américains usent aussi des grèves, et l'absence d'une armée nombreuse rend l'ordre difficile à maintenir dans ce cas, surtout lorsque des désordres éclatent dans certaines villes comme Chicago qui, sur 600,000 habitants, compte 200,000 Allemands, la plupart socialistes. De tout temps, du reste, le parti socialiste américain s'est recruté dans la nationalité allemande. M. de Waltershausen termine son ouvrage par un aperçu sur les efforts qu'on fait, aux États-Unis, pour établir soit une échelle des

salaires, soit des comités d'arbitrages, et enfin examine l'état actuel des caisses de secours. Une même cause a, jusqu'ici, entravé l'essort de ces trois institutions, c'est l'instabilité économique : elle résulte des progrès incessants de la technologie et des fréquents changements de métier et de résidence qu'occasionnent l'immensité du territoire et le caractère aventureux de ses habitants. Signalons cependant (p. 287) les statuts du Comité d'arbitrage des fabricants de chaussures de Cincinnati qui fonctionne avec succès.

ED. GOUTAY.

POÉSIE

1. *Grand Dictionnaire des rimes françaises*, par F. MORANDINI D'ECCATAGE, enrichi des nouveaux termes de la langue, de tous ceux provenant des langues étrangères, et donnant pour la première fois la définition spéciale de tous les termes en général. Paris, Ghio, 1886, in-8 de 508 p. 10 fr. — 2. *Les Chants du Cavalier*, par ÉDOUARD CAVAILHON. Paris, Vanier, 1886, in-12 de 345 p. 3 fr. 50. — 3. *Roses et Pâquerettes*, par H. TICHY. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 176 p. 3 fr. 50. — 4. *Marines et Paysages*, par le même. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 138 p. 3 fr. — 5. *Ébauches poétiques*, par le même. Paris, Jouaust, 1886, in-8 de 173 p. 3 fr. 50. — 6. *Les Ailes du Rêve*, par HENRI BERNE. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 222 p. 3 fr. — 7. *Poésies*, par RAPHAEL-GEORGES LÉVY. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 280 p. 3 fr. — 8. *Dominique*, par SYLVANE. Paris, Jouaust, 1886, petit in-12 de 30 p. 1 fr. — 9. *Les Héliotropes*, par FERNAND FOUQUET. Paris, Vanier, 1886, in-16 de 60 p. 1 fr. 50. — 10. *Le Volontaire*, par ALEXANDRE HURÉ, avec une eau-forte de L. FLAMENG. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 31 p. 2 fr. — 11. *Les Gloires de la France*, par X. X. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-18 de 35 p. 1 fr. — 12. *A temps perdu*, par JULES COUGNARD. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 139 p. 3 fr. — 13. *La Chance du Triumvir*, par H. HOORNAERT. Gand, Leliaert, 1886, in-8 de 16 p. — 14. *Horace. Odes*. Traduction en vers par ERNEST DE CHAMPGLIN. Paris, Lemerre, 1885, in-18 de 278 p. 3 fr. — 15. *Les Proverbes de Salomon*, mis en vers français par A. J. LAFARGUE. Tournai, Desclée, 1886, in-12 de 215 p. 2 fr. 50. — 16. *Souvenirs et Fantaisies*, par H. VILLARD. Paris, Jouaust, 1885, in-12 de 48 p. 1 fr. 50. — 17. *Les Cantilènes*, par JEAN MORÉAS. Paris, Vanier, 1886, in-18 de 147 p. 3 fr. 50. — 18. *Du Printemps à l'Automne*, par MONNIER DE LA MOTTE. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 180 p. 3 fr. — 19. *Chansons. Monologues. Chansons à dire. Fantaisies*, par OCTAVE PRADELS, avec une préface d'ARMAND SILVESTRE. Paris, Ollendorff, 1886, in-12 de 286 p. 3 fr. 50. — 20. *Les Rats et les Grenouilles*, par LUCIEN BERTHEREAU. Paris, Jouaust, 1885, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 21. *Chants de Rénovation. L'Orgie et l'Avenir*, par E. DE VILLEDIEU. Paris, Jouaust, 1885, in-8 de 86 p. 2 fr. 50. — 22. *Brises du soir*, par MAURICE FRANÇOIS. Paris, Vanier, 1886, in-16 de 75 p. 2 fr. — 23. *Dernier Amour*. Poésies posthumes de LOUIS LACOMBE. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 163 p. 3 fr. — 24. *Les Ressouvenirs*, par FERDINAND DUGUÉ. Paris, Ollendorf, 1886, in-8 de 265 p. 7 fr. 50. — 25. *Un mystérieux Amour*, par DANIEL LESUEUR. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 271 p. 3 fr. 50. — 26. *Tendresses et Cultes*, par ÉMILE TROLLIET. Paris, Ghio, 1886, in-18 de 316 p. 3 fr. 50. — 27. *Amours défunts*, par LOUIS DE CHAUVIGNY. Paris, Ollendorff, 1886, in-18 de 203 p. 3 fr. 50. — 28. *Violette et Sylvain*. Poème-idylle, par Mlle A. MONTAUDRY. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 236 p. 3 fr. 50. — 29. *Les Destinées. Anna et Loïc*, par ALBERT VARET, avec deux dessins de V. VIDAL et A. BOULARD fils. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 156 p. 3 fr. 50. — 30. *Aux Champs*, par PAUL HAREL. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 159 p. 3 fr. — 31. *La Chanson de Roland*, par AMÉDÉE JUBERT. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de XXIV-173 p. 3 fr. 50. — 32. *Le Dragon rouge, offert aux mânes des Gaulois. Réparation due à nos pères. Les vrais Romains*, par DAMCAVALD. Paris, Giraud, 1886, in-12 de VIII-453 p. 3 fr. 50. — 33. *Le Livre des Ames*, par M. ZENON-FIÈRE. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 205 p. 3 fr. 50. — 34. *La Vie et la Mort*, par JEAN

RAMEAU. Paris, Giraud, 1886, in-12 de 326 p. 3 fr. 50. — 35. *A travers la Vie*, par FRANCIS PITTIÉ. Paris, Lemerre, 1885, in-18 de 236 p. 3 fr. — 36. *Le Dieu dans l'homme*, par JEAN AICARD. 2e édit. Paris, Ollendorf, 1885, in-12 de xv-300 p. 3 fr. 50. — 37. *Le Prisme*, par SULLY PRUDHOMME. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 173 p. 3 fr.

1. — J'ai cette faiblesse — d'aimer la rime. Hugo, Théophile Gautier, Théodore de Banville et la nouvelle école nous ont, sur ce point, accoutumés à de telles richesses qu'à défaut de bracelets d'or, nous réclamons pour le vers au moins l'agrafe d'argent. Je l'avoue, une rime médiocre me gâte les meilleurs vers. Au demeurant, peuvent-ils être bons sans belles rimes? Je ne le crois pas. Or, le nombre est prodigieux de braves gens qui ne savent pas rimer. Voici, par exemple, M. Édouard Cavailhon qui accouple *palais* et *fusillés* (p. 102), *Thiers* et *financiers* (p. 165); — M. Tichy : *grec* et *correct* (p. 95); — M. Henri Berne : *foi* et *droit* (p. 31), *appelles* et *éternelle* (p. 55); — M. Sylvane : *printemps* et *pourtant* (p. 17), *partout* et *genoux* (p. 21), *veux* et *vœu* (p. 22); — M. Raphaël Lévy : *mot* et *rondeau* (p. 20), *Hugo* et *rameau* (p. 22), *vint* et *rien* (p. 217), etc., etc... Quand on rime de la sorte, d'ordinaire on ignore la prosodie et, le plus souvent, la grammaire; ce qui est un cas pendable. N'est-ce pas un peu le vôtre, M. Cavailhon? Je recommande à tous le *Dictionnaire des rimes* que vient de publier M. Morandini d'Eccatage. On n'y trouvera pas seulement les mots classés par rimes; on y trouvera encore la qualité de chacun, son genre, sa signification, soit propre, soit figurée. C'est tout ensemble un dictionnaire des rimes et un dictionnaire français. Quelles minutieuses recherches et quel patient labeur il a fallu pour mener à bien un tel ouvrage!...

2. — Revenons à M. Cavailhon. J'ai relevé dans les *Chants du Cavalier* d'étranges métaphores, — entres autres celle-ci :

> Travail, paix et progrès, civilisation,
> Sont les jalons humains que la France reflète
> En son cœur généreux...

Un cœur qui reflète des jalons!... — Peut-on bien dire de l'Académie qu'elle est une vieille marquise au jabot « parsemé de tabac », quand soi-même on commet le jargon que voici :

> ... Un mot d'amitié
> Me rendra doux l'espoir de retrouver encore
> Celle qui n'accueillit *que comme* par pitié
> Mon amour...

Voilà un « que comme » qui venge joliment la vénérable douairière.

A coup sûr, et à un autre point de vue, l'Académie ne décernera point un prix de vertu aux *Chants du Cavalier*. Tout en gourmandant Silvestre de ses grossièretés et Zola de ses obscénités, M. Cavailhon tâche d'être égrillard. Il arrive à être graveleux.

J'ai noté dans les portraits politiques, çà et là, d'heureuses rencontres. M. Ferry n'est pas flatté :

A plat ventre comme un serpent
Et visqueux comme une limande...

3, 4 et 5. — C'est aux jésuites que M. H. Tichy donne son coup de pied. Tous « les Loyola » rampent « dans l'ornière ». Tant que l'Église continuera d'imposer aux prêtres le célibat, le doux rimeur de *Roses et Pâquerettes* ne dormira pas tranquille. Cf. *la Veuve du Curé*. « La bonne vieille morale » elle-même ne trouve pas plus grâce devant lui que la discipline cléricale. Péchez d'abord, mariez-vous ensuite. Cf. *Un Poème de chaque jour*. Les cérémonies de l'église, il en rit. Cf. *Messe en plein air*. Ces nouveautés sont exprimées dans une langue facile et flasque, de prime jet sans doute, mais banale. C'est par hasard que les vers tombent bien ou qu'ils sont légers et guillerets. Les *Marines* ne sentent guère la mer et les *Paysages* n'exhalent point la saine odeur des bois.

6. — Il en va autrement des poésies de M. Henri Berne : *Les Ailes du Rêve*. C'est le chant des blés, des prés, des arbres, des eaux.

Par les épis aux vastes plaines
Court un frisson.
L'arbre chante, dans les haleines,
Une chanson.

L'étang que fait trembler la brise,
Silencieux,
Dans son miroir reflète et brise
L'azur des cieux.

La fleur jette au vent les aromes,
Et les roseaux
Voient la brume, en mouvants fantômes,
Frôler les eaux.

On entend aussi dans ces vers les bruits de la montagne; on y jouit des clartés mourantes de l'automne. Le soleil se couche dans le Léman; la lune a, comme dans Virgile, d'aimables silences, des silences amis. Le crépuscule matinal est doux, si le vent du soir est triste. Ce serait toujours charmant, si le poète était plus varié dans l'expression de ses rêves, et si, trop souvent, le cadre n'étouffait le tableau. Trop souvent aussi des locutions familières à Victor Hugo nous font remarquer que le jeune poète ne parle pas encore sa langue : — « Le matin, marcheur mystérieux... Le vent, clairon de l'abîme... Quelqu'un d'invisible au fond de la tourmente... » Enfin le vers de M. Henri Berne est habituellement trop chargé.

La vague *bleue* et *calme*, au chant *montant* de l'onde,
La berce, comme au bruit *expirant* d'un sanglot.

Outre la surcharge des épithètes, outre la *vague* qui a le tort de faire

double emploi avec *l'onde*, j'avoue que je n'aimerais guère à être bercé par un sanglot.

7 et 8. — M. Sylvane (ce monsieur ne serait-il point une femme ?), M. Raphaël Georges Lévy et M. Fernand Fouquet riment aussi mal les uns que les autres. M. Lévy plaide lui-même les circonstances atténuantes :

. . . . . Un poète
N'est pas maître de ce qu'il dit,
Et quand il commence un écrit,
Il faut aussitôt qu'il y mette
Tout ce qui lui passe au cerveau...

Ailleurs le poète (?) se confesse :

Le style est plat et lourd, la rime insuffisante...

La confession n'a pas toujours, comment dirai-je ?.. — cette innocence. Le collégien ou le volontaire jette sa gourme.

M. Sylvane est sympathique, comme M. Lévy est bon garçon. Il est fâcheux que platitude ne soit pas synonyme de simplicité et que les vers suivants soient de la prose, de mauvaise prose :

On l'a mis, comme un vieux, en non-activité.
Rose dit que du sort ce n'est qu'une malice
Pour qu'il puisse être heureux...

9. — Les *Héliotropes* de M. Fouquet, trop pressés d'éclore, ont été à demi gelés; ils n'ont guère la force de se tourner vers le soleil.

Je me souviens du temps
Où très heureux et très contents
Des vers que nos jeunes cervelles
Pondaient, sans trop savoir pourquoi,
Nous voulions déjà faire loi...

Trop tôt pondus; quelques poils follets, peut-être quelques plumes, pas d'ailes; quelques gloussements ou pépiements, pas de voix.

10. — M. Alexandre Huré essaie bien d'affermir sa voix, mais il y a un tremblement qu'il ne maîtrise pas, et aussi des larmes. Le *Volontaire* est parti pour l'Extrême-Orient le cœur plein de la France et plein d'espoir. Il s'est battu vaillamment. Il est blessé. Il est à l'ambulance. Il songe à la terre natale, — hélas ! si loin, et à sa mère... Passe une voile... Où l'emporte la brise ? Passe un oiseau... Où va cette hirondelle ? Oh ! s'il pouvait, lui aussi, s'embarquer, s'envoler !.. Ses vœux sont exaucés, l'ancre est levée, il cingle vers la France et vers sa mère...

Sécurité trompeuse ! ah ! je frémis ! quel mal
Me terrasse et me tue ?..
Peste au triste renom...

Il meurt...

Ma France, adieu !... ma mère !

Ces pages, assez bien rimées, seraient plus émouvantes s'il y avait

moins d'exclamations, moins de recherches. Quelques strophes s'élancent, mais retombent vite. Une très belle gravure du maître aqua-fortiste, M. Léopold Flameng, achève de donner à cette plaquette un cachet vraiment artistique.

11. — Le patriotisme ne suffit pas pour être poète. L'idée de cette autre plaquette : *Les Gloires de la France,* est très bonne. Des chœurs alternés chantent les grandes villes : Paris, Lyon, Marseille; les provinces : Bretagne, Alsace et Lorraine, Algérie; les siècles : moyen âge et le dix-septième siècle; les victoires : Soissons et Tolbiac, Marignan, Rocroi, Austerlitz; les vertus : la Vaillance, la Générosité, la Justice, la Charité. Mais, la langue est pauvre et la prosodie indigente :

J'ai Suchet l'intrépide à *donner* à l'histoire... .

Les deux vers suivants, pour avoir treize pieds, n'en marchent pas mieux :

Et du grand Massillon l'harmonieuse cadence...

. . . . . .

L'ombrage mystérieux des vieux chênes druidiques...

A qui voudrait faire représenter ce petit poème, en costumes, l'auteur donne des indications précieuses et très précises.

12. — Bien des prosaïsmes, également, dans le mince recueil de M. Jules Cougnard : *A Temps perdu.*

Ah ! n'allez, Monseigneur, pas vous mettre en courroux...

. . . . . .

Et notre âme s'aperçoit
De ce qu'était peu de chose
Ce rêve qui s'envola...
Ça n'était-il que cela ?

Vous faites mal, très mal, l'enjambement; c'est un cahot, vous roulez dans la fondrière, et voilà le char embourbé. Les *Vers pour Reine* et les *Enfantines* sont suaves, presque susurrants, d'une allure molle, nonchalante, qui n'est pas pour déplaire en un tel sujet. Mais ce qui est tout à fait déplaisant en M. Cougnard, c'est le sectaire. Vous êtes de Genève, monsieur; il y paraît.

En dépit de ses passions huguenotes, l'auteur de ce volume a du talent. Sous ombre de modestie, il nous déclare en vers charmants qu'il n'est point fait pour les hauteurs et qu'il séjournera à mi-coteau :

Puis le soir venu, fermant nos volets,
Nous cisèlerons, sous la lampe intime,
Des sonnets rêveurs, de fins triolets
Où danse la rime.

. . . . . .

Si nul ne les voit ces vers impar*faits*,
Bulles de savon, qu'une brise emporte,
C'est si doux déjà de les avoir *faits :*
Le reste? Qu'importe!

13. — *La Chance du Triumvir,* c'est de rencontrer un poète qui éternisera sa gloire. La chance d'Auguste, c'est de rencontrer Virgile. Chacun se rappelle la scène, elle a été décrite à merveille par Chateaubriand et par Sainte-Beuve. Dès les premiers vers, Octave est charmé. Non, on n'a point exagéré la valeur du poète :

Jamais on n'écrivit dans la langue latine
Des vers larges et clairs d'une allure plus fine,
Théocrite est peut-être au fond, mais à coup sûr,
On sent l'odeur des blés, on voit luire l'azur;
Quels tableaux ravissants! vraiment on croirait être
Assis près des bergers à l'ombre du grand hêtre.

Tous les vers de M. Hoornaert ne valent pas ceux que j'ai cueillis, mais ceux-là sont bons.

14, 15 et 16. — De Virgile à Horace... J'aurai fait déjà de la traduction des *Odes,* par M. Ernest de Champglin, un éloge qui n'aura rien de banal quand j'en aurai dit qu'elle est facile, élégante et presque toujours fidèle.

D'Horace au Livre des *Proverbes* il y a loin. J'aime qu'un prêtre emploie à traduire les livres saints le don de poésie qu'il a reçu de Dieu, le *talent* que tant d'autres enfouissent. M. l'abbé Lafargue est un ouvrier très habile et un homme de goût. Il m'est revenu qne M. Sully Prudhomme l'a fort loué, notamment de ses rimes. Je le louerai moi-même du tact que révèle le titre qu'il a choisi : « Les Proverbes de Salomon » *mis en vers.* Ainsi faisait La Fontaine, qui n'avait pas traduit mais imité Ésope.

Ce sont les poèmes liturgiques (Psaumes de la Pénitence, Psaumes des vêpres et les Hymnes) que met en vers M. H. Villard. Il aime aussi les classiques profanes, et nous ne l'en blâmons pas. Ce double amour est visible en tous ses ouvrages. Ses *Souvenirs* et ses *Fantaisies* elles-mêmes s'en ressentent. Ce lettré est manifestement un chrétien. Je signale sa lettre à Louis Veuillot; elle est d'une touche légère et d'une ironie qui, pour être fine, n'en mord que mieux.

17. — Que dirai-je de M. Jean Moréas, le déliquescent?

Le soir n'est plus des ganses et de la ganse...
. . . . . .
Surpris les essors aux embûches malitornes.
Les cerfs s'en sont allés la flèche emmi les cornes,
Aux durs accords des cors les cerfs s'en sont allés.
Et nous sommes au bois la Belle dont les sommes
Pour éternellement demeureront scellés...

Comprenez-vous?... — Ni moi non plus... — Jean des Figues « l'ensoleillé », autrement dit M. Paul Arène, écrivait de ces ultra-modernes, il y a déjà longtemps : « De sens... pas l'ombre; mais les pages y ruissellent de mots chatoyants et sonores, de mots de toutes les couleurs. On

voit des passages gris où il n'y en a que de bleus, d'autres tristes où il n'y en a que de jaunes... » Le suprême de la déliquescence, c'est de juxtaposer certains vocables musicaux, sans valeur logique et n'ayant pas d'autre signification qu'une note, des accords de sons ou d'habiles dissonances.

O Souvenances, ô regrets de l'heure brève,
Souvenance, regrets de l'heur. O rêve en rêve.

18. — M. Monnier de la Motte est à cent mille lieues des déliquescents. Les fables qu'il a perpétrées ne sont pas plus médiocres que d'autres. Quant à ses contes, ils ne sont pas légers, et pour être licencieux, voire impies, ils ne sont pas spirituels. La haine de M. Monnier pour l'*Univers* et les jésuites n'est point dangereuse, étant distillée de main lourde :

Être riche avant tout !.. Passion ou folie
Par quoi l'espèce humaine est troublée ou salie
Plus que jamais peut-être à présent ; oui, si bien
Que l'homme en est très sou — vent au dessous du chien.

19. — Les chansons, monologues et fantaisies de M. Octave Pradels sont d'un autre acabit, du moins pour la forme, car le fond !... Écoutez M. Armand Silvestre dans la préface qu'il a cousue au volume : ... « Vous voulez de la bonne fantaisie gauloise, un peu risquée, et faite pour amuser les bonnes gens pas bégueules... Vous trouverez celle-là dans ce livre... » A qui sait lire, salut ! — Il ne nous en coûte pas de reconnaître qu'il y a des monologues amusants, des couplets désopilants, deux ou trois chansons héroïques qui sont peut-être des odes et des fantaisies gracieuses sur de vieux rythmes rajeunis.

20. — De l'idée de M. Berthereau, M. Pradels eût fait une chanson et La Fontaine une fable. M. Berthereau a composé une sorte de poème homérique, une Batrachomyachie... pour quoi nous apprendre ? Qu'ici-bas un repos sans trouble et sans fin est une chimère, que le monde continuera à marcher de notre temps comme il a fait avant nous, que l'on verra toujours des discordes intestines et des guerres extérieures, que le mal durera aussi longtemps que le bien, par conséquent aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la machine ronde. Ce combat de rats et de grenouilles parut pour la première fois en 1851. Il avait pour préface ce distique :

A tous ceux qui liront ce livre que voici,
L'auteur n'a rien à dire ici.

M. Lucien Berthereau réédite son ouvrage ; il n'a pas tort. Encore bien que le poème soit un peu long, il y a nombre de vers alertes et spirituels ; il y a du bon sens et du goût : rares oiseaux.

21. — Le goût manque, et c'est dommage, à M. de Villedieu. Sa poésie l'emporte et le précipite. Le bouillant rimeur continue ses *Chants de*

Rénovation. C'est la fausse science qu'il saisit à la gorge, c'est le césarisme qu'il piétine, c'est la foule imbécile et sauvage qu'il veut museler. Il est regrettable que M. de Villedieu fasse si bon marché de la langue poétique. Le mot, le rythme et la rime, le style enfin, sont de première nécessité dans le vers. Écrivez simplement, sobrement, en artiste si vous le pouvez, et vos affirmations catholiques n'en retentiront que mieux dans la mêlée sociale. Je ne veux pas oublier de faire savoir aux lecteurs du *Polybiblion* que je n'ai point rencontré de vers faux dans le nouveau recueil.

22. — M. Maurice François ne se préoccupe guère des destinées du monde.

Chacun chante ce qu'il adore :
Celui-ci les oiseaux siffleurs,
Celui-là l'éclat de l'aurore,
Un autre le parfum des fleurs.

Moi qui rêve du grand bois sombre
Où le poète va s'asseoir,
Quand la nuit verse à flot son ombre,
Je chante les *Brises du Soir*.

Ce prélude donne bien la note. De petits vers aimables, innocents, simples et qui parfois voudraient oublier que, semblables à l'agneau de La Fontaine, ils tètent encore leur mère. Pareillement encore, ils bégaient et s'imaginent (en rêve) que *bien* rime avec *terrain* (p. 46), *claire* avec *mystère* (p. 24). « Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira bientôt... »

23. — Sous ce titre : *Dernier amour*, la veuve de Louis Lacombe publie les vers que son mari, le musicien, écrivait pour elle. L'impression de ces poésies posthumes est délicate et noble, presque toujours pure. Il y a, çà et là, des pièces empreintes d'une tendresse qui ne se dément pas, mais un peu désabusée. A mesure que Louis Lacombe avance dans la vie, il se rapproche, à travers les mécomptes et les tristesses, du Dieu consolateur, du Dieu bon :

A l'âge où l'on subit le doute, cette épreuve,
Où lasse de souffrir, l'âme entière s'abreuve
Aux flots des désillusions,
Et se demande enfin où tant d'efforts la mènent,
En écoutant tinter les heures qui s'égrènent
Comme de folles visions;

A cet âge, le mien ! malgré le temps qui ronge
Pour les jeter aux vents mes jours comme un vain songe,
Mon front s'emplit de plus de foi;
Oui, je me crois plus près de la clarté suprême,
Plus voisin de celui que j'adore, que j'aime,
Et qui mit une flamme en moi !

On sent quelquefois l'influence de Victor Hugo dans les vers de Louis Lacombe, du Victor Hugo des bons jours, — des *Feuilles*

d'automne, quelquefois aussi du Victor Hugo des *Contemplations*, comme dans la première strophe de la pièce intitulée : *A Elle*.

Toute matière est un vase
Où s'agite quelque esprit;
Le roc a ses jours d'extase...
Etc...

Oserai-je formuler une autre réserve, de nature plus délicate? La chère survivante n'aurait-elle pas dû se rappeler que les vers de son mari n'étaient pas destinés à la publicité? A tout le moins, n'aurait-elle pas dû retrancher quelques morceaux où la passion qu'elle a inspirée au bien-aimé défunt se traduit par de certaines expressions — un peu bien vives?

24. — J'en dirai autant et plus encore de M. Ferdinand Dugué. Ses *Ressouvenirs* ne sont pas grossiers; ils ne sont pas chastes non plus. Ce n'est pas seulement l'amour qui les remplit, c'est la volupté. L'auteur est religieux, mais à sa manière. Son Christ n'est pas

Le Christ de Loyola, le Dieu des châtiments,
Le roi dominateur, le juge impitoyable
Auquel on n'obéit que par la peur du Diable...

C'est le Christ de Renan, un Christ mutilé. Son évangile, c'est *La Vie de Jésus :* bergerie et bucolique.

Au point de vue de l'art, outre la monotonie, il faut bien confesser le délayage. De bons vers sont noyés dans cette abondance.

Le soleil se levait dans la pourpre et l'opale,
L'alouette chantait sa chanson matinale,
Et les grands blés qu'un souffle agitait doucement
Répondaient à l'oiseau par leur frémissement.

Cela est bon. Mais tournez la page :

Nous étions très bien dans notre nid d'herbe
Et nous bavardions que c'était charmant (!!)

J'ai noté plus d'une page obscure et plus d'un passage incompréhensible :

La fenêtre à présent ne sera plus fermée
Sur le jardin d'où monte une brise embaumée,
Et les chants des oiseaux qui font déjà leurs nids
Réveilleront en lui les désirs infinis
Qui sous les grands rameaux (?) et les grottes couvertes
Se creuseront aussi leurs nids de feuilles vertes...

25. — 138 pages d'introduction dans un volume de 271, c'est beaucoup. Introduction singulière et que je tiens pour un roman, malgré les affirmations de l'auteur. Tout de même, il m'en coûte de croire authentique la signature féminine qui est au bas de ces poésies fermes, sobres, sonores. Je vous fais grâce du roman, peut-être M. Firmin Boissin vous le racontera-t-il, et, vous le savez d'avance :

Pour avoir attendu
Vous n'aurez rien perdu.

Ces strophes, épaves flottantes d'un naufrage, nous initient d'abord au « mystérieux amour. » Timide chez Elle, il approche avec une douceur hésitante. Rebelle chez Lui, il se refuse à l'aveu suprême, lequel échappe pourtant, à l'heure déchirante de la séparation. Puis ce sont les lettres à l'absent, les mélancolies de la solitude, l'angoisse des dangers lointains, l'espoir du retour... Cet espoir ne va pas sans un certain frisson de l'âme. Un je ne sais quel doute cruel plane... S'il avait oublié le dernier mot de l'adieu?

Vous reviendrez un jour de votre exil farouche ;
Un jour vous reverrez notre ciel pâle et doux ;
Mais l'adieu qu'en partant me laisse votre bouche,
Vous en souviendrez-vous ?

Voici le retour des longs voyages et les ivresses... On entend les causeries, au coin du feu, l'hiver, ou, l'été, sous les étoiles... J'étonnerai bien M. Lesueur quand je lui dirai que cette philosophie où il se complaît gâte les meilleures pièces et les plus beaux vers. Laissez donc Mme Ackermann à ses rêveries matérialistes, et la femme aux délicatesses de son cœur, si son cœur est pur, et aux héroïsmes de son amour. A dire vrai, il ne faut chercher dans ce livre ni l'épouse ni la mère, et c'est là — pour nous — sa condamnation.

26. — Je les trouve l'une et l'autre dans les *Tendresses et Cultes,* de M. Émile Trolliet. Les meilleures inspirations de cet abondant recueil viennent de la famille ; il est regrettable que toutes n'en viennent pas. La plupart des pièces intitulées *Heures de trouble,* font tache, et c'est plus qu'une faute de goût de les avoir abritées sous les noms sacrés de deux chers défunts : le père et la mère... Le plus clair mérite de ce nouveau-venu dans le monde des lettres, c'est la sincérité. M. Émile Trolliet a le culte de ce qui est beau et grand, noble et saint. On sent dans ses vers les frémissantes ardeurs de la vingtième année. Il lui tarde de bien faire, ce qui est la même chose que de faire le bien. Il a, pour apostropher « les jeunes », une verve contagieuse et une voix qui deviendra sonore :

Des lâches voluptés que la coupe stérile
Sans retard, sans regret se brise en notre main,
Et puisque nous touchons à l'*époque* virile,
Nous tous, enfants d'hier, soyons hommes demain.

De belles strophes saluent, à l'aube du plus beau des jours, la jeune fille qui va faire sa première communion :

As-tu besoin de force ? il est le Dieu de vie ;
As-tu besoin d'aimer ? il est le Dieu d'amour.

Des stances non moins belles accompagnent à l'autel le jeune prêtre qui va dire sa première messe :

Elle grandit la vague infernale et sinistre
Qui veut faire crouler et le temple et l'autel.

Prêtre, défends la foi ; défends ton Dieu, ministre ;
Soldat du Tout-Puissant, défends le roi du ciel.
Défends-le, défends-toi, mais par des armes pures.
Rends le bien pour le mal. On te hait, sois aimant ;
On t'insulte, sois doux ; ne réponds aux injures
Que par un regard triste et par un mot clément.

M. Émile Trolliet est trop jeune encore pour être toujours personnel. En le lisant, si elle lui avait fait cet honneur, Mme de Sévigné lui eût trouvé avec Lamartine et Musset ce qu'elle appelait « une ressemblance en détrempe. » Même quand elle est sienne, l'expression ne serre pas toujours assez la pensée ou le sentiment, et trop souvent elle leur est inférieure. Les vers sont en général trop faciles et trop abondants. Que le jeune écrivain ne redoute pas non plus l'expression jaillissante quand elle est juste. L'eau qui bondit vaut mieux que l'eau qui dort.

27. — Il y a plus de maturité et aussi plus d'art dans *Amours défunts*. M. Louis de Chauvigny est en progrès, et déjà il réalise les espérances que son premier ouvrage : *Sac au dos,* nous avait fait concevoir. La rime est excellente, si le rythme n'est pas toujours assez souple ni assez divers. On respire dans ce volume les odeurs salubres de la campagne, meules de foin et gerbes de blé. Le château et la ferme fraternisent. M. de Chauvigny aime les paysans, et c'est d'eux peut-être qu'il attend le salut :

Si quelque force peut sur le vieux sol de France
Faire comme autrefois reverdir l'espérance,
C'est toi par ton labeur noblement supporté.
Flétris donc sans pitié ceux que l'intérêt mène
Et qui voudraient encore au bout de la semaine
T'empêcher de lever la tête avec fierté.

L'accent vaut mieux que le style. Rarement une pièce est sans défaut. L'une des mieux venues : *Bonheur ! Malheur !* et où je cueille cette bonne strophe :

Les blés déjà lourds, dans la plaine immense,
Déroulent en paix leurs flots d'or sans fin,
Les faucheurs sont prêts, la moisson commence,
Mais dans les greniers les pauvres ont faim.

se termine par cette mauvaise phrase :

Bonheur, es-tu donc encore un mensonge
Dont, par trop clément, Dieu veut nous leurrer ?
Ah ! maudis sois-tu, si tant est qu'on songe
Bonheur à tous ceux que tu fais pleurer.

Çà et là j'ai rencontré des mots que M. de Chauvigny fera bien de laisser à M. Zola et autres pornographes.

Dans le poème de *Marthe,* pauvre fille des champs qui se perd à Paris, et se refait une âme au pays natal, s'il y a de beaux vers et même quelques belles pages, les négligences abondent, et aussi les

détails inutiles, encombrants, vulgaires. M. de Chauvigny n'a pas sans doute la patience qui polit et repolit, le tour de main qui achève. Je le regrette, car il a du talent, un talent sympathique : à le lire, on se prend à l'aimer.

28 et 29. — Nous restons aux champs avec Mlle Montaudry et M. Albert Varet. *Anna et Loïc, Violette et Sylvain* sont deux poèmes agrestes, deux idylles. L'espace me manque pour les analyser. L'un et l'autre sont écrits en vers faciles, trop faciles. Il est rare que l'expression arrive à maturité. Trop souvent le récit poétique dégénère en narration prosaïque. Écoutez *Loïc :*

Il ne faut de cela pas plus prendre souci
Que désormais je n'en prends, moi, de la nouvelle
Que l'on vient de m'apprendre...

Écoutez *Anna :*

. . . . . Mon esprit inquiet
Craignait que tu n'*aies* pas aperçu le bouquet...

Oyez *Violette :*

Sais-tu que c'est très mal de plaisanter ainsi !
Je ne me ferai plus désormais de souci
De tes airs chagrinés, et pour ta pénitence
J'irai jouer sans toi...

Il y en a, comme cela, des centaines et des centaines. Quel régal !

Il y en a de meilleurs. Parfois, quand l'émotion jaillit, la forme est délicate, la mélodie naïve et douce. L'un des éditeurs, M. Jean Sigaux, a honoré l'ouvrage de M. Varet d'une spirituelle préface, vivement écrite. Au demeurant, M. Varet fera d'excellents vers, quand il sera bien persuadé que la poésie n'est pas seulement affaire d'imagination, de verve, d'enthousiasme, mais aussi de travail, de patience et de persévérance. Qu'il prenne conseil de M. Paul Harel.

30. — M. Paul Harel, un disciple original de M. Gustave Le Vavasseur, le poète normand aux rimes de cape et d'épée :

Peut-être la raison est-elle morte, mais
La rime, mon ami, ne périra jamais.

M. de Banville n'a pas plus d'engouement.

Je n'avais rien lu du poète-aubergiste, et du premier coup, me voilà pris. Quelle vivacité et quelle franchise ! Oh ! la bonne humeur et la belle santé ! En voilà un, du moins, qui n'est pas en proie à la névrose et qui ne va pas chercher dans la fange ses inspirations. En est-il moins poète ?... Nul, à l'heure qu'il est, mieux que lui, ne trousse la strophe alerte. Nul ne sait mieux son métier :

La poule d'eau sur l'étang
Glisse et glousse en coquetant,
Disparaît à chaque instant,
Plonge, fouille

Et reparaît tout à coup,
Montrant le bec, puis le cou ;
Cela divertit beaucoup
La grenouille.

La grenouille lentement
Nage et risque par moment
Un petit coassement
Rare et rauque,
Bouche bée, œil grand ouvert,
Immobile, à découvert,
Elle tache d'un point vert
L'étang glauque.

C'est littéralement au hasard que j'ai pris ces vers, tout pleins d'art et d'artifice. Je voudrais citer tout le volume.

Il se compose de deux parties très distinctes et d'une belle ordonnance. Dans la première, M. Paul Harel chante les mois, les douze mois de l'année, avec une admirable variété de tons. La seconde, non moins charmante, ne roule pas sur un seul motif. Ce sont des idylles comme l'*Orgue de Barbarie* et *Sous la Côte,* des intérieurs de famille comme *Thérèse,* la *Leçon de Catéchisme,* la *Robe, Thérèse et Jeanne, Morte.* L'on rit et l'on pleure en même temps, comme fait le soleil à travers une ondée d'octobre ou d'avril. M. François Coppée a-t-il narré beaucoup d'histoires qui valent mieux que les *Deux Billets*? L'auteur du *Livre de la Payse*, M. André Theuriet, a-t-il mieux chanté les oiseaux de l'Argonne que M. Paul Harel les oiseaux de Normandie?... Décidément, on est poète au pays de Malherbe. L'une après l'autre, j'ai lu, ou plutôt j'ai bu ces pièces naïves et savantes, limpides et chaudes, pétillantes, comme à Echauffour ou à Argentan, comme à l'auberge du « Grand Saint-André, » on boit un coup de cidre mousseux.

31. — Nous ne quittons point la Normandie avec l'auteur de *la Chanson de Roland.* M. Amédée Jubert s'est épris du vieux poème et il l'a traduit en vers français, qui ne sont pas trop chevillés et qui coulent bien :

Roland se sent mourir : du côté de l'Espagne,
Le voyez-vous couché sur la montagne ?
Il frappe d'une main sa poitrine : « Pardon,
Dit-il, ô Dieu tout-puissant et tout bon,
Pour mes moindres péchés, pour mes fautes mortelles.
Pardonne-moi si nombreuses soient-elles,
Du jour de ma naissance au moment de la mort. »
Il tend à Dieu le gant qu'il tient encor ;
Et les anges vers lui commencent à descendre !...

Nous accorderons à M. Amédée Jubert tout ce qu'il voudra pour le fond et l'inspiration du poème. Il y a des détails charmants, il y en a de naïfs, de farouches, de grandioses. Les caractères se détachent. C'est

bien de toute la tête que Charlemagne, l'empereur « à la barbe florie » dépasse tous ses preux :

N'iert mais tels hum desques à l'Deu juïse.

« L'homme le plus grand que l'on verra d'ici au jugement. » Roland, c'est le chevalier bouillant, généreux, chaste et fort. Olivier, s'il a plus de sang-froid, n'a pas moins de courage. L'épée va mieux que la crosse aux mains de Turpin, l'archevêque. « Félon » répond en rime sonore au nom de Ganelon. Mais clamer que la *Chanson de Roland* l'emporte sur les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, c'est manquer de goût et dépasser la mesure. A quoi bon enfler la voix? Les lettrés ouvrent leur Homère ou leur Virgile et vous laissent entasser vos épithètes. C'est avec le cœur, dit fort bien M. Nisard (*Histoire de la littérature française,* 7e édition, page 156) qu'il faut lire ce poème. « Celui-là en serait le meilleur juge qui pourrait se donner la simplicité de cœur des paysans de l'ancienne France se délectant, le dimanche, à la veillée, de la lecture de la *Bibliothèque bleue.* » Nous admettons volontiers avec le maître critique qu'il y a dans ces pages « des premiers crayons épiques admirables », plusieurs épisodes d'un souffle héroïque et d'une beauté farouche. Volontiers nous disons avec un autre juge, non moins délicat, M. Vitet : « Devant ces admirables scènes, un seul mot vient à l'esprit, le mot : sublime. » (*Études littéraires,* La chanson de Roland.) A propos de la mort du héros, il nous plaît même de souscrire à ces ardentes paroles du savant auteur des *Épopées,* notre illustre maître et ami, M. Léon Gautier : « Qui n'admire pas une telle page n'a pas une goutte de sang chrétien ni de sang français dans les veines. » (*Études historiques pour la défense de l'Église,* page 268.) Dans aucune littérature peut-être, nous sommes heureux de le proclamer, on ne trouvera cette chevaleresque glorification du vaincu. Mais ne dites pas qu'il ne manque à ce poème que d'être écrit en grec ou en latin, car c'est nous avertir qu'il y manque ce qui fait vivre les ouvrages de l'esprit, la consécration souveraine : la langue. Souvenez-vous du mot de Bossuet : « On ne confie rien d'immortel à des langues toujours incertaines et toujours changeantes. » (*Discours à l'Académie.)* Je cherche en vain non pas de ces vers qui s'exhalent comme des sons ou des parfums, mais de ces beaux mots si chers aux poètes, ces mots qu'ils aiment à sertir dans leurs vers « comme on ferait dans l'or fin une pierre précieuse », ces mots liquides et coulants qui sortent de l'âme, « chauds de son souffle ou humides de son haleine ». — Vous reconnaissez Joubert. — Inutilement je cherche « ces assemblages de sons, tantôt pleins et sonores, tantôt mourants et presque étouffés, qui sont comme une caresse ou comme une volupté pour l'oreille ». Nulle part, je n'y trouve ce délicieux ramage que fait la langue française, quand elle est bien parlée ou bien chantée.

32. — Il s'en faut que je le rencontre dans ce poème : *Le Dragon rouge*, offert aux mânes des Gaulois par M. Damcavald, et c'est dommage.

La pensée qui a inspiré l'auteur est généreuse, il faut le reconnaître; venger les Gaulois de leurs défaites, expliquer la conquête de César en partie par les fourberies du vainqueur et en partie par les défections qui se sont produites dans l'armée des vaincus, faire planer sur ce drame imposant la grande figure de Vercingétorix, est une thèse bien capable de tenter un esprit élevé et à laquelle nos revers de la guerre franco-allemande semblent avoir donné un regain d'actualité. Le *Gloria Victis* a séduit plus d'un écrivain ; l'auteur de ce livre a peut-être voulu cacher sous une forme antique ses rancunes toutes récentes et en injuriant César et ses légions viser les hordes qui ont envahi la France. C'est ce qui pourrait expliquer, sans la justifier, la forme qu'il a cru devoir employer. Quand on se sert du langage poétique dans une œuvre sérieuse, on ne fait usage que d'expressions à tout le moins convenables, sinon relevées, et de nobles pensées; l'auteur, au contraire, met dans le cœur de César et de ses lieutenants les sentiments les plus vils et dans leurs bouches les mots les plus bas de l'argot parisien ; — anachronisme et trivialité qui rendent fort pénible la lecture de ce poème. L'uniformité dans l'outrage finit aussi par fatiguer l'esprit et le mettre en garde contre les assertions du poète ; des injures ne sont pas des preuves. Nous voulons bien croire qu'il s'est trouvé parmi les conquérants de la Gaule quelque soldat pillard ou quelque officier peu délicat; mais tous les Romains n'étaient pas des brigands, et César n'était pas une « canaille », ainsi qu'on le nomme presque à chaque page. La forme, du reste, ne rehausse guère le laisser-aller de la pensée ; le style est diffus, le vers prosaïque et la rime... trop facile.

La seconde partie du volume est remplie de Légendes Bretonnes pleines de noms barbares auxquels nos oreilles modernes ne sont pas habituées, et d'incidents incompréhensibles pour ceux qui n'ont pas fait une étude spéciale de la cosmogonie celtique.

33. — Il n'y a pas de transition possible entre M. Damcavald et M. Zénon-Fière... Le *Livre des Ames*, quel beau titre! et qu'il est vrai, au moins pour plusieurs pièces! Les plus belles se rattachent à la vie de l'intelligence et à la vie du cœur. L'horreur des plaisirs mauvais éclate dans ces vers :

Pauvres corps unis sans les âmes,
Forçats rivés au joug de fer,
Quel Dante chantera les drames
De votre inexorable enfer!
Voluptés! Scabreuses descentes
Vers l'orgie aux noirs lendemains,
De quels flots, âmes innocentes,
Vous couvrez les sentiers humains...

La même horreur des souillures éclate mieux encore dans les vers suivants :

... Sourd à l'appel des luxures infâmes
Je désertai le monde, et vins m'expatrier
Dans l'âpre solitude où Dieu forge les âmes...

Certes, cela est vaillant, mais qu'elle est poignante la solitude d'une chambre d'étudiant ?

... Et tu connus malgré l'étude,
Dans le gîte où tu rentrais seul,
Tout ce que l'âpre solitude
Cache de glace en son linceul.

Par les soirs brumeux de décembre,
Tu sus combien il est amer
De franchir le seuil d'une chambre
Où vous assaille un double hiver.

Tu sus quel froid vous étreint l'âme
Sur ce seuil plein d'un noir frisson
Où ne pétille aucune flamme,
Où ne vibre aucune chanson.

Et trop fier pour la foule vile,
Ton cœur, cet exilé charmant,
Au milieu de l'immense ville
Connut l'*immense* isolement.

Ce mot à effet, *immense,* rend ce dernier vers peu harmonieux. Dans le *Creuset* le poète attend l'âme-sœur, le cœur prédestiné. *Sylvea* nous dit les beaux songes, les charmants rêves qui enveloppent la fiancée future. *Apparition,* dont les strophes sont si prestement enlevées, nous fait assister à la subite rencontre. Avec *Marmorea* sonne l'heure de la déception.

Amour posthume détonne, au moins par sa dernière strophe. Je n'aime pas cette fantaisie qui n'est au fond qu'un mauvais rêve de décadent. D'autres pièces encore, par exemple l'*Ongle, Charpentier, Danse macabre,* me feraient croire que Baudelaire et Rollinat empêchent ce naturel et délicat poète de dormir. Je voudrais me tromper ; ce ne sont peut-être que des curiosités d'artiste. Il me plairait aussi d'effacer quelques recherches bizarres, certains mots et tours forcés, des allusions difficiles à comprendre, des couleurs un peu criardes :

Les matins rutilants sonnèrent des scherzos
Et le sourd crépuscule entonna des nocturnes.

Ailleurs encore, « le scherzo des fontaines », « l'andante des rameaux ». La pièce intitulée *l'Arbre de Noël* révèle un ouvrier passé maître. Dans chaque famille, l'arbre est lumineux et riche. Au dehors quelqu'un regarde et pleure. C'est un pauvre petit enfant perdu.

Écartant de ses mains rougies
Les vollets encore entr'ouverts,
Il compte toutes les bougies
Qui brillent dans les rameaux verts.

Tous les enfants sont heureux ce soir. Seul il est misérable. Il eut son arbre de Noël, lui aussi, autrefois... Mais sa mère est morte... Avec la morte le bel arbre s'en est allé... Et de porte en porte il appelle, le pauvre petit mendiant. Personne n'entend et la neige tombe. Hélas ! puisque nul ne répond,

Toi dont m'a tant parlé ma mère,
Enfant Jésus, console-moi.

Soudain, dans le brouillard de neige, un autre enfant marche vers lui dont les vêtements sont bleus et qui l'appelle de sa voix douce. Ami, j'ai été pauvre comme toi. Comme toi, j'ai frappé aux portes. Nul ne m'a ouvert. « Frère, je suis l'enfant Jésus. »

Dans cette rue abandonnée
Qui reste sourde à son apppel,
C'est moi, frère, qui cette année
Vais t'offrir l'arbre de Noël.

Et d'un geste l'enfant Jésus allume un arbre dont les feux embrasent tout le firmament. Chaque flamme est une étoile, chaque jouet un soleil. En strophes vraiment prestigieuses le poète nous décrit l'arbre céleste. Je ne crois pas qu'il y ait dans Théophile Gautier plus de *maëstria*. Cela rappelle même les *Étoiles* des *Chansons des rues et des bois*. L'extase enivre l'enfant.

Les feux de la route lactée
Qui se perdent dans le lointain,
Lui semblent presque à la portée
De ses désirs et de sa main.

Il tend les bras... Cohorte blanche,
Les anges, ses frères jumeaux,
Le transportent de branche en branche,
Jusqu'aux plus sublimes rameaux...

Plus haut, c'est le ciel. L'enfant y achève la fête.

34. — Entre M. Zénon-Fière et M. Jean Rameau, rien n'est commun : il y a un abîme. O esprit ! chante le délicat poète du *Livre des Ames*. O chair ! répond en hennissant le grossier poète de la *Vie et la Mort*. Oui, des impiétés et des luxures, voilà ce qu'ont inspiré à M. Rameau ces profonds et sacrés mystères : la vie, la mort. Qu'il y ait à travers ces stophes effrénées, au sein de cette abondance qui est de l'incontinence, des qualités de force et de pittoresque, des grâces et des sourires, voire des ingénuités, je ne le nie pas ; mais ce « hennissement » dont a parlé Bossuet remplit tout le livre.

35. — Quelle place occupe à l'Élysée M. le général Pittié, personne ne l'ignore. Il est le chef de la maison militaire de M. Grévy, le président bourgeois de notre république... béotienne. Vous plaît-il de savoir quel cerveau recouvre en M. Pittié le képi de général ?... Apprenez que Socrate est presque aussi grand que Jésus. Jean Huss et

Savonarole se donnent la main. Danton grossit la cohorte des martyrs !... M. Pittié embrasse dans la même admiration

La France de Dolet, de Jeanne et de Voltaire.

Le moyen âge trouble son sommeil :

Dans l'effrayante nuit où dorment les Capets,
Moi, Jacques l'affranchi, puis-je, sans épouvante,
Voir les serfs mes aïeux pendre au bois des gibets !

D'une main il tient l'encensoir et il le casse sur le nez de Gambetta, son idole, son dieu :

Et c'est pourquoi je t'aime avec IDOLATRIE,
O toi qui, par delà les plus nobles (!?) amours,
Exaltas le suprême amour de la patrie !...

De l'autre main, il fouaille, ou plutôt, pour parler sa langue, il « fouille » les prêtres :

O prêtres, trafiquants du culte et des autels,
Je fouillerai vos cœurs, je fouillerai vos âmes...

Vous fouillez beaucoup, monsieur le général...

Moines, louches neveux de l'antique serpent,
Qui marchez à l'assaut du pouvoir par les femmes !!!...

O république athénienne ! république aimable !... J'aimerais à composer des litanies en ton honneur : — Temple de la doctrine ! — Chaire de la vérité ! — Prétoire de la justice ! — Foyer de la pudeur !

Revenons à l'auteur de ce volume : *A travers la vie.* Il y a mieux que ces élucubrations et autre chose que ces spasmes. Le poète semble regretter de n'avoir pas, pour éclairer sa route,

Ce flambeau merveilleux qu'on appelle la Foi...

Il ne peut, sans attendrissement, contempler des enfants qui communient, et, il rencontre, pour les peindre, une image charmante :

Eh bien ! ce monde, effroi de mes sens douloureux,
M'apparaît comme un lac splendide *ou* ténébreux
Où, coupant le flot noir de lumineuses lignes,
Les radieux enfants passent comme des cygnes.

Pax, daté de Sébastopol, est un écho vibrant de la guerre de Crimée. Les angoisses patriotiques soulèvent plus d'une pièce de ce recueil, et notamment de beaux sonnets. La *Colère de Pallas,* en dépit des strophes où éclate l'esprit sectaire, est un vigoureux et vaillant poème, baigné du sang et des larmes de la patrie vaincue.

36. — M. Jean Aicard a évolué. Sa religion ne vaut pas mieux que celle de M. Pittié ; moins encore, car, si je prends au pied de la lettre ses paroles, il est athée :

Voici le Dieu, l'Amour, le Rythme, — la Parole !

Une sorte d'athéisme désespéré... Il croit sans doute qu'il va conti-

nuer Lucrèce, Shelley, Mme Ackermann, et rivaliser avec Richepin. Charmant paysagiste de la Provence, chantre aimable de l'enfant, rapsode joyeux de *Miette et Noré,* le voici en proie au pessimisme, et il cesse d'être poète. La flamme sacrée, au même instant qu'elle est enfouie dans la matière, s'éteint. Sans doute vous aimez encore Jésus, vous le chantez dans quelques-uns de vos meilleurs vers, vous le nommez Dieu !... Mais, vous ne l'appellez Dieu que parce qu'il est homme.

..... Maintenant je n'ai que mon cœur ; je me nomme,
Pour toujours, non plus Fils de Dieu, mais Fils de l'Homme,
A moins qu'il te convienne appeler en moi Dieu,
Mon Cœur, ma Charité, la Parole de feu
Par qui l'Homme, mourant pour le monde qu'il aime,
Meurt agrandi dans tous, se dépassant lui-même !...
Or, j'ai vu dans la tombe, et Dieu le Père — est mort.

Ces vers mal venus, tiraillés, disloqués, sont extraits d'une pièce intitulée : *l'Athée divin.* Jésus, dit ailleurs M. Aicard, est « divin d'humanité. » Toute la thèse (car ce livre en est une) se résume dans cette phrase que je ne puis qualifier de poétique :

L'homme a perdu Dieu, soit ! Eh bien, l'homme se reste.

Je l'ai dit : panthéisme, athéisme, pessimisme ont tué le poète. De temps à autre M. Jean Aicard essaie bien encore un coup d'aile ; mais au moment où il va planer, une secousse brusque le rabat, nouvel Icare, et le jette à terre.

Détail caractéristique, son incrédulité ne va point sans angoisse. La pièce qui a pour titre *l'Idéal* est pleine d'amertume. O poète, la félicité que vous promettez au genre humain est effroyable. Et elle est bien triste, en vérité, la besogne que vous faites !... Supprimer la foi dans les âmes, n'est-ce pas, du même coup, éteindre l'espérance et tuer l'amour ?...

Où je retrouve le poète, c'est en dehors de la thèse. Lisez, par exemple, *Rêve d'enfant,* cette délicieuse fantaisie que n'effleure pas une ombre d'impiété. Lisez *l'Ami Fritz,* cette histoire de chien, si touchante. C'est presque un chef-d'œuvre que *le Forgeron.* Et *le Mousse ?* L'avez-vous pu lire sans pleurer ?

Matelots, demandez pardon au pauvre enfant !

Si j'avais un peu de mémoire, j'apprendrais par cœur le morceau qui s'intitule *Quand même,* et je le déclamerais à tout venant. Un soir que le rossignol chantait près de la voie ferrée, le poète entend venir le train, le monstre veux-je dire :

Il vient : il siffle au disque; il s'engouffre sous l'arche,
Il accourt, mais de loin, tout le fracas du fer
Ressemble encore au bruit sourd de la grosse mer,
Et, sans trouble, l'oiseau, qui piétine sa branche,
Chante, gosier gonflé, dans la lumière blanche.

Mais, tandis que le bruit approche,

... à voix plus haute,
L'oiseau, — qui cependant paraît n'entendre rien, —
Seulement occupé de chanter fort et bien,
Le bec tout frémissant, la plume hérissée,
Chante toujours, perdu dans sa seule pensée!...
Le train qui luit et gronde, accourt en soulevant
La terre et les cailloux, — éclair, tonnerre et vent!
Aux marges du chemin, les arbres, quand il passe,
Le saluent, — entraînés avec l'air qu'il déplace!
L'air s'engouffre à sa suite en trombe, — et, sur le pont,
Au tonnerre qui roule un tonnerre répond
Dont retentit la plaine et que le mont répète!...
Mais, plus haut que les bruits, l'oiseau chante à tû-tête!
Un lion s'enfuirait... Lui, reste, — et je le vois;
J'entends toujours l'éclat pétillant de sa voix;
Plus haut que tout un monde il chante, il rêve, il aime!
En donnant sa musique, il l'écoute en lui-même,
Et, pour être entendu de ses chères amours,
Plus haut que la mort même il chanterait toujours!

37. — Je réserve ce qui me reste de place au nouvel ouvrage de M. Sully-Prudhomme : *Le Prisme.* Ce n'est pas que l'auteur des *Épreuves* et des *Vaines Tendresses* nous apparaisse dans ce volume sous un jour nouveau. Non; j'y retrouve plutôt, avec la même pensée, les mêmes tristesses, avec le même tourment de la perfection je ne sais quoi qui stérilise. La gloire de M. Sully-Prudhomme, au milieu de la tourbe matérialiste, c'est d'être un poète de l'âme, son malheur, c'est d'être rationaliste. Le doute le ronge; son malheur, ai-je dit? non pas seulement au point de vue de la destinée (un mot qu'il aime), mais au point de vue purement poétique. Un jour pourrait venir où le *raisonnement* tuerait le poète, le poète exquis dont la voix a des larmes.

« Fidèle à Dieu, » dit-il en s'adressant à Mistral,

Tu puises les beaux vers à leur source éternelle...

C'est de connaître la source, qui manque à M. Sully-Prudhomme, ou du moins le chemin qui y conduit : le chemin de la foi, le chemin de la prière... Oh! si vous étiez chrétien!...

Il y a dans ce recueil des poésies bien diverses. Je ne mets pas au premier rang les pièces qui sont rassemblées sous ces deux titres : *Pour les Arts* et *Pour mon Lycée.* Toutes sont d'une science plastique consommée, mais d'une inspiration plus ou moins commandée. Parcourons la première partie : *Prélude;* il y a là des bijoux d'orfèvrerie, de fines peintures sur porcelaine ou sur éventail. La comparaison de la *Rêverie* et de la bulle de savon est ingénieusement poursuivie. J'aime aussi la comparaison du jardinier et du poète. Le jardinier arrose ses fleurs de l'eau de la fontaine; les fleurs éclosent,

— et le poète arrose des sueurs de son front un vers qui végète. *Songe d'enfant* est merveilleusement fondu dans l'admirable peinture d'une journée d'été. De très beaux vers y étincellent :

Les libellules d'or dont l'aile est un éclair,
Les frêles papillons qui sont les fleurs de l'air.

Si le *Vase brisé* n'était si connu, le *Nid brisé* serait bientôt célèbre. *Idylle Muette* est d'une afféterie charmante ; mais il y a excès dans *Marie-Madeleine*. Un décadent goûtera ces strophes. Je ne puis goûter *Hazards*. Je les trouve bien quintessenciés, raffinés, cristallisés, ces pleurs qui tombent d'abord sur le sol, deviennent vapeur, errent avec les nues, et que la bien-aimée baise enfin sur l'aile humide d'un oiseau — qui a traversé l'atmosphère. Je distingue dans les *Fleurs d'herbier* un sonnet : l'*Amour assassiné*, qui ferait un beau morceau dans l'œuvre de Baudelaire. Le trait final de la pièce : *Un mot d'enfant*, est tout à la fois plaisant et imprévu. « Monsieur, a dit l'enfant, puisque tu m'aimes, je te donnerai un nid. »

. . . . . .

Un nid ! mon cher enfant, il me vient une larme,
Tant ce petit mot-là m'est allé droit au cœur ;
Comme un chatouillement dont on souffre avec charme,
De mes vœux fatigués il émeut la langueur.

Ce mot a rencontré dans l'infini de l'âme
Une oasis profonde, et soudain découvert
La source qui répand la fraîcheur sur la flamme
Et fait pour un moment oublier le désert.

Enfant, prends-moi la main, je me sens seul au monde,
J'approuve, les yeux clos, ton choix que Dieu bénit ;
Des vierges sur les prés dansent là-bas la ronde,
Choisis-moi la colombe et j'accepte le nid.

Le *Soir* est d'une tristesse pénétrante. Tout ce qui précède n'est que jeu d'artiste. Les grandes pièces sont groupées sous ce titre virgilien : *Majora canamus*. Le penseur est là tout entier avec ses préoccupations de métaphysique, ses méditations, ou plutôt ses angoisses sur la science, sur l'art et sur la vie. Je distingue entre tous les poèmes le *Tourment divin*. Pas un être en ce monde, depuis le caillou du chemin jusqu'à la bête, qui n'aspire à une vie plus haute. Le minéral jalouse la fleur qui vit, la fleur le papillon qui vole. Mais tous ces êtres se touchent. Le rocher inerte embrasse les pieds de la fleur, la fleur frémit au vol du papillon, l'insecte ailé caresse le front de l'enfant.

Cette *vue* étrange d'un poète qui anime, spiritualise et *attendrit* la nature, ne m'étonne qu'à demi. Thomassin, ce théologien-poète que le P. Gratry appelle un des patriciens de la pensée française, nous montre quelque part dans un de ses ouvrages la matière qui s'agite en quelque sorte et réclame l'intelligence. A partir des extrêmes limites du néant, l'atome veut monter, encore et toujours, jusqu'à ce

qu'il soit saisi par le mouvement, transfiguré par la connaissance, par l'amour, et que, dans un seul être, la perfection du fini se noue et s'achève. Est-ce une imagination que cette idée du grave théologien et du doux poète ? Regardez l'homme. L'homme n'est pas seulement ce raccourci d'atome que raillait Pascal. Il est plutôt le raccourci de deux mondes, le résumé parfait du monde matériel et du monde immatériel. L'homme, c'est le rêve du poète réalisé. Le minéral a fleuri. Le végétal s'est mis en marche. L'animal pense et il parle; il comprend et il raisonne. Que dis-je ? Il aime. Il est amour, comme les anges et comme Dieu.

Cette ascension mystérieuse des êtres, M. Sully-Prudhomme nous la fait voir dans une image resplendissante :

Comme on voit, à Noël, toute une cathédrale
Surgir illuminée en pleine nuit d'hiver :
La crypte, secouant sa torpeur sépulcrale,
Réveiller les rougeurs de ses lampes de fer ;

Puis, plus haut, dans la nef où déjà l'encens fume,
Les ténèbres autour des piliers tressaillir,
Et les feux qu'un tison de lustre en lustre allume,
Au bout des cierges poindre et tour à tour jaillir ;

Puis, par degrés montant et croissant, la lumière
Gravir le maître-autel sur les grands chandeliers
Qui, de plus en plus beaux d'ouvrage et de matière,
Vers la coupole d'or s'étagent par milliers ;

Ainsi, tout l'univers, temple aux arches énormes,
Par degrés s'illumine en son antique nuit,
Et ses porte-flambeaux sont les vivantes formes
Où la Pensée attend, couve, palpite et luit...

Cette admirable poésie se termine par un cri de désespoir... Seul, l'homme est déshérité. Seul il ne peut toucher l'objet de son rêve, l'idéal qu'il entrevoit. M. Sully-Prudhomme, d'ordinaire si délicat, nous dit son abandon en un style presque brutal :

Sur la terre, où le chien peut caresser son maître,
L'honneur du premier rang nous condamne à chercher
Dans le ciel notre Dieu, sans jamais le connaître,
Et nous n'avons pas même une main à lécher !

O poète, si vous aviez la foi !... Vous sauriez que Dieu est descendu ici-bas, chez nous, tout couvert de chair et de sang... Ceux qui l'ont vu et entendu, ceux-là mêmes qui ont baisé ses mains pleines de caresses et chargées de miracles, en ont rendu témoignage. Si vous étiez chrétien, vous sauriez que Jésus-Christ est toujours parmi nous, non pas à l'état de fantôme, d'abstraction, de rythme, de parole, mais vraiment, réellement et substantiellement, tel qu'il est dans le ciel et tel qu'il était sur la terre après sa résurrection. Il est chez nous avec tous les rayons de la vérité, toutes les splendeurs de la poésie, et tous les feux de l'amour. O poète, si vous aviez la foi !

JEAN DAVRANCHES.

THÉOLOGIE

Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau-Testament, par le Dr SCHUSTER, traduit en russe sur la 58e édition allemande par A. HESEN. Saint-Pétersbourg, 1886, in-8 de xv-255 p. avec 114 planches dans le texte, 2 cartes et une vue de la Terre sainte. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage que nous annonçons mérite d'être signalé spécialement. D'abord, il est unique dans son genre : un pareil travail, publié en russe, muni d'un *imprimatur* de l'Ordinaire et sorti des presses académiques — n'a jamais encore vu le jour; son apparition témoigne d'un véritable progrès. Ensuite, considéré en lui-même, comme manuel d'histoire biblique, le livre du docteur allemand jouit depuis longtemps d'une réputation solidement établie et bien méritée, ainsi que le prouvent les nombreuses éditions, et, ce qui vaut mieux encore, les approbations données par plus de trente évêques d'Allemagne et de Suisse. Le manuel est destiné au jeune âge, depuis huit ans jusqu'à quatorze et au delà. Les matières y sont disposées et distribuées de telle sorte qu'on peut s'en servir pour enseigner aux enfants de 8 à 10 ans, de 10 à 12 ou bien de 12 à 14. Les passages destinés aux dernières catégories d'élèves sont marqués d'un signe distinctif. Il y a dans le texte plus de 100 gravures sur bois, dont le dessin, d'une excellente composition, doit être dû à quelque artiste exercé. Inutile d'ajouter combien une pareille illustration facilite le travail de la mémoire et laisse dans les jeunes imaginations des impressions ineffaçables. Pour l'enfant, comme pour le peuple, l'iconographie tient lieu de l'écriture : il aime à « lire » les images, et souvent il se contente de cette écriture figurée.

La traduction a été faite sur la 58e édition originale. La haute approbation accordée par l'archevêque catholique de Mohilef en garantit l'orthodoxie. Quant à la fidélité de la version, nous ne saurions nous prononcer, n'ayant pas eu entre les mains l'édition originale ; mais nous savons que le savant traducteur possède en perfection l'une et l'autre langue, ainsi que le latin et le grec. Le langage du manuel est simple, naturel ; les jeunes élèves le trouveront à leur portée, et, en général, il nous a paru très correct. Nous faisons à dessein une restriction ; car il y a dans la traduction un point que nous ne saurions approuver ; c'est la manière dont sont écrits certains noms propres. Ainsi, on y lit : « A*b*el, A*b*raam, Acha*b*, *B*alaam, Es*th*er, Jo*ë*l, Macha*b*ée, To*b*ie », etc., etc. Très correctes pour un Français ou un Allemand, ces formes produisent sur un Russe une impression fâcheuse ; elles offensent son oreille habituée à les entendre prononcer autrement : « A*v*el, A*v*raam, *V*alaam, Es*f*ir, Jo*ï*l, Macha*v*ée, To*v*ia, etc. Le génie de la langue russe s'y oppose, et l'usage, qui est un tyran, les réprouve encore davantage. Que les publicistes du jour estropient

à l'envi l'orthographe usitée des noms étrangers, qu'ils les écrivent à la façon moderne, comme on les prononce dans les pays respectifs, cela ne tire pas à conséquence. Mais que la même mode s'introduise dans un manuel scolaire, portant l'approbation du comité savant institué auprès du ministère de l'instruction publique, la chose devient autrement sérieuse. Comment expliquer une innovation pareille? On nous a fait entendre que l'expédient en question a été imaginé dans l'intérêt de la religion gréco-russe : on aurait voulu par là prémunir les membres qui la professent contre les dangers auxquels ils exposeraient leur foi en lisant le manuel de M. Hesen, et leur donner en même temps un moyen facile de reconnaître à première vue la provenance catholique du livre. Singulier moyen de protéger la foi, en corrompant la langue! Comme si les sujets catholiques de l'Empire ne devaient pas employer la langue russe dans toute sa pureté ou comme s'ils devaient avoir à leur usage un langage à part. Et puis, quel lien y a-t-il entre l'orthodoxie et l'orthographe? En tout cas, la faute en retombe sur les censeurs qui l'ont voulu ainsi, mais nullement sur le respectable traducteur, qui aura dû, malgré lui, s'incliner devant les exigences des autorités supérieures. Cela fait penser aux sectaires russes, qui font consister leur orthodoxie dans des choses souvent les plus indifférentes, par exemple dans la manière d'écrire le nom de Jésus, de tenir les doigts pour faire le signe de la croix, de s'appeler cafoliques, etc. Au reste, le mal qui pourrait résulter de l'étrange innovation atteindra ses auteurs eux-mêmes plus encore que les catholiques. Il sera facile aux catholiques de rétablir les noms propres dans leur forme usuelle; encore n'auront-ils à le faire que dans la première moitié du livre; car, par une heureuse inconséquence, dans l'histoire du Nouveau Testament, l'orthographe des noms propres a été laissée intacte.

Même, tel qu'il est, et malgré le défaut signalé, le manuel de M. Hesen ne laisse pas que d'être excellent. Quant à l'administration de la censure russe, si les vues qu'on lui prête sont avérées, elle n'y aura gagné qu'une chose, celle de se rendre ridicule.

J. MARTINOV.

Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens, par le chevalier GOUGENOT DES MOUSSEAUX. 2e édition. Paris, Watelier (1886), in-8 de XLIV-543 p. — Prix : 7 fr. 50.

La réputation de ce livre, paru en 1869, était considérable, quoique les Juifs eussent acheté presque toute l'édition et l'eussent anéantie. L'actualité qu'a prise la *Question juive* en France a engagé à en donner une nouvellle édition. M. Charles Chauriac l'a fait précéder d'une notice très attachante sur l'auteur qui fut un grand chrétien, un vrai

savant et un ferme patriote. Quelques notes fort sobres rappellent de temps à autre au lecteur la date première du livre; mais ne détournent pas l'attention de l'œuvre essentiellement personnelle par la pensée comme par le style de M. Gougenot des Mousseaux.

Disons-le tout de suite, c'est l'ouvrage le plus complet et le plus judicieux qui ait été écrit sur l'histoire religieuse et sociale des Juifs depuis le déicide jusqu'à la lutte engagée à l'heure présente contre le Christianisme. Avant ce livre, on n'avait que des aperçus écrits à des points de vue isolés, et l'on peut dire que tous les livres parus depuis, sauf le mérite des actualités et des personnalités, ont emprunté à M. Gougenot des Mousseaux leurs idées mères et leurs données scientifiques.

L'auteur détermine avec une grande connaissance de la littérature rabbinique et cabbalistique ce qui constitue l'essence du judaïsme. Ce n'est pas la loi de Moïse, comme on le croit trop souvent. Elle est rejetée à l'arrière-plan par tous les Juifs. Le vrai code religieux et moral des Juifs, depuis le déicide, c'est le *Talmud,* recueil de traditions dont quelques-unes remontent à Hillel, le fondateur de la secte des Pharisiens, cent ans avant Jésus-Christ, mais dont la masse s'est constituée après la dispersion, sous l'empire de la haine du nom chrétien. Un autre affluent du *Talmud,* c'est la Cabbale, dont les Juifs ont été les grands propagateurs au moyen âge, et qu'ils ont fait pénétrer dans les hauts grades de la Maçonnerie. M. Gougenot des Mousseaux, qui avait fait des études très approfondies sur les faits de démonialité dans les cultes anciens et dans les pratiques du spiritisme moderne, a retracé dans ce volume, sous la forme d'appendice, une histoire abrégée de la Cabbale, qui est une œuvre de premier ordre.

M. Gougenot des Mousseaux analyse exclusivement, d'après les éditions hébraïques du Talmud, son enseignement dogmatique et moral. C'est un tissu de fables grossières, souvent obscènes. Quant à la morale, elle n'existe que de Juif à Juif. Le *Goi* ou non croyant est considéré comme une bête immonde, un porc, — le mot est employé dans le Talmud — ce qui explique par quelles représailles certaines villes du moyen âge défendaient en même temps aux Juifs et aux cochons de franchir leur porte.

La malédiction qui pèse sur les déicides s'est mêlée aux superstitions cabbalistiques empruntées à l'Asie, et le sang chrétien est pour le Juif talmudiste un talisman mystérieux. De là les meurtres liturgiques de jeunes enfants que tout le moyen âge leur a reprochés et qui ne sont que trop réels. L'auteur établit avec la dernière évidence la réalité de celui commis par les Juifs de Damas en 1840, malgré les dénégations intéressées de la presse soldée par les riches Israélites de Londres et de Paris.

M. Gougenot des Mousseaux étudie ensuite le Juif moderne, qui rejette le Talmud et la partie cérémonielle de la loi de Moïse, le Juif libéral. Ce Juif là n'en reste pas moins essentiellement lié avec le Juif talmudiste ou orthodoxe. Le Judaïsme reste une race et une religion, ne fût-ce que par la séparation d'avec toutes les autres nationalités auxquelles il se mêle sans jamais se fusionner avec elles et par une haine persistante contre le christianisme. Il a même un type physiologique très distinct et doué d'une vitalité en rapport avec les desseins providentiels sur l'avenir des descendants de Jacob dans la suite des âges.

L'auteur étudie les relations de l'*Alliance israélite universelle* avec la Franc-Maçonnerie, et montre que celle-ci n'est qu'un instrument aux mains de la première. Selon des témoignages fort sérieux et des inductions très vraisemblables, les Juifs sont toujours en majorité dans les conseils secrets où est concentrée la direction des loges.

Enfin M. Gougenot des Mousseaux signale les effets de l'invasion par les Juifs d'une société chrétienne, dans le chapitre intitulé *Une population juive du moyen âge, au plein milieu du XIXe siècle.* C'est l'exposé complet de la question des Juifs en Roumanie. Traitée comme elle l'est par le savant auteur, elle fait comprendre bien des chapitres obscurs de l'histoire du moyen âge en même temps qu'elle éclaire le sens de bien des événements contemporains à la politique des cabinets européens en Orient.

Il n'est ni un publiciste, ni un homme politique, ni un chrétien instruit, dirons-nous, qui ne doive lire et méditer cette œuvre magistrale.

C. J.

JURISPRUDENCE

Institutions canoniques *données dans les écoles du séminaire Pontifical Romain et du Collège Urbain* par l'illustre professeur DE CAMILLIS; Traduites en français par M. l'abbé CONDIS, etc. — Tulle, Jean Mazeyrie: Agen, André Roche, 1882, 3 vol. in-16 de 433, 446 et 334-79 p. — Prix : 10 fr. 50.

Le travail de M. l'abbé Condis a été fait avec amour; aussi l'illustre auteur qu'il s'est attaché à nous faire connaître n'a rien perdu à la traduction. Au mérite de l'exactitude, et quelquefois même d'une certaine élégance d'expression, le traducteur a su joindre, par une heureuse initiative, celui d'adapter dans des notes complémentaires la doctrine canonique aux prescriptions du Code civil. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il ait atteint dans ce dernier point la perfection, ni même qu'il ait su être complet : une pareille tâche exigeait en effet des études spéciales et une longue pratique qui ont vraisemblablement manqué à l'auteur; mais, sa tentative indique du moins la voie,

et les résultats en sont assez bons pour que nous le félicitions sincèrement. Dans son ensemble, ce livre sera un guide suffisant et un conseiller prudent pour les personnes qui n'ont besoin d'avoir recours aux lois canoniques qu'en dehors des difficultés très spéciales d'un cas donné, et pour les ecclésiastiques absorbés par le ministère, mais auxquels ne manquent jamais les conseils de l'autorité diocésaine dan les situations ardues. La composition du supplément est sagement conçue, on y trouve la convention intervenue entre le gouvernement français et Pie VII ; les articles organiques ; la lettre du cardinal Caprara à M. de Talleyrand en protestation contre ces articles ; les décrets du 21 messidor an XII, du 13 juillet 1804, du 30 décembre 1809 et la loi du 18 novembre 1814, documents d'une utilité trop fréquente et dont maint presbytère est malheureusement dénué. Après ces diverses pièces vient l'exposé des cérémonies de l'installation d'un curé, telle qu'elle est réglée par l'usage actuel, et cette addition ne manque pas d'importance, étant données les différences qui existent entre le mode purement canonique déterminé par les lois générales, et la pratique française. La profession de foi de Pie IV, quoique plus connue, n'est cependant pas inutilement ajoutée à ce qui précède ; elle en est au contraire comme le complément nécessaire. L'auteur reproduit, en terminant, les prescriptions du cardinal La Luzerne pour la tenue du Synode. Les réunions ecclésiastiques dans cette forme sont sans doute devenues bien rares, mais le fait de leur convocation n'est cependant pas impossible, même chez nous, et plus d'un vicaire général serait assurément embarrassé d'en régler le cérémonial.

Le livre de M. Condis n'est donc, à proprement parler, qu'une traduction suivie d'un choix intelligent de documents. Il n'entre pas dans notre rôle aujourd'hui d'examiner la valeur réelle ni les défectuosités partielles de l'œuvre du professeur de Camillis : aussi laisserons-nous de côté toute appréciation de ce genre, mais nous avouerons simplement que nous aurions préféré voir M. Condis laisser là une traduction qui n'a pas une utilité bien grande, pour s'approprier la doctrine d'une façon personnelle, étudier soigneusement les points de contact des deux législations, canonique et civile, et fournir ainsi au clergé et aux catholiques éclairés un guide précieux qu'ils attendent. Ce travail, nous ne désespérons pas de le voir faire : des esprits éminents, des légistes émérites l'ont déjà mesuré et peut-être entrepris ; mais, nous saurions gré à M. Condis, si, usant de la haute science qu'il a dû puiser dans le commerce de Camillis, il nous donnait enfin ce manuel dont il a certainement eu la pensée, et dont sa préface montre qu'il a compris la nécessité. F. G.

SCIENCES ET ARTS

La Cité antichrétienne au XIXe siècle. — La Franc-Maçonnerie, par Dom Benoit, docteur en philosophie et en théologie. Paris, Palmé, 1886, 2 vol. in-12. — Prix : 8 fr.

Cours de maçonnerie pratique, *enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien accepté,* par un ancien Souverain grand commandeur. Nouvelle édition. Paris, Letouzey et Ané, 2 fort vol. in-12 de LXXIX-1004 p. — Prix : 7 fr.

La Franc-Maçonnerie sous la troisième république, *d'après les discours maçonniques prononcés dans les loges, par les FF.·. Brisson, Jules Ferry, Albert Ferry, Leroyer, Floquet, Andrieux, Clémenceau, Emmanuel Arago, de Heredia, Caubet, Paul Bert,* etc., par Adrien Leroux, ex-trente-troisième Souverain grand inspecteur général. Paris, Letouzey et Ané, 2 vol. in-12 de 426 et 503 p. — Prix : 7 fr.

La multiplication et le succès des ouvrages sur la Franc-Maçonnerie est une preuve de l'influence qu'exerce dans le monde un acte tel que l'encyclique *Humanum genus* et aussi de la réaction que cause dans les esprits honnêtes la saturnale de pouvoir et de persécution sectaire auxquelles se livrent en France les loges, devenues maîtresses du pouvoir. La *Revue des Deux-Mondes* elle-même l'a constaté dans son numéro du 15 juin 1886.

Dom Benoît a déjà publié, sous le titre : *La Cité antichrétienne ; Les Erreurs modernes,* une sorte de somme de toutes les aberrations que le libéralisme et la fausse science propagent de nos jours. Cette œuvre, considérable par sa méthode et sa portée philosophique, a recueilli les plus hautes approbations, parmi lesquelles celle du cardinal Pecci. Les deux volumes que nous annonçons ici en sont le complément. Ils ne font nullement double emploi avec les autres ouvrages publiés sur la maçonnerie ; car l'ouvrage du savant bénédictin est conçu d'après un plan éminemment philosophique et propre à faire travailler l'esprit de ses lecteurs. Dans un premier livre il étudie le but des sociétés secrètes : ce but est triple. Le plan idéal de la maçonnerie ou son but suprême consiste dans l'établissement de l'*état de nature* ou la destruction de toute société religieuse, civile et domestique. Mais comme pour l'immense majorité de ses adeptes et dans bien des situations un pareil plan n'est pas immédiatement réalisable, elle en poursuit un moins radical, qui est l'organisation de la société sur la base de la souveraineté du peuple ou de l'humanité substituée à la souveraineté de Dieu et de son chef. Enfin, pour pouvoir commencer à réaliser ce plan, la Franc-Maçonnerie cherche à s'emparer du pouvoir public dans tous les pays, de manière que la puissance émane d'elle ou sous sa direction : c'est là ce qui occupe le gros de l'armée des sociétés secrètes.

Dans le second livre, nous voyons dénombrer les ouvriers du temple et se dérouler leur organisation pratique. Dans les sociétés maçon-

niques proprement dites, Dom Benoît distingue les sociétés secrètes ayant la double hiérarchie des grades et du gouvernement comme l'*Internationale*, l'*Alliance républicaine universelle*, les *Solidaires*, etc. Il y rattache les sociétés publiques ayant un but étranger à la maçonnerie, mais travaillant sous ses ordres et fournissant de véritables armées à l'état-major qui la dirige. Le travail de la Franc-Maçonnerie sur ses membres, c'est-à-dire leur recrutement, leur formation par les serments, les instructions des grades, les rituels, les procédés d'action qu'elle leur impose forme l'objet du troisième livre.

Dans ce cadre immense, mais parfaitement arrêté et subdivisé, se trouvent classifiées les citations les plus saillantes des écrivains et des rituels maçonniques anciens et contemporains, ainsi que les preuves historiques de l'action de la maçonnerie dans les événements de ce siècle et du précédent

— La librairie Letouzey et Ané publie une nouvelle édition du *Cours de maçonnerie pratique*, dont nous avons rendu compte ici même, et qui avait paru d'abord chez Baltenweck. L'émoi causé par ces formidables révélations sur le but secret de la secte, tel qu'il est conservé dans le trente-troisième degré du rite écossais ancien accepté, est considérable ; on en peut juger par les articles du F.·. Pike, le grand maître de suprême conseil de Charleston, qui ont paru dans la *Chaîne d'union*, numéros de juin et juillet 1886.

Comme suite et confirmation de ce cours d'enseignement supérieur de la maçonnerie, les mêmes éditeurs nous donnent un recueil des discours prononcés dans les loges par les principaux personnages maçonniques de notre temps.

« Les matières qu'ils ont traitées, dit l'éditeur, se rapportent toutes sans exception aux questions du jour. Nous aurions pu donner ainsi des milliers d'allocutions au lieu d'en donner seulement des centaines; jamais on n'en aurait rencontré une seule énonçant une idée opposée à celles qui sont formulées dans ce livre. Il y a, au contraire, une unité parfaite dans ce vaste ensemble. On sent qu'une intelligence armée d'un plan précis préside à toutes ces opérations diverses, comme un général préside aux évolutions du corps d'armée qu'il commande. C'est à croire que la barbarie a fait une levée en masse et marche à la conquête de la civilisation. Cette révélation de l'unité de plan et de manœuvre est la plus importante de toutes celles que renferme ce livre. »

Ces discours sont classés sous un certain nombre de chefs : *Appels à la lutte maçonnique, — Mission de la maçonnerie, — Philosophie maçonnique, — Athéisme, — Morale, culte et enseignement maçonnique, — Réunion publique et programmes sociaux de la maçonnerie, — L'histoire selon la Franc-Maçonnerie, — L'Action pratique de la maçonnerie.* A la

différence des autres publications où l'on ne trouve ces discours que par extraits, ils sont reproduits *in-extenso* dans ces deux volumes. Ce genre de publication était indispensable pour mettre aux mains des publicistes et des hommes politiques un véritable arsenal où ils trouveront les meilleures armes pour confondre les sectaires, qui sont en train de perdre la France.

Ces discours sont généralement très récents : on y trouve jusqu'à celui sur la concentration des forces maçonniques, prononcé en février 1886, par le F.·. Colfavru, député et président du conseil de l'ordre du Grand Orient, et un discours fait en mars 1886, par le F.·. Marmonier, député du Rhône, à la loge la *Fraternité* de Charleville, pour réclamer l'expulsion des princes. Quelques-uns, comme des discours de Jules Simon et de Leroyer, sont de 1861 à 1869. Enfin deux ou trois remontent aux périodes antérieures, mais ont une très grande importance pour permettre de suivre l'action de la maçonnerie sur les événements politiques et la propagation de certaines idées antisociales. X.

Précis d'histoire de l'art, par C. Bayet (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*). Paris, Quantin, 1886, gr. in-8 de IV-350 p., 113 grav. — Prix : 4 fr. 50.

Lettres sur l'art de la peinture, par L. de Bracquemont. Montdidier, Radenetz, 1886, in-8 de 138 p.

Il arrive à toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire de l'art d'être interrogées au sujet d'un manuel qui puisse, en peu de temps et sans trop de peine, enseigner ce qu'il faut savoir pour goûter les belles choses. Mais un tel livre est encore à faire, bien que M. Bayet et M. de Bracquemont aient tous deux l'honneur de l'avoir entrepris. Leur domaine est du reste différent. M. de Bracquemont a traité seulement de l'histoire de la peinture, dans un petit et gracieux volume destiné à encourager sa fille dans la culture de l'art de peindre. Ce livre est écrit en forme de lettres, et, de loin en loin, un tutoiement de père tendre nous fait souvenir que nous avons affaire à une œuvre familière. Aussi l'auteur n'a-t-il aucune prétention à une science approfondie, et il n'a pas cherché ses renseignements bien loin.

Il en est tout autrement dans le *Précis* de M. Bayet, qui renferme toute l'histoire des arts dans tous les temps et dans tous les pays. L'auteur y montre une érudition très étendue et consciencieuse, mais non sans lacunes, et la composition en est dominée par une méthode qui peut être à la mode aujourd'hui, mais qui ne répond guère à la nécessité d'un enseignement dont le premier mérite doit être d'inspirer à ceux qui le reçoivent le sentiment du beau. Les faits, dans ce résumé, l'emportent en importance sur les idées, au point de ne lui laisser d'autre intérêt et d'autre utilité que celui d'un traité de science exacte ou d'un bon dictionnaire. Nous devons ajouter d'autre part que

l'éditeur a droit à des éloges. Le volume est d'une impression aussi parfaite que l'est tout ce qui sort de la maison Quantin, et les gravures sont parmi les meilleures qui ont orné les volumes du même genre parus dans cette maison jusqu'ici. L'auteur aurait-il négligé de nous dire qu'il a consulté et même imité les manuels allemands, qu'on le devinerait au premier coup d'œil; mais un Allemand n'aurait pas oublié la table alphabétique. LOIR MONGAZON.

Artisti Francesi in Roma, nei secoli XV, XVI e XVII. *Ricerche e studi negli archivi Romani*, per A. BERTOLOTTI. Mantova, G. Mondovi. Paris, Rapilly, 1886, in-8 de 255 p. (tiré à 200 ex.).

M. le chevalier Bertolotti est un des archivistes les plus érudits de la péninsule. Il s'occupe depuis longtemps, dans les dépôts d'archives publics et privés, de recherches sur les artistes italiens et étrangers qui sont venus en si grand nombre aux quinzième, seizième et dix-septième siècles dans l'État pontifical, et notamment à Rome, attirés par le désir d'étudier les antiques, les basiliques et les chefs-d'œuvre de l'art qui n'avaient pas été popularisés, comme en notre temps, par des reproductions innombrables, et aussi par l'espoir d'avoir leur part dans les commandes multipliées à l'infini par la munificence des papes, des cardinaux, des patriciens romains, des monastères, des fabriques paroissiales et des confréries. Une étude attentive des archives des paroisses et des couvents, l'examen des inscriptions funéraires fournissent des noms, des dates de naissance et de décès; on trouve dans les archives des notaires des contrats d'apprentissage, des commandes, des testaments; les archives financières de la Cour pontificale, des cardinaux, des princes, des établissements ecclésiastiques mentionnent les paiements et contiennent les reçus des artistes; enfin les archives judiciaires sont fort riches en détails sur leur vie privée. Toutes ces sources mises à profit par M. Bertolotti lui ont permis de tirer de l'oubli plusieurs centaines d'artistes français et d'ajouter bien des détails précieux à ce que nous savons déjà de la vie et des œuvres des maîtres illustres qui portèrent si haut à l'étranger la gloire de la France. Il est difficile de donner une juste idée de la richesse de son recueil et de l'importance de la contribution qu'il apporte à l'histoire de l'art français, d'autant plus qu'un livre de ce genre ne se prête pas à une analyse détaillée. Je me contenterai de dire qu'il s'agit ici non seulement des peintres, des sculpteurs et des architectes français, mais des ingénieurs, fondeurs, orfèvres, horlogers, tapissiers, verriers, graveurs, miniaturistes, imprimeurs, relieurs, etc.; que tous les détails fournis sur ces artistes sont puisés dans des documents de première main dont la source est toujours indiquée; que l'auteur est au courant de tous les travaux antérieurs qu'il complète et qu'il rectifie;

enfin que M. Bertolotti donne à la France, aux artistes et aux érudits français le témoignage d'une sympathie très vive et d'autant plus méritoire qu'elle est plus rare chez nos voisins d'outre-monts. Son livre mérite donc à tous égards d'être bien accueilli dans notre pays et de trouver place sur les rayons de nos bibliothèques, à côté des excellents ouvrages de MM. Müntz, Dussieux, etc.

Je ne ferai, au sujet de ce livre intéressant à plus d'un titre, qu'une observation. Il laisse singulièrement à désirer au point de vue de la correction typographique, et non pas seulement quand il s'agit de textes français. Il y a bien une demi-page d'*errata*, mais on aurait pu sans inconvénient en allonger la liste dans de notables proportions.

ERNEST ALLAIN.

BELLES-LETTRES

Contes populaires de la Gascogne, par J. F. BLADÉ. Paris, Maisonneuve, 1886, 3 vol. in-18 de L-308, 384 et 381 p. — Prix : 22 fr.

Coutumes populaires de la Haute-Bretagne, par PAUL SÉBILLOT. Paris, même éditeur, 1886, in-18 de 368 p. — Prix : 7 fr. 50.

Légendes, Croyances et Superstitions de la Mer, par P. SÉBILLOT. Paris, Charpentier, 1886, in-16 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ethologia de Blanes, per D. JOSEPH CORTILS y VIETA. Barcelone, 1886, in-18 de 200 p. — Prix : 12 réaux.

Tradizioni popolari abruzzesi racc, da G. FINAMORE. Vol. II. Lanciano, 1886, in-16 de 160 p.

Le Reputatrici in Sicilia, per SALOMONE MARINO. Palerme, 1886, in-16 de 57 p.

Il Pesce d'Aprile, per G. PITRÈ. Palerme, 1886, in-18 de 16 p.

Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de Folk-lore, ceux même pour qui la science nouvelle n'a que de médiocres attraits, mais dont les goûts de bibliophile se laissent séduire par les charmes de jolies éditions, connaissent la collection que M. Maisonneuve publie depuis quelques années sous le titre général de : *Les Littératures populaires.* Cette collection, que nous avons souvent annoncée et louée, s'est, cette année même, augmentée de quatre tomes. Trois contiennent les *Contes de la Gascogne* et ont pour auteur un érudit dont le nom bien connu a, souvent, figuré dans notre revue : M. J.-F. Bladé. Ces contes sont au nombre de plus de cent soixante et ont été répartis en plusieurs groupes, mais il était difficile que ce classement eût lieu d'une manière stricte, aussi arrive-t-il que certains récits placés sous un titre pourraient se trouver dans une autre catégorie. Peu importe, du reste; l'essentiel est que les contes aient été soigneusement recueillis et fidèlement reproduits. La préface de M. Bladé offre sur ce point toutes les garanties désirables, le patient et savant collecteur y est entré dans les plus grands détails sur ses procédés de travail, sur les scrupules

apportés dans le choix des narrateurs, de plusieurs d'entre eux il nous parle avec une vive sympathie. Dans cet avant-propos très ample, M. Bladé examine l'œuvre de ses prédécesseurs. A ce sujet, me permettra-t-il une observation? Depuis quelque temps, on s'est montré sévère à l'égard de quelques-uns de nos devanciers; mais à l'époque où ils s'occupaient à réunir soit des chants, soit des traditions populaires, on n'avait pas considéré comme très sérieuses les recherches de ce genre; ils ne pouvaient donc se croire bien coupables en ajoutant ici un vers, là, en en modifiant un autre, en n'écrivant pas exactement sous la dictée d'une nourrice ou d'un mendiant. Sans certaines petites altérations, leurs découvertes eussent fort bien pu n'avoir aucun succès; il fallait ménager les délicatesses d'un public dont l'éducation était à faire. Sans ces précurseurs, serions-nous où nous en sommes aujourd'hui? Ils ont ouvert la voie, c'est beaucoup. Je crois que c'est un peu d'Allemagne que nous est venue la gravité religieuse avec laquelle nous nous occupons du Folk-lore ou du *Volkskunde*. Nous ne nous en plaignons pas, du reste, chaque chose a son temps, l'érudition est arrivée à son moment. C'est d'Allemagne, en tout cas, que M. Bladé attendait un travail de mythographie comparée, mais ce travail de MM. Reinhold Köhler et Gaster n'est point parvenu à temps, au gré d'un éditeur impatient et trop modeste; M. Bladé n'a pas voulu faire un commentaire dont, avec son érudition, il se fût parfaitement tiré. Au reste, tant de publications ont sur ce point développé la connaissance des simples lecteurs, qu'eux-mêmes auront souvent le plaisir de se livrer à de curieux rapprochements. Ces confrontations, qui m'ont sauté aux yeux, je ne songe pas à les indiquer ici, l'espace me manquerait; mais, sortant tout à fait de la donnée scientifique, je tiens à dire encore que les personnes qui, dans une lecture, ne cherchent qu'un passe-temps agréable, liront souvent avec un singulier intérêt les contes si bien reproduits par M. Bladé. On redevient enfant pour toutes ces merveilleuses aventures. Ces récits plairont souvent par leurs charmes ingénus tout comme la poésie populaire, abstraction faite de préoccupations érudites.

— Aux trois volumes de M. Bladé en a succédé un de M. Paul Sébillot, aussi infatigable dans ses recherches sur la Bretagne que Pitrè l'est dans ses études sur la Sicile. Aux importants ouvrages déjà publiés par lui dans la collection de MM. Maisonneuve et Leclerc, M. Sébillot vient d'ajouter les *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, vrai complément de ses deux volumes : *Traditions et Superstitions*. C'est toute la vie du paysan breton que M. Sébillot nous raconte dans six chapitres : La naissance, — le premier âge, — l'école, — de la sortie de l'école au tirage, — le mariage, — le ménage et la famille, — la mort. Dans sept autres chapitres, qui forment une seconde partie,

M. Sébillot a recueilli tout ce qui est relatif aux travaux, aux fêtes, aux divertissements, aux croyances. On retrouve souvent en Bretagne des pratiques, des usages connus ailleurs et dont plusieurs sont rappelés dans le *Traité des Superstitions* de Jean-Baptiste Thiers. Dans plusieurs contrées on regarde, de même que dans l'ancienne Armorique, comme fort mauvais de retourner le pain. Si l'on en croit Walter Scott, ce fut le signal convenu auquel on se jeta sur William Wallace trahi par l'un des siens. Est-ce d'Écosse que cette croyance a passé à la Bretagne et ailleurs? Près de Saint-Brieuc se trouve une chapelle offrant un trou dans son mur. Les jeunes filles qui veulent se marier dans l'année y jettent une pierre. Dans le Pays Messin, on voit deux espèces de chapelles à toits triangulaires surmontés d'une croix, l'une près de Vry et élevée en 1429, l'autre près d'Ennery. Les jeunes filles qui réussissent à lancer des pierres, sans qu'elles en retombent, sur ces toitures à pentes très inclinées, sont sûres de trouver bientôt un bon mari. — Mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter à ces analogies, car nous avons encore à parler d'un autre livre qui a dû coûter d'énormes recherches à M. Sébillot. Ce volume est intitulé : *Légendes, croyances et superstitions de la mer.* L'auteur l'a divisé en deux parties : *La Mer et ses mouvements.* — *Le Rivage et les îles.* On ne s'imaginerait jamais tout ce que M. Sébillot a trouvé d'intéressant à nous raconter, tout ce qu'il est allé demander à tous les temps, à tous les pays, à tous les livres. Ses recherches sont vraiment prodigieuses, et bien peu de faits relatifs à son vaste sujet ont dû lui échapper. En cherchant bien, on pourrait cependant lui rappeler une légende sur saint Arnould, sur son anneau jeté à la mer et retrouvé dans un poisson, ce qui révéla au pieux évêque que ses péchés étaient pardonnés; on pourrait encore raconter à M. Sébillot l'arrivée à Boulogne, sur un vaisseau miraculeux, de la célèbre vierge noire, et lui demander s'il n'a pas oublié le mariage du doge de Venise; mais peut-être compte-t-il en parler plus tard, car il nous promet un second volume. Nous rappellerons encore à M. Sébillot ce que Gutierre Dias de Games raconte des poissons volants (*Victorial*, chap. XLVIII) dont Boaistuau, dans le second livre des *Histoires prodigieuses*, ch. XVIII, s'occupe aussi beaucoup. Voir encore Gervais de Tilbury au chapitre XI des *Otia imperialia.* M. Sébillot ne pouvait négliger de nous entretenir du fameux saint Brandaine, dont la légende tient une si large place dans un des textes de l'*Image du monde,* ni du voyage sous mer d'Alexandre le Grand, voyage dont le récit passa de la France à l'Espagne, de Lambert-li-Tors à Lorenzo Segura. M. Sébillot nous a redit encore bien d'autres merveilleuses histoires qui donnent à son livre une attrayante variété. Tout à l'heure, conduit en Espagne par le souvenir de Lorenzo Segura, il nous est revenu en mémoire

une petite pièce de Rodriguez del Padron que nous recommandons à M. Sébillot, parce que c'est la mer qui a fourni au poète ses amoureuses hyperboles :

Bien amar, leal servir
Gridar y decir mis penas...

Une petite remarque à propos des coquillages : M. Sébillot nous montre qu'ils jouent un assez grand rôle dans la médecine populaire, mais les Homéopathes ne méprisent pas la coquille d'huître ; elle leur fournit un de leurs grands remèdes *Calcarea carbonica,* l'eau de mer aussi était regardée comme ayant de grandes vertus curatives. M. Sébillot nous cite la lettre où Mme de Sévigné raconte que trois filles d'honneur de la Reine, qui aujourd'hui auraient recours à M. Pasteur, s'allèrent préserver de la rage en se faisant jeter trois fois dans la mer. C'est un livre fort curieux que ce volume et fait pour intéresser en dehors même du public folk-loriste. En le lisant, en lisant les autres œuvres du même auteur, si pleines d'une bonne et vraie érudition, on s'étonne qu'il ait encore le temps de donner ses soins à un périodique qui paraît depuis le commencement de cette année : la *Revue des Traditions populaires,* recueil appelé à rendre de grands services à la science nouvelle, et que nous recommandons à nos lecteurs.

— *Ethologia de Blanes,* tel est le titre d'un joli volume qui nous est arrivé de Barcelone. On sait, ou l'on ne sait pas, qu'Ethologia veut dire science des mœurs, traité sur les mœurs, et que Blanes est une ville maritime de la Catalogne. Nous avons donc ici une physiologie de cette ville, très complète, trop complète même, si l'on ne se met qu'au point de vue du Folk-lore, sous les auspices duquel le volume a paru. En effet, l'auteur de ce livre, M. Joseph Cortils y Vieta, dans la première partie de son œuvre qu'il intitule *Caractère moral,* nous parle de sujets qui sont en dehors de ce qu'on pourrait lui demander : promenades, sociétés de secours mutuels, propriétés rurales, etc. A ces détails sont, il est vrai, mêlés des renseignements qui rentrent dans la spécialité du Folk-loriste et qui se développent plus librement dans le reste du volume. Nous trouvons là les usages correspondant à diverses fêtes, les superstitions — souvent semblables à celles que l'on rencontre partout ; pourtant le nombre de treize convives ne semble pas un mauvais présage aux indigènes et ne trouble que ceux qui ont rapporté à cet égard une appréhension venue de pays étrangers (p. 72.)

Nous trouvons ensuite trois petits contes qui n'ont rien de particulier, des devinettes, des chansons enfantines, huit chansons populaires avec leur musique ; parmi ces pièces nous avons remarqué une variante de la célèbre romance portugaise la *Catherineta* (p. 95) ; une étude sur les jeux des enfants, branche importante du Folk-lore, comme on le sait ; sous le titre de particularités idiomitiques, une autre étude

sur les locutions, comparaisons, modismes du pays; puis viennent des dictons sur certains jours de l'année, des proverbes, et, sous le titre d'onomatologie, une liste de prénoms avec leurs diminutifs, de noms patronymiques de Blanes, etc., etc.

— En 1882, M. Gennaro Finamore a fait paraître un très remarquable recueil de traditions des Abruzzes, auquel nous avons donné de justes éloges; aujourd'hui nous avons à en annoncer le second volume; comme le premier, il ne renferme point de contes; il est consacré tout entier à la poésie populaire. Les nombreux chants recueillis par M. Finamore et très bien classés par lui ne diffèrent guère, ni comme rythme, ni comme inspiration, des autres productions analogues répandues par toute l'Italie. Ce recueil est toutefois intéressant par les variantes qu'il peut offrir, et comme document philologique. M. Finamore n'a pas voulu s'occuper des références. Il déclare laisser à d'autres cette tâche dont il se serait sans doute fort bien acquitté. Sa trop courte préface offre des aperçus judicieux sur la poésie populaire.

—M. Salomone Marino, l'ami et le collaborateur de M. Pitrè, a donné en 1874, dans une Revue qui a précédé l'*Archivio por lo studio delle tradizioni popolari,* une étude sur les *reputatrici,* les femmes qui, pour une modique rétribution de légumes ou de fruits, pleuraient et célébraient des morts souvent très peu dignes de larmes et d'éloges. Cette étude, M. Salomone Marino a eu la bonne pensée de la publier de nouveau dans une élégante brochure. L'auteur remonte jusqu'aux temps les plus reculés et suit les *reputatrici* jusqu'à nos jours. Nous avons employé l'imparfait en parlant d'elles, mais un peu à tort, car si les *reputatrici* ont perdu de leur ancienne importance, elles n'ont pas complètement disparu, et dans quelques parties de l'Italie leurs lamentations peu désintéressées sont encore en usage.

— M. G. Pitrè a cherché, mais sans pouvoir la découvrir, l'origine du poisson d'avril, connu dans toute l'Europe, excepté en Espagne et en Portugal, et très récemment arrivé à l'Italie. Le savant Sicilien reconnaît que le poisson d'avril doit venir de la France, et qu'il y était connu dès le seizième siècle; mais quels faits, quelle aventure ont pu lui donner naissance? C'est ce qu'il n'est point parvenu à éclaircir. En Italie, si l'on n'avait pas le nom, on avait la chose, c'est-à-dire des mystifications du genre de celle qu'excuse le premier avril, et que l'on appelait de diverses manières. M. Pitrè croit qu'en Espagne le 28 décembre remplaçait le 1er avril et que donner la *inocentada* était à peu près synonyme de donner un poisson d'avril. Ne s'agirait-il pas ici de tout autre chose correspondant à ce que nous nommions *donner* ou *bailler les innocents,* plaisanterie qui consistait à surprendre, le 28 décembre, les paresseux dans leurs lits et à les fouetter? Pour

plus amples informés, je renvoie M. Pitrè aux *Bigarrures du seigneur des Accords*. Il y trouvera toute une histoire à ce propos. — La petite brochure *Il Pesce d'aprile* n'a été tirée qu'à cent exemplaires.

TH. P.

Essai sur les traités philosophiques de Cicéron et leurs sources grecques, p r C. THIAUCOURT, agrégé de grammaire et de philosophie. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Hachette, 1885, gr. in-8 de VII-359 p.

Chacun sait que les Romains, nés pour conquérir et gouverner le monde, n'ont ni une littérature ni une philosophie originale. Qu'est-ce que le génie de Cicéron et de Virgile? la reproduction artificielle de ce qui avait été plein de jeunesse, de force et de poésie dans le monde hellénique. Mais précisément pour ce motif il n'est pas sans intérêt d'examiner jusqu'où se sont avancés les Latins sur les pas des Grecs leurs maîtres. C'est la tâche dont s'est acquitté M. Thiaucourt en étudiant à quelles sources Cicéron a puisé les divers traités où il a résumé en écrivain et en orateur plutôt qu'en métaphysicien et en philosophe, les enseignements préférés de la sagesse romaine.

Cette vaste enquête, les juges de la Sorbonne n'ont pu s'empêcher d'en faire la remarque, n'est pas exempte d'une certaine confusion, dont il faut accuser le sujet au moins autant que l'auteur. Condamné à procéder sans cesse par voie d'hypothèse et de conjecture, il est le plus souvent amené à conclure « que ces recherches minutieuses aboutissent à un assez mince résultat. » Le lecteur même le plus attentif a peine à s'orienter au milieu de cette multitude de noms propres et de titres d'ouvrages qui passent et repassent continuellement sous ses yeux. Qu'est-ce que Cicéron a emprunté à ses modèles, que leur a-t-il ajouté, en dehors de cette forme ample et majestueuse propre à son style oratoire? M. Thiaucourt renonce plus d'une fois à trancher le problème : il nous en prévient lui-même, « un écueil à éviter dans ces questions de sources, c'est de vouloir arriver à une trop grande précision, de prétendre assister au travail de composition de l'écrivain. »

En revanche, que d'informations précieuses, que de traits de lumière sur l'histoire des idées dans le monde ancien! Le temps nous a ravi, presque sans exception, toutes les œuvres des successeurs de Platon et d'Aristote : Cicéron en les imitant les fait revivre en partie devant nous. D'ailleurs M. Thiaucourt n'a pas oublié l'influence que les événements politiques et les transformations sociales ont eue sur les destinées des diverses écoles : on trouve dans son livre des considérations justes, parfois même assez profondes sur l'état moral et religieux des esprits. On voudrait cependant qu'il eût montré en certains passages moins de ménagements pour l'épicurisme antique ou pour le déterminisme contemporain.

L'historien allemand Mommsen avait jugé très sévèrement Cicéron, le comparant à un journaliste moderne dont la plume infatigable aborde tour à tour les sujets les plus divers avec la même facilité, mais aussi avec la même incompétence. Sans donner dans l'excès contraire, M. Thiaucourt accorde volontiers à l'auteur de la *République* et des *Tusculanes* les éloges qu'il mérite, et il le félicite avec raison « d'avoir mis dans ses livres la sérénité qui manquait à sa vie. » C. Huit.

HISTOIRE

Methods of historical study, by Herbert B. Adams. Baltimore, 1884, in-8 de 138 p.

L'Université John Hopkins de Baltimore, dont M. Claudio Jannet a passé en revue, ici même, les remarquables publications dans le domaine des sciences économiques et sociales (t. XLIII, p. 212 et t. XLVI, p. 507) continue de marcher à grands pas vers une solide et sérieuse réputation scientifique. L'ouvrage que je présente au lecteur appartient à la seconde série des études historiques et politiques publiées par cette même université : c'est l'importance du sujet qui m'a décidé à lui consacrer un article spécial.

D'après quelle méthode faut-il enseigner l'histoire? Le vieux procédé routinier et stérile qui consiste, dans les classes moyennes, à faire apprendre par cœur des manuels, ou, dans les facultés, à dicter des cahiers, n'est mentionné par M. Adams que pour être honni et bafoué sans pitié : pas plus en matière d'enseignement qu'en toute autre, l'entreprenante Amérique n'est disposée à supporter longtemps le joug d'une tradition qui ne se justifie pas d'une manière surabondante, et, bien que dans les questions pédagogiques l'innovation soit souvent plus à redouter que l'abus invétéré auquel il s'agit de mettre fin, elle va son chemin et accueille la nouveauté avec moins de répugnance qu'on ne ferait parmi les pédagogues du continent. M. Adams, qui entre *in medias res* sans se livrer à des considérations de ce genre, nous apprend d'emblée qu'il y a quatre méthodes appliquées de nos jours à l'enseignement de l'histoire : ce sont : 1° *la méthode topique,* qui consiste à faire étudier par les élèves un certain nombre de points sur lesquels ils peuvent concentrer leurs lectures, et qu'ils ont le loisir d'étudier à l'aise ; on choisit de préférence ces sujets dans le domaine qui intéresse le plus l'étudiant : l'histoire de sa paroisse, de sa ville, de sa province ou d'un événement qui a quelque rapport avec son pays; 2° *la méthode comparative,* qui consiste dans le perpétuel rapprochement du sujet étudié avec tous les sujets connexes dont l'étude peut jeter de la lumière sur celui-ci ; 3° *la méthode coopérative,* d'après laquelle un groupe d'élèves se partage l'étude d'un sujet de telle ma-

nière que chacun en approfondit une partie, et que les résultats obtenus se trouvent être le fruit du travail de tous ; 4° enfin, *la méthode du séminaire* ou *du laboratoire,* inaugurée il y a un demi-siècle par feu Léopold von Ranke à Berlin, et qui est en voie de se répandre de plus en plus.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les inconvénients que peut présenter une classification de ce genre, qui est toujours un peu factice, et qui court surtout le danger de ne saisir un enseignement que par le côté purement formel, sans en approfondir l'esprit et les tendances. Quel est le professeur, pour peu qu'il ait l'intelligence et l'expérience de son métier, qui, dans un cours pratique, ne cherche à captiver les étudiants par le choix d'un sujet très abordable et bien délimité, ne partage entre eux les diverses parties du travail qu'il comporte, ne leur fasse saisir à chaque occasion l'importance du procédé comparatif, et ne se trouve avoir employé ainsi quatre méthodes à la fois, un peu, sans doute, à la manière dont M. Jourdain parlait le français, c'est-à-dire sans le savoir ? Mais passons : aussi bien le travail de M. Adams vaut-il plutôt par les renseignements qu'il nous fournit que par les théories qu'il a l'occasion d'ébaucher. La plus grande moitié de l'ouvrage (p. 64-136) est consacrée à l'exposition de *la méthode du séminaire*. M. Adams nous montre ce qui s'est fait de plus important sous ce rapport, jusqu'à nos jours, en Allemagne, en Belgique et en France, s'appuyant principalement, pour ces deux derniers pays, sur les intéressantes études de M. Paul Fredericq (*admirable papers* p. 81 n.) faisant appel en outre, pour ce qui concerne l'Allemagne, à ses propres souvenirs et à ceux de M. Gross, un Américain qui, comme lui, s'est assis sur les bancs des universités allemandes, et qui a rapporté chez lui les méthodes qu'il y a apprises.

Ce qui est entièrement neuf, et ce qui donne à l'étude de M. Adams une incontestable valeur, ce sont les renseignements si complets et si instructifs qu'il fournit sur l'organisation des études supérieures d'histoire aux universités américaines, principalement à celles de Boston, de Baltimore et de Michigan. Foi d'homme du métier, je n'ai vu nulle part un pareil entrain, un pareil zèle de tous pour le progrès des études, une pareille entente du gouvernement et des particuliers, des professeurs et des élèves ! Quelle ardeur à imiter tout ce qu'on trouve d'imitable au dehors, à dépasser tout ce qui s'est fait et vu jusqu'ici ! Je n'ai pas lu sans un sentiment de secrète envie les longues et savoureuses pages consacrées à la description des locaux du séminaire historique de Baltimore (un plan en est donné à la fin du volume), de sa superbe bibliothèque (où, par parenthèse, je suis étonné de ne pas voir figurer sur la liste des périodiques, la *Revue des Questions historiques* et le *Historisches Jahrbuch* de la Goerresgesellschaft), de

des proxénies grecques ne contiennent aujourd'hui pas moins de quinze cents textes : M. Monceaux qui les a recueillis, comparés, analysés avec un véritable talent, n'a pas voulu, semble-t-il, se résigner à en sacrifier aucun. De là, des redites inutiles : certaines anecdotes se trouvent reproduites jusqu'à trois fois. S'agit-il dans tel chapitre des proxènes étrangers dans les différentes cités grecques et des proxènes de ces mêmes villes à l'étranger ? Le lecteur se pose la question sans savoir toujours la réponse. Mais si l'on peut souhaiter une érudition plus sobre et plus précise, il est impossible du moins de ne pas rendre hommage aux recherches étendues et consciencieuses attestées par toutes les pages de ce remarquable travail.

C. Huit.

Récits de l'histoire romaine, par Mme V. Duruy. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 352 p. avec de nombreuses illustrations intercalées dans le texte. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre de vulgarisation fait pour tous les jeunes gens qui aiment lire un ouvrage bien écrit et se faire une idée de l'histoire des Romains, depuis les temps légendaires jusqu'au règne de Marc Aurèle. J'ajouterai que ce ne sont pas seulement les jeunes gens qui trouveront cette lecture attrayante, car une fois la première page tournée, il m'a fallu aller, sans m'arrêter, jusqu'à la dernière.

Mme Duruy avait à prendre les éléments de sa publication dans un véritable trésor d'érudition formé par un savant auquel la critique historique et l'archéologie sont également familières ; elle a su en détacher les principaux épisodes en leur donnant une forme littéraire irréprochable ; j'ajouterai qu'il s'y trouve une impartialité que j'ai jadis regretté de ne pas toujours trouver dans l'*Histoire des Romains*. Ce sont bien là les enseignements d'une mère et d'une femme de cœur et très lettrée.

L'ouvrage, orné d'un grand nombre de gravures exécutées d'après des sujets authentiques et bien choisis, est divisé en sept périodes ou chapitres : les légendes qui vont jusqu'à Tarquin II; la république avec les consuls patriciens ; la république avec les consuls des deux ordres ; les Gracques ; Marius et Sylla ; le triumvirat ; l'empire avec les Césars puis avec les Antonins. Le volume finit avec quelques pages dramatiques dans lesquelles l'auteur raconte les martyres de saint Pothin, de sainte Blandine et de saint Ponticus. Nous avons aussi lu avec un grand intérêt le récit de la guerre de Judée et de la prise de Jérusalem ; à propos de la guerre des Gaules, j'aurais aimé que Mme Duruy eût indiqué en quelques mots comment il arriva que la nationalité gauloise, en fait, se forma à la suite de la conquête romaine.

A. de B.

Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise... *Suivis de ses Pensées inédites écrites pour Henri III, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et précédés de la Vie publique et privée de Henri de Mesmes, avec notes et variantes,* par ÉDOUARD FRÉMY, premier secrétaire d'ambassade. Paris, E. Leroux, s. d. (1886), in-12 de 243 p. — Prix : 5 fr.

M. Éd. Frémy a établi le texte de son édition des *Mémoires de Henri de Mesmes* d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 729 du fonds français. Ces Mémoires ne sont pas absolument inédits; mais jusqu'à ce jour on avait eu le tort de n'en reproduire que des fragments, ou d'en altérer l'orthographe de manière à leur ôter toute couleur originale. Pourtant cette autobiographie méritait bien les honneurs d'une impression intégrale. Henri de Mesmes, issu d'une famille de basse origine, d'après Saint-Simon, qui l'accable de son dédain, fut un érudit remarquable et a joué au milieu du seizième siècle un rôle important comme homme politique. Son exemple pourrait avoir une grande influence sur ceux qui s'occupent actuellement de la question du grec et du latin. Les novateurs qui troublent par leurs « tolle » le calme paisible et solennel de notre vieille Sorbonne ont-ils oublié que l'un des hommes les plus éminents du seizième siècle ne craint pas d'affirmer que, après avoir passé deux ans au Collège de Bourgogne, il pouvait réciter Homère par cœur d'un bout à l'autre, composer des discours grecs et latins, présenter plusieurs vers latins et deux mille vers grecs de sa composition? Henri de Mesmes arriva par ses services aux postes les plus éminents; il fut successivement « podestat de Sienne, diplomate, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes au Conseil d'État, chancelier du roi de Navarre et de la reine Louise de Lorraine, etc. » Presque toujours heureux dans ses négociations, il conquit les faveurs des souverains qui l'employèrent, et il ne fallut rien moins que l'influence de Catherine de Médicis pour le faire tomber en disgrâce. C'est alors qu'il écrivit ses *Mémoires,* où l'on trouve de curieuses anecdotes sur la cour des quatre derniers Valois.

Si M. Éd. Frémy avait eu à sa disposition un certain nombre de documents relatant des faits inconnus de la vie de Henri de Mesmes, nous eussions été fort aise de les trouver groupés dans une notice préliminaire; mais pourquoi consacrer la moitié du volume à nous redire sous une autre forme ce que nous lisons dans les *Mémoires?* pourquoi surtout introduire dans cette préface de longues citations qui font double emploi? Quelques-unes des notes qui accompagnent le texte, peu fidèlement reproduit, sont intéressantes; nous eussions aimé à y trouver l'indication complète des sources d'où elles sont tirées.

A. LE VAVASSEUR.

Les dernières années du duc d'Enghien (1801-1804), par le comte Boulay de la Meurthe. Paris, Hachette, 1886, in-16 de VIII-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le comte Boulay de la Meurthe a entrepris de refaire, à l'aide des documents officiels, ou plutôt des documents authentiques, le récit des dernières années et de la déplorable mort du duc d'Enghien. Il l'a fait dans ce volume avec un très vif intérêt et un extrême souci de l'impartialité, cherchant non à excuser, mais à expliquer. Après le licenciement de l'armée de Condé, le jeune duc n'avait pas voulu suivre en Angleterre son père et son grand-père, pour lesquels, le dernier surtout, il n'avait qu'une assez médiocre sympathie. Il s'était établi à Ettenheim, à la petite cour du cardinal de Rohan, où le retenait un attachement très vif pour la nièce du cardinal, la princesse Charlotte. Il y employait son temps à la chasse, un des goûts traditionnels de sa famille, et à la culture des fleurs, un autre héritage du grand Condé. Cette inaction lui pesait cependant; passionné pour l'état militaire, il rêvait de batailles, mais de batailles au grand jour, et non pas de complots. « Ces moyens, » disait-il, « ne sont pas de mon genre. » Ce qu'il eût voulu, c'était de lutter dans un glorieux combat, au besoin même de se rencontrer corps à corps avec le premier Consul, qu'il ne pouvait voir que comme l'usurpateur du trône de sa famille. Il s'était résigné dans ce but à demander un emploi au gouvernement anglais, qu'il n'aimait guère cependant. A l'époque où il était question d'une rupture du traité d'Amiens, et dans la pensée d'une guerre prochaine, il avait renoué des relations avec les provinces françaises, rapprochées d'Ettenheim, l'Alsace notamment, où les Rohan avaient des partisans. Ce fut ce qui le perdit. Les autorités du Bas-Rhin eurent vent de ces relations. Un de ces personnages qui font le triste métier d'agent provocateur, Méhée, signala à Paris de soi-disant rassemblements d'émigrés à Ettenheim et à Offenbourg; un émissaire envoyé là par le gouvernement consulaire, Lamothe, trompé par une mauvaise prononciation, dénonça la présence à Ettenheim du général Dumouriez (c'était le marquis de Thumery, attaché au duc d'Enghien, et non Dumouriez). On venait de découvrir à Paris le complot de Georges Cadoudal et de Moreau. Bonaparte vit dans ces rapports de Méhée et de Lamothe la preuve que le jeune prince était mêlé à la conspiration. Emporté par la colère, voulant à la fois arrêter le complot par un acte de rigueur et frapper l'opinion par un coup d'audace, détruire le bruit qui courait qu'il pourrait bien jouer le rôle de Monck, et peut-être aussi se faire pardonner par les Jacobins ses projets de prochaine dictature, il donna l'ordre d'enlever le prince, quoiqu'il fût en pays neutre, dans les états de l'Électeur de Bade, de l'amener à Paris, et de le juger sans désemparer. Les ordres furent exécutés avec la

même rapidité qu'ils avaient été donnés. Informé qu'on en voulait à sa liberté et peut-être à sa vie, le malheureux duc d'Enghien négligea de se mettre en sûreté. Sa maison fut cernée la nuit par une troupe de gendarmes; la résistance était impossible. Arrêté avec ses serviteurs, le duc fut immédiatement emmené à Strasbourg, puis transféré en poste à Vincennes. Tout était prêt: après un interrogatoire sommaire, une commission militaire formée à la hâte, n'ayant sous les yeux ni les pièces du procès ni le texte des lois, condamna l'héritier de Condé sans qu'il eût même un défenseur; le jugement à peine rendu fut exécuté dans les fossés du château, à la lueur d'une lanterne, sans que Réal, chargé de l'instruction de l'affaire, fût arrivé à Vincennes; la précipitation fut telle qu'il est permis de croire que la fosse était creusée à l'avance et qu'il n'y eut pas plus de prêtre pour assister le condamné qu'il n'y avait eu d'avocat pour le défendre; le jugement n'avait pas été libellé, parce qu'on n'avait pas la loi sous les yeux, et on le rédigea après la mort. Le drame, commencé par une violation du droit des gens, finissait par un assassinat et par un faux.

Le premier Consul n'avait écouté ni les supplications de Joséphine, ni les objections de Cambacérès; il ne semble pas qu'il ait eu de remords de ce crime; du moins affecta-t-il de n'en pas laisser paraître. Mais le résultat trompa ses prévisions, il avait cru arrêter violemment les complots; il n'en fut rien. Il avait compté en imposer à l'Allemagne; ce fut le signal d'une nouvelle coalition. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant l'Empire (1800-1811), par M. l'abbé MÉRIC. 2e partie. Paris, Palmé, 1885, in-8 de 499 p. — Prix des 2 vol. : 12 fr. — Édition in-12, 2 vol. de 489 et 499 p. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte de la première partie du livre de M. Méric (t. XLIV, p. 332). Le présent volume donne le récit de la vie de M. Émery de 1800 à 1811, date de sa mort. Les événements qu'il retrace sont fort connus, et il était difficile, à moins de découvertes importantes de documents inédits, d'ajouter beaucoup à ce qu'on savait déjà des faits en eux-mêmes et du rôle si important et si honorable du vénérable restaurateur de Saint-Sulpice. Tout le monde sait que M. Émery fut un homme de haute valeur au point de vue de l'esprit et de la science, et en même temps un saint. Quand on a lu le livre excellent de M. Gosselin, on est parfaitement édifié sur ce point. Les lecteurs de M. Méric n'auront pas de peine à se faire la même conviction.

Le second volume de son ouvrage a les mêmes qualités et les mêmes défauts que le premier. Le style de l'auteur est vif et entraînant; les scènes émouvantes si fréquentes dans la vie de M. Émery, sont racon-

tées avec un véritable talent de mise en scène; tel chapitre du livre aurait été fort agréable à entendre dans une salle de la Sorbonne. En revanche, nous retrouvons ici je ne sais quoi de hâtif dans la mise en œuvre des documents, je ne sais quoi de lâché dans la composition qui ne laisse pas de choquer dans un livre d'histoire consacré à un sujet aussi grave. J'ajouterai que l'ordre chronologique n'a pas été toujours assez rigoureusement observé et que les noms propres estropiés ne manquent pas.

Malgré tout, il est à souhaiter pour la gloire de M. Émery et de l'ancien clergé de France, et aussi pour l'instruction des ecclésiastiques de notre temps, que ce livre soit beaucoup lu. Il y a là de bonnes leçons à recueillir, et M. Méric a fait œuvre utile en les remettant sous nos yeux.

ERNEST ALLAIN.

La Réunion de Toul à la France et les derniers évêques comtes souverains, par le marquis DE PIMODAN, avec une planche d'armoiries et trois portraits. Paris, Calmann Lévy, 1885, gr. in-8 de XLII-442 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le marquis de Pimodan, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Introduction qui précède son excellent ouvrage, s'est « proposé d'écrire, non l'histoire générale de la ville ou des évêques, mais l'histoire de la ville et des évêques pendant la période de réunion à la France, » c'est-à-dire depuis 1552, époque de la première occupation de Toul par les troupes françaises, jusqu'à 1648, où les traités de Westphalie nous donnèrent les trois évêchés. L'auteur a jugé avec raison que l'histoire de cette importante période ne devait pas être cherchée seulement à Toul, mais à Nancy, à Paris, à Rome et en Allemagne. Il a pris pour cadre et pour « fil conducteur » les épiscopats des évêques de Toul, comtes souverains de la vieille cité. Toussaint d'Hocédy, Pierre du Châtelet, Charles de Lorraine, cardinal de Vaudémont, Christophe de la Vallée et enfin Jean de Porcelet, tels sont les prélats dont M. de Pimodan a traité l'histoire avec un souci constant de la vérité historique. Ses recherches nombreuses dans les archives et les bibliothèques de Paris, des trois évêchés et d'Allemagne lui ont fait découvrir des documents importants; il y a joint des pièces extraites de ses archives de famille pour l'épiscopat de Christophe de la Vallée; et tout cela lui a permis d'ajouter beaucoup de détails inédits à ce qu'on connaissait déjà de l'histoire de cette période. L'auteur a su donner à son livre une forme intéressante, et cependant il a employé constamment une méthode rigoureusement scientifique qui en fait avant tout un excellent ouvrage d'érudition. Quelques pièces justificatives inédites sont publiées en appendice, et le livre est précédé d'une bonne Introduction où sont sommairement exposés l'organisation municipale

de Toul, les relations de l'évêque-comte et des bourgeois, enfin le régime des impositions que la cité payait à l'empereur, au roi de France et au duc de Lorraine. L. L.

La Sénéchaussée d'Auvergne et Siège présidial de Riom au XVIIIe siècle, thèse historique soutenue devant la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, par Édouard Everat, avocat à la Cour d'appel de Riom. Paris, Thorin, 1886, in-8 de xi-412 p. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage que M. Everat intitule modestement « thèse historique », est un volume de plus de trois cents pages, complété par de nombreuses pièces justificatives ou annexes qui prouveraient avec quel soin l'auteur a composé son livre, si le texte lui-même ne l'établissait surabondamment par la quantité de détails qu'il renferme. Les premiers chapitres sont consacrés à l'étude rapide de l'origine des sénéchaussées, en tant que corps judiciaire, et des présidiaux, à l'exposé de l'organisation d'une sénéchaussée et siège présidial au dix-huitième siècle, enfin au ressort, à la composition et à l'administration de la sénéchaussée d'Auvergne et présidial de Riom. Ce sont là des pages excellentes et qui font très bien connaître une de ces institutions judiciaires de l'ancienne France, dont l'histoire n'a été jusqu'à présent qu'effleurée. L'auteur retrace ensuite l'histoire du tribunal riomois au dix-huitième siècle; à notre avis, il ne méritait pas une étude aussi étendue et aussi consciencieuse. Les dissensions intestines entre les membres du présidial et les luttes de ce siège contre les juridictions municipales de Riom, la sénéchaussée de Clermont et les autres bailliages de la province sont à peu près dénuées d'intérêt, et il aurait fallu abréger singulièrement les détails parfois fastidieux de ces querelles sans fin sur des sujets de si peu d'importance. Tout au contraire, les chapitres où l'auteur raconte le rôle du siège de Riom, lors de la suppression des Parlements et l'établissement des Conseils supérieurs par le chancelier Maupeou, sont fort intéressants et abondent en détails inédits et parfois très piquants; on ne peut que louer M. Everat d'avoir donné autant de développements à cette partie de son travail. Dans les pièces justificatives, beaucoup sont curieuses, notamment les listes des officiers de la sénéchaussée aux dix-septième et dix-huitième siècles, des avocats et des procureurs du ressort et des membres du Conseil supérieur de Riom. L'annexe VII, qui contient une description sommaire des tapisseries qui décoraient le palais de la sénéchaussée, ne manque pas d'intérêt pour l'histoire de l'art. Ajoutons que la plus grande partie des matériaux de l'ouvrage de M. Everat provient des archives de l'ancien présidial, conservées à Riom, et des archives particulières de la famille de Chabrol, dont les membres occupèrent pendant tout le dix-huitième siècle une place importante dans la magistrature riomoise. L. L.

Louise de Kérouaille, duchesse de Portsmouth (1649-1734), par H. Forneron, avec un portrait d'après P. Lely et un fac-similé d'autographe. Paris, Plon, 1886, gr. in-18 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Forneron, dont la mort prématurée est une perte pour les lettres françaises, s'était laissé séduire dans ces derniers temps par une duchesse d'aventure qu'il est allé tirer de la poussière des archives et des bibliothèques. L'élégant et sagace historien de Philippe II a restauré très habilement le fond et les accessoires de ce nouveau portrait. La duchesse elle-même reste un peu effacée, un peu décolorée : elle a subi « des ans l'irréparable outrage. » C'est que dans la masse de documents si patiemment, si ingénieusement compulsés et analysés, il y a des lacunes qui ne peuvent, sans doute, être comblées. La jeunesse de Louise de Kérouaille n'est connue que par des romans ou des pamphlets, et les cinquante dernières années de la vie de la duchesse de Portsmouth n'ont pas d'histoire. A l'époque même où elle est le plus en vue et où elle est censée avoir joué un grand rôle, son action n'est pas très apparente et ne semble pas avoir dérangé le cours probable des événements. L'indolent, le versatile Charles II d'Angleterre, n'était-il pas, par son caractère comme par sa vie de débauche, voué à l'inertie ? Il ne faudrait même pas faire trop d'honneur à sa maîtresse d'avoir servi les intérêts de la France : quoi qu'en dise l'indulgent biographe, elle ne leur a rien sacrifié. L'empire qu'elle exerça sur son royal amant est cependant incontestable : elle se maintint en faveur malgré les intrigues et les rivalités de cour, malgré l'opposition des parlements et les émeutes populaires, et la reconnaissance que Louis XIV continua de lui témoigner, alors qu'elle ne pouvait plus être l'instrument de sa politique, est la meilleure preuve des services rendus. Admettons donc l'importance de ces services qui relèvent moins de l'histoire que de la chronique scandaleuse, et laissons-nous charmer sans réserves par la solidité d'érudition, l'ingéniosité d'induction, l'élégance de style, déployées par M. Forneron dans sa reconstitution de la cour de Charles II. Le talent de l'auteur fait, en effet, tout le mérite de ce petit livre : sans lui, le spectacle offert à nos yeux ne serait que répugnant. Pour payer ses plaisirs, le roi d'Angleterre implore et marchande honteusement les aumônes de Louis XIV. Ministres, courtisans, membres du parlement, royalistes et puritains, tous font assaut de vices et de vénalité. Les femmes mêmes, sauf la pauvre reine Catherine, sont tellement perdues de mœurs, qu'ainsi entourée, la duchesse de Portsmouth semble presque un modèle de vertu. Les quelques lettres inédites réunies à la fin du volume n'ont par elles-mêmes qu'un médiocre intérêt : ce ne sont guère que des demandes d'argent adressées aux contrôleurs généraux par la vieille duchesse que ruine sa mauvaise gestion d'une grande fortune; mais ce sont des documents,

et elles servent, avec le portrait et le fac-similé d'autographe, à compléter la physionomie de l'héroïne de M. Forneron.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Chute d'une République. Venise, d'après les archives secrètes de la République, par M. ED. BONNAL, chargé d'une mission dans les archives d'État du royaume d'Italie par le ministère des affaires étrangères. Paris, Didot, 1885, in-12 de IV-410 p. — Prix : 3 fr.

Comment s'est opérée la chute de la République de Venise, l'un des plus anciens, sinon le plus ancien État de l'Europe, puisqu'il comptait quatorze siècles d'existence ? Qui doit en être responsable ? Est-ce la République vaincue, ou le Directoire français, ou le général en chef de l'armée victorieuse ? Jusqu'ici la plupart des historiens, écrivant surtout d'après les documents français, avaient rejeté la faute sur les victimes qu'ils avaient accusées d'avoir été provocatrices. M. Bonnal est d'un avis tout différent. Chargé d'une mission officielle dans les Archives d'État du royaume d'Italie, il a pu compulser des pièces authentiques d'origine vénitienne, les actes suprêmes du Sénat de Venise, les rapports de provéditeurs et des ambassadeurs de la Seigneurie, et il n'hésite pas à faire porter tout le blâme de la radiation de Venise de la carte d'Europe sur le gouvernement français et surtout sur Bonaparte. Si les Vénitiens furent coupables, ils ne le furent que d'un excès de faiblesse et de patience. Malgré les avertissements prophétiques de leurs plus illustres patriotes comme Pesaro, ils refusèrent de se mettre sur le pied de la neutralité armée. Confiants dans les promesses du Directoire et les belles paroles de Bonaparte, ils se renfermèrent strictement dans une neutralité sans défiance et plutôt bienveillante pour les Français ; ils poussèrent la tolérance jusqu'à fournir des vivres aux armées de la République qui pourtant traitaient les sujets de la Seigneurie en pays conquis. Et cependant, si à un certain moment ils avaient voulu joindre leurs troupes à celles de l'Autriche, ils auraient pu — c'est l'opinion d'hommes compétents comme Jomini — mettre dans la situation la plus critique, peut-être même détruire l'armée de Bonaparte. Celui-ci les récompensa de cette abstention qui lui avait été si profitable, en envoyant partout des émissaires pour soulever les populations de Terre Ferme contre Venise, en multipliant les injures, en rançonnant les paysans et les habitants des villes, et lorsque ceux-ci, exaspérés par l'attitude des soldats français et en particulier du général Balland qui faisait tirer à boulets rouges sur Venise, se furent laissé emporter à cet affreux massacre qui s'appelle les *Pâques véronaises,* en jetant le masque, en déclarant à Foscari que c'était au vainqueur à faire la loi au vaincu, en s'emparant de Venise, sous prétexte d'y installer un gouvernement démocratique, et finalement, lorsque les succès de

Moreau et de Hoche lui firent craindre la marche de ces rivaux sur Vienne, en brusquant la paix avec l'Autriche et en livrant à cette dernière puissance, comme dédommagement, la malheureuse république qui avait eu foi dans la parole de la France.

Tel est le curieux récit, un peu long peut-être, de M. Bonnal. Telle est la thèse qu'il soutient et que, grâce aux nombreux documents qu'il a étudiés et qu'il cite, il nous semble bien avoir établie.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Archéologie du moyen âge, par JULES QUICHERAT. Mémoires et fragments réunis par ROBERT DE LASTEYRIE. Paris, Alph. Picard, 1886, gr. in-8 de 514 p. — Prix : 20 fr.

Ce volume, bien qu'il ne porte pas de tomaison, est le second de la collection destinée à réunir les principaux articles et mémoires de Quicherat, disséminés dans les Revues, ainsi que les fragments restés inédits. Nous avons déjà parlé du premier volume, consacré à l'archéologie antique, et publié sous la direction de M. Giry; M. R. de Lasteyrie, en veillant à l'accomplissement du deuxième volume, a accompli pieusement un devoir difficile à remplir. Personne, du reste, mieux que lui, disciple favori de Quicherat et son successeur dans sa chaire d'archéologie, ne pouvait mieux remplir cette mission délicate.

Ce volume de mélanges me semble présenter un intérêt bien autrement sérieux que le premier; c'est qu'en effet, malgré la prédilection manifestée par Quicherat pour l'archéologie antique, c'était en ce qui touchait au moyen âge qu'il avait une supériorité incontestable. Si le volume que nous avons sous les yeux débute par une excellente étude sur la basilique de Fano, construite et décrite par Vitruve, il ne faut pas oublier que Quicherat, sur ce point d'archéologie romaine, était sur son terrain; pour traiter l'histoire des basiliques chrétiennes il devait faire une étude spéciale de la basilique païenne dont procédait la seconde.

M. de Lasteyrie, sans chercher à réunir, comme l'a fait M. Giry, les nombreuses communications faites par Quicherat soit aux comités des travaux historiques, soit à la Société des Antiquaires, a tenu à composer le volume des travaux qui sont destinés à établir les conquêtes faites à la science par l'érudit professeur. Notons tout d'abord ses recherches si consciencieuses sur la restitution des basiliques de Fano et de Saint-Martin de Tours dont il ne restait pas alors de traces sur le sol. En ce qui concerne la seconde, des explorations ultérieures sont venues confirmer éloquemment les propositions de Quicherat. Puis viennent des pages remarquables sur l'architecture improprement appelée ogivale et l'architecture romane; des appréciations d'une critique inattaquable sur l'âge des cathédrales d'Embrun, de Grenoble et

de Laon, sur l'église de Saint-Geosmes, près de Langres; des mémoires que l'on relira toujours avec grand profit sur les comptes de fabrique des cathédrales d'Autun et de Troyes; sur l'hôtel de Clisson, l'album de Villard de Honnecourt, etc.

Mais la partie capitale du volume est formée de fragments d'un cours d'archéologie inédit qui fait regretter vivement que Quicherat n'ait pas pris le temps de publier lui-même, comme chacun de nous l'en suppliait, le cours complet professé par lui à l'École des chartes.

Après Caumont, auquel il rend loyalement justice, Quicherat est le savant qui a véritablement fondé l'archéologie nationale sur des bases indestructibles. Caumont était un vulgarisateur infatigable; Quicherat était un érudit : il fallait l'influence de ces deux hommes pour que l'œuvre fût parfaite. Les *fragments* qui nous sont conservés se composent d'une introduction aussi spirituelle que savante, et de chapitres sur les principes de construction, les basiliques, l'architecture romane, la croisée d'ogives et son origine. Combien nous devons regretter que M. de Lasteyrie, si scrupuleux éditeur et si soigneux annotateur, n'ait pas trouvé davantage dans les notes qu'il avait à coordonner! — Il est curieux de voir avec quelle juste insistance Quicherat a établi l'impropriété de ce mot *ogival;* l'origine de la *croisée d'ogives,* c'est-à-dire des membrures qui se croisent diagonalement dans les voûtes gothiques; l'existence de ce procédé de voûtes à grande portée dans des monuments de l'antiquité. Bien des personnes se serviront encore, contre le bon sens, du mot ogival; une erreur est si difficile à déraciner! Ne voyons-nous pas tous les jours l'adverbe *compendieusement* employé dans un sens qui est l'opposé de sa signification? Mais tous ceux qui liront Quicherat n'hésiteront pas à donner le nom de *gothique* à l'architecture que l'on appelle *ogivale,* et celui d'*arc brisé,* à la forme des évidements pratiqués dans la masse de construction des monuments d'architecture gothique.

A. DE B.

Jean-Baptiste Tavernier, *écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur,* d'après des documents nouveaux et inédits, par CHARLES JORET, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-8 de 413 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume renferme une étude très consciencieuse du célèbre voyageur Tavernier, dont la vie, les longues et lointaines pérégrinations et les ouvrages n'avaient pas encore été analysés avec autant de soin et de netteté qu'ils viennent de l'être par M. Charles Joret. Après l'avoir lu on a une idée très complète de l'intrépide et infatigable explorateur qui en fait le sujet. M. Joret, effectivement, n'a négligé aucune recherche pour bien connaître lui-même et bien faire connaître, à son tour, le personnage qu'il met en scène et dont il s'est constitué l'historien. Ce personnage, trop rabaissé par les uns, trop exalté par d'autres, ne fut

pas, en réalité, un homme ordinaire. Sans être fort instruit, et attiré surtout en Orient par des vues mercantiles, Jean-Baptiste Tavernier racheta ce qui lui manquait du côté des connaissances par une grande expérience des hommes et des choses, par un don naturel assez rare d'observation, et par une immense ardeur d'investigations en tout genre. De là le succès non interrompu depuis deux siècles des ouvrages où il a consigné les principaux résultats des six grands voyages qu'il accomplit en Orient. De là aussi l'estime singulière dont il jouit de son vivant. Louis XIV, qui portait le plus vif intérêt au commerce des Indes Orientales et qui avait une intelligence très juste des avantages qu'on pouvait s'en promettre, ne manqua pas d'en témoigner toute sa bienveillance à celui qui, le premier, avait révélé à la France les prodigieuses richesses de l'Asie, et pour reconnaître les services qu'il avait rendus au commerce, à l'industrie et à la politique de son pays dont il avait, dans ses entretiens avec les princes étrangers, exalté la puissance et la grandeur, il lui accorda, en 1669, des lettres d'anoblissement. Cette distinction flatteuse mit le comble à sa réputation. Riche, considéré, reçu à la cour, Tavernier songea à jouir du repos qu'il avait si bien mérité, et à faire profiter ses compatriotes des découvertes qu'il avait faites, en publiant la relation de ses voyages. C'est alors qu'il acheta en Suisse la baronnie d'Aubonne, fief très ancien, qu'il revendit plus tard. Il termina à Moscou, en 1689, sa vie aventureuse, au moment où, à l'âge de 85 ans, il se disposait à retourner aux Indes pour la septième fois. M. Joret ajoute à l'intéressante biographie de cet homme remarquable un appendice qui contient quelques pièces justificatives relatives au personnage dont il vient de raconter la vie.

V. Guérin.

Un Administrateur au temps de Louis XIV. Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, conseiller au Parlement de Metz (1610-1675), par le vicomte de Grouchy et le comte de Marsy. Gand, impr. Vanderhaeghen, 1886, in-8 de 482 p. (Extrait du *Messager des Sciences historiques de Belgique*, années 1883-1885).

Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, appartenait à une ancienne et illustre famille de la Haute-Normandie. Né en 1610, il embrassa d'abord la carrière des armes, comme son père, François de Grouchy, qui avait été longtemps capitaine d'infanterie; puis, en 1641, il acheta une charge de conseiller au Parlement de Metz, qu'il conserva jusqu'en 1656, tout en exerçant l'office de secrétaire interprète de la Reine et, à partir de 1642, celui de lieutenant-général au bailliage et siège présidial de Dieppe.

Mazarin eut l'occasion d'apprécier les talents et la souplesse d'esprit du gentilhomme normand, se l'attacha et lui confia des missions toujours importantes et parfois délicates et confidentielles. Robertot s'en

acquitta avec habileté. Les nombreux documents inédits que MM. de Grouchy et de Marsy publient ou analysent montrent qu'il savait, dans les circonstances les plus difficiles, tourner les obstacles quand il ne pouvait les attaquer de front. Tour à tour il est administrateur, ingénieur, financier, et partout et toujours il montre un zèle à toute épreuve pour les intérêts du pays, sans négliger ceux de son puissant protecteur et les siens propres. A cet égard le caractère de Robertot présente des côtés fort curieux que ses biographes se sont bien gardés de laisser dans l'ombre et qui jettent une nouvelle lumière sur les moyens dont le cardinal Mazarin se servait pour administrer, ou mieux pour régner.

La confiance toute particulière que lui avait témoignée le premier ministre fut sans doute la cause de l'incarcération de Robertot à la Bastille, après la mort du cardinal. Son séjour dans la redoutable prison d'état fut heureusement de courte durée et il rentra bientôt en grâce auprès du pouvoir. En 1665, Colbert remettait à Louis XIV un mémoire dans lequel il insistait sur la nécessité de l'unification des lois et coutumes du royaume, et nous voyons qu'à partir de cette époque Robertot, qui, pour son compte a plaidé toute sa vie, adressa au ministre de nombreux mémoires sur l'abréviation des procès devant les diverses juridictions. Il soumit également à Colbert un projet d'établissement de fontaines publiques à Paris. Enfin il passa les dernières années de sa vie à s'occuper de ses intérêts privés et de ceux de sa famille, dont il fit reconnaître l'ancienne extraction. Après une vie si agitée, lorsque Robertot mourut, en 1675, dans sa terre de la Chaussée-sur-Longueville, il put voir la monarchie, à la gloire de laquelle il avait voué sa vie entière, arrivée « si haut qu'elle ne pouvait plus que descendre », suivant la remarquable expression d'un historien philosophe.

Ce n'est pas une simple monographie que viennent de publier MM. de Grouchy et de Marsy, mais une page singulièrement intéressante de l'histoire du XVIIe siècle. Chemin faisant, ils racontent d'une façon piquante les démêlés burlesques du Parlement de Metz avec Robertot qui s'était avisé de donner un bal masqué dans la Grand'Chambre de la cour, démêlés qui eurent une suite tragi-comique. Le confident de Mazarin ne brillait pas par la patience ; il dépassa toute mesure en rouant de coups les gens de l'Intendant de Lorraine, et le cardinal se vit forcé de le rappeler pour quelques semaines, sans toutefois le désavouer entièrement. Non moins curieuse est l'aventure du lieutenant-général au bailliage de Dieppe lorsque, s'étant rendu acquéreur du château de Liancourt, il y fut assiégé par l'ancien propriétaire, Alexandre Gouffier, marquis de Crévecœur, et contraint de capituler. Signalons encore d'une manière toute spéciale des détails curieux sur la Fronde et le récit, d'après des renseignements inédits ou peu con-

nus, des sièges de Dunkerque et d'Ypres, en 1658, où Robertot se multiplia et montra des aptitudes peu communes dans l'organisation des hôpitaux militaires.

Nous ne relèverons pas deux ou trois coquilles échappées dans la correction des épreuves et nous signalerons seulement aux deux savants auteurs une erreur qui s'est glissée sous leur plume : Jean Ango ne fut pas, comme ils le disent (p. 26), « le glorieux conquérant des Canaries, » car un autre Normand, Jean de Béthencourt, avait pris possession de cet archipel près d'un siècle avant la naissance du fameux armateur dieppois. Mais cette légère tache disparaîtra dans la seconde édition que MM. de Grouchy et de Marsy devront donner à bref délai. Leur travail n'a été tiré à part qu'à 150 exemplaires ; c'est trop peu pour une œuvre aussi importante, où tous les faits sont étudiés avec la critique la plus sûre et présentés sous leur véritable jour dans un style élégant et précis, en un mot pour un livre auquel il faudra désormais recourir pour bien connaître l'administration du cardinal Mazarin et la première partie du règne de Louis XIV.

ÉMILE TRAVERS.

La Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), par MAURICE FAUCON. T. I. Paris, E. Thorin, 1886, gr. in-8 de XXI-262 p. — Prix : 8 fr.

Il appartenait à un Français de faire connaître l'un des fonds les plus importants laissés par les papes d'Avignon, leur bibliothèque, ou pour parler une langue plus érudite : leur librairie. M. Faucon, préparé par son travail sur Clément VI et la guerre de cent ans, attiré par la lecture qu'il avait faite des notes recueillies par ordre de Daunou en 1810-7 (p. VII), et forcé, en dépit de la maladie, par la nécessité de ne pas laisser publier par d'autres les documents inédits, connus de lui le premier (p. XVI), nous a donné un fascicule où l'historien futur des bibliothèques du moyen âge pourra puiser à pleines mains.

Boniface VIII fit dresser en 1295 et en 1304 les premiers inventaires. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que la bibliothèque, jointe au trésor et aux archives du Saint-Siège, allait être transférée à Pérouse, puis à Assise et enfin à Avignon sous Clément V. Ce pontife ne devait pas former le véritable fonds papal; changeant souvent de résidence, incertain « sur le parti que prendraient ses successeurs de s'établir dans le Comtat ou de retourner en Italie » (p. 15), il laissa à Jean XXII, le soin d'enrichir, ou pour mieux dire, de créer la bibliothèque pontificale. M. Faucon a tracé une histoire de la bibliothèque sous le pontificat de Jean XXII, qui est complète. Dans ce chapitre, le plus long de toute l'étude, il a retracé le goût éclairé du pontife pour les lettres, son soin à s'entourer d'hommes et de livres savants, à entretenir ou à

récompenser ses bibliothécaires, ses copistes, son relieur. Son successeur continue ses traditions; mais un nom domine tout le passage consacré à Benoît XII, c'est celui d'André de Beauvais, le grand miniaturiste aux gages du pape. Clément VI ouvrit le premier l'accès de sa bibliothèque. Des autres souverains pontifes, Innocent VI, Urbain V, Grégoire VI, Clément VII et Benoît XIII, on n'a à retenir que les catalogues dressés par les ordres du second et du dernier. Le catalogue d'Urbain V dressé en mai 1369 a été publié dans les pages 93 à 262. Cette constatation matérielle suffit pour en indiquer l'importance. L'éditeur a essayé de l'annoter et de l'éclaircir, nous ne dirons pas qu'il y ait toujours complètement réussi. Il y a quelques négligences, par exemple un « sic » après « Parisius (p. 97), » qu'une lecture attentive fera disparaître et dont nous trouverons les corrections à la fin du deuxième volume. Nous ne pouvons que souhaiter la prompte apparition de celui ci et la disparition de ces souffrances qui ont empêché l'auteur de nous donner le premier aussitôt qu'il l'eût voulu. M. Faucon aura apporté une pierre et non des moins précieuses à cette histoire que tous nous souhaitons comme lui, et dont une bibliographie prochaine sera peut-être la préface : l'histoire générale des bibliothèques au moyen âge.

BOURMONT.

Biblioteca Storica italiana publicata per cura della R. Deputazione di storia patria.

I. *L'Opera cinquantenaria della R. Deputazione di storia patria di Torino. Notizie di fatto storiche, biografiche e bibliografiche sulla R. Deputazione e sui deputati nel primo mezzo secolo della fondazione raccolte per incarico della medesima* dal suo segretario Antonio MANNO. Torino, Bocca, 1884, gr. in-8 de XVII-529 p.

II. *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana* compilato da Giulio PORRO, vice-presidente della R. Deputazione di storia patria. Ibid., 1884, gr. in-8 de XV-532 p.

III. *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* compilata da Antonio MANNO e Vincenzo PROMIS. Ibid., 1884, gr. in-8 de XVIII-463 p.

IV. *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda restaurazione (1559-1814)* publicate da Antonio MANNO, Ermanno FERRERO e Pietro VAYRA, soci della R. Deputazione. Francia. Periodo III, vol. I, 1713-1715, ibid., 1886, gr. in-8 de XX-510 p.

Miscellanea di storia italiana.

I. *Indici sistematici di due cronache muratoriane* compilati da Giovanni FILIPPI, Carlo MERKEL, Luigi VALMAGGI, Gustavo CANTI, Gerolamo OCCOFERRI, Giuseppe ROBERTI sotto la direzione del loro professore Carlo CIPOLLA e del segretario della R. Deputazione di storia patria Antonio MANNO. Ibid., 1884, in-8 de 231 p.

II. *Atti del terzo congresso storico italiano 12-19 settembre 1885.* Ibid., 1885, in-8 de 109 p.

III. *Indices chronologici ad rerum italicarum scriptores quos Ludovicus Antonius Muratorius collegit.* Scripserunt Joseph CALLIGARIS, Johannes FILIPPI, Carolus MERKEL, Taurinensis Athenaei alumni operis moderamen Sibi susceperunt Carolus CIPOLLA, Antonius MANNO. Augustæ Taurinorum, e regio typographico, BOCCA, 1885, in-fol. de XVI-91 p.

Nous voudrions appeler l'attention des travailleurs sur une série de

publications d'une grande importance dues à la célèbre société savante appelée « Royale députation pour l'étude de l'histoire nationale, » société qui a pour secrétaire un homme d'une rare activité et d'une vaste érudition, le baron Antonio Manno.

Nous nous occuperons d'abord de la *Biblioteca storica :* I. — Ce volume contient l'histoire complète — enrichie de documents justificatifs — de la « Royale deputation » instituée, le 20 avril 1833, par Charles-Albert. La biographie et la bibliographie des membres et des correspondants de la société, c'est-à-dire des principaux paléographes et critiques de la péninsule, y sont traitées avec un soin parfait. Les travaux si considérables de la société, représentés par les trois grandes collections intitulées : *Historiæ patriæ monumenta, Miscellanea di storia italiana*, *Biblioteca storica italiana,* y sont supérieurement analysés. Un index général par ordre alphabétique met à facile portée de tous, les milliers de renseignements réunis par le baron Manno. Signalons, parmi les documents qui doivent particulièrement nous intéresser, un *inventaire* fait par M. Champollion-le-Jeune (alors archiviste de l'Isère, 1818), *des titres et papiers concernant les États de S. M. le roi de Sardaigne existant dans les archives de la cy-devant Chambre des comptes du Dauphiné* (p. 62-70), et la *correspondance* (en langue française) du chanoine Croset Mouchet, chargé, en 1850, de faire pour la Royale députation des recherches dans les archives et les bibliothèques de France et qui rend compte de sa mission d'une façon fort intéressante (p. 57-85), avec hommage à plusieurs de nos savants, parmi lesquels nous nommerons M. N. de Wailly, M. Ph. Guignard (de Dijon), etc.

II. Inventaire très bien dressé d'une des plus précieuses collections de manuscrits de nos voisins ; presque tous les noms littéraires célèbres de l'Italie y sont mentionnés. L'inventaire ne comprend pas moins de 2276 articles parmi lesquels on remarque, au point de vue français, les articles relatifs à Gaston de Foix, au cardinal Mazarin, à Alain Chartier, à la province de Languedoc, au maréchal de Trivulze, dont toute la correspondance (de 1467 à 1518) se retrouve là. Pour donner une idée de la richesse des documents italiens décrits par Ch. Porro, nous dirons que pour Dante seulement plus de cinquante manuscrits sont énumérés.

III. Le premier volume de la bibliographie historique de la monarchie de Savoie est, pour ainsi dire, presque aussi français qu'italien, tant sont nombreux les livres et opuscules écrits en notre langue qui figurent dans le savant travail de MM. Manno et Promis. Ces consciencieux bibliographes n'ont rien omis, pas même de très modestes brochures, et l'on n'ajoutera pas grand'chose aux 6475 n^os^ qu'ils ont eu la patience de recueillir. Continuée dans les mêmes conditions, la bibliographie historique de la monarchie de Savoie sera certainement un des meilleurs travaux de ce genre que l'on possède en Europe.

IV. Ce volume, orné d'un beau portrait du baron Charles Philippe Perron Saint-Martin, nommé en juillet 1713 ambassadeur de la cour de Turin auprès de la cour de Versailles, renferme la très curieuse correspondance de ce diplomate pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV. Les lettres du baron Perron, écrites en notre langue, complètent tous les mémoires relatifs à cette période. On y trouve surtout force détails sur les derniers moments du grand roi. Les éditeurs ont entouré d'excellents éclaircissements les lettres du baron Perron et les documents italiens émanés du roi de Savoie et de ses ministres. Soit dans les notes mises au bas des pages, soit dans les notes plus considérables rejetées à l'appendice, les éditeurs n'ont rien négligé pour faciliter le plus possible la lecture des 319 documents inédits du volume. Constatons qu'ils n'ont pas manqué de rapprocher souvent de leurs textes divers témoignages empruntés à nos auteurs, particulièrement à Saint-Simon et à Voltaire. Comme dans tous les volumes de la collection, l'index analytique et alphabétique a été préparé avec un soin qui ne laisse prise à aucun reproche.

Nous nous contenterons de signaler en quelques lignes les trois fascicules extraits des *Miscellanea di storia italiana* (t. XXIII, t. XXIV et t. XXV).

I. Index analytique de la chronique de Ferreto dé Ferreti (t. IX du recueil de Muratori et de la chronique connue sous le titre de *Chronache Astesi :* (t. XI du même recueil).

II. En ce fascicule on peut suivre tout le magnifique mouvement des études historiques en Italie dans ces dernières années.

III. Ce fascicule, splendidement imprimé, renferme un copieux index de tout ce qui constitue l'inappréciable recueil de Muratori (*Chronicæ, leges, diplomata, epistolæ, antiquitates, disquisitiones criticæ*; index suivi d'un catalogue des noms, des lieux et des choses énumérés).

T. DE L.

BULLETIN

Il monogramma del Nome SS. di Gesù. *Studi critici* di GIOVANNI SODO, sacerdote Napolitano. Napoli, 1875, in-8 de III-85 p. — Prix : 2 fr.

Le monogramme du saint nom de Jésus que tout le monde connaît, et dont l'usage est aujourd'hui général en Occident, a donné lieu aux débats assez retentissants, grâce au nom des savants qui y avaient pris part, mais peu fructueux, quant aux résultats obtenus. La question en litige resta au même point, les uns avec Cavedoni, tenant pour l'origine latine du monogramme IHS, les autres, comme Estius, se déclarant pour l'origine grecque. L'auteur de la monographie dont on vient de lire le titre s'est proposé de reprendre en sous-œuvre la question controversée, non pour la trancher, mais uniquement afin de soumettre au public savant le fruit de ses recherches et sa propre conjecture. Sa conjecture consiste à dire que le monogramme IHS a une origine mixte, c'est-à-dire que les deux premières let-

tres en sont grecques, mais que la troisième est à la fois grecque et latine. ou d'une nature hybride. L'ignorance du grec, et plus encore la translation du siège de l'Empire à Byzance expliqueraient le mélange des deux idiomes latin et grec, dans l'épigraphie chrétienne et profane, ainsi que l'emploi de certaines lettres latines chez les Byzantins et vice versa. De ce nombre serait le sigma grec majuscule, quelque peu modifié. Notre auteur admet volontiers que la troisième lettre du monogramme, bien que latine d'origine, pouvait être ajoutée aux deux autres lettres grecques par suite du mélange des idiomes mentionné plus haut et constaté par des monuments anciens.

Ce qui vient d'être dit est développé dans la première partie de l'opuscule. — Dans la seconde partie, il est question de l'empreinte du nom de Jésus qu'on met sur les hosties destinées au sacrifice de l'autel, sur son symbolisme, sur le monogramme du saint nom de Jésus à l'époque de saint Bernardin de Sienne, qui en était le plus ardent propagateur, et sur celui des temps antérieurs.

On le voit, l'auteur laisse la question indécise; tout en tenant le milieu entre les deux opinions, il semble pencher plutôt du côté de ceux qui assignent au monogramme l'origine grecque, puisqu'il rejette absolument la théorie de Cavedoni. M.

La Miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne, par le R. P. Dom Paul Piolin, Bénédictin de la Congrégation de France. 8e édition, augmentée de la description de la nouvelle église. Solesmes, imp. Saint-Pierre (Sarthe), 1886, in-12 de 169 p. — Prix : 0 fr. 75.

Sept éditions épuisées en assez peu de temps annoncent assez les mérites de ce petit ouvrage. Mgr Charles Fillion, de si sainte et si douce mémoire, l'appréciait en ces termes dans sa Lettre pastorale du 5 août 1869 : « Tous les détails historiques contenus dans cette Lettre sont empruntés à l'excellent ouvrage du R. P. Dom Paul Piolin : *La miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne.* Ce petit livre, qui joint l'érudition à la piété, a été, comme il le mérite, très apprécié par les pèlerins, et est arrivé en peu de temps à sa quatrième édition. » Ces paroles d'un prélat savant, pieux et juste appréciateur en toutes choses, est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un livre. Aussi nous nous contenterons d'ajouter que dans la huitième édition qui vient de paraître, l'auteur a ajouté de notables améliorations : l'histoire a été complétée et conduite jusqu'à la fin de l'année 1885; une description exacte et précise de la nouvelle église renferme des détails précieux et trois belles planches offrent la vue de la statue miraculeuse, celle de l'ancienne chapelle et celle de l'église actuelle. Il faut dire aussi que le volume sorti des presses de l'abbaye de Solesmes est absolument irréprochable sous le rapport de la correction comme sous ceux du papier et des caractères.

A. Dubourg.

Instruction civique à l'usage des écoles primaires. par C. F. Audley, ouvrage approuvé et recommandé par les archevêques et évêques de Rouen. Toulouse, Meaux, etc. Troisième édition. Paris, Poussielgue, 1883, in-18 de xvi-215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Petit traité d'économie pratique et de droit usuel, *à l'usage des institutions,* par C. F. Audley. Paris, Poussielgue, 1884, in-8 de iii-152 p. — Prix : 1 fr. 25.

Petit traité de morale, *à l'usage des écoles primaires,* par le même. Paris, Poussielgue, 1884, in-18 de vi-215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Petit traité d'instruction civique, *suivi d'exemples de patriotisme,* par

J. CHAUMEIL, inspecteur primaire à Paris, etc. Paris, Paul Dupont, 1885, in-18 de VI-132 p. — Prix : 0 fr. 75.

Éducation morale et instruction civique, par H. BAUDRILLART, membre de l'Institut. Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-18 de 257 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nos amis n'eussent sans doute pas, les premiers, imaginé d'introduire dans les ecoles l'instruction civique, la morale sociale et les autres sciences aussi compliquées que peu connues, qui ont fait irruption dans nos programmes d'études ; mais la chose étant faite, ils ont grandement raison de tirer de la loi le meilleur parti possible. Il n'y a que des éloges à donner aux trois volumes de M. Audley ; le style en est simple, clair et rapide, les raisonnements s'enchaînent et se saisissent bien ; de courts récits, des faits historiques, des citations viennent à propos réveiller l'attention et se fixer dans l'esprit ; les idées religieuses sont sagement introduites et exprimées. Enfin nous ferons à l'auteur un mérite particulier d'avoir su éviter un double écueil : il loue ce qui paraît louable dans nos institutions et ne s'attarde ni à rabaisser le passé ni à dénigrer le présent.

M. Chaumeil a pensé que l'enseignement moral ne pouvait être isolé de la religion et de la philosophie et que c'est là un terrain d'éternelles disputes ; nous ne dirons pas qu'il ait eu tort, et c'est là, suivant nous, pourquoi cette soi-disant morale sera toujours une conception boiteuse et hybride. Quoi qu'il en soit, l'auteur ne traite que de l'enseignement civique, et après quarante pages consacrées à l'organisation politique et administrative de la France, il a réuni des morceaux de prose et de vers, contenant tous des exemples ou des leçons de patriotisme ; Cicéron, Rollin, Béranger, V. de Laprade et bien d'autres y sont représentés. Peut-être trouvera-t-on que l'auteur, pour faire aimer la France à ses lecteurs, leur répète un peu trop qu'elle est le premier pays du monde, et que les Français sont une nation sans egale ; la chose peut être vraie, mais il est assez inutile de se le répéter à soi-même.

M. Baudrillart n'a pas reculé devant la difficulté dont nous parlions tout à l'heure, et traite successivement de l'éducation morale et de l'instruction civique, comprenant sous ce titre des notions du droit public et civil, d'économie sociale d'administration. Chaque précepte, chaque exposé est accompagné d'un exemple emprunté à l'histoire ancienne ou moderne ; ce procédé joint aux petites gravures qui accompagnent le texte est assurément excellent pour frapper la mémoire et l'esprit des enfants.

R. D. L. S.

Le Devoir des hommes de cœur. La Question sociale. Trois Essais de religion moderne. Discours prononcés à Genève et au Cercle d'ouvriers d'Annecy, par Th. DE LA RIVE. Annecy, François Abry, 1885, trois brochures in-8 de 40, 45 et 89 p. — Prix : 0 fr. 30, 0 fr. 35 et 0 fr. 60.

Affirmer sa foi par la parole vis-à-vis des indifférents, des sceptiques et des blasphémateurs, la démontrer par ses œuvres, la fortifier par la prière, tel est le devoir que l'auteur de ces entretiens propose aux hommes de cœur.

Dans la seconde brochure, il montre que ni le positivisme, ni le matérialisme, ni la simple religion naturelle, ni la doctrine protestante n'offre les ressources et les forces nécessaires pour résoudre les problèmes sociaux de notre époque, et que l'Église catholique seule en présente la solution.

Dans trois conférences réunies sous un même titre, l'auteur passe en

revue la vie et la doctrine de l'abbé Châtel — celles de Saint-Simon — celles d'Aug. Comte, duquel on ne peut séparer son illustre disciple, M. Littré.

Ces petits écrits sont d'un style ferme et clair; ils témoignent, ce qui vaut encore mieux, d'une sagesse d'esprit qui ne permet pas de douter que l'auteur ne se tire à son avantage et au nôtre d'un travail de plus longue haleine. R. D. L. S.

Les Amis des plantes et leurs ennemis, par H. DE LA BLANCHÈRE. Paris, Delagrave, 1885, in-8 de 227 p., orné de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. de la Blanchère est excellent à mettre entre les mains des cultivateurs et des horticulteurs. Il tend à redresser beaucoup d'erreurs et de préjugés qui peuvent avoir pour l'avenir des productions rurales les plus graves conséquences. L'auteur s'attache à classer les animaux les plus répandus en ennemis des plantes, qu'il faut combattre par tous les moyens, et en amis dont le rôle providentiel est de se nourrir des premiers et de se faire ainsi les utiles auxiliaires de l'homme. Certains animaux rendent des services, mais les font payer trop cher; ils doivent être rangés dans la catégorie des neutres. L'auteur se plaît à décrire avec un style vraiment enchanteur les mœurs de nos amis : la taupe, l'hirondelle, le troglodyte, le hérisson. Il prend la défense des oiseaux en général, mais sacrifie, comme plus nuisibles qu'utiles, le chardonneret, le corbeau, la pie et le geai. Le pigeon même lui paraît digne d'une réhabilitation en règle, et il déplore la disparition des colombiers. Mais il ne peut souffrir le chat qu'on installe en favori dans la maison, qui détruit plus d'oiseaux que de souris et fuit lâchement devant le rat que son devoir serait de combattre. Au surplus, l'auteur déclare que le dernier mot n'est pas dit sur ces questions vitales; les savants ont jusqu'à ce jour passé leur temps à des classifications scientifiques d'une utilité spéculative; il serait temps d'étudier de plus près et d'après des méthodes rationnelles les mœurs des animaux; le double but qu'il faudrait se proposer est la multiplication des espèces utiles, la destruction des espèces nuisibles. En somme, le livre de M. de la Blanchère est très bien fait; il est utile à répandre dans les campagnes, mais nous regrettons sa neutralité voulue au point de vue religieux : c'est la nature qui agit et crée, jamais Dieu. Cte DE BIZEMONT.

Les Recettes de famille, par M. LE PRIEUR. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de III-308 p. — Prix : 3 fr.

Sans nul doute, ces recettes seront d'une grande utilité pratique aussi bien à la ville qu'à la campagne. Le titre est justifié ; car il n'est pas de famille où, presque journellement, le livre de M. Le Prieur ne puisse être consulté. Ce recueil est divisé en cinq chapitres : 1° *Hygiène et Santé,* 2° *Toilette et Parfumerie,* 3° *Économie domestique,* 4° *Friandise et Confiserie,* 5° *Recettes curieuses et amusantes.* Une table alphabétique des matières, dressée dans l'ordre des chapitres ci-dessus indiqués, permet de trouver rapidement la recette ou le conseil dont on a besoin. Il y aurait bien quelques critiques à faire sur certaines classifications adoptées. Ainsi, à la table, figurent dans la section *Friandise et Confiserie* (lettres T et V) 20 recettes qui rentrent manifestement dans l'*Économie domestique.* Nous voulons même croire, tant cela est apparent, qu'il n'y a là qu'une simple transposition typographique facile à rétablir dans une prochaine édition. En ce qui concerne *l'Hygiène et la Santé,* nous remarquons aussi qu'il y a deux tables. Pourquoi cela? Une table unique eût été si grandement préférable que, là encore, nous croyons à une erreur matérielle. LA GRETTE.

Un Rhéteur chrétien au Ve siècle, *Claudius-Marius Victor,* par l'abbé STANISLAS GAMBER, licencié ès lettres, professeur à l'École Belzunce, à Marseille. Marseille, typ. Barlatier-Feissat, in-8 de 51 pages.

M. l'abbé Gamber imprime une étude sur Claudius-Marius Victor, couronnée par l'Académie des lettres, sciences et arts de Marseille, et dédiée par l'auteur à « l'illustre compagnie ». Il étudie la vie du rhéteur-poète, le milieu où ses vers ont été composés, ses *Commentaires sur la Genèse* et le dialogue avec Salmon *De perversis suæ ætatis moribus,* premier et intéressant exemple de la satire chrétienne. Il n'y a rien dans ce travail de profondément creusé ; on aimerait par exemple une dissertation plus approfondie sur le nom véritable de l'auteur, sur l'authenticité du second poème, etc. Mais le lecteur est mis nettement au courant de la question et prend une idée générale, assez honorable du reste, de l'œuvre de Victor. Il faut espérer que les vers du poète marseillais figureront dans le *Corpus* des écrivains ecclésiastiques que publie l'Académie de Vienne, et que nous pourrons enfin les lire dans un bon texte. Pages 27 et 44, il faut écrire *Rutilius Namatianus* et non *Numatianus, Laeta* et non *Loeta ;* les épreuves du latin ont été mal revues en plusieurs endroits. P. N.

M. Fabi Quintiliani institutionis oratoriæ liber decimus, texte latin publié avec un commentaire explicatif, par J.-A. HILD. Paris, Klincksieck, 1885, in-8 de XXVIII-172 p. — Prix : 3 fr. 50.

On comprend qu'un éditeur savant ait la tentation de s'occuper du livre X de Quintilien, soit qu'il apparaisse comme un modèle sur nos programmes d'examen, soit qu'il reste simplement une des lectures favorites des lettrés et des latinistes. M. Hild, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté de Poitiers, a voulu donner une édition nouvelle de cet important morceau littéraire. Il l'a accompagnée d'un abondant commentaire perpétuel, au courant des travaux de la critique moderne, et propre à orienter les travailleurs sur toutes les questions d'histoire et de grammaire soulevées par le livre. Pour l'établissement du texte il a suivi Halm, et ne s'est écarté de sa leçon qu'en un très petit nombre de points. Un index alphabétique permet de se reporter sans peine aux noms propres cités et aux principales locutions commentées dans les notes.

P. N.

Le R. P. Jean Bedel, *sa vie et ses œuvres,* par l'abbé CH. CHAPELIER. Nancy, Berger-Levrault, 1885, in-8 de 116 p.

On trouve dans ce volume une biographie importante de Jean Bedel, écrite d'après sa correspondance, avec celle du R. P. Fourier, et les mémoires de Gilles Drouin, abbé de Saint-Pierremont. Son nom, omis par beaucoup d'encyclopédistes, mentionné simplement par quelques autres, ne doit pas rester dans l'oubli. Le titre d'historiographe contemporain du P. Fourier lui donne assez d'autorité pour qu'il convienne de noter les phases principales de sa vie, et de constater l'estime particulière dont il a joui parmi les siens. C'est ce qu'a réussi à faire M. l'abbé Chapelier avec goût et simplicité, sans emphase et sans parti pris. Jean Bedel naquit à Azelot, près Saint-Nicolas-du-Port, à une époque indéterminée (les actes de l'état civil de cette commune ont péri pendant la guerre de Trente Ans); il mourut à Pont-à-Mousson le 10 mai 1657. — La partie la plus intéressante sans contredit du travail de M. l'abbé Chapelier est l'étude bibliographique qui suit : c'est une description minutieuse des différentes éditions de ses ouvrages, qui a exigé des recherches approfondies. Car non seulement les

différentes éditions ont été retouchées et remaniées de 1645 à 1869, mais encore quelques-unes des nombreuses réimpressions et traductions de la vie du P. Fourier étaient peu ou point connues, et M. l'abbé Chapelier a dû les retrouver. Une traduction latine du Petit-Bedel, conservée dans la bibliothèque publique de Nancy (n° 361), a fait également l'objet d'une description étendue. L'auteur reproche avec raison au P. Bedel de graves défauts; il le trouve vague, emphatique, et se livrant parfois à des conjectures hasardées. Malgré des erreurs et des inexactitudes étranges, l'histoire de Jean Bedel a fait autorité. Il était donc bon de prévenir les lecteurs de la vie du B. P. Fourier, d'autant plus que les biographes modernes du P. de Mattaincourt n'ont fait qu'abréger l'ouvrage de l'historien contemporain. Ainsi se sont propagées jusqu'à nos jours des erreurs qu'il eût été facile de rectifier à l'aide de documents contemporains. M. l'abbé Chapelier a bien mérité de l'historiographie lorraine. H. S.

Madame la comtesse de Genlis, sa vie, ses œuvres, sa mort (1746-1830) *d'après des documents inédits*, par HONORÉ BONHOMME. Paris, Jouaust, 1885, in-16 de 138 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce joli volumé tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires, M. H. Bonhomme remet en évidence une femme jadis célèbre, dont la trop longue vie et les innombrables ouvrages ont fini par fatiguer le public et le rendre injuste. Si Mme de Genlis n'eût écrit que les *Souvenirs de Félicie* et *Mlle de Clermont*, elle serait moins oubliée. L'auteur, en rappelant ces deux livres, a donc raison de rompre une lance contre Sainte-Beuve; il le fait si volontiers qu'on peut supposer qu'il a lui-même à exercer quelque représaille contre le critique de lundi. Quant aux documents inédits nommés sur le titre du livre, ils ne semblent ni bien nombreux ni bien importants; enfin, puisqu'il est question de ce titre, disons-le encore, il annonce beaucoup plus de choses que n'en pourraient contenir la centaine de pages dont le volume est formé; il n'y a donc là ni une ample monographie, ni un examen détaillé des ouvrages en si grande quantité et de genres si differents que composa Mme de Genlis. VILLEMARY.

Le Roman anglais, *origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIIe siècle.* Leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France, par J. J. JUSSERAND, secrétaire d'ambassade, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. Paris, Leroux, 1886, in-18 de 70 p. — Prix : 1 fr. 50.

Un titre si développé renseigne suffisamment le lecteur pour que la tâche du critique soit bien simplifiée. Le petit livre qui le suit tient ses promesses et au delà. Familier avec les origines de la littérature anglaise, M. Jusserand trace à grands traits le programme du cours qu'il veut faire. Il recherche dans le moyen âge et la Renaissance les ancêtres du roman anglais, indique Swiff, de Foë, Richardson et Fielding, comme ayant été les créateurs des principaux genres, et s'arrête à Walter Scott. Nous ne sommes plus au temps où notre ambassadeur, le comte de Comminges, chargé par Louis XIV de faire une enquête sur la littérature anglaise, n'en découvrait quelques vestiges « que dans la mémoire de Bacon, de Morus, de Bucanan, et, dans les derniers siècles, d'un nommé Miltonius qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux escrits que les bourreaux et les assassins de leur Roy. » Mais les romans anglais du siècle dernier, autrefois très en vogue chez nous, n'y sont plus connus que par leur titre, ou sous forme d'extraits à l'usage des enfants. Chemin faisant, M. Jusserand accorde une mention à

nos romans primitifs, l'*Astrée*, la *Clélie* et le *Grand Cyrus*, le *Roman comique* et le *Roman bourgeois*, qui n'auraient pas moins besoin d'un révélateur que leurs contemporains d'Angleterre. Espérons que cette leçon d'ouverture, d'une érudition piquante et sans pédanterie, d'un goût très sûr et d'un style élégant, sera bientôt suivie par le cours tout entier.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Bravos et Sifflets, aggravés d'une préface par ARTHUR HEULARD. Paris, A. Duret, 1886, in-18 j. de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un recueil d'articles de critique musicale et de littérature, terminé par quelques fantaisies artistiques et philosophiques. M. Arthur Heulard fait de la critique musicale en humoriste, et parle des dieux et des déesses de l'opéra sans le moindre respect. Par malheur, cet écrivain est en même temps radical, libre penseur et voltairien. C'est son droit; mais il a le tort de trop montrer cette mécréance, chaque fois que la question religieuse est en jeu, et cela gâte plusieurs de ses articles qui, sans ce désagréable défaut, seraient charmants. Telles ses Études sur la messe de *Requiem*, de Verdi, sur le *Polyeucte*, de Gounod, sur M. Renan à l'Académie — qu'il ne ménage guère d'ailleurs, car il le traite d' « impitoyable phraseur », habile à « égarer la vérité dans les méandres de la rhétorique ». Mais on se demande ce que viennent faire dans cet « éreintement » mérité les « miracles de Lourdes » et la prétendue mauvaise éducation de la noblesse du XVII• siècle. En revanche, on prend grand plaisir à lire, dans l'ouvrage de M. Heulard, les morceaux suivants : *Meyerbeer et le Pardon de Ploërmel, Xavier Aubryet, Mes Prisons et Madame la Guillotine*, qui sont de petits bijoux d'esprit, de style et de fine observation.

F. B.

La Bulgarie, par LOUIS LEGER, professeur au Collège de France. Paris, Cerf, 1885, in-12 de XVIII-228 p. — Prix : 3 fr. 50.

M Leger a réuni dans ce volume quelques articles publiés à différentes époques avant la révolution pacifique qui a fusionné la Roumélie orientale avec la Bulgarie. La dernière étude seulement est postérieure au grand événement qui fait époque dans la vie nationale des Bulgares. C'est surtout l'élément littéraire qui prédomine dans cette publication, on y trouvera beaucoup de détails sur la renaissance des lettres dans le royaume du tsar Siméon et sur les auteurs plus connus de nos jours. Comme la plupart de ceux qui ont visité la Péninsule balkanique après le traité de Berlin, M. Léger a prévu et prédit la réunion prochaine des deux provinces, qui à tous les points de vue n'en forment qu'une seule. Les Bulgares disaient eux-mêmes que *la grande Bulgarie* ne tarderait pas à surgir, et rien ne pèse plus dans la balance que la parole d'un peuple, plein de courage, de fermeté, d'énergie, intelligent et laborieux, qu'on a si bien nommé les Allemands de la Turquie. Un point important, sur lequel nous ne saurions partager l'avis de l'auteur, c'est celui de l'*Union*, — on nomme ainsi les communautés qui embrassent le catholicisme tout en conservant le rite national. Loin d'être une simple formalité, dangereuse pour l'avenir du pays (p. 189), l'union est au contraire l'infusion d'une nouvelle vie religieuse, qui peut devenir un élément de future grandeur. Une église nationale serait bien vite asservie et paralysée, tandis que l'Église catholique, introduite par l'union, sauvegardera non seulement la liberté des consciences, mais repandra des lumières, élargira les horizons, multipliera les forces vives de la nation.

X.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles-Marie-Gabriel BRÉCHILLET-JOURDAIN, né à Paris le 24 août 1817, membre de l'Institut et du Conseil de perfectionnement de l'École nationale des chartes, est mort à Taverny le 20 juillet. Après avoir conquis les plus hauts grades universitaires, il occupa successivement plusieurs chaires à Paris, et devint, en 1849, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique et des cultes, puis, beaucoup plus tard, inspecteur général de l'enseignement supérieur. M. Jourdain a écrit de nombreux ouvrages, dont les plus remarquables ont trait à la philosophie et à l'histoire littéraire. Nous citerons : *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France pendant la première moitié du XIIe siècle* (1838); — *Doctrina Gersonii de theologia* (1838); — *Le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires depuis la fondation de l'Université jusqu'à nos jours* (1857, in-8); — *La Philosophie de saint Thomas d'Aquin* (1858, 2 vol. in-8); — *Le Budget des cultes en France depuis le Concordat de 1802 jusqu'à nos jours* (1858, in-8); — *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde* (1861, in-8); — *L'Université de Toulouse au XVIIe siècle; documents inédits* (1862, in-8); — *Histoire de l'Université de Paris au XVIIe et au XVIIIe siècle* (1862-1866, 4 fascicules in-fo); — *De l'enseignement de l'hébreu dans l'Université de Paris au XVe siècle* (1863, in-8); — *Rapport sur l'organisation et les progrès de l'instruction publique* (1867, in-8); — *Notions de philosophie* (15e édition, 1874, in-12). M. Jourdain a édité plusieurs œuvres philosophiques, notamment celles de Cicéron, d'Abailard, d'Arnaud et de P. Nicole.

— M. Abel DESJARDINS, né à Paris en 1814, doyen de la Faculté des lettres de Douai, est mort dans cette ville le 21 juillet. M. A. Desjardins, reçu docteur ès lettres, après avoir soutenu brillamment une thèse sur l'*Empereur Julien*, a été successivement professeur au collège d'Angers, aux Facultés de Dijon, de Caen et enfin de Douai. On lui doit : *Essai sur l'enseignement* (1841, in-8); — *Études sur saint Bernard, extraites du Cours d'histoire professé à la Faculté des lettres de Dijon* (1849, in-18); — *L'Esclavage dans l'antiquité* (1857, in-8); — *Vie de Jeanne d'Arc, d'après les documents nouvellement publiés* (1862, in-12); — *Charles IX. Deux années de règne, 1570-1572. Cinq mémoires historiques, d'après les documents inédits* (1874, in-8); — *Une Congrégation générale des cardinaux en 1595* (1875, in-8). M. Desjardins a aussi publié dans la collection des *Documents inédits pour servir à l'histoire de France : les Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane, documents recueillis par Giuseppe Canestrini* (1859 et 1865, in-4).

— Le P. François-Xavier GAUTRELET, né à Sampigny (Saône-et-Loire), le 15 février 1807, membre de la Compagnie de Jésus, est mort le 4 juillet à Montluçon. Il laisse un très grand nombre d'ouvrages d'instruction religieuse, dont les plus importants ont trait à la polémique, relative au caractère de l'Église romaine, qu'il soutint contre deux pasteurs protestants, MM. Albaric et Puaux. Nous citerons : *Traité de l'état religieux ou Notions théologiques sur la nature de cet état et les devoirs qu'il impose, etc.* (1847, 2 vol. in-12; 5 éditions dont la dernière date de 1885, ont ensuite paru); — *Le Blasphème et les moyens de l'extirper* (1849, in-18); — *Manuel de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (1850, in-18, cet ouvrage, dont la 12e édition a paru en 1863, a été traduit en allemand, en anglais, en espagnol et en néerlandais); — *Manuel du pèlerin de saint Jean-François Régis, contenant la vie du saint, des méditations pour une retraite*, etc. (2e édition, 1858, in-8); — *Correspondance*

entre un prêtre catholique et un ministre calviniste, ou le principe fondamental de la réforme vingt fois démontré insoutenable et faux (1853, in-18); — *La Divinité de l'Église catholique démontrée et vengée contre les objections du protestantisme* (1854, in-18); — *La Vérité catholique brièvement exposée et victorieusement démontrée* (1863, in-18, ouvrage traduit en italien quatre ans plus tard); — *Lettre d'un théologien à un homme du monde sur la question de l'infaillibilité du Souverain Pontife* (1870, in-18); — *Lettres d'un théologien à une dame du monde sur les discussions soulevées par la question de l'infaillibilité* (1870, in-18); — *La Franc-maçonnerie et la Révolution* (1872, in-8); — *Le Salut de la France par le Sacré-Cœur. Pèlerinage de Paray-le-Monial* (1873, in-18); — *Des Pèlerinages et de leur rôle providentiel dans les sociétés chrétiennes* (1875, in-18); — *Léon XIII et le Jubilé de 1879* (1879); — *Manuel de l'âme fidèle dans le pieux exercice de l'heure sainte, ou De l'Heure sainte et du moyen de s'acquitter avec fruit de cet exercice* (1882, in-18); — *Mois de la Sainte-Enfance ou Jésus modèle de l'âme chrétienne et plus spécialement de la jeunesse dans les mystères de la Sainte-Enfance* (1883, in-18); — *Le chrétien méditant aux pieds de Jésus-Christ sur ses principaux devoirs. Méditations offertes aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul et spécialement aux associés de l'adoration du Saint-Sacrement* (1882, in-16).

— M. Charles STOFFELS qui, depuis bien des années, faisait partie de la Société bibliographique, est mort le 22 juin dans son château de Varsberg, à l'âge de 77 ans. Né à Metz, il fut l'ami du comte Alexis Toqueville, dont le père était préfet de la Moselle. Il a laissé divers ouvrages, entre autres : *Résurrection* (1840, in-8); — *Introduction à la théologie de l'histoire ou Du Progrès dans ses rapports avec la liberté* (1842, in-12); — *Du catholicisme et de la démocratie ou Des anciens et des nouveaux rapports de l'Église et de l'État* (1845, in-8); — *Du Pape catholique et des papes protestants* (1860, in-8). Une de ses dernières œuvres fut une brochure publiée par la Société bibliographique à l'occasion du centenaire de Voltaire. On trouve dans la *Revue d'Austrasie* un certain nombre d'articles de M. Stoffels.

— Le comte François-Gaston DE SERRE, qui fut le dernier à porter et qui porta bien noblement le nom illustré par l'éloquent garde des sceaux de la Restauration, est mort le 27 juin dernier à Paris. Le comte de Serre a publié les *Discours* de son père en deux volumes, et sa *Correspondance* fort intéressante qui ne forme pas moins de sept tomes in-8. M. Gaston de Serre était âgé de 71 ans.

— Un homme d'État belge qui a rendu les plus grands services à la cause catholique, M. Jules MALOU, est mort le 11 juillet dans sa résidence de Woluwe-Saint-Lambert. Né à Ypres le 19 octobre 1810, M. Malou débuta dans le monde politique comme chef de division au ministère de la justice et devint en 1841 membre de la seconde Chambre, puis ministre des finances; pendant toute sa vie, il est resté, au pouvoir et dans l'opposition, le représentant des revendications cléricales. Il laisse d'utiles travaux sur l'administration financière de la Belgique : *Situation financière de la Belgique. Impôts, recettes et dépenses, dette flottante, dette constituée* (1847, in-8); — *La Question monétaire* (1859, in-8); — *De l'Adoption légale de l'or français* (1861, in-8); — *Notice historique sur la Société générale pour favoriser l'industrie nationale établie à Bruxelles de 1823 à 1862* (1863, in-8); — *Quelques chiffres officiels sur la mainmorte en Belgique en décembre 1864* (1866, in-8); — *Notice historique sur les finances de la Belgique de 1831 à 1865* (1867, in-4); — *Dix lettres sur les chemins de fer de l'État belge* (1867, in-8); — *Encore cinq lettres sur les chemins de fer de l'État belge. Réplique à M **** (1867, in-8); — *Chemins de fer. Tarif des voyageurs. Étude statistique* (1869, in-8); — *Dissertation sur l'article 2 du décret du 20 juillet*

1851 (1871, in-8). M. J. Malou a encore traduit de l'allemand : *La Situation monétaire de la Suisse en septembre 1859*, par O.-T. (1859, in-8).

— Le 12 mars est mort à Saint-Pétersbourg Pierre LAVROVSKI, conseiller privé d'État et slaviste renommé. Né le 31 mars (v. st.) 1827, à Vydropousk, dans le gouvernement de Tver, il fit ses premières études à l'école de Tver et les termina à l'Institut pédagogique, où il suivait les cours de la section historico-philologique (1842-1851). Sa dissertation *sur la langue de l'Évangéliaire de Reims* lui valut une médaille d'or et fut imprimée dans le recueil des travaux que publiaient les étudiants de l'Institut. Chargé en 1851 de la chaire des langues slaves à l'Université de Harkov, Lavrovski publia sa thèse de licence sur la *Langue des chroniques russes du nord* (1852), et deux ans après, celle de doctorat, intitulée : *De la Chronique de Joachim* (évêque de Novgorod). Voici les plus importants de ses écrits : *Description de sept manuscrits slavons de la bibliothèque impériale publique* (1859); — *Aperçu des principales particularités du dialecte petit russien* (1859); — *Du Vocalisme de la langue russe* (1859); — *Des Termes de parenté et de leur signification primordiale chez les Slaves* (1867); — *Croyance des Slaves relatives aux nuages et à la pluie* (1862); — *Saints Cyrille et Méthode comme apôtres des Slaves et leur époque* (1863); — *Des Apologues attribués à saint Cyrille* (1865); — *Saints Cyrille et Méthode dans l'ouvrage français de M. Léger* (1868); — *Chute de la Bohême au XVIIe siècle* (1868); — En 1859-1860, Lavrovski visita les pays slaves de l'Occident et du Midi, et donna une description de son voyage dans une revue périodique du temps. A Belgrade, il imprima une *Notice sur le monastère de Ravanitza* (1860); — et dans la *Revue du musée de Prague*, un article sur les *Progrès des études en Russie* (1860). Il organisa l'Université de Varsovie dont il fut le premier recteur (1869-1872). En 1870, il composa une *Notice sur la cryptographie des anciens Russes;* — En 1880, il publia un *Glossaire russe et serbe*; — En 1885, il écrivit un article intitulé : *Saint Cyrille a-t-il été évêque?* A quoi il répond négativement. Dans les derniers mois de sa vie, il préparait une monographie sur la légende italique des saints Cyrille et Méthode, et il eut le temps de l'achever en manuscrit. Il a laissé aussi son *Journal* qu'il avait commencé étant encore simple étudiant et dont il remplissait quelques pages le jour même de sa mort arrivée inopinément.

— Le 20 mars (v. st.) est mort Pierre SCHTEBALSKI, rédacteur, depuis 1883, du *Quotidien de Varsovie*, organe avoué des intérêts russes en Pologne. Sa vie littéraire ne date que de 1854. Son premier ouvrage est l'*Histoire de la censure en Russie*. — En 1863, parurent en fascicules les *Lectures d'histoire russe depuis le commencement du XVIIe siècle;* — ensuite, *La politique russe et le parti russe en Pologne jusqu'à Catherine II* (1864); — *Origine et caractère de la Révolte de Pougatchev* (1865); — *Récits de la Russie occidentale* (1867); — *Le Système politique de Pierre III* (1870); — *Régence de la princesse Sophie* (1870), l'ouvrage le plus remarquable de tous; — *Origines de la Russie et l'histoire russe à l'usage du peuple et des écoles primaires;* — *Le Catholicisme en Russie;* — *La Question polono-russe;* — *Le Prince Menchikov et Maurice de Saxe en Courlande;* — *Avènement de l'impératrice Anne.*

— On annonce encore la mort : de M. Adolphe ADERER, professeur au lycée Condorcet et au collège Chaptal, auquel on doit plusieurs éditions d'auteurs classiques, mort le 4 juillet, à l'âge de 54 ans; — de M. Jean-Ferdinand BERTHIER, né le 28 septembre 1803 à Louhans (Saône-et-Loire), auteur d'ouvrages sur l'instruction des sourds-muets; — de M. J. BOURGEOIS, rédacteur de la *Gazette de France*, dont le talent et les connaissances approfondies étaient si appréciés, mort à Paris le 4 juillet, à l'âge de 54 ans; —

de M. CHEVILLARD, professeur de perspective à l'École des beaux-arts, mort le 21 juillet à Paris; — du lieutenant-colonel d'artillerie DEMAREST, né à Hesdin (Pas-de-Calais), mort dans cette ville le 1er juillet, à 73 ans, laissant des travaux estimés sur la balistique et la pyrotechnie; — de M. Antoine DEMOGET, architecte, auteur d'un livre devenu fort rare : *Les Ambulances de Metz pendant le blocus*, mort le 11 juillet; — de M. l'abbé DUFOUR, curé de Crazannes, né au Vast (Manche), décédé à Crazannes le 16 mai, qui a publié *Élévations à Marie*, et laisse un *Voyage en Hongrie*, ainsi que des notes intéressantes sur son séjour en Allemagne; — de M. Eugène DUTUIT, amateur d'art et de livres, auquel on doit d'importantes publications artistiques, notamment la reproduction des *Œuvres de Rembrandt* et le *Manuel de l'amateur d'estampes* (4 vol. parus), mort à Rouen; — de M. le docteur JOSSE, ancien professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine d'Amiens; — de M. LEBLOND, sénateur de la Marne, né à Paris le 9 mai 1812, ancien directeur politique du journal *le Siècle*, mort le 21 juillet à Paris; — de M. LEBRUN, qui a été l'un des premiers à publier des ouvrages illustrés dans le texte; — d'un publiciste méridional bien connu, M. Georges MAISONNEUVE, ancien rédacteur de l'*Union du Midi*, de la *Gazette du Languedoc*, de l'*Union du Languedoc*, et en dernier lieu du *Messager de Toulouse*, auteur de plusieurs romans qui prouvent la richesse de son imagination; — de M. l'abbé Pierre MONDOU, né à Montauban en 1805, professeur au grand séminaire de Montauban, puis à celui d'Évreux, auteur du *Catholicisme justifié devant le XIXe siècle* (La Rochelle, 1873, in-8), mort à La Rochelle le 14 juin; — de M. POYER, ancien directeur du *Moniteur de l'armée*, qui depuis trois ans faisait paraître l'*Annuaire spécial de la cavalerie*; — du colonel Félix-Aimé PROTSCH, président de la Société polytechnique militaire, mort le 18 juillet à Bourg-la-Reine.

— De l'étranger, on signale la mort : du géologue russe Hermann ABICH, qui s'est fait connaître par d'importantes études sur le Caucase, mort à Vienne le 1er juillet, âgé de 80 ans; — du Dr J.-H.-R. BRIESENTHAL, très versé dans la connaissance de la langue hébraïque, mort à Berlin le 25 juin; — de l'éditeur bruxellois J.-B. BRUYLANT; — du Dr Carl-Justus CAESAR, sous-bibliothécaire et professeur de philosophie de l'Université de Marbourg, mort le 22 juin, à l'âge de 70 ans; — du Dr E. CUNITS, professeur de théologie à l'Université de Strasbourg, mort dans cette ville le 16 juin, à 74 ans; — de M. Moses-A. DOW, né à Littleton le 25 mai 1810, fondateur et propriétaire du *Waverley Magazine*, mort à Charleston (Massachusetts), le 22 juin; — de l'historien allemand Max DUNCKER, mort à Anspach (Franconie); — du Dr Rodolphe GOECKE, archiviste de l'État à Wetzlar (Province rhénane), mort le 23 juin, à 34 ans; — du Dr Bernhart VON GUDDEN, né le 7 juin 1824 à Clèves-sur-Rhin, professeur de la clinique des maladies mentales à l'Université de Munich, auteur d'importants travaux sur l'anatomie et l'histologie du cerveau, notamment de *Recherches expérimentales sur la croissance du crâne* (1 vol. in-4. Traduit en français en 1876 par le docteur Forel), mort le 13 juin, alors qu'il était chargé de donner ses soins au roi de Bavière; — du poète Paul-H. HAYNE, né le 31 janvier 1830 à Charleston, rédacteur de la *Southern Literary Gazette*, de *Russel's Magazine*, qui laisse plusieurs volumes de poésies, mort le 6 juillet à Copse Hill, près de Grovetown; — du Dr Alexandre MISSONG, né à Vienne le 18 mai 1817, numismate distingué qui avait réuni plus de 13,000 monnaies romaines, mort le 24 février; — de Mrs. Arthur-H. NOYES, l'auteur de *Rose O'Connor*, mort le 10 juin; — de la comtesse Louise VON ROBIANO, née KÖPPEN, qui laisse des romans fort goûtés, morte dans le Wurtemberg le 5 juillet, à l'âge de 66 ans; — du gé-

néral Ros de Olano, marquis de Guad-el-Jelu, qui était non seulement vaillant soldat, mais aussi un poète et un littérateur, mort tout récemment à Madrid ; — de M. Schutzmann, connu par ses travaux sur l'agriculture, mort à Lausanne (Suisse) ; — de M. Edwin-Percy Whipple, né à Gloceste (Massachusetts), le 18 mars 1819, auteur de divers essais historiques remarqués, notamment d'un travail sur Macaulay, publié en 1843, collaborateur de plusieurs revues importantes : *North American Review, Harper's Magazine, Atlantic Monthly*, mort à Boston le 17 juin.

Concours et Prix. — Par arrêté du roi des Belges, il a été décidé que le prix annuel de 25,000 fr. sera décerné en 1887 à l'auteur de l'ouvrage « qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne, tant au point de vue politique et intellectuel qu'au point de vue matériel, pour servir le plus utilement ses propres intérêts en même temps que ceux de la civilisation en général. » Les travaux destinés à ce concours exclusivement belge devront être adressés au Ministre de l'agriculture avant le 1er janvier 1887.

— L'Université de Varsovie a mis au concours la question suivante : « Faire une esquisse historique de la disparition des Slaves léchites devant les Allemands sur l'Elbe, l'Oder, la Vistule et le littoral baltique ; en indiquer la raison et ajouter une carte des IXe-XIe siècles ; en outre, esquisser la diminution graduelle du territoire léchite en Occident, au moyen âge et dans les temps modernes, en y ajoutant également une carte des XVe et XIXe siècles, et en exposant les causes de ce triomphe des Allemands sur les Slaves. L'ouvrage doit être écrit en russe, par un sujet russe, et présenté avant le 30 août 1888.

— La Commission du prix Macaire pour les ouvrages théologiques et religieux a fait savoir qu'à partir du 1er mai le troisième concours est ouvert et qu'il finira le 30 avril prochain. Les ouvrages présentés au second concours et couronnés sont ceux de M Goloubef, auteur du livre : *Pierre Mohila, métropolitain de Kief, et ses coopérateurs* (grand prix de 1,500 roubles) ; de M. Porfirief, auteur de l'*Histoire de la littérature russe sous Catherine II* (même prix), et de M. Kiparissof, qui a publié une étude sur la *Liberté de conscience* (second prix de 1,000 roubles).

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 2 juillet, M. Dieulafoy communique le résultat de ses explorations archéologiques dans la Susiane. M. Barbier de Meynard présente ensuite quelques considérations sur divers historiens ottomans. Le 9 juillet, M. Dieulafoy termine sa communication. M. Taul Tamery commence la lecture d'un mémoire sur l'ouvrage mathématique de Georges Pachymère, géomètre bysantin du XIIIe siècle. — Le 16 juillet, M. Maspéro fait à l'Académie une très intéressante communication sur le résultat de ses fouilles en Égypte pendant cette année. — Le 23 juillet, la séance a été levée en signe de deuil pour la mort de M. Ch. Jourdain.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 10 juillet, M. Barthélemy-Saint-Hilaire achève la lecture de son mémoire sur le *Traité de la génération d'Aristote*. Puis M. Charles a commencé la lecture d'une étude sur *La psychologie musicale*. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 17 juillet ; M. Lévêque a étudié l'imagination musicale interprétative. M. Lément communique une étude sur *Le patriotisme*. — Le 24 juillet, M. Paul Janet fait à l'Académie une communication des plus intéressantes sur les conditions mystérieuses qui président à la production de l'œuvre d'art et à l'apparition du génie.

Un Inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France. — M. L. Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, a publié dans le *Bulletin des bibliothèques et des archives*, et en tirage à part, des *Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France*, dont nous voudrions extraire les principales dispositions. Il est inutile d'insister sur l'utilité qu'offrirait la rédaction d'un catalogue des incunables, épars dans les différents dépôts de France où ils restent inabordables aux érudits qui n'ont aucun moyen de les découvrir; pourtant il n'est pas téméraire d'affirmer que beaucoup d'entre eux représentent des manuscrits aujourd'hui perdus et ont, par suite, une très grande valeur. Mais pour qu'un pareil travail d'ensemble pût être exécuté dans de bonnes conditions, « il faudrait, dit M. L. Delisle, que les incunables de chaque bibliothèque fussent catalogués suivant un plan uniforme et avec des précautions qui permissent de ramener à un seul groupe toutes les notices se rapportant aux différents exemplaires d'un même livre. » C'est pour atteindre ce but que le savant administrateur de la Bibliothèque nationale, qui a pris la direction de cette vaste entreprise, a établi un certain nombre de règles claires et précises applicables, dans la majeure partie des cas, à la rédaction d'une carte d'incunable. Il faut d'abord relever, en indiquant la place où ils se trouvent : le titre, s'il en existe un; le titre de départ, qui se trouve le plus souvent en tête du premier feuillet du texte; le titre final ou la souscription. On peut abréger les titres trop développés, en remplaçant par trois points les passages supprimés. Il est indispensable d'examiner soigneusement les pièces liminaires et les épilogues, où l'on a chance de rencontrer des renseignements sur la composition, l'édition, l'annotation, l'impression et la vente du livre. Ensuite on déterminera le format indiqué par la disposition des pontuseaux, qui sont verticaux dans les in-folio et les in-octavo, horizontaux dans les in-quarto; le caractère, romain ou gothique; la justification. A noter aussi la présence de figures gravées, de marques d'imprimeurs ou de libraires, la qualité du papier, du parchemin ou du velin, l'enluminure des frontispices, les armoiries, devises et initiales, les différents caractères de la reliure et les particularités qui peuvent faire découvrir le nom de l'auteur, si l'ouvrage est anonyme, du libraire, du relieur, des personnes notables qui ont possédé l'incunable en question. M. Delisle ne se contente pas de poser des règles, il donne des exemples et indique les principaux répertoires auxquels le rédacteur d'un catalogue d'incunables devra recourir. En principe on ne range dans cette catégorie que les ouvrages imprimés avant l'an 1500; mais cette date ne saurait être considérée comme absolument exacte, et M. Delisle engage vivement les bibliothécaires à comprendre dans leur inventaire tous les vieux livres dépourvus de dates, et même les impressions faites au XVIe siècle. Les instructions de M. Delisle ont été jointes à une circulaire adressée aux maires par le ministre de l'instruction publique; nous espérons que cet appel sera entendu et qu'on va travailler activement à la rédaction d'un *Inventaire général des incunables des bibliothèques de France.*

Les Manuscrits du musée Plantin-Moretus a Anvers. — Dans la livraison de juillet du *Polybiblion*, nous signalions l'*Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise)*, publié par notre collaborateur M. H. Stein. Aujourd'hui il nous fait profiter d'un utile travail auquel il s'est livré, dans le musée Plantin-Moretus, pendant un court séjour à Anvers. On sait que Christophe Plantin, imprimeur et collectionneur érudit du seizième siècle, a laissé une belle bibliothèque, qui ren-

ferme aujourd'hui environ deux cents manuscrits et soixante-quinze incunables très précieux. En 1592, trois ans après la mort de Christophe Plantin, on dressa le catalogue raisonné de ses collections, en ayant soin de mettre les manuscrits à part. Un demi-siècle plus tard, en 1650, la bibliothèque s'étant considérablement augmentée, B. Moretus en fit exécuter un nouvel inventaire. Ces deux catalogues ont été copiés par M. Stein qui a eu l'heureuse idée de les annoter et de les publier en attendant que M. Max Rooses, conservateur du Musée, puisse faire paraître la partie du catalogue relative aux manuscrits. Dans l'inventaire de 1592 les volumes sont classés par formats; dans celui de 1650, sans division aucune, on trouve plus de détails que dans le premier; il indique très brièvement la nature, le format et l'âge de chaque manuscrit. Il est regrettable que M. Stein n'ait pas eu le loisir d'entreprendre les recherches nécessaires pour identifier les cent cinquante-quatre manuscrits signalés dans le catalogue de 1650; souhaitons qu'il soit mis en mesure de compléter l'œuvre commencée.

Deux Brochures de P. de Nolhac. — Notre collaborateur M. Pierre de Nolhac a publié, dans le t. VI des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'école française de Rome*, deux mémoires qui ont été tirés à part : *Recherches sur un compagnon de Pomponius Lætus* (Rome, 1886, gr. in-8; *Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris* (Rome, 1886, gr. in-8). L'ami jusqu'à ce jour inconnu du célèbre professeur Pomponius Lætus est Parthenius, dont le nom a été relevé par M. de Rossi dans les *Graffiti* laissés aux catacombes par les membres de l'Académie romaine, et a été retrouvé par M. de Nolhac dans le manuscrit 3274 du fond latin Vatican. Le jeune critique montre qu'il faut joindre au nom de l'ami de Pomponius Lætus les deux noms Minutius Paulinus. C'est à l'aide de déductions très ingénieuses que M. de Nolhac a restitué Parthenius à l'histoire littéraire du quinzième siècle. On trouve aussi de curieuses révélations et beaucoup d'érudition et de sagacité dans l'*Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris*. La notice de M. de Nolhac complète heureusement la publication, faite en 1884 par M. K. K. Müller des dates de manuscrits écrites par le savant grec, et qui se rapportent aux acquisitions faites pour la bibliothèque de Laurent de Médicis. A l'inventaire, notre collaborateur a joint diverses pièces intéressantes, deux lettres inédites de Lascaris, l'une au poète florentin Giovanni Ruccellai, alors nonce du pape près de François Ier, l'autre au futur connétable de Montmorency, deux billets de Lascaris à Angelo Colocci, enfin une lettre grecque « de notre Lazare de Baïf à son confrère en diplomatie et en hellénisme ». Des documents plus précieux encore, émanés de Jean Lascaris, trouveront place dans un recueil que publiera prochainement M. de Nolhac, sous ce titre : *Les correspondants de Manuce*.

Les Livres rares de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — Cette bibliothèque, la plus importante du Brésil, a été fondée en 1807 par le prince régent de Portugal D. João qui y fit transporter tout le fonds de la bibliothèque royale d'Ajuda (Portugal); mais elle ne fut ouverte au public que quatre années plus tard; le prince régent en confia la direction à deux religieux, Gregorio Viegos et Joaquim Damaso, qui rédigèrent un excellent catalogue des livres et manuscrits, resté inédit. Actuellement elle est divisée en trois sections : Imprimés et cartes géographiques; — Manuscrits; — Estampes; il n'y a donc pas, comme à notre Bibliothèque nationale, de section spéciale pour les Médailles; la collection numismatique, commencée seulement depuis quatre ans, fait partie de la section des Estampes. Le département des Imprimés est incontestablement le plus remarquable par

le nombre et la rareté des volumes qu'il contient; il renferme environ 200,000 ouvrages, parmi lesquels on rencontre beaucoup d'éditions sorties des presses des Alde, des Plantin, des Elzévir. Les incunables méritent de fixer l'attention et nous citerons la *Bible latine* de Fust et Schœffer, imprimée à Mayence en 1462 sur parchemin (2 vol. in-f°) : c'est la première édition de la Bible datée d'une manière certaine. La *Bible des Juifs*, dite *Bible de Ferrare*, texte espagnol imprimé en 1553, et la *Bible polyglotte* (hébraïque, chaldéenne, grecque et latine) de Ximenès (1514-1517, 6 vol. in-f°) sont deux ouvrages également très précieux. — La section des manuscrits est riche en chartes, chroniques et mémoires concernant surtout l'histoire du Brésil; l'un des volumes les plus curieux de cette section est une *Bible latine* transcrite vers l'an 1300 sur du parchemin très fin et en caractères véritablement microscopiques. La collection des lettres adressées par les premiers Jésuites qui évangélisèrent le Brésil au général de leur ordre à Lisbonne offre un réel intérêt historique. — La section des estampes contient, outre un grand nombre de dessins originaux dus à des maîtres célèbres, plus de 30,000 estampes. Le docteur Ramiz Galvâo, administrateur de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, a commencé la publication du *Catalogue des manuscrits*, dont deux volumes ont paru.

Bibliographies des ouvrages relatifs a l'histoire de l'Imprimerie. — Il existe à New York une importante collection d'ouvrages, tous relatifs à l'invention de l'imprimerie et aux perfectionnements qu'on y a sans cesse apportés; elle est l'œuvre de M. le colonel Hoë, le célèbre constructeur de machines typographiques; il a dépensé des sommes considérables pour réunir plus de 2,000 volumes richement reliés en maroquin. Le fils du colonel Hoë continue, par ses recherches, d'accroître cette curieuse collection qui est une source précieuse pour l'histoire de l'imprimerie. Si le catalogue n'en a pas encore été publié, il serait fort utile de faire connaître ces richesses, et de placer la Bibliographie de la collection du colonel Hoë à côté de celle que M. B. Quaritch, libraire à Londres, publie sous le titre de *A Bibliography of printing* (in-4). Ce travail, entrepris il y a dix ans, renferme le catalogue de tous les ouvrages parus jusqu'à nos jours sur l'imprimerie et les arts qui s'y rattachent; le troisième et dernier volume vient de sortir des presses de MM. Wyman et fils. On trouve sous l'indication de chaque ouvrage, d'utiles notes critiques et historiques et parfois même des extraits textuels.

Une nouvelle édition de l'atlas physique de Berghaus. — La maison Justus Perthes, de Gotha, vient de faire paraître la première livraison d'une nouvelle édition entièrement refondue, du célèbre *Physikalischer Atlas* de Heinrich Berghaus, publié pour la première fois en 1836. L'ouvrage comprendra 75 cartes, toutes dressées et gravées à nouveau, sous la direction du Dr. Herm. Berghaus, et avec la collaboration de spécialistes dont les noms sont bien connus dans les cercles scientifiques. Les livraisons, renfermant chacune 3 cartes gravées sur cuivre, et livrées au public pour la somme modeste de 3 marcs (= 3 fr. 75), se succèderont régulièrement toutes les 6 ou 8 semaines. — L'atlas se composera des parties suivantes : I. *Géologie* (15 cartes), par M. Karl von Zittel, de Munich; — II. *Hydrographie* (11 cartes), par M. H. Berghaus; — III. *Météorologie* (12 cartes), par M. J. Hann, de Vienne; — IV. *Magnétisme terrestre* (5 cartes), par M. G. Neumayer, de Hambourg; — V. *Géographie botanique* (8 cartes), par M. O. Drude, de Dresde; — VI. *Géographie zoologique* (9 cartes), par M. le Dr. Hartlaub (de Brême); — VII. *Ethnographie* (15 cartes), par M. G. Gerland, de Strasbourg. — La 1re livraison renferme : une carte générale de la Méditerranée, donnant le tracé des lignes

d'égale profondeur, et enrichie de 22 cartons représentant les points les plus intéressants de ses rivages; un planisphère avec les isothermes annuelles; une carte botanique de l'Europe, contenant l'indication d'un grand nombre de faits relatifs aux limites respectives des flores et à la distribution des principaux types de végétaux. L'exécution scientifique et matérielle de ces cartes ne laisse rien à désirer et promet un vif succès à l'*Atlas physique*.

La Presse de Varsovie. — Le plus ancien journal est la *Gazette de Varsovie;* le *Journal polonais,* qui s'appelait autrefois *Chronique polonaise*, existe depuis plus de vingt ans; le *Courrier de Varsovie,* destiné surtout à donner toutes les nouvelles courantes, répond à peu près au *Figaro* français; le *Courrier quotidien* jouit de beaucoup moins de renommée. Deux nouveaux journaux fondés dans les dernières années n'ont eu qu'une existence éphémère. La *Parole* et le *Siècle* ont été plus heureux; le premier est l'organe des conservateurs, l'autre combat surtout la domination des Juifs. Outre ces feuilles quotidiennes, nous avons à citer les périodiques littéraires suivants : la *Revue hebdomadaire* et la *Vérité,* qui n'ont pas la même valeur littéraire que le *Pays,* imprimé à Saint-Pétersbourg. Les autres revues hebdomadaires sont : la *Revue catholique*, l'*Agriculture,* le *Journal du Commerce,* la *Semaine illustrée,* le *Lierre,* la *Gerbe,* la *Chronique des familles,* le *Sein de la famille;* la *Moisson* paraît tous les quinze jours, la *Bibliothèque de Varsovie* et l'*Athénée* sont mensuels.

La Presse scientifique au Japon. — D'après le *Cosmos,* il y a au Japon trente-sept journaux traitant de l'éducation et de l'enseignement, avec un tirage de 42,650 exemplaires par mois; sept journaux médicaux tirés à 8,195 exemplaires pendant le même temps; deux journaux forestiers; deux journaux de pharmacie; sept revues scientifiques tirées à 2,528 exemplaires, et vingt-neuf publications diverses donnant principalement des travaux de vulgarisation.

Les Archives polonaises en Russie. — Les archives de Lomzy, qui viennent d'être transportées à Varsovie, possèdent 2,196 volumes; les documents les plus anciens de ce dépôt datent de 1421. Les autres archives doivent avoir bientôt le même sort. Les archives de Kalisz contiennent à peu près 4,000 volumes (1386-1810); les archives de Kielce, 885 volumes et 490 liasses (de 1395 jusqu'à 1796); celles de Lublin possèdent 3,356 volumes (1402-1810); à Pietrkow, il y a 1,575 volumes (1520-1792); à Plotzk, 3,655 volumes (1483-1802); à Radom, 1,575 volumes (1410-1796); à Siedlce, 1,605 volumes (1745-1810); enfin, celles de Varsovie comptent 2,759 volumes (1385-1810). Les archives de Vilna vont être mises en ordre; on y compte 4,092,000 pièces latines et polonaises, qui ne sont pas encore cataloguées.

Paris. — Le ministère de l'instruction publique vient de faire distribuer le numéro 4 du tome III du *Répertoire des travaux historiques;* ce tome contient l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1883. Pourquoi l'intérêt de ce *Répertoire,* accueilli avec bienveillance lors de son apparition et qui pourrait rendre les plus grands services, est-il notablement amoindri par le retard inexplicable apporté dans sa publication?

— Nous signalerons dans l'*Annuaire de la Société philotechnique* pour 1885 (Paris, E. Thorin) les travaux littéraires suivants : *La Poésie,* par M. Cochin; — *Le Printemps,* par M. J.-A. Sage; — *Stances à l'occasion du bi-centenaire anniversaire de la mort de P. Corneille,* par M. J. Travers; — *Le Château de Saint-Prix,* par M. le docteur Savoye; — *Fin de saison,* par M. G. Le Vavasseur; — *Les Secrets de Confucius,* par M. Mathieu d'Auriac; — *Sursum corda,*

par M. le comte de Trogoff; — *Le Pessimiste et l'optimiste*, par M. J. David.

— M. Weckerlin, bibliothécaire du Conservatoire de musique, a découvert le seul et unique exemplaire actuellement connu de la partition complète de *Alexandre à Babylone*, le dernier opéra de Lesueur, qui l'avait composé sur un poème de Baour-Lormian.

— M. Edmond Biré publiera désormais deux fois par mois dans le journal *L'Univers* des *Causeries littéraires* qui auront certainement un légitime succès, si l'on en juge par le premier article paru dans le numéro du 13 juillet, avec le sous-titre suivant: *La légende de Marion de Lorme*. Il y a quelques lignes où les variations politiques de Victor Hugo sont flétries de main de maître.

— Du 1er au 15 septembre prochain, paraîtra chez MM. Didot le cinquième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général comte Pajol, renfermant la fin de la guerre de Sept Ans et la période de 1763 à 1774. Le sixième volume, traitant des opérations militaires au Canada, aux Indes, en Portugal, paraîtra en 1887, et complètera l'histoire de nos guerres pendant cette période.

— On annonce pour le 1er octobre l'apparition d'un ouvrage intitulé : *Sous les armes. Revue de l'armée française*, qui paraîtra à la librairie Fetscherin et Chuit par livraisons bi-mensuelles dans le format grand in-4.

— Vient de paraître, par les soins de la direction du service géographique, au ministère de la guerre, une brochure intitulée : *Notice descriptive et itinéraire de la Tunisie. Région sud (1884-1885)*. (Paris, Imprimerie nationale, in-12.)

— MM. A. de Saint-Julien et G. Bienaymé ont fait exécuter un tirage à part du mémoire qu'ils ont publié dans le *Bulletin de statistique et de législation comparée* sous ce titre : *Les droits d'entrée et d'octroi à Paris depuis le douzième siècle* (Paris, Imprimerie nationale, in-8.)

— Nos lecteurs connaissent déjà la publication faite par les soins du service des travaux historiques sous le titre de : *Histoire générale de Paris. Registre des délibérations du bureau de la ville de Paris*. Le tome II, comprenant les actes de 1527 à 1539, vient d'être édité et annoté par M. A. Tuetey (Paris, Champion, in-4).

— Voici le texte adopté par le Comité des inscriptions parisiennes pour l'inscription commémorative du siège de Paris par les Normands, en 886, qui doit être placée à l'entrée du Petit-Pont : « A la tête du Petit-Pont s'élevait la tour de bois que défendirent contre les Normands pendant le siège de 886, les douze héros parisiens : Ermanfroi, Hervé, Herland, Ouaere, Hervi, Arnaud, Seuil, Jobert, Gui, Hardré, Aimard, Jossoulen. »

— A été récemment mis à la disposition des travailleurs, un nouveau volume des *Inventaires et documents publiés par la direction générale des Archives nationales* qui forme le tome I de l'*Inventaire des arrêts du Conseil d'État (règne de Henri IV)*, rédigé par M. Noël Valois (gr. in-4).

— Nous relevons dans les *Mélanges* de la *Revue des questions historiques* (1er de juillet), un curieux article de M. J.-M. Richard que nous devons signaler ici ; il porte pour titre : *Les Livres de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329)*; la liste de ces volumes dressée d'après des documents épars çà et là est certainement incomplète ; mais elle suffit pour donner une haute idée de la culture intellectuelle de cette princesse et nous fait regretter qu'il ne nous soit parvenu aucun inventaire de la « librairie » de la comtesse Mahaut.

— On sait qu'au mois d'avril 1886 la question de la propriété du domaine

de Chambord a été soulevée bien inopinément dans une polémique de presse, bien que, au moment de la mort de M. le comte de Chambord, l'État eût perçu, sans faire aucune revendication, les 375,000 francs versés comme droits de mutation. M. Robinet de Cléry vient d'étudier *La Question de Chambord au point de vue du droit,* dans une brochuré éditée tout récemment par la librairie Palmé (gr. in-8 de 24 p.)

— M. Amédée de Cesena, rédacteur en chef honoraire du *Soleil,* vient de mettre la dernière main à un ouvrage intitulé : *Les Bourbons de France : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe I, le comte de Paris,* qui doit paraître à bref délai chez l'éditeur Gauthier. — Signalons aussi à nos lecteurs la brochure *L'Exil,* mise en vente par le journal *Le Soleil*, et où l'on trouve le récit des événements dont le château d'Eu a été le théâtre, lors du départ de M. le comte de Paris.

— M. L. Dussieux a fait paraître à la librairie Lecoffre une *Étude biographique sur Colbert* (in-8 de XI-372 p.).

— La librairie Marpon et Flammarion vient d'éditer un nouveau livre sur les Juifs : *La Question juive,* par M. J. de Biez, qui a dédié son livre à M. Ed. Drumont; c'est assez dire l'esprit dans lequel est rédigé ce volume. — Signalons encore *La Question juive en 1789,* par A. Gairal (Lyon, Vitte et Perrussel, in-8).

— M. Ed. Drumont aurait, dit-on, l'intention de faire paraître prochainement un journal qui porterait le titre significatif de *La Croisade.*

— Le Comité de l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* a publié en petite brochure de propagande le *Rapport* présenté à l'assemblée générale de l'*Œuvre,* par M. Albert Hyrvoix, au sujet de la fondation d'une *Réunion d'études historiques apologétiques sur le moyen âge.*

— Sous presse, pour paraître incessamment, chez Leroux : *Paciecidos* (*La Paciécide*), poème latin de M. Barth. Pereira, S. J., sur les martyrs du Japon en 1626; avec traduction en prose par M. Guichon de Grandpont, commissaire général de la marine (gr. in-8 d'environ 450 p. — Prix : 4 fr.). Ce poème, très exalté au dix-septième siècle, était réputé perdu, lorsqu'un exemplaire en a été retrouvé récemment par M. Ferd. Denis, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et M. Guichon de Grandpont s'est chargé de le traduire.

— M. E. Bayssières, l'un des adversaires de M. Bigot, vient de faire paraître un ouvrage intitulé : *L'Enseignement secondaire français de M. Bigot et l'Enseignement spécial; l'École de Cluny, réfutation des idées de M. Bigot sur l'école de Cluny* (Goin, in-18 jésus).

— M. J. Flammermont a fait tirer à part deux articles publiés par lui dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers* et intitulés, le premier : *Études critiques sur les sources de l'histoire du XVIIIe siècle. I. Les Mémoires de Mme Campan,* le second *Les Universités allemandes.* Ces deux brochures in-8 sont en vente à Paris chez A. Picard.

— M. Ad. Bélanger a consacré à l'abbé de l'Épée une *Étude bibliographique et iconographique* (in-4), en vente à la librairie Ritti.

— L'ancien exécuteur Samson avait formé une collection comprenant 7,143 ordres d'exécutions reçus par lui du 7 avril 1808 jusqu'au 8 décembre 1832. La Bibliothèque historique de la ville de Paris a fait l'acquisition, pour la somme de 360 fr., des dix-neuf volumes qui les renferment.

AUVERGNE. — Nous avons reçu *Le Guide complet illustré de l'Auvergne* (*Puy-de-Dôme*), publié par M. Ambroise Tardieu. C'est un petit volume in-16 de

330 pages, orné d'environ 200 gravures, que l'on peut se procurer chez l'auteur à Herment (Puy-de-Dôme). Les notices sont nombreuses, sinon complètes, et quelques-unes des gravures sont d'une exécution passable, mais d'autres, notamment celles qui représentent des châteaux vus « dans le lointain » offrent un aspect nuageux (Cf. p. 193 et 209). Néanmoins les touristes devront consulter ce guide, d'un format commode.

BÉARN. — On annonce la récente publication d'un volume de M. Louis Lacaze intitulé : *Recherches sur la ville de Pau. L'ancienne église Saint-Martin.* (Pau, L. Ribaut, in-8).

— M. L. Soulice, bibliothécaire archiviste de la ville de Pau, a publié un volume du *Catalogue de la bibliothèque de la ville de Pau* consacré aux ouvrages d'*Histoire locale* (Pau, imp. Veronèse, in-8 de XXXVIII-399 p.).

BERRY. — M. C. Kohler vient de faire tirer à part l'*Inventaire de la bibliothèque de Saint-Gildas en Berry* (in-8), publié par lui dans la première livraison de 1886 de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, éditée par le libraire Alph. Picard.

BOURGOGNE. — M. A. Jacquet a récemment fait imprimer un important travail sur *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV, étude sur la société dijonnaise pendant la seconde moitié du XVIIe siècle,* d'après les documents inédits. (Paris, Garnier, in-8).

— Nous avons reçu un Extrait du *Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuses du diocèse de Dijon,* intitulé *La chapelle des Bossuet à Seurre (Côte-d'Or),* par M. Ernest Serrigny (Dijon, imp. Damongeot, in-8) ; cette élégante petite brochure renferme un plan de l'église Saint-Martin de Seurre fort bien dressé par M. Ch. Suisse, architecte du diocèse de Dijon, et quatre belles chromolithographies.

— A récemment paru le tome III de l'ouvrage de M. Ch. Jarrin sur *La Bresse et le Bugey, leur place dans l'histoire* (Bourg, inprimerie Authier, in-8).

BRETAGNE. — M. Du Bois de La Villerabel a extrait de la *Revue historique de l'Ouest* des *Fragments inédits de Du Paz*, publiés par lui dans ce recueil (Nantes, Forest et Grimaud).

— M. le marquis de Granges de Surgères a récemment publié divers titres découverts par lui et relatifs à des *Fondations pieuses à Nantes (1549-1691) : Sainte-Croix, les Jacobins, la Chapelle de miséricorde, le Sanitat.* Cette publication, faite d'abord dans le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, a été tirée à part à 125 exemplaires (Nantes, Forest et Grimaud).

CHAMPAGNE. — Un auteur anonyme a consacré à *La Basilique de la Reparation à Saint-Dizier, diocèse de Langres,* une brochure in-8 en vente au bureau de l'Œuvre de la Réparation, à Saint-Dizier.

— M. l'abbé Roussel a récemment publié une *Étude historique sur les premiers évêques de Langres* (Langres, Rallet-Bideaud, in-8).

— Signalons un important ouvrage consacré par M. l'abbé P. L. Péchenard à l'*Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Reims* (Reims, Michaud, 2 vol. in-8).

COMTAT-VENAISSIN. — M. l'abbé Rance va publier, chez Séguin, à Avignon, une traduction d'un opuscule du cardinal Bona : *La Préparation à la mort.*

DAUPHINÉ. — Deux nouvelles publications périodiques littéraires à signaler : l'une, publiée à Grenoble chez Baratier, porte le titre de *Petite Revue dauphinoise biographique et littéraire*, et paraît le 10 de chaque mois ; l'autre, imprimée à Valence, est hebdomadaire et s'intitule *Le Mondain dauphinois, journal littéraire, satirique et théâtral.*

FLANDRE. — Vient de paraître : *Un Complice de Ravaillac arrêté à Bruxelles en 1616.* Notice et documents publiés par M. Jules Finot, archiviste du département du Nord (Lille, Quarré).

— Signalons un volume du *Catalogue méthodique des imprimés de la bibliothèque publique de Douai,* consacré aux ouvrages scientifiques (Douai, imp. Delattre et Gaulois, gr. in-8 à 2 col.).

— M. L. Quarré-Reybourbon a publié une *Histoire de la ville de Béthune tirée des anciennes chroniques de Flandre et d'Artois*, d'après un manuscrit inédit (Lille, Quarré, in-12).

FRANCHE-COMTÉ. — La Société d'émulation du Doubs vient de publier le neuvième volume de la cinquième série de ses *Mémoires,* qui comprend notamment : *Les origines et la date du Saint-Ildefonse de Rubens*, par M. Auguste Castan ; — *Les États de Franche-Comté de 1788*, par M. le docteur J. Meynier ; — *Note sur le Gault de Rozet,* par MM. Paul Petitclerc et Albert Girardot ; — *Henri Martin, membre honoraire de la Société d'émulation du Doubs*, par M. Édouard Besson ; — *Formation jurassique des environs de Besançon*, par M. Albert Girardot ; — *Les Phénomènes de l'attention*, causerie physiologique, par M. le docteur Chapoy ; — *Les Mosaïques du Clos Saint-Paul, à Besançon,* par M. A. Vaissier ; — *La Glacière de Chaux-les-Passavant,* notice historique et scientifique, par MM. Albert Girardot et L. Trouillet.

— M. l'abbé Dalloz a fait paraître une *Notice historique sur le sanctuaire et la ville de Notre-Dame de La Chaux* (Salins, imp. Bouvier, in-8).

GUIENNE. — M. Barckausen, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, prépare un recueil de documents relatifs à l'histoire de l'Université de Bordeaux.

— Le discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Bordeaux par M. Léon Cosme a fait l'objet d'une brochure publiée sous le titre de : *Aperçu sur le barreau de Bordeaux depuis ses origines jusque vers 1830* (Bordeaux, Féret, in-8). Je signalerai des détails nouveaux sur R. de Sèze, le courageux défenseur du Roi, et j'ajouterai que le discours de M. Cosme est rempli de nobles pensées, et que l'orateur s'y sépare nettement de la détestable école qui, pour faire l'éloge de la société contemporaine, sacrifie le passé glorieux de l'ancienne France.

— Signalons aux historiens un extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* intitulé : *Petite Chronique de Guienne jusqu'à l'an 1442,* publiée pour la première fois par M. Germain Lefèvre-Pontalis.

ILE-DE-FRANCE. — MM. Eug. Müntz et Em. Molinier ont inséré dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (1885), un curieux travail sur *Le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle d'après des documents inédits,* qui a fait l'objet d'un tirage à part.

— M. l'abbé L. Pihan a publié dans les quatre dernières années des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, une *Histoire de Saint-Just-en-Chaussée, étude historique et archéologique,* dont il vient de faire exécuter un tirage à part qui forme un volume in-8 de 490 p. (Beauvais, imp. Pere).

LIMOUSIN. — L'auteur de *La grande Chartreuse* par un Chartreux vient de publier : *La Chartreuse de Glandier en Limousin,* par un Religieux de la Maison. (Neuville-sous-Montreuil, en Artois, typographie de la Chartreuse de N.-D. des Prés, 1886, in-12 de XII-446 pages, avec plusieurs gravures). Les ouvrages de ce vénérable auteur anonyme sont d'excellents modèles de monographie religieuse.

LORRAINE. — Vient de paraître le 3e volume d'un ouvrage que nous avons déjà signalé à nos lecteurs : *Les Rues de Nancy du XVIe siècle à nos jours,* (in-8), par C. Courbe.

— M. J. Favier a fait tirer à part les *Documents inédits sur la vie privée de Charles IV, duc de Lorraine, tirés des papiers de son confesseur,* publiés par lui dans la *Revue historique.*

— M. C. Guyot, professeur à l'École forestière de Nancy, vient d'écrire un volumineux ouvrage sur *Les Forêts lorraines jusqu'en 1789* (Nancy, imp. Crépin-Leblond, in-8).

— M. P. Sternon a publié un ouvrage intitulé : *Les Moines et les sorcières d'Ancy au XVI• siècle* (Nancy, Imp. nouvelle, in-12).

— A été récemment imprimé à Bar-le-Duc, chez Contant-Laguerre, le tome II de l'ouvrage de M. C. Bonnabelle : *Le Département de la Meuse géographique, statistique, historique, nobiliaire* (in-8); ce volume est consacré aux localités suivantes : Beurey, Fromeréville, Géry, Guerpont, Mussey, Nançois-le-Petit, Noyers, Ronsard, Verdun-sur-Meuse.

MAINE. — On doit à M. l'abbé J. Gillard des *Recherches historiques sur les Bénédictines de Lassay,* publiées à Mamers en un volume in-8, imprimé chez Fleury et Dangin.

NORMANDIE. — Nous avons reçu deux extraits du prochain volume des *Mémoires de l'Académie de Caen.* Le premier est consacré par M. Émile Travers, notre collaborateur, aux *Restes de Christophe Colomb ;* en 85 pages in-8, il discute les opinions de Mgr Cocchia et du comte Roselly de Lorgues. M. Gasté a employé dans le deuxième 14 pages du même format à éclairer un passage du *Mercure de France,* d'après lequel Pierre Corneille aurait concouru au « Palinod de Caen. »

— La Société des Bibliophiles normands vient de terminer par la publication du tome III, la reproduction éditée par M. Pierre Le Verdier d'une rareté du quinzième siècle : *Mystère de l'Incarnation et Nativité de Notre-Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, représenté à Rouen en 1474* (Rouen, imp. Cagniard, in-4).

— Est en préparation chez le même imprimeur pour la Société rouennaise de Bibliophiles un volume qui sera une fidèle reproduction (texte et gravures) d'une rareté bibliographique de 1696 : « *Discours de la ioyeuse et triomphante entrée de très haut, très puissant et très magnanime prince Henri IIII de ce nom, très chrestien roy de France et de Nauare, faicte en sa ville de Rouën, capitale de la prouince et duché de Normandie, le Mercredy saizième iour d'Octobre CLƆ.LƆ.XCVI, avec l'ordre et somptueuses magnificences d'icelle, et les portraictz et figures de tous les spectacles et autres choses y representez.*

— Viennent de paraître : *Fécamp, chapelle de Notre-Dame-du-Salut,* notice par Alexandre Leport. In-8, 23 p., plan, Fécamp, imp. Durand et fils; — *Aperçu historique de la serrurerie depuis les origines jusqu'à nos jours,* par Ch. Loquet. In-12 carré, 133 p., Rouen, imp. Deshays.

— Il est question de fonder à Rouen une Société des monuments rouennais; une réunion, ayant pour but d'établir les premières bases de cette Société, a eu lieu à Rouen le 8 juillet, sous la présidence de M. Ch. Garnier, membre de l'Institut, architecte de l'Opéra, et de M. Ch. Normand.

ORLÉANAIS. — M. E. Bimbenet, après avoir publié dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* un important travail sur *Les Écoliers de la nation de Picardie et de Champagne à l'Université d'Orléans,* en a fait exécuter un tirage à part (Orléans, Herluison, in-8).

— M. A. de Dion a récemment publié dans les *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* une notice sur *Le Puiset au XI• et au XII• siècle, chatellenie et prieuré ;* il vient d'en faire paraître à Chartres un tirage à part (in-8).

PÉRIGORD. — M. Dujarric-Descombes a publié sous le titre de *Biographie périgourdine* une notice consacrée à *Pierre Grand Du Pouzet, commandant du régiment de Bourdeille en 1622* (Périgueux, imp. Laporte, in-8).

— Grâce à M. Léon Dessalles, nous possédons maintenant une *Histoire du Périgord* qui comprend trois volumes in-8, imprimés à Périgueux chez Delage et Joucla.

POITOU. — Nous signalerons parmi les publications récentes : *L'Age de la Pierre à Saint-Martin-la-Rivière et environs (Vienne). Description d'un cimetière et de stations préhistoriques*, par Ed. Tartarin (Paris, Doin ; Poitiers, Marcireau, in-8 de 43 p. avec 8 pl. hors texte) ; — *D'Hosier, Armorial général du Poitou*, recueil officiel dressé en vertu de l'édit de 1696, publié par H. Passier, 7e série, élection de Mauléon (Niort, L. Clouzot, in-8).

— Une statistique de l'enseignement secondaire spécial dans l'Académie de Poitiers, publiée dans le *Bulletin des Sociétés des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* d'après un rapport du recteur, constate que l'enseignement secondaire sous toutes ses formes compte huit lycées, vingt-un collèges et neuf cours secondaires de filles.

— C'est par suite d'une erreur que nous avons annoncé dans le numéro de juin du *Polybiblion* que le *Catalogue des collections numismatiques de la Société des antiquaires de l'Ouest*, rédigé par M. Lecointre-Dupont, était sous presse à l'imprimerie générale de l'Ouest. Ce travail n'est pas en état d'être imprimé.

PROVENCE. — Depuis le 4 avril, paraît à Marseille, chez l'imprimeur Schickler, *L'Union des revues méridionales, organe hebdomadaire de la Provence, société littéraire, historique, scientifique et artistique de Marseille*. Ce périodique comprend deux parties, publiées en livraisons distinctes : l'une est rédigée en français et porte le titre spécial de : *Le Midi littéraire*, la seconde ou *la Reneissenço* est écrite en provençal.

SAINTONGE. — Le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, dans son numéro de juillet, a commencé la *biographie des ecclésiastiques qui ont péri en 1793* par les victimes des Carmes à Paris, entre autres Pierre-Louis de La Rochefoucauld-Bayers, dernier évêque de Saintes, massacré avec son frère, l'évêque de Beauvais, dont le souvenir a été conservé par un portrait dans un vitrail en l'église d'Écurat et une inscription dans l'église de Crazannes, où il habitait pendant l'été. Lire aussi les articles sur *la Fondation des Carmélites à Saintes*, une réponse à la Société des sciences et lettres de Pau sur *le Droit du seigneur au moyen âge*, et une petite dissertation sur *le Lieu de naissance de Bernard Palissy* que M. Louis Audiat attribue à l'Agenais.

— Signalons parmi les publications récentes : *Édouard Pinel et son œuvre*, par M. Alphonse Menut. Édouard Pinel, décédé en 1884, était un peintre de marine distingué et conservateur du musée de La Rochelle ; — une réimpression par M. le comte Claude de Monti de Rezé, *Moreau maître en fait d'armes à la jeunesse nantaise*. Les *Ports maritimes de la France*, tome IV, première partie, qui contient les ports de La Rochelle à Monbert : Brouage, Rochefort, Marennes, le Chapus, Royan, Riberoux, Fouras, l'île de Ré, Meschers, Saint-Georges-de-Didonne, Mornac, Mortagne, etc. Ces notices, rédigées par des ingénieurs pour le ministère de la marine, sont accompagnées de cartes et de détails statistiques importants. Chaque port a été tiré à part, in-4.

VENDÉE. — Viennent de paraître : *L'abbé Edmond Harry*, par l'abbé Eugène Bossard (Nantes, Lachèze et Dolbeau, in-12 de 102 p.) ; — *Catalogue des tableaux, œuvres d'art et collections du musée de La Roche-sur-Yon*, anonyme [par M. A. Bitton], (La Roche, Veuve Ivonnet, in-16) ; — *Notice sur Revellière-Lépeaux, député aux États généraux, membre de la Convention nationale, directeur*

de la République française, nouvelle édition, revue et augmentée par Dugast Matifeux (in-8 de 32 p.).

ALLEMAGNE. — M. R. Klusmann vient de publier chez Zeubner, à Leipzig, une seconde édition de l'*Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques de Boeckh*, dont la première édition avait été faite en 1877 par feu le Prof. Bratuscheck (In-8 de x-884 p., 15 fr.).

— Les publications de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, devenu depuis 1874 l'Institut archéologique allemand, viennent de subir une transformation complète. Jusqu'à la fin de 1885, les publications ordinaires comprenaient un *Bullettino,* des *Annali,* des *Monumenti inediti*, imprimés à Rome, l'*Archœologische Zeitung*, imprimée à Berlin, et les *Mittheilungen,* imprimés à Athènes. Désormais il y aura un *Jahrbuch* (le 1er fascicule vient de paraître. Prix : 20 fr. par an), des *Kaiserlich deutschen archœologischen Institut* et des *Denkmäler* publiés à Berlin; un *Bullettino* imprimé à Rome, et plus étendu que l'ancien *Bullettino;* enfin des *Mittheilungen* qui continueront à être imprimés à Athènes. Le prix de ces dernières publications n'est pas encore fixé.

— M. A. Schneider vient de publier chez Engelmann, à Leipzig, une curieuse étude sur les monuments de l'art antique relatif au cycle troyen. *Der troische Sagenkreis in der ältesten griecheichen Kunst* (1886, in-8).

— M. G. Elbe vient de publier le premier volume d'un ouvrage illustré sur l'art des dix-septième et dix-huitième siècles en Europe. *Die Spaet-Renaissance* (Berlin, Springer, 1886). L'ouvrage sera complet en deux volumes.

— A paru chez Ferdinand Hirt, à Breslau, un travail sur l'esclavage dans l'antiquité grecque : *Die Sklaverei im griechischen Altertume. Ein Kulturbild nach den Quellen in gemeinfasslicher Darstellung* (in-8). Cette étude sur la civilisation antique est due au Dr W. Richter.

— Le Dr Fr. von Reber a récemment publié chez T. O. Weigel, à Leipzig, une Histoire de l'art au moyen âge *Kunstgeschichte des Mittelalters* (in-8), dans laquelle l'archéologie française tient une large place ; un chapitre entier (p. 427-462), est consacré à l'architecture gothique en France; l'ouvrage est orné de 422 gravures, dont plusieurs reproduisent des monuments français, tels que les cathédrales de Reims et de Chartres, Saint-Germain d'Auxerre, etc.

— *L'Histoire des relations de l'Église catholique avec la Prusse,* écrite par Bachem et traduite en français, ne suffit pas comme histoire du Kulturkampf; Majunke, ancien rédacteur de la *Germania,* a composé un nouveau travail à l'aide de matériaux en partie inconnus.

— Oesterley a écrit un *Répertoire bibliographique des collections de documents.*

— Fr. Delitzi édite un *Dictionnaire assyrien.* Un autre, du P. Shanmayer, S. J., s'achève. Le premier prépare aussi un nouveau *Dictionnaire hébraïque,* dont les prolegomena sont déjà imprimés.

ANGLETERRE. — L'une des principales œuvres de Gustave Flaubert : *Salammbô,* vient d'être traduite en anglais, avec l'autorisation des héritiers de l'auteur, par M. French Sheldon (London, Saxon, 1886, in-8).

— A récemment paru chez Sampson Low, à Londres, le second et dernier volume des *Personal Memoires* d'U. S. Grant (in-8 de 647 p.). Un Index onomastique termine le volume.

— Ajoutons à la bibliographie déjà si considérable des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc le volume publié par Mrs. Florence Caddy, chez Hurst and

Blackett, à Londres : *Footsteps of Jeanne d'Arc, a Pilgrinage* (1886, in-8 de XVI-375 p.).

— On a annoncé la publication à Glasgow d'un *Bibliographical Dictionary of musicians* qui doit renfermer l'indication de tous les compositeurs de musique anglais.

AUTRICHE. — La maison Holder de Vienne met en vente un Dictionnaire géographique de l'Autriche-Hongrie : *Geographisches Namenbuch von Österreich- Ungarn. Eine Erklärung von Länder-, Völker-, Gau-, Berg-, Fluss- and Ortsnamen,* dû au Dr Friedrich Umlauft (in-8 de XVI-304 p.).

— L'inspection de toutes les bibliothèques d'écoles ordonnée par le ministère des cultes a donné naissance à deux écrits : *Guide critique de la littérature destinée à la jeunesse* par F. Panholzer; *Les règlements et les décrets du ministère concernant les bibliothèques scolaires,* par Bornemann. Ce dernier livre a eu 6 éditions en 8 semaines.

— La commission judiciaire de la diète générale de Vienne a prié le gouvernement de proposer une nouvelle loi sur le droit littéraire des auteurs. Zawadski a le mérite d'avoir signalé les défauts de la loi actuelle.

— M. H. Hess vient de faire paraître chez A. Hartleben, à Vienne, un guide illustré des monts du Tauer *Illustrister Führer durch die Hohen Tauern* (in-8 de XV-272 p. et 50 gravures).

— Shlosser vient d'éditer : *Bibliotheca historico-geographica stiriaca* ou la littérature styrienne sous ses rapports historiques, géographiques, et ethnographiques.

BELGIQUE. — On sait que M. L. Degeorge a fait paraître, il y a quelque temps déjà, un ouvrage sur *La Maison Plantin à Anvers,* renfermant la monographie complète de cette imprimerie célèbre, des documents historiques sur l'imprimerie et une liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin de 1555 à 1589. Nous devons signaler la 3e édition qui vient de paraître à la librairie Firmin Didot et qui contient la généalogie de la famille Plantin-Moretus, le portrait et la marque du grand imprimeur, d'après Wieriex.

— Le 6 juillet un incendie a détruit les bâtiments de l'Université libre de Bruxelles ; la majeure partie de la bibliothèque a été la proie des flammes, malgré les efforts tentés pour la préserver.

— Un décret du roi des Belges vient de créer à Gand une Académie de littérateurs et de savants, qui s'adonneront à l'étude de la langue et de la littérature flamandes. La nouvelle Académie, dont le roi des Belges est protecteur, sera inaugurée le 10 octobre prochain.

— Le *Bulletin de l'Académie d'archéologie* de Belgique vient de publier une étude de cent quinze pages sur le peintre de fleurs Daniel Segher, de la Compagnie de Jésus. L'auteur, le Révérend Père Kickens, y a rassemblé un grand nombre de documents, et il a complété ainsi l'étude qu'a fait paraître sur le même artiste le Révérend Père Hermann Allard, aussi de la Compagnie de Jésus.

BOHÊME. — M. F. V. Sarinek a édité déjà plusieurs ouvrages tendant à prouver que la civilisation des Slaves est antérieure à celle des Allemands. Dans un récent ouvrage intitulé : *Questions d'historiographie,* cet auteur poursuit le même but.

— Voici la liste des périodiques littéraires publiés en langue tchèque : *La Tempête dans les montagnes ; Les Fleurs ; Le Printemps ; Lettres littéraires ; L'Aurore ; La Culture ; La Méthode ; La Pédagogie ; Les Jeunes convives ; Nouvelle collection de livres pour le peuple tchèque ; Le Musée ; Lettres curieuses ; Le*

Mouvement; La Bibliothèque de la famille tchèque; Collection nationale; Revue littéraire; Collection historique; Collection slave; La Voix.

— M. J.-B. Miltner explore les archives de Bohême. Le treizième volume de ses découvertes vient de paraître

— *La littérature tchèque depuis sa régénération jusqu'à présent* a fait l'objet d'un travail dû à V. Czajewski (Varsovie).

ESPAGNE. — Vient de paraître le second volume des *Lettres de Marie d'Agréda au roi Philippe III* (Madrid, Murillo, in-4). Cette publication est due à M. Silvela, ancien ministre d'Alphonse XII.

— Vient aussi de paraître le sixième et dernier volume des *Conferencias sobre las Letanias da la SS. Virgen Maria,* première traduction espagnole du grand ouvrage du P. Justin de Miechow, dominicain polonais qui vivait au seizième siècle. Ce sixième volume se termine par la *Biblia Mariana,* du B. Albert le Grand, et par les tables et pláns de sermons (Madrid, Dubrull).

— Depuis mai 1886, paraît à Denia (Espagne), sous le titre : *El Archivo,* une revue hebdomadaire, dont le but sera d'enregistrer au jour le jour les découvertes numismatiques et archéologiques qui ont pour objet l'ancien royaume de Valence.

— La *Colleccion de documentos ineditos para la historia de España* s'est enrichie d'un nouveau volume. Il contient une réimpression du *Libro de la vida y costumbres de don Alonzo Enriquez* et des documents sur la vice-royauté du Pérou au dix-huitième siècle. (T. LXXXV de la collection, in-8 de VI-544, imprenta de Ginesta à Madrid).

— Le Folk-lore catalan vient de rédiger un interrogatoire destiné à être répandu pour faciliter les recherches des membres de cette société. Un d'entre eux, M. Cels Gomès, prépare un livre sur la sorcière en Catalogne (*La bruixa catalana*).

— La librairie C. Reinwald, de Paris, vient de mettre en vente un volume dû à M. Émile Cartailhac, contenant les résultats d'une mission scientifique qui lui avait été confiée par le ministère de l'instruction publique de France. L'ouvrage est intitulé : *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (in-8 jésus).

ITALIE. — On nous signale la publication prochaine en tirage à part de la *Commentatio de origine historia, indicibus scrinii et bibliothecæ sedis apostolicæ,* travail original du commandeur J.-B. de Rossi inséré dans le tome I des *Catalogues des manuscrits latins de la bibliothèque vaticane.*

— M. A. Cruvellié vient de publier à Venise, chez Usiglio, une traduction française de l'intéressant ouvrage de M. Urbani de Ghelsof : *Les arts industriels à Venise au moyen âge et à la Renaissance.*

— M. Eugène Rendu, qui poursuit son idée de réconcilier l'Italie et la Papauté, vient de publier une nouvelle plaquette : *Rome capitale et les Romains* (Paris, Perrin, in-8, 40 p.). C'est une sorte de préface à l'ouvrage qu'il prépare et qui paraîtra sous ce même titre.

— On annonce la récente publication à la librairie Raffaello Guisti de Libourne d'une *Antologia della poesia italiana,* due à Ottaviano Targioni Tozetti.

— Vient de sortir des presses de Voghera, à Rome, un important ouvrage de M. D. Berti intitulé : *Il conte di Cavour avanti il 1847* (in-8).

— L'article que nous annoncions le mois dernier sur la question du *Canzionere* autographe de Pétrarque vient de paraître dans le *Giornale storico della letteratura italiana.* Il est dû à la plume autorisée de M. Rodolfo Renier, professeur à l'Université de Turin. M. Renier rend hommage aux recherches de M. P. de Nolhac avec une courtoisie parfaite et une remar-

quable absence de préjugé national. Après avoir résumé d'une manière définitive les polémiques soulevées sur la question, il termine en souhaitant la publication prochaine, annoncée par M. de Nolhac, des fac-similés des manuscrits de Pétrarque retrouvés au Vatican.

— Le bibliophile américain, M. Willard Fiske, vient d'imprimer une plaquette sur ses études favorites : *Hand-list of Petrarch Éditions in the Florentine Public Libraries* (Florence, Le Monnier).

— Vient de paraître à Rome le 1er fascicule du *Dizionario epigrafico di antichita romane, di Ettore de Ruggiero,* édité par Loreto Pasqualucci (Via Viminale, 22, à Rome); il comprend 32 pages gr. in-8, et correspond aux mots ABACHUS-ACHAIA; il paraîtra une livraison par mois. Nous reparlerons de cet ouvrage quand la publication sera plus avancée.

POLOGNE. — Une *Étude biographique et littéraire sur Adam Mickiewicz*, due à P. Chmielowski, vient de paraître en deux volumes. Le nom de l'auteur est connu. En ce moment son *Abrégé de la littérature polonaise contemporaine* a paru en seconde édition.

— La Pologne ne possède qu'un périodique consacré entièrement à la bibliographie : c'est le *Guide bibliographique* paraissant tous les mois à Cracovie et ne donnant que les titres des livres nouveaux.

— Depuis le commencement de cette année un nouveau périodique mensuel polonais paraît sous le titre de *Revue contemporaine.*

— *L'influence de J.-J. Rousseau en Pologne,* tel est le titre d'un article du P. Kalinka inséré dans la *Revue polonaise.*

— Le septième volume des *Scriptores rerum polonicarum* contient les *Epistolæ in archivo domus Radzivilianae depromptae.*

RUSSIE. — Le *Messager du Gouvernement* annonce que dix-neuf feuilles périodiques, dont il donne les titres, ont cessé de paraître. Parmi ces défuntes se trouvaient entre autres : l'*Écho,* le *Journal pour les jeunes filles,* l'*Union,* le *Juif russe,* rédigé par Rabbinovitch, l'*Aurore boréale,* l'*Hirondelle,* le *Gnome,* feuille allemande, et le *Trésor,* qui se publiait en français sous la rédaction de MM. de la Droiptière et Sormeyer.

— Un des rédacteurs du *Nouveau temps,* M. Boulgakov, a fait paraître une intéressante étude sur *le Comte Léon Tolstoï et ses œuvres devant la critique indigène et étrangère.*

— Le *Messager historique* de cette année-ci contient les mémoires du comte Sologoub, qui sont extrêmement curieux. Dans la livraison de mai, on trouve des détails sur la mort tragique de Pouschkine et sur son duel avec Dantès.

— La Société impériale des anciens textes a mis au jour *La Vie de saint Serge de Radonège* (mort en 1391), d'après un manuscrit du seizième siècle, et la dernière partie de deux autres vies illustrées, de saint Théodore d'Édesse et de saint Niphon, évêque de Chypre. Un fragment grec de la *Vie de saint Théodore d'Édesse* jusque-là inédit a été donné par M. Vassilevski dans le tome IV du *Recueil de Palestine.*

SUISSE. — A l'occasion du cinquième centenaire de la bataille de Sempach (9 juillet 1386), M. Eugène Secrétan a publié, d'après le récent ouvrage de M. Th. de Liebenau : *Die Schlach bei Sempach,* et sous les auspices de la Société d'histoire de la Suisse romande, une brochure intitulée : *Sempach et Winkelried,* avec une carte du champ de bataille (Lausanne, G. Bridel). La tradition relative au héros de Stanz se trouve ici confirmée.

— Sous ce titre : *Simples notes d'un flaneur à la recherche de la vérité historique,* M. Louis Gérard a publié d'importantes rectifications à l'histoire du comté de Gruyère, par M. Hisely. (Bulle, J. Ackermann).

— Les moines de la *Chartreuse de la Valsainte* (canton de Fribourg) réunissent les documents nécessaires pour écrire l'histoire fort intéressante de leur monastère, fondé en 1295 par les seigneurs de la maison de Corbière. Dès le milieu du seizième siècle, messeigneurs de Fribourg, après s'être emparés du comté de Gruyère, aspirèrent à s'emparer des biens de l'une des deux Chartreuses du pays : la Valsainte (appelée dans les actes de fondation *Vallis omnium sanctorum*) et la Part-Dieu. LL. EE. arrachèrent la suppression du monastère de la Valsainte à Pie VI, en 1778, sous prétexte d'augmenter la mense de l'évêque de Lausanne, réfugié à Fribourg depuis la prétendue Réformation, de doter le collège de Saint-Michel de Fribourg et d'enrichir le chapitre de la collégiale de Saint-Nicolas. Pendant la Révolution française, les moines de la Grande-Trappe trouvèrent asile à la Valsainte, dont les Chartreux rentrèrent ensuite en possession, pour en être expulsés de nouveau par le gouvernement libéral en 1847, après la guerre sainte du *Sonderbund*. Les Chartreux sont enfin rentrés à la Valsainte en 1863, grâce au bon vouloir du gouvernement catholique.

ÉTATS-UNIS. — On ouvrira prochainement à Washington une Université catholique romaine. Mgr Heiss, archevêque de Milwaukee, a récemment adressé aux catholiques d'origine allemande un pressant appel pour les inviter à contribuer aux frais d'installation de la nouvelle Université. On compte que les Allemands fourniront 250,000 dollars, qui seront employés à la création d'une chaire de théologie, dite de Saint-Boniface, d'une chaire de philologie, dite de Gœrres, d'une chaire de droit, dite de Windthorst.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Jésus Hostie, ou l'autel, le tabernacle, la table sainte*, par l'abbé J. Pailler (in-12, Lévrier, à Bourges). — *La Criminalité comparée*, par G. Tarde (in-12, F. Alcan). — *Le Stoïcisme et les Stoïciens*, par J. d'Avenel (in-12, Palmé). — *Le Télégraphe et le Téléphone*, par A. Guillemin (in-12, Hachette). — *Les Plantes et les engrais, dialogue entre un instituteur et un paysan* (in-16, Desclée). — *Microbes et Maladies*, par le Dr J. Schmitt (in-12, Baillière). — *Premières leçons d'économie domestique*, par Mlle T. Wirth et Mme Bret (in-12, Hachette). — *Faïences et Porcelaines*, par A. Martin (in-8, Hennuyer). — *Essais de linguistique évolutionniste*, par P. Regnaud (gr. in-8, Leroux). — *Petit Dictionnaire logique de la Langue française*, par l'abbé E. Blanc (in-12, Palmé). — *Du caractère de l'Épopée dans la Légende des Siècles*, par E. Bernier (petit in-12, Jouaust). — *Jeanne d'Arc*, drame en 5 actes, en vers, par F. Hilaire (in-12, Bonhoure). — *Les Mille et une Nuits du théâtre*, par A. Vitu (in-12, Ollendorff). — *Ehr-Tou-Mei ou les Pruniers merveilleux*, roman traduit du chinois par T. Piry (2 vol. in-12, Leroux). — *Les Prétendants de Vivianne*, par J. d'Etiau (in-12, Plon). — *L'Évadé*, par R. de Navery (in-12, H. Gautier). — *L'Agonie d'une race*, par Ch. Simond (in-12, H. Gautier). — *Les Compagnons de la Chausse*, par le chevalier de Crollalanza (in-12, H. Gautier). — *L'Aventure de Petit Paul*, par Mme F. Le Roy (in-12, Hachette). — *Pensées et discours inédits de Surian, évêque de Venee (1670-1754)*, par l'abbé Rosne (in-12, Gaume). — *Göthe. Sein Leben und Seine Werke*, par A. Baumgartner. Tomes II et III (2 vol. gr. in-18, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Le Roman russe*, par le vicomte E. M. de Vogüé (in-8, Plon). — *Les Héroïnes du devoir*, par P. Célières (petit in-8 carré, Hennuyer). — *Histoire de Moustache, mémoires d'un très bon chien*, par Marialys (in-12, Retaux-Bray). — *Souvenirs de Malaisie*, par A. Périé (in-12, Valat, à Souillac (Lot). — *Révision et reconstitution de la chronologie biblique et profane*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *Tables du calendrier juif*, par J. Loëb (in-4, Durlacher). — *La Vie des Saints, suivie d'une méditation pour chaque jour de l'année*, par le P. Grossez (2 vol. in-12, Desclée). — *Histoire du moyen âge*, par le P. P. Mury (in-16, Desclée). — *Les Ori-*

gines de l'ancienne France, t. Ier, par J. Flach (in-8, Larose et Forcel). — *La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIIIe siècle*, par Lecoy de la Marche, 2e édit. (in-8, Renouard). — *Mémoires de Saint-Simon*, édition publiée par M. de Boislisle (t. V). — *Souvenirs militaires du baron J. L. Hulot (1773-1843)* (in-8, à la direction du *Spectateur Militaire*. — *Histoire contemporaine de 1789 à la Constitution de 1875*, par C. A. Dauban et L. Grégoire (in-12, Delagrave). — *La Question d'enseignement en 1789*, par l'abbé E. Allain (in-12, Renouard). — *Histoire contemporaine de la France (Charles X)*, t. IX, par J. A. Petit (in-8, Palmé). — *L'Expansion coloniale de la France*, par J. de Lanessan (in-8, F. Alcan). — *Essai sur les antécédents historiques de la question allemande*, par A. Leroux (in-8, A. Picard). — *L'Allemagne telle qu'elle est*, par J. Saint-Cère (in-12, Ollendorff). — *Les Populations bretonnes*, par Y. Kano (in-12, Plon). — *La Russie politique et sociale*, par L. Tikhomirov (in-8, Giraud). — *Nouvelles études slaves*, par L. Léger (in-12, Leroux). — *Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse)*, par L. Germain (in-8, Schorderet). — *Doria et Barberousse*, par l'amiral Jurien de la Gravière (in-12, Plon). — *Notice biographique sur Jean Bourré*, par J. Vaesen (in-8, A. Picard). — *Le capitaine Merle et ses descendants, avec lettres et documents inédits*, par le comte A. de Pontbriant (in-8, A. Picard). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Mort de Louis Chailly, prêtre de l'Oratoire. — On demande quelle a été la vie de Louis Chailly, prêtre de l'Oratoire, à partir de l'année 1850, et surtout quand et où il est mort?

Souhait d'une reine. — Quelle est la Reine à qui l'on attribue cette parole: « Que j'aie quarante ans de règne et j'abandonne ma part de paradis. » Le mot est-il authentique? Quelles preuves peut-on en apporter?

Valeur de l'argent au XVIIIe siècle. — Sait-on exactement quelle est la valeur de l'argent au XVIIIe siècle comparativement à sa valeur actuelle? Quels sont les ouvrages que l'on pourrait consulter sur cette question?

RÉPONSES

Ouvrages sur la musique religieuse (XLVI, 191, 288, 556). — La musique religieuse fait l'objet de la huitième lettre des *Musikalische Briefe, Wahrheit über Tonkunst und Tonkünstler, von einem Wohlbekannten (Leipzig, Baumgärtner*, 1852, in-16). Cf. p. 68-86). Il y a une dizaine de pages à lire dans *Allgemeine Geschichte der Musik in übersichtlicher Darstellung*, von Dr Jos. SCHLÜTER (Leipzig, W. Engelmann, 1863, in-8 de VIII-208 p.).— Nous ne pouvons citer que quelques histoires générales, où il y aura peu de choses à glaner: *Geschichte der Tonkunst vom* G. JONES, *Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen*, begleitet von J. F. EDLEN VON MOSEL (Vienne, Steiner, 1821, in-8); *Geschichte der Musick für Freunde und Verehrer dieser Kunst*. C'est une traduction d'un ouvrage en français de Mme la comtesse de Bawr, dont nous n'avons pu retrouver l'indication exacte; la traduction est l'œuvre de M. AUG. LEWALD (Nuremberg, H. Haubenstricker, 1886, in-8). — Signalons aussi une publication où l'on trouvera des détails biographiques sur plusieurs célèbres compositeurs de musique sacrée : *Unsere klassischen Meister, Musikalische Lebens-und Charakterbilder*, par OTTO GUMPRECHT (Leipzig, H. Haessel, 1883-1885, 2 vol. in-8 de 370 et 477 p.). Le volume I contient la vie et les œuvres : de Johann-Sebastian Bach ; — de Georg-Friedrich Händel ; — de Christoph-Wilibald Gluck. Le volume II, celles de Joseph Haydn ; d'Amadeus Mozart ; de Ludwig van Beethoven. — En dernier lieu, mentionnons un ouvrage russe *Tserkovoïé piénié*... qui fournira sans doute d'utiles indications pour l'histoire de la musique religieuse ; voici la traduction française du titre complet : *Le Chant d'église en Russie. (Essai d'exposition historico-technique.) Tiré des leçons lues au Conservatoire de la Société musicale moscovite*, par le professeur du Conservatoire DMITRY RAZOUMOVSKI (Moscou, imprimerie de T. Riss, 1867, in-8 de 362 p.).

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas colonial*, par Henri Mager. Paris, Charles Bayle, in-4. 16 fr.—2. *La France Coloniale. Histoire, Géographie, Commerce.* Ouvrage publié sous la direction de M. Alfred Rambaud. Paris, Armand Colin, 1886, in-8 de 714 p., orné de 12 cartes en trois couleurs. 8 fr. — 3. *Les Colonies françaises. Leur commerce, leur situation économique, leur utilité pour la métropole, leur avenir*, par Louis Vignon. Paris, Guillaumin, 1886, in-8 de 236 p. 6 fr. — 4. *L'Expansion coloniale de la France*, par J. L. de Lanessan, député de la Seine. Paris, Félix Alcan, 1886, in-8 de xxiii-1016 p., orné de 19 cartes. 12 fr. — 5. *El archipielago Filipino y las islas Marianas, Carolinas, y Palaos*, geografia y estadistica, par D. Jose Montero y Vidal. Madrid, Manuel Tello, 1886, petit in-4 de xvi-512 p., avec 2 cartes. 10 pesetas. — 6. *Expédition française en Tunisie (1881-1882), précédée d'une description géographique et historique de la régence de Tunis*, par Maurice Bois, capitaine au 76e régiment d'infanterie. Paris, librairie militaire de L. Baudoin et Cie, 1886, petit in-8 de 156 p. 3 fr. 50. — 7. *Étude sur l'organisation administrative du Tonkin et des pays de protectorat*, par Louis Dunoyer de Ségonzac. Paris, Leroux, 1886, broch. gr. in-8 de 15 p. 1 fr. — 8. *Madagascar*, par Raoul Postel, avec préface par M. de Mahy. Paris, Challamel aîné, 1886, in-18 de 320 p. avec 5 cartes. 3 fr. 50. — 9. *La Société des missions étrangères pendant la guerre du Tonkin.* Paris, librairie de l'œuvre de Saint-Paul, broch. in-8 de 89 p. 0 fr. 75. — 10. *Près des grands lacs*, par les missionnaires de S. E. le cardinal Lavigerie. Lyon, bureau des *Missions catholiques*, 1885, gr. in-8 de 146 p., orné de nombreuses grav. — 11. *Souvenirs de Malaisie. Onze ans sous l'Équateur. Indo-Chine*, par A. Perié. Souillac, J. B. Valat, 1885, in-18 de 295 p. 1 fr. — 12. *Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers*, par Jules Girard. Paris, Leroux, 1886, in-8 de 216 p., orné de cartes et de grav. 6 fr. — 13. *Le Japon. Histoire et religion*, par J. Egermont. Paris, Delagrave, 1885, pet. in-8 de 156 p., orné d'une carte. 2 fr. — 14. *Ethnographie de l'Algérie*, par O. Houdas. Paris, Maisonneuve frères et Leclerc, 1886, pet. in-16 de 123 p., cartonné et orné de 6 grav. 1 fr. 50.—15. *Continents et Océans. Introduction à l'étude de la géographie*, par George Grove, traduit de l'anglais par Mlle Marie Tesson. Paris, Germer-Baillère, in-32 de 187 p., orné de 24 fig. 0 fr. 60. — 16. *Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique*, par Girard de Rialle. Paris, Germer-Baillère, in-32 de 184 p. 0 fr. 60. — 17. *Les Peuples de l'Asie et de l'Europe*, par Girard de Rialle. Paris, Germer-Baillère, in-32 de 188 p. 0 fr. 60. — 18. *A travers l'empire britannique (1883-1884)*, par le baron de Hübner. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de 502 et 566 p., avec une carte. 15 fr. — 19. *Description de l'Égypte. Deuxième partie: Alexandrie et la Basse-Égypte*, par H. de Vaujany. In-18 de 275 p., orné de grav. et de 3 cartes. 4 fr. — 20. *Haïti ou la république noire*, par Sir Spenser St John, traduit de l'anglais par J. West. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-18 de 336 p., orné d'une carte. 5 fr. — 21. *La Politique extérieure d'Haïti*, par Jacques-Nicolas Léger. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, in-18 de 207 p. 3 fr. — 22. *La Terre des merveilles, promenade au parc national de l'Amérique du Nord*, par Jules Leclercq. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 384 p., orné de grav. et de 2 cartes. 4 fr. — 23. *Un empire qui croule. Le Maroc contemporain*, par Ludovic de Campou. Paris, Plon, Nourrit et Cie, in-18 de 255 p. 3 fr. 50. — 24. *Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes*, par Henri de La Chaume. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-18 de 277 p. 3 fr. 50. — 25. *En Angleterre (Angleterre, Écosse, Iles Orcades, les Hébrides, Islande.) Le pays, les habitants, la vie intérieure*, par Félix Narjoux. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-18 de 359 p., orné de grav. 5 fr. — 26. *Venise et la Vénétie*, par J. Gourdault. Paris, Hachette, 1886, gr. in-8

de 315 p., orné de nombreuses grav. 3 fr. — 27. *Voyage au Cap Nord et en Laponie par la Finlande*, par Pierre Fédé. Paris, Delagrave, 1885, in-8 de 234 p., orné de nombreuses grav. et d'une carte. 1 fr. 80.— 28. *Voyage en Corse. Récits dramatiques et pittoresques*, par C. Faure. Paris, Palmé, 1885, 2 vol. in-12 de 416 et 397 p. 6 fr. — 29. *Andalousie et Portugal*, par l'auteur des *Horizons prochains*. Paris, Calmann Lévy, 1886, gr. in-18 de 439 p. 3 fr. 50.

1. — Le semestre qui vient de s'écouler a été fécond en publications relatives aux questions coloniales dont se préoccupe à bon droit l'attention publique en France. Ce n'est pas tout de fonder un vaste empire d'outre-mer; il faut savoir l'organiser et l'administrer, et c'est là un problème très complexe. Tout d'abord il importe de bien connaître les pays qu'il s'agit de coloniser, leur configuration géographique, leur climat, leurs productions, les races qui les peuplent. A ce point de vue, l'*Atlas colonial* de M. H. Mager est un ouvrage capital et qui a l'avantage d'être d'un prix très abordable. La Société de géographie de Paris vient de lui accorder très justement une de ses plus hautes récompenses. Rien d'aussi parfait n'avait encore paru en France au double point de vue de l'exécution des cartes et de l'abondance des renseignements. Chaque colonie y est représentée par une carte d'ensemble, des plans de détail et une notice rédigée par un écrivain compétent. En outre, des articles spéciaux traitent les questions générales. Après une préface de M. Bayle, où l'auteur reconnaît que l'une des justifications de l'expansion coloniale est la propagande de la morale chrétienne, M. Paul Bert traite de l'esprit colonisateur et ne manque pas l'occasion de recommander les gouverneurs civils. Vient ensuite une histoire de la colonisation française par M. P. Gaffarel, suivie d'un tableau chronologique et d'une bibliographie très incomplète. Puis ce sont des notices sur les diverses colonies : *La Baie d'Adulis*, par M. Casimir Mondon; *La Côte d'Adulis à Obock*, par M. Denis de Rivoyre; *Obock*, par M. Paul Soleillet; *Cheik-Saïd*, par M. Romanet du Caillaud, qui propose, à défaut d'une garnison que le gouvernement n'ose établir sur cette possession de la France, de confier la garde du drapeau national à une congrégation religieuse, aux missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, par exemple; *Les Iles Aldabrah, l'Archipel des Glorieuses, Mayotte et les Comores*, par M. le baron de Cambourg; *Nossi-Bé*, par M. J. Moreau; *Madagascar*, par M. Grandidier, article d'une réserve remarquable que M. Bayle a jugé utile de compléter par un autre plus enthousiaste traitant des richesses de la grande île africaine, tandis qu'un anonyme, M. F., s'est chargé de faire ressortir les droits de la France à sa possession; *La Réunion*, par M. E. Raoul; *Les Iles Kerguelen*, par l'amiral Layrle; *Les établissements de l'Inde*, par MM. H. Deloncle et Armand Monclar, notice où se trouve une juste appréciation du rôle des missionnaires catholiques; *Coup d'œil d'ensemble sur l'Indo-Chine orientale*, par M. le Dr Harmand; *Le Tonkin*, par M. J. Dupuis; *La Birmanie* (pourquoi la

faire figurer parmi les colonies françaises?), par M. Raoul; *Le Laos central*, par M. le Dr Néis; *La Cochinchine*, par M. Lemyre de Villers, qui profite de la circonstance pour faire l'apologie de son administration; *Le Cambodge*, par M. Jacques Waubert; *La Nouvelle-Calédonie*, par M. le commandant Gautier de la Richerie, adversaire déclaré de la colonisation pénale; *Les Nouvelles-Hébrides*, par M. Higginson; *Les Iles Salomon* (à titre de dépendance de la Nouvelle-Calédonie), par M. H. Mager; *Les Établissements français de Polynésie*, par M. Mac-Cleaner; *Le Rocher de Clipperton*, sentinelle avancée du canal de Panama, par M. Ch. Lemire; *Les Iles de Saint-Pierre et Miquelon*, par M. L. Henrique; *Les Pêcheries de Terre-Neuve*, par M. H. Durassier; *La Guadeloupe et la Martinique*, par M. Isaac, sénateur, article très révolutionnaire où l'on trouve l'apologie de la guillotine; *La Guyane*, par M. Henri Coudreau; *Le Territoire contesté entre la Guyane et le fleuve des Amazones*, par MM. Deloncle et X.; *Le Congo*, par M. Dutreuil de Rhins, très hostile à la marine militaire; *Le Haut-Congo*, par M. Victor Giraud; *Le Bas-Niger* (pourquoi?), par M. Édouard Viard; *Le Bénué* (même observation), par M. le commandant Antoine Mattéi; *Les Établissements de la côte de Guinée*, par M. de Lanessan; *Le Sénégal*, par le général Faidherbe; *Les Possessions sur la Cazamance*, par M. Savoureux; *Le Bambouk*, par M. le Dr Colin; *l'Adrar* (*Sahara occidental*), par M. le colonel Vincent; *Le Sahara*, par M. le colonel Fulcrand. Signalons ensuite un excellent article de M. Levasseur, de l'Institut, aussi juste que modéré sur le commerce de la France avec ses colonies; une liste des consulats français, des chambres de commerce françaises et des comités commerciaux consultatifs à l'étranger; une notice de M. F. de Lesseps sur les grandes voies de communication; un exposé par M. Bouquet de la Grye, de l'Institut, de son grand projet de Paris port de mer; une étude vibrante de patriotisme de M. F. Faure sur l'expansion coloniale et la marine marchande; un tableau statistique comparatif des colonies françaises et anglaises par M. Lemyre de Villers; un très remarquable travail de l'amiral Aube sur la défense nationale et la défense des colonies, résumé de ses fameux articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes*. Enfin, M. H. Mager résume, dans une conclusion nette et précise, les enseignements pratiques qui se dégagent de cette série d'études. Il nous a paru nécessaire de citer tous les noms d'auteurs pour montrer avec quel éclectisme ils ont été choisis; naturellement leurs notices sont de valeurs très inégales; les tendances politiques et religieuses y sont des plus variées; toutefois, il convient de remarquer que la note révolutionnaire n'est donnée que par M. Isaac, et que l'ensemble est plutôt satisfaisant. On annonce une seconde partie qui comprendra l'Algérie, la Tunisie et les divers pays de langue française. Ainsi complété, l'*Atlas colonial* sera un monument d'une incontestable valeur.

2. — Plus modeste dans son ensemble est la *France coloniale* de M. Rambaud. Le plan est le même, en ce qu'il y est fait également appel à la collaboration d'hommes compétents pour la description des diverses colonies, et beaucoup de rédacteurs ont concouru aux deux publications; mais là s'arrête l'analogie. Dans l'*Atlas colonial*, le rôle le plus important appartient à la cartographie, tandis que dans l'autre ouvrage, la partie descriptive est plus étendue. Ce n'est pas que les nombreuses cartes de M. Rambaud soient sans valeur, mais elles ne visent pas à la perfection artistique qui distingue celles de M. Mager. L'esprit de la *France coloniale* est plus homogène; il est franchement républicain, et le parti pris de neutralité religieuse y est absolu. Par exemple, dans son introduction historique, M. Rambaud s'en prend à l'ancienne monarchie française qui, cependant, au point de vue de la colonisation, mériterait des appréciations plus bienveillantes. Les articles de M. Foncin sur l'Algérie et de M. Jacques Tissot sur la Tunisie sont intéressants et bien faits. A propos de Madagascar, M. Gabriel Marcel fait une apologie outrée de M. J. Ferry, mais, en revanche, ne mentionne même pas les missionnaires catholiques qui ont su tenir en échec les méthodistes anglais tant que le gouvernement de la France a eu l'intelligence de les soutenir. Dans leur étude sur l'Indo-Chine française, MM. Bouinais et Paulus ne trouvent pas un mot de blâme pour les lourdes fautes commises dans l'expédition du Tonkin et réclament une stricte neutralité entre les pauvres chrétiens et leurs persécuteurs! En décrivant la Guyane, M. Léveillé donne d'intéressantes et sévères appréciations sur la transportation et la relégation; il estime inapplicable la loi sur les récidivistes, mais juge le climat de cette colonie avec un optimisme exagéré. Enfin M. Rambaud termine l'ouvrage en faisant ressortir l'importance et l'utilité des colonies françaises; établissant un très curieux parallèle entre notre empire colonial et celui de l'Angleterre, il fait justice de bien des erreurs et des préjugés qui ont cours parmi nous et tendent à représenter la nation française comme incapable de coloniser.

3. — L'ouvrage de M. Vignon sur les colonies françaises est moins considérable que les deux précédents, mais il n'est pas moins sérieux. La situation officielle de l'auteur, ancien chef du cabinet du ministre du commerce et du sous-secrétaire d'état aux colonies, lui a permis de puiser largement dans les documents officiels; aussi les renseignements statistiques qui abondent dans son livre sont-ils hors de contestation; mais on n'y trouve ni carte, ni partie descriptive. M. Vignon étudie les colonies à un point de vue exclusivement commercial et s'efforce de mettre en relief les causes de leur stagnation et les erreurs économiques commises par l'administration. Le défaut capital de notre régime colonial est que, même dans nos possessions les plus prospères,

le commerce français est primé par le commerce étranger; il est évident, pour tout esprit impartial, que le remède à ce déplorable état de choses est dans un système douanier protecteur de l'industrie métropolitaine. M. Vignon ne le méconnaît pas, mais, libre-échangiste par principe, il ne consent à son application que dans les colonies de récente formation; il semble difficile pourtant de contester le droit d'une nation qui s'est imposé de lourds sacrifices pour l'organisation d'une colonie, de favoriser ses produits industriels, afin de rentrer, en partie du moins, dans ses déboursés. L'auteur se montre pessimiste à l'endroit de la Cochinchine, la seule de nos possessions qui arrive à équilibrer son budget; en revanche, il commet une légère erreur en disant qu'on y fait deux récoltes de riz par an; ce fait, exact pour le delta du Fleuve Rouge, ne se produit que très exceptionnellement dans le delta du Mé-Kong. En somme, le livre de M. Vignon abonde en renseignements précieux pour nos négociants et pour les personnes désireuses de connaître exactement les ressources et la situation commerciale des diverses colonies françaises.

4. — Ce n'est un secret pour personne, dans le monde politique du moins, que M. de Lanessan, député radical de Paris, aspire à la haute situation de ministre des colonies. Un grand intérêt s'attache par suite à l'exposé de ses idées sur l'*Expansion coloniale de la France* qu'il vient de publier en un volume compact, où toutes les questions relatives aux colonies sont traitées avec une compétence et un talent que l'on ne peut méconnaître; c'est un livre-ministre qu'il convient d'examiner de près et de juger avec impartialité. Aussi, bien que M. de Lanessan soit de nos adversaires politiques, devons-nous tout d'abord louer son exactitude et sa modération. Même au point de vue religieux, il affecte une certaine impartialité : pour lui, comme pour le fondateur de l'opportunisme, la fameuse maxime : *Le Cléricalisme voilà l'ennemi*, n'est pas faite pour l'exportation. Il admet donc volontiers que les missionnaires catholiques ont rendu des services à la patrie française; il est même d'avis qu'il y a lieu de favoriser leurs écoles qui réussissent très bien sur divers points de la côte d'Afrique, mais à certaines conditions : par exemple, on ne comprendra pas la critique qu'il leur adresse au sujet du travail manuel imposé aux enfants. N'est-ce pas rendre le plus grand service à la cause de la civilisation que d'enseigner aux petits sauvages la loi du travail? A Madagascar, après avoir constaté que le protestantisme représente l'influence anglaise, tandis que le catholicisme s'identifie avec la cause française, M. de Lanessan émet cette conclusion inattendue que le Résident général, qui représente le protectorat de la France, doit s'efforcer de tenir la balance égale entre les deux cultes. En parlant des îles Gambier, il se fait l'écho de cette stupide calomnie que la dépo-

pulation de cet archipel est due à la séquestration dans laquelle les missionnaires catholiques tiennent les indigènes pour mieux les exploiter; deux pages plus loin, il est forcé de convenir que la population ne décroît pas moins aux îles Marquises, où les mêmes missionnaires n'ont jamais eu la moindre action. En dehors de ces appréciations regrettables sur les questions religieuses, les idées de l'auteur sur l'organisation des colonies sont le plus souvent d'une justesse remarquable; les nombreux reproches qu'il fait à l'administration sont parfaitement fondés et ses projets de réforme paraissent inspirés par le bon sens. Sa monographie très complète de l'Indo-Chine est la plus remarquable que nous connaissions, et sa description de la vallée du Mé-Kong est d'une haute valeur scientifique. Citons encore d'excellentes études sur l'immigration, la transportation, la relégation des récidivistes, l'armée coloniale, l'organisation administrative. En somme, l'ouvrage de M. de Lanessan est très sérieux, très consciencieux et représente une somme de travail considérable qui ne laisse sans solution aucun des problèmes si complexes que soulève la question coloniale; les nombreuses cartes qui l'accompagnent n'ont d'autre prétention que d'être claires et commodes.

5. — Parmi les débris de l'immense empire d'outre-mer qui a rendu jadis l'Espagne si puissante, le plus prospère et le plus soumis à l'autorité métropolitaine est le bel archipel des Philippines; un écrivain de mérite, D. José Montero, vient de lui consacrer un travail considérable qui abonde en documents scientifiques et statistiques. On y remarque bien quelques lacunes regrettables, mais peut-être intentionnelles, notamment sur la constitution de l'armée locale : l'auteur nous dit que son effectif est de 14,545 hommes, mais il n'indique pas dans quelle proportion y figurent l'élément européen et l'élément indigène. Nous savons heureusement par un éminent voyageur français, M. le docteur Montano, qui a récemment visité les Philippines avec une mission de son gouvernement, que les soldats espagnols ne sont pas plus de 1,400, appartenant presque tous à l'arme de l'artillerie. Il n'est pas sans intérêt pour nous de remarquer que ce faible effectif suffit pour tenir en respect une population de plus de six millions d'âmes. Notre compatriote en indique la cause : c'est que l'Espagne a commencé par convertir à sa religion tous les indigènes, puis elle les a surveillés par l'entremise du clergé régulier, Augustins, Récollets, Franciscains, Dominicains et Jésuites, qui tiennent toutes les paroisses et ne laissent aux *gobernadorcillos* indigènes que l'apparence de l'autorité. Les supérieurs de ces ordres religieux résident à Manille et s'entendent avec le gouverneur général. M. Montero laisse entrevoir, sans y insister, cet ingénieux système de gouvernement; il ajoute que les établissements d'instruction à tous les degrés

sont entre les mains du clergé régulier, mais il constate avec regret que la langue espagnole est peu répandue dans l'intérieur. L'agriculture, l'industrie et le commerce sont peu développés ; toutefois, si l'importation demeure stationnaire, l'exportation s'accroît régulièrement ; le budget s'équilibre à très peu près, et la sécurité est parfaite dans toutes les îles. L'auteur est, d'ailleurs, sobre d'appréciations ; il se borne à indiquer quelques réformes propres, suivant lui, à développer la colonisation : substitution de l'autorité civile à l'autorité militaire dans les hautes fonctions administratives ; suppression des entraves douanières dans les ports ; encouragements à l'immigration espagnole. Après une description détaillée des Carolines, il disserte sur le récent conflit avec l'Allemagne, et l'on ne peut qu'approuver l'indignation patriotique avec laquelle il flétrit cet acte de *piraterie impériale*. En même temps, il loue l'impartialité du souverain Pontife accepté comme arbitre par les deux nations, mais regrette les concessions qui furent alors imposées à l'Espagne. M. Montero est bon catholique, d'ailleurs, et considère avec raison la prédication de l'Évangile comme le meilleur procédé de civilisation à l'égard des sauvages insulaires de l'Océanie ; toutefois, il convient de prévenir qu'en peintre consciencieux, il ne recule pas devant le tableau de leurs mœurs dissolues. Son étude est, en somme, sérieuse et savante, mais elle ne peut intéresser que des lecteurs spéciaux.

6. — Dans son petit livre sur l'expédition française en Tunisie, M. Bois s'est proposé simplement de rétablir la vérité un peu dénaturée par l'esprit de parti. On s'est plu à plaisanter sur les Kroumirs introuvables, et il en est résulté une prévention injurieuse pour notre armée qui, dans cette rapide campagne, s'est montrée réellement digne de son passé. Une courte description géographique de la Tunisie forme la préface de ce récit, mais il est regrettable qu'elle ne soit pas accompagnée d'une carte qui en rendrait la lecture plus facile. Vient ensuite un coup d'œil historique sur les intrigues qui ont amené l'intervention française, puis le détail des opérations militaires exposé avec une compétence qui n'exclut pas l'aridité. L'auteur n'a pas été aussi bien renseigné en ce qui concerne les opérations de la flotte sur le littoral tunisien ; les erreurs qu'il commet eussent pu être évitées s'il avait eu le soin de faire revoir son travail par un marin. Les pièces justificatives qui terminent le volume comprennent : une note sur la composition des colonnes françaises qui ont opéré dans la régence ; la traduction d'une complainte tunisienne sur un chef tué en combattant contre nous ; une description détaillée de l'ordre de marche adopté par la colonne Logerot, et un extrait du décret (23 juin 1885) qui règle les attributions et les pouvoirs du résident général en Tunisie.

7. — La brochure de M. L. Dunoyer de Segonzac n'est que la repro-

duction d'une conférence faite par l'auteur à la Société de géographie dans sa séance du 19 février 1886. La thèse qu'il développe est celle-ci : un pays de protectorat ne peut être convenablement administré que par des résidents connaissant parfaitement la langue et les usages des populations qui leur sont confiées. Pour atteindre ce desideratum dont l'importance ne peut être contestée, il faut que les jeunes gens se destinant à l'administration coloniale soient obligés de suivre les cours de l'École des Langues orientales et de l'École des Sciences politiques. Assurément cette idée est juste; il serait grand temps de l'appliquer pour assurer le recrutement d'un corps de fonctionnaires dont l'incompétence peut, à tout moment, mettre en péril la sécurité de nos possessions lointaines et les intérêts de la métropole. Jusqu'à ce jour, ces emplois lucratifs ont été distribués aux favoris des ministres, à des agents électoraux, aux déclassés de la politique, aux journalistes sans emploi et aux fils prodigues des sénateurs et des députés.

8. — La question de Madagascar n'est pas encore épuisée et chaque jour on voit paraître de nouveaux ouvrages qui prétendent l'élucider; celui de M. Raoul Postel peut compter parmi les mieux conçus; il n'a pas la valeur scientifique du livre de M. d'Escamps, mais il a sur ce dernier l'avantage d'être plus récent, et, par suite, plus au courant des derniers événements. L'auteur et l'éditeur ont eu la bonne fortune d'obtenir une préface de M. de Mahy, dont la compétence est bien connue; l'honorable député de la Réunion profite de l'occasion pour rééditer son très long discours à la Chambre à propos du traité du 17 décembre 1885, qu'il combat avec une énergie patriotique à laquelle on ne peut qu'applaudir. Comment nos gouvernants ont-ils pu en arriver à conclure ce marché de dupe? M. de Mahy l'explique très simplement : ils se sont laissé circonvenir par les protestants français qui, mettant les intérêts de leur secte au-dessus de ceux de la patrie, ont pris à cœur les intérêts des méthodistes anglais tout-puissants à Tananarive. Ainsi donc, s'écrie douloureusement M. de Mahy, nous autres libres-penseurs nous avons persécuté les catholiques à l'instigation des protestants sans nous apercevoir que nous opprimions une religion pour en servir une autre! On reprochait aux missionnaires jésuites de Madagascar de manquer de patriotisme, et l'on applaudissait à leur expulsion pour amener le triomphe complet des ministres anglicans, agents avoués du gouvernement britannique! La conclusion que l'auteur de la préface, libre-penseur, n'ose indiquer, M. Postel la proclame hautement : il faut, si l'on veut restaurer l'influence française à Madagascar, opposer résolument le catholicisme au protestantisme. Le traité de 1885 est mauvais : il proclame la souveraineté du gouvernement hova sur toute l'île, livre à sa ven-

geance nos anciens alliés les Sakalaves, et rend la colonisation difficile sinon impossible; toutefois un résident énergique peut en tirer parti et regagner le terrain perdu. Telles sont les conclusions de M. Postel. Il va sans dire que l'auteur présente un tableau enchanteur des ressources agricoles, industrielles et commerciales de Madagascar; à l'entendre, c'est le plus riche pays du monde, le climat est excellent, le sol s'y prête à toutes les cultures et recèle des mines de toutes sortes; c'est très possible, mais il reste à savoir si nous saurons en tirer parti. Cinq bonnes cartes de l'île et de ses dépendances ornent ce volume que tout le monde peut lire avec intérêt et profit, et qui peut être mis entre toutes les mains.

9. — La Société des missions étrangères vient de dresser le bilan des souffrances endurées et des pertes subies par les chrétientés de l'Extrême-Orient pendant la guerre du Tonkin. Il est profondément triste de voir le peu d'empressement de nos généraux à se porter au secours de nos malheureux coreligionnaires massacrés par milliers; cette coupable négligence se devine dans les lettres des missionnaires, sans que ceux-ci laissent échapper la moindre accusation; ils se montrent, au contraire, pleins d'une enthousiaste gratitude dès qu'une troupe de soldats français leur apporte le salut et les arrache à la mort. Le journal de la mission de Canton est particulièrement émouvant; il ne s'est pas écoulé de jour pendant la guerre qui ne soit marqué par des pillages et des incendies. Les derniers chapitres consacrés à la résistance de la paroisse de Cay-Gia et au siège du petit séminaire d'An-Ninh montrent de quel héroïsme seraient capables les chrétiens indigènes bien armés et bien commandés. Ils étaient parvenus à inspirer aux païens une telle terreur que ceux-ci ne pouvaient s'expliquer leurs échecs contre de misérables chrétientés que par l'intervention de puissances surnaturelles. Espérons que les mauvais jours de l'église d'Extrême-Orient, jadis prospère, sont enfin passés, qu'elle va renaître de ses cendres et que, sous la protection du drapeau français, elle prendra un nouvel essor : *le sang des martyrs est une semence de chrétiens.*

10. — Qui ne connaît aujourd'hui cette admirable congrégation des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, fondée par le cardinal Lavigerie pour évangéliser les sauvages habitants du continent noir? De nombreuses phalanges de jeunes et ardents apôtres sont déjà partis du séminaire de Maison-Carrée pour la région des grands lacs; beaucoup sont morts victimes d'un climat meurtrier, mais leur sacrifice n'a pas été stérile et plusieurs chrétientés sont fondées aujourd'hui sur les rives du Victoria Nyanza et du lac Tanganyika. Les Pères blancs, ainsi nommés à cause de la couleur de leur pittoresque costume arabe, s'établissent successivement sur divers points choisis avec soin

avec l'assentiment des petits rois nègres. Aussitôt ils recueillent les enfants abandonnés et achètent de jeunes esclaves pour les élever dans la religion chrétienne ; après quatre ans d'épreuve, ils leur donnent le baptême, puis, dès qu'ils sont en âge, ils marient jeunes chrétiens et jeunes chrétiennes et fondent des villages d'où rayonne la doctrine évangélique. Ce sont les rapports des dignes missionnaires sur ces chrétientés naissantes qui, après avoir paru dans l'excellente *Revue des missions catholiques,* sont réunis chaque année en une substantielle brochure ornée de belles gravures. On trouvera dans le fascicule de 1885 de curieux détails sur les populations noires de l'Ouganda où régnait naguère le fameux Mtésa, qui était le plus puissant potentat des rives du Victoria Nyanza. Les missionnaires ont beaucoup à se louer en général de l'accueil des rois nègres et de la tolérance des musulmans : mais le plus grand obstacle à la rapide conversion des indigènes est la polygamie. Ce livre, très bien édité, est excellent à donner en prix dans les écoles et a sa place marquée dans les bibliothèques populaires ; de plus, en l'achetant, on s'associe à l'œuvre des missions; mais il est regrettable qu'on n'y trouve aucune carte.

11. — Ce sont encore des souvenirs de missionnaire catholique que M. Périé retrace dans son livre sur la Malaisie. L'auteur conte d'abord ses années d'étude au petit séminaire de Cahors, où il fut le condisciple de Léon Gambetta, dont la paresse et l'indiscipline ne faisaient guère pressentir alors le rôle que joua plus tard le trop fameux tribun. L'abbé Périé fut ensuite envoyé à Singapour, d'où il pénétra dans le royaume de Johor, au sud de la presqu'île de Malacca ; là, au prix des plus grandes difficultés, il parvint à fonder une petite chrétienté de Chinois cultivateurs. Comme tous ses confrères, il mena une vie de privations et de dangers, souvent malade, ayant à lutter contre l'animosité des païens et contre la férocité des tigres et des serpents. L'état de sa santé le contraignit à rentrer en France après dix années d'apostolat. Son récit est des plus édifiants, mais on ne peut dire que l'intérêt en soit bien soutenu, ni le style suffisamment soigné. Les gravures qui accompagnent le volume sont des plus médiocres et l'absence de carte se fait vivement sentir. Toutefois, c'est un livre à recommander pour les bibliothèques populaires.

12. — M. Jules Girard s'est voué spécialement à l'étude des transformations que subit incessamment notre planète; déjà, on s'en souvient, il a publié à la librairie Delagrave et dans la collection des voyages et découvertes de la Société bibliographique deux volumes où il décrit les modifications causées au littoral français par les affaissements et les soulèvements du sol, les érosions de la mer et les alluvions des fleuves. Cette fois, il a voulu embrasser un sujet bien plus vaste, et il le traite avec l'érudition consciencieuse qui le caractérise : il expose

et discute les observations recueillies par un grand nombre de savants sur les variations lentes ou brusques du sol et sur les irrégularités du niveau et du fond des mers. A propos des *attols* ou récifs corallins des mers du sud, il critique la théorie de Darwin sur l'affaissement graduel du fond de l'Océan Pacifique et déclare qu'elle ne lui paraît pas satisfaisante. Dans son dernier chapitre, l'auteur examine diverses théories générales : déviation de l'axe terrestre ; extension ou retrait des glaciers ; influence barométrique sur les oscillations du sol. Ce livre, édité avec soin, et accompagné de nombreuses cartes et figures, ne peut être considéré comme une œuvre de vulgarisation, mais il intéressera les personnes désireuses d'étudier les divers phénomènes qui modifient incessamment les formes extérieures de la terre.

13. — Le petit livre de M. Égermont comprend deux parties distinctes. Dans la première, il étudie les deux religions dominantes au Japon : shintoïsme et bouddhisme. Le culte de Shinto est exclusivement national ; il a pour base la déification de la famille régnante, qui est restée la même depuis la fondation de la monarchie ; c'est un puissant instrument de gouvernement auquel le souverain actuel s'efforce de rendre son ancienne prédominence. Sa cosmogonie est très compliquée ; on y trouve des réminiscences de la tradition biblique mêlées à des emprunts faits à d'autres religions. Le culte de Bouddha est une importation de Corée, mais il a été adapté le mieux possible aux traditions locales. La seconde partie est un résumé très clair de l'histoire du Japon. M. Égermont, pour plus de méthode, le divise en trois périodes. La première est une ère de calme et de prospérité ; les mikados, investis du pouvoir absolu, se dévouent avec la plus louable abnégation aux intérêts de leurs peuples. La seconde période correspond à notre moyen âge ; une féodalité turbulente se partage le territoire ; trois grandes familles princières se disputent les marches du trône et leurs luttes continuelles ensanglantent la capitale et les provinces. L'une d'elles finit par l'emporter, celle de Tokougawa, et, reléguant les mikados dans leur capitale Kioto, ses membres règnent effectivement à Yeddo avec le titre de shogouns. Alors s'ouvre la troisième période, celle pendant laquelle se présentent les missionnaires catholiques conduits par saint François-Xavier. Leurs débuts sont brillants, mais bientôt les seigneurs féodaux veulent asservir la nouvelle religion pour favoriser leurs desseins ambitieux, et alors les persécutions commencent. Les Hollandais, dont le rôle au Japon fut des plus odieux, concoururent à l'expulsion des missionnaires catholiques pour rester maîtres de la situation. Ils obtinrent en effet de rester seuls étrangers au Japon, mais au prix des plus honteuses humiliations. Enfin vers le milieu du XIXe siècle les efforts des escadres américaines, russes, anglaises et françaises firent tomber les barrières

derrière lesquelles se retranchait l'empire du Soleil levant. Leur intervention causa la chute du pouvoir shogounal et la restauration des mikados comme souverains temporels. M. Égermont applaudit sans restriction aux progrès réalisés depuis lors dans cet étrange pays et lui prédit les plus hautes destinées. Cette courte étude est très intéressante, bien écrite, mais certains passages de la cosmogonie japonaise ne permettent pas de la laisser entre les mains des jeunes filles. La carte du Japon est très bonne.

14. — L'opuscule de M. Houdas, professeur à l'École spéciale des langues orientales, sur l'ethnographie de l'Algérie, est bien fait, correctement écrit et donne une idée exacte des caractères distinctifs des diverses races qui peuplent notre grande colonie d'Afrique. Cet ouvrage fait partie d'une série d'études ethnographiques dues pour la plupart à la plume autorisée de M. Léon de Rosny : cinq ont paru, trois sont sous presse, d'autres en préparation. La valeur scientifique de cette collection n'est pas contestable et les lecteurs sérieux y trouveront certainement des documents d'un grand intérêt; mais, si nous en jugeons par le volume de M. Houdas, on ne saurait les recommander pour la jeunesse à cause de certains détails de mœurs trop réalistes et de l'absence de tout sentiment religieux. On y rencontre même des appréciations regrettables où, sous prétexte d'impartialité, la religion catholique est mise sur le même pied que l'islamisme et l'idolâtrie.

15. — Au point de vue de la valeur scientifique et comme ouvrage de vulgarisation, le petit manuel de géographie de George Grove a déjà une réputation bien établie. La traduction que nous en donne Mlle Tesson est bonne, mais il eût mieux valu en faire une adaptation au public français, ou tout au moins traduire en mesures françaises les indications énoncées en mesures anglaises. Le plan de cet opuscule est très simple; il se divise en trois chapitres : I. Cartes et construction des cartes. — II. Terres et mers. — III. Accidents de la surface terrestre. Pour compléter le volume, les éditeurs ont ajouté la description des chutes du Niagara par le célèbre physicien anglais Tyndall. Rien dans cet ouvrage n'est à reprendre au point de vue religieux; c'est un livre instructif mais aride, et il est permis de douter qu'il puisse intéresser beaucoup de lecteurs.

16 et 17. — L'étude de M. Girard de Rialle sur l'ethnographie des cinq parties du monde comprend deux volumes de la *Bibliothèque utile* éditée par Germer Baillière. C'est assurément aussi scientifique et aussi complet que possible, mais nous n'y trouvons, d'ailleurs, aucune des qualités d'un ouvrage de vulgarisation. Dans un premier chapitre, l'auteur examine les diverses doctrines émises sur l'origine de la race humaine et se déclare résolument pour le transformisme; il adopte même les conséquences déduites par l'école matérialiste allemande et

lui trouve l'avantage d'expliquer la Création sans recourir à aucune puissance surnaturelle. Les religions, quelles qu'elles soient, ne lui inspirent que du dédain; ce sont des conceptions spéculatives, au moyen desquelles on cherche à résoudre les problèmes qui embarrassent la raison humaine. On voit dans quel esprit est écrit cet ouvrage. Le premier volume contient cependant, il faut l'avouer, de belles pages sur les antiques civilisations des Incas et des Aztèques; en somme, il faut reconnaître à l'actif de l'auteur la netteté de l'exposition, la précision du style, l'habileté à tirer parti des travaux antérieurs. Au point de vue scientifique, on pourrait lui reprocher une tendance à multiplier les races originairement distinctes, surtout en Amérique, et une confiance trop absolue en certains caractères n'ayant pas la valeur rigoureuse qu'il leur attribue : la langue parlée et la conformation du crâne; on sait, en effet, avec quelle facilité un peuple modifie et même change complètement son idiôme propre au contact d'une autre race; d'autre part, M. de Rialle est bien forcé de convenir, à l'occasion, que dans chaque race on trouve des brachycéphales et des dolychocéphales, ce qui rend très incertaines les classifications basées sur les indices imaginés par Broca.

18. — M. le baron de Hübner n'est pas un inconnu pour le public lettré; son bel ouvrage *Une promenade autour du monde* a été fort apprécié dans tous les salons de l'Europe. L'éminent diplomate a voulu revoir les pays déjà visités et s'est proposé plus spécialement comme objectif l'étude de l'empire britannique, sans doute avec la pensée de chercher la cause de sa puissance et de sa prospérité, sans exemple dans l'histoire. A ce point de vue, le récit de son nouveau tour du monde ne peut manquer d'exciter une grande curiosité; mais après l'avoir lu, on est forcé de s'avouer que l'impression générale est au-dessous de l'attente. Sans doute, l'accueil cordial et empressé qu'il a reçu de toutes les autorités anglaises avec lesquelles il s'est trouvé en rapport l'a quelque peu gêné dans ses appréciations; on sent que sa plume se plaît davantage à l'éloge qu'à la critique, et ses conclusions y perdent en netteté et en autorité. Cette réserve faite, et elle ne viendrait pas à l'esprit, s'il s'agissait d'un voyageur autre que M. le baron de Hübner, tout est à louer dans son ouvrage : le fond et la forme; c'est un vrai régal pour un lecteur délicat. On ne saurait trop admirer la correction et la légèreté du style, la gaieté humoristique des épisodes, l'exactitude et le coloris des descriptions. Les études de mœurs sont aussi complètes que possible, et cependant rien n'y choque la décence la plus scrupuleuse, même alors qu'il s'agit des danses de bayadères. Le sentiment religieux est parfait : chaque fois qu'il rencontre sur sa route une église ou chapelle catholique, M. de Hübner ne manque pas d'y assister à la messe, et, tout en se montrant respectueux pour les

ministres protestants, il ne manque pas de faire ressortir la supériorité des missionnaires catholiques.

Sa première visite est pour l'Afrique Australe, où il constate le développement progressif de l'élément noir qui, suivant lui, ne peut manquer d'absorber finalement les éléments anglais et hollandais. La direction imprimée aux affaires par des gouverneurs trop souvent changés lui paraît manquer d'esprit de suite. La Nouvelle-Zélande lui donne le spectacle d'une prospérité complète ; les visages des colons respirent le bien-être ; quant aux indigènes, ils disparaissent rapidement. Toutefois, les tendances démocratiques du gouvernement local et l'hostilité de la classe ouvrière contre les grands propriétaires font redouter une crise sociale. En Australie, ce qui frappe le voyageur, c'est la foi absolue de tous dans l'avenir ; il ne croit pas à une séparation de la métropole ; la tendance est plutôt vers un système fédératif entre les colonies et l'Angleterre. L'Inde est l'objet de longues et minutieuses études de la part de l'auteur qui la parcourt en tous sens. Le peuple lui paraît heureux d'être débarrassé de ses anciens tyrans ; il apprécie la *pax britannica*. L'autorité métropolitaine est incontestée, mais elle repose uniquement sur le prestige, et ce prestige peut être atteint, soit par des insuccès graves sur un point quelconque du globe, soit par la libre discussion dont on abuse dans les écoles publiques ; les jeunes indigènes y perdent leur foi religieuse et s'habituent à disserter sur la légitimité de la domination anglaise. Cette éducation libérale prépare les voies à une fusion de toutes les races de la péninsule en une seule nationalité sceptique et frondeuse. M. de Hübner considère une telle tendance comme beaucoup plus dangereuse pour l'Angleterre que la présence des Russes aux portes de Hérat. Aux îles Fidji, l'éminent voyageur se trouve en présence d'une colonie naissante ; nulle part, le génie colonisateur de l'anglo-saxon n'apparaît avec plus de netteté. Un petit détachement de troupes indigènes, commandé par un jeune officier anglais, suffit pour tenir en respect un peuple d'anthropophages. L'archipel des Samoa est dans une situation différente : c'est une sorte de *condominium* où l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis se partagent le pouvoir. M. de Hübner trouve le système parfait ; les troubles qui ont éclaté dernièrement dans ces îles ne permettent guère de partager cet optimisme. Les négociants allemands dominent aux Samoa, et s'y montrent, suivant l'auteur, aussi bons colons que les Écossais qui passent pour les premiers du monde. Dans toutes les îles de la Polynésie, l'élément indigène disparaît au contact des Européens, sauf aux Willis et à Futuna qui, chose à noter, sont complètement catholiques. Dans l'archipel Hawaïen, en dépit des efforts que font les missionnaires protestants, les indigènes ne font aucun progrès moral ; l'élément chinois tend à y prendre la première

place. M. de Hübner, à ce propos, se préoccupe de ce développement de la race jaune qu'il a remarqué sur bien des points du globe, et il prévoit, dans un avenir prochain, une lutte acharnée entre la civilisation chrétienne et l'immigration chinoise; quoique l'on puisse penser de cette éventualité, il est difficile de s'associer à cette opinion de l'auteur que les Fils du Ciel sont les hommes les plus honnêtes du monde. M. de Hübner rentre en Europe par les États-Unis et le Canada qu'il traverse en courant et sur lesquels il ne donne aucune appréciation.

Les deux volumes que nous venons d'analyser rapidement forment un très beau cadeau à faire aux jeunes gens sérieux et chez qui l'on ne craindrait pas de développer le goût des voyages; la lecture en est, d'ailleurs, très intéressante et même amusante pour tous, petits et grands. La carte jointe au premier volume est ce que peut être un croquis qui doit, sous une petite échelle, embrasser le tour du monde.

19. — L'ouvrage de M. de Vaujany sur l'Égypte est bien disparate. On y trouve d'abord un grand étalage d'érudition dans la description des monuments antiques d'Alexandrie et du Delta; cette partie sera sans doute appréciée des spécialistes, mais elle est quelque peu ardue pour le commun des mortels. Nous en dirons autant de la seconde partie qui est un aperçu sur les trois époques historiques de l'Égypte : grecque, romaine et arabe. En revanche, on lit avec intérêt le tableau très saisissant de la ville d'Alexandrie pendant les néfastes journées du 11 juin et du 11 juillet 1882 : massacres, bombardement, incendie. L'impression qu'on en ressent est de la stupeur : comment, en plein XIXe siècle, les nations civilisées ont-elles pu laisser l'Angleterre consommer librement et froidement la destruction d'une des premières villes de commerce de la Méditerranée? Comment surtout la France, dont l'influence était alors prépondérante en Égypte, n'a-t-elle rien tenté pour sauvegarder cette situation? La description du canal de Suez, qui vient ensuite, est curieuse, mais on est surpris de voir M. de Vaujany abandonner tout d'un coup le ton doctoral et quelque peu pédantesque où il s'était complu jusque-là pour conter une anecdote des plus scabreuses dont Ismaïlia, paraît-il, a été le théâtre il y a une vingtaine d'années. On s'explique moins encore les plaisanteries de mauvais goût auxquelles il se livre à propos d'un projet qu'il attribue aux Frères de la doctrine chrétienne d'attirer les pèlerins de Terre-Sainte aux sources de Moïse, près de Suez. L'ouvrage de M. de Vaujany est donc irréligieux, d'une moralité trop relâchée pour de jeunes lecteurs et, en grande partie, peu intéressant pour le gros du public.

20. — Aux personnes qui douteraient encore de l'aptitude colonisatrice de la race française, on peut recommander le livre de sir Spenser St John sur Haïti, la perle de notre ancien empire colonial. Cette étude

est très bien faite et très consciencieuse ; mais le traducteur et les éditeurs ont cru devoir prévenir dans une préface que l'auteur, qui a séjourné dans l'île une dizaine d'années comme ministre résident d'Angleterre, est Anglais et protestant ; il ne faut donc pas s'étonner si, dans ses appréciations, il se montre peu bienveillant pour la France et le catholicisme ; grâce à cette précaution, le lecteur est plutôt surpris de l'impartialité qu'il trouve le plus souvent dans cet excellent ouvrage. Sir Spenser établit que, sous la domination française, Haïti était la plus belle et la plus riche colonie du monde, mais que, depuis son émancipation, elle n'a cessé de tomber de plus en plus dans la misère et la barbarie. Au point de vue religieux, il déplore que, malgré la liberté des cultes proclamée dans la constitution, la propagande protestante soit entravée dans l'île, et il reproche aux prêtres catholiques leur hostilité contre la franc-maçonnerie qu'il qualifie d'inoffensive ; il dépeint sous les plus tristes couleurs l'ancien clergé catholique de Haïti, mais il convient de remarquer qu'en cela il se trouve d'accord avec le premier évêque français de Port-au-Prince ; en revanche, il rend hommage aux efforts civilisateurs du nouveau clergé établi depuis le Concordat et aux écoles congréganistes qui lui paraissent les meilleures du pays. Le chapitre consacré à la guerre de l'indépendance est un peu confus ; on a peine à s'y reconnaître au milieu de cet enchevêtrement d'insurrections, de massacres, de factions rivales en appelant successivement à l'infortuné Louis XVI, à la Convention, à l'Angleterre ; mais il en ressort avec évidence que les conventionnels compromirent gravement la cause française par leur ineptie et leur cruauté, au moins égales à celles des insurgés nègres, et que le général Leclerc acheva de la perdre par son ambition. Selon l'auteur, malgré leur supériorité intellectuelle, les mulâtres sont moralement inférieurs aux noirs, dont ils se rapprochent d'ailleurs de plus en plus ; leur vanité ridicule lui fournit le sujet de bien amusantes anecdotes. Les uns et les autres retournent également vers la barbarie primitive, ainsi que le prouvent les progrès de l'infâme culte du Vaudoux ; le chapitre où sir Spenser décrit en détail les monstrueuses pratiques de la religion du serpent, importée avec l'esclavage de la côte d'Afrique, est des plus curieux ; le dégoût inspiré par les actes d'immoralité dégradante et de cannibalisme auxquels se livrent les sectateurs du Vaudoux, fait place à de plus agréables impressions lorsque l'auteur passe aux grotesques mascarades de l'armée haïtienne et aux suaves poésies des chansons créoles. Cet ouvrage est des plus intéressants, mais ne peut convenir à la jeunesse.

21. — Le livre de M. Jacques-Nicolas Léger, avocat, ancien chargé d'affaires d'Haïti à Paris, peut être considéré comme la contre-partie de celui de sir Spenser ; au surplus, ce que l'écrivain anglais dit de la

ridicule vanité des mulâtres haïtiens fait très bien comprendre les singulières prétentions de M. Léger qui, d'ailleurs, a soin de prévenir dans sa préface qu'il écrit pour ses compatriotes et non pour d'autres. Le lecteur européen n'éprouverait en effet aucun intérêt à suivre cette argumentation plus ou moins ingénieuse en faveur des droits de la république noire à être traitée sur le même pied que les premières nations civilisées. L'auteur convient que l'état social de sa patrie laisse à désirer : les insurrections y sont plus nombreuses qu'il ne faudrait, mais il insinue qu'elles sont fomentées par les étrangers, les *exotiques*, comme il les appelle plaisamment; ceux-ci n'ont d'autre but que de se faire allouer des indemnités à la faveur des troubles, et, à ce propos, M. Léger soutient cette thèse au moins étrange, que les victimes des insurrections n'ont, en principe, droit à aucune réparation. En résumé, les nègres sont des petits saints, et les blancs de vils exploiteurs, sans en excepter les consuls et ministres résidents. Seule la grande République des États-Unis trouve grâce devant l'auteur, parce que seule elle témoigne de la bienveillance aux bons Haïtiens; sans doute, nous savions déjà que l'oncle Sam aime ses voisins, mais il est permis de penser que c'est à la façon de l'ogre des contes de fées. Au point de vue religieux, il est difficile de discerner les opinions de M. Léger; constatons cependant qu'il cite volontiers Louis Blanc, Renan, Taxile Delord avant sa conversion. Il est difficile de prendre ce livre au sérieux; mais il est curieux à lire après celui de sir Spenser.

22. — M. J. Leclercq, le sympathique président de la Société royale belge de géographie, est un de ces infatigables *globe-trotters* pour qui les distances n'existent pas lorsqu'il s'agit d'admirer de beaux paysages ou d'étudier des mœurs originales. Nous lui devons déjà d'excellents ouvrages sur le Mexique, l'Islande, etc. Cette fois, le fécond écrivain a entrepris d'explorer et de décrire le fameux parc national de Yellowstone, au centre des États-Unis, l'une des plus étonnantes régions de la terre. Sur une étendue de neuf mille kilomètres carrés, on y trouve réunis les phénomènes naturels les plus étranges : geysers plus beaux que ceux d'Islande, sources d'eaux chaudes de toutes couleurs, solfatares, montagnes d'obsidiennes, chutes grandioses, forêts pétrifiées, lacs aux eaux profondes, gorges vertigineuses; les feux souterrains y sont en perpétuel travail; pour le voyageur c'est un émerveillement incessant; il y rencontre les animaux les plus curieux peuplant les montagnes, les forêts et les eaux. Aussi le Congrès des États-Unis a-t-il décrété que ce territoire unique au monde serait réservé comme propriété nationale destinée à l'agrément et à l'instruction de la nation; aucune partie ne peut en être colonisée, concédée ou vendue, et nul ne peut s'y établir sans une autorisation spéciale du gouvernement. Du reste, en raison même des prodigieux accidents du sol, de ses

ébranlements volcaniques et du climat rigoureux résultant de l'altitude, ce territoire est impropre à la culture. Situé au cœur des montagnes Rocheuses, défendu par un formidable rempart de pics et de glaciers, il n'avait presque pas été visité avant le géologue Hayden qui l'explora en 1871. Les Indiens, le considérant comme le vestibule de l'enfer, évitaient de s'y aventurer, et les récits des rares trappeurs qui, par hasard, y avaient pénétré dès les premières années de ce siècle, avaient paru tout à fait fabuleux. Mais voilà que, depuis trois ans, une voie ferrée nouvelle traverse de part en part le nord des Etats-Unis, amenant le touriste au seuil même du parc national; un hôtel le reçoit auprès des sources du Mammouth, première station de ce pèlerinage pittoresque qui demande une dizaine de jours pour son complet accomplissement; des petits chevaux habitués à tous les accidents d'un sentier de chèvres le conduisent de merveille en merveille, en attendant que des tramways viennent encore faciliter le parcours; on couche sous la tente, mais bientôt des auberges confortables s'élèveront près de tous les points de vue intéressants. Dès aujourd'hui, ce voyage est à la portée de tous et, chaque année, pendant la belle saison, de nombreux touristes y accourent de tous les points des États-Unis; on commence même à y venir d'Europe. M. Leclercq décrit cet étrange pays avec beaucoup de charme, ses explications scientifiques sont à la portée de tous. De belles gravures, extraites du *Tour du Monde*, et des cartes-itinéraires très nettes ajoutent à l'agrément de l'excursion qu'on fait en compagnie de cet aimable conteur. C'est un beau et bon livre, qu'on peut mettre entre toutes les mains; l'esprit religieux de l'auteur n'a pas l'occasion de s'affirmer, mais il se laisse pressentir.

23. — Le titre à sensation que M. de Campou a choisi pour sa description du Maroc contemporain se justifie sans peine. Ce riche pays qui, sous les Romains, produisait à profusion les céréales de toutes sortes, présente le plus attristant spectacle. Là, en effet, comme partout, le fatalisme musulman a fait son œuvre : les ruines se sont accumulées et nul n'en prend souci. Le sultan ne songe qu'à se prémunir contre les convoitises des puissances européennes, et, pour ne se livrer à aucune, il ferme à toutes son misérable empire. L'indigène, exploité, pressuré par les fonctionnaires de tout ordre, se lasse de cultiver la terre, sachant que le profit de son travail ne lui serait pas laissé, et les productions du pays vont sans cesse en diminuant. L'autorité du sultan n'est plus reconnue que dans un rayon très restreint, les ports s'ensablent, les montagnes se déboisent, les fleuves devenus torrentueux, au lieu de féconder le sol, portent sur leur cours la dévastation; de routes il n'est pas question, de chemins de fer encore moins. Cependant la terre est fertile, les minerais abondent dans les flancs

de l'Atlas, la population est reconnue comme la plus laborieuse et la plus vigoureuse de l'Afrique septentrionale ; mais ces dons naturels demeureront improductifs tant que le Maroc sera fermé aux Européens. En présence de cette situation, quel doit être le rôle de la France ? Obligée de se recueillir et d'éviter tout ce qui pourrait l'engager dans des complications dangereuses, elle ne peut que veiller avec un soin jaloux au maintien de l'indépendance de l'empire jusqu'au jour où il lui sera loisible d'y établir son influence prépondérante. Telles sont les idées justes et sages exposées par M. de Campou. Son livre est intéressant, convenablement écrit, neutre au point de vue religieux, mais il ne convient pas aux jeunes filles ; l'absence de cartes se fait regretter.

24. — Le livre de M. de La Chaume sur Terre-Neuve est évidemment une œuvre de jeunesse. L'auteur, attaché au consulat de France, en est à son premier voyage par-delà les mers ; aussi s'étonne-t-il de tout : le flirtage des jeunes américaines le trouble et le stupéfie ; il se scandalise en voyant des prêtres catholiques fumer des cigares et assister à des comédies de société. Cependant M. de La Chaume est bon chrétien, il assiste le dimanche à la messe et s'assied volontiers à la table de l'évêque de Saint-Pierre ; mais il croit bien faire en traitant les choses les plus sérieuses sur le ton badin, et cette désinvolture détonne parfois désagréablement. L'emphase des expressions rend ses descriptions fatigantes et obscures. En abordant la question très ardue des droits exclusifs de pêche sur le littoral de Terre-Neuve que confèrent à la France plusieurs traités successifs, mais qui sont l'objet de pourparlers interminables entre les diplomates anglais et français, il s'est imaginé de tempérer l'aridité du sujet par un artifice : il suppose une controverse entre lui, un jeune aspirant de marine français et le secrétaire colonial de Terre-Neuve ; mais il s'attribue dans cette discussion un ton arrogant que certainement le haut fonctionnaire anglais n'aurait pas supporté cinq minutes. Le meilleur chapitre du livre est celui où l'auteur décrit une chasse aux phoques sur la côte bordée de glace du Labrador ; le massacre d'animaux inoffensifs auquel il assiste lui inspire des accents d'une émotion sincère et communicative. En somme, malgré quelques défauts de style et de goût, c'est une lecture amusante et instructive, qui convient à toutes les personnes un peu lettrées.

25. — M. Félix Narjoux appartient à la classe des voyageurs humoristiques ; il excelle à égayer les descriptions et les études de mœurs par des saillies fort amusantes. Nous avions déjà signalé cette qualité à propos de son précédent ouvrage intitulé *En Allemagne ;* mais nous avions dû faire quelques réserves au sujet des tendances politiques et religieuses de l'auteur ; nous regrettons d'avoir à les accen-

tuer encore à propos du nouveau volume. M. Narjoux est républicain et libre-penseur ; il le laisse voir et ne fait pas toujours preuve de bon goût dans ses manifestations. Les portraits qu'il trace de la reine Victoria et du prince de Galles se ressentent de son hostilité de parti pris contre les institutions monarchiques ; sa verve sarcastique s'arrête devant la pure et noble figure de la princesse de Galles qu'il accuse toutefois de morgue parce qu'elle n'a pas su apprécier en certaine circonstance ses manières un peu trop démocratiques. Le respect des Anglais pour leur aristocratie lui semble ce qu'il y a de plus ridicule au monde, et les ministres de tous les cultes lui servent également de plastrons. Il y a d'autant plus lieu de déplorer ces graves défauts qu'on trouve dans ce livre nombre de pages excellentes et saupoudrées d'un esprit du meilleur aloi. Les premiers chapitres où l'auteur peint la vie anglaise à Londres et à la campagne sont tout à fait réussis ; les types de jeunes gentlemen blasés et de misses en quête de maris sont très divertissants ; les Anglais déguisés en Écossais pour voyager dans les Highlands sont de la famille de Tartarin dans les Alpes. Il faut louer aussi les descriptions prises sur le vif de l'Écosse, des Hébrides, des Orcades ; on se sent transporté dans ces contrées humides et brumeuses et l'on partage les impressions plus ou moins gaies du voyageur. En Irlande, M. Narjoux prend résolument le parti de l'opprimé et nous ne songeons pas à l'en blâmer ; il montre une louable compassion pour ce malheureux peuple qui souffre depuis des siècles parce qu'il a persisté dans sa foi. Le récit de la lutte soutenue par les Irlandais depuis la conquête anglaise est très intéressant ; en quelques pages, tout à fait d'actualité, le lecteur est mis au courant de la redoutable question qui jette l'Angleterre en pleine crise parlementaire et sociale.

26. — *Venise et la Vénétie,* par M. J. Gourdault, est un de ces livres luxueusement édités que la maison Hachette présente pour les étrennes et les distributions de prix ; les gravures sont magnifiques, un excellent plan de la ville de Venise et plusieurs petites cartes accompagnent le texte qui est intéressant ; malheureusement l'esprit général laisse un peu à désirer. L'auteur s'efforce de garder la neutralité, mais à propos de l'inquisition et d'une sentence d'excommunication, il prend un ton légèrement railleur qui suffit à dévoiler ses tendances ; au point de vue politique, ses opinions sont libérales et démocratiques. Ce n'est donc pas un livre à recommander pour l'enfance, ce qui est fâcheux, parce que l'ensemble n'est pas sans valeur. L'histoire de la cité des lagunes depuis son origine jusqu'à sa réunion au royaume d'Italie est bien tracée ; les rouages compliqués et ténébreux du gouvernement des doges sont clairement indiqués ; les descriptions des monuments et des innombrables richesses artistiques que contiennent les musées

et les églises sont à la fois sobres et colorées. On peut même lire sans fatigue la dissertation sur la formation des lagunes. Enfin, on prend plaisir à voyager avec l'auteur sur les côtes de Dalmatie et d'Istrie, dans le Frioul et à travers la région pittoresque des sept communes adossée au massif tyrolien ; et l'on termine la tournée par les villes célèbres de Vicence, Vérone, Brescia, Ferrare, Bergame, Padoue et enfin Comacchio, où l'on assiste à la pêche des anguilles.

27. — Mais combien nous préférons au précédent le voyage de M. Paul Frédé au cap Nord et en Laponie par la Finlande ! Avec un médecin français comme compagnon, l'auteur, qui n'en est pas à son coup d'essai, entreprend en traîneau, sur la glace, la traversée du golfe de Bothnie, visite la Finlande et la Laponie, pays presque inconnus des touristes, et va saluer le soleil de minuit sur le cap le plus septentrional de l'Europe. Partout sur leur passage, les voyageurs français reçoivent un accueil hospitalier qui fait autant leur éloge que celui des honnêtes populations de ces contrées. Festins et danses se succèdent sans interruption, et le lecteur s'étonne de la force de résistance de ces deux touristes intrépides qui mènent de front les plaisirs et les fatigues du voyage. Il est vrai que les épines se rencontrent près des roses, et les deux amis se voient forcés de fuir précipitamment certaine ville finlandaise pour échapper aux obsessions d'un père de famille qui voulait forcer le docteur à épouser sa fille sous prétexte qu'il avait conduit le cotillon avec elle. Bien divertissante aussi cette aventure d'un lord anglais faisant pour la troisième fois le tour du monde à la recherche de sa femme et de ses trois enfants qu'il avait perdus, et aussi certaine histoire de chasse à l'ours. Notre auteur est bon catholique, et son compagnon partage ses sentiments ; il ne manque pas de promettre un cierge à Notre-Dame des Victoires s'il sort sain et sauf d'un mauvais pas. La foi naïve des Lapons convertis au christianisme lui inspire de pénibles réflexions sur les fruits du scepticisme dans nos pays civilisés. « Heureux les peuples qui ont une foi vive dans une vie meilleure ! » Au point de vue scientifique, on pourrait critiquer certaines assertions un peu risquées : la rencontre de pierres runiques fait croire à M. Frédé que les menhirs et les dolmens de Bretagne sont l'œuvre des pirates normands qui dévastaient jadis les côtes de France ; or, on sait que ces monuments ont une origine bien plus ancienne et, d'ailleurs, on en rencontre de semblables dans des parages fort éloignés que jamais les Normands n'ont visités. M. Frédé nie que l'électricité soit pour rien dans le magnifique phénomène des aurores boréales ; il en donne comme preuve l'absence de tout bruit et notamment des crépitations dont parlent certains auteurs. S'il n'a pas entendu ces crépitations, ce qui est bien possible, d'autres voyageurs très savants et dignes de foi affirment les avoir constatées. Malgré ces légers

défauts, le livre de M. Frédé est un des meilleurs et des plus intéressants que l'on puisse donner comme étrennes ou comme livres de prix à des jeunes gens; les personnes les plus sérieuses prendront également plaisir à le lire. Les gravures et la carte sont passables.

28. — Le *Voyage en Corse* de M. Faure est aussi des plus amusants. L'auteur excelle à décrire les paysages gracieux et grandioses et à conter les dramatiques aventures de vendetta. La Corse, département français depuis un siècle et demi, est peut-être le coin de l'Europe qui a le mieux conservé sa sauvagerie native et ses habitants n'ont rien perdu de l'originalité de leurs mœurs. Après un intéressant exposé de l'histoire mouvementée et souvent héroïque de la Corse, M. Faure décrit les côtes pittoresques d'Ajaccio à Bonifaccio; la sévère beauté des célèbres bouches lui arrache des accents enthousiastes parfaitement justifiés. Cette région accidentée et toute embroussaillée est la terre classique des légendes où se confondent rois, seigneurs, bergers et bandits, et où la haine du Génois oppresseur est souvent le mobile d'actes d'un farouche et sanglant héroïsme. Toutes sont fort émouvantes, mais il en est dont la moralité laisse à désirer, notamment l'épisode de la rose de Figari, où le trop fameux droit du seigneur intervient d'une manière fâcheuse; regrettons aussi le rôle odieux joué par un curé dans l'épopée de Ferrando, comte de la Rocca, seigneur et bandit. Cependant cet ouvrage est animé d'un esprit religieux des plus ardents et certaines pages valent le meilleur sermon; les taches que nous signalons n'en sont que plus déplorables; elles empêchent de recommander ces deux charmants volumes pour les bibliothèques populaires où, mieux expurgés, ils auraient pu figurer avec grand avantage. Ils sont à la fois amusants et instructifs; une petite carte très suffisante permet au lecteur de suivre de montagne en montagne les exploits des bandits et d'apprendre la géographie de la Corse de la manière la plus agréable.

29. — On sait que l'auteur des *Horizons prochains*, qui vient de publier un nouveau livre sous ce titre : *Andalousie et Portugal*, n'est autre que la veuve d'un protestant illustre, le comte de Gasparin. Elle a hérité de son mari la ferveur religieuse, l'humeur voyageuse, et la facilité de la plume. D'ailleurs, c'est en sa compagnie qu'en 1867 elle parcourut l'Espagne, visita Tanger et traversa le Portugal. Son enthousiasme poétique qui éclate à chaque page lui préparait bien des désillusions qu'elle avoue franchement, mais il contribue avec son ardeur de sectaire à fausser son jugement. Les tirades exaltées et les citations bibliques qui reviennent à propos du moindre incident inspirent tout d'abord le respect que l'on doit à tout sentiment sincère, mais on ne tarde pas à être excédé de leur désespérante monotonie et de leur défaut de mesure. Assurément, il n'y a pas lieu de s'étonner ni même

de se scandaliser des critiques provoquées par le spectacle des fêtes de la semaine sainte à Séville; sans être luthérien fanatique, il est permis de désapprouver ces exhibitions théâtrales en place publique où les réminiscences du paganisme obscurcissent le sentiment chrétien. Malheureusement, Mme de Gasparin ne s'en tient pas là; elle travestit l'histoire d'Espagne au gré de ses passions et, par haine de l'Inquisition, elle transforme les vainqueurs des Mores en monstres odieux et s'oublie jusqu'à reporter sur leurs ennemis toutes ses sympathies; suivant elle, sous les rois Sarrazins, l'Espagne était heureuse et prospère, les souverains catholiques l'ont ruinée et rejetée dans la barbarie, d'où elle ne sortira que par la double vertu de la Bible et de la République. Aussi, lorsqu'elle traverse le détroit de Gibraltar pour débarquer à Tanger, elle salue avec enthousiasme les descendants des anciens dominateurs de Séville, de Cordoue et de Grenade. Hélas! quelle désillusion est la sienne! Le lourd et grossier pacha dont elle visite le sérail n'a rien de commun avec les Abd-er-Rhaman et les Yousouf dont l'imagination de la voyageuse avait évoqué les ombres sous les voûtes de l'Alcazar, de l'Alhambra et du Généralife. Le Portugal lui plaît davantage; elle y trouve un peuple laborieux et sage, heureux de vivre sous une lignée de souverains qui ont toutes ses sympathies; son favori est naturellement Alonzo II, parce qu'il mourut excommunié. Ce n'est pas dans ces dispositions qu'on peut écrire l'histoire avec impartialité ni voyager avec fruit.

Cte DE BIZEMONT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *La Vie en famille*, par ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Hachette, 1886, in-12 de XIII-276 p. 2 fr. — 2. *Mademoiselle Bréval*, par S. DE LALAING. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 291 p. 2 fr. 50. — 3. *La Confession de Jobic*, par ALBERT TREVAD. Paris, Henri Gautier, s. d. in-12 de 251 p. 2 fr. — 4. *Nizelle, souvenirs d'un orphelin*, par EUGÈNE MULLER. Paris, Hennuyer, 1886, in-12 de 397 p., orné de 7 grav. 3 fr. 50. — 5. *Le Mari de Simone*, par GEORGES DU VALLON. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 278 p. 2 fr. 50. — 6. *Les Mémoires de Finette*, par LOUISE HAMEAU. Paris, Palmé, 1885, in-12 de 270 p., orné de nombreuses grav. 2 fr. — 7. *La Fille du pêcheur*, par V. VATTIER D'AMBROYSE. Paris, Palmé, 1885, in-12 de 285 p. orné de nombreuses grav. 2 fr. — 8. *Jasper ou les Pêcheurs d'Helgoland*, par J. DE ROCHAY. Paris, Palmé, 1885, in-12 de 290 p., avec de nombreuses grav., 2 fr. — 9. *Diamant, bronze et or*, par Mme DE STOLZ. Paris, Haton, 1886, in-12 de 294 p., 3 fr. — 10. *Tante Lardelle*, par la comtesse D. DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Paris, Henri Gautier, 1886, in-12 de 316 p. 3 fr. — 11. *La Comédie des animaux*, par MÉRY. Paris, Ch. Delagrave, 1886, gr. in-8 de 384 p., avec des illustr., 5 fr. — 12. *La Guerre, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle*, par CARLO DU MONGE, suivi de : *Le Secret du Fer*, par J. PROTCHE DE VIVILLE, et *Les Lansquenets*, par ERNEST D'HERVILLY. Paris, Ch. Delagrave, gr. in-8 de 377 p., orné de grav., 5 fr. — 13. *Contes aux tout petits*, par P. ANDRIVEAU. Paris, Quantin, s. d., in-16, orné de 38 grav., 1 fr. 50. — 14. *Scènes enfantines*, par MARIE DE BOSGUÉRARD. Paris, Quantin, s. d., in-16, avec 31 grav., 1 fr. 50. — 15. *Tante Monique*, par le commandant STANY. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 319 p. 2 fr. — 16. *Notre Demoiselle*, par PIERRE DU CHATEAU. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 239 p., 2 fr. — 17. *Le Talisman de Marcelle*, suivi de *Lucie et Lucienne*,

par Gabrielle d'Éthampes. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr. — 18. *Le Mariage de Josiane*, par E. Meunier. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 231 p., 2 fr. 50. — 19. *Mon Cousin Rustique*, par Henriette Large. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de 276 p. avec 1 grav., 3 fr. — 20. *Le Drame de l'Aveyron*, par Jacques Brémond. Paris, Henri Gautier, s. d. in-12 de 260 p. 2 fr. — 21. *Les Héritiers de Montmercy*, par Eudoxie Dupuis. Paris, Ch. Delagrave, 1886, gr. in-8 de 268 p. avec 33 illustr. 10 fr. — 22. *Souvenirs d'un petit Alsacien*, par Mme Pierre Duchateau. Paris, Ch. Delagrave, 1886, petit in-4 de 197 p. avec 20 illustr. 5 fr. — 23. *La Petite maison rustique*, par Marthe Bertin. Paris, Ch. Delagrave, 1886, petit in-4 de 141 p., avec 33 grav., 4 fr. — 24. *Pharos*, par Adriana Piazzi. Paris, Delagrave, 1886, petit in-4 de 110 p., avec 15 dessins, 4 fr. — 25. *Les Sept métiers du petit Charles*, par Léonce Petit. Paris, Ch. Delagrave, petit in-4 de 22 p., illustré, 2 fr. 50. — 26. *L'Enfant du 26e*, par André Gérard. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 181 p., orné de grav. 1 fr. 50. — 27. *De Fil en aiguille*, par Fr. Fleuriot-Kérinou. Paris, Hachette, in-12 de 293 p. 2 fr. — 28. *La Vie de ce monde*, par J. Girardin. Paris, Hachette, in-8 de 191 p., avec grav., 1 fr. 50. — 29. *Histoire des quatre saisons*, par Jean Grange. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 310 p. 2 fr. — 30. *Esquisses provinciales*, par E. Meunier. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-12 de 342 p. 2 fr. 50. — 31. *Histoire de Moustache ; mémoires d'un très bon chien*, par Marialys. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-12 de 348 p., avec des illustrations. 2 fr. 25. — 32. *L'Intelligence des bêtes*, par L. Français. Paris, Picard-Bernheim, s. d., in-8 de 224 p., avec 35 grav. 2 fr. 50. — 33. *Histoire d'une bouteille*, par Eug. Lefebvre. Paris, Hachette 1886, in-8 de 92 p., cart., orné de grav. 1 fr. — 34. *Tout chemin mène-t-il à Rome ?* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 93 p., cart., orné de grav. 1 fr. — 35. *Le Pauvre François*, suivi de *Ferma contre Pagliati*, par Mme J. Colomb. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 96 p., cart., orné de grav. 1 fr. — 36. *Les Récits de la Grève*, par Charles Deslys. Paris, Delagrave, gr. in-8 de 287 p. orné de grav., 2 fr. 90. — 37. *A la recherche de la pierre philosophale*, par Édouard Blanc. Paris, Delagrave, gr. in-8 de 396 p., avec des illustrations, 5 fr.

1. — On peut définir *La Vie en famille* un véritable bijou littéraire et moral, où les sentiments chrétiens sont vivement affirmés. La première partie du livre se compose d'une série de lettres adressées par Mathilde Duchâtenel, l'aînée de la famille, à une de ses amies. Ces lettres nous font connaître l'intérieur où la douce jeune fille exerce ses vertus. Impossible de présenter un tableau plus touchant. M. Duchâtenel a deux fils et cinq filles. Lui, s'occupe des intérêts généraux, vitaux, du petit monde dont la Providence lui a confié le soin. Sa vieille mère administre la maison. Vient le jour où le grand âge de cette dernière la contraint d'abdiquer ses pouvoirs. Qui la remplacera? La bonne, la raisonnable Mathilde. Le temps suit son cours à travers peines et joies : les fils adopteront, l'un la carrière du notariat, l'autre celle des armes; les filles, de leur côté, se marieront sauf Malthide, que son esprit de dévouement et de sacrifice, soutenu par sa piété, amènera à renoncer à un établissement avantageux pour se consacrer entièrement à son père devenu aveugle. Si un livre peut et doit être mis entre toutes les mains, à coup sûr, c'est celui-là!

2. — M. Bréval est un riche agent de change qui, s'étant ruiné dans des spéculations malheureuses, oublie Dieu et ceux dont il a charge, au point de se donner la mort. A la suite de cette catastrophe, Mme Bréval contracte une maladie si violente qu'elle est considérée

comme perdue. Cependant les pronostics funèbres ne se réalisent point et la malade finit par entrer en convalescence ; mais son cerveau a été tellement ébranlé par la fin tragique de son mari qu'il faut absolument éviter à la pauvre femme toute nouvelle émotion. Or, la famille ne possède plus rien et Mme Bréval l'ignore encore ; le lui apprendre, dans la situation où elle se trouve, c'est la tuer. Il faut vivre pourtant, et dans des conditions capables de donner le change à l'infortunée. C'est à quoi parviennent les deux enfants de la veuve, Lucien et Paule, en accomplissant des miracles de dévouement. La mère, toujours souffrante, mais très mondaine, ce qui la rend égoïste à son insu peut-être, ne s'aperçoit de rien, — chose presque invraisemblable. Elle meurt longtemps après, n'ayant jamais cessé de croire à sa grande fortune et entourée de tous les siens dont elle ignore l'existence laborieuse. Mlle Bréval s'est mariée avant ce dénouement fatal ; elle est heureuse et l'a bien mérité ; quant à son frère, il s'est créé, tout près d'elle, des occupations lucratives. Il y a, dans cet ouvrage, un touchant exemple d'amour filial à mettre sous les yeux de la jeunesse, bien que Mme Bréval ne nous paraisse point l'idéal des mères.

3. — Un prêtre, l'abbé Tabary, reçoit, pendant le siège de Paris, la confession d'un mobile de son village mortellement blessé et qui se nomme Jobic. Le malheureux n'est autre que l'un des meurtriers du père de l'abbé, assassiné peu de temps avant la guerre par des misérables restés inconnus. Dans sa terreur folle de reconnaître à sa dernière heure le fils de sa victime, Jobic nomme involontairement son complice, celui qui l'a entraîné dans le crime, le riche Madec, dont la fille Marie-Anne doit épouser le frère de l'abbé, Louis Tabary. Passons. La guerre s'achève et l'abbé Tabary est nommé par son évêque recteur de la paroisse de Saint-Colomban, en Bretagne, son pays natal, dont Madec est devenu le maire « anticlérical. » Quelle situation pour un fils, pour un frère ! Mais l'homme est prêtre ; cela suffit. Sans dire jamais ses raisons, il s'oppose, de toute sa force, au mariage de son frère avec la fille de l'assassin de son père. Naturellement, les deux fiancés demandent à connaître pour quelles raisons M. le recteur réprouve une union dont avant la guerre il était aussi partisan que son défunt père. Mais le secret de la confession est là qui ferme la bouche de l'abbé. De guerre las, les deux jeunes gens vont passer outre au consentement du frère aîné, du pasteur de la commune, et se marier dans une paroisse voisine, lorsque Madec qui, lui, a finalement compris la nature des résistances du recteur, se décide à l'immoler à ses intérêts. Dieu attendait là le criminel endurci : Madec tombe sous les coups d'un brave garçon qui sauve l'abbé Tabary. Celui-ci ne peut désormais songer à demeurer dans un pays où tant d'horreurs qui le touchent de près se sont commises ; il renonce à tout jamais au

monde, et c'est du fond de la Trappe, où il s'est retiré, qu'il écrit aux deux pauvres enfants « qu'ils doivent tenir pour non avenue son opposition à leur mariage ». Plus tard, Louis Tabary découvre l'horrible secret ; mais sa pieuse femme l'ignorera toujours. Il est difficile de trouver un roman plus dramatique, et, en même temps plus chrétien et plus moral que *la Confession de Jobic*.

4. — M. Muller excelle dans les scènes rustiques. La première partie de *Nizelle*, qui rappelle, mise au goût de notre époque et très épurée, la charmante pastorale de Florian : *Estelle et Némorin*, est vraiment un petit chef-d'œuvre de sentiment. Des gens simples, bons, vertueux, sont présentés à nos sympathies, et elles ne peuvent leur manquer. C'est grand plaisir, en vérité, de voir la douce Nizelle (Denise de son vrai nom) déployer pour ceux qu'elle aime une énergie virile qui doit profiter à tous. Il y a, dans cette délicieuse histoire, certain chien Faroun, dont la conduite fera envie à bien des gens. On l'aime, ce Faroun : il se montre si brave, si fidèle, si dévoué. Sous l'empire de circonstances puissamment secondées par sa volonté, Nizelle, de bergère se fait marchande, puis, aidée par un excellent homme, devenu subitement infirme, qu'elle a secouru, et aux yeux de qui sa famille indigne est morte moralement, elle crée une industrie florissante dont les bénéfices assurent une vie honorable à tous les siens. C'est par deux mariages, le mariage de Nizelle et de Petit-Jean, son ami d'enfance, et celui de deux autres jeunes gens intéressants, que se termine le récit. Animé de sentiments chrétiens, rempli d'enseignements, ce livre de M. Muller peut être lu par tout le monde.

5. — Par dépit amoureux, Alban de Valsaert, un Belge, épouse une charmante Parisienne, Simone de Montléris. La lune de miel passée, Alban ne tarde pas à négliger sa femme. La fière Thyra, celle qu'il a distinguée autrefois et qui, depuis, s'est mariée avec un vieux ministre, s'est emparée à nouveau du cœur de M. de Valsaert. Lilia, sœur de ce dernier, s'est faite l'amie de Simone. La jolie Belge a inspiré de tendres sentiments à Robert de Montléris, frère de Simone, et celle-ci caresse une union entre les deux jeunes gens. Malheureusement, M. de Valsaert a d'autres vues sur sa sœur; il s'oppose au mariage; puis les choses, dans leur ensemble, s'aigrissent à ce point qu'Alban, certain jour, déclare brutalement à sa femme qu'il ne l'aime plus et qu'il est résolu au divorce afin d'épouser la belle Thyra devenue veuve. Après cette scène pénible, Simone a le courage de se présenter chez sa rivale, et il s'ensuit entre les deux femmes une explication qui remplit les pages les plus remarquables du volume. Ce jour-là même, atteint de la petite vérole, Alban est ramené chez lui presque mourant. Sa femme, cette femme qu'il a voulu répudier, s'assied à son chevet, le dispute jour et nuit à la mort et le sauve. Mais Simone

est victime de son dévouement : l'horrible maladie la saisit, et quand, rétablie, elle s'aperçoit que la froideur de son mari subsiste en dépit de tout ce qui s'est passé, alors elle quitte Bruxelles et revient à Paris auprès des siens. Elle fait ensuite un voyage à l'étranger et c'est là que son mari coupable, mais repentant, lui revient pour toujours. Il va de soi que le frère de Simone épousera la sœur d'Alban. On trouve quelques bonnes pages contre le divorce dans ce roman, l'une des plus saines lectures qu'il soit possible de recommander aux jeunes gens.

6. — Finette est une jolie chatte angora qui, empruntant la plume délicate de Mme Louise Hameau, a jugé à propos de nous faire part de ses mémoires, et nous ne saurions que l'en remercier. Pauvre petite abandonnée au seuil d'un château, Finette est adoptée par les enfants de M. de Grandval, qui la dorlottent et la choyent à qui mieux mieux. La bonne petite bête nous raconte d'abord comment elle fait connaissance avec « monsieur Marquis, » chien havanais, depuis longtemps favori en titre de Mme de Grandval. Dents et griffes se montrent au premier jour; mais bientôt l'entente se fait, et le proverbe si répété : *S'accorder comme chien et chat*, reçoit un nouveau démenti. Finette devient l'héroïne de maintes aventures. Transportée à Paris pendant la saison d'hiver par ses petits maîtres qui ne peuvent se séparer d'elle, notre chatte curieuse fait des sottises dont elle se fût trouvée cruellement punie si, intervenant à propos, une aimable fillette ne l'eût sauvée de vilains garnements qui voulaient lui faire un mauvais parti. Abrégeons en disant qu'une très intéressante histoire d'enfants de conditions fort différentes, mais touchant de très près à l'existence de la narratrice, est racontée par l'auteur-chatte et que des leçons fréquentes de morale abondent sous sa plume. On a souvent mis en scène les animaux familiers de la maison, chiens, chats, perroquets, etc; on a rarement publié, dans ce genre, un volume aussi gracieux, aussi entraînant que les *Mémoires de Finette*.

7. — Débutant en Normandie, les scènes de *La Fille du pêcheur* ne tardent pas à se poursuivre en Amérique. Il y a, en ces contrées lointaines, un bon oncle, âgé déjà, célibataire, qui a fait fortune et désire avoir auprès de lui, pour l'instituer son héritière, sa petite nièce Henriette. Longtemps retardé, le départ a lieu et cause un bien gros chagrin au pêcheur Antoine Lebrun et à sa nombreuse famille. De terribles aventures attendent en route et même au point d'arrivée l'excellente Henriette. Rien n'y manque : sauvages, bêtes féroces, fièvre jaune, esclaves révoltés. L'oncle Guillaume, longtemps réfractaire à l'idée d'un retour en France, s'y décide cependant après la révolte des esclaves. Et c'est avec enthousiasme que nos amis reviennent dans leur vieille Normandie où les attend le bonheur. Ce petit livre peut être placé en toute confiance sur la table de la famille.

8. — Récit bien émouvant que *Jasper ou les pêcheurs d'Helgoland*, et qui ne peut manquer de plaire à l'enfance. Une tempête brise sur la côte de l'île un navire dont les épaves deviennent le partage des habitants. Le lot du pêcheur Nicklos Jansen consiste en une caisse dans laquelle se trouve une petite fille que, malgré sa pauvreté, le pêcheur adopte et que la bonne ménagère appelle aussitôt Mariéké (Marie). On vit en paix dans la chaumière pendant des années jusqu'au soir fatal où Jasper, l'unique fils des époux Jansen, disparaît en mer, dans une tempête. Mais Jasper n'est point mort comme on le croit; il a été recueilli à bord d'un bâtiment anglais. De ce moment commence pour notre héros une série de tribulations desquelles il parvient à sortir sain et sauf. Il revient enfin à Helgoland et y est accueilli comme on le devine; mais son père est mort; il ne retrouve plus que sa vieille mère et sa petite sœur Mariéké reconnue providentiellement par son père, riche armateur de France. Jasper devient par la suite un brave capitaine de la marine marchande et il épouse celle qui a été la compagne de son enfance.

9. — Mme de Stolz fait un bien bel usage de son talent : *Diamant, bronze et or* en est une preuve nouvelle. Trois jeunes filles sont élèves d'un même pensionnat. Deux sont riches; l'autre, relativement pauvre, possède à peine une quarantaine de mille francs. Bientôt lancées dans la vie, chacune avec ses qualités et ses défauts, elles finissent, l'une, prodigue, par se ruiner; la seconde, véritable Harpagon en jupons, par mourir misérable, dépouillée par des malfaiteurs qui lui ont dérobé son avoir entièrement converti en valeurs mobilières. Quant à la troisième, qui s'est mariée avec un homme de cœur pas plus qu'elle avantagé de la fortune, elle fonde une famille honorable, honorée et prospère. Tout est, ici, de premier mérite, style et composition. Un tel ouvrage, où les sentiments les plus foncièrement chrétiens ont leur vive expression, devrait être lu par toutes les jeunes filles qui, sortant de pension, font leur entrée dans le monde, quel qu'il soit, où leur situation les appelle à vivre : elles ne pourront qu'en retirer profit; car *Diamant, bronze et or* renferme à la fois conseils et leçons.

10. — Paul Dubuisson débute assez mal dans la vie. Ses mauvaises fréquentations lui font à la fois oublier toute pratique religieuse et dissiper la majeure partie de son modeste patrimoine. Mais qu'importe! Paul ne doit-il pas hériter de sa tante, la richissime Mme Lardelle? Il est vrai que cette fortune ne doit devenir celle du jeune homme que s'il épouse Sydonie Lardelle, nièce du défunt mari de sa tante, créature disgracieuse et mauvais cœur. Triste lot! Mais le fiancé malgré lui a pris son parti : il épousera. Une circonstance fortuite amène Paul à se lier d'amitié avec le commandant Chabert et son aimable fille Renée que, peu à peu et à son insu, il finit par aimer. Afin de pouvoir l'obtenir,

Paul Dubuisson reprend ses études négligées et se fait recevoir avocat. Entre temps, Mme Lardelle, libre penseuse enragée, apprend par un faux ami de Paul, son parent éloigné, que son neveu s'est tout à fait « inféodé aux cléricaux » et qu'il aime une tout autre personne que Sydonie. Il n'en eût pas tant fallu pour que la tante à héritage se fâchât. Une rupture s'ensuit et un double mariage s'accomplit : Sydonie épouse Maurice Vermont, le mauvais génie de Paul, et Paul devient l'heureux mari de Renée Chabert. Le jeune avocat Dubuisson acquiert bientôt de la réputation; tout lui réussit au-delà de ses espérances. Au contraire, tout va de travers dans le ménage Vermont. Cependant tante Lardelle, longtemps abusée, est, un beau jour, providentiellement éclairée sur les véritables sentiments de ceux qu'elle a accueillis, de celui qu'elle a repoussé. Une révolution s'opère en elle : rappelant son neveu, elle chasse de son hôtel les vils intrigants qui ont trompé sa bonne foi, et, subjuguée par les vertus de sa nièce, se convertit. Ouvrage palpitant, moral dans son ensemble, où, cependant nous avons relevé quelques réflexions propres à l'auteur et qui nous ont paru sujettes à critique, pour le moins. Pourquoi, par exemple, Mme de Beaurepaire dit-elle (p. 13) en parlant des deux cent mille francs de rentes qui doivent être l'apanage de Sydonie et de Paul : « Les beaux yeux d'une cassette aussi arrondie possédaient des charmes assez puissants pour faire oublier à d'autres qu'à lui (Paul Dubuisson) les yeux gris et ronds de sa désagréable fiancée. » Cela est certainement dit avec esprit et malice, mais n'en excuse pas moins très lestement les mariages d'argent dits « de convenance ». Un écrivain du sexe laid eût mérité un blâme d'oser présenter une telle maxime; que dirons-nous alors lorsque l'auteur, — et c'est ici le cas — appartient au beau sexe?

11. — *La Comédie des animaux* est écrite pour plaire à tout le monde; la gaieté et l'esprit y pétillent depuis la première ligne jusqu'à la dernière, ce qui n'empêche pas M. Méry d'émailler ses humoristiques descriptions d'anecdotes dramatiques dont les héros ne sont pas toujours des bêtes, et cela avec le style si éminemment personnel qui a fait sa réputation. Pris au hasard, les premiers animaux qui nous apparaissent sont le crocodile, l'abeille, le coq et la poule; viennent ensuite le chat, le chien, l'hirondelle et le rat; et ce n'est qu'aux dernières pages que l'auteur se décide à mettre en scène le tigre, l'éléphant, le lion et l'aigle, faisant ainsi mentir le vieux proverbe : *A tout seigneur tout honneur*.

12. — Le possesseur d'une seigneurie du Jura s'est déclaré indépendant du roi de France qui envoie contre le rebelle une armée chargée de le réduire à l'obéissance. Cette donnée de *La Guerre* fournit à M. Carlo du Monge l'occasion d'entrer dans d'intéressants détails sur la façon dont se faisait la guerre au XVIe siècle, la guerre de siège sur-

tout. Cet épisode constitue un aperçu des mœurs militaires d'une époque déjà loin de nous et dont la jeunesse se délectera. Sous le titre de *Le Secret du Fer,* M. Protche de Viville, à son tour, esquisse à grands traits le tableau de Paris, ou pour dire mieux, de Lutèce, avant que la future capitale de la France connût le fer et ses usages multiples. Un élève des druides est désigné par ses concitoyens pour aller aux pays du soleil, apprendre ce qu'est le mystérieux métal, de quelle façon on se le procure et comment on en tire parti. Le jeune envoyé, après diverses aventures, réussit pleinement et revient à Lutèce où il est reçu en triomphateur. Enfin avec *Les Lansquenets,* à la suite de M. d'Hervilly, on parcourt l'Italie en guerroyant : c'est le temps des campagnes de Louis XII. Lecture instructive et amusante.

13 et 14. — Nous constaterons d'abord que les *Contes aux tout petits* sont mieux écrits et plus intéressants que les *Scènes enfantines;* puis nous dirons que tous deux visent aux leçons de morale et aux préceptes d'éducation. Les défauts des enfants, contenant en germe les sept péchés capitaux et d'autres qui en deviennent la conséquence, font, principalement dans les *Scènes enfantines,* l'objet de courts récits dont certains ne manquent pas de charme. Toutefois nous formulerons à l'égard des deux auteurs un reproche commun : ils n'ont pas une seule fois jugé à propos d'entretenir leurs petits lecteurs de Dieu et de ce que lui doivent ses créatures. Mme de Bosguérard, pour ne parler que d'elle, avait cependant une belle occasion, dans *les Rêves de Noël,* de parler au moins de Jésus enfant, du « petit Jésus », comme nous disions tous en nos jeunes ans. Elle s'en est bien gardée : elle a préféré évoquer le mythe du « bonhomme Noël ». C'est plus au goût du jour. Après cette part faite à la critique, nous serions injuste si nous ne reconnaissions pas que les *Contes* et les *Scènes* amuseront nos bébés.

15. — Deux créoles orphelines, ruinées par la Révolution, viennent s'échouer à Brest, où elles espèrent trouver appui et secours auprès de parents qui les oublient. L'une d'elles, la cadette, épouse un officier sans grande fortune que la coquetterie de sa femme et son manque d'énergie, à lui, poussent à une ruine presque complète. Le malheureux s'adonne alors à l'ivrognerie; c'est sa perte. A la suite d'une scène scandaleuse et publique, il se voit obligé de donner sa démission, et, dans sa détresse, après avoir obtenu l'assentiment de sa femme et de sa belle-sœur, la sérieuse Monique, appelée respectueusement par tous *Tante Monique,* il s'embarque pour la Guyane où la famille possède encore quelques terres perdues dans l'intérieur. A l'arrivée, tout va de mal en pis, à ce point que l'officier s'oublie jusqu'à s'affilier à la franc-maçonnerie. Les conséquences sont terribles. Certain jour notre héros se trouve, à son insu, faire partie d'une conspiration ayant pour but le massacre de la plupart des Européens et la conquête du

pouvoir par les indigènes. L'honnêteté native du malheureux se retrouve soudain en cette situation; son dévouement assure le salut de la colonie, mais il reçoit dans la lutte une blessure horrible, à laquelle sa raison ne résiste pas, et il meurt juste au moment où une fortune considérable arrive aux deux sœurs. Celles-ci, n'ayant plus désormais d'attaches à la Guyane, reviennent en France et y fondent un établissement où, devenues religieuses, elles recueillent les orphelines de la dernière guerre. M. Stany a visiblement voulu montrer, dans ce livre, combien il est dangereux de dévier de la ligne droite du devoir.

16. — *Notre Demoiselle* est l'unique enfant d'un brave comptable qui, rêvant pour sa Régine un mariage superbe, lui fait donner une éducation qui la fera plus tard rougir de ses parents. Un modeste employé, qu'elle dédaignera du reste, au moment où l'heure sonnera pour elle de s'établir, s'effraiera définitivement d'entrer en ménage avec une « petite perfection » qui ne saura même pas préparer le pot-au-feu. D'autre part, un jeune homme riche ne se souciera pas d'une fille sans dot. La pauvre déclassée devra dès lors se résigner à coiffer éternellement sainte Catherine. Heureuse encore quand elle ne tournera pas mal et qu'il se trouvera quelque bonne âme pour venir à son secours! Telle est, en résumé, l'histoire de Régine Verdunais. Ouvrage à méditer par les mères qui n'ont pas abdiqué toute autorité au foyer de la famille, et à recommander à leurs filles. Une observation à l'auteur : M. du Château nous a paru assez bien connaître Balzac; nous l'engageons cependant à relire le maître qui, lui, tout désolant qu'il soit le plus souvent pour la saine morale, aborde les sujets sérieux dans un style *ad hoc*. M. du Château fait montre de trop d'esprit; il abuse de la note satirique.

17. — Pauvre fillette abandonnée aux soins de gens sans délicatesse et sans foi par des parents obligés de s'expatrier, Marcelle du Ferlec est préservée du mal par une charitable voisine qui l'initie en secret à la connaissance de Dieu. Le récit des persécutions que Marcelle doit endurer est des plus navrants. Elle est enfin tirée des mains de ses oppresseurs par son frère qui, après la mort de sa mère, revient d'Amérique avec une fortune et fait à sa sœur un sort heureux qu'elle a bien mérité. Ajoutons que, plus tard, à l'heure de la mort, les bourreaux de la chère enfant se convertissent. Où trouver la cause de ce demi-miracle accompli en faveur de cœurs endurcis? Dans l'exemple de Marcelle d'abord, puis dans la possession d'une médaille de sainte Anne, — *Le Talisman de Marcelle* — que celle-ci a généreusement laissée, sur leur demande, aux méchantes gens qu'elle quittait. Le même volume renferme aussi une nouvelle intitulée *Lucie et Lucienne,* bonne leçon à l'adresse des cœurs secs. Nous n'avons que des éloges à donner

à ce livre au double point de vue moral et religieux; quant au style, il est faible.

18. — Ce sont deux amis, deux inséparables, que Gaston de Kergoël et Robert de Nangis. Après la mort de sa mère, le premier, inconsolable, éprouve le besoin de voyager, et de voyager seul : la douleur l'a rendu presque misanthrope; il s'embarque pour l'Amérique, laissant Robert de Nangis bien désolé. Ce dernier, son ami parti, va quelquefois dans le monde parisien où une jeune fille, persécutée par une tante jalouse, ne tarde pas à lui inspirer un tendre intérêt. Peu après le retour de Gaston de Kergoël un mariage se décide et bientôt aussi un grand voyage des jeunes époux au-delà de l'Atlantique. Gaston accompagnera ses amis. Et c'est là qu'après bien des hésitations Kergoël s'éprend sérieusement d'une aimable enfant, la demande en mariage et l'épouse. Irréprochable sous le rapport religieux, *Le Mariage de Josiane* contient cependant quelques passages qui ne sauraient être lus par les jeunes filles.

19. — N'allez pas croire que *Mon Cousin Rustique* soit un homme du commun. Il s'en faut. Au moment de sa sortie du séminaire, tout nouvellement bachelier, Martial des Crozes, dit le « Cousin Rustique », conduit à la Sapinière, domaine de famille, sa parente Mme du Châtel, Parisienne élégante, et sa fille Marthe, lutin adorable qui ne tarde pas à faire la conquête de Martial. Cependant nos Parisiennes ne sont pas venues à la Sapinière pour « s'y enterrer. » Mme du Châtel, veuve en premières noces, a un nouveau mariage en tête. Ce mariage s'accomplit et les cousines ne tardent pas à quitter leurs bons parents. Le temps s'écoule, mais depuis le départ de sa petite Marthe, Martial est devenu triste. Marthe a grandi; c'est à présent une jeune fille accomplie et « Cousin Rustique » comprend qu'il l'aime autrement qu'une sœur. Le volontariat amène Martial à Paris : Rustique, à sa première visite chez ses parents, est reçu avec une certaine froideur qu'il s'explique quand il voit Marthe accueillir d'une tout autre manière un certain cousin Roger, sorte de gravure de mode animée. Mme Henriette Large conduit son lecteur, d'une façon de plus en plus entraînante, jusqu'aux fiançailles de Marthe et de Roger; mais voilà que Roger, qui bénéficie en cet instant d'un acte d'héroïsme dont l'auteur véritable est le Cousin Rustique, se trouve subitement démasqué. La conclusion se devine aisément : Roger est évincé et Martial devient l'heureux époux de Marthe du Châtel. Beaucoup de cœur, d'esprit et de sens pratique dans cet excellent livre.

20. — En disant que le gros drame de cour d'assises a le talent de nous déplaire souverainement, nous croyons exprimer le sentiment de toutes les personnes de goût. *Le Drame de l'Aveyron* rentre dans cette catégorie; c'est, sous forme de roman, la relation de l'assassinat de Fualdès. Bien vieille nouveauté!

21. — Sous le titre de : *Les Héritiers de Montmercy*, Mme Eudoxie Dupuis nous retrace un épisode émouvant de l'époque féodale. C'est aux débuts du règne du bon et grand roi saint Louis que se passent les scènes héroïques du livre. Les héritiers du comte de Montmercy sont trois enfants dont les sentiments généreux s'affirment avec éclat en regard des convoitises misérables de quelques seigneurs ennemis secondés par des vassaux haineux. Les intrigues se multiplient, la lutte est longue; mais enfin le bon droit triomphe après un jugement rendu par le roi sous le chêne fameux de Vincennes.

22. — Un souffle ardent de patriotisme anime *Les Souvenirs d'un petit Alsacien*. Le conteur est devenu orphelin à la suite de la terrible guerre de la France contre l'Allemagne, et pour lui, dès lors, l'existence se fait plus que difficile. Les dangers nombreux qu'il affronte et auxquels il échappe, les tribulations qu'il éprouve vont en faire un homme à l'âme virile. Il est, de plus, animé des meilleurs sentiments religieux. Écoutez plutôt : « Il me reste, dit-il au cours de ses souvenirs, à parler de ce grand acte de ma vie dont j'ai retracé l'histoire. Ce beau jour fut celui de ma première communion. » Et plus loin, il s'écrie : « Nous désirons être des hommes, mais des hommes chrétiens, courageux, intrépides et sachant vouloir ce qui est vraiment bon. » Joli livre; lecture réconfortante.

23. — *La Petite maison rustique* est remplie de leçons utiles sous une forme agréable : Mme Marthe Bertin met en scène deux garçonnets et trois fillettes qui, sous la direction de leur mère, se livrent à toute espèce de petits travaux d'intérieur et d'extérieur. La lingerie, la cuisine, la basse-cour, l'horticulture font tour à tour l'objet des occupations favorites des aimables enfants désireux de s'instruire de choses pratiques.

24. — Mme Adriana Piazzi s'est inspirée de Jules Verne en écrivant *Pharos;* cela se voit. Un îlot surgit inopinément au milieu de la mer Ionienne. Grand émoi parmi les navigateurs; car cet îlot cause la perte de plusieurs. Diverses puissances s'entendent alors, et, ne pouvant supprimer l'obstacle, elles le tournent : elles décident la construction d'un phare dont la garde est confiée au dernier survivant du naufrage d'un steamer américain l'*Excelsior* échoué sur le récif alors ignoré. Ce gardien et ses quatre fils — Robinsons volontaires, — arrivent, par leurs seules forces, à remettre à flot le navire englouti, et cela fort à propos pour échapper à la mort lorsque l'îlot, né de convulsions volcaniques, disparaît dans un nouveau cataclysme. *Pharos* plaira beaucoup aux tout jeunes gens.

25. — C'est une nouvelle histoire d'enfant prodigue que narre M. Léonce Petit dans les *Sept métiers du petit Charles*. Le petit Charles est las de la vie de collège; il veut goûter de la liberté. Mais il faut

vivre : à cette fin notre déserteur se met d'abord au service d'un fermier qui l'emploie à la garde d'un troupeau de ces animaux parmi lesquels saint Antoine avait choisi son compagnon. Cette occupation ne lui convient pas longtemps; il y renonce et s'engage comme apprenti chez un cordonnier qui, bientôt, le congédie d'une façon plus que vive. Après une série de mécomptes, Charles prend le parti de regagner la maison paternelle, promettant de changer de conduite. Il tient parole et rentre au collège dont il devient le meilleur élève. — *Jules le Présomptueux* forme pendant au récit qui précède. Voulant tout savoir sans avoir rien appris, Jules se crée de nombreuses déceptions, de gros ennuis; mais les leçons qu'il reçoit lui profitent et il arrive à se corriger. Nous regrettons que la pensée de Dieu soit bannie de ce résumé de morale enfantine; si cette lacune n'existait pas, il serait parfait.

26. — Par une froide nuit de Noël, un nouveau-né est trouvé par un soldat qui monte la garde à l'une des portes de Soissons. Il présente le bébé au régiment qui, sans plus de manières, l'adopte, le fait baptiser en grande pompe et, à l'unanimité, trouve tout rationnel de lui donner le nom de Noël. Dès cet instant, Noël devient *l'Enfant du 26e*. Le « mioche » grandit; c'est presque un homme quand éclate la guerre de Crimée. Il s'engage dans ce même 26e, qui lui tient lieu de famille, et, la campagne finie, notre héros, — c'est le cas ici d'employer le mot, — qui a fait des prodiges de valeur et a failli laisser ses os sous la terre étrangère, revient en France avec la croix et l'épaulette de sous-lieutenant. Il a vingt ans. Distingué, instruit, on lui prédit qu'il deviendra général. La prédiction est sans doute aujourd'hui un fait accompli, car nous voyons Noël, chef de bataillon à vingt-cinq ans, épouser, après l'avoir arrachée à une tyrannie odieuse, Gisèle de Pierremande, fille d'un ancien officier supérieur du 26e et riche à millions. Il y a dans ce conte bleu de M. A. Gérard des pages qui reflètent à la fois un patriotisme vivace et des sentiments généreux. C'est assez dire que cette lecture mérite d'être recommandée.

27, 28, 29 et 30. — Pourquoi M. Fleuriot-Kérinou a-t-il donné aux huit nouvelles composant son livre le titre général : *De fil en aiguille*? Nous serions bien embarrassé de répondre d'une façon satisfaisante pour tout le monde. Mais ce que nous pouvons dire en toute assurance, c'est que ce nouveau volume de la *Bibliothèque de la Famille* n'est point au-dessous de ceux qui l'ont précédé dans cette collection. A lire particulièrement : *A recommencer*, *Arlequin dans l'embarras* et *Le Vitrail brisé*. Il se dégage de ces deux derniers récits un parfum suave de poésie et de religion. — En intitulant son recueil de petites esquisses : *La Vie de ce monde*, M. J. Girardin a été incontestablement mieux inspiré que M. Fleuriot-Kérinou. Cela veut-il dire que nous le

prisons davantage? Pas du tout. M. J. Girardin voit les petits événements de l'existence avec justesse et dépense un esprit de bon aloi pour nous dépeindre ce qu'il a observé. En somme, il parle surtout à la raison, tandis que M. Fleuriot touche le cœur. Ici nous donnons nos préférences à : *Le Noyau de cerise*, *Conseils d'un père*, *La Lutte pour l'existence*. — *Histoire des quatre saisons :* encore un titre qui ne dit rien; mais ne vous arrêtez pas à l'étiquette. L'ouvrage de M. Jean Grange vaut la peine d'être lu; il conviendrait même de le répandre grandement dans le public, principalement par le moyen des bibliothèques populaires. On y remarque des récits saisissants d'actualité, tels, par exemple : *L'Excommunié, Quand j'étais apprenti, Les Récits de M. Thomassin, Le Boursier*. On voit défiler là les crocheteurs officiels des couvents, les ouvriers ancien genre et « nouvelles couches », puis on passe à la laïcisation des hôpitaux et l'on finit par la suppression des bourses dans les séminaires. *Le Vaisellier*, petite nouvelle pleine de cœur, nous a paru être la perle du livre. Que de gros in-octavo qui ne valent pas ces 12 pages! — Les *Esquisses provinciales* de M. E. Meunier ont, pour la plupart, une telle tournure qu'on pourrait facilement les accepter comme parisiennes. Sans doute, la mère de famille sérieuse pourra lire ces esquisses; mais nous ne l'engagerons pas à les placer sous les yeux de ses filles. Ah! si les onze histoires de M. Meunier ressemblaient à *La Médaille de saint Benoît* ou bien aux *Prétendants de Monique,* tout serait parfait; mais à côté de cela, l'auteur a mis : *Lequel vaut le mieux?* et *Eau dormante,* qui ne sauraient gagner nos suffrages : il y est question d'adultère.

31. — Nous avons parlé plus haut (n° 6) des *Mémoires de Finette,* chatte de beaucoup d'esprit; à présent, nous dirons quelques mots des *Mémoires d'un très bon chien* que M. — ou Mme — Marialys nous donne sous le titre principal de : *Histoire de Moustache.* Sachez d'abord que Moustache est un caniche. Nous faisons sa connaissance alors qu'il est tout simplement le guide d'un pauvre aveugle. Après la mort de ce premier maître, Moustache est recueilli dans un château où il a, comme c'est dans l'ordre, des amis et des ennemis; puis on l'envoie dans une ferme où il est acteur dans un drame sanglant; il est ensuite vendu à un saltimbanque qui, mettant à profit son intelligence, en fait un chien savant; enfin, c'est au milieu d'un monde choisi, distingué, dont il a conquis les sympathies et même la reconnaissance, qu'il se décide à écrire ses souvenirs. Dans les conditions fort différentes où M. Moustache s'est trouvé au cours de son existence, il a été à même de voir beaucoup de choses, de bêtes et de gens : il nous entretient des uns et des autres avec une grande franchise et un talent non moins grand d'observation. Excellent livre que les parents peuvent offrir en toute sécurité à leurs enfants : son influence bienfaisante n'est pas douteuse.

32. — Encore un ouvrage dont les animaux font les frais ; tout en étant anecdotique, il traite aussi d'histoire naturelle. *L'Intelligence des bêtes,* de M. L. Français, nous parle du chat, du chien surtout, du cheval et de l'âne, en ce qui concerne les animaux domestiques ; les animaux sauvages d'Europe sont représentés par le renard, le chamois, le loup et le rat. Certains animaux et quelques insectes ont aussi trouvé là leur place; et, pour finir, l'auteur, en donnant un aperçu très rapide des mœurs de l'ours, du lion, de l'éléphant et des singes, rapporte nombre de faits curieux qui prouvent jusqu'à l'évidence que les animaux cités ne sont pas de simples machines animées de mouvements réflexes, comme pourrait dire un physiologiste. Ce livre instruira les enfants en les amusant.

33. — C'est l'histoire du verre en général que donne M. Eug. Lefebvre, sous le titre de *Histoire d'une bouteille.* L'auteur glisse sur les origines et les progrès de cette industrie arrivée, de nos jours, à de si remarquables résultats ; il s'attache surtout à démontrer les diverses propriétés du verre, de quelle façon il se travaille et à quels usages principaux il s'emploie. Des gravures bien exécutées et assez nombreuses facilitent l'intelligence du texte. Bon livre de prix.

34 et 35. — Écolier vaniteux, distrait, peu travailleur, mais réfléchi et observateur, tel est le petit bonhomme qui, par l'entremise de M. J. Girardin, nous conte ses aventures d'enfance dans *Tout chemin mène-t-il à Rome?* Comme toujours, l'auteur fait œuvre d'esprit : il peint admirablement ses types d'élèves villageois et réussit à merveille le portrait d'instituteurs fort dissemblables. — L'existence du *Pauvre François* n'est qu'une suite d'enseignements. Mme J. Colomb nous représente François malade, recueilli chez de bons vieillards qui, en mémoire de leur fils mort, le soignent avec dévouement, et se trouvent récompensés par les services que le brave garçon est heureux de leur rendre après sa guérison. Excellente nature que ce François qui, après quelques traverses, acquiert enfin le bonheur et l'aisance. *Ferma contre Pagliati* est, en quelques pages, l'histoire d'une haine héréditaire qui s'éteint dans un mariage entre les deux familles ennemies ; la scène, les noms l'indiquent suffisamment, se passe en Italie. Ces deux livres de M. J. Girardin et de Mme J. Colomb conviendraient parfaitement comme prix dans les écoles si l'absence de l'idée de Dieu n'en réduisait pas le mérite.

36. — Lorsque plusieurs nouvelles composent un volume, il est bien rare qu'elles aient toutes la même valeur et surtout un intérêt égal. Eh bien ! *Les Récits de la Grève* du regretté Charles Deslys font exception à cette règle trop générale. Nous sommes embarrassé, vraiment, pour donner une préférence tout à fait justifiée à ces exquises productions, aussi remarquables par leur morale religieuse que par les senti-

ments du cœur. Cependant, après des hésitations que tous les lecteurs comprendront, nos goûts personnels nous ont fait pencher pour *Le Casseur de pierres* et *La Junon,* deux récits contenant d'éloquentes leçons de probité, d'honnêteté. On s'explique facilement que cet ouvrage ait été couronné par l'Académie française.

37. — Le succès des œuvres de Jules Verne a dû être une des grosses préoccupations de M. Édouard Leblanc, et c'est à cela, sans doute, que nous devons : *A la recherche de la pierre philosophale.* Voici de quoi il s'agit : Un chimiste américain, un jeune Français et un vieux docteur Yankee, s'étant rencontrés à Chicago, ont mis la main sur un document mystérieux, espèce de cryptogramme très difficile à déchiffrer, d'après l'interprétation duquel le secret de faire de l'or se trouverait consigné en un papier enfoui près des ruines d'un fort de l'Inde. Sur cette donnée problématique et quelques autres encore, nos trois personnages se mettent en route pour le pays des brahmes, des tigres et de... la pierre philosophale. Ces fous raisonnables ont naturellement des aventures impossibles. Après avoir échappé aux fauves et aux serpents de la jungle, le chimiste et le Français, trahis par un guide, tombent, l'un après l'autre, entre les mains de bandits peu disposés à les épargner. Grâce à une détermination plus qu'héroïque du chimiste, ils parviennent cependant tous deux à échapper à la mort. Leur ami le docteur, qu'ils craignent de ne plus revoir et qui, lui, de son côté, les a cru mal et méchamment occis, les rejoint peu après. Et c'est alors, mais seulement alors, que le sens véritable du cryptogramme apparaît aux trois amis. Il ne retourne plus de pierre philosophale, mais d'un trésor gisant sous la terre même d'Amérique. On revient au point de départ, le trésor est découvert, et pour qu'on puisse dire que tout est bien qui finit bien, le Français épouse la charmante sœur du chimiste. Cet ouvrage compte quelques pages fort paradoxales sur la prétendue science de l'alchimie que certaines personnes, non averties, pourraient prendre au sérieux ; c'est un tort ; quoi qu'il en soit, cette haute fantaisie amusera beaucoup.

LA GRETTE.

THÉOLOGIE

Les Livres saints et la critique rationaliste. *Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures,* par F. VIGOUROUX, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments par l'abbé Douillard, architecte. Tome II. Paris, Roger et Chernoviz, 1886, in-8 de VIII-704 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les qualités éminentes que nous relevions, il y a quelques mois à peine, dans le premier volume de cet ouvrage (t. XLVI, p. 232-233), se retrouvent en entier dans le second, et même avec une progression croissante, soit pour la science, soit pour l'intérêt. Une

lettre de Mgr l'Évêque de Rodez, placée en tête de ce tome II, contient tout ensemble un magnifique éloge et l'une des meilleures appréciations qui aient été publiées sur la nouvelle œuvre de M. Vigouroux. Qu'on nous permette d'en citer quelques lignes. « A des arguments nouveaux il fallait des réponses nouvelles. Ces réponses, vous les avez apportées avec une compétence que nul ne saurait contester... Tout ce que vous dites est d'un poignant intérêt. Ce tableau général des erreurs, des sophismes et quelquefois des attaques vraiment redoutables de l'esprit humain est non seulement très instructif, mais il est déjà en soi-même une démonstration de la véracité et de l'inspiration de nos Livres saints... Vous élevez là à l'Église et à la science sacrée un monument apologétique de premier ordre. »

Ce second volume achève l'histoire des attaques contre la Bible et nous conduit en plein dans les temps modernes. Il se compose de trois livres, consacrés aux déistes anglais (p. 1-176), aux philosophes français (p. 177-310), aux rationalistes allemands (p. 311-555). Il est complété par un important et savant appendice (p. 556-700), relatif au transformisme. Les noms les plus en relief sont ceux de Shaftesbury, Collins, Woolston, Tindal, Bolingbroke et Hume, pour l'Angleterre; de Voltaire et de ses tristes « auxiliaires » (Montesquieu, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Helvétius, etc.), pour la France; de Lessing, Keimains, Paulus, de Wette, Strauss, F. Baur, pour l'Allemagne. Non seulement l'erreur est racontée sous toutes ses formes, mais on nous fait remonter à sa source: on expose même de la façon la plus attrayante quelques épisodes de la vie des principaux sectaires. Le tout est admirablement fondu et forme une lecture non moins agréable qu'utile. Le chapitre qui concerne Voltaire mérite d'être signalé comme l'un des meilleurs; il avait du reste été remarqué dans une revue où il parut l'an passé. Les gravures, au nombre de vingt-neuf, continuent d'élucider merveilleusement le texte.

Un bibliophile qui ne manque pas de célébrité, et qui vécut pendant quelque temps auprès de M. Vigouroux, nous a fait cette petite confidence: « Je ne sais quel est son secret; mais il lit en un jour un ouvrage que je mets toute une semaine à parcourir, et il le possède beaucoup mieux que moi. » Il faut en effet quelque méthode secrète pour posséder tant de connaissances variées, pour les dominer si bien, et pour en faire un si excellent usage. Qu'on lise donc et qu'on fasse lire ce livre, qui sera peut-être le meilleur de ceux qu'a produits l'apologétique française.

J. Bruneau.

La Passion de N.-S. Jésus-Christ *au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. Martin, curé de Saint-Amour (près Mâcon). Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de xii-400 p. — Prix: 3 fr. 50.

Ce volume a été nommé par Mgr Perraud une « œuvre d'érudition et

de piété », et il mérite assurément ce bel éloge. Il a eu pour point de départ une série d'instructions sur la Passion, prêchées par M. l'abbé Martin à ses paroissiens pendant tout un carême. Toutefois, les homélies, entièrement remaniées, ont perdu leur forme primitive pour prendre celle d'un récit continu. Ce sujet tout divin de la Passion, déjà si touchant et attrayant par lui-même, présente un intérêt beaucoup plus grand encore, et s'adresse à l'âme avec une force nouvelle, quand des explications topographiques, archéologiques, exégétiques, sobrement et judicieusement intercalées, viennent relever et assaisonner pour ainsi dire les réflexions morales. Rien de plus utile que ce genre de prédication, car l'effet produit est alors plus que doublé. Combien peu, même parmi les fidèles instruits, connaissent les détails si douloureux de la flagellation et du crucifiement! Le livre de M. l'abbé Martin les leur apprendra d'une manière assez complète. Les dix chapitres qui composent l'ouvrage ont pour titres : le prélude de la Passion, l'agonie du Sauveur au jardin de Gethsémani, la trahison de Judas et l'arrestation de Jésus chez Anne et Caïphe, Jésus devant Pilate et Hérode, la voie douloureuse, le crucifiement, la mort de Jésus, la sépulture. Deux petits appendices chronologiques terminent le volume. Le style est clair, simple, coulant. Nous aurions souhaité que le recit fût moins fréquemment coupé par de longues descriptions topographiques et historiques, dont la place était plutôt au bas des pages ou à la fin du volume. Cela distrait l'attention et donne trop la part du lion à l'accessoire. Çà et là aussi, on croit reconnaître la main d'un auteur encore novice; par exemple dans la Table des matières qui laisse à désirer. Une seconde édition fera aisément disparaître ces imperfections.

M. Martin souhaite que son livre contribue à « faire aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce vœu sacerdotal sera, nous n'en doutons pas, pleinement réalisé. J. Bruneau.

Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle augmentée d'une table alphabétique des matières et de réflexions inédites pour chacun des chapitres ou de prières sur l'Eucharistie empruntées à de saints personnages, par M. N. de Wailly, membre de l'Institut. Angers, imprimerie A. Burdin, 1886, in-12 de x-454 p. (Se trouve : rue Raynouard, 60, chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul.)

M. de Wailly a toujours été un si excellent travailleur, que l'on pouvait être assuré d'avance que la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* serait faite avec le soin le plus consciencieux. Fidèle aux habitude d'une vie déjà bien longue et qui, nous l espérons, se prolongera pendant de nombreuses années encore, le vénéré doyen de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a rien négligé pour nous donner un recueil qui ne laissât rien à désirer. Sa traduction est d'une exac-

titude irréprochable et nous ne croyons pas trop dire en affirmant qu'il était impossible de s'approcher davantage de la perfection. Les chapitres des trois premiers livres se terminent chacun par une *Réflexion,* qui se rattache à une citation empruntée au chapitre même, et où le traducteur résume, explique en quelques mots rapides, saisissants, la pensée de l'auteur. On ne saurait trop louer ce lumineux et savoureux commentaire si bien en harmonie avec la sobre et ferme éloquence du texte. Le nouvel archevêque de Paris, dans une très remarquable lettre imprimée en tête du livre, où il félicite M. de Wailly d'avoir consacré les loisirs de sa « belle et sereine vieillesse » à l'étude de l'*Imitation*, loue très délicatement ces réflexions : « Elles expriment bien, dit Mgr Richard, les sentiments d'une âme qui a recueilli avec simplicité la doctrine du pieux auteur, qui s'arrête pour garder le parfum d'un mot, d'une pensée qui l'a touchée davantage, et s'en fait à elle-même l'application pratique. »

M. de Wailly a joint aux chapitres du IVe livre des prières sur l'Eucharistie composées soit par des Pères de l'Église, soit par d'illustres docteurs ou de pieux écrivains : saint Thomas d'Aquin, saint Alphonse de Liguori, le P. Lallement, Louise de Marillac, sainte Gertrude, la bienheureuse Marguerite Marie, le bienheureux B. Lansperg le Chartreux, Fénelon, etc. Ces prières ne pouvaient être plus heureusement choisies. Mais ce qui distingue surtout l'édition nouvelle, c'est la table alphabétique des matières qui est d'une admirable netteté. C'est là une amélioration précieuse. Pour faciliter l'exécution de cette table, lit-on dans l'*Avis de l'éditeur*, on a inscrit sur les marges un numérotage continu de 1 à 550, égal au nombre total des versets contenus dans l'*Imitation;* il a été possible ainsi d'affecter à chaque verset un chiffre de renvoi spécial et unique. On a reproduit en regard de la nouvelle notation, celle qui avait été employée dans les éditions antérieures, et d'abord parce qu'elle est consacrée par l'usage, ensuite parce que la concordance des deux numérotages permettra de se reporter de la présente édition aux éditions antérieures, et de leur appliquer les renvois de la table alphabétique. On a eu soin, pour éviter toute confusion, de réserver les chiffres romains pour l'ancien numérotage et les chiffres arabes pour le nouveau. Nous sommes heureux de nous appuyer encore ici sur l'autorité d'un juge tel que le digne successeur de S. Em. le cardinal Guibert, de sainte mémoire. Voici comment l'éminent prélat apprécie cette partie si importante du travail de M. de Wailly : « Je vous félicite aussi de l'heureuse idée que vous avez eue de classifier, dans une table alphabétique des matières qui rend les rapprochements faciles, les divers passages de l'*Imitation* traitant du même sujet. Grâce à cette table, votre édition aura un double prix : l'*Imitation* demeure toujours pour le lecteur l'entretien

plein d'abandon d'un ami qui nous communique les trésors de son âme ; et nous pourrons, quand nous le voudrons, transformer cet entretien en une sorte de traité sur les matières de spiritualité. »

L'édition nouvelle offre encore une autre amélioration : elle est imprimée en caractères faciles à lire, même pour les personnes dont la vue est affaiblie par l'âge. Tous les mauvais yeux sauront gré à M. de Wailly de cette aimable attention. Nous n'ajouterons qu'un mot : M. de Wailly, dont la vie est si remplie de *bonnes œuvres* de tout genre, ne pouvait vraiment mieux couronner cette noble vie que par la publication d'un travail destiné à faire toujours un bien infini.

T. DE L.

SCIENCES ET ARTS

Les Coalitions et les grèves dans l'histoire et l'économie politique, *avec un appendice de lois de divers pays,* par L. SMITH. Prix Rossi de 1885, à l'Académie des Sciences morales. Paris, Guillaumin, s. d. (1886), in-8 de IV-288 p. — Prix : 6 fr.

Après une introduction consacrée à retracer à grands traits l'organisation du travail et les essais de coalitions dans l'ancien régime, l'auteur fait l'histoire des coalitions d'ouvriers et de patrons qui ont précédé et suivi, en Angleterre et en France, les lois en vertu desquelles les coalitions, perdant le caractère d'un délit, ont été régulièrement consacrées comme un droit légal. Cette histoire n'est pas toujours édifiante : on y peut voir jusqu'où peuvent aller l'égoïsme et l'avarice d'un patron indigne de ce beau titre; on y voit enfin avec quel cynisme les statuts des diverses *Trades unions* anglaises suppriment la liberté individuelle et réglementent le travail. Il ne nous semble pas que l'auteur ait absolument épuisé son sujet, mais ce livre n'en est pas moins curieux et fort instructif. L'auteur appartient à l'école qui considère la liberté pure et simple des conventions comme le remède à toutes les difficultés ; l'ignorance et l'esprit de monopole dont les ouvriers ont plus d'une fois fait preuve, ne l'arrête pas; c'est à chacun à subir les conséquences de ses actes, « et c'est à la condition de faire des faux pas et des chutes qu'on apprend à marcher. » Mais son livre lui-même nous montre que ces chutes et ces faux pas ont entraîné parfois de telles ruines et de telles misères qu'on est excusable de chercher encore d'autres remèdes ; j'aimerais mieux les voir dans une moralité plus élevée, faire en un mot de la matière une question morale plus encore que sociale. L'auteur indique bien cette solution, mais en quelques mots et avec une sorte de dédain; ceci dit sans contester sa sagesse d'esprit et son impartialité, qui est remarquable.

R. D. L. S.

Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV, publié par M. J. Guiffrey. Paris, Rouam, 1885-1886. 2 vol. gr. in-8 de 428 et 477 p. Prix : 50 fr. les 2 vol.

En publiant sous les auspices de la Société d'encouragement pour la propagation des livres d'art l'inventaire général des richesses de la Couronne sous Louis XIV, M. J. Guiffrey a rendu un service véritable à l'histoire de l'art français. Aujourd'hui, où l'on est très friand de tout ce qui touche à l'ornementation des appartements, où l'on recherche avec passion les moindres souvenirs de nos ancêtres, on sera heureux de trouver dans ces deux gros volumes la mention et souvent la description détaillée d'objets de premier ordre. Malheureusement un grand nombre, la plus grande partie des objets signalés ou décrits, a disparu ; les uns ont été volontairement réduits en lingots ; les autres ont été détruits par le temps ou par des mains barbares. Dans les châteaux nationaux, dans les collections de l'État, on rencontre encore certains objets qui répondent aux descriptions données dans l'inventaire, mais on est souvent fort embarrassé lorsqu'il s'agit de reconnaître avec certitude le meuble, la tapisserie ou la pièce d'orfèvrerie dont il est fait mention. Quoi qu'il en soit, cet inventaire, considéré comme document historique, révèle la richesse de la Couronne sous le règne de Louis XIV, accuse les encouragements donnés au XVIIe siècle à ces artistes que l'on désigne sous le nom impropre d'artistes industriels, parce que l'industrie s'est emparée des véritables œuvres d'art qu'ils exécutaient pour les répandre, en les défigurant le plus souvent, et témoigne du goût que l'on avait à la Cour pour les objets somptueux fabriqués presque toujours par nos compatriotes.

De nombreuses planches accompagnent cet inventaire, et il en est un certain nombre, exécutées d'après des croquis de Charles Lebrun, qui sont particulièrement dignes d'être signalées. Le grand artiste qui, pendant tout le règne de Louis XIV, eut l'honneur de diriger les arts, accordait une égale faveur aux objets d'un usage journalier et aux grandes décorations. Jamais, dans aucun pays, artiste n'eut une importance aussi considérable, et dans aucun pays non plus jamais artiste ne se montra plus digne de la faveur du souverain. G. D.

Faïences et porcelaines, par Al. Martin. Paris, Hennuyer, 1886, petit in-8 de XIV-227 p. avec nombreux dessins. — Prix : 3 fr. 50.

La mode continue à être aux collections de faïences et de porcelaines et la fraude ne manque pas de multiplier ses produits pour lesquels elle atteint malheureusement aujourd'hui une rare perfection. Aussi signalerons-nous avec empressement tous les ouvrages qui pourront aider à mettre les collectionneurs en garde contre les ruses de ces dangereux industriels. Le travail de M. Alexis Martin mérite à cet

égard une mention spéciale : le traité est court, clair, complet, édité avec luxe et orné de nombreux et excellents dessins. Il s'est proposé, après avoir écrit une brève histoire de la céramique, de faire connaître les caractères propres à chaque genre et les marques déterminant sûrement les origines.

M. Martin étudie successivement les faïences françaises, les faïences étrangères, la porcelaine, et termine par un travail spécial sur les plus beaux produits de fabrique française. Un court chapitre est consacré aux grès. Dans l'appendice nous trouvons une liste de tous les céramistes dont l'auteur a cité les œuvres et, en fac-similé, un précieux catalogue des marques de fabrique et des monogrammes d'artistes.

Nous ne pouvons pas entrer dans l'examen détaillé de ce livre qui est déjà un résumé. Mais nous le signalons comme un guide sûr, bien fait, agréable à lire, parce que l'auteur a su y donner place à la biographie des céramistes les plus célèbres et aux anecdotes. Les dessins, dus à M. Schmidt, sont très finement exécutés. B.

BELLES-LETTRES

Petit Dictionnaire logique de la langue française, par Élie Blanc. Paris, Palmé, 1886, in-18 de CCXVIII p. et de 1716 colonnes. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un dictionnaire qui contrariera de vieilles habitudes, mais auquel on rendra justice quand on en aura bien compris le plan et l'usage. C'est un dictionnaire où les mots n'arrivent point dans l'ordre alphabétique, mais viennent se classer dans l'ordre des idées qu'ils servent à rendre. On rencontre d'abord, dans leur succession ordinaire, tous les vocables reconnus par l'Académie et un assez grand nombre d'autres, ils sont suivis chacun de l'indication d'une page où l'on trouve, plus loin, la définition du terme cherché qui là, est présenté dans ses rapports avec des expressions appartenant à la même espèce de choses ou de pensées. Le dictionnaire est divisé en seize livres, dans lesquels tous les mots sont classés suivant leur nature. Des hommes très compétents ont approuvé le système de M. Blanc. Son livre a paru excellent pour faciliter les études des jeunes gens et peut être utilement consulté par les écrivains : en effet, il est commode d'avoir sous sa main tout ce qui se rattache par des liens divers à un même sujet. Il paraît du reste que depuis des siècles les Chinois connaissent des livres méthodiques du même genre.

Du dictionnaire proprement dit, il n'y a, ce nous semble, qu'à faire l'éloge; mais nous aimons moins les deux dernières parties du livre. Ainsi, dans le dictionnaire historique, on peut signaler de graves

omissions. L'auteur est excusable d'avoir oublié les noms suivants, quoiqu'ils se trouvent dans le petit *Dictionnaire* de Larousse: d'Assoucy, de Bièvre, Defaucompret, d'Abrantès, Diamante, Federici, et une foule d'autres aussi secondaires. Mais, des mentions étaient bien dues à Dubartas, Gil Vicente, Ginguené, Hoffmanne l'auteur fantastique, Hoffmann le critique, Chamisso, Brentano, Juan de Mena, Fischart, Miss Edgeworth, Malet du Pan, Mariana, Donoso Cortez, Crescimbeni, Chiabrera, Collin d'Harleville, Baudelaire, Goerres, Rachel, Jasmin, J. Janin, Auguste Barbier, Laprade, Almeida Garrett, le poète portugais presque contemporain, Espronceda, Fernan Caballero, etc., etc... Et Manzoni dont on cherche en vain le nom!... Mêmes lacunes parmi les hommes appartenant spécialement à l'histoire. Vous cherchez Henri de Bourgogne, le fondateur de la monarchie portugaise, pas d'Henri de Bourgogne. Rien à peu près sur le Portugal, une ligne sur Pierre le Justicier, mais pas un mot sur Ignès de Castro... Rien non plus sur le brave roi Jean l'Aveugle, mort si glorieusement à Crécy... Que d'autres omissions nous ne signalons pas! Nous pourrions en relever aussi dans la partie géographique... Quelquefois les explications sont erronées. Berthe au grand pied n'appartient qu'aux chansons de geste et ne devrait pas être donnée pour la mère de Charlemagne... Pourquoi, sans crier gare, mêler ainsi des personnages imaginaires à des personnages réels? Cette confusion peut dérouter les jeunes gens qui consulteront le livre de M. Blanc. Ils croiront à Ogier le Danois, aux quatre fils Aymon, à Tristan, au roi Artus, au fidèle Amadis qui, du reste, ne fut pas chevalier de la Table ronde. Nous pensons que les deux dernières parties du dictionnaire devraient être refaites avec beaucoup plus d'étendue. Ce ne serait pas trop de consacrer un bon volume à l'histoire, à la biographie et à la géographie. TH. P.

Théâtre choisi de Molière. *Ire partie, comprenant le Misanthrope, l'Avare, les Femmes savantes, le Tartuffe.* Édition classique, avec notes, analyses, appréciations et questionnaires, par le P. A. SENGLER, de la Compagnie de Jésus. Lille, F. Lefort, 1886, in-12 de VI-483 p. — Prix : 4 fr.

« Les maîtres chrétiens, » dit le P. Sengler dans sa préface, « sont obligés d'expliquer à des enfants de quinze ans des pièces où la religion et la morale sont souvent peu respectées. Nous avons voulu les aider dans une tâche aussi difficile, en leur offrant un texte que les élèves liront avec moins de danger, en l'accompagnant surtout de notes et de jugements qui puissent servir de contre-poison à des maximes et à des spectacles que l'âge mûr lui-même ne saurait voir sans danger, ou entendre toujours sans péril. » Molière n'est pas, en cela, le seul coupable; et l'État l'est-il moins qui empoisonne, à dessein, des enfants de quinze ans? Le P. Sengler leur présente un antidote contre le

venin ministériel. De la vie de Molière, l'auteur donne une idée précise, avec un jugement calme. On sent, à la fois, sa haine pour le mal et sa bienveillance pour Molière.

Voici *le Misanthrope :* « La pièce, » dit le P. Sengler, « pèche par l'absence de personnage vraiment vertueux ; hommes et femmes, on ne voit partout que travers et méchancetés. » Le mot *travers* s'applique surtout à Alceste. Au fond, misanthrope, il ne l'est pas, et l'excès de sa vertu l'empêche d'être vertueux.

Après *le Misanthrope, l'Avare.* A cette question : « Y a-t-il rien à reprocher au sujet de cette comédie ? » l'élève formé par le P. Sengler réplique : « *L'Avare* a un défaut capital : le sujet est conçu et traité d'une façon trop sombre et trop tragique. » C'est l'exacte vérité.

Fénelon ne voulait pas de femmes savantes, ni J. de Maistre, ni Balzac (l'ancien), ni L. Veuillot, ni Molière. Le P. Sengler ne pense pas autrement ; il ajoute : « La verve satirique du poète a bien rempli son rôle ; la peinture des *Femmes savantes* est vive et dramatique. La pièce est animée généralement d'une gaieté franche et d'un comique de bon aloi. La structure est régulière, la poésie facile et élégante. » Mais pourquoi Chrysale est-il, comme Molière, un disciple trop aimable d'Épicure ?

Un mot seulement de la pièce de *Tartuffe.* Bourdaloue l'avait condamnée, et le P. Sengler pense comme Bourdaloue.

Voulons-nous, pour nos enfants, un texte de Molière proportionné à leur âge, qui leur serve à devenir bacheliers, sans être libres-penseurs ? Voulons-nous qu'ils aient un peu de goût pour les Lettres, moins de passion pour le cirque ? Donnons-leur le Molière du R. P. Sengler.

A. CHARAUX.

Pétrarque. Lettres sans titre, traduites pour la première fois par VICTOR DEVELAY. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1885, 2 vol. in-32 de 131 et 139 p. — Prix : 5 fr.

Pétrarque. Lettres à Rienzi, traduites pour la première fois par V. DEVELAY. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886, 2 vol. in 32 de XXVI-104 et 145 p. — Prix : 5 fr.

L'écrivain qui a le plus contribué au développement de la Renaissance, celui qu'on a si justement appelé « le premier homme moderne », François Pétrarque, n'est connu de la postérité que par un simple recueil de vers, admirable il est vrai, le *Canzoniere.* Cependant ce n'est point à cette minime partie de ses productions que l'auteur attachait le plus d'importance ; il se croyait bien d'autres titres à l'immortalité dans ses œuvres latines. Les œuvres latines de Pétrarque, ses traités de morale et d'histoire, ses lettres, etc., ont excité de son temps une admiration extrême, et comptent infiniment plus que le *Canzoniere* dans l'histoire intellectuelle de l'Occident. Mais on a cessé

de les lire ; les mauvais textes imprimés qu'on en a découragent la patience des travailleurs ; on ne trouverait pas aujourd'hui trente personnes, en Europe, qui aient lu le latin de Pétrarque. Les beautés de toute sorte n'y manquent pourtant pas, et au point de vue de l'étude des mœurs et des idées, on aurait difficilement une source de renseignements plus précieuse. C'est pour cela que le vaillant traducteur d'Erasme, M. V. Develay, n'a pas reculé devant les difficultés de la tâche et nous donne de temps en temps, en d'élégants petits volumes, les parties les plus intéressantes de l'œuvre de Pétrarque. Après avoir traduit *L'Afrique, Mon Secret, l'Épître à la Postérité, Les Lettres de Pétrarque à son frère,* etc., il s'attaque aujourd'hui à un recueil fameux, les *Epistolæ sine titulo.* Ce recueil comprend dix-neuf lettres sans suscription, dont quatre concernent le tribun Rienzi et sa tentative, à laquelle Pétrarque s'était associé de cœur ; les autres sont autant d'invectives contre la Cour d'Avignon, à laquelle Pétrarque, profondément Italien, ne pardonnait pas d'avoir abandonné Rome pour une terre française. Malgré sa foi profonde et son attachement sincère au Saint-Siège, Pétrarque a attaqué la papauté d'Avignon avec une audace incroyable, et ces satires nous offrent un tableau souvent très cru, et apparemment poussé au noir, des corruptions de la « Nouvelle Babylone ». On voit, dit justement M. Develay dans sa préface, « à quelle violence de langage peut s'élever, sous l'empire de la haine, l'âme la plus tendre et la plus aimante... Qu'aurait dit Pétrarque s'il eût pu lire dans l'avenir ; s'il eût vu, cent cinquante ans plus tard, le protestantisme reprendre pour son compte ses invectives contre la papauté, puiser comme lui à pleines mains dans l'Apocalypse et inscrire, non plus au front d'Avignon, mais sur la face de sa chère Rome, le nom de *Grande Babylone, mère des abominations*? » Malgré les défauts inhérents au genre du pamphlet, Pétrarque s'élève parfois à la plus haute éloquence, soit qu'il stigmatise avec toute la liberté évangélique les vices des grands et des mauvais prélats, soit qu'il s'adresse au peuple romain et qu'il l'adjure, au nom de sa gloire de vingt siècles, de demander justice pour son tribun emprisonné. — Les *Lettres à Rienzi* complètent les *Lettres sans titre ;* elles montrent l'enthousiasme que ressent Pétrarque, comme patriote et comme humaniste, pour la tentative du tribun de relever de sa ruine Rome abandonnée par ses pontifes et de la remettre à la tête de l'Italie. On le voit ensuite s'effrayer des excès de pouvoir commis par Rienzi, le rappeler à la modération et à la sagesse, jusqu'à l'heure où, désenchanté de ses espérances, il se retournera uniquement vers les papes, pour les supplier sans trêve de retourner à Rome et de rendre à la ville éternelle la sécurité et l'honneur.

La traduction de M. Develay est d'une lecture fort agréable, et l'in-

térêt des sujets fait qu'elle s'adresse à d'autres lecteurs qu'aux simples bibliophiles. Mais il n'est pas possible au public de se rendre un compte exact du mérite de certains de ses travaux sur Pétrarque. Il faut avoir lu soi-même une partie ou l'autre des œuvres latines pour savoir quelles difficultés elles présentent à la traduction : les anciens textes imprimés sont extrêmement défectueux ; il y a des fautes presque à chaque ligne ; quelquefois les corrections de ponctuation ou de lettres sont faciles, et la lecture est seulement retardée dans sa marche par ces embarras du chemin ; parfois aussi le sens est absolument incompréhensible. Il est donc presque impossible de lire certaines pages du texte, si l'on n'a pas sous la main quelques bons manuscrits. M. Develay s'est servi, on le voit, de ceux de la Bibliothèque nationale, et très souvent il suit les leçons qu'ils portent ou qu'ils permettent de retrouver. C'est une besogne préparatoire fort longue dont il a la modestie de ne point parler. Les érudits peuvent regretter que ces corrections ne soient pas indiquées à chaque passage ; mais les lecteurs doivent être reconnaissants à un travailleur qui se donne pour eux une peine si méritoire et si désintéressée.

P. N.

Œuvres posthumes de René Grousset. *Essais et poésies recueillis et publiés avec des notices,* par René Doumi et Pierre Imbart de la Tour. Paris, Hachette, 1886, gr. in-18 de LII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

René Grousset est mort à vingt-quatre ans, avant d'avoir eu le temps de se faire connaître. Deux amis publient ses œuvres, et présentent le jeune écrivain dans deux notices très intéressantes, où est racontée sa vie et apprécié son talent. Elle est fort touchante, la vie de ce normalien spirituel et distingué, qui commence par être un dilettante, amoureux de toutes les choses de l'art et de la poésie, indifférent à la morale et à la religion ; et qui peu à peu, lassé par les excès mêmes de l'esprit critique, se dégoûte de son scepticisme, et après une crise douloureuse se fait chrétien. Désormais, tout en conservant son esprit d'artiste, son goût éclectique de normalien, il a la foi ardente d'un mystique et l'enthousiasme d'un apôtre. Ces deux caractères se retrouvent dans son livre.

Poète, il écrit parfois de délicieuses fantaisies, comme *Polichinelle* ou *Jeunesses éternelles,* pièces légères et d'un rythme fort gracieux ; ou bien il met en vers charmants ses rêveries amoureuses de fiancé, et il a cette originalité, rare aujourd'hui, de chanter, au lieu des ardeurs violentes de la passion, la sérénité « paisible » d'un amour pur et chrétien.

Les vers de Grousset n'ont pas seulement l'élévation et le mouvement de la pensée : ils ont la correction et la force du style. On sent

l'œuvre d'un jeune homme, non pas d'un écolier ; et ils sont empreints d'une sincérité et d'une émotion qu'on trouve bien peu souvent dans les vers de nos Parnassiens. C'est de Laprade et de Brizeux qu'il procède.

Son œuvre de critique littéraire, à laquelle il tenait beaucoup moins pourtant, est plus importante, ou du moins plus volumineuse. Dans un travail d'une centaine de pages il étudie *la Société des libertins au XVIIe siècle.* Partant de Montaigne et de Charron, il montre leur popularité et leur influence au XVIIe siècle ; il analyse très finement les dangers du doute cartésien que tout le monde ne devait pas savoir, comme le maître, appliquer seulement aux questions spéculatives, mais qui pouvait s'attaquer quelque jour aux vérités morales et religieuses. Puis, à un autre point de vue, il étudie l'influence sur les esprits des agitations qui troublent encore le règne de Louis XIII ; de la Fronde, « explosion de l'esprit d'indépendance sous toutes ses « formes, épopée héroï-comique où il n'y eut que luttes mesquines, « ambitions étroites, galanteries mêlées au sang versé, intrigues d'al- « côve préparant des batailles, jouant avec des vies d'hommes : pas « d'idées, pas de scrupules, nul sentiment du juste. » — Enfin, la corruption italienne, qui pénètre de plus en plus en France, est pour beaucoup dans « ce libertinage de pensée et de conduite », qui grandit toujours pendant tout le XVIIe siècle, et qui aboutira aux scandales de la Régence et du règne de Louis XV.

On voit quel est l'intérêt historique et moral de ce travail composé et écrit avec un réel talent.

Un chapitre particulier sur *Saint-Évremond,* le plus spirituel des libertins, le précurseur inconscient de Voltaire, est un portrait bien vivant, avec beaucoup de détails piquants sur la vie de ce grand seigneur égoïste, sur la société anglaise et la cour de Charles II.

Des *Études homériques* les vingt-cinq pages consacrées à *Hélène* sont d'un critique habile à saisir les nuances subtiles de la morale antique, en même temps qu'à penser et à sentir comme les anciens. La belle *Hélène aux bras blancs* que tout le monde, en Grèce et à Troie, admire et chérit même, ne peut pas être et n'est pas coupable. Elle n'est qu'une victime, entraînée malgré elle par Vénus à l'adultère, pour le malheur de deux peuples ; et de là cette teinte de mélancolie répandue sur son noble visage et qui lui donne un charme de plus.

Un travail sur le *Panégyrique de Trajan par Pline le Jeune* rend justice à l'esprit délicat de ce littérateur raffiné, à son honnêteté aussi d'homme politique, mais blâme sévèrement sa vanité d'artiste et son afféterie de rhéteur.

Pour terminer le volume on a publié une partie de la correspondance de Grousset, et c'est là peut-être la meilleure, à coup sûr la plus

touchante partie de son œuvre. Gai, enjoué, malgré une certaine tristesse intime, Grousset raconte à ses amis ses impressions sur Rome et l'Italie où il passa deux ans. Point de descriptions pompeuses : il dit sans façon, dans un style charmant, sa manière de voir et de sentir, qui est bien personnelle et bien neuve. Sans doute il admire tout ce qu'à Rome, à Florence, à Naples ou en Sicile, il voit de beau : beaux monuments, beaux tableaux ou beaux sites. Mais il regrette « la campagne française, » Meudon, Fontainebleau : « Les lignes de montagne invariablement nobles, les oliviers, le ciel très bleu et l'air très limpide, tout cela ne me dit rien..... Oh! le pays où l'olivier ne fleurit pas! » Il aime la nature comme Maurice de Guérin ; il est tendre, bon, et chrétien comme lui. S'il parle littérature, il nous intéresse par sa compétence toujours modeste, par ses jugements toujours fins et délicats. S'il parle de lui-même, ouvrant son cœur à ses intimes, nous admirons la noblesse de cette âme d'élite, toute pleine de hautes pensées, ardente à communiquer aux autres ses convictions catholiques.

« Il faut croire! » fut le dernier mot qu'il prononça dans son agonie, voulant sans doute donner une leçon de courage à son père et à sa jeune femme en larmes. — Ce mot pourrait être la conclusion de son livre comme celle de sa vie. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

De Communi Asiæ provinciæ. *Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris,* par PAUL MONCEAUX, ancien membre de l'École d'Athènes. Paris, Thorin, 1885, in-8 de 131 p. — Prix : 4 fr.

Si les Romains ont eu la gloire de devenir les maîtres du monde, cette conquête ne fait pas moins d'honneur à leur génie politique qu'à leur supériorité militaire. De là l'intérêt qui s'attache pour nous aux moyens qu'ils ont employés pour faire régner la « paix romaine » pendant tant de siècles de l'Orient à l'Occident. L'un des plus efficaces consistait à substituer aux anciens groupements ethnographiques une organisation nouvelle habilement calculée pour assurer la prépondérance du vainqueur sans faire sentir trop lourdement sa domination.

Nous en avons une preuve frappante dans cette « confédération asiatique » dont M. Monceaux nous retrace l'histoire. Fondée par Octave devenu empereur avec le dessein d'étendre à l'Asie mineure tout entière le double culte d'Auguste et de Rome, elle aboutit à faire de ce peuple amolli l'adorateur d'un Tibère et d'un Néron aussi bien que d'un Hadrien et d'un Antonin. La direction en était confiée à un grand prêtre, investi des fonctions les plus hautes et des titres les plus magnifiques, disposant de revenus considérables, et chargé, sous le

titre d'*Asiarque*, de présider tous les cinq ans des jeux nationaux, renouvelés de ceux d'Olympie, si célèbres dans les fastes helléniques. Une si haute dignité était l'objet de telles ambitions qu'on se la disputait par la brigue, l'intrigue et même la violence.

Les délégués de la confédération, réunis en assemblée solennelle, étaient les intermédiaires désignés entre Rome et ses sujets d'Asie : mais les prérogatives dont ils jouissaient paraissent avoir eu surtout un caractère honorifique. Ce qui est certain, c'est qu'à dater du règne de Septime Sévère, ce lien un peu factice tend à se relâcher, puis à se rompre : chaque province revendique son autonomie, chaque ville importante aspire au rôle de métropole. Jullien, dans son désir de ressusciter le paganisme expirant, mit tout en œuvre pour faire revivre les pompes religieuses de cette organisation en pleine décadence : ses efforts furent infructueux.

L'Asie proconsulaire ayant été le premier théâtre du grand mouvement chrétien, M. Monceaux s'est demandé si quelques traits de la vaste association dont il a fait le sujet de sa thèse ne se retrouveraient pas dans la constitution des chrétientés naissantes. Ajoutons toutefois qu'il se montre en général aussi prudent et aussi réservé dans ses conjectures qu'habile à tirer parti de tous les documents, récits historiques, monuments épigraphiques, textes de lois et décisions de jurisconsultes.

C. Huit.

Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte, par l'abbé J. B. Pardiac, chanoine d'honneur. Paris, Périsse frères (Bourgner-Colas, successeur), 1886, in-8 de xvi-655 p. — Prix : 10 fr.

L'origine de ce livre est assez naïvement racontée à la première page de la préface. « Enfant d'un pays où les feux de Saint-Jean sont une tradition de tous les hameaux, nous cherchions, dès nos plus jeunes ans, à comprendre la raison de cet usage. Chaque année le même problème se présentait à nous toujours insoluble, mais toujours attrayant. Cet épanouissement des grands et des petits, des jeunes et des vieux, cette allégresse à jour fixe, cette flamme bénite par le prêtre, ces neuf tours par un peuple en prière, tout cela nous émouvait et nous intriguait... » Et ainsi du reste. De là, peu à peu, une « vraie montagne de matériaux glanés pendant plus de vingt ans. »

Nous avons cité ce passage, parce qu'il nous a semblé caractériser assez bien le volume de M. Pardiac. « Vraie montagne » en effet, où les documents de tout genre sont accumulés : la science et la légende, l'art et la piété, etc. La main qui avait religieusement « glané » tous ces détails en l'honneur de saint Jean-Baptiste n'a pas eu le courage d'en sacrifier un seul : de là certaines longueurs, parfois un manque de goût et de critique, à côté de traits fort intéressants.

Ainsi l'auteur attache trop d'importance aux révélations de Marie d'Agréda et de Catherine Emmerich pour résoudre des questions d'exégèse. D'autre part, nous l'approuvons pleinement quand il relève les erreurs historiques des peintres qui représentent saint Zacharie avec les attributs du souverain Pontificat, qui placent saint Joseph auprès de la sainte Vierge à la scène de la Visitation, etc.

La première moitié du volume (p. 1-338) raconte avec un luxe prodigieux de détails la vie du Précurseur; la seconde (p. 339-652) est consacrée à l'histoire de son culte (le nom, les fêtes, les reliques, les feux si célèbres, etc.). Nous préférons de beaucoup cette dernière, car le vrai talent de M. Pardiac nous paraît être celui d'un savant archéologue. L'exécution typographique est excellente; les gravures, qui sont du reste en petit nombre, n'offrent qu'une utilité assez médiocre.

J. Bruneau.

Guerres de religion. Le Capitaine Merle, *baron de Lagorce, gentilhomme du roi de Navarre et ses descendants,* avec lettres et documents inédits de Henry, roi de Navarre; de Henry, prince de Condé; de François, duc d'Alençon et d'Anjou (1574-1582); de Henry, duc de Rohan (1622-1628); lettres patentes de Henry III, de Henry IV, de Louis XIII, par le comte A. de Pontbriant. Paris, A. Picard, 1886, gr. in-8 de 306 p. — Prix : 7 fr.

M. de Pontbriant rappelle, dans son Introduction, que c'est le caractère des luttes civiles d'être archarnées et implacables, qu'il ne faut donc pas s'étonner si le capitaine Merle, mêlé à ces ardentes luttes, n'y apporta pas des sentiments d'humanité et de générosité que personne n'y apportait. Mais si le baron de Lagorce fit la guerre avec la rigueur que déployaient ses contemporains, son biographe regarde comme un devoir de repousser tout d'abord les légendes qui le représentent comme un bandit à la tête d'une troupe de brigands, commettant de sang-froid les plus terribles cruautés. M. de Pontbriant nie, contre l'auteur de l'*Histoire des guerres religieuses en Auvergne,* feu Imberdis, lequel s'est servi sans la moindre critique de documents suspects, que Merle, après les combats, ait commis ou toléré des actes de cruauté, et il oppose aux partiales exagérations dont Imberdis a été la dupe, la relation de la prise du Malzieu écrite par un adversaire, le notaire Chantal, où l'on voit le capitaine faisant écarteler un de ses soldats pour avoir usé de violence sur une jeune fille. Complétant la réhabilitation d'un guerrier trop calomnié, M. de Pontbriant cite les témoignages d'estime qu'il obtint de la part de Condé, du roi de Navarre, qui l'admit au nombre des gentilshommes de sa chambre (1578) et dont il reçut le titre d'ami, et il ajoute avec raison que si Merle eût été un vil aventurier, un chef de bandits, le comte de Montréal n'eût pas donné sa fille au fils d'un homme déshonoré.

La biographie de Mathieu de Merle est très bien faite; elle est à la fois très exacte, très vivante, très émouvante. Mathieu naquit à Uzès en 1548; il était fils d'Anthoine de Merle, écuyer, et de Marguerite de Virgile. Il débuta dans la carrière des armes en 1568 et servit sous les ordres de Jacques de Crussol, baron d'Acier. M. de Pontbriant, utilisant surtout le recueil du marquis d'Aubais et l'*Histoire générale du Languedoc,* suit son héros dans toutes les expéditions auxquelles il prit part. Il nous le montre ensuite gouverneur du château de Peyre (près de Marvejols, dans le Gévaudan), enlevant, pendant la nuit du 17 novembre 1573, une petite place voisine, le Malzieu, devenant successivement gouverneur du Malzieu, de Marvejols, d'Issoire, ville dont il s'était emparé par escalade (25 octobre 1575), se mariant à Roffiac (20 octobre 1576) avec Françoise d'Auzolles, fille de Guyot d'Auzolles, seigneur de Serre, prenant en quelques minutes — c'était surtout l'homme des coups de mains — Ambert, place aux confins de l'Auvergne et du Forez (nuit du 15 février 1577), prenant encore (nuit du 24 décembre 1579) la ville de Mende, puis les châteaux de Quézac, de Bédonès, etc., enfin mourant, âgé de 35 ans, au château de Salavas, avant la fin de janvier 1584, laissant deux enfants, un fils, Héroil de Merle, baron de Lagorce, qui fut tué par ses vassaux en mars 1622, et une fille, Marie de Merle, qui épousa Louis de Barjac, seigneur de Vals. M. de Pontbriant dit, au sujet de la mort prématurée du capitaine Merle (p. 183) : « En considérant ce qu'il avait accompli pendant quatorze années de sa jeunesse, on peut se demander ce qu'il aurait fait encore, alors qu'étant dans la force de l'âge, il avait acquis réputation, expérience, confiance de ses coreligionnaires et surtout l'estime de Henry de Navarre; et ce qu'il serait devenu si, atteignant les limites moyennes de la vie, il avait pu suivre la fortune de ce prince devenu Henri IV? »

A la suite du récit des exploits du capitaine Merle, M. de Pontbriant a publié (p. 189-304) des *lettres et documents* d'un grand intérêt. Ces pièces, presque toutes tirées de ses propres archives, portent la signature de J. de Saint-Chamond, de H. de Montmorency, du duc d'Alençon (8 lettres), de Henri, roi de Navarre (16 lettres), du vicomte de Turenne (4 lettres), de Henry de Bourbon, prince de Condé (24 lettres), de Merle, de Chavagnac; de Gaspard de Coligny, seigneur de Chatillon, de Louis XIII, du duc de Rohan (9 lettres), etc. Mentionnons quelques autres pièces telles que : *Relation de la prise du Malzieu,* par M. Chantal, notaire (extraite des Archives de la Lozère); *Enquestes et procès verbaux sur la prinse de la ville d'Ambert par Merle et Chavaignac, chefs de factions de la religion prétendue refformée* (collection de M. A. Vernière, avocat à Brioude); *Relation du combat de Vagnas* (1703), extrait du manuscrit de Jacques de Beauvoir (collection de l'auteur). Ajoutons que le volume est enrichi d'une carte où l'on peut suivre avec la plus

grande facilité les opérations du hardi capitaine dont M. de Pontbriant a si bien rétabli la mémoire. T. DE L.

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, par la comtesse D'ARMAILLÉ. Paris, Perrin, 1886, in-12 de v-512 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une belle et attachante figure que celle de Madame Élisabeth, et nous concevons qu'elle ait séduit bien des historiens. Après le Cte Ferrand, après Mme Guinard, après M. de Beaucourt, après M. de Beauchesne, voici Mme la comtesse d'Armaillé, bien connue du monde savant par ses études sur Marie Leckzinska, Catherine de Bourbon, Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, qui vient à son tour rendre hommage à la sainte et héroïque sœur de Louis XVI. Existence pleine de contrastes qui forment comme la trilogie de ce livre : Versailles, les Tuileries, le Temple, le bonheur, l'épreuve et le martyre, mais pleine d'unité aussi, car il y a un lien magique qui retient ensemble toutes les parties si différentes de cette vie : l'amour de Dieu et du prochain. Ce qui plaît à Madame Élisabeth à Versailles, ce n'est pas le luxe et la représentation de la cour, c'est la société de ses amies, et comme l'isolement au milieu de cette foule ; à vrai dire, ce n'est pas Versailles, c'est Montreuil, où les journées s'écoulent entre les soins de son petit domaine, les travaux d'aiguille, les exercices de piété, les œuvres de charité, la conversation ou la correspondance avec les préférées de son cœur, Mmes de Raigecourt et de Bombelles. Temps charmant mais trop passager. Bientôt l'épreuve commence. Les journées d'octobre ramènent violemment la cour à Paris ; Madame Élisabeth suit son frère et prend dès lors la résolution de ne plus le quitter. Vainement ses amies partent pour l'émigration ; ses tantes elles-mêmes, auxquelles elle est très attachée, quittent la France et insistent pour qu'elle aille avec elles chercher un pays où l'on puisse pratiquer en paix le catholicisme ; cet appel même à sa piété ne l'ébranle pas. Le devoir pour elle est près de Louis XVI : elle y reste ; et elle y reste jusqu'au bout. Elle est à Saint-Cloud, elle est à Varennes, elle est au 20 juin, elle est au 10 août, elle est au Temple.

Mais cette vie est bien connue ; il faut en relire les détails dans le beau livre de Mme la comtesse d'Armaillé. Il y a une correspondance de la princesse qui est comme un journal de sa vie jusqu'au 10 août ; correspondance, a dit un critique célèbre, « du caractère le plus naturel, le plus accentué, le plus vif. » Ce journal sert de guide à l'auteur dans la plus grande partie de son récit. Après le 10 août, ce sont les Mémoires de Hue, de Cléry, et surtout les incomparables souvenirs de celle qui fut jusqu'à la fin la compagne de Madame Élisabeth, Madame Royale. Et tout se suit avec un intérêt puissant et poignant, dans une narration simple, précise, sans prétention et sans phrases, qui captive par sa simplicité même, où les larmes jaillissent du sujet tout naturellement.

Sunt lacrymæ rerum; jamais ce mot du poète ne s'est mieux appliqué qu'à cette vie de Madame Élisabeth. Mais ce ne sont pas des larmes de douleur seulement, ce sont aussi des larmes d'édification et d'espérance; et nous ne pouvons que nous associer au vœu formulé par Mme la comtesse d'Armaillé, en finissant, « que l'Église catholique, en vénérant la mémoire de la pieuse princesse, lui élève un jour un monument impérissable, comme à l'une des saintes protectrices de la France. »

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La Question d'enseignement en 1789 d'après les cahiers, par l'abbé E. ALLAIN. Paris, Laurens, 1886, in-18 j. de VII-360 p. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Allain s'est voué avec succès à l'étude des documents relatifs à l'état de l'enseignement en France avant 1789, et il a largement contribué au mouvement qui, dans ces dernières années, s'est produit contre l'école soutenant le triomphe de l'ignorance avant la Révolution. Il a déjà démontré la vitalité et la diffusion générale de l'instruction primaire pendant les trois derniers siècles de la vieille monarchie : il a dit la vérité sur l'œuvre scolaire de la Révolution. Aujourd'hui, M. l'abbé Allain fait connaître les vœux, émis dans les cahiers de 89, au sujet de la réforme et de l'organisation de l'éducation nationale. Il a dépouillé la collection de ces cahiers et en a extrait tous les vœux sur ce sujet en les classant selon leur origine par ordre alphabétique de bailliage. Puis il a dressé le tableau des questions d'enseignement traitées dans les cahiers : enfin il a étudié les solutions diverses votées par les trois Ordres. Ce travail a permis à M. l'abbé Allain de déterminer avec précision l'état de l'opinion en 1789 sur une multitude de problèmes, qui n'ont encore aujourd'hui rien perdu de leur actualité. Et l'auteur est amené à cette conclusion : « Toutes les idées pratiques, justes et généreuses appliquées dans notre siècle par les gouvernements réguliers qui ont dû refaire de toutes pièces l'instruction publique après la crise violente où s'est effondrée la vieille société française, sont des idées d'ancien régime. Elles n'ont pas été découvertes et formulées pour la première fois par les Assemblées de la Révolution; elles ont été émises en 1789 par le clergé, par cette noblesse qui devaient si vaillamment soutenir l'effort de la persécution, par cette bourgeoisie éclairée, modérée en même temps que libérale, qui avait fait dans les Assemblées provinciales l'apprentissage de la vie politique. » On est véritablement frappé de l'intelligence des hommes qui formaient l'immense majorité des Assemblées électorales à ces derniers jours de l'ancien régime. Mais aussi on est presque indigné de constater la fausseté des appréciations formulées sur eux par les écrivains de l'École révolutionnaire, qui nous les montrent plongés dans

une honteuse ignorance. Tout au contraire, cette masse électorale était au plus haut degré préoccupée des intérêts intellectuels du pays, soucieuse de développer son outillage scientifique, ardemment désireuse de mettre l'instruction à la portée de tous. Voilà ce qui ressort du travail de M. l'abbé Allain : il a fait une œuvre de justice, une œuvre éminemment utile. Et comme il a raison quand il écrit : « Qu'on rapproche des cahiers de 89 les professions de foi déclamatoires de tant de candidats heureux, réclamant à grand renfort de phrases l'universelle diffusion de la science, l'instruction intégrale, et qu'on prononce en conscience! »

AM. DE B.

Le Clergé français réfugié en Angleterre, par F. X. PLASSE, chanoine titulaire de l'insigne cathédrale de Clermont, correspondant de l'Académie royale d'Espagne. Paris, V. Palmé, 1886, 2 vol. in-8 de XXXII-392 et 444 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

S'il est un livre consciencieux et vrai, c'est assurément celui-là. L'auteur n'a reculé devant aucun sacrifice pour le rendre aussi exact qu'une œuvre humaine peut l'être. Il en avait conçu la pensée dans un premier voyage en Angleterre, en 1864; pendant 22 ans il a recueilli les documents et contrôlé les faits. Il apprit l'anglais, traversa huit fois la Manche et alla chercher dans les secrétariats des évêchés anglais, particulièrement à celui de Westminster, dans les archives des chapelles et des établissements français, dans les procès-verbaux et les actes de ces fondations, dans la bibliothèque du Musée britannique, au Record-Office, dans les provinces même, les éléments de son travail. Il ne se contenta pas de cela : soucieux de l'exactitude jusqu'au scrupule, il voulut visiter les lieux témoins des souffrances et de l'héroïsme des exilés; il fit plus : il se fit photographe et emporta de tous ces lieux mémorables des vues dont les reproductions ornent aujourd'hui ses deux volumes. Il consulta les revues et journaux anglais de l'époque, et en France les archives de la Seine-Inférieure, du Puy-de-Dôme, du Calvados, etc. Fait dans de telles conditions, qui pourrait douter que son récit ne soit un récit absolument fidèle ?

Ce fut un magnifique mouvement que le mouvement de charité qui accueillit en Angleterre les prêtres français exilés pour la foi. Ce mouvement eut un précurseur et un organisateur, Mgr de la Marche, évêque de Saint-Pol de Léon, qui, grâce à sa haute autorité, au respect qui l'entourait, aux grandes relations qu'il avait dans le Royaume-Uni, grâce aussi à sa prudence, à son esprit pratique et à son grand cœur, réussit à former, tant à Londres que dans les provinces, des comités de secours aux proscrits. Il fut singulièrement aidé dans cette noble tâche par de généreux Anglais, hommes d'État ou simples particuliers, grands seigneurs ou bourgeois, prêtres ou laïques, Mgr Douglas, vicaire apostolique de Londres, le marquis de Buckingham, le comte Fitzwilliam, John Wilmot, lord Sheffield, et surtout l'éloquent

orateur Edmond Burke, qui fonda une maison d'éducation pour les jeunes émigrés; par d'admirables femmes aussi comme Mme Silburn, et par de dévoués prêtres français, comme les abbés Carron, Bouret, Martin, de Franous, etc. Des souscriptions publiques furent ouvertes, le gouvernement royal lui-même n'hésita pas à allouer des secours considérables; de vastes locaux, des châteaux royaux, comme celui de Charles II à Winchester, furent mis à la disposition des confesseurs de la foi qui purent y pratiquer, avec plus d'économie et aussi d'édification, la vie en commun. A chaque révolution nouvelle, après le vote de la Constitution civile d'abord, après le 10 août, après le 18 fructidor, de nouveaux courants ecclésiastiques venaient aborder aux côtes d'Angleterre, et toujours on les recevait avec la même bonté, on pourvoyait à leurs besoins avec le même empressement. Il y eut quelques tentatives de rentrées en France, notamment après le 9 thermidor et au commencement du Directoire, mais de nouvelles violences des gouvernants refoulaient à l'étranger le flot qui se dirigeait vers la France, et ce ne fut qu'après le Concordat que la masse des exilés put rentrer définitivement dans sa patrie.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y ait eu en Angleterre aucune opposition à cette immigration de prêtres catholiques. Les préjugés protestants étaient vivaces encore et se traduisirent par des articles de journaux, par les satires du poète Mathias, par le sentiment populaire surexcité par la récente insurrection de Londres. Mais le bon sens et la fermeté britanniques vinrent à bout de tous ces obstacles, et la source des secours aux proscrits, quoi qu'on ait pu dire et faire pour la tarir, coula jusqu'à la fin. Nous ne pouvons entrer dans les détails; on les trouvera aussi circonstanciés et aussi précis que possible dans le beau livre de M. Plasse, qui est comme le livre d'or de la générosité des Anglais et de la fidélité du clergé français. L'Angleterre a d'ailleurs reçu déjà et reçoit tous les jours sa récompense; c'est depuis ce séjour des prêtres français dans la Grande-Bretagne, où ils s'abstinrent cependant prudemment de toute propagande intempestive, c'est depuis cette époque qu'a commencé dans la nation anglaise cet admirable retour à la foi, qui a permis, dans ce pays protestant, le rétablissement de la hiérarchie catholique. M. l'abbé Plasse consacre un dernier chapitre à ce mouvement si consolant, qui s'accentue chaque année, et il salue en terminant, avec le cardinal Manning « la vision de l'Angleterre redevenue catholique. » Quand cette vision se réalisera-t-elle? Il serait impossible de le dire. Faudra-t-il quelque proscription nouvelle du clergé fidèle sur le continent? Cette proscription, hélas, n'a aujourd'hui rien d'impossible; mais, ce qui est certain, c'est que, si elle arrive, les expulsés retrouveront, de l'autre côté de la Manche, le même généreux accueil qu'en 1792.

M. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs du feu duc de Broglie (1785-1870). Tomes II et III. Paris, Calmann-Lévy, 1886, 2 vol. in-8 de 495 et 426 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

J'ai commencé la lecture de cet ouvrage avec joie, dans l'espérance d'y rencontrer, de la part de cet esprit distingué qui fut le duc de Broglie, un retour sur lui-même, sur les événements auxquels il prit part, et par conséquent ces aveux, le dirai-je, ces regrets qui honorent la sincérité en montrant qu'on a eu la lumière et qu'on était digne de la recevoir. Je l'ai terminée avec tristesse, car, à part deux circonstances dont je parlerai tout à l'heure, j'ai retrouvé dans ce livre les passions d'un autre âge : ce sont les préjugés, les injustices et les colères d'il y a soixante ans, exprimés souvent en un style demi-railleur qui marque le suprême dédain. Je n'hésite pas à le dire, je regrette cette publication. Dans cent ans elle aurait donné à l'histoire du passé des renseignements très utiles sur les idées et sentiments du parti politique auquel M. de Broglie était attaché et dont il fut un des principaux personnages; à présent elle ne peut qu'altérer le jugement à porter sur une époque qui nous touche encore de trop près pour n'avoir pas sur notre temps et notre avenir une influence fâcheuse.

M. le duc de Broglie a fait deux aveux qui l'honorent : « Je regarde notre conduite en ce qui touche le maintien de la loi des élections et par suite le renversement du ministère Richelieu (en 1819) comme une faute capitale; » et il déclare les libéraux « inexcusables de sacrifier le ministère Richelieu au maintien de la loi des élections. » En 1829 il déclare avoir « concouru, par un sot mouvement d'amour-propre blessé, à séparer du ministère nouveau le parti doctrinaire; de là, dit-il, peut-être la chute de ce ministère, notre dernière ancre de salut, de là peut-être enfin la révolution de Juillet. C'est la plus grande faute que nous ayons eu à nous reprocher. »

Il faut louer l'auteur d'avoir reconnu en ces circonstances son erreur et l'erreur de ses amis; mais hors ces deux points il n'a modifié en rien ses idées. C'est le doctrinaire de la Restauration, toujours hanté par les mêmes fantômes. « De 1822 à 1827, dit-il, tous les efforts des gens de bien et de bon sens (naturellement il se range parmi eux) ont eu pour but de résister à l'ascendant croissant de la contre-révolution. » Le concordat de 1817 est à ses yeux « une œuvre de pure contre-révolution. » Lorsque le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* parut, il « suscita, dit-il, une grande indignation et une admiration non moins grande : il va sans dire que j'étais du nombre des indignés. » M. de Broglie était lié avec les chefs du parti révolutionnaire, qui avaient les mains dans tous les complots contre la Restauration ; or il n'a aucune parole de blâme sur leurs agissements. Mme de Broglie, dont on nous donne souvent le journal, écrit au jour le jour par elle-même, trouve que « M. d'Argenson fait bien tout ce qu'il fait. » « M. d'Argenson est

toujours parfait, bon, aimable; » M. de Lafayette, M. Manuel, etc., paraissent sans reproche : « la gauche est injustement attaquée dans les meilleurs de ses chefs. » M. de Serre, rapproché de la gauche, obtient tous les éloges; M. de Serre, ramené vers la droite par la crainte de la révolution, mérite tous les blâmes, et, à « sa chute, » M. de Broglie rompt avec lui. Le nom de M. de Villèle ne se rencontre pas sous la plume de l'auteur sans qu'il accable de son dédain cet homme éminent : il l'accuse d'avoir « à peu près laissé égorger le pauvre général Ramel; » il montre ce « vieux routier » s'enfonçant « d'un cran de plus dans le bourbier; » il parle des « iniquités de son ministère » qu'il « était juste d'attaquer à fond, lorsqu'il nous entraînait à reculons mais rapidement vers la contre-révolution. » Quant à M. Capelle, le futur ministre de 1830, c'est « le valet, l'homme à tout faire de M. le comte d'Artois, l'âme damnée de cette camarilla d'intrigants qui disposaient du comte d'Artois. » M. de Corbière est « le compère de M. de Villèle, ou, si l'on veut, son âme damnée... » Je m'arrête, car je regrette de rencontrer de telles paroles sous la plume du duc de Broglie et je suis attristé d'avoir l'obligation de les relever.

M. de Broglie, lui-même nous le déclare, était philosophe et n'avait aucune connaissance de la Religion et des devoirs qu'elle impose. Élevé en ces temps où la Religion n'était plus enseignée, il n'a point senti le regret de ne point pratiquer ses lois; au contraire, il en semblait fier : triste fierté qui a été le malheur de notre temps.

M. de Broglie ne semble point avoir eu sur la révolution de Juillet ces doutes et ces repentirs qui honoreront à jamais M. Guizot; car, a dit ce dernier, « cette révolution ne fut ni constitutionnelle, ni nécessaire, » et l'avènement d'Henri V avec la régence eût été « la solution la plus constitutionnelle et aussi la plus politique. » M. de Broglie, plus passionné apparemment, ne trouve au contraire rien à regretter dans cette catastrophe, qui scinda en deux le parti conservateur.

Il y a évidemment dans ces *Souvenirs* des faits curieux, des appréciations justes, présentés avec une désinvolture de véritable grand seigneur. On y appréciera les opinions et les projets de la partie la plus intelligente du parti doctrinaire, dont le concours eût pu être si précieux si des préventions injustes et des amitiés aveugles n'étaient venues tout gâter. M. le duc de Broglie aurait dû y résister, car il était un caractère, et à ce titre il doit être honoré. Puisse l'expérience, à présent acquise, réunir sincèrement dans la vérité et la justice ceux que des malentendus ont à une autre époque si déplorablement divisés!

H. DE L'E.

Le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle, par Mgr Namèche, recteur émérite de l'Université de Louvain. Louvain, Fonteyn, 1885-1886, 4 vol. in-8 de x-423, 514, 425 et 382 p. — Prix : 4 fr. le vol.

L'ouvrage de Mgr Namèche offre moins des recherches nouvelles, des documents inédits, que le résultat des travaux entrepris jusqu'à ce jour et un emploi judicieux des documents parus. De nombreuses et longues citations, prises à différents auteurs, font connaître la manière de voir et de juger d'un chacun. On entend successivement Strada, Moke, MM. de Gerlache, Gachard, Juste, Kervyn de Lettenhove, Groen van Prinsterer, etc. Le sujet est traité avec beaucoup de développements — car le quatrième volume s'arrête à l'année 1575 — afin de laisser aux personnages et aux époques diverses la vie et la couleur qui en font tout l'intérêt, afin d'exposer aussi la filiation et les résultats des faits historiques. C'est donc un très bon ouvrage.

Généralement les historiens de cette époque donnent toutes leurs louanges aux insurgés qui seuls, dit-on, ont défendu les droits du peuple et ses libertés. Pour eux, Guillaume le Taciturne est, comme dit Schiller, l'ange tutélaire de la liberté, et le parti du prince d'Orange est le parti national et modéré. On regarde comme une honte et une lâcheté cette transaction qui finit par faire rentrer une partie des Pays-Bas sous un roi catholique, transaction sans laquelle il n'y aurait plus de Belgique depuis la Réforme. Ces jugements ne sont pas acceptés ici parce qu'ils ne sont pas conformes aux faits. Le règne de Philippe II fut pour la Belgique une époque de calamité, cela est vrai, mais à qui la faute? Aux justes réclamations des seigneurs en faveur des libertés du pays se joignirent les tentatives révolutionnaires des prédicants calvinistes. Ce furent eux, guidés par Louis de Nassau, qui activèrent le mouvement. Les jugements portés à cette occasion sur Philippe II sont inspirés par les idées du dix-neuvième siècle : au seizième, une condescendance eût été une abdication. On ne combattait pas pour obtenir une égale liberté, mais pour la domination. Les protestants voulaient exterminer les catholiques et ils le prouvèrent. Les catholiques, mis sur la défensive, durent repousser les protestants. Défendre la religion, c'était, dit M. de Gerlache approuvé par Mgr Namèche, défendre l'État et la société. Sans doute, le supplice des comtes d'Egmont et de Hornes fut impolitique, mais il n'est pas prouvé qu'il fut injuste, et ainsi peut-on dire de la plupart des faits reprochés à Philippe II. Mais ceux qui reprochèrent le plus aux Espagnols la rigoureuse application des édits se placèrent eux-mêmes au-dessus de toutes les lois. Voilà, comme dit très bien Mgr Namèche, ce qu'il est bon de rappeler, comme il le fait effectivement, et alors on se convainct que « jamais le conseil des Troubles, institué par le duc d'Albe, ne viola si audacieusement que les comités protestants les privilèges du pays

et les formes de la justice ». On a toujours à la bouche le massacre de la Saint-Barthélemy dont les catholiques ne sont pas responsables, car il fut l'œuvre personnelle de Catherine de Médicis, mais on garde le silence sur les atrocités commises par les protestants. Voilà à quoi on ne pense pas, parce que la passion conduit et aveugle, parce que surtout on ne veut jamais se reporter au temps où les faits ont eu lieu, et on les juge avec les idées qui ont cours au dix-neuvième siècle, différentes de celles admises par tout le monde au seizième.

Mgr Namèche expose parfaitement les faits; il donne les opinions contraires qui se sont formées à leur sujet et il appuie son sentiment. Il est pour Philippe II, non pour toutes ses mesures, mais pour les principes qu'il défend. Il est pour les catholiques qui, tout en réclamant aussi les libertés du pays, défendent leur religion. Il est contre les sectaires qui, pour détruire la religion catholique, pillent les églises, massacrent les prêtres et veulent soumettre le pays au joug de Guillaume d'Orange. H. DE L'E.

Vita di Francesco V, duca di Modena (1819-1875), par le comte T. BAYARD DE VOLO. Tome IV. Appendice. Modena, tip. de l'Imm. Concezione, 1885, in-8 de 711 p.

Le comte Bayard de Volo nous donne un volume d'appendice à la *Vita di Francesco V,* duc de Modène, ce prince chrétien, antirévolutionnaire, qui fut le beau-frère de M. le comte de Chambord. Cet appendice comprend : 1° une série de biographies de 97 hommes remarquables, ayant vécu à Modène à l'époque de François IV et de François V; 2° des éclaircissements sur divers passages des trois précédents volumes, contenant des documents la plupart inédits; 3° un *index* général par ordre alphabétique, qui rend les recherches très commodes. Les biographies font connaître les hommes de ce pays et de ce temps; parmi les éclaircissements j'en citerai quelques-uns : la note qui venge François IV de l'accusation répétée, même par Cantu, que, complice de la conspiration de Menotti pour se faire nommer roi d'Italie, ce prince abandonna ensuite son agent par crainte de l'Autriche; plusieurs lettres de Charles-Albert, le roi de Piémont, montrent la versatilité de ce prince, mélange d'orgueil autocratique et de méticuleuse faiblesse. Une lettre de lui du 11 novembre 1833 au duc François IV est curieuse. Un plan pour la réunion de toutes les sociétés italiennes sous le titre de fédération italienne de la jeune Italie, date de 1845. Son but est de réunir les différentes opinions politiques pour les faire servir à délivrer l'Italie de l'esclavage (style de ces révolutionnaires) et à la régénération de la patrie; un mémoire sur les derniers défenseurs de la légitimité dans le duché de Modène en 1799 contre les Français est une page d'histoire qui relate des faits

intéressants; la déclaration moyennant laquelle François V consentait à être représenté au traité de Zurich en 1859, montre la fermeté de ce prince qui n'a jamais faibli devant la révolution ou populaire ou portant la couronne; une lettre de François V à Mgr Dardi, du 15 septembre 1860, exprime le désir de mettre ses troupes à la disposition du Pape, mais fait part des difficultés qui se rencontrent, etc. On voit par ces quelques exemples l'importance de ce volume. L'auteur, ancien représentant du duc à la Cour d'Autriche, est resté fidèle à sa mémoire. Comme le prince, il a en horreur la Révolution, et il le montre à chaque page; mais qu'y a-t-il de commun entre ce sentiment et celui qui fait approuver l'opinion exprimée après la mort de M. le comte de Chambord sur une nouvelle légitimité dans la branche des Bourbons d'Espagne? C'est à tout le moins un hors-d'œuvre inutile.

H. DE L'E.

La Russie politique et sociale, par TIKHOMIROV. Paris, Giraud et Cie, 1886, in-8 de IV-560 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quelle est cette Russie dont l'auteur veut nous entretenir? Car ce nom s'emploie en sens divers. Il signifie la nation russe proprement dite, et il s'applique aussi à l'Empire des Tsars tout entier, c'est-à-dire à l'ensemble des peuples les plus divers qui le compose. En ouvrant le volume, on voit aussitôt qu'il a pour objet la Russie prise dans le sens strict du mot, puisque le premier livre porte ce titre : *L'Empire russe et la Russie,* et que le second traite de la *Russie russe* (*sic*) laquelle forme pour ainsi dire le noyau de l'immense empire. Le but de l'auteur étant de faire connaître l'organisme politique et social de la Russie proprement dite, il convenait de ne pas en détacher entièrement les éléments hétérogènes, d'autant plus que les pays où ceux-ci dominent, forment du côté de l'ouest, du midi et de l'est, les frontières de l'empire et lui servent d'encadrement. Aussi, le volume s'ouvre-t-il par un aperçu très rapide et forcément superficiel, sur les provinces limitrophes. En général, l'auteur aime les couleurs noires; il en met partout à profusion. Son pessimisme a quelque chose de systématique, et s'étend presque à toutes les faces de l'état actuel de Russie. Il ne voit que despotisme sans frein, que manque absolu de sûreté personnelle, négation des droits de citoyen. Son livre en donne à chaque page des preuves irrécusables, et laisse percer les doctrines socialistes, qui peuvent servir au lecteur de fil d'Ariane.

En retraçant le caractère national des « Russiens » (blancs, grands et petits), qui forment ce qu'il appelle la *Russie russe,* M. Tikhomirov se plaît à représenter le petit Russien comme un profond démocrate, un champion d'égalité, jaloux de son indépendance individuelle et plus encore de ses intérêts personnels. Le grand Russe n'est pas moins

démocrate ; il ne peut se représenter une vie en dehors du « mir » (de la commune) ; les idées de salut public, de volonté du peuple, pénètrent son être entier, et prennent chez lui la forme du devoir (p. 74). Les Cosaques sont traités à part, non parce qu'ils ont une nationalité distincte, mais grâce à leur organisation intérieure, qui fait de chacune de leurs armées une énorme commune se gouvernant par elle-même, possédant des terres en commun, exploitant des industries également en commun, jouissant d'une autonomie assez large (p. 83). A vrai dire, leur place était ailleurs, parmi les diverses classes de la société, dont traitent les deux livres suivants; de même que les *Allemands* et les *Juifs* auraient dû être rangés parmi les nationalités allogènes plutôt qu'à la suite des races russes. La distribution des matières, en général, laisse à désirer. Ni les Allemands ni les Israélites n'inspirent à notre auteur de la sympathie : les premiers parce qu'ils forment une classe de privilégiés; les seconds comme étant hostiles aux intérêts du peuple russe.

Les classes sociales, avons-nous dit, font le sujet des livres troisième et quatrième; le peuple y a le pas sur le clergé; la noblesse et la bourgeoisie, et des considérations sur le *mir* défraient le troisième livre presque entier. On devait s'y attendre. L'auteur se trouve ici dans son élément; le *mir* n'est-il pas « *l'unique asile de la liberté* »? aussi se complaît-il à en exposer les origines, l'organisation, les progrès, le contraste frappant avec le système politique du pays. Il discute avec ceux qui attribuent les progrès du régime communal à l'influence du servage, et les explique par le mouvement de colonisation, par l'histoire guerrière de la Russie et par les conditions du travail national exclusivement agricole. A propos du peuple, il fait paraître ici sur la scène les rascolniks ou sectaires, qu'il dit être la partie la plus développée, se distinguant par leur moralité, leur sobriété et leur activité intellectuelle (p. 149). Le jugement porté sur eux paraît tout à fait élogieux en comparaison de la sentence prononcée contre l'église officielle; celle-ci est présentée comme étant condamnée à la captivité de Babylone, privée de toute indépendance, assujettie au pouvoir civil, déchirée par les discordes continuelles entre le clergé noir et blanc, c'est-à-dire entre les moines où se recrutent tous les hiérarques et les prêtres séculiers, impuissant à exercer une influence morale sur les classes instruites de la société, de plus en plus indifférentes en matière de religion, aussi bien que sur le peuple, qui préfère à l'église officielle l'enseignement des sectes. Ceux des nobles qui, adoptant les idées libérales, se dévouent à la défense des intérêts du peuple, de l'autonomie locale, de l'inamovibilité des tribunaux, de la liberté de la presse, en un mot, des principes constitutionnels — ont toutes les sympathies de notre auteur, tandis que les défen-

seurs de l'ancien régime sont comparés aux derniers mohicans de la classe noble en délire (p. 201).

La Russie économique, littéraire et politique, fournit la matière des trois derniers livres. La question agraire forme le point culminant auquel convergent toutes les données relatives aux richesses naturelles du pays, à l'agriculture, aux finances de l'État, à la situation matérielle du peuple et à la propriété foncière. M. Tikhomirov se déclare naturellement pour la possession foncière en commun, pour le partage noir, ce rêve d'or des paysans qui espèrent obtenir chacun un lot de terre.

Mais arrivons aux pages consacrées au « mouvement des esprits » (p. 265-375) ou plutôt de ce qui porte le nom singulier d'*Intelliguentia*. Ce terme, aujourd'hui fort à la mode, s'applique tantôt aux classes éclairées de la société, tantôt au parti libéral, aux libres penseurs, tantôt aux révolutionnaires, aux démocrates. Dispersée dans toutes les classes, l'*intelliguentia* semble composer une classe particulière ; partout son rôle est purement révolutionnaire, partout elle pose en première ligne les droits du peuple et de l'individu (p. 275). « Instinctivement, lisons-nous ailleurs, chaque Russe est un peu révolutionnaire. La constitution politique (de la Russie) pèse si absurdement sur tous, que chacun sent s'accumuler en soi une énorme quantité de mécontentement personnel, occasionné par toutes sortes d'atteintes, d'injustices, d'oppressions (p. 404). » L'histoire du mouvement des esprits revient donc au développement de l'idée démocratique ou révolutionnaire, c'est à ce point de vue qu'y sont envisagés et appréciés les auteurs contemporains, parmi lesquels figure au premier rang Gleb Ouspenski ! dont la spécialité est de peindre la vie et les mœurs du peuple ; tandis que les écrivains comme Alexis Tolstoï et Maïkof ne sont que des *derniers Mohikans* de la poésie du passé, qui ne comprennent rien à la vie actuelle ! (p. 366).

La littérature socialiste, que M. Tikhomirov semble connaître à fond, n'a pas été oubliée. On peut y lire l'éloge de Bacounine, Lavrov, Tkatchev, chefs de socialisme qu'ils ont tâché de faire prévaloir par des actes plus encore que par des écrits. A son tour M. Lavrov comblait d'éloges l'auteur de la *Russie souterraine,* imprimée en italien, sous le pseudonyme de *Stepniak,* et le rédacteur de la *Volonté du peuple,* qu'on dit être le même personnage que M. Tikhomirov. Le dernier livre contient l'histoire générale du mouvement *nihiliste* et terroriste du dernier règne, absolument comme *La Russia sotterranea* précédée de la préface de Lavrov, faisait le panégyrique des principaux agents de ces conspirations infernales.

Nous venons de mentionner le *nihilisme.* Notre auteur en veut à M. Leroy-Beaulieu d'avoir employé ce mot dans son remarquable ouvrage

sur l'*Empire des Tsars;* il s'efforce en vain de prouver que ce terme n'a plus de sens, qu'il doit être proscrit de toute étude sérieuse sur la Russie, et de fait il ne lui donne pas de place dans la suite de son livre.

Ce qui précède donne une idée de l'ouvrage de M. Tikhomirov et de l'esprit dans lequel il a été composé. Le sujet que l'auteur s'est proposé de traiter est trop vaste pour qu'il lui fût possible de l'approfondir dans un seul volume ; il eût pu le mieux remplir en restreignant l'élément anecdotique et légendaire. Le livre entier eût beaucoup gagné à être écrit sans le parti pris d'envisager toutes choses, en Russie, à un point de vue trop exclusif et conséquemment faux.

J. MARTINOV.

Vie du cardinal Dechamps, *de la Congrégation du T.-S. Rédempteur, archevêque de Malines et primat de Belgique*, par le P. HENRI SAINTRAIN, de la même congrégation. Paris, Leipzig, Tournai, V. H. Casterman, in-8 de 347 p. — Prix : 4 fr.

Victor-Auguste-Isidore Dechamps naquit le 6 décembre 1810 et rendit son âme à Dieu le 29 septembre 1883. Il était ainsi dans la soixante-treizième année de son âge, la quarante-septième de sa profession religieuse, la dix-huitième de son élévation à l'épiscopat et la huitième de sa promotion à la dignité de cardinal. Il fut l'un des Pères du concile du Vatican et l'un des plus remarqués ; mais longtemps avant ces grandes assises de l'Église catholique, il s'était signalé par ses écrits, ses prédications et les œuvres importantes qu'il avait accomplies comme religieux rédemptoriste, comme évêque de Namur, comme archevêque de Malines et comme cardinal. Victor Dechamps n'éprouva jamais aucune hésitation sur sa vocation. L'état ecclésiastique, et bientôt la vie religieuse dans l'Ordre encore jeune des Rédemptoristes, lui parut la voie dans laquelle le Ciel l'appelait, et sa correspondance fut aussi prompte que complète. Il eut bientôt l'occasion de signaler son zèle en prêchant pour le grand Jubilé de Liège : dès lors aussi il publia deux opuscules. Sa réputation comme orateur, sa position comme supérieur de son Ordre en Belgique le mirent en rapport avec une foule de personnages distingués. Elles l'obligèrent à faire trois fois les voyages de Rome en un petit nombre d'années. Dans un cinquième voyage, il obtint d'être déchargé de la supériorité. En 1852 il avait eu de la peine à éviter l'épiscopat, en 1865 on voulut le nommer recteur de l'Université catholique de Louvain ; il l'évita encore, mais il lui fallut céder lorsque le Souverain Pontife le nomma évêque de Namur. L'époque était difficile, car les faux libéraux commençaient à l'emporter en Belgique, et pour commencer, ils supprimaient la liberté de l'enseignement chrétien. Le nouveau prélat traita la question dans son premier mandement, annonçant de suite quelle serait sa ligne de conduite

durant toute sa carrière. Nul ne fut plus ferme que lui pour soutenir les libertés sacrées de l'Église en général et spécialement celles concernant l'instruction des enfants. Là est le point capital. Dans plusieurs de ses discours et de ses écrits, l'évêque de Namur fit ressortir avec force cette vérité, et plût à Dieu qu'à l'heure présente tous les catholiques de France fussent pénétrés des principes développés alors par l'éloquent prélat ! Il n'y a pas deux manières de voir permises sur des points qui touchent aux devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne. Voilà pourquoi Mgr Dechamps montra une ardeur si constante et une fermeté à toute épreuve durant cette lutte. La Providence montra qu'elle approuvait cette conduite en le plaçant dans un poste où il pouvait jouir de plus d'influence : elle l'éleva sur le siège primatial de la Belgique. Il n'y avait pas longtemps qu'il était archevêque lorsqu'il eut l'occasion de manifester son dévouement au Saint-Siège en réfutant les écrits signés ou anonymes qui partaient de l'évêché d'Orléans à propos du concile du Vatican. Cette polémique dura deux ans environ, et l'archevêque de Malines ne connut pas un jour de repos durant tout ce temps. Toujours ferme dans les principes les plus sûrs, il n'eut pas toujours le temps d'examiner si tous les textes qu'il alléguait résistaient à l'épreuve d'une critique exacte. Après le concile, dans lequel il jouit d'une autorité justifiée, il ne tarda pas à être décoré de la pourpre. Cet honneur il le reçut avec le respect qu'il mérite puisqu'il tient essentiellement à la hiérarchie sacrée, mais aussi avec l'humilité d'un religieux rempli de l'esprit de son état.

Le R. P. Henri Saintrain a composé un livre d'une vérité saisissante. La simplicité pleine de bon goût de son récit laisse voir partout dans le savant cardinal le religieux scrupuleux à conserver le désir de la perfection de l'état qu'il a choisi et qui est pour lui le plus précieux des titres.

Dom Paul Piolin.

Histoire de l'imprimerie en Agenais, depuis l'origine jusqu'à nos jours, par Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, officier d'Académie. Ouvrage honoré d'une souscription du Conseil général de Lot-et-Garonne. Paris, A. Picard ; Agen, Michel et Médan, 1886, grand in-8 de 169 p., tiré à 150 exemplaires. — Prix : 5 fr.

M. Jules Andrieu, en préparant la *Bibliographie générale de l'Agenais,* dont le premier volume est sous presse et paraîtra prochainement, a réuni, chemin faisant, de nombreuses données sur l'histoire de l'imprimerie dans la région aujourd'hui représentée par le département de Lot-et-Garonne. L'importance de ces matériaux l'a décidé à les utiliser dans une publication spéciale, et nous devons nous en réjouir, car la monographie dont nous venons rendre compte est une des plus solides et des meilleures que nous ayons eu le plaisir d'exa-

miner. L'auteur, dans son épître dédicatoire à M. Faugère-Dubourg, bibliothécaire du ministère de l'intérieur, a parlé de la *constance* et de l'*activité* de ses recherches. Tous ses lecteurs reconnaîtront, en effet, que rarement érudit a moins épargné sa peine. Aussi l'ouvrage ne laisse-t-il presque rien à désirer, et, si l'on y trouve quelques lacunes, c'est qu'elles étaient inévitables, rien ne permettant de les combler.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres, intitulés : *L'Imprimerie en France, l'Imprimerie agenaise au XVIe siècle, au XVIIe, au XVIIIe, au XIXe*. A la suite de ces substantiels chapitres viennent des *Notes additionnelles,* la *Chronologie des imprimeurs et des libraires d'Agenais,* enfin un riche *Index alphabétiqué des noms de personnes et de lieux.*

Le volume renferme une infinité de renseignements curieux. Indiquons notamment ce qui regarde : le premier livre imprimé à Agen, par Antoine Reboulh (*Michaelis Verini disticha de moribus. Aginni,* 1542, in-8) ; le recueil fameux sorti des mains du même imprimeur et formé de poésies italiennes composées par le futur évêque d'Agen, Matteo Bandello, en l'honneur de Lucrèce de Gonzague (*Canti XI composti del Bandello,* etc. Agen, 1545, très petit in-4°) ; une sorte d'almanach ignoré de Brunet (*Vraye prognostication nouvelle, composée par maistre Claude Fabri, médecin et astrophile,* etc. (Agen, Arnauld Villote, 1552, petit in-8) ; le *Discours du siège mis par les Huguenots devant le passage d'Agen, au mois de juillet 1589,* attribué à tort par le *Manuel du libraire*, à l'imprimeur Pierre Barilhard et qui, à notre humble avis, n'est autre chose qu'un poème d'Antoine de la Pujade ; l'ouvrage rarissime et inconnu à la plupart des bibliographes, d'Imbert Alere, juge d'Appeaulx pour le roi de Navarre, à Nérac, imprimé dans cette ville par G. Gilbert, en 1549 ; *la Statue de Nabuchodonosor,* par le P. Paul Robert (Agen, R. Fumadères, 1625, in-16) ; ouvrage non mentionné dans la dernière édition de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* ; le *Ballet à sept entrées* (Agen, J. Gayau, 1645, in-4), plaquette au sujet de laquelle M. Andrieu fournit des détails piquants sur une fête donnée à Agen, par le duc d'Épernon, en l'honneur de son amie Anne de Maurès, dont le nom de guerre était Nanon de Lartigue ; *les Sept saints tutélaires de l'Agenais*, par le R. P. Germain Cortade (Agen, J. Gayau, 1654). A propos de ce bouquin, M. Andrieu rappelle que, dans une notice sur *le P. Cortade* (1881), nous avons supposé que le pieux écrivain est originaire du Languedoc, et il ajoute qu'il serait tenté, avec M. Léonce Couture, de l'attribuer plutôt à l'Agenais. Une communication toute récente d'un excellent chercheur, M. A. Communay, nous permet de déclarer que nous avions tort tous les trois : d'après un document des archives départementales de la Gironde, le prédicateur augustin serait né dans la ville d'Oléron (Basses-Pyrénées).

Mentionnons encore, parmi les pages les plus intéressantes du volume, celles qui sont consacrées aux œuvres en vers gascons de François de Cortète, seigneur de Prades, et de Guillaume Delprat; à un traité manuscrit de magie, de sorcellerie, contenant *force imprécations diaboliques,* saisi par les consuls d'Agen chez un libraire de cette ville, sur la plainte du P. Antonin Sabré, futur supérieur de l'ermitage d'Agen et mêlé aux polémiques relatives au fanatique sectaire Jean Labadie, analysées de main de maître en ce moment même dans la *Revue de Gascogne* par le savant et spirituel écrivain qui se fait appeler A. de Lantenay. Mais n'en avons-nous pas dit assez pour que bien d'autres encore que « les bibliophiles agenais » recherchent un travail formant à la fois l'introduction et le supplément à cette *Bibliographie générale de l'Agenais,* qui sera une des publications les plus précieuses dont la littérature méridionale aura jamais été l'objet?

T. DE L.

Les Femmes bibliophiles de France, *XVI•, XVII• et XVIII• siècles,* par ERN. QUENTIN BAUCHART. Paris, Damatiene Morgand, 1886, 2 vol. gr. in-8 de 446 et 476 p. — Prix: 60 fr.

Voici un bel ouvrage, publié avec luxe, dont la place est marquée dans les bibliothèques des amateurs les plus raffinés, en même temps qu'il fournit au lecteur de précieuses indications. Il est difficile de mieux réussir à donner la solution du problème qui consiste à combiner l'utile avec l'agréable.

M. Quentin Bauchart, dans une trop courte préface, dit que le titre adopté par lui n'est pas parfaitement exact. Y a-t-il eu, parmi les dames dont les noms servent de titres aux chapitres du livre, beaucoup de femmes véritablement bibliophiles? Ont-elles, toutes, recherché avec passion les livres rares ou précieux, les éditions bonnes et correctes? — Quelques-unes, certainement. Le plus grand nombre a réuni soit les ouvrages dont le sujet plaisait davantage, soit ceux qui, de par la vogue du moment, devaient se trouver sur la table ou avoir leur place dans la bibliothèque. Mais ces dames aimaient à leur donner des reliures qui rappelaient leurs possesseurs et encourageaient, sans compter, un art alors florissant. C'est être vraiment bibliophile que d'aimer assez les livres pour les faire habiller avec luxe: malgré l'auteur, je maintiens que le titre est très bon. Je ne crois pas que, parmi ces grandes dames, on trouvât personne de cette classe de bibeloteurs que l'on a vus, depuis, acheter, vendre et échanger des livres comme de simples objets de curiosité avec lesquels on peut réaliser des bénéfices. Ils ouvrent peu les livres, mais ils connaissent leur valeur commerciale. Ceux-ci ne sont pas des bibliophiles, pas même des bibliomanes, mais de simples négociants sans patentes.

M. Quentin Bauchart commence par la régente Louise de France (1476-1532) et finit avec Charlotte Corday; il fait connaître, pendant cette période, plus de cent vingt dames qui ont aimé le livre ou possédé une bibliothèque; des gravures nombreuses, intercalées dans le texte, reproduisent les armoiries et les devises ou chiffres ; de belles planches donnent une idée exacte de reliures qui sont les joyaux de collections publiques ou particulières.

Dans des notes biographiques rédigées avec une grande sobriété l'auteur résume les principaux faits qui caractérisent la vie de chacune des dames bibliophiles. Parfois, il aborde des questions qui ont un intérêt général. Je citerai, par exemple, les arguments nouveaux qu'il fournit au sujet du chiffre du roi Henri II; les personnes qui s'en sont occupées, Ch. Lenormant, Henri Martin, Vatout, Paulin Paris, ont été chacun trop exclusif dans leurs opinions; les uns dans ce chiffre ne voulaient voir que H. D., initiales du roi et de Diane de Poitiers; les autres tenaient pour Henri II et Catherine de Médicis. Il semble qu'il y a lieu de regarder attentivement les monogrammes qui se ressemblent singulièrement, mais dans lesquels le C ou le D sont bien distincts.

Les recherches patientes et multipliées de M. Quentin Bauchart lui ont fourni les moyens de retrouver une foule de livres ayant appartenu aux dames dont il nous entretient. Il donne pour ceux-ci les détails les plus précis, au point de vue bibliographique, ainsi que l'indication de leurs possesseurs actuels; lorsqu'il a la bonne chance de rencontrer un ancien catalogue inédit, il le reproduit. Il est évident que ce curieux inventaire est loin d'être complet ; il y a encore nombre de livres enfouis dans des bibliothèques non explorées. A la fin du second volume nous remarquons un appendice assez copieux, formé probablement par suite d'indications recueillies depuis le commencement de l'impression. Mais, tel qu'il est, l'ouvrage est très considérable; il peut servir de guide sûr aux bibliophiles qui seront certainement tentés de glaner encore dans ce champ dont la moisson est faite.

A. DE BARTHÉLEMY.

BULLETIN

Protestation d'un citoyen contre le projet de loi sur l'enseignement primaire, par C. RÉMONT. Paris, Comité de défense religieuse, 1886, in-18 de 36 p. — Prix : 5 fr. les 100 exemplaires.

L'auteur de cette courte brochure a mis très nettement en lumière les principes exposés par M. Goblet dans son discours sur l'enseignement primaire, prononcé il y a quelques mois au Sénat. On a chassé de France les congrégations religieuses, on a brisé les crucifix de nos écoles, et cependant l'œuvre de destruction n'a pas été trouvée complète. Les *États de situation de l'enseignement primaire pour l'année scolaire 1883-84* établissent que les

Frères et les Sœurs dirigent encore 1,231 écoles publiques de garçons, 8,346 écoles publiques de filles, 871 écoles publiques mixtes et 1,837 écoles maternelles publiques, ce qui revient à dire que 12,000 communes de France environ s'étaient permis de protester contre la laïcisation à outrance. Mais M. Goblet n'a pu souffrir cet état de choses : « Les maîtres congréganistes, a-t-il dit, ne sont pas capables de donner l'enseignement comme nous l'entendons. » Voilà qui est clair : les familles ne doivent pas instruire leurs enfants d'après leurs principes, mais comme « l'entend » le gouvernement; d'où le projet de loi de M. Goblet prescrivant la laïcisation absolue des écoles publiques dans un délai de cinq ans. M. C. Rémont montre clairement que cette loi méconnaît les droits des familles et des communes, qui sont réduites à l'impuissance, détruit la neutralité de l'école, où l'on n'enseignera plus que l'irréligion d'État, et ruine l'enseignement libre. Nous voudrions que cette brochure fût très répandue, surtout dans les classes laborieuses, qui ne peuvent pas, la plupart du temps, aller chercher au loin un enseignement de leur choix, afin de bien faire comprendre aux pères de famille les devoirs qui leur incombent en présence des attaques dirigées contre leurs droits les plus sacrés. A. V.

L'Année financière (*quatrième année*). *Histoire des événements financiers de 1885,* par L. Reynaud. Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-12 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce petit volume indique exactement ce qu'il contient; c'est bien l'histoire financière de l'année 1885; nous y passons en revue d'abord les finances publiques, l'élaboration du budget et la recherche laborieuse de cet équilibre, tant de fois promis, — puis les chemins de fer, les produits de l'année et la situation des Compagnies, — les principales sociétés de crédit, le Crédit foncier, le gaz, les Compagnies de mines, le Creusot, Suez, Panama, les Compagnies d'assurances, etc. Le livre se termine par plusieurs documents statistiques relatifs au commerce et à la navigation; il a surtout le caractère d'un ouvrage technique; il contient néanmoins, sur les finances publiques en particulier, des renseignements intéressants pour tous, et d'ailleurs quel est, à notre époque, et avec la composition actuelle des fortunes, celui qui peut rester tout à fait étranger au mouvement des valeurs mobilières?

La Propriété, *constitution, estimation, administration,* par F. Convert, professeur d'économie rurale à l'École d'agriculture de Montpellier. Paris, Guillaumin, 1885, in-12 de 400 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume contient le résumé de toutes les questions qui peuvent intéresser l'historien, l'économiste et l'agriculteur en ce qui concerne la propriété foncière : les formes diverses de la propriété dans l'histoire, la valeur comparée des terres, des prés, des vignes et des bois; la grande et la petite propriété; la question de la rente, du produit net et du revenu de la terre; enfin les divers modes d'exploitation et l'examen de ce système du métayage, autant admiré par les uns que décrié par les autres. Sans doute c'est peu de 400 pages pour exposer et discuter tant de questions dont une seule a suffi à défrayer plus d'un volume; il n'est pas sans utilité de trouver ainsi clairement résumées tant de matières auxquelles nul ne pourra trouver, soit qu'il en considère le côté scientifique ou l'utilité pratique, que l'intérêt fait défaut.

Dogma e senso comune, *considerazioni a riguardo di un recente avvenimento scientifico,* esposte da G. Botta. Savone, 1885, in-8 de 86 p.

Le dogme que M. Botta met en lutte avec le sens commun n'est pas le dogme religieux, mais bien ce qu'il appelle le dogme scientifique; le « récent événement » est le passage de Vénus sur le disque solaire. Un fait constaté dans l'observation a été attribué à l'atmosphère de la planète; M. B., qui l'avait prédit, paraît-il, y trouve la confirmation d'une théorie d'après laquelle la lumière et la chaleur que reçoit la terre ne viendraient pas directement du soleil, mais se produiraient dans l'atmosphère même de notre planète, par le travail de l'attraction solaire. Il se fonde sur ce prétendu principe de thermodynamique, « récemment démontré », que toute action de force est accompagnée d'un développement de chaleur. Conséquence : la rotation terrestre étant produite par des forces, doit être accompagnée d'une production de chaleur proportionnelle. A peine est-il besoin de faire observer que c'est exactement le contraire qui a lieu; c'est lorsqu'elles produisent un mouvement sensible que les forces ne produisent pas de chaleur.

La seule conclusion à tirer du travail, d'ailleurs très diffus, de M. Botta, c'est que les dogmes ont du bon quand on sait les comprendre, et qu'il ne suffit pas de les attaquer pour avoir le droit de se dire le représentant du bon sens. E. V.

La Photographie des débutants, par Léon Vidal. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-18 de viii-151 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage est, dans la pensée de son auteur, une introduction à son *Manuel du Touriste photographe,* dont le *Polybiblion* a donné une analyse dernièrement (t. XLVI, p. 514). Les débutants y trouveront une description très complète de l'excellent procédé au gélatino-bromure d'argent, le plus pratique et le seul employé par les amateurs, toujours plus nombreux, de l'art photographique. L'auteur laisse de côté la partie théorique de la photographie, ainsi que tout ce qui concerne la préparation des plaques sensibles, mais il s'attache tout spécialement à démontrer l'importance de la détermination de la sensibilité relative des plaques sensibles au moyen du sensitomètre ; son choix des appareils nécessaires à un commençant est très judicieux, et ses conseils sur les diverses opérations pour obtenir un bon cliché négatif, montrent l'homme d'expérience qui, après avoir étudié les divers procédés plus ou moins en vogue, en arrive à simplifier les formules usitées, souvent si gênantes dans la pratique. Malgré cela, il y a cependant encore dans cet ouvrage, fait pour les *débutants,* beaucoup de renseignements dont ils ne pourront tirer un profit quelconque que longtemps après leurs *débuts.* Nous leur conseillons de ne pas s'attarder trop longtemps à la lecture des chap. vi et viii, qui nous paraissent écrits surtout pour des spécialistes. En résumé, les débutants trouveront dans cet ouvrage la simplification de beaucoup d'anciennes *théories,* mais peut-être un peu trop de *théorie* pour tout ce qui se rattache aux découvertes dans l'*industrie* photographique. Ch. d'A.

La Photographie instantanée, par Albert Londe. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-18 j. de vii-147 p. — Prix : 2 fr. 75.

Le titre même de cet ouvrage indique qu'il n'est pas fait pour le débutant ; et « cependant, chose bizarre, c'est toujours par la photographie instantanée que veut commencer le débutant. » Mais il sera d'une grande utilité

pour ceux qui, après avoir pratiqué quelque temps la photographie, veulent s'initier aux perfectionnements qui permettent les reproductions instantanées. L'auteur a sérieusement approfondi la question au point de vue théorique comme au point de vue pratique. La rapidité plus ou moins grande des objectifs et surtout des obturateurs a fait l'objet d'une étude spéciale qui éclairera certains amateurs capables de se laisser séduire par les réclames. M. Londe dit, en effet, qu'il n'a jamais mesuré d'obturateur donnant une rapidité plus grande que 1/176 de seconde, et encore n'a-t-il pu obtenir avec cette vitesse extrême que des silhouettes à l'endroit des grandes lumières. L'appareil qui donne le centième de seconde n'est pas un appareil commun, et il permet de faire tout ce que l'on veut, sauf quelques cas exceptionnels. Nous conseillons de lire la méthode éminemment pratique de l'auteur, pour avoir le rapport de sensibilité des glaces les unes par rapport aux autres, son procédé très simple de développement à l'acide pyrogallique, et les détails très intéressants sur le temps *utile* de pose par opposition au temps *total* qu'indique chaque obturateur, ainsi que ses conseils pour l'achat de cet instrument qui doit être avant tout un instrument de précision. La photographie instantanée est destinée à prendre une nouvelle extension, et viendra sans doute le temps où l'on ne fera plus que de l'instantanéité. — L'ouvrage de M. Londe est donc très actuel et traite avec compétence ce sujet intéressant. Quoi de plus captivant, en effet, que de pouvoir reproduire les scènes animées qui se passent sous nos yeux et fixer des choses pour ainsi dire insaisissables ? « C'est une mine inépuisable où l'amateur, s'il est tant soit peu artiste, pourra faire une ample moisson. »

CH. D'A.

Strambotti Sonetti dell' Altissimo, per cura di RODOLFO RENIER. Torino, Societa bibliofila, 1886, in-8 de XLVII-75 p. — Prix : 4 fr. 50. (Tiré à CCL exemplaires.)

Depuis plusieurs années déjà, M. Rodolphe Renier tâche à faire revivre les vieux poètes italiens, célèbres jadis, oubliés aujourd'hui.

Cette fois, il réédite les sonnets et pièces amoureuses du troubadour Christophe Le Florentin. Quand parurent ces poésies, l'engouement fut tel qu'on salua leur auteur du titre d'*altissimo poeta*. Les temps sont changés et aussi le goût. Ces improvisations que l'on trouvait faciles, vives et légères, semblent aujourd'hui laborieuses et lourdes. L'affectation et l'afféterie y vont de pair avec l'emphase. Je ne dis rien des interminables énumérations, elles sont parfois risibles. Quant à la langue elle-même, ce n'est plus la belle langue de Florence que parle le poète. Les vers chargés d'archaïsmes, de mots et de tours inusités, sont plus difficiles à lire que ceux de Dante, qui pourtant est de deux siècles plus ancien. Il y a çà et là de jolies pièces. Les meilleures sont gâtées par les *concetti* ou les antithèses forcées. Lisez par exemple le morceau qui commence par ce vers :

Chi aspetta rose al più frigido gielo.

ou encore le sonnet XIV, imité du *Sic non Vobis*, cela est bien tourné et d'habile façon, mais... *desinit in piscem*. Ajoutons que trop souvent, par la crudité de son langage, le poète choque la décence. L'éditeur ne surfait point son héros. Il dit quelque part dans sa préface que cette publication aura pour principal avantage d'ajouter une page à l'histoire du mauvais goût dans la littérature italienne. Avouons que c'est un assez mince résultat.

J. V.

Le Régiment de la Calotte, par LÉON HENNET, avec quatre gravures et fac-similé. Paris, librairie des Bibliophiles, gr. in-18 de XVI-255 p. — Prix : 5 fr.

Tout le monde a entendu parler du régiment de la Calotte, mais on ne sait pas trop ce qu'était ce régiment. Si l'on ouvre le *Dictionnaire* de Littré, on trouve que le régiment de la Calotte était une Société de beaux esprits du XVIIe et du XVIIIe siècle. La définition est vague. M. Léon Hennet a eu la bonne idée d'écrire l'histoire complète de cette Société qui, née d'une plaisanterie, se donna, sous un masque facétieux, la mission de corriger les travers et de satiriser les ridicules. Une calotte de plomb était l'insigne de ce nouvel ordre; il s'empressait d'agréger tous ceux qui, par leurs vices, leurs travers, leur conduite, semblaient dignes d'entrer dans ce régiment si nombreux qu'Aimon, son général, à Louis XIV lui demandant en riant s'il ne ferait jamais défiler ses troupes, répondit : « Sire, il ne se trouverait personne pour les voir passer. » Nul n'échappait aux satires connues sous le nom de calotines : noblesse, clergé, magistrature, académiciens, gens de lettres, savants, tout le monde fut en butte aux traits mordants de cette association étrange qu'au bout d'une quarantaine d'années finit par tuer un franc parler par trop démuselé. C'est un curieux petit chapitre d'histoire que M. Hennet a écrit en rassemblant, sur un sujet peu connu, une immense quantité de documents de toute espèce.

Quelques petites observations : nous ne voyons pas trop pourquoi, p. VII de sa préface, M. Hennet attaque le pouvoir temporel qui n'a rien à voir avec le régiment de la Calotte. P. 9, *un courrier partit annoncer...* la grammaire a droit de s'offusquer de cette tournure de phrase. Même page : *En France tout finit par des chansons,* a dit Mazarin. Ce n'est pas Mazarin qui a dit cela, c'est Beaumarchais, à la fin du *Mariage de Figaro.* P. 66, il y a une soutane qui devient une tête de turc, puis un bouc émissaire qui recevait les coups et y prêtait le flanc. Trop d'images discordantes. P. 92, *de suite,* au lieu de tout de suite, dont le sens est fort différent. Ce volume orné de gravures, tiré à petit nombre, a été imprimé avec le soin qui préside à toutes les publications de MM. Jouaust et Sigaux.

TH. P.

Causeries littéraires et historiques, par JULES JANIN. 32 illustrations par Bertall, Lix, Marin, Wattier, etc. Paris, Delagrave, 1884, in-8 de 298 p. — Prix : 2 fr. 90.

Les causeries qui composent ce livre sont au nombre de cinq : *Molière, Le bon Rollin, Daniel de Foë, La fin du Grand Siècle et du Grand Roi, Madame de Maintenon.* Sujets très divers, comme on le voit, et traités d'une main charmante et légère. On connaît du reste la manière de Jules Janin, dont les chroniques étincelantes produisaient l'effet d'un feu d'artifice, dont plus d'une fois les étoiles ne s'éteignent pas. Il s'élève aussi de belles et bonnes gerbes de ce livre, et des fusées en sortent, rapides et vives, laissant derrière elles un sillage lumineux, qui ne s'enfonce peut-être pas bien loin dans le ciel, mais y répand des clartés gaies, douces et charmantes. La notice sur Molière est presque excellente : peut-être aurions-nous voulu voir accentuer un peu plus certaines réserves commandées par maintes tendances du grand comique, mais en somme l'auteur est loin de tout approuver, et les mauvaises passions qui s'autorisent quelquefois du grand nom de Molière ne pourront certainement se flatter d'avoir le brillant critique pour complice. Les autres notices sont très intéressantes et vraiment bien choisies pour la jeu-

nesse: Rollin, ce sage éducateur et cet illustre maître, dont l'œuvre historique, littéraire, pédagogique, est l'objet d'une très complète analyse; Daniel de Foë, l'auteur du livre si aimé de la jeunesse et dont la vie est bien faite par conséquent pour l'intéresser; le duc de Bourgogne, qui est le héros, peut-être un peu trop célèbre, de la quatrième notice, et dont l'exemple peut montrer comment se transforme un mauvais caractère sous l'influence d'une bonne éducation et d'un bon maître; Madame de Maintenon enfin, cette grande éducatrice, dont la mémoire tant calomniée ailleurs, est traitée ici avec impartialité et justice. Ce livre convient donc très bien aux jeunes gens et aux jeunes filles qui, arrivés au terme de leurs études historiques et littéraires, auront plaisir à approfondir quelques sujets qu'ils n'ont guère fait qu'effleurer. C'est à eux et à elles que ce livre nous paraît surtout convenir.

Quelques erreurs y pourraient être signalées, mais sans grande importance dans un livre qui n'a pas de prétention à l'érudition; les lecteurs n'auront pas de peine à les relever. De plus, je n'aime pas beaucoup l'épithète de *glorieuse* appliquée à la révolution de 1688, non plus que certaines appréciations un peu dures pour les Stuarts; il n'est jamais bon de prêcher aux jeunes gens le mépris des gouvernements légitimes, ni de glorifier les révolutions qui les ont fait tomber. P. TALON.

Histoire des femmes écrivains de la France, par HENRI CARTON, illustrée de six portraits. Paris, Dupret, 1886, in-16 de 268 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Carton a pensé qu'il pouvait y avoir utilité et intérêt à consacrer un volume spécial aux femmes écrivains de la France, à les suivre à travers les âges, à constater leur influence sur les mœurs et la société. Dans son introduction, il remonte à des époques lointaines et antérieures à ce qui fait le vrai sujet de son livre. Il nous montre la femme en Grèce, à Rome, dans les Gaules, et oublie de parler de la réhabilitation, fait assez important cependant, qu'elle dut au christianisme. M. Carton aborde ensuite le moyen âge, la chevalerie... Il consacre à Héloïse plusieurs pages où certaines citations empruntées à Abélard pourraient effaroucher plus d'une lectrice. L'auteur continue sa course de siècle en siècle et, de femmes en femmes, arrive jusqu'à nos jours. Le plan choisi par M. Carton est si vaste qu'un volume ne pouvait suffire à une exécution satisfaisante. La biographie littéraire ne plaît qu'à la condition d'être très développée, c'est ce dont on s'aperçoit quand on compare les esquisses de M. Carton aux tableaux laissés par Sainte-Beuve dans ses *Lundis* ou dans son volume *Portraits de femmes*. Dans ce livre il a justement fait poser devant lui plusieurs des auteurs féminins dont M. Carton s'est occupé de son côté... Dangereux parallèle! On pourrait signaler à l'auteur quelques oublis. Je crois qu'il n'a rien dit de Mme de Maintenon, ni de Mme d'Épinay, ni de Mme de Montolieu, ni de Mme de Souza, ni de Mme de Duras. S'il en a parlé, cela a été trop brièvement pour que le souvenir puisse en rester au lecteur, et certes plusieurs de ces femmes étaient dignes d'une mention développée : *Édouard, Ourika, Adèle de Senanges, Eugène de Rottelin,* ne sont pas des œuvres que l'on doive traiter dédaigneusement. J. DE V

Henri Heine et son temps (1799-1827), par LOUIS DUCROS, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. Paris, Didot, 1886, in-12 de XII-325 p. — Prix : 3 fr.

On parle beaucoup de Henri Heine; mais quoiqu'il ne soit mort que depuis trente ans, combien peu de personnes en France connaissent « le plus Français des Allemands ». Combien surtout ignorent sa vie et en particulier sa jeunesse. C'est cette lacune que M. L. Ducros a voulu combler ; il a raconté, en un volume plein d'intérêt, les premières années du poète; il a tenu à expliquer comment ce fils de la Germanie était si Français de cœur, et il en a trouvé la raison dans les quinze ans de domination de l'Empire sur les Provinces Rhénanes et sur Dusseldorf, la patrie de Heine. C'est là que, dans les récits imagés du tambour Legrand, le jeune Henri apprenait l'histoire et volontiers la légende de l'épopée impériale. Il aimait mieux, d'ailleurs, se coucher sur le gazon pour écouter le vieux tambour que de suivre régulièrement les cours du lycée. Plus tard, son père l'envoie à l'Université de Bonn où la verve du poète s'anime au grand spectacle des sept montagnes. Mais à Bonn comme à Dusseldorf, l'étudiant étudie peu. Il passe de là à Gœttingue, qu'il prend en horreur, puis à Berlin, et commence à écrire ses *Lieder* et à composer ses tragédies, malgré le peu d'encouragements qu'il trouve dans sa famille. Ses tragédies, *Almanzor* et *Ratclif* échouent, mais les poésies dans lesquelles le jeune homme a mis son âme et son cœur, établissent sa réputation. C'est à ce moment, à la publication du *Livre des Chants*, que s'arrête M. Ducros. Au jour, dit-il, où Heine vient à Paris, en 1831, il est connu du public français, il était donc inutile de raconter cette période de sa vie. D'excellentes traductions des plus jolies pièces du *Livre des Chants* terminent agréablement ce curieux volume. M. R.

Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse), par LÉON GERMAIN. Bar-le-Duc, imp. Schorderet, 1886, in-8 de 124 p.

A plusieurs reprises j'ai déjà eu occasion de signaler l'utilité des publications dont le but est de faire connaître les monuments et les inscriptions funéraires qui ont existé ou existent encore dans les églises ; c'est ainsi que peu à peu se formera l'inventaire général dont le Ministère de l'instruction publique a donné le modèle en éditant, pour le diocèse de Paris, le travail de F. de Guilhermy.

L'étude due au zèle infatigable de M. Léon Germain a paru d'abord dans les *Mémoires de la Société académique de Bar-le-Duc;* elle concerne l'ancienne église abbatiale de Saint-Mihiel qui fut choisie comme lieu de repos par un grand nombre de personnes, de tout rang, à commencer par Frédéric, duc de la Haute-Lorraine au Xe siècle. — Après la restauration, que je n'ose qualifier, des XVIIIe et XIXe siècles, et les destructions de l'époque révolutionnaire, il ne reste plus que treize tombes ; elles sont décrites dans une première partie. Une seconde partie est consacrée à trente-et-une tombes qui ont disparu mais dont la description a été conservée par Dom de L'Isle, historien de l'abbaye, et par Dumont. A la suite vient l'énumération des personnes qui avaient fait des donations pour être inhumées à Saint-Michel. La seule critique que nous adressions à M. Léon Germain est, au lieu d'une table très succincte qui termine son ouvrage, de n'avoir pas fait l'énumération complète et par ordre alphabétique de tous ceux qui furent ensevelis à Saint-Michel, en marquant par des signes les sépultures encore existantes, celles dont on n'a que la description, et celles dont il ne reste que la mention. A. DE B.

Notice historique sur le Prieuré de Gérigny, *de l'Ordre de Prémontré, au diocèse de Reims (1130-1789)*, avec plan et pièces justificatives, par l'abbé CARRÉ. Reims, Michaud, 1885, in-8 de III-169 p.

Le prieuré de Gérigny est une de ces maisons religieuses, profondément oubliées, dont une note du *Gallia* suffit à rappeler la naissance, les adversités et la fin. Qu'une histoire de l'abbaye de Chaumont se comprenne comme annexe nécessaire, rien de plus juste ; mais il nous semble que c'est une œuvre d'assez maigre importance d'essayer de donner un corps à ce minuscule établissement, et l'on est tenté d'appliquer à l'auteur l'exergue de son livre « in vanum laboraverunt qui ædificant eam. » M. Carré reconnaît lui-même que la maison de Gérigny eut une existence presque purement nominale. On pourrait aisément réduire à 30 les 169 pages consacrées à montrer Gérigny successivement abbaye d'hommes et abbaye de femmes durant soixante-dix ans (1130-1199), prieuré régulier pendant deux siècles et prieuré simple, plus que modeste, du quinzième siècle à la Révolution.

Le diocèse de Reims est tellement rempli de grandes abbayes, de couvents et de prieurés puissants, directement et continuellement mêlés à l'histoire générale qu'on est en droit de regretter de stériles monographies. Non pas que nous engagions M. Carré à s'essayer aux grandes histoires ; sa méthode est encore trop novice. Il nous prévient lui-même en un endroit que « pour ne pas se tromper, il va reproduire mot à mot le texte » d'un factum du dix-septième siècle. Plus loin il nous parle d'une affaire qu'on invoqua au Grand Conseil. M. Carré met entre guillemets non seulement les fragments des pièces authentiques, mais aussi la traduction de ces fragments ; il accumule au bas des pages de longues notes sans utilité et publie en queue des pièces justificatives dont tout lecteur sérieux devra reviser les copies. Il n'est pas jusqu'au plan accompagnant l'ouvrage qui ne soit d'une parfaite inutilité pour éclairer le récit. Les monographies de M. Carré gagneront beaucoup à revêtir une forme moins solennelle et à être serrées de près par une sérieuse critique. H. L.

La Vie d'un douanier (*Boucher de Perthes*), par A. LEDIEU, conservateur du Musée Boucher de Perthes, d'Abbeville. Lille, Lefort (s. d.), in-8 de 143 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le douanier dont il est ici question c'est Boucher de Perthes, qui passa en effet cinquante ans de sa vie dans l'administration des douanes, non sans trouver des loisirs pour s'occuper de littérature, d'économie politique et d'*archéogéologie*, pour employer l'expression appliquée par lui à la science dont il fut l'inventeur et l'infatigable apôtre. Le douanier, le littérateur, l'économiste, l'archéogéologue, tels sont aussi les quatre points de vue sous lesquels M. Ledieu considère son héros. Naturellement, c'est sur l'archéogéologue qu'il insiste davantage, car c'est en cette qualité surtout que Boucher de Perthes a fait parler de lui et laissé sa trace dans la science. L'histoire de ses découvertes est intéressante, et s'il ne s'en dégage pas des conséquences décisives et précises, ce n'est pas la faute du savant ni du biographe, mais de la science elle-même qui est loin encore d'avoir dit son dernier mot, et dont les oracles ne laissent pas d'être entourés encore d'une certaine mystérieuse obscurité. Malgré tout c'est une vie bonne à étudier que cette vie d'honnêteté et de travail, et il est certain qu'il y a beaucoup de fonctionnaires, douaniers ou autres, qui ne savent pas occuper aussi bien leurs loisirs. E. DE LA D.

Sully et son temps, *d'après les mémoires et documents du XVI*e *siècle*, par M. JULES GOURDAULT. Tours, Mame, 1884, in-12 de 285 p. avec 4 grav. — Prix : 0 fr. 80.

Le connétable de Montmorency (1493-1567), par le général baron AMBERT. Tours, Mame, 1880, in-12 de 288 p. avec 4 grav. — Prix : 0 fr. 80.

Ces deux volumes font partie de la belle collection des *biographies nationales*, publiée par la librairie Mame, et dont la liste ne pâlit pas auprès de celle des collections similaires publiées par des librairies rivales. M. Gourdault est certainement l'un de ceux qui connaissent le mieux la fin du seizième et le commencement du dix-septième siècle : son nom seul est donc pour un livre destiné à raconter la vie d'un des hommes les plus illustres de cette époque de transition, une recommandation du meilleur aloi. La vie de Sully, divisée en deux parties : *Rosny et le roi de Navarre* et *Sully et le roi de France*, est intéressante, bien disposée, bien conduite et heureusement complétée par un choix, bien fait, d'extraits des *Économies* où Sully s'est lui-même si originalement raconté.

La vie d'Anne de Montmorency était faite pour tenter un soldat : aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle soit signée du nom d'un général à qui la plume est devenue aussi familière que l'épée. Le général Ambert a noblement et militairement raconté cette belle vie, tout entière passée au service de la France. Son livre n'est pas seulement instructif mais réconfortant, puisqu'on y apprend les vertus qui forment les cœurs chrétiens et les bons Français.

E. DE LA D.

De Paris aux Karpathes, par JOSEPH MONTET. Paris, Hachette, 1886, in-12 de 148 p. — Prix : 2 fr.

Il faut lire le livre de M. Montet pour voir jusqu'où peut aller le délire engendré par le *tourisme* : c'est un phénomène psychologique assez curieux. Autrement, ce récit ne nous apprend rien de nouveau, si ce n'est que les diverses populations, réunies, *volentes nolentes*, dans la monarchie de Saint-Étienne, ont les mêmes souvenirs, nourrissent les mêmes espérances et vivent avec les Madgiars dans un accord parfait! Les Croates, les Serbes, les Slovaques, les Roumains, voire même les Saxons et les Ruthènes ne sont pas du même avis. Quant aux Madgiars, ils ont dû bien rire sous cape à cette explosion de béotisme. Pour qu'on ne se moque pas de nous, le touriste français devrait se mieux prémunir contre la fascination : l'ignorance n'est pas une excuse. Le récit de M. Montet est animé d'un vrai sentiment de patriotisme, écrit d'un style quelque peu boulevardier, mais plein de vie : il n'est rien moins qu'ennuyeux.

A. D'AVRIL.

Les Inconséquences de John Bull, par L. NEMOURS-GODRÉ. Paris, Haton, 1886, in-18 j. de VII-224 p. — Prix : 3 fr.

La politique intérieure et extérieure de l'Angleterre depuis une vingtaine d'années a fourni le fond principal des *Inconséquences de John Bull*, des *Chevaliers de la dynamite* et de l'*Entente cordiale*. Je ne crois pas que ce petit livre soit appelé à un grand succès de l'autre côté du détroit, mais il n'en sera peut-être que mieux accueilli de celui-ci, au moins par ceux que n'a pas séduits le mirage de l'alliance anglaise. Nos hommes d'État actuels y sont, à l'occasion, assez maltraités, ce qui est plus que jamais une satisfaction pour tout bon Français. Avec une verve tour à tour railleuse ou indignée, l'auteur nous montre l'Angleterre s'aliénant, par son égoïsme et par sa mauvaise foi, la sympathie des grandes et des petites puissances euro-

péennes : comme il y a dix-huit siècles, elle serait isolée du reste du monde. Il fait la chronique de nos démêlés à propos de Tunis et de l'Égypte, et consacre quelques pages à l'agitation irlandaise et à l'Armée du Salut. Le livre est donc tout d'actualité. Ce qui lui donne une saveur particulière, c'est la gaieté, la malice pétillante qui assaisonnent cette revanche du bon sens et de l'honnêteté. EMM. DE SAINT-ALBIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul BERNARD, né à Apt (Vaucluse), en 1828, ancien conseiller à la Cour d'appel de Dijon, est mort à Avignon au commencement de juillet. M. P. Bernard avait d'abord siégé à la Cour d'Amiens en qualité de substitut du procureur général, poste qu'il occupa ensuite à Dijon, où il a terminé sa carrière, arraché de son siège de conseiller lors des récentes « épurations » de la magistrature. Il prononça devant la Cour d'appel d'Amiens un remarquable *Discours relatif à l'influence des États généraux sur l'unité de la législation française*. Il a en outre publié divers travaux, dont plusieurs ont d'abord été insérés dans la *Revue critique de législation et de jurisprudence ;* en voici les titres : *De la Détention préventive pendant l'instance correctionnelle* (1862, in-8) ; — *De la Prescription en droit criminel* (1862, in-8) ; — *De la Séparation de corps réformée* (1862, in-8) ; — *De l'Inscription des hypothèques légales par le procureur impérial ; traité théorique et pratique à l'usage des parquets* (1864, in-8) ; — *Étude historique sur le droit de réduction des libéralités faites aux établissements publics* (1864, in-8) ; — *Histoire de l'autorité paternelle en France* (1864, in-8) ; — *Étude sur le nouveau code pénal promulgué en Italie* (1864, in-8) ; — *Le Faux témoignage est-il un délit d'audience ?* (1865, in-8) ; — *De la Réparation des erreurs judiciaires* (1871, in-8) ; — *Droit international. Traité théorique et pratique de l'extradition comprenant l'exposition d'un projet de loi universelle sur l'extradition* (1883, 2 vol. in-8). Ce dernier ouvrage de M. P. Bernard a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

— On annonce la mort, à Saint-Georges-de-Montcocq, près Saint-Lô, de M. Nicolas DUBOSC, né à Valognes le 9 janvier 1815, ancien archiviste du département de la Manche. Il a édité plusieurs cartulaires et autres textes du moyen âge et inséré diverses notices relatives à l'histoire locale dans les recueils d'érudition, notamment dans le *Journal des savants de Normandie,* dans le *Bulletin monumental,* dans l'*Annuaire de la Manche* et dans les *Mémoires de la Société d'archéologie de la Manche.* Citons les publications suivantes : *Manuscrit inédit, dit manuscrit de Thorigny, tiré des Archives de la maison de Matignon, XVIe siècle* (1844) ; — *Notice sur l'église N.-D. de Saint-Lô* (1845) ; — *Notes sur le prieuré de La Perrine ;* — *Le Livre noir et le Livre blanc du diocèse de Coutances* (1845) ; — *Occupation anglaise au XVe siècle, château et baronnie de la Haye-du-Puits* (1846) ; — *Recherches historiques sur la famille de Panthou* (1851) ; — *Notes historiques sur la commune d'Agneaux ;* — *Rapports annuels sur les archives départementales* de 1852, 1854-1855 ; — *Fiefs des vicomtés de Coutances et d'Avranches au XIVe siècle* (1864).

— M. Pierre-Louis-Jean-Baptiste GAUSSIN, né à la Pointe-à-Pître le 24 juin 1821, ingénieur hydrographe en chef, est mort subitement à Paris à la fin du mois de juillet. Entré en 1839 à l'École polytechnique, il en sortait deux ans plus tard et entrait dans le corps des ingénieurs hydrographes de la marine. Il fut d'abord chargé d'étudier les côtes méridionales de Sardaigne, puis collabora au levé de la partie des côtes d'Italie qui s'étend de Gaëte au

détroit de Messine. A partir de 1863, il fut chargé de la rédaction de l'*Annuaire des marées des côtes de France*, fondé en 1838; puis il créa l'*Annuaire des courants de marée de la Manche*. Il a publié un volume de linguistique qui lui valut le prix Volney : *Du Dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises, et en général de la langue polynésienne* (1853, in-8). M. Gaussin a aussi inventé, avec son collaborateur M. Gounelle, le mode de calcul dit calcul quotientiel; enfin il a découvert une nouvelle loi réglant les distances des astres à leurs satellites.

— M. Jacques-Joseph CHIROL DE LA BROUSSE, né à Crécy (Seine-et-Marne), le 5 juillet 1797, est mort à Riom le 2 avril. M. Chirol de la Brousse était le doyen des avocats de France; il débuta dans la carrière du barreau en 1819 comme avocat à la Cour royale de Riom, puis il fut nommé président au tribunal civil d'Ambert; en 1862, il revenait à Riom avec le titre de conseiller à la Cour qu'il a conservé jusqu'à sa retraite, en 1867. Il laisse plusieurs travaux : *Mémoire présenté à M. le ministre de l'intérieur par les habitants de la ville de Riom, sur le projet de conversion de la maison centrale en une maison de femmes* (1842, in-8); — *Notice sur M. J.-Ch. Bayle, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats de Riom* (1846, in-8); — *Étude historique et biographique sur Jean de Basmaison, avocat à la sénéchaussée d'Auvergne, député aux États de Blois* (1867, in-8); — *Hommage aux membres du barreau de Riom* (1885, in-8). Ce travail est un recueil de notices consacrées aux principaux avocats du barreau de Riom depuis un siècle.

— L'abbé Franz LISZT, né à Rœding (Hongrie) le 22 octobre 1811, célèbre pianiste et compositeur, est mort à Bayreuth (Bavière), dans la nuit du 31 juillet au 1er août. Fils d'un musicien, il fut initié de très bonne heure aux principes de son art, et à l'âge de dix ans il était déjà célèbre en Allemagne. Il vint une première fois à Paris en 1823, mais ne put, malgré son vif désir, entrer au Conservatoire. Son premier opéra, *Don Sanche ou le château des amours* (1825), fut accueilli avec froideur. En 1848 il fut nommé maître de chapelle à Weimar, puis vécut longtemps dans la retraite, et en 1865 entra dans les ordres ecclésiastiques. L'abbé Liszt, qui a écrit un grand nombre de compositions pour le piano, des partitions d'orchestre que nous ne pouvons citer ici, a publié plusieurs œuvres de critique : *Lohengrin et Tannhaüser, de Richard Wagner* (1851, in-8); — *La Fondation Gœthe à Weimar* (1851); — *Sur la Nocturne de John Field*, texte français et allemand (1859, in-16); — *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (nouvelle édition, 1881, gr. in-8); — *F. Chopin* (3e édit. 1882, gr. in-8). L'abbé Liszt a encore traduit de l'allemand *Les Conseils aux jeunes musiciens*, de R. Schumann, et publié divers articles de polémique dans la *Gazette Musicale*.

— On annonce la mort de Guillaume SCHERER, littérateur et philologue allemand, né le 26 avril 1841 à Schœnborn, dans la Basse-Autriche. Il avait fait ses premières études à Vienne, sous la direction du professeur Franz Pfeiffer, ce qui ne l'empêcha pas de soutenir plus tard une polémique contre son ancien maître au sujet de l'origine des Niebelungen. Dès 1868 il succédait à F. Pfeiffer comme professeur de linguistique et de littérature à l'Université de Vienne, qu'il abandonnait en 1872 pour occuper la chaire de philologie dans la nouvelle Université de Strasbourg. Scherer a publié, en collaboration avec le professeur Müllenhoff, les *Denkmäler der deutschen Poesie und Prosa aus dem achten bis zwölften Jahrhundert* (1864) et les *Altdeutschen Sprachproben*. On lui doit encore les ouvrages suivants : *Zur Geschichte der deutschen Sprache* (1868); — *Der Geschichte der deutschen Litteratur* (1885). Il a passé sa dernière année à préparer une nouvelle édition de l'ou-

vrage du professeur Max Müller sur *Les Classiques allemands du quatrième au dix-neuvième siècle.*

— Le 31 janvier (12 févr.) est mort à Tiflis M. Adolphe BERGER, savant russe d'origine française, président de la Commission archéographique du Caucase et orientaliste, âgé de 60 ans environ. Après avoir achevé ses études, il fut attaché au département asiatique, puis alla se fixer au Caucase, à l'étude duquel il consacra la plupart de ses travaux. En voici la liste : *Esquisse géologique de la crête caucasienne depuis Elbrouss jusqu'à Bechtau* (1853, trad. de l'art. de l'académicien Abikh); — *Des Fêtes populaires chez les Musulmans, et surtout chez les Schiytes* (1855); — *Karabagh,* esquisse historique par Mirza Djemal, trad. du persan (1855); — *La Région caspienne* (1857); — *Coup d'œil sur les tribus montagnardes du Caucase* (publié dans les *Mittheilungen* de Peterman, de 1860); — *Les Tchétchènes* (1850); — *Voyage en Mingrélie* (1864, dans la *Revue Orientale,* de Paris); — *Histoire du pays des Adyghs, d'après un manuscrit de Schora-bek-Nogmov,* publiée avec commentaires et notes à Leipzig, sous le titre : *Die Sagen und Lieder des Tcherskessen-Volks* (1866); — *Die Sänger des XVIII und XIX Jahrhunderts* (poètes d'Aderbedjan des XVIIIe et XIXe siècles, 1868); — *Dictionnaire persan-français;* — *Mirza Schaffy,* publié dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft,* de 1870; — *Le Caucase au point de vue d'archéologie* (1873); — *Esquisse ethnographique du Caucase.* En outre, M. Berger a fourni aux *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg* plusieurs notices sur les dialectes des Avares, des Ossètes, des Tchétchènes, etc. L'*Antiquité russe* a été également enrichie de ses notices relatives à l'histoire du Caucase, parmi lesquelles nous citerons : *Griboïédov, comme diplomate; Mort de Griboïédov; Ambassade du général Yermolov en Perse;* — *Annexion de la Géorgie à la Russie* (1882); — *Nicolas Mouraviev au Caucase* (1855-1856), etc. Mais l'œuvre capitale de Berger c'est l'édition des *Actes de la Commission archéographique du Caucase,* en 10 vol. in-fol., commencée en 1862 et continuée jusqu'à sa mort : elle contient les documents relatifs à l'histoire du Caucase depuis le commencement du siècle présent. M. Berger a laissé beaucoup d'autres travaux manuscrits, dont quelques-uns complètement achevés et prêts pour l'impression. Quelque temps avant de mourir, il a commencé à rédiger les *Souvenirs de sa vie et de son service au Caucase.* Ce travail était destiné à la Revue de l'*Antiquité russe,* à laquelle il collaborait pendant les quinze dernières années de son existence, vouée entièrement à l'étude et à la science.

— L'Université de Moscou a perdu Alexandre DUVERNOY, professeur des langues slaves, décédé le 24 mars, à l'âge de 47 ans. Le défunt était d'origine française. Il appartenait à la seconde génération des slavistes russes, parmi lesquels il occupait une place d'honneur. Il avait eu pour maître le célèbre professeur Bodianski. Sa monographie sur *La Superstratation historique dans la formation des mots en slavon* a été jadis (1867) fort remarquée, et a valu à son auteur le diplôme de licencié ès lettres slaves. La plupart de ses travaux ont paru dans diverses revues. Quelques mois avant sa mort, M. Al. Duvernoy a commencé l'impression d'un *Dictionnaire bulgare,* composé d'après des sources néo-bulgares, et presque entièrement achevé en manuscrit. Voici quelques-unes de ses notices : *De l'Origine des Varègues* (1862); — *L'Année de l'invention de l'écriture slavonne* (1862); — *L'Imprimerie slavonne de Würtemberg d'après les actes de Tubingue* (1868); — *Georges de Podiebrad* (1868); — *Stanislas de Znoïm et Jean Huss* (1870); — *Système des éléments fondamentaux et des formes dans les dialectes slaves* (1872); — *De la Langue de l'Évangile d'Archanghelsk, écrit en 1092* (1878); — *Introduction* à

l'édition du célèbre *Recueil de Sviatoslav*, de 1073, commencée par Bodianski.

— On annonce encore la mort : de M. Georges BARILLON, ancien rédacteur de l'*Assemblée nationale*, feuille politique dirigée jadis par le comte de La Valette; — de M. F. BLANC, ancien rédacteur du *Courrier de la Moselle*, de Metz, devenu, après l'annexion, le *Courrier de Meurthe-et-Moselle* et transporté à Nancy; — de M. Jules-Alexandre-Saturnin CLAYE, l'un des principaux imprimeurs de Paris, qui a fourni aux grandes librairies de nombreuses éditions illustrées et auquel on doit un *Essai d'instruction musicale*, composé en collaboration avec M. Mercadier, dont le nom seul figure sur l'ouvrage, mort le 5 juillet à Paris; — de M. Louis DIEULAFAIT, né à Angerville (Calvados), le 2 juillet 1829, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Marseille, qui laisse notamment des *Matériaux pour servir à la description scientifique de la Provence et en particulier du département du Var* (1870, in-8), mort le 4 juillet; — du professeur Eugène ESTOR, auteur de *Analyse des gaz du sang* (1872, in-8); — de M. Charles-Pierre GASLONDE, jurisconsulte, né à Avranches le 13 mars 1812, mort à Bricquebec (Manche); — de M. Maxime LALANNE, né à Bordeaux en 1827, auquel on doit un grand nombre d'eaux-fortes et de gravures, et qui a collaboré à l'*Illustration* et au *Monde illustré*, mort à Nogent-sur-Marne; — de M. Paul LALLIER, auteur de traductions estimées de divers ouvrages allemands; — de M. l'abbé LETENDRE, né à Cuverville (Seine-Inférieure), le 18 décembre 1852, botaniste distingué, qui a publié de savants mémoires dans le *Bulletin de la Société des amis des Sciences naturelles de Rouen*, mort au Grand-Quevilly, près Rouen, le 9 août; — de M. le baron Charles-Édouard DE MONTULLÉ, auteur de diverses poésies, mort à Rueil, le 1er août, à l'âge de 88 ans; — de M. Michel NICOLAS, né à Nîmes, le 22 mai 1810, qui laisse une *Histoire littéraire de Nîmes* et une *Histoire de l'Ancienne académie protestante de Montauban* (1885), mort le 28 juillet; — de M. PARISET, auteur d'une monographie intitulée *Bûcheron de Dabo*, et de *Mémoires* sur l'économie rurale dans le Lauraguais et dans la Montagne noire.

— A l'étranger on signale la mort : de M. John-Hallet BATTEN, secrétaire honoraire de la « Royal geological Society » de Cornwal, collaborateur assidu et apprécié du *Journal of the Asiatic Society*, mort le 14 juillet dans le comté d'Exeter; — du Rev. W. CAMPBELL, auquel on doit une importante publication en deux volumes, intitulée *Materials for a history of the reign of Henry VII* (1873-1878), mort le 12 juillet à Tunbridge Wells, âgé de 62 ans; — de M. Samuel FERGUSSON, président de l'Académie royale irlandaise, mort à Londres le 10 août; — du Dr Karl FUCHS, ancien professeur de géologie à l'Université de Heidelberg, mort à Carlsruhe le 26 juillet; — du Dr VON GESSLER, ministre des cultes de Wurtemberg, ancien professeur de droit à l'Université de Tubingue, mort le 27 avril à Urach; — de D. Domenico-Benedetto GRAVINA E REQUESENS, moine du Mont-Cassin, savant archéologue et historiographe, mort le 16 mai; — du Dr Henry-Fletcher HANSE, consul d'Angleterre à Amoy, botaniste auquel les publications scientifiques doivent plusieurs articles sur des découvertes faites en Chine, mort à Amoy, le 22 juin; — de M. Gerrard KINAHAN, qui a fait à la Société d'études géologiques d'Irlande de nombreuses communications scientifiques, mort le 23 mai; — de M. Joseph-Gérard MACORS, né à Liège en 1817, ancien professeur de droit public et d'histoire politique moderne à l'Université de Liège, auteur d'ouvrages sur les œuvres de bienfaisance, mort en août à Embourg; — de M. MENDÈS-LÉAL, ambassadeur de Portugal à Paris, poète

et romancier, mort récemment à Cintra, à l'âge de 66 ans; — de M. André MENZEL, doyen de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Bonn, mort à 72 ans; — de M. ROYER DE BEHR, né à Namur en 1825, économiste distingué, mort à Anvers au commencement d'août; — de M. David STEVENSON, né à Édimbourg en 1815, ingénieur, auteur de travaux remarquables, notamment de *Sketch of the civil engineering of America*, et de *Life of George Stevenson*, mort dans le comté de Berwick, le 17 juillet; — de M. STOCCKARDT, qui laisse des travaux sur l'agriculture, mort à Tharand (Saxe).

CONGRÈS. — On annonce que le 11e Congrès des jurisconsultes catholiques se tiendra les 12, 13 et 14 octobre à Lille. On s'occupera spécialement, dans cette session, de l'étude de la décentralisation administrative, considérée au point de vue historique et pratique; on étudiera également les moyens d'assurer des solutions équitables aux questions juridiques soulevées par l'expulsion des congrégations, par l'application des lois du 28 décembre 1880 et du 29 décembre 1884, par les obstacles apportés à la liberté de l'enseignement, etc.

— Un Congrès d'œuvres sociales se réunira à Liège du 26 au 29 septembre, sous la présidence de S. G. Mgr l'évêque de Liège. Le Congrès s'occupera de mettre en lumière les solutions chrétiennes des questions sociales et il étudiera les œuvres dues à l'initiative publique ou privée par lesquelles on pourrait arrêter la Révolution qui menace les nations de l'Europe.

— L'Association littéraire et artistique internationale vient de convoquer ses membres à Genève, pour son neuvième congrès fixé au 18 septembre prochain. Parmi les questions indiquées au programme, nous relevons les suivantes : De la propriété des lettres missives; — Du contrat de publication et des rapports entre auteurs et éditeurs; — De la propriété des titres en matière littéraire et artistique; — De l'assimilation du droit de traduction et de reproduction.

— Un Congrès des orientalistes doit se tenir dans le courant de septembre à Vienne, en Autriche.

CONCOURS ET PRIX. — Dans sa séance publique annuelle tenue le 24 juin, l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Bordeaux, a décerné une médaille d'or à M. l'abbé Bertrand pour les trois ouvrages suivants : *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc; — Les Prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et de Saint-Pierre de La Réole, depuis l'introduction de la réforme de Saint-Maur; — Mélanges de biographie et d'histoire.*

— Les amis du géologue Abich, récemment décédé, ont formé le projet de fonder un prix portant son nom, qui serait décerné au meilleur ouvrage sur la géologie de la Russie, et spécialement du Caucase.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 30 juillet, après une communication de M. Le Blant sur une tombe découverte récemment à Rome, M. Delisle a donné lecture d'une note de M. Desnoyers sur un feuillet de parchemin du IXe siècle qui semble avoir appartenu à un manuscrit de Paul Orose de la bibliothèque de Saint-Martin de Tours. M. Paul Tannery a terminé ensuite la lecture de son travail sur l'ouvrage mathémathique de Georges Pachymère, et M. Wallon a lu une note de M. des Tilleuls sur l'origine et la constitution du domaine de la ville de Paris. — Le 6 août, M. Courajod a communiqué un mémoire ayant pour titre : *La Polychromie de la statuaire au moyen âge et à la Renaissance.* — Dans la séance du 13 août, M. Philippe Berger a présenté quelques observa-

tions sur un grand nombre d'ex-votos puniques récemment découverts à Carthage. Puis M. Halévy a continué la lecture de son travail sur la table généalogique du Xe chapitre de la Genèse, qui a encore occupé une partie de la séance du 20 août. M. Maspero a, dans la même séance, entretenu l'Académie des divers noms donnés à l'île de Chypre dans les anciens textes égyptiens. — Le 27 août, M. Halévy a discuté la date qu'on peut assigner à la division ethnographique exposée dans le Xe chapitre de la Genèse. M. P. Fabre a lu un mémoire sur la province romaine des Alpes Pennines.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 31 juillet, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a communiqué un mémoire sur l'état actuel de l'Inde anglaise. M. Hément a terminé la lecture de son travail sur le sol de Paris et de la France. Enfin M. Baudrillart a achevé sa communication sur les populations rurales de la Vendée, et le 7 août, il a entretenu l'Académie de l'état social des populations du Poitou, qui se distinguent de celles de la Vendée par plusieurs traits particuliers. — Dans la séance du 14 août, une communication de M. Naville de Genève, a amené M. Arthur Desjardins à prendre la parole sur l'intéressant sujet de l'hypnotisme devant le droit naturel et la morale. Il a montré avec une véritable éloquence combien les pratiques de l'hypnotisme sont contraires au droit naturel en supprimant la liberté de l'hypnotisé, et contraires à la morale par les suggestions criminelles ou mauvaises qu'on peut imposer au patient. — Le 21 août, M. Picot, à propos d'une publication de M. Henri Beausse, a présenté quelques observations sur la propriété foncière avant 1789; puis M. Baudrillart a terminé son mémoire sur les populations rurales du Poitou. — Le 28 août, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a achevé la lecture de son travail sur l'état actuel de l'Inde anglaise, lecture qu'il avait commencée dans la séance du 31 juillet.

Les Manuscrits de la bibliothèque d'Arras. — M. H. Loriquet, archiviste du Pas-de-Calais, a eu la bonne fortune de découvrir, en inspectant les archives de la ville de Calais, une quantité assez considérable de fragments de manuscrits de tous les âges, depuis le IXe jusqu'au XVe siècle, enlevés jadis à la bibliothèque d'Arras par un conservateur infidèle. M. Loriquet a fait l'histoire des déprédations commises en 1816 sur les manuscrits de ce dépôt dans un *Rapport présenté à M. le ministre de l'instruction publique sur l'identification de fragments de manuscrits trouvés à Calais* (Arras, imp. Rohard-Courtin, 1886, gr. in-8). Il a fallu une grande patience et beaucoup de sagacité à M. Loriquet pour identifier les fragments composant sa trouvaille, et déterminer à quels manuscrits ils avaient été enlevés. Ce sont les principaux résultats de ce travail que nous voulons indiquer ici. Des constatations faites en 1826, 1830, 1839, par un savant bibliothécaire de la ville d'Arras, il résulte que, à cette époque, sur sept cent soixante-dix-neuf manuscrits en vélin, sept cent trente-quatre ont été mutilés; quarante-cinq seulement sont réputés complets. M. Loriquet a retrouvé mille trois cent soixante-dix feuilles de parchemin sur quarante et un mille environ qui ont été jadis vendues soit à des relieurs soit à des épiciers; ces mille trois cent soixante-dix feuillets ont comblé des lacunes de cent dix-sept manuscrits dont quinze du XIIe siècle, sept du XIe s., quatorze du Xe s., et deux du IXe s.; dix-sept folios ont été restitués à la *Vita B. Gregorii* du XIe s., conservée sous le no 160; quatorze folios aux *Passiones et vitæ sanctorum* (178) du XIe s.; douze folios au *De Institutione novitiorum* (182) de saint Bonaventure, deux folios au *Trésor* (1060) de Brunetto Latini; quatre folios

au manuscrit (1071) renfermant les *Miracula S. Sebastiani, vita S. Hugonis, Passio S. Benigni,* du xe s.; deux folios à la *Translation des restes de saint Benoît au monastère de Fleury* (1079), par Adalbert, manuscrit du xe s.; vingt-trois folios au *De officiis* d'Amalaire, du ixe s., manuscrit qui avait perdu vingt-neuf folios; quinze folios aux *Vitæ SS. Remigii, Lamberti, Nicasii et Mauri,* du xe siècle; enfin, sur les quatorze folios qui lui manquaient, le précieux manuscrit des *Métamorphoses* d'Ovide, du xiie siècle, en retrouve huit. Nous n'avons indiqué que les principales identifications dues au travail de M. H. Loriquet, mais elles suffisent pour donner une idée de l'importance de sa découverte.

Une nouvelle lettre de Montaigne. — La dernière livraison du *Bulletin du Bibliophile* a apporté un précieux régal aux amateurs de curiosités du xvie siècle : une lettre inédite de Montaigne y figurait, découverte à la Bibliothèque nationale par M. Émile du Boys, descendant du savant limousin *Bosius* et fils d'un érudit honorablement connu dans les études limousines. C'est, croyons-nous, à peu près un début dans l'érudition, et ce commencement donne beaucoup à espérer. Les lettres de Montaigne ne sont pas communes ; l'édition Louandre (1854) en a réuni seize, et l'édition Royer et Courbet (1872-77) n'en a pas ajouté d'autres. Celle-ci est écrite à Henri III et datée de Montcornet (probablement M. en Beauvaisis), le 7 juillet 1583. C'est une simple demande de bénéfice ; Montaigne prie le roi de lui accorder le prieuré de Provins, qu'il sait vacant ; mais il le fait d'une façon piquante et enjouée qui rappelle, par sa familiarité de bon goût, les requêtes de Marot à François Ier. On s'adressera sur un autre ton au Roi-Soleil, cent ans plus tard. Quant à l'authenticité de la lettre, nous avons nous-même examiné la pièce et partageons les conclusions de M. du Boys. On nous dit que des doutes se sont élevés en Gascogne; nous espérons qu'ils se produiront par la voie de la presse. Constatons en attendant que la pièce est un original non autographe. Il nous semble naturel que, pour une lettre au roi, Montaigne ait préféré la plume exercée d'un bon secrétaire à la sienne qui était, comme on le sait, irrégulière et sans élégance. (L'éditeur a fait exécuter un tirage à part.)

La Collection palatine de la Vaticane. — Une excellente feuille de Gand, *Le Bien public,* nous donne de curieux renseignements sur cette collection qui fut enlevée au xviie siècle à l'Université d'Heidelberg, l'une des plus riches de l'Allemagne à cette époque. Elle possédait 8,000 manuscrits et volumes provenant de sources diverses. Jean de Dalberg lui avait fait don de ses collections ; Ulric Fugger, qui avait étudié pendant quelque temps les sciences à Heidelberg, lui légua toute sa bibliothèque ; elle reçut encore vers la même époque de précieux manuscrits arabes recueillis en Palestine; un grand nombre d'ouvrages sortis des bibliothèques des couvents supprimés vinrent accroître ses richesses. Des érudits tels que Janus Gratenus, Cornelius, Joseph Scaliger, reconnaissaient la plus grande valeur à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg. Aussi Grégoire XV fit-il de vives instances auprès du duc Maximilien de Bavière pour en devenir possesseur; sa requête obtint un bon résultat et Léon Allatius fut aussitôt envoyé en Bavière pour prendre possession de la bibliothèque. Les volumes transportés à Rome occupèrent trente armoires de la Vaticane, et chaque codex porta l'inscription suivante : « Sum bibliotheca quam, Heidelbergâ capta, spolium fecit et P. M. Gregorio XV tropœum misit Maximilianus... a. l. 1623. » On comptait 1,956 manuscrits latins, 431 manuscrits grecs, 289 manuscrits hébraïques, 846 manuscrits allemands et des manuscrits

français parmi lesquels il faut citer une Chronique de la croisade de Godefroy de Bouillon, et plusieurs autres ornés de miniatures. — On annonce que le pape Léon XIII, voulant s'associer au jubilé de l'Université de Heidelberg, a chargé son représentant, Enrico Stevenson, de remettre au grand-duc de Bade le premier volume du catalogue de la Collection palatine.

Les Catalogues des Manuscrits des Bibliothèques d'Allemagne. — Depuis plusieurs années déjà nous possédons, grâce à une publication de M. Ulysse Robert, un *État des catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, A. Picard, 1877, in-8) qui rend d'inappréciables services aux érudits. Le Dr Aug. Blau, comprenant l'utilité d'un tel répertoire, a entrepris dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de 1886 une publication analogue pour les catalogues des manuscrits des bibliothèques d'Allemagne. Sous les noms des principales villes, rangés par ordre alphabétique, on trouve l'indication de tous les travaux relatifs aux manuscrits conservés dans les différents dépôts. Il nous semble bien que nos voisins d'Outre-Rhin sont moins favorisés que les érudits français; la plupart de nos grandes villes, Lyon, Caen, Montpellier, Lille, Bourges, Bordeaux, etc., ont de bons catalogues de manuscrits imprimés récemment, soit à part, soit dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France,* qui s'est dernièrement augmenté de deux volumes, soit enfin dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France,* publié par M. Ulysse Robert (Paris, A. Picard et Champion, 1879-1882, 3 fasc. in-8) et dont l'achèvement se fait trop attendre. L'*État,* publié par le Dr Aug. Blau, montre qu'un certain nombre de bibliothèques allemandes ne peuvent offrir aux travailleurs que des catalogues imprimés remontant au XVIIIe, au XVIIe et même au XVIe siècle. Dans d'autres dépôts, il n'y a pas d'inventaires généraux, mais seulement une série de catalogues de fonds divers, peu importants, épars çà et là dans les recueils périodiques, de telle sorte qu'avant la publication du Dr Blau il était difficile d'en retrouver la trace. Ce travail a le double avantage de signaler les travaux existants et de montrer les lacunes qui restent à combler.

Les Périodiques bibliographiques de l'Allemagne. — Pour connaître les ouvrages récents immédiatement après leur publication, il faut consulter la *Bibliographie universelle de l'Allemagne* (*Allgemeine Bibliographie für Deutschland*), qui paraît toutes les semaines, et le *Récit hebdomadaire* (*Allgem. litter. Wochen-Bericht*), de M. Lissner, mais ce périodique est moins complet que le premier. L'éditeur Hinrichs, à Leipzig, publie un *Catalogue trimestriel des récentes impressions littéraires de l'Allemagne* (*Vierteljahrs-Catalog aller Erscheinungen im Felde der Litteratur in Deutschland*, et, *Verzeichniss der Bücher,* etc.). Hinrichs édite deux petites revues, dont voici les titres : *Revue mensuelle* (*Monatliche Übersicht*), et, *Revue scientifique* (*Wissenschaftliche Übersicht*), Brockhaus ne se restreint pas à l'Allemagne; il édite un périodique semblable à la partie technique du *Polybiblion;* la *Bibliographie universelle* comprend en effet la littérature des autres pays aussi bien que celle de l'Allemagne. La Suisse veut rester à part; elle a sa *Bibliographie et chronique littéraire de la Suisse,* paraissant à Bâle, en allemand et en français. Ajoutons à tous ces écrits le *Moniteur de Bibliographie* (*Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft*), fondé par Petzholdt et rédigé par Kürschner, et le *Moniteur central* (*Centralblatt für Bibliothekswesen*), du docteur Hartwig. Passons maintenant à la littérature des sciences particulières. La littérature concernant la jurisprudence est offerte par la *Bibliographie universelle des sciences juridiques* (*Allgemeine Bibliographie des Staats und*

Rechtswissenschaften), éditée à Berlin. A Gœttingue paraît depuis trente-huit ans, tous les six mois, la *Bibliotheca historico-naturalis, medico-chirurgica, philologica, theologica*. Tous les mois, la *Bibliothèque polytechnique* donne la liste de tous les ouvrages allemands et étrangers qui traitent des sciences naturelles, de l'architecture, de la mécanique, etc.; cette *Bibliothèque* est arrivée à sa vingt-et-unième année. Les *Naturae novitates* contiennent la bibliographie des sciences naturelles. La *Feuille littéraire* (*Litteraturblatt zur Berg und Hüttenmanischen Zeitung*) est consacrée uniquement à la littérature des mines. La pédagogie a deux périodiques littéraires : Le *Journal littéraire* (*Litteraturblatt für Pädagogik*), paru cette année, et le *Moniteur de la littérature pédagogique* (*Anzeiger für die neueste paedag. Litteratur*), qui existe depuis quinze ans. La numismatique a aussi sa *Feuille littéraire* (*Litteratur blatt*). La musique est représentée par le *Moniteur mensuel de la musique* (*Musikalisch-litterarischer Monatsbericht*), qui a fini sa cinquante-septième année. Baldamus édite des catalogues qui paraissent tous les quatre ans. Parmi les périodiques destinés exclusivement à la critique, nommons le *Journal central littéraire* du professeur Zarncke, et le *Journal littéraire allemand* (*Deutsche Litteraturzeitung*), du professeur Roediger, à Fribourg, la *Revue littéraire catholique* (*Litterar. Rundschau für die Kath. Welt*), et le *Moniteur littéraire* (*Litterarischer Handweiser*), de Munster. L'Autriche possède, de plus, le *Journal central de la littérature autrichienne* (*Oester.-Litter. Centralblatt*), et le *Journal littéraire autrichien* (*Oester.-Litteraturblatt*). La *Littérature de la jeunesse et du peuple* (*Jugend-und Volks-Litteratur*) ne paraît que depuis le 1er janvier. Le *Moniteur philologique* (*Philolog. Anzeiger*) rend compte des livres de philologie. Enfin, la théologie protestante a de même ses revues critiques; Luthardt, professeur à Leipsig, édite chaque semaine le *Journal littéraire théologique* et le pasteur Eger fait paraître tous les mois son *Récit théologique*.

Introduction de l'Imprimerie aux États-Unis. — Il y a maintenant deux cents ans que William Bradford a établi aux États-Unis la première presse à imprimer; bientôt après parut dans le Nouveau-Monde un *Almanach pour 1686*. L'imprimerie s'accrut rapidement d'une manière considérable, et, quatre ans plus tard, la première fabrique américaine de papier fut fondée par William Billenhouse. Le fils de W. Bradford créa un journal et publia en 1741, avec la collaboration de Franklin, le premier livre américain important. Deux ans plus tard, Christophe Saws, le premier fondeur de caractères, publiait la première bible américaine. Enfin, le premier journal quotidien des États-Unis, le *Pensylvania Packet*, parut à Philadelphie à partir de 1784.

Paris. — Les nouvelles salles destinées au cabinet des Manuscrits, à la Bibliothèque Nationale, ont leur aménagement entièrement terminé. La salle de lecture, avec ses boiseries Louis XV et ses panneaux de Natoire, sera certainement la plus belle salle de bibliothèque de Paris. Le déménagement des dépôts commence le 13 septembre et durera environ un mois. La communication de certains fonds sera rendue difficile pendant quelques jours; mais tout est prévu pour que le public érudit ait à interrompre le moins possible ses travaux.

— M. Gaston Paris vient de faire tirer à part sa dernière leçon d'ouverture faite au *Collège de France*, le 9 décembre 1885 : *La Poésie francaise au XVe siècle* (Extrait du *Monde poétique*, Paris, imp. A. Lanier, 32 pages in-4).

— M. P. de Nolhac a commencé l'impression de son livre sur *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, un des fonds de manuscrits les plus intéressants dont se soit enrichie la Bibliothèque Vaticane.

— A tout récemment paru la dixième édition du *Précis historique et chronologique de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours,* par M. A. Bougeault (Paris, Delagrave, in-12). Ce livre a eu le succès que lui prédisait l'un de nos collaborateurs dans un compte rendu paru en 1877, dans le tome XX du *Polybiblion*. Nous eussions su bon gré à M. Bougeault, s'il eût comblé les rares lacunes qui lui furent alors signalées.

— Vient de paraître, à la librairie Giraud, un vol. in-18 jésus, papier vergé, caractères elzéviriens, sous ce titre : *Essais de critique,* par M. Charles Fuster. C'est la réunion des articles que l'auteur a donnés à la *Revue littéraire et artistique* et à la *Revue internationale;* quelques-uns tels que : *A propos d'amour* et *Dans mille ans,* sont inédits. Une édition sur papier de Hollande a été faite simultanément.

— La *Notice sur des manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne, à Florence,* publiée par M. Léopold Delisle dans le tome XXXII des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* vient de faire l'objet d'un tirage à part (Paris, Imp. nationale, in-4 de 124 p.).

— La troisième livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, de 1886, contient une savante publication de M. H. Omont, intitulée : *Le premier Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Fontainebleau sous Henri II; notice du manuscrit Nani, 245, de Venise;* elle a été tirée à part.

— M. l'abbé Batiffol, élève de l'École des hautes études, a été chargé d'une mission en Italie à l'effet d'y rechercher et d'y étudier les manuscrits grecs, originaires de la grande Grèce.

— Plusieurs fascicules des *Mémoires et documents scolaires* publiés par le Musée pédagogique (Paris, Hachette, in-8) ont été récemment livrés au public; nous signalerons spécialement le fascicule 3 qui forme un fort volume de 733 p., comprenant le *Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVI*e *siècle* (Bibliothèques de Paris et des départements). Dans ce répertoire on trouve sous les noms d'auteurs rangés dans l'ordre alphabétique l'indication de leurs œuvres, avec la mention des dépôts qui en possèdent une ou plusieurs éditions.

— On ne saurait trop encourager, à l'heure où l'enseignement chrétien rencontre tant d'obstacles, les publications telles que l'*Éducation catholique*, excellent recueil scolaire bi-mensuel publié sous la direction de M. l'abbé J. Touzery et édité à Paris par la librairie Gaume : les professeurs y trouvent un guide sûr pour le choix des ouvrages à mettre entre les mains de la jeunesse. N. S. P. le pape vient d'adresser un bref à M. l'abbé Touzery pour l'engager à persévérer dans son entreprise.

— M. A. Soulange-Bodin a fait tirer à part l'article publié par lui, dans la *Revue Britannique* de juin, sous le titre de *La Mission du duc de Nivernais à Londres, 1762-1763* (Paris, aux bureaux de la *Revue*, in-8).

— M. le comte d'Ideville a tout récemment fait paraître une brochure, tirée à un petit nombre d'exemplaires et intitulée *La comtesse de Lavalette (Émilie de Beauharnais) et l'hôtel de La Rochefoucauld (vieilles maisons et jeunes souvenirs)*; elle est éditée par le libraire Champion (in-8).

— Signalons à nos lecteurs le *Discours contre la proscription des princes prononcé à la Chambre des députés dans la séance du 11 juin 1886,* par M. le comte Albert de Mun ; ce *Discours,* édité avec le plus grand soin par la librairie V. Palmé, forme une brochure in-8 de 32 p.

— Le maréchal de Mac-Mahon écrit, paraît-il, ses *Mémoires,* qui ne sont pas destinés à la publicité.

— Vient de paraître, chez Lecène et Oudin, une brochure de M. F. Cor-

réard consacrée à *Michelet, sa vie, son œuvre historique* (in-12): elle contient, outre le portrait de Michelet, des extraits historiques et des notes littéraires, historiques et géographiques.

— En vente chez le libraire Alphonse Picard, l'*Histoire de la Maison d'Aubusson*, par M. P. Mignaton (in-18 jésus de VI-374 p.).

— La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, éditée par la maison Quantin, vient de s'augmenter d'un volume intitulé : *Le Livre, l'Illustration, la Reliure* (in-8); M. H. Bouchot, de la Bibliothèque nationale, est l'auteur de ce travail.

— La librairie H. Welter met en souscription l'ouvrage suivant : *Excerpta Colombiana. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle non décrites jusqu'ici, précédée d'une Histoire de la Bibliothèque Colombine et de son fondateur*, par H. Harisse. Cette bibliographie formera un volume in-8, d'environ 400 pages, qui paraîtra en décembre 1886.

— On annonce pour le mois d'octobre l'apparition du premier fascicule du *Deuxième supplément au grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, de Pierre Larousse (lib. Vve P. Larousse); ce supplément complètera les volumes précédents et relatera les principaux événements qui se sont accomplis depuis dix ans; il formera environ 40 fascicules.

— M. E. Acollas publie à la librairie Delagrave, sous le titre de *Bibliothèque du droit mis à la portée de tout le monde*, une collection de résumés relatifs aux principales questions de législation usuelle. Dans un nouveau volume, intitulé *La Propriété littéraire et artistique*, M. Acollas vient de tracer les règles à suivre pour garantir son droit et d'indiquer, en les commentant, les décisions de la jurisprudence en pareille matière.

— M. Alfred Marche vient d'être envoyé en mission aux îles Mariannes, pour y faire des recherches relatives à la géographie, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie et à l'ethnographie.

— On annonce la prochaine apparition de trois journaux : *Le Coq*, fondé par M. André Treille, ancien rédacteur du *Paris*; la *Revanche*, fondée par M. L. Peyramont; le *Rhin français*, fondé par M. Paul Leser.

AUVERGNE. — M. le Dr H. Dourif, de Clermont, vient de publier une brochure qui intéressera les curieux et les amateurs de traditions locales, sous ce titre : *Les fêtes de Saint-Gal à Saint-Amant* (Clermont-Ferrand, Bellet et fils, 1886, in-8 de 47 p.) Il y décrit les réjouissances à la fois religieuses et profanes qui avaient lieu chaque année, au mois de juillet, en l'honneur de saint Gal, évêque de Clermont, de 527 à 554. La chapelle de Saint-Gal, dont un dessin de l'auteur reproduit l'état actuel, est de nos jours entièrement abandonnée. Quant aux fêtes, voici plusieurs années qu'elles n'ont eu lieu, et M. Dourif montre bien pour quelles raisons il est peu probable qu'elles reprennent. Il a d'autant mieux fait de ne pas laisser perdre le souvenir de ces traditions populaires et de grouper tous les textes historiques qui s'y rattachent.

— La *Revue d'Auvergne* annonce que les archives départementales du Puy-de-Dôme se sont enrichies tout récemment d'un certain nombre de documents restés en dépôt à l'hôpital d'Issoire, où ils étaient exposés à une complète destruction. Ces pièces sont relatives à l'abbaye de Mégemont, à l'abbaye de Saint-Austremoine d'Issoire, aux Bénédictines d'Issoire, au Chapitre de Saint-Germain-Lembron, aux familles de Seveyrac, de Simiane, de Besse, de la Richardie.

BRETAGNE. — M. le comte Régis de l'Estourbeillon vient de publier un

important ouvrage intitulé : *Les Familles françaises à Jersey pendant la Révolution* (Nantes, imp. V. Forest, in-8 de VIII-680 p.). Ce volume renferme le dépouillement de trente manuscrits in-folios découverts par M. de l'Estourbeillon chez le recteur de la mission catholique de Saint-Thomas de Jersey; on comprend tout l'intérêt de cette publication qui nous fait connaître près de 400 actes émanant des réfugiés français à Jersey et intéressant plus de 1,200 familles.

CHAMPAGNE. — Nous ignorons le nom de l'auteur de la brochure intitulée *Diderot de Langres*, par un Langrois (Paris, Retaux-Bray), mais c'est à coup sûr un homme qui a écrit son opuscule sous l'influence d'une vive et légitime indignation : « Ce que je veux, » dit-il aux admirateurs de Diderot, « c'est faire connaître, et par conséquent, c'est faire honnir le répugnant personnage que vous allez glorifier. Ce que je veux encore, c'est vous arracher le dernier lambeau du masque maçonnique dont vous vous couvrez depuis neuf ans, pour abuser les simples et exploiter le peuple... »

— M. Louis Brouillon a fait imprimer chez Martin frères, à Châlons-sur-Marne, une brochure in-8 intitulée : *Les Comtes de Dampierre-en-Astenois (Dampierre-le-Château, Marne).*

— On doit à M. E. Thellier une *Histoire populaire de Mézières, Charleville et de leurs environs* (Charleville, Colin, in-18).

DAUPHINÉ. — M. l'abbé J. Chevalier a publié chez J. Céas, à Valence, deux travaux à signaler : *Notes et documents pour servir à l'histoire des évêques d'Avignon et de Valence dans la seconde moitié du XIIIe siècle* (in-8); *Histoire généalogique de la maison de Rabot, par Jean de Rabot, conseiller au Parlement de Grenoble* (in-8 de VI-110 p.). Cette dernière biographie a d'abord été insérée dans le *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.*

FRANCHE-COMTÉ. — Dans sa brochure *Victor Hugo et la Franche-Comté* (Besançon, imp. Dodivers, in-8), M. Léonce Pingaud se montre admirateur passionné du poète « franc-comtois », mais du poète seulement, du Victor Hugo qui a célébré « ce qui est supérieur et survit aux révolutions... Dieu et ses grandeurs, la prière et ses effusions, la charité et ses miracles, la famille et ses joies mêlées de deuil, la nature et ses harmonies. » La notice de M. L. Pingaud a d'abord été insérée dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon.*

— Les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon (année 1884)* ont récemment été publiés. Voici les titres des principaux travaux insérés dans ce recueil : *La Poésie en Franche-Comté*, par M. Henri Tivier; — *De l'iconographie chrétienne dans le diocèse de Besançon*, par M. le comte de Soultrait; — *La Correspondance du cardinal de Granvelle*, par M. le marquis Terrier de Loray; — *Inventaire des sceaux des juridictions souveraines et domaniales du comté de Bourgogne du XIIIe au XVIIIe siècle*, par M. Jules Gauthier; — *Notice archéologique sur l'abbaye de Montbenoit*, par M. le comte de Soultrait; — *Tombes franc-comtoises inédites des XIVe et XVIIe siècles*, par M. Jules Gauthier.

— Vient de paraître chez Champion, à Paris : *Les Sires de Faucogney, vicomtes de Vesoul. Notice et documents*, publiés par M. Jules Finot, archiviste du Nord (1886, in-8).

GUYENNE. — La bibliothèque de Bordeaux vient de faire l'acquisition d'un manuscrit in-4 de 38 folios, écrit à la fin du XVIIIe siècle, et intitulé : *Mémoire instructif sur l'ancienneté de la ville et cité de Lectoure, de ses immunités, libertés, privilèges, usages, coutumes et franchises.*

— On doit à M. l'abbé L. E. Cabannes une *Notice historique sur la ville de Castelmoron-sur-Lot* (Agen, imp. Ve Lamy, in-8).

— Nous avons reçu une brochure intitulée : *Du Concours de la famille dans l'éducation publique.* C'est un discours prononcé le 26 juillet 1886 par M. A. Libercier, à l'École Saint-Elme d'Arcachon (Bordeaux, imp. de Lanefranque, in-8).

Ile-de-France. — M. E. Charvet a récemment inséré dans le *Recueil des Mémoires de la Société académique de l'Oise* un article dans lequel il nie l'authenticité du drapeau bourguignon pris par Jeanne Hachette lors du fameux siège de Beauvais et conservé aujourd'hui dans l'hôtel de ville de Beauvais. M. Renaud Rose rejette cette conclusion dans une brochure intitulée : *Jeanne Hachette et l'authenticité de son drapeau. Lettre à M. Ernest Charvet* (Beauvais, imp. de la Société *l'Indépendant de l'Oise*, in-12). La question avait déjà été soulevée en 1850, et il y a dans la brochure de M. Rose quelques paroles assez malveillantes pour un « académicien jouissant alors d'une certaine notoriété (M. Paulin Paris)... qui ne voulait faire qu'un peu de bruit » en niant également l'authenticité du drapeau bourguignon.

— M. A. Besoul a récemment publié une brochure qui porte ce titre des plus détaillés : *Recherches historiques sur la commune de Favières-en-Brie (Seine-et-Marne), ses antiquités, ses seigneuries, ses fiefs, l'abbaye d'Hermières et le prieuré de Saint-Ouen, etc., et quelques aperçus sur Tournan* (Melun, Drosne, in-8).

— M. H. Martin, après avoir édité dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* les *Inventaires des biens et des livres de l'abbaye des Vaux-de-Cernay au XIIe siècle,* en a fait exécuter un tirage à part, non mis dans le commerce.

Languedoc. — M. B. Bénezet a publié dans les *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France* un travail intitulé *Histoire de l'art méridional au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. I. De la formation des écoles de sculpture.* Cet article a été tiré à part, il y a déjà plusieurs mois.

— On doit à M. J. Doumeng une *Monographie de la commune de Grépiac, département de la Haute-Garonne* (Toulouse, imp. Tardieu, in-8).

Limousin. — Vient de paraître chez Ducourtieux, à Limoges, un savant mémoire de M. L. Guibert sur les *Tours de Chalusset;* cinq planches accompagnent ce travail et retracent sous divers aspects ce qui reste des anciens châteaux ; elles donnent en outre quelques détails de chapiteaux et reproduisent le sceau et contre-sceau de Pierre Bernard, seigneur de Chalusset, de 1264.

— M. René Fage, continuant sa publication sur le *Vieux Tulle,* consacre le quatrième fascicule à *La Tour prisonnière dite Tour de Maysse* (Tulle, imprimerie Crauffon, 1886, gr. in-8 de 27 p.). Nous attendons avec impatience les monographies de *la Tour de la Motte,* de *la Porte Chanal,* de *la Place publique,* de *la Grande maison de Loyac,* de *la Basilique Saint-Martin,* etc.

— A la fin de mars a paru à Limoges, chez l'imprimeur Gely, le premier numéro du *Limousin littéraire, artistique, scientifique, industriel, agricole et commercial* (petit in-folio, hebdomadaire ; abonnement annuel : 3 fr.).

Lorraine. — Indiquons aux amis de la littérature du moyen âge les légendes et portraits de l'ancienne Lorraine, *Sagen und Bilder aus Lothringens Vorzeit,* par O. Schwebel (Forbach, R. Hupfer, 1886, in-8).

— M. P. Lemaire a écrit une importante monographie de *la Commune de Triaucourt dans le bailliage de Beaulieu-en-Argonne* (Bar-le-Duc, imp. Philipona, in-8).

— M. l'abbé L'Hote a fait paraître sous ce titre : *Études historiques sur le diocèse de Saint-Dié* un travail sur *Notre-Dame de Saint-Dié* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8).

NORMANDIE. — M. Lefort va publier le travail qu'il a lu le 30 avril dernier aux réunions de la Sorbonne : *Salaires et revenus dans la généralité de Rouen au XVIIIe siècle, comparés avec les dépenses de l'alimentation, du logement, du chauffage et de l'éclairage* (Rouen, Cagniard, in-8).

— Un *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie* est sous presse; il contient les documents suivants : *Acte par lequel Jean de Montmorency se désiste en faveur d'Enguerran de Marigny, de ses prétentions à des droits de juridiction en la paroisse de Criquiers* (1314). *Lettres de Charles, comte de Valois, par lesquelles il approuve certaines coutumes particulières pour le village de Criquiers et sollicite du roi leur confirmation* (1315). *Marché fait avec des pourvoyeurs pour l'entretien de la maison du duc de Montpensier* (1597). Enfin des extraits d'un *Marché fait pour la maison de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, comtesse d'Eu, avec Anserauld, pourvoyeur de la maison du maréchal de Biron, demeurant à Paris, en la vallée de Misère* (9 janvier 1597). Ces documents sont inédits, sauf le second déjà publié par Toussaint Duplessis dans sa *Description de la Haute-Normandie*, et par M. Malhon, dans la *Revue des Sociétés savantes* (VIII, p. 48).

— Le *Discours de S. G. Mgr l'évêque de Bayeux et Lisieux au Congrès des associations ouvrières catholiques à Caen* (6 août 1886), vient d'être imprimé chez O. Payan à Bayeux; ce remarquable discours forme une brochure in-8 de 16 pages.

— Le *Catalogue de la bibliothèque de la ville du Havre* est maintenant à la disposition des érudits; il comprend deux volumes in-8 (Le Havre, imp. Hastin).

— Sous ce titre : *Une Église champêtre* (Alençon, 1886, 19 p. in-8), M. Florentin Loriot a fait tirer à part du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, la monographie qu'il a consacrée à une des églises de l'arrondissement d'Alençon. C'est celle du bourg de la Roche-Mabile, ancienne église bénédictine, dont les parties romanes sont au moins du XIe siècle. M. Loriot, appuyé sur les documents contemporains, raconte l'histoire des lieux et en ranime les souvenirs. Trois gravures lithographiques et un plan du donjon de la Roche-Mabile accompagnent ce consciencieux travail.

— M. Frédéric Plessis, professeur à la Faculté de Caen, met sous presse à Paris, chez Lemerre, un volume de poésies françaises.

— On annonce la publication prochaine dans *Petite Chronologie de Dieppe*, par E. Chevallier, in-8, 80 p., 3 plans de Dieppe (1600, 1832 et 1884), Rouen, imp. Cagniard ; et d'une *Notice sur Jean Hays, conseiller et avocat du roi au Bailliage et siège présidial de Rouen*, poète de la fin du XVIe siècle, né à Pont-de-l'Arche, par J. Deschamps (petit in-4 écu, 36 p. Rouen, imp. Cagniard.)

ORLÉANAIS. — On annonce que M. Hauler, érudit allemand, a eu la bonne fortune de découvrir dans la bibliothèque d'Orléans cinq feuillets d'un manuscrit qui renfermait les *Histoires* de Salluste, uniquement connues jusqu'à ce jour par quelques citations.

PICARDIE. — *Les Antiquités du pays bourbonnais* de M. Ernest Deseille (Paris, Alph. Picard, in-8) nous font remonter dans l'histoire de cette région jusqu'aux temps siluriens, alors que l'homme vivait « parmi les mammouths, les ours des cavernes et d'autres animaux dont les espèces n'existent plus. »

— La librairie Leroux, de Paris, a édité une *Étude sur quelques antiquités trouvées en Picardie* (in-8), par M. A. Danicourt.

— M. A. Danicourt a écrit un sérieux ouvrage dans lequel il nous fait connaître les péripéties d'une *Révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616* (Péronne, imp. Quentin, in-8); plusieurs documents inédits sont publiés dans ce volume.

— La question de l'universalité du déluge ne paraît pas sur le point d'être tranchée. Signalons encore une brochure de M. Ch. Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes : *A propos du déluge biblique de M. Motais* (Amiens, Rousseau-Leroy, in-8. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*).

POITOU. — M. Antonin Levriet a fait paraître à Niort, chez L. Clouzot, une *Histoire des deux-Sèvres* (in-12).

— M. Bélisaire Ledain a extrait des *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres* l'intéressant *Inventaire du château de Thouars du 2 mars 1470* qu'il avait publié dans l'un des derniers fascicules.

PROVENCE. — La dernière publication de M. Tamizey de Larroque n'a pas été consacrée à un correspondant de Peiresc. Ce sont *Quatre lettres inédites de Jacques Gaffarel* (34 p. in-8), extr. des *Annales des Basses-Alpes, Bulletin de la Société scientifique et littéraire de Digne.* Ce Gaffarel, « l'un des hommes de lettres qui a fait autant parler de lui au XVIIe siècle, » a été en relations suivies avec Peiresc ; mais on n'a pas pour l'heure ses lettres à l'académicien d'Aix, on n'a que les lettres de Peiresc à Gaffarel. Celles que publie aujourd'hui notre collaborateur sont adressées à Gassendi, à Raphael de Bologne et aux frères Du Puy. Les notes fourmillent comme toujours et l'emportent en intérêt sur le texte.

— M. l'abbé A.-J. Rance poursuit ses recherches sur *L'Ancien clergé d'Arles,* et il nous donne aujourd'hui deux notices sur *Gaspard de Saint-Andiol* et *Gilles Du Port;* le premier, qui vécut de 1631 à 1712, fut archidiacre d'Arles ; nous ne pouvons dire quels sont les titres de Gilles Du Port à l'attention de M. l'abbé Rance ; car, si, dans la brochure qui nous est parvenue, les 8 premières pages de la notice sur Gaspard de Saint-Andiol sont en double exemplaire, par contre les pages 9 à 25, qui doivent contenir la majeure partie de la notice consacrée à Gilles Du Port, font absolument défaut.

— Dans une brochure publiée à Paris, chez Maisonneuve, sous le titre de *Mariage morganatique du duc de Lavalette* (in-8), M. l'abbé Cazauran réfute les objections présentées par M. F. Mireur au sujet *Du prétendu mariage du duc d'Épernon, à Pignans (Var).*

SAINTONGE. — Dans une sépulture du IIIe siècle à Saintes il a été découvert, entre autres objets curieux, un anneau gnostique, ce qui prouve que les doctrines gnostiques signalées par saint Jérôme dans le midi, avaient pénétré jusqu'en Saintonge. Un savant anglais, M. Lewis, bibliothécaire du collège *Corpus Christi,* à Cambridge, a une collection remarquable de ces objets dont a parlé M. Saglio dans le *Dictionnaire des antiquités,* et dont Montfaucon a gravé de très nombreux spécimens dans l'*Antiquité expliquée.* Le *Bulletin de la Société des Archives de Saintonge* publie, dans son numéro de juillet, une étude sur l'abraxas de Saintes et plusieurs figures d'après la collection Lewis et une brochure du docteur King.

ALLEMAGNE. — Signalons à l'attention de nos lecteurs un livre où sont exposés en détail les principes sur lesquels repose l'organisation de l'enseignement universitaire en Allemagne : *Der deutsche Professor der Gegenwart,* par le Dr Joh. Flach (Leipzig, A. Unflad, 1886, petit in-8).

— Le 2 août et les jours suivants a eu lieu la célébration du cinq centième anniversaire de la fondation de l'Université d'Heidelberg, où M. Maxime Du Camp représentait l'Académie française.

— On annonce l'apparition d'une nouvelle histoire de la découverte de l'imprimerie, due au Dr Westermann : *Geschichte der Erfindung der Buchdruckkunst.*

— A récemment été mis en vente chez Weidmann, à Berlin, la première partie du second volume de l'ouvrage biographique et bibliographique consacré à Lessing par le Dr Erich Schmidt : *Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften* (in-8).

— M. A. Müller vient de publier un traité des antiquités scéniques grecques, constituant la deuxième partie du troisième volume de la nouvelle édition des *Antiquités grecques* de Hermann : *Lehrbuch der griechischen Bühnenalterthümer* (Fribourg, Mohr, 1886).

— M. G. Habich vient de faire paraître un *Vade-mecum* pour la peinture italienne des anciens maîtres (Hambourg) qui sera très utile aux visiteurs des grands musées de Paris, Londres, Berlin, Dresde, Munich, Vienne et Francfort.

— M. Ad. Kohut a publié dans ces derniers temps, chez Gust. Schuhr, à Berlin, sous le titre prétentieux de : *Moderne Geistesheroen, biographisch-kritische Charakterbilder und Porträt-Skizzen aus der Gegenwart* (in-8 de 219 p.), quatorze notices biographiques consacrées aux célébrités contemporaines et divisées en trois séries; dans la première sont rangés les savants et les hommes d'Etat; dans la seconde, les poètes et les écrivains; dans la troisième, les peintres et les sculpteurs.

— A récemment paru, chez N. G. Elwert, à Marbourg, un ouvrage de M. Wilh. Kolbe sur les mœurs et usages populaires de la Hesse : *Hessische Volks-Sitten und Gebräuche im Lichte der heidnischen Vorzeit* (in-8).

— Signalons la publication de M. Ad. Stern sur l'histoire littéraire moderne de l'Allemagne : *Die deutsche Nationallitteratur vom Tode Gœthes bis zur Gegenwart* (Marbourg et Leipzig, N. G. Elwert, in-8); plus de deux cents littérateurs sont cités et appréciés dans cet ouvrage.

— Aux folk-loristes s'adresse la seconde édition d'un livre sur les légendes historiques de l'Allemagne, publié pour la première fois il y a près de quarante ans par C. Simrock, sous ce titre : *Die geschichtlichen deutschen Sagen aus dem Munde des Volks und deutscher Dichter* (2e édition, à Bâle, chez B. Schwabe, in-8 de IX-515 p.).

— Voici encore un volume rentrant dans le domaine du folk-lore; le Dr Ulrich Jahn a recueilli les nombreuses légendes populaires de la Poméranie et de l'île de Rugen et les a publiées sous le titre de *Volkssagen aus Pommern und Rügen* (Stettin, H. Dannenberg, in-8 de XXVII-541 p.).

Angleterre. — Le Dr R. Doebner a édité chez Veit, à Leipzig, les *Memoirs of Mary, queen of England (1689-1693)*. Les Mémoires sont suivis des lettres adressées par la reine Marie, les rois Jacques II et Guillaume III à la princesse Sophie de Hanovre; cette dernière publication vient donc compléter l'édition de la correspondance de la princesse Sophie, donnée il y a quelques mois, à Leipzig, par Ed. Bodemann, dans le tome XXVI des *Publicationen aus den k. preussischen Staatsarchiven.*

— Dans les premiers jours du mois d'août, on a procédé à la vente de la riche collection de tableaux du duc de Marlborough, qui renfermait un grand nombre d'œuvres de Rubens, de Teniers et de Van Dyck.

— Signalons un ouvrage consacré aux expéditions normandes dans le sud de l'Europe : *A short History of the Normans in south Europe* (in-8).

Autriche. — On affirme que les héritiers de Liszt publieront avant la fin de cette année les Mémoires de l'illustre maître, écrits par lui-même, sous le titre de ; *Ma Vie.* Ces Mémoires, remplis d'anecdotes intéressantes, ne

sont malheureusement pas terminés. Il se trouvera sans doute quelque main amie pour combler cette lacune et compléter la biographie de Liszt.

— La littérature croate est surtout formée de traductions. Dernièrement, on a traduit quelques classiques grecs et latins, des pièces de Shakespeare, et enfin des contes allemands et français.

BELGIQUE. — Mgr Lamy, prélat de S. S. Léon XIII et professeur de langues sémitiques et d'Écriture sainte à l'Université catholique de Louvain, va faire paraître prochainement chez Dessain, à Malines, le second volume des œuvres inédites de saint Ephrem, évêque syrien. Mgr Lamy doit être parti pour Londres, afin de continuer ses recherches dans la collection des manuscrits syriaques du British Muséum.

— Vient de paraître a Anvers le tome II de la *Correspondance de Christophe Plantin,* publiée par le conservateur du Musée Plantin-Moretus, M. Max Rooses (imp. J. E. Buschmann, in-8).

— Il vient de se fonder à Bruxelles, sous le titre d'« Union des Arts » une association qui détermine ainsi son but : « Faire connaître au public belge les poètes et les compositeurs français, travailler à une union de plus en plus intime des deux nations sœurs, permettre aux jeunes surtout, sans distinction d'aucune école, d'affirmer leurs personnalités.

— Le 1er fascicule du tome IX de la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale de Belgique, vient de paraître. Les biographies comprises dans ce fascicule (de Helmont (van) à Henschling) occupent 336 colonnes. Les articles les plus importants et les plus développés dans cette longue série de noms sont ceux des Hemricourt, des Henri de Louvain, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Flandre, de Dinant, de Gueldre, etc., d'Hériger l'historiographe du xe siècle, des Hermans.

— Vient de paraître : *Pèlerinage en Terre Sainte, impressions et souvenirs,* par le P. Fr. A. Portmans, des Frères prêcheurs, un très beau volume de plus de 300 pages in 8. Prix broché, 2 fr. H. Dessain éditeur.

ESPAGNE. — Nous avons reçu les *Discursos léidos ante la Real Academia española en la recepción pùblica del R P. Miguel Mir el dia 9 de mayo de 1886* (Madrid, tip. de los huérfanos, gr. in-8 de 65 p.). Les discours du R. P. Miguel Mir et celui de D. Marcelino Ménendez y Pelayo, qui suit, contiennent l'éloge du prédécesseur de M. Mir, le poète dramatique Garcia Gutiérrez et aussi des aperçus sur la littérature moderne de l'Espagne.

— M. Jéronimo Vida a lu récemment à l'Athénée de Madrid un Mémoire intitulé *La Familia como célula social,* qui a été publié en une brochure gr. in-8 de 40 p. (Madrid, tip. de *El Correo*).

— On signale parmi les publications récentes : *Historia del conflicto de las Carolinas y prueba del derecho de España* por Enrique Taviel de Andrade, (Madrid, Murillo, in-8) ; — *Cartas padagogicas* por D. T. Galvacha. Excellente brochure de propagande où l'on montre comment la religion et l'éducation doivent se mêler pour agir efficacement sur l'esprit des enfants, et comme la fureur de laïcisme, qui domine aujourd'hui en France, est une des aberrations les plus funestes.

HONGRIE. — Un jeune érudit hongrois, M. le professeur Jean Kiss, a entrepris la publication à Temesvar d'une revue trimestrielle intitulée *Bölcseleti Folyóiras (Revue philosophique)* dans laquelle seront principalement exposées les doctrines philosophiques de saint Thomas. Cet important recueil, qui est le seul de ce genre publié en Hongrie, correspond à nos *Annales de philosophie chrétienne.*

— Le premier volume des œuvres de Tourguéneff traduites en hongrois, vient de paraître à Pesth.

ITALIE. — On annonce que l'on croit avoir remarqué la disparition de 120 codex de la Bibliothèque Alexandrine, à Rome.

— M. G. Abate Longo a récemment fait paraître un opuscule intitulé *La Protezione dei deboli come funzione dello stato e l'influenza di questa nel diritto civile.* (Catane, tip. di F. Martinez, in-8).

— Un Danois, Cristoforo Nyrop, a écrit une *Histoire de l'épopée française au moyen âge,* qui vient d'être traduite en italien par M. Egid. Gorra sous ce titre : *Storia dell epopeà francese nel medio evo* (Florence, tip. de G. Carsenecchi, in-8); l'Université de Copenhague a décerné une médaille d'or à l'auteur de l'œuvre originale.

— Vient de paraître à Rome la première partie d'un *Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle pubblicazioni periodiche italiane e straniere;* elle est consacrée aux *Scritti biografici e critici* (in-8 de XVII-517 p.), et comprend, outre la liste des périodiques dont le dépouillement a été fait et plusieurs tables, les articles biographiques contenus dans deux cent quarante revues italiennes et étrangères.

— On doit à M. C. Lozzi un important ouvrage bibliographique dont le premier volume, récemment imprimé chez Galeati à Imola, est intitulé *Biblioteca storica dell' antica e nuova Italiana. Saggio di bibliographia analitico, comparato e critico* (in-8 de 493 p.)

POLOGNE. — M. Bukowski a fait paraître les deux premiers volumes de son *Histoire de la réforme en Pologne.*

— M. Jarochowski vient d'éditer le troisième volume de son *Histoire de la Pologne sous les princes saxons.* (quatrième volume des *Esquisses*).

— Le seul périodique traitant des langues slaves paraît à Berlin, c'est l'*Archiv für slavische Philologie,* dirigé par M. J. Jagié, avec la collaboration de MM. A. Brückner, A. Leskien et W. Nehring. L'*Archiv* commence sa neuvième année.

— *Monsieur Thaddée,* poème d'Adam Mickiewicz, vient d'être traduit en anglais par M. Ashurst Biggs. Le même auteur a aussi traduit en anglais le *Conrad Wallenroth* du même poète. La version est extrêmement fidèle.

— La *Cosmographie* de J. Jedrzejewicz (volume III de la 3e série de la *Bibliothèque des sciences mathématiques et physiques,* de Varsovie) mérite des éloges.

RUSSIE. — La bibliographie du droit civil vient de s'enrichir d'un nouveau travail, qui embrasse tout ce qui a été publié sur ce sujet depuis plus d'un siècle (1750-1885). Cet *index systématique,* aussi complet qu'on puisse le désirer, est dû aux soins de M. Povorinski, qui l'a fait sur la demande de la commission chargée de rédiger le code civil.

— Il a paru à Orenbourg une monographie intitulée : *Les Derviches dans le monde musulman*, et ayant pour auteur M. Pozdéev, qui a longtemps séjourné dans l'Asie centrale ; c'est ce qu'il y a de mieux sur cette matière dans la littérature russe.

— Les journaux annoncent la publication d'un ouvrage très remarquable de M. Arnold, intitulé l'*Harmonisation de l'ancien Chant de l'Église russe d'après la théorie hellénique et byzantine ainsi que d'après les lois de l'acoustique.* L'auteur est un des très rares connaisseurs de ce sujet difficile et presque inexploré.

— On a découvert à Moscou un manuscrit du XVe siècle contenant les *Lois d'Étienne Douchan*, roi de Serbie. C'est le troisième dans l'ordre d'ancienneté; mais il a sur les deux autres l'avantage de porter une date précise (1444), d'être bien plus correct et de renfermer deux pièces qui manquent dans ceux-là. Le manuscrit appartient à M. Barsov, secrétaire de la Société

d'histoire et d'antiquités russes, établie à Moscou. Parmi les travaux publiés par cette Société dans ses *Lectures*, nous signalons la suite de l'Étude de M. Barsov sur l'*Expédition d'Igor*, l'*Exposé de la vraie foi de Cyrille le Philosophe*, d'après un manuscrit appartenant au même, et l'écrit de Silvestre Medvédef sur les anciens livres liturgiques de Moscou.

— L'archéologue Pourtzeladze a été chargé par le ministère de la Cour d'exploiter les *tumuli* de la Cakhétie, au Caucase, et de soumettre à la commission archéologique établie auprès dudit ministère tous les objets qu'il aura découverts, avant qu'ils reçoivent leur destination définitive.

SICILE. — Nos lecteurs connaissent déjà plusieurs intéressantes publications dues à M. Antonio di Palomes ; signalons aujourd'hui une brochure du même auteur publiée à Palerme sous le titre de *Re Guglielmo I e le monete di cuojo. Accenni* (in-8 de 47 p.).

CONGO. — Le P. Duparquet, missionnaire français, a découvert dans les archives de l'ancienne mission du Loango (aujourd'hui Congo français), actuellement au Musée de la Propagande à Rome, un *Essay d'une grammaire congo suivant l'accent congo ou malemba* (in-4) et un *Dictionnaire congo-français*.

ÉGYPTE. — La dernière guerre d'Égypte a fait l'objet d'une importante publication en deux volumes due à M. Charles Royle et intitulée : *The Égyptian campaigns 1882 to 1885, and the events which led to them* (London, Hurst and Blackett, 1886, in-8.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Cursus scripturæ sacræ. Commentarius in libros Samuelis*, par Cornély, F. de Hummelauer (gr. in-8, Lethielleux). — *Le Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ*, traduit par l'abbé Crampon (in-8, Desclée). — *Le Nouveau Testament de Jésus-Christ*, traduit par MM. Bourassé et Janvier (in-16, Mame). — *Méditations sur la Passion de Jésus-Christ*, par A. F. Lennig (in-12, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Les Familles bibliques*, par le P. Matignon (in-12, Palmé). — *De la Préparation à la mort*, par le cardinal Bona (in-32, Seguin, à Avignon). — *Le grand Combat contemporain ou l'Église et la Révolution*, par L. Degron (in-8, Palmé). — *Œuvres pastorales de Mgr Perraud* (t. IV, in-8, H. Oudin). — *La Théosophie universelle. Théosophie bouddhiste*, par lady Caithness, duchesse de Pomar (in-8, G. Carré). — *Le Bouddhisme selon le canon de l'Église du Sud, sous forme de catéchisme*, par H. S. Olcott (in-12, G. Carré). — *Institutionen des katholischen Kirchenrechts*, par le Dr H. Læmmer (gr. in-8, Herder, à Fribourg en Bade). — *Histoire de la Philosophie*, par l'abbé P. Vallet (in-12, Roger et Chernoviz). — *Philosophes illustres*, par P. A. Mercklen (in-8, Bloud et Barral). — *Le Corps et l'Esprit; action du moral et de l'imagination sur le physique*, par D. Hack-Tuke (in-8, J.-B. Baillière). — *Les Essais de Montaigne*, publiés d'après l'édition de 1588, avec les variantes de 1595 (t. Ier, in-12, Jouaust). — *Le Naturalisme*, par Mme E. Pardo-Bazan (in-12, Giraud). — *Il naturalismo contemporaneo in letteratura*, par G. Pipitone-Federico (in-12, Sandron, à Palerme). — *La Moral independiente y los principios del derecho nuovo*, par le P. V. M. de Minteguiaga (gr. in-8, « La Ciencia Cristiana », à Madrid). — *Manuel des Œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris. 1886* (in-12, Poussielgue). — *Serviteurs et commensaux de l'homme*, par Le Duc Saint-Germain (gr. in-4, Mame). — *Abrégé de Géologie*, par l'abbé Bourgeat (in-12, Poussielgue). — *Souvenirs entomologiques* (3e série), par J. H. Fabre (in-8, Delagrave). — *Théorie de la Grande Guerre*, par le général de Clausewitz (2 vol. in-8, Baudoin). — *Les Méthodes de Guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle*, par le général Pierron (in-12, Baudoin). — *Canons français et canons allemands*, par le capitaine A. Marietti (in-8,

Baudoin). — *Sous les Eaux,* par de La Blanchère (gr. in-8, Delagrave). — *La Chasse au Phénix,* par D. Bernard (in-4, Delagrave). — *Les Promenades du docteur Bob,* par Beaugrand (gr. in-8, Delagrave). — *Guide pratique du garde-chasse,* par E. Bellecroix (in-12, F. Didot). — *L'Art de dire,* par L. Leloir (in-12, Lecène et Oudin). — *Recueil de deux cents motifs d'architecture depuis la Renaissance jusqu'à nos jours,* par D. Ramée (in-4, F. Didot). — *Le Livre et les Arts qui s'y rattachent,* par M. P. Louisy (gr. in-8, F. Didot). — *La maison Plantin à Anvers,* par L. Degeorge (in-8, F. Didot). — *L'Origine du Français* (t. Ier), par l'abbé J. Espagnolle (in-8, Delagrave). — *La Chanson populaire,* par J. B. Weckerlin (gr. in-8, F. Didot). — *A la recherche du Bonheur,* par le comte L. Tolstoï (in-12, Perrin). — *La Dame aux pierreries,* par E. Marlitt (2 vol. in-12, F. Didot). — *Le Gantelet blanc,* par Mayne-Reid, traduction de Mme Guerrier de Haupt (in-12, F. Didot). — *Mystérieuse disparition de lord Brackenbury,* par Miss A. B. Edward (in-12, F. Didot). — *L'Anneau de Bronze,* par G. d'Aurgel (in-12, H. Gautier). — *Le Prince et le Pauvre,* par M. Twain (in-12, Oudin). — *Une petite-fille de Cendrillon,* par G. d'Éthampes (in-12, Henri Gautier). — *Paul Barbet,* par E. Lionnet (in-12, H. Gautier) — *Trois Contes chinois,* par L. E. Robert (in-8, Delagrave). — *Les Premiers pas,* par J. de Kerlys et P. du Château (in-12, H. Gautier). — *Petite Reine,* par M. Maryan (in-12, Bloud et Barral). — *Histoire abrégée de la littérature latine,* par E. Talbot (in-12, Delalain). — *Histoire sommaire de la littérature française,* par A. Biais (in-12, Picard-Bernheim). — *Essais de Critique,* par Ch. Fuster (in-12, Giraud). — *Lettres du R. P. Lacordaire à Théophile Foisset,* publiées par J. Crépon (2 vol. in-8, Poussielgue). — *De Paris à Berlin,* par V. Tissot (in-12, Fetscherin et Chuit). — *Les Français au Canada,* par A. Chalamet (in-8, Picard-Bernheim). — *Les Français en Amérique,* par J. Feyrol (in-8, Lecène et Oudin). — *Les Exploratrices au dix-neuvième siècle,* par Ch. Simond (in-8, Lecène et Oudin). — *Tunis et la Tunisie,* par Ch. Simond (in-12, Lecène et Oudin). — *Le Congo,* par P. Blaise (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Détroit de Magellan,* par H. Feuillet (gr. in-8, Mame). — *Histoire de saint Augustin* (2 vol. in-8, Palmé). — *Lettres de sainte Catherine de Sienne,* traduites par E. Cartier (5 vol. in-12, Poussielgue). — *Martyrologe des saints militaires,* par l'abbé Profillet (in-8, Retaux-Bray). — *Histoire de l'Europe et particulièrement de la France de 1610 à 1789,* par E. Maréchal (in-12, Delalain). — *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny pendant l'année 1787,* publiées par M. de Lescure (in-12, Jouaust). — *Les Débris de Quiberon, souvenirs du désastre de 1795,* par E. de Lagournerie (in-12, Libaros, à Nantes). — *Abrégé de l'histoire contemporaine de la France,* par A. Lacroix (in-8, Dupret). — *La France socialiste,* par Mermeix (in-12, Fetscherin et Chuit). — *Le Siège de Tuyen-Quan,* par D. de Lonlay (in-12, Garnier). — *Les Combats du général de Négrier au Tonkin,* par D. de Lonlay (in-12, Garnier). — *La Guerre de Sécession (1861-1865),* par E. Grasset (in-12, Baudoin). — *Biographies d'hommes illustres des temps anciens et modernes,* par E. Zevort (in-12, Picard-Bernheim). — *Vauban et Riquet,* par P. Bondois (in-8, Picard-Bernheim). — *Victor Hugo, sa vie, ses œuvres,* par P. Bondois (in-8, Picard-Bernheim). — *Petite Histoire de la Typographie,* par A. Vitu (in-8, Delagrave). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti. 23e édition. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 2. *Jean-de-Jeanne*, par Émile Pouvillon. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 j. de 258 p. 3 fr. 50. — 3. *Monsieur Jean*, par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 318 p. 3 fr. 50. — 4. *Le Gars Perrier*, par Robert de la Villehervé. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 364 p. 3 fr. 50. — 5. *L'Ève future*, par le comte Villiers de l'Isle-Adam. Paris, M. de Brunhoff, 1886, in-12 de 380 p. frontispice illustré, 3 fr. 50. — 6. *Zo-Har*, par Catulle Mendès. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 380 p. 3 fr. 50. — 7. *Le Boulet*, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1886, in-18 j. de 354 p. 3 fr. 50. — 8. *L'Insurgé*, par Jules Vallès. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 376 p. 3 fr. 50. — 9. *L'Étoile éteinte*, par Marcel Sémézies. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 290 p. 3 fr. 50. — 10. *Trop Belle*, par Henry de Pène. 9e édition, avec une préface de M. Octave Feuillet, de l'Académie française. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 11. *Le Ministère de Martial Ravignac*, par Félix Narjoux. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 296 p. 3 fr. 50. — 12. *Tartarin sur les Alpes*, par Alphonse Daudet. Édition illustrée. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, in-12 de 280 p. 4 fr. — 13. *Fusil chargé* (Récit militaire), par Eugène Mouton. Paris, Léopold Cerf, 1886, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 14. *Les Prétendants de Viviane*, par Jean d'Etiau. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 282 p. 3 fr. — 15. *Les Compagnons de la Chausse*, par le chevalier G. de Crollalanza. 3e édition. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 288 p. 3 fr. — 16. *L'Évadé*, par Raoul de Navery. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 218 p. 2 fr. 50. — 17. *L'Abbaye de la Vallée d'Arc*, par N. A. F. Puaux. Paris, Fischbacher, 1886, in-12 de 234 p. 3 fr. 50. — 18. *Les Voleurs de locomotives*, par Ferdinand Hue. Paris, C. Dillet, 1886, in-18 de 280 p. 3 fr. 50. — 19. *Souvenirs de la Maison des Morts*, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe, par M. Neyroud, avec une préface par le vicomte E. Melchior de Vogüé. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 360 p. 3 fr. 50. — 20. *A la Recherche du Bonheur*, par le comte Léon Tolstoï. Traduit du russe par M. Halperine. Paris, Paul Perrin, 1886, in-12 de 270 p. 3 fr. 50. — 21. *Pauvre Moschko*, mœurs galliciennes, par K. E. Franzos. Traduction de Louis de Hessem. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 268 p. 3 fr. 50. — 22. *L'Agonie d'une race*, par Charles Simond. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. — 23. *Sur la Sprée*, par J. Kraszewski. Traduit du polonais, par A. H. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 238 p. 1 fr. 25. — 24. *La Famille Bucholz*, par Julius Stinde. Traduit de l'allemand par Jules Gourdault. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. — 25. *Le Bien d'autrui*, par Hephell. Traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 220 p. 1 fr. 25. — 26. *Lettres de l'Enfer*, par Max Rowel. Confessions d'un damné, traduites du danois par G. Ducros, pasteur de l'église réformée. Paris, Louis Westhausser, 1886, in-12 de 408 p. 3 fr. 50. — 27. *Tête-Rousse*, par Pontsevrez. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 288 p. 3 fr. 50. — 28. *Le Monde qui fait la fête*, par Mousk. Paris, librairie illustrée, 1886, in-12 de 286 p. 3 fr. 50. — 29. *Les Héroïnes du devoir*, par Paul Célières. Nouvelle édition illustrée par Kauffmann. Paris, Hennuyer, 1886, in-8 de 210 p. 2 fr. 25.

1. — *Pêcheur d'Islande*, la dernière œuvre de M. le lieutenant de vaisseau Julien Viaud — en littérature Pierre Loti — est un chef-d'œuvre tout simplement. Au Pardon des *Islandais*, pêcheurs bretons, qui, chaque année, s'en vont sur la mer d'Islande faire pendant six mois la pêche de la morue, Gaud Mevel, une jolie blonde de Paimpol,

a rencontré un bon et doux géant, Yann Gaos. D'abord, elle s'est un peu moquée de ce grand diable. Puis l'amitié est venue, puis l'amour. Mais Gaud Mevel est une demoiselle, et Yann Gaos un vaillant travailleur de la mer. Elle est riche relativement; il est presque pauvre. Voilà l'obstacle. Au fond, le cœur d'Yann Gaos est tout à fait pris. Seulement, le bon géant a de l'amour-propre. Deux ou trois ans de suite, il part et repart pour la pêche, sans accorder la moindre attention à Gaud Mevel. Le père de celle-ci meurt, et meurt ruiné. Gaud, pour vivre, en est réduite à faire pour les autres des travaux de couture. Yann est de retour d'Islande. Il trouve Gaud, par hasard, sur le chemin de Paimpol à Pleuzbalanec. Tous deux se regardent, troublés, sans rien dire. Yann, le premier, rompt ce silence pénible : « Gaud, dit-il enfin, si vous voulez toujours? » Si elle veut toujours! Gaud ne répond rien, trop émue; mais ses yeux parlent assez éloquemment. Une semaine plus tard, Gaud Mevel s'appelait Marguerite Gaos. Malheureusement, le bonheur des jeunes époux est de courte durée. Yann n'a plus que quelques jours à passer sur terre. Il doit reprendre la mer à la fin du mois, sur la *Léopoldine*. Naguère, il faisait partie de l'équipage de la *Marie*, capitaine Guermeur, et n'avait jamais subi de naufrage. Que ne restait-il avec son ancien capitaine? La *Léopoldine* quitta le port de Paimpol en février, et ne reparut plus. Des mois et des mois, Gaud attendit son Yann; elle pria, elle brûla des cierges devant les saints patrons des pêcheurs, elle pleura toutes les larmes de son corps. Rien, rien. La mer avait pris son Yann.

Parallèlement à cette idylle grave des amours contrariés et des noces malheureuses de Gaud Mevel avec Yann Gaos, Pierre Loti a raconté l'inaltérable et sainte affection d'une vieille grand'mère, Yvonne Moan, pour son petit-fils Sylvestre. De ses dix-sept enfants ou petits-enfants, il ne reste à l'aïeule que celui-ci : la grande avaleuse d'hommes lui a dévoré tous les autres. Aussi, comme elle l'aime son « petit » Sylvestre, la vieille Yvonne; avec quelle sollicitude elle s'occupe de lui; quelles touchantes lettres lui fait-elle écrire par Gaud Mevel, pendant les mois de pêche en Islande; que de vœux fervents n'adresse-t-elle pas à la bonne Vierge pour le dernier de sa race. Elle ne craint même pas de faire à pied le voyage de Brest pour accompagner Sylvestre, requis comme matelot de l'État et sur le point de s'embarquer pour le Tonkin. Pauvre grand'mère Yvonne! Le Tonkin dévore le « petit » Sylvestre, comme la Mer Hyperborée a dévoré le « grand » Yann. L'aïeule devient folle de douleur. Vous le voyez, la double histoire est des moins compliquées, des plus naïves et des plus simples. Quatre personnages en tout. Mais quels paysages superbes : les nuits d'Islande, avec « cette lumière pâle qui traîne sur « les choses comme des reflets de soleil mort, » les pardons bretons, le

départ des pêcheurs, la tempête de brumes dans l'horreur des ténèbres, les accordailles de Yann et de Gaud, le cimetière de Paimpol avec ses croix de bois où revient l'éternelle mention : « Perdu en mer, » et surtout la mort et l'enterrement du petit matelot Sylvestre. Cette page-ci est la perle du livre. Grièvement blessé par une balle tonkinoise, Sylvestre fut mis à bord d'un navire-hôpital qui rentrait en France. Près de l'Équateur, dans l'excessive chaleur des orages, la fièvre et le mal l'étouffaient. Toutes sortes de visions des pays de Bretagne et d'Islande hantaient son cerveau mourant. Le matin il avait fait appeler l'aumônier, et celui-ci, qui était un vieillard habitué à voir mourir des matelots, fut surpris de trouver, sous cette enveloppe si virile, la pureté d'un enfant. Le moribond demandait de l'air : il n'y en avait plus sur cette mer équatoriale. Il se débattait, il râlait — et le soleil magnifique éclairait son agonie. « Au moment où la traînée de feu rouge qui entrait par le sabord du navire s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils de la grand'mère Moan chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors, on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils, et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché. » On l'enterra dans l'île de Singapour, le cercueil recouvert du pavillon de France, sous les palmiers, dans un endroit du pays qui ressemble à un coin des jardins d'Indra. Sur la terre qui recouvre ses restes, une croix de bois fut plantée avec ces mots : « Sylvestre Moan, 19 ans. » Il est impossible de lire un récit pareil sans éprouver une émotion profonde. Toute la fin de *Pêcheur d'Islande* est aussi d'une tristesse poignante et à fendre l'âme. Un grand souffle de poésie agreste et maritime passe d'ailleurs sur ce roman et ouvre à l'esprit de merveilleux horizons. Je voudrais en voir disparaître deux fausses notes : l'épithète de « grimaçants, » appliquée aux Christs de pierre des calvaires bretons, et cette assertion : que les marins, bien que pratiquants, ne croient guère aux choses de l'autre vie. C'est tout le contraire qui est vrai. Par ci par là, il peut bien se trouver quelque matelot « esprit fort » et « libre penseur. » Mais, en général, le marin est un croyant fervent. La mer est une école de philosophie, de morale et de religion, et il n'y a pas un cœur vraiment bien doué, parmi ceux qui la fréquentent, en qui soit éteinte la notion de la Providence, de l'âme immortelle et de l'infini. D'autres pages de *Pêcheur d'Islande* contredisent d'ailleurs l'affirmation par trop risquée de Pierre Loti, et, avec une sincérité de description étonnante et une intense profondeur de sentiment, qui nous sont un dédommagement de ces regrettables dissonnances, évoquent devant notre esprit charmé la foi naïve, l'instinctive bonté des braves gens de mer.

2. — M. Émile Pouvillon est de la parenté littéraire de Pierre Loti,

— laquelle vaut bien celle de M. Zola. L'auteur de *Pêcheur d'Islande* donne la vision vraie de la vie douloureuse de l'homme en présence de l'éternelle lamentation des flots. L'auteur de *Césette*, de l'*Innocent* et de *Jean-de-Jeanne* essaie de pénétrer l'âme obscure des paysans et nous décrit, avec non moins de sincérité, leur existence de lutte perpétuelle et de durs labeurs. Ajoutons que M. Pouvillon a le bon esprit de rester fidèle aux sites et aux gens du Bas-Quercy, du Rouergue et de l'Aveyron. Ce pays si pittoresque a inspiré aussi M. Léon Cladel. Mais quelle différence dans le genre de faire des deux peintres! M. Cladel grandit et transfigure ses personnages; il fait de ses « rustres » des héros homériques, et il imprime à ses fêtes votives un caractère d'épopée. De moindre envergure, M. Pouvillon n'exagère rien; ses tableaux sont moins vastes: ils n'embrassent du paysage qu'un tout petit coin. En revanche, ils sont beaucoup plus naturels, beaucoup plus vrais. Il est bon d'indiquer aussi en passant que M. Pouvillon, quoique réaliste dans la plupart de ses récits, sait éviter les crudités, les grossièretés, les impiétés de l'auteur des *Va-nu-pieds*. M. Pouvillon a surtout la compréhension réelle de la nature. Il voit bien et il décrit juste. C'est, en outre, un vériste émotionné qui émotionne. Qu'est-ce que Jean-de-Jeanne? Un pauvre petit bâtard de village dont la mère— la Jeanne, mise à mal par le fils aîné d'un paysan cossu, a été lâchement abandonnée et est morte de cet abandon. L'orphelin a été recueilli par la sœur de Jeanne, la tante Serène, une métayère qui ne pèche pas par excès de sensibilité. On fait à Jean la vie dure, et on lui reproche le pain qu'il ne gagne pas. Cependant, malgré rebuffades et bourrades, l'enfant grandit peu à peu. Il a un cœur d'or, un caractère d'ange, ne se fâche jamais de rien et s'emploie au travail de toutes ses forces. Très heureux encore, le petiot, d'avoir un toit pour s'abriter, et un quignon de pain à se mettre sous la dent! A côté de lui, grandit Judille, la fille de la tante Serène. Avec le temps, bravement, honnêtement, Jean-de-Jeanne s'éprend d'amour pour sa cousine. Mais celle-ci est bien trop fière pour daigner jeter les yeux sur l'orphelin. Elle préfère se laisser enjôler par le bel Antonin, un oiseleur,—autrement dit un fainéant, qui s'installe à la métairie de la tante Serène, promet le mariage à Judille, et en attendant, parle et agit en maître. Indigné, désespéré, Jean quitte la maison et va se louer à Montauban, chez un boucher. Un jour, il apprend que Judille a été « plantée là », par son misérable séducteur et que, honteuse d'avoir « fauté », elle a l'intention de se détruire. Jean n'y tient plus : il oublie le passé, quitte la ville, retourne à la ferme et loyalement propose à Judille de réparer le « crime » de l'autre et d'être le père de l'enfant qui va naître. Ah! cette fois, la fière Judille ne méprise plus Jean-de-Jeanne. Elle scelle, en lui donnant sa main, ce pacte généreux. Dans tout le cours du

roman, Jean-de-Jeanne nous apparaît plein de bonté native, mais un peu insignifiant. Ce n'est qu'au dénouement que son véritable caractère surgit. Cet effacement a permis à M. Émile Pouvillon de donner plus de relief aux autres personnages: tels la terrible Sahuque, orgueilleuse et méprisante; la tante Serène, symbolisation de la vertu sèche et rêche, de la probité légale; le toucheur Londios, que nous avons tous vu dans les foires, pinçant l'échine des bœufs, jurant, sacrant, gesticulant; la mendiante Ginaille, qui, avec sa poule borgne, rappelle les sorcières de Walter Scott; l'Oiseleur, ce don Juan campagnard, fat et sot; enfin (et pourquoi pas?) la vache Casta, tant affectionnée de Jean, et que l'on vend et que l'on tue, et qui semble, par son regard parlant, avoir conscience de son triste destin. Encore plus que dans ses précédentes œuvres, le talent souple, délié, sincère, de M. Pouvillon s'est, dans *Jean-de-Jeanne,* donné libre carrière. Réserve faite sur le cas un peu brutal de la séduction de Judille par Antonin l'Oiseleur, il y a dans ce roman de la pitié humaine, une analyse très exacte de l'âme des campagnards, de la poésie rurale et du soleil.

3. — M. Ferdinand Fabre est, lui aussi, un amoureux de la terre méridionale, et, quand il veut bien, comme cette fois dans *Monsieur Jean*, fermer la porte à ses partis pris gallicans, à sa haine des « Jésuites » et des « ultramontains », à ses rêves de « clergé national », il devient un conteur sans pareil, d'une bonhommie charmante, d'une rusticité ravissante, d'un style enchanteur. « La scène se passe chez « mon oncle Fulcran, curé de Camplong, au diocèse de Montpellier »... Monsieur Jean, « Monsieur le neveu, » va vers ses quinze ans. Élevé par le brave curé, il est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. C'est la veille de Noël. L'oncle Fulcran envoie son neveu chercher, aux mines de Brochin, la provision de charbon que la Compagnie de Graissesac accorde aux desservants d'alentour. En même temps, « Monsieur Jean », pour faire sa communion le lendemain, se confessera au respectable doyen Alexandre Matheron. Jean enfourche le mulet Verjus et crânement se met en route, en repassant son examen de conscience, presque honteux de n'avoir à s'accuser toujours que des mêmes peccadilles. Tout à coup, au beau milieu de la Châtaigneraie du Jougla, « Monsieur le neveu » se sent bombardé de châtaignes; puis, par derrière, quelque chose saute en croupe de Verjus, et il voit deux petits bras s'accrocher autour de sa taille. C'est la tentatrice; c'est Merlette, la fille de Virginie Merle, demi-sauvage, demi-bohémienne, avec des yeux tout drôles qui lui trouent le visage. Elle a près de quatorze ans, cette Merlette, et cependant M. le curé de Camplong refuse de lui faire faire sa première communion, parce qu'elle est trop effrontée, trop vagabonde, trop délurée pour son âge. Merlette embrasse « Monsieur Jean » sur la joue, et celui-ci, furieux, la jette par terre et fouette Verjus.

Bast! Merlette en a vu bien d'autres. Elle rejoint « Monsieur Jean », la figure toute ensanglantée, — si bien que le neveu de l'oncle Fulcran, subitement radouci, se repent de sa violence, muse avec Merlette, la regarde avec des yeux doux, la prend par la main et la conduit chez les Ramel, à l'auberge du *Feu-Grisou*. Là, les deux coupables s'attablent, se font servir des biscotins, une bouteille de maraussan, mangent, boivent, jasent — tant et si bien que Monsieur le neveu, pour sa Merlette (à qui il achète, d'un colporteur juif, une belle capeline rouge), dépense non seulement ses propres économies, mais encore cinq francs d'honoraires de messes, que l'oncle Fulcran l'avait prié de remettre à M. Matheron. Les cloches de Graissesac rappellent « Monsieur Jean » à la réalité. Il quitte Merlette et va se confesser, espérant en avoir fini avec le démon. Hélas! Quand il revient vers Camplong, avec les bennes de Verjus pleines de charbon, il retrouve encore Merlette. La nuit venue, il rentre penaud au presbytère, et, pour la première fois, M. le doyen de Graissesac lui ayant refusé l'absolution, il essuie l'humiliation de ne pouvoir s'approcher de la sainte table, le jour de Noël, au milieu des ouailles de l'abbé Fulcran. Jean a, du moins, le mérite de la franchise. Il a tout raconté à son oncle — lequel coupe court à ses amours enfantines en l'envoyant passer quelque temps dans sa famille, et en faisant entrer Merlette chez les sœurs de Saint-Gervais.

J'ai dit la valeur littéraire de *Monsieur Jean*. Il est à regretter que sa valeur morale ne mérite pas les mêmes éloges. Tout est loin d'être innocent dans les amours de Merlette et de Monsieur le neveu, qui ne sont pas sans analogie avec celles de Daphnis et de Chloé. Merlette en sait beaucoup plus long que Jean, et elle réussit à l'induire à commettre d'assez graves péchés dont le pauvre petit a le cœur bien gros. Néanmoins, cette « pastorale » cévenole pourrait être considérée comme une sorte de *Paul et Virginie* modernisée, si l'auteur ne l'avait gâtée à plaisir, en faisant « polissonner » sa Merlette avec l'affreux Galibert, un berger vicieux de vingt ans. Cela jure, cela détonne, cela répugne; c'est même un grave manquement aux lois de l'esthétique, un outrage gratuit à l'Art. De tout ce milieu, un peu troublant pour les jeunes intelligences, émerge pourtant une suave, évangélique, admirable figure : c'est celle de l'oncle Fulcran, le curé de Camplong. Son amour des pauvres, sa tendresse pour son neveu, son indulgence pour les vivacités de sa vieille gouvernante, sa foi simple et active ont inspiré à M. Ferdinand Fabre des pages exquises. Telle la scène du réveillon au presbytère, après la messe de minuit de la Noël. A ce réveillon assistent tous les loqueteux de la paroisse, et le bon abbé Fulcran se met pour eux en frais de tout ce qu'il a de meilleur dans sa cuisine et dans sa cave. Il va jusqu'à leur donner à chacun un flacon de son

vieux Frontignan. Telle encore la scène dans laquelle « Monsieur Jean » fait à son oncle l'aveu de ses fredaines avec Merlette. Le prêtre sait que son neveu est allé quand même se confesser; il craint qu'il n'ait omis de s'accuser sincèrement de ses fautes, qu'il n'ait reçu l'absolution et qu'il ne s'approche, pécheur sacrilège, de la sainte Table. Ses mains tremblent, ses yeux pâlissent, des gouttes de sueur perlent de son front. Mais quand « Monsieur Jean » lui avoue bravement qu'il n'a pas reçu l'absolution, et qu'il ne doit pas communier dans la nuit de la Noël, quelle joie dans l'âme du vieux prêtre! Il étreint son neveu de toute la vigueur de ses bras débiles : « Cher enfant, » balbutie-t-il, « si tu pouvais savoir la peur que tu m'as faite, si tu pouvais le savoir! » Il sanglotait. A retenir pareillement la pittoresque description des monts de l'Espase, du roc sourcilleux de Bataille et des châtaigneraies du Jougla.

4. — Au roman rural, il faut rattacher aussi *le Gars Perrier*, de M. Robert de la Villehervé. L'action se passe dans le Bas-Maine, aux environs de Laval. Perrier a deux enfants, Constant et Victoire, avec quelques bons biens au soleil. En droit naturel, Constant doit succéder à son père, et Victoire aller comme épousée dans une autre maison. C'est tout le contraire qui arrive. Un chenapan de la pire espèce, nommé Le Harqueyer, s'introduit comme valet de ferme chez les Perrier, séduit et déshonore Victoire, l'épouse, et règne en maître au logis. Le vieux Perrier a des vices : c'est un libertin crapuleux et timoré. Son gendre le favorise dans ses débauches, l'annihile complètement dans ses volontés et hâte sa mort qui est celle d'un gâteux. Quant à Constant, sous prétexte qu'il préfère la chasse au travail, Le Harqueyer l'expulse de la maison paternelle, et le pauvre diable en est réduit à habiter une misérable hutte et à vivre de braconnage. Ce n'est pas tout. Constant est un jour surpris dans la cuisine de son beau-frère, attablé devant un chanteau de pain, une bouteille de cidre et un morceau de salé. Le Harqueyer le fait arrêter par les gendarmes comme voleur. Les injustices et les méchancetés de cet étranger finissent par révolter Constant. Il s'insurge alors, contre son père, contre sa sœur, contre son odieux beau-frère, qu'il tue, un soir, à bout portant, d'un coup de fusil, se vengeant ainsi de toutes les vilenies, de toutes les infamies, de toutes les cruautés qu'il lui a fait subir. Elle est vraiment émouvante et dramatique l'histoire du Gars Perrier. L'auteur a dû être témoin des événements qu'il raconte, tant ses descriptions sont vivantes, tant les détails du récit, même les plus menus, sont pleins de vérité. N'étaient quelques épisodes d'un réalisme beaucoup trop libre, nous louerions sans réserve cette œuvre puissante, d'une saveur rustique on ne peut plus originale — et dont la langue elle-même a quelque chose de l'âpre arôme des genêts et des

bruyères, derrière lesquels Jean Chouan et ses bandes faisaient autrefois le coup de feu contre les troupes de la Révolution.

5. — *L'Ève future,* de M. le comte Villiers de l'Isle-Adam, est certainement une des œuvres les plus étranges et les plus suggestives qui aient paru en ces derniers temps. Il y a, dans les environs de New-Yorck, aux États-Unis, un savant illustre, Édison, à qui nous devons le téléphone, le phonographe, le microphone, les lampes électriques et une foule d'autres merveilles. L'auteur de *l'Ève future* s'empare de cet homme célèbre et en fait un personnage légendaire, une sorte de Titan, une manière de Prométhée, un mystérieux et fatidique créateur. Voici ce qu'il suppose : à Menlo-Park, dans les souterrains d'un ancien temple où il cache aux yeux de la foule les secrets de son laboratoire, Édison a créé de toutes pièces une femme-machine, une Andréïde. Cette machine, devant laquelle l'homunculus d'Albert-le-Grand et l'automate de Vaucanson, ne sont que jouets d'enfant, marche, s'assied, se couche, parle, rit, pleure — absolument comme une femme vivante. Elle a d'ailleurs toutes les apparences de la vie. Ses cheveux, ses yeux, ses dents, sa physionomie, sa peau fine et satinée, font absolument illusion. Son corps offre la parfaite beauté de la *Vénus victrix*, et cette Vénus s'anime sous l'action d'un fluide électrique qui met en jeu les rouages intérieurs de son être. Édison lui-même en est effrayé. Sur ces entrefaites, arrive à Menlo-Park un lord anglais, Edwald Célyan, qui a jadis sauvé de la misère l'électricien Édison, et, par sa générosité, lui a permis de mener à bien ses découvertes scientifiques. Ce lord anglais, encore jeune, meurt de spleen et d'amour incompris. La femme qu'il aime est d'une beauté idéale ; mais il est impossible de rencontrer intelligence plus sotte, âme plus vulgaire, caractère plus bas. Cela désespère lord Edwald qui veut mettre fin à ses jours. Comme sa passion est devenue purement idéale et que les sens n'y sont plus pour rien, Édison entreprend de guérir son ami — et c'est Hadaly, l'Andréïde, la femme-machine, l'Ève future qui sera l'instrument de cette guérison. Hadaly possède une beauté au moins égale sinon supérieure à celle d'Alicia. Il s'agit — puisqu'elle parle, rit et pleure — de lui donner l'intelligence, les sentiments nobles, l'enthousiasme, les idées supérieures qu'Alicia ne possède pas et qui raviraient lord Edwald. Une somnambule très lucide qu'Édison, par son puissant vouloir, hypnotise à des distances de plusieurs lieues, sert de lien, d'intermédiaire, d'éclair, pour ainsi dire, dans cette transformation de l'Andréïde. Elle est l'âme même de la machine, et son fluide vital, dirigé par Édison, communiquant avec le fluide électrique contenu dans Hadaly, force celle-ci à émettre des paroles d'une si haute portée philosophique, d'une profondeur telle, d'une délicatesse si exquise, que lord Edwald croit entendre sortir des lèvres de cette Ève

future, la voix même des grands morts radieux qui ont honoré le génie humain. Complètement guéri de sa passion pour Alicia, la beauté sans âme, il emporte l'Andréïde en Angleterre, dans un ingénieux cercueil à cet effet construit. Mais un naufrage précipite l'Ève future au fond de l'Océan.

Évidemment, ceci est une fantaisie de poète — une fantaisie capable de donner par moments le vertige, même aux cerveaux les plus solides. Pourtant, cette fantaisie a un but, et derrière toutes ces étonnantes imaginations une terrible leçon se cache. A la façon dont l'auteur traite et conduit son sujet, aux réflexions personnelles qu'il y encadre, on devine aisément que l'*Ève future* est un livre ironique. M. Villiers de l'Isle-Adam a voulu faire la satire du progrès — de ce fameux progrès moderne dont tant de bélitres, soi-disant libres penseurs, ont aujourd'hui plein la bouche. En maintes pages du livre, il fouaille, sans qu'il y paraisse, les adorateurs naïfs ou idiots, gobeurs et prudhommesques de ce progrès. Les « imprécations » suivantes qu'il prête à Edison dévoilent clairement la véritable pensée du romancier : « Pour la fumée qui sort d'une chaudière, vous avez renié toutes les « croyances que tant de héros, de penseurs et de martyrs vous avaient « léguées depuis plus de six mille années, vous qui ne datez que d'un « sempiternel demain dont le soleil pourrait fort bien ne jamais se « lever!.... A quoi donc avez-vous préféré les principes de vos devan- « ciers sur la planète, rois, dieux, famille, patrie? à ce peu de fumée « qui les emporte en sifflant et les dissipe, au gré du vent, sur tous « les sillons de la terre, entre toutes les vagues de la mer. En un quart « de siècle, cinq cent mille haleines de locomotives ont suffi pour « plonger vos âmes éclairées (?) dans le doute le plus profond de tout « ce qui fut la foi de six mille ans d'humanité. » Eh bien! à ces hommes qui sacrifient tout au Baal du matérialisme, pour qui l'idée de Dieu n'est qu'une hypothèse, qui ricanent quand on leur parle de l'âme immortelle, qui tiennent l'amour pour un simple cas physiologique ou pathologique, M. Villiers de l'Isle-Adam, très logiquement, estime qu'il faut une compagne à la convenance de leur goût pour le positif, le réel, le tangible. Et quoi de mieux que la sublime Hadaly, la femme à ressorts, l'Andréïde qui se démonte et se remonte, *l'Ève future?* Nous sommes ici de l'avis de Caliban, du *Figaro :* « Que M. Villiers de l'Isle-Adam ait osé publier (avec un talent de styliste sans pair), cette farce éperdue, macabre, inquiétante, en des jours où toute l'humanité s'agenouille devant les découvertes de la science et cherche son avenir dans les bouillonnements d'une cornue, voilà qui est d'un brave. Et si l'on ne savait que l'auteur a dans les veines du sang de conquérant du Saint-Sépulcre, on le devinerait à sa témérité. » Il y a déjà trente ans, M. Eugène Huzar fit paraître un livre intitulé :

La Fin du monde par la Science, il y était démontré qu'à force de vouloir arracher à la nature ses secrets, à force de la tourmenter, de la torturer, de la tracasser, l'homme serait écrasé par elle et que celle-ci se vengerait par un de ces cataclysmes épouvantables qui détruisent les univers. Dans *l'Ève future,* M. Villiers de l'Isle-Adam démontre que le triomphe de la Science athée, de la Science sans Dieu, de la Science-idole, était la fin du monde idéal, du monde moral. Mais, hélas! le farouche prophète parle dans le désert.

6 et 7. — Si je n'écoutais que ma propension, je ne dirais rien ni du *Zo-Har* de M. Catulle Mendès, ni du *Boulet* de M. René Maizeroy. Mais les lecteurs du *Polybiblion* ne sont pas des enfants — et certains d'entre eux, ayant charge d'âmes, demandent à être renseignés. Donc, je m'exécute. *Zo-Har* et *le Boulet* sont deux mauvais livres, d'autant plus dangereux qu'ils sont supérieurement écrits. *Zo-Har* roule d'un bout à l'autre sur l'inceste d'un frère et d'une sœur — et, ce qui est inqualifiable, l'auteur en décrit systématiquement toutes les souillures. Le frère, de temps à autre, essaie de secouer cette turpitude; il en a honte, il en a du remords, il fuit. Mais la sœur, effrontée, frénétique, le suit et le poursuit partout. Ils terminent leur ignoble vie par un suicide, en Norwège. Inutile d'entrer dans d'autres détails. En vain, pour ôter à sa déplorable invention un peu de l'horreur et du dégoût qu'elle inspire, M. Mendès invoque-t-il la Bible, évoque-t-il des scènes terribles de la mythologie indoue, fait-il appel à l'inéluctable Fatum, et ose-t-il sacrilègement se réclamer du *Seraphitus-Seraphita* de Balzac, qui n'est qu'un poème swedenborgien, absolument dégagé de passions charnelles, cela n'excuse en rien ni la donnée, ni les détails de son livre, dégradant, infâme et malsain. Malsain est aussi, à un degré moindre cependant, *le Boulet* de M. Maizeroy. A dix-huit ans, Mlle de Puymirol sort du couvent. Vicieux et dépravé, son père veuf meurt complètement ruiné. La jeune fille est recueillie à Saint-Martejoux (lisez : Tarbes, Bayonne ou Montauban), par des parents à elle, les Séméac, presque ruinés aussi et qui voient dans la beauté de Mlle de Puymirol un moyen de relever leur fortune par le riche mariage qu'elle ne peut manquer de faire. Chez les Séméac, est un certain Moretti, ancien sergent-major, moitié valet de chambre, moitié régisseur. Sous prétexte que Mlle de Puymirol est née d'un père libertin, M. René Maizeroy, de par les fameuses lois de l'hérédité, la jette cyniquement, effrontément, sans la moindre lutte, sans la moindre résistance, dans les bras du maître-valet. Plus tard, elle se marie avec le dernier descendant d'une famille historique du pays, Jean de Despeyroux — et, comme par le passé, continue ses débordements (que la maternité arrête à peine) avec Moretti. C'est le boulet! Jean de Despeyroux tue le misérable d'un coup de fusil, défigure sa femme en lui

logeant une chevrotine dans la mâchoire, et la chasse honteusement. Mme de Despeyroux vient échouer à Paris, et, quoique défigurée, elle essaie de la prostitution dans les rues. Repoussée par les passants, elle se jette à l'eau — et c'est encore au valet qu'elle songe. Ce cas d'obsession qui relève de la clinique du Dr Charcot pourrait être traité dans un ouvrage de médecine : dans un roman, cela devient de la pornographie littéraire. D'autant que l'auteur, au lieu d'indiquer simplement les écarts de son hystérique, les décrit avec une déplorable conscience et une rare complaisance. Ici, l'habileté du style donne à la perversité un piment de plus. Il y a néanmoins dans *le Boulet* — car il faut toujours être juste — un personnage, un type, qui est une véritable création. C'est le père de Jean de Despeyroux. Il descend d'un ancêtre illustre — qui, autrefois, s'arma contre les huguenots, et, par son exemple, son courage, son dévouement, sauva la ville de Saint-Martejoux. On lui éleva une statue — et depuis lors, de père en fils, les Despeyroux s'efforcent de conserver intacte et pure la gloire de l'aïeul. En épousant la Parisienne dépravée, Jean commet une déchéance et outrage les antiques vertus de la famille. Aussi ne se marie-t-il que contre la volonté de son père. Désormais, froissé dans son orgueil, furieux de la déchéance de sa race, le vieux Despeyroux se calfeutre chez lui, seul, farouche, taciturne, impénétrable. Il y a, dans cette attitude, dans cette émigration intellectuelle et civile de l'homme de la Statue, une grandeur réelle, et M. Maizeroy l'a rendue d'une façon saisissante, avec une sorte de respect peut-être involontaire, mais vif et profond.

8. — Après *l'Enfant* et *le Bachelier, l'Insurgé* complète cette trilogie du Révolté à laquelle Jules Vallès a donné le nom de son héros : *Jacques Vingtras*. Le livre est posthume; il a d'abord paru dans la *Nouvelle Revue*, et il est publié en volume par les soins de la « directrice » du *Cri du Peuple*, laquelle en a rassemblé les fragments épars, et a suppléé aux lacunes que la mort n'a pas permis à l'auteur de remplir. Autobiographie plutôt que roman, *l'Insurgé* nous fait assister aux principaux événements révolutionnaires du second Empire, de la Défense nationale et de la Commune. Mêlé, comme chef, à l'Orgie Rouge, Jules Vallès raconte à sa manière les horribles scènes qui, en 1871, ensanglantèrent Paris. Il ne voit qu'un côté de la barricade, le sien, c'est-à-dire le mauvais. Aussi, n'est-ce point par ces pages-là que *l'Insurgé* nous intéresse. Son véritable attrait réside dans les portraits à l'emporte-pièce que l'auteur nous donne des personnages politiques de ces derniers temps : Girardin, Laurier, Gambetta, Peyrat, Rochefort, qui sais-je encore ? Il est bon de savoir que Jules Vallès, socialiste, déteste les doctrinaires et les pontifes du jacobinisme. Il crierait volontiers : à bas Marianne ? vive la Sociale ! Il dit quelque part : « Non, 93 ne me va pas. » Portrait de Girardin : « Visage blafard, masque de

pierrot sinistre, face exsangue de coquette surannée ou d'enfant vieillot. On dirait une tête de mort posée au-dessus d'une robe de chambre à mine de soutane. Nul ne croirait qu'il y a un personnage là-dedans. » Portrait de Laurier : « Le scepticisme incarné, faisant rouge de son épée et blanc de ses convictions, Machiavel de son époque, un Machiavel chafouin, blagueur, fouilleur et viveur. » Portrait de Gambetta : « Thérèsa mâle, cabotin jusqu'au bout des griffes, toujours dantonesque, même à table, même au lit, mélange de faconde tributienne et de libertinage soulard. » Les autres portraits à l'avenant. Il ne faudrait pas trop prendre au sérieux les fureurs insurrectionnelles, pas plus que les ardentes déclarations humanitaires de Jacques Vingtras. Ce révolté qui, dans sa *Rue,* parle d'envoyer le « vieil Homère aux Quinze-Vingts, » ce Réfractaire qui tonne contre l'éducation classique, est un classique lui-même, un vrai lettré, un pur latin. Ce bachelier meurt de faim, et son diplôme ne lui sert de rien, — à moins que l'Insurgé ne compte pour quelque chose d'être un écrivain remarquable. Bref, ses révoltes furibondes, ses « blagues » féroces, ses brutalités voulues ne parviennent ni à nous émouvoir ni à nous indigner le moins du monde. Pourquoi? Et tout simplement, parce qu'on y sent trop le procédé artistique, l'artifice littéraire. Elles manquent décidément de sincérité. Qui sait si cet outrancier ne se jeta pas dans la Révolution, à cause des mots à effet et à panaches qu'on peut en tirer?

9. — Voilà deux ans, nous rendions compte de *Sapho*, par Alphonse Daudet, et de *Cruelle Énigme,* par M. Paul Bourget. *L'Étoile éteinte*, de M. Marcel Sémézies, rappelle par certains côtés l'œuvre réaliste de l'un et le livre pessimiste de l'autre. J'y trouve la même tendance triste, une subtilité d'analyse approchante, une certaine similitude dans la vie des personnages en vue. Comme Gaussin d'Armandy, comme Hubert Lieuran, Jean Arcan de la Fleurie se laisse ensorceler par une de ces Circés néfastes — qu'elle s'appelle Omphale, Dalila, Sapho, Thérèse de Sauve ou Bianca d'Arnialdy — qui rendent les hommes les plus hauts « veules, sans force, sans vouloir et sans âme, » et font d'eux « quelque chose de semblable aux pourceaux de la Fable antique. » Un brillant avenir s'ouvre devant Jean : il est officier de marine, et noté pour un des meilleurs, lorsqu'une blonde Normande de Caudebec, qui se donne pour Hongroise, et qu'il rencontre à Nice, l'entraîne sinon au déshonneur, du moins à des folies ruineuses dont le premier résultat est de provoquer la mort de son père. Alors, il est vrai, Jean se sépare de sa Hongroise, et pour ne pas laisser sa mère seule, il quitte la marine. Mais la fatalité veut qu'il rencontre encore la Circé à Biarritz. Il est repris de nouveau. Cette fois, c'est elle qui prend la « poudre d'escampette, » dès qu'elle s'aperçoit que Jean n'a plus de quoi satisfaire ses luxueux caprices. Jean essaie, tant bien que mal, de renaître à la vie :

il devient sérieux, pense au mariage et fait demander la main d'une noble demoiselle, Gisèle de Montbeuvron. La mère de cette jeune fille croirait déroger en acceptant un bourgeois pour gendre, et il ne reste plus à l'ancien marin que d'aller se faire tuer au Tonkin. Le drame est poignant, bien mené, d'un style vibrant, très personnel. On voudrait néanmoins un peu moins de vague, un peu plus de relief dans le dessin des héros du livre. Jean lui-même, parfois, apparaît comme dans une brume indécise, et sa mère, la grande veuve inconsolée, n'y est vraiment mise en pleine lumière qu'au dernier chapitre. Encore ses lamentations contre la rigueur du sort, qui sont quasi, et bien à tort, des blasphèmes contre la Providence, manquent-ils de passion. Il y a du marbre dans cette *mater dolorosa.* Et Gisèle, la fiancée rêvée par ce ténébreux de Jean Arcan, qu'est-elle? sinon une de ces créations éthérées, vaporeuses, comme on en trouve dans les œuvres des lakistes anglais et de l'Allemand Novalis. Enfin, si les descriptions de M. Marcel Sémézies sont d'un peintre et d'un poète, notamment ce ravissant soir d'été sur les bords de la Loire, à l'heure adorable « où le jour n'est pas tout à fait éteint et où la nuit hésite encore, » la vérité m'oblige à dire qu'il abuse un peu de l'humeur voyageuse de Jean et de sa profession de marin pour décrire trop amplement Nice, Constantinople, les côtes d'Asie et de Syrie, les Pyrénées et l'Espagne. La géographie est une excellente chose; mais un romancier n'est pas tenu de faire concurrence à MM. Élisée et Onésime Reclus.

10. — *Trop belle* est le premier roman écrit par M. Henry de Pène. Le vaillant rédacteur en chef du *Gaulois,* le maître-journaliste, l'historien ému d'*Henri de France,* a voulu, lui aussi, s'exercer dans un genre de littérature qui, à tort ou à raison, captive le plus l'attention de notre société contemporaine, — et on peut dire, sans exagération, que, pour son roman de début, M. Henry de Pène a fait un roman de maître. Non pas que son livre puisse être donné en prix dans les collèges et les couvents. On en donne d'ailleurs qui, fonds et forme, ne valent souvent pas le diable. Mais, sous son enveloppe littéraire et très mondaine, quelquefois trop, et nonobstant deux ou trois scènes un peu scabreuses, ce livre renferme de nombreux élans chevaleresques vers le bien, vers l'honneur, vers la vertu. En outre, entre les deux écueils du roman moderne : un idéalisme absurde et banal, et un réalisme brutal et grossier, M. Henry de Pène a su rester dans le vrai qui est le meilleur des justes-milieux. « Trop belle » est une sorte de Narcisse-femme, qui n'a ni âme, ni cœur, ni sens : elle n'admire que sa propre beauté, sacrifiant tout à ce culte poussé jusqu'à la démence. Fille d'un médecin de Moulins, Louise-Marie-Zoé Vautain vient, après la mort de son père, habiter Paris, avec sa mère. Elle est tellement éblouissante que l'on ne parle que d'elle dans les journaux du

boulevard et dans les salons. La « belle Hébé » — c'est le surnom qu'on lui donne — ne manque pas de soupirants. Sur le désir de sa mère, elle finit par épouser le comte Pierre de la Cabanne. Deux enfants, un fils et une fille, naissent de cette union, — et c'est déjà trop pour cette mère malgré elle. La belle Hébé déclare cyniquement à son mari qu'elle n'entend plus s'exposer aux risques de la maternité. Cela pourrait gâter sa taille de déesse, et voilà un ménage à la mer. Courtisée, adulée, convoitée, la comtesse de la Cabanne consent bien à se laisser aimer; elle pousse même l'effronterie jusqu'à nouer des intrigues, donner des rendez-vous, assister à des parties fines. Mais il paraît que pour elle — c'est M. de Pène qui l'affirme — ce sont distractions toutes platoniques. Le comte de la Cabanne n'en est pas moins justement offensé. Il provoque en duel un des Sigisbés de sa femme, Jean de Brébeuf. Il est blessé, et tire en l'air. Pendant sa maladie, c'est à peine si l'épouse coupable lui rend une froide visite quotidienne. Elle propose à Jean de Brébeuf de fuir avec lui. Mais celui-ci, revenu à de meilleurs sentiments, la rappelle durement à la raison. Il faut que cette insupportable existence finisse. Guéri, le comte de la Cabanne emmène sa femme et sa fille à Moulins, chez la grand'mère Vautain, et il part pour un long voyage d'exploration dans les Indes. Et « Trop belle » meurt de la façon la plus étrange; une première ride, un cheveu blanc, la chute d'une dent la plongent dans une sorte de névrose mystique, compliquée d'une maladie de poitrine. Elle supplie Dieu de lui conserver sa beauté ; elle pleure d'avance sur ce chef-d'œuvre de chair qui ne sera désormais plus qu'un cadavre, quelque chose d'informe, et qui, selon le mot de Tertullien, n'a bientôt plus de nom dans aucune langue. Puis elle se convertit, exagérant sa pénitence, s'habillant de couleurs sombres, restant des demi-journées affaissée sur une chaise dans les églises. Enfin elle expire en murmurant : « La résurrection..... des corps! » Son corps!..... mais cette malheureuse n'a pensé qu'à cela. Pour lui, elle n'a été ni fille, ni épouse, ni mère. Tout ce qu'on peut dire d'atténuant, c'est que la contemplation permanente et l'esclavage absorbant de sa beauté l'ont préservée de la chute finale. Est-ce moralement et humainement suffisant? De cette annalyse on peut conclure que *Trop belle* contient pas mal de situations difficiles et délicates. M. de Pène les a traitées avec convenance et dextérité, prenant soin de ne froisser aucun lecteur intelligent et viril. Comme dessin et comme couleur, un des chapitres les mieux réussis est celui du duel de Pierre de la Cabanne avec Jean de Brébeuf. Sans excuser un combat que la loi divine défend, on ne peut s'empêcher d'en lire avec émotion la description exacte et vivante : c'est à se croire sur le terrain. Avant d'aller se battre, le comte de la Cabanne, par une heureuse inconséquence, avait tracé pour son fils

des instructions admirables qui sont la contre-partie éloquemment catholique de celles de M. de Camors, dans le roman célèbre d'Octave Feuillet. Celui-ci, qui d'ailleurs a fait, depuis lors, beaucoup de chemin vers l'éternelle Vérité, n'en a pas gardé rancune à M. Henry de Pène, et il lui a écrit sur *Trop belle* une très sympathique lettre qui enrichit les dernières éditions de ce roman, exceptionnel et curieux.

11. — *Le Ministère de Martial Ravignac* continue la série de romans politiques dont M. Félix Narjoux paraît vouloir se faire une spécialité. M. Narjoux est républicain, et il souffre de voir sa « chère république » gouvernée par des tarés, des incapables et des médiocres. De là : *Monsieur le préfet des Hauts-Monts, Monsieur le député de Chavonne,* et, aujourd'hui, *Le Ministère de Martial Ravignac.* D'une famille légitimiste de Limoges, ce Ravignac, avocat sans grand talent, affiche des opinions radicales. Par le fait, ce n'est qu'un sceptique ambitieux. L'apostasie lui réussit. Il est nommé député, prend place à l'union républicaine, pérore, s'agite, se pose — et le voici ministre. L'élévation a été si rapide qu'il en est tout surpris lui-même. Sa femme, très pieuse, gémit en silence. Mais elle ne gouverne pas. Dépravé vulgaire, Martial Ravignac, parce qu'il a décroché un portefeuille ministériel, se croit tout permis, et il la trompe indignement avec je ne sais quelle pecque dont le mari, grâce à lui, occupe un haut emploi dans l'administration. Tous les personnages que M. Félix Narjoux déshabille avec le moindre sans-gêne, sont dégoûtants. Ils crient dans leurs discours : « Vive la République ! » Ils parlent solennellement au peuple de la probité démocratique, du relèvement des masses, de l'amélioration de l'humanité, de leur dévouement pour les travailleurs. Puis, entre eux, en petit comité, ils se moquent ainsi de leurs auditeurs : « Sont-ils bêtes ! » L'envers de la cuisine gouvernementale, les scènes intimes de l'Élysée, les réceptions au ministère, tiennent une grande partie du roman. Quelques-unes de ces réceptions rappellent les entrevues des augures de l'ancienne Rome ne pouvant pas se regarder sans rire. Il y a surtout la catégorie amusante des députés solliciteurs : ils entrent raides, gourmés, graves, sévères, parlant principes, et ils sortent câlins, souriants, courtisans. Il a suffi, pour les amadouer, de leur promettre des places pour leurs agents électoraux et leurs créatures. Finalement, un sale monde ! Pourtant, M. Narjoux ne montre guère que les petits côtés, les côtés joyeux, ridicules, grotesques et jouisseurs de ces gens-là. Oh ! sur ces points, il est complet, plus que complet, et ses héros passent devant nos yeux en posture si malpropre, que c'en est quelquefois écœurant. Mais il ne peint, du monde opportuniste, ni le tyranneau, ni le filou, ni le traître, ni l'espion, ni le dénonciateur, ni le persécuteur. En outre et comme circonstance atténuante, il a soin de ne pas ménager les injures aux conservateurs. Exemple : les drôlesses de ses livres sont généralement

élevées au Sacré-Cœur. La série est à recommencer et à refaire, mais elle ne peut l'être, en toute exactitude et vérité, que par un romancier antirépublicain, à la plume juvénalesque, indépendante et libre.

12 et 13. — A-t-on fait du bruit et de la réclame pour *Tartarin sur les Alpes,* d'Alphonse Daudet? Et cependant quel pauvre livre, au point de vue littéraire! *Tartarin de Tarascon,* oui, à la bonne heure! voilà le vrai, l'amusant, le plaisant, l'original roman comique moderne! Mais on ne revient pas deux fois à réussir des bijoux pareils, et c'est le tort de M. Alphonse Daudet, d'avoir voulu s'essayer à ce jeu-là. Son *Tartarin sur les Alpes* n'est pas même le clair de lune de *Tartarin de Tarascon.* Ici, nous avions, sans le moindre effort, de source pure, d'inspiration vraie, de gaieté naturelle, l'incarnation même de la race méridionale dans ses vantardises réjouissantes, ses exagérations inconscientes, ses naïvetés ingénieuses, ses vibrantes exubérances. Tartarin sur les Alpes est bien, de nom, le Tartarin d'autrefois. Mais, *quantum mutatus!* Ce gros homme essoufflé, grisonnant, vieilli, qui roule et dégringole à travers la Suisse, ne nous intéresse plus. Adieu, la *maestria* d'antan! cela sent l'huile, la recherche, l'effort et, faut-il le dire? la préoccupation de gagner de l'argent, et non de faire œuvre d'art. On retrouve cependant le Daudet de Tarascon dans la description du Rigi-Kulm, dans le récit de la séance tenue par les alpinistes tarasconnais à la réception d'une lettre de Tartarin, dans la rencontre de celui-ci avec l'incomparable Bompard, dans la mort du nihiliste Boris, et dans l'ébouriffante dégringolade du haut des glaciers de la Jungfrau. Ajoutons que les illustrations de Kauffmann sont ravissantes. C'est peut-être le secret du succès du livre. Au même genre de roman amusant nous rattachons *Fusil chargé,* de M. Eugène Mouton (Mérinos). C'est la vie du pioupiou français, mise en action. L'auteur prend le conscrit Fiammet au départ de son village, le mène à Toulouse rejoindre son régiment et le suit pas à pas dans sa rude existence militaire. Tout y est : la cantine, la caserne, l'exercice, la première punition, la salle de police, les premiers galons, le petit verre aux vieux brisquards, les rapports avec les chefs, les liaisons avec les camarades, les frasques, les promenades avec la « payse ». Récit alerte, vif, animé, où ne manque même pas la note émue, dans les chapitres consacrés à la mort d'un soldat chrétien et à ses funérailles. Mais, certes, comme pour Alphonse Daudet, que Mérinos était donc supérieur à Mouton, et que nous sommes loin des humoristiques, hilarantes et entraînantes *Aventures du capitaine Marius Cougourdan,* ce Tartarin de Marseille!

14. — Viviane de Keryver a une existence bien éprouvée. Encore au couvent, elle perd sa mère et, un intendant véreux, le sieur Leclinche, à qui il était dû quelque argent, profite de l'inexpérience de la jeune fille pour faire exproprier le domaine de Keryver. Orpheline et ruinée,

Viviane se retire chez son oncle, le marquis de Pluvigné. La vie n'est guère confortable chez le marquis. Excellent cœur, mais d'une misanthropie rare, celui-ci a vendu ses châteaux et s'est calfeutré dans une chaumière, à Rodeguat, en plein pays breton, avec sa vieille domestique et sa meute composée de douze chiens. Viviane se fait vite à ce milieu rustique, et elle devient le compagnon de chasse de son oncle. Mais voici que le pauvre marquis meurt à son tour, et cette fois c'est une tante de Paris, la comtesse de Belbeuse, qui recueille la dernière descendante des Keryver. Dans les salons parisiens, la jeune Bretonne apparaît comme une sorte de Velléda, gracieuse et charmante. Une dizaine de prétendants demandent sa main. Ils ont tous quelque mérite assurément. Mais, dans ses chasses à Rodeguat, Viviane a rencontré parfois un jeune gentilhomme rural auquel elle a depuis lors pensé bien souvent. Elle compare et la comparaison est toute en faveur de Raoul de Pontus. Aussi retourne-t-elle en Bretagne avec joie. On devine le dénouement. S'il y a, dans les *Prétendants de Viviane,* quelques affreux gredins de la catégorie du sieur Leclinche, en revanche que de braves gens ! Les deux meilleurs sont le père Tréburn, type du vieux domestique d'autrefois, — l'homme qui fait partie de la maison, comme l'indique l'étymologie latine, — et l'inoubliable docteur Tuhel. Ancien chirurgien de marine, devenu médecin de campagne, ce Tuhel fait de l'allopathie pour ses malades, mais se soigne lui-même par l'homœopathie. Il croit à la migration des âmes, au progrès indéfini de l'espèce humaine, à la fraternité universelle des peuples, à l'abolition de la peine de mort, et prétend n'avoir pas de cœur. Ce qui ne l'empêche pas de se dépouiller pour les pauvres. Il se vante de n'avoir aucune religion, alors que des légions de nouveau-nés et de mourants lui doivent : ceux-là le baptême, ceux-ci l'extrême-onction. Le livre de M. Jean d'Étiau est un des bons romans dans le genre simple, de ces derniers temps. Il repose un peu de la saleté débordante.

15, 16, 17 et 18. — Les romans historiques sont de moins en moins à la mode. Ce trimestre ne nous en fournit que quatre, dont trois littérairement insignifiants, pour ne pas dire nuls. En voici les titres : *Les Compagnons de la Chausse,* par le chevalier de Crollalanza (le seul des quatre qui ait une certaine valeur) ; *L'Évadé,* par Raoul de Navery ; *L'Abbaye de la Vallée d'Arc,* par F. Puaux ; *Les Voleurs de Locomotives,* par Ferdinand Hue. Dans *Les Compagnons de la Chausse,* M. de Crollalanza ressuscite la vieille Venise du xve siècle, avec les partis qui la divisent et l'ensanglantent, malgré ses doges puissants et son terrible Conseil des Dix. Le motif de toutes ses discordes ressemble un peu à celui qui amena la guerre de Troie. Un patricien dévoyé, dont la tête a été mise à prix, a enlevé et séquestré dans les ruines d'un ancien

couvent la belle Marina Boldru, femme d'Alvise Steno, fils du doge. Les Compagnons de la Chausse ont Alvise pour chef. Corner, revenu secrètement d'exil, prend la tête du parti des Ardents, et ce sont des luttes, des guet-apens et des massacres, jusqu'à ce que Corner lui-même soit poignardé par une femme du peuple dont il avait suborné le fils. Dans *l'Évadé,* roman posthume de Mme Raoul de Navery, ce sont encore des guerres fratricides qui attirent notre attention. Il s'agit des persécutions horribles que Maurice de Nassau, héritier de Guillaume-le-Taciturne, fit subir aux partisans de l'indépendance de la Hollande, notamment au grand patriote Barneveldt et au savant Grotius. L' « Évadé » n'est autre que ce célèbre jurisconsulte. Incarcéré par les Orangistes, ses amis le délivrent, et il se réfugie à Paris où le roi de France le comble d'honneurs. Nous ne sortons d'un pays désolé que pour entrer dans une région plus triste, avec *L'Abbaye de la Vallée d'Arc,* de M. Puaux. Guerres fratricides à Venise et en Hollande, guerres de religion en Vivarais. Il y a néanmoins une différence à noter : les auteurs des *Compagnons de la Chausse* et de *L'Évadé* ne sont que des romanciers, sans haine, sans passion et sans parti pris, tandis que l'auteur de *L'Abbaye de la Vallée d'Arc* est un huguenot sectaire et fanatique. A chaque ligne, son œuvre témoigne d'une implacable hostilité contre le catholicisme. Tous les protestants qu'il met en scène sont bons, honnêtes, saints, parfaits ; les catholiques, leurs adversaires, sont fourbes, despotes, cruels, méchants et pervers. Il fait une exception en faveur de la dame de Chauvieux, du P. Théobald et de l'abbé Raoul de Montvaillant; mais la dame de Chauvieux va sournoisement au prêche ; le P. Théobald a des tolérances doctrinales plus que singulières, et Raoul de Montvaillant incline vers l'hérésie tout doucement. Il n'est question que de bûchers et de tortures dans le roman de M. Puaux, et le Torquemada cévénol est un certain abbé de Chapias, dont le portrait caricaturé n'a pas coûté, au romancier, grands frais d'imagination; car il est calqué sur celui de l'archiprêtre des Cévennes, l'abbé François de Langlade du Chayla, si étrangement défiguré par Eugène Sue, dans son *Jean Cavalier*. A louer dans *L'Abbaye de la Vallée d'Arc* quelques descriptions fort bien venues des curiosités naturelles des bords de l'Ardèche. Ce n'est pas suffisant. Tout autre est l'esprit du roman de M. Ferdinand Hue : *Les Voleurs de Locomotives*. C'est un épisode de la guerre de sécession des États-Unis, dont une tentative des plus hardies, entreprise par vingt-deux soldats fédéraux, sous la conduite d'un partisan nommé Andrews, donne le sujet. Un journaliste sudiste, un adversaire par conséquent, proclamait cette aventure l'acte le plus extraordinaire qui se puisse concevoir : « Rien n'a été tenté de si grand, » ajoutait-il. M. Hue a puisé l'idée de son livre dans l'*Histoire de la guerre civile d'Amérique,* par M. le comte de

Paris, et il s'est contenté de dramatiser l'événement. A notre avis, il eût pu y donner littérairement plus de relief. L'austérité de la forme, qui est qualité en histoire, devient défaut dans le roman.

19. — La littérature russe, la vraie, car il ne faut pas tenir compte des œuvres de convention, a décidément acquis chez nous droit de cité. Chaque année voit paraître et réussir la traduction de quelque livre de Dostoïevsky, de Toltoï, de Pissemsky, de Gontcharoff, et autres écrivains russes contemporains, dont les œuvres étranges et puissantes, mal coordonnées, mal pondérées, mais où la force, imprégnée de je ne sais quelle mélancolie philosophique, éclate à pleins bords, semblent être les échos des misères, des souffrances et des aspirations de tout un peuple. Que sont, par exemple, les fameuses *Prisons* de Silvio Pellico, qui, dans le temps, ont fait le tour du monde civilisé, à côté de ces *Souvenirs de la Maison des Morts*, de Dostoïevsky, hier encore inconnus à l'Europe occidentale? Il y a entre les deux ouvrages la différence qui doit logiquement exister entre des Mémoires d'allure un peu théâtrale, où le romantisme politique et sentimental domine, et une autobiographie tragique, écrite avec sérénité, dégagée de toute préoccupation de parti, mêlée d'observations absolument exactes sur un monde spécial, celui des forçats. Impliqué dans la conspiration de Petrachevsky, en 1848, Dostoïevsky fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce qu'au pied de l'échafaud. Quand nous disons sa grâce, nous entendons la commutation de la peine capitale en dix années de déportation dans les casemates de la Sibérie. Il n'y passa que quatre ans ; mais que l'on juge des effets d'une pareille vie sur une nature aussi délicate, sur un cœur aussi sensible, aussi féminin. Il en rapporta des impressions poignantes, qu'il raconte sans un mot de colère, sans une invective révoltée, dans un style résigné, qui double l'intensité de ses peintures. Nous devons à la mémoire du grand romancier, de dire qu'il sortit du bagne complètement transformé et qu'il ne garda plus tard aucune rancune à ses juges. L'opposition que faisait d'ailleurs Dostoïevsky au gouvernement du czar, en 1848, n'avait rien de commun avec le nihilisme exterminateur des Kropotkine. Il y a, dans les *Souvenirs de la Maison des Morts,* une courte phrase qui résume tout l'esprit de cet album du bagne : « Je n'ai pas perdu mon temps. » Sans cesse, Dostoïevsky revient sur cette pensée. La nécessité de la souffrance lui apparaît; — en même temps, il se sent envahi d'une immense pitié pour les ignorants, les inconscients, les égarés, et, chez les plus dégradés des êtres, il recherche l'étincelle divine qui subsiste souvent encore. « C'est, dit éloquemment M. E. Melchior de Vogüé, dans l'intéressante préface dont il a enrichi les *Souvenirs*, c'est l'accoutumance d'un homme jeté dans les ténèbres ; il apprend à voir, et il jouit vivement des pâles clartés

reconquises. » De là, d'incomparables études psychologiques — sans parler de tableaux saisissants de l'enfer sibérien, et de scènes d'un charme inouï, comme celle de la première aumône faite au forçat Dostoïevsky par un petit enfant.

20. — Sous ce titre général : *A la Recherche du bonheur*, M. Halpérine a réuni et traduit sept petits apologues que l'auteur de *La Guerre et la Paix* a écrits spécialement pour ce même peuple russe dont Dostoïevsky connaît si bien l'âme. Ces apologues, dont les meilleurs sont: *D'où vient le mal? Le Filleul, Les Deux Vieillards* et *Feu qui flambe,* portent chacun leur morale pratique et leur leçon. On jugera de leur esprit et de leur allure par le résumé que voici de l'apologue qui ouvre le volume et qui est intitulé : *D'où vient le mal?* Un ermite vivait dans une forêt et conversait familièrement avec les bêtes. C'était du temps où celles-ci parlaient. Un jour, il avait lié conversation avec un corbeau, un pigeon, un serpent et un cerf. Le sujet de l'entretien portait sur l'origine du mal. Le corbeau disait : « Le mal vient de la faim. » Le pigeon : « Il vient de l'amour. » Le serpent : « Il vient de la méchanceté. » Le cerf : « Il vient de la peur. » L'ermite répondit : « Non, rien de tout cela. Le mal vient de notre propre nature ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté et la peur. » Il se dégage de ce récit comme un parfum biblique et oriental. Les autres sont de même style, et sans aucune des théories nuageuses qui se trouvent dans *Ma Religion* du même écrivain. Le comte Léon Tolstoï, s'adressant à des natures primitives et simples, s'est mis tout à fait à leur portée. Il faut lui en savoir gré.

21, 22, 23, 24, 25 et 26. — En dehors des *Souvenirs des morts* et de *La Recherche du Bonheur,* nous nous contenterons de signaler en deux mots, leur mérite étant beaucoup moindre, les romans suivants qui appartiennent à la littérature étrangère : *Pauvre Moschsko! L'Agonie d'une Race, Sur la Sprée, La famille Bucholz, Le Bien d'autrui* et *Les Lettres de l'enfer.* Le premier, *Pauvre Moschsko!* œuvre d'un écrivain viennois, célèbre en Autriche, Charles-Émile Franzos, se déroule en Galicie, dans la contrée même où Sacher-Masoch a placé la plupart de ses récits romanesques. C'est l'histoire touchante d'un pauvre Juif qui n'est rien moins que sémite, et a tous les instincts d'un aryen. Il se fait volontairement soldat, il aime une chrétienne et voudrait briser toutes les entraves de l'ancienne tradition judaïque. Aussi est-il maudit, réprouvé, excommunié par ceux de sa caste — qui, une fois mort, lui refusent même une place au milieu de leur cimetière. Dans l'*Agonie d'une Race,* roman imité de Kraszewski, M. Valentin Simond met en scène la noblesse de la Pologne contemporaine, et soutient avec habileté cette thèse que les familles aristocratiques les plus estimables vont fatalement à la ruine, si, au souvenir du passé, elles ne

joignent l'étude sérieuse des réalités du présent. Il conclut à la nécessité pour elles de se renouveler par le travail, sans abandonner pour cela leurs grandes et fières traditions. C'est la thèse que développait naguère Mme Augustus Craven dans *le Valbriant,* et elle s'impose vraiment aujourd'hui à l'attention des penseurs. *Sur la Sprée,* du romancier Kraszewski, est une photographie très exacte de la vie universitaire en Allemagne et des mœurs berlinoises. Malheureusement, par suite d'un mariage incompatible entre un Prussien et une Varsovienne, Kraszewski en arrive à conclure à la nécessité du divorce. Ce qui nous empêche de louer son œuvre comme elle le mériterait. Ce sont aussi les mœurs de la bourgeoise de Berlin que nous peint Julius Stinde dans *la Famille Bucholz.* Quelle famille! Si les bourgeois berlinois ressemblent en général à l'empiffreur de choucroute et de bière qui est le chef de ladite famille, à sa cancanière moitié, à ses deux pédantes et non moins gourmandes filles, ce peuple des bords de la Sprée doit être bien insupportable. Et ces estomacs! Le Ciel les éloigne à jamais de nos dépenses et de nos garde-mangers! Très réalistes aussi les mœurs américaines décrites par Hephel dans le *Bien d'autrui.* Mais, aux États-Unis, le réalisme, le positivisme, l'utilitarisme se compliquent d'une folie particulière aux Yankees : le spiritisme, et rien n'est plus curieux dans sa vulgarité mystique, dans son ridicule apparat, que la consultation sur une question d'amour, donnée à la jeune Maude par le spirite Bott, avec tout un bataclan de fantômes, de spectres, de flammes phosphorescentes et de bruits prestigieux. Pareillement, à ce titre : *Lettres de l'enfer,* j'avais cru tout d'abord qu'il s'agissait, comme dans le *Bien d'autrui,* d'un étalage plus ou moins intéressant de visions et de dissertations spiritiques. Il n'en est rien. Ces *Lettres,* confessions présumées d'un damné, ne sont qu'un canevas, sur lequel le romancier danois Max Rowel a brodé toute une série de critiques, plus ou moins bien fondées, de ce qui se passe de répréhensible sur la terre. Ainsi, le « damné » de M. Rowel dit vertement son fait à Mgr le Suffrage universel, « instrument de servitude qui ne vaut pour nos sociétés modernes que ce que valait autrefois, pour les sauvages de la mer du Sud, la fameuse planche qu'ils se transmettaient de père en fils pour déprimer le crâne de leurs nouveau-nés. » Il malmène aussi très fort l'idole Progrès que l'on n'adore, à l'instar de l'âne de la Fable, qu'à cause des reliques dont on le surcharge. Le fameux « moellon scolaire » provoque de sa part un égal dédain. Aux plus magiques formules, aux recettes sociales les plus en renom, il préfère un grain de mil, un peu d'honnêteté, ce quelque chose enfin qui pourrait s'appeler la Déclaration, non des Droits, mais des Devoirs de l'homme. Avouez que ce damné ne manque pas de bon sens. Pourquoi faut-il que ses préjugés protestants le rendent parfois

injuste envers l'Église catholique, son histoire et ses institutions? Quant à l'enfer, dont il revient comme Dante, inutile de dire qu'il n'a rien de théologique. Il y a là-bas des cabarets où l'on jure, des cafés-concerts où l'on corrompt la jeunesse, des clubs où l'on pérore sur la politique, des salles de mairies où l'on vote. Satan y passe des revues avec le sérieux du général Boulanger, et, Dieu me sauve! il y tombe même de la neige. Cet enfer-là ressemble « diablement » au nôtre. — Qu'en pensez-vous?

27, 28, 29. — *Tête Rousse* donne son titre à un recueil de Nouvelles, publiées par M. Pontsevrez, l'auteur des *Attentats de Modeste*. Dans ce roman rustique, d'un réalisme trop crû cependant, M. Pontsevrez s'était révélé prosateur de grand mérite. Il ne se montre pas de même dans son recueil de Nouvelles : ce qui nous fait supposer que ce sont des œuvres de première jeunesse exhumées d'un vieux tiroir. Deux seulement de ces Nouvelles veulent une mention : *Tête Rousse* et *La Chanterelle*. La première est un drame entre le paysan parvenu et le paysan resté tel, dont l'action se passe en Normandie. La jalousie et l'amour se mettent de la partie, et cela finit par mort d'homme. *La Chanterelle* est un conte fantastique à la façon d'Hoffmann et d'Edgar Poë. Devenu fou, un musicien a tué la femme qu'il aimait, l'a disséquée, et avec les nerfs de la morte a fait une chanterelle de violon — qui, à certains moments, a une véritable voix, une voix humaine. Une autre histoire non moins fantastique est la *Compagne de route*. Mais elle a si peu d'intérêt qu'il nous a été impossible de la lire jusqu'au bout.

Le Monde qui fait la fête!... Ce titre dit tout. C'est une macédoine d'articles déjà parus dans la *Vie parisienne*. Il n'est question là dedans que des viveurs et des viveuses du demi-monde et du quart du monde. Deux de ces croquis, plus que légers, dus à la plume de M. P.-A. Devaux (Mousk), sont assez réjouissants. L'un nous initie aux mésaventures d'un gommeux prétentieux, Saint-Godaut, à qui les femmes qu'il fréquente jouent des tours pendables. L'autre est une paraphrase spirituelle de *Gavaut, Minard et Compagnie*, une comédie bien connue du Palais-Royal. N'importe! c'est un livre que nous ne recommandons pas.

On peut, au contraire, mettre entre toutes les mains *Les Héroïnes du devoir*, de M. Paul Célières. Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de cet ouvrage. Nous n'y revenons que pour en signaler la nouvelle édition illustrée par Kauffmann.

FIRMIN BOISSIN.

GÉOLOGIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — 1. *Geology, chemical physical and stratigraphical*, by J. PRESTWICH. Vol. I. Oxford, Clarendon press, 1886, in-8 de XXIV-478 p., 218 fig. et 6 pl. 31 fr. 50. — 2. *Erdgeschichte*, von Dr. M. NEUMAYR. Ier Band : *Allgemeine Geo-*

logie. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1886, gr. in-8 de XII-654 p., 334 fig. et 17 pl. 20 fr. — 3. *Führer für Forschungsreisende*, von Dr. F. von RICHTHOFEN. Berlin, Robert Oppenheim, 1886, in-8 de XII-746 p., 111 fig. 20 fr. — 4. *Die Störungen der Gänge, Flötze und Lager*, von G. KÖHLER. Leipzig, G. Engelmann, 1886, in-8 de VI-32 p., 55 fig. 1 fr. 25. — 5. *Arktische Triasfaunen. Beiträge zur paleontologischen Charakteristik der arktisch-pacifischen Triasprovinz*, von Dr. EDM. VON MOJSISOVICS unter Mitwirkung von A. BITTNER und F. TELLER. St-Pétersbourg, 1886, in-4, 159 p. et 20 pl. (Mémoires de l'Académie Imp. des Sciences de St-Pétersbourg, vol. 33, livr. 6.) 13 fr. 75.

MONOGRAPHIES RÉGIONALES ET CARTES GÉOLOGIQUES. — 6. *Carte géologique de la Belgique* dressée par ordre du Gouvernement, à l'échelle de 1/20,000. M. Ed. DUPONT, directeur. Feuilles de *Sautour*, *Marche* et *Durbuy*. Bruxelles, 1885. 3 f. in-fo avec 4 f. de coupes. — 7. *Die Glacialbildungen der norddeutschen Tiefebene*, von Prof. Dr. DAMES. Berlin, C. Habel, 1886, in-18 de 44 p. 1 fr. (*Sammlung Gemeinverständlicher Vorträge*, hrsg. v. Virchow und Holtzendorff, Hft. 479). — 8. *Geologische Karte der Stadt Berlin*, im Maasst. 1 : 15,000, hersg. von der k. Preuss. Geol. Landesanstalt. Berlin, Schropp (J. H. Neumann), 1885. 1 feuille in-fo pliée, avec registre. 3 fr. 75. — 9. *Descrizione geologica dell'Isola d'Elba*, di B. LOTTI. Rome, Tip. Nazionale, 1886, gr. in-8 de XII-256 p., 72 fig., 6 pl. et une carte en couleurs au 1/50,000. (Memorie descr. della carta geol. d'Italia, vol. II.) 10 fr. — 10. *Carta geologica dell'Isola d'Elba*, nella Scala di 1/25,000, rilevata di B. LOTTI, P. FOSSEN et E. MATTIROLO con alta direzione scientif. del Prof. G. MENEGHINI. Rome, Comitato Geol. d'Italia, 1885. 2 f. in-fo avec broch. explicative, in-8 de 14 p. 15 fr. — 11. *Geologische Übersicht der Königreiches Serbien*, von J. M. ZUJOVIĆ. Vienne, A. Hölder, 1886, gr. in-8 de 56 p. et 1 carte en couleur. (Extr. du *Jahrbuch d. k. k. Geol. Reichsanstalt*). 5 fr. — 12. *Bibliothèque géologique de la Russie*, rédigée par S. NIKITINE. I. 1885. St Pétersbourg, Eggers et Cie, 1886, in-8 de VII-126 p. (en russe et en français). 2 fr. 50. — 13. *The Survey of Western Palestine. Memoir on the Physical Geology and Geography of Arabia Petræa, Palestina and adjoining districts*, by ED. HULL. Londres, Palestine Exploration Fund, 1886, in-4 de X-145 p., 19 fig., 3 cartes et 3 pl. — 14. *Mémoire sur la Géologie générale et sur les mines de diamants de l'Afrique du Sud*, par A. MOULLE. Paris, Dunod, 1885, in-8 de 156 p. et 5 pl. (Extrait des *Annales des Mines*) 6 fr. — 15. *Beiträge zur Geologie der Argentinischen Republick*, auf Anordnung der Argentinischen National Regierung hersg. von Dr. Alfr. STELZNER. Cassel et Berlin, Th. Fischer, 1885, in-4 de XXX-330 p., 3 pl. et 1 grande carte pliée. 35 fr.

1. — En voyant paraître un nouveau traité de géologie en Angleterre, la première impression est de s'étonner : comment, se dit-on, après la publication de tant de manuels récents et surtout de l'excellent *Text-book of geology*, de M. A. Geikie, nos voisins peuvent-ils encore avoir besoin d'un autre ouvrage du même genre ? La réponse à cette question, en ce qui concerne le volume de M. Prestwich, est facile à trouver dans l'histoire du livre et aussi dans la nature des idées de l'auteur : en effet, cet ouvrage a été entrepris dès 1874, c'est-à-dire avant que les traités auxquels nous faisons allusion n'eussent été mis à la disposition du public britannique, et, en second lieu, le professeur d'Oxford s'est proposé de réagir contre les excès de l'*Uniformitarianisme*, doctrine qui a dominé parmi les géologues anglais depuis les travaux célèbres de Lyell et d'après laquelle l'intensité des forces agissant sur le globe terrestre n'aurait jamais varié pendant le cours des âges. Malheureusement, si l'intention est bonne en elle-même, la publication de ce volume ne paraît pas bien opportune; car, on ne saurait le contester, une évolution très marquée s'est faite depuis

une dizaine d'années dans la géologie anglaise, à en juger du moins par les écrits de ses représentants les plus autorisés : le progrès des études relatives aux phénomènes de dislocation, la restriction de plus en plus générale du nombre des faits qu'on mettait auparavant sur le compte d'un métamorphisme à outrance, accompagnée d'une perception toujours plus nette des différences profondes existant entre les terrains primitifs et les formations franchement sédimentaires, enfin le développement des recherches pétrographiques, ont modifié les idées des géologues d'outre-Manche au point que, sous le rapport de la teneur générale des principes, il est impossible de signaler des différences importantes entre le remarquable *Text-book* de M. Geikie et les traités récemment publiés sur le continent. Par suite, le livre de M. Prestwich arrive un peu tard pour susciter un revirement d'opinion qui est en train de s'accomplir spontanément; de plus, l'exagération de quelques arguments et surtout l'association regrettable, avec un fond d'idées justes, de restes de théories surannées et devenues insoutenables en présence des faits actuellement connus (formation des montagnes, creusement des vallées, etc.) — ne sont guère faites pour recruter à la cause défendue par l'auteur beaucoup de nouveaux adhérents. Au point de vue de l'érudition, l'exécution de l'ouvrage laisse malheureusement encore plus à désirer. C'est presque à croire que le manuscrit de certains chapitres a été égaré il y a de longues années, puis retrouvé par hasard en 1885 et donné tel quel à l'imprimeur (voir par exemple la section relative aux systèmes de montagnes). On est véritablement surpris en ne voyant pas même signalés des travaux dont l'importance capitale n'a cependant échappé à personne, par exemple l'*Antlitz der Erde* de Suess, dont la première partie a paru dès 1883. Du reste, en parcourant les notes placées au bas des pages et la table des auteurs cités, on remarque l'absence presque complète d'écrivains appartenant à des langues autres que le français et l'anglais; cette exclusion, notamment de la littérature allemande, a empêché l'auteur de mettre à profit une part très notable des publications géologiques des dernières décades; aussi plusieurs chapitres, par exemple celui où il est question des tremblements de terre et des déplacements de rivages, ne sont-ils pas du tout à jour. Il est regrettable que le choix des documents cités n'ait pas été fait avec une critique plus serrée; ainsi il eût été facile de ne pas reproduire des assertions inexactes (un exemple entre cent autres : âge des systèmes du Rhin et du Thüringerwald, p. 301) et de vieilles figures ne cadrant plus avec les données actuelles (comme c'est le cas pour les coupes du Rammelsberg, p. 347). On est surpris de ne trouver presque rien sur les résultats des observations microscopiques contemporaines, voie féconde qui pourtant a été ouverte à la science par un savant anglais,

M. Sorby. Enfin les personnes qui s'occupent des phénomènes d'érosion et qui connaissent les belles publications de MM. Dutton, Gilbert et Powell sur les plateaux du Colorado seront fort surprises de voir M. Prestwich contester que les *cañons* ne résultent simplement du creusement opéré par les eaux courantes : la région, dit-il, a été soulevée à une grande hauteur *en forme de dôme* (?), disposition qui a pu déterminer la production de nombreuses *lignes de fracture sans rejet* (!). (p. 97). C'est biffer d'un trait de plume tous les progrès réalisés depuis vingt-cinq ans dans la recherche de l'origine des accidents topographiques. Il est juste d'ajouter que l'ouvrage contient un certain nombre de détails (par exemple au sujet des eaux souterraines), quelques suggestions générales même dont le géologue de profession pourra profiter. Nous souhaitons vivement que le second volume, devant traiter de la géologie historique et de la géogénie, ne nous contraigne pas à exprimer les mêmes réserves.

2. — L'*Histoire de la Terre* de M. M. Neumayr est un traité de géologie destiné au public lettré des pays de langue allemande; c'est un ouvrage de vulgarisation dans la meilleure acception du mot, en ce sens que tout en le rédigeant pour des lecteurs non spécialistes, l'auteur, lui-même géologue et paléontologiste émérite, n'a rien sacrifié aux lieux communs qui trop souvent déparent les publications de ce genre, et a cherché au contraire à en faire un livre strictement scientifique, dont toutes les parties fussent soigneusement tenues au courant des recherches les plus récentes. C'est un préjugé trop répandu de s'imaginer qu'on peut écrire des ouvrages populaires sur les matières scientifiques sans être soi-même de la partie : rien n'est plus difficile au contraire que d'exposer clairement et en peu de mots, à des personnes étrangères au métier, les questions techniques, toujours délicates et embrouillées, dont l'étude constitue l'occupation du savant de profession; les productions, malheureusement trop nombreuses, de certains « entrepreneurs » de vulgarisation peu familiers avec leur sujet, sont là pour prouver combien, faute d'une compétence suffisante, on rend ainsi de mauvais services à la cause de l'instruction. Un pareil écueil n'était pas à craindre avec M. Neumayr, qui a parfaitement atteint son but; du reste, ce ne seront pas seulement les profanes qui trouveront du profit à parcourir les pages de cet intéressant volume, où l'on rencontrera plus d'un rapprochement original et plus d'une idée nouvelle sur bien des questions générales encore incomplètement résolues.

Le plan de l'ouvrage paraît bien conçu; une heureuse innovation, par rapport à tous les autres traités de géologie existants, consiste dans l'introduction de ce que l'auteur appelle la géologie *topographique* ou descriptive, c'est-à-dire l'étude de la structure

des différentes parties du globe actuellement explorées: dans le second et dernier volume, qui comprendra en outre la géologie *historique*, les pays de plateaux de l'*Eurasie*, le système des Alpes, les grandes chaînes asiatiques, le continent indo-africain, l'Australie et enfin l'Amérique, seront tour à tour passés en revue au point de vue des traits généraux de l'histoire et de la constitution géologique de leur sol. Le premier volume, seul paru jusqu'ici, est consacré à la géologie générale, c'est-à-dire principalement à la dynamique terrestre: non seulement les phénomènes actuels, mais aussi les grands mouvements du passé, comme ceux qui ont donné naissance aux montagnes, sont décrits et analysés; bien que les documents bibliographiques ne soient ordinairement pas cités d'une manière complète, rien n'est avancé au hasard, et on sent que l'auteur a partout puisé aux meilleures sources; une place d'honneur est naturellement, et à bon droit, réservée aux travaux de M. Suess, qui vont se trouver ainsi rendus accessibles à tous. Les chapitres les plus développés sont ceux où il est parlé des volcans, des phénomènes orogéniques et de l'érosion: M. Neumayr, en dehors de ses études de cabinet, a beaucoup vu et beaucoup voyagé, et il utilise dans son *Erdgeschichte* mainte observation dont les Alpes, les Carpathes, l'Orient lui ont fourni la matière. N'oublions pas non plus les paragraphes relatifs à la genèse des sédiments et aux analogies entre les dépôts contemporains et les différents *faciès* des terrains antérieurs à notre époque; à cette occasion, la théorie de Darwin sur la formation des récifs coralliens est maintenue par le professeur de Vienne, et pour des motifs qui ne sont pas sans valeur. Citons encore la section attribuée aux schistes cristallins, où trouvent place des remarques instructives sur les roches métamorphiques de la Grèce. Le chapitre des roches éruptives est peut-être un peu maigre: ce sujet est, il est vrai, trop ardu pour la majorité des lecteurs. Un dernier trait mérite d'être signalé, à la louange des éditeurs: c'est la profusion et, sauf quelques exceptions, l'excellence des figures, presque toutes gravées spécialement pour l'ouvrage d'après des documents originaux dont l'indication est donnée; les magnifiques et luxueuses éditions des commissions géologiques américaines ont été largement mises à contribution sous ce rapport; parmi les chromolithographies, on remarque surtout des fac-similés très fidèles de quelques-unes des planches accompagnant les ouvrages de Cl. King, Dutton, etc. — Nous attendons avec impatience la publication du second volume, qui ne le cédera certainement pas en intérêt à son aîné.

3. — Malgré le grand développement qu'a pris dans le cours de ce siècle l'étude des formes de la surface terrestre, il reste encore beaucoup à faire pour lui imprimer un caractère vraiment scientifique et pour y faire pénétrer les idées *déterministes* dont le rôle va chaque

jour en grandissant dans toutes les branches du savoir. Il est vrai que cette partie de la géologie — qu'on peut appeler, à l'exemple de plusieurs savants américains, la *géomorphologie* — n'avait pas encore été exposée jusqu'ici dans un ouvrage didactique assez complet et assez élémentaire en même temps pour en rendre l'étude facilement accessible : les matériaux de cette science, déjà très nombreux, sont en effet éparpillés un peu partout et attendent encore d'être réunis en corps de doctrine. M. de Richthofen vient de tenter un premier essai dans cette voie et son *Führer für Forschungsreisende* — qui aurait pu être intitulé *Manuel de géomorphologie* — contribuera certainement beaucoup au progrès des études et des recherches sur les problèmes attrayants formant comme la propriété commune des géographes et des géologues, mais dont la solution réclame de plus en plus la connaissance préalable de l'histoire du globe. Cet ouvrage est le développement de l'article que l'auteur avait consacré à la géologie dans l'*Anleitung zur wissenschaftlicher Beobachtung auf Reisen* de Neumayer (1875), mais il n'y reste que peu de chose du texte primitif, et le volume du travail a presque décuplé. Le livre est divisé en trois parties : la première, servant d'introduction, renferme de courtes indications sur la manière de voyager pour un géologue, sur les instruments qu'il doit emporter et les observations météorologiques et biologiques qu'il peut faire sans nuire à ses recherches spéciales; la grande expérience de M. de Richthofen, à la fois comme voyageur et comme géologue, donne naturellement un grand poids à ses conseils pratiques. La deuxième partie, essentiellement dynamique, est consacrée à l'étude des transformations terrestres qu'on peut observer directement et aux formes topographiques élémentaires qui en résultent. Enfin la troisième, structurale, a trait aux sols, aux roches, à l'agencement des masses minérales et à la structure des reliefs. On trouvera là, formulées nettement pour la première fois, une foule de remarques générales que chaque observateur a eu plus ou moins souvent l'occasion de faire, mais que l'on avait cependant négligé jusqu'à présent d'exprimer d'une manière suffisamment explicite et de rassembler; ce qui frappe surtout le lecteur, c'est la tendance de substituer à la seule considération de la forme géométrique extérieure le point de vue *génétique* ou du mode de formation, et en même temps de créer pour les accidents de la surface terrestre une nomenclature rationnelle, destinée à rendre dorénavant les descriptions à la fois plus précises et plus brèves et le langage plus uniforme que par le passé, au moyen d'un certain nombre de termes désignant chacun un type bien défini par l'ensemble de ses caractères. — Le chapitre relatif à l'érosion fluviale est un résumé très complet des travaux récents sur la matière ; on peut juger du chemin parcouru à cet égard pendant le dernier quart de siècle en comparant

le *Guide* du savant professeur de Leipzig au *Lehrbuch der Geognosie* de Naumann : tandis que l'érosion occupe une place d'honneur dans le premier ouvrage, il ne lui était pas même consacré un paragraphe dans le second. — On remarquera l'explication proposée au sujet de la formation des fjords : au rôle conservateur des glaciers (E. Reclus), et à l'effet d'une submersion générale (Dana), M. de Richthofen ajoute la considération d'une banquise côtière empêchant les vagues de substituer aux sinuosités du littoral un tracé plus simple. — L'un des chapitres les plus intéressants est celui qui a trait aux côtes océaniques : l'auteur y définit de nombreux types bien caractérisés, tant par la forme du profil vertical que par la disposition des lignes de rivages relativement au relief continental. Un autre chapitre à signaler pour les considérations originales qui y ont trouvé place est celui où il est question de l'*abrasion*, c'est-à-dire de l'aplanissement progressif de régions en voie de submersion, sous l'influence du travail destructif des vagues. — La troisième partie débute par un aperçu des différents types de sols considérés dans leur mode de formation et au point de vue de leur distribution géographique et climatologique. Ce sujet, encore peu étudié, bien que nulle question géologique n'intéresse plus directement l'espèce humaine, mérite au premier chef d'entrer dans la sphère des observations des voyageurs : il y a là amplement matière à des recherches systématiques, dont le cadre est tout tracé par notre savant auteur, et dont la botanique, la biologie générale et la philosophie de l'histoire profiteront dans une large mesure. — Les principaux traits de la structure des montagnes sont décrits en tenant compte des grands travaux de Suess, dont les idées synthétiques font sentir leur féconde influence en plus d'une page du *Führer ;* la facilité avec laquelle on peut, par composition, créer des mots en allemand, a permis à M. de Richthofen d'inventer pour les dislocations une foule de désignations analytiques nouvelles, malheureusement impossibles à rendre en français autrement que par une périphrase. Cette remarque s'applique mieux encore au chapitre suivant, le plus instructif peut-être de tout l'ouvrage, et ayant pour but de présenter un essai de systématique des formes du relief continental, toujours au point de vue génétique : les diverses classes d'accidents orographiques et leurs principaux modes de combinaison y sont décrits et analysés avec un rare bonheur ; on lira avec fruit ce qu'y dit l'éminent géologue des grandes dépressions intercontinentales (*Landsenken*), des nombreux types de vallées, des réseaux hydrographiques ; à l'égard des saillies, la classification proposée distingue trois grandes classes de montagnes, suivant qu'elles proviennent surtout : 1° de dislocations par plis ou failles ; 2° d'une accumulation ou d'une éruption de matériaux à la surface, ou enfin 3° d'érosions — classification éminemment naturelle et

déjà proposée en substance, par MM. Gilbert, Heim, von Lasaulx, etc. Aux contrées accidentées, M. de Richthofen adjoint sous le nom général de *Flachböden* l'ensemble des différents types orographiques de nature et d'origine très variées, ayant pour commune caractéristique de posséder une surface sensiblement plane (plaines et plateaux). — M. Penck a traité récemment le même sujet de la classification des types de contrées montagneuses, en se bornant toutefois à considérer les *Mittelgebirge* de l'Allemagne; son travail, inspiré par des idées tout à fait analogues, prouve aussi que l'établissement de distinctions de ce genre est parfaitement praticable, au point de vue de la description géographique; M. Penck reviendra probablement bientôt sur cette question dans le *Manuel de géomorphologie* qu'il prépare pour la collection Ratzel. — Les *éléments* des formes orographiques (crête, col, pied, etc.) sont finalement examinés; là encore, M. de Richthofen s'est montré analyste pénétrant et sagace en étudiant le mode de formation des cols, la disposition des lignes de faîte, les enfilades de vallée (*Thalzüge*), etc. : Thurmann dans le Jura, Rogers et Lesley dans les Appalaches, Heim dans les Alpes, Powell et ses collaborateurs au Colorado, sont à peu près les seuls géologues qui, avant lui, aient cherché à définir ces éléments avec précision, pour qu'on puisse donner en quelque sorte la *diagnose* exacte des accidents orographiques, comme font les naturalistes en décrivant les espèces animales et végétales. M. de Richthofen aura le mérite d'avoir largement contribué à la réalisation de ce desideratum.

Pour conclure, nous recommandons chaudement le *Führer* à tous ceux qui ont à cœur le progrès de la géographie scientifique; peut-être souhaiterait-on çà et là un peu plus d'ordre dans la distribution des matières, et aussi des renvois plus nombreux aux sources bibliographiques; néanmoins, tel qu'il est, ce livre vient prendre une place vacante, et sa lecture attentive s'impose non seulement au spécialiste, mais encore à tout amateur intelligent, s'occupant de la science du globe terrestre.

4. — Depuis une dizaine d'années, on s'occupe beaucoup des dislocations dans le monde géologique, pour en tirer des enseignements théoriques sur l'histoire des montagnes et la dynamique de l'écorce terrestre; dans un ordre d'idée différent, au point de vue moins spéculatif de l'ingénieur, leur étude continue aussi à progresser, le sentiment de l'importance pratique qui s'attache pour l'exploitation des couches et des filons à la connaissance exacte des déformations et des ruptures qui en ont déterminé l'allure devenant de plus en plus général. C'est à ce point de vue que s'est placé M. Köhler dans son court mais substanciel traité, rédigé à l'usage des personnes engagées dans la carrière des mines : digne continuateur des traditions léguées par

les Schmidt, les Zimmermann, les Carnall, le professeur de Clausthal a cherché à simplifier et à étendre les règles posées par ces mineurs éminents, ses prédécesseurs dans cette branche de la géologie appliquée à la recherche des gîtes minéraux ; profitant des récents travaux sur les phénomènes orogéniques, et mettant à contribution ses propres publications relatives à la Westphalie, au Rammelsberg, etc., M. Köhler s'attache à montrer que les règles pratiques doivent être fondées sur la considération du mode de formation propre à chaque classe de dislocations ; si l'on a cru trouver autant d'exceptions que d'applications aux principes posés au commencement de ce siècle par Schmidt relativement aux failles proprement dites, cela tient à ce qu'on a presque toujours confondu avec ces dernières des dislocations dont la nature et l'origine réelles sont entièrement différentes, et dont l'auteur précise les caractères distinctifs : ce sont, d'une part, les plis-failles, et, d'autre part, les déplacements latéraux (= *Blatt,* Suess) et horizontaux réunis sous le nom peut-être un peu vague de *Verschiebungen;* les déviations des filons forment aussi l'objet d'un paragraphe spécial. Tout ce qui a trait à la détermination quantitative des éléments géométriques d'une fracture (rejet, inclinaison, etc.) est examiné en détail; un grand nombre de formules générales, où il est fait usage de la trigonométrie sphérique, sont données comme modèles pour le calcul de ces éléments ; enfin, 55 figures représentent soit des coupes réelles, soit des constructions géométriques destinées à illustrer les cas les plus intéressants.

5. — Dans l'état actuel de la géologie, il serait très difficile de chercher à suivre tout autour du globe les terrains antérieurs aux temps jurassiques, pour reconstituer l'histoire des périodes correspondantes. Les documents cependant continuent à s'accumuler, et M. de Mojsisovics vient notamment d'ajouter beaucoup à nos connaissances sur la période triasique en publiant ses recherches sur les céphalopodes de cet âge recueillis au Spitzberg par les expéditions suédoises et sur les bords de l'Olenek, dans la Sibérie orientale, par M. Czekanowski. Il ressort de la comparaison de ces fossiles avec les formes synchroniques découvertes dans les contrées baignées par l'Océan Pacifique, de l'Alaska au Pérou et du Japon à la Nouvelle-Zélande, qu'à l'époque triasique, toutes ces régions appartenaient, avec les côtes actuelles de l'Océan Glacial du Nord, à une seule et même province biologique, très nettement définie par l'ensemble de ses caractères, et que M. de Mojsisovics désigne, pour rappeler son extension, sous le nom de *province arctique-pacifique :* un océan continu s'étendait alors du Spitzberg aux régions antarctiques par le nord-est de l'Asie et le Pacifique. Ce serait donc là le Trias en quelque sorte normal, en comparaison duquel le Trias méditerranéen ne représente qu'une bande étroite à faune spéciale,

vraisemblablement déposée dans une mer intérieure, ayant dû avoir des communications temporaires avec l'océan de l'Est par l'Himalaya, où il y a transition entre les deux types : ainsi s'expliquerait la pénétration dans les eaux triasiques européennes d'un certain nombre d'espèces de haute mer, manifestement émigrées de la province orientale. A la lumière des études nouvelles de M. de Mojsisovics, la faune triasique du nord-est des Alpes (*province juvavique*) — si riche en formes étrangères aux autres parties de la chaîne, et dont l'isolement était jusqu'ici passablement problématique — apparaît comme un simple avant-poste de celle qui peuplait alors l'océan général. — Il est intéressant de voir le bassin de l'Océan Pacifique apparemment constitué dès cette époque géologique reculée ; quant aux continents actuels, dont la plus grande partie était déjà émergée, on ne doit pas oublier qu'ils ont été dans la suite, au moins partiellement, replongés sous les eaux avant de redevenir terre ferme : leur persistance de position n'a pas toujours été depuis lors ininterrompue.

6. — La dernière livraison de la carte géologique détaillée de la Belgique au 1/20,000e comprend les trois feuilles de *Sautour, Marche* et *Durbuy* (Famenne et Condroz) ; il ne sera malheureusement pas livré d'autres feuilles à l'impression, le gouvernement belge ayant arrêté en 1885, en même temps que les opérations du levé, les travaux de publication de la carte. Tous les vrais amis de la science regretteront une mesure aussi déplorable, qui vient interrompre brusquement et sans aucun motif sérieux une entreprise véritablement magnifique, comme les annales de la géologie n'en avaient pas encore enregistré de semblable. Nous tenons à exprimer ici à M. Dupont, l'habile directeur du service, notre admiration pour l'impulsion qu'il avait su donner à l'établissement placé sous ses ordres, et dont une décision administrative, inspirée par des considérations complètement étrangères au sentiment du véritable progrès scientifique, est venue enrayer indéfiniment les heureux effets. Mais l'avenir, nous n'en doutons pas, justifiera pleinement les efforts tentés par M. Dupont et ses collaborateurs ; leur méthode cartographique s'impose en effet à tous les esprits soucieux des intérêts supérieurs de la vérité, comme étant la bonne : distinguer soigneusement par des figurés spéciaux ce qui est connu de ce qui n'est que supposé, en d'autres termes représenter au moyen de signes différents les affleurements des couches et leurs prolongements hypothétiques, n'est-ce pas là une condition qui devrait être toujours remplie dans la confection des cartes géologiques, si l'on veut assurer à celles-ci une valeur durable, en faire des documents précis et définitifs, constituant une base fixée une fois pour toutes sur laquelle les découvertes ultérieures viendront s'ajouter sans y rien détruire ? La commission géologique belge avait hardiment abordé la réalisation de

cet idéal, et, tous les juges compétents sont là pour le dire, le but avait été atteint et les espérances les plus ambitieuses dépassées; la suppression pure et simple d'un établissement qui faisait l'admiration des géologues de toute l'Europe, est-ce donc là la récompense due à tant de services, où l'industrie et les travaux publics autant que les recherches spéculatives auraient largement trouvé leur compte? Nous n'avons pas à nous occuper des questions de personnes, des rivalités individuelles ou de la nature des opinions de chacun sur des matières étrangères aux questions techniques; ce sont là des choses qui, outre qu'elles n'intéressent nullement l'histoire de la science, devraient toujours rester en dehors des préoccupations des gouvernants; mais ce que nous prétendons, et ce que toutes les personnes qui ne sont pas aveuglées par l'esprit de parti ou par d'étroites considérations de clocher penseront avec nous, c'est que le service avait donné d'éclatants résultats et en promettait de plus beaux encore; si ses travaux reprennent dans quelques années, il y aura eu bien plus qu'un ajournement, il y aura eu destruction d'une *vitesse acquise* considérable, et Dieu sait combien la remise en train d'une entreprise pareille représente de temps et d'argent perdu; à supposer que des modifications eussent été désirables, ce n'était pas une raison pour agir aussi radicalement et priver la Belgique d'une œuvre qui était tout à son honneur.

7. — La formation erratique qui recouvre une grande partie des plaines de l'Europe septentrionale et notamment toute l'Allemagne du Nord a été pendant longtemps considérée comme résultant du charriage par les glaces flottantes des débris arrachés aux montagnes scandinaves : à l'époque quaternaire une vaste mer, occupant encore une surface considérable dans notre continent, aurait permis ce transport de blocs et de cailloux à plusieurs centaines de kilomètres de leurs lieux d'origine. Cependant les fossiles marins *in situ* manquent complètement, sauf dans quelques localités situées au voisinage immédiat des côtes actuelles, tandis que les débris de plantes et surtout d'animaux terrestres se rencontrent presque partout au milieu de ces dépôts. Aussi, pour cette raison et beaucoup d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici, a-t-on dû abandonner l'hypothèse d'une origine marine pour cet épais manteau glaciaire, et les preuves en faveur de son origine purement continentale se sont au contraire tellement multipliées depuis une dizaine d'années qu'il ne peut plus y avoir de doute à cet égard : la plaine germanique, déjà émergée, a été envahie par les glaces s'avançant en nappe continue du nord vers le sud. M. Dames nous donne un résumé très net des nombreux mémoires récemment publiés sur ce sujet; les limites du présent compte rendu ne nous permettent malheureusement pas d'entrer dans les détails,

aussi recommandons-nous vivement la lecture de cet intéressant opuscule aux personnes qui s'occupent de cet épisode si remarquable de l'histoire géologique. Disons seulement que l'ensemble des recherches exécutées pendant la dernière décade en Allemagne comme en Suède paraît démontrer définitivement l'existence de deux périodes glaciaires parfaitement distinctes, et séparées par une phase pendant laquelle le climat des bords de l'Elbe était analogue à ce qu'il est aujourd'hui, comme le prouvent les caractères de la flore trouvée dans les dépôts interglaciaires; les observations stratigraphiques qu'on peut faire dans les sablières des environs de Berlin établissent du reste clairement cette distinction entre deux séries de dépôts glaciaires d'âge différent. M. Dames décrit aussi les principales modifications topographiques produites par les grands courants résultant de la fonte des glaces; et il note les changements successifs survenus dans la nature et la distribution de la faune terrestre de l'Allemagne depuis le début des temps quaternaires.

8. — La nouvelle carte géologique de la ville de Berlin, que vient de publier l'Institut Géologique royal de Prusse, nous représente un coin de cette grande plaine quaternaire de l'Allemagne du Nord. Un travail du même genre avait été rédigé en 1879 par M. Lossen et publié par l'administration municipale; pour l'édition actuelle, M. Berendt a pu utiliser les nombreux documents que les sondages et les terrassements des dernières années ont permis de recueillir. Quatorze nuances sont consacrées aux subdivisions des dépôts quaternaires (*Diluvialbildungen*) et récents (*Alluvialbildungen*), et leur distribution fait bien ressortir la différence existant au point de vue de l'altitude et de la topographie entre les plateaux sablonneux du Barnim au nord et du Teltow au sud d'une part, et la dépression intermédiaire de la Sprée où l'ancien Berlin est bâti sur des dépôts d'origine alluviale ou organique, d'autre part; l'emplacement des sondages profonds est en outre marqué, et on a indiqué par une couleur spéciale la nature des terrains rencontrés à leur extrémité : argiles quaternaires, lignites et argiles oligocènes; le tracé des anciens bras de la Sprée ou de ses affluents, aujourd'hui comblés artificiellement, a été également ajouté. La carte, dressée à l'échelle du 1/15,000, comprend une surface carrée de 8 kilomètres de côté. Le rassemblement des données nécessaires à sa construction représente, on le conçoit aisément, un travail considérable et minutieux, pour lequel M. Berendt, si compétent en tout ce qui concerne le sol du nord-est de l'Allemagne, était particulièrement bien préparé; les terrains observés sont, il est vrai, beaucoup moins variés et nombreux que ceux dont M. Delesse a eu jadis à faire le relevé pour dresser ses belles cartes de la ville de Paris; mais, par ce fait même et vu la grande ressemblance d'aspect que possèdent

entre elles certaines couches du quaternaire brandebourgeois, appartenant cependant à des niveaux stratigraphiques différents, les difficultés rencontrées par l'auteur étaient loin d'être minimes. L'intérêt principal de son travail — qui du reste explique bien des points dans l'histoire du développement de la capitale — est avant tout économique et local. Quant à l'exécution matérielle de la carte, elle est parfaite, comme tout ce qui sort des presses du *Berliner lithographisches Institut.* — Les lecteurs qui désireraient plus de détails sur la géologie de la région berlinoise, fort intéressante pour l'étude du quaternaire malgré sa monotonie apparente, feront bien de consulter la remarquable *Geognostische Beschreibung der Umgegend von Berlin* de MM. Berendt, Dames et Klockmann, publiée l'année dernière pour servir de texte à la belle carte des environs de Berlin au 1/100,000, par l'Institut Géologique.

9 et 10. — La *Description géologique de l'île d'Elbe*, par M. B. Lotti, formant le premier volume paru des mémoires destinés à accompagner la carte géologique détaillée de l'Italie, constitue principalement une contribution très importante à l'étude des roches éruptives, dont peu de régions peuvent offrir une aussi grande variété que l'archipel Toscan, où elles se présentent en outre dans des conditions de gisement et d'âge fort exceptionnelles, qui ont depuis longtemps attiré l'attention des observateurs. Les roches stratifiées les plus anciennes ne sont visibles que dans la partie orientale de l'île, où elles forment notamment, dans la presqu'île du nord-est, une grande bande monoclinale à pendage vers l'W.; elles constituent une série lacunaire qui débute par du silurien fossilifère, reposant sur un ensemble de schistes, quartzites, gneiss etc., présiluriens très développés dans la presqu'île du sud-est (Calamita), et comprend ensuite : des roches, probablement permiennes à en juger par leur analogie avec celles de cet âge trouvées sur le continent, et reposant indifféremment sur toutes les roches antérieures; l'infraliàs, se comportant de même à son tour, est surmonté d'une série liasique, complète seulement à l'extrémité nord-est, tandis qu'ailleurs les couches à Posidonomyes recouvrent directement des masses minérales d'âge quelconque. Les roches éocènes, également en discordance avec tout l'ensemble précédent, succèdent directement au Lias, comme en Corse et le long de la côte Tyrrhénienne; ce sont des calcaires où l'on a trouvé quelques nummulites, des jaspes avec radiolaires, des schistes à fucoïdes, très développés, représentant les équivalents du *Flysch*, de l'*Alberese* et du *Macigno* des Apennins; leurs affleurements débordant notablement sur ceux des terrains antérieurs, occupent des surfaces étendues dans la partie moyenne de l'île. Au-dessus viennent seulement des terrains quaternaires marins, s'élevant jusqu'à 200 mètres au-dessus des rivages

actuels. On doit donc admettre qu'après le soulèvement post-éocène, l'île d'Elbe, unie à d'autres portions des îles et du continent voisin, est restée longtemps émergée : la même conclusion résulte, du reste, des études de M. Forsyth Major sur la distribution des espèces terrestres actuelles dans cette partie du bassin méditerranéen; un affaissement postérieur partagea en fragments cette région continentale, appelée *Tyrrhenis* par ce naturaliste, et à l'époque quaternaire, par suite d'un enfoncement plus accentué encore sous les eaux marines, les surfaces émergées étaient même moins étendues qu'aujourd'hui.

A l'égard des roches éruptives, on trouve à l'île d'Elbe des variétés basiques et des variétés acides; parmi les premières, M. Lotti distingue deux séries dont l'âge est tout différent : 1° des Serpentines, analogues à celles de la Corse, et affleurant au nord de Porto-Longone, régulièrement interstratifiées entre le silurien et les roches azoïques sous-jacentes; 2° un ensemble très développé de Serpentines, d'Euphotides et de Diabases, se succédant toujours de bas en haut dans cet ordre; ce groupe de roches « ophiolitiques » est indubitablement d'âge tertiaire, comme le prouve sa constante association avec les sédiments éocènes entre lesquels il est interstratifié et qu'il altère au contact; il ne saurait être considéré comme très ancien et ramené seulement au jour par des dislocations récentes, ainsi que le prétendaient MM. Hunt et Dieulafait. Ces roches proviennent probablement d'éruptions sous-marines. Que certaines Serpentines résultent de l'altération de roches péridotiques et pyroxéniques, c'est là un fait dont il n'est plus permis de douter; pour M. Lotti, les Serpentines éocènes de l'île d'Elbe ont précisément cette origine et représentent le produit de la transformation d'une Lherzolite, dont l'éruption a été suivie d'une seconde émission basique ayant revêtu, suivant les conditions dans lesquelles a eu lieu la consolidation du magma, tantôt la forme de diabase et tantôt la forme d'euphotide. — Il existe encore un autre groupe de roches serpentineuses, superposées dans l'W. de l'île à une série de schistes métamorphiques d'âge incertain entourant la coupole granitique du Mt Capanne; l'âge éocène de ces masses paraît probable. — Quant aux roches acides, elles sont non moins intéressantes : un granit présentant des variétés tourmalinifères forme le massif elliptique du Mt Capanne; les roches porphyriques qui traversent les couches éocènes et y envoient de nombreux et puissants filons, sont de véritables granites à structure porphyrique et passent par places au porphyre quartzifère. Toutes ces roches ne sont que des *faciès* différents d'un même magma; et sur le continent, on peut étudier dans le Campigliese le passage des mêmes porphyres à des roches présentant le type vitreux et franchement volcanique de la série tertiaire habituelle. — Nous conclurons de tous ces faits, avec M. Lotti, que pour les

roches éruptives, tant basiques qu'acides, les différences de nature attribuées ordinairement jusqu'ici à l'âge, sont dues en réalité aux conditions dans lesquelles s'est opérée leur consolidation : entièrement cristallines dans les profondeurs où elles prennent l'apparence *ancienne* propre aux roches *plutoniques*, elles affectent au contraire l'aspect vitreux et *récent* des laves quand elles se refroidissent à la surface. Si les cas, où l'âge moderne de roches plutoniques a pu être reconnu avec certitude, sont encore peu nombreux, cela tient simplement au fait que les dénudations ont rarement atteint des profondeurs suffisantes pour en révéler la présence. Il ne semble donc plus possible de faire de la division en *anciennes* et *récentes* le pivot de la nomenclature et de la classification des roches éruptives; car le nombre des cas analogues à celui de l'île d'Elbe va toujours en se multipliant, comme le prouvent entre autres les études récentes de M. Judd en Écosse, de M. Choffat en Portugal, de MM. Hague et Iddings aux États-Unis et enfin, comme nous le verrons tout à l'heure, de M. Stelzner dans les Andes. — Relativement aux minerais de fer de l'île d'Elbe, M. Lotti conclut de ses observations qu'ils sont tous postérieurs à l'Eocène et même aux roches éruptives acides post-éocènes. — Six belles vues, dues à M. Mattirolo, représentent des coupes caractéristiques. Quant à la carte, publiée en deux éditions, dont l'exécution matérielle est excellente, elle fait, de même que le texte, le plus grand honneur à M. Lotti.

11. — L'*Esquisse géologique de la Serbie*, de M. Zujovic, forme, si nous ne nous trompons, le premier ouvrage de quelque importance qui ait été publié sur la géologie de la presqu'île des Balkhans par un savant du pays; à ce titre, et comme étendant notablement nos connaissances sur une région encore fort peu connue, ce travail mérite d'être signalé. La littérature géologique de toute la péninsule ayant été récemment l'objet d'un catalogue descriptif très complet, dressé et publié par M. le Prof. Toula — qui lui-même a tant fait pour l'exploration des Balkhans — M. Zujovic s'est borné, au point de vue bibliographique, à ajouter quelques indications échappées à son prédécesseur. Les différents terrains rencontrés en Serbie par l'auteur pendant cinq années de courses sont rapidement décrits dans l'ordre stratigraphique, chaque localité où le niveau exact des couches a été reconnu étant indiquée, avec des listes des fossiles recueillis. Les détails relatifs à l'agencement compliqué des masses minérales sur le territoire serbe, situé au point de rencontre des prolongements des Alpes, des Carpathes et des Balkhans, formeront avec les coupes la matière d'une publication ultérieure ; en attendant, M. Zujovic a joint à son mémoire, essentiellement préliminaire, une carte géologique générale du royaume, dressée au 1/750,000 et sur laquelle treize nuances distinctes représentent les prin-

cipales subdivisions de la série sédimentaire et les groupes les plus importants de roches éruptives. Trois couleurs sont consacrées à ces dernières, extrêmement développées et variées en Serbie, et minutieusement étudiées par M. Zujovic au point de vue pétrographique ; malheureusement le savant auteur des *Roches des Cordillères* ne nous donne pas dans sa nouvelle publication d'indications sur l'âge des masses éruptives de sa patrie. Il y a là un magnifique champ d'études, que le voisinage du Banat fait présumer devoir être fécond en enseignements importants pour la connaissance des roches volcaniques en général.

12. — En géologie comme dans les autres sciences, l'ignorance presque universelle des langues slaves de la part des savants occidentaux empêche ces derniers de profiter des publications souvent pleines d'intérêt qui paraissent dans l'Europe orientale ; aussi est-ce avec joie que nous saluons la création, par M. Nikitine, d'une *bibliothèque géologique de la Russie*, dans laquelle seront dorénavant analysés, à la fois en russe et en français, tous les travaux géologiques qui verront le jour dans l'empire, ainsi que les ouvrages publiés à l'étranger où il sera question du sol de la Russie, de ses richesses minérales et de ses fossiles. Un premier fascicule de cette revue annuelle, relatif à l'année 1885, vient d'être imprimé ; il renferme 256 articles, rédigés par M. Nikitine avec l'aide de quelques collaborateurs compétents, et classés dans un ordre méthodique ; plusieurs tables alphabétiques des matières, des localités, des auteurs et des noms paléontologiques nouveaux, permettent de s'y retrouver facilement. C'est là une œuvre éminemment utile grâce à laquelle on pourra se tenir au courant des progrès de la géologie non seulement dans la Russie proprement dite, mais aussi dans ses immenses possessions asiatiques où il reste encore tant à faire au point de vue scientifique. Nous souhaitons vivement que l'auteur complète rétrospectivement ces archives de la géologie russe en dressant le répertoire des notes et mémoires publiés avant 1885 ; de la sorte, la « bibliothèque » serait cataloguée une fois pour toutes, et le travail n'aurait plus qu'à être tenu à jour suivant le plan si heureusement conçu par M. Nikitine.

13. — Depuis que le baromètre est venu révéler au monde savant l'existence d'une profonde dépression au-dessous du niveau de l'océan, suivant l'emplacement de la mer Morte et du sillon rectiligne qui la prolonge au nord et au sud, ce singulier accident orographique a beaucoup attiré l'attention des géographes et des naturalistes, et on y a vu à bon droit l'un des traits les plus remarquables de la surface terrestre. L'intérêt des traditions historiques et religieuses les plus chères à l'humanité se rattachant encore tout particulièrement à cette portion de l'Asie antérieure, des expéditions ont été organisées à plusieurs reprises pour en faire connaître la structure exacte ; et c'est surtout à

l'une de ces missions, équipée aux frais du duc de Luynes, que la science est redevable de la plupart des données actuellement acquises sur cette étrange contrée. Cependant, malgré les belles recherches de M. Louis Lartet, le géologue de cette expédition, et de plusieurs autres voyageurs éminents comme MM. Fraas, Lortet et Tristram, il restait encore bien à faire : une association anglaise, qui s'est donné pour but d'étudier le plus complètement possible le sol de la Terre Sainte afin d'éclaircir les points encore obscurs de l'histoire biblique, résolut de contribuer à la solution des questions encore pendantes, en envoyant M. Hull, le directeur bien connu du service géologique officiel de l'Irlande, à la tête d'une brigade chargée de visiter les localités les plus intéressantes de la Palestine et de l'Arabie Pétrée ; c'est à l'exposé des résultats de cette campagne qu'est consacré l'ouvrage dont nous avons à parler ; l'auteur avait déjà fait connaître au public, en 1885, dans son journal de voyage intitulé *Mount Seir, Sinai and Western Palestine,* les principales observations recueillies et les conclusions qui s'en dégageaient ; il y revient cette fois en entrant dans plus de détails et en groupant les faits d'une manière plus méthodique. Disons tout de suite que M. Hull a pu confirmer sur tous les points essentiels les conclusions de M. Lartet ; et même, telle est du moins l'impression générale qu'on éprouve à la lecture de son travail, il ne semble pas que cette exploration nouvelle, ayant eu forcément le caractère d'une reconnaissance rapide par suite des grandes distances et du temps relativement court employé à les parcourir, ait ajouté beaucoup à l'ensemble des faits déjà connus. Sauf la séparation, définitivement reconnue, du puissant ensemble de grès occupant une partie de la péninsule sinaïtique, et dont la division inférieure formée de grès rouges associés à des conglomérats (*Desert Sandstone*) est recouverte par un calcaire renfermant au Ouadi Nasb des fossiles marins d'âge carbonifère, tandis que la division supérieure correspond seule au véritable *grès de Nubie,* crétacé, des auteurs — la plupart des faits que signale M. Hull avaient déjà été observés ; son travail est néanmoins précieux, comme étendant et précisant les connaissances antérieurement acquises par d'autres explorateurs, et comme donnant un tableau général de la géologie de cette partie de l'Asie. La série d'observations recueillies tout le long du Ouadi Arabah, sur près de 200 kilomètres, sont particulièrement décisives : outre plusieurs amorces du tracé de la grande faille qui détermine la cavité fermée et met en contact les calcaires crétacés avec le granit et d'autres roches anciennes contre lesquelles les premiers apparaissent souvent redressés, et de nombreuses failles secondaires s'embranchant avec cette dislocation principale du côté de l'Idumée, l'expédition a déterminé l'altitude maximun atteinte par les anciens dépôts de la mer Morte : ils s'arrêtent à 425 mètres environ au-dessus de son niveau

actuel (fixé trigonométriquement par le major Kitchener à — 392 mètres), par conséquent à une trentaine de mètres au-dessus de celui de la mer Rouge; or le seuil de partage qui sépare de la dépression fermée le versant du golfe d'Akabah est beaucoup plus élevé (+ 201 mètres); la présence dans ces parages d'une large zone de graviers subaeriens et de dépôts lacustres formés dans de petits bassins indépendants, vient compléter la démonstration de la séparation originelle des eaux de la mer Morte d'avec celles de l'ancien golfe Elanitique. Il y aurait encore plusieurs remarques à faire sur quelques passages du *Memoir;* bornons-nous aux principales. Les épaisses couches de sel du Djebel Usdom regardées par M. Lartet comme appartenant au terrain nummulitique sont, au contraire, en continuité avec certaines terrasses anciennes de la mer Morte situées à 180 mètres au-dessus du niveau des eaux actuelles. — Étant donnée l'explication à laquelle l'auteur se rallie relativement à l'origine de la salure des eaux de la mer Morte (à savoir qu'elle provient de la concentration progressive des substances amenées en dissolution par les affluents), on ne voit pas bien quels peuvent être les fondements et l'utilité de l'opinion exprimée p. 109 et 120 : que lors de l'émersion de la contrée, une portion des eaux océaniques serait restée emprisonnée dans la cavité lacustre : cette supposition semble peu conciliable avec les données exposées dans le reste de l'ouvrage. — M. Hull avance au nombre des arguments en faveur d'une période humide (dont la réalité est d'ailleurs bien établie par l'altitude des anciens rivages du bassin fermé) l'intensité du travail d'érosion torrentielle manifestée par les innombrables ouadis qui débouchent latéralement dans la dépression du Ghor; cependant nombre de ces ravins descendent bien au-dessous du niveau correspondant à l'apogée de la phase « pluviaire », et ont été tantôt remblayés par les dépôts lacustres et tantôt creusés en partie dans ces sédiments : par conséquent ils ne peuvent avoir été creusés sous leur forme actuelle qu'avec un niveau de base (c'est-à-dire une altitude de la surface de la mer Morte) sensiblement le même qu'aujourd'hui, et par suite, le bassin n'ayant pas d'écoulement, à une époque où le climat était analogue à celui qui règne de nos jours dans cette région. — Dans la liste bibliographique, on ne trouve pas le nom de Suess dont l'*Antlitz der Erde* contient un aperçu éminemment synthétique et suggestif de presque toutes les questions traitées par M. Hull, — ni le nom de M. Raboisson. — M. Rudler a placé à la fin du volume quelques diagnoses des roches anciennes du Sinaï et de l'Arabie Pétrée; ce pétrographe a en outre publié quelques notes complémentaires sur ce sujet dans le *Geological Magazine* de mai 1886. — Ajoutons que l'ouvrage, édité avec luxe, renferme, outre de nombreuses vues et coupes, une carte géologique générale des contrées visitées; une carte

montrant les limites respectives des terres et des eaux durant les temps quaternaires; trois planches de coupes générales; enfin une grande carte du Ouadi Arabah au 1/380,000 environ, réduite d'après les levers géodésiques et topographiques du major Kitchener et de M. Armstrong, et coloriée géologiquement par M. Hull; cette dernière carte représente en définitive le résultat le plus important de l'expédition.

Espérons que le jour viendra bientôt où le *Palestine Exploration Fund,* réalisant pour la géologie ce qu'il a déjà fait avec tant de succès pour la topographie, entreprendra le lever géologique régulier, c'est-à-dire systématique et définitif, de la Terre Sainte; et puisse alors la mer Morte, comme le Grand Lac Salé de l'Utah, trouver un Gilbert pour achever de déchiffrer son histoire.

14. — Les études géologiques dont l'Afrique australe a été l'objet étaient restées jusqu'ici peu accessibles aux lecteurs français, faute d'un résumé d'ensemble exécuté par une personne compétente et connaissant le pays *de visu.* Cette lacune, présentée par notre littérature spéciale, est aujourd'hui comblée grâce à l'important mémoire de M. l'ingénieur Moulle sur la structure générale du sol sud-africain et les mines de diamant du Cap. La partie géologique de l'ouvrage renferme l'énumération, par ordre stratigraphique, des différents terrains entrant dans la constitution — si différente de tout ce que nous connaissons en Europe — de la pointe méridionale du continent noir : à l'intérieur d'une enceinte montagneuse parfaitement définie, courant parallèlement à la côte et formée de roches anciennes cristallines et schisteuses et de sédiments paléozoïques marins, se trouvent de hauts plateaux déserts et désolés, constitués presque exclusivement par une série extrêmement épaisse de couches d'eau douce, d'âge permien et triasique, restées horizontales. Cette formation, dite de *Karoo* (du nom générique donné par les Boers aux plaines stériles, sans eau et sans végétation, qui correspondent à ses affleurements) est essentiellement formée de conglomérats, de grès et d'autres matériaux d'origine détritique; les montagnes de forme tabulaire coïncidant avec des bancs durs intercalés au milieu de ces couches ou avec des nappes de roches éruptives (mélaphyres, etc.) contemporaines ou postérieures aux sédiments encaissants, y constituent un des traits les plus caractéristiques du paysage. Les dénudations ont eu lieu sur une échelle gigantesque : des assises épaisses de 2,000 mètres environ ont été enlevées presque partout dans le bassin triasique et les immenses masses montagneuses qui lui servaient primitivement de ceinture ont été arrachées et entraînées sur plus de 1,500 mètres de hauteur (p. 87); nulle part, si ce n'est au pays des *cañons* et des *meass* du Colorado (ouest des États-Unis), il n'est plus facile de se convaincre de l'importance du rôle joué par les phénomènes d'érosion

dans la création du modelé topographique — ce fait capital que les géologues ont été en Europe si lents à comprendre et dont ils ont tant tardé à appliquer toutes les conséquences. La configuration du sol de l'Afrique australe devait être déjà fort voisine de ce qu'elle est aujourd'hui, lorsque se déposèrent, tout près du rivage actuel de l'océan Indien, les couches marines fossilifères d'Uitenhage, rapportées par M. Moulle au terrain jurassique, suivant l'opinion de M. Stow, mais que les études paléontologiques de MM. Holub et Neumayr tendent plutôt à rapprocher du Nécomien. Quant aux formations marines plus récentes, elles n'ont aucune importance en surface. — Le manque d'espace nous empêche de suivre l'auteur dans ses développements sur les gîtes diamantifères, dont il examine les conditions probables de formation, et qui ont été déjà décrits en français il y a quelques années par M. Chaper; les nombreuses données statistiques et économiques communiquées par M. Moulle proviennent, pour la plupart, paraît-il, de documents officiels. — Une petite carte géologique de l'Afrique australe au 1/25,000,000, plusieurs cartes partielles et un certain nombre de coupes générales et locales facilitent l'intelligence du texte. — Il est regrettable que M. Moulle n'ait pas spécifié davantage les sources bibliographiques où il a puisé la plus grande partie de ses indications; d'autant plus que, faute de citations précises, on ne sait pas toujours quelles sont les observations dont le mérite lui revient en propre et quelles sont celles dont il n'est pas personnellement responsable; de plus, certains travaux importants, notamment ceux de M. Cohen, paraissent lui avoir échappé, et le côté pétrographique de son mémoire n'est manifestement pas à la hauteur des connaissances actuelles : l'ensemble de l'ouvrage est néanmoins fort utile.

15. — Les *Matériaux pour l'étude géologique de la république Argentine* que vient de publier M. A. Stelzner, constituent certainement l'ouvrage le plus important dont se soit enrichie la littérature géologique sud-américaine depuis fort longtemps. L'auteur, appelé à professer à l'Université de Cordoba, s'est livré de 1871 à 1874 à de nombreuses excursions et à quelques expéditions prolongées dans les montagnes qui occupent le centre et l'ouest du territoire de la confédération; si l'École de Freyberg n'a eu qu'à gagner au retour de M. Stelzner, par contre, la géologie des Cordillères a beaucoup perdu au départ de ce savant, admirablement préparé pour en débrouiller le chaos. Malgré les travaux des Humboldt, des d'Orbigny, des Darwin et de leurs émules, presque tout reste encore à faire sur la structure des grandes chaînes bordant l'Océan pacifique; et cela d'autant plus qu'une bonne part des publications existantes proviennent d'un temps où la science du globe terrestre n'était pas encore fixée dans ses grands traits. Aussi, saura-t-on gré à

M. Stelzner d'avoir dépouillé les matériaux, d'ailleurs très hétérogènes et souvent foncièrement mauvais, accumulés par ses devanciers ; à la lumière de ses observations personnelles il a pu tracer un tableau qui représente exactement l'état actuel de nos connaissances sur la géologie d'une grande partie de l'Amérique australe. Comme résultats généraux, on peut dégager plusieurs conclusions importantes du beau travail de M. Stelzner : en premier lieu, la permanence de position d'une portion très considérable du continent sud-américain depuis une antiquité géologiquement très reculée, fait qui explique certains traits de la faune et de la flore actuelles de cette partie du monde, par exemple la présence des araucarias, plantes qui, comme l'a dit un botaniste, ont dû continuer à y croître depuis les temps paléozoïques ; secondement, les hautes chaînes des bords du Pacifique présentent une série stratigraphique beaucoup plus complète que les massifs de l'intérieur, et les couches y affectent un caractère plus pélagique : c'est là un fait général dont les Alpes et l'Himalaya fournissent également l'exemple ; un troisième point réside dans la persistance des mêmes directions de dislocation et d'éruption à travers de longues périodes, phénomène fréquemment constaté ailleurs. N'oublions pas enfin la démonstration de l'âge mésozoïque d'une série éruptive, ce qui n'est pas le cas général dans les autres pays géologiquement explorés, et la découverte d'une série granitique indubitablement post-crétacée. La distribution des terrains, dans les régions parcourues par l'auteur, est représentée sur une carte au 1/1,500,000 dont le caractère nécessairement fragmentaire montre assez combien il reste à faire pour arriver à des tracés définitifs ; dix-huit subdivisions y sont indiquées, et trois planches de coupes générales reproduisent les rapports de gisement des différents terrains reconnus. EMMANUEL DE MARGERIE.

THÉOLOGIE

Essais sur les sciences maudites. Au seuil du mystère, par STANISLAS DE GUAITA. Paris, G. Carrré, in-4 de 32 p. — Prix : 2 fr.

La Science occulte, étude sur la doctrine ésotérique, par LOUIS DRAMARD. 2e édition complètement remaniée. *Ibid.*, 1886, in-8 de 28 p. — Prix : 1 fr.

La Théosophie universelle. Théosophie Bouddhiste, par lady CAITHNESS, DUCHESSE DE POMAR, présidente honoraire de la Société théosophique d'Orient et d'Occident à Paris. *Ibid.*, 1886, in-8 de 120 p. — Prix : 2 fr.

Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient, par la même. *Ibid.*, 1886, in-8 de 70 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le Bouddhisme selon le canon de l'Église du Sud sous forme de catéchisme, par HENRY P. OLCOTT, président de la Société théosophique, approuvé et recommandé pour l'usage dans les écoles

bouddhistes par H. SUMANGALA, grand prêtre de Sripâda (pic d'Adam) et de Galles et principal de Widijodava Parivena, école de théologie bouddhiste, traduction française sur le texte de la 14e édition par D. A. C. *Ibid.*, 1885, in-12 de 105 p. — Prix 1 fr. 50.

Il était donné à ce dix-neuvième siècle, qui se prétend une époque de science, de revoir la résurrection du grimoire, de la kabbale et de la magie. Les cinq publications dont nous venons de transcrire les titres sont la manifestation d'un groupe d'adeptes, qui a des ramifications diverses en Asie, en Europe et en Amérique, dont quelques-unes vont fort loin.

Mais d'abord quelle est l'idée mère de la Kabbale et de toutes ces sciences maudites? C'est, répond M. Stanislas de Guaita, « l'unité de l'être à travers l'infinie diversité des modes transitoires et des formes éphémères » ; le but poursuivi, c'est « la loi des harmonies à trouver dans l'antagonisme relativement équilibré des forces contraires : » en d'autres termes, c'est le Panthéisme. Parmi les adeptes, les uns se disent spiritualistes, les autres matérialistes; mais étant donnée l'unité de substance, ce n'est plus qu'une question de mots, et ils n'ont garde de se diviser entre eux pour si peu.

La science occulte revendique pour ses aïeux les Gnostiques, les Kabbalistes du moyen âge et de la Renaissance, les Templiers, les Franc-Maçons du dix-huitième siècle. Les sorciers du moyen âge, nous dit-on, jetèrent par leurs maladresses dans l'application un mauvais vernis sur leurs maîtres. De même aujourd'hui, les hauts adeptes, dont nous analysons les écrits, traitent de *gâteux* les francs-maçons qui s'en tiennent au symbolisme décrit par le frère Andrieux. Quant aux spirites, tout en s'appuyant sur eux, et les avouant comme des ouvriers pratiques du grand œuvre, M. Dramard et M. Stanislas de Guaita en parlent comme d'adeptes d'un ordre inférieur. Par contre, ils signalent comme les génies culminants de notre temps Elephas Levi, de son vrai nom Alphonse-Louis Constant, prêtre apostat mort en 1875, et le marquis Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de *la Mission des Souverains par l'un d'eux* et de *la Mission des Juifs*.

Ce dernier, qui pose autant en grand historien qu'en grand politique, a reconstitué l'histoire de l'Empire de Ram, qui régnait sur l'Atlantide, il y a un peu plus de 10,000 ans, et était à la tête de la race jaune rouge. Cette race avait subjugué les nations noires et était en possession de grands secrets scientifiques que sa défaite par la race aryenne blanche-brune a malheureusement fait presque complètement disparaître. Heureusement, les initiés les ont recueillis et l'heure est arrivée où ils vont nous les dispenser de nouveau.

Quand on se regarde avec un œil sain à travers ce kaléidoscope fantastique, on y aperçoit une hypocrite manifestation de l'antichristianisme. En effet, les auteurs de ces écrits parlent de Notre-Seigneur Jésus-

Christ en termes presque aussi sympathiques que de Bouddha, mais qui le font considérer comme fort inférieur, selon le procédé de Renan. Comme conclusion ils invitent le christianisme à se fusionner dans leur synthèse avec le Bouddhisme et les autres religions de l'Orient.

Voilà la raison de ces vulgarisations fantaisistes des doctrines du Bouddhisme, auxquelles se livrent dans l'Inde, en Angleterre, certains écrivains dont ces petits volumes nous donnent des extraits. L'*Esoteric Buddhism* de A. P. Sinnet est, paraît-il, la plus importante de ces publications. Nous n'avons pas besoin de dire qu'elles n'offrent que de la science frelatée qu'aucun vrai orientaliste n'avoue.

Ses adeptes prétendent que le Bouddhisme, — une religion sans Dieu, — est destiné à devenir la grande religion humanitaire des temps modernes. Ils signalent avec complaisance ses analogies avec le Positivisme. M. Louis Dramard dit que « la connaissance du *principe cosmique*, qui est celui de l'unité originelle et finale de l'univers, enlèvera aux religions dites révélées la direction morale des hommes comme elle a déjà conquis leur direction intellectuelle, et règnera de nouveau sur notre planète... Une fois bien comprise, cette loi débarrasse à tout jamais l'humanité de la superstition et du scepticisme stérile, puisqu'elle exclut toute intervention extra-cosmique, soit d'un être imaginaire, soit du hasard. Elle apprend, en outre, à l'homme que toutes les causes, toutes les lois s'enchaînent réciproquement jusqu'au principe originel, final et absolu de toutes choses, il peut et il doit, par le travail, s'élever progressivement jusqu'à la science et à la puissance absolues. »

Sous une fantasmagorie orientale et spirite, c'est en réalité la thèse soutenue par les FF.·. Gambetta et Jules Ferry dans leurs grands discours maçonniques. Cette science et cette puissance absolues, les adeptes prétendent l'obtenir en s'emparant de « l'agent hermaphrodite de l'éternel devenu un fluide universel impondérable que Martinez, Paschalis Eliphas Levi appellent la lumière centrale, et le spirite anglais Dr Crookes « la force psychique ». Armés de ce pouvoir, les adeptes seront en mesure de dominer le monde. Les phénomènes de l'hypnotisme ne sont qu'un des spécimens de la puissance qu'ils seront en mesure d'exercer sur leurs semblables. « Aussi, ajoute Lady Caithness, les adeptes doivent-ils veiller à ne confier leurs secrets qu'à des hommes bienfaisants et les soumettre auparavant à de longues épreuves, qui dureront quelquefois la moitié de leur vie avant de les aviser de ces pouvoirs extraordinaires. » Nous reconnaissons là l'un des rêves malsains dont Renan s'est fait l'écho dans son livre si peu connu mais si caractéristique, les *Dialogues philosophiques*. Il ne faut pas s'y méprendre. Cette prétendue force, c'est à l'intervention diabolique que les adeptes la demandent. La démonstration en a été faite

péremptoirement par le P. Ventura de Raulica et par M. Gougenot Desmousseaux dans ses nombreux ouvrages. L'un deux, *La Magie au XIXe siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges* (1 vol. in-8, Paris, Plon, 1861), devrait être réimprimé en ce moment pour remettre l'ordre dans les esprits troublés par tout ce que l'on raconte des phénomènes de l'hypnotisme et de la pratique du spiritisme.

Les livres que nous analysons ici sont destinés à propager doctrinalement ces pratiques coupables. Lady Caithness nous dit que les adeptes ont leur principal centre dans l'Inde, et qu'ils ont formé à Paris et à Londres une Société théosophique dont les membres reçoivent une initiation graduelle et sont chargés de faire de la propagande en Europe et en Amérique. Au fur et à mesure que nos sociétés redeviennent pratiquement païennes, les manifestations extérieures du Satanisme reparaissent comme aux temps des Pythies et d'Appolonius de Tyane. Puisque nous traitons ici ce sujet, nous signalerons en passant d'excellents articles publiés dans la *Revue Canadienne* de 1886 sur *la Démonologie et les sauvages du Canada.* Il ne serait pas impossible que ces aberrations ne trouvassent de nombreuses dupes, étant donné l'anarchie des esprits et la crédulité sur laquelle tout charlatan qui se pare du nom de savant peut compter quand il s'adresse à des hommes rebelles à l'Église. En se couvrant d'un masque scientifique, la kabbale du vingtième siècle sera une suprême dérision jetée à l'orgueilleuse science rationaliste qui s'est privée de toute règle de certitude en prétendant s'affranchir des enseignements de la Révélation. C. J.

SCIENCES ET ARTS

Les Essais de Montaigne, publiés par H. Motheau et D. Jouaust. Tome I. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886, in-16 de CIV-194 p. — Prix : 3 fr. *Nouvelle Bibliothèque classique.*

Nous avons rendu compte du Montaigne que M. Jouaust a donné, en quatre volumes in-8, dans sa collection des Classiques français. Cette édition était publiée d'après celle de 1588, la dernière qui fut imprimée du vivant de l'auteur; on avait donc un texte très pur, mais, en 1595, Mlle de Gournay fit paraître une édition que Montaigne avait préparée sur celle dont la librairie des Bibliophiles a offert une reproduction; elle est nécessairement plus complète que la première; cependant de nombreuses adjonctions ajoutées par Montaigne ont fréquemment causé du désordre dans la rédaction primitive dont la trame est trop souvent rompue. On pouvait, néanmoins, regretter de ne pas posséder Montaigne tout entier. Dans l'édition que nous annonçons, on a trouvé le moyen de donner les deux textes sans que le dernier venu altère en rien le premier; c'est en note, au bas des pages, qu'il est reproduit;

comblant ainsi des lacunes dont quelques lecteurs pouvaient se plaindre, cette édition présente d'une manière synoptique le texte authentique et le texte posthume des *Essais*. Elle formera sept volumes, dont le savant et intelligent éditeur consacrera le dernier, en partie du moins, à des notes, à un index et à un glossaire.

Cette réimpression, si bien exécutée, n'aurait rien laissé à désirer si, comme dans l'édition donnée par Ménard et Desenne, on eût fait précéder chaque chapitre d'un sommaire, et indiqué l'origine de toutes les nombreuses citations que Montaigne se plaisait à emprunter à des langues étrangères. Les traduire n'aurait, d'ailleurs, pas été nécessaire.

A ce premier volume des *Essais* est jointe une ample notice fort bien faite, mais dont quelques passages nous semblent trop favorables à la Réforme. Son auteur, M. Motheau, y démontre parfaitement, du reste, qu'on a donné un sens beaucoup trop étendu au fameux : Que scay-je? et que cette devise, à laquelle on a prêté une signification profondément sceptique, était loin d'envelopper toutes choses dans un doute universel. M. Motheau n'a pas de peine à prouver que Montaigne croyait fermement en Dieu. Il aurait pu aller plus loin par les *Essais*, par le *Journal de Voyage en Italie* surtout, il ne serait pas difficile d'établir que Montaigne se reconnaissait catholique, et pratiquait même sa religion, au moins dans certaines circonstances. Sans doute, les *Essais* offrent sur ce point des contradictions, mais que l'on se reporte à ce temps si troublé de la Renaissance, et on se les expliquera : l'homme qui, dans sa vie, était chrétien, était souvent païen dans ses œuvres par amour pour l'antiquité. Disciple de Montaigne, Charron qui, dans son *Traité de la Sagesse*, est allé bien plus loin que son maître, en fait de libertés philosophiques, était un prêtre scrupuleux.

Qu'on me permette un mot qui, mieux qu'ici, serait à sa place dans un ouvrage héraldique, mais il est toujours bon de relever une erreur, surtout quand elle se reproduit incessamment. En parlant de la famille de Montaigne, dont je ne prétends, d'ailleurs, nullement soutenir l'ancienneté, M. Motheau rappelle avec dédain le titre d'écuyer, mais il était propre à toute la noblesse, il ne pouvait être, comme l'anoblissement, conféré par un souverain; il était le résultat d'au moins quatre générations nobles, et il me serait bien aisé de citer, d'après d'Hozier, qui a éclairci la question dans l'introduction de son *Armorial général*, de très grands seigneurs se qualifiant simplement d'écuyers, des Montmorency, des d'Aubusson, des La Roche-Aymon et bien d'autres non moins illustres. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que cette qualification perdit de son importance et qu'on lui substitua, fort indûment, le titre de chevalier, qui ne pouvait être accordé que par le roi, et qui était personnel.

TH. P.

Traité de la détermination des orbites des comètes et des planètes, par le chevalier TH. D'OPPOLZER, édition française publiée d'après la deuxième édition allemande, par ERNEST PASQUIER, professeur d'astronomie à l'Université de Louvain. Ier vol. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-4 de XXVI-491 p., avec CCIX p. de tables. — Prix : 30 fr.

Le traité de la détermination des orbites d'Oppolzer est un des ouvrages les plus importants qui aient été publiés sur l'astronomie depuis plusieurs années. Le fait qu'un ouvrage aussi considérable, d'un caractère tout à fait spécial et technique, ait dû être réédité au bout de dix ans, témoigne du succès qu'il a obtenu auprès du public astronomique; c'est à la fois la preuve, et que l'ouvrage répondait à un besoin, et que l'auteur n'a pas fait défaut à sa tâche. Cette question de la détermination des orbites est une des plus actuelles et des plus importantes parmi toutes celles de l'astronomie mathématique. Elle suppose la connaissance d'un grand nombre de questions auxiliaires. Oppolzer s'est proposé de réunir en un corps de doctrine tout ce qui est nécessaire pour la résoudre entièrement et de faire un livre qui pût à la fois servir de guide aux commençants et fournir aux astronomes expérimentés les renseignements et les tables dont ils ont besoin. C'est ce qui donne à son ouvrage un caractère éminemment pratique.

Pour chaque question, il commence par établir les formules avec les préparations convenables pour la rapidité des calculs ; il recherche les valeurs les plus exactes des coefficients qui y figurent, puis il fait des applications numériques détaillées; ces applications lui donnent l'occasion d'indiquer la disposition des calculs, le nombre de décimales qu'il convient généralement d'employer, les vérifications qu'il faut opérer, détails de première importance, qu'on n'apprend d'ordinaire que par la pratique, et pour lesquels on aura grand profit à utiliser l'expérience consommée de l'auteur.

Dans l'état actuel de la science, on ne peut pas résoudre d'emblée le problème de déterminer exactement une orbite d'après un ensemble quelconque d'observations. A vrai dire, le problème n'est pas susceptible d'une solution entièrement rigoureuse, soit à cause des erreurs qui affectent plus ou moins toute observation, soit à cause des perturbations que subit l'astre observé et par suite desquelles il ne suit pas une orbite exactement elliptique. On commence toujours par déterminer une orbite approchée au moyen de trois observations faites à peu d'intervalle, ou, plus généralement, de six données choisies parmi celles dont on dispose, puis on corrige les éléments approchés de manière à satisfaire le mieux possible à l'ensemble des observations. Le volume actuel est consacré à la solution du premier problème, la recherche des éléments approchés. Il comprend en outre une partie préparatoire dans laquelle sont exposées diverses questions d'astronomie sphérique, ainsi

que la théorie du mouvement elliptique envisagée spécialement au point de vue de la théorie des orbites. Dans cette première partie, on remarquera surtout un exposé très complet, en près de 150 pages, de la question du mouvement de la terre autour de son centre de gravité.

Dans la seconde partie, l'auteur examine successivement le cas d'une orbite supposée parabolique, puis celui d'une orbite quelconque. Les nombreuses solutions qui ont été données pour l'un et l'autre cas peuvent se ranger en deux groupes : dans les unes, on cherche à faire passer une orbite par trois positions effectivement observées, à des intervalles de temps suffisamment petits, mais finis; dans les autres, on ramène le problème, par une interpolation, au cas de trois observations infiniment voisines. Les méthodes du premier groupe sont à peu près seules en usage aujourd'hui; ce sont les seules dont parle notre auteur. Pour chaque cas, il donne une seule méthode : celle d'Olbers pour les orbites paraboliques, une méthode analogue, mais un peu plus compliquée, pour le cas où la première échoue, et, de même, pour les orbites d'excentricité quelconque, une méthode pour le cas général, et une pour le cas d'exception, l'une et l'autre dérivées de celles de Gauss, par une transformation notable due à l'auteur. Au point de vue pratique, cette manière de procéder a l'avantage d'éviter toute hésitation aux commençants. Au point de vue scientifique, on eût aimé trouver dans un ouvrage aussi complet sous d'autres rapports, un aperçu des principales méthodes. Nous regrettons surtout de n'y pas trouver même l'indication de la méthode de Laplace, de laquelle découlent toutes celles que nous avons rangées dans le second groupe, et à laquelle il faut toujours revenir, explicitement ou non, dans les discussions théoriques. Ainsi, Oppolzer montre que, pour les orbites paraboliques, il ne peut y avoir qu'une ou trois solutions; mais son raisonnement n'est rigoureux que pour des observations infiniment voisines, et sa conclusion découle alors de cette remarque de Cauchy, un peu tombée en oubli, croyons-nous, que le problème des orbites paraboliques se ramène toujours, dans ce cas, à une équation du troisième degré.

On voit que l'ouvrage d'Oppolzer se distingue surtout par son caractère pratique. Il se termine par des tables calculées avec un soin extrême, parmi lesquelles on remarquera une table du mouvement parabolique beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que l'on possédait, et celles qui concernent la réduction au lieu apparent. Beaucoup de ces tables et des formules du texte seront très utiles à tous les astronomes en dehors de la question des orbites. M. Ernest Pasquier, professeur d'astronomie à l'Université de Louvain, n'a pas reculé devant le travail énorme que comporte la traduction d'un pareil ouvrage et la réimpression des tables. Il a rendu par là un véritable

service aux astronomes de la langue française ou seulement de race latine. Grâce à la collaboration assidue de l'auteur et de son disciple, M. R. Schram, il a pu obtenir une correction non seulement égale, mais supérieure à celle de l'édition allemande, condition fondamentale dans un ouvrage de ce genre ; il y a, en outre, introduit quelques améliorations de détail. Pour la manière de compter le temps et les longitudes, il a, d'accord avec l'auteur, adopté les conventions du congrès international de Washington, tout en indiquant à part la manière de procéder lorsqu'on veut conserver les anciens usages. Convaincu que l'œuvre de Washington ne vivra pas, nous regrettons cet empressement, surtout dans une édition destinée principalement au public français. M. Pasquier, selon nous, eût mieux fait de suivre la marche inverse, ce qui lui eût évité d'ailleurs beaucoup de travail. On verra là, du moins, une preuve qu'il n'a pas regardé à ses peines, toutes les fois qu'il a vu ou cru voir la possibilité d'apporter en quelque point un perfectionnement à son œuvre. E. VICAIRE.

L'École française de peinture (1789-1830), par PAUL MARMOTTAN. Paris, librairie Renouard, 1886, in-12 de 470 p. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage de M. Marmottan « donnant, dit-il, la classification complète des peintres connus et méconnus de paysage, de genre, d'histoire et de portrait, appartenant à cette première période de l'art moderne et donnant des appréciations sur plus de trois cents maîtres, » sera d'une grande utilité pour les historiens de l'art et pour les collectionneurs : on ne rencontrerait nulle part ailleurs les informations que l'auteur y a réunies et coordonnées. M. Marmottan s'élève avec beaucoup de raison contre l'envahissement du *genre*. Je m'unis aussi de tout cœur à sa généreuse protestation contre cette déviation spéciale du goût, même du sens moral, qui entraîne tant de gens, honnêtes d'ailleurs, au culte exclusif du XVIIIe siècle, lequel, à les entendre, représente l'art français par excellence : on dirait vraiment que Poussin, Claude Lorrain, Ingres et tant d'autres étaient des Hottentots ou des Allemands ! J'accorderai volontiers à M. Marmottan que l'école dont il se fait le panégyriste déterminé, a été trop dédaignée jusqu'à ces derniers temps ; mais je n'irai pas aussi loin que lui dans l'admiration pour David, dont il préconise le système, l'école, le culte des sujets grecs et romains dans la nudité académique. Je n'admets pas que les artistes de cette époque dussent *forcément* rapporter de Rome cette prédilection (page 296). A Rome, il n'y a pas seulement le fameux *torse ;* il y a aussi la *Dispute du Saint-Sacrement.* Le système en question était si peu *forcé* que les deux grands artistes issus directement de cette école n'ont été si grands que pour l'avoir abandonné.

Gros s'est complètement affranchi, tant pour l'inspiration que pour les procédés : M. Marmottan fait lui-même ressortir que cet élève de David se préoccupait de la couleur locale et était moins l'esclave des règles que de son tempérament (p. 395), ce qu'il n'avait certes pas appris chez son maître. Quant à Géricault, le même auteur signale « sa hardiesse vis-à-vis l'école de David avec laquelle son œuvre contraste (pp. 307 et 390). » Il en ressort que le principal mérite de l'école classique est d'avoir engendré Gros, Prudhon (un indépendant), Géricault et Delacroix qui l'ont reniée.

Les appréciations sont parfois bien indulgentes : il m'est impossible, par exemple, de trouver un grand mérite à Court ou à Victor Adam. La peinture du premier fait triste figure à Rouen auprès de ce lumineux *Trajan*, dû au transfuge Delacroix. Ce que je puis dire de l'autre, c'est que son même cheval et son même homme m'ont amusé quand j'étais petit. Enfin, après avoir déclaré à M. Marmottan que je ne le suivrai pas dans son appel à l'intervention de l'État (p. 59), je lui demanderai ce qu'il entend par « les tendresses douloureuses et presque maladives du sentiment catholique. » J'avoue que je ne vois rien de douloureux et maladif dans Giotto ou Orcagna, dans le *Saint Pierre devant Néron,* par Masaccio. Je cherche, mais je ne trouve pas la moindre trace de *flebile nescio quid* dans la *Création de l'homme,* par Michel-Ange, et dans la *Prédication à Éphèse,* ce chef-d'œuvre où l'on n'admirera jamais assez notre Lesueur. Voilà à quelle aberration certaines préoccupations peuvent entraîner un homme de goût et de science comme M. Marmottan l'est assurément.

ADOLPHE D'AVRIL.

BELLES-LETTRES

Essais de grammaire historique néo-grecque. *L'article féminin pluriel au moyen âge et de nos jours et la première déclinaison modernes,* par Jean PSICHARI (1re partie). Paris, Leroux, 1886, in-8 de XXIII-299 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un ouvrage qui marque une étape trop intéressante des études philologiques pour ne pas être signalé ici. M. Psichari a entrepris sur la grammaire historique de la langue moderne en Grèce une série d'études qui ont débuté par deux *Essais de phonétique néo-grecque* et qui ont pour elles le mérite d'être entièrement neuves. Les langues occidentales issues du latin sont en effet étudiées avec critique par une pléiade de savants de tous pays, qui en reconnaissent les formes, en fixent les évolutions, en étudient les monuments. Rien de pareil n'existe pour la langue issue du grec classique et parlée aujourd'hui en Grèce. Les érudits spéciaux sont extrêmement rares et la plupart ont des préoccupations d'esprit et des méthodes qui interdisent à la

science tout progrès dans ce domaine. M. Psichari a voulu étudier le grec du moyen âge comme on étudie les langues romanes, et a tâché de porter un peu de lumière dans ces ténèbres. Son guide principal, son guide unique, pour mieux dire, a été la statistique. Elle lui a permis d'appliquer dans toute sa rigueur à l'étude du néo-grec la méthode historique. On possède heureusement assez de textes datés du XIIe au XVIIe siècle pour pouvoir suivre la marche de la langue, le dépérissement progressif des formes antiques, l'éclosion et l'extension de plus en plus apparente des formes nouvelles. L'auteur a appliqué à ces textes les observations de statistique, pour un point très spécial du vocabulaire, l'article féminin pluriel et la première déclinaison; c'est peu sans doute, mais il faut un commencement à tout. Il a d'abord établi soigneusement la chronologie des ouvrages publiés encore très rares et des manuscrits qu'il a consultés; puis il a compté les diverses formes aux diverses époques, et a dressé ainsi des tableaux dont les résultats sont obtenus, on le voit, par une méthode rigoureuse. Ces études l'ont amené à des conclusions d'ensemble qui forment la seconde partie du volume et dont je peux à peine résumer l'intéressante substance. A partir du Xe siècle, les formes modernes envahissent peu à peu le grec parlé. Enfin, au commencement du XVIIe siècle, avec le texte de l'*Erophile* et la grammaire de Simon Portius, le grec moderne fait son entrée dans le monde comme langue nouvelle et franchement distincte du grec ancien. — Les considérations générales de M. Psichari sur la langue moderne trouveront accueil auprès d'un public plus étendu. La « question de la langue » joue en ce moment en Grèce un rôle important. Le plus grand nombre des lettrés se range du côté des « puristes », qui considèrent les formes populaires comme le fruit de la barbarie et cherchent à ramener la langue aux formes classiques. Comme on ne s'entend pas sur la mesure dans laquelle on doit revenir à l'antiquité, le vocabulaire et la syntaxe de chaque écrivain sont fort différents et n'ont de commun entre eux que le pédantisme et la gêne inévitable des langues artificielles. M. Psichari rappelle, en face de ces essais voués d'avance à l'avortement, la légitimité historique de toutes les formes : le néo-grec a subi la loi de tous les idiomes, il s'est transformé; pourquoi ne pas s'en tenir à la langue du peuple, la seule vivante, la seule susceptible de perfectionnement littéraire ? L'auteur engage ses compatriotes à méditer le mot de notre Malherbe : « Quand on lui demandait, dit Racan, son avis de quelque mot françois, il renvoyait ordinairement aux crocheteurs du Port au Foin et disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage. » (p. 269). On nous a rapporté qu'au *Syllogos* savant de Constantinople, qui vient d'être interdit par le gouvernement turc, M. Psichari devait représenter la science française; il devait lire un beau et docte discours dans la

langue des « crocheteurs » d'Athènes et blesser par sa coupable phonétique les oreilles de ses auditeurs grecs, qui se servent toujours ou croient toujours se servir del'idiome de Platon. Il est regrettable que cette épreuve publique n'ait pu être tentée; elle eût montré, dans le sanctuaire même de la langue classique, que celle du peuple est capable aussi de se plier aux besoins de la pensée moderne et qu'on peut enrichir régulièrement le fonds national sans recourir aux procédés artificiels d'une *création* de langue littéraire. M. Psichari met au reste le doigt sur le mobile intime qui influe sur les opinions de la Grèce lettrée; c'est le chatouillement d'orgueil, dit-il, qu'elle trouve à se prétendre identique à la Grèce d'il y a trois mille ans (p. 252). Nous souhaitons que sa chaude éloquence et son argumentation serrée donnent à ses lecteurs grecs la conviction qu'elles nous donnent à nous-mêmes, et qu'elles ouvrent les yeux à ce patriotisme mal entendu. La littérature grecque de l'avenir n'a qu'à y gagner. En tous cas, dès à présent, et pour rentrer dans le domaine de la philologie, ce livre constitue le premier essai d'étude vraiment scientifique sur le néo-grec, et, quelles que soient les modifications que puissent subir plus tard les données de la science nouvelle, c'est à M. Psichari que reviendra l'honneur d'avoir posé les bases de celle-ci.

P. N.

Le Malheur d'avoir de l'esprit (*Goré ot ouma*), *comédie en quatre actes et en vers*, par GRIBOIÈDOVE, traduite pour la première fois en français et précédée d'une notice par A. LEGRELLE. Moscou, 1885, in-12 de LXVIII-136 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes bien en retard avec le livre dont M. Legrelle a enrichi le répertoire du théâtre étranger. Dans l'intervalle, il a paru à Saint-Pétersbourg une édition de luxe de la pièce originale, augmentée d'une étude critique de M. Souvorine, grand admirateur de Griboièdov. C'était un hommage rendu à la mémoire du célèbre écrivain, et d'autant plus opportun, que le cinquantième anniversaire de son impérissable œuvre (1883) avait passé inaperçu. M. Legrelle ne s'est pas contenté de donner une simple traduction; il l'a fait précéder d'une notice fort étudiée et absolument nécessaire à l'intelligence de la pièce. Après avoir retracé la carrière diplomatique de Griboièdov et raconté sa mort tragique arrivée à Téhéran, en 1829, il esquisse sa vie littéraire, passe en revue ses divers écrits et s'étend longuement sur le chef-d'œuvre qui a immortalisé le nom de son auteur. Griboièdov, à peine adolescent, méditait déjà son sujet; il le travaillait et retravaillait, afin de le rendre aussi poli qu'un miroir, et ne lui donna sa forme définitive qu'en 1824. L'œuvre circula en manuscrit longtemps avant de paraître sur la scène; on la copiait à l'envi, on l'apprenait

par cœur, le succès en fut prodigieux. On évalue à 40,000 copies qui en ont été faites dans l'intervalle de dix années, avant la première édition (1833). En 1873, la comédie était à sa quarantième édition. On l'a traduite en allemand, en anglais, en polonais, voire en géorgien. La société géorgienne s'intéressait, sans doute, à connaître l'œuvre de l'écrivain-diplomate qui avait séjourné à Tiflis, et par son mariage avec la belle Nina Tchavtchavadze, était allié aux plus illustres familles de la contrée.

Les Français ne connaissaient la pièce que par des fragments, traduits par Saint-Maure. Aujourd'hui, ils peuvent la lire en entier, grâce à M. Legrelle, très versé dans la langue russe et fin connaisseur de ses beautés. Sa notice préliminaire témoigne qu'il est au courant de son sujet, qu'il puise ses données aux sources mêmes, qu'il les a étudiées sérieusement. Le lecteur y apprendra les jugements portés sur la comédie de Griboièdov par les princes de la critique littéraire, tels que Bielinski, Viazemski, Pouchkine, qui se sont montrés plus ou moins sévères, tandis que d'autres, comme Bulgarine, Polëvoi (Xénophon), ne tarissaient pas d'éloges. Nous ajouterons à ces derniers M. Gontcharov, un des meilleurs romanciers que possède aujourd'hui la Russie. Voici en quels termes il appréciait la comédie de Griboièdov, dans son *Million des tourments :* « C'est à la fois, dit-il, un tableau des mœurs, une galerie de types vivants, une satire toujours acérée, brûlante, et une comédie, disons plus, une comédie avant tout, comme on en trouve à peine dans d'autres littératures, si on tient compte de l'ensemble des conditions précitées..... Tout Moscou d'autrefois avec ses traits, son esprit, sa physionomie historique et ses mœurs se reflète dans une vingtaine de personnages, comme un rayon de lumière dans une goutte d'eau. Il y a là un fini, un art consommé et on ne peut plus correct, auquel n'atteignent pas les autres écrivains, sauf Pouchkine et Gogol. » Nous avons dans ce témoignage, dont on ne saurait méconnaître la valeur, une réponse à ceux qui refusent à l'œuvre de Griboièdov les qualités scéniques et jusqu'au titre même de comédie. Au reste, le succès qu'elle obtient au théâtre, les faveurs dont elle jouit auprès du public, lui servent de meilleure recommandation. Certains critiques ont prétendu voir dans la comédie de Griboièdov une copie de Molière. M. Legrelle établit un parallèle entre les deux écrivains, et il arrive à conclure que le *Goré ote ouma* n'est point une imitation du *Misanthrope,* que le héros moscovite, Tchatski, diffère totalement d'Alceste, qu'il n'est ni misogyne, puisqu'il aime Sophie, ni misanthrope, mais bien *misotchine,* pour employer le terme de M. Legrelle, c'est-à-dire, qu'il a en horreur le culte du *rang*, l'influence exagérée du *tchine,* en général, du fonctionnarisme.

La différence essentielle entre les deux pièces consiste en ce que le *Misanthrope* met en relief un type unique, idéalisé, tandis que le *Goré ot ouma* présente un tableau de la société moscovite d'une époque déterminée (vers 1820). Quant aux personnages secondaires, ils n'ont entre eux aucune ressemblance. Toutefois, M. Legrelle reconnaît une certaine similitude dans l'intrigue de l'une et l'autre pièce; il trouve, en outre, que dans le développement de la donnée scénique, Griboïédov a mieux réussi.

Si la tâche de traducteur a ses joies intimes, elle n'est pas exempte de peines. Le labeur devient surtout ardu, quand il s'agit de faire passer dans une langue toute différente une comédie qui se recommande essentiellement par un style prime-sautier, naturel et serré. M. Legrelle ne se dissimulait pas les difficultés de son entreprise. « On est étonné, dit-il en parlant de la comédie de Griboïédov, de rencontrer des pensées d'un très large essor, au beau milieu de la pluie d'épigrammes, de la grêle de flèches bien aiguisées que le satirique décoche contre les bassesses endémiques dont il a la douleur d'être l'involontaire et surtout l'impuissant témoin. De chaque réponse jaillit, pareil à une étincelle, quelque trait sarcastique et vengeur. Beaucoup de ces vers sont passés à l'état de proverbe et composeraient au besoin un petit recueil fort intéressant à étudier par un moraliste » (p. LXVI). Ajoutez à cela la besogne de concilier « la laide fidèle avec la belle infidèle, » l'exactitude de la pensée avec l'aisance de la phrase, l'embarras plus grand encore de marcher sur un sable mouvant, puisqu'il n'existe pas de texte définitif, et vous avouerez que la tâche du traducteur n'était guère facile. M. Legrelle s'en est acquitté pourtant à son honneur, et il n'avait pas besoin de solliciter sa grâce comme celle d'un coupable. Sa traduction étant faite en prose, ne rend pas, il est vrai, le charme du style poétique de l'original. Le langage que parlent les personnages de Griboiédov a un attrait particulier pour le public russe, qui y reconnaît son propre parler. En substituant au style compassé des livres le langage naturel de la conversation, l'auteur de *Gore ot ouma* a fait une véritable révolution dans le monde théâtral — et son mérite est d'autant plus grand qu'il écrivait en vers. Ce charme disparaît donc dans la version française; mais c'est la seule chose qui lui manque pour être parfaite et qui est compensée par une grande exactitude. — Il y a dans le livre de M. Legrelle un point sur lequel il me permettra de faire en terminant quelques observations. Il s'agit de la manière dont il transcrit les mots russes. Il écrit : *Griboïédove*, *Chérémétève, Famoussove*, etc., avec un *e* muet à la fin. Ce mode de transcription n'est pas tout à fait nouveau, et il a l'avantage d'être correct; toutefois, il paraît fort douteux qu'il parvienne jamais à prévaloir en France, où on écrit : *Tourguénef* ou *Tourguénev*, *Griboïédof*

ou *Griboiédov*. L'*e* muet final rend, il est vrai, assez bien le son vague de la demi-voyelle dure qui termine un très grand nombre de mots russes; son utilité paraît surtout dans la transcription des noms finissant en *n* (par exemple : *Pouchkine, Karamzine*, etc.), pour indiquer qu'on doit le prononcer sans la moindre nasalité. Mais il ne rend point la valeur de la demi-voyelle douce (égale à un *i* bref), sauf le cas où celle-ci est précédée d'une consonne sibilante. Ainsi, on peut écrire : pol-notche (mi-nuit); mais les formes suivantes, citées dans l'introduction : tsare, soudare (monsieur), driane (chose sans valeur), iounoste (jeunesse), este (est), moltchate (se taire), donnent une transcription inexacte. Les deux derniers mots signifient même tout autre chose : « este » veut dire « il mange, » « moltchate » « ils se taisent. » L'écriture française n'a pas de signe correspondant à la demi-voyelle douce; de là confusion inévitable. Quant à la demi-voyelle dure, les Russes eux-mêmes la trouvent superflue dans la plupart des cas et en proposent la suppression.

Ensuite, quel que soit le mode de transcription qu'on adopte, il faut au moins y rester fidèle et garder l'uniformité. M. Legrelle ne manque presque jamais à cette règle (*Kapniste* et *Kapnist, brate* et *brat* — les seuls exemples du contraire ne tirent pas à conséquence). La plupart des écrivains n'en suivent aucune : ils écriront le même nom tantôt avec un seul *v* ou *f*, tantôt en les doublant. Il serait à désirer qu'on adoptât enfin une orthographe fixe et la même pour tous. — Ces remarques ne touchent qu'aux points très secondaires et presque étrangers au sujet principal. Elles ne diminuent donc en rien le mérite de la traduction que nous avons lue avec le plus vif plaisir, et que nous recommandons à tous ceux qui voudraient connaître la comédie de Griboiédov, cette perle de la littérature russe. J. MARTINOV.

Le Roman russe, par le vicomte E. MELCHIOR DE VOGÜÉ. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-8 de 352 p. — Prix : 7 fr.

Depuis quelques années, la littérature russe a pris une telle place dans le goût public français que les noms de Tourgueneff, de Dostoievsky et de Tolstoï sont aussi célèbres chez nous que ceux d'Émile Zola, de Gustave Flaubert, d'Alphonse Daudet et de Goncourt. Cette célébrité du moins, ils ne la doivent pas, comme la plupart de nos romanciers français, à un grossier réalisme et à un mépris absolu pour les lois immuables de la morale éternelle. Et cependant les romanciers russes sont beaucoup plus vrais, beaucoup plus naturels, beaucoup plus humains dans le sens documentaire du mot que nos fameux naturalistes.

Pour bien connaître Gogol, Tourgueneff, Dostoïevski et Tolstoï, je ne

renverrai pas le lecteur à leurs œuvres : elles sont trop volumineuses. La lecture de l'ouvrage de M. le vicomte de Vogué sur « le roman russe », leur suffira. C'est un livre de premier ordre. Il est dû à un homme qui a longtemps habité la Russie, en qualité de secrétaire d'ambassade, qui s'y est marié et qui est familier, comme pas un Français, à sa littérature. C'est lui, on peut le dire, qui a initié la France intellectuelle à cette littérature et lui en a donné le goût. Il faut ajouter, qu'à ses qualités d'analyste et de critique, l'auteur du *Roman russe* joint le mérite d'être un écrivain de premier ordre, et se montre toujours égal et souvent supérieur à son sujet.

Les premières pages du *Roman russe* forment une sorte d'introduction philosophique sur le caractère, les traditions, les tendances, les aspirations de la race slave. Il y a là des pages superbes. Nous devons cependant faire quelques réserves sur certaines de ses appréciations, d'un libéralisme sincère assurément, mais qui rendent M. de Vogué trop complaisant pour les tristes résultats du schisme grec. Touchant à l'Asie par leurs frontières, ayant bu jusqu'à la lie le septicisme oriental, troublées par le pessimisme délétère de Schopenhaüer, les classes élevées ont, en Russie, mêlé toutes ces funestes doctrines aux enseignements de l'Évangile. De là, un état d'esprit tout particulier. Quant au peuple, il est très croyant, mais porté plus que de raison à l'illuminisme et aux rêveries des nombreuses sectes qui le sollicitent. C'est une nation troublée et troublante. Or, s'il est vrai, d'après M. de Bonald, que la littérature soit l'expression de la société, quoi d'étonnant que la littérature russe offre le caractère d'étrangeté, d'inquiétude, de révolte et de souffrance qui nous déroute? Ce caractère, M. de Vogué l'a supérieurement décrit, dans son Introduction.

Il étudie ensuite les œuvres des premiers écrivains moscovites; puis, ceux de la période classique; ensuite, les poètes romantiques, Kriloff, Pouschkine, Lormontoff, Metschersky; enfin, les romanciers contemporains. L'étude consacrée à ces derniers est de beaucoup la plus intéressante, la plus attrayante, la plus remarquable et la plus substantielle. On peut ne pas partager intégralement l'opinion du critique sur Tourgueneff, Dostoievski et Tolstoï, les trois soleils de la pléiade; mais on doit reconnaître que jusqu'ici personne ne les avait mieux compris, mieux analysés, mieux pénétrés. Sauf Dostoïevski, lequel est croyant, sauf Tolstoï qui est devenu illuminé, les écrivains de la Russie contemporaine sont généralement nihilistes, c'est-à-dire « vides de toute foi », selon le mot terrible de l'auteur d'*Anna Karénine*. C'est aussi le mal actuel de l'aristocratie et de la bourgeoisie russes — et ce mal, nous le répétons, a sa principale source dans la routine dissolvante du schisme grec. F. B.

Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (*1580-1645*), par E. Mérimée, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, A. Picard, 1886, in-8 de IV-466 p. — Prix : 7 fr. 50.

Courtisan, diplomate, théologien, philosophe, parfait caballero, poète ingénieux, prosateur brillant, don Francisco de Quevedo y Villegas possédait des sciences et un talent qui eussent suffi à la gloire de plusieurs hommes, et pourtant il n'a pas conquis une de ces célébrités auxquelles le temps n'ose toucher. Il fut trop généreusement doué; son aptitude à tout comprendre, sa facilité à traiter les sujets les plus divers, l'empêchèrent de marcher dans une seule direction; il éparpilla son esprit de trop de côtés. Ce sont surtout des œuvres facétieuses qui ont perpétué son nom; elles ont à tel point éclipsé des œuvres plus graves, qu'il aurait pu dire, comme Chimène :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Et pourtant, parmi les nombreux livres qu'il a laissés, les productions politiques, philosophiques, religieuses, ne sont pas celles qui offrent le moins d'intérêt.

M. E. Mérimée a entrepris de nous faire connaître Quevedo tout entier. Il nous raconte la vie accidentée de ce trop fécond écrivain, ses élévations, ses abaissements, ces jeux étranges de la fortune qui le poussent en exil, qui lui donnent les faveurs d'un ministre tout-puissant, qui des splendeurs de la cour le font passer aux horreurs de la captivité... Ces horreurs, il les connut à diverses reprises, et la dernière fois, il était déjà vieux, malade, souffrant de nombreuses blessures, et une condamnation imméritée l'avait frappé. Comme l'a dit M. de Puybusque : « La seule charge que la justice pût faire peser sur lui, en lui imputant un libelle, était d'avoir tant d'esprit, que lorsqu'on en trouvait un peu quelque part, il devait être réputé coupable, jusqu'à preuve contraire; or cette justice-là n'admettait pas de preuves. » (*Histoire comparée des littératures espagnole et française*, t. I, p. 348). C'est ce Quevedo persécuté, sérieux, préparé par les doctrines du stoïcisme à la résignation chrétienne, qu'il nous semble curieux de connaître. M. Mérimée a soigneusement étudié cette partie de la vie de Quevedo et les œuvres qui y correspondent : il y a là un singulier contraste avec d'autres périodes de cette existence si agitée et d'autres œuvres d'un genre tout opposé, qui n'ont pas moins attiré la sagace attention de l'auteur. Le *Buscon*, les *Songes*, les poésies, toute cette partie légère ou burlesque, à laquelle Quevedo a dû surtout sa réputation, ont été minutieusement examinés... Je pensais que de jolies stances à *don Dinero* rappelleraient à M. Mérimée des quatrains non moins jolis sur ce même don Argent, de l'archiprêtre de Hita. Il y aurait eu là le sujet d'une comparaison assez piquante. A propos de

l'épître en question, M. Mérimée place (p. 404) dans son texte, et comme une ligne de simple prose, ce vers si bien frappé

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

Pourquoi n'en avoir pas laissé le mérite à Régnier?

M. Mérimée a intitulé, avec autant d'inexactitude que de modestie, son livre *Essai*; certes, le mot n'est pas juste. C'est une œuvre fort considérable que celle dont nous venons d'achever la lecture; elle a exigé bien des recherches, bien de la patience, une connaissance approfondie de la langue castillane et, pour la mise en œuvre de tous les documents employés, un tact fin, une critique judicieuse. On sent que l'auteur s'est passionné pour son sujet, que le goût qu'il y a pris ne lui a pas laissé sentir les fatigues, les ennuis d'une préparation ardue... Peut-être ne les a-t-il pas assez éprouvés, il en résulte qu'il a pu croire que son lecteur ressentirait tout ce vif intérêt qui le soutenait lui-même, que des discussions roulant sur des dates ou des éditions, lui ont semblé avoir une valeur dont ne se doute pas un public plus indifférent. Il est rare qu'on adresse à un auteur le reproche d'avoir été trop complet, trop consciencieux, c'est un reproche qui a bien l'air d'un éloge. TH. P.

HISTOIRE

Dissertationes selectæ ad Historiam ecclesiasticam, auctore BERNARDO JUNGMANN, Profess. ord. Hist. eccl. et patrol. in Universitate cath. Lovaniensi. T. VI. Ratisbonæ, Fr. Pustet, in-8 de 488 p.

Les qualités que nous avons reconnues dans les précédents volumes se retrouvent dans celui-ci : clarté dans l'exposition du sujet : impartialité dans la discussion, science et sagesse dans le jugement. Nous avons ici sept titres généraux de dissertations qui en comprennent chacune plusieurs particulières.

La 30e dissertation de l'ouvrage, la première de ce volume, est intitulée *De pontificatu Bonifatii VIII* et comprend six chapitres différents; l'auteur est pour l'authenticité de la bulle *Unam sanctam;* la 31e dissertation est *De abolitione ordinis Templariorum,* composée de quatre chapitres : l'auteur soutient que l'abolition de l'Ordre a été juste. La 32e dissertation est *De Pontificibus Avenione commoratis,* divisée en quatre chapitres. La 33e est *De Magno occidentis schismate* où trois chapitres traitent de l'élection d'Urbain VI et du commencement du schisme, de l'accroissement du schisme, du concile de Pise. La 34e est *De concilio Constantiensi* où un des trois chapitres, celui sur la condamnation de Jean Huss, est remarquable. La 35e est *De concilio Basileensi ac de Synodo Florentina.* La 36e est *De statu Ecclesiæ ad finem vergente sæculo XV et ineunte sæculo XVI,* comprend un chapitre

sur les principales causes qui préparèrent la défection des protestants. On ne saurait trop le méditer. La séparation ne fut pas légitimée par la corruption et les abus introduits dans l'Église. L'Église, qui souffrait de ces abus, avait gardé les éléments essentiels de la société chrétienne. Le concile de Latran avait commencé la réforme. Le premier chapitre de cette dernière dissertation parle des Souverains Pontifes de la fin du xve siècle. Toutes les accusations portées contre tel pape, telle institution, tel fait, ne sont pas également discutées et on le regrette, car, là où l'auteur a le temps d'exposer, il porte la lumière. On voudrait aussi, en ces circonstances, la preuve d'assertions qui sont précisément controversées et niées. Pour n'en citer qu'un exemple, le savant professeur dit que « plusieurs passages ont été ajoutés plus tard au *Diarium* de Burchard. » Il eût été bon de préciser, car M. Thuasne, le docte éditeur du *Diarium*, n'a pu dans son étude sur les divers manuscrits signaler d'interpolations. — Dans l'étude sur Alexandre VI, l'auteur, après avoir examiné les systèmes du P. Ollivier et du P. Léonetti, pour nier sa scandaleuse paternité, les rejette pour adhérer aux conclusions historiques. Un tel ouvrage est un vrai service rendu aux travailleurs.

H. DE L'E.

Series episcoporum Ecclesiæ catholicæ quotquot innotuerunt a B. Petro apostolo. Supplementum ad an. 1870-1885. Edidit P. PIUS GAMS, O. S. B. Ratisbonne, Manz, 1886, in-4 de 148 p. — Prix : 10 fr.

En publiant en 1873 son grand ouvrage contenant un tableau général de la hiérarchie catholique depuis saint Pierre jusqu'à nos temps, le docte bénédictin était le premier à reconnaître la nécessité d'un travail supplémentaire. Il ne s'agissait pas seulement de continuer les séries qui s'arrêtaient à 1865 ; il fallait, de plus, combler de nombreuses lacunes qu'offraient les listes précédentes — tâche plus difficile qu'on ne le pense, et que malgré tout son zèle il a été impossible au R. P. Gams d'accomplir entièrement. Il eut beau solliciter par lettres le concours des personnes qu'il jugeait à même de lui être utiles, ses demandes restaient souvent sans effet : ainsi qu'il le dit dans l'avant-propos du *Supplément*, l'Amérique du Sud lui doit encore dix-huit réponses, et l'ancien royaume des Deux-Siciles, trente-sept ; ce dernier comptait cent-six diocèses. — Toutefois l'ensemble de nouveaux renseignements reçus de divers pays lui parut suffisant pour former un fascicule qui embrasserait les trois derniers lustres ; de semblables fascicules supplémentaires devraient, selon lui, se suivre tous les quinze ans ; ainsi le prochain supplément daterait de 1900.

Le plan que l'auteur a suivi dans le nôtre est le même que dans l'ouvrage principal ; partout, où la chose le demandait, sont indiquées

les sources auxquelles il a puisé, et dont plusieurs étaient auparavant ignorées. Une table générale placée à la fin permet au lecteur de se retrouver sans peine dans la masse des indications que contient le texte. Sans entrer dans un examen détaillé, je me bornerai à faire une seule observation concernant l'église de Crisium (en allemand *Kreuz*). Ce diocèse du rite grec-uni est situé en Croatie et sa fondation remonte au commencement du XVIIe siècle. Il n'y a guère en Europe de diocèse catholique dont l'histoire fût plus méconnue que celui de Crisium, surtout quant à la période antérieure à l'année 1777, où le siège épiscopal établi d'abord au monastère de Martcha, fut transféré de là à Crisium, et ses titulaires cessèrent d'être désignés sous le nom, demeuré problématique, de *Svidnicenses*. Il est à remarquer que cette dénomination, constamment usitée dans les documents officiels d'Autriche, était ignorée à Rome, où on leur donnait le titre d'évêques de Platée (in part. infid. — Boétie). Le *Supplément* contient seulement le nom de deux évêques de Crisium : Georges Smiciklas, décédé en 1881, et Élie Stranilovitch qui lui a succédé en 1883 ; il ne dit rien de leurs prédécesseurs dont la liste, imprimée dans l'édition de 1873, laissait pourtant à désirer. Grâce au précieux recueil récemment publié par le R. Nilles, de la Compagnie de Jésus, et portant le titre de : *Symbolæ ad illustrandam historiam Ecclesiæ orientalis in terris coronæ S. Stephani,* nous possédons maintenant une liste exacte de tous les évêques de Svidnitz, que nous croyons utile de donner ici en entier. La voici :

Siméon Vratania, premier évêque, résidant au couvent de Martcha, lequel a été fondé en 1611, par Pierre Domitrovitch, évêque latin d'Agram. Vratania eut pour successeurs immédiats : Daniel, Maxime Prédojévitch, Gabriel Prédojévitch, Basile et Sabas Stanislavitch. Dans l'édition de 1873, ces cinq prélats manquent tous, et quant à Vratania, il y est, bien à tort, traité de schismatique (*rediit ad schisma*). Après Sabas vinrent Gabriel Miaxich, Paul Zorich, et depuis 1686, Marc Zorich dont le nom est ordinairement passé sous silence ; puis Isaïe Popovitch (1689), Gabriel Turchinovitch (1700 et non 1708), tous les deux parfaitement orthodoxes ; Grégoire Jugovitch (1707), Raphaël Markovitch (1709), Grégoire Buchinitch (1727), Silvestre Ivanitch (1734), Théophile Pachitch (1740), et Grég. Palkovitch (1751), à qui succéda en 1759 Basile Bojichkovitch. C'est du temps de ce dernier (en 1777) que le siège fut transféré de Martcha à Crisium et que les évêques cessèrent de porter le nom de Svidnitz. L'auteur du *Supplément* aura probablement déjà imprimé son travail, lorsque parut le second volume de *Symbolæ,* où il est longuement traité de l'Église de Crisium, de ses origines et de ses destinées. — Autrement il n'aurait pas manqué de compléter, en la rectifiant, la série des évêques de Svidnitz, singuliè-

rement défigurée par les Tchaplovich et les Schwicker. Aucun de ces évêques ne mérite le reproche d'avoir prévariqué. J. M.

Portraits du grand siècle, par Ch.-L. Livet. Paris, Émile Perrin, 1885, in-8 de iv-464 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je suis bien en retard avec le livre de M. Livet qui, pourtant, m'a procuré un vrai régal littéraire, en se présentant à moi comme une suite naturelle de *Précieux et Précieuses :* c'est peut-être un peu la faute du type même de l'ouvrage, et j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à m'en plaindre que le défaut que je vais signaler est aussi, la plupart du temps, celui de mes études. Un recueil de notices détachées, même consacré, comme les portraits de M. Livet, à d'illustres personnages, à Marie Mancini, à Mademoiselle de Valois, à Mme de Chantal, à Antoine Corneille, à Saint-Amant, à Mme de Fiesque, à Cospeau, à Fléchier, à Racine, ne se lit pas tout d'un trait. Lorsqu'on a dégusté l'une de ces monographies, on se repose, pour mieux la savourer; on ferme le livre, qu'on ne reprend que plus tard, et si des circonstances imprévues surviennent, des mois s'écoulent sans qu'on l'ait achevé, tandis qu'on eût dévoré tout de suite une œuvre à objectif unique. Et puis, plusieurs de ces notices n'avaient plus l'attrait de primeurs : M. Livet en avait semé çà et là quelques-unes dans des publications déjà anciennes, et l'on ne se presse pas autant pour le renouveau que pour l'imprévu. En revanche, à reprendre en main le livre à plus longs intervalles, on sent naître pour lui une sympathie plus accentuée : il devient un compagnon plus intime : tant d'autres, une fois déflorés, ne sont plus ouverts ! Le recueil de M. Livet est de ceux qu'on reprend avec le plus de confiance et le plus de plaisir.

Je viens de nommer les principaux personnages à qui le livre de M. Livet est consacré, et je n'ai pas la prétention d'analyser ici chacune de ces fines et substantielles notices : je me bornerai à quelques éloges et à quelques critiques à propos de celles qui m'ont le plus frappé. Entre toutes, je signale celle de *Marie Mancini,* parce que j'y remarque une très intéressante discussion de l'opinion de M. de Chantelauze au sujet de Mazarin. M. de Chantelauze, qui s'inspire surtout des mémoires de Mme de Motteville, ennemie déclarée du cardinal, sous prétexte que son témoignage est *irrécusable* et corroboré par Brienne (un mécontent) et par Mme de la Fayette (une jeune femme de vingt-cinq ans, tenant par son mari à une famille de frondeurs), fait deux grands reproches à Mazarin : d'abord, d'avoir élevé le roi dans l'ignorance et l'indifférence des choses de l'État; ensuite, d'avoir voulu marier sa nièce avec Louis XIV et de n'avoir renoncé que par intérêt

à ce projet fantastique. M. Livet cherche autre chose, pour éclairer sa religion, que des témoignages ennemis ou intéressés : il en appelle au maréchal de Villeroy, au premier écuyer Beringhen, à la correspondance aujourd'hui mieux connue du cardinal, à Louis XIV lui-même, et il démontre, pièces en mains, que, dans un temps où l'entourage même du roi sacrifiait la patrie à ses intérêts, où Condé combattait pour les ennemis de la France..., Mazarin, étranger d'origine, mais Français de cœur, donna un glorieux exemple du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé. Nous possédons maintenant les lettres du cardinal insistant vivement près du jeune roi pour qu'il prenne une part active à la direction des affaires, et nous avons aussi celles dans lesquelles il s'expose hardiment à la colère de Louis XIV, sans espérance d'aucun profit personnel, pour s'opposer à l'idée d'un mariage avec Marie, qu'il relègue enfin à Brouage. Tout ce chapitre, fort habilement et fort sincèrement traité, venge Mazarin des calomnies et de la légende, et l'on y sent un souffle d'indignation patriotique qui double le plaisir de la lecture.

Ce qui me plaît encore, c'est, à la fin de l'étude sur Mme de Chantal, la comparaison de la correspondance de cette femme admirable avec celle de sa petite-fille, Mme de Sévigné. La sincérité, l'émotion vraie frappent avant tout dans les lettres de Mme de Chantal : rien de travaillé, rien de cherché : le mot vient comme il peut, la phrase est ce qu'elle est, et le mot est mieux trouvé, la phrase mieux faite que par un écrivain de profession. La sainte fondatrice, dit M. Livet, excelle dans ces lettres exquises, qui, à nos yeux, valent toutes celles qui ont été écrites, même par sa petite-fille, à l'adresse de la postérité : et pour justifier cette appréciation, il compare à la lettre de Mme de Sévigné sur la mort de Turenne, écrite sur le même ton que celle qui raconte le suicide de Vatel, les lettres de sainte Chantal sur la mort de saint François de Sales ou sur celle de la Mère de Châtel. Il en conclut que la petite-fille écrivait avec la tête, et la grand'mère avec le cœur. J'ai autrefois rendu compte ici-même du recueil de la correspondance de sainte Chantal, et je ne puis que ratifier ce jugement, qui dénote chez M. Livet une critique aussi généreuse que délicate.

Je n'ai pas le courage, après cela, de reprocher à M. Livet de n'avoir pas mis son ancienne étude sur Saint-Amant au courant des recherches qui ont été récemment faites sur les origines de sa famille et qui lui eussent permis de rectifier sensiblement quelques assertions de ses premières pages. Il eût été bon, au moins, d'indiquer en note à quelle époque cette notice avait été d'abord publiée : avec la date, on ne pouvait plus lui faire aucun reproche. Ce sera pour une prochaine édition. Sainte-Beuve disait jadis que chaque littérateur sérieux avait en

quelque sorte une province en propre, et que celle de M. Livet était le XVIIe siècle. Il la garde encore et prouve qu'il veut la garder.

RENÉ KERVILER.

Mémoires de Saint-Simon. Tome V. *Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices*, par A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 651 p. — Prix : 7 fr. 50. (*Les Grands Écrivains de la France.*)

En rendant compte précédemment des quatre premiers volumes de cette publication monumentale, j'ai dit quels trésors d'érudition y étaient renfermés, quelle mine de renseignements précieux ils offrent à tous les travailleurs ou aux simples curieux. Ce cinquième volume, qui ne comprend que les mémoires de l'année 1698, n'est pas, sous ce rapport, inférieur à ses devanciers. Les notes placées par M. de Boislisle au bas des pages occupent plus d'étendue que le texte lui-même, et les appendices prennent pour eux seuls le tiers du volume. C'est ce qui explique la lenteur de la publication, mais je n'ai vraiment pas le courage de la lui reprocher en présence des résultats obtenus. Et comment surprendre M. de Boislisle en défaut? Je répondrai du moins à l'une de ses questions, à propos des Rohan, que j'ai eu l'occasion d'étudier tout spécialement pour la série des notices sur les académiciens bretons du dix-huitième siècle, publiées de 1878 à 1885 dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Remarquant que les armes de Chabot (d'or à trois chabots de gueules en pal) sont des armes parlantes, M. de Boislisle se demande si celles de Rohan (de gueules à neuf macles d'or) ne le seraient pas aussi, à titre d'armes spéciales de chevalerie, et si les macles ne rappelaient pas les mailles des anciennes cottes d'armes. Je ne crois pas que telle soit l'origine de cet emblème héraldique : il faut le chercher, ce qui pourra paraître au premier abord assez extraordinaire, dans la minéralogie. Les pierres schisteuses qui composent le sol de l'ancien duché de Rohan sont criblées de très curieuses cristallisations dont les unes, en forme de croix, s'appellent des staurotides (on les monte même en bijoux) et dont les autres, les plus rapprochées de Rohan, se présentent en longs prismes, qu'on appelle des macles, et dont la section blanche et noire rappelle tout à fait la macle de blason. Le nom de staurotide a été tiré du grec par les minéralogistes modernes, mais l'ancien nom de macle a été conservé, et les cristaux dont je parle sont tellement nombreux dans toute la région de Pontivy que je n'hésite pas à leur attribuer l'écusson parlant des Rohan.

Parmi les nombreux mémoires de l'appendice, je signalerai surtout la suite de la dissertation sur les conseils du Roi et la longue notice consacrée à la princesse de Soubise pour rechercher jusqu'à quel point

elle eut part aux faveurs de Louis XIV. Je ne me serais pas jadis tenu si réservé à son sujet, si j'avais connu alors les curieux documents que nous apporte aujourd'hui M. de Boislisle. C'est un terrible homme, et je plains les femmes historiques qui se sont mises dans le cas d'être déshabillées par lui. Sa main est pourtant délicate, mais que de choses secrètes il découvre! C'est la revanche de l'histoire et la punition des faveurs de mauvais aloi. RENÉ KERVILER.

Histoire de la marine française sous la première République, *faisant suite à l'histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine*, par E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. Paris, Hachette, 1886, in-8 de II-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

La marine française avait joué un rôle magnifique pendant la guerre d'Amérique, et après la guerre, elle était encore dans une excellente situation. Peu de gouvernements, remarque justement M. Chevalier, avaient fait plus et mieux pour elle que le gouvernement de Louis XVI. Malheureusement la Révolution vint tout perdre, l'esprit d'insurrection qui avait promptement gangrené l'armée ne tarda pas à pénétrer sur la flotte; le comte d'Hector, qui commandait à Brest, en signalait l'invasion dès le 22 juillet 1789. Et le comte d'Hector n'était pas un réactionnaire intransigeant, devant sa fortune à sa naissance; c'était un esprit libéral et un officier très distingué. Bientôt une révolte éclata à Toulon, contre un autre chef très distingué également, M. d'Albert de Rions; peu après ce fut le tour de Brest et les officiers, menacés par leurs matelots, maltraités par les autorités civiles, abandonnés par l'Assemblée, n'eurent plus guère d'autre ressource que d'émigrer. Ce fut le commencement de la perte de la flotte ainsi privée de ses chefs et négligée par le faible gouvernement des deux dernières années du malheureux Louis XVI. La Convention se chargea de compléter la désorganisation. Elle confia le soin de la marine à l'un de ses membres, Jean Bon Saint-André, et ce proconsul, singulièrement surfait par la légende révolutionnaire, ruina, par son incapacité, le corps dont les intérêts lui étaient remis. Il révoqua, comme suspects, tous les anciens officiers qui restaient encore, fit désigner les nouveaux officiers par les matelots — on devine ce que furent les choix — et comme si ce n'était pas assez de cet élément de dissolution dans un corps qui a besoin avant tout de discipline et de science, il demanda la suppression de l'infanterie et de l'artillerie de marine, sous prétexte que l'existence de ces corps spéciaux blessait l'égalité et qu'il appartenait à l'armée toute entière, sans distinction et sans éducation particulière, de défendre la République sur les vaisseaux. On n'était pas plus inepte; la Convention, bien entendu, ratifia la proposition de son délégué. La suite est facile à comprendre : la marine française, sans chefs capables, sans matelots expérimentés,

sans vaisseaux solides — elle en avait perdu beaucoup dans l'insurrection de Toulon — alla de défaite en défaite. M. Chevalier n'a pas de peine à relever les fautes commises par les amiraux français dans cette série de batailles livrées aux Anglais, depuis l'affaire du 1er juin 1794 où périt le *Vengeur*, jusqu'à celle d'Aboukir. Son livre, comme celui de M. C. Rousset sur les volontaires de 92, est un vigoureux et juste adversaire des légendes révolutionnaires — rapports de Barère, Jean Bon Saint-André et autres — qu'il réduit à rien. Composé à l'aide des documents les plus authentiques, écrit dans un style simple et nerveux, il offre le plus vif intérêt sur une période trop peu connue et fait admirablement suite au premier ouvrage qu'il avait publié sur le rôle de la marine française pendant la guerre de l'Indépendance américaine. Nous espérons bien qu'un nouveau volume sur l'histoire de la marine pendant l'Empire complètera la trilogie.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Postes Françaises. *Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation,* par ALEXIS BELLOC, sous-chef de bureau au cabinet du ministre des postes et télégraphes. Paris, Firmin-Didot, 1886, gr. in-8 de XIX-783 p. — Prix : 15 fr.

Sauf les articles publiés par M. Maxime Du Camp dans la *Revue des Deux-Mondes*, il n'y avait pas jusqu'ici d'étude complète sur les postes en France. M. Belloc a comblé cette lacune par le consciencieux ouvrage dont nous avons à parler. Vétéran de l'administration, l'auteur en connaît les rouages compliqués dans tous leurs détails et dans leurs fonctions diverses. Il a pour elle un amour et une vénération véritables qui éclatent à certains endroits de son livre et dont nous nous garderions bien de le blâmer. Nous professons nous-même une certaine admiration pour la régularité et la bonne organisation de notre service postal, sans toutefois que cette admiration aille jusqu'à penser que les postes remplissent aujourd'hui dans le monde « une mission éminemment morale. »

Après un court exposé de ce que l'on sait sur le service des postes dans l'antiquité et en France jusqu'à Louis XI, M. Belloc entre en matière en reproduisant le texte de l'arrêt du Conseil qui, sous Louis XI, établit le service des courriers et des relais de chevaux sur les routes, et qui fut l'origine du service des postes. A ce sujet deux observations : l'auteur appelle cet acte un édit : c'est un simple arrêt du Conseil; ensuite, à la fin de l'acte, en reproduisant la formule « Par le Roy en son Conseil, » il ne s'est pas aperçu que les mots « De la Loërre » étaient une signature de greffier; c'est ce qui lui a fait imprimer cette phrase singulière : « Par le Roy en son Conseil de la Loërre ». — Prenant pour cadre les règnes des rois et les différents gou-

vernements qui se sont succédé en France jusqu'à nos jours, M. Belloc montre les modifications diverses, les perfectionnements incessants apportés par chaque époque à l'administration des postes. Ce fut Richelieu qui les mit définitivement à la disposition du public; jusqu'à lui, elles ne servaient qu'au Roi et aux fonctionnaires. Sous Louis XIV, M. de Vélayer essaya d'établir les boîtes aux lettres et la poste dans Paris; il fit afficher à ce sujet une très curieuse instruction que M. Belloc a reproduite dans toute la saveur de sa naïveté; mais on se moqua si bien de cette nouveauté, que, au bout de peu de temps, l'institution finit par disparaître et ne fut définitivement établie que sous Louis XV. Sous Louis XVI et sous la Révolution, les perfectionnements dans l'intérêt du public s'accentuèrent; les services devinrent plus réguliers et plus rapides; les messageries complétèrent les postes. La Convention, parmi des innovations heureuses, comme la création de bureaux dans les communes importantes, eut la lumineuse idée de faire élire par le peuple les directeurs des postes; le service n'en alla que plus mal, et on dut revenir aux anciens errements. Le télégraphe à signaux, inventé par Chappe, date également de cette époque. La Restauration créa les lettres recommandées et étendit le service rural, fort peu développé jusqu'alors. La République de 1848 créa les timbres-postes; en même temps, l'invention des chemins de fer allait permettre de donner au transport des lettres une rapidité considérable. Nous n'insisterons pas sur toutes les améliorations apportées depuis trente ans dans le service des postes. M. Belloc les énumère en détail et a soin de citer les articles principaux des lois, décrets ou arrêtés relatifs à cette administration. Son livre est d'ailleurs très consciencieusement fait et très complet; les moindres modifications sont notées avec la date précise de l'acte qui les ordonna, et les méfaits du cabinet noir sont, eux aussi, soigneusement relevés dans un article spécial, à la fin du chapitre consacré à chaque gouvernement. L'ouvrage est complété par une courte notice sur l'ancien hôtel des postes démoli récemment et qui avait successivement porté les noms d'hôtel d'Épernon et d'Armenonville. Une erreur à signaler : p. 150, à propos d'une attaque de courrier arrivée, en 1710, près du Pont-Saint-Esprit, M. Belloc dit : « L'auteur de la plainte, M. de Basuille, » etc... M. Belloc, qui est un lettré, a certainement lu Saint-Simon; comment se fait-il donc qu'il n'ait pas reconnu dans cet « auteur de la plainte » dont il écorche si vilainement le nom, le fameux Lamoignon de Basville, intendant ou plutôt roi de Languedoc, un fort gros personnage qui faisait à lui seul la besogne d'une demi-douzaine de nos préfets et d'autant de trésoriers généraux? En rendant compte de cette attaque de courrier au contrôleur général Desmaretz, Basville ne faisait que communiquer à son supérieur ce qui se passait dans sa généralité, la

plus vaste du royaume. C'est une tache malheureuse dans un ouvrage si soigneusement fait et si digne d'éloges. L. L.

La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance, par JACOB BURCKHARDT. Traduction de M. SCHMITT, sur la seconde édition annotée par L. Geiger. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, 2 vol. in-8 de 378 et 389 p. — Prix : 15 fr.

On vient de traduire en français un livre célèbre de Jacob Burckhardt, devenu classique en Allemagne, sur la civilisation italienne de la Renaissance. Après la mort de l'auteur, le soin de réviser l'ouvrage et de le mettre au courant avait été confié à M. Ludwig Geiger, professeur à l'Université de Berlin, dont la compétence spéciale est bien connue. M. Geiger y a ajouté des appendices précieux et la bibliographie de diverses questions. Quant au corps de l'ouvrage, comme il est depuis longtemps entre les mains des personnes qui s'occupent de la Renaissance et que les idées en ont passé aujourd'hui dans le domaine public, je n'ai pas à le discuter longuement (Cf. au reste le récent article de M. Baudrillart dans la *Revue des Questions historiques*). Rappelons seulement le plan des observations de Burckhardt. Il étudie d'abord l'état italien et la manière dont il fonctionne au XIVe siècle et jusqu'au temps de Léon X, période embrassée par son sujet ; il analyse le régime si particulier de la tyrannie italienne, il fait le tableau des grandes maisons régnantes, de la papauté, des républiques, indique les rapports dans la politique et dans la guerre, de ces divers états entre eux. Il met ensuite en relief le développement de l'individu au XIVe et au XVe siècle, les agents variés qui poussent alors à l'affirmation et à l'expansion de la personnalité, et spécialement cette résurrection complète de l'antiquité classique, si étrangement combinée parfois avec la religion. Sous ces influences, la conception de la vie se modifie, l'homme s'étudie lui-même et la nature par des méthodes différentes des anciennes ; les œuvres d'art portent la marque de ces préoccupations, des genres littéraires nouveaux apparaissent. Les modifications apportées par les idées modernes dans la vie sociale sont analysées à leur tour ; Burckhardt montre par des faits le nivellement des classes, les raffinements du bien-être matériel ; il expose l'état respectif de l'homme et de la femme, les relations privées et les relations publiques des Italiens entre eux, et les questions si délicates de moralité et de religion. Sur ce dernier domaine, l'auteur constate que le scepticisme théorique et surtout pratique s'était développé en Italie d'une manière effrayante, et que la foi chrétienne était en train d'y sombrer. Les sympathies de Burckhardt sont pour les doctrines théistes et l'Académie platonicienne de Laurent de Médicis ; il a des jugements sévères, mais malheureusement trop motivés, sur le rôle des papes du XVe et du XVIe siècle,

et n'hésite pas à déclarer (I, p. 158) que la Réforme a sauvé la papauté en la forçant à se transformer. Il ne faut pas attendre de l'auteur des conclusions générales qu'un esprit essentiellement objectif n'éprouve pas le besoin de donner (Il en a pourtant d'ingénieuses, à notre avis, sur la ruine du moyen âge, I, p. 212). Le livre est avant tout un recueil de faits, d'observations puisées directement aux sources et groupées en de puissants faisceaux. Il a jeté une vive lumière sur une époque extrêmement importante pour l'humanité; d'autres se sont chargés de le résumer, de le compléter, de le contredire, mais son intérêt documentaire reste le même, et c'est à ce titre que la traduction en sera bien accueillie.

Je ferai quelques observations au traducteur, M. Schmitt, professeur au lycée Condorcet, non sur son texte même, qui est excellent, mais sur la manière dont il a traduit les notes et les renvois, si importants dans cet ouvrage. Il met en français, sans avertir, tous les titres d'ouvrages allemands, ce qui peut égarer le lecteur en lui faisant croire à tort à l'existence de livres français : cela donne également lieu à des confusions, comme lorsqu'il désigne l'*Historische Zeitung* sous le nom de *Revue historique,* une revue de ce nom existant en français. Quelques fautes d'impression, dont une au moins a son importance : *peintres* pour *peintures,* II, p. 258. Il était facile de mettre au courant certaines notes qui, exactes au temps de Burckhardt, ne signifient rien aujourd'hui, I, p. 75, n. 2; p. 241, n. 1 (le livre de M. Malagola, consacré à Codro Urceo, a paru) ; *passim,* les renvois au livre de M. G. Voigt se rapportent à la première édition en un volume, tandis que la seconde, très remaniée et en deux volumes, a été publiée il y a quelques années. On pourrait aussi corriger les inexactitudes de Burckhardt lui-même, par exemple lorsqu'il ignore le vrai nom de Filippo di San-Gemignano, qui est Bonnacorsi (I, p. 311). On trouve cités souvent des noms d'ouvrages dans le même caractère que les noms d'auteurs, ce qui peut causer des erreurs; par ex. : I, p. 242, pour le *Reuchlin* de M. Geiger; II, p. 213, pour l'*Antonius* de J. J. Pontano. Il eût été préférable, on le voit, que la traduction du livre fût faite ou dirigée par quelqu'un déjà au courant de la bibliographie du sujet ; malheureusement les érudits qui sont dans ces conditions n'ont pas toujours le dévouement nécessaire pour cette œuvre désintéressée, et nos critiques n'enlèvent rien aux remerciements que le public doit à M. Schmitt. P. N.

Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie et la Fauconnerie, *publiés ou composés depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc.,* avec des notes critiques et l'indication de leur prix et de leur valeur dans les différentes ventes, par R. Souhart. Paris, chez P. Rouquette, éditeur, 1886, in-8 raisin de x p. 750 col. et 4 p. — Prix : 25 fr.

L'attention des bibliophiles s'est portée tout spécialement depuis

quelques années sur les livres relatifs à la science cynégétique. Les éditions originales de Salnove et de Du Fouilloux, de Franchières et du Roi Modus ont dépassé dans les ventes tous les prix qu'on en pouvait justement espérer. De nombreuses réimpressions ont été faites par les soins de J.-B. Huzard, d'Elzéar Blaze, de Veinant, du bibliophile Jacob et de MM. le baron Pichon, Ern. Jullien et Chevreul. A l'étranger, le mouvement d'études poursuivies dans le même sens n'a pas été moins considérable, et, en Espagne, notamment, Don Guttierez de la Véga a commencé, sous le titre de *Biblioteca Venatoria*, la publication des ouvrages les plus anciens et les plus importants. Mais, au point de vue bibliographique, depuis le travail des frères Lallemand, imprimé en 1763, il n'a rien été publié en France de satisfaisant (en dehors du catalogue de la vente J. B. Huzard), et la *Bibliothèque cynégétique d'un amateur*, mise en vente chez Didot, en 1884, présente presque autant de lacunes que d'erreurs et d'incorrections. Les Allemands seuls ont donné, depuis les publications de Kreysig, d'Enslin et d'Engelman, des catalogues qui, sous le nom de *Jagdwissenschaft*, font connaître annuellement les livres nouveaux sur la chasse et la vénerie. C'est ce qui a décidé M. Roger Souhart, à la fois bibliophile et chasseur intrépide, à publier les notes recueillies par lui depuis quelques années, et, si le livre qu'il nous donne aujourd'hui n'est pas encore complet, il offre cependant une grande supériorité sur les travaux de ses devanciers. Deux mots, d'abord, sur le plan suivi : l'ouvrage comprend deux parties et une table. Dans la première partie, les ouvrages publiées avec nom d'auteur, ainsi que les œuvres perdues d'écrivains connus, sont rangés par ordre alphabétique d'auteur ; dans la seconde sont réunis, sous le premier mot de leur titre, les ouvrages anonymes, journaux, revues, collections, etc. La table méthodique comprend, sous une cinquantaine de rubriques, les différentes matières dans lesquelles peuvent se placer les ouvrages catalogués, par exemple : albums, almanachs, bibliographie, biographie, chiens, dégâts de gibier, etc.

Les livres ont été le plus souvent décrits *de visu* avec grand soin par l'auteur; lorsqu'il s'agit d'éditions précieuses, les signatures sont indiquées et les planches détaillées. Quand M. Souhart a dû s'en rapporter aux indications des bibliographes qui l'ont précédé, il a généralement pris soin de l'indiquer. Les prix d'édition, les prix de vente des ouvrages importants sont notés avec soin, mais en prévenant le lecteur que dans les grandes ventes, comme celles du baron Pichon, de Didot ou de Béhague, les reliures ont souvent singulièrement modifié la valeur réelle du livre. Souvent des renseignements biographiques sur l'auteur, des détails sur la publication du livre sont rapportés. Certains articles sont devenus ainsi de véritables monographies.

Indépendamment des ouvrages français et des éditions latines publiés dans les différents pays, les livres allemands, hollandais, espagnols et italiens ont été tout particulièrement l'objet des recherches de M. Souhart, et il en est peu qui lui aient échappé. Pour l'Angleterre et les États-Unis, il y aurait peut-être un plus grand nombre de lacunes à signaler. Nous ne voulons pas donner ici une liste d'addenda, nous nous bornerons à indiquer à l'auteur, en vue d'un supplément ou d'une prochaine édition que le petit nombre de celle-ci ne tardera pas à rendre nécessaire, quelques volumes qu'il n'a pu omettre que par suite d'inattention, notamment : la thèse de M. Baguenault de Puchesse, *De Venatione apud Romanos,* 1866, gr. in-8; *La Chasse dans l'Ile de Jersey*, dans les Ms de Le Geyt, publiés par P. Marret, Jersey, 1847, t. III. p. 559-614; *English forests and forest trees, historical, legendary, and descriptive,* London, Ingram, Cooke and C°, 1853, in-8 fig.; et Ch. Saint-John, *Short sketches of the wild sports and natural history of Highlands,* London, 1861, in-12.

Espérons aussi que, dans une refonte de son travail, M. Souhart, qui a déjà signalé un certain nombre de manuscrits, complètera cette partie de son livre et nous donnera une description complète de ceux qui existent dans les principales collections publiques.

Mais, si nous demandons quelques légères additions à cet ouvrage pour l'avenir, nous devons avant tout rendre justice aux recherches consciencieuses de M. Souhart, dont le livre a sa place marquée dans cette collection bibliographique qui s'augmente tous les jours et dont tous les travailleurs sentent de plus en plus le besoin, car chacun de nous reconnaît qu'il est impossible d'étudier sérieusement un sujet sans s'entourer de nombreux livres de références et sans en connaître ainsi toutes les sources. Comte DE MARSY.

BULLETIN

Petit Manuel pour la fondation et la direction des patronages ruraux, par M. l'abbé LE CONTE, vicaire général honoraire de Châlons. 2e édition revue et augmentée. Châlons-sur-Marne, imp. Martin, 1885, p. in-8 de 98 p. — Prix: 1 fr. l'ex.; 9 fr. la douzaine; 30 fr. pour 50; 50 fr. le cent.

Nous sommes bien en retard pour recommander à nos lecteurs l'excellent petit manuel de M. l'abbé Le Conte; il répond cependant à un besoin très urgent des temps présents en montrant qu'il n'est si petite paroisse où l'on ne puisse, avec quelque bonne volonté, fonder un patronage. Dans la plupart de nos villages, l'enfance est assez bien tenue et la première communion se fait encore dans des conditions satisfaisantes; mais il arrive ensuite une période critique, où jeunes gens et jeunes filles se trouvent livrés à tous les entraînements sans aucune direction. Il n'est pas, pour parer aux dangers de cet âge critique, de meilleur préservatif que les patronages ruraux, où des personnes dévouées réunissent les enfants de même sexe et de même

âge en leur offrant l'attrait de jeux honnêtes et de bibliothèques bien composées. M. l'abbé Le Conte ne se borne pas à recommander ces œuvres, il entre dans les détails les plus pratiques pour indiquer les moyens de les organiser, et cite comme exemples diverses paroisses, grandes et petites, où les patronages ruraux ont donné les meilleurs résultats. C'est un excellent livre à répandre pour stimuler le zèle des âmes chrétiennes et les pousser dans cette voie féconde des œuvres de jeunesse.

Comte DE BIZEMONT.

A travers les mansardes et les écoles, par Mme AMÉLIE POLLONNAIS. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 269 p., illustré par Menta. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage de Mme Pollonnais se divise en trois parties. Dans la première l'auteur nous promène lourdement, péniblement, à travers certains logis de souffrants, de déshérités et de malheureux qu'elle a visités. C'est une suite de tableautins brossés en grisaille et auxquels, malgré la meilleure volonté, on ne peut s'intéresser. Dans sa préface, Mme Pollonnais nous apprend qu'elle a hésité à livrer ses impressions à la publicité; nous croyons franchement, — qu'on nous pardonne cette boutade peu galante — que nous n'eussions rien perdu à en être privés. Par contre, l'auteur aurait gagné à nous donner seulement : *A travers les écoles*, qui forme la deuxième partie du volume. On trouve là plusieurs chapitres charmants et pratiques... peut-être, sur la manière d'enseigner le français aux enfants : pages originales et très personnelles que nous avons lues avec plaisir. Mais après cela, Mme Pollonnais n'a-t-elle pas le malheur de tomber dans une sorte de galimatias philosophique et religieux, intitulé : *Notes, impressions et souvenirs*! A notre humble avis, elle eût été bien inspirée de laisser soigneusement inédites ces élucubrations; car elles sont la plupart du temps incompréhensibles et animées d'un très mauvais esprit; nous n'en voulons comme preuve que l'article consacré à M. Renan, sous le titre de *Nephtali*. LA GRETTE.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER. 29e année. Paris, Hachette, 1885, in-18 de 576 p. et 1 pl. — Prix : 3 fr. 50.

Quels progrès les sciences n'ont-elles pas accomplis depuis l'apparition du premier volume de cette collection, en 1856! Rien que pour les petites planètes, par exemple, jadis si rares, et dont cette année même, de nouvelles découvertes portent le nombre à 252. Signalons encore dans le chapitre consacré à l'astronomie le compte rendu des expériences faites avec succès pour la reproduction photographique de la voie lactée, ce qui rend désormais possible d'obtenir photographiquement une carte complète du ciel. La photographie en ballon, les chaudières à pétrole, certains appareils destinés à garantir la sécurité des trains sont aussi d'un vif intérêt. Mais le grand événement scientifique de l'année, c'est l'ensemble des expériences de M. Pasteur sur la rage. Depuis longtemps, M. Figuier associait chaque année ses lecteurs aux recherches patientes de l'illustre savant. Aussi les lecteurs de l'*Année scientifique* pourront mieux que personne apprécier la merveilleuse puissance de déduction qui a conduit M. Pasteur à des résultats si admirables. On songe à l'émotion des expérimentateurs lors des premiers essais, mais on envie les sentiments qu'ils durent éprouver quand il les virent couronnés de succès. Les recherches sur le choléra ont en revanche moins bien réussi, malgré le bruit fait autour des expériences du docteur Ferran. Ne pouvant citer tous les chapitres intéressants, nous nous bornons à ces exemples qui, à coup sûr, donneront le désir de lire l'ouvrage entier. A. D.

Fléaux et catastrophes, par P. LEGRAND. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 280 p., orné de 53 grav. — Prix : 3 fr.

Le volume de M. P. Legrand fait partie de la *Bibliothèque des écoles et des familles;* mais il n'est pas écrit pour les écoles et les familles chrétiennes. Il y a lieu de le regretter sincèrement, car il est fort instructif et édité avec beaucoup de soin. L'auteur passe successivement en revue les effets des grands fléaux : éruptions volcaniques, tremblements de terre, tempêtes, inondations, froid, famine, épidémies, guerre; puis il raconte les principales catastrophes causées par les éboulements, les avalanches, la foudre, les incendies, les explosions, les accidents de mines, les accidents de chemin de fer et les naufrages; enfin, sous le titre de drames scientifiques, viennent les voyages en ballons, les ascensions de montagnes et les explorations géographiques qui ont eu une issue fatale. A propos du tremblement de terre de 1884, en Espagne, l'auteur fait ressortir que les processions du clergé n'ont pas empêché la destruction de beaucoup de couvents et d'églises; les famines, les épidémies, les guerres lui fournissent l'occasion de faire le procès du moyen âge et de la monarchie, et au sujet du fameux pacte de famine de Louis XV, il n'hésite pas à travestir l'histoire pour les besoins de sa cause. Le recours à la Providence dans les catastrophes est pour lui un signe de faiblesse d'esprit. Ces exemples doivent suffire pour montrer quel est l'esprit de cet ouvrage où la science de M. Paul Bert est recommandée à l'admiration de la jeunesse française.

Comte DE BIZEMONT.

L'Art d'être belle, par la comtesse DE VALRESSON. Paris, Ghio, 1886 (10e édition), in-12 de XII-304 p. — Prix : 3 fr.

A première vue, ce titre semble caractériser un ouvrage écrit sinon pour les seules mondaines, du moins principalement à leur usage. Il n'en est rien. On peut dire, au contraire, que *l'Art d'être belle* est une sorte de *vade-mecum,* s'adressant aux femmes de presque toutes les conditions qui tiennent — en conservant leur beauté ou en atténuant les imperfections dont elles sont affligées — à préserver, par des soins intelligents, leur santé d'atteintes trop graves ou trop rapides de la part des circonstances et du temps. Le livre de Mme de Valresson offre, à côté de recettes utiles et peu coûteuses, des conseils et des avis formulés avec bon sens et même avec esprit. Près de cent recettes, bien placées ici quoique la plupart n'aient avec la toilette des dames que des rapports éloignés ou même étrangers, terminent ce volume qui ne peut manquer d'être apprécié. LA GRETTE.

Nouvelle Méthode de coupe et manière de faire ses robes soi-même, par Mme ALICE GUERRE, professeur de coupe. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de XX-457 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouveau Livre de cuisine. *Recettes pratiques* recueillies et classées par Mme EMMELINE RAYMOND, vérifiées avec la collaboration d'HENRIETTE POUL. Paris, Firmin Didot, 1886, in-12 de IX-503 p. — Prix : 2 fr. 50.

La collection Didot, bien connue sous la dénomination de *Bibliothèque des Mères de Famille,* ne pouvait se cantonner dans le seul roman, quelque moral qu'il fût. Avec les deux volumes absolument pratiques dont les titres précèdent, cette collection inaugure un véritable enseignement à degrés divers qui profitera à toutes les classes de la société. Grâce à la *Nouvelle Méthode de coupe,* de notables économies pourront être réalisées par la mère industrieuse et les jeunes filles intelligentes qu'elle dirigera aisément en suivant les règles tracées par Mme Alice Guerre. Les maîtresses de pension-

nats, d'écoles quelconques de filles, et les couturières de profession elles-mêmes feront bien d'étudier cet ouvrage dont la parfaite compréhension est facilitée par de nombreuses figures hors texte ou intercalées dans le texte. Elles n'auront point perdu leur temps.

— Une bonne cuisine, souvent plus économique qu'une mauvaise, fait presque toujours naître la bonne humeur, et la bonne humeur est nécessaire pour l'accord dans le ménage. Voilà deux propositions gastronomico-morales dont nous ne sommes point l'inventeur, mais que nous jugeons à propos de recommander encore aux méditations des femmes de toutes conditions. Le *Nouveau livre de cuisine* a été spécialement composé à l'usage « des maîtresses de maison appelées à exercer leurs fonctions sans avoir fait un stage suffisant et qui confondent dans leurs projets de *menus,* les *entrées* avec les *relevés de potages,* les *rôtis* avec les *plats froids,* les entremets avec le dessert et l'ordonnance d'un déjeuner avec celle d'un dîner. » Voilà, certes, une excellente idée : les manuels de cuisine pullulent; mais quelle est la ménagère qui les suit à la lettre? Ou les préparations indiquées sont trop coûteuses ou bien elles exigent un temps qu'on ne saurait leur consacrer ; quelquefois même ces deux inconvénients majeurs se rencontrent simultanément. Rien de pareil, cela est heureux, ne se trouve dans le travail des deux aimables *cordons-bleus* qui s'appellent Mmes Emmeline Raymond et Henriette Poul (nom engageant, n'est-pas? dans le cas particulier); tout, au contraire, y est simple et facilement applicable. Ajoutons que l'ouvrage se termine par des instructions générales concernant le déjeuner, le dîner, les invitations, le service de table, etc, que nous avons fort appréciées.

Il faut espérer que la *Bibliothèque des Mères de famille* ne s'en tiendra pas là et qu'elle nous donnera bientôt d'autres ouvrages dans le même goût sur l'économie domestique, l'hygiène, l'horticulture, etc, c'est-à-dire sur toutes les choses qui constituent l'existence pratique en famille, à la ville et à la campagne. LA GRETTE.

Les grandes Guides, par DONATIEN LEVESQUE. Paris, libr. cynégétique Pairault, 1886, in-8 carré de 180 p. — Prix : 10 fr.

M. Donatien Levesque a entrepris de décrire les conditions pratiques, les agréments, les élégances du menage à quatre; il s'est aidé pour cela du concours d'hommes du monde ou d'artistes, habiles dessinateurs, et il nous donne un charmant volume dont les illustrations sont signées : *comte du Passage, comte de Clermont-Gallerande*, etc. Commençons par les gravures : voici un rendez-vous du *Riding and coaching Club à Marly ;* voici le *Quart de mail* et le *Royal mail* d'autrefois; le *Cheval de renfort, sur la route de Pau à Biarritz,* le *Pont de Betharam sur la route de Pau à Lourdes; de Gan à Buzy sur la route d'Oloron ;* le *Départ du cercle anglais de Pau.* Si nous passons au texte, nous trouvons : *Cercles de menage à quatre;* c'est l'énumération des clubs d'amateurs de *Coaches ; De la forme et du poids d'un Coach. Les attelages dans le parc et sur la grande route;* le *Coach de Pau* : c'est l'histoire d'un coach public monté par quelques amateurs pendant la saison 1884-1885; *Coach* et *Mail Coach :* c'est l'historique de la question, qui se poursuit dans les chapitres intitulés : *Le Temps jadis* et *La Concurrence.* Nous passons au côté technique dans les chapitres qui suivent, et qui exposent la manière de mener à quatre, telle qu'elle est usitée en Angleterre et en France; ici l'auteur fait de nombreux emprunts à une revue anglaise, le *Baily's Magazine;* il donne les indications les plus précises et les plus circonstanciées sur tout ce qui doit être observé par celui qui tient les guides, sans oublier les « sonneries réglementaires de la trompette du *Coach.* »

Enfin le volume se termine par les règlements des différents *Coaching Clubs,* en France et à l'étranger, avec la liste de leurs membres. X.

La Madone de Saint-Luc, *devant l'histoire et devant la science,* par le T. R. P. HILAIRE DE PARIS (de l'Ordre de Saint-François). Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1886, in-12 de XIII-248 p. avec 3 grav. — Prix : 2 fr. 60.

Il n'y a pas d'image plus célèbre et plus justement célèbre que la madone de Sainte-Marie Majeure, à laquelle le T. R. P. Hilaire consacre une monographie de grand intérêt, remplie de documents et qui devient indispensable à toute personne s'occupant d'iconographie. Quelle est donc la valeur historique et esthétique de la précieuse image? « Bellarmin, Suarez, Baronius, les Bollandistes ont respecté ou embrassé eux-mêmes l'ancienne tradition qui vénère dans saint Luc le peintre de Marie et qui honore son œuvre dans le tableau de Sainte-Marie Majeure » (p. 21). — « Sans doute, dit Canisius, l'Église ne propose pas cette tradition comme une chose de foi. On ne saurait, cependant, rejeter une opinion si générale et si bien établie dans la chrétienté sans faire preuve de trop de présomption ou d'une fausse prudence, ou d'une vaine et folle singularité » (p. 113).

L'auteur cite aussi des documents d'où il résulte que l'Église grecque croit à la représentation de la sainte Vierge par saint Luc, et vénérait profondément une image attribuée à l'évangéliste, image qui était considérée comme le palladium de Constantinople et aurait été détruite intentionnellement par les Turcs (pp. 85-187). — « Les images traditionnelles de Marie, celles même où l'on remarque la médiocrité du travail et les injures du temps, offrent néanmoins presque toutes un type plus noble, plus large, plus simple et plus pur que les œuvres modernes, la plupart œuvres de fantaisie » (p. 50). Je m'associe entièrement à cette appréciation du T. R. P. Hilaire, qui s'est inspiré lui-même du jugement hautement autorisé de l'excellent iconographe, dont le *Bulletin de la Société de Saint-Jean* publie en ce moment la dernière œuvre, inspirée par le tombeau de saint François. Les passages de M. de Grimoüard de Saint-Laurent relatifs aux madones traditionnelles sont reproduits *in extenso* aux pages 166 et suivantes de l'ouvrage que nous annonçons en le recommandant.

ADOLPHE D'AVRIL.

Récits d'un soldat. *Les fusiliers marins au siège de Paris. Le sergent Hoff. Un Invalide. La Hacienda de Camaron,* par LOUIS LANDE. Paris, Lecène et Oudin, 1886, gr. in-8 de 237 p., orné de gravures. — Prix : 3 fr.

M. Louis Lande était un ancien élève de l'École normale supérieure ; une biographie détaillée écrite par son ancien condisciple, M. Émile Faguet, actuellement professeur au lycée Condorcet, nous apprend qu'il se distinguait autant par la loyauté de son caractère que par ses mérites littéraires, mais on ne nous dit pas que ce fut un homme de foi ; s'il n'était pas chrétien pratiquant, du moins ne se montrait-il pas hostile à la religion, et c'est avec convenance qu'il parle, à l'occasion, des prêtres et des sœurs de charité. Les quatre nouvelles qui forment les *Récits d'un soldat,* sont animées d'un ardent souffle de patriotisme qui, joint aux qualités du style, leur donne une valeur et un intérêt de premier ordre. La perle du recueil est certainement la première de ces nouvelles. M. Louis Lande quitta l'École normale, dès la déclaration de guerre contre l'Allemagne, pour s'engager dans les fusiliers marins, et il prit part à la défense du fort d'Ivry. Il dépeint à merveille la vie de bord telle que la menaient dans leurs vaisseaux

de pierres et de terre, ces vaillants défenseurs de la capitale. Sa silhouette d'un vieux loup de mer dont il avait fait son ami est tout à fait réussie. En revanche, il ne se gêne pas pour tourner quelque peu en ridicule les mobiles et les gardes nationaux parisiens. Dans sa seconde nouvelle, M. L. Lande conte les exploits légendaires du fameux sergent Hoff; rien de plus émouvant que sa captivité en Allemagne tandis que des bruits calomnieux étaient répandus sur son compte dans Paris. *Un invalide* est l'histoire d'un jeune engagé volontaire dans les chasseurs à pied qui, estropié dès le début de la guerre par un accident de chemin de fer, assiste de son lit d'hôpital aux navrantes péripéties de l'invasion allemande. Enfin la *Hacienda de Camaron* est un épisode héroïque de l'expédition du Mexique. La lecture de ces récits est intéressante pour tous, grands et petits, mais cet ouvrage convient tout spécialement à la jeunesse et aux bibliothèques populaires; il ne peut que stimuler le patriotisme et inspirer les sentiments généreux.

Comte DE BIZEMONT.

Essais de critique, par CHARLES FUSTER. Paris, E. Giraud, 1886, in-12 de 296 p. Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Fuster, un jeune, a beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi. Et pourtant, loin d'être un écho, sa pensée se produit très originale, très personnelle. Les *Essais de critique* de M. Fuster ne rappellent en rien les ouvriers du genre : Gustave Planche, Sainte-Beuve, Pontmartin, Barbey d'Aurevilly, Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière et Paul Bourget. Il est bien lui, dans ses enthousiasmes comme dans ses haines. Quelquefois, le jugement final manque de sanction, — parce que le doute contemporain tenaille aussi, hélas! l'âme spiritualiste, au fond, de l'écrivain. Mais l'impression donnée est toujours sincère, et elle ouvre à l'esprit des échappées charmantes, de curieux horizons. Parmi les chapitres de ces *Essais* qui nous ont paru les meilleurs, nous citerons : *Le Pessimisme, l'Impersonnalité en littérature, A propos de la mort de Victor Hugo, La Poésie décadente, Hommes et pantins, Le Roman naturaliste, Dans mille ans.* La note en est variée, pittoresque, mouvementée — et le style excellent. F. B.

Le Naturalisme, par Mme ÉMILIA PARDO-BAZAN. Paris, E. Giraud, in-12 de 320 p. Prix : 3 fr. 50.

Romancier de grand talent, critique autorisé, écrivain hors ligne, Mme Émilia Pardo-Bazan est, en Espagne, le chef de l'École naturaliste. Elle a récemment exposé ses doctrines dans un ouvrage remarquable qui fait sensation au-delà des monts, et dont M. Albert Savine vient de nous donner une très exacte traduction. Dans ce livre, Mme Pardo-Bazan analyse avec une sûreté de main qui parfois rappelle notre Sainte-Beuve, les œuvres de tous les maîtres de l'École naturaliste française — à commencer par Diderot, Stendhal, Balzac, Flaubert, jusqu'aux frères de Goncourt, Alphonse Daudet et Émile Zola. Puis, elle passe aux réalistes espagnols, et elle pose ses conclusions. Ses conclusions sont que le naturalisme en littérature n'a rien de contraire au dogme catholique. Ce que le catholicisme condamne, ce n'est pas la peinture des faits dans leur vérité; c'est le déterminisme, qui aboutit à mettre sur le même rang le bien et le mal, et finalement à les nier tous les deux. On voit que la doctrine de Mme Émilia Pardo-Bazan sur le naturalisme s'éloigne beaucoup de celle de M. Zola et de ses disciples. Les naturalistes espagnols restent catholiques; les naturalistes français sont généralement libres-penseurs. Nous préférons les naturalistes espagnols : ils sont aussi vrais, aussi documentaires, aussi humains dans leurs productions que peuvent

l'être les naturalistes français. Seulement, ils ne décrivent des choses naturelles que ce que permet la décence. Ce qui revient à dire que, s'il est bon d'être dans la réalité autant que possible, ce n'est point une raison pour se montrer systématiquement obscène. C'est là ce que pense Mme Émilia Pardo-Bazan, et elle a grandement raison. F. B.

Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la Révolution, par M. l'abbé VICTOR MOUROT. Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de 135 p. — Prix : 1 fr. 20 (se vend au profit de plusieurs bonnes œuvres).

Indigné des calomnies et des outrages à la vérité qui se produisent chaque jour à propos de Jeanne d'Arc, l'auteur a voulu montrer : 1° que Jeanne n'a point été condamnée par l'Église, mais réhabilitée par l'Église; 2° que les écrivains révolutionnaires ont souillé sa mémoire et amoindri son rôle en exposant les faits à leur manière; 3° que c'est à l'Église et non point à la Révolution qu'il appartient de glorifier « la sainte patronne de la France, digne non seulement de l'amour national, mais de la commémoration de tous les peuples et de toute la terre. » — La tentative n'a rien que de très louable : on ne saurait assez combattre les mensonges inspirés par l'esprit de secte ; il est seulement regrettable que l'auteur ait pris trop souvent le ton du pamphlet et se soit laissé entraîner à de nombreuses allusions à des faits contemporains absolument étrangers à son sujet.

G. DE B.

Un Député aux États généraux de 1614, esquisse historique, par PIERRE DE SAINT-V***. Paris, imp. de la Société de typographie, 1886, in-12 de 22 p.

C'est « la lutte d'un modeste officier au bailliage d'Auvergne, homme d'un courage et d'une intelligence supérieurs, forçant par sa logique et son énergie les privilégiés à adoucir, à leurs propres dépens, les charges qui pesaient sur le peuple, » que M. Pierre de Saint-Victor a voulu retracer dans cet opuscule. Il s'agit du rôle joué aux États généraux de 1614 par Jean Savaron, seigneur de Villars, lieutenant général et député de la sénéchaussée d'Auvergne : épisode plein d'enseignements et de leçons pour le temps présent, et qui montre comment, si de tels hommes avaient été écoutés, « on aurait pu opérer lentement, sagement et progressivement la réforme des abus de notre ancienne société française. » G. DE B.

VARIÉTÉS

La collection Wilkinson. — *Catalogue of sir Gardner Wilkinson's collection of Egyptian, Greek, Etruscan, and Roman antiquities,* given by him to Harrow School. Vol. I. Egyptian antiquities. Manuscrit in-4 de 200 p. avec plus de 600 fig.

La publication des intéressants rapports sur les manuscrits historiques des bibliothèques et archives particulières du Royaume-Uni a prouvé qu'en dehors des grandes collections du *British Museum* et du *State-paper office,* il existe de l'autre côté du détroit des quantités énormes de documents précieux qui n'ont jamais été explorés et étudiés jusqu'ici d'une manière complète, et qui sont pourtant d'un accès relativement facile, grâce d'abord à la courtoisie des propriétaires de

ces documents, et en second lieu aux excellents catalogues qui en ont été faits, et qui se continuent au moment où j'écris.

Il en est de même des galeries d'objets d'art, de monuments d'antiquité : bronzes, marbres, camées, etc., etc. Combien de collections particulières restent ignorées, qui jetteraient le plus grand jour sur l'histoire de la société ancienne, s'il en existait des notices exactes, des descriptions rédigées avec quelque soin! Je me propose dans cet article de faire connaître au public savant un musée de ce genre; c'est celui du collège de Harrow, et je ne crains pas d'affirmer que peu de galeries privées offrent un choix aussi intéressant d'objets d'archéologie.

Les personnes qui s'occupent d'antiquité en France n'ont pas oublié le nom de sir Gardner Wilkinson et ses intéressants ouvrages (*Manners and customs of the ancient Egyptians* (6 vol. in-8). — *Modern Egypt and Thebes* (2 vol. in-8). — *The Egyptians in the time of the Pharaohs* (in-8). Élève de Harrow, et attaché avec un véritable enthousiame à son *alma mater*, sir Gardner légua en mourant (1875) au collège une précieuse collection d'antiquités, un exemplaire superbe des *monuments dell' Egitto e della Nubia* de Rosellini et des *Denkmäler* de Lepsius avec l'autographe de Lepsius lui-même, et diverses brochures *illustrées de dessins à l'aquarelle.* Car, et ceci est un point à noter, sir Gardner joignait à l'érudition de l'égyptologue le talent de l'artiste, et dans le cours de ses nombreux voyages, après avoir décrit tel ou tel monument, telle ou telle localité, il complétait immédiatement sa notice par un croquis.

Non content d'enrichir le collège de Harrow d'une galerie d'antiquités, sir Gardner ne crut pas nous avoir donné des preuves suffisantes de son dévouement, s'il ne complétait pas son magnifique cadeau par un catalogue, et c'est ce catalogue dont je me propose de donner l'analyse dans l'article qui va suivre. Il forme deux volumes in-quarto de l'écriture du donateur et accompagnés à chaque page d'aquarelles représentant les principaux objets mentionnés dans le texte. J'examinerai chaque volume séparément.

I. — *Antiquités égyptiennes.* — Après une introduction où sir Gardner Wilkinson nous donne des détails sur l'origine de son musée, le but qu'il a voulu atteindre en le léguant à son ancien collège, l'avantage inappréciable pour les jeunes élèves de se familiariser de bonne heure avec les monuments qui pourront leur faire mieux connaître les anciennes civilisations, etc., etc., le catalogue commence. La première partie est consacrée à décrire les poteries (emblèmes, ustensiles, représentations mythologiques, Panthéon égyptien, etc.), plus un certain nombre de spécimens en pierre, en métal, en cornaline et en bois; cette partie du musée peut se décomposer de la manière suivante : 1° *figures de divinités :* 84; — 2° *figures symboliques et animaux sacrés :*

58, plus 102 *scarabées* avec légendes hiéroglyphiques;—3° *Coupes, bouteilles, vases, amphores :* 39; — 4° *briques, estampillages, sceaux :* 20; — 5° *ornements divers :* 125. — Dans la seconde partie, nous rangerons les articles en verre : 1° *figures de divinités et emblèmes mythologiques :* 17; — 2° *colliers, vases, ornements de différentes natures :* 95. Cette catégorie comprend également plusieurs objets trouvés en Égypte, mais qui ne sont pas des produits égyptiens : cinq pierres gravées, trois petites bouteilles chinoises. — Troisième partie : objets en ivoire et en os. Le nombre ne s'élève qu'à huit. — Quatrième partie : objets en bois : *fragments de corniches, flèches, tablettes, figures*, etc.: 38.—Cinquième partie : objets en pierre : 1° *mythologie, symbolisme, cérémonies funèbres*, etc. : 13; — 2° *inscriptions, vases, ornements, fragments de sculpture et d'architecture*, etc. : 72. — Sixième partie : papyrus, étoffes, momies, produits botaniques, etc. : 1° *toile, étoffes diverses :* 12; — 2° *momies et fragments de momies :* 7; — 3° *papyrus :* 18; — 4° *objets divers, fruits, céréales*, etc. : 43. — Septième partie : bronze, fer et autres métaux : 1° *mythologie, symbolisme, figures d'hommes et d'animaux :* 24; — 2° *ustensiles, objets divers :* 39. — Le catalogue se termine par l'énumération de quatorze articles de provenance arabe, assyrienne et hindoue.

Dans la plupart des cas, chaque figure est accompagnée simplement d'une courte indication qui en fait connaître le caractère, le style et les dimensions; quelquefois, au contraire, sir Gardner Wilkinson, à propos des objets qu'il nous présente, se livre à de véritables dissertations, pleines d'intérêt et résumant les études les plus sérieuses et les plus approfondies. Voici l'exacte liste de ces essais ou études : 1° *Sur la prononciation du grec;* — 2° *Sur les Triades mythologiques;*—3° *Le caractère Sau et sa signification;* — 4° *Les singes et le culte des animaux chez les Égyptiens;* — 5° *Les premiers rois d'Égypte;*—6° *L'architecture égyptienne;* — 7° *Usage du cuivre;* — 8° *La porcelaine;* — 9° *Le verre;* — 10° *L'or;* — 11° *L'ivoire;* — 12° *Amusements des Égyptiens;* — 13° *Chariots;* — 14° *Usage du bois;*—15° *Armes offensives en pierre et en métal;* — 16° *Le fer, le bronze et l'étain;* — 17° *Vases grecs;* — 18° *Le crocodile;* — 19° *Le papyrus;* — 20° *La langue égyptienne et la langue copte;* — 21° *Fleurs et guirlandes;* — 22° *Parfums;* — 23° *Briques;* — 24° *Couleurs;*—25° *L'alphabet.*

La variété ne manque pas, on le voit, dans ce catalogue, et le lecteur se rappellera que, s'adressant surtout à de jeunes élèves entre les âges de quatorze et de dix-huit ans, sir Gardner Wilkinson a dû éviter les développements qui seraient trop abstraits et qui sentiraient trop l'érudition. Il renvoie souvent à ses ouvrages, et l'étudiant désireux de poursuivre ses recherches et de devenir un égyptologue n'a rien de mieux à faire que de se laisser guider en toute confiance par le savant auteur. Voici du reste un exemple des dissertations dont je viens de parler.

Jeu de dames et autres amusements égyptiens. « Les jeux les plus ordinaire, à l'intérieur des maisons étaient les dames, la *mora* et le jeu de pair et impair, — le *par et impar* des Romains; pour cette dernière forme d'amusement on se servait d'os, de fèves, d'amandes ou de coquilles (HORACE II, *Sat.* 3, 247). La *mora*, ainsi qu'on l'appelle en Italie, se jouait par deux personnes, chacune desquelles avançait rapidement les doigts d'une main, tandis que que son adversaire tâchait de deviner la somme des doigts élevés. Ce jeu, ainsi que celui des dames, existait en Égypte il y a deux mille ans sous les rois de la douzième dynastie, et on en voit la représentation sur les monuments de cette époque; on disait en latin des joueurs *micare digitis* (CICÉRON, *de div. II*). Divers autres jeux étaient en usage soit à l'intérieur, soit en plein air, et un des plus favoris parmi les premiers était le jeu de balle qui se jouait d'un grand nombre de manières, et en général par des personnes du sexe. Quelquefois une *joueuse*, pour ne pas avoir attrapé la balle, était obligée comme punition de laisser une de ses compagnes lui monter sur le dos, et restait dans cette position jusqu'à ce que son *écuyère* vînt à son tour à manquer la balle que lui lançait une autre femme également transformée en cavalier. Dans un jeu semblable en usage parmi les Grecs, les personnes astreintes par leur maladresse à porter les autres s'appelaient ὄνοι (ânes), et étaient obligées d'obéir aux ordres du vainqueur (J. POLLUX, *Onomast.*, IX, 7). Les joueurs lançaient quelquefois dans l'air trois balles et même davantage, les attrapant l'une après l'autre, les mains souvent croisées sur la poitrine. Elles jetaient aussi la balle à une grande hauteur comme l'ὀυρανία des Grecs. Le jeu décrit par Homère, et joué par Halius et Laodamus en présence d'Alcinoüs, était connu des Égyptiens. Dans cet exercice, l'un des joueurs lançait la balle en l'air de toute sa force, et l'autre, souvent, essayait de la rattraper sans que ses pieds touchassent la terre. L'escamotage au moyen des gobelets se pratiquait également à cette époque reculée de la douzième dynastie; l'exercice du bâton, la lutte, l'art de soulever, sans beaucoup d'efforts, des poids considérables; bref, des jeux athlétiques de divers genres étaient familiers au peuple égyptien. Ils partageaient le goût des Grecs pour les amusements et les divertissements quels qu'ils fussent, et ces derniers regardaient les inventions tendant à perfectionner les exercices gymnastiques et les jeux d'adresse ou de hasard comme de beaucoup plus d'importance que les métiers les plus utiles (*Athénée*, I, 34). De grands honneurs furent accordés à maint habile athlète ou joueur : on lui élevait souvent des statues, et les Athéniens donnèrent le droit de bourgeoisie à un certain Aristonius qui faisait la partie de balle avec Alexandre le Grand ; ils lui dressèrent même une statue (*ib.*).

« Les acrobates et les baladins étaient pour la plupart des femmes en

Égypte comme en Grèce, et un de leurs tours d'adresse favoris consistait à tourner sur elles-mêmes comme une roue ; en Grèce, cet exercice se faisait souvent au-dessus d'une rangée d'épées fixées perpendiculairement dans la terre. Le *Banquet* de Xénophon cite une jeune fille sautant au travers d'un cerceau (selon certains traducteurs) ou un cercle autour duquel étaient placées des épées à l'intérieur, puis, se courbant en arrière de manière à toucher ses talons avec sa tête, puis tournoyant trois ou quatre fois sur elle-même avec une grande rapidité comme pour imiter les révolutions d'une roue. Les peintures égyptiennes de l'époque primitive reproduisent ces exercices (voir *Egypt under the Pharaohs,* p. 15, et *Athénée,* IV, 5, 3). Les contrées de l'Orient ont toujours été fameuses par leurs jongleurs, surtout l'Hindoustan (ÉLIEN, V, 11, 8, 7) même du temps d'Alexandre. On voyait très souvent des femmes danser aux banquets égyptiens en s'accompagnant sur la flûte, de même qu'en Grèce (*Athénée,* XIII, 86). Et Horace lui-même nous montre Clio jouant sur l'*acri-tibia* (*Odes,* XII, 2 ; comp. *I. Ep.,* XIV, 22). La double flûte, dans ce pays, était réservée aux femmes, comme plus convenable ; les Égyptiennes s'en servaient de préférence, et la double *zumara* des temps modernes en dérive évidemment.

« Une coutume particulière aux Égyptiens était d'avoir des nains et des personnes difformes au service des grands ; il en est question sur les monuments de la douzième dynastie seule ; et, excepté à Rome, les nains ne furent en vogue nulle part jusqu'au moyen âge. »

Je viens, dans le morceau précédent, de donner un spécimen des commentaires de sir Gardner Wilkinson sur les charmants croquis à l'encre ou à l'aquarelle dont il a enrichi son catalogue. La plupart du temps, comme je l'ai déjà dit, il se borne à de simples indications sommaires. J'en citerai un exemple.

Parlant d'une pierre portant l'image de deux chameaux, il ajoute : « Singulière représentation du chameau, animal qu'on ne trouve sur aucun autre monument égyptien : le spécimen vient de Taphis en Nubie. Longueur : un peu plus d'un pouce 3/4 ; largeur : environ 3/4 de pouce. A la partie supérieure est un trou par lequel la plaque était suspendue, ainsi que la plupart des amulettes, etc. Il a toujours semblé singulier que le chameau ne fût pas représenté sur les monuments de l'art égyptien, surtout lorsque l'on considère que les autres animaux du pays sont si fréquemment et si correctement reproduits, offrant sous ce rapport un contraste remarquable avec la manière arbitraire dont les Égyptiens dessinent la figure humaine. Quelques critiques ont supposé que le chameau était inconnu aux habitants de l'Égypte primitive ; en réponse à cette hypothèse, on peut remarquer que dans le livre de la *Genèse* (XII, 16) Pharaon « donne des chameaux

à Abram. » Comme, d'un autre côté, les Égyptiens s'abstenaient de représenter des chameaux sur leurs sculptures, même au temps des Ptolémées et des Romains, on a droit d'attribuer ce fait à une cause bien définie, d'autant plus que le chameau était un animal du pays. Un préjugé pouvait exister contre un quadrupède si particulièrement aimé par les Arabes, race que les Égyptiens haïssaient; même les sculptures ayant trait aux Arabes (les Égyptiens les désignaient sous le nom de *Shasu)* écartent scrupuleusement la représentation du chameau. On ne peut pas dire non plus que la dimension ou la forme de cet animal le rend impropre à être gravé sur un monument; cette objection, en effet, s'appliquait avec la même force à la giraffe que l'on voit souvent introduite dans de grands sujets, comme à Hermonthis, et comme faisant partie de textes hiéroglyphiques.

L'espace me manque pour continuer cet examen du catalogue de sir Gardner Wilkinson, mais ce que j'ai dit suffira, je crois, à donner au lecteur une idée de l'importance de la collection d'antiquités égyptiennes dont il a enrichi la bibliothèque du collège de Harrow. Dans un prochain article je parlerai de la portion du musée où sont réunis les échantillons de l'archéologie étrusque, grecque et romaine.

GUSTAVE MASSON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul SOLEILLET, né à Nîmes le 29 avril 1842, vient de mourir à Aden. M. Soleillet fut un digne émule des Stanley et des de Brazza, sur la terre africaine. A peine âgé de vingt-cinq ans, il résolut d'explorer l'Afrique intérieure, cette contrée qui, alors, était encore pour les Européens « le continent mystérieux. » Le hardi voyageur a contribué puissamment à faire connaître les régions d'accès difficile qu'il a parcourues, telles que certaines oasis du Sahara, où peu d'étrangers avant lui avaient pénétré; les rives du Niger, l'Abyssinie, le Choa, etc. M. Paul Soleillet a publié, outre divers mémoires et brochures : *Explorations du Sahara central* (1874) ; — *L'Avenir de la France en Afrique* (1876) ; — *L'Afrique occidentale* (1877) ; — *Rapport sur le voyage de Saint-Louis à l'Adrar* (1879) ; — *Les Explorations de Paul Soleillet racontées par lui-même* (1881) ; — *Voyages en Éthiopie* (1885) ; — *Une Exploration en Éthiopie* (1886).

— On annonce la mort de M. Maurice GIRARD, ancien professeur au collège Rollin, né à Givet (Ardennes), en 1822. M. Maurice Girard, qui a pendant longtemps collaboré à la revue scientifique *La Nature,* est l'auteur de : *F. Péron, naturaliste, voyageur aux terres australes. Sa vie, appréciation de ses travaux* (1857, in-8) ; — *Les Auxiliaires du ver à soie* (1864, in-8) ; — *Les Métamorphoses des insectes* (1865, in-12, 4e édition, 1874, in-12) ; — *Nouvelles notices entomologiques* (1886, in-8) ; — *Le Phylloxéra de la vigne, son organisation, ses mœurs. Choix des procédés de destruction* (1874, in-32) ; — *Traité élémentaire d'entomologie, comprenant l'histoire des espèces utiles et de leurs produits, etc.* (2 vol. in-8, 1874-1876) ; — *Les Abeilles. Organes et fonctions. Éducation et produits* (1878, in-12) ; — *Histoire naturelle. Zoologie* (1882).

— M. Louis-Adolphe FABRE, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, né à

Assieu (Isère), en 1819, est mort à Orliénas (Rhône), le 7 août. Outre les articles qu'il a publiés dans la *Revue du Lyonnais*, M. Fabre a donné : *Études historiques sur les clercs de la Bazoche* (1856, in-8, 2e édition, 1875, in-8) ; — *Recherches historiques sur le pèlerinage des rois de France à Notre-Dame d'Embrun* (1860, in-8) ; — *Trésor de la Sainte-Chapelle des ducs de Savoie, au château de Chambéry, d'après des inventaires inédits des XVe et XVIe siècles* (1868, in-8, 2e édition, 1875, in-8) ; — *Notice historique sur Alfred de Terrebasse, sa vie et ses écrits* (1873, in-8).

— Le 8 août est mort à Gatchino, à l'âge de 70 ans, Nicolas VARADINE, conseiller privé et membre du conseil du ministère de l'intérieur. Il avait terminé ses études à l'Université de Dorpat, qui lui conféra les diplômes de licencié et de docteur en droit. Il se fit connaître en Allemagne par ses écrits, et l'Université de Iéna le nomma docteur en philosophie. On a de lui, outre plusieurs ouvrages concernant le Code civil, un *Recueil des ordonnances relatives à la Presse* (1878) et une *Histoire complète du ministère de l'intérieur*, en 8 volumes, dont le premier parut en 1858 et le dernier en 1863. Il rédigea aussi pendant quelque temps (1858-1861) le *Journal du ministère de l'Intérieur* et, en 1862, la *Poste du Nord*. Après avoir achevé ses études, il enseigna le russe dans les écoles des provinces baltiques, et aida beaucoup l'œuvre de russification des Lettes et des Esthons ; mais il fut ensuite obligé de quitter son poste, et passa au ministère de l'intérieur. Plus d'une fois il avait eu par intérim la direction de la presse et de la censure.

— On annonce encore la mort : de M. René BLÉMONT, mort à Orléans, à l'âge de 67 ans, auteur d'un roman : *Le Petit-fils d'Obermann*, et d'une *Histoire de la ville d'Orléans* (1880) ; — de M. le docteur René BRIAU, bibliothécaire de l'Académie de médecine ; — de M l'abbé Aquilas CHAUDÉ, né à Brouy (Seine-et-Oise), en 1823, auteur de divers ouvrages parmi lesquels il faut citer : *De Lourdes au cirque de Gavardie* (1876, in-12) ; *Histoire de Fontenay-le-Fleury* (1876, in-12) ; *Histoire de Chaulx-les-Chartreux* (1881, in-18) ; *La Théologie des plantes ou histoire intime du monde végétal* (1882, in-12) ; — de M. Jacques-Louis-Jules DAVID-CHASSAIGNOLLE, artiste peintre, né à Paris le 6 mai 1828, mort à Ornoy-la-Rivière (Seine-et-Oise), le 2 septembre, qui a publié sur son grand-père un ouvrage intitulé : *Le Peintre Louis David* (*1748-1825*). *Souvenirs et documents inédits* (1880, in-4) ; — de M. Louis-Charles-Élie-Amanieu duc DECAZES, ancien ministre, né à Paris le 9 mai 1819, mort le 16 septembre, auteur de : *La Liberté et les conservateurs* (1868, in-8) ; — de M. Henri DUCHESNE, ancien rédacteur en chef du journal *La Sarthe* ; — de M. Louis GROS, mort le 17 août, à Neuville-les-Dames (Ain), à l'âge de 72 ans, auteur de : *De l'Étude des coutumes* (1843, in-8) ; *Succession et réserve des enfants naturels* (1844, in-8) ; — de M. le baron de JOUVENEL, ancien député, qui a publié sous un pseudonyme un livre intitulé : *Les petites filles d'Ève*, et divers articles de revues ; de M. Louis MOHR, à qui l'on doit plusieurs études bibliographiques et historiques ; — de M. Jean RODAS, auteur d'un roman intitulé : *Jacques Misère*.

— A l'étranger on signale la mort : du professeur Francesco BERLAN, né à Venise le 2 juillet 1821, connu par ses travaux sur la typographie, dont le principal a pour titre : *La invenzione della stampa a tipo mobile fuso rivendicata all' Italia* (1882), mort le 29 juillet, à Turin ; — de M. Luigi BISI, président de l'Académie des Beaux-Arts de Milan ; — de M. BUTLEROF, professeur de chimie à l'Université de Saint-Pétersbourg, connu par divers travaux ; — de M. Pierre DESGUIN, professeur honoraire à l'École industrielle de Bruxelles, directeur d'une publication intitulée : *Le mouvement industriel belge*, mort à quarante-trois ans ; — de M. Alexandre KROPOTKINE, frère du

trop célèbre prince de ce nom, qui a traduit en russe les *Principes de Biologie* d'Herbert Spencer et la *Philosophie de la géologie* de Page; — de Cyrille LOUTCHICKI, professeur à l'Académie ecclésiastique (gréco-russe) de Pétersbourg, où il a enseigné la littérature générale pendant plus de trente ans, collaborateur de la *Lecture chrétienne*, revue académique, mort le 7 août; — de M. Charles C. PERKINS, le critique d'art, auquel on doit entre autres ouvrages *Tuscan Sculptors* (1864), *Italian Sculptors* (1867), mort le 25 août à Windsor; — de M. Roger SHERMAN, l'éditeur de l'*Encyclopædia Britannica*, mort à Philadelphie, à l'âge de 53 ans; — de M. VON SCHŒNHUEB, mort à Ratisbonne, historien militaire connu en Allemagne; — du libraire américain Frédérick STEIN, mort à Groton (Connecticut) le 17 août; — du docteur James-G. WAKLEY, rédacteur en chef depuis près d'un quart de siècle du journal médical *Lancet*, mort à sa résidence de Heaklands-Park, à Longeross; — de M. Élie-François WARTMANN, âgé de 69 ans, ancien professeur de physique théorique et expérimentale à l'Université de Genève; — de M. VON ZEZSCHWITZ, professeur à la faculté luthérienne de théologie d'Erlanger.

CONGRÈS. — La Fédération historique et archéologique de Belgique fondée l'an dernier à Anvers s'est réunie en congrès à Namur les 17 et 18 août. Les travaux de l'assemblée ont porté sur la discussion de signes conventionnels à employer pour la confection d'une carte historique et protohistorique de Belgique. M. Kurth, professeur à l'Université de Liège, a communiqué le plan à suivre dans la composition de glossaires toponymiques des communes. La section des études préhistoriques a informé les membres du congrès des résultats d'importantes découvertes toutes récentes.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 3 septembre, M. de Boislisle a lu un mémoire sur les grands jours de Languedoc, tenus en 1666 et 1667; ce qui résulte de ce travail très soigné, c'est que la commission instituée par Louis XIV pour réformer les abus de pouvoirs des seigneurs locaux montra une indépendance et une sévérité bien méritoires et dignes de tout éloge. — Le 10 septembre, M. Désiré Charnay a communiqué une note sur un essai de restauration de la pyramide et du temple de Kab-ul, à Isamal (Yucatan). Puis M. Casati a lu la première partie d'un travail sur la *gens* romaine et ses origines étrusques. — Le 17 septembre, M. Paul Meyer a fait une communication sur l'*Image du monde* de Gautier de Metz. M. Cagnat a lu un mémoire sur l'occupation militaire de l'Afrique sous l'Empire romain. — Dans la séance du 24 septembre, M. Ch. Robert a présenté des observations sur certaines monnaies gauloises dont la légende porte des noms romains et gaulois.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 septembre, M. Lévêque a lu un mémoire sur l'interprétation, par l'imagination musicale, de la musique purement instrumentale. — Dans la séance du 11 septembre, M. Chéruel a fait une communication sur la valeur historique des Mémoires de Louis XIV. M. Barthélemy Saint-Hilaire a continué la lecture de son mémoire sur l'état actuel de l'Inde. M. Hément a terminé la séance en lisant la suite de son étude sur l'unité de la France par son sol. — Le 19 septembre, M. Chéruel a achevé la lecture de son étude sur la valeur historique des Mémoires de Louis XIV. M. Picot a communiqué ensuite à l'Académie, au nom de Morizot-Thibault, un mémoire intitulé : *Formation des pouvoirs législatifs dans la constitution des États-Unis.* — Cette lecture a été continuée dans la séance du 25 septembre, et M. Barthélemy Saint-Hilaire a encore entretenu l'Académie de l'état actuel de l'Inde anglaise.

Le Discours de M. J. Zeller aux fêtes de l'Université d'Heidelberg. — L'Institut de France avait chargé son président, M. J. Zeller, de lire aux fêtes de l'université d'Heidelberg une adresse approuvée par le bureau des cinq académies. Mais M. Zeller ayant reçu la mission de parler au nom de toutes les universités étrangères à l'Allemagne a composé un nouveau discours dans lequel il s'est efforcé de rappeler brièvement les services rendus, à différentes époques, aux progrès de l'esprit humain, par les corps savants des nations représentées aux fêtes d'Heidelberg. Nous détachons de ce discours le passage relatif à l'université de Paris et à l'Institut de France. « Je ne vous parlerai pas longtemps, Messieurs, de notre France; comment ne pas rappeler, cependant, que notre antique université de Paris a donné ses statuts aux premières des anciennes universités de l'Europe créées sur son modèle? C'est cette université, renouvelée et reconstituée, aujourd'hui même, par l'union intime de toutes ses facultés, pour lui donner plus de force et plus de vie, que vous avez invitée et qui a répondu par un premier acte de sa vie nouvelle à votre appel. Comment ne pas rappeler aussi que nos académies, fondées les unes après les autres au XVIIe et au XVIIIe siècle, ont été reconstituées et étroitement unies dans ce siècle pour former l'Institut de France, qui présente peut-être l'unique exemple d'une intime communauté qui ne coûte rien à l'indépendance des sciences, des lettres et des arts, et qui trouve sa plus brillante et sa plus nationale expression dans notre Académie française? » Il est évident que, pour plusieurs raisons, M. Zeller devait donner à son discours une grande concision. Mais est-ce qu'il n'y avait pas, parmi les gloires de la littérature française, vingt noms à citer dans ces quelques lignes, vingt noms qui auraient caractérisé les diverses phases de l'histoire de notre antique université de Paris, et qui étaient bien dignes de figurer à côté de ceux de MM. Bunsen, Helmholz et Kirchhoff, cités ailleurs? On nous pardonnera d'avoir exprimé ce regret; nous n'insisterons pas davantage.

L'Alsace a Sempach. — Sous ce titre même, M. P. Ristelhuber a publié, à l'occasion du cinquième centenaire de la bataille de ce nom, une *Étude historique* (Paris, E. Leroux, gr. in-8 de 48 p. et 2 pl. d'armoiries), qui est plutôt un recueil d'extraits de chroniques diverses qu'un travail original proprement dit. On possède peu de renseignements précis sur le conflit qui divisait, en 1386, Léopold d'Autriche et les Suisses ; il était donc intéressant de grouper les notions fournies par les annalistes sur la victoire remportée par les Suisses, défenseurs de leurs privilèges et de leurs libertés. M. Ristelhuber, qui connaît bien les anciennes chroniques d'Alsace, les a dépouillées consciencieusement, empruntant à chacune d'elles les passages relatifs à la bataille de Sempach. Nous trouvons dans sa brochure des extraits de la *Chronique de Jacques Twinger de Kœnigshofen,* un Strasbourgeois, et de ses diverses continuations, d'autres extraits de la *Chronique de Guebwiller,* des *Annales d'Alsace,* des *Annales de Pairis,* de la *Petite Chronique de Colmar,* de la *Chronique de Jean Viler,* et enfin de la *Chronique de S. Munster.* Cette méthode qui, appliquée dans une certaine mesure, ne peut donner que d'excellents résultats, a le désavantage, à notre avis, de faire passer l'historien pour un compilateur. Comme les renseignements fournis par ces divers extraits ne concordent pas absolument, M. Ristelhuber eût rendu service à ses lecteurs en indiquant les chroniques qui, par leur caractère propre et la situation de leurs rédacteurs, ont droit à notre confiance. La brochure se termine par une liste d'Alsaciens tués à Sempach; cette liste, communiquée à l'auteur par M. Th. de Liebeneau, archiviste d'État à Lucerne, comprend une quarantaine de noms, dont dix-neuf font l'objet de notices spéciales.

Jean Bourré. — Jean Bourré, qui appartenait à une bonne famille de bourgeoisie de Château-Gonthier, fut un des serviteurs les plus dévoués, un des plus intimes conseillers de Louis XI. Attaché dès 1442 à la personne du dauphin, il demeura constamment près du Roi, à titre de secrétaire, puis de maître des comptes et de trésorier de France ; il fut aussi le gouverneur du jeune dauphin qui devait être Charles VIII, et resta l'un des conseillers du nouveau Roi. On comprend l'intérêt qui s'attache aux papiers d'un tel personnage : conservés à la Bibliothèque nationale, ces documents, en minute pour la plupart, d'une lecture fort difficile, n'avaient jamais été l'objet d'une étude attentive et complète. C'est le travail auquel s'est livré notre collaborateur M. J. Vaesen, l'éditeur des *Lettres de Louis XI,* dans un opuscule extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes : Notice biographique sur Jean Bourré, suivi du catalogue chronologique du fond manuscrit de la Bibliothèque nationale auquel il a donné son nom* (Paris, Alph. Picard, 1885, gr. in-8 de 218 p.), où il retrace la biographie de Jean Bourré, et nous donne l'analyse de 1566 documents soigneusement classés par ordre de dates : c'est un important service rendu à l'histoire.

Le chateau de Fontainebleau au XVIIe siècle. — MM. Eugène Müntz et Emile Molinier viennent de publier sous ce titre une monographie extraite du tome XII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.* Voici la part prise par chacun des deux érudits à cet intéressant travail : M. Müntz, qui connaît parfaitement les archives et les bibliothèques de l'Italie, a fourni à l'œuvre commune une description du château de Fontainebleau, d'après le *Diarium* inédit du commandeur Cassiano del Pozzo, lequel, en 1623, accompagna dans son voyage en France le cardinal François Barberini, neveu du pape régnant, Urbain VIII, diarium dont le manuscrit autographe se trouve à la bibliothèque de Naples, et dont une copie est conservée à la Barberine. Les détails donnés par le commandeur del Pozzo sur les objets d'art qui brillaient à Fontainebleau (tableaux de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Ruggiero Ruggieri, etc.), sur l'ameublement du palais, sont d'autant plus précieux, que le compagnon de voyage du cardinal Barberini était un savant archéologue. M. Müntz a fait précéder les extraits du *Diarium* de l'ami de Peiresc, d'un récit d'une visite au palais de Fontainebleau, en 1608, sous la conduite de Henri IV, à qui ce palais dut tant d'embellissements, récit fourni par l'ambassadeur florentin, Camille Guidi, dans une lettre du 10 janvier 1608, conservée aux archives d'État de Florence. M. Émile Molinier s'est chargé de la publication des documents français : il a donné au recueil les *Comptes des bâtiments du palais de Fontainebleau pour les années 1639-1692,* contenus dans quatre volumes qui faisaient autrefois partie de la bibliothèque municipale de Nevers, et que possède, depuis 1868, la bibliothèque du palais de Fontainebleau. Chacun reconnaîtra que M. Molinier a eu bien raison de déclarer que ces comptes renferment « une foule de renseignements curieux » qu'il était « bon de mettre en lumière. »

Les Livres de raison en Allemagne. — On sait avec quelle sympathie et avec quelle autorité M. Charles de Ribbe s'occupe, depuis vingt ans, des livres de raison. L'éminent spécialiste a publié une brochure d'un grand intérêt (*Les Livres de raison en Allemagne et le Tagebuch d'Albrecht Dürer* (Paris, imp. Levé, 1886, gr. in-8). Comme ce titre l'indique, la brochure se divise en deux parties : dans la première, on trouve une excellente notice sur les livres de raison en Allemagne d'après l'ouvrage de M. Richl sur *la Famille* Stuttgard, 1861) et d'après divers autres documents de publication plus récente; dans la seconde partie, on trouve l'analyse de la monographie de

M. Moriz Thausing (*Albert Dürer, sa vie et ses œuvres.* Traduit de l'allemand par Gustave Gruger. Paris, Didot, 1878). M. de Ribbe rapproche de l'*Albert Dürer* de M. Moriz Thausing le *Joseph Vernet* de M. Léon Lagrange, ouvrage rédigé aussi d'après des documents puisés dans un livre de raison. Autour des deux sujets principaux traités dans la brochure, M. de Ribbe a groupé diverses observations sur les *Ouvriers européens* de M. Le Play, sur *Une ville au temps jadis, ou Nîmes en 1392,* par le docteur Albert Puech, sur la *Savoie et les Savoyards au XVI*e *siècle* par l'abbé Morand, sur les *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne* de M. Hanauer, sur les diverses études de M. Albert Babeau.

Souvenirs de la marquise Delacoste. — On vient de publier (Lille, imp. Lefort, 1884, in-18) un délicieux petit volume, divisé en deux parties : dans la première sont reproduits les souvenirs de la marquise Delacoste tels qu'ils ont été trouvés, après sa mort, au château de Sebourg; dans la seconde partie sont réunies des *Notes recueillies sur la vie et sur la mort de la marquise Delacoste, dernière du nom,* par une de ses nièces que nous ne nommerons pas, mais qui est un de nos plus élégants écrivains et dont un admirable connaisseur, Louis Veuillot, a vanté les pages exquises. Puisque nous avons cité Louis Veuillot, disons que l'on remarque dans les *Souvenirs* des lettres de ce grand prosateur adressées à la marquise Delacoste. Le petit volume contient une foule de curieuses particularités agréablement racontées, et on les lira avec non moins de charme que d'édification, car il s'agit là des mémoires d'une sainte qui était aussi une femme de beaucoup d'esprit.

Paris. — La publication d'une bibliographie de l'histoire de Paris pendant la période révolutionnaire vient d'être décidée par le conseil municipal de Paris. C'est M. Tourneux, auteur de diverses bibliographies importantes, qui a accepté de rédiger ce travail en quatre volumes qui, ensemble, ne coûteront pas moins de 40,000 fr., au bas mot.

— M. de Watteville, ancien directeur des bibliothèques au ministère des Beaux-Arts, avait proposé autrefois de faire reproduire par la photographie tous les livres et manuscrits dont on ne possède qu'un ou deux exemplaires. Ce projet avait pour but de parer aux inconvénients pouvant résulter d'incendie, de destruction volontaire ou de détournement. Il faut aussi remarquer que, grâce à ce procédé, les bibliothèques de province possèderaient des copies exactes de documents les intéressant. On revient actuellement à ce projet, qui nous paraît d'une application difficile, à cause des dépenses énormes qu'il occasionnerait.

— *Les négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi (1875-1886),* de notre collaborateur le baron d'Avril, viennent de paraître chez E. Leroux (gr. in-8, 474 p., 6 cartes). Cette publication inaugure dignement la *Bibliothèque de la Société d'histoire diplomatique.* A la suite d'une introduction historique sur les réformes depuis 1774, l'ouvrage est divisé en quatre parties : « les négociations qui ont abouti à la guerre ; — la guerre ; — les négociations qui ont abouti à la paix ; — les satisfactions. »

— *L'Inventaire général des œuvres d'art appartenant à la ville de Paris,* dressé par le service des beaux-arts, est arrivé à son tome quatrième (*Édifices religieux*), qui forme un vol. in-4 de 535 p. (Paris, Chaix.)

— Les *Discours prononcés au Muséum d'histoire naturelle* à l'occasion du *Centenaire de M. Chevreul (31 août 1886)* viennent d'être réunis dans une brochure in-4 publiée par la librairie Gauthier-Villars.

— Le P. Didon est parti pour le Caire et Jérusalem, où il espère recueillir des documents pour un ouvrage qu'il prépare en ce moment.

— Une mission archéologique en Grèce et en Asie-Mineure vient d'être confiée à M. Guillaume, membre de l'Institut.

— M. Roger Marx, critique d'art, a été chargé d'une mission ayant pour objet l'étude de l'organisation des musées et des écoles d'art et d'enseignement en Espagne.

— La *Notice historique sur MM. Burnouf père et fils,* composée jadis par M. Naudet, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient d'être réimprimée par les soins de la famille de MM. Burnouf (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8).

— La librairie Plon a récemment annoncé la mise en vente d'une curieuse biographie : *Bonaventure des Périers, sa vie, ses poésies* (in-18), par M. Ad. Chenevière.

— A l'occasion du 3me anniversaire de la mort d'Étienne Bathory, roi de Pologne (12 décembre 1586), la librairie Leroux publiera un recueil intitulé : *Bathory et Possevino. Documents inédits sur les rapports du Saint-Siège avec les Slaves.* Toutes les pièces de cet important recueil ont été extraites des archives de Rome et de Venise et publiées avec le plus grand soin par le P. Pierling; ces documents ont une haute valeur historique.

— On annonce que Mme Adam vient, pour des raisons de santé, d'abandonner la direction de la *Nouvelle Revue.* C'est M. E. de Cyon, ancien directeur du *Gaulois,* qui lui succède. Mme Adam continuera sa collaboration à la *Nouvelle Revue* et lui donnera des lettres sur la politique extérieure et intérieure.

— On a signalé la récente publication d'un ouvrage de Mme Juliette Lambert (Mme Adam) intitulé *Le général Skobeleff* (Paris, aux bureaux de la *Nouvelle Revue*, in-8). Une traduction russe de cet ouvrage doit paraître prochainement à Saint-Pétersbourg.

— A récemment paru un nouvel ouvrage de M. O. Uzanne sur *La Reliure moderne artistique et fantaisiste* (Ed. Rouveyre, in-8 jésus); cet ouvrage est illustré de nombreuses planches tirées en noir ou en couleur.

— Le Cercle de la librairie a nommé une commission chargée de recueillir tous les renseignements nécessaires pour une nouvelle édition de l'*Annuaire de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie et des industries qui s'y rattachent.*

— On a dernièrement annoncé la publication en octobre d'un nouvel ouvrage de M. Ed. Bajot : *La Maison française, grammaire des styles du XVe au XIXe siècle* (Paris, E. Rouveyre).

— La bibliothèque de l'Arsenal possède la plus importante collection de pièces de théâtre qui existe en France. Cette collection ne compte pas moins de trente mille volumes ou brochures. On s'occupe en ce moment de classer et de cataloguer ces volumes; une seule chose est regrettable : c'est que les ressources dont dispose l'administration ne permettent pas de terminer ce travail.

— Le dernier volume des *Statistiques coloniales,* de M. de la Porte, a paru à l'Imprimerie nationale; toutes les Chambres de commerce et les Sociétés de géographie vont en recevoir un exemplaire.

— Une Société d'histoire et d'archéologie ayant pour but la recherche et la conservation des anciens monuments, des souvenirs historiques et des curiosités artistiques, pittoresques et anecdotiques, vient de se constituer dans le dix-huitième arrondissement, sous le titre de « Le vieux Montmartre. »

— M. Ch. d'Héricault, directeur de la *Revue de la Révolution,* vient de faire paraître un *Almanach de la Révolution,* rédigé avec beaucoup de soin, et qui

mérite d'être signalé à tous ceux qui veulent combattre les mensonges révolutionnaires.

— La librairie de l'Œuvre de Saint-Paul a fait imprimer une traduction française de la Lettre encyclique *(Quod auctoritate apostolica. 22 décembre 1885)* de N. T. S. P. le pape Léon XIII, annonçant un jubilé extraordinaire pour l'année 1886.

ANJOU. — M. Beautemps-Beaupré a fait imprimer chez Lachèse et Dolbeau, à Angers, une brochure in-8 intitulée *Les juges ordinaires d'Anjou et du Maine (1371-1508)*.

ARTOIS. — M. Pagart d'Hermansart vient de faire tirer à part un intéressant article publié par lui dans la *Revue de la Révolution*, sous le titre de *La Révolution dans le nord de la France. Un magistrat municipal à Saint-Omer en 1790.* (Paris, A. Sauton, in-4). Il s'agit du chevalier Pierre-François-Louis de Laurétan, nommé par le roi Louis XVI, le 20 décembre 1787, maire de Saint-Omer, pour trois ans, à compter du 1er janvier 1788, et fusillé à Ypres, en 1794, comme émigré.

BOURGOGNE. — M. l'abbé Pillot a récemment publié une très courte *Notice sur les reliques de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, martyr, patron de l'église cathédrale et du diocèse de Dijon* (Dijon, imp. Damongeot, in-8).

BRETAGNE. — Signalons à nos lecteurs la *Vie inédite de S. Corentin*, écrite au IXe siècle par un anonyme de Quimper, publiée avec prolégomènes, traduction et éclaircissements, par notre collaborateur le R. P. Dom François Plaine, bénédictin. (Quimper, Diverrès et Salaün, in-8.) Cette très érudite publication a été tirée à 100 exemplaires seulement.

— Signalons un extrait de la *Revue historique de l'Ouest* intitulé : *Les premiers seigneurs de Cholet*, par D. Fr. Chamard (Nantes, imp. Forest et Grimaud, in-8).

— Le dernier fascicule paru des *Archives révolutionnaires du Morbihan*, publiées sous la direction de M. Locpéran de Kerriver, porte pour titre spécial *Tribunaux civils et criminels : I, L'assassinat du citoyen Gérard, avec notes et documents complémentaires pour servir à l'éclaircissement du texte*, par MM. Diverrès, Macé, Locpéran de Kerriver (Lorient, imp. Dreuilhet-Lafargue, in-4).

— Après avoir fait paraître dans le *Bulletin de l'Association bretonne* un travail sur la *Marche du patois actuel dans l'ancien pays de la Mée (Haute-Bretagne)*, M. Alcide Leroux vient d'en faire exécuter un tirage à part, chez L. Prud'homme à Saint-Brieuc.

CHAMPAGNE. — M. Durant des Aulnois a publié à Reims, chez le libraire Michaud, un travail intitulé *Les Clefs d'Orthez, épisode de la vie municipale aux XVIIe et XVIIIe siècles* (in-8).

— Est mis en vente le tome III de la *Collection de documents inédits relatifs à la ville de Troyes et à la Champagne méridionale* publiés par la Société académique de l'Aube (Troyes, Lacroix, in-8).

— M. L. Rogeron a récemment fait paraître un volume intitulé : *Provins pendant l'invasion 1870-1871* (Provins, Vernant, in-8). Cet ouvrage, illustré de gravures dessinées par MM. Denis et Morel, d'après les croquis de l'auteur, n'a été tiré qu'à 550 exemplaires souscrits d'avance.

DAUPHINÉ. — M. Ernest Chantre a fait imprimer le mémoire sur *Le Dauphiné préhistorique* qu'il avait composé à l'occasion du dernier congrès tenu à Grenoble sous les auspices de l'Association française pour l'avancement des sciences (imp. Chaix, in-8).

FLANDRE. — M. l'abbé A. Leroy a fait imprimer chez M. Dechristé, à Douai, une *Notice sur Notre-Dame des Waziers, connue vulgairement sous le*

nom de Notre-Dame de Marchette et honorée à Waziers depuis l'an 1400 environ (in-32).

— M. Quarré-Reybourbon a publié, à la librairie Quarré, de Lille, un travail intitulé : *La ville de Gannat et son évangéliaire du X• siècle* (in-8).

FRANCHE-COMTÉ. — M. le comte G. J. de Cosnac, l'auteur des *Souvenirs du règne de Louis XIV*, a fait imprimer chez Dodivers, à Besançon, une brochure intitulée : *Le Mariage de Mademoiselle de Montpensier avec le comte de Lauzun* (in-8).

— On doit à M. L. Dussieux une étude sur *Le Siège de Belfort* (Versailles et Paris, Le Cerf, in-16).

— M. Ferdinand Rollier vient de publier chez Vernier-Arcelin, à Dole, *Le Val d'Amour*, récit dramatique tiré d'une légende jurassienne très connue dans le pays.

GUYENNE. — M. F. Monziès a extrait du *Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne*, une étude publiée sous ce titre : *Quelques pages, inédites peut-être, de l'histoire de Montauban. Une sédition en 1559* (Montauban, imp. Forestié, in-8).

— M. E. Brives-Cazes a publié dans les *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux* de 1885 un important travail dont il a fait exécuter un tirage à part sous ce titre : *Expédition, en Vendée, de deux bataillons de la garde nationale de Bordeaux, mars-août 1793* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-8).

— Signalons un sérieux travail de M. G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne : *Ville libre et barons. Essai sur les limites de la juridiction d'Agen et sur la condition des forains de cette juridiction comparée à celle des tenanciers des seigneuries qui en furent détachées* (Agen, Michel et Médan, in-8).

ILE-DE-FRANCE. — M. l'abbé A.-E. Genty a publié chez V. Palmé une *Histoire de La Norville et de sa seigneurie* (Paris, gr. in-18) ; c'est un travail très consciencieux, accompagné de pièces justificatives puisées aux meilleures sources.

LANGUEDOC. — M. C. Chabaneau a récemment inséré dans la *Revue des langues romanes* une *Paraphrase des psaumes de la Pénitence en vers gascons, publiée pour la première fois d'après un manuscrit du XIV• siècle de la bibliothèque d'Angers ;* il vient d'en faire exécuter un tirage à part (Montpellier, imp. Hamelin, in-8).

— Signalons aussi un extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, dû à M. le comte Edgard de Balincourt, qui a publié, en le faisant précéder d'une notice, *Le Budget de la viguerie d'Aigues-Mortes en 1460, d'après le manuscrit original inédit de Chatelain* (Nîmes, imp. Clavel et Chastanier, in-8).

LORRAINE. — M. Léon Germain poursuit avec ardeur ses travaux sur l'archéologie lorraine. Sa dernière brochure porte pour titre : *L'église de Nubécourt et ses monuments funéraires* (Nancy, G. Crépin-Leblond, in-8). M. L. Germain, après avoir décrit cette église, nous donne le texte annoté des nombreuses inscriptions qu'elle renferme.

— M. J. Chapellier a extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, son *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8).

— M. l'abbé A. Fourot a fait imprimer chez Contant-Laguerre, à Bar-le-Duc, une *Notice sur les familles Aubry d'Osches et Claudot de Robert-Espagne* (in-8).

LYONNAIS. — M. Félix Laurent-Rollandez va prochainement publier *Les*

Chants populaires du Lyonnais et des provinces limitrophes (Beaujolais, Bresse, Dauphiné, Forez, Mâconnais, Vivarais). Cet ouvrage, qui comprendra 2 fort vol. in-8, est en souscription chez Vitte et Perrussel, à Lyon.

— M. F. Cucherat a fait imprimer à Lyon une brochure intitulée : *Les Origines du Beaujolais et l'autel d'Avenas, étude historique, géographique et archéologique, puisée pour la première fois dans le cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon* (imp. Mougin-Rusand, in-8 avec carte).

— Mme la comtesse de Charpin-Feugerolles a récemment rédigé une biographie d'*Éléonore d'Autriche, reine de Pologne* (in-8) imprimée chez Théolier, à Saint-Étienne, et non mise dans le commerce.

MARCHE. — M. Autorde, archiviste de la Creuse, a édité les *Mémoires du président Chorllon* (1635-1685); cet ouvrage, qui a été publié d'après le manuscrit original, forme un curieux chapitre de l'histoire de la Marche (Guéret, Amiault, in-8).

NORMANDIE. — La Société de l'Histoire de Normandie publie dans son dernier *Bulletin* le *Journal de voyage fait à Paris, par les délégués de la ville de Rouen, à l'occasion de l'avènement de Louis XVI* (décembre 1775).

— M. E. Veuclin a fait paraître une brochure intitulée : *Un Épisode de la chouannerie, à Bernay, en l'an VII* (Bernay, imp. Veuclin, in-8).

— M. le vicomte Maurice d'Auxais vient de publier une seconde édition des *Recherches historiques sur le siège du Mont Saint-Michel, par les Anglais, en 1423-1424,* par Messire P. E. M. Labbey de La Roque (Valognes, Luce, in-8 de 64 p.). M. d'Auxais, qui est l'arrière petit-fils de l'auteur de cette relation, a joint à cette seconde édition des notes et documents concernant la maison d'Auxais.

PROVENCE. — Vient de paraître à Nice (imprimerie Victor-Eugène Gautier), *Trois jours dans les Maures, Notre-Dame des Anges, Collobrières, etc.* (in-8 de 20 p.). C'est le tirage à part d'un article inséré dans le *Bulletin du club Alpin,* section des Alpes-Maritimes.

— A signaler une fantaisie du félibre *Louis Roumieux, Li Voco de Guingoi, Cansouneto.* Musique de G. Borel, illustrations de E. Marsol (Mount-Pelie, Empremarie centralo dou Miejour), (in-8).

— Le premier président Rigaud, de la Cour d'Aix, vient de publier à Paris, chez Paul Dupont, un volume de discours et pièces diverses, mélanges de prose et de vers, intitulé : *Choses et autres* (gr. in-8).

— M. Aimé Giron publie à l'imprimerie de la Vedette, à Marseille, un petit vol. in-12, intitulé : *La Provence au Salon de 1886.*

— Viennent de paraître : *Vingt ans dans l'Inde,* par le P. J. Banlez, missionnaire apostolique (Marseille, chez Mlle Brive, in-12); — *La Fête de sainte Marthe à Tarascon, en 1886. Discours* prononcés par M. le chanoine Grimaud, curé de Sorgues (Vaucluse), et M. le chanoine Marbot, (Avignon, imp. Séguin).

— Signalons aussi *Antoine Arène, poète macaronique et jurisconsulte, sa vie et ses œuvres,* par Frédéric Dollieule, ancien magistrat (Marseille, Victor Boy. Tirage à part d'articles parus dans la *Revue de Marseille*).

ROUSSILLON. — M. Aug. Brutails, archiviste des Pyrénées-Orientales, a inséré dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* une *Étude sur l'esclavage en Roussillon du XIIIe au XVIIe siècle,* dont il vient de faire exécuter un tirage à part (Paris, Larose et Forcel, in-8).

— M. G. M. Touret a extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* sa publication sur *Les anciens Missels du diocèse d'Elne* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8).

SAVOIE. — M. Victor Augerd a fait imprimer à Bourg une brochure inti-

tulée: *Une excursion à Chamouny en 1790, suivi des Impressions d'un ascensionniste à la descente du Mont-Blanc (septembre 1838) et d'un Séjour à Retord (février 1842)*, (in-8).

— Signalons une brochure de M. Constant Berlioz : *Excursion au Val de Fier* (Chambéry, imp. Chatelain, in-16).

ALLEMAGNE. — Vient de paraître le premier volume de l'histoire de la librairie allemande (*Geschichte des deutschen Buchhandels*), à laquelle travaille depuis plusieurs années le docteur Friedr. Kapp; ce volume de 900 pages va de la découverte de l'imprimerie jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

— La librairie Herder vient de mettre en vente une monographie de l'Université d'Heidelberg : *Heidelberg und seine Universität* (Fribourg-en-Brisgau, gr. in-8 de VIII-172 p.).

— M. Herm. Gröhler a publié chez Köhler, à Breslau, un Mémoire sur la traduction anglaise de Richard Ros du poème d'Alain Chartier « La belle dame sans mercy » ; ce Mémoire forme une brochure gr. in-8 de 34 p. dont voici le titre exact : *Ueber Richard Ros' mittelenglische Uebersetzung des Gedichtes von Alain Chartier « La belle dame sans mercy »*.

— La quatrième livraison qui termine la première année de la *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance* a paru à Leipzig. On y trouve la suite des travaux de MM. Carl Meyer, Eug. Abel, etc., et un supplément aux recherches intéressant l'humanisme français que M. Ludwig Geiger, directeur de la Revue, a donné aux livraisons précédentes (sur Fausto Andrelini, poète de Louis XII). Nous apprenons que les bureaux de cette Revue, entièrement consacrée à l'Humanisme et à la Renaissance, sont transférés, pour la seconde année, à Berlin (librairie August Hettler). Remarquons en passant que les études de ce genre sont très florissantes chez nos voisins, tandis qu'elles ne comptent chez nous que de très rares représentants.

— A tout récemment paru la sixième et dernière livraison du IIIe volume des œuvres des troubadours, *Die Werke der Troubadours in provenzalischer Sprache*, éditées par le professeur A. Mahn (Berlin, Dümmler, in-8).

— Signalons la seconde édition de la *Bibliotheca familiarum nobilium. Repertorium gedruckter Familien-Geschichten und Familien-Nachrichten. Ein Handbuch für Sammler, genealog. Forscher und Bibliothekare.* Cette publication forme un vol. gr. in-8, en vente à Berlin (Stargardt).

— La correspondance et le journal d'Arnold Ruges, publiciste allemand, dont la vie littéraire et politique a été des plus agitées, est éditée en ce moment par Paul Nerrlich, chez Weidmann à Berlin, sous le titre de *Arnold Ruges Briefwechsel und Tagebuehblätter aus den Jahren 1825-1880*; le premier volume, qui renferme un portrait d'Arnold Ruges et sa correspondance de 1825 à 1847 (in-8 de XXXIX-442 p.), a récemment paru.

— A signaler à nos lecteurs un extrait des *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine*, intitulé *Die Befestigungen Frankreichs* (Berlin, R. Wilhelmi, in-8), par L. Obermair; c'est une liste assez détaillée des principales fortifications françaises.

— M. A Courth a publié chez A. Brigola, de Milan, une brochure intitulée : *Luigi II re di Baviera, ricordi della sua vita e descrizione dei suoi castelli* (in-16).

ANGLETERRE. — A récemment paru chez Kegan Paul, à Londres, un important ouvrage publié par M. Henry W. Gordon, sous le titre suivant : *Events in the life of Charles George Gordon, from its beginning to its end*, (in-8 de XV-463 p.)

— Nous devons signaler ici un extrait du *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, intitulé *Londres au commencement du XVIIIe siècle, d'après des docu-*

ments inédits (Lille, imp. Danel, in-8); ce travail est dû à M. L. Quarré-Reybourbon.

— Mr. B. C. Skottowe publie chez Swan, Sonnenschein and Co., à Londres, un Précis intitulé *A Short History of Parliament.*

— On signale la mise sous presse d'une nouvelle édition de l'important ouvrage du professeur Hearn : *The Government of England, its structure and its development* (Londres, Longmans).

— Mr. Barnett Smith a entrepris de publier une biographie de la reine Victoria; cet ouvrage, formant un volume d'environ 400 p., a dû être mis en vente à la fin de septembre.

— M. Stanley, numismate anglais, se propose de faire une description des monnaies musulmanes qu'on conserve à l'Ermitage et dans d'autres musées de l'Empire; elle doit servir aux *Fasti arabici,* que veut publier l'Université d'Oxford.

Belgique. — Les religieux bénédictins de Saint-Benoît de Maredsous, province de Namur, Belgique, se proposent de donner une édition critique des Œuvres complètes du grand moine-évêque gaulois du vi^e siècle, saint Césaire d'Arles. Ils accueilleront avec empressement les communications qui pourraient les aider à mener à bonne fin cette entreprise.

— Le Cercle archéologique de Mons a publié dans le tome XIX de ses *Annales* une savante monographie du prieuré, puis abbaye de *Notre-Dame des Écoliers de Mons,* par M. G. Decamps. L'auteur rappelle dans une introduction la fondation de cet ordre monastique au commencement du xiiie siècle, au Val des Barbilleurs, au diocèse de Langres, puis son établissement à Paris, en 1229. M. Decamps fait ensuite un court historique des maisons fondées en Belgique, et il étudie en détail l'histoire du prieuré de Mons, fondé en 1250 par Marguerite de Constantinople et érigé en abbaye en 1619.

— Signalons une œuvre posthume du chanoine Clæssens, camérier secret de Sa Sainteté : *L'Inquisition et le régime pénal pour la répression de l'hérésie dans les Pays-Bas du passé.* (Turnhout, typ. Splichal-Roosen, 1886.)

— La Fédération archéologique et historique de Belgique a publié le *Compte rendu des travaux du Congrès tenu à Anvers les 28-30 septembre 1885, sous la direction de l'Académie d'archéologie de Belgique* (Anvers, Plaskg. 1886.)

— M. J. Godenne, imprimeur-éditeur à Namur, vient de publier, dans une charmante édition, un livre curieux de 566 pages, intitulé : *Derniers moments de quelques hommes célèbres,* par Irénée Pirmez.

— *La faculté d'enseigner ou des écoles, traité juridique,* par le R. P. Alphonse Jansen, de la congrégation du T. S. Rédempteur, a été traduit du latin par M. l'abbé Auguste Onclair. (Liège, Dessain, 1886.)

Espagne. — Le tome VI de l'*Histoire de la Catalogne,* publiée par D. Victor Balaguer, vient d'être mis en vente à la librairie de Murillo, à Madrid (in-4).

— On sait que M. J. de Caso y Blanco a entrepris de publier une traduction espagnole des œuvres de C. Dickens ; le tome II de cette traduction a récemment paru (Madrid, Martinez et Guijosa, in-4).

— Est en vente le tome I de l'importante publication de D. Fernandez de Cordova : *Mis Memorias intimas* (Madrid, Murillo, in-fol.).

— La *Coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana,* qui a pour directeur M. le marquis de la Fuansanta del Valle, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, en est arrivée à son quatre-vingt-cinquième volume; il a pour sous-titre : *Vida y costumbras da Alonzo da Henriquez;* cet Alphonse Henriquez (1112-1185), n'est autre que le premier roi du Portugal.

— Le grand ouvrage intitulé *Espana y sus monumentos* (Barcelona, Cortezo)

se poursuit avec activité et sans interruption. Sont actuellement en cours de publication *Navarra y Logrôno* et *Aragon*.

— *El Archivo Hispalense* est le titre d'une nouvelle revue (bi-mensuelle) à la fois historique, littéraire et artistique, qui paraît à Séville depuis le 15 mai dernier.

HOLLANDE. — Le dernier volume de l'*Histoire des États de l'Europe* (*Geschichte des europäischen Staaten*) publiée chez F. A. Perthes, à Gotha, par MM. A. Heeren, F. A. Ukert et W. von Giesebrecht, contient la suite de l'*Histoire des Pays-Bas*, due à M. K. Wenzelburger (in-8 de 990 p.); ce volume s'arrête dans le récit des événements au milieu du XVIIe siècle.

ITALIE. — Signalons deux monographies : la première, *Siena e la sua provincia, brevi notizie di geografia e di storia* (Sienne, tip. de S. Bernardino, in-16), due à M. A. Andreucci; la seconde, *Cenno storico sulla città di Bologna* (Bologne, N. Zanichelli, in-16), a été composée par M. C. Albicini.

— La « Società Storica Lombarda » vient de charger M. Salveraglio, sous-bibliothécaire de la bibliothèque de Brera à Milan, de composer une *Bibliographie milanaise*, depuis longtemps réclamée par les érudits. Une commission a été nommée pour diriger l'exécution de cet important travail.

— Vient de sortir des presses de Bortolotti di Dal Bono, de Milan, une brochure de M. G. Montgeri, intitulée *La Facciata del duomo di Milano e i suoi disegni antichi e moderni* (in-8).

— On annonce que M. Brambilla, l'un des héritiers d'A. Manzoni, a fait don à la bibliothèque de Brera de tous les autographes de Manzoni qui lui sont parvenus. Les directeurs de la bibliothèque ont établi une section spéciale, dite « Bibliotheca Manzoniana » qui doit contenir les diverses éditions et traductions des œuvres de Manzoni, sa correspondance et en un mot tous les documents manuscrits ou imprimés relatifs à sa vie et à ses travaux.

— M. G. Novelli, directeur de la typographie Richiedei de Milan, prépare un *Manuale tipografico*.

— M. César Cantù, ayant exprimé au pape l'intention de revoir son *Histoire universelle*, a reçu du souverain Pontife un bref spécial qui rend hommage à la science historique de l'écrivain, et l'encourage à donner suite à son projet.

POLOGNE. — Une nouvelle édition des ouvrages du poète F. Kochanowski s'imprime à Varsovie. Le quatrième volume vient d'être imprimé.

— Une Société littéraire s'est formée à Varsovie pour composer un ouvrage sur le théâtre polonais.

— Un dictionnaire des expressions usitées par les voleurs, contenant environ 4,000 mots, doit être imprimé à Varsovie par un commissaire de police.

— M. le baron de Manteuffel a publié une Bibliographie des écrits lettes, c'est-à-dire des livres et des brochures composés en langue polonaise-lituanienne. Le baron de Manteuffel donne des notes bibliographiques sur les publications faites de 1604 à 1871 (Mitau). En 1812, Zimmermann avait essayé de composer un ouvrage de ce genre, mais ni lui ni Napierski (1831) n'ont été exacts et complets. M. de Manteuffel a commis quelques légères erreurs faciles à corriger à l'aide des renseignements que donne la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

— Depuis le XVe siècle, il y avait en Pologne des livres relatifs au droit international; de ce nombre est le *Catalogue des livres écrits en Pologne et traitant du droit international* que le professeur Kasparck publie dans le *Guide littéraire et scientifique*.

— M. Sienkiewicz est un maître dans le roman historique : son roman *Par le feu et par le glaive*, en 4 volumes, est déjà traduit en plusieurs langues; il va finir son *Déluge*. Le *Bartek vainqueur* du même auteur est présenté au public français dans la nouvelle bibliothèque internationale. (Paris A. Laurent.)

RUSSIE. — Les fouilles faites par le professeur Prahof, près de Vladimir, en Volynie, ont amené la découverte d'une ancienne église à trois nefs qu'il croit avoir été bâtie par Vladimir ou par son fils Jaroslas (XIe siècle).

— M. Zelinski a publié la première moitié de son *Recueil de morceaux critiques concernant les poésies de Nekrasof*. Ce Recueil vient d'autant plus à propos qu'une nouvelle édition des œuvres de ce poète populaire a récemment paru à Strasbourg.

— L'académicien A. Wesselowski a réuni en un volume une partie des matériaux qu'il a rassemblés sur l'*Histoire du roman*. Le présent volume traite de la période bysantine.

— Le douzième volume des œuvres complètes du comte Léon Tolstoï est arrivé à sa seconde édition. Il renferme, outre ses récentes productions, le récit intitulé : *Mort d'Ivan Ilytch*, qu'on dit un chef-d'œuvre. On vient d'en donner une traduction française, imprimée chez Perrin.

— L'académicien Jagitch a fait paraître : *Les menées slavonnes de septembre, octobre et novembre, d'après un manuscrit de 1095-1097*. Le savant et infatigable académicien quitte l'université de Pétersbourg pour occuper à Vienne la chaire des langues slaves devenue vacante par suite de la retraite de l'illustre Miklosich, son ancien maître.

— On vient d'achever l'impression du second volume des *Œuvres d'Aksakof*; il contient des articles sur les *Slavophiles et les Occidentaux*, où l'auteur essaie d'exposer les principes des deux théories.

— M. Tratchevski, professeur à l'université d'Odessa, a fait paraître un *Manuel d'histoire du moyen âge*.

— L'imprimerie synodale a publié le *Nouveau Testament* en quatre langues: grecque, slavonne, russe et latine, avec indication des textes parallèles.

— M. Prahov, professeur d'histoire des arts à l'université de Saint-Pétersbourg, a visité la Russie sud-ouest, pour étudier les anciens monuments qui y existent encore, et entre autres, les églises de l'Assomption et de St-Basile, bâties par saint Vladimir, premier prince chrétien, qui avait reçu dans le baptême le nom de Basile.

SUISSE. — M. A. J. Baumgartner a publié chez M. H. Georg, à Genève, des *Notes historiques et littéraires sur la poésie gnomique juive depuis la clôture du canon hébreu jusqu'au XVIe siècle*.

— Le troisième fascicule de l'*Histoire des Évêques de Bâle* vient de paraître (Tinsiedlen, Benziger, 1886, in-4, avec chromolithographies, nombreuses illustrations, vues, portraits, armoiries, sceaux, etc.). L'auteur, le regretté Mgr Vautrey, a heureusement laissé les matières du quatrième et dernier fascicule. L'ouvrage formera deux volumes in-4 de 516 et 600 pages environ.

— Une convention pour la protection des œuvres littéraires et artistiques a été signée, à Genève, par les délégués de tous les pays, sauf par celui des États-Unis, qui a fait une promesse d'adhésion prochaine; il ne reste plus qu'à faire ratifier ce traité par les différents gouvernements.

— M. Decurtius, conseiller national pour le canton des Grisons, qui a déjà publié divers documents importants pour l'histoire de l'antique patrie des Rhètes et des Ligues grises, édite actuellement dans la *Zeitschrift für*

romanische Philologie, une intéressante chronique rimée, en latin, commencée à l'année 1564, et qui a probablement pour auteur un membre de la famille Alesch, de Camogask, dans la Haute-Engadine.

ALGÉRIE. — M. le comte de Castellane vient de publier chez Remington, à Londres, un volume intitulé : *Souvenirs of military life in Algeria.*

ÉTATS-UNIS. — On annonce que M. Benj. F. Taylor doit publier, dans le présent mois d'octobre, une édition complète de ses poésies chez S. C. Griggs and Co., à Chicago ; cette publication formera un volume in-12 d'environ 400 p., avec illustrations; parmi les poèmes de M. C. Taylor, nous signalerons *Old-Times Pictures, Dulce Domum, Songs of Yesterday.*

— Doivent paraître très prochainement, à la librairie Hubbard, deux ouvrages à sensation : *Reminiscences of Ben Perley Poore* et *Gladstone-Parnell.*

— Est sous presse, chez G. P. Putnam, de Brooklin, le recueil bibliographique suivant, composé par M. Paul L. Ford : *List of books written by or relating to Alexander Hamilton.*

— M. Charles Hallock a consigné ses notes de voyage dans un volume intitulé : *Our New Alaska,* qui sera édité par la maison Forest et Stream, de New York.

— Paraîtra prochainement une nouvelle édition des œuvres de Shakespeare, avec notes de William Cullen Bryant et illustrations de Darley et Chapell.

— La collection *Eminent Women* vient de s'augmenter d'une nouvelle biographie composée par M. Mary F. Robinson et intitulée : *Life of Blanche de Navarre.*

— Vient de paraître, à la librairie E. L. Osgood, de Boston, une importante publication en 2 vol. in-8 due à M. J. H. Trumbull : *Memorial History of Hartford county, Connecticut (1633-1884).*

MEXIQUE. — Nous devons signaler à nos lecteurs un important ouvrage de critique littéraire publié par M. F. Pimentel, sous le titre de : *Historia crítica de la literatura y de las ciencias en Mexico, desde la conquista hasta nuestros dias.* Le volume paru est consacré aux poètes (Mexico, lib. de la Enseñanza, in-4).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Commentarius in Epistolam ad Galatas*, par D. Palmieri (in-8, Alberts, Galopiæ). — *Le saint Rosaire et l'adoration nocturne*, par le P. Monsabré (in-32, Baltenweck). — *Aristotelis opera omnia* (t. III), (gr. in-4, Lethielleux). — *L'Éducation maternelle dans l'école,* par Mme P. Kergomard (in-12, Hachette). — *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique,* par Guillaumin, J. Garnier et M. Block (petit-in-16, Guillaumin). — *Botanique. Anatomie et physiologie végétales*, par P. Maisonneuve (in-8, Palmé). — *Hommage à M. Chèvreul à l'occasion de son centenaire,* par Berthelot, Demarçay, etc. (in-4, F. Alcan). — *Physiologie et culture du blé,* par E. Risler (in-32, Hachette). — *Les Artistes célèbres. Fra Bartolomeo della Porta et Mariotta Albertinelli,* par G. Gruyer (in-4, Rouam). — *Annales du musée Guimet* (t. IX), (in-4, Leroux). — *Solfège poétique et musical,* par G. Nadaud (in-4, Hachette). — *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française et spécialement du langage populaire*, par Ch. Toubin (gr. in-8 à double col., Leroux). — *Deux monologues,* par Sylvane (petit in-12, Jouaust). — *La Mort*, par le comte L. Tolstoï (in-12, Fayard). — *Romans d'Auvergne : Le Trou de la haie. La dot de Cendrillon,* par L. Fouquet (in-12, Fayard). — *Le Secret de la vieille demoiselle,* par Mme E. Raymond (gr. in-8, F. Didot). — *L'hôtel Woronzoff,* par Marie Maréchal (gr. in-8, F. Didot). — *La Famille du baronnet,* par Ét. Marcel (gr.

in-8, F. Didot). — *Histoires villageoises*, par C. Delon (in-8, Hachette). — *Les Enfants dans la famille raconté aux petits enfants du bibliophile Jacob* et publié par lui (gr. in-8, Delagrave). — *Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil*, par Cyrano de Bergerac (in-12, Delagrave). — *Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation dans l'Antiquité et chez les peuples modernes de race latine*, par F. Loise (in-8, Castaigne, à Bruxelles). — *Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor. Essai critique*, par B. Haureau (in-8, Hachette). — *Chronique des élections à l'Académie française (1634-1841)*, par A. Rouxel (gr. in-8, F. Didot). — *L'Arménie chrétienne et sa littérature*, par F. Nève (in-8, Peeters, à Louvain). — *Géographie de l'Europe moins la France*, par H. Pigeonneau (in-12, Veuve Belin). — *Un royal aventurier dans l'Asie centrale*, par Carla Maria (in-8, Hachette). — *Au pays des Massaï*, par J. Thomson (in-12, Hachette). — *Un Parisien au Mexique*, par C. Bertie-Mariott (in-12, Dentu). — *Histoire de France et histoire générale*, par R. Jallifier et H. Vast (in-12, Delagrave). — *L'Ancienne France. La Chevalerie et les croisades*, d'après les grands ouvrages de M. Paul Lacroix (gr. in-8, Didot). — *L'Ancienne France. Henri IV et Louis XIII. La Fronde*, d'après les grands ouvrages de M. Paul Lacroix (gr. in-8, F. Didot). — *L'Ancienne France. L'Armée française depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution*, d'après les grands ouvrages de M. P. Lacroix (gr. in-8, F. Didot). — *La maison de Jeanne d'Arc à Domrémy*, par A. Sorel (gr. in-8, Champion). — *Essai d'une bibliographie raisonnée de Jeanne d'Arc. Les éloges et les panégyriques*, par l'abbé B. Lemerle (gr. in-8, Herluison, à Orléans). — *Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siecle* (t. V,) par Mgr Namêche (in-8, Fonteyn, à Louvain). — *Études sur les négociations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie et la Suisse* (in-16, Göbl, à Bucharest). — *Notice sur François Folch; sa vie et sa mort*, par J. Genoud (petit in-12 carré, Imp. catholique suisse, à Fribourg). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Histoire de la langue française. — Quelles sont les sources à consulter pour l'histoire et les transformations de la grammaire française.

RÉPONSES

Ouvrages sur la musique religieuse. (XLVI, 191, 288, 556; XLVII, 192). — Vient de paraître chez Trübner, à Londres, le vol. II de *History of Music* (in-8). — Signalons encore un périodique allemand : *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*, publié par MM. Friedruch Chrysander et Philipp Spitta, rédigé par M. Guido Adler. 1re année, prix : 12 marcs, (Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1885, in-8). Chaque livraison se termine par une bibliographie des publications récentes sur la musique.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte, Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

1. *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel*, par NOURRISSON, membre de l'Institut, professeur au collège de France. 6e édition. Paris, Perrin, 1886, in-18 j. de VIII-604 p. 4 fr. — 2. *Histoire de la Philosophie*, par P. VALLET, prêtre de Saint-Sulpice. 3e édition, revue et corrigée. Paris, Roger et Chernoviz, 1886, in-18 j. de 668 p. 4 fr. — 3. *Philosophes illustres*, par A. MERKLEN, professeur de philosophie. Antiquité et temps modernes. Paris, Bloud et Barral, 1886, in-8 de XIV-578 p. 5 fr. — 4. *Étude sur le Philèbe*, par C. HUIT, docteur ès lettres. Paris, Alph. Picard, 1885, in-8 de 94 p. 2 fr. — 5. ARISTOTELIS *opera omnia quæ extant, brevi paraphrasi et litteræ perpetuo inhærente expositione illustrata a* SILV. MAURO, S. J., editio juxta romanam anni 1668 denuo typis descripta, opera FRANC. BERINGER, S. J. Tome II, cont. ethicam, politicam, œconomicam. Tome III, cont. ll. de physico auditu, de cœlo et mundo, de generatione et corruptione [opera AUG. BRINGMANN, S. J.] (Bibliotheca theol. et philos. scholasticæ, selecta atque compos. a FR. EHRLE, S. J.). Paris, Lethielleux, 1886, 2 vol. gr. in-8 de 792 et 484 p. Prix de l'ouvrage en 4 vol. 64 fr. net, pris à Paris. — 6. J. D'AVENEL : *Le Stoïcisme et les Stoïciens*. Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de VIII-172 p. 2 fr. — 7. *La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, par M. GUYAU. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. 3e édition, revue et augmentée (Collection historique des grands philosophes). Paris, Alcan, 1886, in-8 de 292 p. 7 fr. 50. — 8. *Étude sur le scepticisme de Pascal, considéré dans le livre des Pensées*, par ED. DROZ, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Alcan, 1886, in-8 de 398 p. 6 fr. — 9. *La Vie du R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages*, par le P. ANDRÉ, de la Compagnie de Jésus, publiée par le P. INGOLD (Bibliothèque oratorienne, VIII). Paris, Poussielgue. 1886, in-12 de XVIII-430 p. 4 fr. — 10. MALEBRANCHE : *De la recherche de la vérité*, livre second, édition classique, accompagnée de notes historiques, philosophiques et philologiques, précédée d'une étude préliminaire, par le R. P. LARGENT, prêtre de l'Oratoire (Alliance des maisons d'éducation chrétienne). Paris, Poussielgue, 1886, in-12 de XXIX-142 p. 1 fr. 50. — 11. *Histoire de la Philosophie contemporaine*, supplément à l'Histoire générale de la Philosophie, par P. M. BRIN, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Berche et Tralin, 1886, in-12 de 432 p. 3 fr. 50. — 12. *Victor Cousin et son œuvre*, par PAUL JANET, membre de l'Institut. 2e édition. Paris, Calmann Lévy, 1885, in-8 de VIII-488 p. 7 fr. 50. — 13. *Philosophie de Stuart Mill*, par H. LAURET, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres. Paris, Alcan, 1886, in-8 de 448 p. 6 fr.

1. — Le *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel* « est expressément une histoire de la Philosophie, » dit M. Nourrisson lui-même. Ce titre, qui a pu paraître ou équivoque ou recherché, n'en n'est pas moins exact : l'auteur a tenu à marquer, dès la première page de son livre, son objet et sa visée, qui est de montrer et de prouver le progrès réel et incessant de la science philosophique, dans la façon diverse dont elle pose et résout, à chaque époque, des problèmes toujours identiques. Il a voulu aussi faire attendre une exposition très large et très synthétique, un vrai *tableau*, et plutôt un discours unique qu'une série de discours. Mais il est inutile d'insister sur la forme ou sur le fond d'une œuvre qui est familière à tous les ama-

teurs de philosophie et qui, tout en étant déjà presque ancienne, peut se présenter encore utilement à la génération actuelle sans aucun changement substantiel. C'est le travail le plus considérable, et peut-être le plus soigné, du savant professeur; c'est de tous nos manuels d'histoire de la philosophie, le plus solide et le plus lumineux quoiqu'il y en ait de plus brillants et de plus vantés, celui de Cousin, par exemple, et celui de M. Fouillée. Il faut même remarquer, à l'avantage de ce volume comparé aux autres publications de M. Nourrisson, qu'il n'a mis nulle part comme ici du mouvement, de la vie, de la chaleur et même parfois de la jeunesse et de la poésie.

Mais le fond a fait encore plus que la forme pour le succès de cet excellent livre. Assurément le spiritualisme de l'auteur aurait pu faire, çà et là, une plus large part à la science positive; quelques-uns de ses chapitres ont des lacunes; sur certains sujets, sur la scolastique, par exemple, on ne le trouvera ni tout à fait juste, ni même parfaitement exact; quelques-uns s'étonneront de le voir si persévérant dans la tradition dite cartésienne... Et pourtant bien peu d'auteurs universitaires, si même il y en a aucun, ont aussi bien marqué les défauts et les erreurs de Descartes. Il va plus loin, il atteint l'esprit même de la révolution philosophique inaugurée par l'auteur du *Discours de la Méthode*. « A force de négliger, de dédaigner le passé, dit-il, Descartes a introduit parmi ses disciples l'esprit de secte. Pour avoir voulu, même en usant de précaution, s'affranchir de toute tutelle et se soustraire à toute autorité, il a porté les intelligences au libertinage (p. 382). » Il rattache, d'ailleurs, avec une incontestable justesse, à l'*égoïsme* cartésien, et le sensualisme du XVIIIe siècle, et l'idéalisme du XIXe, pour lesquels il n'a pas la moindre faiblesse.

Un avantage de ce livre sur presque tous nos manuels d'histoire de la philosophie, c'est la grande et belle part qu'il fait au travail de la pensée chrétienne. On sait quelle lacune offrait sous ce rapport le brillant résumé de Cousin, et combien incomplètement il y a remédié dans sa dernière édition publiée depuis sa mort. A la seule inspection de la table des matières du livre de M. Nourrisson, on s'aperçoit qu'il n'a pas encouru le même reproche. Ainsi saint Augustin, qui a obtenu à peine quelques lignes dans l'édition posthume de l'ouvrage de Cousin, défraie, dans celui-ci, trois leçons entières! Assurément ce n'est pas trop pour l'importance doctrinale et pour l'influence réelle du grand docteur. Mais il faut ajouter que M. Nourrisson, en obéissant à une convenance scientifique incontestable, a suivi aussi son inspiration de chrétien. Malgré quelques réserves que pourraient motiver certains détails secondaires de cette longue et délicate histoire des systèmes philosophiques, elle est, en somme, œuvre de croyant en même temps que de penseur. Si le professeur s'étend avec complaisance sur les

œuvres des maîtres chrétiens, c'est qu'ils répondent à l'idéal de son esprit et de son âme. Dès 1859, à la première édition du *Tableau des progrès de la pensée humaine,* un critique y signalait tout particulièrement, parmi d'autres *excellents* chapitres, « le chapitre intitulé *Église d'Orient,* où M. Nourrisson montre tout ce que la philosophie ancienne perdit à faire cause commune avec Julien ; le chapitre intitulé *Église d'Occident,* où l'auteur retrouve ces Pères de l'Église latine qu'il connaît si bien..., et les pages sur saint Augustin qui paraît être, avec Bossuet, son philosophe de prédilection, par la raison, sans doute, que ces deux grands hommes expriment, dans sa plus haute puissance, l'alliance de la philosophie et du christianisme. » C'est plus qu'il ne faut pour recommander à l'attention et à la sympathie des amis de la science et de la foi la récente édition du livre de M. Nourrisson, à laquelle je ne reprocherai que d'avoir rejeté la liste bibliographique fort utile qui était placée à la fin des premières.

2. — L'*Histoire de la philosophie* de M. Vallet, professeur à Issy, a été présentée et recommandée, dès sa première édition, aux lecteurs du *Polybiblion.* Je suis heureux de constater que le succès de cet estimable ouvrage, complément naturel et presque nécessaire de l'excellente philosophie scolastique du même auteur, a obtenu le succès qu'il méritait, et surtout d'ajouter que la présente édition marque un vrai progrès sur la première. Ce n'est pas encore cette exposition vraiment objective, fortement raisonnée et parfaitement continue, des périodes, des écoles et des œuvres, cet idéal que désirait une critique trop exigeante peut-être. Mais en restant simplement une suite assez complète d'études attentives, scrupuleusement fidèles et dominées par un criterium très net, qui est la doctrine de saint Thomas, cette histoire a été retouchée utilement en plus d'un endroit. En particulier, les listes trop sèches et trop chargées d'auteurs et de livres thomistes, qui m'avaient paru un peu hors d'œuvre dans la première édition, ont été remplacées depuis par des paragraphes rédigés avec la même clarté et le même intérêt que ceux qui regardent les autres écoles. Il reste sans doute des défectuosités de détail dans un livre si plein de faits et de jugements, mais l'auteur pourra profiter des observations de ses confrères dans l'enseignement pour l'incessante amélioration de son œuvre, dans les éditions nouvelles qui ne manqueront pas de se succéder. Pour ma part je lui signalerai une seule défaillance, une vraie minutie. A la p. 88, il paraît attribuer à Simplicius le *Manuel d'Épictète,* que ce philosophe a seulement commenté. Ce serait une erreur singulière, s'il ne valait mieux y voir une simple négligence de rédaction : défaut rare chez M. Vallet, habituellement très soigneux de son travail et très maître de sa plume.

3. — Les *Philosophes illustres,* de M. Merklen, ne constituent pas une

histoire suivie de la science philosophique, mais une série d'études ou de notices sur un peu plus d'une douzaine de chefs d'école dans l'antiquité et dans les temps modernes. L'auteur a travaillé pour les jeunes étudiants chrétiens, et il est bien à souhaiter que son livre leur devienne familier. Sans parcourir toute la suite des révolutions de la philosophie, il leur en révèlera les plus grands noms et les œuvres les plus vantées. Chaque notice forme un tout suffisamment complet, d'une lecture facile et attachante, résumant avec une science réelle, quoique modeste et discrète, la vie et la doctrine d'un philosophe célèbre. Socrate, Platon, Aristote, Épicure et Zénon, la philosophie à Rome, pour l'antiquité ; Bacon, Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz, Locke, Condillac, parmi les maîtres de la pensée moderne : tels sont les sujets traités tour à tour avec autant d'intérêt que d'exactitude par le professeur distingué qui fait honneur, comme le dit fort bien Mgr Bourquard dans une lettre préliminaire, « au personnel de l'enseignement libre et au clergé. » Le but qu'il poursuit est peut-être, avant tout, professionnel : le programme actuel du baccalauréat peut bien avoir déterminé le contenu et le plan de son livre. Mais il n'y a pas là matière à reproche. Que l'ouvrage devienne un manuel classique, ce sera pour le mieux, et cela ne l'empêchera pas du tout d'aller aux mains des adultes, ecclésiastiques ou gens du monde, qui auraient besoin ou envie de se renseigner sans grand effort d'étude sur des chefs-d'œuvre que tout le monde est censé connaître et que presque personne ne lit. M. Merklen avoue modestement qu'il a mis à profit nombre de travaux antérieurs au sien, par exemple « les histoires générales de la philosophie, des mémoires présentés à l'Académie des sciences morales comme ceux de M. Ch. Huit sur Socrate et Platon, des préfaces d'édition, des thèses de doctorat, etc. » Mais, s'il a fait en empruntant comme bien d'autres, il a su, mieux que la plupart des vulgarisateurs, choisir et mettre en œuvre ses emprunts. A défaut d'une originalité qu'il n'a pas cherchée, il a le mérite d'une rédaction intelligente, d'une exposition claire et facile et d'un jugement large et sain dans les observations critiques qui terminent chacune de ses études. Son livre obtiendra sans doute un accueil sympathique, surtout dans les collèges chrétiens, et y préparera un légitime succès aux deux volumes qui doivent le continuer et le compléter en traitant des philosophes du moyen âge et de nos contemporains.

4. — Voici un de ces mémoires de M. Ch. Huit sur Platon, cités tout à l'heure par M. Merklen et si hautement appréciés par l'Académie des sciences morales et politiques et par les meilleurs juges des questions de philosophie platonicienne. Les *Études sur le Philèbe*, malgré l'habileté dans l'exposition et le charme du style, qualités ordinaires de l'ancien professeur de l'Institut catholique de Paris, ne

peuvent se lire avec la demi-attention qu'on prête d'ordinaire à un article de journal ou de revue. Le sujet était délicat et difficile, et le critique a voulu le traiter sérieusement. Il me semble qu'il a réussi et qu'il laisse loin derrière lui, pour la précision et la certitude des résultats, l'argument de V. Cousin et même le travail de M. R. Bonghi; je n'ose parler ni des critiques anglais, ni de la copieuse bibliographie du *Philèbe* qu'on peut aisément relever dans les catalogues de la librairie allemande et que j'avoue ne pas avoir étudiée autrement. Mais M. Huit a tout lu en cette matière et il discute tout avec une parfaite netteté. Cette discussion a par elle-même un haut intérêt pour l'histoire et la critique de la doctrine platonicienne. Le *Philèbe* ne sera jamais compté par le commun des lecteurs parmi les plus aimables dialogues du maître; il laissera toujours une impression trop complexe, trop indécise. Il n'en a pas moins, au fond, une sérieuse importance pour les rapports qu'il soutient avec presque toutes les parties du platonisme. Il est vrai qu'il faut, avant tout, s'assurer de son authenticité, contestée par divers auteurs et surtout par un savant critique de Bonn, M. Schaarschmidt. Le critique parisien, qui n'a pas craint d'attaquer l'authenticité du *Politique* et du *Parménide,* défend au contraire celle du *Philèbe,* qu'il regarde comme une des œuvres les plus personnelles, les plus caractéristiques de Platon, — de Platon un peu refroidi, mais non pas affaibli par la vieillesse. — Les témoignages de l'antiquité sont invoqués et interprétés l'un après l'autre dans l'intérêt de cette thèse conservatrice. Mais l'étude intrinsèque de l'ouvrage, où la critique adverse a puisé presque toutes ses objections, forme aussi le capital de la défense. Les amis de la philosophie liront avec autant de plaisir que de profit l'analyse, un peu laborieuse, mais habile et pénétrante, que M. Huit a tracée d'un dialogue si controversé. Ils trouveront encore plus d'intérêt dans les excellents paragraphes intitulés *la dialectique, la métaphysique, la morale, la téléologie du Philèbe.* C'est une exposition magistrale, c'est en même temps, ou je me trompe fort, un plaidoyer décisif. M. Ch. Huit disait, presque au début de son mémoire : « C'est uniquement à sa sagacité, à sa familiarité avec ce que j'appellerai volontiers l'esprit platonicien, que peut et doit faire appel le critique moderne. » Ce critique, c'est lui-même et, dans cette circonstance mieux que jamais, ces dons heureux et rares ont admirablement répondu à son appel.

5. — L'édition nouvelle du commentaire complet sur Aristote du jésuite Silv. Maurus, publiée chez Lethielleux par les soins du P. Ehrle, a été recommandée dès la première heure aux lecteurs du *Polybiblion* comme une entreprise aussi utile et aussi méritoire que grandiose. On est heureux de voir que, malgré les épreuves d'un temps si peu favorable aux grandes publications de librairie, la repro-

duction de l'Aristote romain de 1658 va bon train : au premier volume, qui contenait tout l'*Organon,* ont succédé, en assez peu de temps, le second volume qui renferme la Morale avec la Politique et l'Économique, et le troisième, distribué depuis quelques jours, et qui épuise la première partie de la Physique ou la physique proprement dite. Sans doute le quatrième volume, qui doit compléter la Physique par le traité *de l'Ame* et par les traités dits *Parva naturalia*, et de plus couronner l'œuvre entière par la Métaphysique, ne tardera pas beaucoup. Ainsi les bibliothèques de tous les établissements d'enseignement chrétien et des hommes spécialement voués aux études philosophiques pourront avoir leur Aristote, dans une traduction latine d'un mérite reconnu, et avec un commentaire vraiment perpétuel, à la fois très précis, très lumineux et très exact. J'ose dire, après expérience, qu'il est difficile, sinon impossible, d'avoir mieux ou aussi bien, même avec plus de frais. Étudier un chapitre, un passage quelconque d'Aristote, d'après l'édition Didot, en s'aidant de la traduction si patiemment élaborée et annotée par M. Barthélemy-Saint-Hilaire, n'est pas permis à tous les travailleurs ; et de plus ce travail délicat ne donnera pas, le plus souvent, même au lecteur le plus réfléchi, une intelligence aussi nette du texte qu'une simple lecture un peu attentive du commentaire littéral de Maurus. L'enchaînement des questions et la valeur logique des arguments ressortent surtout de cette exposition méthodique, *scolastique* au meilleur sens du mot, avec une force et une clarté que nul autre procédé ne saurait donner.

L'entreprise laborieuse du P. Ehrle exigeait des soins minutieux. Il ne s'agissait sans doute que de fournir un texte correct, soit de la traduction latine d'Aristote, soit du commentaire de Maurus. Encore y fallait-il une attention continuelle de la part de correcteurs compétents : on sait trop bien en quel déplorable état de désordre et avec quel luxe de *coquilles* plus d'une œuvre de ce genre a été publiée de nos jours. D'ailleurs, le P. Ehrle a bien d'autres besognes sur les bras, en particulier une revue d'érudition médiévale dont il partage la direction avec le savant P. Denifle, des Frères Prêcheurs. Mais il avait eu deux bons aides pour la préparation du premier volume, ses confrères les PP. Felchlin et Fr. Béringer. Le second volume ne porte que le nom de ce dernier; le troisième a été corrigé par le P. Augustin Bringmann. Ces religieux semblent avoir été animés d'une louable émulation en se succédant pour accomplir ce travail modeste, mais vraiment méritoire; il est difficile de prononcer entre eux, car la correction paraît partout également soignée, et en somme elle laisse bien peu à désirer dans ces nombreuses et grandes colonnes, dont le texte, presque toujours d'une extrême précision technique, exigeait un reviseur à la fois très instruit et très attentif. Je n'ai guère remarqué

d'autre faute, dans tout ce que j'ai parcouru, que le placement peu régulier des lettres dans certaines figures du tome III (p. 168, 169); encore cette légère négligence ne fait-elle pas la moindre difficulté pour l'intelligence du texte.

On pourra regretter que les éditeurs n'aient pas ajouté une seule note à leur reproduction de l'édition romaine. N'aurait-il pas été bon d'indiquer au moins l'état actuel de la science au sujet de l'authenticité de tel ou tel traité? Quelques lignes auraient assez à propos édifié, sur ce sujet, le lecteur qui aborde, par exemple, dans le second volume, les deux livres de la *Grande morale* et ensuite la *Morale à Eudème*, ou dans le troisième le traité *De mundo*. Le commentateur touche lui-même un mot de la question; mais le lecteur du XIXe siècle doit s'inquiéter des données ou des résultats nouveaux de la critique sur ces problèmes toujours agités. Il est vrai que, pour être sérieusement utile, une discussion de l'intégrité du texte d'Aristote comporte des développements assez étendus, dont on ne pouvait raisonnablement songer à charger cette publication déjà si volumineuse.

C'est donc sans réserve qu'il faut recommander aux maîtres et aux étudiants de philosophie, et spécialement à nos professeurs de philosophie scolastique, cet Aristote qui est bien celui des grands docteurs du moyen âge, tout en étant le vrai, l'authentique Aristote. Chacun des deux gros volumes annoncés ici a, d'ailleurs, son intérêt propre : les trois *Morales*, la *Politique* et l'*Économique*, toujours discutées, mais toujours consultées et citées avec respect par les penseurs les plus graves et les plus chrétiens; d'autre part, les fameux traités *De physico auditu* et *De generatione et corruptione*, premier texte des discussions toujours pendantes sur la composition des corps, méritent d'être lus à même par tout philosophe sérieux. La plupart des travailleurs ont pu être détournés ou rebutés de cette lecture par les difficultés trop réelles que présente la rédaction, si souvent concise à l'excès ou plus ou moins désordonnée, du stagirite. Mais ici, grâce à Maurus, d'abord, et ensuite au P. Ehrle, à ses collaborateurs et au courageux éditeur parisien qui leur a offert ses presses, nous avons (j'emprunte les expressions d'une approbation romaine de 1664), nous avons *Aristotelem loquentem simpliciter, dilucide et quali sermone, si latinus esset et nobiscum viveret et placere hoc tempore ac probari vellet, loqueretur.* Que pensera-t-on de nos écoles et de nos professeurs s'ils ne lui font pas bon accueil? Mais *Deus omen avertat!* et comptons que le succès de cette belle publication, déjà presque achevée, hâtera l'apparition des autres grands ouvrages trop oubliés qui doivent composer la *Bibliothèque scolastique* du P. Ehrle.

6 et 7. — Après Platon et Aristote, notre bulletin semestriel, pareil en ce point aux histoires suivies de la philosophie ancienne, doit men-

tionner Épicure et Zénon. Le fondateur de l'épicurisme et celui du stoïcisme sont représentés aujourd'hui par deux ouvrages aussi différents que possible, soit par l'importance scientifique, soit par l'esprit doctrinal. Le livre de M. Guyau sur *Épicure* est déjà connu de nos lecteurs comme l'interprétation la plus large, la plus pénétrante et la plus sympathique qui ait été donnée jusqu'ici du premier grand système utilitaire. La question est de savoir si les interprétations les plus neuves de M. Guyau sont toujours aussi exactes qu'elles semblent profondes. Le grand reproche dont il ne se lavera pas, c'est d'avoir fait l'apologie de la philosophie épicurienne. Sans doute M. Guyau y ajouterait de son chef certains éléments qu'elle a méconnus ou rejetés, mais il ne plaide pas moins en faveur des thèses les plus fausses et les plus funestes d'Épicure; son livre mérite donc d'être consulté par les maîtres pour la connaissance d'une des plus importantes écoles de l'antiquité, mais il ne doit l'être qu'avec les plus graves réserves et la plus sévère attention. Les additions qui distinguent cette troisième édition de la seconde (laquelle pouvait bien n'être que la première), doivent être fort peu de chose; j'avoue n'avoir pas su les trouver en comparant sommairement mes deux exemplaires, celui de 1881 et celui de cette année.

Le petit livre de M. J. d'Avenel sur *Le Stoïcisme et les Stoïciens* ne peut prétendre à la nouveauté, ni même à la profondeur scientifique. C'est, à vrai dire, moins un livre qu'un article de revue, un mémoire sommaire, un tableau raisonné. Néanmoins on y reconnaît une excellente formation philosophique, une érudition spéciale suffisante, attestée par un heureux choix de textes, des connaissances littéraires fort étendues et une remarquable élégance de style. Ajoutons que le jugement de M. d'Avenel sur la morale stoïcienne est d'une sévérité qui pourra paraître excessive, mais qui est en somme assez bien justifiée. Remarquons surtout que l'esprit du plus pur spiritualisme et du christianisme le plus sincère anime toutes les pages de ce petit essai, dédié par l'auteur à la mémoire d'une courageuse et sainte mère.

8. — On remplirait une vaste bibliothèque des livres publiés jusqu'ici sur Pascal, et sans doute ce grand sujet, traité par tant d'écrivains de mérite, mais nullement épuisé, donnera lieu encore à bien des discussions. L'*Étude* de M. Ed. Droz, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, *sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des Pensées,* marquera une date importante dans la littérature relative à ce magnifique et troublant chef-d'œuvre. L'auteur se range résolument parmi les critiques qui, en dépit de Cousin et de ses plaidoyers entraînants mais partiaux et intéressés, ne croient plus du tout au scepticisme soit philosophique, soit religieux de Pascal. Mais, d'une part, il apporte des considérations neuves et frappantes en faveur d'une

thèse déjà démontrée par Vinet et par d'autres esprits justes et pénétrants; d'autre part, il explique les passages difficiles de son auteur avec des vues hardies qui peuvent donner lieu à des discussions nouvelles. Le travail est des plus distingués, mais des plus délicats : il est facile d'en donner une idée sommaire, il est plus malaisé, et à cette place impossible d'en discuter même les points saillants.

Le plan est excellent, très logique et très fécond à la fois. La *méthode* de Pascal, dans son projet d'apologie du christianisme, est-elle une méthode sceptique? La *doctrine* même de Pascal, la doctrine philosophique et théologique qui fait le fond des *Pensées*, est-elle entachée de scepticisme? Tel est l'objet des deux premières parties; et comme elles aboutissent l'une et l'autre à une réponse négative, une troisième partie s'impose d'elle-même pour terminer l'ouvrage : l'explication, ou, comme parle l'auteur, la *conciliation* des pensées sceptiques.

La première partie est, sinon la plus importante en elle-même, au moins la plus claire et la plus intéressante pour la plupart des lecteurs de Pascal et des amis de la littérature française; car elle forme l'introduction la plus naturelle aux *Pensées* et fournit d'excellents matériaux sur l'esthétique et la rhétorique de Pascal, lesquelles sont d'ailleurs très étroitement liées à sa philosophie et à sa théologie. — Après avoir fort bien démontré que le scepticisme de la méthode apologétique de Pascal, devenu presque un lieu commun de nos jours, a été absolument inconnu aux écrivains de Port-Royal et aux autres contemporains, qui savaient pourtant mieux que nous le fond et le tréfonds de la pensée du grand philosophe chrétien, M. Droz fait voir, dans trois chapitres successifs, que la méthode de Pascal pour démontrer, ou mieux pour *persuader* la religion aux mécréants, consiste, suivant ses propres règles, à s'accommoder : 1° à leur volonté; 2° à leur esprit; 3° à la nature même de la chose. Au premier point, à la passion de l'homme pour son bonheur, pour ses intérêts, se rattachent ces concessions qui nous étonnent, cette singulière règle des paris, ces conseils d'abêtissement lancés à brûle-pourpoint et qui ont donné prise à des accusations de pyrrhonisme très plausibles à première vue, absolument sans objet dès qu'on entre dans les vraies visées de l'auteur. — Au second point appartiennent et le rejet (provisoire) des arguments métaphysiques, qui échappent à la plupart des hommes et persuadent mal les autres, et la préférence accordée aux preuves historiques, et le cœur mis au-dessus de la raison, et la vue ou la possession de la vérité dispensant de toutes preuves : ce qui est d'une théologie quelque peu abrupte, excessive et dangereuse, quoi qu'en pense M. Droz, mais cependant n'implique pas du tout le scepticisme. — Le troisième point, qui met encore plus en relief le mépris de Pascal pour la philosophie abstraite, au nom de la foi pratique et vivante, mais qui montre également le

caractère très dogmatique de sa méthode d'apologiste, amène les preuves ou marques de la vraie religion : la morale divine des saints livres, les miracles, etc.

La seconde partie offre plus de difficulté que la première et, si je ne me trompe, elle se ressent un peu, çà et là, des habitudes d'exégèse à la fois vague et subtile mises à la mode par l'école de la conciliation en philosophie. De plus, le retour fréquent des mêmes considérations entraîne, malgré le rare talent et les soins attentifs de l'écrivain, une certaine surcharge dans la rédaction et quelque fatigue pour le lecteur. Néanmoins, l'essentiel de la thèse est fort solidement et fort clairement prouvé : si Pascal rejette à la fois le scepticisme et le dogmatisme, le scepticisme qu'il condamne est le vrai scepticisme, tandis que le dogmatisme qu'il repousse est un dogmatisme faux, impossible et absurde. Il est donc inutile, au jugement de M. Droz, de défendre contre Pascal les droits de l'esprit humain, qu'il n'a pas contestés. Il n'est guère moins déplacé de prendre contre ses défiances et ses rigueurs la défense de la philosophie; car il ne l'attaque et ne la méprise que par rapport au but éternel de la vie et par comparaison avec la foi vivante du chrétien. — Je ne dirai rien de la troisième partie, si ce n'est qu'elle complète utilement les résultats acquis dans les deux premières et qu'elle fournit encore de précieuses données, soit pour l'étude littéraire et logique des *Pensées,* considérées à la fois comme un recueil de maximes et comme un canevas de démonstration, soit pour la connaissance du caractère et de la vie de Pascal et de leur influence sur son œuvre.

Au terme de cette intéressante et ingénieuse étude, il me paraît difficile de ne pas admettre, avec M. Droz, que les *Pensées,* par leur méthode et par leur fond, sont bel et bien dogmatiques, et que les apparences de scepticisme qu'elles offrent auraient disparu dans la rédaction de l'*Apologie* sous sa forme définitive. Le faible de cette thèse est peut-être dans sa partie théologique. M. Droz s'y montre réservé, attentif, respectueux ; mais quelquefois l'inexpérience le rend inexact (je citerai le rapprochement dépourvu de sens de la p. 54, note 1); plus habituellement, il se montre trop disposé à regarder comme partie intégrante du christianisme les exagérations doctrinales et morales de Port-Royal.

9. — La *Vie de Malebranche,* écrite par son illustre disciple le P. André, et dont M. Cousin réclamait si vivement la découverte et la publication, nous a été enfin donnée par le P. Ingold, de l'Oratoire. Le nom du grand philosophe, celui de son biographe, j'ajouterai celui de son savant éditeur, suffisent à la fortune de ce livre qui, du reste, a été présenté à nos lecteurs par un excellent juge en toute matière d'érudition historique et littéraire. Si j'en parle encore à cette place, c'est

uniquement au point de vue de l'histoire de la philosophie et dans l'intérêt des personnes que leurs études spéciales amènent à lire avec une attention toute particulière, sinon exclusive, la bibliographie philosophique de cette revue.

La vie du P. Malebranche est en même temps et principalement « l'histoire de ses ouvrages, » écrite par un ami et un admirateur trop ardent pour être impartial, mais par un témoin très attentif et très attachant. Le P. André est d'ailleurs un écrivain fort instruit et fort habile, et malgré ses préférences trop marquées, il reste habituellement modéré d'esprit et de caractère. Son ouvrage, touchant à plusieurs des principales controverses philosophiques et religieuses du XVIIe siècle, cartésianisme, jansénisme, quiétisme, etc., devra être désormais consulté comme une des sources les plus sûres et les plus abondantes pour l'histoire intellectuelle de cette grande époque. A ce propos, je ne puis m'empêcher de faire une double remarque sur le parti qu'a pris le P. Ingold de supprimer de ce livre les analyses des ouvrages de Malebranche, qui l'auraient allongé de moitié. Ce parti est fort louable; il met un excellent livre à la portée de tous les hommes studieux, dont la plupart auraient été rebutés par la prolixité ou effrayés par le prix vénal d'une publication trop volumineuse; et d'ailleurs, les longues analyses du P. André seront peut-être avantageusement remplacées pour eux par des expositions plus modernes, et surtout par celles de l'excellent ouvrage de M. Ollé-Laprune sur Malebranche. Mais d'autre part, le livre du P. André mériterait de paraître en son entier, sans ces nombreuses et larges coupures qui en troublent bien un peu l'harmonie et la cohésion. Ne serait-il pas tout naturel qu'une édition très complète fût publiée aux frais de l'État, j'ose même ajouter dans la collection des *Documents pour servir à l'histoire de France*?.. A moins qu'on ne prétende que l'étude de la vie et des œuvres de l'illustre oratorien n'appartient pas à l'histoire intellectuelle de la France, ou que cette histoire doit être exclue des grandes publications de textes historiques! En tout cas, et quoi que l'État doive faire en ce genre, le P. Ingold vient de rendre un insigne service à l'histoire de notre philosophie nationale.

Ce n'est pas que le P. André soit un guide parfaitement sûr en fait de doctrine. Son admiration presque aveugle pour son héros lui fait condamner à peu près tout ce qui n'est pas d'accord avec ses théories. Les adversaires de Malebranche, depuis les plus obscurs, comme Simon Foucher et le P. Dutertre, jusqu'aux plus illustres, comme Arnauld et Bossuet lui-même, l'ont combattu sans le comprendre! Le P. André professe d'ailleurs, comme la plupart des écrivains de son temps, un mépris vraiment déplorable pour la philosophie de l'École. Son orthodoxie religieuse est incontestable; pourtant, sur le terrain même de la théo-

logie, il a quelques notes fâcheuses. Jaloux de se tenir à égale distance du molinisme et du jansénisme, — ce qui est déjà un programme fort suspect, l'hérésie devant être bien autrement écartée qu'un système non rejeté par l'Église, — il montre parfois trop d'indulgence pour des noms et des ouvrages censurés, trop de mauvaise humeur contre des condamnations portées à Rome. Sans doute, tous ses jugements sur les personnes méritent l'attention; jésuite longtemps en lutte avec les supérieurs de son Ordre et en rapports d'intimité avec l'Oratoire non janséniste, il a un critérium personnel qui donne à son témoignage une valeur particulière. Mais ce témoignage ne devra pas être accepté sans les réserves qu'indique assez la position tout exceptionnelle de l'écrivain. Le savant P. Ingold, qui a eu soin d'annoter exactement le texte de son auteur quand il s'agissait de redresser ou de compléter quelque indication historique, aurait pu lui rendre le même service au point de vue doctrinal. Il nous assure qu'il a eu « plus d'un bon motif pour se dispenser d'intervenir dans ces litiges. » Je lui suis trop reconnaissant du précieux cadeau qu'il a fait à tous les amateurs de philosophie pour lui chercher querelle à ce sujet. Je lui ferai seulement observer, au sujet d'une de ses notes (p. 180), qu'aux témoignages qu'il rapporte en faveur de la fidélité des citations dans les *Provinciales*, il eût été bon d'ajouter un correctif, par exemple, cette assertion très juste de Voltaire : « Tout le livre portait sur un fondement faux. »

L'important document qu'il vient de rendre à la philosophie et à l'histoire a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse. On ne pourra désormais écrire sur Malebranche sans le consulter; il fournira de plus de quoi renouveler et enrichir bien des pages de l'histoire religieuse et littéraire du XVIIe siècle, en montrant surtout, ce que nos critiques contemporains semblent ignorer, que la littérature philosophique d'alors ne peut être comprise sans l'étude parallèle de la théologie qui s'y mêlait presque toujours. C'est faire entendre en passant que les théologiens ne trouveront pas moins d'intérêt que les philosophes à la lecture de la *Vie du R. P. Malebranche.*

10. — La partie théologique de l'œuvre et du système de Malebranche n'a pas été négligée par le P. Largent, de l'Oratoire, dans l'étude préliminaire et dans les notes de l'excellente édition classique du *second livre* de la *Recherche de la vérité*, qu'il vient de publier pour l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne. L'*introduction* de ce petit volume n'a que trente-cinq pages, mais d'une impression compacte, d'une rédaction vraiment substantielle et, ce qui ne gâte rien, d'un style exquis. L'auteur a su y résumer, en évitant un appareil d'érudition ou de discussion peu fait pour de jeunes élèves, tout ce qu'il leur est vraiment utile de savoir sur la *vie*, la *doctrine* et le *style* de Malebranche. Il n'a pas manqué de citer, sur ces trois chefs, les meilleurs travaux,

qu'il apprécie en juge indépendant, à commencer par l'ouvrage dont je viens de parler et à propos duquel il déclare qu' « un zèle immodéré pour les idées et pour la gloire de Malebranche a parfois dicté au biographe des jugements que la vérité et la justice ne ratifieront pas. » Au contraire, tout ce travail préliminaire et toute l'annotation du P. Largent se recommandent par une impartialité, une modération, une exactitude doctrinale irréprochables. Ses fréquentes remarques de langue et d'esthétique ne méritent pas moins d'éloges que ses observations relatives à la philosophie et à la théologie. Il faut encore signaler plusieurs notes scientifiques excellentes, que l'éditeur a demandées à son savant confrère, le P. Bordes. Souhaitons maintenant que cet utile et attrayant travail fasse pénétrer dans toutes les classes de philosophie des collèges chrétiens les belles pages de Malebranche, qui en étaient souvent écartées jusqu'à ce jour.

11. — J'ai présenté dans le temps aux lecteurs du *Polybiblion* le premier volume de l'*Histoire générale de la philosophie* de M. Brin, prêtre de Saint-Sulpice et professeur au grand séminaire de Coutances. Cet estimable ouvrage s'est enrichi depuis d'un second volume qui ne m'a pas été envoyé, mais que j'ai entendu apprécier par de bons juges, comme égal ou supérieur au premier. Seulement une grave lacune, et qu'on aurait eu peine à pardonner à l'auteur, pouvait faire regarder son œuvre comme incomplète et vraiment insuffisante. La philosophie de notre siècle et même une partie capitale de celle du dernier siècle y manquaient. Le volume qui vient de paraître à titre de supplément comble ce vide fâcheux. Est-il besoin d'ajouter qu'il n'a pas de peine à égaler ou à surpasser en importance et en intérêt tout ce qui précède? Les préoccupations, les tendances, les efforts, les découvertes et les erreurs de la pensée contemporaine, l'histoire scientifique de la génération où Dieu nous a placés, ne sont-ils pas pour nous un objet d'étude nécessaire, qui réclame toute notre attention et qui plus que tout autre, passionne notre curiosité?

La division adoptée par l'historien est très large et très facile à saisir. — Deux parties : la dernière évolution de la révolution philosophique inaugurée par Descartes, — et la restauration récente de la philosophie chrétienne. On pourrait bien objecter à cette *dichotomie* que certains écrivains compris dans le premier membre appartiennent à la philosophie chrétienne; mais, d'une manière générale, les deux groupes sont assez distincts pour servir de base à une classification passablement exacte et fort commode. — Le premier groupe à son tour se subdivise en trois membres : criticisme, éclectisme, positivisme. Peut-être s'étonnera-t-on de ne pas voir figurer sur la même ligne : 1° le matérialisme; mais l'auteur le rattache au positivisme, et non sans motif; 2° l'idéalisme; mais il l'étudie avec le criticisme, et il

a raison de le faire, puisque la philosophie critique de Kant est le point de départ de tout l'idéalisme contemporain; 3° le socialisme; mais ce n'est plus là une philosophie complète, et les principaux socialistes se raccordent aux matérialistes. Il faut convenir pourtant que certains d'entre eux, comme l'humanitaire Pierre Leroux et le mystique Jean Reynaud, sont bien dépaysés dans le milieu où les a placés M. Brin.

Parcourir en détail ces chapitres, où les noms et les œuvres se pressent, serait impossible. Tous les lecteurs éclairés rendront justice à la fidélité et à la clarté des analyses de l'auteur, quand il s'agit des systèmes et des penseurs les plus célèbres et les plus dignes d'attention, de ceux qu'il a étudiés par lui-même et pour lesquels il a eu le secours de bons travaux critiques et de jugements acquis. Pour les noms de second et de troisième ordre, et surtout pour les plus récents, il n'en est pas tout à fait de même, et nul ne s'en étonnera : il était impossible de tout faire ressortir dans un tableau si vaste, si mouvant et, pour certaines parties, si obscur et si indéterminé. On comprendra, par exemple, que la France philosophique soit beaucoup mieux connue de M. Brin que l'étranger, dont il cite pourtant les maîtres les plus renommés. — La partie pour laquelle on aura quelque raison de réclamer de lui un surcroît d'information et d'exacte analyse, ce sont les écoles françaises actuelles (en dehors du positivisme et du spiritualisme). M. Renouvier méritait une étude spéciale, que plusieurs citations ne sauraient remplacer. Les deux pages accordées à M. Ravaisson sont loin de montrer son influence vraie et le lien qui le rattache à MM. Lachelier et Fouillée, et à tout l'enseignement officiel de ce temps. L'*à-peu-près* était difficile à éviter dans une revue très sommaire de travaux souvent peu précis, *ondoyants et divers;* mais n'est-ce pas y verser trop complètement que de rapprocher, dans une seule et même ligne, ces quatre noms : Lachelier, Liard, Renouvier, Renan?

La deuxième partie : *Restauration de la philosophie chrétienne,* est de beaucoup la plus neuve et la mieux traitée. Elle comprend deux chapitres : celui des *essais divers* et celui de la nouvelle *scolastique.* Dans le premier défilent, suivant un ordre généralement logique et lumineux, les cartésiens, les éclectiques catholiques, les traditionalistes et les fidéistes, les mystiques (le P. Gratry), les idéalistes et les ontologistes (Rosmini, Gioberti). Tout cela peut prêter certes à bien des difficultés de détail; mais l'ensemble est vu avec assez d'exactitude et critiqué avec largeur. Comme lacune grave, je signalerai l'omission du cartésianisme platonicien et augustinien de Bordas, qui a eu plus d'influence que l'on ne croit. En tout cas, les lecteurs de M. Brin seront bien trompés en trouvant l'auteur du beau mémoire, si savant et si chrétien, sur le *Cartésianisme,* rangé parmi les « rationalistes pas-

sionnés, » violents et railleurs. Il est à peu près aussi injuste, pour le dire en passant, de citer parmi les « défenseurs acharnés » de la libre pensée, M. Secrétan, dont la *Philosophie de la liberté,* regardée généralement comme plus ou moins mystique et théologique, méritait certes un peu plus d'attention. — Le chapitre consacré aux nouveaux scolastiques a, ce me semble, pour principal intérêt, de nous faire connaître l'état actuel de l'enseignement de la philosophie dans les écoles ecclésiastiques de tous les pays. Son défaut, qui était presque inévitable, consiste dans la multitude des noms propres, souvent d'ordre très inférieur, en tout cas de valeur très diverse, trop habituellement dépourvus de caractéristique précise. Malgré tout, cette esquisse, — comme du reste le volume tout entier, — est curieuse et instructive; elle mérite l'attention et l'estime des esprits sérieux; elle semble d'ailleurs, et ce ne serait pas son moindre mérite, destinée à susciter et à préparer des recherches plus étudiées et plus complètes sur le même sujet.

12. — Le livre très remarqué de M. Paul Janet sur *Victor Cousin et son œuvre* est une contribution de premier ordre à notre histoire littéraire et philosophique au XIXe siècle. Le fondateur de l'éclectisme, quelque jugement qu'on porte sur sa valeur comme métaphysicien (et, là-dessus, l'heure actuelle paraît vraiment à son égard sévère jusqu'à l'injustice), a exercé chez nous, par son enseignement et par ses écrits, une longue et profonde influence que personne ne conteste. Il est vrai que les nouvelles écoles, tout en convenant de l'importance de son rôle, le présentent sous un jour qui paraît faux à M. Paul Janet. Nulle originalité, disent-elles, nulle indépendance, nulle sincérité dans cette bruyante et vaniteuse prétention de restaurer la philosophie; tout y est ordonné vers un but utilitaire : soutenir par l'érudition et par l'éloquence la moyenne des vagues croyances qui constituent le spiritualisme et le libéralisme bourgeois de notre temps. Il y a du vrai dans ce jugement général, on en reste convaincu après avoir lu le beau travail de M. Janet, qui est une sérieuse enquête historique et littéraire encore plus qu'une apologie. Mais il faut être bien jeune ou avoir beaucoup oublié pour confondre, comme on le fait à tout instant de nos jours, le Cousin des derniers temps, assagi, tempéré, conciliateur par goût, par fatigue et par politique, plus peut-être que par conviction profonde, avec le Cousin jeune et superbe des belles années de la Sorbonne, avec le vulgarisateur très osé de théories philosophiques qui respiraient tout autre chose qu'une excessive obséquiosité envers une orthodoxie quelconque, d'école, d'église ou d'État.

Mon âge ne me permettant guère d'avoir une telle illusion, les premiers chapitres, qui sont les plus nouveaux, du livre de M. Janet, ne

m'ont apporté, je l'avoue, aucune grande surprise. Tout ce qu'il raconte ou expose à merveille sur les maîtres de Cousin, sur son voyage en Allemagne, sur le cours de 1818, sur l'enseignement de l'école normale, sur les leçons de 1828 et sur la disgrâce qui vint les interrompre, tout cela n'est pas fait, ce me semble, pour changer l'impression produite par les écrits mêmes du maître sur l'esprit de ses lecteurs de vieille date. Mais les faits s'oublient et la génération nouvelle surtout avait besoin d'en avoir une narration exacte, nourrie de détails et habilement ordonnée, comme celle du savant biographe. De plus, M. Janet nous apporte de vraies révélations qui, sans modifier les résultats acquis, leur donnent un relief nouveau, et ne permettent plus, comme on a pu le faire longtemps, d'en contester ou d'en diminuer la portée. Par exemple, dans les leçons inédites de 1820, dont il nous donne de longs et curieux extraits, l'unité de substance, déjà professée en 1818, l'identité absolue avec toutes ses conséquences, est explicitement et longuement défendue. Le panthéisme de Cousin, loin d'être une invention calomnieuse de ses adversaires, est un fait des mieux établis. On doit savoir gré au nouveau biographe d'avoir mis désormais ce fait hors de contestation; mais il faut le plaindre de trouver là un sujet d'éloge pour la vigueur et l'originalité philosophiques de son maître.

Parmi les autres révélations de ce livre, je ne citerai qu'un *Argument*, qu'on chercherait en vain dans le *Platon* de Cousin, mais qui avait paru dans le *Globe*, où son auteur jugea prudent de l'oublier, à cause de la hardiesse et de l'ambition dont il témoignait. En lisant les extraits et le commentaire qu'en donne M. Janet, comme en étudiant avec lui les fameuses leçons de 1828, on reste convaincu que le progrès philosophique de Cousin, en dix années d'études et d'enseignement très actif, avait surtout consisté à modifier son panthéisme primitif par un fort alliage d'hegelianisme.

Les chapitres suivants, consacrés aux deux dernières périodes de la carrière de Cousin (direction officielle de l'enseignement philosophique et histoire de la philosophie, sous le gouvernement de juillet; pur spiritualisme prudemment rétabli, et travaux surtout historiques et littéraires, pendant le second empire), remettent en pleine lumière des faits et des œuvres que l'on n'avait certes pas oubliés, mais que l'on commençait à négliger plus qu'il ne convient. L'exactitude historique du biographe est inattaquable; ses jugements littéraires sont d'un homme de sens et de goût, qui fait sans parti pris une équitable distribution du blâme et de l'éloge; s'il paraît éviter de juger le caractère et l'âme de Cousin, il laisse bien entrevoir, sous sa discrétion respectueuse, une sévérité qui n'est que juste. Malheureusement son criterium moral et religieux est celui d'un rationalisme étroit et jaloux, qui persiste à regarder comme essentiels à la science philosophique le

droit à l'erreur et la négation de la foi. C'est dire assez que son livre peut être aussi dangereux par son esprit doctrinal, qu'il est précieux comme document historique et littéraire.

13. — Si Cousin, trop maltraité par la nouvelle génération, trouve encore d'éloquents défenseurs, le fondateur trop vanté du positivisme anglais rencontre aussi de sérieux adversaires. L'excellente thèse de M. Henri Lauret sur la *Philosophie de Stuart Mill* est, avant tout, une exposition fidèle et complète de ce système presque encyclopédique; mais c'en est aussi une critique attentive et détaillée; et cette critique, contre l'usage trop ordinaire de nos philosophes contemporains, tient presque autant de place dans ce volume que l'analyse elle-même (p. 263-445). Probablement c'est à cette discussion que s'attachera, pour la plupart des lecteurs, le principal intérêt de l'ouvrage. Toutefois l'exposition est loin de manquer d'à-propos et de nouveauté. M. Ribot nous avait très bien déduit la psychologie de Stuart Mill ; M. Liard, sa logique; M. Guyau, sa morale; d'autres critiques avaient parlé avec compétence de ses travaux de politique et d'économie sociale. Mais nous n'avions pas encore une exposition suivie du système entier. M. Lauret nous la donne sous une forme très satisfaisante. Il a cherché principalement et il a su atteindre l'unité intime, le lien logique qui fait un seul tout des nombreuses constructions scientifiques du célèbre penseur. Après avoir rattaché toute son œuvre philosophique à ses antécédents, après avoir montré dans la théorie de l'association des idées, préparée par tous les anciens empiristes anglais, le point de départ et le centre du nouveau positivisme, le jeune auteur analyse successivement, avec une rigoureuse exactitude, la psychologie, la logique, la morale, et les idées métaphysiques et religieuses de Stuart Mill. Faite de première main sur les œuvres mêmes du philosophe, cette analyse ne ressemble pas à toutes les autres ; elle met en relief, mieux que pas une, soit l'unité profonde du système, soit tel et tel point caractéristique (par exemple la conscience attribuée à tous les faits psychiques). M. Lauret relève même des erreurs qui ont été commises par des juges autorisés dans l'interprétation de ce système : il prouve, par exemple, contre M. L. Ferri, le savant professeur de Florence, que l'activité de l'esprit n'entre pour rien dans la théorie de l'intelligence de Stuart Mill.

Comme tous les analystes qui commencent par entrer dans la peau de leur auteur pour bien rendre l'intégrité de sa pensée et de son œuvre, M. Lauret laisse une part de mérite et de vérité au système qu'il s'est d'abord, pour ainsi dire, approprié. Peut-être même exagère-t-il un peu soit la nouveauté, soit l'importance des deux éléments, l'habitude et l'hérédité, que Stuart Mill aurait apportés, d'après lui, à la *philosophia perennis*. Ce qui est certain, c'est que, sur chaque partie

de l'œuvre aux proportions cyclopéennes de son auteur, il a montré parfaitement la caducité irrémédiable de la construction. Il y a beau temps que l'impuissance de l'empirisme à fonder soit la logique, soit la morale, a été l'objet de démonstrations que rien n'a pu encore ébranler. Les formes nouvelles de l'empirisme n'en ont pas moins besoin d'une adaptation particulière des vieilles preuves, à l'usage des esprits peu attentifs, qui sont l'immense majorité, même dans les milieux les plus favorables. La critique de Stuart Mill par M. Lauret est une destruction dans les règles d'un système aussi funeste que vanté. Il est inutile après cela de recommander son livre.

LÉONCE COUTURE,
Doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse.

ÉLECTRICITÉ ET MAGNÉTISME

1. *Électricité et Magnétisme*, par FLEEMING JENKIN, professeur de mécanique à l'Université d'Édimbourg, traduit et augmenté par MM. H. BERGER et CROULLEBOIS. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de XXIII-634 p. 12 fr. — 2. *Électricité*, par le même, traduit par N. DE TEDESCO. Paris, Baudry, 1882, in-18 de 170 p. 2 fr. — 3. *Traité élémentaire d'électricité*, par JAMES CLERK MAXWELL, traduit de l'anglais par GUST. RICHARD. Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-8 de XLIX-275 p. 7 fr. — 4. *Les Principales applications de l'électricité*, par E. HOSPITALIER, ingénieur des arts et manufactures. 3e édition. Paris, G. Masson, 1883, in-8 de VIII-327 p., avec 142 grav. et 4 pl. 10 fr. — 5. *L'Électricité comme force motrice*, par le Cte TH. DU MONCEL et M. FRANK GERALDY. Paris, Hachette, 1883 (Bibliothèque des Merveilles), in-18 de 304 p. 2 fr. 25. — 6. *Lois et origines de l'électricité atmosphérique*, par L. PALMIERI, directeur de l'Observatoire du Vésuve, traduit de l'Italien. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de VI-48 p. 1 fr. 50. — 7. *Introduction à l'étude de l'électricité statique*, par M. M. E. BICHAT, professeur, et A. BLONDLOT, maître de conférences à la faculté des sciences de Nancy. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de X-141 p. 4 fr. — 8. *Applications de l'électricité aux chemins de fer*, cours professé à l'École supérieure de télégraphie, par F. RODARY. Paris, Dunod, 1886, in-8 de 107 p. 3 fr. — 9. *Le Télégraphe et le Téléphone*, par AMÉDÉE GUILLEMIN. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 268 p. 1 fr. 25.

Voilà bien des années déjà que les savants s'occupent avec ardeur de recherches sur l'électricité, et il y a presque aussi longtemps que le télégraphe l'a introduite dans le domaine des applications. Mais, pendant une longue période, savants et praticiens faisaient en quelque sorte bande à part, ceux-ci s'abandonnant à un empirisme qui leur suffisait alors, ceux-là se contentant de livrer de temps à autres au public des expériences, des faits généraux, sans chercher à en faire naître, à en diriger les applications.

Le premier fait, si nous ne nous trompons, qui commença à amener un rapprochement efficace entre eux, fut la pose des câbles sous-marins et surtout des câbles transatlantiques. Les praticiens se trouvèrent là en présence de faits nouveaux qui ne laissaient pas de les dérouter quelque peu; ils sentirent le besoin de les éclairer par la théorie; les savants, de leur côté, s'aperçurent que le réseau de fils qui enserrait

progressivement le globe entier leur offrait un champ d'expériences bien autrement vaste que celui des laboratoires, et des enseignements qu'ils ne pouvaient trouver que là. Depuis lors, de nouvelles applications amenèrent des besoins nouveaux et notamment firent apparaître les questions d'ordre économique. Par suite de ce contact avec l'industrie, la science de l'électricité, d'abord exclusivement qualitative, si l'on peut ainsi parler, dut se préoccuper de plus en plus de la mesure des phénomènes, et devenir quantitative. C'est dans ce sens qu'elle s'est surtout développée depuis quelques années, mais cette tendance a mis assez longtemps à se faire jour dans l'enseignement et dans les livres qui y sont consacrés. Elle domine dans la plupart de ceux dont nous avons à rendre compte.

Un autre point à noter, c'est la fusion de plus en plus intime des théories de l'électricité statique et de l'électricité dynamique.

1. — Le traité de M. Fleeming-Jenkin, intitulé : *Électricité et Magnétisme,* est un des meilleurs produits de ces tendances récentes. Un fait remarquable signalé avec raison par l'auteur, et qui caractérise à la fois la complexité des phénomènes électriques et le degré déjà élevé de perfection auquel est parvenue leur théorie, c'est qu'il est à peu près impossible d'exposer clairement les premiers sans avoir donné une idée de la seconde; les termes mêmes dont il faut se servir en dépendent étroitement. C'est cette considération qui a déterminé le plan adopté dans l'ouvrage.

Les premiers chapitres sont consacrés « à un aperçu général et synthétique de la science, dans lequel les principaux phénomènes sont décrits et les termes expliqués. » Quantité d'électricité, principaux phénomènes et sources; potentiel, charge, flux d'électricité, force électro-motrice; courant, induction, résistance, capacité, densité électrique, force électro-statique; magnétisme, pôles et lignes de force, électro-aimants, telles sont les questions traitées dans ces chapitres.

Nous passons ensuite aux mesures magnétiques et électro-magnétiques ainsi qu'à la mesure des courants, des charges électriques, des résistances. La théorie chimique, puis la description des piles et la thermo-électricité qui sont intercalées dans cette partie, auraient peut-être dû logiquement être reportées ailleurs. Les derniers chapitres sont consacrés à la description des machines destinées à produire l'électricité par le frottement ou par induction, ou au contraire utiliser l'électricité pour produire un mouvement. Plusieurs chapitres sont consacrés aux appareils télégraphiques, aux autres applications utiles de l'électricité et du magnétisme, à l'électricité atmosphérique et terrestre.

Le traité, on le voit, est bien complet et généralement bien ordonné. Les questions sont exposées avec beaucoup de netteté et de précision

par un homme maître de son sujet. Dans les chapitres consacrés aux mesures, les développements mathématiques indispensables ne font appel cependant qu'à des connaissances élémentaires. Cet ouvrage est, croyons-nous, un des meilleurs qu'on puisse recommander aux élèves des classes supérieures de nos collèges et aux gens du monde qui veulent acquérir des connaissances un peu développées en électricité, sans toutefois aborder les grands traités.

N'oublions pas de dire que les traducteurs l'ont heureusement complété par un appendice qui forme le tiers du volume et dans lequel ils ont traité un certain nombre de questions, théoriques ou expérimentales, que l'auteur n'avait pas suffisamment développées, ou qui ont pris plus d'importance depuis la publication de la dernière édition anglaise.

2. — Pour les personnes qui ne veulent pas se livrer à une étude aussi complète et surtout pour celles qui auraient besoin de se remémorer rapidement les principaux faits, les lois et les définitions, le même auteur a composé, sous le simple titre : *Électricité,* un excellent résumé. Rien n'est plus difficile, on le sait, que de faire un bon résumé à la fois clair, exact et suffisamment complet; rien n'exige une connaissance plus profonde et plus sûre du sujet. M. Fleeming-Jenkin a montré qu'il remplissait parfaitement ces conditions. Il serait difficile, croyons-nous, de condenser la science de l'électricité sous une forme plus substantielle. Un lecteur absolument étranger à la science ne trouverait-il pas quelquefois l'exposé un peu abstrait? Nous n'oserions le garantir; c'est l'écueil de tous les résumés. Pour les commençants il est bon de développer, voire de délayer un peu. C'est pourquoi le petit traité de M. Jenkin nous paraît surtout à recommander comme un memento pour ceux qui, après avoir étudié la science, l'ont plus ou moins perdue de vue. A ce titre, il nous semble irréprochable.

3. — Le *Traité élémentaire de l'électricité* de M. Maxwell s'adresse à peu près à la même classe de lecteurs que l'*Électricité et Magnétisme* de M. Jenkin, mais il est conçu dans un esprit très différent. Tandis que le professeur d'Édimbourg développe considérablement la partie expérimentale de la science, M. Maxwell, essentiellement mathématicien et philosophe, s'attache surtout aux questions d'ensemble, à la théorie mathématique des phénomènes. Les deux ouvrages, loin de faire double emploi, se complètent donc très bien mutuellement. Toutefois il ne s'agit toujours ici que d'un traité élémentaire, et l'auteur ne suppose que la connaissance des mathématiques élémentaires, réservant, ainsi qu'il le dit dans sa préface, l'emploi des méthodes des mathématiques supérieures pour son grand traité sur l'électricité et le magnétisme (que publie aussi la maison Gauthier-Villars). Mais il a su, tout en respectant cette condition, pousser encore très loin le développement des théories.

L'ouvrage est précédé d'une intéressante notice de M. W. Garnett sur les travaux de M. Maxwell en électricité. Il comprend lui-même les 13 chapitres suivants : I. Préliminaires (premières expériences, force électro-motrice, potentiel). — II. Charge des corps électrisés. — III. Énergie et travail électrique (conservation de l'énergie, théorie du potentiel). — IV. Le champ électrique. — V. Loi des lignes d'induction de Faraday. — VI. Cas particuliers d'électrisation. — VII. Les images électriques (développement élémentaire de l'ingénieuse théorie de sir W. Thomson pour l'étude de la distribution de l'électricité sur les conducteurs). — VIII. Capacité électro-statique. — IX. Le courant électrique. — X. Passage d'un courant à travers un milieu hétérogène. — XI. Méthode pour maintenir un courant électrique. — XII. Mesure des résistances électriques. — XIII. Résistance électrique des corps.

L'original anglais n'a pas été publié du vivant de l'auteur; le manuscrit en était même resté incomplet; les huit premiers chapitres seuls étaient terminés et pourvus de leur table des matières. On a pu heureusement, à l'aide d'emprunts faits au grand traité, combler les lacunes, et donner le jour à un ouvrage qui ne laisse de côté aucune partie de la science et qui, en même temps, est tout entier de la main de M. Maxwell.

4. — L'ouvrage de M. Hospitalier est l'œuvre d'un ingénieur plutôt que d'un savant. Ainsi que son titre l'indique, il n'a pas pour but de faire connaître la théorie, mais les applications. Il s'adresse, par conséquent, non pas aux personnes qui veulent pénétrer les mystères de l'électricité ou même en perfectionner les applications, ce qui ne va guère sans d'assez profondes connaissances théoriques, mais à celles qui veulent connaître les services qu'on peut, dès à présent, lui demander. Toutefois, ainsi que nous le remarquons à propos du traité de M. Fleeming-Jenkin, le simple exposé des faits ne peut jamais être absolument dégagé de théorie. C'est pourquoi le chapitre des piles électriques, qui est le premier, débute par un exposé sommaire, mais clair et précis des principales lois, et par la définition des termes les plus usuels et des unités électriques. Tout lecteur, même étranger à la science électrique, peut donc aborder l'ouvrage sans avoir besoin de chercher ailleurs ces connaissances préliminaires.

Quatre parties composent le volume : I. Les sources de l'électricité. — II. L'éclairage électrique. — III. Téléphones et microphones. — IV. La télégraphie moderne; la transmission de la force à distance.

M. Hospitalier a cherché à mettre de l'ordre dans l'immense variété des faits par des classifications très utiles; en général, il sait exposer avec clarté et caractériser nettement chacune des inventions dont il parle. Il a réussi de la sorte à composer une intéressante et instructive revue de cette branche aujourd'hui si vaste de la science appliquée, et

cela sans sortir des inventions sérieuses, sans se lancer dans le domaine de la fantaisie, où l'on peut être tenté de s'engager sur les ailes de l'électricité. Toutefois, sur les deux branches importantes qui composent la 4e partie, il se borne à un aperçu rapide des derniers perfectionnements. On comprend, en effet, que la télégraphie, à elle seule, exigerait plusieurs volumes; quant à la transmission de la force à distance, elle était encore dans l'enfance lorsque a paru la dernière édition de l'ouvrage de M. Hospitalier, c'est-à-dire avant les expériences aujourd'hui célèbres de M. Marcel Deprez, entre Paris et Creil.

5. — Cette question tient, au contraire, une place essentielle dans l'ouvrage de MM. du Moncel et Géraldy sur l'*Électricité comme force motrice.*

Cet ouvrage se compose de trois parties. Dans la première, sous le titre d'introduction et notions préliminaires, les auteurs exposent les principes généraux, la construction des électro-aimants, leurs lois, les moyens employés pour diminuer les effets nuisibles produits dans les électromoteurs, tels que étincelles, extra-courants, magnétisme rémanent.

Passant ensuite à la description des différents moteurs, ils distinguent dans leur histoire deux phases successives dont l'étude occupe les deux parties du volume.

Dans la première phase, on se borne à peu près à utiliser la force attractive qui s'exerce entre une armature de fer doux et un électro-aimant ou un solénoïde; des dispositions convenables produisent en temps opportun l'interruption du courant, de manière que cette force agisse constamment dans le sens favorable et engendre un mouvement soutenu, alternatif ou rotatoire. Le nombre des dispositifs imaginés par divers inventeurs est considérable, mais les résultats ont toujours été hors de proportion avec la dépense de construction et d'entretien.

Pour trouver les électromoteurs dignes de ce nom, il faut arriver à la seconde phase, caractérisée par l'emploi des courants d'induction.

Le phénomène de l'induction, découvert par Faraday en 1832, consiste, on le sait, en ce que, si un circuit électrique fermé s'approche ou s'éloigne d'un aimant, des courants s'y produisent par cela seul. Après avoir pendant longtemps utilisé ce phénomène pour produire de l'électricité par le mouvement, on s'aperçut que les machines employées dans ce but étaient réversibles : lorsqu'on fait tourner la machine à l'aide d'un moteur, on obtient un courant électrique dans son circuit; mais réciproquement, si, dans ce circuit, on lance un courant, la machine se met à tourner et peut produire du travail. Lorsque ce courant est fourni par une pile, on a un électromoteur proprement dit; s'il est fourni par une autre machine magnéto ou dynamo-électrique,

commandée elle-même par un moteur mécanique, on réalise le transport de la force à distance.

Tel est le principe des moteurs électriques actuellement en usage.

C'est grâce à ce principe que les moteurs électriques ont cessé d'être des joujoux d'enfants ou des curiosités de cabinets de physique; ils ont déjà reçu des applications industrielles sérieuses, mais ce n'est rien encore auprès de ce qu'on peut encore en attendre.

L'ouvrage de MM. du Moncel et Géraldy n'est pas une simple collection de descriptions. Ces descriptions, toujours parfaitement claires, sont animées par des détails historiques, éclairées par la théorie, accompagnées, à l'occasion, de considérations économiques. Les noms des auteurs donnent la meilleure garantie que les questions ont été envisagées sous tous leurs aspects avec une haute compétence. C'est un ouvrage de vulgarisation, accessible à tous, mais de vulgarisation sérieuse; on le lira avec profit en même temps qu'avec intérêt.

6. — Les développements considérables qu'a pris l'étude de l'électricité sous forme de courants, de l'électricité dynamique, ne doivent pas nous faire perdre de vue les phénomènes dans lesquels l'électricité n'agit plus par sa circulation mais par sa tension, l'électricité statique. Ces phénomènes nous entourent de toutes parts et nous touchent à chaque instant; ils jouent un rôle considérable dans l'économie de la nature. M. Palmieri, le savant directeur de l'observatoire du Vésuve, si bien placé pour les observer dans leurs manifestations les plus énergiques, ne pouvait pas les négliger, et depuis de longues années il en a fait l'objet d'études assidues. Le mémoire dont M. Gauthier-Villars publie la traduction contient la description des procédés d'observation qu'il a combinés dans ce but et des principaux résultats auxquels il est parvenu. M. Palmieri repousse en cette matière l'emploi des appareils enregistreurs auxquels le congrès international de Paris a au contraire donné la préférence; suivant lui, la présence de l'observateur est indispensable, pour le moment du moins, si l'on veut obtenir des résultats susceptibles de comparaison. Quant à l'origine de l'électricité atmosphérique, elle réside principalement, pense-t-il, dans la condensation de l'humidité de l'air plutôt que dans l'évaporation, comme on l'enseigne généralement d'après Volta et Pouillet. Cette étude continue dignement la série des travaux sur l'électricité, par lesquels l'Italie s'est depuis longtemps distinguée.

7. — Ce ne sont pas des recherches originales, mais un ouvrage essentiellement didactique que nous donnent MM. Bichat et Blondlot. « Dans la pensée des auteurs, nous dit la préface, il est destiné à établir une transition entre l'enseignement élémentaire et l'étude approfondie de la science; il contient le développement des questions d'électricité statique qui peuvent être exigées des candidats à la licence

ès sciences physiques. » Les auteurs se sont attachés surtout à exposer très nettement les principes théoriques en les réduisant à une forme élémentaire au point de vue mathématique. Ils décrivent avec soin les appareils de mesure et font connaître les principaux types de machines électriques. En somme, ils nous paraissent avoir atteint leur but, et leur ouvrage se recommande « aux personnes qui, possédant les pre-« miers éléments de la physique, désirent, soit dans un but scienti-« fique, soit dans un but technique, acquérir en électricité des con-« naissances solidement établies. »

8. — Parmi les applications de l'électricité, il en est une qui a pris depuis quelques années un développement considérable et qui est appelée à se développer de plus en plus : c'est l'application aux chemins de fer. M. Rodary, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines, inspecteur du service télégraphique au chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, appelé à traiter les questions de cet ordre devant les élèves de l'École supérieure de télégraphie, vient de publier ses leçons.

Sans entrer dans de grands développements descriptifs, que son cadre ne comportait pas, il fait connaître cependant d'une manière suffisante les appareils qui ont reçu des applications sérieuses, en s'attachant surtout à bien préciser le mode de fonctionnement de chacun d'eux, les conditions qu'il remplit ou ne remplit pas au point de vue de l'exploitation. Cinq chapitres partagent le travail : appareils destinés à assurer la régularité et la sécurité de la circulation sur les lignes à double voie, puis sur les lignes à simple voie; appareils protecteurs de certains point particuliers (disques de gares, avertisseurs de passages à niveau, etc.); appareils de contrôle et d'enregistrement (contrôleurs de disque, d'aiguilles, contrôleurs de vitesse); appareils de correspondance dans les gares, dans les trains ou le long des lignes. Cet énoncé montre la variété des applications que M. Rodary expose avec une grande compétence ainsi qu'avec beaucoup de soin et de clarté.

9. — M. Amédée Guillemin, qui vient d'ajouter à sa *Petite encyclopédie populaire* un volume sur *Le télégraphe et le téléphone*, est un de nos vulgarisateurs les plus connus et les plus appréciés. On retrouve dans ce volume ses qualités ordinaires, et les gens du monde qui veulent consacrer quelques heures à se rendre compte sans grand effort de l'état actuel des procédés employés pour la transmission de la pensée, ne sauraient mieux s'adresser. M. Guillemin ne néglige pas le côté historique de la question et nous donne, par exemple, d'intéressants détails sur le télégraphe aérien de Chappe. Il décrit ensuite les principaux systèmes de télégraphes électriques, en évitant les fastidieux détails de mécanisme, et s'attachant seulement à faire comprendre le principe du fonctionnement de chaque appareil. L'installa-

tion des lignes, les piles et appareils accessoires, la télégraphie militaire, ne sont pas oubliés. La téléphonie est traitée de la même façon. De bonnes figures au nombre de 101 sont disséminées dans le texte.

E. VICAIRE.

THÉOLOGIE

Jacobi Lainez, secundi Præpositi generalis Societatis Jesu, Dissertationes tridentinæ ; *ad manuscriptorum fidem edidit et commentariis historicis instruxit* HARTMANNUS GRISAR, S. J. Inspruck, F. Rauch, 2 vol. in-8 de CVI-512 et LXXXV-568 p. — Prix : 15 fr.

Le P. Lainez, second général de la Compagnie de Jésus, fut l'un des théologiens les plus distingués du concile de Trente. Sa science et son éloquence réunies ne tardèrent pas à lui procurer une très grande influence, dont il usa pour maintenir avec vigueur les droits du Siège apostolique. Plusieurs de ses écrits avaient été publiés à différentes époques ; mais quelques-uns des plus importants étaient demeurés jusqu'ici à l'état de manuscrits : le P. Grisar a eu l'heureuse pensée de grouper ces derniers sous le titre de *Dissertationes tridentinæ,* et de les rendre accessibles, sous la forme de deux beaux volumes, aux théologiens de tous pays. Le tome I est presque en entier consacré à la remarquable *Disputatio de origine jurisdictionis episcoporum et de Romani Pontificis primatu,* qui impressionna si vivement, quoique en différents sens, les Pères du Concile. Le second nous offre une série plus disparate, mais non moins intéressante, de consultations ou dissertations conciliaires : les unes dogmatiques, les autres du domaine de la morale.

Les « commentaires historiques » du P. Grisar consistent, soit en prolégomènes biographiques et bibliographiques, soit en appendices de même nature, soit en notes explicatives placées au bas des pages. Le tout dénote un savant consommé qui n'a épargné aucune peine pour rendre son œuvre aussi parfaite que possible.

Cette excellente monographie se recommande donc d'elle-même à l'historien et au théologien.

J. BRUNEAU.

La Mythologie, traduit de l'anglais d'ANDREW LANG, par LÉON PARMENTIER, ancien élève de l'École normale supérieure de Liège, avec une préface par CHARLES MICHEL, professeur à la Faculté des lettres de Gand, et des additions de l'auteur. Paris, Dupret, 1886, in-12 de XLI et 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une singularité de cet ouvrage, c'est qu'il est la traduction d'un simple article de dictionnaire. Les Anglais ne peuvent lire que dans les colonnes de l'*Encyclopædia Britannica* ce que nous pouvons lire dans un volume à part. Il est vrai, d'ailleurs, que l'article de M. Lang

est digne de l'honneur qui lui a été fait et que l'auteur et les éditeurs y ont ajouté un certain nombre d'additions importantes. D'abord la préface de M. Michel est un morceau très substantiel et remarquable par sa clarté et sa précision. Elle prépare parfaitement à la lecture de l'ouvrage.

Cette *Mythologie* n'est pas, comme les anciens livres classiques qui portent ce nom, un exposé des idées des Grecs et des Romains sur leurs dieux et leur histoire imaginaire; c'est, en premier lieu, une critique des théories sur l'origine des mythes et, en second lieu, le développement du système par lequel M. Lang prétend expliquer les croyances mythologiques de tous les peuples. Deux systèmes surtout ont été à la mode pendant ces dernières années pour expliquer la mythologie. Les uns voyaient dans tous les mythes des personnifications et des déifications des phénomènes météorologiques, orages, vents et nuées; les autres, dans leurs explications, attribuaient une importance exceptionnelle et presque exclusive à l'aurore et au soleil. Le principal représentant de cette dernière opinion est M. Max Müller, d'après lequel la mythologie n'est qu'une maladie du langage; on a pris, à l'en croire, pour des réalités, les métaphores par lesquelles les hommes primitifs dépeignaient les phénomènes solaires. L'école philologique de M. Max Müller est tombée dans de telles exagérations que son crédit est maintenant fortement ébranlé. Des étudiants de Dublin ont parodié le système, dans le *Mythe solaire d'Oxford,* où ils montrent que M. Max Müller, si on lui applique ses principes, n'est qu'un mythe solaire dont le nom signifie le grand Meunier. M. Lang lui-même, dans un article anonyme du *Macmillan Magazine* (février 1886), traduit dans le *Temps* du 22 février de cette année, établit par les mêmes procédés que M. Gladstone doit être aussi placé parmi les mythes du soleil. On a, du reste, des raisons plus sérieuses et plus graves à alléguer contre l'école philologique. M. Lang lui oppose l'explication anthropologique. Elle est le développement de la théorie qu'exposait, dès 1760, le président de Brosses dans son opuscule: *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie.* De Brosses explique le culte des animaux en Égypte comme une survivance, chez un peuple civilisé, d'idées et de pratiques qui proviennent de la condition intellectuelle des sauvages et qui existent actuellement encore chez les nègres. Là est la pensée mère du système anthropologique dont M. Lang est l'un des plus habiles représentants. Il consiste à supposer que « l'élément irrationnel contenu dans les mythes est simplement la *survivance* d'un état de la *pensée* qui fut autrefois très ordinaire, pour ne pas dire universel, mais qui ne se trouve plus aujourd'hui que chez les sauvages et, jusqu'à un certain point, chez les

enfants. » En conséquence, l'étude des croyances des sauvages actuels a pour cette école une importance extrême, car, pour comprendre les mythes, il faut comprendre la société, les lois et les coutumes des hommes qui vivent encore à l'état sauvage et barbare. Le vrai fondement des recherches mythologiques étant l'examen de l'état psychologique de l'homme primitif, nous devons nous faire une idée de cet état, non par l'étude des peuples civilisés, mais par celle des peuples ou des tribus contemporaines dont la condition intellectuelle nous représente aujourd'hui celle des âges primitifs. Or, cette condition intellectuelle, nous la retrouvons, en grande partie, dans les races inférieures, depuis les Australiens jusqu'aux Iroquois. M. Lang recherche donc quelles sont les idées de ces races inférieures, et il constate qu'elles regardent les phénomènes les plus abstraits, le ciel, la terre, les vents, comme animés et personnels; pour elles, les animaux sont doués de raison comme l'homme. Bien plus, elles croient à la parenté étroite de l'homme avec les animaux, comme le prouve le *totémisme,* c'est-à-dire la croyance que certaines familles d'hommes, dans diverses tribus, descendent par le sang de certains objets animés ou inanimés, mais spécialement des bêtes. Toutes ces idées des sauvages actuels ont dû être celles des hommes primitifs, et de là l'origine des mythologies. Quand les peuples anciens se sont civilisés, une partie de ces croyances enfantines a *survécu :* ce sont les mythes. Telle est l'explication anthropologique de M. Lang. Elle n'est pas à l'abri de toute critique, et l'on pourra lui reprocher, comme à celle de M. Max Müller, de généraliser à l'excès et, de plus, de supposer que tous les hommes ont passé par l'état barbare. Quoi qu'il en soit, ce système mérite d'être étudié, au point de vue historique comme au point de vue religieux, et l'on doit remercier M. Parmentier d'avoir traduit le travail de M. Lang. La traduction est parfois un peu trop littérale, mais elle rend toujours fidèlement la pensée de l'auteur. N. O.

JURISPRUDENCE

Institutionen des katholischen Kirchenrechts von Dr. Hugo Laemmer. Freiburg im Brisgau, Herder, 1886, in-8 de 553 p. — Prix : 8 fr. 75.

Les institutions de droit canonique du docteur Laemmer sont un de ces rares livres sérieusement conçus et fortement condensés qui réunissent à la fois le mérite de la concision et celui de l'exactitude. Dans l'espace relativement restreint que le professeur de l'Université de Breslau a consacré à tout l'ensemble du droit canonique général, et à quelques situations spéciales du droit particulier allemand, on rencontre, groupées d'une façon logique, toutes les notions nécessaires

à qui veut étudier le droit ecclésiastique. De nombreuses notes distribuées avec l'abondance particulière aux savants d'Outre-Rhin éclaircissent les difficultés sans jamais impatienter le lecteur, grâce à la précaution qu'on a prise de les rejeter à la fin de chaque chapitre.

Les *Institutionen des katholischen Kirchenrechts* ne sont autre chose qu'un résumé substantiel des cours professés par l'éminent prélat auquel ses connaissances aussi profondes que variées ont mérité le titre de consulteur de la sacrée Congrégation de la Propagande. Une cinquantaine de pages forment comme une introduction à tout l'ouvrage, et dans ce court espace se trouvent réunis les principes du droit et du pouvoir législatif de l'Église. En quelques lignes, nous voyons passer sous nos yeux les différentes formes de Constitutions ou Décrets qui sont à la base des collections. Puis vient l'étude de ces collections elles-mêmes. Quelques pages suffisent pour donner une connaissance aussi claire que solide du *Corpus Juris* et de la manière de s'en servir. Mais, à ce propos, l'auteur, en vrai savant qu'il est, prend la peine d'indiquer les auxiliaires auquels l'étudiant devra recourir pour devenir un juriste sérieux. En premier lieu viennent les sciences philologiques et historiques dans lesquelles rentrent les monuments diplomatiques et l'étude de la paléographie, la connaissance de la latinité du moyen âge non moins que l'étude approfondie de la langue grecque. Ensuite, vient la théologie qui s'offre sous ses formes variées: histoire ecclésiastique, dogme, morale, patrologie, archéologie religieuse, statistique ecclésiastique et chronologie. Enfin, dans le domaine plus restreint du droit, des notions exactes et détaillées du droit romain, et des lois nationales et contemporaines. On sent, aux précautions du maître, aux détails dans lesquels il entre, au choix intelligent des auteurs qu'il recommande, qu'il livre généreusement le secret de ses études privées et que son désir est la généralisation des patientes et obscures recherches auxquelles il s'est adonné en préparant ses cours d'université. Ces rapides préliminaires de la science du droit ecclésiastique se terminent par un tableau de la littérature canonique.

Nous n'entrerons pas dans autant de détails sur le reste de l'ouvrage, car il nous faudrait citer les titres de chacun des chapitres: contentons-nous, avant de donner une appréciation générale, de dire comment Mgr Laemmer a systématisé les sujets épars dans les cinq livres des Décrétales et dans le Droit nouveau. C'est en effet, nous l'avons déjà plusieurs fois remarqué en d'autres circonstances, le manque de partition philosophique des lois ecclésiastiques qui a détourné un trop grand nombre d'esprits éclairés d'une étude consciencieuse et suivie de ses multiples documents. Plusieurs méthodes ont été proposées, parmi lesquelles celle du Dr. Phillips est assurément une des plus rationnelles, mais celle que nous présente Mgr Laemmer, tout en s'ins-

pirant des données acquises par le célèbre professeur, évite cependant quelques-uns de ses défauts.

Les *Institutionen* contiennent deux parties distinctes : le droit public d'abord (288 p.), puis le droit privé (187 p.).

Première partie. — L'auteur commence par décrire la constitution de l'Église, développe tour à tour la nature de l'état ecclésiastique, depuis l'Ordination, son principe, jusqu'au plus minutieux détail des droits et des devoirs des clercs qui en sont revêtus; les diverses charges de l'Église, et, individuellement, chacun de ces grades hiérarchiques : la papauté et ses auxiliaires, le rôle des métropolitains, évêques et prélats, les conciles, etc. — Le Code judiciaire est ensuite exposé : modes des jugements, délits et peines sont déterminés avec le même style calme et précis, dont chaque phrase est pesée, dont chaque expression renferme une idée. Ne craignez pas de voir cette pensée, si solidement vêtue, emprunter le terme vague et pédantesque d'une certaine école d'écrivains allemands; jamais l'exactitude ne dégénère en subtilité, jamais l'abstraction orgueilleuse ne vient importuner l'esprit du lecteur. La troisième partition du droit public est consacrée à l'exposé des rapports de l'Église avec les infidèles, les hérétiques et l'État. Ce dernier point surtout est examiné avec un soin tout particulier. On sent que l'auteur a connu toutes les difficultés de son sujet, et qu'il a pondéré encore plus que d'habitude, s'il est possible, la portée de chacun des termes qu'il emploie.

Deuxième partie.—Nous entrons dans le *Jus Privatum* par l'étude des droits et des devoirs des individus, puis viennent quatre chapitres qui, s'ils ne sont pas d'une importance égale, sont du moins traités avec la même érudition respectueuse des données historiques et des nécessités présentes. Le traité du mariage, les questions du patronat et du droit d'association; enfin, le pouvoir de posséder qu'a l'Église, sont, chacun dans leur genre, des modèles d'exposition et de doctrine.

Nous n'avons pas craint de donner une analyse suivie de cet excellent ouvrage aussi soigné dans son exécution typographique que dans sa rédaction, car il n'est peut-être pas aujourd'hui de manuel plus complet, ni plus riche en idées. On se prend à regretter, en le lisant, que l'auteur se soit tenu dans des bornes aussi strictes, et qu'il n'ait pas développé dans une phrase plus ornée les nombreuses connaissances qu'il met à la portée de ses lecteurs. Mais la réalisation de ce souhait aurait enlevé au livre du professeur de Breslau cette précieuse concision qui le met à même d'être placé entre les mains de l'étudiant le plus inexpérimenté comme un guide sûr et savant qu'il aura toujours sous la main, si loin qu'il veuille diriger ses investigations. Avec les *Institutionen des katholischen Kirchenrechts*, on ne risque plus de s'enfermer dans les étroites et froides limites du texte ; on n'a plus à

redouter non plus de perdre de vue les grandes lignes de cette magnifique ordonnance juridique qui a été comme le squelette de la civilisation chrétienne des derniers âges. Il nous reste à désirer maintenant une traduction française de l'ouvrage allemand, en en défalquant seulement quelques passages relatifs au droit privé du pays de l'auteur et en leur substituant des notes adaptées à la situation particulière faite aux Canons en France par notre Concordat de 1802. Ainsi présenté aux élèves de nos Séminaires et de nos Universités, le travail de Mgr Laemmer éveillerait dans beaucoup d'intelligences l'amour de la véritable science historique, avec une connaissance plus parfaite de la vie intime et de la politique constante de la sainte Église.

L'abbé G. F. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Cours élémentaire de philosophie, *adapté à la préparation du baccalauréat,* par le R. P. CHABIN. S. J., prof. de philos., ancien préfet des études à l'externat de la rue de Madrid (Paris). Paris, A. Fournereau, dépositaire, 1885, in-8 de 654 p. — Prix : 8 fr.

Le *Polybiblion* a souvent reconnu l'extrême difficulté qu'offre la rédaction d'un manuel de philosophie vraiment approprié à l'enseignement élémentaire, et, en même temps, à l'état actuel de la science et aux exigences des examens officiels. Il a fait connaître bon nombre d'ouvrages composés dans ces derniers temps avec ces visées; et, tout en rendant justice à la haute valeur scientifique de deux ou trois, aux qualités didactiques de quelques-uns, à la parfaite orthodoxie religieuse de quelques autres, il n'a pu, jusqu'ici, désigner aucun livre qui réunît ces trois caractères, de façon à mériter, comme livre classique, une recommandation sans réserve. Même après l'excellent *Cours élémentaire* du P. Chabin, peut-être est-il permis de dire que « cet heureux phénix est encore à trouver. » Mais je ne vois aucun manuel qui ait plus approché du but.

Les doctrines de ce livre sont celles du spiritualisme chrétien. Mais si le fond n'est pas neuf et n'aspire pas à l'être, les matières sont distribuées, les questions sont posées, les opinions diverses classées et discutées avec un souci constant et une connaissance remarquable des données et des tendances des sciences positives et des sciences morales à l'heure présente. Tout lecteur un peu au courant du mouvement actuel des idées en jugera aisément par lui-même, s'il jette seulement un coup d'œil sur les chapitres les plus délicats de ce cours. J'indiquerai, en psychologie, la perception des sens, la psychophysique, la discussion de l'associationnisme; en logique, le principe de l'induction; en morale, l'examen des systèmes sur l'essence du devoir, et tout ce qui concerne le pouvoir politique, son origine et son

étendue; en métaphysique,... tout! J'ose encore recommander spécialement à l'attention des maîtres l'histoire de la philosophie (p. 509-617); il me paraît impossible d'être aussi solide et aussi complet, en restant clair, dans ces limites.

Les solutions acceptées et défendues par le P. Chabin ne rallieront pas tous les suffrages, soit dans le camp des purs spiritualistes, soit dans celui des thomistes (voir, en particulier, p. 547-549). J'aurais, pour ma part, quelque peine à le suivre sur les graves questions de la connaissance sensible et de la connaissance rationnelle, sur l'espace et le temps, etc. Mais si le philosophe ne peut tout accepter, le professeur applaudit à tout, sauf à réserver sa liberté d'examen et de conclusions. Tous les problèmes importants sont bien posés; l'exposition est toujours exacte, l'expression toujours claire; est-il besoin d'ajouter que l'orthodoxie est partout, non seulement sauve, mais établie et défendue? Joignez à ces mérites très rares de fond et de forme, l'inappréciable secours de sujets de dissertation, très nombreux et très variés, groupés à la suite de chaque chapitre et constituant un catalogue méthodique des sujets proposés, depuis vingt-cinq ans, aux candidats au baccalauréat et à la licence ès lettres, dans les diverses facultés de l'État.

LÉONCE COUTURE.

Le Radicalisme de la Vérité. *Études contemporaines* par J. BAREILLE. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-8 de 436 p. — Prix : 5 fr.

M. J. Bareille met bien dans l'embarras tous ceux qui, partageant ses convictions, n'aiment pas à les voir défendues avec maladresse. Qu'est-ce en effet que ce *Radicalisme de la vérité*? Nous ne doutons pas que la vérité ne soit absolue; nous savons qu'elle n'admet pas de tempérament ni d'atténuations. Mais où commence la vérité? Un nombre assez restreint de dogmes définis peut nous servir sans doute de points de repère, mais entre ces points la limite du vrai demeure incertaine. Or, dans l'espace libre qui s'étend entre chacun de ces dogmes définis, tracer une limite selon des vues, des études, des préférences personnelles, et donner cette limite comme l'expression d'une vérité « radicale, » c'est refuser à ses adversaires cette « liberté dans les choses douteuses » qui a souvent fait jaillir de si vives lumières dans les chocs de la discussion. Car cette liberté n'est pas de l'indifférence. Prouvez seulement! nous vous écoutons et ne demandons pas mieux que d'être éclairés. Or, M. Bareille ne discute pas; il triomphe. Mais nous voilà très avancés contre les matérialistes, lorsqu'il s'est écrié : « Oh! que le matérialisme est abject! oh! que le matérialisme est absurde! » Une expérience de M. Pasteur nous semble un peu plus concluante. Cette façon de penser et d'écrire mène d'ailleurs en ligne droite à l'exagération, qui est la pire face de l'erreur. M. Bareille

a fort bien fait assurément de ne pas lire Aristophane et Plaute : mais pourquoi parler d'eux s'il ne les a pas lus? et s'il les a lus comment peut-il avancer que leur théâtre n'a pas de scène plus scandaleuse que celui de nos dramaturges contemporains, que « cela n'est pas même possible » et que de nos jours « les anciens sont violemment distancés » sous ce rapport? Voilà le train de cette polémique à laquelle tout le monde a bien renoncé, nos amis comme leurs adversaires. Mais ces vieilles armes ont eu leur temps de gloire et d'efficacité. C'est de ce temps déjà lointain que semblent arriver les *Études contemporaines* de M. Bareille. On les comprend si on les replace à leur vrai moment dans le catalogue de la librairie, c'est-à-dire, dans les trente-cinq premières années de ce siècle, parmi les innombrables *Essais sur l'indifférence* calqués sur le chef-d'œuvre de Lamennais; on se met alors à les déchiffrer avec une piété d'antiquaire, comme un de ces vieux manuscrits dont les naïvetés appellent parfois le sourire... Mais ce sourire, on le retient; on se rappelle que ce livre est, comme dit Montaigne, « un livre de bonne foy, » ou comme dit l'auteur dans sa préface, « un cri de la conscience, » chose toujours vénérable et sacrée au regard d'un lecteur sérieux. CHARLES MAURRAS.

Le Patron, *ses fonctions, ses devoirs, sa responsabilité,* par CHARLES PÉRIN, correspondant de l'Institut de France. Lille, Société de Saint-Augustin; Paris, Lecoffre, 1886, in-12 de II-190 p. — Prix : 2 fr.

« La disposition naturelle des classes inférieures à suivre l'impulsion qui leur vient d'en haut est, dit M. Périn, un fait contre lequel l'orgueil démocratique regimbe, mais qu'il n'abolira point. » Si donc la bourgeoisie fut le premier instrument de la révolution qui la menace aujourd'hui, c'est d'elle encore que peut et que doit venir le salut de toutes les classes et de tous les ordres sociaux. — Telle est la vérité capitale que M. Périn s'attache à démontrer. — Et tout d'abord, point de chimères, point de rêves en disproportion avec la nature des choses! L'observation des sociétés humaines conduit infailliblement à reconnaître la nécessité du patronat comme un fait d'expérience universelle; bien mieux, tous les systèmes proposés pour remplacer ce régime aboutissent en fait à le rétablir sous un autre nom, — preuve irrécusable de son intrinsèque nécessité. « Lors même que la servitude universelle du socialisme parviendrait à s'établir, même alors il y aurait un patron général qui serait l'État et des patrons délégués qui seraient les chefs officiels du travail industriel. » Mais il y a deux manières d'exercer le patronat : l'une égoïste, grâce à laquelle nous voyons se dresser en face du patron un ouvrier saturé des théories socialistes et révolutionnaires. L'autre système est celui du patronat

chrétien, tel que le révèle M. Périn, où l'antagonisme des classes est remplacé par une fraternité bien entendue, établie sur les bases du respect et de la subordination. Sans doute, le second système est le plus difficile à pratiquer, puisqu'il mêle aux préoccupations intéressées un élément idéal supérieur, le souci du Devoir, — de nombreux devoirs, — qui prendront au patron, sans compter ces richesses du cœur qui n'ont ni poids ni mesure terrestres, beaucoup de temps et un peu d'argent. Mais là du moins on peut prédire qu'il rentrera dans ses déboursés, et qu'en échange de ses fatigues, il récoltera cette sécurité qui a disparu depuis si longtemps du monde industriel. — Nous n'entrerons pas dans l'analyse de ces devoirs, ni des réformes qu'ils devront inspirer, ne pouvant mieux faire que de renvoyer à l'opuscule de M. Périn où toutes ces matières sont développées avec l'autorité, la compétence et cette plénitude de cœur que M. Périn a toujours apportée à l'étude des grandes questions sociales.

CHARLES MAURRAS.

Les Solutions démocratiques de la question des impôts. Conférences faites à l'École des sciences politiques par LÉON SAY, membre de l'Institut, sénateur. Paris, Guillaumin, 1886, 2 vol. in-12 de 260 et 295 p. — Prix : 6 fr.

L'école démocratique, frappée de l'arbitraire qui existait dans la perception de l'impôt sous l'ancien régime, a, depuis le temps de Vauban et de Boisguilbert, combattu l'impôt personnel et demandé comme un progrès nécessaire l'établissement de l'impôt réel, — puis considérant que l'impôt indirect est d'une incidence incertaine et pèse inégalement sur les diverses classes, elle a réclamé l'impôt direct, — puis l'impôt sur le revenu, — puis l'impôt unique, — puis elle revient à l'impôt personnel transformé en impôt progressif. L'impôt n'est plus alors un moyen de subvenir aux charges communes, c'est un instrument de nivellement. La notion générale des droits et de la mission de l'État se trouve, à ce point, complètement transformée : tandis que l'École libérale cherche à connaître, pour s'y conformer, les lois naturelles de l'organisation des sociétés, l'école socialiste invente de toutes pièces des lois nouvelles destinées à corriger les inconvénients de la société actuelle. Dans quelle mesure peut-on suivre ces tendances, quelles concessions peut-on leur faire? Ceci, comme dit très bien M. Léon Say, est l'art, non plus la science du gouvernement, et il a sur ce point quelques pages vraiment empreintes de sagesse et de bon sens.

Le développement de ces idées forme la partie dogmatique de l'ouvrage, mais non la plus étendue; le reste comprend, comme une sorte d'application des principes, des renseignements fort instructifs

sur les impôts de Florence au moyen âge, sur la transformation des impôts en France depuis la Révolution, l'income-tax des Anglais, les impôts sur le revenu et sur la rente en Italie, en Allemagne et en Suisse.

La conclusion de l'auteur est que les finances de la France comportent non un remaniement, mais des améliorations partielles, et que bien longtemps, sinon toujours, les impôts directs et indirects continueront de coexister; enfin, qu'il ne peut y avoir de finances bien réglées que si l'école démocratique socialiste est écartée du pouvoir, par cette simple raison que si l'État, comme le demande cette école, étend ses attributions, il devra dépenser beaucoup; que pour dépenser beaucoup, il faudra beaucoup d'impôts, et que si ces impôts, comme on le demande encore, s'attaquent au capital, à l'épargne nationale, ils atteindront les sources mêmes de la vie sociale.

R. D. L. S.

Fifth Annual Report of the United States Geological Survey, 1883-84, by J. W. Powell, director. Washington, Government Printing Office, 1885, in-4 de xxxvi-469 p., 58 pl. et 143 fig. dans le texte.

Ce nouveau volume ne le cède en rien, pour la variété et l'intérêt des documents qu'il renferme, aux précédents rapports de la série. On y trouve d'abord le compte rendu général des opérations exécutées pendant l'année budgétaire 1883-84, suivi des rapports administratifs des chefs de division : il y a là, comme toujours, une foule de renseignements précieux à glaner sur l'état des recherches géologiques en Amérique; de nombreux et importants mémoires sont indiqués comme devant être livrés à la publicité dans un délai plus ou moins éloigné; cette partie de l'ouvrage, on le conçoit sans peine, se prête difficilement à l'analyse; contentons-nous de constater que l'impression générale qui s'en dégage est très avantageuse pour le brillant établissement scientifique dont les États-Unis ont le droit d'être fiers: l'activité dont les membres du *Survey* ont déjà donné tant de preuves depuis sept ans ne se ralentit pas un instant, et leurs travaux continuent à être de la plus grande valeur.

Les *Accompanying papers,* qui viennent ensuite, sont au nombre de six, et constituent autant de petits traités sur différentes questions scientifiques se rapportant, soit à la géologie générale, soit à des faits particuliers au sol du pays :

Sur les caractères topographiques des rivages lacustres, par M. G. K. Gilbert. — L'auteur, après avoir donné, il y a quelques années, un excellent résumé d'ensemble sur le travail mécanique des eaux courantes, nous communique cette fois les résultats de ses recherches sur

le travail mécanique des eaux stagnantes : l'action des vagues, les phénomènes propres aux embouchures des rivières, l'influence des courants littoraux, les effets du changement de niveau des eaux, sont tour à tour analysés avec la sagacité et la clarté qui caractérisent toujours les publications de M. Gilbert et en font de vrais modèles pour l'excellence de la méthode et la précision du style ; les diverses catégories d'accidents toopographiques produits sont également décrits avec soin, et leurs différences avec les formes plus ou moins analogues, mais résultant d'autres phénomènes, signalées avec tous les détails désirables. Les longues études exécutées par M. Gilbert dans les déserts du Far-West, où les traces des lacs quaternaires sont encore empreintes sur le sol avec tant de netteté, le rendaient tout spécialement apte à traiter ce chapitre intéressant de géomorphologie, resté jusqu'ici assez en dehors des préoccupations des géologues. Ajoutons que, sauf les effets résultant de l'action des marées, tous les phénomènes qui se produisent au bord de la mer trouvent ici leur pendant en miniature ; les observations faites sur les rivages lacustres ont donc une portée beaucoup plus générale que ne le ferait croire leur objet au premier abord et même, comme le remarque M. Gilbert, l'absence des marées conduit à des conclusions instructives, en permettant de déterminer quels sont les faits dont la production sur le littoral océanique ne dépend point du flux et reflux. — De belles et nombreuses illustrations, quelques-unes reproduisant des photographies, représentent des exemples typiques de falaises, cordons littoraux, deltas, etc.

Des conditions nécessaires pour l'établissement et le bon fonctionnement des puits artésiens, par M. Thomas C. Chamberlin. — Exposé populaire très complet, rempli de considérations nouvelles et de développements originaux ; le savant glacialiste, autrefois directeur de la commission géologique du Wisconsin, y a mis à profit sa profonde connaissance de la région du Haut-Mississipi, où beaucoup de sondages pour la recherche des eaux souterraines ont été exécutés depuis un certain temps.

Sur les terrains archéens des États du nord-ouest, par M. R. D. Irving. — Ce mémoire préliminaire a été rédigé pour montrer où en est actuellement la connaissance des roches anciennes cristallines et schisteuses des environs du lac Supérieur, et pour indiquer la marche que M. Irving, chargé de leur étude, se propose de suivre. Une carte au 1/4,000,000, représente les grands traits de la structure de cette partie des États-Unis, du lac Huron au Dakota. Les problèmes que M. Irving veut aborder sont fort importants, rien n'étant encore plus obscur en géologie que ce qui a trait à la genèse des formations dites « primitives » ; nous signalerons, comme offrant un intérêt général, les obser-

vations de MM. Irving et van Hise sur le mode de formation des quartzites par infiltration du quartz en dissolution, dans les vides séparant les grains détritiques originels des grès, quartz qui s'oriente optiquement et cristallographiquement suivant les axes du quartz plus ancien constituant ces grains. (Voir pour un résumé plus détaillé sur cette question, l'*Annuaire géologique* du Dr Dagincourt, tome II, 2e partie, p. 14-15, 1886.) Mentionnons encore les passages relatifs à l'origine des roches amphiboliques, fréquentes dans la région, et au métamorphisme de la série « Huronienne ».

Les mammifères géants de l'ordre des dinocératidés, par M. O. C. Marsh. — Résumé sommaire de la monographie publiée sous le n° X dans la série des grands mémoires du *Survey* par l'infatigable paléontologiste de *Yale College ;* les fossiles qui en font l'objet ont été recueillis dans les couches dites du fort Bridger (Eocène moyen), dans le bassin du Green River (Wyoming), au nord de la belle chaîne des monts Uinta; M. Marsh a pu rassembler les restes de plus de deux cents individus de cet ordre, qui appartient au groupe des ongulés; toutes ces pièces ornant actuellement le musée de Yale College, et dont une grande partie sont dans un état de conservation admirable, ont permis à l'éminent anatomiste de reconstituer complètement le squelette de ces étranges animaux.

Les Glaciers actuels des États-Unis, par M. Israel C. Russell. — Réunion de toutes les données qu'on possède actuellement sur les névés et les glaciers du Far-West. L'existence de vrais glaciers dans la partie centrale de la Sierra Nevada, annoncée dès 1871 par M. Muir, a été depuis très contestée ; cependant les explorations de M. Russell, dans cette région alpine, en 1883, ont montré qu'il existe en effet, à l'ouest du lac Mono, de nombreux petits glaciers parfaitement caractérisés; le plus vaste, situé sur le flanc septentrional du mont Lyell, n'a guère qu'un kilomètre et demi de longueur. Les belles gravures jointes au travail de M. Russell montrent qu'il s'agit bien en effet de véritables courants d'eau solide et non de simples amas de neige (voir surtout la pl. 37, glacier du mont Dana) ; d'intéressants détails sont également donnés sur l'ancienne extension de ces glaciers. — Ceux du nord de la Californie et des montagnes des Cascades, signalés depuis longtemps, sont déjà beaucoup plus grands ; une carte détaillée et plusieurs vues figurent les champs de glace du mont Shasta, récemment relevés par M. Gilbert Thompson. M. Holmes a également communiqué le résultat de ses observations sur les petits glaciers du Wind River Range, dans les Rocheuses du Wyoming, découverts en 1878 par l'une des divisions du *Survey* dirigé par le Dr Hayden, et qui jadis ont recouvert aussi des surfaces bien plus considérables ; d'autres ont été examinés récemment, dans le nord de Montana, par M. Pumpelly.

Quant aux glaciers de l'Alaska, aussi grandioses de proportions que ceux des Alpes ou de la Scandinavie et souvent même plus étendus encore, ils sont décrits sommairement d'après les publications de MM. Blacke, Meehan et Dall; bien des années seront nécessaires avant qu'on puisse complètement débrouiller ce chaos montagneux encore presque inconnu.

Esquisse de la Paléobotanique, par M. Lester F. Ward. Ce travail est en quelque sorte le brouillon de l'introduction au *Compendium of Paleobotany* dont M. Ward a entrepris la préparation depuis plusieurs années, afin de remédier à l'extrême éparpillement des mémoires relatifs aux plantes fossiles et en même temps pour rendre cette branche de la Paléontologie plus directement applicable aux études géologiques que par le passé. D'abord entrepris comme simple catalogue des végétaux fossiles américains, ensuite étendu à ceux de tout le globe, le grand ouvrage projeté constituera un exposé aussi complet que possible de l'histoire et de l'état actuel de la Paléobotanique, tant au point de vue biologique que géologique; il comprendra, outre la discussion générale servant d'introduction (I), les parties suivantes : II, catalogue systématique de toutes les plantes fossiles décrites jusqu'ici, avec indications bibliographiques et synonymiques complètes; III, catalogue de toutes les espèces rangées par ordre stratigraphique; IV, liste des espèces strictement caractéristiques de chaque terrain; V, liste alphabétique de toutes les localités où l'on a trouvé des plantes fossiles, avec l'indication de la position stratigraphique des gisements; VI, bibliographie de la Paléobotanique; VII, liste alphabétique des abréviations; VIII, table alphabétique de tous les noms d'espèces et synonymes cités; IX, cartes indiquant l'emplacement des localités mentionnées, avec teintes exprimant l'âge géologique auquel elles appartiennent. Il s'agit, comme on le voit, d'un véritable monument bibliographique, d'un inventaire tel qu'il devrait en exister dans chaque science. On lira avec intérêt les remarques de M. Ward sur la valeur des flores fossiles comme indice de l'âge des terrains où l'on en trouve les restes, sur les éclaircissements que leur étude apporte au grand problème de l'évolution des êtres, sur le lien nécessaire mais souvent méconnu qui doit unir la botanique et la paléontologie végétale; enfin, sur la nécessité où l'on se trouve de tenir compte du développement historique des flores dans l'établissement d'une classification vraiment « naturelle », qui ne peut évidemment être cherchée en dehors des rapports de filiation des espèces; ces considérations, inspirées par les points de vue les plus élevés, et dont la haute portée n'échappera à aucun lecteur, frapperont certainement tous les naturalistes. M. Ward trace ensuite une esquisse des découvertes successives de la paléobotanique, d'abord en nous donnant de

courtes notices biographiques sur vingt-deux de ses fondateurs et de ses promoteurs principaux, puis en faisant la revue chronologique de ses progrès les plus marqués jusque vers 1850; d'abondantes citations bibliographiques indiquent assez combien l'auteur a apporté de soins à la préparation du côté érudit de son texte, d'ailleurs fort instructif au point de vue de l'histoire de l'interprétation scientifique de la nature. Enfin il termine par un coup d'œil synthétique sur la vie végétale du globe à travers les différentes périodes de son histoire, montrant l'ordre de succession et l'importance numérique relative des différents groupes de plantes, pendant chaque grande phase; plusieurs diagrammes ingénieusement exécutés font ressortir d'une manière parlante les conclusions qui se dégagent du classement méthodique des 25,000 espèces de végétaux fossiles actuellement connues. Le volume renferme encore deux grandes cartes des États-Unis, dont l'une indique l'état actuel des relevés topographiques et l'autre la distribution générale des terrains; cette dernière, dont les matériaux ont été rassemblés par M. J. W. Mac-Gee, a déjà été mentionnée dans le *Polybiblion*, et est reproduite dans le second volume de l'*Annuaire géologique* du Dr Dagincourt, qui vient de paraître.

EMM. DE MARGERIE.

BELLES-LETTRES

Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. *Introduction à l'étude de la littérature grecque.* Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée par ÉMILE EGGER, membre de l'Institut. Paris, Pedone-Lauriel, 1886, in-8 de x-588 p. — Prix : 8 fr. 50.

Voici l'œuvre d'un maître, malgré la modestie du titre, et tout à la fois le résumé et le testament de sa vaste et spirituelle érudition. La première édition, publiée en 1849, avait mis le sceau à sa renommée d'helléniste : et quand la mort vint le surprendre, en 1885, il se félicitait d'en avoir achevé l'entière révision.

Il y a bien des manières d'entendre la critique : celle qu'adopte ici M. Egger, c'est la critique à la façon de Fénelon, de Laharpe et de Villemain, et comme il la définit lui-même, « la raison appliquée à l'invention poétique. » A côté de l'inspiration spontanée qui fait les Homère et les Sophocle, les Périclès et les Démosthène, se place la science qui analyse et fixe les lois de la poésie et les règles de l'éloquence. C'est cette œuvre de réflexion, intimement liée à l'histoire du goût, que M. Egger surprend à son berceau et dont il suit le développement à travers toutes les périodes de l'hellénisme, depuis les écoles lointaines des rhapsodes jusqu'aux grands travaux de Platon et d'Aristote, et au déclin du génie païen. On ne sera pas surpris d'apprendre que la célèbre *Poétique* d'Aristote forme comme le point central,

comme le foyer autour duquel rayonne cette vaste enquête ; l'auteur de l'*Essai* en expose la genèse, en précise les tendances, enfin en marque l'influence à travers les âges avec une rare pénétration. En dehors de cette étude magistrale, signalons comme dignes d'une attention particulière les chapitres intitulés : *De la critique dans la comédie*, et : *Jugements des docteurs chrétiens sur la poésie.*

Quant à la forme, un mot suffira à en faire l'éloge : elle offre ce tour rapide et piquant qui est le propre de l'érudit français. Le texte est accompagné de notes bibliographiques et littéraires abondantes qui l'éclairent sans accabler le lecteur par leurs dimensions importunes, comme c'est trop souvent le cas de l'autre côté du Rhin. Outre mainte citation habilement choisie, mille et mille problèmes des plus curieux, discutés avec une finesse ingénieuse, qui sait ne pas abuser des hypothèses, donnent de l'attrait et de la vie à ce tableau des variations de l'esprit grec. Quelle justesse, par exemple, dans cette réflexion sur les *Caractères* de Théophraste : « On croit voir un auteur déjà moins préoccupé d'observer que d'écrire, comme si Aristote lui eût épargné la peine d'analyser nos vices et nos travers, et ne lui eût laissé que le plaisir de les peindre. » Et le regretté M. Egger ne s'est-il pas peint lui-même à son insu dans ce jugement placé à la suite d'un curieux extrait de Plutarque : « Dans tous les livres de cet historien, c'est le même laisser-aller d'un esprit facile et d'une âme indulgente, avec les dons les plus heureux de l'imagination. Cet écrivain aura eu le singulier honneur d'obtenir une renommée populaire sans avoir éclairé le monde par la grande lumière du génie. »

Ajoutons que cette seconde édition se termine par une table alphabétique des plus complètes, due aux soins de M. Max Egger, le fils de l'éminent helléniste : elle permet à l'érudit et à l'historien de l'antiquité, en quête d'une solution particulière, de s'orienter du premier coup d'œil au milieu de la multitude vraiment surprenante des noms propres, des titres d'ouvrages et des questions traitées. C. Huit.

Histoire abrégée de la littérature latine, *rédigée conformément aux programmes officiels*, par Eugène Talbot. Paris, Delalain, 1886, in-12 de vii-304 p. — Prix : 2 fr. 50.

Histoire sommaire de la littérature française des origines à nos jours, *ouvrage conforme aux programmes d'enseignement des écoles normales*, par A. Biays. Paris, Picard-Bernheim, 1886, in-12 de vi-324 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est tout à fait un abrégé, cette histoire de la littérature latine que nous donne aujourd'hui M. Talbot. Mais, chose rare, dans cet abrégé, il y a des idées et du style : aussi, la lecture en est-elle fort agréable et digne d'être recommandée aussi bien aux gens du monde

qu'aux élèves pour lesquels il est spécialement écrit. On ne saurait trop louer M. Talbot d'avoir cherché à faire son histoire de la littérature, non pas plus complète, mais plus littéraire que celle de ses nombreux devanciers. S'il a compilé quelque peu, s'il a suivi Teuffel, c'était pour ne commettre que le moins d'omissions possible. Encore en a-t-il commis quelques-unes assez grosses, pour bien faire voir qu'il est un professeur de lettres et non pas un philologue. Au lieu donc de nous dire ce qu'on a pu apprendre (ou imaginer) sur tous les menus écrivains latins dont il reste quelquefois à peine le nom, il préfère s'arrêter aux grands auteurs, à ceux qui lui sont le plus familiers et qui le méritent. Il exprime en un style fort élégant des idées générales, des appréciations très fines, il fait œuvre de critique enfin ; et certains chapitres forment de véritables articles littéraires. Je citerai, comme particulièrement intéressants, celui qu'il consacre à l'étude du caractère physique, intellectuel et moral de la race italienne ; les vingt pages où il apprécie Cicéron comme homme privé, comme homme d'État, comme orateur, comme philosophe, comme juriste, comme poète ; les chapitres sur Lucrèce et sur Sénèque ; et les considérations sur le siècle d'Auguste, sur le rôle d'Agrippa et de Mécène, sur les sociétés littéraires et les lectures publiques de cette époque. Tout cela est d'une délicatesse de pensée et de forme à laquelle ne nous ont pas accoutumés les auteurs, j'allais dire les faiseurs, de résumés d'histoires, à commencer par MM. Pierron et Demogeot. Mais si nous louons M. Talbot de s'arrêter avec complaisance aux œuvres intéressantes et classiques, certains amateurs d'érudition trouveront peut-être ce livre un peu trop... littéraire. On dira que l'auteur nous parle surtout de ce que tout le monde connaît le mieux, et néglige de se tenir au courant des travaux les plus récents : ne pas nommer Fronton, consacrer seulement deux pages à Varron après la thèse de M. Boissier, et dix-huit lignes à Sidoine Apollinaire après l'étude de M. Chatelain, c'est être bien superficiel, penseront les grammairiens! M. Talbot oublie trop que la littérature de la décadence est à la mode ; et quant à la littérature chrétienne, si vaste et si peu étudiée, malgré une promesse écrite dans la préface de lui donner quelque développement, on constate avec regret qu'il n'y a presque rien : il ne faut même pas chercher les noms de Minucius Félix, de Prudence et de saint Paulin!

Nous sommes loin de l'histoire si complète, mais si compacte aussi parfois de M. de Caussade : dans celle-ci tous les noms, toutes les dates, tous les titres d'ouvrages conservés ou perdus; en revanche, une surabondance de divisions et de subdivisions, un style souvent lourd. Mais, il faut bien le dire, M. Talbot ne l'a pas rendue inutile. Et puis, M. de Caussade avait donné un bon exemple qui n'a pas été

suivi. Pourquoi ne pas offrir, à propos de chaque auteur, une petite bibliographie des ouvrages d'histoire ou de critique à lire? Sans doute M. Talbot les connaît : il en parle quelquefois; les souvenirs, les rapprochements, les citations ne manquent pas dans ses études. Dans un chapitre pris au hasard, celui qui traite de Perse, sans parler de la comparaison de certains morceaux du poète avec Ménandre, Térence et Molière, je vois cités les jugements de saint Jérôme, Heinsius, Boileau et de M. Constant Martha. On aimerait que M. Talbot eût pris la peine d'indiquer d'une façon précise les ouvrages où tout cela se trouve. Les élèves ne sont pas grands bibliographes : pourquoi ne pas profiter du plaisir qu'ils auront sans doute à lire M. Talbot, pour leur signaler tout de suite après chaque chapitre de nouvelles lectures à faire?

— Le livre de M. Talbot est un résumé; celui de M. Biays est un sommaire. Toute la littérature française, les écrivains contemporains compris, est rapidement parcourue dans ce petit volume destiné à l'enseignement primaire. C'est dire qu'il n'y faut rien rechercher d'original. Fait de courts articles de dictionnaire, cet ouvrage peut être bon pour des écoliers, qui trouveront encore à la fin de chaque chapitre un résumé et un questionnaire, mais il n'a aucun intérêt pour tous ceux qui connaissent déjà les grands traits de notre histoire littéraire.

On en peut louer la clarté, l'exactitude, et surtout l'impartialité. M. Biays apporte dans tous ses jugements la plus grande modération. En parlant des luttes oratoires et poétiques du XIXe siècle, même en faisant l'histoire de la presse, il a su garder une liberté d'esprit complète. Et s'il prend quelquefois la parole en son propre nom, c'est pour faire voir que dans la littérature française « la conception spiritualiste de la vie est manifeste à toutes les époques », et que nos grands écrivains ont toujours eu « le sentiment de la justice, la passion de la liberté, la foi dans la Providence. » GABRIEL AUDIAT.

La Chanson populaire, par J. B. WECKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire de musique. Paris, Firmin Didot, 1886, in-8 de 206 p. — Prix : 5 fr.

J'ai déjà plusieurs fois, dans cette *Revue* même, insisté sur l'intérêt qu'il y a, après s'être autant occupé de la poésie populaire en tant que poésie, à s'occuper aussi de sa partie musicale, trop négligée. C'est ce que M. Rolland a fait dans un volume dont j'ai rendu compte, et c'est ce qui vient de fournir à M. Weckerlin le sujet d'une étude spéciale. L'auteur était bien préparé à traiter cette matière par sa profonde compétence et par divers travaux au nombre desquels figurent les *Chants*

populaires de l'Alsace. Il a divisé son ouvrage en huit chapitres : I, coup d'œil général sur la chanson; II, la chanson dans l'histoire; III, la chanson musicale; IV, les messes sur des thèmes populaires; V, la chanson à l'église, épîtres farcies; VI, la chanson au théâtre; VII, chants guerriers nationaux; VIII, transformation de la chanson populaire. Il y a dans ces chapitres des choses curieuses sur l'origine et la transmission de certains airs, sur les airs, les timbres, comme l'on disait jadis, qui devinrent au XVIe siècle des motifs de messes (p. 115); sur la diffusion des couplets qui, harmonisés et contrepointés par les célébrités musicales de l'époque, furent imprimés à Venise en 1501; sur de bizarres transformations, par exemple sur la *Parisienne,* adaptée à un chant populaire de la Westphalie; sur le *Chant du départ,* ajusté à un morceau de Dalayrac; sur d'autres points peu connus et très intéressants au point de vue musical. Je n'ai pas la prétention de juger le livre dans celles de ces parties qui appartiennent exclusivement à des recherches de ce genre ni d'examiner des appréciations dont la science du bibliothécaire du Conservatoire garantit l'exactitude. Là, M. Weckerlin est parfaitement sur son terrain; mais ce que l'on peut appeler le côté littéraire de son volume donne lieu à quelques observations, portant d'ailleurs sur des points accessoires. Plusieurs fois (p. 27), M. Weckerlin qualifie Charles d'Orléans de troubadour; il l'appelle même le dernier troubadour, et ce prince vivait deux siècles après que les poètes de ce nom avaient disparu. Il applique encore ce nom, réservé aux Provençaux, à Thibaut de Champagne. M. Weckerlin croit que la chanson de Roland n'a jamais existé (p. 159), parce qu'il se figure qu'elle devait se composer seulement de quelques couplets dans le genre, sans doute, de ceux dont Tressan fit don à la *bibliothèque des Romans.* A propos de Malborough (p. 27), il eût été bon de rappeler ce que Milà y Fontanals a dit de l'origine arabe de ce chant dans ses *Observaciones.* La complainte de Pavie (p. 29) est interpolée et débute à tort par un couplet qui lui est étranger. Cette complainte se retrouve sur bien des points; j'en ai recueilli une version dans les Pyrénées; M. de la Villemarqué m'en a communiqué une venant de la Bretagne; Milà en a inséré une rédaction catalane dans son *Romancerillo* (édition de 1882, p. 72). Toutes ces variantes, ainsi que je l'ai constaté (*Folk-lore,* p. 87), ont la même consonnance en i. M. Weckerlin s'est-il assez occupé de la littérature populaire en dehors de la France? Sait-il assez quelles singulières références l'on trouvera dans des contrées souvent fort éloignées les unes des autres? Il est étonné que la chanson de *Biquette* (p. 185) existe dans des langues qui n'ont point de rapports entre elles. Mais cette chanson — nous croyons l'avoir dit à M. Weckerlin en rendant compte de ses chants alsaciens — est connue aussi en Italie, en Espagne, en

Grèce, partout... Il en est de même pour bien d'autres, notamment pour la touchante complainte des *Orphelins* (*Folk-lore*, p. 118). Les chants politiques de la Révolution (p. 166) auraient pu être traités avec plus de développements; ainsi, à propos du *Ça ira* (p. 160), n'eût-il pas été bon de raconter que les vers primitifs de ce quatrain sauvage étaient assez anodins et appartenaient à la lune de miel de la Révolution. Ils naquirent au milieu des travaux faits au Champ de Mars pour la fête de la Fédération (14 juillet 1790), travaux exécutés par toutes les classes de la société avec un enthousiasme que Montgaillard a très bien décrit (*Revue chronologique de l'histoire de France*, p. 62). Une averse étant venue déranger les travailleurs, pour reprendre courage ils chantèrent sur l'air du *Carillon national :*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
En dépit des aristocrates de la plaine,
Ah, ça ira, ça ira, ça ira,
Nous nous mouillerons, mais ça finira...

Inutile de donner le reste de cette platitude.

A propos de la *Marseillaise*, M. Weckerlin rapporte la note curieuse que Rouget de Lisle a laissée sur ce chant. Cette note est peu connue; aussi la reproduirai-je ici : « Je fis les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans le mois qui suivit la proclamation de la guerre (fin d'avril 1792). Intitulé d'abord chant de l'*Armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Dietrich. Lorsqu'il fit son explosion quelques mois après, j'étais encore en Alsace, sous le poids d'une destitution encourue à Huningue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate, qui, l'année suivante, dès le commencement de la terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor » (p. 162).

Une autre citation intéressante, faite par M. Weckerlin, et qui rentre plus dans notre sujet — est celle d'une version de la célèbre chanson du *Petit Mari* (p. 102). Ce texte doit être fort ancien et précéder la rédaction généralement connue, qui elle-même était déjà vieille au temps de Scarron, comme le prouve un passage du *Roman comique* (Partie III, ch. III).

Le volume de M. Weckerlin, est-il besoin de le dire? doit prendre place dans toutes les bibliothèques où quelques rayons sont réservés au Folk-lore. TH. P.

Études critiques sur Properce et ses élégies, par FRÉDÉRIC PLESSIS, avec un fac-similé de six feuillets du *Neapolitanus*. Paris, Hachette, 1884, in-8 de XVI-331 p. — Prix : 7 fr.

Italici Ilias latina, *edidit, præfatus est, apparatu critico et indice locu-*

plete instruxit Fridericus Plessis. Paris, Hachette, 1885, in-8 de LI-100 p. — Prix : 5 fr.

A l'époque où règnent encore, dans certains milieux, les préjugés de l'ancienne Université contre l'érudition, il n'est pas inutile de signaler à l'attention le livre qu'un érudit de la nouvelle génération, M. F. Plessis, vient de consacrer à Properce. On répète en effet que les études philologiques, telles qu'on les a inaugurées en France, n'ont point la valeur qu'elles affichent, et qu'en gagnant les qualités germaniques, nous risquons de perdre celles de l'esprit français, la justesse, la clarté, la faculté de généraliser et de saisir les ensembles; à force, dit-on, d'analyser la matière des textes, on en oublie l'esprit, et l'érudition philologique tue le goût littéraire. Ce livre répond aux sophismes de la paresse nationale; il montre que le goût véritable ne trouve des aliments sains et solides que dans une étude complète des monuments, éclairés à toutes les lumières des recherches spéciales, la grammaire, la métrique, la paléographie, l'histoire des textes, etc. Il prouve *ab exemplo*, que la bonne critique est faite de bonne philologie.

Les *Études sur Properce*, disons-le tout de suite, même dans les chapitres les plus chargés, sont écrites d'un style sobre et net, qui, pour s'attaquer aux questions les plus obscures, ne perd rien de sa clarté native. Si tous les philologues n'usent pas de ce style-là, la faute n'en est donc point à leur méthode. Les théories métriques les plus sèches, les polémiques les plus embrouillées sont exposées et discutées avec un art littéraire qui les rend presque agréables. Et cependant M. Plessis ne recule devant aucune des difficultés de sa tâche. Il s'est proposé d'abord d'étudier et de classer les manuscrits de son auteur, puis de faire l'histoire et la critique de toutes les éditions qui ont marqué, depuis la Renaissance, un progrès ou une modification du texte. Il consacre ensuite quinze pages à l'examen d'une question qui a été la pierre d'achoppement de plusieurs éditeurs : faut-il diviser Properce en cinq livres ou en quatre? Il s'attaque aux interpolations, si souvent reprochées au texte du grand élégiaque, et après une argumentation serrée sur un certain nombre de passages, il se prononce dans le sens conservateur. Le nom et la patrie du poète, la chronologie de ses compositions, et, comme suite naturelle, sa biographie, étaient autant de chapitres nécessaires : ces sujets ont fourni matière à d'innombrables dissertations, particulièrement en Allemagne et en Angleterre; M. Plessis, qui a eu la patience de les lire toutes, les résume et les apprécie de manière à nous éviter pour jamais d'y recourir. Il prend son parti avec une grande indépendance de jugement, mais en nous fournissant tous les moyens essentiels de le contrôler. Il est difficile d'analyser ces études, d'une critique pénétrante et mesurée, qui

se lisent sans fatigue, malgré l'appareil d'érudition qui les entoure.

Si le livre s'arrêtait ici, il aurait sa valeur particulière, son utilité pour les cent ou deux cents érudits qui s'occupent en Europe de poésie latine, et nous laisserions aux revues spéciales le soin d'en relever l'importance. Mais la partie qui s'adresse au grand public, et qui a été si remarquée à la soutenance de cette thèse en Sorbonne, mérite de nous retenir. Appuyé sur les recherches qu'il vient de faire, sûr désormais du terrain où il marche, l'auteur aborde l'histoire générale de l'élégie antique et détermine la place qu'y occupe Properce par le caractère de son talent et par sa nature morale. C'est ici qu'on voit la précision donnée aux appréciations littéraires du critique par sa connaissance approfondie des questions philologiques. M. Plessis venge Properce des jugements superficiels portés sur lui ou plutôt contre lui par les écrivains de plume facile, qui comprennent le latin à demi, ignorent l'existence des manuscrits, et font des amplifications de rhétorique sur un texte qu'ils croient ancien et qui n'est qu'une interpolation d'un humaniste de la Renaissance. M. Plessis, qui a soumis à l'examen philologique chaque vers de Properce, y a gagné de connaître à fond son poète et les moindres nuances de sa pensée. Il montre ce qui le distingue d'Ovide et des autres élégiaques : l'énergie du style, la variété de l'inspiration, la sincérité du sentiment; il dégage les raisons qui font à Properce moins de lecteurs qu'à Tibulle : « Ce qui rebute chez Properce, c'est le sérieux qu'il apporte dans la passion; comme il applique sa force de réflexion à des sujets qui passent d'ordinaire pour légers, il arrive qu'il déplaît aux esprits mûrs à cause des sujets qu'il traite; aux esprits jeunes à cause de la manière dont il les traite. » Etc. Tout le passage, il faut dire tout le chapitre, est d'un lettré.

Nous ne ferons sur cette partie de son travail aucune critique à M. Plessis; pour en avoir le droit, il faudrait avoir pratiqué son poète comme il l'a fait; sur les autres, au contraire, nous croyons avoir des observations à présenter. M. Plessis a mis en relief l'importance exceptionnelle du *Neapolitanus*, aujourd'hui à Wolfenbüttel, manuscrit qu'il attribue au commencement du XIIIe siècle et même à la fin du XIIe, tandis que tous les autres textes de Properce sont seulement du XVe. Ses conclusions, corroborées par les fac-similés en héliogravure, seront certainement adoptées; mais si tous les manuscrits sont de beaucoup postérieurs au *Neapolitanus*, il pourrait peut-être se faire qu'ils en provinssent; cela simplifierait singulièrement la critique du texte, en la réduisant à une seule source. Cette observation, faite à la soutenance, s'impose à la lecture du chapitre des manuscrits; M. Plessis a fait preuve de timidité critique en n'abordant pas le problème qu'il a si nettement indiqué. — Toujours à propos du *Neapolitanus*, l'auteur concède à M. Baehrens que, puisque Manetti l'a possédé, le

manuscrit devait être à Naples au xve siècle (p. 16); Giannozzo (et non Jannottio) Manetti est mort à Naples en 1459, cela est vrai; mais M. Plessis ne peut ignorer que cet illustre homme d'État est un Florentin et qu'il a passé à Florence la meilleure partie de sa vie. Si le volume a été possédé par Manetti, rien ne prouve que ce soit à Naples plutôt qu'à Florence, ou même ailleurs, Manetti ayant beaucoup voyagé. On s'étonne que M. Plessis n'ait pas tiré parti de cet argument qui confirme la thèse qu'il soutient. — Pour ce qui est de l'histoire du manuscrit, nous avons sur le sujet une opinion absolument différente de celle de M. Plessis; nous croyons que le manuscrit dit du roi Alphonse II, celui de Pontano, et le *Neapolitanus* ne font qu'un, et nous espérons convaincre en temps et lieu l'auteur lui-même. — P. 4, il pouvait mieux appuyer l'autorité d'une lettre qu'il cite pour prouver que Pétrarque a possédé un manuscrit de Properce. Lombardo della Seta, à qui cette lettre fut adressée, fut un des exécuteurs testamentaires de Pétrarque, et il eut, après la mort de celui-ci, le soin de sa bibliothèque. Si on lui demandait à cette époque un Properce au milieu d'autres livres de la bibliothèque de Pétrarque, comme le contexte le prouve surabondamment, c'est parce que Properce figure dans la collection. Dans ces conditions, il y a plus qu'une vraisemblance et la lettre peut suffire à établir le fait. Ajoutons que M. Plessis désigne ce Lombardo d'une manière insuffisante en l'appelant Lombardo de Padoue; son vrai nom est parfaitement connu. — A la note de la p. 22, on pouvait joindre l'indication d'un manuscrit de Properce que j'ai vu à la bibliothèque de Naples (coté IV. F. 22); il a été écrit à Bologne en 1465, et a été annoté, en partie du moins, par l'humaniste Janus Parrhasius.

Après un si long examen du premier livre de M. Plessis, nous devons passer plus rapidement qu'il ne faudrait sur le second, l'*Ilias latina*. Ce texte est un abrégé de l'Iliade, en 1070 hexamètres latins, qui a été en Occident, pendant tout le moyen âge, la seule source des connaissances sur Homère. Est-il besoin d'ajouter que ce travail de grammairien n'a aucune valeur littéraire? M. Plessis a établi le vrai nom de l'auteur, sur une hypothèse de M. Louis Havet, fixé l'époque où il écrivait, la méthode qu'il a suivie, les questions de style ou de métrique qui se rattachent au sujet. Une édition critique, peut-être un peu trop conjecturale, mais soignée et complétée par un bon index, termine le volume. Je reprocherais à M. Plessis de n'avoir pas cité, sous forme versifiée, le témoignage d'Hugo Trimbergensis (p. XLIX); M. Comparetti le donne ainsi dans *Virgilio nel medio evo* (1re. éd., p. 122, avec *hic* pour *huic*). — Quelques mots sur les révélateurs d'Homère aux modernes, Pétrarque et Boccace, eussent été à leur place en conclusion; M. Plessis me saura gré d'exhumer le jugement du premier sur l'au-

teur qu'il a si patiemment étudié : « *Is qui Homerus vulgo dicitur alterius nescio cujus scholastici opusculum scias, licet ab homerica Iliade sub breviloquio descriptum.* » (*Ep. Familiares*, l. x, ép. 4). — En résumé, et malgré nos critiques, ces deux travaux marquent une étape importante des études latines en France. Leur auteur s'est mis au premier rang de ceux qui les cultivent chez nous, et son *Properce* particulièrement méritait d'être signalé comme un exemple de l'érudition sincère et de la critique telle que l'exige le temps présent.

P. DE NOLHAC.

Surian, *prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence, de l'Académie française (1670-1754). Pensées et discours inédits précédés d'une étude historique et littéraire renouvelée d'après les manuscrits,* par l'abbé A. ROSNE. Paris, Gaume et Cie, 1886, in-12 de VIII-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Rosne a déjà publié dans la *Revue de Provence* plusieurs études sur les prédicateurs célèbres du XVIIIe siècle ; sur M. de Beauvais, sur le P. Élisée, sur l'abbé Ségui. Surian, prêtre de l'Oratoire, académicien comme Ségui, évêque de Vence et Provençal, devait tenter son érudition : mais à peine eut-il donné dans la même Revue, une notice composée avec les documents connus de tout le monde, que les papiers mêmes de Surian tombèrent entre ses mains. Ces bonnes fortunes arrivent souvent aux travailleurs de sa taille, et le présent livre en est sorti.

On sait que la congrégation de l'Oratoire, dans la première période de son existence, c'est-à-dire depuis sa fondation en 1614 jusqu'en 1790, a donné à l'Église et à la France un grand nombre d'hommes considérables par le talent et la vertu : vingt-et-un évêques, seize membres de l'Académie française, huit de l'Académie des Sciences, dix de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... Surian nous offre l'une des figures les plus sympathiques de cette riche galerie, et je comprends que l'abbé Rosne se soit attaché à la peindre en plein relief, en insistant sur le parallèle de sa carrière si bien remplie avec celle de Massillon. Né le 20 septembre 1670, à Saint-Chamas, dans l'ancien diocèse d'Arles, Jean-Baptiste Surian appartenait à une ancienne famille dont les ancêtres avaient pris, en revenant des croisades, le surnom de *Syrianus*. Son père avait une grande fortune et sa mère sortait des Broglie de Lambesc : mais l'héritage, partagé entre neuf enfants, ne pouvait assurer qu'une existence assez modeste à chacun d'eux. Trois des fils embrassèrent la carrière ecclésiastique, et la suite prouva que leur vocation était sérieuse. Après avoir fait de brillantes études au collège de Juilly, Jean-Baptiste, que son père destinait au commerce, persuada facilement à des parents chrétiens que Dieu l'appelait à le servir de plus près et, dès l'âge de quinze ans et quelques mois, il entra au novi-

ciat de l'Oratoire, à la résidence d'Aix. « L'idée de cet aimable temps, écrivait-il soixante-cinq ans plus tard en parlant de son noviciat, me reste comme la peinture d'un jardin charmant qui a disparu sous la neige de l'hiver..... »

Pendant plusieurs années, Surian fut employé comme professeur dans diverses maisons de l'Institut, à Pézenas, à Marseille, à Toulon, où il fut nommé, en 1696, préfet des études ; enfin à Montbrison. Les jeunes religieux auxquels on promettait à cette époque le plus brillant avenir oratoire, Massillon, Surian, Maures, étaient tous les trois alors occupés à l'enseignement dans les collèges. C'était une règle qui ne souffrait guère d'exception, et il est certain que cette épreuve offrait aux maîtres les plus précieux avantages; mais je ne crois pas volontiers, comme le suppose M. l'abbé Rosne, qui a suivi patiemment son héros dans toutes ses résidences, que ce fût parfois au détriment des élèves, parce qu'au bout de dix ans on leur retirait, sans espoir de retour, un professeur parvenu à la maturité de l'âge et du savoir. Dans un Ordre comme celui de l'Oratoire à la fin du XVIIe siècle, les hommes éminents ne manquaient pas, et M. l'abbé Rosne le remarque lui-même : « uno avulso, non deficit alter. » Surian fut donc envoyé à Saumur, en 1697, pour achever ses études théologiques avant d'entreprendre la grande prédication et, deux ans après, il alla faire ses premières armes à Caen, où il prêcha l'avent de 1702 et les carêmes de 1703, de 1704 et de 1707. Son succès y fut tel qu'on le manda dès l'année suivante à Paris. Je ne le suivrai pas dans toutes les chaires de la capitale où il monta de 1710 à 1728, époque à laquelle il fut nommé évêque de Vence. M. l'abbé Rosne a consacré à cette période de la vie laborieuse de Surian un chapitre qui serait à citer tout entier et qui montre combien le nouvel orateur possédait, à l'égal de Massillon, le don d'attirer et de retenir, et sut, pendant ces années de luttes religieuses continuelles à propos de la bulle *Unigenitus,* se tenir dans la sainte liberté dont parle Bossuet dans l'oraison funèbre du P. de Bourgoing, en dehors de tout parti dont les vues particulières fussent opposées à la pure doctrine de l'Église. Aussi mérita-t-il, et c'est pour lui un honneur, les foudres des trop fameuses *Nouvelles ecclésiastiques,* pour qui, avouer qu'on aimerait à vivre loin des luttes passionnées, c'était convenir implicitement qu'on attendait l'épiscopat avec impatience, et qu'une fois la dignité obtenue, on saurait être ingrat.

Je n'ai pas le loisir d'étudier ici, après M. l'abbé Rosne, la manière oratoire de Surian et les causes de son succès. Je remarquerai seulement qu'il avait un grand souci de la composition de ses tableaux et qu'il étudiait volontiers les chefs-d'œuvre des grands peintres dans les collections des graveurs du temps, pour chercher à découvrir le *mens divinior* dans un art voisin du sien. Voici dans ses notes inédites une

des plus caractéristiques : « Peindre vivement dans le sermon le principal objet, comme dans la peinture, et étudier pour m'y attacher dans mon discours, un tableau d'un grand peintre, de Raphaël, du Corrège, du Guide, du Titien, par exemple, sur tel mystère, telle scène de l'Évangile qu'ils ont représentés. Lire là-dessus les saints Pères... » Ces notes intimes ont singulièrement facilité la tâche de M. l'abbé Rosne et donnent à son étude, qui contient la moitié du volume, une saveur toute spéciale. Je ne lui reprocherai que deux détails. A propos de la réception de Surian à l'Académie, il dit que l'*illustre Daguesseau*, qui devait lui répondre, fut remplacé par Danchet. Je ne sache pas que l'illustre Daguesseau ait jamais fait partie de l'Académie française, et cette compagnie ne reçut qu'en 1789 son petit-fils, qui ne peut être qualifié d'illustre. Plus loin, à propos de la succession académique de Surian, M. l'abbé Rosne réédite les plaisanteries légendaires sur le pauvre abbé Trublet, auquel il inflige même l'épithète cruelle de ridicule. J'ai récemment démontré, dans la *Revue de Bretagne*, combien les sarcasmes de Voltaire étaient immérités, et M. Duchesne, dans les *Annales de Bretagne*, vient de venger noblement après moi, la mémoire de l'abbé malouin. Ce ne sont là que de légères critiques. Le livre de M. l'abbé Rosne est excellent, très substantiel et de ceux qui excitent aux pensées fortifiantes. Je le recommande comme remède contre les énervements de la littérature contemporaine.

RENÉ KERVILER.

HISTOIRE

Völkerkunde, von Dr. FRIEDRICH RATZEL. 1er Band : *Die Naturvölker Afrikas.* Leipzig, Bibliographisches Institut, 1885, grand in-8 de x-96-660 p., avec 494 fig. dans le texte, 10 pl. en couleur et 2 cartes. — Prix : 20 fr.

Das Massai-Land (*Ost-Æquatorial Afrika*), von Dr. G. A. FISCHER. Hambourg, L. Friedrichsen & Co., 1885, in-8 de 155 p. avec 6 autotypies, 3 pl. et 1 carte. — Prix : 8 fr.

Nouvelle carte de l'Égypte et de ses dépendances, *depuis le 5e degré de latitude sud jusqu'à la Méditerranée.* Échelle : 1/3,000,000. 2e édition corrigée. Berlin, Simon Schropp (J. H. Neumann), 1885, 3 feuilles in-fo. — Prix : 10 fr.

Les amis des études géographiques éprouvent toujours un vif plaisir quand paraît un nouvel ouvrage de M. Ratzel. Cette fois, l'auteur de l'*Anthropogeographie* entreprend une véritable encyclopédie ethnographique destinée non pas tant aux spécialistes qu'aux lecteurs désireux d'acquérir des notions justes sur les caractères physiques, le degré de civilisation et les mœurs des différentes branches de l'humanité. Le premier volume de cette publication, seul paru jusqu'à présent, est consacré aux peuples sauvages de l'Afrique, et il fait bien augurer de

l'exécution de l'ensemble de cette *Völkerkunde,* que deux autres volumes viendront prochainement compléter.

Après une introduction générale, dans laquelle sont examinés les principaux éléments dont la « Science des Peuples » doit tenir compte, M. Ratzel décrit sommairement le continent africain, son sol, ses climats, sa végétation et sa faune, puis il esquisse largement les traits principaux de son anthropologie et son ethnologie. Le même plan a été suivi dans tous les chapitres descriptifs qui viennent ensuite : les conditions du milieu géographique sont toujours brièvement dépeintes et analysées par l'auteur avant qu'il ne procède à retracer l'histoire de chaque race. Ce rapprochement perpétuel de la nature et de l'homme constitue le côté vraiment original du livre, et lui donne son principal attrait. Il est impossible de reproduire ici la liste des chapitres où sont passés en revue, l'un après l'autre, tous les groupes de peuplades qui habitent le sud, le centre et l'ouest de l'Afrique; disons seulement que le savant professeur de Munich paraît posséder à fond la bibliographie de son sujet (les sources ne sont malheureusement pas indiquées en détail, lacune difficile du reste à éviter, étant donnés le but et la nature de l'ouvrage), et qu'aux peintures des voyageurs et des anthropologistes, il ajoute souvent des considérations nouvelles et pleines d'intérêt pour la philosophie de l'histoire; le style est clair, facile sans tomber dans le lieu commun banal, et maints traits de caractère, relatés çà et là au milieu de passages plus abstraits, nous font pénétrer, pour ainsi dire, dans l'âme de ces « sauvages », à l'égard desquels bien des préjugés règnent encore parmi nous. L'Afrique est, de toutes les parties du globe, celle qui, en ce moment, attire le plus l'attention du grand public; le volume de M. Ratzel vient donc à point, et on ne saurait trop en recommander la lecture.

Le côté de l'*illustration* a été l'objet de soins particuliers, et les nombreuses gravures qui ornent la *Völkerkunde* ont été presque toujours bien choisies — tâche délicate quand il s'agit d'un ouvrage de ce genre, tant les dessins contenus dans les publications des explorateurs sont d'une valeur inégale sous le rapport de la vérité; il est vrai que l'usage de la photographie, en se généralisant de plus en plus, facilite singulièrement aujourd'hui le travail des artistes, et du même coup assure aux figures une fidélité que rien ne pouvait jadis garantir au lecteur d'une manière absolue. Aussi, M. Ratzel a-t-il fait reproduire quantité de types, d'après les clichés de MM. R. Buchta (Haut-Nil), Falkenstein (Loango), Fabri, Fritsch, Wangemann (Afrique australe), etc. Pour les scènes de mœurs, aspects pittoresques, vues de villages indigènes, il a fallu fréquemment, faute de mieux, copier les gravures renfermées dans les relations de voyages ; quant aux objets, tels qu'armes, ustensiles, parures, ils ont été dessinés d'après les ori-

naux conservés dans les principaux musées d'Europe ; l'exécution s planches en couleur, qui les représentent, ne laisse rien à désirer. L'ensemble de l'ouvrage, répétons-le, est donc très bien réussi ; on .t désiré toutefois qu'une plus large part fût faite aux cartes ; il y en seulement deux, d'ailleurs fort instructives, figurant la distribution s races et le degré de civilisation des peuples dans le continent afri- in tout entier ; quelques cartes partielles à plus grande échelle ıraient été utiles. Les habitants des côtes de la Guinée et du Soudan ccidental ont été un peu sacrifiés, le chapitre où il en est question ıraît insuffisamment développé par rapport au reste du livre. Quant ıx races plus civilisées du nord et du nord-est de l'Afrique, M. Rat- l en parlera dans un autre volume.

— Le travail de M. Fischer, extrait des *Mittheilungen* de la Société de ographie de Hambourg, renferme le récit de l'expédition effectuée ı 1882-83, aux frais de cette Société, du port de Pangani, situé sur Océan Indien, jusqu'au lac Naiwascha, par la région du Kilimandjaro le pays des Massai. Les contrées traversées, sur lesquelles les voya- eurs anglais Thomson et Johnston ont aussi donné récemment beau- oup de renseignements nouveaux, constituent au point de vue pitto- esque l'une des parties les plus variées et les plus intéressantes de ute l'Afrique, d'ailleurs si monotone comme relief, en comparaison vec les autres continents. Depuis les explorations des missionnaires rotestants Krapf et Rebmann, et surtout du baron von der Decken et e ses compagnons, on sait qu'il y a là de grands cônes volcaniques, ont les plus remarquables, le Kénia et le Kilimandjaro, atteignent es dimensions gigantesques et conservent de la neige à leur sommet; u dire d'un indigène que M. Fischer avait à son service, l'un de ces olcans, le Dönjo Ngai (représenté sur une des vues jointes à l'ou- rage) aurait eu une éruption en 1880. Les voyageurs célèbrent à envi les sites souvent grandioses que présente cette région, où la égétation est en outre d'une grande richesse, et le gibier fort abon- ant. — La relation de M. Fischer, sans contenir de faits qui changent ıotablement le tableau tracé par ses prédécesseurs, sera lue néanmoins vec intérêt ; on a ajouté à la suite quelques notes sur l'histoire natu- elle des pays visités par le voyageur : de pareils documents, quelle ue soit leur insuffisance, sont toujours précieux lorsqu'ils ont trait à les parties du globe dont la connaissance scientifique est encore si eu avancée. Les échantillons géologiques rapportés par M. Fischer nt été étudiés par M. le Dr O. Mügge ; leur examen a confirmé ce u'on savait déjà sur la structure du Massai, d'après les recherches de adebeck et de Thomson : en dehors des dépôts continentaux récents ui occupent notamment le fond des dépressions (sables, tuf cal- caire, etc.), il ne paraît y avoir là que des roches cristallines et schis-

teuses anciennes (gneiss, micaschistes, amphibolites, porphyres, etc.) surmontées d'un puissant ensemble de roches volcaniques de composition extrêmement variée (liparites, trachytes, néphélinites, basaltes, andésites, etc.). Quant aux plantes recueillies, elles se répartissent entre trois cents espèces environ, d'après M. Reichenbach, chargé d'en faire la détermination ; elles indiquent pour la flore de ces contrées des liens étroits avec celles de l'Abyssinie, de la côte de Zanzibar et des pays Somalis. La description des collections zoologiques, confiée en partie à M. Pagenstecher et comprenant de nombreux vertébrés ainsi que des insectes, myriapodes et arachnides, a déjà été publiée dans des revues spéciales. Enfin, trois planches sont consacrées à la représentation des objets ethnographiques les plus intéressants rapportés par M. Fischer. — La carte accompagnant le volume a été dressée avec soin, à l'échelle de 1/1,500,000, par M. L. Friedrichsen d'après l'itinéraire relevé par l'auteur avec l'aide d'une boussole et d'un chronomètre, et en s'appuyant sur un certain nombre de points déterminés par les expéditions antérieures; les altitudes, exprimées en mètres, reposent sur des observations barométriques.

— La *Nouvelle carte de l'Égypte,* rédigée en langue française, et vérifiée par le Dr Schweinfurth, mesure 1 m. 70 dans le sens des méridiens, et 78 c. dans le sens des parallèles ; elle comprend du côté de l'est toute l'Abyssinie, et vers l'ouest, le Darfour presque en entier. Les eaux sont indiquées en bleu, le relief représenté par un estompage grisâtre sur fond teinté, les lieux habités et les routes des caravanes ou les itinéraires des explorateurs sont marqués en rouge, et le noir réservé aux écritures. La carte exécutée en lithographie à l'établissement de Wagner et Debes, à Leipzig, sera d'un usage commode pour suivre les événements qui ont pour théâtre l'Égypte, les côtes de la mer Rouge, le Soudan oriental et la région du Haut-Nil ; un carton spécial, dressé également à l'échelle du 1/3,000,000 est consacré à la partie occidentale des pays Somalis, avec le golfe d'Aden et les possessions italiennes, françaises et anglaises du détroit de Bab el Mandeb. Les limites du territoire égyptien ont été laissées telles qu'elles étaient avant 1882. — On regrettera seulement qu'au lieu d'étendre un ton uniforme sur toutes les surfaces émergées, sans autre but que d'être agréable à l'œil, on n'ait pas cru devoir distinguer sur cette carte, au moyen de trois ou quatre nuances différentes, les territoires cultivés ou boisés, les régions de pâturages, les solitudes rocheuses et les déserts de sable, comme cela a été fait tout récemment pour la belle carte d'Afrique en dix feuilles, à l'échelle du 1/4,000,000, publiée par la célèbre maison Justus Perthes, de Gotha ; car pour un continent où le caractère économique du pays présente des variations aussi profondes, il est de première importance qu'on puisse se rendre compte immédiatement,

à l'inspection d'une carte, de la distribution des surfaces habitées et les districts sans valeur. Quant aux détails figurés, ils eussent souvent pu être rendus plus nombreux, sans nuire à la clarté du travail, étant donnée l'échelle; de même pour les cotes d'altitude (exprimées en mètres), malheureusement clairsemées d'une manière un peu trop irrégulière, et aussi pour les tracés des expéditions géographiques principales. Enfin certaines données auraient besoin d'être légèrement modifiées pour cadrer complètement avec les déterminations astronomiques et les levers les plus récents : il est vrai que les reconnaissances et les explorations se multiplient d'une manière si rapide qu'il est presque impossible de se tenir constamment au courant. Mais au point de vue usuel, en dehors des considérations qui intéressent surtout les cartographes, la *Nouvelle carte de l'Égypte* suffira, telle qu'elle est, à la plupart des personnes qui s'intéressent à cette contrée.

E. M.

The empire of the Hittites, by WILLIAM WRIGHT, B. A., D. D. London, Nisbet and Co, 1885, in-8 de xx-200 p., avec carte et photogr. — Prix : 20 fr.

Ce volume est un des résultats les plus récents et les plus curieux de la science archéologique; il nous intéresse d'autant plus qu'il se rattache à l'histoire de l'ancien Testament, et qu'il forme une espèce de commentaire des livres sacrés. La Bible, nous dit M. Wright, parle souvent d'un grand peuple nommé Héthéens (*Hittites*, en anglais); on peut suivre leur progrès et le développement de leur puissance en ligne parallèle, pour ainsi dire, avec les annales des sciences depuis le temps d'Abraham jusqu'à la captivité. Les voici sous les dehors d'une exquise courtoisie faisant avec le père des croyants un marché tout à leur avantage. Plus tard, leur ligne formidable de chariots de guerre essaie de fermer à Josué l'entrée de la Terre promise, et se signale dans le combat décisif près du lac Mérom. Plus tard encore, leurs aventuriers conduisent sur le champ de bataille les troupes de David et de Salomon; enfin nous voyons l'armée des Syriens, saisie d'une terreur panique, abandonnant le siège de Samarie par la crainte qu'ils ont du roi des Héthéens. Voilà donc l'existence d'une nationalité puissante bien et dûment établie d'après les récits bibliques; mais que nous disaient les auteurs profanes sur ce sujet? Rien, absolument rien; pour Hérodote et les nombreux annalistes de l'antiquité, les Héthéens étaient pour ainsi dire non avenus; quoi de plus naturel que de voir les critiques de l'école rationaliste se prévaloir de ce silence comme d'un argument décisif contre l'authenticité des livres de l'ancien Testament? C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Heureusement que les découvertes faites d'un côté en Assyrie et de l'autre en Égypte vinrent révéler à ne s'y pas tromper l'existence de l'empire des Héthéens; le jour sortit de

derrière les hiéroglyphes et les inscriptions cunéiformes; chaque nou veau texte transcrit et élucidé par les voyageurs et les savants pro duisit sur ce peuple étrange une série de faits en parfaite harmoni avec les récits de l'ancien Testament pour les moindres détails comm pour les traits généraux. M. Wright a entrepris en définitive de fair quant aux Héthéens ce que M. Rawlinson a fait pour les Égyptiens les Assyriens, les Perses et les autres grandes nations de l'antiquité il a reconstruit leur histoire, et a parfaitement réussi dans un travai qui ne laissait pas que de présenter de sérieuses difficultés. Des collaborateurs nombreux et zélés ont tenu à honneur de lui apporter le secours de leurs lumières, chacun dans sa spécialité; nous nous bornerons à nommer ici M. le professeur Sayce, connu depuis longtemps comme un des principaux orientalistes de l'école anglaise et qui a écrit pour le présent ouvrage le chapitre où la méthode de déchiffrer les inscriptions héthéennes est traitée avec tant de soin et d'érudition. Mais d'abord à quelle race appartenaient les Héthéens? Descendaient-ils de Sem ou de Cham? Si nous laissons de côté le témoignage de la Bible, les deux seules sources que nous puissions consulter sont le vocabulaire des noms propres et les sculptures. Quant à la première de ces autorités, quoique beaucoup de noms propres employés par les Héthéens soient évidemment d'origine sémitique, ce fait n'a rien qui puisse nous étonner; il était tout simple qu'ils empruntassent aux peuplades parmi lesquelles ils vivaient leur vocabulaire, puisqu'ils leur empruntaient aussi leur mythologie et leur rituel; mais on ne risque rien à affirmer avec MM. Brugsch et Sayce que la très grande majorité des éléments du vocabulaire héthéen est non sémitique, et cela se voit surtout si l'on prend la peine de faire le relevé des mots composés. Les Héthéens écrivaient *Kheta-sira* et *Kavi-sira* (roi des Héthéens, roi des Kuans). S'ils eussent appartenu à la race sémitique, ils auraient placé le mot *définissant* le second des deux, selon l'habitude des Israélites dans les noms *Melchisedec* et *Melchisalem*, par exemple.— L'origine non sémitique des Héthéens est confirmée de la manière la plus frappante par les chefs-d'œuvre de la sculpture. Voyez la représentation de la bataille de Kadest dans le grand temple d'Ibsamboul. Sur les onze cents figures que ce beau monument déroule devant nos yeux, il est très facile de distinguer les Égyptiens et leurs alliés des Héthéens et de leurs auxiliaires. Les armes défensives et offensives ne sont pas les mêmes: d'un côté se trouvent des guerriers barbus; de l'autre, des soldats sans barbe et avec une physionomie accusant d'une manière curieuse une origine tartare ou mongole. Un des collaborateurs de M. Wright, sir Charles Wilson, revenu dernièrement d'un voyage en Asie-Mineure, partage tout à fait l'opinion de M. Sayce et pense que les Héthéens, qui habitaient autrefois la Palestine et la Syrie

du nord, étaient des envahisseurs venus du plateau Anatolien, à l'est du fleuve Halys.

L'espace me manque pour examiner à fond le bel ouvrage de M. Wright; mais je donnerai du moins l'énumération des principaux sujets traités dans chaque chapitre. Il s'agissait d'abord de prendre un moulage des inscriptions héthéennes qui existent à Hameh, en Syrie, et qui, découvertes il y a plus de soixante ans par Burckhardt, avaient depuis été oubliées et perdues de vue. L'histoire de l'expédition faite dans ce but sert d'introduction au volume; c'est la répétition obligée de tous les voyages en Orient: — tracasseries des autorités locales, mauvais vouloir des habitants, ennuis, obstacles, vexations de mainte espèce, et quand les résultats sont finalement heureux, ce n'est qu'au prix d'efforts continuels et d'une persévérance à toute épreuve. Supposons maintenant ces inscriptions mises en ordre et rapprochées à la fois des textes hiéroglyphiques et des documents en caractères cunéiformes; il faut examiner l'histoire des Héthéens successivement au point de vue égyptien et au point de vue assyrien, et c'est ce que fait M. Wright dans les chapitres II et III. Puis vient un aperçu de l'étendue géographique de l'empire héthéen (chap. IV), puis une appréciation de l'art, de la littérature et de la science dans les diverses branches (chap. V). Les affinités entre la mythologie des Héthéens et celle des Cananéens est très bien discutée par M. Wright (chap. VI); mais le morceau capital du volume est le chapitre où examinant d'après la Bible l'histoire des Héthéens, M. Wright saisit l'occasion de réfuter les opinions rationalistes de M. Cheyne et de M. Neuman, qui ont essayé, mais en vain, de ruiner l'autorité des textes sacrés comme document historique à propos de la peuplade dont nous nous occupons ici. Les trois derniers chapitres (IX-XI) traitent exclusivement des inscriptions, de leur lecture et de leur signification. Le volume est complété par un index alphabétique, une carte et seize photographies; il est imprimé avec le plus grand luxe. GUSTAVE MASSON.

Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters, *mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive,* bearbeitet von Dr. LUDWIG PASTOR, a. o. Professor der Geschichte an der Universität zu Innsbruck. I Band. *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1886, gr. in-8 de XLVII-723 p.

Cette histoire des Papes depuis la fin du moyen âge aura six volumes, dans lesquels se dérouleront les faits relatifs à ces quatre grands événements : la Renaissance, la scission religieuse du monde occidental, la restauration catholique et la révolution moderne. La Renaissance occupera deux volumes, dont le premier, seul paru, va

jusqu'à l'avènement de Pie II. Cet ouvrage, fruit d'immenses recherches, est destiné, c'est notre conviction, aussi bien à effacer les travaux similaires d'André et de Christophe, en France, qu'à compléter ceux de Ranke et de Janssen, en Allemagne. La seule liste abrégée des ouvrages imprimés que l'auteur a mis à profit, remplit 23 pages (XXIV-XLVI), et l'on ne compte pas moins de 114 fonds d'archives ou bibliothèques exploités par lui (p. XXIII). Tout est ici de première main, et le résultat final de cet intelligent travail est bien conforme à ces paroles du grand collecteur des *Monumenta Germaniae historica*, G. H. Pertz, que M. Pastor a prises pour épigraphe : « La meilleure justification des Papes est la mise en plein jour de leurs actes (1823). »

Après une courte préface, pour exposer la raison de cet ouvrage et la nature de ses sources, ce premier volume s'ouvre par une judicieuse appréciation de la Renaissance, dont l'historien montre la double tendance : fausse renaissance du paganisme et vraie renaissance chrétienne; il y a là bon nombre de faits et de textes puisés dans les manuscrits, dont l'histoire littéraire fera un excellent profit. Le premier livre, qui n'est encore qu'une sorte d'introduction au sujet principal, en étudie les événements préliminaires; c'est une histoire abrégée des Papes depuis le commencement de la captivité (des Exils) d'Avignon jusqu'à la fin du grand schisme. Dans le deuxième chapitre, le schisme et les grands mouvements hérétiques, M. Pastor établit la légitimité de l'élection d'Urbain VI à l'aide de nombreux documents contemporains, dont plusieurs inédits : « Pro certo, disait le cardinal d'Aigrefeuille à l'évêque de Viterbe Nicolas, a tempore s. Petri citra non sedit aliquis in sede sua magis juste quam iste » (p. 639); s'adressant au Pape lui-même dans son *Liber de consideratione*, Jean de Jenstein donnait le vrai mot de la situation : « Condemnabas simoniacos, avaritiam enervabas, superbos quantum in te fuit contundebas, cenas turpes et convivia submovebas, voluisti ut ambularent cum Deo tuo; bene fecisti, juste egisti, non est qui dicat tibi secus, tamen pace tua dicam non satis caute factum est (p. 103). » L'histoire des conciles de Pise et de Constance termine le premier livre.

Le deuxième se concentre sur Martin V et Eugène IV : rétablissement de l'autorité pontificale, sa lutte avec les oppositions conciliaires, commencements de la Renaissance à Rome (1417-47). Le troisième livre est tout entier consacré à Nicolas V, le fondateur du « mécénat papal » (1447-55) : son élection, son caractère, l'Église et les pouvoirs politiques, jubilé de 1450, le cardinal Nicolas de Cusa, renaissance des arts et des lettres, bibliothèque du Vatican, Etienne Porcari, chute de Constantinople. Le quatrième et dernier livre de ce volume n'embrasse également qu'un pontificat, celui de Calixte III, le champion de la chrétienté contre l'Islam (1455-58) : le Saint-Siège et la question orien-

tale, victoire de Belgrade, Scanderbeg, « l'athlète du Christ, » les Borgia. Suit une série de 86 pièces et notices justificatives (p. 621-708). Ces documents, la plupart publiés d'après les originaux, nous ont paru correctement reproduits et exactement datés; nous y signalerons : la correspondance de Christophe de Plaisance sur l'élection d'Urbain VI (nos 10-2) et celle de l'abbé de San-Galgano, comte de Cacciaconti (nos 23-30). Dans la bulle solennelle de nomination de Rodrigue Borgia au cardinalat, l'éditeur, trompé par la disposition des signatures cardinalices sur trois colonnes (au milieu les évêques, à gauche les prêtres et à droite les diacres) dans le manuscrit, s'est trompé en plaçant (p. 692) les 1ros entre les 2es et 3es, alors que les cardinaux suburbicaires signaient immédiatement après le Pape. A signaler aussi parmi les notices celles des manuscrits romains relatifs au schisme de 1378 (n° 14), des archives consistoriales (n° 16), des discours d'Étienne Porcari (n° 42) et des bulles relatives au cardinal Borgia (n° 79). Toutefois, il y manque, à notre avis, quelque chose d'essentel, l'itinéraire des quatre papes dont ce volume offre une biographie si exacte et si fouillée; cet appendice eût été d'autant plus utile que rien n'a été, que rien ne sera peut-être de longtemps publié de l'ensemble de leurs *Regesta*. Les recherches de M. Pastor lui en ont certainement fourni tous les éléments, et il eût rendu à cet égard un signalé service aux érudits en le publiant, même sous la forme la plus condensée.

Pour résumer notre appréciation autrement que par des réserves, nous souhaitons d'ores à cet ouvrage un traducteur français; à celui-ci nous désirerions de solides connaissances bibliographiques, car, nonobstant la beauté des impressions qui sortent de l'imprimerie Herder, à Fribourg, l'absence de petites capitales pour les noms d'auteurs, d'italiques pour les titres des livres et de ponctuation fréquente, pourrait transformer parfois le traducteur du savant professeur d'histoire à l'Université d'Inspruck en « traditore. »

ULYSSE CHEVALIER.

Doria et Barberousse, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'institut. — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886, gr. in-18 de 346 pages. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amiral Julien de la Gravière ne se repose pas : après une carrière des plus brillantes où il a exercé, à diverses reprises, des commandements d'une haute importance militaire et politique, il semble s'être donné pour tâche de publier chaque année un nouveau volume, où les exploits des anciens marins s'éclairent aux lueurs de son expérience. L'ensemble de ses ouvrages est un peu décousu; coordonné et mis au point, il formerait une histoire générale de la marine de la

plus grande valeur; tel qu'il est, c'est une mine inépuisable d'enseignements précieux à consulter pour les jeunes officiers et une série d'études historiques des plus intéressantes pour tout le public lettré; pour le fond et la forme, c'est, en outre, une œuvre littéraire fort remarquable.

Cette fois, le savant amiral s'est attaché à décrire la lutte mémorable entre deux grands hommes de mer, Doria et Barberousse. Il montre la puissance maritime de l'empire ottoman s'élevant sous Soliman le Magnifique grâce aux déplorables divisions qui, en dépit des efforts du Saint-Siège, paralysaient les résistances de la chrétienté : ne voyait-on pas alors les républiques italiennes et les souverains très chrétiens rechercher l'alliance du Croissant en haine de leurs rivaux? L'auteur flétrit très justement cette déplorable politique dont le résultat fut de laisser dévaster le littoral méditerranéen par les corsaires barbaresques. Dans sa lutte déplorable contre Charles-Quint, François Ier eut d'abord la bonne fortune d'avoir pour amiral l'illustre André Doria, mais il ne sut pas l'attacher à sa cause et la défection de ce grand homme de mer, mal récompensé de sa victoire d'Amalfi, lui fit perdre l'Italie. Doria fut moins heureux contre Barberousse et son étoile pâlit devant celle du fondateur de l'Odjak d'Alger Capitan Pacha de Soliman le Magnifique, le Roi de la mer enfin, comme l'appelaient avec orgueil les Ottomans.

Comme conclusion, l'amiral s'en tient aux principes déjà déduits de ses précédents ouvrages. L'ancien dicton : « Jeunes capitaines et vieux marins » doit être retourné; il faut plus que jamais des Duquesne et des Courbet; l'heure n'est pas venue de sacrifier les cuirassés aux torpilleurs; les deux éléments sont nécessaires, mais il faut éviter de les faire agir simultanément; « *la poussière navale* doit être réservée à la protection des côtes; » la marine est appelée à concourir de plus en plus aux opérations offensives de l'armée de terre en se prêtant à de gigantesques opérations de descente sur le littoral ennemi; en dehors de cet objectif spécial, les efforts de la France maritime doivent tendre à une vigoureuse défensive. Ces idées d'un vieux marin qui cherche à déchirer les voiles de l'avenir peuvent être discutées, mais il est sage d'en tenir compte et de les méditer.

Cte DE BIZEMONT.

La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793, *ou la France vaincue par la Commune de Paris,* par H. WALLON, Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de VIII-548 et 542 p. — Prix : 15 fr.

Dans l'histoire de la Révolution, M. Wallon semble avoir adopté comme étude spéciale, celle de la Terreur : il l'a dépeinte dans ses actes et dans ses conséquences par sa belle *Histoire du Tribunal révolutionnaire à*

Paris et par l'histoire qu'il annonce de la Justice révolutionnaire dans les départements; il en raconte aujourd'hui les prémices dans son livre sur la *Révolution du 31 mai*. Si la Terreur, en effet, ne date pas du 31 mai; si l'on peut, comme l'a si bien dit Malouet, la faire remonter jusqu'au 14 juillet, c'est à partir du 31 mai surtout qu'elle se développe et s'organise. Les Girondins et le pays entier, par leur organe, avaient protesté contre les massacres de septembre; leur chute jeta la France sous la domination des assassins de septembre. Non pas assurément que je veuille absoudre les Girondins des excès et des crimes de la Révolution; ils ont, selon la parole d'un éloquent évêque, le sang de Louis XVI sur les mains, et ce sang ne s'effacera pas; mais ils eussent voulu s'arrêter dans la voie sanglante; après avoir été les violents en face des constitutionnels, ils étaient devenus les modérés en face des Jacobins. Mais c'est la logique des Révolutions qu'on ne s'arrête pas sur la pente qui conduit aux excès et que les modérés sont toujours vaincus et proscrits par les violents.

L'histoire du 31 mai à Paris est connue; on l'a racontée cent fois dans son ensemble, dans ses préparatifs comme dans ses suites. Ce qui est moins connu, ce qui n'avait jamais été raconté jusqu'à ce jour, c'est l'histoire du 31 mai en province, les essais de résistance des départements contre la révolution opérée brutalement dans la capitale. C'est cette histoire que M. Wallon retrace dans les plus grands détails, parcourant les divers départements les uns après les autres et empruntant son récit aux pièces les plus officielles, aux documents conservés soit dans les archives départementales, soit dans les archives nationales, aux proclamations émanées des administrations, et aux rapports soit des représentants en mission, soit des observateurs de l'esprit public envoyés en province; car Garat avait des agents de ce genre, non seulement à Paris, mais dans les départements. Au début, le mouvement d'indignation est général ou presque général; partout on veut venger les députés proscrits, partout on jure de rendre la liberté à la Convention décimée et asservie; le nord comme le midi, l'est comme le sud-ouest, la Bretagne et la Gascogne, la Normandie et la Franche-Comté sont d'accord dans une même pensée de résistance. Puis bientôt tout se calme, tout s'apaise; le peuple ne suit pas ses administrateurs; quand l'élite s'indigne, la masse reste indifférente : l'armée de Normandie s'enfuit à Pacy-sur-Eure, devant des adversaires qui se sauvent eux-mêmes; les troupes de Nîmes se débandent à Pont-Saint-Esprit, les Marseillais évacuent Avignon, presque sans résistance; et à Bordeaux, quand on demande douze cents hommes, on en trouve quatre cents. La Constitution de 1793, bâclée en huit jours, est le prétexte qu'invoquent, pour se soumettre à la Convention, les départements, effrayés de leur première audace. Quelle chute après

tant d'ardeur au début, et quel pitoyable contraste, comme le remarque justement M. Wallon dans sa conclusion, avec la Vendée, qui, elle, combat pour deux grands principes : Dieu et le Roi! Cette conclusion de M. Wallon est tout entière, non seulement à lire, mais à méditer, elle est l'éloquente paraphrase et la lumineuse explication de ce beau livre qui restera comme l'histoire exacte, consciencieuse et irréfutable de la Révolution du 31 mai. Elle est la leçon qui ressort de tout ce récit : leçon frappante et facilement applicable de nos jours, pour peu que nous veuillions faire un retour sur nous-mêmes, leçon dont il y aurait grand profit à tirer, aujourd'hui que les Jacobins reparaissent et que la Commune de Paris est de nouveau menaçante ; leçon qui devrait être notre guide, si les leçons de l'histoire étaient jamais écoutées.

M. DE LA ROCHETERIE.

Négociations relatives au traité de Berlin *et aux arrangements qui ont suivi. 1875-1886,* par ADOLPHE D'AVRIL, ancien ministre plénipotentiaire. Paris, Leroux, 1886, gr. in-8 de 474 pages (avec 6 cartes), — Prix : 10 fr. (Publication de la Société d'histoire diplomatique).

Les questions orientales sont aujourd'hui plus compliquées qu'elles ne l'étaient autrefois, et peut-être se rattachent-elles plus étroitement aux affaires européennes. Aussi, lorsqu'il s'est produit un fait aussi considérable qu'un congrès européen, n'était-il pas inutile d'étudier, sur les documents, comment les questions naissent et se développent, de constater ce que chacun des facteurs a apporté pour la constitution de « ce présent qui est gros de l'avenir. »

Tel est l'objet que s'est proposé un ancien ministre plénipotentiaire, M. d'Avril, dans sa remarquable publication. Le plan général est celui qui avait été adopté par M. Mignet dans ses *Négociations relatives à la Succession d'Espagne,* à savoir : une collation des documents officiels reliés par une explication et un commentaire perpétuels. Notre auteur y a fait entrer avec raison les discours parlementaires. S'il est vrai, comme M. d'Avril l'énonce, « qu'il n'y a jamais en Europe qu'une seule question à la fois, et que cette question est un homme, » l'attention se porte naturellement sur le discours-manifeste prononcé par le prince de Bismarck au plus fort de la crise; les parties substantielles en sont reproduites textuellement dans les *Négociations.* On y trouvera des déclarations qui expliquent parfaitement l'attitude d'alors et l'attitude actuelle de l'*honnête courtier,* comme il s'intitule lui-même.

L'auteur ne se borne pas à relier entre eux les documents qu'il a réunis; il ne laisse échapper aucune occasion d'exprimer nettement son opinion motivée sur les questions les plus ardues et les plus

compliquées. La tendance générale est d'applaudir à l'affranchissement successif des populations, tant chrétiennes que musulmanes, réunies sous la domination des Osmanlis. M. d'Avril, par cette tendance, se rapprocherait davantage de la politique russe que de la politique anglaise, s'il est encore possible aujourd'hui d'appliquer de pareilles distinctions. A Berlin, en effet, la Russie voulait constituer une grande Bulgarie et l'Angleterre l'en a empêchée; en 1885 et en 1886, c'est l'Angleterre qui veut réaliser, au moins partiellement, le *desideratum russe* de 1878, et voici que le cabinet de Saint-Pétersbourg se retranche derrière le traité de Berlin pour tout entraver.

Si M. d'Avril traite très sévèrement la diplomatie de lord Beaconsfield, il s'attache, avec la discrétion voulue, mais avec une insistance de parti pris, à ne pas abaisser le rôle de la France en Orient; il répète mainte fois que, si les choses n'ont pas mieux tourné sur tel ou tel point, c'est parce qu'il manque à l'Europe mal pondérée une action bienfaisante (il dit même *prépondérante*) de la France, sans laquelle il est impossible de rien faire de définitivement bon en Orient et ailleurs. Ce sentiment n'implique aucune sympathie personnelle pour tel ou tel gouvernement : c'est un idéal d'intervention triomphante, au nom de la justice et des droits historiques.

Il n'était pas facile de disposer d'une manière claire les faits nombreux qui se sont passés de 1875 à 1886. M. d'Avril y a introduit le meilleur ordre. Son livre est divisé en quatre parties : Les négociations qui ont abouti à la guerre. — La guerre. — Les négociations qui ont abouti à la paix. — Les satisfactions, — en prenant ce mot dans le sens technique, lequel n'implique pas que les intéressés éprouvent de la satisfaction. Les pages qui concernent la Bulgarie offrent un intérêt tout particulier, à cause des événements dont elle est aujourd'hui le théâtre.

L'ouvrage est muni de cartes qui sont composées avec soin, de manière à ce que l'objet spécial de chacune en ressorte clairement. Dans tous ces arrangements, le penseur n'a pas fait tort à l'homme d'affaires qui, grâce à une copieuse et solide introduction historique, nous donne un véritable manuel de la question d'Orient.

J. MARTINOV.

Notice sur le collège de Saintes (1571-1850), par PIERRE-STANISLAS MOUFFLET, *avec notes et appendices*, par LOUIS AUDIAT. Saintes, Z. Mortreuil, 1886, in-8 de 128 p.

Il convient de signaler les publications consacrées à l'histoire de l'enseignement en France, surtout quand il s'agit de monographies consciencieuses et établies sur des documents originaux. C'est à cette catégorie de travaux qu'appartient la notice sur le collège de Saintes

que vient de mettre au jour M. Audiat. Elle a pour auteur un ancien principal de cet établissement, P. S. Moufflet, homme d'étude et grand homme de bien qui avait recherché, de 1839 à 1846, dans les registres de délibérations du corps de ville, les pièces se rapportant au collège pour y puiser les éléments du travail qu'il rédigea beaucoup plus tard et qui parut seulement après sa mort.

C'est à partir de 1571, que Moufflet a trouvé les premières traces d'un établissement d'enseignement secondaire à Saintes. Le revenu d'une prébende canoniale obtenu non sans peine, en conformité de l'ordonnance d'Orléans, en constitua la première dotation bientôt accrue par un legs de Guytard des Brousses, doyen du chapitre. Au commencement du XVIIe siècle, le collège passa aux mains des Jésuites qui lui assurèrent une large prospérité au double point de vue de l'organisation scolaire et des ressources matérielles. Lors de l'expulsion de 1762, que Moufflet apprécie avec une juste sévérité, le corps de ville fit appel à la congrégation de Saint-Maur, qui ne put obtenir mainlevée des revenus mis en économat et dut céder la place à des prêtres séculiers qui gouvernèrent le collège jusqu'à la Révolution. En attendant la ruine définitive de 1793, la misère était venue, grâce à la suppression des dîmes et à la confiscation des biens ecclésiastiques et en même temps la désorganisation avait été produite par le serment schismatique généreusement refusé par la plupart des maîtres. Il ne resta que les bâtiments qui, après une interruption totale de l'enseignement durant plus de trois années, servirent à une école centrale. Là, comme presque partout, l'institution nouvelle ne jeta pas un bien vif éclat. Enfin, en 1802, par application de la loi de floréal an X, Saintes eut une école secondaire, transformée en collège communal en 1808.

Les lecteurs de la *Notice* de Moufflet y trouveront la confirmation d'un certain nombre de vérités qu'il est bon de redire sans cesse : au XVIe siècle, en pleine crise politique et religieuse, le clergé et les magistrats municipaux firent de généreux efforts pour organiser solidement l'instruction secondaire; les congrégations et notamment les Jésuites furent les meilleurs agents de cette organisation; la dotation des collèges, véritablement gratuits presque partout, était considérable et formée presque uniquement de biens d'Église; la Révolution, très ardente à piller et à détruire, échoua misérablement dans ses essais de réorganisation; il fallut, en 1802, revenir aux anciens errements, mais avec des ressources infiniment diminuées, sinon totalement détruites, et puiser à pleines mains dans la bourse des contribuables.

M. L. Audiat a sobrement annoté l'œuvre très sérieuse et très honnête, en même temps qu'un peu lourde, de son ancien maître et y a ajouté un appendice lestement écrit, où l'on trouve bien des choses et force rectifications aux assertions de Moufflet et surtout de

M. Xambeu, qui vient, lui aussi, de publier une histoire du collège de Saintes.

Trois observations pour finir. Il est regrettable que la plupart des auteurs qui traitent de nos anciens collèges laissent ordinairement de côté les questions pédagogiques : méthodes, livres classiques, etc. L'œuvre de Moufflet n'échappe pas entièrement à ce reproche. — A la page 101, on trouve un sceau donné comme celui du collège de Saintes, mais tous les attributs et la légende se rapportent évidemment à la congrégation de la Sainte Vierge établie dans ce collège. — Enfin je signalerai à M. Audiat un témoignage bon à recueillir, touchant la prospérité du collège de Saintes à la veille de la Révolution. Le cahier du clergé de la sénéchaussée, après avoir réclamé certaines réformes dans l'enseignement secondaire, ajoute : « Ce vœu ne regarde en aucune manière le collège de Saintes. Le clergé doit et rend justice à ce collège qui a, depuis longtemps, la confiance méritée de la province de Saintonge et des provinces circonvoisines. » (*Archives parlementaires*, t. V. p. 664). Aussi n'est-il pas étonnant que le conseil général du département, dans ses vœux de l'an IX, ait demandé le retour à l'ancien système d'enseignement : « L'école centrale de ce département est insuffisante même pour l'éducation strictement nécessaire... La prompte organisation des écoles secondaires peut suppléer à la nullité de l'école centrale et arrêter la décadence de l'enseignement. Les organiser sur le plan des anciens collèges. » (*Analyse des proc.-verb. des cons. gén. de dép. Session de l'an* IX. Paris, an X, in-4. p. 541, 560.)

ERNEST ALLAIN.

Les Dessous de l'histoire. Curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires, recueillies et annotées, par J. HOVYN DE TRANCHÈRE, ancien député de la Gironde. Paris, Ernest Leroux, 1886, 2 vol. in-8 de 452-462 p. — Prix des 2 vol. : 18 fr.

Tout le monde a entendu parler de la précieuse collection de manuscrits français que possède la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et qui provient en grande partie des trouvailles faites par un secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, en 1789, Pierre Dubrowsky, à la suite de la prise de la Bastille et du sac de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. M. Hovyn de Tranchère a longtemps travaillé au milieu de tous ces documents, qui forment plusieurs centaines de liasses, et il nous donne, dans son introduction, la longue liste de tout ce qu'il en a transcrit, soit pour les Archives du Ministère des affaires étrangères, soit pour les archives municipales de Bordeaux, soit enfin pour ses archives personnelles. C'est de cette dernière moisson qu'il fait aujourd'hui profiter le lecteur. Nous allons énumérer les pièces, la plupart inédites, les autres généralement très rares, qui remplissent les deux beaux volumes de M. de Tranchère, et qui éclairent si vive-

ment, pour diverses périodes du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, les *dessous de l'histoire.*

Tome I. — *Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse* (1548-1578). Traduction d'un manuscrit italien rédigé à Florence, en 1579, par Fr. Manaldi pour le marquis Fr. Sforza et offert par le chevalier P. E. Visconti au prince Alexandre Labanoff, lors de son séjour à Rome en 1840 (p. 23-32); — *Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse,* par un anonyme qui, d'après une note du prince Labanoff, vivait sous le règne de Charles Ier, où sont racontés tous les événements relatifs à la reine d'Écosse, depuis sa naissance jusqu'à sa mort (p. 33-104); — *Advis de ce qui a été faict en Angleterre par Monsieur de Bellièvre, et de ce qui s'est passé sur les affaires de la royne d'Écosse ez moys de novembre et de décembre 1586, et janvier 1587* (p. 105-118); — *Propositions faictes à la dicte royne d'Angleterre par le dict sieur de Bellièvre sur le subject de la dicte royne d'Escosse* (p. 119-130); — *Propositions faictes à Greniche* (*sic* pour *Grenwich*) *du VIe janvier* MDLXXXVII (p. 130-134); — *Les derniers propos tenus par la dicte dame Royne d'Escosse, depuis qu'elle fut administrée à la mort jusqu'à l'heure d'icelle* (p. 135-140); — *Les descriptions de la Royne d'Escosse, ensemble de sa personne et de la façon de ses habillements,* etc. (p. 141-142); — *La maniére de l'exécution de la Royne d'Escosse, faicte le VIIIe de febvrier en 1587, en la grande salle du Chasteau de Fotheringay* (p. 142-148); — *La manière de la solennité des funérailles de la Royne d'Escosse, faicte à Peterburghe le premier d'aoust 1587* (p. 149-151); — *Histoire des amours de Henry Quatriesme,* piquant opuscule que M. Hovyn de Tranchère refuse, avec raison, d'attribuer à la princesse de Conti (p. 161-193), avec la clef (p. 194-196); — *Procez de François Ravaillac, praticien de la ville d'Angoulême, convaincu du crime de lèze-majesté par luy commis en la personne du roy Henry IV contenant ce qui s'est passé depuis sa détention en la Conciergerie jusqu'au jour de son supplice...* (p. 197-223); — *Procez et mort du mareschal duc de Biron,* 1602 (p. 225-244); — *Histoire de Bordeaux, correspondance avec le chancelier Séguier* de 1633 à 1649. *Lettres* de MM. de Pontac, Daffiz, d'Aguesseau, de Malvyn, de Verthamon, du duc de la Valette, de Bertier de Montrave (on a imprimé *Montraut*), du P. Duverger, récollet, de Moneins et de Massip, du duc d'Épernon, de Lauson (on a imprimé *Lanson*), de Lauvergne, de Jonzac, de Dusault et Lavie, de Gourgues, de la Margrie, de Dubernet, de d'Argenson, de Lalanne, etc. (p. 277-452), précédées d'une *table analytique des matières* contenues dans tous ces documents si importants pour l'histoire de la Guyenne. — Tome II. *Correspondance avec le chancelier Séguier,* suite de 1649 à 1669. Lettres du duc d'Epernon, de d'Argenson, d'Augeard, de Pontac, de Pellot, du parlement de Bordeaux, du marquis de Saint-Luc, etc. (p. 5-90), lesquelles sont suivies d'une relation intitulée : *Prise du château de*

Vayres par les Epernonistes et Siège de Libourne par les Bourdelois, 1649 (p. 91-97), et d'indications biographiques relatives aux divers personnages mentionnés en toute la correspondance (p. 99-109) ; — *La fin de la Fronde à Bordeaux*, 1653. Reproduction du récit des négociations du P. cordelier François Berthod, gardien du couvent de Brioude, pour rétablir la paix en Guyenne, récit que M. Hovyn de Tranchère attribue à un frère du négociateur, Charles Berthod, qui le publia sous ce titre : *Secret de la négociation de la réduction de Bordeaux à l'obéissance de Sa Majesté en l'année 1653*, et qui a été réimprimé sous le titre de *Mémoires du P. Berthod* (p. 116-161) ; — *Paris ridicule*, par Claude le Petit, 1668 (p. 175-223) ; — *Papiers de la Bastille* divisés en sept parties : I. *Lettres de cachet, advis et lettres du Roi, des ministres, suppliques, dénonciations;* II. *Rapports, mémoires, procès-verbaux, règlements et ordres de police* ; III. *Lettres saisies sur les prisonniers ou écrites par eux pendant leur détention;* IV. *Pièces en vers saisies sur les prisonniers* (politiques, religieuses, diverses) ; V. *Nouvelles à la main; rapports sur le cimetière de Saint-Médard et sur les convulsionnaires;* VI. *Lettres et rapports d'agents secrets à l'étranger;* VII. *Grand mémoire ou Rêveries du sieur Masers de Latude* avec un fac-similé de son écriture (p. 229-459). Cette très intéressante série de documents complète sur un grand nombre de points la publication des *Papiers de la Bastille*, interrompue par la mort de M. François Ravaisson.

Les deux volumes, si pleins de choses curieuses très bien publiées, — car M. Hovyn de Tranchère s'est montré partout éditeur non moins habile que consciencieux — auront nécessairement beaucoup de lecteurs. Nous voudrions que, dans une nouvelle édition, pût trouver place une mazarinade conservée à Saint-Pétersbourg et ainsi mentionnée (*Introduction*, p. 9) : *La Bastille conquise*, poème héroïco-satyrico-comique, divisé en dix chants, où se voit l'histoire de tout ce qui a précédé, accompagné et suivi le blocus de Paris, entrepris par le cardinal Mazarin contre le Parlement, en 1649, 214 p. » Nous avons eu sous les yeux une copie de ce poème qui n'a, ce nous semble, jamais été imprimé, et nous croyons que le recueil, enrichi de cette nouvelle pièce, aurait auprès de tous les gourmets littéraires plus de succès que jamais.

T. DE L.

Une Invasion prussienne en Hollande en 1787, par PIERRE DE WITT. Paris, Plon, 1886, in-12 de XXVIII-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'invasion de la Hollande par la Prusse a été un de ces incidents de politique extérieure qui, au milieu des préoccupations de politique intérieure soulevées par l'approche de la Révolution, ont passé presque inaperçus. C'est à tort, car elle montrait déjà d'une façon trop sen-

sible la faiblesse du gouvernement de Versailles. Depuis longtemps, la France et l'Angleterre se disputaient la suprématie dans les Provinces Unies, la France s'appuyant sur le parti des patriotes, composé des vieilles familles du pays; l'Angleterre soutenant la maison d'Orange et le stathouder, dont le pouvoir, depuis les services rendus par Guillaume III, était devenu prédominant. En 1787, le stathouder était Guillaume V, prince faible et sans mérite personnel, mais conseillé et poussé parfois à son insu, — car, comme tous les hommes faibles, il était extrêmement jaloux de son autorité, — par sa femme, l'ambitieuse Wilhelmine de Prusse, sœur du roi Frédéric-Guillaume. Pendant un certain temps, grâce à la diplomatie de l'ambassadeur de France, le duc de la Vauguyon, et même de son successeur, le marquis de Vérac, pourtant moins habile que lui; grâce aussi à la vigilance de M. de Vergennes, l'influence française prévalut; on était même parvenu, après de nombreuses aventures dont on trouvera le récit dans le volume de M. de Witt, à amoindrir le pouvoir du stathouder. Les chefs des patriotes, MM. de Capeller, Wicker, de Witt, de Gyzelaer devinrent les vrais chefs des Sept Provinces. Mais Vergennes mourut; dès lors, l'influence de l'ambassadeur français, mal soutenu par son gouvernement, dut céder le pas à celle de l'ambassadeur anglais, sir James Harris, ennemi acharné de la France. Un premier essai de lutte n'avait cependant pu réussir aux partisans du stathouder; leur tentative sur Utrecht avait été énergiquement repoussée. Mais les intrigues du ministre anglais finirent par l'emporter; arguant d'un prétendu outrage fait à la princesse d'Orange que les patriotes avaient, à Schoonhoven, empêchée de poursuivre son voyage vers la Haye, il réussit à entraîner dans son parti le roi de Prusse, que la diplomatie française avait longtemps contenu. Sous prétexte de venger cet outrage, les troupes prussiennes envahirent les Pays-Bas le 13 septembre 1787, sous le commandement du duc de Brunswick. En un mois, tout fut fini; la ville d'Amsterdam elle-même, le plus fort rempart de l'indépendance hollandaise, tomba au pouvoir des vainqueurs et les patriotes, proscrits, n'eurent d'autre ressource que de demander asile au pays qui n'avait pas su les défendre. La France avait assisté, immobile, à cette destruction de ses alliés. Il eût suffi cependant, pour arrêter la Prusse, d'une démonstration un peu énergique; les maréchaux de Castries et de Broglie l'avaient demandée avec instance; mais Loménie de Brienne, inquiet de la fermentation intérieure et du désarroi des finances, s'y était obstinément et, hélas! victorieusement opposé. L'échec de la monarchie en Europe préludait à sa chute en France.

Tel est le récit curieux et peu connu que nous donne M. Pierre de Witt. Fait avec une grande précision, il offre un vif intérêt; c'est

d'ailleurs pour l'auteur une histoire de famille, puisque le vaillant allié de la France, Jean de Witt, était son arrière-grand-père.

M. DE LA ROCHETERIE.

Soliman-Pacha *(Colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Égypte, de 1820 à 1860,* par AIMÉ VINGTRINIER, bibliothécaire de la ville de Lyon. — Paris, Firmin-Didot, 1886, grand in-8 de 590 p., orné d'un portrait. — Prix : 10 fr.

Peu de personnes en France savent ce que fut Soliman-Pacha; on ignore jusqu'au nom de ce compatriote, aventurier de génie, l'un des principaux auxiliaires du grand Méhémet-Ali, dans sa création de l'Égypte moderne. M. Aimé Vingtrinier a bien fait de nous retracer cette existence laborieuse et mouvementée ; on aime à sortir de l'atmosphère d'aplatissement général qui nous environne pour contempler une de ces personnalités exubérantes dont notre sol était jadis si prodigue et qui débordaient sur le monde entier. Joseph Sève, né à Lyon, en 1787, d'un simple meunier, servit d'abord dans la marine, mais il ne put s'y plier à la discipline, et la quitta pour s'engager dans l'armée. Là encore, ses écarts de caractère entravèrent son avancement ; il ne parvint qu'au grade de lieutenant, bien qu'il prît part à toutes les campagnes de l'empire. La Restauration le mit en demi-solde, et, comme il n'avait aucune ressource personnelle, il se trouva dans une situation très embarrassée. Le comte de Ségur, dont il avait sauvé la vie, l'en tira pour l'adresser, muni d'une lettre de recommandation, à Méhémet-Ali, qui désirait organiser son armée à la française. Sève s'aquitta si bien de ses fonctions d'instructeur qu'il devint bientôt l'ami et le confident du grand Pacha. Mais, pour parvenir à cette haute fortune, il dut abjurer sa religion et embrasser l'islamisme. Quoique bon catholique, l'auteur s'efforce d'atténuer cette grave aberration de son héros que toutes les circonstances atténuantes du monde ne peuvent excuser. Il prit alors le nom de Soliman, qu'il devait bientôt illustrer. En le suivant à travers la Morée, où il servit contre les Grecs, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha, l'auteur raille avec amertume les phillélènes européens s'enthousiasmant pour un peuple de bandits, docile instrument de la Russie ; dans son zèle pour l'intégrité de l'empire ottoman, il nous semble dépasser la mesure quand il qualifie de malheureuse la bataille de Navarin, où, prétend-il, la France et l'Angleterre jouèrent des rôles de dupes. Nous ne pouvons approuver, non plus, son indulgence à propos de l'enlèvement, par Soliman-Pacha, d'une Grecque mariée, qu'il emmène en Égypte pour l'épouser, après l'avoir, bien entendu, faite musulmane. Peu de temps après, l'armée égyptienne envahit la Syrie, toujours commandée par Ibrahim-Pacha, que Soliman accompagne avec le titre de major

général. On le voit, dans cette campagne, déployer les plus hautes qualités comme militaire et comme administrateur ; il remporte de brillantes victoires sur les Turcs et excelle à organiser les pays conquis. Mais l'intervention anglaise force les Égyptiens à reculer et impose à Méhémet-Ali un traité qui le confine en Afrique. L'auteur fait ressortir avec beaucoup de vigueur le rôle piteux joué en cette circonstance par M. Thiers, alors premier ministre en France ; ce qu'il dit, à ce sujet, des avocats et journalistes de 1830, improvisés hommes d'État, est d'une actualité saisissante ; par-dessus les ministres de Louis-Philippe, il vise évidemment nos gouvernants d'aujourd'hui. La fin du volume est consacrée au voyage d'Ibrahim-Pacha en France et en Angleterre, à la guerre de Crimée qui fut une faute de la part de la France, et aux derniers moments de Soliman-Pacha. M. Vingtrinier conclut en réclamant pour son héros l'honneur de donner son nom à l'une des rues ou places de Lyon, sa ville natale.

Ce livre est une œuvre de valeur ; l'intérêt y est soutenu ; l'esprit général est excellent ; les appréciations politiques sont, pour la plupart, justes et neuves ; le style est correct et facile, bien qu'on puisse relever quelques négligences, telle que la répétition d'un même paragraphe, mot pour mot, dans deux chapitres différents. On ne peut que le recommander aux gens du monde qui ont le goût des lectures sérieuses.

Cte DE BIZEMONT.

Sagenschatz des Luxemburger Landes gesammelt von Dr N. GREDT, Subdirector des Athenaeums zu Luxemburg. Luxembourg, Bück, 1885, in-8 de 645 et XVII p. (Extrait des *Publications de la section historique de l'Institut royal grand ducal de Luxembourg,* t. XXXVI.)

Le titre de *Trésor* inscrit par l'auteur en tête de son volumineux recueil de légendes et de traditions luxembourgeoises n'a rien de trop ambitieux. Certes, il ne serait pas facile, à l'heure qu'il est, de trouver un pays qui, à raison de son étendue et de sa population, soit aussi richement représenté dans la science du *folklore* que l'est le grand duché de Luxembourg par les 1,215 récits populaires que M. Gredt a réunis ici. Cette opulente moisson, — est-il nécessaire de le dire? — n'a pas été récoltée en un jour, et on devine ce qu'il a fallu de patients et intelligents labeurs avant qu'il fût possible d'en offrir les gerbes compactes au lecteur studieux. M. Gredt a suivi le procédé familier à tous les amis de la science populaire : il a puisé aux sources les plus pures, c'est-à-dire sur les lèvres mêmes du peuple représenté par ses enfants les plus naïfs. Comme Mannhardt à Dantzig, écrivant sous la dictée des prisonniers français les notices qui devaient faire les éléments constitutifs de son beau livre sur la mythologie végétale. M. Gredt, qui est professeur à l'Athénée de Luxembourg, s'est fait ra-

conter d'année en année, par ses élèves venus de toutes les parties du pays, tout ce qu'ils avaient appris eux-mêmes dans leur entourage natal en fait de légendes et de traditions. On devine avec quel plaisir et avec quelle émulation ils correspondaient aux intentions du maître, et de quelle utilité devaient être ces nombreux matériaux pour un chercheur qui savait en reconnaître la valeur relative, discerner le vrai du faux, soumettre à un nouveau contrôle les versions douteuses, et provoquer par des questions habiles des éclaircissements plus amples sur les points restés vagues ou obscurs. Que ce travail, qui exige un coup d'œil juste et une main délicate, ait été fait en réalité et avec succès par M. Gredt, je n'ai aucune raison pour en douter, en voyant la manière consciencieuse et prudente dont il a procédé dans la classification du tout. Quelques grandes catégories pas trop fermées, dans lesquelles il fait rentrer tous les récits d'un même genre (revenants, dames blanches et autres, nutons, chasses aériennes, sorciers, animaux magiques, trésors cachés, Templiers, etc., etc.); les diverses versions d'une même légende, quand elles diffèrent en des traits essentiels, présentées à la suite l'une de l'autre, la source — orale ou écrite — ordinairement indiquée en note au bas de chaque communication — un langage excellent et d'une simplicité vraiment populaire, sans emphase comme sans trivialité, — tout cela mérite de sincères éloges. Quel progrès depuis les jours de Nicolas Steffen et du chevalier l'Évêque de la Basse-Mouturie, dont je ne voudrais pas médire pourtant, parce qu'ils ont été des initiateurs, et qu'en réveillant la sympathie du public pour les produits de l'imagination populaire, ils ont préparé les recherches plus méthodiques de leurs successeurs! Ce serait d'ailleurs être injuste que de ne pas signaler la part de louanges qui revient à plusieurs zélés et intelligents collaborateurs de M. Gredt, qui ont généreusement contribué à enrichir son recueil, et auxquels il rend dans sa préface un cordial hommage. Grâce à tant d'efforts et de bonne volonté réunis, nous avons maintenant à notre disposition un recueil d'une inappréciable utilité pour les amis du *folklore,* et dont le patriotisme luxembourgeois peut être fier à juste titre. Je n'ai pas le temps de signaler ici, — même d'une manière générale, — les diverses questions qu'il contribue à élucider, encore moins de faire apprécier l'intense vitalité avec laquelle il nous présente, comme dans un miroir fidèle, l'imagination poétique du peuple luxembourgeois; cette tâche, pour agréable qu'elle soit, n'est pas du ressort de cette revue, et je me bornerai ici à quelques observations critiques. On peut rayer du répertoire de M. Gredt les numéros 906 à 920 inclusivement, qui n'ont rien de luxembourgeois; on en peut faire autant de quelques récits qui, tout en revendiquant un caractère d'authenticité locale, sont cependant dépourvus de garantie; c'est ainsi que je suis autorisé à dé-

clarer apocryphe l'historiette racontée au numéro 243, qui, provenant, à ce qu'il me paraît, de la même source que 235, rend aussi suspecte celle-ci. Je voudrais rayer également toutes les anecdotes qui consistent simplement dans des visions ou aventures merveilleuses arrivées à une seule personne et attestées par un seul témoignage, comme, par exemple, numéro 423 et *passim;* des documents aussi équivoques font tort, par leur voisinage, à d'autres dont l'authenticité est au-dessus de toute contestation. Ajoutons, pour finir, que M. Gredt reconnaît lui-même la nécessité de compléter son livre par de bons index, parmi lesquels un index des noms et lieux est de tout point indispensable : qu'il nous le donne donc le plus tôt possible sous forme de supplément : l'ouvrage ne pourra qu'y gagner beaucoup, et j'ai regretté plus d'une fois, en le parcourant, qu'on y ait laissé une aussi grave lacune.

GODEFROID KURTH.

Bibliografia veneziana, in aggiunta e continuazione del saggio di Emmanuele Antonio Cicogna, par GIROLAMO SORANZO. Venezia, tip. di Pietro Naratovitch, 1885, in-4 de 939 p. — Prix : 25 fr.

Venise a été de tout temps une ville où les lettres et les arts ont été fort en honneur. N'est-ce pas l'une de ces cités italiennes qui donnèrent asile aux premiers imprimeurs? N'est-ce pas la patrie adoptive du célèbre Nicolas Jenson? Et, aujourd'hui encore, y a-t-il beaucoup de publications plus importantes et plus artistiques que ce volume consacré au bréviaire Grimaldi, et cet autre consacré au splendide trésor de Saint-Marc? L'*Archivio veneto* n'est-il pas le périodique historique le plus renommé de toute la péninsule? Les Cecchetti, les Cicogna, les Fulin, les Valentinelli, les Barozzi, les Correr, les Zanetti, les Tommasei, les Soranzo, et beaucoup d'autres ont tenu à honneur, pendant ce siècle, de continuer la vieille tradition des enfants de Venise.

On connaît la précieuse bibliographie publiée en 1872 par E. A. Cicogna. Elle comprend les ouvrages relatifs à l'histoire de Venise depuis les origines. Malgré ses recherches étendues, ce travailleur avait donné une publication bien incomplète, car voici venir un travailleur plus persévérant encore qui ajoute 8,820 numéros au catalogue de son prédécesseur. Il est impossible d'appeler cela, comme le veut modestement l'auteur, une addition et une continuation : c'est un nouveau volume qui vient prendre place à côté du premier et qui mérite d'être consulté désormais en même temps que le premier pour toutes les questions qui touchent de près ou de loin à l'histoire vénitienne. Naturellement, l'ordre de la publication de M. Soranzo est le même que celui qu'avait adopté Cicogna; il y est successivement traité de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire politique et civile (y compris la

diplomatie, le commerce, les usages, la poésie et les romans historiques), de l'histoire généalogique et biographique (y compris les discours funéraires et les éloges), de l'histoire littéraire (y compris les archives, l'imprimerie et les bibliothèques publiques et privées), de l'histoire des beaux-arts, enfin de l'histoire scientifique (géographie, physique, météorologie, histoire naturelle). Rien ne paraît avoir échappé à la perspicacité de M. Soranzo, qui indique les plus petites plaquettes vénitiennes aussi bien que les articles de journaux étrangers, même les plus difficiles à rencontrer. Il faut avouer aussi que le même attrait qui pousse le voyageur vers cette ville charmante invite le littérateur à parler d'elle. De là ce nombre extraordinaire de productions variées. Que serait-ce si l'on voulait traiter de l'iconographie vénitienne?

M. Soranzo, dans un appendice de 115 pages et gros de 1,680 numéros, a dressé le catalogue alphabétique des publications du même ordre pour les années 1872 à 1883. Ce complément précieux sera également consulté avec fruit. Nous souhaitons que l'infatigable auteur poursuive son répertoire avec autant de sollicitude pour les années postérieures. C'est un honneur pour un pays de voir élever un tel monument à la gloire et aux traditions du passé : ce doit être en même temps un encouragement pour l'avenir. H. Stein.

BULLETIN

La Séparation de l'Église et de l'État, par Richard Sévy. — Paris, 1886, in-12 de 30 p. — Prix : 30 centimes.

Il est des questions qui se résolvent en quatre mots, par le simple bon sens. Celle-ci est du nombre. Le clergé français fut-il — oui ou non — dépouillé de ses biens légitimes en 1791 ? Avait-il droit — oui ou non — à une indemnité proportionnée à la spoliation ? Et conserve-t-il — oui ou non, — ses droits à cette indemnité ? Si ses droits sont perdus, que l'on dise pourquoi. Si l'indemnité distribuée sous la forme des traitements ecclésiastiques paraît trop onéreuse à notre budget, qu'on rende la valeur du capital aliéné au lieu d'en servir les intérêts... Mais ne rien payer du tout, sous prétexte que c'est trop cher, ou que la caisse est vide, cela s'appelle, en style officiel, une banqueroute, en bon français, un vol. M. Richard Sévy ne se gêne pas pour le dire, et nous lui en faisons nos plus sincères compliments. C. M.

Manuel des œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris *et des principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris.* Paris, Poussielgue, 1886, in-12 de 553 p. — Prix : 4 fr.

Il importe de signaler l'apparition d'une nouvelle édition de l'important manuel des œuvres. On sait que la première idée de cette publication, indispensable à tous les gens du monde, appartient au regretté vicomte de

Melun. Une première édition parut en 1877, et la seconde en 1880. Ce n'était pas un petit travail de grouper en un volume tous les renseignements utiles sur les œuvres si nombreuses à Paris. Quant aux institutions de province, il a fallu se borner à celles qui admettent des indigents de Paris. Une table analytique indique le classement adopté pour rendre les recherches faciles selon les diverses catégories d'âge, de situation, d'infortunes à secourir. Pour chacun des établissements signalés, on trouve indiquées les conditions imposées pour l'admission et les noms et adresses des personnes auxquelles il faut envoyer les demandes. Les éditeurs ont admis dans leur manuel non seulement les œuvres laïques patronnées par le gouvernement ou le conseil municipal, mais encore celles qui appartiennent aux cultes dissidents. Tous les renseignements donnés sont pris à la date du 1er janvier 1886. Cte DE BIZEMONT.

Les Syndicats agricoles professionnels et la loi du 21 mars 1884. Études publiées dans le journal *La Loi* par GEORGES GAIN, juge suppléant au tribunal civil de Nice, ancien conseiller de préfecture de Vaucluse et de la Savoie. Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-8 de 51 p. — Prix : 2 fr.

Syndicat des agriculteurs de l'Indre. *Organisation du syndicat. Discours, statuts, règlements, marchés, instruction pratique sur l'emploi des engrais chimiques.* Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-18 de 106 p. — Prix : 0 fr. 75.

Ces deux brochures se complètent l'une l'autre. La loi du 21 mars n'a donné qu'une maigre satisfaction aux besoins si pressants de nos agriculteurs; mais on se sert de ce qu'on a, quitte à réclamer ce qu'on voudrait avoir. Ainsi en a jugé tout un groupe d'agriculteurs de l'Indre. En présence de la concurrence étrangère qui les écrase, ils se sont formés en syndicat sous l'inspiration et le patronage de la Société d'agriculture de leur département. Ils publient aujourd'hui, avec l'historique et les statuts de leur société, le compte rendu d'une conférence publique, où M. Deusy, ancien député, prononça un remarquable discours sur la crise agricole que nous traversons; enfin M. Ed. Sainte-Claire-Deville, à qui remonte la première idée de ce syndicat, a réuni, à la fin de la brochure, un abrégé d'enseignements sur le dosage et l'emploi des engrais chimiques, d'après les derniers résultats de la science contemporaine. C'est là un exemple qui mérite d'être suivi, et l'Étude de M. Gain sur les conditions fondamentales de ces mêmes syndicats semble tout indiquée pour leur servir de guide et de formulaire dans les nombreuses questions de jurisprudence que soulève forcément l'application de la nouvelle loi. CH. M.

Promenades botaniques de tous les mois, par E. D. LABESSE et H. PIERRET. — Paris, Ducrocq, petit in-4 de 271 p., orné de 100 dessins. — Prix : 5 fr.

Le plan de cet ouvrage de vulgarisation est assez bien conçu : une bonne vieille demoiselle entreprend d'enseigner la botanique aux enfants d'un directeur d'usine, deux garçons et deux filles, ainsi qu'à leur cousine. Dans ce but, elle les emmène se promener dans la campagne un dimanche par mois. La petite bande cueille toutes les fleurs qu'elle rencontre sous ses pas pour en composer des herbiers et disserte sur les caractères distinctifs et les propriétés médicinales de chaque plante. Tout cela est fort instructif, mais les auteurs n'ont pas su rendre leurs dialogues intéressants, ni leur enseignement attrayant; pour tout dire, c'est à la fois puéril et pédantesque. En outre, ils ont cru devoir introduire une intrigue d'un romanesque

ridicule entre l'un des jeunes gens et la cousine et, bien que tout finisse par un bon mariage, ce hors-d'œuvre paraît tout au moins inutile. L'idée religieuse n'est pas tout à fait exclue de ces conversations botaniques, mais elle est aussi vague que possible; il eût été facile cependant de la développer quelque peu à propos de la belle fête de Noël dont il est question, mais dans un sens purement laïque. A la fin du volume se trouvent, on ne sait pourquoi, un conte de Noël scandinave et un rêve fantastique où la plus jeune des élèves de la docte demoiselle passe en revue tous les enseignements de l'année; cette divagation est d'une conception absurde. Il faut reconnaître que les éditeurs se sont mis en frais pour éditer avec un certain luxe ce médiocre ouvrage. Cte DE BIZEMONT.

Petite Histoire de la Typographie, par AUGUSTE VITU. Paris, Delagrave, 1886, in-8 de 168 p., illustré par Coppin. — Prix : 1 fr. 20.

L'ouvrage de M. Vitu est à la fois historique, critique, pratique. Dans la première partie, l'auteur expose rapidement comment fut inventée l'imprimerie et comment ses progrès en Europe se sont poursuivis depuis Gutenberg, Fust et Schœffer jusqu'à la fin du XVe siècle. Il consacre un chapitre spécial à la réfutation des prétentions des Hollandais qui revendiquent pour leur compatriote Jean-Laurent Coster, de Harlem, la découverte de l'imprimerie. M. Vitu a eu l'excellente idée de terminer cette première partie de son étude en donnant, par ordre chronologique, la liste des différents endroits où, après la dispersion des premiers ouvriers typographes, l'imprimerie s'est successivement implantée, c'est-à-dire depuis le monastère de Subiaco (1465) jusqu'à Cracovie en Pologne, Münich en Allemagne, Perpignan et Valenciennes en France (1500). Les gens du métier connaissent évidemment tout cela; mais les profanes, les amateurs et surtout les jeunes gens que leurs goûts poussent vers la profession d'ouvrier typographe sauront gré à l'auteur de ce travail qui s'achève par un vocabulaire simple et clair des termes en usage dans les ateliers; on y trouve même un tableau des signes principaux adoptés pour la correction des épreuves : nombre d'auteurs, — et des plus distingués, — auraient souvent besoin d'avoir ce tableau sous les yeux; c'est, du moins, l'avis de plusieurs protes de notre connaissance. Mais pourquoi faut-il qu'un livre si digne d'éloges à tant d'égards prête le flanc à la critique, en ce sens que nous avons pu relever plusieurs fautes matérielles? C'est difficilement excusable dans le cas présent. Une seule preuve : dans le texte, le nom du gendre de Fust est orthographié *Schœffer* tandis qu'à la table il est écrit *Schæffer*. Cette contradiction, ainsi que deux ou trois autres oublis ou négligences, disparaîtront évidemment dans les éditions futures que nous souhaitons nombreuses au livre de M. Vitu. LA GRETTE.

L'Art de la diction, par l'abbé L. BOURGAIN, docteur en Sorbonne, professeur à la Faculté libre des lettres d'Angers. Paris, Haton; Angers, Lachèse et Dolbeau, 1885, in-12 de 260 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'art de la parole est si négligé en France qu'il n'est pas un lieu public où puisse aller un étranger pour y prendre des leçons de beau langage. Les meilleures choses sont dites avec un complet oubli des lois qui doivent régir la parole. Avant d'écrire ou d'improviser un discours, il faut songer aux moyens de le traduire devant le public. C'est en vain que vous aurez rassemblé les plus belles idées, que vous aurez trouvé dans votre cœur les plus grandes inspirations, tout sera perdu pour la cause que vous défendez

si vous ne savez pas la faire valoir, et nul ne voudra voir en vous un orateur. C'est l'opinion de M. l'abbé L. Bourgain, et il l'a très clairement et très poétiquement exprimée dans la préface de l'ouvrage que nous annonçons. Cet excellent livre, sorte de manuel à l'usage des séminaires, est écrit sous forme de lettres. Dans chacune de ces lettres, l'auteur nous offre les principes d'une véritable méthode. Ce n'est point en disant à ses jeunes disciples : « Soyez nobles, ayez de la grandeur ou du sentiment, dites ceci ou cela avec distinction, » qu'il procède. M. l'abbé Bourgain condamne avec raison ces généralités qui n'apprennent rien. Quand vous avez dit : « la diction doit être pure et naturelle, » vous ne m'avez rien appris et je vous demanderai comment il faut *s'y prendre* pour être *pur* et *naturel*. Mais peut-on prétendre qu'une bonne méthode puisse engendrer des orateurs ? Oui, assurément. Plus le nombre des personnes qui parlent bien sera grand, plus on aura de chance de voir surgir des parleurs d'élite. M. l'abbé Bourgain le dit et le prouve. Étant poète autant que didacticien, il apporte dans son enseignement ces chaudes paroles qui pénètrent les âmes.

LOUIS ROGER.

Classiques populaires. *Homère,* par A. COUAT, ancien élève de l'École normale, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, etc. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-8 de 233 p. — *Fénelon*, par G. BIZOS, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, etc. *Ibid.* — Prix de chaque volume : 1 fr. 50.

Lorsque nous avons rendu compte du premier volume de cette collection, nous ne nous sommes pas montré partisan d'un système qui nous semblait déflorer le goût des œuvres classiques. Nous disions que plus tard le lecteur de ces analyses entremêlées de citations n'éprouverait plus le même intérêt en lisant dans leur entier les livres dont il connaîtrait déjà la donnée et jusqu'à un certain point le style. Il nous semble aussi que certaines longueurs sont nécessaires dans un ouvrage, comme des ombres dans un tableau. Nous avons eu l'occasion de parcourir un roman de Walter Scott, abrégé à l'usage de la jeunesse, et nous avons regretté les lenteurs du romancier écossais ; l'abrégé nous semblait plus long que le texte original. Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut l'avouer, on demande aujourd'hui tant de connaissances de genres si divers aux jeunes gens qu'il est impossible d'exiger qu'ils recourent aux écrivains dans leur intégrité. Les classiques populaires peuvent donc rendre de réels services et, une fois la nécessité de cette sorte de publication admise, nous reconnaissons volontiers que M. Couat a donné sur Homère un très bon volume, et que M. Bizos a réussi à faire connaître dans moins de 250 pages les parties les plus essentielles des œuvres volumineuses de Fénelon.

Les éditeurs, en demandant à des professeurs distingués d'accorder leur collaboration aux *Classiques populaires,* ont donné à cette collection une réelle importance. Ajoutons que les volumes édités par MM. Lecène et Oudin, illustrés de portraits et de gravures d'après des maîtres célèbres, sont d'une exécution typographique que leur bas prix rend remarquable.

T.

Du Caractère de l'épopée dans la Légende des siècles, par E. BERNIER. Paris, Jouaust, 1886, in-16 de 96 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je débuterai par le célèbre cliché emprunté à la ballade de Lenore : « Les morts vont vite. » Ils vont vite quelque grands qu'ils soient, et Victor

Hugo n'échappe pas à la loi commune. L'étude de M. Bernier arrive donc un peu tard; elle est du reste d'un bon style et offre souvent des aperçus fort justes. L'auteur a eu le courage de mêler quelques critiques à ses louanges, mais l'œuvre qu'il examine est certes l'une des plus belles qu'ait laissées le poète, et il n'y a pas lieu de reprocher à M. Bernier de trop grands excès d'admiration. Cependant, quand on jette un coup d'œil sur le passé, quand on pense aux enthousiasmes excités par des livres dont plusieurs sont à peu près oubliés, on peut se demander si l'avenir ratifiera les jugements du temps présent? Que la célébrité de Ronsard s'est vite écoulée! Qui lit aujourd'hui du Bartas? Se rappelle-t-on que Delille, dont les vers étaient publiés en splendides éditions, était regardé comme un grand poète? Et Béranger? Et Chateaubriand?... Voici que déjà de nouvelles écoles ont surgi qui dénigrent le romantisme dont elles descendent cependant et dont Hugo était l'éclatante personnification. Quoi qu'il en soit des destins du poète, les lecteurs qui se plaisent encore à des sujets littéraires liront avec plaisir l'étude de M. Bernier. VILLEMORY.

Penseroso, réflexions et maximes, par ÉDOUARD GRENIER. Paris, Lemerre, 1866, in-18 de VII-199 p. — Prix: 3 fr.

Si mes lecteurs supposent que M. Grenier a donné pour titre à son livre un mot italien, ils se trompent, *penseroso* n'appartient pas à la langue *dove il si suona,* et c'est *pensieroso* que l'auteur a voulu dire. Les pensées qu'il a réunies ont une vingtaine d'années de date. M. Grenier nous apprend que, se trouvant en 1866 à la campagne, il s'est amusé à les écrire au jour le jour. Cette manière de procéder nous semble assez singulière, car on ne se dit pas: faisons des pensées, comme on se dirait: faisons de la musique, ou jouons aux dominos. Elles naissent sous l'influence de situations diverses; elles sont provoquées par certains incidents, et chaque jour ne peut produire sa récolte. Nous savons pourtant que dans la *Comtesse Diane* M. Lemaître a donné d'une manière fort piquante une recette pour fabriquer des pensées, et peut-être M. Grenier l'a trouvée avant lui; pourtant, si de parti pris et d'arrache-pied on veut écrire un volume dans le genre de La Rochefoucauld ou de Vauvenargues, on risque d'y mettre beaucoup de pensées que ni Vauvenargues ni La Rochefoucauld n'auraient point accueillies. C'est ce qui est arrivé à M. Grenier. Moindre, son recueil eût valu davantage, car on y trouve des réflexions justes et bien exprimées, mais un peu perdues entre des idées où le relief manque: le style de l'auteur est d'ailleurs soigné, on y sent le poète, et si quelques réflexions n'ont pas grande originalité, on n'en remarque pas qui soient des réminiscences. A peine pourrait-on découvrir un souvenir vague de La Bruyère dans l'allure de cette pensée: « Dans la maladie on ne voit pas comment on pourra revenir à la santé; dans la bonne santé on ne voit pas comment on pourra tomber malade. » La Bruyère a dit: « Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer, et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. »

M. Grenier cite un mot qu'il trouve charmant avec raison: « Le hasard, le pseudonyme de Dieu. » Il se demande qui a dit cela? Ne serait-ce pas le comte de Maistre — qu'il n'aime guère? Ce dernier, en tout cas, a écrit cette phrase de même genre: « Le temps, premier ministre de la Divinité, au département des souverainetés... » Typographiquement, le petit volume de M. Grenier est charmant, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il est publié par

Lemerre; par lui-même il offre une lecture souvent agréable, sans avoir la verve et l'originalité des *Bluettes et boutades* de Petit-Senn.

POGGIARIDO.

Œuvres de Xavier de Maistre. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1885, in-8 de 381 p. — Prix 4 fr.

Ce volume fait partie de l'élégante *Bibliothèque des familles,* éditée par l'excellente Société de Saint-Augustin de Lille, qui a pris pour devise le conseil de Quintilien : *Non nisi optimus quisque legendus est.* C'est dire que les œuvres de Xavier de Maistre avaient d'avance leur place marquée dans cette collection. Cette nouvelle édition est d'ailleurs plus complète que les précédentes : car elle comprend, non seulement les œuvres qu'on trouve partout, telles que le *Voyage autour de ma chambre, Le Lépreux de la cité d'Aoste, Les Prisonniers du Caucase* et *La jeune Sibérienne,* mais encore l'*Expédition nocturne autour de ma chambre,* moins appréciée et moins souvent réimprimée que le *Voyage,* et pourtant si fine, si gracieuse, si mélancolique et si profonde, et aussi le *Prospectus de l'expérience aérostatique de Chambéry* et la lettre sur le même sujet, la belle description d'une *Soirée d'été sur les bords de la Néva,* qui a été insérée dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg,* une lettre et diverses poésies qui, d'après Sainte-Beuve, « ne déparent pas les autres écrits de Xavier de Maistre. » Comme cette édition est destinée à être mise entre toutes les mains, il a fallu nécessairement effacer du *Voyage autour de ma chambre* les traces assez nombreuses de la frivolité licencieuse du XVIIIe siècle. Ainsi légèrement et sagement expurgé, ce petit chef-d'œuvre ne perd rien de son intérêt, de son charme et de sa grâce, et il y gagne de n'offrir aucun danger pour le jeune âge auquel le poète païen lui-même veut qu'on accorde un très grand respect. Voici donc maintenant une collection de petits chefs-d'œuvre inoffensifs : qui ne voudra les lire et même les relire? C'est si beau et c'est si rare de voir le bon sens s'exprimer en bon français. P. TALON.

L'Allemagne telle qu'elle est, par JACQUES SAINT-CÈRE. Paris, Ollendorff, 1886, in-16 de 291 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de l'*Allemagne telle qu'elle est* a, sans doute, cherché à justifier le pseudonyme qu'il a pris, mais après les catastrophes de 1870, il est bien difficile pour un Français de considérer l'Allemagne avec une complète impartialité. Saint-Cère ne cherche pas à diminuer M. de Bismark, il rend justice aux vertus royales de l'Empereur, il met bien en évidence l'amour que lui portent l'armée et ses sujets, il parle avec vérité de ce respect pour l'autorité que les élèves ressentent même pour leurs professeurs; souvent il peint ses personnages par des citations qu'il leur emprunte, ce sont alors les Allemands peints par eux-mêmes... Ce qu'il a trouvé dans les annonces des journaux de Berlin dépasse de beaucoup les petites correspondances du *Figaro,* et ne justifie pas les prétentions de nos voisins à la morale et à la vertu. Un chapitre très curieux est celui qui concerne les socialistes : l'auteur nous les montre beaucoup plus menaçants que l'on ne le supposait. En dépit de son désir de rester juste, Saint-Cère a généralement le ton agressif, il juge d'après nos idées, notre manière d'être, une nation dont le caractère est tout autre que le nôtre, et les différences qu'il trouve sont pour lui des sujets de critique. Qu'un Allemand fasse dans les mêmes conditions un livre sur la France et on aura un pendant à celui-ci; qu'y dirait-on de notre littérature, de notre théâtre, de nos journaux, de nos hommes d'État, de notre société?

La revanche serait complète. — En résumé, le volume de Saint-Cère offre des détails curieux, il se lit facilement, agréablement, maintes fois utilement.

GRISBERG.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Ernest DESJARDINS, membre de l'Institut, né le 30 septembre 1823, à Noisy-sur-Oise, est mort dans la nuit du 21 au 22 octobre 1886. Historien et géographe distingué, il fut chargé, par le gouvernement, d'une mission en Italie, et fit plusieurs découvertes sur la topographie italienne ; il voyagea aussi en Égypte, et professa l'histoire dans divers lycées et collèges de France. Entré le 19 mars 1875 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il laisse de sérieux travaux : *Atlas de géographie ancienne de l'Italie, composé de sept cartes et d'un dictionnaire* (1852, in-fol.);—*De Tabulis alimentariis* (1854, in-4) ; — *Sur la topographie du Latium* (1854) ; — *Voyage d'Horace à Brindes* (1855) ; — *Le Pérou avant la conquête espagnole, d'après les principaux historiens originaux* (1858, in-8) ; — *Notice sur le musée Napoléon III* (1862, in-18) ; — *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône. Travaux anciens et modernes* (1866, in-4) ; — *Les Juifs de Moldavie* (1867, in-8) ; — *Géographie historique et administrative de la Gaule, d'après la table de Peutinger* (1870-1878, 2 vol. in-8) ; — *Acta Musei nationalis Hungarici* (1873, in-fol.) ; — *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai et du musée de Douai. Inscriptions. Cachets d'oculistes, etc.* (1874, in-8) ; — *Desiderata du « Corpus inscriptionum latinarum » de l'Académie de Berlin* (1874-1875, fasc. 1-5, in-fol.) ; — *La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne* (1869-1876, 14 liv. in-fol.). M. E. Desjardins avait été nommé rédacteur en chef des *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* et chargé de surveiller la publication des *Œuvres complètes de Borghèse.*

— M. Germain DEMAY, chef de la section historique des archives nationales, né en 1819, à Aiguillon (Lot-et-Garonne), est mort au commencement d'octobre. M. Demay a consacré sa longue carrière à l'étude de la sigillographie française, qui lui a fourni de nombreux renseignements historiques d'une haute valeur. Ses ouvrages, peu nombreux, sont le fruit de patientes et minutieuses recherches, tels que son *Inventaire des sceaux de la Flandre, recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières du département du Nord* (1873, 2 vol. in-4) ; — *Le Costume de guerre et d'apparat, d'après les sceaux du moyen âge* (1875, in-8. Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — *Le Costume au moyen âge, d'après les sceaux* (1879, in-4) ; — *Inventaire des sceaux de la collection Clairambault, à la Bibliothèque nationale* (2 vol. in-4 ; le t. II a paru tout récemment.)

— M. Émile-Joseph BELOT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, né à Montoire (Loir-et-Cher) le 24 septembre 1829, est mort à la fin de septembre. Après un brillant concours, M. Belot entra en 1849 à l'École normale avec la place de premier ; il s'adonna bientôt spécialement à l'étude de l'histoire romaine, et préconisa la critique sévère et même exagérée de Georges Niebuhr. C'est d'après cette méthode que sont écrits ses ouvrages : *Histoire des chevaliers romains considérée dans ses rapports avec les différentes constitutions de Rome, depuis le temps des rois jusqu'au temps des Gracques* (1867, gr. in-8) ; — *Histoire des chevaliers romains considérée dans ses rapports avec celle des différentes constitutions de Rome, depuis le temps des Gracques jusqu'à la division de l'empire romain (395 ap. J.-C.)* (1873, in-8) ; — *De la Révolution*

économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique (gr. in-8). M. E. Belot a, en outre, traduit de l'allemand *la Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, par Édouard Zeller, et publié, avec une traduction française, le texte de *la République d'Athènes*, de Xénophon.

— M. Charles-Hippolyte CASTILLE, publiciste politique et romancier, né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1820, est mort le 26 septembre, à Luc-sur-Mer (Calvados). M. Hippolyte Castille a été un romancier d'une fécondité inépuisable; moins heureux dans la carrière politique, il n'est jamais parvenu, malgré les plus grands efforts, à conquérir la situation prépondérante qu'il ambitionnait. Avec le concours de M. de Molinari, il fonda en 1847, *le Travail intellectuel*, et l'année suivante fit paraître un journal quotidien *La République française*. Il rédigea aussi les articles politiques de la *Révolution démocratique et sociale* et de *la Tribune des peuples*, et, en 1868, ceux du journal *Le Globe*. C'est vers cette époque qu'il publia dans *l'Univers*, sous le pseudonyme d'Alceste, des *Lettres de Paris* qui firent sensation. Les principaux travaux politiques de M. H. Castille sont : *Les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe* (1853, in-8); — *Histoire de la seconde République française* (1854-1855, 4 vol. in-8); — *Portraits politiques au XIXe siècle* (1856-1859, 70 vol. in-32); — *Histoire de soixante ans. La Révolution (1789-1800)* (1860-1863, 4 vol. in-8; ouvrage inachevé). — *Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon* (1858, in-8); — *Le Pape et l'Encyclique* (1860, in-4). Il débuta dans la carrière littéraire comme collaborateur du *Musée des familles* et de *l'Esprit public*. Nous citerons parmi ses romans : *Les Oiseaux de proie* (1852, in-4); — *L'Ascalante* (1852, in-4; suite du précédent); — *Les Ambitieux* (1852-1853, 4 vol. in-8; extraits du journal *la Semaine*); — *La Chasse aux chimères* (1854, in-4); — *Les Compagnons de la mort* (1854); — *Aventures imaginaires* (1858, in-18); — *Le Markgrave des Claires* (1854, in-4). Depuis longtemps M. Castille avait abandonné ses travaux littéraires.

— Est mort à Amfreville-la-Campagne (Eure) le 25 septembre, M. Bénigne-Ernest PORET, marquis DE BLOSSEVILLE, né à Rouen le 19 janvier 1799. Sous Charles X, il avait été un défenseur convaincu de la légitimité et avait collaboré à la rédaction du *Courrier de l'Europe*, du *Rénovateur*, et surtout de la *Quotidienne*; de 1857 à 1881, il fut conseiller général de l'Eure, département qu'il représenta même quelque temps au Corps législatif sous l'Empire. On lui doit la publication des œuvres de son frère, Jules de Blosseville, navigateur qui périt dans une expédition au pôle nord en 1833; et en outre : l'*Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre dans l'Australie*, qui lui valut le prix Montyon en 1832 (in-8); — les *Mémoires de John Tanner ou Trente années passées dans les déserts de l'Amérique du Nord* (1835, 2 vol. in-8); — une traduction de l'*Histoire de la Révolution* (d'Espagne) *de 1820 à 1824*, par Seb. Minano (2 vol. in-8); — les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8); — une *Notice biographique sur M. de Vatimesnil, ancien ministre* (1866, in-8); — *Les Puységur, leurs œuvres de littérature, d'économie politique et de science* (1873); — *Les Patois, introduction à un glossaire des Patois de l'Eure* (1878, gr. in-8); — enfin, divers articles et notices publiés dans la *Biographie universelle*, la *Revue archéologique*, et dans les recueils des Sociétés savantes de Normandie. M. de Blosseville était président de la Société de l'Histoire de Normandie, qu'il avait contribué à fonder avec M. Ch. de L'Épinois, en prenant pour modèle la Société de l'Histoire de France.

— On annonce encore la mort : de Mme BARUTEL, plus connue sous le

nom d'Adolphine BONNET, auteur de poésies couronnées par l'Académie de Toulouse, morte le 1er octobre dans cette ville; — de M. J.-Jules BOUIS, professeur à l'École supérieure de pharmacie, mort à l'âge de 64 ans; — de M. Adolphe BREULIER, qui a inséré dans plusieurs revues des articles de jurisprudence et publié des ouvrages de linguistique et de philologie; — de M. A. HUMBERT, romancier et publiciste, dont certaines œuvres sont d'une immoralité notoire, mort le 10 octobre à Langres; — de M. le docteur Joseph JOUGLA, auteur de nombreux articles politiques et littéraires publiés dans le *Journal de Toulouse;* — du chanoine DE LABORIE, qui laisse des études historiques sur le diocèse de Bordeaux, mort le 2 octobre à Bordeaux; — de M. Édouard LAMY DE LA CHAPELLE, collaborateur du *Bulletin de la Société botanique de France,* mort à Limoges le 23 septembre dans sa 83e année; — de M. MASURE, ancien député du Nord, né à Lille le 17 juin 1836, ancien rédacteur du *Mémorial de Lille* et de l'*Écho du Nord,* fondateur du *Progrès du Nord,* mort le 15 octobre au Mans; — du général de division Jean-Jacques-Alexis UHRICH, né à Phalsbourg le 15 février 1802, défenseur de Strasbourg en 1870, qui a publié des *Documents relatifs au siège de Strasbourg* (1872, in-8), mort le 10 octobre; — de M. VÜHRER, ancien directeur du *Soir,* auteur d'un grand ouvrage: *Histoire de la Dette inscrite.*

— A l'étranger, on signale la mort du P. BETTI, procureur général de la Compagnie de Jésus, mort à Castel Gandolfo, à l'âge de 75 ans; — de M. le comte DE BEUST, chancelier de l'empire austro-hongrois, né à Dresde le 13 janvier 1809, auteur d'un livre intitulé: *Le Dernier des Napoléons,* publié sans nom d'auteur, mort le 24 octobre à Vienne; — du poète El. BORUTH, mort le 27 août à Ujhely (Hongrie); — du publiciste Franz CHASSOT VON FLORENCOURT, mort le 10 septembre à Paderborn, à l'âge de 84 ans; — de Mme Emily GONYBEARE, qui a traduit en anglais l'*Histoire de la littérature allemande,* de Scherer, morte le 3 septembre à Southwold, à l'âge de 24 ans; de Dom Vincent DE LA HOZ DE LINIERS, directeur du journal catholique la *Fé,* de Madrid, mort dans sa propriété de Penagos (province Santander); — du naturaliste allemand Carl PLÖTZ, mort le 12 août, à l'âge de 72 ans; — du poète serbe Georges RAJKOWIC, mort le 9 août à Neusaatz (Hongrie), à l'âge de 61 ans; — de M. l'abbé DOS REIS LEITAO, collaborateur de *A Orden,* journal catholique de Coïmbre; — du géographe Claudius VON RENARD, mort à Wiesbaden, à la fin de septembre; — de l'historien Pierre-Zacharias RESSEL, mort le 10 septembre, à l'âge de 77 ans; — de Mrs. Anna-Sophia STEPHENS, à laquelle on doit de nombreux romans, très goûtés des Américains, morte le 28 août à Newport, à l'âge de 76 ans; — du rev. William-Hepworth THOMPSON, né en 1810, qui laisse plusieurs travaux philosophiques et des éditions des traités de Platon, mort à Cambridge; — du lieutenant de marine Henri AF TROLLE, romancier, mort le 19 septembre à Karlskrona, à l'âge de 57 ans.

INSTITUT. — L'assemblée trimestrielle des cinq classes de l'Institut a eu lieu le 6 octobre. L'Institut a accepté la donation qui lui est faite, par le duc d'Aumale, du château de Chantilly. M. Zeller a ensuite rendu compte des fêtes de Heidelberg, à l'occasion du cinquième centenaire de la fondation de l'université de cette ville.

— Les cinq Académies ont tenu, le 25 octobre, leur séance publique annuelle. Après le discours du président, M. Zeller, rendant hommage aux membres de l'Institut morts dans l'année, M. François Coppée lit un poème intitulé *Le Roman de Jeanne.* M. d'Hervey Saint-Denis, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, communique un mémoire sur *Les Doctrines*

de Confucius. M. Grandidier, de l'Académie des Sciences, parle ensuite de *Madagascar et de ses habitants.* C'est M. Gounod, de l'Académie des Beaux-Arts, qui clôt la séance en lisant un fragment du plus haut intérêt sur *La Nature et l'Art.*

Académie Française. — Le 30 septembre, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau pour le quatrième trimestre de 1886. M. Mézières a été élu directeur, M. Camille Rousset chancelier.

Académie des Beaux-Arts. — La séance publique annuelle de cette Académie a eu lieu le 30 octobre, sous la présidence de M. Charles Garnier, qui prononce une allocution. M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuèl, lit une notice sur la vie et les ouvrages de Paul Baudry. Après la proclamation des prix, la séance a été terminée par l'exécution de la cantate de M. Savard, qui a obtenu le premier grand prix de composition musicale au concours de cette année.

Voici la liste des prix décernés :

Grands Prix. — Peinture : « Claude nommé empereur. » — Grand prix : M. Labayle; premier second grand prix, M. Lavalley; deuxième second grand prix, M. Sinibaldi.

Sculpture : « Tobie retirant de l'eau le poisson. » — Premier grand prix, M. Capellaro; premier second grand prix, M. Larche; deuxième second grand prix, M. Chavaillaud.

Architecture : « Un Palais pour la cour des comptes. » — Premier grand prix, M. Defrasse; premier second grand prix, M. Louvet; deuxième second grand prix, M. Sortais.

Gravure en taille-douce : Premier grand prix, M. Patricot; premier second grand prix, M. Crauk; mention honorable, M. Chiquet.

Composition musicale : « La Vision de Saül, » par M. Eugène Adenis. — Premier grand prix, M. Savard; premier second grand prix, M. Kaiser; deuxième second grand prix, M. Gédalge.

Prix veuve Leprince : MM. Lebayle, Capellaro, Defrasse et Patricot.

Prix Alhumbert : M. Marty.

Prix Deschaumes : MM. Eustache et Girard.

Prix Bordin : « Charles Lebrun, son œuvre et son influence sur les arts au dix-septième siècle », 2,000 francs à M. Olivier Merson; 1,000 francs à MM. Emile Hervet, Henri Jouin et Alfred Leclerc.

Prix de Trémont, partagé entre MM. Charpentier, peintre, Peène et Etcheto, sculpteurs, et M. Duprato, compositeur de musique.

Prix Georges Lambert, partagé entre Mmes veuves Viger et Collin, MM. Chambard et Lottier.

Prix Achille Leclère : Prix : M. Conil-Lacoste; mention honorable : MM. Delestre et Baboin.

Prix Charpentier : M. Louis Diémer. — Prix Jean Leclaire : MM. Eustache et Bossis. — Prix Monbinne : prix partagé entre M. Th. Dubois, auteur d'*Aben-Hamet*, et M. Joncières, auteur du *Chevalier Jean.* — Prix Delannoy : M. Defrasse. — Fondation Lusson : M. Louvet. — Prix Cambacérès : MM. Lavalley, Larche et Patricot. — Prix Pigny : M. Louvet. — Prix Desprez : M. Escoula. — Prix Jary : M. Deglane. — Prix Caylus et La Tour : MM. Lavalley, Theunissen et Charpentier. — Grandes médailles d'émulation : MM. Lavalley, Convers et Eustache. — Prix Abel Blouet : M. Duray. — Prix Jay : M. Bossis.

Concours et Prix. — Le 25 septembre, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a distribué pour la vingt-neuvième fois le prix Ouvarof. Les ouvrages couronnés ont pour auteurs MM. Goloubavski, Latkine, Petrof et Zagarofski. En voici les titres : *Les Petchénègues, les Torques et les Polovtsis avant l'invasion tatare; — Les Assemblées nationales de l'ancienne Russie; — Esquisses historiques de la littérature oukrainienne au XIXe siècle,* et *Le Divorce d'après le code russe.* — Ils ont obtenu des seconds prix.

La même Académie a mis au concours six sujets historiques et a annoncé que la distribution du prix Ouvarof, qui vient d'avoir lieu, pourrait bien être la dernière, les héritiers du fondateur se proposant de modifier les conditions du concours, on ne sait trop dans quel sens.

Le Congrès international des Américanistes. — Ce Congrès, qui avait dû être ajourné l'année dernière à cause du choléra, a tenu sa sixième session du 15 au 18 septembre, à Turin, au palais Carignan. L'inauguration a eu lieu, sous la présidence du célèbre archéologue Ario Dante Fabretti, en présence de S. A. R. le duc d'Aoste, représentant du protecteur du Congrès, S. M. le roi Humbert. Les deux premières séances ont été consacrées aux sciences historiques. Le professeur Guido Cora, secrétaire général, a exposé les *Récentes recherches sur les voyages des frères Zeno dans le Nord,* et, après avoir traité du *Nom d'Amérique* donné au Nouveau Monde, a présenté une notice de notre collaborateur M. le comte de Marsy sur le mémoire de M. E. Travers, relatif aux *Restes de Christophe Colomb ;* M. Eug. Beauvois, aussi collaborateur du *Polybiblion,* et l'un des vice-présidents, a résumé un travail sur la *Véracité des Zeno,* dans lequel il démontre que leur carte atteste une connaissance personnelle des régions nordatlantiques ; M. Valdemar Schmidt, délégué du Danemark, a rapproché le *Nom d'Engroneland,* qui figure sur la carte des Zeno, de celui d'Angermanland, province de la Suède, et fait un rapport sur les *Explorations du Groenland tentées par les Danois depuis 1848.* Le baron de Baye, l'un des secrétaires, a rappelé les *Travaux du marquis de Nadaillac sur l'Amérique ;* enfin le professeur Grossi, autre secrétaire, a donné un aperçu de la *Littérature populaire des peuples américains.*

Dans la troisième séance, consacrée à l'archéologie, M. Jiménez de la Espada, délégué de l'Espagne, a constaté l'existence, en Amérique de *Kjockkenmœddings* ou amas d'anciens débris culinaires. M. Désiré Charnay, délégué du ministère français de l'instruction publique, a montré une *Restauration du temple de Kab-ul* élevé au sommet de l'une des pyramides d'Izamal, et signalé les traces de polychromies qu'il a remarquées sur les anciens édifices de l'Amérique centrale. M. Grossi a comparé les *Pyramides de l'Ancien et du Nouveau Monde,* et fait remarquer qu'elles diffèrent essentiellement, les unes étant des tombeaux et les autres des soubassements de temples. Le baron de Baye a mis sous les yeux des assistants le dessin d'une *Idole trouvée récemment dans le Guatemala,* et traité la question de la *Jadéite en Amérique dans les temps précolombiens.* M. Beauvois a offert aux membres du Congrès un Mémoire imprimé sur des *Colliers en pierre,* ayant les dimensions et la forme de ceux de nos chevaux, et présentant d'étonnantes analogies d'ornementation, quoique trouvés les uns dans l'île de Porto-Rico, les autres dans les montagnes de l'Écosse.

Dans la quatrième séance, M. G. Cora, en déposant sur le bureau l'ouvrage du savant suédois Bovallius, intitulé *Nicaraguan Antiquities,* a fait ressortir l'intérêt des sculptures qui y sont représentées. M. Jiménez de la Espada a étudié les *Migrations de la race Caraïbe;* le baron de Baye a pré-

senté un Mémoire du marquis de Rupert-Monclar sur un *Crâne trépané du bassin du Haut Amazone;* le professeur Pigorini, directeur du musée préhistorique et ethnographique de Rome, a parlé des *Matériaux paléo-ethnologiques de l'Amérique du Sud,* à propos d'un Mémoire du professeur Strobel, de l'Université de Parme; enfin, M. Grossi a comparé les *Momies dans l'Ancien et le Nouveau Monde.*

La dernière séance a été consacrée à la linguistique. M. Valdemar Schmidt a résumé un Mémoire envoyé par le savant danois H. Rink sur les *Tribus esquimaudes de l'extrême est et de l'extrême ouest,* et M. d'Irgens-Bergh a exposé l'état actuel de la fraction de cette race qui vit dans les établissements danois du Groenland. M. G. Cora, après avoir parlé des *Nouvelles recherches sur l'ancien Maya,* a offert un Mémoire du comte de Charencey *Sur les Suffixes en langue Quichée;* M. Seler, attaché au musée ethnologique de Berlin, a expliqué le Calendrier mexicain en s'appuyant sur de belles copies des peintures du *Codex Borgianus* et du *Codex Vaticanus B.* M. Jiménez de la Espada a présenté un *Vocabulaire caraïbe de la région moyenne de l'Orénoque,* et développé sa théorie sur les *Quippos,* théorie d'après laquelle ces nœuds de cordes n'étaient pas de vrais caractères d'écriture, mais des chiffres et des signes mnémoniques; enfin le comte Stradelli a exhibé des *Figures gravées sur rochers,* qu'il avait dessinées dans des explorations du Haut Amazone, et M. Beauvois a remarqué, à propos de ces figures, qu'elles n'étaient pas sans analogie avec certains dessins des Indiens des Antilles et de l'Amérique du Nord.

On n'a pu citer, dans cette rapide énumération, que les auteurs des Mémoires présentés au Congrès; mais beaucoup d'autres membres ont pris une part active aux discussions. La ville de Berlin est désignée comme lieu de réunion du prochain Congrès.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.— Dans la séance du 1er octobre, M. Gaston Boissier a fait une communication sur le poète Commodien; M. Casati a terminé ensuite sa lecture sur la « gens » romaine et ses origines étrusques. — Le 8 octobre, M. d'Arbois de Jubainville a fait une communication sur l'étymologie du nom de Lyon. M. de Lasteyrie a lu une notice sur l'église romane d'Aulnay, en Poitou, qui est un très beau spécimen de l'architecture du XIIe siècle. — Le 15 octobre, M. Luchaire a présenté des observations sur le monogramme de Louis-le-Gros, qui diffère totalement des monogrammes de ceux de ses prédécesseurs qui portèrent le nom de Louis. M. Bloch a lu un mémoire consacré à l'étude des textes épigraphiques relatifs à la tribu succusane. — Dans la séance du 29 octobre, M. Robert a fait une communication sur les fouilles pratiquées aux arènes de Lutèce; M. Oppert a donné quelques explications sur un cylindre conservé à la Haye.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 octobre, M. Dareste a présenté, avec quelques développements, un discours prononcé par M. Willems, de Louvain, à la séance publique de l'Académie de Belgique, sur les élections municipales à Pompéi. M. Charles Lévêque a lu un travail intitulé : *La vie socratique et la vie cynique.* — Dans celle du 9 octobre, M. Picot a terminé la lecture du mémoire de M. Morizot-Thibault sur la formation du pouvoir législatif dans la constitution des États-Unis. M. Baudrillart a lu un travail sur les populations agricoles de la Vienne et des Deux-Sèvres. — Le 16 octobre, M. Maurice Block a communiqué une étude sur la théorie de la rente produite par le sol, émise par l'économiste Ricardo; M. Levasseur a entretenu l'Académie

des causes de l'accroissement rapide des agglomérations urbaines, à notre époque. — M. Rodolphe Dareste a communiqué, le 23 octobre, un travail remarquable sur l'antique législation des Perses.

Journal de Jean Le Fèvre. — Nous apprenons la prochaine publication chez le libraire Alph. Picard du *Journal de Jean le Fèvre, évêque de Chartres, et chancelier des rois de Sicile, Louis I et Louis II d'Anjou,* édité par M. H. Moranvillé, de la Bibliothèque nationale. Ce journal va de 1380 à 1389. L'auteur ayant été mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, il semble difficile de trouver un document plus intéressant pour l'histoire générale de cette période de neuf années. C'est aussi l'histoire du pape d'Avignon pendant cette époque et jusqu'à un certain point celle du schisme; ce document, malgré quelques publications très fragmentaires, était resté complètement inédit. Il méritait d'attirer l'attention; il fixe en effet des dates précises et, sous ce rapport, est plus précieux encore qu'une chronique. La publication entreprise par M. Moranvillé se fera par fascicules successifs, et sera accompagnée de notes et terminée par une table alphabétique des noms.

L'ancienne Université de Montpellier. — Il n'est guère d'années où M. Germain, membre de l'Institut et professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, ne découvre ou ne mette en œuvre quelques documents importants relatifs à l'ancienne université de cette ville. En 1884, il a analysé un manuscrit, totalement inconnu, de Pierre Flamenchi, vicaire général de Maguelonne à la fin du XIVe siècle, et professeur en droit canonique à Montpellier, *Pierre Flamenchi. Étude historique et littéraire d'après ses manuscrits entièrement inédits* (Montpellier, imp. Martel, 1884, in-4 de 70 p.). Cette année, M. Germain a donné au public le résultat de ses recherches sur les épreuves et les thèses de la faculté de médecine du XVIe siècle à la Révolution : *Les anciennes thèses de l'école de médecine de Montpellier. Collation des grades des concours professoraux* (Montpellier, imp. Boehm, 1886, in-4 de 196 p.). En raison de l'éclat particulier jeté pendant des siècles par la faculté de médecine de Montpellier, les thèses qu'on y soutint offrent un intérêt historique particulier. M. Germain a donc étudié avec beaucoup de soin la riche collection de documents de ce genre conservée à la bibliothèque de la Faculté et analyse celles de ces brochures qui lui ont paru les plus curieuses au point de vue scientifique et littéraire. Les exercices étaient nombreux et varies; on n'y avait pas moins de seize épreuves à subir avant d'être proclamé docteur. Les questions médicales discutées sont toujours précédées et suivies de morceaux littéraires, dédicaces, harangues en prose, pièces de vers latins et français, élégies, des épigrammes, anagrammes, acrostiches, etc., dues aux condisciples et quelquefois aux maîtres du récipiendaire. Il est rare que les vers soient fort bons, mais ils sont fort curieux comme témoignage des habitudes d'esprit des Esculapes en herbe de l'illustre Faculté. Le recueil de M. Germain fournit notamment une série de pièces extrêmement bizarres se référant au doctorat d'un Poitevin nommé Le Coq, où les calembourgs les plus étonnants émaillent les thèses proprement dites aussi bien que les pièces liminaires. La seconde partie du Mémoire est consacrée aux thèses de concours des docteurs aspirant aux chaires de la faculté. Leur intérêt scientifique est beaucoup plus considérable, tandis que les morceaux littéraires sont infiniment plus rares. Les notices qui accompagnent les textes abondent en renseignements sur les concours et les professeurs. En résumé, la contribution nouvelle que M. Germain vient d'apporter à l'histoire de sa chère Université est vraiment importante.

Le tirage des livres. — On se préoccupe beaucoup en ce moment de

rechercher les moyens de contrôler le tirage des livres. Qu'il y ait des éditeurs indélicats, nous l'ignorons ; mais il y a des auteurs qui en sont persuadés, puisqu'ils veulent à tout prix vérifier le nombre d'exemplaires mis en vente pour chaque édition de leurs œuvres. Divers systèmes, tous d'une application assez difficile, ont été proposés. M. J. Claretie s'est déclaré partisan du vieux système de la griffe apposée sur chaque exemplaire, au bas de la formule bien connue : « Tout exemplaire non revêtu de notre signature sera réputé contrefait. » Cette méthode sera certainement rejetée par les heureux auteurs dont les ouvrages s'impriment à cinquante ou cent mille exemplaires. On a aussi pensé à faire imposer par l'État, un timbre d'un centime sur tous les volumes, ou encore à les faire estampiller par une commission nommée par la Société des gens de lettres, représentant les auteurs, et par le Cercle de la librairie, agissant au nom des éditeurs. De son côté, M. Charpentier demande qu'on indique sur la couverture des ouvrages, non le chiffre des éditions, mais le nombre de mille tirés ; mais il faut avouer que cette modification, introduite depuis longtemps par M. Charpentier dans sa librairie, ne remédie à rien, puisqu'elle ne facilite en aucune manière le contrôle réclamé par les auteurs. Enfin le dernier système consiste à faire déclarer par l'auteur, et non par l'imprimeur, ce qui a lieu actuellement, le chiffre du tirage ; c'est aussi l'imprimeur qui est chargé de remplir la formalité du dépôt légal, établi en vue d'assurer gratuitement à notre Bibliothèque nationale un exemplaire de tous les livres publiés en France. Or, comme certains livres, notamment les ouvrages illustrés, sont parfois imprimés par plusieurs maisons différentes, les unes fournissant le texte et les autres les gravures, il en résulte que pour un même volume, le dépôt est opéré en plusieurs fois et souvent dans des préfectures différentes. On pourrait peut-être remédier aux inconvénients d'un pareil système, et en même temps faire droit aux revendications actuelles, en demandant aux auteurs de remplir eux-mêmes la formalité de dépôt et de remettre avec les exemplaires exigés par la loi, une pièce signée par les différents imprimeurs, par l'éditeur, et enfin contre-signée par eux, cette pièce indiquant le chiffre des exemplaires tirés. De cette manière, les ouvrages entreraient complets à notre Bibliothèque nationale, et à moins d'une complicité bien difficile à établir entre l'éditeur et les imprimeurs, les écrivains n'auraient plus sujet de soulever des questions, en somme, assez blessantes pour les éditeurs loyaux et consciencieux.

La Presse lette. — La presse de cette langue n'est pas très importante. Il n'y a, en effet, que onze périodiques : *Le Journal lette*, périodique hebdomadaire politique, littéraire et religieux, paraît à Mitau. C'est l'organe de l'association littéraire existant dans cette ville ; il compte déjà soixante-cinq années. *L'Hôte de la maison*, publication hebdomadaire, de Riga, existe depuis 1855, et s'occupe de politique. *Le Messager des provinces baltiques*, journal quotidien, paraît à Riga depuis 1869. *La Voix*, journal hebdomadaire, s'édite dans la même ville depuis 1878. *Le Paysan des provinces baltiques* est aussi un journal hebdomadaire, il date de 1874. *Le Lette* paraît toutes les semaines à Liepoje ; il a été fondé en 1882, de même que *l'Agriculteur*, journal économique de Riga. *L'Évangéliste*, qui remonte à 1881, est l'organe des anabaptistes de Riga. Les autres périodiques sont littéraires : *La Patrie*, fondée en 1884 ; *Le Trésor ; L'Orient*. Autrefois il y avait encore une autre publication périodique à Saint-Pétersbourg : *La Gazette de Saint-Pétersbourg*, mais cette feuille a été supprimée après deux années d'existence (1862-1864).

TABLE GÉNÉRALE DU « POLYBIBLION ». — Le *Polybiblion* aura bientôt vingt ans d'existence, et les quarante-six volumes dont se composent actuellement sa collection forment un Répertoire bibliographique complet des principales publications françaises et étrangères parues dans ce laps de temps. Quelques lecteurs se plaignent de la difficulté des recherches résultant du grand nombre de volumes à examiner et demandent la composition d'une *Table générale* dans laquelle seraient fondues toutes les tables particulières qui terminent chaque volume. Cet Index devrait comprendre deux parties bien distinctes, l'une renvoyant aux différents articles de la partie technique, l'autre à ceux de la partie littéraire. L'administration du *Polybiblion* n'hésitera pas à s'imposer les sacrifices nécessités par la composition et l'impression d'une *Table générale,* si elle est assurée de répondre au désir de la majorité des lecteurs de la Revue. Le travail sera entrepris dès qu'elle aura recueilli un nombre suffisant d'adhésions.

PARIS. — M. Turquet, secrétaire d'État des beaux-arts, a exposé, le vendredi 29 octobre, à la commission du budget, son plan de réorganisation des palais nationaux. D'après ce projet, les palais de Versailles et de Trianon deviendraient des succursales du musée du Louvre; une partie de celui de Fontainebleau serait destinée à conserver ceux des imprimés qui encombrent actuellement la Bibliothèque nationale et « qui ne sont qu'accidentellement consultés. » Il faut espérer que la proposition de M. Turquet n'aura aucune suite et que les érudits n'auront pas à redouter des « accidents » qui les obligeraient d'aller continuer à Fontainebleau un travail commencé à la Bibliothèque nationale.

— L'installation du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale dans la nouvelle salle de lecture et dans les nouveaux dépôts a eu lieu le 18 octobre; le déménagement a duré cinq semaines. Grâce aux soins de l'administration, le service public n'a pas été interrompu une seule minute; on doit apprécier d'autant plus ce résultat que le mouvement a porté sur plus de 80,000 volumes. Ajoutons que, d'après les mesures officielles prises à cette occasion, la longueur totale des rayons occupés par les manuscrits de notre grande Bibliothèque est d'environ cinq kilomètres.

— M. Eugène Müntz vient de publier, dans la nouvelle collection de l'éditeur Leroux, une série de notes et de documents intéressants, réunis sous le titre : *La Bibliothèque Vaticane au XVIe siècle.* Le travail, beaucoup plus important, du même érudit sur *La Bibliothèque Vaticane au XVe siècle,* en collaboration avec M. Paul Fabre, est sous presse et paraîtra incessamment.

— M. P. de Nolhac prépare un album de fac-similés en héliogravure de l'écriture de Pétrarque : cette collection entièrement nouvelle portera sur six ou sept manuscrits de Paris et de Rome.

— M. Paul Meyer, directeur de l'École nationale des chartes, vient de faire paraître un important ouvrage, en préparation depuis plusieurs années : *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* (F. Vieweg, 2 vol. petit in-8); le tome I renferme les textes et le tome II l'*Histoire de la légende;* cet ouvrage forme les vol. IV et V de la *Bibliothèque française du moyen âge.*

— Intéressantes autant qu'instructives — avons-nous besoin de le dire? — sont les deux récentes brochures de notre savant collaborateur le comte Riant, intitulées : *Lettres à M. Wallon* (du 7 avril 1886) *sur un plan du haram el-Khalil (mosquée d'Hébron) envoyé par M. Ledoulx. Extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (In-8 de 8 p. avec planche représentant le tombeau des patriarches à Hébron). — *La part de*

l'évêque de Bethléem dans le butin de Constantinople en 1204. Extrait des mémoires de la Société nationale des antiquaires de France (t. XLVI, Paris, 1886, in-8 de 16 p.). Ce travail complète un travail publié dans le même recueil (t. XXXVI, 1875), et relatif aux *Dépouilles religieuses enlevées à Constantinople au XIIIe siècle par les Latins.* L'appendice du nouveau mémoire contient deux importants documents inédits, tirés des archives du Vatican : deux lettres adressées de Rieti par le pape Honorius III, le 9 août 1225, l'une à Pietro Ziani, doge de Venise, l'autre à Lorenzo, curé de Saint-Paul de Venise.

— M. Gustave Fustier s'occupe en ce moment de la rédaction d'une sorte d'*Annuaire* exclusivement destiné aux bibliophiles et aux gens de lettres. Parmi les renseignements que doit contenir cette publication, on trouvera une liste aussi complète que possible des écrivains français existant aujourd'hui, avec l'énumération de l'âge, des titres et adresses de chacun d'eux, ainsi que l'indication sommaire de la nature de leurs travaux.

— Sous ce titre, *L'Indépendance politique et agraire de l'Irlande,* un économiste distingué vient de publier, chez Guillaumin, une brochure de 16 pages in-8, où il résume, avec une clarté parfaite, l'histoire des rapports entre l'Angleterre et l'Irlande, puis expose les revendications des Irlandais opprimés et les projets de M. Gladstone. Malgré l'échec momentané que vient de subir l'éminent homme d'État, M. Fournier de Flaix ne désespère pas du succès de sa tentative inspirée « par la justice sociale proclamée comme le fondement de la politique des peuples. »

— A paru en octobre la septième série des *Souvenirs d'un vieux critique,* par A. de Pontmartin (Calmann Lévy, gr. in-18).

— On signale, comme étant en préparation, un travail sur la *Collection de meubles anciens des musées du Louvre et de Cluny.* Cet ouvrage sera édité par la librairie générale de l'architecture et des travaux publics (André Daly, fils).

— M. X. Charmes a publié dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France,* 3 volumes sur *Le Comité des travaux historiques et scientifiques (histoire et documents);* ces 3 vol. sont en vente à la librairie Hachette.

— M. H. Bouchot a extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1re et 3e livraisons de 1886) sa *Notice sur la vie et les travaux d'Étienne Martellange, architecte des jésuites (1569-1641), d'après des documents inédits conservés au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, suivie du catalogue de ses dessins, précédemment attribués à François Stella* (in-8).

— La *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* publiée par la maison Quantin, sous le patronage de l'administration des beaux-arts, vient de s'augmenter de deux volumes : *L'Art japonais,* par M. L. Cosne, directeur de la *Gazette des beaux-arts; — Le Livre, l'illustration et la reliure,* par M. H. Bouchot.

— L'éditeur E. Rouveyre annonce, comme étant sous presse, un travail technique de M. Garidel sur *l'Art de réparer les reliures à l'usage des bibliophiles.* Parmi les chapitres dont se compose cet ouvrage, nous signalerons ceux qui sont consacrés aux différents matériaux employés pour la reliure (chagrin, parchemin, velin, etc.), aux types des fers employés par Du Seuil, Le Gascon, Bozérian, Derome, Padeloup. Le volume doit se terminer par un *Index* des mots techniques.

— La librairie E. Terquem a mis sous presse un *Supplément* à la *Bibliographie des bibliographies,* publiée en 1884 par M. Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. L'auteur signale dans ce *Supplément* tous les recueils bibliographiques omis dans son premier travail, ou publiés depuis l'appari-

tion de ce dernier. Il est peu probable qu'une seule bibliographie de quelque importance ait échappé aux investigations de M. Vallée, parfaitement au courant, par ses travaux personnels, de tout ce qui se publie en France et à l'étranger.

— Le tome V de la *Correspondance de Louis Veuillot. Lettres à son frère et à divers* (in-8), a dû paraître tout dernièrement à la librairie V. Palmé.

— La librairie H. Welter annonce pour le commencement de 1887 la publication du deuxième et dernier volume des *Hymni et sequentiae cum pluribus aliis et latinis et gallicis necnon theotiscis carminibus medio ævo compositis; quae ex libris impressis et ex codicibus manuscriptis sæculorum a IX usque ad XVI partim post M. Flacii Illyrici curas congessit... et nunc primum in lucem prodidit Gust. Milchhsack. Pars I.* (pet. in-4 de 224 p.). Le premier volume a été récemment mis en vente.

— En tête de son dernier *Bulletin,* l'Œuvre des écoles d'Orient publie une lettre par laquelle Sa Sainteté le pape Léon XIII recommande cette association pour l'aumône du Jubilé. Viennent ensuite des rapports pleins d'intérêt sur la Bulgarie, la Syrie et l'Égypte.

— On a signalé la récente publication à la librairie E. Plon d'un ouvrage intitulé *Le Protestantisme vu de Genève en 1886* (in-18). Ce travail, dû à M. L. Jeantet, est accompagné d'une lettre de Mgr Mermillod.

— L'éditeur Derveaux, de Paris, a dernièrement annoncé la publication d'un *Code manuel de la séparation des Églises et de l'État,* par E. Monteil (in-18 jésus).

— A paru le 5 octobre à la librairie Jules Lévy, le premier numéro de *Les Chambres comiques, revue satirique des débats parlementaires,* rédigée par M. Georges Duval.

AGENAIS. — Les archives départementales des Basses-Pyrénées possèdent quatre copies informes (du XIVe siècle) des coutumes de Meilhan, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Marmande (Lot-et-Garonne). De ces copies ont été tirées les *Coutumes inédites de Meilhan en Bazadais,* publiées par M. C. Baradat de Lacaze, membre de la Société de l'Histoire de France et de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen (Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1886, in-4 de 23 p.). Le texte est précédé d'une analyse sommaire des divers articles rédigés en langue provençale. Aux coutumes sont jointes deux documents en langue latine, tirés aussi du trésor de Pau : *Vidimus par Raymond, évêque de Bazas, d'un acte d'échange fait le 20 avril précédent entre Édouard, prince de Galles, et Armanieu d'Albret,* du 12 juin 1263 ; *Don, par Édouard, prince de Galles et duc d'Aquitaine, de la châtellenie de Meilhan à Armanieu d'Albret,* du 7 août 1306.

— M. Adolphe Magen, secrétaire perpétuel de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, et M. Georges Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, viennent de publier une notice intitulée : *Madame la comtesse Marie de Raymond* (Agen, imp. Ve Lamy, 1886, gr. in-8 de 13 p.). Extrait de la *Revue de l'Agenais.* Cette excellente notice complète et confirme celle qui a été publiée sous le même titre, par M. Tamizey de Larroque, et qui a été mentionnée dans la *chronique* de la livraison de juillet.

ARTOIS. — On doit à M. P. Ledru une notice sur le *Château d'Avesnes-le-Comte ; La chapelle de Sainte-Marguerite* (Arras, imp. de Sède, in-8).

AUVERGNE. — M. J. M. Vignancour a fait exécuter un tirage à part de sa *Notice sur l'établissement de la sénéchaussée et du siège présidial de Clermont* (Clermont-Ferrand, Bellet, in-8), insérée d'abord dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont.*

— M. Antoine Vernière, le savant éditeur du *Journal de voyage* de Dom Boyer, vient de publier une curieuse brochure intitulée : *Itinéraire des processions dans la ville de Clermont à la fin du XVe siècle* (Clermont-Ferrand, Bellet et fils, imprimeurs-libraires, 1886, grand in-8 de 11 p.); ce sont les rubriques des vieux missels de Clermont qui ont fourni au zélé bibliophile de Brioude ces itinéraires, d'où il a extrait divers renseignements relatifs à la topographie de la capitale de l'Auvergne.

BERRY. — La *Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher,* vient de publier le IIe volume de la 4e série de ses *Mémoires* (1885-86). Parmi les travaux insérés dans ce recueil nous signalerons un *Essai de bibliographie Berruyère* par M. Rollet. Cette étude comprend deux chapitres d'une bibliographie du Berry, qui doit paraître prochainement. Cet ouvrage sera divisé en trois parties : bibliographie générale par ordre alphabétique, tant des auteurs et artistes qui sont nés dans le Berry, que de ceux qui l'ont habité ou qui ont écrit sur le Berry, avec une courte notice bibliographique sur chacun d'eux. Un avant-propos sera consacré aux ouvrages anonymes; — Bibliographie des ouvrages concernant le Berry ou les Berruyers, classée méthodiquement; — Bibliographie des ouvrages écrits par les Berruyers ou des personnages remarquables ayant habité le Berry.

BOURGOGNE. — M. Eug. Lefèvre-Pontalis a inséré dans les *Mémoires de la Société éduenne* une *Étude historique et archéologique sur l'église de Paray-le-Monial,* dont il a fait exécuter un tirage à part (Autun, imp. Dejussieu, in-8).

— On doit à M. l'abbé Manessier une *Notice généalogique sur la famille Michon de Dompière-les-Ormes (Saône-et-Loire),* imprimée chez Protat frères à Mâcon (in-8).

CHAMPAGNE. — Vient de paraître en tirage à part l'*Inventaire des meubles et joyaux de la cathédrale de Châlons en 1410,* publié par M. P. Pélicier (Paris, imp. nationale, in-8); c'est un extrait du *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques.*

COMTAT-VENAISSIN. — M. Gustave Bayle, avocat, auteur de nombreux et intéressants travaux sur l'histoire du Comtat et récemment nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque d'Avignon, va rédiger le *Catalogue des manuscrits* de cette bibliothèque.

DAUPHINÉ. — M. l'abbé Ulysse Chevalier, l'auteur du *Répertoire des sources historiques du moyen âge,* publié par la Société bibliographique, a récemment fait paraître deux brochures remplies de renseignements inédits et d'observations précieuses sur la chronologie de deux époques bien différentes. La première brochure, renfermant un *Itinéraire des dauphins de Viennois de la seconde race,* dressé d'après des pièces, pour la plupart inédites, forme tout un chapitre nouveau de la diplomatique du Dauphiné. Cet *Itinéraire,* extrait de la *Petite Revue Dauphinoise,* comprend les années 1178 a 1282. Le second travail est un *Itinéraire de Louis XI dauphin,* qui va de janvier 1437 à la fin de juillet 1461; au cours de cette étude, M. l'abbé Chevalier a pu signaler douze lettres de Louis XI dauphin, qui manquent dans le Recueil publié sous les auspices de la Société de l'Histoire de France, par M. E. Charavay.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, a publié l'*Armorial des archevêques de Besançon et de leurs auxiliaires (1180-1886);* cette brochure, illustrée de deux planches, a été imprimée chez Jacquin (Besançon, in-8).

GASCOGNE. — M. l'abbé Cazauran vient de publier le *Pouillé du diocèse d'Aire* (Paris, Maisonneuve, 1886, in-8 de 164 p.). Cette brochure comprend :

1° une *Notice historique sur les évêques d'Aire*, depuis Marcel, qui vivait au sixième siècle, le premier mentionné par le *Gallia Christiana*, jusqu'à François de Gaujac, sous lequel fut rédigé en 1749 le *Pouillé*, mis en lumière par M. Cazauran d'après les *Glanages de Larcher*, manuscrit de la Bibliothèque de Tarbes; 2° l'*État du diocèse d'Aire, en 1572*, d'après le procès-verbal envoyé à Charles IX par le P. Bourgeois, prieur de l'abbaye du Mas d'Aire et vicaire capitulaire à la mort de Christophe de Foix-Candalle; 3° la *Liste des victimes de la persécution protestante* dans le diocèse d'Aire pendant les guerres de religion; 4° la *Nomenclature des églises détruites et pillées* dans le diocèse d'Aire pendant les mêmes guerres; 5° le *Pouillé* proprement dit, rédigé en 1749 sur l'invitation de l'Assemblée du clergé et qui devait être envoyé à l'abbé Lebeuf, chargé de la rédaction du *Pouillé général des évêchés du Royaume;* 6° un *Pouillé de 1355*, également puisé dans les *Glanages de Larcher*, extrait du *Livre Rouge de l'évêché d'Aire*, suivi du tableau des impositions supportées par les paroisses au profit des évêques; 7° un *Épilogue* continuant jusqu'à nos jours la chronologie des évêques d'Aire et donnant sommairement l'histoire du diocèse pendant la persécution révolutionnaire. M. Cazauran termine en indiquant les sources manuscrites et imprimées qu'on pourrait consulter pour écrire l'*Histoire diocésaine par paroisse*. Un peu plus de précision serait à désirer dans sa bibliographie; néanmoins, nul mieux que M. Cazauran ne semble préparé pour écrire cette histoire du diocèse d'Aire.

GUYENNE. — La librairie Féret, à Bordeaux, a mis en distribution le neuvième fascicule des *Variétés Girondines ou essai historique et archéologique sur la partie de l'ancien diocèse de Bazas, renfermée entre la Garonne et la Dordogne*, par M. Léo Drouyn (t. III, p. 337-623). Trois eaux-fortes excellentes et trois croquis dans le texte et une carte de l'archiprêtré de Jugazan enrichissent ces pages savantes qui fournissent tous les renseignements désirables sur la topographie, l'histoire, les églises, les familles notables des paroisses de Saint-Léger-de-Vignague, Puch, Saint-Martin-de-Pis, Saint-Brice et Daubèze. Les archives publiques et de très riches chartriers privés ont été mis à contribution et ont fourni d'importants documents inédits. Un appendice considérable (p. 407-588), est consacré à un personnage assez célèbre du XVII° siècle, Ezéchiel du Mas, comte de Mélac, lieutenant général des armées du roi, dont la famille était originaire de l'ancien diocèse de Bazas. Les archives du château de Montbreton ont fourni à M. Léo Drouyn beaucoup de lettres de Mélac, très intéressantes pour l'histoire des guerres de Louis XIV, la plupart de ses brevets de service, de nombreuses lettres inédites à lui adressées par le prince de Conti, le duc du Maine, M. de Montmorency, Luxembourg, le duc de Noailles et de Lauzun, de Beauvilliers, Louvois, Catinat, les maréchaux de Duras, de Choiseul, de Lorge, de Villeroy, etc. Cette simple énumération suffit pour donner l'idée de l'exceptionnel intérêt que présentent ces pages si remplies.

ILE-DE-FRANCE. — A signaler une *Notice historique et archéologique sur le bourg de Formerie (Oise)*, par M. A. Bellou (Beauvais, imp. Père. In-8 de 72 p. et 6 pl.).

— M. L. N. Barré, bibliothécaire-archiviste de la Société académique du département de l'Oise, a composé une courte notice sur *La Commune ou la tribune aux harangues dans l'ancien cimetière de l'église Saint-Etienne de Beauvais* (Beauvais, imp. Pere. In-8).

— Mentionnons un extrait du *Bulletin de la Société académique de Chauny*, qui a pour auteur M. A. J. Dutailly : *Notice historique sur les cloches de Chauny et des dix-neuf communes de son canton (Abbécourt, Amigny-Rouy, Autreville, Beaumont-en-Beine, etc.* (Chauny, Trouvé, in-8).

LANGUEDOC. — M. H. Peragallo a publié une *Notice sur le quartier de l'Arsenal avant 1789* (Toulouse, imp. Chauvin. In-4).

LIMOUSIN. — Sous le titre de : *Les Officiers des élections du Limousin et de la Marche* (Tulle, imprimerie Crauffon, 1886, grand in-8 de 28 p.), M. Antoine Vernière publie, d'après un document inédit des archives départementales du Puy-de-Dôme, les listes des conseillers élus et officiers des élections de Tulle, Brive, Limoges, Bellac et Guéret, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'au-delà de la seconde moitié du XVIIIe. L'utile travail de M. Vernière est extrait du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze.*

— Annonçons le fascicule V de la publication entreprise par M. René Fage : *Le Vieux Tulle.* Ce fascicule, consacré à *La Tour de la Motte,* est accompagné d'un fac-similé d'un dessin de Beaumesnil (Tulle, imprimerie Crauffon, grand in-8 de 26 p., 1886).

LORRAINE. — Nous avons reçu un extrait des *Annales de la Société d'émulation des Vosges,* intitulé *Les Prisonniers de guerre espagnols à Épinal et à Neufchâteau en 1813,* par M. A. Benoît. Cette notice est tirée de la correspondance du général Cassagne avec le baron Lacoste, commandant la quatrième division militaire à Nancy.

— Mentionnons aussi un article très court extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine,* qui a pour titre *Le Prieuré de Bonneval,* par M. l'abbé C. Chapelier (Nancy, Crépin-Leblond, in-8).

— M. Chassignet a écrit la biographie du général Houchard, né à Forbach et mort sur l'échafaud en 1793, exécuté par ordre du Comité de salut public; la brochure est intitulée : *Un Soldat lorrain dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, général Houchard (1738-1793)* (Nancy, Berger-Levrault, in-8).

LYONNAIS. — M. E. Léotard a fait aux Facultés catholiques de Lyon une conférence sur *Le Comte de Montalembert et la liberté de l'enseignement,* qu'il vient de publier à la librairie Vitte et Perrussel (in-8).

MAINE. — Nous devons signaler deux nouvelles brochures historiques de M. André Joubert, intitulées : *La Vie agricole dans le Haut-Maine, au XIVe siècle, d'après le rouleau inédit de Mme d'Olivet* (1335-1342) (Mamers, 1886, in-8 de 55 p.), et *Les Monnaies anglo-françaises frappées au Mans, au nom de Henri VI* (1425-1432) (Mamers, 1886, in-8 de 12 p.). La première, la plus importante, expose par le détail la vie agricole au XIVe siècle, dans une province qui, avant la guerre de Cent ans, semblait particulièrement prospère. Les méthodes de culture étaient fort avancées ; et les produits du sol, très variés, apportaient au laboureur une vraie richesse. Le journal, en forme de livre de compte, tenu par la dame d'Olivet, femme d'André de Laval, en donne des preuves fort précises. L'auteur expose, d'après ce « rouleau inédit » les conditions des baux, les prix des denrées et bestiaux ou volailles, les salaires des gens de ferme. Ces documents n'indiquent malheureusement qu'une valeur relative, car il resterait à résoudre la question difficile du pouvoir de l'argent à cette époque, problème économique que M. Joubert laisse à d'autres le soin d'étudier. La seconde brochure nous montre que, dès le 10 août 1425, date à laquelle les Anglais s'emparèrent du Mans, le jeune roi de France et d'Angleterre, Henri VI, bien qu'âgé de quatre à cinq ans, avait des monnaies frappées à son effigie, dans les principales villes soumises à son pouvoir. C'est ce qui arrive au Mans, où Lucas Morin était maître particulier de la monnaie. En 1845, on a retrouvé un grand nombre de ces pièces, dont M. André Joubert reproduit dans deux planches les principales séries, en les faisant précéder de commentaires historiques relatifs à la province.

— M. P. Moulard a édité une *Enquête sur les principes religieux et la résidence des gentilshommes dans le diocèse du Mans, en 1577* (Le Mans, imp. Monnoyer, in-8).

NORMANDIE. — On signale l'apparition du tome II d'une œuvre posthume de M. Alfred Canel : l'*Histoire de la ville de Pont-Audemer (Eure)*, (Pont-Audemer, imp. de l'Hospice, in-8, 482 p.), et celle du tome II de la *Nouvelle Bibliographie normande,* publiée par Mme N.-N. Oursel (in-8, 383-2 p.).

—Viennent de paraître également : l'*Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges,* écrite par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et publiée par M. l'abbé Julien Loth, pour la Société de l'histoire de Normandie, tome III et dernier (Rouen, Métérie, in-8) ; — *Histoire de la ville de Montivilliers*, par Dumont et Martin (Fécamp, imp. Durand, in-8, 363 p.) ; — *L'Art décoratif à Rouen, depuis Louis XII jusqu'à Henri II, dans la pierre et le bois de construction,* par Despois de Folleville (Rouen, imp. Deshays, in-8, 32 p.) ; — *Un Village normand sous l'ancien régime,* par G. Gravier (Extrait du *Recueil de la Société d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*) ; — *La Marine des Wikings ou les pirates scandinaves,* par Alfred Ravet (Rouen, imp. Lecerf, in-8, 55 p.).

— Nous consacrerons une mention spéciale aux *Aperçus historiques sur le vieil Alençon à propos de la Briante et de la rue aux Sieurs,* par M. L. Duval, archiviste du département de l'Orne (Alençon, imp. A. Lepage, in-8). Une partie de ce travail n'est autre chose qu'une histoire aussi complète que possible de l'hygiène publique et des épidémies à Alençon; dans l'autre M. Duval prouve que la rue « aux Sieurs » actuelle n'est autre que l'ancienne rue « aux Sueurs » (du latin *sutores*), habitée principalement par la corporation des « cordouaniers » comprenant les tanneurs, corroyeurs, baudroyeurs, basaniers, etc.

— Signalons une récente publication de M. le comte G. de Contades sur *Les Monuments mégalithiques de Joué-du-Bois* (Paris, Champion, gr. in-8). Cette commune, située dans le canton de Carrouges et l'arrondissement d'Alençon (Orne), possède deux dolmens et un menhir, qui offrent, nous dit M. de Contades, un grand intérêt archéologique. La brochure est illustrée de trois dessins dus à M. J. Tirard.

ORLÉANAIS. — M. l'abbé Ch. Métais, auteur de plusieurs travaux sur le Vendômois, a publié dans le *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* une très intéressante étude sur *L'Église et l'Abbaye de la Trinité de Vendôme pendant la Révolution (1790-1802)*, qui forme en un tirage à part une brochure gr. in-8 de 44 p. et XXIV p. de *Documents annexes* (Orléans, Herluison). Dans sa notice, M. Ch. Métais nous fait suivre pas à pas les commissaires municipaux qui, dans le courant de l'année 1790, dressèrent l'inventaire du mobilier, des vases sacrés et ornements et enfin celui des titres de l'abbaye et des religieux de la Trinité. Ensuite il donne de curieux renseignements sur les fêtes républicaines célébrées dans cette église jusqu'au rétablissement du culte catholique.

SAINTONGE. — Dans sa chronique mensuelle du *Correspondant*, M. Victor Fournel constatait que, par exception, il n'y avait pas eu d'inauguration nouvelle dans le mois d'avril. Il avait oublié le monument Pillet à Cozes (Charente-Inférieure), dont l'histoire singulière est racontée par le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge.*

SAVOIE. — M. F. Mugnier a publié dans les *Mémoires et documents de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie* une *Histoire documentaire de l'abbaye de Sainte-Catherine, près d'Annecy, abbaye de Bonlieu (appendice)*, qui forme en tirage à part un vol in-8 de 326 p. (Chambéry, imp. Ménard).

— Est sorti des presses de M. Mariat, un opuscule de M. C. Duval sur *L'Administration de la commune de Saint-Julien pendant la Révolution* (Saint-Julien, in-8).

ALSACE-LORRAINE. — Prochainement sera publiée une *Notice sur le pays de la Sarre et en particulier sur Sarguemines et ses environs,* par M. Box. L'auteur s'occupera spécialement de Sarreguemines et des localités voisines, telles que Puttelanges, Bitches, Ottweiler, S. Veadel, S. Avold, Longeville, Hombrucq-l'Évêque, Forbach, etc. La notice s'occupera même de Stürzelbronn, Multerhouse et de la vallée de Zingel, bien qu'ils fassent partie du bassin du Rhin.

— Une *Notice sur le Val de Villé,* par l'abbé Nartz, curé de Benfeld et ancien curé de Steige, dans le val en question, paraîtra chez Sutter à Rixheim (Haute-Alsace).

— Nous avons reçu une brochure de M. A. Benoît : *Les Protestants lorrains sous le roi Stanislas, le Philosophe bienfaisant, 1737-1766* (Mulhouse, imp. Vve Bader, 1885, in-8 de 139 p.). Dans ce travail, M. L. Benoît s'est proposé de retracer l'histoire des protestants disséminés au siècle dernier dans la baronnie de Fénétrange, la principauté de Lixheim, la prévôté royale de Bouquenon et le duché de Lorraine. De nombreux documents terminent le volume.

— Le même auteur a extrait de la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* son article sur *La ville de Saint-Hippolyte de 1555 à 1616,* publié au mois de juin dernier.

ALLEMAGNE. — A récemment paru à la librairie Hertz, de Berlin, une importante Histoire de la littérature allemande moderne, publiée par M. Jul. Schmidt sous le titre de *Geschichte der deutschen Literatur von Leibnitz bis auf unsere Zeit* (2 vol. gr. in-8).

— Une nouvelle publication périodique consacrée spécialement à l'examen critique des livres relatifs à la doctrine chrétienne a été fondée à Francfort-sur-le-Mein, par M. Gust. Schlosser. Les deux premières livraisons viennent de paraître à la librairie Drescher, sous ce titre : *Jahresbericht kritischer zum christlichen Bücherschatz* (gr. in-8).

— Les récentes découvertes de notre collaborateur M. de Nolhac sur les manuscrits autographes de Pétrarque ont attiré de nouveau l'attention sur le grand poète italien. Le Dr W. Söderhjelm vient de lui consacrer un travail : *Petrarca in der deutschen Dichtung,* inséré d'abord dans les *Acta Societatis scientiarum fennicae* et publié en tirage à part (Munich, Bucholz et Werner, gr. in-4 de 44 p.).

— La librairie Merselburger, de Leipzig, met en vente une seconde édition de l'Histoire de la littérature française, de M. Paul Frank : *Grundzüge der französischen Litteraturgeschichte von den ältesten zet bis auf die Gegenwart* (gr. in-16).

— M. Max Fränkel a publié chez Reimes, à Berlin, une troisième édition, mise au courant de la science, du célèbre ouvrage de Aug. Boeckh, sur l'*Économie politique des luthériens* (2 vol.)

— M. Bernouilli publie chez Spemann, à Stuttgart, une nouvelle *Iconographie romaine.* Les portraits des principales individualités romaines y sont reproduits en héliogravure d'après les meilleurs exemplaires qui nous ont été conservés. Le premier volume contient les Romains célèbres, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque impériale. Le second volume reproduit les portraits des Juliens. La moitié de chaque volume est consacrée à des dissertations fort savantes sur l'iconographie romaine.

— M. A. Hasenclever publie chez Schwetschke, à Brunswick, une fort intéressante étude sur l'ornementation des anciennes tombes chrétiennes. *Der altchrisliche Gräberschmuck* (in-8 de 264 p. 6 fr.). Il est regrettable que l'auteur n'ait pas ajouté quelques gravures à son savant mémoire.

BELGIQUE. — Le 18 août, Mgr Perraud, évêque d'Autun, Châlon et Mâcon, a prononcé dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul d'Ostende, un sermon de charité en faveur de l'Orphelinat de Saint-Vincent-Ferrier. L'éminent prélat avait choisi comme sujet : *La Reconnaissance (Grati estote. — Ép. aux Colossiens,* III, 15). Ce sermon a été imprimé à Bruges, par les soins de la Société de Saint-Augustin (1886, in-8).

— M. J. Monoyer vient de faire paraître une brochure intitulée : *La Sorcellerie en Hainaut et plus spécialement aux environs de Rœulx, étude historique avec analyse de procès pour sortilèges, 1568-1683* (Mons, Manceaux, in-8).

ITALIE. — M. C. Castellani a inséré dans le *Bibliofilo* et fait paraître en tirage à part une notice intitulée *Di una supposta edizione aldina 1559 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso de Thucydidis charactere. Testo greco* (Venise, typ. Visentini, in-8). C'est une réponse à une lettre de M. H. Omont, de la Bibliothèque nationale de France, qui avait espéré en vain retrouver dans la Bibliothèque Marciana, un exemplaire de l'édition princeps du *De Thucydidis charactere.*

— On a récemment découvert à Rome, sur le terrain de la Banque nationale, une statue d'Antonin, malheureusement assez détériorée; une autre trouvaille a encore été faite tout dernièrement; elle consiste dans un buste de l'empereur Marc-Aurèle, qui nous est parvenu en parfait état de conservation.

— Sur la proposition du grand-duc Vladimir, président de l'Académie des beaux-arts, une Académie de Russie sera établie à Rome, sous la direction de M. Bogolubof, peintre, qui a envoyé plusieurs tableaux au Salon de Paris. Selon toute probabilité, on installera la nouvelle Académie dans la villa Patrizi.

— M. Gabarini a fait imprimer chez Sambolino, à Gênes, un ouvrage qui attribue à Christophe Colomb une origine italienne : *Cenni storici intorno al borgo di Albisola Marina, patria di Cristoforo Colombo* (in-8).

RUSSIE — A tant de publications bibliographiques, M. Méjof vient d'en ajouter une nouvelle, consacrée à Pouchkine. Elle porte le titre de *Pouchkiniana* et renferme les divisions suivantes : Vie de Pouchkine, y compris les publications relatives au monument qui a été récemment érigé en l'honneur du célèbre poète; Œuvres complètes ou séparées; Critique, bibliographie; Traductions en littérature étrangère; Pouchkine et ses écrits dans les œuvres d'art. Sous le titre de *Lyceana,* M. Mejof a ajouté au volume un appendice contenant la bibliographie du lycée Alexandre, où Pouchkine a été élevé, et qui possède une remarquable collection portant le nom du poète.

— Plusieurs évêques russes ont enjoint à leurs curés de faire une description historique et statistique des églises qu'ils desservent, et quelques-uns de ces travaux sont déjà imprimés.

— L'empereur a fait l'acquisition, pour l'Ermitage, du Musée Galitzine et de sa bibliothèque, dont les collections vont être transportées de Moscou à Pétersbourg.

— Les *Mémoires de Philologie*, qui se publient à Varonège sous la direction de M. Hovansky, auront accompli cette année-ci leur vingt-cinquième année d'existence. Pour une Revue si spéciale, et qui s'imprime en province dans une ville secondaire, c'est là une excellente recommandation.

— Très prochainement paraîtra à Pétersbourg un recueil littéraire intitulé *La Steppe,* et contenant beaucoup de morceaux en petit-russien.

— Signalons une nouvelle édition des œuvres de Tutchef, parue à Pétersbourg : elle contient, outre ses poésies, les écrits politiques que ce poète-diplomate avait composés en français, et parmi lesquels se trouve sa lettre sur la censure, adressée en 1857 au prince Gortchakof.

— L'*Histoire générale de littérature,* commencée par feu Korche, se continue sous la direction du professeur Kirpitchnikof. Le vingtième fascicule, qui vient de paraître, contient l'histoire de la littérature d'Espagne et de Portugal à l'époque de la Renaissance et une esquisse historique du drame anglais jusqu'à la mort de Shakespeare.

ÉTATS-UNIS. — Le rev. Stockbridge, de la ville de Providence, a terminé le catalogue qu'il doit publier sous ce titre : *Harris Collection of American Poetry ;* le manuscrit de ce volume, qui contiendra de curieuses notes biographiques et bibliographiques, est entre les mains de l'imprimeur.

— M. H. M. Baird, auquel on doit déjà un travail sur les Huguenots de France : *The History of the rise of the Huguenots in France,* vient de publier, à la librairie de C. Scribner, un nouvel ouvrage sur le même sujet : *The Huguenots and Henry of Navarre.*

VENTES. — 13 novembre. — *Bibliothèque de feu M. le Dr Legrand du Saulle.* Ouvrages sur l'aliénation mentale, les maladies nerveuses, la médecine légale. Dictionnaires et revues de médecine. Ouvrages d'histoire et de littérature.

— Du 17 au 20 novembre. — Vente de livres anciens, rares et curieux : livres armoriés, nobiliaires, ouvrages sur l'histoire de France, sur l'histoire provinciale et étrangère (816 articles).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Révision et reconstitution de la Chronique biblique et profane,* par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *La Foi de nos pères,* par le cardinal James Gibbons (in-8, Retaux-Bray). — *Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne,* par l'abbé J. M. Buathier (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Le Procès des Prêtres,* par E. Véracin (in-8, J. Gervais). — *L'Église vengée par l'histoire contre les sophistes contemporains,* par l'abbé J. Jacquinot (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Jésus-Christ et son règne,* par le P. Marin de Boylesve (in-8, Haton).—*Le Quart d'heure pour Dieu,* par l'abbé Larfeuil (2 vol. in-12, Roger et Chernoviz). — *Traditions de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice pour la direction des Grands Séminaires,* par J. H. Icard (in-8, Lecoffre). — *La Franc-Maçonnerie dévoilée et expliquée,* par Léo Taxil (in-12, Letouzey et Ané). — *Le Vatican et les Francs-Maçons,* par Léo Taxil (in-12, Letouzey et Ané.). — *L'Irréligion de l'Avenir. Étude de Sociologie,* par M. Guyau (in-8, F. Alcan). — *Les Chapelles privées,* par L. Roux (in-8, Lecoffre). — *Le Droit et les ouvriers,* par A. de Courcy (in-8, Pichon). — *Études sur la loi municipale du 5 avril 1884,* par Th. Ducrocq (in-8, Thorin). — *L'Idée chrétienne dans l'éducation,* par l'abbé G. Roger (in-8, Herluison, à Orléans). — *L'Enfant de trois à sept ans,* par B. Perez (in-8, F. Alcan). — *L'Instruction publique et la Démocratie, 1879-1886,* par A. Duruy.—*Le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, trad. par J. A. Cantacuzène (2 vol. in-8, Brockhaus, à Leipzig).—*L'Astronomie à travers les âges, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux magnifiques découvertes modernes,* par l'abbé L. M. Pioger (in-12, Haton). — *L'Agriculture française,* par A. Larbalétrier (in-32, F. Alcan). — *Premiers principes des Beaux-Arts,* par Mlle E. Hanneau (in-32, F. Alcan). — *L'Art japonais,* par L. Gonse (in-8, Quantin). — *Le Livre, l'illustration, la reliure,* par H. Bouchot (in-8, Quantin). — *Hamlet,* de

Shakespeare, drame en 5 actes, en vers, trad. de L. Ménard (in-12, Perrin). — *Contes tirés de Shakespeare,* par Ch. Lamb (in-12, Garnier). — *Deux générations,* par L. Tolstoï (in-12, Perrin). — *Aveugle!!!* par Mlle Trouessart (in-12, F. Didot). — *Le Talisman des Lynwood,* trad de l'anglais par Mme P. A. Tillière (in-12, F. Didot). — *Le Roi des Jacques,* par Mme Cassan (in-12, F. Didot). — *Le Comte Xavier,* par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Possédés,* par Th. Dostoïevsky (2 vol. in-12, Plon et Nourrit). — *La Brèche aux Loups,* par A. Racot (Quantin). — *Contes modernes,* par G. Bergeret (in-12, Quantin). —*Chimère,* par E. Mouton (in-12, Quantin).—*Céleste Prudhomat,* par G. Guiches (in-12, Quantin).— *Cœur malade,* par A. Giron (in-12, H. Gautier). — *Femme et Mari,* par Mme M. Bourdon (in-12, Gautier). — *Le Secret du bonheur,* par E. Meunier (in-12, Delhomme et Briguet). — *Mères et Enfants (poésies enfantines),* par Mlle H. Gautier (pet. in-12, Delhomme et Briguet). — *Le Sorcier de Kervistel,* par G. d'Ethampes (in-12, Dillet). — *Le Père Topi,* par Marie Poitevin (in-12, Dillet). — *Les Neveux de la Chanoinesse,* par Th. Lix (in-12, Bloud et Barral). — *Au coin du feu (histoires et nouvelles),* par le vicomte de Broc (in-12, Palmé). — *Les Femmes de France poètes et prosateurs,* par P. Jacquinet (in-12, Belin). — *Bonaventure des Périers. Sa vie, ses poésies,* par A. Chenevières (in-8, Plon et Nourrit). — *La Vie et les écrits de V. de Laprade,* par l'abbé J. Condamin (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *De J. B. Rousseau à André Chénier,* par V. Fournel (in-12, F. Didot). — *Le Tibet ; le pays, le peuple, la religion,* par L. Feer (pet. in-12, Maisonneuve frères et Leclerc). — *Berlin et Paris, voyage satirique à travers l'Europe,* par M. Tchédrine (in-12, Westhausser. — *La France catholique en Tunisie, à Malte et en Tripolitaine,* par V. Guérin (in-8, Mame, à Tours). — *Nos Missionnaires,* par A. Launay (in-12, Retaux-Bray). — *Mémoires d'un vieux pêcheur américain,* par B. H. Revoil (in-12, Mame, à Tours).—*La Colonie du Cap, aventures de voyages,* par F. Hoffmann (in-8, Mame). — *Analecta novissima spicilegii Solesmensis* (t. Ier), par le cardinal Pitra (gr. in-4, Roger et Chernoviz). — *Vie de saint Nicolas, patron de la jeunesse et de la Lorraine,* par l'abbé J. Laroche (in-12, Féchoz). — *Histoire sommaire de la civilisation depuis l'origine jusqu'à nos jours,* par G. Ducoudray (in-12, Hachette). — *Histoire du commerce du Levant au moyen âge,* par Furcy Raynaud (2 vol. in-8, Harrassowitz, à Leipzig). — *Les Affaires religieuses en Bohème au seizième siècle,* par E. Charvériat (in-8, Plon et Nourrit). — *Un Gentilhomme des temps passés, François de Scépaux, sire de Vieilleville, 1509-1571,* par Mme C. Coignet (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France,* par G. Hanotaux (in-12, Hachette). — *Étude sur les négociations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche et la Suisse* (in-12, Gobl, à Bucarest). — *Les Dessous de l'Histoire. Curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires,* recueillies et annotées par J. Hovyn de Tranchère (2 vol. in-8, Leroux, à Paris ; Féret, à Bordeaux). —*Les Capitulations (étude d'histoire militaire),* par Ch. Thoumas (in-12, Berger-Levrault). — *Cahiers des doléances du tiers état du pays d'Agenais aux États généraux,* par G. Tholin (in-8, A. Picard). — *Les Bourgeois d'autrefois,* par A. Babeau (in-8, F. Didot). — *Les Protestants lorrains sous le roi Stanislas, 1737-1766,* par A. Benoît (in-8, Sidot frères, à Nancy). — *Ville libre et barons. Essai sur les limites de la juridiction d'Agen,* par G. Tholin (in-8, A. Picard).— *Histoire de la maison d'Aubusson,* par P. Mignaton (in-12, A. Picard). — *Histoire générale de la Champagne et de la Brie* (t. III), par M. Poinsignon (gr. in-8, A. Picard). — *La Comédie politique, souvenirs d'un comparse,* par P. Dhormoys (in-12, F. Didot). — *Histoire du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble,* par l'abbé Ch. Bellet (gr. in-8, A. Picard). — *Étude biographique sur Col-*

bert, par L. Dussieux (in-8, Lecoffre). — *Le Général René Moreaux et l'armée de la Moselle — 1792-1795*, par L. Moreaux (in-12, F. Didot). — *Talma et la Révolution*, par A. Copin (in-12, Frinzine). — *Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans*, par l'abbé F. Lagrange (3 vol. in-12, Poussielgue). — *Le P. Charles Sire, de la Compagnie de Jésus*, par V. Sire (in-12, Haton). — *Nouvelle biographie normande* (t. II), par Mme N.-N. Oursel (gr. in-8, A. Picard). — *Bibliographie parisienne (tableau de mœurs—1600-1880)*, par P. Lacombe, Parisien (gr. in-8, Rouquette)

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Le dernier évêque de Bethléem-Clamecy. — Suivant M. Chevalier Lagénissière (*Hist. de l'évêché de Bethléem* [P., 1872, in-8], p. 293), Mgr François-Camille de *Duranti* de *Lisoncourt*, dernier évêque de Bethléem-Clamecy, aurait, en 1792, émigré en Angleterre, après avoir refusé, en 1801, de se démettre de son évêché supprimé par le Concordat. M. le chanoine Plasse, de Clermont, auteur d'une récente histoire du clergé français émigré en Angleterre, n'a trouvé aucune trace de ce prélat. D'autre part, Mgr de Duranti ne figure ni dans les listes officielles des émigrés, ni au nombre des protestataires de 1805. On cherche à connaître le lieu et la date exacte de sa mort.

Le siège de Coucy. — Quels sont les ouvrages qui ont traité avec quelque détail du siège de Coucy en 1652 ?

Lieutenants du roi. — Quel est l'ouvrage technique où seraient traitées l'origine et les fonctions des lieutenants du roi ?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Vie des Saints*, par Mgr Paul Guérin, auteur des *Petits Bollandistes*. Illustrations de Yan' Dargent, 12 aquarelles hors texte et plus de mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque saint. Deuxième partie : *Saints du 1er juillet au 31 décembre*. Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8, p. 401 à 831. Prix des 2 vol. 60 fr.; avec riche cartonnage, 70 fr. —2. *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers français par Pierre Corneille. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, imprimeurs des Facultés catholiques de Lille, 1884, in-4 de xxxi-626 et vi p. 30 fr.— 3. *Livre de Famille*, volume en feuilles renfermées dans un écrin, format in-4, en percaline, plaque or et noir, 10 fr.— 4. *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, par Élisée Reclus. Tome XII. *L'Afrique occidentale. Archipels atlantiques. Sénégambie et Soudan occidental.* Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 752 p., avec 3 cartes en couleurs, 150 cartes dans le texte et 80 grav. Broché, 25 fr.; riche reliure, 32 fr. — 5. *Le Littoral de la France*, par V. Vattier d'Ambroyse (Ch. F. Aubert). Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8 de 500 p., orné de nombreuses gravures. Broché, 20 fr. cart. 25 fr., rel. 30 fr. — 6. *La France et ses colonies*, par Onésime Reclus. Tome Ier : *En France*. Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 603 p., avec 250 grav. et 21 cartes. Br., 13 fr.; cart. richement avec fers spéciaux, tr. dorées, 18 fr. — 7. *Le Vieux Paris. Fêtes, jeux et spectacles*, par Victor Fournel. Tours, Mame, 1886, gr. in-8 de 526 p. Broché, 15 fr., et richement cartonné, tr. dorées, 20 fr. — 8. *La Comédie du Jour sous la République athénienne*, par Albert Millaud, illustr. par Caran d'Ache. Paris, Plon et Nourrit, 1887, petit in-4 de viii-388 p. Br., 20 fr.; cart. fer spécial, 24 fr. — 9. *Les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois, lauréat de l'Académie française. Tours, Mame, 1886, in-4 de xlvii-504 p. Br., 15 fr., et richement cartonné, 20 fr. —10. *Au Tonkin et dans les mers de Chine. Souvenirs et croquis (1883-1885)*, par Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Paris, Plon, Nourrit et Cie, gr. in-8 de 338 p., orné de plus de 500 dessins en noir et en couleur, élég. cartonné, 15 fr. — 11. *Plantes et Bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle*, par J. Pizzetta. Illustr. de 150 grav. et 6 pl. coloriées. Paris, Hennuyer, gr. in-8 de 443 p. Br., 14 fr.; richement cart. avec fers spéciaux, tr. dorée, 18 fr. — 12. *Du Spitzberg au Sahara*, par Charles Martin, professeur à la Faculté de Montpellier. Paris, J.-B. Baillière, 1885, gr. in-8 de xvi-619 p., avec 61 pl., 10 fr. — 13. *Timbouctou. Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*, par le docteur Oskar Lenz, traduit de l'allemand par Pierre Lehautcourt. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de 467-438 p., ornés d'une carte et de nombreuses grav., 20 fr. — 14. *En Campagne*, par Jules Richard. Deuxième série. Tableaux et dessins de Meissonier, Ed. Detaille, A. de Neuville, etc., etc. Paris, Boussod, Valadon et Cie et Ludovic Baschet, s. d., in-fol. de 100 p. Prix : richement relié, 13 fr. 50; les deux séries, réunies, reliées, 25 fr. — 15. *Autour du Concile. Croquis et Souvenirs d'un artiste à Rome*, par Charles Yriarte. Eaux-fortes par Wallet d'après Heilbuth et illustrations de Detaille, Godefroy Durand, Lix, Bocourt, Wallet, de Liphart, Charles Yriarte, etc. Paris, J. Rothschild, in-8 de viii-312 p. Broché, 8 fr., relié 10 fr. — 16. *Poèmes et Récits*, par François Coppée, illustr. de 45 dessins de Myrbach. Paris, Lemerre, in-8 de 294 p., br. 9 fr., rel. toile, fers spéciaux, 12 fr. — 17. *Il était une fois*, contes, par Savinien Lapointe, illustré de 130 dessins par Henri Pille. Paris, Lemerre, s. d., 1887, in-8 de 310 p., br. 9 fr., rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 18. *A travers l'Amérique*, nouvelles et récits, par Lucien Biart, avec 28 dessins hors texte par F. Lix. Paris, Hennuyer, s. d., gr. in-8 de 383 p., br. 12 fr. — 19. *L'Héritage de Charlemagne*, par Charles Deslys. Ouvrage illustré de 129 grav. d'après Édouard Zier. Paris, Hachette, 1887, grand in-8 de 418 p., br., 7 fr.; cart., tr. dorées, 10 fr. —

20. *Le Journal de la Jeunesse*. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1886. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr., et avec un riche cart., 26 fr. — 21. *Quand j'étais petit, histoire d'un enfant racontée par un homme*, par Lucien Biart, illustré par B. de Monvel. Paris, Plon, Nourrit et Cie, s. d. (1887), in-8 carré de 325 p. Broché, 10 fr.—22. *Nizelle, souvenirs d'un orphelin*, par Eugène Muller, illustr. par O. Tofani. Paris, Hennuyer, 1887, gr. in-8 de vi-399 p. Br., 7 fr.; relié demi-chagrin, tr. dorées, 11 fr. — 23. *Nicolas Nickleby*, par Charles Dickens, traduit de l'anglais, illustré de 50 grav. d'après Bernard. Paris, Hachette, 1886, gr. in-8 de 484 p. Br. 6 fr. 50, et cart. tr. r. 8 fr. — 24. *Les Enfants dans la famille, raconté aux petits-enfants du bibliophile* Jacob et publié par lui. Paris, Delagrave, 1885, gr. in-8 de 399 p., orné de 4 aquarelles hors texte et de 57 dessins par A. Ferdinandus, 7 fr. 50. Rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 11 fr. — 25. *Histoire d'un forestier*, par Prosper Chazel. Grav. hors texte d'après les dessins de Lix. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Hennuyer, s. d., in-8 de 334 p. Br., 7 fr.; rel. toile, tr. dorées, 10 fr. — 26. *Les Explorations inconnues. Entre deux Océans, voyages et aventures*, par Lucien Biart, illustr. de F. Lix. Paris, Hennuyer, s. d., gr. in-8 de 320 p., br. 7 fr., rel. toile, plaque or, tr. dorées, 10 fr.—27. *Les Explorations inconnues. Le Roi des Prairies, voyages et aventures*, par Lucien Biart. Illustr. de Lix. Paris, Hennuyer, s. d., in-8 de 291 p. Br., 7 fr.; rel. toile, tr. dorées, 10 fr. — 28. *Les Aventures de Tom Sawyer*, par Mark Twain, trad. de W. L. Hughes, illustr. par Ach. Sirouy. Paris, in-8 carré de 238 p. Br., 6 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tirés en couleur, 8 fr. — 29. *Les Aventures de Huck Finn, l'ami de Tom Sawyer*, par Mark Twain, trad. de W. L. Hugues, illustr. par Ach. Sirouy. Paris, in-8 carré de 276 p. Br., 6 fr.; relié toile, fers spéciaux, tirés en couleur, 8 fr.— 30. *Malingreux*, par Charles Richard, illustr. de Ary Gambard. Paris, de Brunhoff, 1886, petit in-4 de 115 p., Br. 5 fr. — 31. *Almanach catholique de France*, pour l'année 1887. 8e année. Lille, Desclée, de Brouver et Cie, in-4 cart. avec de nombr. illustr., 5 fr. — 32 et 33. *L'Équitation puérile et honnête, petit traité à la plume et au pinceau*, par Crafty; *Nos Chéris chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne, dans le monde*, par Mars. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 2 albums in-4 oblong, richement illustrés en couleurs; élégant cart. avec fers spéciaux, 10 fr. — 34. *Les Contes de fées*, par Charles Perrault. Paris, Bernardin-Béchet, s. d., in-4 de 35 p., cart. orné de 8 chromos et 8 vign., 3 fr. — 35. *Pour les petits et les grands enfants*, par Adrien Linden. Paris, Bernardin-Béchet, 1887, in-12 de 246 p., orné de nombreuses grav., rel. toile rouge, tr. dorées, 3 fr. 50.

II. — Collection grand in-8, publiée par la maison Delagrave, de Paris, à 10 fr. le vol. br.; rel. tr. dorées, 13 fr. — 1. *La Mission du Capitaine*, par H. de Charlieu, avec 25 compositions par A. Sandoz, 296 p. — 2. *Un Déshérité*, par Mme Eudoxie Dupuis, gr. in-8 avec 42 compositions par A. Sandoz, 266 p.

III.—Bibliothèque illustrée, publiée par la maison Mame. Vol. in-4 à 5 fr. 50 br., et rel. en percaline avec tr. dorées, 8 fr. 50. Nouveaux volumes: 1. *Un Hiver au Cambodge. Chasses au tigre, à l'éléphant et au buffle sauvage. Souvenirs d'une mission officielle remplie en 1880-1881*, par Edgar Boulangier, ingénieur des Ponts et Chaussées, vol. de 400 p., orné de cartes et de nombreuses grav. — 2. *Histoire des jardins anciens et modernes*, par Arthur Mangin. Vol. de 384 p., dessins par Anastasi, d'Aubigny, François, Giacomelli, etc. — 3. *Serviteurs et commensaux de l'homme*, par Saint-Germain Leduc, vol. de 280 p., avec 70 grav.

IV.—Nouvelle collection à l'usage de la Jeunesse, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 à 4 fr. broché; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Les Trois Rois Mages*, par Aimé Giron, illustré de 66 grav. dessinées par Fraipont et Pranisnikoff, 252 p. — 2. *Le Capitaine Bassinoire*, par J. Girardin, illustré de 118 vign., dessinées par Tofani, 296 p. — 3. *Le Clan des Têtes chaudes*, par Zenaïde Fleuriot, illustré de 65 grav. dessinées par Myrbach, 287 p. — 4. *La Tante Derbier*, par Mme Chéron de La Bruyère, illustré de 44 grav. d'après Myrbach, 270 p. — 5. *Rouzétou*, par Mme S. Blandy, illustré de 70 vign. dessinées par Ed. Zier, 295 p. — 6. *Jean l'Innocent*, par Mme Colomb, illustré de 110 grav. dessinées par Ed. Zier, 298 p.

V. — Bibliothèque historique illustrée, publiée, sous la direction de

M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université, par la maison Firmin-Didot. Vol. in-8 j. avec de nombreuses illustrations d'après les ouvrages de M. Paul Lacroix (Bibl. Jacob), à 4 fr. brochés; 5 fr. 50 en cart. percaline, tr. dorées ou en demi-chagrin, tr. jaspées. Première section : *L'Ancienne France.* — 1. *L'armée depuis le mogen âge jusqu'à la Révolution*, 288 p. — 2. *La Chevalerie et les Croisades*, 322 p. — 3. *Henri IV et Louis XIII. La Fronde*, 302 p. — 4. *Le Livre et les arts qui s'y rattachent, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, 270 p.

VI. — Collection illustrée, format petit in-4, publiée par la maison Delagrave, à 4 fr. le vol., et rel. tr. dorées, 6 fr. 25. — 1. *La Chasse aux lions*, par Alfred Assolant, illustr. de Jules Girardet, 98 p. — 2. *Le Roman de Christian*, par Pierre du Chateau, avec 16 dessins par A. Sandoz, 112 p. — 3. *La Succession du roi Guilleri*, suivi de *Buchette* et de *Les Trois fils du roi Justus*, par Charles Ségard. Illustr. de MM. B. de Monvel, Ferdinandus, etc., 109 p.

VII. — Collection illustrée, format petit in-4, publiée par la maison Delagrave, à 3 fr. 90 le volume et 4 fr. 90, reliure toile anglaise. — 1. *Souvenirs et impressions de voyage dans les pays du nord de l'Europe: Suède, Finlande, Danemark, Russie*, par L. Leouzon Le Duc, orné de cartes et de nombreuses grav., 220 p. — 2. *La Chasse au Phénix*, par Daniel Bernard, avec illustrations de H. Clerget, Lix, Vierge, etc., 219 p.

VIII. — Bibliothèque des familles et des maisons d'éducation, publiée par la maison Mamè. Vol. gr. in-8 à 5 fr., rel. percal., tr. dorées. — Nouveau volume : *La France coloniale. Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin, et autres colonies françaises considérées au point de vue historique, géographique, ethnographique et commercial*, par A.-M. G., orné de nombr. cartes et grav., 376 p.

IX. — Bibliothèque des Merveilles, publiée par la maison Hachette, sous la direction d'Édouard Charton. Format in-18 j., à 2 fr. 25 le vol. et rel. percal. bleue, tr. rouges. 3 fr. 50. — 1. *Les Sources*, par Mme Stanislas Meunier, illust. de 33 grav., 370 p. — 2. *Les grands Fleuves*, par Henry Jacottet, illust. de 32 vign., 370 p.

X. — Bibliothèque rose illustrée, *pour les enfants et les adolescents*, publiée par la maison Hachette. Vol. in-18 à 2 fr. 25 le vol. et à 3 fr. 50, cart. percaline, tr. dorées. — 1. *Les Naufragés de la Calypso*, par Mayne-Reid, trad. de l'anglais par Mme Gustave Demoulin, illust. de 55 grav. d'après les dessins de Pranishnikoff, 260 p. — 2. *Comme les grands*, par Mme A. Fresneau, née de Ségur, illust. de 45 grav. d'après les dessins de Ed. Zier, 273 p. — 3. *Minette*, par Julie Gouraud, illust. de 52 vign. par Tofani, 282 p.

XI. — Bibliothèque illustrée, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-12 à 2 fr. br., et rel. en percal., ornements en noir et or, tr. dorées, 3 fr. — 1. *L'Antiquaire*, par Walter Scott, adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert, avec 24 grav. d'après les dessins de Lix, 393 p. — 2. *Le Roi des Requins*, suivi de : *Le Brelan américain* et *L'Anaïa du Brigand*, par Karl May, traduit de l'allemand par J. de Rochay, avec 15 grav. d'après Férat et Mouchot, 170 p. — 3. *Le Ménétrier de la République; épisode de la vie de Cherubini*, traduit de l'allemand de A. Schirmer, par J. de Rochay, 15 grav. d'après les dessins de Lix, 369 p.

XII. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carrés à 2 fr. 25 br., et rel., percal. bleue, tr. dorées. 3 fr. 50. — 1. *La Perruque du Grand-Père*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustr. de 30 grav. d'après Tofani, 275 p. — 2. *La petite Givonnette*, par André Suville, illustr. de 34 grav., d'après Grigny, 266 p. — 3. *L'Aventure de Petit Paul*, par Mme Ferdinand Le Roy, illustr. de 45 grav. d'après A. Ferdinandus, 259 p.

XIII. — Bibliothèque des Bébés, publiée par la maison Bernardin-Béchet, de Paris, à 0 fr. 80 le vol. 2 vol. in-4 de 12 p., cart. léger en couleur, avec 6 grandes compositions aussi en couleur. Texte par A. des Tilleuls. — 1. *Le Petit Buffon des Enfants.* — 2. *Mlle Louisette et M. Mimile.*

XIV. — Contes et Fables aux Bébés, publiés par la maison Bernardin-Béchet, de Paris, 4 vol. petit in-12 carré, cart., de 16 p., ornés d'images en couleur et en teinte bistre. Texte par Mme L. Hameau. — 1. *Le Chêne et l'Ortie.* — 2. *L'École et le Ruisseau.* — 3. *Nos bons serviteurs.* — 4. *La Couverture de grand'maman.* Prix du vol. : 0 fr. 60.

I. — 1. — Il y a deux ans, à pareille époque, nous avons annoncé la première partie de la *Vie des Saints,* de Mgr Paul Guérin; la deuxième partie vient de paraître, et nous nous empressons de la signaler à nos lecteurs, afin qu'ils sachent qu'ils ont maintenant à leur disposition, dans son intégralité, l'un des plus beaux et le plus chrétien de tous les livres d'étrennes. La distribution du livre est restée d'ailleurs la même que dans la première partie : chaque jour une notice de saint, courte mais substantielle, encadrée de vignettes qui varient et se renouvellent à chaque page, constitue ainsi comme une vivante représentation de la vie du saint; chaque mois, une chromolithographie, conçue dans le genre des admirables et pieuses théories d'Hippolyte Flandrin, nous présente des groupes et des synthèses de saints, les *saintes Femmes,* les *saints Rois,* les *saintes Reines,* les *saints Docteurs*, les *Moines fondateurs d'Ordres*, enfin les *Fondatrices d'Ordres.* Une vignette encadre le titre de chaque mois et complète cette ornementation, qui est exceptionnellement riche et belle. A la fin l'auteur donne deux tables pour faciliter les recherches : une table des gravures; et une table des saints par ordre alphabétique, chacune ayant son encadrement particulier. En un mot, ce livre est tout à fait réussi : c'est particulièrement agréable à dire pour nous quand il s'agit d'une œuvre aussi chrétienne. C'est, à coup sûr, le meilleur et le plus beau livre d'étrennes que nos lecteurs puissent offrir cette année.

2 et 3. — Nous n'avons pas encore eu l'occasion de présenter à nos lecteurs un bel ouvrage qui, s'il n'est plus une primeur, n'est pas moins digne de leur attention. C'est l'édition de l'*Imitation de Jésus-Christ,* traduite en vers français par Pierre Corneille, publiée par la maison Desclée, de Brouwer et Cᵉ, pour le second centenaire de la mort du grand poète. Elle est dans le format in-4°, imprimée sur papier teinté, avec encadrements et lettrines en rouge à chaque page. Chaque chapitre a des lettres ornées, et le texte latin est imprimé au bas des pages en caractères gothiques. En outre, ce volume est orné de quatre chromolithographies. — Signalons aussi le *Livre de famille* de la même maison. Les feuillets, en papier fort, légèrement teinté, sont renfermés dans un écrin spécial, fermant à clef. Les encadrements du *Calendrier domestique,* les entêtes, les chromolithographies placées au frontispice de chaque chapitre donnent au *Livre de Famille* un cachet artistique. Il est précédé d'une remarquable introduction de M. Antonin Rondelet et est ainsi divisé : I. *Calendrier domestique;* II. *État religieux et civil de la génération présente;* III. *Généalogies et biographies;* IV. *Souvenirs des défunts;* V. *Livre de raison.* Des feuilles supplémentaires sont destinées à un *Album de portraits* et à un *Armorial de famille.* Voilà de quoi inspirer à tout père de famille chrétien le désir d'avoir son *Livre*

de famille. Tout ici est si bien prévu et disposé qu'il n'a qu'à prendre la plume.

4. — La *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus a, dès à présent, une telle renommée, et son succès est si mérité qu'il semble inutile d'entrer dans de grands détails au sujet du nouveau volume qui paraît pour les étrennes de 1887. C'est le douzième de la collection, et il est consacré à l'Afrique occidentale. On y retrouve les qualités de description et d'exactitude qui distinguaient les précédents, les gravures en sont aussi très soignées, les petites cartes assez nombreuses, mais une grande carte d'ensemble permettant d'assigner aux cartes partielles une place dans la région à laquelle elles se rapportent est devenue une nécessité que nous croyons devoir signaler à l'attention de l'éditeur. Les Archipels atlantiques, la Sénégambie et surtout le Soudan occidental font le sujet de ce volume, qui est le troisième de ceux que l'auteur consacre à la description de ce grand continent africain dont le génie d'un Français a fait une île.

5. — Le quatrième volume du *Littoral de la France* est consacré aux côtes du golfe de Gascogne, de la Rochelle à Hendaye. Les gravures nous paraissent un peu moins soignées que celles des côtes de Bretagne, tout en étant encore assez belles. L'auteur conte toujours avec beaucoup de charme le passé historique des ports de mer. L'esprit religieux est excellent et s'affirme par l'éloge souvent ému des anciens pontifes et des saints religieux, mais M. Aubert se montre sévère pour les hauts barons du moyen âge. Des chapitres sont consacrés aux questions économiques et autres qui intéressent la fortune de la France. C'est ainsi que l'auteur fait l'exposé judicieux des arguments en faveur du port militaire de Rochefort, le seul, dit-il, qui avec Brest et mieux que Brest même, se prête aux exigences de la défense et du développement de la marine actuelle. Signalons aussi les détails sur la culture des huîtres et des moules aux environs de Marennes et sur les efforts incessants et couronnés de succès faits par l'administration forestière pour fixer les dunes littorales de la Coubre à Bayonne. Le port de Bordeaux, menacé par l'ensablement de la Gironde et l'accroissement des dimensions des navires, donne lieu à d'intéressantes dissertations sur les améliorations projetées et, incidemment, sur la grande entreprise du canal de l'Océan à la Méditerranée. Entre les divers projets préconisés, M. Aubert préfère celui de M. La Lauze, qu'il croit réalisable et avantageux pour le commerce, et pour la puissance militaire de notre pays. Ce tracé joindrait Port-Vendres à Cap Breton, où l'on pourrait faire un bon port de refuge. Cette publication forme un livre d'étrennes instructif, qui plaira aux jeunes gens ayant quelque goût pour les choses de la mer.

6. — A côté du grand ouvrage scientifique de M. Élisée Reclus, la

maison Hachette place des œuvres de vulgarisation, dues à la plume habile de M. Onésime Reclus. L'an dernier, nous signalions le beau livre intitulé : *La Terre à vol d'oiseau.* Cette année nous avons le premier volume de *La France et ses colonies,* qui porte ce sous-titre : *En France.* Situation, nom, étendue, frontières, tel est l'objet du premier chapitre ; le second est consacré aux monts et plateaux ; le troisième, aux rivages et aux rivières ; puis l'auteur nous parle successivement de la Corse, des climats, de l'origine des Français, de la langue française en France, en Europe et dans le monde, des cultes en France, des anciennes provinces, des départements. Dans cette course rapide, animée par de très nombreuses (250) et fort jolies gravures, éclairée par 21 cartes, M. Onésime Reclus ne montre pas seulement un rare talent d'exposition et une grande richesse d'érudition, il fait preuve de sentiments d'un véritable patriotisme. Nous avons remarqué avec plaisir ce passage sur le catholicisme en France : « Au temps de la Réforme, quand il luttait pour l'existence même, quel Français aurait osé prédire que ce vieux culte, dont on pouvait penser qu'il était déjà mort, survivrait majestueusement à la jeune religion qui prétendait l'abolir de la France, de l'Europe et du monde ? C'est de la France que la religion « catholique, apostolique et romaine » reçoit le plus de dons en argent et en hommes : d'elle que partent surtout ces apôtres et missionnaires, jeunes gens qui s'en vont cherchant le martyre *in partibus infidelium,* en Indo-Chine, en Chine, en Corée, en Afrique, en Amérique, dans les mers du sud, partout où il y a des Jaunes, des Noirs, des Cuivrés, des Bronzés, des Basanés, des Rouges, qui ne connaissent point encore le nom de Jésus. » Et cet autre sur l'infécondité de la France : « La Révolution de 1789 a creusé dans notre histoire un gouffre si profond que la France d'aujourd'hui ne sait rien de la France d'autrefois, ou ne comprend plus ce qu'elle n'en ignore pas. Nous n'avons point d'amour pour notre vieille aïeule, qui fut belle, et sans laquelle nous n'aurions pas vécu : malgré nous, c'est elle qui nous a fait ce que nous sommes. » Et la suite (p. 472). Voilà de bonnes et généreuses paroles ; voilà un souffle de justice et de vérité qu'il faudrait faire passer dans l'âme des jeunes générations. Nous remercions M. Onésime Reclus de cet hommage rendu à la vieille France et aux croyances qui l'ont faite grande et prospère.

7. — Nous félicitons ceux de nos lecteurs à qui le nouvel an apportera pour étrennes le livre de M. V. Fournel, *Le Vieux Paris.* Non seulement ils auront à regarder une foule de curieuses gravures, reproduisant des scènes du passé, d'après ce passé même ; mais, chose qui n'arrive pas toujours avec les volumes éclos sous l'influence du premier janvier, ils auront à lire un ouvrage bien fait, intéressant, érudit sans nulle trace de pédanterie, et dont pas une page, pas une ligne ne sau-

rait effaroucher les gens les plus timorés. Le livre est de grosse taille; il n'en pouvait être autrement, puisqu'il s'agissait de cette ville dont la population, en dépit de l'épithète de « ville lumière », compte tant de badauds qui ne sont blasés ni par les fêtes patriotiques, ni par les émeutes, et qui, à défaut d'autres spectacles, se massent sur les bords de la Seine pour y voir baigner un chien galeux. Dans ses savantes recherches, M. Fournel ne s'est pas occupé du théâtre; il y aurait là matière à un travail spécial et très vaste; mais il s'est enquis de tout ce qui était spectacle en dehors du spectacle proprement dit, dont il ne considère que la forme embryonnaire, les « mystères » représentés d'abord par les Frères de la Passion. L'Université l'arrête ensuite, et elle était bien digne de son attention par le grand rôle qu'elle joua par ses cérémonies et ses fêtes. Peut-être prolonge-t-il trop le chapitre consacré aux « escoliers » du vieux Paris en y accordant une grande place aux tours et espièglerie des étudiants modernes. Les foires de la capitale et de ses environs fournissent à l'auteur le sujet de tableaux très animés; elles avaient une importance que l'on ne leur supposerait pas : elles attiraient non seulement les habitants de la province, mais quantité d'étrangers; des places y étaient réservées aux produits de toutes les nations, et ces produits étaient méthodiquement classés suivant leur nature. Ces foires étaient réellement les expositions de l'ancien temps. — Impossible d'accompagner M. Fournel dans toutes ses recherches, de le suivre sur les boulevards encombrés de baladins, à Longchamp où s'étalèrent tant de modes non moins ridicules que les nôtres, en face des tréteaux du Pont-Neuf où Tabarin attirait la foule par ses farces. Quelques-uns de ces personnages avaient, du reste, des apparences sérieuses et étaient des charlatans inconscients, comme ce Jacques Aymar, dont la baguette divinatoire préoccupa si vivement toutes les imaginations; d'autres, comme Cagliostro, étaient, sous un aspect de gravité, des charlatans de haute volée; d'autres n'étaient que de très habiles prestidigitateurs, tels que Comus, l'aïeul de Ledru Rollin. Les prodiges opérés par ces derniers et dont l'auteur nous entretient avec détails, n'ont pas été surpassés par leurs modernes successeurs. Dunglas Home, les frères Davenport, avec leur fameuse armoire magique, n'étaient-ils que des prestidigitateurs? M. Fournel ne se prononce pas sur ce point. En tout cas, ils ont trouvé place dans le *Vieux Paris*, place bien méritée par la curiosité que leurs expériences provoquèrent. — Impossible, je le répète, d'indiquer tout ce que, dans ce beau volume, M. Fournel nous raconte d'amusant, d'intéressant. La variété des sujets, l'esprit avec lequel ils sont traités, les anecdotes qui se mêlent au récit, les commentaires que partout le burin ajoute à l'œuvre de la plume, font du *Vieux Paris* un livre d'une lecture si agréable que l'on n'est pas tenté de reprocher à l'auteur quelques excursions en dehors du cadre choisi par lui.

8. — Il ne faut point chercher dans la *Comédie du jour sous la République athénienne* les qualités sérieuses et l'excellent esprit qui distinguent les œuvres dues à la plume de M. Victor Fournel; mais les lecteurs du *Figaro* connaissent de vieille date la verve mordante et intarissable, l'esprit caustique de M. Albert Millaud. Ce sont ces mille boutades, ces traits si bien pris sur le vif que nous retrouvons dans le volume publié par la maison Plon. La Cour (il paraît qu'il y a une Cour, même en république, et sous un président bourgeois), la politique, les camps, l'école, le monde et la rue, les lettres et les arts, la comédie, voilà ce que l'auteur passe en revue. C'est le tableau humoristique de la troisième République (prétendue athénienne) et les trois cent quatre vingt dessins de Caran d'Ache en font un véritable album. Je ne dis pas qu'il soit à l'usage des jeunes filles : *Marianne* est une maritorne qu'on ne saurait exposer à tous les regards, et les mœurs du jour, peintes dans leur réalité, ne peuvent présenter un édifiant spectacle. Mais cela est profondément instructif, et bien fait pour dégoûter de toutes les turpitudes dont se repaissent les adorateurs du veau d'or républicain. C'est, à tout prendre, une impitoyable satire écrite d'une plume rieuse, qui ne recule devant aucune parodie (V. p. 195), et qui ne craint pas de mettre en relief les ridicules, les faiblesses, les travers, les inepties dont nous sommes les témoins attristés. La main est légère mais tous les coups portent. D'ailleurs le crayon, par la verve soutenue et l'originalité du talent, ajoute ce qui pourrait manquer à la plume.

9. — L'Italie, cette féconde inspiratrice de tant de travaux littéraires, a fourni à M. Jules Levallois le sujet d'un ouvrage dont M. Mame a fait un superbe volume. M. Levallois nous a raconté les voyages artistiques qu'il a fait au-delà des monts, mais en se cachant derrière un personnage imaginaire dont il feint de reproduire les notes, entremêlées de lettres qu'un médecin, aussi inventé par lui, écrit à son malade. Ce malade, doutant de tout, rongé par les sombres doctrines du pessimisme, le bon docteur l'a guéri en l'envoyant contempler ces preuves merveilleuses de la réalité de l'âme qui s'appellent les œuvres des maîtres. Cette petite fiction était-elle bien nécessaire? Nous aurions autant aimé que l'auteur ne cherchât pas à se dissimuler derrière des personnages fictifs dont la création semble, au premier abord, enlever au livre ce qu'il a de vraiment sérieux et de réellement érudit. Mais M. Levallois a voulu surtout s'adresser aux jeunes gens, et il a employé dans ce but un procédé peut-être un peu usé. Du reste on reconnaît bien vite qu'on a affaire à un remarquable appréciateur de toutes les grandes manifestations de l'art et qu'il y a plaisir et profit à le suivre dans ces églises qui sont de vrais musées, dans ces galeries où s'entassent les chefs-d'œuvre, sur ces places peuplées de statues rappelant les noms de Michel Ange, de Benvenuto Cellini, de Jean de

Bologne. De très belles gravures se mêlent au texte, mais on ne leur a pas demandé de reproduire des sujets auxquels les peintres italiens se sont trop souvent complus et qui eussent pu effrayer de chastes regards : c'est surtout de l'art inspiré par la foi que M. Levallois a voulu parler. Le livre est précédé par une introduction pleine d'aperçus ingénieux, divers, justes, et dont nous voulons citer la fin : « Les grandes créations artistiques ou littéraires, en suscitant, en développant la culture intellectuelle et morale, augmentent la somme de vie que contenait le monde avant leur apparition. Elles apportent à leur suite comme un accroissement d'existence, et cette richesse, où se joue un divin rayon d'au delà, va incessamment grossir le trésor de l'humanité. A mon gré voilà ce qu'il faut voir, comme il faut le voir; et ce qui fait d'un voyage en Italie un admirable complément d'éducation pour une âme droite et élevée. »

10. — De tous les livres d'étrennes offerts aux jeunes gens, il n'en est pas de plus magnifiquement édité que le volume de M. Rollet de l'Isle : *Au Tonkin et dans les mers de Chine;* les gravures et vignettes sont innombrables ; beaucoup sont enluminées de couleurs vives, et la verve la plus humoristique les anime ; ce sont de vrais chefs-d'œuvre. Tous les types si divers qui ont figuré dans le drame militaire de la guerre contre la Chine y sont représentés, un peu en charge sans doute, mais avec un grand sentiment de la couleur locale. Le texte ne manque pas de mérite, mais se tient un peu au second plan. C'est le journal de campagne d'un ingénieur hydrographe de la marine attaché à l'escadre de l'amiral Courbet, et contant sans prétention et consciencieusement ce qu'il a vu et entendu dire autour de lui. Ce qui domine dans cette narration, c'est une profonde admiration pour le grand homme de mer que la France a perdu là-bas ; la précision mathématique de ses ordres avant le combat, le soin minutieux avec lequel il combinait tous ses mouvements pour épargner la vie de ses hommes, la bonté paternelle qu'il témoignait à tous, placent l'amiral Courbet au premier rang des chefs militaires de notre temps ; l'auteur aurait pu aussi, et nous regrettons qu'il l'ait omis, mettre en relief l'élévation de ses sentiments et l'ardeur de sa foi religieuse. La vénération qu'il avait su inspirer à ceux qu'il commandait est bien exprimée dans une naïve poésie composée par un magasinier de la flotte qui figure à la fin du volume ; on y trouve en même temps l'indignation que causait à ces braves gens l'incohérence des ordres envoyés par nos gouvernants à l'illustre amiral. Cette dernière impression assombrit parfois les récits de M. Rollet de l'Isle, bien que sa situation officielle l'empêche de dire ce qu'il en pense. Il laisse seulement comprendre que trop souvent, grâce à ces entraves, les résultats obtenus n'ont pas été en rapport avec le génie du chef et

l'héroïsme des soldats. C'est dire que le patriotisme de l'auteur ne l'aveugle pas sur les fautes commises. Les dernières pages, consacrées à la mort de Courbet et au retour de sa dépouille sur le *Bayard*, sont émouvantes ; on y remarquera la jalouse hostilité des Anglais et l'indigne froideur des autorités françaises lors de l'arrivée à Toulon. Ce livre peut être recommandé : sa moralité est irréprochable ; le sentiment religieux pourrait y être plus développé, mais quand l'auteur parle des missionnaires catholiques, c'est avec une convenance parfaite.

11. — L'ouvrage de M. Pizzetta, — *Plantes et Bêtes,* — n'est point, dans le sens rigoureux du mot, une nouveauté ; mais sa valeur est si grande que nous sommes heureux de pouvoir en recommander la deuxième édition aux lecteurs du *Polybiblion* à l'occasion des étrennes. Et d'abord, l'esprit qui l'anime, — dans l'Introduction surtout, — n'est pas seulement irréprochable : il est excellent. Cette introduction, chapitre ordinairement dédaigné par les gens superficiels, n'est autre qu'un émouvant épisode de la Révolution où l'un des principaux personnages mis en scène, — un savant en *us,* s'il vous plaît, le docteur Magnus, — sauve un pauvre prêtre condamné à la déportation. Ce brave docteur, s'adjoignant quelques amis, notamment deux aimables jeunes gens, cousin et cousine, parcourt quelques coins charmants de la Normandie, que tous habitent, et initie ses lecteurs de la façon la plus agréable, à des questions multiples d'histoire naturelle. Plantes, insectes, oiseaux, zoophytes, reptiles et poissons communs à la région parcourue sont tour à tour examinés à tous les points de vue. Ces leçons familières, dignes de tous les suffrages, ont été couronnées par l'Académie française, cette Académie dont tant de gens et de revues disent le plus grand mal, — ce qui n'est point, certes, le cas du *Polybiblion.* En ce faisant, la docte compagnie n'a pas seulement fait preuve de goût et rendu pleine justice au mérite de l'œuvre de M. Pizzetta ; elle a, de plus, à notre sens, accompli une bonne action.

12. — « Les amateurs, » a dit Goëthe, « sont les utiles auxiliaires des savants, et chacun dans sa sphère peut concourir à l'œuvre commune. Une seule condition suffit : le désir sincère de trouver la vérité. » C'est à séduire ces auxiliaires que servent les ouvrages de vulgarisation, surtout quand ils unissent la solidité de la science au charme de la forme. C'est du reste un curieux voyage que M. Ch. Martin fait faire à ses lecteurs. Que d'étapes variées dans cette exploration qui s'étend des archipels glacés du pôle aux déserts brûlants de l'Afrique, en passant par les régions alpestres ! A la fois physicien, géologue et botaniste, M. Ch. Martin examine, chemin faisant, quelques-unes des questions les plus attachantes ou les plus débattues : la distribution des végétaux, la période glaciaire au pôle ou dans les Alpes, la cause

du froid, l'origine de la Crau, les moraines des Pyrénées, la flore de l'Algérie, la constitution physique du Sahara. A vrai dire, ces études ne sont pas nouvelles; elles ont paru dispersées un peu partout. Mais elles sont ici rajeunies; elles prennent par leur rapprochement un intérêt plus vif, et seront accueillies du public avec la faveur qu'il a toujours témoignée à leur auteur.

13. — Le Dr Lenz est un de nos grands voyageurs contemporains; son exploration de l'Ogôoué et surtout sa traversée de l'Afrique du Maroc au Sénégal, en passant par Timbouctou, l'ont placé au rang des Livingstone, des Stanley, des Cameron, des Brazza. Avant lui trois Européens avaient pu visiter la mystérieuse Timbouctou : le major anglais Laing, l'Allemand Barth et le Français René Caillé; encore le premier avait-il payé de sa vie sa téméraire entreprise. C'est le récit traduit en français, de ce dernier voyage de l'explorateur autrichien, que vient de publier en deux forts volumes la librairie Hachette. Il comprend quatre parties distinctes. Dans la première, le Dr Lenz étudie le passé, le présent et l'avenir du Maroc; il montre ce vaste empire voué par la faiblesse et l'indignité de son administration à une dissolution prochaine; seule la rivalité entre les trois nations qui convoitent sa possession, la France, l'Angleterre et l'Espagne, garantit momentanément son indépendance; mais cette existence factice ne peut se prolonger bien longtemps. Dans la seconde partie, qui comprend la traversée du Sahara, nous voyons le voyageur aux prises avec les difficultés d'un voyage dans le désert : la rareté de l'eau, et surtout, l'hostilité des Arabes fanatiques; cependant, grâce à l'habileté de son guide et à l'heureuse inspiration qu'il a eue de prendre comme interprète un chérif algérien, parent d'Abd-el-Kader, il ne court pas de danger sérieux. Il note, en passant, que partout, l'altitude du Sahara occidental est sensiblement supérieure au niveau de la mer. A Timbouctou, de sinistre réputation, le Dr Lenz est assez bien accueilli; comme ses prédécesseurs, il trouve cet antique emporium du commerce soudanais bien déchu de son ancienne splendeur; toutefois, il croit que sa prospérité renaîtrait facilement si un pouvoir un peu fort rétablissait l'ordre dans les contrées environnantes. C'est dans la dernière partie de son voyage que l'explorateur autrichien courut les plus grands dangers. De Timbouctou à Médine, premier poste français sur le Sénégal, il fut en butte à la rapacité des nègres et au fanatisme des Arabes; en outre, l'insalubrité du climat et l'épuisement de ses ressources l'éprouvèrent cruellement, ainsi que tous ses compagnons; l'un de ses serviteurs mourut en route. A partir de Médine, la petite troupe n'eut plus à souffrir de privations ni de tracasseries des populations, et le retour en Europe s'effectua heureusement. Sous forme de conclusion, le Dr Lenz discute avec beaucoup de science la question

très controversée de la formation du grand désert; il donne en même temps son avis sur les trois principales entreprises projetées par la France dans cette partie de l'Afrique, et cet avis a son poids, en raison de l'impartialité absolue de l'auteur : il se montre résolument partisan des chemins de fer sénégalais qu'il croit faciles à construire et appelés à rendre de réels services, mais il combat énergiquement le chemin de fer transsaharien et la mer intérieure des chotts tunisiens. Enfin, il démontre victorieusement, dans les dernières pages, que le premier obstacle au progrès de la civilisation en Afrique est l'islamisme. L'ouvrage du Dr Lenz est considérable et d'une haute valeur scientifique, quoique fort sérieux et d'un style un peu lourd que ne peut alléger la traduction, assez bien faite, d'ailleurs; il intéressera certainement les jeunes gens instruits et studieux. On n'y trouve rien d'immoral; toutefois l'auteur montre peu de sympathie pour la religion catholique et pour les missionnaires en général.

14. — L'ouvrage de M. Jules Richard, intitulé *En Campagne,* et dont une première série, consacrée à la reproduction de l'œuvre d'A. de Neuville, avait paru l'an dernier, vient d'être complété par la publication d'un second récit, où figurent avec A. de Neuville, pour quelques œuvres supplémentaires, Meissonier, Ed. Detaille, Protais, etc. C'est une magnifique publication qui fera l'ornement de la table d'un officier et qui est en même temps un bel album de salon. La partie artistique est fort soignée; l'ouvrage, d'un prix modéré; enfin le commentaire de l'auteur est très intéressant et donne un aperçu saisissant des scènes et épisodes si bien rendus par des peintres habiles.

15. — *Autour du Concile.* Sous ce titre M. Ch. Yriarte nous donne des « souvenirs et croquis d'un artiste à Rome » durant le Concile du Vatican. C'est un fond de portefeuille, une image du passé évoquée en un jour de loisir : le voyageur a retrouvé ses notes du dernier Concile, « ses croquis faits à la dérobée, à la hâte et en se cachant, en dépit des custodes et des camériers. » — « Voici la *Salle Clémentine,* avec sa cheminée colossale où les lansquenets qui veillent à la porte du Saint-Père déposent leurs hallebardes; voici, fixé d'après nature, le jour de la « Séance prosynodale, » les belles têtes fines des princes de l'Église, avec les prélats orientaux, les moines chefs des Ordres religieux dont la silhouette pittoresque a été « prestement esquissée dans le fond d'un chapeau. » Puis « des monuments, des épisodes, des chapitres de mémoires, des compositions qui sont à la fois d'un peintre et d'un littérateur peignant et notant tout ce qui le frappait, sans parti pris, avec l'intuition de l'histoire; comme s'il avait eu la crainte de voir bientôt disparaître tout ce monde du Vatican. » On connaît le talent d'exposition, la touche originale de ce « peintre littérateur » qui s'appelle Ch. Yriarte; on devine aisément tout l'attrait que peut offrir ce recueil

d'observations fines et piquantes, ces croquis pris sur le vif. Dans ce qu'il appelle « les miettes du Concile, » on trouvera la marque d'un esprit « curieux de ce qui est étrange et pittoresque, indigne peut-être de comprendre les grands mystères, mais toujours respectueux de tout ce qui est sincère, et, par conséquent, respectable. » Ajoutons que rarement les illustrations ont ajouté plus de charme à une narration pleine d'humour : ces jolies eaux-fortes d'après Heilbuth, ces dessins semés à toutes les pages nous offrent la physionomie des personnages, l'aspect des monuments. C'est un tableau vivant de la Rome des papes au déclin d'une époque qu'on pourrait croire à jamais disparue, si l'histoire n'était là pour nous apprendre que les triomphateurs d'un jour sont les vaincus du lendemain, que les empires s'écroulent, et que la Rome Pontificale demeure au milieu des catastrophes et des ruines, parce que l'Église est immortelle, et qu'elle durera autant que le monde.

16. — Les *Poèmes et Récits* forment comme une anthologie de l'œuvre de M. François Coppée. Vous retrouverez dans ce beau volume : *Les Aïeules*, presque un chef-d'œuvre : le vers n'y a pas d'entraves; — *Une Sainte*, la vieille fille qui se dévoue à son jeune frère malade; — le *Banc*, où de communs détails passent, à la faveur d'un merveilleux doigté; — *En Province*, où un vieux poète plébéien visite une vieille demoiselle noble, son amie d'enfance; — la *Marchande de Journaux*, où le sourire s'efface dans les larmes, et tant d'autres pièces d'une *maestria* si prestigieuse. Notons encore ces petits drames poignants, si populaires, *La Bénédiction*, *La Grève des Forgerons*, *La Lettre d'un Mobile breton*. Nous louerions davantage *Le Justicier*, si ce moine qui étrangle un pénitent n'imposait les plus graves réserves. Quant au poème d'*Angelus* (biffez les dissertations philosophiques sur le célibat des prêtres), il est charmant. Nous n'ignorons pas que l'on a rapproché, en manière de critique, les récits de M. Coppée des *Petites Épopées* de Victor Hugo. Mais n'est-ce donc rien, au prix de Rembrandt et de Rubens, qu'un miniaturiste flamand? et, pour n'avoir pas la sonorité de bronze d'une volée de cloches, les carillons sont-ils à dédaigner? Relisez toutes ces pièces spirituelles ou attendrissantes, et d'un si bel ouvrage, dans l'admirable édition d'Alphonse Lemerre. Depuis la couverture avec sa branche d'aubépine jusqu'au dernier dessin de Myrbach où les deux vieillards, le prêtre et le soldat, soignent Angelus malade, tout, papier, caractère, gravures, nous semble à souhait pour le plaisir des yeux et le charme de l'esprit.

17. — D'un recueil de contes il est certes difficile de faire laconiquement un éloge plus complet que celui-ci : contes moraux, religieux et poétiques. C'est cependant, en toute sincérité, ce que nous devons dire de l'œuvre de M. Savinien Lapointe *Il était une fois...* Comme on voit bien qu'il a été inspiré, soutenu, par une mère douce, bonne, et chré-

tienne surtout! Si la dédicace, autographe artistique, ne nous l'apprenait de façon à n'en pouvoir douter, pour le moins nous le soupçonnerions : l'éternel féminin, dans ce qu'il a de meilleur, de plus saint, se fait sentir ici d'une façon intense et l'auteur, — nous le lui disons bien nettement, — y a gagné tout son charme. L'espace qui nous est réservé est malheureusement trop limité pour que nous analysions par le menu les vingt et un contes de M. Savinien Lapointe. Qu'il nous suffise de signaler spécialement : *Le Petit doigt terrible*, *Le Chien La Tâche, L'Homme des Saules*, *les Sous du Diable*, *Bouton d'or* et *La Mère aux enfants*. Contes antiques, contes du moyen âge, contes modernes, il y a de tout dans ce volume. Lecture saine et agréable dans laquelle nombre d'enfants d'un demi-siècle et plus s'oublieront avec délices. Un dernier mot, pour finir, à propos de la *Mère aux Enfants*. Devinez qui est cette mère-là! Eh bien, c'est la Vierge Marie, tout simplement, qui protège de petits malheureux contre les méchancetés d'une marâtre subitement frappée de mort. Ce détail, cité entre d'autres d'un genre d'analogue, suffit, pensons-nous, pour caractériser l'esprit de ce beau recueil. Et, après avoir dit que les dessins de M. H. Pille sont à la fois originaux et magnifiques, nous conclurons ainsi : nous ne voyons pas, parmi tout ce qui s'est publié cette année, un seul livre qui ait plus de chance d'être goûté par la jeunesse et qui le mérite mieux.

18. — M. Lucien Biart a beaucoup voyagé, beaucoup vu et non moins observé : c'est ce qui résulte de son livre *A travers l'Amérique*. Il nous promène dans le Nouveau Monde, depuis le Labrador jusqu'au Mexique, en s'arrêtant dans les îles de la Tortue et de la Havane, et cela non point en voyageur qui se contente de décrire, mais en conteur entraînant. A vrai dire, ce qu'il nous conte en bon style est plutôt un récit d'aventures « empoignantes » qu'une simple relation, ce qui ne l'empêche cas, toutefois, d'évoquer opportunément nombre de souvenirs historiques qui ne peuvent laisser froid un Français qui tient à ce titre. Le Canada surtout, « ces quelques arpents de neige, » comme n'a pas craint de dire dédaigneusement Voltaire, perdu sous le règne de Louis XV, excite justement son enthousiasme à raison de l'état actuel et provoque ses regrets, les nôtres aussi, certes. Il parcourt d'une facon trop rapide peut-être l'immense République américaine, et, là encore, on retrouve en lui un compatriote sympathique comme on en voit peu. L'auteur termine en nous entretenant du Mexique qu'il connaît à fond et sur lequel il fournit des détails variés, aussi curieux qu'intéressants. Pour nous résumer, nous dirons que *A travers l'Amérique* est un des plus attrayants livres d'étrennes qui se puissent donner aux jeunes gens. Les gravures dont il est orné sont très belles.

19.— Connaissez-vous *L'Aveugle de Bagnolet, Les Récits de la Grève* et *Les Compagnons de Minuit,* de Charles Deslys? Si oui, vous savez comme nous que le premier de ces romans surtout donne une idée exacte du genre de l'auteur. Tout est grâce et sentiment dans l'œuvre générale de Charles Deslys : on ne peut le lire sans l'aimer ; car le charme qui se dégage de ses productions s'empare peu à peu de votre esprit et, finalement, vous subjugue. Donc, c'est dans la peinture des douces choses de l'existence, de celles qui touchent de très près au cœur et à l'âme que s'est ordinairement manifesté l'écrivain qui a donné aussi *L'Héritage de Charlemagne.* Ici, nous retrouvons bien encore le Charles Deslys des *Compagnons de Minuit,* mais avec des différences de plus d'une sorte. Bref, *L'Héritage de Charlemagne* est une épopée grandiose, terrible, dans laquelle, longtemps après la mort de l'empereur, sous les règnes de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, apparaissent, se meuvent, délibèrent et combattent, pour la conservation de l'empire franc, les héros légendaires de l'époque carolingienne : depuis Roland « qui n'est point mort à Roncevaux » jusqu'à Eginhard, le secrétaire intime de Charlemagne, l'époux de sa fille. Le trop fameux Ganelon, lui aussi, trouve une place dans ce livre qui fait frissonner. Après nombre de méfaits nouveaux, Ganelon succombe enfin, impénitent et fier, et avant que sa tête roule sous la hache du bourreau, il accomplit un dernier acte de félonie. Des femmes pieuses et douces, de nobles paladins, des chevaliers perfides, de superbes reines ambitieuses, généreuses ou pleines de haine, animent le récit de leurs dévouements, de leurs malheurs ou de leurs projets sinistres. Quel souffle puissant dans cet ouvrage hors des habitudes du bon Charles Deslys! Sa lecture nous a fait penser que peut-être l'épopée en prose n'est point morte encore en notre vieille France. Nous le souhaitons ; car ces récits fabuleux et héroïques, lorsqu'ils constituent un attrait pour les masses, sont l'indice qu'un peuple est toujours jeune et fort.

20. — Nous ne nous lassons pas de feuilleter le *Journal de la Jeunesse,* avec sa rédaction si riche et si variée, avec ses belles gravures, prodiguées à toutes les pages. Voici d'abord plusieurs charmants récits que nous retrouvons dans la *Bibliothèque illustrée : le capitaine Bassinoire,* par M. J. Girardin ; *les Naufragés de la Calypso,* de Mayne-Reid, traduit par Mme Gustave Demolins ; *la Rancho de Frank,* par le même ; *Rouzétou,* par M. S. Blandy ; *la Tante Derbier,* par Mme Chéron de la Bruyère; *les Étrennes de M. le recteur,* par M. Aimé Giron ; *Jean l'innocent,* par Mme J. Colomb. Voici des causeries scientifiques sur *le cheval,* par M. Duhoussel ; *la Perspective du cercle,* par M. Fr. Dillage ; *la Navigation aérienne,* par M. G. Tissandier ; *la Photographie, la Purification de l'air,* par M. A. Lévy ; *la Cigogne, les Collections de papillons, les Couleurs du peintre,* etc.; des articles géographiques et descriptifs de MM. Anthyme

Saint-Paul sur le Dauphiné, sur Taillebourg, le Vernet, Charolles, etc. de M. Louis Rousselot sur Anvers; un charmant conte de Noël de M. Maxime du Camp, *le Manteau déchiré;* des articles sur Montcalm, sur la tapisserie dans l'antiquité et au moyen âge; une série d'études sur la *Poste aux lettres,* par M. L. Paulian, et une autre sur *la Vertu en France,* par M. Maxime du Camp; des souvenirs de voyage, par le même, etc, etc. Nous félicitons l'éditeur d'avoir obtenu le concours de l'éminent académicien, dont les articles sont empreints d'un enseignement si élevé et d'un charme si pénétrant.

21. — Beaucoup d'esprit et non moins de cœur : voilà ce qu'on trouve dans le livre de M. Lucien Biart intitulé *Quand j'étais petit.* Il est difficile à l'homme fait de parler, dans le langage qui convient, de ses années d'enfance; et cependant, dans le cas particulier, on peut dire que l'auteur a écrit de souvenir. Il est redevenu enfant pour amuser les nôtres et les siens, sans doute. Les scènes qu'il dépeint ont une vie réelle, et nos bébés, — bons juges, croyez-le bien, — ne s'y tromperont pas : ils reconnaîtront, en lisant *Quand j'étais petit,* tout bas, leurs petits défauts, et très bruyamment, avec enthousiasme, comme c'est dans l'ordre, leurs aspirations généreuses. Fort heureusement, pour rétablir l'équilibre, les conseils abondent sous la plume de M. Lucien Biart, et les parents auront en lui, à plus d'un titre, un auxiliaire précieux. Ajoutons que, ce qui ne gâte rien, M. de Monvel est venu puissamment en aide à l'écrivain, par les jolies compositions dont le volume est enrichi.

22. — Le *Polybiblion* a déjà parlé dans des termes élogieux de l'ouvrage de M. Eugène Muller : *Nizelle, souvenirs d'un orphelin* (voir t. XLVII, p. 218). Il faut savoir le plus grand gré à la maison Hennuyer d'avoir eu la pensée de publier une édition de luxe de ce livre, cadeau charmant et de bon goût à offrir aux jeunes gens de douze à seize ans.

23. — Rien de vrai comme ce mélange de réalité et d'émotion qui est le caractère des romans de Charles Dickens. *Nicolas Nickleby* compte parmi les meilleures œuvres du grand romancier : il était donc naturel qu'après *David Copperfield* que nous avons présenté l'année dernière à nos lecteurs, la librairie Hachette en enrichît ses collections. L'édition qu'elle nous donne se présente bien, sous une belle couverture, avec des gravures nombreuses, et ne coûte pas un prix exorbitant; outre l'intérêt du roman qui est encore le point le plus important, et qui, on le sait, ne fait pas défaut, il réunit donc toutes les conditions pour constituer un bon et agréable livre d'étrennes.

24. — Charles Deslys, cet écrivain au cœur d'or, n'eût certainement pas désavoué *Les Enfants dans la famille.* Dans ce volume, l'aimable érudit si connu qui signait naguère encore : *Le Bibliophile Jacob,* s'est transformé en un grand-père des plus affectueux. Quelques rares excep-

tions masculines mises à part, les femmes seules, les femmes distinguées et aimantes, nous semblent pouvoir écrire avec ce charme enveloppant. *La seconde Mère, Le Goûter de la Pentecôte,* et *La Demoiselle du Château,* renferment d'excellentes leçons de morale chrétienne; ce sont aussi, disons-le bien vite, ces délicieuses nouvelles qui nous ont le plus touché. Nous devons également une mention spéciale à *L'Héritier de M. le Maire,* plaisanterie de bon goût, où l'esprit pétille comme du champagne dans une coupe.

25. — Dans l'*Histoire d'un forestier* on voit un vieux savant qui, retiré dans les forêts des Vosges, pour y pleurer son unique fils, prématurément enlevé à sa tendresse, le retrouve en quelque sorte en la personne d'un enfant de son village, qui s'appelle aussi Pierre, et auquel le cœur du père donne quelque ressemblance avec le fils qui n'est plus. Il se prend d'affection pour lui, se consacre à son éducation et en fait un bon Français. C'est Pierre lui-même qui est censé raconter son histoire. Elle emprunte son charme aux grands paysages vosgiens qui lui servent de cadre et aux scènes émouvantes et dramatiques de l'invasion auxquelles elle nous fait assister. A la fin Pierre a trouvé le bonheur auprès de sa femme Suzanne; encore un bienfait du père Spitz, qui est le témoin de cette félicité. Ils seraient très heureux s'ils ne gardaient au cœur le souvenir de cette patrie dont les a séparés la conquête et qu'ils ne désespèrent pas de retrouver un jour.

26. — Voulez-vous offrir à vos enfants, petits et grands, un livre honnête et attrayant? Faites choix de *Entre deux Océans,* de M. Lucien Biart. Les scènes se passent au Mexique, comme celles de tant d'autres ouvrages de l'auteur qui laisse bien loin derrière lui ces conteurs connus qui s'appellent Gustave Aimard et Mayne-Reid : il a plus d'esprit, plus de cœur et partant plus de talent; il ne dissimule point non plus ses sentiments religieux, ce qui nous touche particulièrement. Voilà donc, à tous les points de vue, une œuvre de mérite à laquelle de splendides gravures, dues à M. F. Lix, donnent un relief plus grand encore.

27. — *Le Roi des Prairies,* qui se cache sous le nom de Zentli, est un Français que diverses aventures ont amené à se faire chef de sauvages, et qui a voué une haine ardente à la société blanche qui l'a rejeté de son sein. Un jour, quatre naufragés français, Raoul Lacroix et sa jeune femme, Valentine, avec deux matelots, Mathurin et Bilboquet, tombent entre ses mains, et il flaire dans cette capture une occasion de vengeance. Sa femme, un type charmant de femme sauvage, intervient en faveur des prisonniers, que défendent aussi leur noblesse et leur courage. Les qualités élevées du jeune officier Raoul, la grâce et l'affection de sa compagne et le dévouement de ses marins gagnent et attendrissent Zentli qui finit par rendre à ses prisonniers la liberté. Expéditions, batailles, scènes de la vie indépendante des grandes prairies

américaines abondent dans ce livre très émouvant et aussi très instructif. On s'attache à ces prisonniers, et aussi à ce roi de sauvages, Français déclassé, dont la mort héroïque assombrit et dramatise les dernières pages du récit; mais en même temps on s'intéresse à ces explorations de Raoul et de ses compagnons qui préludent aux recherches et aux efforts qui amèneront plus tard la jonction des deux mers que le canal de Panama réalisera bientôt.

28. — Mark Twain, un écrivain yankee qui ne ment point à sa race, nous rappelle Töppfer par plus d'un côté : beaucoup d'esprit, de gaieté, d'humour. Disons tout de suite que nous ne verrons point dans *Les Aventures de Tom Sawyer* (déjà annoncées t. XLIII, p. 278), de bons élèves courant le pays sous la conduite de leurs maîtres comme dans *les Voyages en Zig-Zag* de l'auteur genevois et que, nous autres Français, nous trouverons bien quelque peu étranges ces galopins qui s'émancipent brusquement pour battre le pays et se déguiser en « pirates, » bien inoffensifs, par exemple. Tom Sawyer s'étant rendu coupable de méfaits demi-pendables chez ses parents, s'échappe un beau jour de la maison et, de fil en aiguille, avec l'aide d'un ami, Huck Finn, dont nous allons parler, découvre un trésor, douze mille dollars, — rien que cela, — qu'il partage fraternellement avec son acolyte.

29. — *Les Aventures de Huck Finn* forment la suite de l'ouvrage précédent. Mêmes qualités drôlatiques. Ce livre est l'odysée d'un polisson, fils garanti bon teint de l'excentrique Amérique, qui fume comme un vieux troupier français et chasse en pays inconnu avec un vrai fusil. Par monts et vaux, fleuves et autres voies navigables, notre gaillard accomplit des exploits à l'âge où nos enfants, — ce que c'est que de dégénérer! — sont heureux de se soumettre à l'autorité paternelle et vont à l'école avec plus ou moins de satisfaction. Il est vrai que, comme personne n'est parfait, c'est par là que, après avoir éprouvé pas mal de déboires, finit Huck Finn l'indiscipliné. Les jeunes gens de douze à seize ans à qui les ouvrages de Mark Twain seront donnés comme cadeau d'étrennes éclateront fréquemment d'un bon rire qu'exciteront encore les desseins désopilants de M. Ach. Sirouy. Les hommes faits, eux-mêmes, se prendront à lire avec un réel plaisir ces aventures le plus souvent « cocasses. »

30. — *Malingreux :* Sous ce titre M. Charles Rochard nous offre une suite de onze récits dont un seul, — la proportion est honnête, — nous a ennuyé; ce « malingreux »-là est intitulé *Deux Potiches;* il y a du chinois là-dedans, et le chinois nous déplaît : affaire de goût. Les dix autres, tous, ou presque tous, sont autant de petits bijoux d'art et de sentiment. La note générale est poétique, mais un peu mélancolique. Lire, sous ce rapport : *La Bossue*, *La Petite Béquille*, *Le Vieux Portrait*. *Le Veuf* est une histoire navrante que d'autres que les jeunes gens

pourront méditer. Certaine de ces esquisses est franchement gaie : il s'agit ici du *Père Tessier*. Ce pauvre diable est un Gascon, et, songez-y bien, un Gascon de derrière les fagots! Ce n'est pas tout : *Le Lapin* est écrit avec un talent remarquable et dans le style particulier mis à la mode par M. Émile Zola; ce qui n'empêche pas que le livre de M. Charles Richard peut être laissé entre toutes les mains. Les spirituelles gravures dont il est orné achèvent d'en faire un cadeau d'étrennes délicat.

31. — Nous avons signalé à plusieurs reprises l'*Almanach catholique de France*, publié par la maison Desclée, de Lille, et qui est arrivé à sa huitième année. Cette plaquette in-4, cartonnée avec couverture en chromolithographie, ornée de six grandes chromos et de plusieurs portraits de personnages célèbres, de membres de l'épiscopat, décédés récemment ou promus au cardinalat, est un charmant cadeau à faire dans les familles. Outre les renseignements spéciaux qui y abondent, on y trouve des poésies, de jolis récits, des anecdotes et même « des joyeusetés scientifiques... »

32 et 33. — La maison Plon nous donne deux albums, petit in-4 oblong, qui sont charmants, et feront le bonheur de la jeunesse. *L'Équitation puérile et honnête* est un « petit traité à la plume et au pinceau » du jeune cavalier qui veut devenir un parfait « sportman ». Ces illustrations en couleur qui remplissent toutes les pages sont l'œuvre de Crafty, et l'on ne saurait mieux faire. Toutes ces scènes sont animées, spirituellement rendues, aussi amusantes à feuilleter pour l'âge mûr que pour la jeunesse. — *Nos Chéris* nous offre un recueil de types enfantins des plus variés et des plus réussis. Onan les a étudiés d'après nature, avec son crayon si fin et si délicat. Il les peint chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne et dans le monde. Cet album est un vrai bijou artistique. Mais pourquoi nous montrer *Nos Chéris* attablés « au café après le bal de l'Opéra? » Le bal travesti, *hélas!* mais le bal de l'Opéra, *holà!*

34. — Les *Contes de fées*, de Perrault, brièvement rappelés et débarrassés de tout ce qu'ils peuvent avoir de dangereux pour le jeune âge, sont : *Le Chaperon rouge, Barbe bleue, La Belle au bois dormant, Le Chat botté, Cendrillon, Riquet à la houpe, Le Petit Poucet,* et *Peau d'âne.* Ce qui fait surtout le mérite de ce volume, ce sont les belles chromos dont il est orné et qui sortent de chez Emrick et Binger, de Harlem.

35. — *Pour les petits et les grands enfants :* titre assez bien trouvé. Des contes exotiques, des apologues orientaux, des historiettes de village et de province, d'autres contes encore, soit d'atelier comme *Mon voisin Boniface*, ou quasi fantastiques, comme *La Maison du coin,* forment la matière de ce volume où la note religieuse, trop vague, est à peine sensible. Heureusement les préceptes généraux de la morale n'ont pas été

perdus de vue par M. A. Linden : chacun des vingt et un sujets du livre comporte un enseignement ou une leçon ; ajoutons que les nombreuses photogravures dont cet ouvrage est illustré sont bonnes le plus souvent et quelquefois excellentes.

— Nous avons reçu un certain nombre d'ouvrages faisant partie de différentes collections illustrées, lesquels seront mentionnés à leur rang.

III.— Voici d'abord deux volumes de la collection grand in-8 à 10 fr., publiée par la maison Delagrave : *La Mission du capitaine,* par M. H. de Charlieu, et *Un Déshérité,* par Mme Eudoxie Dupuis.

1. — Le capitaine Sicard, après trente ans de navigation, s'est retiré dans ses foyers où il a fondé une famille. Ceci se passe en 1808. Napoléon Ier, hanté par son rêve insensé de partager l'empire du monde avec « son frère » Alexandre de Russie, projette d'anéantir dans l'Inde la puissance anglaise. L'empereur veut faire parvenir aux Hindous des armes pour lutter contre leurs oppresseurs, et, dans ce but, il pense au capitaine Sicard qui, ayant refusé d'abord les offres du souverain, se décide ensuite à les accepter. Voilà donc en quoi consiste *La Mission du capitaine.* Sicard, sa femme, son fils, quelques amis, un fidèle serviteur, le « scalpé » Pornic, type comique dans son mutisme voulu, fort et brave comme sa hache d'abordage et têtu comme un Breton qu'il est, ont tous, de compagnie ou séparément, suivant les circonstances, des aventures à donner la chair de poule. Français, Anglais, Hindous, certains du moins, font assaut de générosité dans leurs luttes. Ce n'est pas que, dans le nombre, des traîtres, espèce nécessaire, ne fassent leur apparition. Mais, comme pour faire plaisir aux jeunes lecteurs un peu émus des choses terribles que leur conte M. de Charlieu, la plupart des personnages auxquels ils s'intéressent trouvent finalement leur repos ou leur récompense. Bien édité à tous égards, cet ouvrage, absolument inoffensif, ne peut qu'être accueilli avec faveur.

2. — *Le Déshérité* de Mme Eudoxie Dupuis l'est en effet, et beaucoup. Sourd dès le berceau, il n'acquiert que longtemps plus tard l'usage de la parole. Mais la Providence lui a départi des dispositions extraordinaires pour les arts. Malgré sa terrible infirmité, il triomphe des difficultés presque insurmontables qui semblent s'être accumulées sur sa route comme autant de défis, et il devient un peintre distingué, célèbre. Notre héros, il est vrai, a eu l'heureuse chance de se voir entouré, pour l'encourager et le soutenir, d'une sœur dévouée et d'amis comme on n'en rencontre pas souvent. Voilà un livre qui, non seulement est écrit pour plaire à la jeunesse, mais, de plus, a le mérite, qui, tout d'abord, pourrait le supposer? de pouvoir être recommandé aux instituteurs et institutrices parce qu'il renferme (chapitres XVI à XX) des aperçus très fins, utiles à l'éducation et que n'enseignent point, ou pour le moins pas d'une façon aussi aimable, les traités spéciaux.

III.— Voici trois volumes de la collection in-4° de la maison Mame :

1. — L'ouvrage de M. Boulangier, *Un Hiver au Cambodge*, a bon spect, les cartes sont claires et facilitent l'intelligence du texte, les ;ravures sont attrayantes; mais, ce qui vaut encore mieux, le texte est .musant et instructif à la fois. L'auteur y décrit ses pérégrinations à ravers des forêts inondées, à la recherche des mines de fer du pays des ;auvages Kouys et des mines d'or et de diamants exploitées par des ›uvriers birmans dans les montagnes au sud du Cambodge; il visite ›nsuite les merveilleuses ruines d'Angkor, dont il donne une descrip-:ion assez sommaire, juste ce qu'il faut pour expliquer ses belles gravures. La compétence de l'auteur lui aurait permis de se livrer à bien les dissertations scientifiques que justifiait, d'ailleurs, la mission minéralogique dont il était chargé. Il se borne cependant à exposer en un chapitre la formation des filons métalliques dans l'écorce terrestre et les divers systèmes d'exploitation en usage pour les gisements aurifères. Il a préféré faire un livre à la portée des jeunes lecteurs, et il y a multiplié les anecdotes humoristiques et les récits dramatiques de chasse aux bêtes féroces qui pullulent dans les forêts cambodgiennes. Ce qu'il dit des mœurs administratives du pays et des fantaisies despotiques et sanglantes de son souverain n'est pas pour rendre sympathique ce protégé de la France. Sous forme de conclusion, M. Boulangier expose ses idées sur la colonisation de l'Indo-Chine française; on ne saurait lui reprocher un optimisme excessif; il ne dissimule pas les difficultés de l'œuvre entreprise, mais son patriotisme lui fait espérer qu'on saura les surmonter. L'esprit de ce bel ouvrage est suffisamment religieux, sa moralité est irréprochable, sauf un passage relatif aux inconvénients physiques de la polygamie, qu'il eût mieux valu supprimer et qui ne serait peut-être pas sans inconvénients pour les jeunes filles et les jeunes garçons. Au point de vue scientifique, signalons deux légères erreurs qui ont échappé à l'auteur : il range M. de Quatrefages parmi les polygénistes; on sait que l'illustre savant est un des plus fervents adeptes de l'unité de l'espèce humaine. M. Boulangier dit plus loin que les membres de l'expédition française du Mé-Kong sont presque tous morts à la peine; or le chef seul, le regretté Doudart de la Grée, a succombé au cours du voyage; M. de Carné est mort quelque temps après, peut-être des fatigues endurées; Francis Garnier s'est fait tuer au Tonkin; enfin les trois autres, MM. Delaporte, Joubert et Thorel, sont encore vivants.

2. — L'*Histoire des jardins anciens et modernes* est, selon l'expression judicieuse de l'auteur, un chapitre développé de l'histoire des arts et du luxe public et privé. M. Arthur Mangin, après nous avoir entretenus en quelques pages fort imagées, des jardins merveilleux ou paradis des diverses religions, retrace, en couleurs vives, les splen-

deurs des jardins de la Perse, de l'Assyrie, de la Judée, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome aux temps antiques, sans oublier les jardins à l'époque de la décadence de l'empire romain. A cette dernière période succèdent le moyen âge et la Renaissance : l'Espagne, l'Italie, la France, et même l'Amérique des Aztèques sont pittoresquement décrites en ce qui concerne le sujet traité. Les deux derniers grands chapitres du livre se rapportent aux jardins publics et particuliers dans toute l'Europe, au siècle du roi Soleil, et à l'époque contemporaine, non seulement dans l'ancien continent, mais aussi au-delà de l'Atlantique. N'oublions pas de dire que de nombreuses anecdotes, dont quelques-unes fort piquantes, disséminées dans l'ouvrage, le rendent plus attrayant encore. Ainsi, par exemple, n'est-il pas amusant de voir notre futur résident général au Tonkin, aujourd'hui feu M. Paul Bert, présenté à Cannes, dans les jardins de M. Dognin, par « un député plus radical que lui-même (!) à un groupe de visiteurs composé exclusivement de têtes couronnées » et M. Paul Bert sortir de l'entrevue enchanté et daignant reconnaître que « des souverains peuvent être aimables... »? (p. 291). L'esprit qui anime ce beau livre de M. Arthur Mangin n'est pas toujours, hélas! irréprochable : de loin en loin, il laisse apercevoir un léger bout d'oreille démocratique.

3. — M. Saint-Germain Leduc nous donne un ouvrage de vulgarisation destiné à la jeunesse, où, sous une forme attrayante, il lui présente ce qu'il appelle les *Serviteurs et commensaux de l'homme;* il passe en revue le chien, le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le chameau, l'éléphant, le mouton, la chèvre, le lama, le cochon, le sanglier, le lapin, le lièvre, le kangourou, le cerf, le daim, le chevreuil, tous les oiseaux de basse-cour, de colombier ou de volière, les rapaces de haut vol, les oiseaux chanteurs et parleurs; il va jusqu'à étendre sa nomenclature aux vers à soie, et termine par le chat et le singe. On se demandera peut-être si tous ces animaux rentrent bien dans la catégorie de « serviteurs » et « commensaux » que l'auteur a voulu nous présenter; mais s'il dépasse les promesses de son titre, aucun de ses jeunes lecteurs ne s'en plaindra, car le livre est écrit d'une plume facile, rempli d'anecdotes piquantes, de citations heureuses, de notices intéressantes. Ajoutons qu'il est orné de nombreuses gravures dans le texte et d'une gravure hors texte.

IV. — La *Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse*, publiée par la maison Hachette, n'a rien perdu de son charme et de son excellente exécution typographique, mais elle a été mise à la portée d'un plus grand nombre de bourses par une diminution d'un franc sur le prix des volumes. Nous allons parler de six nouveaux ouvrages de cette collection :

1. — Il y avait une fois trois oncles qui adoraient leurs neveux. L'un de ces excellents parents, l'oncle Gaspard, avait jadis étudié pour être

prêtre; le second, l'oncle Melchior, rappelait énergiquement par ses habitudes sa qualité d'ancien militaire; quant au troisième, médecin major retraité, il avait longtemps navigué sur les vaisseaux du roi. Trio bigarré, n'est-ce pas? Dans la famille, ce trio s'appelait gentiment *Les Trois Rois Mages*. Or donc, à diverses époques de l'hiver, — Noël le premier jour de l'an et la fête des Rois, — chacun à tour de rôle, les mages-oncles, les oncles-mages, « contèrent quelque chose à leur jeune auditoire. » L'oncle Gaspard commença et dit la légende étonnante des *Cigognes de Noël*. L'oncle Melchior narra l'intéressante épopée du cheval Magenta dans *Les Étrennes de M. le Recteur*. L'oncle Balthazard fit merveille avec son histoire de *Sa Majesté le Roi de la Fève*. Si vous voulez en savoir davantage, lisez le joli livre de M. Aimé Giron : parents, vous approuverez; enfants, vous vous récréerez d'une façon honnête.

2. — Inévitablement, avant de connaître l'ouvrage de M. Girardin, personne ne supposera que *Le Capitaine Bassinoire* est un jeune homme. Ce qualificatif de Bassinoire fait naturellement penser au type connu du colonel Ramollot. C'est bien le cas de dire, de répéter qu'il ne faut pas juger sur les apparences. Sylvain Bricaud, fils d'un fermier du « département noir, » (?) ainsi appelé par M. J. Girardin parce que la majorité de la population est illettrée, arrive au régiment (le 42e cuirassiers, ne vous déplaise!) ne sachant ni lire ni écrire. Simple soldat, l'occasion se présente à lui de secourir un pauvre charbonnier qu'il ramasse dans la rue demi-mort de faim et de misère, et, sur l'ordonnance d'un « major » du 42e (un vétérinaire) providentiellement rencontré, il court acheter une bassinoire pour réchauffer le lit du malheureux. Le cuirassier, en grande tenue, a été vu par des camarades, portant au grand jour cet instrument si peu d'ordonnance à la caserne. De là le nom caractéristique de « Bassinoire » sous lequel Sylvain est invariablement connu comme brigadier, « marchis, marchef » et officier jusqu'au grade de capitaine. Il va de soi que Bricaud, digne fils du « département noir », a dû beaucoup travailler pour en arriver là. Un délicieux petit roman, dont nous ne dirons rien afin d'en laisser, non défloré, le plaisir à qui de droit, se déroule sous la plume spirituelle de M. J. Girardin, et sa lecture mouillera plus d'une paupière en même temps qu'elle fera rire, sourire au moins, plus d'un morose. Gaîté, charité, courage, tel est assurément l'épigraphe que l'auteur aurait pu adopter pour son ouvrage, l'un des meilleurs, sans contredit, que l'époque bénie des étrennes voit éclore.

3. — *Le Clan des Têtes chaudes* n'est pas le plus intéressant des romans de Mlle Zénaïde Fleuriot. L'auteur narre l'histoire de la famille de Caladoc, appelée *le Clan des Têtes chaudes*, parce qu'il y a là onze gaillards qui n'ont pas froid aux yeux. Au début du livre, la mère meurt et sa demi-sœur, Mlle Élodie, hérite du gouvernement de la maison, au

grand désespoir de la vieille Michelle, un bon type de servante dévouée et fidèle, qui devine que la maison va être mal gouvernée. Ce n'est que trop vrai, hélas! Mlle Élodie ne se contente pas de mettre le plus complet désordre chez les Caladoc, elle va même jusqu'à compromettre leur fortune en engageant le père à confier à un aventurier, le baron Rigouldon, tout l'héritage que ses enfants ont reçu de leur mère. Heureusement le faux roi de Blackboula, car il s'est fait roi pour mieux jeter de la poudre aux yeux, est deviné à temps, et Caladoc peut lui faire rendre gorge avant qu'il n'eût porté à l'étranger le fruit de ses rapines. A ce moment le clan se disperse, chacun s'en allant de son côté, qui au régiment, qui au collège, qui au couvent, et vraiment nous ne le regrettons guère, car il ne nous a pas beaucoup intéressé. Son histoire est d'ailleurs irréprochable et peut sans crainte être mise entre les mains des enfants.

4. — *La Tante Derbier* est une de ces bonnes tantes comme on en trouve quelques-unes encore, qui sont toujours disposées à venir en aide à leurs parents dans l'embarras. M. de Reynac, son beau-frère, a été ruiné, ou plutôt volé, et avant de partir pour l'Amérique où il va essayer de refaire sa fortune, il confie à Mme Derbier ses deux enfants, Pierre et Henriette. Comment la bonne dame éleva son neveu et sa nièce, et conduisit le premier à l'École polytechnique et la seconde à un mariage heureux, c'est le sujet de l'histoire que Mme Chéron de la Bruyère nous raconte, histoire intéressante, morale et même instructive, car Mme Derbier a dans son vieil ami Mac Dust un savant toujours prêt à faire profiter les enfants de ses connaissances archéologiques. Après diverses péripéties, M. de Reynac retrouve sa fortune, le voleur qui l'a ruiné est découvert et puni, et Henriette épouse le neveu du bon Mac Dust. La tante Derbier a fini son œuvre; aussi meurt-elle après avoir vu ses derniers moments éclairés par le joli sourire du petit neveu qu'Henriette lui a donné.

5. — *Rouzétou* c'est Rose Lapeyre. Élevée jusqu'à l'âge de sept ans chez ses parents nourriciers, le père et la mère Daulès, car la pauvre enfant est orpheline, elle est alors amenée à Paris par son tuteur et sa tante, le premier, homme faible qui règne mais ne gouverne pas dans son intérieur; la seconde, femme vaine, qui n'aime pas sa nièce, en qui elle ne voit qu'une concurrente redoutable pour l'héritage de l'oncle Anténor et de la tante Baptistine. Aussi Rouzétou devient-elle bientôt la Cendrillon du ménage. Mais elle est vaillante, autant qu'intelligente et bonne, et ses occupations domestiques n'empêchent pas ses succès à la pension Chelleray dont elle devient l'une des gloires. Plus tard, Rouzétou accepte une place d'institutrice dans une excellente famille anglaise, où elle n'a pas de peine à se faire aimer. Un jour vient où sa tante et son cousin, ce dernier l'ayant frustrée jadis de son héritage,

meurent dans des circonstances tragiques, où l'on peut voir une punition de la Providence ; alors elle rentre dans sa famille pour consoler son oncle et tuteur et charmer les derniers jours de l'oncle Anténor et de la tante Baptistine qui sont heureux de donner bientôt leur assentiment à l'union de Rose avec Bernard, brillant officier qui, ayant cueilli beaucoup de gloire sous le drapeau de la patrie, mérite bien de trouver enfin le bonheur.

6. — Elle est bien touchante l'histoire de *Jean l'Innocent,* et c'est cette année, ou nous nous trompons fort, le meilleur volume de la *Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse.* Le pauvre petit n'est pas intelligent, mais comme il est bon et comme il s'attache à ceux qui l'aiment, et comme il a la notion exacte ou plutôt l'instinct de ce qui est bien ou mal, de ce qu'il faut louer et de ce qu'il faut blâmer ! Sous l'influence des affections qui l'entourent, son intelligence finit d'ailleurs par s'ouvrir un peu, et c'est plaisir de le voir faire de temps en temps quelque petite conquête sur son ignorance. Aussi comme il pleure au départ de sa petite sœur Loulou, « partie pour le ciel bleu, » et comme il sait compatir aux douleurs de sa mère ! Un jour vient où Suzanne, sa sœur aînée, est demandée en mariage par Antoine Penestin, distingué professeur au lycée de Nantes. Mais le père Penestin met des entraves à ce mariage, en raison de la présence d'un « innocent » dans la famille où son fils veut entrer. Jean le comprend, et se met au travail pour essayer de prouver qu'il est capable de faire quelque chose. Et le père Penestin est vaincu par cette délicatesse, par ce courage, et, sur les instances de Jean lui-même, il finit par donner l'autorisation d'abord refusée. Mais cet effort a épuisé l'enfant qui meurt, victime de son dévouement : aussi, quand, un an après, le mariage se fera, les heureux époux n'oublieront pas l'innocent, et iront porter des fleurs sur sa tombe.

V. — La maison Didot inaugure une *Bibliothèque historique illustrée,* publiée sous la direction de M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université, et enrichie de ces illustrations semées à profusion dans les magnifiques volumes de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) dont le *Polybiblion* a parlé à tant de reprises. Dans la première section intitulée : *L'Ancienne France,* nous trouvons : *la Chevalerie et les croisades, féodalité, blason, ordres militaires ; L'Armée française depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution ; Henri IV et Louis XIII. La Fronde.* Le texte, comme les illustrations, est tiré des grands ouvrages de M. Paul Lacroix sur *Le moyen âge et la renaissance, Le XVIIe siècle* et *Le XVIIIe siècle.* Ce sont des ouvrages de vulgarisation, recommandables surtout par le grand nombre de gravures qu'ils renferment, d'après les miniatures, les tapisseries, les estampes et les monuments figurés. Le volume sur la *Chevalerie et les Croisades* en contient plus de deux cents, et les deux autres, plus de cent cinquante ; elles sont fort bien reproduites et méritent des éloges. Le

texte est intéressant et tout à fait à la portée du grand public. — 1. Le plus curieux des trois est celui qui se rapporte à la chevalerie et aux croisades, qui contient aussi des notions sur le blason et les ordres militaires et (qui l'eût cru?) un fragment de l'*Ivanhoë* de W. Scott, dans lequel le célèbre romancier raconte la passe d'armes d'Ashby; il est juste de dire que cette description est fort exacte et que les érudits n'en réprouveraient presque aucun détail. — 2. Le volume sur l'armée française est une histoire complète des gens de guerre, depuis les bandes germaniques jusqu'aux régiments, et en même temps, celle de l'armement, de la discipline et de l'administration militaire; l'ouvrage est complété par le récit des principales batailles, depuis Bouvines jusqu'à Fontenoi, fait d'après les chroniques et mémoires contemporains. — 3. Le volume sur *Henri IV et Louis XIII* n'est pas seulement une histoire de leurs règnes; on y trouve aussi tout ce qui se rapporte aux arts, aux costumes et aux mœurs à ces époques si curieuses de la Ligue et de la Fronde. Outre les nombreuses gravures, chacun de ces ouvrages est orné d'une très bonne chromolithographie. — 4. Le volume intitulé : *Le livre et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, est un ouvrage essentiellement de vulgarisation. Après avoir décrit le parchemin et le papier, l'auteur passe aux manuscrits et à la miniature. Puis, il fait connaître la reliure, l'imprimerie, l'imprimerie en France, et la librairie. L'auteur a connu et cité MM. Delisle, Lecoy de La Marche, etc. Ce livre est généralement bien écrit et parfois intéressant; le chapitre sur les origines de l'imprimerie l'est tout particulièrement. Laissant de côté les critiques de détail, qui ne seraient du reste qu'en tout petit nombre et ne seraient pas de mise ici, nous ne ferons qu'une seule remarque; la tirade qui commence la page 142 est de bien vieille facture, et il y a longtemps qu'on a fait justice de « la longue nuit qui va du sixième au treizième siècle. » Sauf ces phrases, et quelques autres, le livre est irréprochable.

VI. Voici trois volumes de la collection Delagrave à 4 francs.

1. — *La Chasse aux lions*, d'Alfred Assolant, est plus amusante qu'émouvante : elle a pour héros deux braves soldats de l'armée d'Afrique, Dumanet et Pitou, partis un beau jour pour aller venger Ibrahim d'un lion qui a eu la cruauté de lui manger sa femme Fatma et de lui voler son bourricot, irrévérencieusement désigné par le nom d'Ali. On cherche le lion, on le trouve, on le tue; mais on comptait sans la lionne, qui établit un blocus autour de l'arbre où se sont réfugiés l'Arabe et ses deux vengeurs. Heureusement Ibrahim est un homme de ressources; il enveloppe la lionne dans un épervier qui permet de maintenir le terrible animal jusqu'au moment où les 3e et 4e du 7e léger viennent au secours des deux amis dans l'embarras. A l'aide d'un habile mouvement tournant exécuté sous la direction du

capitaine Chambard, la lionne est bientôt vaincue, en dépit des efforts des lions accourus du désert pour la secourir et qui partagent sa défaite.

2. — Christian est, comme tant d'autres, un bon enfant, sans caractère, qui se laisse prendre aux hâbleries et aux mauvais conseils du premier polisson venu. Le polisson, dans l'espèce, est vêtu de beaux habits, est conduit au collège par un laquais galonné, enfin possède toutes les qualités nécessaires pour en imposer au pauvre Christian et lui faire faire bien des sottises. Heureusement il a pour l'arrêter sur la pente où il glisse la vigilance un peu rude d'un vieux capitaine, son tuteur, et mieux encore la douce affection de sa cousine Jeanne, son ange gardien. Aussi les premières escapades que le mauvais exemple lui a fait commettre sont-elles bien vite réparées, non sans lui avoir valu d'abord une bonne leçon. Puis Christian se met bravement au travail, il aspire à servir la France, comme son père, entre à Saint-Cyr, et, au moment où nous le quittons, il est officier d'avenir, heureux époux et heureux père de deux jumeaux que lui a donnés, cela se devine, sa cousine Jeanne, devenue sa femme et restée toujours son ange gardien. Ce résumé suffit à montrer le profit que les enfants pourront tirer de la lecture du *Roman de Christian*.

3. — *La Succession du Roi Guilleri*, c'est son petit royaume laissé en déshérence par le pauvre roi Guilleri, mort pour avoir voulu avaler trop gloutonnement une pomme reinette qui l'a étouffé. Qui le remplacera ? Celui qui pourra expliquer l'oracle par la sorcière des Chênes-verts. Trois candidats se présentent : Fanfreluche, le poète ; Jean-la-Tempête, le soudard ; Jacques Bonhomme, le paysan. Fanfreluche est trop rêveur, Jean-la-Tempête trop méchant pour réussir, et tous deux échouent à la tâche. Mais Fanfreluche y perd seulement la régularité de sa taille, un peu compromise dans une expédition sur les toits, on pourrait dire dans la lune. Jean-la-Tempête y perd la vie; Jacques Bonhomme trouve le mot de l'énigme dans le vin dont il vient apporter le bienfait à ses compatriotes, qui le proclament roi sous le nom de Raisin Ier. — Nous préférons l'histoire de *Ruchette*. Ruchette, fille d'un charbonnier, est la protégée du roi des Lutins, qui lui fournit les moyens de sortir de la prison où un méchant gouverneur l'a fait enfermer, de guérir ses parents malades et d'arracher à la mort le fils du roi. Comme elle a aussi employé les talismans qui lui ont été donnés à des œuvres de charité, le génie des Lutins l'en récompense bien, car elle épouse le fils du roi « prince charmant » qu'elle a sauvé. Conte gracieux, qui ne laisse pas d'avoir sa petite et touchante moralité. — *Les trois fils du roi Justus* complètent le livre. C'est aussi un conte de fée, se terminant par trois mariages qui furent très heureux et donnèrent naissance à de nombreux enfants. Ce n'est pas neuf, mais cela se lit toujours avec plaisir.

VII.— Signalons deux nouveaux volumes d'une autre collection de la maison Delagrave :

1. — *La Chasse au Phénix* est un roman d'aventures bibliographiques. Le phénix dont il s'agit n'est autre que le deuxième et dernier exemplaire d'un livre dont la Bibliothèque de l'Arsenal possède le premier. Un richissime négociant hollandais retiré des affaires, monomane hors de pair, se met en tête de n'accorder la main de sa fille au jeune homme qui la sollicite que lorsque celui-ci aura retrouvé ce deuxième exemplaire du livre rare. Le prétendant se met bravement en route : il parcourt une partie de l'Europe, est arrêté en Russie comme nihiliste et envoyé en Sibérie, d'où il s'échappe. Il traverse ensuite les déserts de la Mongolie et gagne la Chine ; de là, il passe en Amérique et finalement revient en Europe, toujours à la poursuite du Phénix. Ce qu'il y a de particulièrement plaisant dans cette humoristique fantaisie, c'est que l'extraordinaire fiancé est flanqué de plusieurs rivaux : un Français, un Anglais et la femme divorcée de celui-ci, qui, eux aussi, pour des raisons très différentes, convoitent la merveille bibliographique. Abrégeons en disant que l'héroïque Néerlandais épouse celle pour qui il a tenté l'impossible, et cela sans avoir pu mettre la main sur l'authentique deuxième exemplaire, par la raison majeure qu'il a été détruit pendant la Révolution : il n'a réussi qu'à se procurer une seconde édition assez commune. — Si M. Daniel Bernard commet beaucoup d'ouvrages de ce genre, nous lui prédisons le plus grand succès.

2. — On connaît la fécondité de la plume de M. Léouzon le Duc ; cet infatigable voyageur n'a pas écrit moins de vingt-huit ouvrages ayant presque tous pour objet l'étude, à divers points de vue, des régions du Nord où l'ont conduit, à plusieurs reprises, des missions officielles. Une grande diversité caractérise cette œuvre considérable ; l'auteur ayant fréquenté les cours et les chaumières a pu recueillir d'importantes observations sur toutes les classes de la société ; l'archéologie, la littérature, l'histoire, l'économie politique ont tour à tour tenté sa plume, et l'on sait avec quel succès il a su aborder ces diverses questions. L'éditeur Delagrave a eu l'heureuse inspiration d'extraire de cette mine féconde un certain nombre de morceaux choisis pour en former un élégant volume d'étrennes à l'usage de la jeunesse. C'est donc une véritable mosaïque dont chaque pièce offre un intérêt spécial sans autre lien que l'unité de lieu. Beaucoup de ces souvenirs de voyage sont déjà anciens, mais, ainsi que le fait remarquer l'auteur, sous les latitudes polaires l'évolution du progrès est lente et les descriptions, surtout les études de mœurs, n'y vieillissent guère. M. Léouzon le Duc commence par décrire Stockholm, et le tableau qu'il en trace donne envie d'y aller passer un hiver, la saison par

excellence dans ces pays du Nord; sa peinture du retour du printemps après lès longs frimas est magnifique de coloris. Notons aussi le chapitre relatif aux fêtes de Noël; l'auteur raconte sans sourire ce naïf mélange de réminiscences païennes et de traditions catholiques greffées sur l'austère protestantisme. Il donne ensuite deux notices assez curieuses, l'une sur les ascendants du célèbre professeur Nordenskjold qu'il a connu en Finlande, l'autre sur les anciennes monnaies scandinaves. On passe ensuite, sans transition, à une traduction d'un drame scandinave fantastique de Frederika Bremer, célèbre écrivain suédois, puis au récit d'une traversée du golfe de Bothnie de Suède en Finlande effectuée par l'auteur, en hiver, sur la glace, à travers mille difficultés et mille périls. Puis vient un très intéressant récit de son séjour à Copenhague, une dissertation un peu sérieuse sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves avant Christophe Colomb, le détail du budget d'un Kalmouck, et enfin l'histoire d'une mission en Finlande à la recherche d'une carrière de porphyre rouge pour la construction du sarcophage de Napoléon Ier aux Invalides. L'ensemble de ces morceaux variés forme un beau volume édité avec luxe, bien écrit, orné de belles gravures, parfaitement moral, mais où l'on regrette de trouver une phrase malheureuse sur la vigilance de Luther « pour sauver la doctrine évangélique des interpolations et des surcharges du catholicisme romain. » Sans ce passage, l'ouvrage eût été irréprochable.

VIII.— Le livre de M. A.-M. G. sur *la France coloniale* est un ouvrage sérieux, faisant partie de la *Bibliothèque des familles et des Maisons d'éducation* qu'édite la librairie Mame; il ne peut être offert qu'à des jeunes gens instruits et studieux. L'auteur consacre les premières pages à d'excellentes considérations sur les colonies en général. Il fait remarquer qu'en trente ans, la France a passé, au point de vue colonial, du sixième rang au deuxième parmi les nations européennes, et il énumère les raisons pour lesquelles les économistes estiment que les colonies sont nécessaires à la prospérité des États. Il passe ensuite en revue successivement les diverses possessions de la France et donne des notions sommaires sur leur histoire et leur géographie physique, politique et commerciale. L'aridité de ces renseignements est tempérée par quelques détails sur les beautés naturelles et les mœurs des habitants empruntés aux récits des voyageurs les plus autorisés. C'est ainsi que, dans son chapitre sur la Tunisie, il insère le récit de la captivité de saint Vincent de Paul fait par ce saint lui-même. L'esprit de cet ouvrage est excellent et l'auteur n'oublie pas que les missions catholiques jouent un grand rôle dans l'action civilisatrice de la France sur ses possessions d'outre-mer. Signalons quelques légères erreurs qui pourront être facilement corrigées dans l'édition suivante. Page 208, on lit que le Congo coule vers l'est. Plus loin, il est dit que Louis XV

promit des secours au roi d'Annam Gialong pour reconquérir son trône : c'était alors Louis XVI qui régnait en France. Il est inexact que Brazza soit Français par sa mère : celle-ci est Italienne comme son père, mais l'illustre explorateur obtint sa grande naturalisation après son premier voyage sur l'Ogôoué.

IX. — La *Bibliothèque des Merveilles* s'est enrichie ces jours-ci de deux nouveaux volumes que réunit un lien étroit :

1. — Dans *les Sources*, Mme Stanislas Meunier décrit d'abord les sources d'eau ordinaire, avec les multiples détails géographiques ou techniques qui s'y rattachent, depuis la désolation des déserts sans eau jusqu'aux gigantesques aqueducs de nos grandes cités; ensuite viennent les sources minérales ou thermales avec les souvenirs historiques que rappelle leur exploitation.

2. — Dans *Les Grands Fleuves*, M. Jacottet s'attache à faire connaître cet appareil circulatoire de la terre, qui, infiniment varié suivant la nature du climat et la configuration des continents, exerce partout une influence prépondérante sur la répartition de la vie végétale ou animale comme sur le développement des sociétés humaines. Bien que ces deux ouvrages aient naturellement beaucoup emprunté aux œuvres d'Élisée Reclus, ils ont chacun dans leur cadre bien défini, leur physionomie propre et leur attrait spécial.

X. — Passons à présent à la *Bibliothèque rose;* nous avons reçu trois volumes de cette collection :

1. — Un navire sombre en vue de la Terre de Feu. Quelques-uns des *Naufragés de la Calypso* sont assez heureux pour aborder dans une île et ils s'y installent plus mal que bien. Là, pour subsister, ils se livrent à la pêche et à la chasse. Naturellement, ils attendent leur délivrance du premier vaisseau qui passera dans leur voisinage. L'événement se produit, mais après que les naufragés ont eu à faire face à nombre de périls suscités par les éléments, les animaux et les hommes eux-mêmes, très féroces en ces contrées inhospitalières. On trouve dans ce volume quelques aperçus d'histoire naturelle que les enfants liront sans fatigue.

2.— Maurice de Verly, qui n'a que onze ans, veut tout faire *Comme les grands*. Nous le voyons d'abord monter à cheval sans connaître les premiers principes de l'équitation; mal lui en prend, car il manque de se rompre le cou et occasionne des dégâts que ses parents doivent payer. Une autre fois, il s'affuble de bottes avec lesquelles il ne peut marcher, ce qui le rend ridicule; ensuite il veut guérir un chat malade avec du soufre et lui en administre une telle dose que la pauvre bête passe de vie à trépas en moins d'une heure, etc., etc. La dernière sottise du petit bonhomme ayant failli avoir des conséquences tragiques, il jure alors de se corriger et tient parole. Nous ne pouvons que l'en féliciter.

3.— S'il est téméraire de juger les gens sur la mine, il ne faut pas non plus se faire une idée des livres sur leurs titres. Vous croyez sans doute que la *Minette* de Mlle Julie Gouraud est une descendante du seigneur Rominagrobis ? Détrompez-vous. *Minette* n'est point une chatte, mais une aimable enfant qui, s'adonnant à la peinture, devient une artiste distinguée, et, ce que nous apprécions davantage, reste toujours pleine d'affection et de dévouement pour son père, sa mère malade et ses deux frères. Son exemple ramène dans la bonne voie une parente riche, hargneuse et peu charitable qui, reconnaissante, finit par l'instituer son héritière. Ce petit ouvrage est d'autant plus à recommander qu'il est animé de sentiments chrétiens.

XI.— Nous avons sous les yeux trois nouveaux volumes de la jolie collection à 2 fr. le volume, éditée par la maison Mame :

1. — Cette année, elle donne *L'Antiquaire*, de Walter Scott. Ce roman célèbre est trop connu pour que nous en disions autre chose que l'édition actuelle, très soignée au double point de vue de la typographie et de l'illustration, a été expurgée comme il convient quand l'ouvrage s'adresse à la jeunesse; l'œuvre du maître, cependant, reste entière.

2. — Cinq ouvrages de Karl May, traduits par M. J. de Rochay, ont déjà paru à la même librairie. Nous avons aujourd'hui à en mentionner un sixième : *Le Roi des Requins*. Terrible récit : l'action, qui se passe à Taïti, a pour héros principal un néophyte chrétien qui oublie trop facilement que la première vertu chrétienne consiste dans le pardon des injures, si graves qu'elles soient. *Le Brelan américain* et *L'Anaïa du Brigand*, qui viennent après, forment une suite de scènes dramatiques, parfois invraisemblables, mais toujours correctes sous le rapport de la morale, et dont les États-Unis et les régions du nord de l'Afrique sont le théâtre.

3. — Cherubini, l'illustre maestro, épouse, au plus fort de la Terreur, Cécile Tourette, dont il est depuis longtemps épris; il souffre en son cœur des spectacles sanglants qui se jouent sous ses yeux. Proclamé *Ménétrier de la république* par une bande de sans-culottes que son génie et sa belle voix ont transportés d'admiration, il assiste à la chute de Robespierre, à la fin de la Terreur, et entrevoit des jours plus heureux où il pourra à l'aise jouir de son bonheur et de sa gloire. L'auteur a fort habilement encadré dans ce récit quelques-unes des scènes émouvantes de l'époque révolutionnaire auxquelles il a su rattacher quelques épisodes dramatiques qui intéresseront la jeunesse.

XII.— La *Bibliothèque des Petits Enfants de quatre à huit ans* a publié cette année plusieurs volumes dont trois nous ont été remis :

1. — *La Perruque du grand-père* appartient à un beau vieillard, M. des Hayes, aïeul de charmants petits-enfants, auxquels il aime à faire des

cadeaux et à raconter des histoires. Quand le petit groupe de têtes brunes ou blondes s'agite autour de lui, dans l'attente de quelque récit, le grand-père jette sa perruque, et celui qui la reçoit a le droit de désigner l'histoire qu'il désire. C'est ainsi que le vieillard raconte tour à tour l'*Histoire du petit marchand de marrons*, ou *Linotte et Hanneton;* un autre jour il fait jouer une pièce de sa composition, les *Tribulations de Colombine;* une autre fois c'est une promenade au jardin d'acclimatation, etc. Ce livre est bien approprié aux lecteurs enfantins pour lesquels il a été écrit.

2. — *Givonnette* est une pauvre petite fille volée par des saltimbanques, les Rocamadour, qui la traitent fort mal. Aussi Givonnette ne se sent-elle pas de joie quand elle peut un jour prendre la clef des champs, avec Turpin, son chien fidèle. Recueillie par de braves bûcherons, elle devient bientôt la protégée des châtelains du voisinage. Avec leur aide, elle retrouve sa famille qui depuis longtemps la pleure : Givonnette redevient alors Jeanne de Pélacaux, les bûcherons sont récompensés et les ravisseurs punis comme ils le méritent.

3. — Caractère entêté et orgueilleux, Petit Paul est cruellement puni pour avoir désobéi à son père. Enlevé par des sabotiers à la foire de Neuilly, il est abandonné par eux dans une forêt avec un autre enfant du même âge que lui, et ce n'est qu'après de longs jours de misère, de souffrances et de maladie, que prend fin l'*Aventure de Petit Paul.* Bien entendu notre héros revient dans sa famille tout à fait corrigé.

XIII. — Aucune préoccupation morale ni religieuse dans les deux plaquettes in-4 de la *Bibliothèque des Bébés*, intitulées : *Le Petit Buffon des enfants* et *Mlle Louisette et M. Mimile,* dues à la plume de M. A. des Tilleuls. Cela est d'autant plus à regretter que les images sont charmantes et ne peuvent manquer de plaire beaucoup aux « bébés. »

XIV. — Sous ce titre : *Contes et Fables aux Bébés*, la maison Bernardin-Béchet publie de jolies petites plaquettes petit in-12 carré de 16 p., ornées d'images en couleurs et en teinte bistre. Les quatre volumes que nous avons sous les yeux, parfaits comme goût et comme art, mais pas toujours irréprochables comme orthographe (nous y avons découvert plusieurs négligences de correction), méritent d'être recommandés, parce que chacun des contes finit par une conclusion morale. Ils seraient plus dignes encore de nos sympathies si le nom de Dieu, qui doit si fréquemment être rappelé à l'enfance, n'y avait pas été omis.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Jésus-Christ et son règne, par le P. MARIN DE BOYLESVE, S. J. Paris, René Haton, 1886, in-8 de 600 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage n'est pas de nature à plaire à nos politiques.

. y a longtemps qu'ils ont relégué Jésus-Christ loin du monde et u'ils lui ont soustrait le gouvernement de la société; ils le croient, u moins, et, quand ils entendent dire que, pour tout restaurer, pour out remettre en place, Jésus-Christ doit régner parmi nous, ils consi-èrent cette prétention comme une absurdité, quand ils ne vont pas usqu'à la traiter de folie.

Laissons-les à leurs préjugés : aussi bien pour tout homme qui veut éfléchir, pour quiconque lira le livre du P. de Boylesve, est-il hors de loute que l'histoire du passé et de l'avenir de la société humaine se ésume dans un seul mot, ou plutôt dans un seul nom, le nom de ésus-Christ. « Le Christ était hier, a dit l'Apôtre, il est aujourd'hui, l sera dans tous les siècles. » Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, n'ont pas fait autre chose que de commenter cette parole de saint Paul. Après d'aussi glorieux devanciers, le R. P. de Boylesve a trouvé le secret de faire neuf, en reprenant l'explication du même texte; il se place à un point de vue aussi élevé d'où il embrasse autant d'espace et autant d'événements, mais sa marche est plus précipitée; il s'arrête encore à moins de détails, et sans observer un ordre aussi rigoureusement méthodique il suit jusqu'à la fin, avec une inexorable logique, le développement de la même idée.

Jésus-Christ lui apparaît, remplissant tous les siècles de son immensité. Il le voit, dès l'aurore du temps, réclamant les adorations des anges et devenant ainsi, pour les uns, dont l'archange Michel est le chef, une occasion de fidélité, de triomphe et de récompense; pour les autres, qui se sont groupés autour de Lucifer, une pierre d'achoppement, une cause de rébellion, de défaite et de châtiment. Quand le monde est créé, voici le Christ qui est promis à l'homme coupable comme son futur rédempteur; puis prédit par tous les prophètes, figuré par les plus illustres personnages, attendu par tous les peuples, préparé par tous les événements. Il arrive enfin, et, à dater de ce moment, le monde, qui a été étonné de se réveiller auprès d'un berceau ou au pied d'une croix, est pénétré, comme à son insu, de la vie, de la doctrine, de la force de ce Dieu fait homme, qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaît pas encore et qui cependant le mène. C'est à grands traits l'histoire du monde, depuis la création des anges jusqu'à nos jours, et même jusqu'à la fin des temps. L'auteur ne marche pas; il va par bonds et vous emporte avec lui sans vous permettre pour ainsi dire de reprendre haleine; mais on n'en est pas mécontent, on ne pense même pas à se plaindre, tant sa pensée est rapide, entraînante, irrésistible; elle plaît, elle séduit, elle captive. Des hauteurs où elle vous fait monter, vous dominez tous les siècles et tous les hommes : vous voyez tour à tour les peuples naître, grandir, prospérer, puis

disparaître pour faire place à d'autres peuples; vous assistez vingt fois au renouvellement des nations, et tandis que le monde s'agite ainsi, vous le voyez, se dirigeant, hier, vers ce sommet où rayonne la croix, descendant aujourd'hui de cette montagne ensanglantée et se tournant vers cet autre Golgotha qui se nomme le Vatican, et du haut duquel c'est encore le Christ qui triomphe et qui règne.

Nous n'analyserons pas cette œuvre qui ne se prête pas, du reste, à l'analyse. L'idée générale de l'auteur, que nous venons de faire connaître, suffit pour indiquer le plan et son développement. Si on veut ensuite en savoir davantage, il faut prendre le livre, en lire toutes les pages, et ce travail ne sera ni long ni pénible : l'attrait vous fait tout oublier, la terre avec ses maux, le temps avec ses épreuves, pour vous absorber tout entier en Jésus-Christ et dans son œuvre.

Il faut que le Christ règne et que l'Église règne par le Christ. Ce règne social, dont Mgr Pie proclama l'inéluctable nécessité pour le relèvement du monde contemporain, nous apparaît, dans le livre du R. P. de Boylesve, comme une conséquence rigoureuse de la mission de Jésus-Christ qui a régné hier, qui règne aujourd'hui et qui doit régner dans les siècles des siècles.

Recueillons avec bonheur ce consolant présage. Ce livre n'est pas seulement une œuvre de haute théologie et de poésie biblique; il est surtout un hymne en l'honneur du Christ-Roi, un cri sublime d'espérance. Qu'on s'empresse de le lire, on sentira le cœur se réchauffer au contact de cette foi vive et de cette ardente confiance qui animent chacune de ces pages.

F. CHAPOT.

SCIENCES ET ARTS

Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique, par MAURICE BLOCK, membre de l'Institut, et divers collaborateurs. 43e année. Paris, Guillaumin, 1886, in-18 de 1020 p. — Prix : 9 fr.

L'Annuaire de l'Économie politique pour 1886 vient de paraître. Suivant la tradition de ce recueil, le présent volume réunit les documents statistiques qui, publiés depuis une année, intéressent chacune des branches du commerce, des finances, de l'industrie, de l'administration et même de la politique.

Chaque année, il contient les renseignements les plus précieux que l'on ne saurait se procurer qu'au prix d'efforts considérables et qui échapperaient même, tant est grand le nombre des recueils qui sont mis à contribution pour former cet ouvrage. Il puise à toutes les sources qu'il rencontre. Autant que possible, elles sont indiquées. Cependant, dans les résumés qui ne sont pas empruntés « in extenso » à d'autres publications, mais compilés avec un soin extrême par les collaborateurs, elles font parfois défaut; ce qui est regrettable,

car un chercheur peut avoir besoin avec plus de détails des renseignements dont on lui donne l'avant-goût.

Au demeurant, c'est une bien légère observation, qui témoigne de l'intérêt de cette publication inappréciable.

Les matières sont classées cette année comme les précédentes. La première partie présente les statistiques et les documents qui intéressent la France en général; ceux relatifs à Paris forment la deuxième partie; ceux concernant l'Algérie et les colonies, la troisième. Enfin, la quatrième partie est consacrée aux pays étrangers. Le volume se termine sous le titre de *Variétés* par divers résumés : l'un bibliographique, contenant le titre de tous les ouvrages économiques, politiques, financiers, etc., parus dans l'année; le deuxième scientifique, analysant les travaux de l'Académie des sciences morales, et ensuite les séances de la Société d'économie politique; le dernier enfin financier, passant en revue les valeurs de bourse avec les extrêmes dans les fluctuations qu'elles ont éprouvées. G. DE S.

Souvenirs entomologiques (troisième série), par M. J. H. FABRE. Paris, Delagrave, 1886, in-8 de 433 p. — Prix : 5 fr.

M. Fabre vient de nous donner la troisième série de ses *Souvenirs entomologiques*. Ces belles *études sur l'instinct et les mœurs des insectes* révèlent à la fois l'homme de science, l'observateur judicieux et l'habile expérimentateur. Désireux de parler comme tout le monde, afin d'être compris de tous, et, persuadé qu'un jargon de cyclope n'est pas nécessaire à la science, il fuit l'appellation technique quand elle est trop barbare; ce livre n'est donc pas fait uniquement pour les initiés à la science entomologique. Nous disons « uniquement; » car ceux-là mêmes qui font leur bonheur de l'étude de l'entomologie, trouveront dans cet ouvrage bien des détails inconnus sur la vie des insectes. Ce livre nous paraît convenir spécialement au public, à ce public si avide de la science moderne, qui dévore les brochures et les feuilletons soit-disant scientifiques, dont les auteurs croient avoir reçu, en étudiant l'histoire naturelle, la science infuse des questions les plus ardues de la philosophie et de la théologie. Tout en décrivant les mœurs si curieuses et si peu connues des Scolies, de divers parasites, des Anthrax, des Leucospis, des Osmies, et d'autres, l'auteur entre dans des considérations philosophiques d'un ordre très élevé, mises à la portée de tout le monde; et, preuves en main, il réfute les théories parfois savantes, toujours insidieuses, des transformistes modernes et des partisans du « mimisme. » « A l'aide d'une phraséologie vague, qui jongle avec le secret des siècles et l'inconnu de l'être, on édifie aisément des théories où se complaît

notre paresse, rebutée qu'elle est par les études pénibles, dont le résultat final est le doute encore plus que l'affirmation. » Nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux du lecteur les lignes suivantes : « A ne consulter que l'os, la vertèbre, le poil, les articles de l'antenne, l'imagination peut dresser tel arbre généalogique que demanderont nos systèmes... mais une machine se juge, non d'après tel ou tel rouage, mais d'après la nature du travail accompli... L'échafaudage organique est dominé de bien haut par les aptitudes de l'animal, les aptitudes psychiques surtout, cette caractéristique supérieure. Que le chimpanzé, que le hideux gorille aient avec nous d'intimes ressemblances de structure, c'est évident. Mais consultons un peu les aptitudes. Quelles différences, quel abîme de séparation! Sans s'élever jusqu'au fameux roseau dont parle Pascal, ce roseau, qui, dans sa faiblesse, et par cela seul qu'il se sait écrasé, est supérieur à l'univers qui l'écrase, on peut exiger au moins qu'on nous montre quelque part l'animal se créant un outil, multiplicateur de l'adresse et de la force, et prenant possession du feu, élément primordial du progrès. Maître de l'outil et du feu! Ces deux aptitudes, si simples qu'elles soient, caractérisent mieux l'homme que le nombre de ses vertèbres et de ses molaires. » — Nous ne saurions trop conseiller la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à la vraie science, et qui ne cherchent pas d'avance, dans ses données, des preuves à l'appui de leurs systèmes; cette étude leur procurera, comme à M. Fabre, « de belles heures d'oubli dans le bonheur d'apprendre. »

CH. D'A.

Histoire de l'art dans l'antiquité : *Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie-Mineure, Perse, Grèce, Étrurie, Rome,* par GEORGES PERROT, de l'Institut, et CHARLES CHIPIEZ, architecte du Gouvernement. Tome IV, *Sardaigne, Judée, Asie-Mineure.* 1 vol. gr. in-8 avec de nombreuses gravures. Paris, Hachette, 1886.

Les trois livres qui forment le quatrième volume de cet ouvrage important traitent de la Sardaigne, de la Judée et des Hétéens; le premier et le dernier offrent un intérêt tout particulier, parce qu'ils contiennent des notions que le public et même certains érudits connaissent à peine. Dans le premier, M. Perrot expose avec une grande lucidité ce que l'on sait aujourd'hui sur la Sardaigne; il constate d'abord, dans cette île, la présence d'une population primitive, venue probablement d'Afrique, sur laquelle les Phéniciens eurent une influence considérable; en effet, les Carthaginois occupèrent le littoral jusqu'à ce que les Romains se furent emparés de la Sardaigne; le lecteur passe en revue les tombes, les statuettes en bronze, les armes, la céramique; il trouve des notions exactes sur certains monuments, appelés « nouraghes, » dont on ne trouve des analogues qu'en Italie et dans les îles Ba-

léares. M. Perrot propose d'y voir des refuges de familles ou de tribus, et son opinion offre de sérieuses probabilités.

Il n'y a pas de contrée qui ait été plus fouillée que la Judée, particulièrement le sol de Jérusalem; il n'y en a peut-être pas non plus qui ait fourni une récolte moins abondante, en ce qui touche aux temps antiques, aux explorateurs. C'est qu'aussi, d'une part, il n'y a pas de localité qui ait été plus souvent saccagée; d'autre part, les Juifs n'ont rien laissé aux épigraphistes; ils ne sculptaient, ils n'avaient pas d'art particulier; ils empruntaient à leurs voisins, et si parfois ils essayaient d'imiter, ils copiaient imparfaitement les Phéniciens. M. Perrot débute par un aperçu de l'histoire juive, au point de vue de la critique moderne, c'est-à-dire en laissant de côté tout ce qui, à son avis, peut être considéré comme légendaire. Il s'applique ensuite à donner une restitution du temple de Jérusalem d'après les détails contenus dans le Livre des Rois et le texte d'Ézéchiel; son but a été de donner ainsi une idée exacte du type d'un temple sémitique. En effet, suivant lui, il ne reste aucun débris du temple bâti par Salomon, ou du moins on n'en a pas encore trouvé, bien que son emplacement soit indiscutable. On lit avec un vif intérêt l'opinion du savant académicien sur les travaux de ses devanciers qu'il résume et discute avec une grande courtoisie lorsqu'il ne partage pas leurs idées; il établit que bien souvent ils se sont laissés entraîner par l'illusion qui consiste à reculer par trop l'antiquité de certaines ruines. Notons un détail important à noter, c'est la présence, à une profondeur qui semble indiquer l'époque des rois de Juda, de fragments de poteries qui jettent une certaine lumière sur la céramique phénicienne.

Dans le sixième livre, consacré aux Hétéens, M. Perrot abandonne un instant les Phéniciens et leur influence; il établit comment, depuis le commencement de ce siècle, les découvertes archéologiques, la numismatique et la linguistique ont concouru à fournir à l'histoire des données alors que les textes classiques se taisent au sujet des populations qui, entre l'Euphrate et les embouchures de l'Hermus et du Miandre, entre Babylone et Milet, ont fait régner une véritable civilisation. Celle-ci, concurremment avec l'influence phénicienne, développa les inventions et les procédés de la race ionienne. Les hiéroglyphes égyptiens, les inscriptions cunéiformes d'Assyrie, quelques passages de la Bible ont révélé l'existence des Hétéens dont la puissance était déjà en décadence lorsque les Hébreux s'établirent en Palestine; ils avaient été repoussés vers le nord d'abord par les Égyptiens, ensuite par les Hébreux. De nombreux monuments ont fait connaître leur écriture, encore énigmatique, mais dont les hiéroglyphes diffèrent de ceux de l'Égypte. M. Perrot réunit tous ces textes, les débris de sculpture, ceux d'architecture qui sont encore rares. Les voyages du savant académicien

en Asie-Mineure lui ont permis de voir de ses yeux, de recueillir des indications précieuses, de rectifier des renseignements inexacts donnés par ses devanciers; il détermine l'emplacement de la Ptérie rappelée par Hérodote et l'emplacement très probable, à Boghaz-Keni, de la capitale de cette région. Cette partie de l'*Histoire de l'art* est un chapitre nouveau de l'histoire ancienne que chacun lira avec d'autant plus de curiosité qu'il y trouvera à chaque page des documents inédits commentés par un savant compétent qui parle de ce qu'il a vu.

A. DE B.

Recueil de deux cents motifs d'architecture, *depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, par DANIEL RAMÉE, architecte. Paris, librairie de F. Didot et Cie, 1886, in-4 de IV p. et 25 pl. avec explic. — Prix : 6 fr.

Auteur d'une *Histoire de l'architecture* justement appréciée et de nombreux et importants travaux d'archéologie monumentale, M. Daniel Ramée a, depuis plus d'un demi-siècle, étudié non seulement l'architecture en elle-même et l'art de la construction, mais cherché à en dégager certaines idées philosophiques et à en tirer des principes d'esthétique.

« Il a existé, chez des peuples civilisés, » dit-il, « des époques où les arts ont fleuri avec magnificence, où le goût a créé des chefs-d'œuvre dont on s'est rarement approché depuis. En faut-il la preuve? Elle est là devant les yeux, ce sont les monuments eux-mêmes et l'architecture du passé. »

Afin de justifier cette théorie, M. Ramée réunit sur 25 planches 200 sujets tirés des plus beaux édifices des trois derniers siècles, afin de fournir aux jeunes architectes des modèles bons à étudier, mais en les engageant à ne pas les copier servilement dans les travaux qu'ils auront plus tard à faire exécuter.

Bien que l'auteur ait longtemps étudié l'art gothique, dessiné, décrit et restauré quelques-unes des cathédrales du nord de la France, sa préférence pour l'époque de la Renaissance ne peut nous étonner. Ses modèles empruntés à l'Italie et à la France vont de la fin du XVe siècle au règne de Louis XVI; et nous trouvons sur l'une des dernières planches la façade du garde-meuble, rapprochée de celle des loges du Vatican ; car, tel est le système qu'emploie habituellement M. Ramée, mettant à côté l'un de l'autre un motif florentin du XVe siècle et un détail français du temps de Louis XIV. Seulement, si les dessins de l'architecte octogénaire, bien qu'exécutés à une fort petite échelle, sont très précis, le texte qui n'est, le plus souvent, qu'une simple explication du sujet des figures, n'est pas toujours suffisant pour permettre de saisir aisément la pensée de l'auteur et les rapprochements qu'il veut faire ressortir.

Ce n'est donc, en quelque sorte, que comme un simple album que l'on peut recommander le *Recueil* de M. Ramée aux jeunes gens qui se destinent à l'étude de l'architecture. Comte DE MARSY.

La Reliure moderne, artistique et fantaisiste par Octave UZANNE. Paris, Ed. Rouveyre, 1887, in-8 j., de 263 p. et LXXII photograv. — Prix : 25 fr.

Il y a longtemps que l'auteur de ces lignes regrettait de voir les beaux volumes sortis de la plume de M. Uzanne rouler toujours sur des sujets bien hasardeux. Cette année, il nous a donné une petite merveille, où l'on rencontre tout : style, humour, composition, papier, gravures, feuillets de garde et de couverture. Sous un tour enjoué, le directeur du *Livre* traite d'un sujet qui lui est cher et qui peut plaire à tout le monde. Dans son « steeple style » ou sa « course historique, » comme vous voudrez, à travers la reliure, il fait preuve d'une érudition énorme, et d'autant plus méritoire, qu'au lieu d'être indigeste, elle est digérée. Mais arrivé à notre temps, comme il connaît bien son monde ! Ses portraits de bibliophiles ont été croqués sur le vif. J'allais vous dire leurs noms. Par exemple, ceux des relieurs y sont en toutes lettres ; et même l'un d'eux, Trantz Bauzonnet, y a son portrait, un buste magnifique sur une colonne non moins belle (p. 177). A côté de la reliure pleine, M. Uzanne n'a pas oublié deux inventions de notre siècle : la demi-reliure et le cartonnage à la Bradel. Cependant je n'ai pas vu signaler la reliure électrique dont un de mes amis a tiré le meilleur parti. C'était un disciple, avant la lettre, de l'auteur de la page 262, un contempteur du « convenu, » un indépendant de la « manière. »

Il me reste à parler des gravures qui forment une partie de l'ouvrage au moins égale au texte. Elles sont telles que devaient les comprendre un artiste et un érudit. Ce sont des photogravures sortant de chez P. Albert Dujardin ; elles reproduisent de nombreux types appartenant à quelques collections particulières. La fantaisie prenant les formes les plus diverses, si on ne se fût pas restreint, on n'eût pu donner, même avec le double de planches, une idée complète. Tel qu'il est, le choix est bon.

Le tirage a été très soigné ; une innovation heureuse, et dont je ne connaissais antérieurement qu'un seul exemple, c'est le papier de couverture pour les volumes brochés. Il ne reste plus qu'à relier l'ouvrage, et à le placer dans toutes les belles bibliothèques.

Puisqu'on note les changements typographiques dans les éditions publiées par M. Uzanne, j'en signalerai une par avance : dans le prochain tirage, on corrigera une lettre retournée : Cloa*n*s (p. 51) doit être imprimé : Cloa*u*s.

Continuez, M. Uzanne, dans cette voie où nous sommes heureux de vous voir entrer; « Monseigneur le Polybiblion » (*Le Livre*, 1886, p. 4 de la *Bibliographie moderne*) vous donne sa bénédiction. C. A. B.

BELLES-LETTRES

Nos vieux Proverbes choisis, par LORÉDAN LARCHEY, avec un commentaire plein d'histoires récréatives et 74 gravures nouvelles. Paris, quai Voltaire, 13, 1886, 1 vol. in-8 de 304 p. — 7 fr. 50.

« Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre » : c'est bien le cas de commencer par un proverbe un livre consacré à des proverbes, d'autant que ce dicton est parfaitement à sa place ici. M. Larchey a tiré de son sujet un parti excellent, la terre qui, pour d'autres, eût été peu fertile, a produit par ses soins les fruits les plus savoureux. Un vieux recueil parémiologique — voilà un mot trop savant à propos d'un livre amusant — a fourni à M. Larchey une foule de proverbes qui ont été illustrés par M. Paul Sellier, M. de Haenett, M. Larchey lui-même, et qui amènent, dans de spirituels commentaires, des recherches, des anecdotes, des réminiscences historiques, des pensées très fines, très bien dites, des observations sérieuses, d'excellents traits épigrammatiques, tout cela se mêlant de la manière la plus agréable. Érudit, chercheur, curieux, M. Larchey trouve dans ses lectures, dans sa mémoire, une quantité de faits peu connus, de choses singulières dans les genres les plus divers. C'est ainsi qu'il s'est rappelé (p. 57) une page dans laquelle M. Martin Doisy prophétisait en 1859 les malheurs qui nous ont accablés onze ans plus tard. La variété des sujets légèrement traités nous permet de ne pas lire le livre de suite; on peut l'ouvrir à n'importe quelle page et on y prendra plaisir. C'est un charmant petit ouvrage, et ici le proverbe : « Il ne faut pas se fier à l'apparence, » n'est pas vrai; car si l'aspect du livre même est charmant aussi, il ne trompe pas par son contenu. TH. P.

Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1841), par ALBERT ROUXEL. Paris, Firmin-Didot, 1886, gr. in-8 de XVI-295p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Rouxel, pour écrire son spirituel et agréable ouvrage, s'est inspiré de ces lignes de Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. XIV, p. 202), qu'il cite en tête de l'*Avant-propos* des *Chroniques* : « Pour une histoire d'Académie en tant qu'histoire de corps, l'important serait de bien marquer les différents temps, les différents âges, les influences diverses qu'a subies ou exercées la compagnie, les courants d'esprit qui y ont régné. » L'auteur a surtout étudié les élections, examinant les causes de la réception des uns, les motifs de l'exclusion des autres.

Pensant avec raison que les meilleurs juges en ces délicates affaires sont les contemporains, il a laissé le plus souvent la parole aux mémoires et aux correspondances de l'époque, sans toutefois négliger les travaux dont l'histoire de l'Académie ou des académiciens a été l'objet depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Parmi ces travaux, nous citerons ceux de Pellisson, l'abbé d'Olivet, Duclos, d'Alembert, Victor Cousin, Tyrtée Tastet, M. l'abbé Ulysse Maynard, M. Paul Mesnard, M. Arsène Houssaye, M. Livet, M. René Kerviler, Louis de Loménie, Hippolyte Rigault, Édouard Fournier, M. Louis Viau, M. Desnoiresterres, M. Deltour, M. Caro, M. Ch. Nisard, etc., sans oublier les études toutes récentes de M. Brunel (*Les philosophes de l'Académie française au XVIIIe siècle,* 1884) et de M. Edmond Biré (*Victor Hugo avant 1830,* 1885). A ces sources si nombreuses, joignons les lettres de Balzac, celles de Chapelain, celles de Guy Patin, celles de Mme du Deffand, etc.; les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, les journaux de Fréron, de Grimm, sans parler du *Mercure* et de la *Gazette,* les mémoires de Bussy-Rabutin, de Segrais, de Perrault, de Huet, du président Hénault, de Mathieu Marais, du marquis d'Argenson, du duc de Luynes, de Collé, de Morellet, etc. Joignons-y encore divers recueils manuscrits, notamment la correspondance de Bouhier, à la Bibliothèque nationale; celle de Huet (ibidem); le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal connu sous le titre de *Sottisier satirique,* le manuscrit de la même bibliothèque, intitulé *Recueil de pièces curieuses depuis 1700*, la collection d'autographes de M. Charavay, la propre collection de l'auteur, etc.

A l'aide de tant d'informations, M. Rouxel a rempli de particularités intéressantes les seize chapitres de son livre, successivement relatifs à *Richelieu ;* à *Séguier, Chapelain et son école;* à *Colbert;* à la *Querelle des anciens et des modernes;* à l'*Introduction de l'esprit philosophique;* à la *Cour de Sceaux* et au *Salon de Madame de Lambert;* aux *Premières luttes du parti religieux avec le libre examen;* au *Cardinal de Fleury;* à l'*Influence des femmes sur les élections* et aux *Philosophes à l'Académie ;* au *Règne des philosophes dans l'Académie;* à la *Lutte du parti philosophique avec l'autorité royale;* à *d'Alembert, secrétaire perpétuel;* à *L'Impuissance de l'Académie* (de 1783 à 1789) ; à *L'Institut sous la république et l'empire ;* à *L'Académie soumise au pouvoir pendant la Restauration*, et à la *Première lutte contre le romantisme;* à *L'Académie libérale* (de 1827 à 1830) ; enfin au *Gouvernement de 1830 à l'Académie* et à la *Nouvelle lutte contre le romantisme* (de 1830 à 1841).

M. Rouxel déclare, à la fin de son *Avant-propos*, qu'il s'est efforcé de donner une forme vive et rapide à son travail ; il y a réussi. Aussi, lira-t-on avec grand plaisir ses récits coupés de citations curieuses, assaisonnés de piquantes anecdotes. L'ouvrage devant être certaine-

ment réimprimé, nous soumettons au chroniqueur quelques observations, non point au sujet de plusieurs de ses appréciations qui nous ont paru contestables, mais au sujet d'un petit nombre de ses assertions qui nous ont paru inexactes. Ce ne fut point la paraphrase de Godeau sur le cantique *Benedicite* qui lui valut (p. 4) l'évêché de Grasse. On a depuis longtemps, et ici même, fait justice de cette légende. M. Rouxel prétend (p. 31) que le duc de Montausier ne sut pas mauvais gré à Molière de l'avoir peint dans le *Misanthrope*. Mais comment admettre l'historiette, alors qu'il est fort douteux que le mari de la princesse Julie puisse être identifié avec *Alceste*? Nous lisons (p. 52) : « On remplaça Quinault par un diplomate, M. de Callières. » Notre chroniqueur oublie que ce diplomate fut aussi un écrivain (voir *Manuel du libraire*, t. I, col. 1478-79), écrivain qui devait justifier son admission à l'Académie par ses travaux philologiques (*Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler; du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer*, etc.). La Bruyère est-il responsable de la mort de Benserade? M. Rouxel n'en doute pas. Voici son récit (p. 54) : « Les beaux esprits s'étaient vengés en refusant l'auteur des *Caractères*. La Bruyère se consola de son échec en faisant le portrait de Théobalde dans la sixième édition de son livre. Tout le monde reconnut Benserade dans le *Théobalde vif et impétueux, quoique vieilli et baissé*. L'attaque était si vive que Benserade mourut deux mois après (octobre 1691). » Il convient d'observer que le chagrin put fort bien ne pas tuer un homme qui était âgé de 78 ans et dont la mort, en une telle vieillesse, était chose si naturelle. — Signalons un petit anachronisme dans la note 11 de la page 76 : « Sainte-Beuve portait ce jugement (*Causeries du lundi*, t. XIII, p. 35) peu de temps après la publication des *Mémoires du maréchal de Villars* ». Ces mémoires ont été publiés au XVIIIe siècle (1734, 3 vol. in-12) et ils ont été réimprimés, longtemps avant la publication de l'article de Sainte-Beuve, dans les collections Petitot-Monmerqué et Michaud-Poujoulat. On sait que M. le marquis de Vogué en a commencé une nouvelle et définitive édition pour la Société de l'histoire de France. M. Rouxel (p. 77, note 2) énumère ainsi quatre membres de l'Académie française : « Ces littérateurs consciencieux sont Edme Mongin, l'abbé Fraguier, reçus en 1708 ; Guillaume Massieu, reçu le 29 décembre 1714, et Claude Gros de Bozes, reçu le 30 mars 1715, tous membres de l'Académie des Inscriptions depuis 1715. » Edme Mongin n'a jamais appartenu à cette dernière compagnie. Du reste, cet évêque de Bazas semble avoir porté malheur à M. Rouxel, car un peu plus loin (p. 137), nous le voyons confondu avec un autre académicien : « Duclos brigue les suffrages pour succéder à « l'abbé Mongault, évêque de Bazas. » L'évêque de Bazas dont Voltaire annonce la mort à d'Argenson, le 16 mai 1746 (lettre citée par M. Rouxel, p. 138),

avait rendu son âme à Dieu le 5 du même mois, tandis que l'abbé Mongault ne passa de vie à trépas que le 15 août suivant.

Il ne nous reste plus qu'à relever deux négligences qui ne peuvent subsister dans un livre consacré aux gardiens officiels de la pureté de notre langue : « La Compagnie est embarrassée. Elle voit de suite (pour tout de suite) quelles seront les conséquences de cette faveur (p. 5). — « La rectification du récit de d'Alembert, faite par M. Raymond, caractérise la conduite délicate de Louis XIV vis-à-vis (pour à l'égard de) de l'Académie » (p. 84). Cette dernière faute est d'autant plus fâcheuse, qu'elle gâte un passage où M. Rouxel rend un digne hommage au grand roi qui « toujours soucieux de l'indépendance de la Compagnie, ne fut jamais aveuglé par les flatteries excessives que lui prodiguaient même les esprits les plus fins et les plus judicieux ».

T. DE L.

L'Arménie chrétienne et sa littérature, par FÉLIX NÈVE, professeur émérite de l'Université de Louvain, etc. Louvain, C. Peeters; Berlin, Mayer et Muller; Paris, E. Leroux, 1886, in-8, VII-403 p. — Prix : 8 fr.

« On croirait, » dit M. Nève, « que le peuple arménien est appelé à prendre part quelque jour à la régénération de l'Asie. » Ou je me trompe fort, ou ce jour a déjà lui : le traité de Berlin n'a-t-il pas introduit officiellement une question arménienne (art. LXI) ? Depuis longtemps, l'Arménie avait une existence religieuse distincte, même la personnalité civile qui en est la conséquence dans l'empire ottoman; mais, à ma connaissance, c'est en 1878 que « les provinces habitées par les Arméniens » ont été introduites dans le monde diplomatique : je leur y souhaite, à la suite de M. Nève, la bienvenue.

Puisque l'Europe a reconnu que les Arméniens sont un des éléments de la question d'Orient, et un élément qui ne laisse pas que de donner déjà de la tablature aux Turcs et aux Anglais, nous devons les connaître et, pour les connaître, il faut les étudier, et pour les étudier, il faut lire le livre de M. Nève. Assurément savons-nous tous qu'il existe à Venise un nid de travailleurs qui fait très bonne figure dans le monde savant? Nous avons tous rencontré un peu partout des Arméniens, clercs ou laïcs, qui nous ont attirés et attachés. En voyant le rôle très brillant de quelques personnalités arméniennes en Russie, nous présageons ce que ce peuple pourra apporter au monde civilisé, lorsqu'il sera délivré des Kurdes, des Circassiens et des fonctionnaires ottomans. Mais je n'appelle pas cela connaître un peuple : je connaîtrai un peuple lorsqu'il m'aura montré ce qu'il a dans l'âme; je ne verrai pas où il va, si je n'ai pas vu d'où il vient. Voilà à quel titre je recommande aux penseurs et aux hommes d'État le travail qui m'a inspiré ces réflexions.

Ne nous attardons pas à signaler les mérites d'un homme aussi justement apprécié que l'est M. F. Nève. D'un autre côté, l'espace ne me permet pas d'analyser, même brièvement, chacune des parties du livre : je me bornerai donc à une indication sommaire. Après un tableau de la littérature arménienne en Asie et en Europe, nous rencontrerons deux cents pages, les plus intéressantes de toutes, consacrées à l'hymnologie, cette belle fleur de la liturgie dont il est superflu de signaler la haute importance, surtout lorsqu'il s'agit des Apôtres saint Pierre et saint Paul (p. 141). A propos de la patrologie, notre auteur raconte l'histoire de saint Grégoire l'illuminateur, dont le nom est bien souvent prononcé sans qu'il s'y attache une idée quelque peu nette. Dans la partie consacrée à l'histoire, nous rechercherons avec avidité les rapports avec les Franks de la première croisade (p. 341 à 374). L'influence de ce grand mouvement sur la littérature arménienne se trouve à la page 30.

L'ouvrage que nous préconisons ici se termine par deux morceaux relatifs aux Syriens. A ce propos, il nous sera peut-être permis d'émettre le vœu que M. Nève réunisse, complète et publie séparément ses travaux sur cette pauvre petite chrétienté si éprouvée et si négligée. Les Syriens sont, cependant, les fils aînés de saint Pierre, comme les Coptes (dont on ne s'occupait guère plus avant que Léon XIII leur tendît sa main paternelle) sont les fils aînés de saint Marc. Après avoir failli perdre définitivement l'orthodoxie, sous la formidable étreinte, non pas du simple anti-chalcédonisme comme les Arméniens, mais du monophysisme absolu, les Syriens ont commencé à revivre dans la pure doctrine catholique, en se transmettant de génération en génération le plus ancien des rites du christianisme. Ce serait une bonne action de leur venir en aide : le professeur émérite de Louvain y gagnerait les remercîments de tous les zélateurs de l'Orient chrétien et en particulier ceux du diplomate émérite aussi, qui a été heureux de lui consacrer ces quelques lignes.

ADOLPHE D'AVRIL.

HISTOIRE

Les Origines de la Civilisation moderne, par M. GODEFROI KURTH, professeur à l'Université de Liège. Louvain, Charles Peeters; Paris, Victor Lecoffre, 1886, 2 vol. in-8 de XLI-387 et 316-LIX p. — Prix : 12 fr.

Cet ouvrage de notre savant collaborateur est d'une haute portée historique et philosophique. Dans une poétique préface, il s'excuse avec tristesse d'offrir au public un livre défectueux. Que sa modestie veuille bien se rassurer; aucun lecteur impartial ne partagera les regrets qu'elle exprime.

Vient ensuite une Introduction étendue, qui est un vrai petit chef-d'œuvre. L'auteur y fait consister la civilisation dans « cette forme de la société, qui offre à ses membres le plus de facilité pour atteindre leur fin dernière »; puis il étudie le principe civilisateur d'après sa nature et ses applications sociales. « L'antiquité, » dit-il, « vouée aux jouissances, livrée à la tyrannie du Dieu-État, et fondant les sociétés sur l'esclavage, aux applaudissements de ses politiques et de ses philosophes, ne connut qu'une fausse civilisation. Aussi le Christ, disant au monde : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, fit une révolution décisive : il enleva les intérêts spirituels au césarisme, et par cet affranchissement il put régénérer l'individu, la famille et les peuples. »

A la suite de ces belles pages, M. Kurth aborde son sujet; il le partage en douze chapitres : l'Empire romain, l'Empire germanique, l'Église, la chute de l'Empire romain en Occident, les progrès de l'Église, Byzance, les royaumes ariens, la naissance des sociétés catholiques, la société barbare au VIe siècle, l'action de l'Église, les Carolingiens et Charlemagne. Voilà des titres séduisants, mais je ne puis, dans les limites restreintes d'un compte rendu, que jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble.

« Tout ce qui est important pendant huit siècles, » dit avec raison M. Kurth, « se fait par l'Église ou contre elle; or, ce qu'elle fait a la vitalité de la civilisation; ce qu'elle combat n'a pas d'avenir. Est-il un plus imposant spectacle que celui de ces luttes incessantes, toujours victorieuses, de l'esprit de vie contre l'esprit de mort? »

Voici d'abord l'Empire romain, divinisant la patrie et l'empereur. César a l'omnipotence, mais une suprématie sans lendemain. — Rome, dans le discrédit des lettres, a le culte de la richesse, des voluptés immondes et sanguinaires; pour ses plaisirs, elle entretient des troupeaux d'esclaves et elle épuise les provinces. Rien de cela n'est viable, tout disparaîtra dans les ruines. A côté de cette société dissolue et asservie que ses meilleurs empereurs et une philosophie orgueilleuse ou sensuelle ne peuvent guérir, naît et grandit la société chrétienne. Ses armes sont l'humilité, la chasteté, le dévouement sans mesure à toutes les souffrances. Elle s'isole des corruptions et des erreurs païennes, parce qu'elle rend à Dieu ce qui est à Dieu, mais elle prie pour César, qu'elle ne peut adorer. La persécution la trouve invincible, elle se féconde par le sang de ses martyrs, par les vaillants écrits des Pères et de ses apologistes. Sa divine constitution reste pure des rêveries orientales de la Gnose et son organisation lui communique la force d'une compacte unité. Enfin, elle lasse ses bourreaux et fait la conquête des Césars. Toutefois, l'autocratie impériale ne désarme pas. Quand l'Empire se scinde en deux parts, Orient et Occident, sans

prévoir que Rome un jour sera le siège d'un autre empire qui embrassera le monde, les hérésies déchirent le sein de l'Église, protégées et imposées par les successeurs de Constantin. L'arianisme, que M. Kurth qualifie judicieusement de secte rationaliste agenouillée devant les potentats, est sur le point de submerger le christianisme; mais la Providence lui donne, au IVe siècle, de généreux évêques qui ont le génie de la doctrine et la vigueur de l'action sous le regard vigilant de la papauté; il verra bientôt dans l'éclat de ses triomphes la grande hérésie rétrécir son domaine et s'éteindre.

Les invasions barbares lui sont encore des occasions de victoires. Elles passent comme des torrents ravageurs qui s'engloutissent; dans ces cataclysmes, les évêques défendent les cités, rallient autour d'eux les forces sociales, relèvent les ruines, et le souverain pontificat les seconde avec autant d'intelligence que de courage.

A Byzance, tout ce qui se fait contre le principe civilisateur dont l'Église est le missionnaire infatigable est frappé d'impuissance. Les abjections du Bas Empire, sa tyrannie politique, civile et religieuse, l'asservissement volontaire du plus grand nombre de ses évêques, ses populations énervées dans leur insouciance par ses plaisirs lubriques et insensés, son abaissement intellectuel, ses persécutions atroces, sa folle indifférence devant l'Islamisme qui la menace et sera son maître, présagent sa chute. Les papes opposent à son orgueil et à sa cruauté leurs protestations infaillibles et une intrépidité qui souvent brave le martyre. Vainement ils essayent de le ramener au giron catholique dont Michel Cérulaire l'a séparé; du moins ils réparent ce désastre par des conquêtes qui s'étendent, toujours pacifiquement et par l'autorité de la persuasion, bien au-delà des frontières de l'ancien Empire.

C'est ainsi qu'en Occident de nouvelles sociétés catholiques se constituent quand la barbarie germanique, dans les phases de sa vie orageuse puissamment décrite par M. Kurth, se fixe enfin sur le sol gaulois; l'Église s'en empare et l'imprègne du principe civilisateur. Elle a cette bonne fortune providentielle de voir disparaître l'arianisme couronné que sa nature condamne à ne fonder jamais aucun royaume. De plus « le Christ, qui aime les Francs, » leur donne la Gaule. Clovis et sa nation nouvellement baptisés sont vierges de toute hérésie. L'épée de Clovis lui soumet un vaste territoire; Burgondes et Wisigoths vaincus entrent dans l'Église. Le peuple franc devient ainsi le soldat de Dieu : un avenir superbe est ouvert au principe civilisateur. Mais toutefois, dans la vie du catholicisme rien ne grandit sans combats. L'ère mérovingienne est pleine de tragédies sanglantes, l'Église est atteinte par des rois voluptueux et féroces en qui bouillonne le vieux sang barbare; elle est frappée dans son honneur et sa liberté. Elle ne sombre pas cependant. Sous l'impulsion de Grégoire le Grand

elle reprend dans la Gaule sa dignité et sa force; elle commande par les merveilles de sa charité l'admiration et l'amour; ses immunités et son utile intervention dans les affaires temporelles sont des témoignages de reconnaissance et de confiance. En même temps, le patriarche de l'Ordre monastique en Occident, saint Benoît, défriche par ses légions de disciples les âmes et le sol; autour des monastères des villages s'élèvent qui seront des cités. Donc, en Occident comme en Orient, au IVe siècle, les moines sont les actifs propagateurs de la civilisation; leur austérité condamne les vices; leur parole indépendante avertit et fait trembler les souverains coupables; champions de l'orthodoxie, ils bravent les proscriptions et les tourments; ils font avec le clergé séculier refleurir les lettres que le souffle du paganisme a desséchées.

Le septième siècle, plus sombre même que le sixième, est agité, ensanglanté par le duel des rois contre l'aristocratie terrienne née sous Clovis, et dans laquelle M. Kurth voit le germe de la féodalité. Il y a des années terribles, et encore une fois l'Église est sur la pente de l'abîme; mais elle va se dégager de l'épreuve et triompher. En ce siècle de fer, les saints abondent plus que dans un autre, puis le salut vient du nord de la Gaule. La famille karolingienne, vigoureuse par ses maires du palais, et non moins honorable, réunit les deux groupes (Neustrie et Austrasie) de l'empire franc. De Pépin de Landen à Pépin le Bref, en qui la puissance royale latente conquiert, après la décision d'Etienne II, son vrai titre, c'est une série d'hommes d'État supérieurs, fortement dévoués à l'ordre et à l'Église. L'un d'eux, Charles Martel, écrase les hordes musulmanes qui viennent inonder l'Europe. Après eux, Pépin a la mesure dans la force, le bon sens dans l'activité politique et guerrière; il scelle l'alliance franque avec le Saint-Siège par le don de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole. A ce propos, M. Kurth met en pleine évidence le rôle de la papauté. Malgré les crimes des empereurs d'Orient, elle leur avait gardé une fidélité sincère, elle avait contenu les impatiences séparatistes des populations; à la fin les fureurs iconoclastes de Léon l'Isaurien rompent les derniers liens qui rattachaient faiblement l'Italie au trône de Constantinople. Cette origine du pouvoir temporel des papes, observe avec justesse M. Kurth, est la plus pure, la plus vénérable qu'on puisse rencontrer dans l'histoire.

Charlemagne continue Pépin et l'achève. L'auteur s'arrête avec respect et sympathie, mais sans éblouissement, devant ce personnage extraordinaire. Guerrier, législateur, organisateur et restaurateur des lettres, Charlemagne est toujours, sauf des faiblesses et un moment de cruauté, une immense intelligence au service de l'Église. Recevant du pape Léon III l'Empire d'Occident, il inaugure, au seuil du moyen

âge, cette union des deux puissances qui est le gage des plus hautes destinées de la civilisation. M. Kurth déroule magnifiquement les annales de ce règne.

On le voit : tout ce qui, dans ces huit siècles, attaque l'Église dans son principe civilisateur, s'en va; tout ce qu'elle soutient se fonde, tout ce qu'elle opère se dilate dans une puissante vitalité.

M. Kurth n'a pas été inférieur aux difficultés de sa tâche. A un amour profond de l'Église il joint l'élévation des idées, la justesse du coup d'œil et un grand sens historique; l'élégance soutenue, sauf des rugosités très rares, la précision et la netteté, le mouvement et le coloris sont les qualités maîtresses de son style.

Au point de vue scientifique il faut signaler, à la fin du second volume, cinquante et une pages de *Notes bibliographiques;* elles comprennent les *Sources* et les *Travaux modernes ;* les unes et les autres se réfèrent à leurs chapitres respectifs. Les sources sont principalement françaises, anglaises, et en plus grand nombre allemandes; la valeur ou l'insuffisance, la droiture ou le mauvais esprit de plusieurs travaux modernes sont marqués. C'est avec ces matériaux, habilement triés, que M. Kurth a formé le tissu de son livre; il les a fondus dans une œuvre originale, vivante et entraînante. Que de figures et que de scènes il fait revivre ! Naturellement, comme il s'agit d'un travail de concentration et de synthèse, l'annotation de ses pages est sobre ; il ne cite qu'aux endroits où est nécessaire une indication de provenance.

En résumé, ce livre honore les lettres et rend à la religion, à la science, un éminent service. La beauté de son impression est digne de son mérite. PAUL RODRY.

Les Débris de Quiberon, souvenirs des désastres de 1795, *suivis de la liste des victimes, rectifiée d'après les documents de la collection Hersart du Buron et tous autres titres contemporains et authentiques,* par EUGÈNE DE LA GOURNERIE. Seconde édition. Nantes, Libaros, 1886, in-12 de 295 p.

M. Eugène de La Gournerie n'a pas eu la prétention de refaire l'histoire des désastres de Quiberon; il a voulu seulement, comme il le dit, glaner dans le champ toujours ouvert des souvenirs contemporains et, en ajoutant un appendice à ce qui a été publié jusqu'ici, rectifier certaines erreurs ou réparer certaines omissions. Il a eu pour cela, à sa disposition, outre les notes qu'il a lui-même recueillies, l'incomparable collection de M. Hersart de Buron, qui, pendant plus de vingt ans, s'était donné pour mission de recueillir tous les documents sur Quiberon. Et, grâce à ce double travail, M. de La Gournerie a pu préciser un grand nombre de faits et révéler au public des pièces inédites du plus haut intérêt. En dépit de tous les efforts pour étouffer

a vérité, la lumière se fait sur ce douloureux événement. Il n'y eut as une capitulation écrite, cela est évident; mais, ce qui est non noins évident, c'est qu'il y eut une capitulation tacite; les soldats épublicains le crurent comme les soldats royalistes, et ce qui le prouve 'est que plusieurs officiers de l'armée de la Convention refusaient de iéger dans les commisions militaires, ne voulant pas condamner au ribunal des hommes auxquels, dans le combat, ils avaient accordé a vie. Ce qui le prouve encore, c'est l'acte héroïque de Gesnie du Papen, allant à la nage, sur la prière des généraux républicains, faire cesser e feu des frégates anglaises, et revenant ensuite, malgré les instances les Anglais, se constituer prisonnier. Ce qui le prouve enfin, c'est Hoche demandant aux prisonniers leur parole d'honneur de ne point s'échapper dans le trajet de Quiberon à Auray; fait-on une pareille demande à des gens qu'on va condamner à mort? Et les prisonniers, fidèles à leur parole, résistèrent aux instances de leurs gardiens qui les suppliaient de s'enfuir. Si de pareils faits s'étaient passés du temps des Romains; il y a longtemps qu'on les citerait et qu'on les commenterait dans tous les « selectæ » à l'usage des lycées. Quelles victimes et quels juges! des juges qui envoient au supplice, sans discussion, sans témoin et sans défenseurs, des enfants de quinze ans comme Paul Le Vaillant, ou des vieillards de quatre-vingts comme André de Fénelon! des victimes qui, en allant à la mort, ne songent qu'à prier pour leurs bourreaux. Il faut lire dans M. de La Gournerie ces lettres pleines de foi et de cœur, et tous ces détails admirables; cela fait pleurer, mais cela fortifie. M. DE LA ROCHETERIE.

Étude sur les relations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie et la Suisse, *suivie du traité de commerce conclu le 26 mai-7 juin entre la Roumanie et la Suisse* (sans nom d'auteur). Bucharest, imprimerie C. Göbl, 1886, gr. in-18 de 219 p.

Cette étude est le résumé des documents officiels publiés par le gouvernement de Roumanie à l'effet de justifier sa conduite dans les négociations commerciales avec l'Autriche-Hongrie et de faire retomber sur cette puissance la responsabilité de la rupture. On y a joint les discours prononcés dans le parlement tant par le président du Conseil que par le ministre des affaires et par le député Ionesco. Suivant l'exemple des grands États de l'Europe et de l'Amérique, la Roumanie veut se dégager des entraves que les conventions existantes apportent à son développement industriel : les Austro-Hongrois, à qui l'exportation de la Roumanie procure un immense profit, ne l'entendaient pas ainsi. La rupture a eu lieu sur le refus, par le cabinet de Bucharest, d'accorder, purement et simplement, à son puissant voisin, le traitement de la nation la plus favorisée. Sa résolution inébranlable est de ne le

plus accorder à personne. C'est un droit qu'on ne saurait contester à tout État indépendant du moment qu'il respecte les conventions existantes jusqu'à leur caducité normale.

Cette question de la « nation » la « plus » favorisée donne un intérêt général à une querelle particulière. En effet, les Roumains ont imaginé d'offrir le traitement de la nation la plus favorisée, mais à l'exclusion de certains articles. De cette manière, on peut accorder des faveurs sur ces articles à certaines puissances « moyennant compensation, » en évitant que les autres en jouissent « sans compensation. » C'est sur cette base qu'est combiné le traité avec la Suisse, dont l'*Étude* nous apporte l'apologie et le texte avec l'annexe restrictive. La clause de la nation la plus favorisée, telle qu'on la pratique généralement, a causé assez d'embarras à nous et à d'autres, notamment à l'Allemagne, pour que le système inauguré le 7 juin entre Berne et Bucharest attire l'attention des hommes d'État et des économistes. ADOLPHE D'AVRIL.

BULLETIN

Abrégé du manuel Le soldat fidèle à ses devoirs, *édition modifiée et dédiée, sous les auspices de Notre-Dame des Armées, aux soldats français de terre et de mer.* Paris, de Soye et fils, 1886, petit in-32 de 192 p. — Prix : 0 fr. 25.

Cet excellent petit manuel se recommande par la modicité de son prix et par le choix très heureux de sa composition. De même que l'édition plus complète in-16 qui se vend 1 fr. chez les mêmes éditeurs, il est fait par M. l'abbé de Laval, ancien aumônier supérieur de division navale, actuellement aumônier de la place de Vincennes. On y trouve un peu de tout : des conseils paternels pour les débuts de la carrière, des considérations à la fois élevées et familières sur les devoirs envers Dieu, envers la patrie, envers la famille ; un calendrier des saints militaires, des prières pour la messe, la confession, la communion, avec un examen de conscience approprié au métier des armes ; un choix de prières diverses dont quelques-unes tout à fait spéciales : pour la mobilisation, en présence de l'ennemi, en cas de maladie, en danger de mort, etc. Signalons notamment, comme très utiles dans les temps où nous vivons, les prières pour les agonisants et pour l'inhumation en l'absence du prêtre ; enfin quelques cantiques. On le voit, ce petit livre est le meilleur cadeau que l'on puisse faire au jeune conscrit quittant sa famille pour aller affronter les entraînements des camps et les dangers du champ de bataille ; il se recommande spécialement aux œuvres militaires. Cte DE BIZEMONT.

La Criminalité comparée, par C. TARDE. Paris, Alcan, 1886, in-12 de 214 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si l'auteur se bornait, dans cette étude, à faire de la statistique, si même il y joignait une critique des systèmes émis par d'autres statisticiens, son œuvre serait déjà utile et intéressante : il est curieux notamment, à propos de la géographie criminelle, de constater que les crimes se multiplient moins en raison du climat qu'en raison de la proximité des grands centres.

Mais à ces données positives, M. Tarde juge à propos de joindre, dans une langue à lui, des considérations philosophiques d'après lesquelles il est difficile de comprendre le fond de sa pensée : Croit-il ou non au libre arbitre? Tout en admettant avec une grande finesse l'utilité sociale de la foi religieuse, n'y voit-il pas une application de ce qu'il nomme l'utilité et l'universalité sociale du mensonge? Tout est possible : il est vrai que ses réticences peut-être calculées captivent l'attention; on croit toujours qu'à la page suivante il donnera son secret, et l'on arrive à la dernière sans rien trouver qu'une désespérante désillusion à l'égard des vérités scientifiques et religieuses. BERNON.

Les Chapelles privées, par LÉON ROUX. Paris, Lecoffre; Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-8 de 43 p.

Cette brochure est écrite à l'occasion du crime de Châteauvillain : l'auteur en rappelle les circonstances, discute la légalité de l'acte de gouvernement commis par les agents de M. Goblet, et termine par un expédient offert aux congrégations et fondé sur l'inviolabilité du domicile pendant le temps de la nuit légale. Mieux eût valu citer l'arrêt de la cour de cassation rendu récemment dans une espèce analogue et qui met à néant les prétentions du gouvernement. En somme, M. Léon Roux dit aux francs-maçons, en très bon style, des choses désagréables, et comme elles frappent juste, on les lit avec un double plaisir. BERNON.

L'Éducation maternelle dans l'école, par Mme P. KERGOMARD, inspectrice générale des écoles maternelles. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait contester à Mme Kergomard toute compétence pour traiter les questions fort délicates qu'elle aborde. Ce volume n'est, d'ailleurs, que la reproduction condensée et coordonnée de différents articles parus dans des revues spéciales. Les conseils donnés pour enseigner aux petits enfants à parler avant de lire, les considérations sur les leçons de choses, toute cette partie purement pédagogique est bien exposée et abonde en idées justes. Malheureusement l'auteur s'est placée au point de vue spécial de l'enseignement laïque, tel qu'on le comprend aujourd'hui, c'est-à-dire selon les méthodes Paul Bert et Compayré. C'est le système de l'éducation sans Dieu et de la morale civique. Mme Kergomard trouve très inopportun d'enseigner aux enfants le cathéchisme et l'histoire sainte; cependant le règlement du 2 août 1881 sur les écoles maternelles qu'elle cite textuellement, et qui est sa loi et ses prophètes, dit en toutes lettres qu'on y doit inspirer aux enfants « le sentiment de leurs devoirs envers la famille, envers la patrie, envers Dieu. » On peut remarquer ailleurs une inconséquence de même force : Mme Kergomard ne veut pas qu'on parle de la charité aux petits enfants, parce que, dit-elle, c'est une vertu extra-humaine qu'ils ne comprendraient pas; mais elle recommande d'éveiller chez eux la conscience, la conscience laïque bien entendu; la comprendront-ils mieux? L'auteur est, du reste, bonne républicaine et invoque volontiers les principes de la démocratie; elle entend qu'on enseigne l'histoire dans un esprit purement révolutionnaire, et qu'en parlant du moyen âge on explique bien aux générations de l'avenir que ce fut une époque de barbarie et d'op-

pression où les pauvres paysans peinaient pour nourrir des nobles cruels et voleurs. En voilà bien assez pour indiquer dans quel esprit est conçu cet ouvrage, et cependant il convient d'ajouter que les instituteurs et institutrices des écoles libres, et surtout les directrices des asiles ou écoles maternelles, peuvent y puiser d'excellents conseils dictés par l'expérience, notamment en ce qui concerne les inconvénients que présente l'instruction trop précoce et surchauffée hors de mesure. Cte DE BIZEMONT.

Instruction morale et civique par J. L. ALAUX, docteur ès lettres, professeur de philosophie à l'école des lettres d'Alger. Paris, Degorce-Cadot, 1884, in-12 de VIII-262 p. Prix : 1 fr. 25.

Nous sommes en retard avec ce livre discutable par bien des côtés, mais estimable à plus d'un titre. C'est une œuvre honnête, franchement spiritualiste où l'existence de l'âme, son libre arbitre, son immortalité, l'existence de Dieu, la Providence, la rémunération et le châtiment futurs sont enseignés avec une chaude conviction qui, plus d'une fois, donne au langage de l'écrivain une forte éloquence. Pour M. Alaux, l'homme a non seulement des droits, mais encore des devoirs, et des devoirs envers Dieu. Pour lui, Bossuet, Fénelon, saint Paul sont des autorités à citer même dans un livre destiné aux futurs instituteurs de l'enseignement neutre. C'est très sincèrement que nous louons M. Alaux qui, en ce temps de guerre acharnée aux idées spiritualistes, a su hautement affirmer sa foi philosophique. Mais il y a des réserves formelles à faire sur la manière dont il a résolu les questions touchant au droit politique, à l'enseignement public et privé, aux rapports de l'Église et de l'État. — Voici les principales divisions de son ouvrage : *Notions élémentaires et psychologie; morale théorique : principes et applications. — Manuel d'instruction civique : principes généraux, l'État, le département et la commune.* Cette seconde partie me semble très inférieure à la première; l'auteur est évidemment beaucoup plus à l'aise dans le domaine de la philosophie que dans les régions de la politique. Somme toute, le manuel de M. Alaux ne saurait devenir classique dans les maisons où se forment les instituteurs catholiques, mais les maîtres chargés de les diriger pourront faire leur profit de bon nombre de chapitres du précis d'instruction morale. E. A.

Du Sentiment de l'association chez l'homme, par JOSEPH MALLAT, professeur d'études commerciales. Angoulême, imp. Chasseignac. Brochure in-8 de 20 p.

La brochure de M. Mallat est une thèse très éloquemment soutenue : l'homme a été créé pour vivre en société. Après diverses considérations générales d'un sentiment fort élevé, l'auteur démontre avec une conviction communicative les bienfaits des corporations au moyen âge; pour les détruire, le démon a inspiré, vers la fin du XVIIIe siècle, aux classes supérieures, l'égoïsme et le sensualisme; aux classes ouvrières, d'ardentes aspirations vers la licence et la possession du pouvoir suprême : d'où la Révolution, et sa fidèle compagne la libre pensée. Sur les ruines des corporations s'élevèrent les Sociétés secrètes. Mais la Société chrétienne, se sentant menacée, n'hésita pas à ressaisir à son tour, pour se défendre, l'arme des associations, qui doit la rendre de nouveau victorieuse. Tel est le tableau dont M. Mallat détaille les traits principaux avec un talent et une compétence qui font de sa brochure une étude d'économie sociale des plus estimables. Cte DE BIZEMONT.

Premières leçons d'économie domestique à l'usage des écoles et des pensionnats de demoiselles, par Mlle ERNESTINE WIRTH et Mme E. BRET. Paris, Hachette, 1866, in-12 cart. de VIII-223 p. — Prix : 1 fr. 20.

Ce livre, conçu d'après les programmes officiels du 27 juillet 1882, se divise en six parties ou chapitres, savoir : I. Notions préliminaires. Organisation de la maison et qualités d'une bonne ménagère. — II. Organisation matérielle. Administration économique de la maison et travaux de la ménagère. — III. Notions sur la tenue de la ferme, du jardin et de la basse-cour. — IV. Notions simples d'économie domestique applicables à la cuisine. — V. Notions d'hygiène. — VI. Travaux à l'aiguille ; couture, raccommodage. Premières notions de coupe et d'assemblage. — De nombreuses figures disséminées dans le texte en rendent l'intelligence plus facile, principalement en ce qui concerne la sixième partie. Le but que Mmes Wirth et Bret se sont proposé a été de « composer un ouvrage qui permette à l'institutrice de faire avec méthode un cours élémentaire et gradué d'économie domestique, d'hygiène et de travaux manuels, un véritable livre de classe qui puisse être mis entre les mains des jeunes filles sur les bancs de l'école, et qui ne soit pas oublié plus tard ni dédaigné par elles, mais qu'elles aiment à consulter lorsqu'elles seront aux prises avec les difficultés et les soucis du ménage. » Nous croyons que les auteurs ont pleinement réussi.

LA GRETTE.

L'Agriculture française, par A. LARBALÉTRIER, ingénieur agronome, professeur à l'école d'agriculture du Pas-de-Calais. (Bibliothèque utile.) Paris, F. Alcan, 1886, in-18 de 193 p. — Prix : 0 fr. 60.

Opuscule en douze chapitres, le premier sur l'histoire de l'agriculture, le second sur la statistique et l'économie rurales, le troisième sur la terre arable, où l'auteur considère la formation du sol et sous-sol, le quatrième sur les amendements et engrais, le cinquième sur les engrais organiques, le sixième sur les engrais chimiques, le septième sur les machines agricoles, le huitième sur les animaux de trait, le neuvième sur les animaux de rente, le dixième sur les grandes cultures, le onzième sur la culture de la vigne, le douzième sur les industries agricoles, vin, alcool, laiterie, etc.

Naturellement réduit à un si petit espace, l'exposition est très succincte, mais suffit à donner un aperçu de la question traitée. Habitant le nord, l'auteur est moins au fait des questions viticoles : dire que la question des vignes américaines comme porte-greffe n'est pas encore un problème résolu étonnera plus d'un praticien de l'Hérault et de l'Aude. H. DE L'E.

Lettre adressée à M. Tisserand, directeur de l'agriculture, par M. CHAVÉE-LEROY, membre de la Société des agriculteurs de France. Paris, 1886, in-18 de 19 p.

M. Chavée-Leroy prend à partie M. Tisserand et lui reproche de s'engager et d'engager le gouvernement dans une voie fausse pour combattre les maladies de la vigne. Les parasites sont « effets, » dit-il, et non « causes » : assertion qui surprendra ainsi que plusieurs autres au sujet de la plantation des vignes américaines. Que M. Chavée se rassure : ceux qui plantent des vignes américaines conservent par la greffe « nos bons vieux cépages français. » L'auteur recommande l'emploi du plâtre et du sulfate de fer afin de fertiliser le sol et d'améliorer ainsi la santé de la vigne atteinte par le phylloxera, l'oïdium, le mildew, l'antrachnose, etc. H. DE L'E.

L'Art de dire, par LOUIS LELOIR, de la Comédie française. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-18 j. de 224 p. — Prix : 2 fr.

Le petit livre de M. Leloir n'est pas, comme on pourrait le croire, un traité dogmatique de lecture et de récitation dans le genre des ouvrages de M. Legouvé. C'est un recueil d'exercices pratiques, très bon, pensons-nous, pour tous ceux qui savent déjà les préceptes généraux sur la manière de bien diriger leur voix. C'est surtout l'esprit du lecteur ou du diseur que M. Leloir entend diriger. Pour cela il publie tout simplement des extraits bien choisis de Corneille, de Racine, de Molière et de La Fontaine, en les accompagnant d'un commentaire perpétuel, où sont soigneusement indiquées toutes les intonations à prendre, phrase par phrase, quelquefois vers par vers, et en marquant par des lettres italiques ou des signes conventionnels les « mots de valeur » sur lesquels il faut appuyer, ainsi que les temps d'arrêt nécessaires. Ce n'est pas tout : chaque morceau est précédé d'une longue note exposant la situation, le caractère des personnages mis en scène, et d'avance traçant le mouvement général de la diction, et les sentiments à faire successivement ressortir. On comprend tous les avantages de cette méthode qui rend la lecture plus expressive, en rendant plus nette l'intelligence du morceau, en faisant saisir à l'élève toutes les nuances de la pensée, en mettant en relief tous les petits détails qui font l'intérêt et la vie d'une scène ou d'une fable. On pourrait bien adresser à M. Leloir quelques reproches : en nous donnant des détails de mise en scène qui ne sont pas sans intérêt, il insiste trop sur les variations des costumes au Théâtre français depuis deux siècles. Il prodigue aussi trop de compliments emphatiques et monotones à tous les acteurs ses confrères. Mieux eût valu soigner davantage les appréciations littéraires qui, simples et sensées en général, ne sont trop souvent que des exclamations admiratives d'une forme légèrement naïve et banale. Enfin le style, d'ailleurs sans prétention, n'est pas toujours correct. Mais un acteur n'est pas tenu de savoir écrire sans faute; il nous apprend à lire et à dire, c'est bien déjà quelque chose. G. A.

Les petits Chefs-d'œuvre. Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny pendant l'année 1787, *publiées avec une préface*, par M. DE LESCURE. Paris, Jouaust, 1886, in-12 de XXII-70 p. — Prix : 3 fr.

Charmante réimpression de ces charmantes lettres du prince de Ligne, si justement classées dans les *Petits Chefs-d'œuvre*. Quelle grâce, quel esprit, avec une nuance de mélancolie, bien à la mode au XVIIIe siècle, dans ces neuf lettres du plus français des princes étrangers, « Français en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie », comme il l'écrivait lui-même ! Mais aussi comme il caractérise bien cette société aimable et frivole ! Avec quelle légèreté il parle de ces graves questions qui préoccupaient à ce moment même cette France qu'il aimait, le déficit et l'assemblée des notables ! Et comme le cœur se serre involontairement en lisant ces plaisanteries sur une situation qui allait devenir si terrible ! Mais si l'historien s'attriste à cette lecture, le lettré n'y peut trouver qu'attrait et plaisir. Et l'historien lui-même est dédommagé par l'excellente et curieuse étude dont un des hommes de France qui connaissent le mieux le XVIIIe siècle, M. de Lescure, a fait précéder cette intéressante publication. M. DE LA R.

Les Mercenaires de la papauté, par ARMAND DASSIER, zouave pontifical. Paris, Dillet, 1886, in-12 de XXII-264 p. — Prix : 2 fr.

Récit animé de l'histoire du bataillon des zouaves pontificaux, qu'un géné-

ıl italien, envahissant les États de l'Église, osa appeler dans un ordre du ›ur : des mercenaires assassins, ce volume honoré de lettres élogieuses du énéral Kanzler, du général de Charette, du capitaine Burdo, etc., se lit vec plaisir. Tous les faits sont connus, mais on ne se lasse pas de les evoir, car ils portent au bien et excitent au dévouement. « Soldats du hrist, » écrit M. Dassier, « et défenseurs de son Église, nous avons relevé ɜ mot insultant du général italien et nous nous en sommes faits un titre ;e gloire. » C'est ce qui explique le titre de l'ouvrage. Au milieu du récit, 'auteur a soin d'insérer les documents qui forment pour le régiment des ;ouaves les titres les plus honorables : Lettres de Pie IX, de Lamoricière, de Becdelièvre, d'Allet, de Charette, etc... Plaçons dans toutes les bibliothèques ;e nouvel hommage rendu aux défenseurs de la plus sainte des causes, recueillons ces cris sublimes, redisons ces actions héroïques; on ne les connaîtra jamais assez. « Aux zouaves, » écrit Charette à l'auteur de ce livre, « on savait mourir sans phrases ; c'est sans phrases aussi que vous avez raconté la gloire de nos martyrs. Je vous en félicite, car telle est la note vraie. Salut donc à votre charmant ouvrage : bonne chance et beau succès, il les mérite. » On ne peut mieux dire. Malheureusement il y a dans les noms plusieurs fautes d'impression qu'il faudrait corriger : S. Cernin pour S. Sernin, Chavailhés et Gavaihès pour Cavailhès, Gatebois pour Gastebois, etc... Pourquoi aussi n'avoir pas salué d'un mot ceux qui, tombés loin du champ de bataille, mais victimes aussi du devoir, sont morts à Rome frappés par le poignard d'un assassin ou terrassés par la maladie, comme ce zouave si aimé de ses camarades, Émile d'Exéa, qui, en partant, disait à de vieux domestiques cherchant à le retenir : « Je vais mourir pour vous qui restez en France. »

H. DE L'E.

La Comédie politique, *souvenirs d'un comparse*, par PAUL DHORMOYS. Tome I. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de XII-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est tragédie politique qu'il faudrait dire, écrit lui-même l'auteur, car la comédie n'est pas gaie et a fait verser assez de sang et de larmes. En effet, il y a eu des larmes et du sang au bout des années où se passent les faits racontés par l'auteur. Ce sont des anecdotes presque toutes du temps du second empire. L'auteur semble un de ses fidèles : il a eu ses entrées partout et il sait redire avec verve et élégance les incidents dont sa mémoire évoque le souvenir. Ce livre se lit couramment, car l'auteur a du style : seulement il ne fournit pas grands renseignements historiques. Sauf seize lettres données en appendice, de MM. Clément Duvernois et Ollivier, en novembre 1869, je ne sais si on attachera de l'importance aux racontars sur la brouille de Walewski, de Morny et de Bacciochi faisant décider la guerre du Mexique ou sur la colère de l'impératrice amenant la lettre à M. Fould où Napoléon III traçait un programme de réformes; en tout cas, ce n'est pas en l'honneur du gouvernement que l'auteur paraît vouloir faire aimer. Désireux de réfuter la légende qui montre M. Thiers repoussant la guerre en 1870, parce que la France n'est pas prête et ensuite délivrant le territoire, l'auteur raconte à ce sujet une anecdote sur le rôle de M. Pouyer-Quertier, très honorable pour ce dernier, peu flatteuse pour le chef du pouvoir exécutif, mais rien ne peut enlever au député l'honneur d'avoir fait tous ses efforts pour empêcher la rupture amenée si imprudemment et d'un cœur si léger entre la France et la Prusse. La complicité de la Chambre éclate dans cette mémorable séance, dont le souvenir sera gardé par l'histoire. C'est sur

un autre terrain qu'il faut attaquer M. Thiers, ce conservateur révolutionnaire dont l'ambition a obscurci si profondément l'intelligence politique.

H. DE L'E.

La France socialiste, *notes d'histoire contemporaine*, par MERMEIX. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de VII-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Écrit de bonne foi, » telle est l'épigraphe mise par l'auteur en tête de son livre, et, en effet, les détails souvent peu connus et curieux, donnés sur les divers groupes socialistes, sont sincèrement exposés. L'auteur indique avec clarté le développement et les déchirements de ces groupes de l'Internationale, du parti ouvrier, des collectivistes, des anarchistes, etc... Il ne rattache pas ces faits aux principes qui les ont fait naître et dont ils ne sont que des conséquences ; il reste terre à terre, il n'approuve ni ne condamne : il expose. Le lecteur trouvera dans l'appendice des documents importants : 1° un écrit publié en 1877 par des blanquistes, où l'on voit avec quel emportement et quel mépris les révolutionnaires parlent du peuple quand ils ne le dominent pas ; 2° le manifeste du parti communiste, élaboré en 1847 par Karl Max et Engels; ce fut la première ébauche de l'Internationale. « Le socialisme révolutionnaire, dit très bien M. Mermeix, procède du principe de la lutte des classes. » Il pose en principe qu'il y a « antagonisme entre le capital et le travail. » Aussi il semblerait que l'auteur, après avoir reconnu ce principe funeste, dût voir avec la plus grande sympathie les efforts tentés par les catholiques pour réconcilier ce travail et ce capital ennemis ; de la sympathie..., oui, l'auteur en a, car, dit-il, nul n'est mieux intentionné qu'eux, mais, si leur rêve est généreux, il déclare leur œuvre impuissante : « Sur quoi construisent-ils? Sur un terrain qui s'effondre » et entre « l'honnête mais rétrograde ordonnance sociale de M. de Mun » et le mouvement révolutionnaire qui grandit, l'auteur ne voit d'autre remède, pour « les affaires de la société qui prennent une mauvaise tournure, » que dans l'acceptation des articles immédiatement réalisables du programme ouvrier. Mais quels sont ces articles? et combien, après tout, sont vains ces palliatifs, du moment où l'on n'appelle pas Dieu pour apaiser ces cœurs ulcérés qui veulent, ici-bas, jouir à tout prix, parce que la Révolution leur a enlevé, avec les consolations chrétiennes, l'espérance d'une autre vie. La question sociale est avant tout une question chrétienne et elle ne sera résolue que par la pratique des vertus qui, en sauvant les âmes, procurent encore ici-bas le bien-être des sociétés.

H. DE L'E.

Les Mensonges de la franc-maçonnerie, par JEAN-BAPTISTE-M. DUPUY. Paris, Propagande populaire catholique, 1886, in-16 de 33 p. — Prix : 0 fr. 50 l'unité, 3 fr. le cent.

On ne saurait trop divulguer, populariser, vulgariser la connaissance de l'œuvre délétère de démoralisation de la franc-maçonnerie. Les ouvrages spéciaux ne manquent point sur ce triste mais important sujet. Ce sont généralement des travaux approfondis et plus ou moins volumineux, partant peu accessibles aux masses qui n'ont ni le loisir nécessaire pour les lire, ni l'argent pour les acheter. — M. J.-B-.M. Dupuy a voulu contribuer à faire la lumière sur la secte satanique parmi les classes populaires. Il a résumé, en une très courte brochure, les agissements principaux de la maçonnerie, donnant la démonstration de leur réalité sous forme de réfutation de la défense que peuvent apporter à ces griefs les dupes ou les suppôts de la secte. — Brochure à répandre.

E.

Le Vatican et les Francs-Maçons, par LÉO TAXIL. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-12 de 120 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume forme l'appendice des trois grandes publications de M. Léo Taxil. Il y a réuni non seulement toutes les encycliques dirigées exclusivement contre la franc-maçonnerie depuis celle de Clément XII, mais encore les diverses allocutions et encycliques où il est question des Sociétés secrètes. C'est donc le recueil le plus complet de ce genre. L'auteur a joint à chacun de ces actes pontificaux quelques notes historiques sur les Papes qui les ont publiés. Celles consacrées à Clément XII et à Benoît XIV sont particulièrement intéressantes. A propos de Pie IX, M. Léo Taxil réfute une fois de plus la calomnie lancée par une Loge de Grenoble, d'après laquelle le vénéré pontife avait été reçu franc-maçon dans sa jeunesse. Les principaux organes maçonniques ont dû en reconnaître eux-mêmes la fausseté. Mais comme cette stupide calomnie sera certainement répétée encore bien des fois, il est utile d'en avoir sous la main le dossier complet.

Manuel de la bonne société, par la comtesse DE VALRESSON. 4e édition. Paris, Aug. Ghio, 1886, in-8 de 168 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici la division de ce petit volume : *Au théâtre et au concert; Les jours de réception et de visite; Comment on donne à dîner; Les réunions du soir; Grandes réceptions, concerts, comédies et bals; La vie à la campagne; En voyage; Aux eaux et aux bains de mer; De la tenue; De la correspondance; Les domestiques et employés; Les petits côtés du savoir-vivre; Le mariage; Le baptême; Le deuil.* — Il est conçu dans un excellent esprit, à en juger par cette phrase de l'*avant-propos* : « Le véritable savoir-vivre est tout entier dans ce précepte, vieux comme le monde et dans lequel tient cependant toute la religion chrétienne : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on « vous fît. » Malheureusement, comme l'a dit l'auteur, « le savoir-vivre est fait tout entier de mille et mille nuances. » Le difficile est de les bien saisir et de conserver toujours le ton de la « bonne société » : mot trop élastique, aujourd'hui, et malaisé à définir. Il nous semble que l'auteur manque un peu de purisme sous ce rapport, et que plus d'une nuance lui a échappé. Il y a beaucoup de choses utiles dans ce *Manuel:* il y en a quelques-unes moins heureuses, qui devront être révisées avec soin dans une cinquième édition. X.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul BERT, résident civil, gouverneur du Tonkin, de l'Annam et du Cambodge, né à Auxerre, le 17 octobre 1833, est mort à Hanoï le 11 novembre 1886. Physiologiste et homme politique, M. Paul Bert s'était acquis une notoriété beaucoup plus grande au Palais Bourbon que sous les voûtes de l'Institut, bien qu'il fût membre de l'Académie des sciences depuis 1882. Sans rappeler ici les phases de sa vie politique, nous dirons seulement qu'il s'est montré partisan de la laïcisation des établissements d'instruction publique, qu'il a obtenu la suppression des Facultés de théologie catholique par voie budgétaire et qu'enfin il a été l'un des plus zélés fauteurs de la politique dite des « aventures coloniales. » M. Paul Bert était professeur de physiologie générale à la Faculté des sciences de Paris depuis le 5 décembre 1869. Il a préconisé la vivisection comme un moyen d'étude indispensable, et ses expériences ont eu un cer-

tain retentissement. Voici la liste de ses travaux : *De la greffe animale* (1863, in-4) ; — *Catalogue méthodique des animaux vertébrés qui vivent à l'état sauvage dans le département de l'Yonne, avec la clef des espèces et leur diagnose* (1864, in-8, avec 2 pl.); — *Revue des travaux d'anatomie et de physiologie publiés en France pendant l'année 1864, présentée au Congrès des Sociétés savantes* (1866, in-8) ; — *Notes d'anatomie et de physiologie comparées* (1re et 2e séries. 1867 et 1870, in-8) ; — *Recherches sur les mouvements de la sensitive « Mimosa pudica »* (1867-1870, 2 vol. in-8) ; — *La Machine humaine. Ire partie : Équilibre de la matière ; IIe partie : Équilibre de la force*, 1868 (2 vol. in-12); — *Leçons sur la physiologie comparée de la respiration, professées au Muséum d'histoire naturelle* (1869, in-8, avec 150 fig. intercalées dans le texte) ; — *Rapport sur la création de nouvelles Facultés de médecine présenté à l'Assemblée nationale* (1874, in-4 avec cartes); — *La Pression barométrique. Recherches de physiologie expérimentale* (1877, in-8, avec 89 figures) ; — *Rapport présenté à la Chambre des députés sur la loi de l'enseignement primaire (Proposition Barodet)*, (1880, in-12) ; — *La Morale des Jésuites. Avec une dédicace à M. Freppel, évêque d'Angers* (1880, in-12) ; — *Leçons de zoologie professées à la Sorbonne. Enseignement secondaire des jeunes filles* (1880, gr. in-8) ; — *Discours parlementaires. Assemblée nationale ; Chambre des députés* (1872-1881, in-12) ; — *Premières notions de zoologie. Ouvrage rédigé conformément aux programmes d'août 1880, pour la classe de huitième* (1881, in-12) ; — *Lectures sur l'histoire naturelle des animaux* (1882, in-12) ; — *Histoire naturelle. Anatomie et physiologie animales* (1883, in-12, avec figures) ; — *Le Choléra* (1884, in-16) ; — *Éléments de zoologie* (1885, in-12, avec 613 figures dans le texte) ; — *A l'ordre du jour* (1885, in-12) ; — *Lettres de Kabylie. La Politique algérienne* (1885, in-8) ; — *Leçons d'anatomie et de physiologie animales* (1885, in-8, avec 191 figures dans le texte). Depuis 1879, M. Paul Bert réunissait, chaque année, en un volume in-8, ses *Revues scientifiques publiées par le journal « la République française. »* Mentionnons enfin quelques œuvres pédagogiques qui ont assuré à leur auteur une triste renommée : *L'Instruction civique à l'école. Notions fondamentales* (in-18) ; — *Lectures et leçons de choses. Cours élémentaire et moyen* (in-18, volume mis en vente le 1er décembre). M. Paul Bert a aussi fait imprimer un certain nombre de conférences et de discours.

— M. Édouard-Victor Dalloz, né à Paris, le 24 mai 1827, est mort le 14 novembre au château de Bois-Renaud (Indre-et-Loire). M. Ed. Dalloz, continuant les traditions de sa famille, s'est consacré à l'étude du droit ; il a joué, sous l'empire, un certain rôle politique au Corps législatif. On lui doit d'importants travaux : *Commentaire de la loi des 13-26 juin 1851 sur la garde nationale* (1851, in-32) ; — *Commentaire du décret du 11 janvier 1852 et de la loi des 13-26 juin 1851 sur la garde nationale, suivi d'un Appendice contenant le rapport et les instructions relatives à leur exécution* (1852, in-32) ; — *Considérations générales sur les mines, suivies d'un exposé statistique et d'une étude sur leur régime légal en Angleterre* (1860, in-8) ; — *De la Propriété des mines et de son organisation légale en France et en Belgique. Étude suivie de recherches sur la richesse minérale et la législation minière des principales nations étrangères* (1862, 2 vol. in-8, publiés avec la collaboration de M. Ant. Gouiffez) ; — *Les Codes annotés. Code civil annoté et expliqué d'après la jurisprudence et la doctrine, avec renvois au Répertoire alphabétique et au Recueil périodique de MM. Dalloz*, publié avec la collaboration de Charles Vergé, de Jules Janet et celle de plusieurs magistrats et jurisconsultes (1873-1875, 2 tomes en 4 livr. in-4) ; — *Code de l'enregistrement, du timbre, des droits d'hypothèque, des droits de greffe et de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, annoté et expliqué*

d'après la jurisprudence et la doctrine, publié avec la collaboration de Ch. Vergé, N. Gavois et Jules Janet (1878, in-4). M. Ed. Dalloz a en outre inséré de nombreux articles d'économie politique et de littérature dans le *Moniteur universel,* dirigé par M. Paul Dalloz, son frère, et collaboré au grand *Répertoire de jurisprudence générale* de son père.

— M. Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore AUBANEL, un des principaux représentants de la littérature félibréenne, né le 26 mars 1829, à Avignon, est mort dans cette ville le 2 novembre. Fils d'un imprimeur, M. Aubanel exerça lui-même cette profession dans sa ville natale; bientôt il devint l'un des instigateurs du mouvement littéraire qui tendait à faire revivre la langue et la littérature provençales, et collabora très activement aux recueils de poésies et aux divers almanachs publiés par les félibres. Il est avec Mistral l'auteur des *Provençales* (1852) et a composé avec MM. Roumanille, Peyrol et Saboly, des Noëls, *Li Nouvé* (1852), qui furent très remarqués. On lui doit encore un ouvrage qui a excité la plus vive admiration : la *Miougrano entreduberto* (la Grenade entr'ouverte), recueil de poésies provençales publié en 1860 avec une traduction française. Citons enfin : *Li Fiho d'Avignoun* et un drame en cinq actes : *Lou Pan du pecat* (le Pain du péché), qui a été traduit en français par M. Aubanel lui-même, aidé de M. Paul Arène.

— On annonce encore la mort : de M. ARMBRUSTER, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, auteur de travaux pédagogiques; — de M. le docteur BACH, ancien professeur de chirurgie à la Faculté de médecine de Strasbourg, mort à Bergheim, le 3 novembre; — de M. Félix BELLY, ancien rédacteur au *Constitutionnel*, mort à Paris; — de M. BISSON DE SAINTE-MARIE, archiviste-paléographe, qui a publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, de 1884 : *Le Testament de Jacques de Tarente, dernier empereur de Constantinople, en faveur de Louis d'Anjou (15 juillet 1383),* mort à Paris; — de M. BLONDEL, directeur des *Annales des conducteurs des ponts et chaussées;* — de M. BRICAULD DE VERNEUIL, attaché aux archives départementales de la Vienne, membre de la Société des Archives historiques du Poitou; — de M. Albert BRUN, ancien collaborateur de l'*Émancipation,* de Toulouse, du *Figaro*, de *la Cloche*, et ancien directeur de *l'Avenir* d'Auch, mort à Toulouse; — d'un journaliste parisien, qui a eu son heure de célébrité, Victor COCHINAT, ancien rédacteur au *Mousquetaire,* d'Alexandre Dumas, au *Figaro*, etc., mort à Fort-de-France (Martinique); — de M. Louis DECÈS, né à Saint-Martin-d'Abbois (Marne), auteur d'un livre remarquable : *Science et Vérité,* mort le 3 septembre, à Reims, avant d'avoir terminé un important ouvrage sur l'*Art médical;* — de M. Laurent DEROY, doyen des lithographes français, connu par la publication d'une série de vues pittoresques, intitulées *La France en miniature,* mort à la fin de novembre, âgé de 90 ans; — de M. Hippolyte-Corentin DU CLEUZIOU, ancien directeur de *la Foi bretonne,* mort à Saint-Brieuc, le 29 octobre, à l'âge de 67 ans; — de M. Bénédict JOUVIN, l'ancien critique du *Figaro,* né à Grenoble en 1820, collaborateur de nombreux journaux, auteur d'une *Étude sur Auber* et de *Hérold, sa vie et ses œuvres* (1868, in-8), mort le 13 novembre, à Rueil; — du R. P. MONNIN, S. J., biographe du Vénérable Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars, mort le 30 octobre à Marseille; — de M. POYER, ancien rédacteur en chef du *Moniteur de l'armée;* — de M. le comte N. DE SÉMÉNOV, écrivain russe, qui laisse un roman publié en français intitulé *Sous les chênes verts,* mort le 3 novembre près d'Avignon.

— A l'étranger on signale la mort : du philosophe Carl-Heinrich ALTHAUS, mort à Berlin, le 21 octobre, à l'âge de 81 ans; — du critique d'art J.-Beavington ATKINSON, mort à Londres, le 24 octobre; — de M. Romolo FEDE-

RICI, auteur d'un ouvrage estimé, *Les Lois du progrès ;* — du Dr J.-D. GEORGENS, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, mort le 9 novembre à Dobberan, à 64 ans ; — du professeur de physique F. GUTHRIE, mort le 21 octobre, à Londres, âgé de 53 ans ; — du philosophe W. IUNKMANN, professeur à la Faculté de Breslau, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 75 ans ; — de l'archéologue Jos. VON KOLB, mort le 25 octobre à Lintz, à l'âge de 44 ans ; — de la comtesse Mathilde LUCKNER, qui laisse plusieurs romans, morte le 4 octobre à Gotha, âgée de 34 ans ; — de M. Meliton MARTIN, ingénieur espagnol, auteur de *la Classification rationnelle des sciences,* de *la Théorie des grèves,* et d'une *Histoire des évolutions du travail* (1878), traduite en français ; — du Dr Carl-Ferdinand MESSNER, éditeur de la *Neuen evangelischen Kirchenzeitung,* mort le 14 novembre, à Berlin, à 62 ans ; — du baron Johann-Nep. VON PAÜMANN, qui a publié des poésies sous le pseudonyme de Hans MAX, mort à Vienne, le 4 octobre, à l'âge de 64 ans ; — de M. Eugène RAMBERT, littérateur suisse, né à Lausanne le 6 avril 1830, auteur de nombreuses publications, *Chrestomathie française, Alexandre Vinet, Histoire de sa vie et de ses ouvrages ; les Alpes suisses,* etc., mort le 21 novembre ; — de M. Edmond RÉGNIER, tristement connu par le rôle équivoque qu'il joua dans le siège de Metz, pendant la guerre franco-allemande, auteur de quelques brochures tendant à justifier sa conduite politique, mort à Ramsgate (Angleterre) ; — du botaniste WIGAND, mort à Marbourg, le 22 octobre, à l'âge de 65 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 11 novembre, à l'élection d'un membre en remplacement de M. le comte de Falloux. Au premier tour de scrutin, M. Gréard a été élu par 17 voix, contre 11 données à M. d'Haussonville et 3 à M. Oscar de Vallée.

L'Académie a tenu, le 25 novembre, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Caro, directeur. Après le rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les prix décernés par l'Académie, M. Halévy a lu des fragments du discours de M. de Lescure sur Beaumarchais, qui a remporté le prix d'éloquence. Puis M. Caro a prononcé le discours sur les prix de vertu fondés par M. Montyon. — Voici la liste des prix décernés par l'Académie pour les concours littéraires :

Prix d'éloquence. — Discours sur Beaumarchais. — Le prix, de la valeur de 4000 fr., a été ainsi partagé : 1° Un premier prix de 2500 fr. à M. de Lescure ; 2° un deuxième prix de 1500 fr. à M. Émile Trolliet.

Prix Montyon, destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — Deux prix de 2000 fr. : à M. Gabriel Séailles, *Essai sur le génie dans l'art ;* à Mme François de Julliot, *Terre de France.* — Quatre prix de 1500 fr. : à M. l'abbé Joseph Roux, *Pensées ;* à M. Léon Roches, *Trente-deux ans à travers l'Islam ;* à M. l'abbé Élie Méric, *Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution ;* à M. le baron E. de Mandat-Grancey, *Dans les Montagnes-Rocheuses.* — Six prix de 1000 fr. : à M. Émile Ganeron, l'*Amiral Courbet ;* à M. Léon Allard, les *Vies muettes ;* à M. Louis Morin, le *Cabaret du puits sans vin ;* à M. A. Gennevraye, *Trop riche ;* à M. le général Ambert, *Récits militaires ;* à Mme Jeanne Cazin, l'*Enfant des Alpes.* — Deux médailles d'or à deux poètes : M. Auguste Dorchain, *Conte d'avril ;* M. Louis Legendre, *Cynthia.*

Prix Gobert. — Grand prix, M. Paul Thureau-Dangin, troisième volume de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet ;* second prix, M. Francis Decrue, *Anne de Montmorency.*

Prix Thérouanne. — Un prix de 1500 fr. à M. le baron Kervyn de Lettenhove, *Les Huguenots et les Gueux ;* un prix de 1500 fr. à M. René Stourm,

Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution; un prix de 1000 fr., à M. Dubédat, *Histoire du Parlement de Toulouse.*

Prix Thiers. — 1° Un prix de 1500 fr. à M. Barthélemy Pocquet : *Les Origines de la Révolution en Bretagne;* 2° un autre prix de 1500 fr., partagé entre les deux ouvrages suivants : *François Miron et l'administration municipale de Paris, sous Henri IV,* par M. Miron de l'Espinay, et l'*Histoire des persécutions au III° siècle,* de M. Paul Allard.

Prix Bordin. — Par portions égales : à M. le comte de Reiset, *Modes et usages au temps de Marie-Antoinette;* à M. Ch. Bénard, *La Philosophie ancienne;* à M. le comte de Baillon, *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Prix Marcelin Guérin, de 5000 fr. — Par portions égales : à M. Gustave Desjardins, *Le Petit Trianon;* à M. Jules Favre, *Étude bibliographique et littéraire sur Olivier de Magny;* à M. Petit de Julleville, *Les Comédiens en France au moyen âge;* à M. Léopold Limayrac, *Étude sur le moyen âge;* à M. Boscowitz, *Les Tremblements de terre.*

Prix Langlois. — Un prix de 2000 fr. à M. Bouché-Leclercq, pour une traduction de l'*Histoire grecque* de Curtius et pour une traduction de l' *Histoire de l'hellénisme* de Droysen. Un prix de 1000 fr. à M. Trawinski pour la traduction d'un manuel d'archéologie, *la vie antique des Grecs et des Romains* de MM. Guhl et W. Koner.

Prix Archon-Despérouses. — Un prix de 1500 fr. à M. Nadault de Buffon, *La Correspondance de Buffon.* Un prix de 1500 fr. à M. Van Hamel, publication avec notes et glossaire, des romans de *Carité* et *Miserere,* poèmes de la fin du XII° siècle. — Un prix de 1000 fr. à M. Paul Ristelhüber, auteur d'une édition nouvelle des *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé* par Henry Estienne.

Prix Vitet. — Un prix de 5000 fr. à M. Pierre Loti (Julien Viaud). Un prix de 2700 fr. à M. Julien Daillière.

Prix Maillé-La-Tour-Landry. — A M. Constant Améro : *Le tour de France d'un petit Parisien.*

Prix Lambert. — Partagé entre M. Ernest d'Hervilly, M. Alphonse de Launay et Mlle Gabrielle d'Arvor (Mlle Élisabeth Isnard de Belley).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — L'Académie a tenu, le 19 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Gaston Paris. Après le discours du président, sur l'éloge des académiciens morts dans l'année, et la proclamation des prix des différents concours, M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une notice sur la vie et les travaux d'Ambroise Firmin-Didot. M. Maspéro donne lecture d'un intéressant mémoire sur les récentes découvertes des momies de Séti Ier, Ramsès II (Sésostris) et Ramsès III. Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — Tableau de l'éducation et de l'instruction des jeunes Athéniens aux cinquième et sixième siècles avant J.-C. — M. Paul Girard.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne des médailles : à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale du département de l'Aube;* à M. Paul Durieu, pour son livre sur *Les Gascons en Italie;* à M. l'abbé Albanès, pour ses diverses dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence : à M. H.-Fr. Delaborde, pour son mémoire sur les *Œuvres de Rigord et de Guillaume-le-Breton, historiens de Philippe Auguste.*

L'Académie accorde en outre des mentions honorables : à M. H. Moranvillé, pour son mémoire manuscrit sur *Jean le Mercier;* à MM. le comte Charpin de Feugerolles et M. C. Guigue, pour leurs trois cartulaires de *l'Abbaye d'Ainay,* des *Francs fiefs du Forez,* et du *Prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue;* à M. Prou,

pour son livre intitulé : *Hincmar, De ordine palatii*, texte latin traduit et annoté ; à M. Hellot, pour sa *Chronique parisienne anonyme du quatorzième siècle*, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de la bibliothèque municipale de Rouen ; à M. L. Grignion, pour son livre : *Description et historique de l'église Notre-Dame-en-Vaux de Châlons* ; à M. Lebègue, pour ses *Fastes de la Narbonnaise*.

Prix de numismatique, partagé entre M. Gariel, pour son ouvrage intitulé : *Les Monnaies royales de France sous la race carolingienne*, et M. Aloïs Heiss, pour son ouvrage : *Les Médailleurs de la Renaissance*.

Premier prix Gobert. — M. du Fresne de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII*; second prix, M. Pfister, pour ses *Études sur le règne de Robert le Pieux*.

Prix Bordin (Numismatique de l'île de Crète). — Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2500 francs est accordée à M. Jean N.-A. Svoronos. Un encouragement de 2000 francs est accordé à M. Clément Huart.

Prix Stanislas Julien. — Le P. Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire français-chinois*.

Prix Delalande-Guérineau. — M. Paul Regnaud, pour son ouvrage intitulé : *La rhétorique sanscrite*.

Prix de La Grange. — M. Chabaneau, pour l'ensemble de ses travaux sur la poésie provençale et française.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 5 novembre, M. Edmont Le Blant entretient l'Académie du vol des reliques au moyen âge. M. Holleaux lit une notice sur une statue d'Apollon trouvée en Béotie. — Le 12 novembre, M. Perrot étudie les monuments découverts par la dernière mission allemande dans la Syrie septentrionale. M. Heuzey traite ensuite la question de l'influence de l'art grec sur l'art de la Susiane et de la Perse, d'après les monuments mis au jour par la mission Dieulafoy. — Le 19 novembre, séance publique annuelle. (Voy. plus haut.) — Dans la séance du 26 novembre, M. Alexandre Bertrand fait part à l'Académie de la découverte, aux environs de Nîmes, d'une inscription gauloise.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 novembre, M. Baudrillart entretient l'Académie de la condition sociale de la population des Deux-Sèvres. M. Fustel de Coulanges commence la lecture d'un mémoire sur la législation des Francs Chamaves. — Dans les séances du 13 et du 20 novembre, M. Geffroy lit à l'Académie la remarquable introduction dont il va faire précéder sa prochaine publication de deux volumes de lettres inédites de Mme de Maintenon. Cette étude, très favorable à Mme de Maintenon, la venge des calomnies de Saint-Simon et montre l'heureuse influence qu'elle exerça dans le gouvernement du Royaume. — Le 27 novembre, M. Alfred Baudrillard lit un mémoire sur les négociations entreprises par Philippe V, en 1727, pour arriver à annuler la renonciation qu'il avait faite en montant sur le trône d'Espagne, de ses droits éventuels à la couronne de France. M. Louis Legrand communique une étude sur une société de bienfaisance hollandaise, fondée en 1818 dans le but de défricher les landes incultes des provinces septentrionales des Pays-Bas.

La Maison de Jeanne d'Arc. — M. Alex. Sorel, président du tribunal de Compiègne, et auteur de plusieurs ouvrages historiques fort estimés, a voulu entreprendre le pèlerinage de Domrémy; il l'a fait à deux reprises, seul d'abord, en 1884, puis l'année suivante avec la Société historique de Compiègne. Il ne s'est pas contenté de ce pieux hommage à la mémoire de

la libératrice de la France : il nous donne aujourd'hui le récit circonstancié de son pèlerinage (*La Maison de Jeanne d'Arc à Domrémy*, avec vue et plan. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1886, gr. in-8 de 101 p. Prix : 3 fr. 50), avec de très intéressantes études sur la maison et la famille de Jeanne d'Arc, son enfance, ses portraits, etc., etc., empruntés aux meilleures sources. Le tout illustré par des dessins dûs au crayon de M. A. Duflot, un de ses collègues de la Société historique, forme un ensemble aussi attrayant qu'instructif. Il est seulement regrettable que l'écrit soit déparé par de nombreuses fautes d'impression, dont toutes ne figurent pas dans le compendieux *erratum* placé à la fin (ainsi, p. 12, *V*audricourt pour *B*audricourt).

« L'Adoration des Mages » de Rubens. — M. Alphonse Goovaerts, sous-chef de section aux Archives générales du royaume, à Bruxelles, et notre collaborateur, M. H. Stein, qui délaisse momentanément la bibliographie pour les beaux-arts, viennent de publier une intéressante brochure (imprimée à Anvers, Ve De Backer; Paris, A. Picard, in-8 de 56 p.), dans laquelle est retracée l'histoire d'un tableau de Rubens, conservé aujourd'hui au Musée du Louvre sous le n° 427. Jusqu'à ce jour, on croyait que « l'Adoration des Mages » avait été peinte en 1621 pour l'archiduc Albert ; mais c'est là une erreur, provenant d'une confusion entre le tableau du Louvre et un autre que Rubens fit pour l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles. En réalité, celui qui nous occupe fut terminé entre 1626 et 1629 et reproduit en gravure dès 1630 ; il avait été commandé à Rubens par Pierre Peckius, chancelier de Brabant, ou par sa veuve, et était destiné à orner le maître-autel de la chapelle des Annonciades, de Bruxelles. Après quelques détails utiles sur P. Peckius et sa famille, dont l'histoire est intimement liée à celle du couvent des Annonciades, MM. Goovaerts et H. Stein rappellent les dangers courus par la toile de Rubens, pendant les sièges qu'eut à subir Bruxelles, en 1695 et en 1708. Plus tard, en 1777, le comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments du roi de France, et admirateur passionné de l'école flamande, résolut d'enrichir les collections artistiques de Louis XVI de quelques-uns des tableaux provenant des couvents supprimés des Jésuites. « L'Adoration des Mages » fut l'un de ceux qui tentèrent ses mandataires, et la vente fut conclue le 30 mai 1777, au prix de quatorze mille florins. Mais le gouvernement de Bruxelles s'était ému en voyant les chefs-d'œuvre des maîtres belges passer en si grand nombre à l'étranger, et il ne fallut rien moins que de véritables négociations diplomatiques entre les ministres des deux puissances pour faire ratifier le marché. Les lettres et autres pièces relatives à cette affaire, extraites des Archives du royaume à Bruxelles et des Archives nationales de Paris, forment une des parties les plus intéressantes de cette curieuse brochure. — Nous signalerons en terminant une autre publication de M. Stein qui a fait imprimer son Mémoire sur le *Sculpteur Louis-Claude Vassé* (*Documents inédits*), lu à la dernière réunion des sociétés savantes et des beaux-arts des départements à la Sorbonne (Paris, E. Plon, gr. in-8 de 15 p.)

La mort d'Étienne Marcel. — M. Jules Tessier, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Caen, dédie à ses collègues, les professeurs d'histoire, un écrit de quelques pages intitulé *La mort d'Étienne Marcel. Étude historique* (Paris, Paul Dupont, 1886, gr. in-8 de 40 p.; extr. de la *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*). « Il y a là, dit-il, une vieille erreur que tous, pour une large part, nous avons contribué à répandre. » Tout le monde a cru, en effet, jusqu'ici, qu'Étienne Marcel aurait

péri en voulant, au milieu de la nuit, introduire Charles le Mauvais dans Paris. M. J. Tessier a découvert que tout le monde s'était trompé : « Étienne Marcel a été tué en plein jour, et il y a eu, dans la journée du 31 juillet, à Paris, non pas tentative de Marcel pour livrer la ville au roi de Navarre, mais simplement complot des partisans du Régent pour assassiner Marcel. » — Assassinat avec préméditation : voilà ce que le professeur de Caen met au compte des Parisiens qui défendaient la cause royale contre le trop célèbre prévôt des marchands. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher s'il a réussi à établir sa thèse ; nous laissons cela à de plus habiles et nous nous bornerons à signaler au public la nouvelle tentative de réhabilitation indirecte d'Étienne Marcel, « le prétendu traître, qui, au dire de M. Tessier, n'a été qu'une victime, » et qui, de plus, « a été odieusement calomnié » par ceux qui l'avaient tué.

Les Bibliothèques de New York. — Il y a, en ce moment, à New York, outre un assez grand nombre de cabinets de lecture, très fréquentés, six grandes bibliothèques, qui ne sont pas des établissements publics, puisque leur fondation et leur entretien sont l'œuvre de l'initiative privée et qu'on ne peut y être admis que sous certaines conditions. La « Mercantile Library » a été créée par une société qui exige un droit d'entrée assez considérable ; la « Lenox Library » fondée en 1870 par M. Lenox, a coûté à ce dernier près de deux millions d'installation, et l'entrée n'en est pas gratuite ; de même pour l' « Apprentices' Library ». Les plus anciennes bibliothèques de New York sont absolument dans le même cas ; ainsi pour avoir entrée dans la « Society Library », dont la fondation date de 1700, il faut être membre de la Société et payer une cotisation annuelle de 50 francs. Cet établissement, qui renferme aujourd'hui environ 75,000 volumes, possède un grand nombre de livres curieux sur les beaux-arts, notamment la Collection Green, composée de 600 ouvrages. Seuls les savants qui font partie de l' « Historical Society » peuvent travailler dans sa bibliothèque ; cependant les étrangers y sont admis pour des recherches exceptionnelles dans des ouvrages qu'on ne peut se procurer ailleurs. « L'Historical Society » compte aujourd'hui 73,000 volumes imprimés, et de nombreux manuscrits ainsi que des antiquités de tout genre, médailles, etc.; on y remarque aussi une importante collection de journaux américains. Enfin la dernière grande bibliothèque que nous ayons à signaler, « l'Astor Library », fondée en 1848 grâce à la générosité de M. John Jacob Astor et de ses héritiers, renferme plus de 220,000 volumes, parfaitement classés, paraît-il ; c'est un des plus riches dépôts de New York, comme le montre le *Catalogue of the Astor library* qui vient de s'augmenter d'un volume contenant le commencement de l'index alphabétique, *Authors and Books. A-D.*, imprimé à Cambridge (The Riverside press, in-4 de 1,118 p.).

Louis XV, le duc de Gramont et le régiment des gardes françaises. — Un travailleur érudit et consciencieux, M. A. Communay, vice-président de la Société des archives historiques de la Gironde, a trouvé aux Archives nationales (K 142), et vient de publier sous ce titre (Auch, imp. Foix, 1886, in-8 de 48 p.), un curieux dossier contenant vingt-trois lettres adressées à Louis XV, de 1743 à 1745, par le duc de Gramont, colonel des gardes françaises, et autant de réponses du Roi. On sait que le chef de ce régiment d'élite correspondait directement avec le roi et que toutes les nominations étaient faites dans ce corps sans avoir été soumises au préalable au ministre de la guerre. Les documents publiés par M. Communay sont entièrement autographes, les réponses du Roi étant écrites de sa main à la marge des

lettres du duc. Cette correspondance est importante pour l'histoire militaire et spécialement pour celle du régiment des gardes ; elle commence au moment de l'insuccès de Dettingen où les gardes françaises, en proie à une panique indescriptible, se débandèrent et reçurent le sobriquet peu flatteur de « canards du Mein ». Le régiment avait pourtant été cruellement éprouvé, neuf officiers et quatre cent vingt hommes étaient restés sur le terrain. Le duc de Gramont, chef du régiment depuis 1741, ne négligea rien pour lui rendre la complète estime du Roi et du pays. Sa correspondance témoigne de ses efforts qui furent pleinement couronnés de succès, et se continue jusqu'à la veille de la bataille de Fontenoy où le duc trouva une mort glorieuse. Les textes perpétuellement annotés avec une érudition très sûre sont précédés d'une substantielle et intéressante notice sur le duc de Gramont (1689-1745) et sur le régiment des gardes françaises.

ALMANACHS. — Outre l'*Almanach de la France catholique* dont nous parlons plus haut (p. 499), citons encore les deux *Almanachs* publiés sous le patronage de la Société bibliographique et rédigés avec un soin particulier cette année tant au point de vue *Historique et patriotique* qu'au point de vue *des Campagnes*. L'*Almanach des Missions*, extrait des *Missions catholiques*, de Lyon, est à ce titre vraiment intéressant. L'*Almanach de Fourvière* contient un historique du pèlerinage. Parmi les almanachs religieux, il est à regretter que le *Grand Almanach de la Famille*, de Nancy, ait laissé échapper des histoires douteuses et des bons mots peu spirituels. L'*Almanach des Enfants* a de bonnes gravures et quelques fautes de français. Celui que nous avons distingué le plus, c'est un *Catholic home almanach* venant d'Amérique, chez Benziger, à Cincinnati. A l'attrait des gravures et des histoires se joint celui du calendrier où, entre autres améliorations et renseignements très pratiques, il y a l'indication des jours de maigre et de jeûne, par deux petits poissons rouges du plus bel effet.

PARIS. — Nous avons précédemment signalé l'énorme différence qui existe entre les ressources dont disposent l'administration de la Bibliothèque nationale et celle du British Museum. Voici une autre comparaison qui n'est pas moins humiliante : la bibliothèque de l'université de Strasbourg peut consacrer chaque année cent mille francs à l'acquisition d'ouvrages nouveaux, tandis que la bibliothèque de notre université de Paris ne dispose pour le même objet que d'un crédit de « cinq cents francs », et sur cette somme, il faut encore prélever les dépenses occasionnées par les reliures indispensables. Qu'on bâtisse des écoles primaires, très bien ; mais qu'on ne réduise pas nos universités à cette honteuse indigence.

— Le t. II du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine*, publié par M. Auguste Molinier, a récemment paru chez Plon. Il comprend les divisions suivantes : théologie moderne ; droit canon et civil ; histoire universelle, histoire ancienne, histoire ecclésiastique, civile et histoire de France.

— M. Ph. Milsand a fait imprimer son Mémoire lu au dernier Congrès des Sociétés savantes tenu à Paris et contenant une réponse à la 16e question proposée dans la section d'histoire et de philologie. Il porte pour titre : *Objet, division et plan d'une bibliographie départementale*. Ce plan nous paraît étendu, mais bien compliqué ; et renferme, à notre avis, bon nombre de subdivisions qui disparaîtraient avec avantage. Ainsi, est-ce que les ouvrages relatifs aux « Voies romaines » (parag. 3 de la section I), ne pourraient pas être compris dans la « Géographie ancienne » (parag. 2 de la même section), et ne serait-il pas facile de réunir les matières des paragraphes 4 et 8 de la même section,

l'un et l'autre étant relatifs aux routes et aux chemins de fer? N'est-il pas singulier de voir les artistes figurer dans la même section (XI°) que les épidémies et le conseil d'hygiène ; leur place est à l'article « Biographie ».

— La préfecture de la Seine nous adresse une *Note à l'appui du projet de budget de 1887* pour les *Bibliothèques municipales de Paris*. (Paris, imp. nouvelle, in-4). Cette brochure donne des renseignements statistiques sur le service de ces bibliothèques, qui occasionnerait en 1887 une dépense de 207,400 fr.

— On vient de réimprimer, à l'usage des candidats à l'Agrégation d'histoire (Programme officiel de 1886-87) d'après le Recueil des *Ordonnances* (t. III, p. 121-146), la grande « Ordonnance faite en conséquence de l'assemblée des trois estats du royaume de France, de la Langue d'oïl, contenant plusieurs règlements sur différentes matières, » donnée à Paris au mois de mars 1356, en y joignant les sommaires qui se trouvent dans ledit Recueil. Le tout forme une jolie plaquette, fort bien imprimée par Protat, à Mâcon, qui se trouve chez Alph. Picard (gr. in-8 de 45 p.). Ajoutons que le texte de l'ordonnance a été collationné par M. Ch. V. Langlois, sur le *Registre rouge vieil* du Châtelet (Arch. nat. Y 2).

— M. F. Vieweg a entrepris de publier une suite de l'*Histoire littéraire du XIX° siècle, Manuel critique et raisonné des livres rares, curieux et singuliers... depuis 1800 juqu'à nos jours... Supplément de Brunet, de Quérard, de Barbier.* Les deux premiers volumes de cet ouvrage ont été édités par M. A. Laporte; la suite annoncée par M. Vieweg paraîtra par fascicules de 5 feuilles.

— Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque a publié *Deux testaments inédits*, celui d'Alexandre Scot (1616) et celui de Jean-Jacques Bouchard (1661). Les notes abondent, on y trouve même une « malicieuse remarque, » et l'on y apprend un certain nombre de curieux détails. (Extrait du *Bulletin critique*, t. VII, p. 194-7.)

— Sous le titre de *Une Aventure du baron de Lusignan*, M. Tamizey de Larroque vient de publier (Nérac, L. Durey, 1886, in-32, 26 p.) le récit de « la capture faite en 1625 par le duc d'Épernon, du baron Guy de Lusignan, un des principaux officiers de l'armée du duc de Rohan », plaquette fort rare, imprimée en 1625; à la suite il nous donne le titre et la première page d'une « brochure imprimée à Bordeaux en 1651, en l'honneur du marquis de Lusignan, François II, frère du baron Guy. »

— M. le comte J. Boselli a publié en brochure son travail sur *La Maison d'Armagnac et l'unité française depuis le XV° siècle* (Paris, Dentu, in-8), inséré d'abord dans la *Revue Britannique*.

— Vient de paraître une notice de M. l'abbé Pérot sur le quartier et l'abbaye de Saint-Victor, fondée par le roi Louis le Gros. Cette notice, publiée sous le titre de l'*Esprit chrétien*, contient, outre la partie historique, le discours prononcé par M. l'abbé Pérot à la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, à l'occasion de la fête de saint Victor, ainsi que le texte et la traduction des proses composées par Adam de Saint-Victor en l'honneur de ce martyr.

— La librairie H. Oudin a mis en vente l'oraison funebre de *S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris*, par S. G. Mgr Perraud, évêque d'Autun (in-8 raisin).

— M. Ed. Drumont vient de faire paraître chez Marpon et Flammarion un volume intitulé *La France juive devant l'opinion* (in-8). L'ouvrage porte les sous-titres suivants : *La France juive et la critique; — Le Système juif et la question sociale; — L'Escrime sémitique; — Ce qu'on voit dans un tribunal.* M. Drumont n'a pas abandonné le ton agressif qui caractérise sa récente

publication et a déterminé les rencontres que l'on sait. On annonce que son livre est l'objet d'une poursuite judiciaire.

— Une traduction française de l'ouvrage du lieutenant-colonel C. Roettschau : *La Prochaine guerre franco-allemande, étude politique et militaire*, paraît à la Librairie illustrée (in-18).

— Une revue hebdomadaire, dont nous avons publié les sommaires dans la *Partie technique* du *Polybiblion*, le *Bulletin de la réunion des officiers*, a été remplacée le 4 décembre par la *Revue du cercle militaire*, que nous ferons également connaître à nos lecteurs.

— La librairie de Morot et Chuit annonce la récente apparition de *La France sous les armes* (1re livraison); le texte de cette publication, qui comprendra environ 20 livraisons, est dû à M. Mermeix et à un officier général qui a gardé l'anonyme; les illustrations sont l'œuvre de M. Henry Dupruy (gr. in-4).

— Dom Paul Benoît, chanoine régulier de Saint-Claude, auteur d'un ouvrage déjà si remarqué sur *Les Erreurs modernes*, prépare un livre touchant la discipline du clergé, les institutions ecclésiastiques, les écoles, en un mot toute l'organisation intime de l'Église pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne. Cet ouvrage sera comme le développement de la dernière partie du beau livre de Dom Adrien Gréa : *L'Église et sa divine constitution*. L'auteur puise constamment aux sources : sa vaste érudition et son jugement si sûr nous promettent un véritable monument sur un sujet en somme bien peu ou bien mal connu, dont l'étude est cependant de la plus grande importance pratique et de la plus haute édification.

— M. l'abbé F. Lagrange vient de publier la cinquième édition, revue et abrégée, de son ouvrage sur la *Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française* (Poussielgue, 3 vol.). M. l'abbé Lagrange voulant rendre son travail plus accessible à tous, a remplacé le format in-8 des précédentes éditions par l'in-12. Dans la suppression qu'il a dû faire il a surtout poursuivi « un but pacifique » et s'est efforcé d'éviter le retour de certaines polémiques soulevées par l'apparition de son premier travail, sans toutefois modifier ses conclusions; quelques additions, peu nombreuses, ont confirmé, dit-il, ses jugements en élucidant certaines questions douteuses.

— L'*Univers* du 10 novembre reproduit un article publié dans l'*Avenir du Calvados* par M. Gaston Le Hardy, sur *Le grand Combat contemporain ou l'Église et la Révolution de 1859 à 1885*, l'ouvrage de M. Lucien Degron (Paris, Palmé). Nous signalons l'article et le volume à l'attention de nos lecteurs.

— M. S. Luce va publier à la librairie Hachette une édition in-12 de sa *Jeanne d'Arc à Domremy*.

— Paraîtra en janvier, le premier numéro de la *Revue d'histoire diplomatique*, publication trimestrielle, faite sous les auspices de la Société d'histoire diplomatique. Chaque livraison, composée d'environ 160 pages, grand in-8, renfermera des articles étendus sur les relations de la France avec l'étranger aux différentes époques de son histoire, des comptes rendus et une bibliographie des ouvrages rentrant dans le cadre de la revue. Les articles du premier numéro, actuellement sous presse, sont dus à MM. le duc de Broglie, Rothan, de Maulde, baron A. d'Avril, F. Funck-Brentano, de Barthélemy, etc.

— M. Camille Doucet a réuni en volume ses Rapports annuels à l'Académie française sur les *Concours littéraires* (C. Lévy, gr. in-18).

— On nous a signalé la publication d'une nouvelle revue mensuelle que

nous recommandons spécialement à nos lecteurs : *La Science catholique, revue des questions religieuses,* publiée sous la direction de M. J.-B. Jaugey Voici le sommaire du premier numéro, annoncé pour le 15 décembre : *De l'unité de l'espèce humaine,* par M. l'abbé Vigouroux; — *En quoi l'âme des bêtes diffère de l'âme des hommes,* par le R. P. Coconnier; — *L'Hypnotisme et les suggestions hypnotiques,* par le Dr Guermonprez; — *Les Catholiques et l'Histoire des religions,* par Mgr C. de Harlez; — *Bulletin scripturaire,* par le R. P. Corluy.

— Le 1er décembre a commencé à paraître *l'Indépendant littéraire,* revue bi-mensuelle, qui a pour directeur M. Alphonse Delepouve et pour rédacteur en chef M. Albert Gerès.

— Paraîtra à la fin de décembre le volume VII du *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels,* publié par M. E. O. Lamy, à la Librairie des dictionnaires.

— Nous avons reçu la *Bibliographie ou Catalogue général et complet des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 15 octobre 1886; classé dans l'ordre des codes avec table alphabétique des matières et des noms d'auteurs* (Paris, Marchal et Billard, 1887, in-8 de XXVIII-122 p.). Cette publication est destinée à faire connaître les livres de droit publiés chaque année. L'auteur de cette *Bibliographie* aurait trouvé dans la partie technique du *Polybiblion* beaucoup d'indications qui auraient dû figurer dans un *Catalogue... complet.*

— Mentionnons également deux autres brochures qui nous ont été adressées : *Conférence sur les assurances sur la vie,* faite à Salins-les-Bains (Jura), par M. P. de Chamberet, et imprimée à Paris, chez L. Warnier (in-18 de 36 p.) et *De la suggestion envisagée au point de vue pédagogique* (Paris, bureaux de la *Revue de l'hypnotisme*), par le Dr E. Berillon.

— M. G. Bapst a extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* son Mémoire intitulé : *Sur la provenance de l'étain dans le monde ancien* (Imprimerie nationale, in-8).

— M. Paul Stapfer prépare une nouvelle édition de son ouvrage sur *Shakespeare et les tragiques grecs,* édité par la librairie Hachette.

— Vient de paraître à la librairie J. Rouam un beau volume de M. Ad. Jullien, consacré à *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres* (gr. in-8); cet ouvrage renferme, outre quatorze lithographies de M. Fantin Latour, quinze portraits de Richard Wagner et de nombreuses gravures et eaux-fortes.

— L'*Inventaire des richesses d'art de la France,* publié chez Plon par l'administration des beaux-arts, vient de s'augmenter d'un nouveau volume, consacré aux *Monuments religieux de la province.* — La deuxième partie des *Archives du musée des monuments français* (E. Plon), publiée par la même administration, a récemment paru; elle forme un volume gr. in-8, de 480 p., composé de pièces tirées des Archives nationales et relatives au musée créé par Alexandre Lenoir. La troisième et dernière partie, qui sera suivie d'une table raisonnée, est sous presse. L'intérêt de cette publication est surtout dû aux savantes annotations de MM. Anatole de Courde de Montaiglon, professeur à l'École des chartes, J. Guiffrey, P. Mantz, H. Jouin, rédacteur de la *Revue de l'art français,* et A. Lenoir.

ANGOUMOIS. — M. Paul de Fleury a entrepris la formation aux archives départementales de la Charente d'une bibliothèque angoumoisine, où seront conservés tous les imprimés, livres, brochures, placards, feuilles volantes se rattachant à l'histoire du département.

— Le rapport adressé au Préfet de la Charente par M. Paul de Fleury sur le service des archives départementales, tiré à part, in-8 de 22 p., contient

de nombreux relevés d'actes d'état civil, utiles pour l'histoire des familles de la région.

— M. Chauvet vient de faire paraître sous le titre de : *Les Métaux sous les dolmens,* tiré à part des *Matériaux pour l'histoire de l'homme,* une reproduction augmentée d'une brochure précédemment publiée sous le même titre et tirée du Bulletin de la Société archéologique de la Charente.

— A été imprimé chez Chasseignac et Cie à Angoulême, le *Catalogue du musée archéologique d'Angoulême* (in-8).

ANJOU. — M. André Joubert a résumé brièvement les principales phases de l'existence de *Michel-Eugène Chevreul (1786-1886)*, né à Angers le 31 août 1786; dans sa brochure (imprimée à Angers, chez Germain et G. Grassin, gr. in-8), M. A. Joubert rappelle les travaux de l'illustre savant et décrit rapidement les fêtes de son centenaire.

ARTOIS. — M. Pagart d'Hermansart vient de publier sous ce titre : *La Maison de Laurétan, issue des Lorédan de Venise, en Allemagne, dans les Pays Bas et en Artois* (Saint-Omer, H. d'Homont, 1886, in-8 de 81 p.), une notice très bien faite sur une maison dont l'origine peut être incertaine, mais dont la généalogie présente un véritable intérêt pour l'histoire de l'Artois et de Saint-Omer en particulier. Nous félicitons l'auteur de la façon dont il a composé son travail. Nous avons remarqué avec plaisir l'innovation qui consiste à donner, à la fin, le tableau en raccourci de la généalogie, avec renvois aux pages. Ajoutons que l'index géographique et la table des armoiries des familles citées constituent aussi des éléments pleins d'intérêt.

AUVERGNE. — La *Revue d'Auvergne* nous apprend que les archives départementales du Puy-de-Dôme se sont dernièrement enrichies de plusieurs registres du XVIIIe siècle provenant de la mairie de Chamalières. Ces registres, dont le plus ancien commence au jeudi 3 janvier 1709, ont trait à l'administration des terres de Montroignon et de Chamalières, appartenant au duc de Bouillon. M. G. Rouchon, archiviste du département, a également retrouvé à Besse les archives des prêtres communalistes de Besse et quelques pièces relatives à la châtellenie de Besse.

— Parmi les publications récentes, signalons la *Biographie des personnages historiques ou dignes de mémoire de la ville de Riom,* par M. L. Gondelon (Riom, Jouvet, in-8), et une courte notice archéologique de M. E. Magitot, intitulée : *Contribution à l'histoire archéologique de l'Auvergne. La cité souterraine de Combeperet (Puy-de-Dôme)*, (Paris, Chaix).

BRETAGNE. — M. F. Saulnier a fait imprimer chez Ch. Catel, à Rennes, une brochure remplie de notes et documents inédits, et intitulée : *Seigneurs et seigneuries : La Ravaudière, Les Loges, Montbouan, le Plessis Giffart, Changé* (in-8°).

— M. Dubois de la Patellière a écrit une monographie de *La Paroisse de Saint-Étienne de Montluc (Loire-Inférieure) avant la Révolution* (Nantes, imp. Bourgeois, gr. in-8).

— M. le docteur Anizon vient de consigner dans un petit volume in-18 ses impressions sur une *Excursion archéologique et pittoresque à la baie de Bourgneuf et à Sainte-Marie de Pornic* (Nantes, imp. Bourgeois).

— On doit à M. A. Macé une étude sur *La Dernière Tenue des États de Bretagne* (Nantes, Grimaud, in-8).

— Enfin, M. l'abbé Lucas a consacré à *L'Église de Tréguier* un mémoire de 24 p., imprimé à Nantes, chez Grimaud (in-8).

CHAMPAGNE. — Pour paraître dans les premiers jours de 1887 : *La Justice criminelle et le bourreau à Châlons et dans quelques villes voisines*, par Louis Grignon (Châlons-sur-Marne, imp. Martin, in-8).

DAUPHINÉ. — L'auteur des *Études de bibliographie dauphinoise*, qui signe « Un vieux bibliophile dauphinois, » a récemment fait paraître le fasc. VI de ses *Études*, qui contient des *Notes sur les thèses illustrées dauphinoises* (Grenoble, imp. Allier, in-8).

— La disparition du *Nouvelliste de l'Isère* avait privé la ville de Grenoble de tout organe conservateur. M. Desplagnes, ancien magistrat, a résolu de combler cette lacune en publiant le *Dauphiné catholique, défense de l'ordre chrétien.*

FLANDRE. — La Société de Saint-Augustin a fait imprimer, sous le titre de *Paternité et Maternité dans l'éducation* (Lille, Desclée, in-16, de 60 p.), le discours prononcé le 2 août 1886, à la distribution solennelle des prix de l'école libre de Saint-Joseph de Lille, par le R. P. Félix, S. J.

LANGUEDOC. — M. Jacques Gebelin, auteur d'une *Histoire des milices provinciales (1688-1791)*, édité en 1882 par la maison Hachette, vient d'ajouter un nouveau chapitre à cet ouvrage dans une brochure faisant partie de la *Petite Bibliothèque de Nemausa* et intitulée : *Les Milices provinciales de Nîmes d'après les Archives nimoises : Le Tirage au sort à Nîmes au XVIIIe siècle* (Nîmes, A. Catélan, gr. in-8 de 56 p.). Ce travail renferme d'utiles renseignements sur le mode de recrutement, d'organisation et d'entretien des troupes à cette époque.

— M. L. Granier, libraire à Castres, annonce la mise en vente d'un important ouvrage d'histoire locale : *Annales de la ville de Castres depuis les origines jusqu'à la réunion du comté de Castres au domaine de la couronne (647-1519)*, par M. L. Barbaza (in-12 de 300 p.).

— M. E. A. Martel a fait imprimer à Beaugency, chez Laffray, sa conférence sur *La Région des Causses; les gorges du Tarn et Montpellier-le-Vieux*, prononcée à la dernière assemblée générale annuelle de la Société de topographie de France (in-8).

— M. C. Barrière-Flavy a fait paraître une *Notice historique sur Saint Quéric* (Toulouse, imp. Chauvin, in-8 de 119 p. avec planches).

LORRAINE. — MM. Ch. Guyot et L. Germain viennent d'établir dans une curieuse brochure (imprimée à Nancy, chez Crépin Leblond, in-8 de 53 p.), la généalogie de *Paul Bernard comte de Fontaine, mort à Rocroi en 1643*, qui était, paraît-il, d'origine lorraine. Né vers 1578, il épousa en 1612 Anne de Raigecourt et reçut le titre de comte en 1627; il laissa pour héritier son neveu, Bernard de Raigecourt. La notice est suivie de pièces justificatives qui ne sont pas toutes inédites.

— Signalons deux autres brochures de M. Léon Germain : la première est une étude sur *L'Origine de Guillaume de Marcillat, peintre-verrier (XVe-XVIe siècles)*, imprimée à Nancy, chez Crépin-Leblond; la seconde renferme un extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, intitulé : *Anciens bénitiers lorrains* (même librairie).

— M. H. Lepage a extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* son mémoire sur *Les Seigneurs, le château, la châtellenie et le village de Turquestein* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 92 p.).

LYONNAIS. — Le 1er octobre ont paru les *Annales lyonnaises*, nouvelle publication bi-mensuelle, artistique, littéraire et illustrée.

— M. E. Révérend du Mesnil a résumé et examiné dans une courte notice les travaux de MM. Cucherat et Vingtrinier sur *l'Origine et l'étymologie des noms Beaujeu et Dombes;* cette notice, insérée d'abord dans la *Revue du Lyonnais*, a été tirée à part (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8).

NORMANDIE. — M. Pierre Carel vient de faire paraître : *Histoire de la ville de Caen, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles IX* (in-8).

— M. le vicomte de Grouchy a publié un fascicule de 8 p. in-8 : *La Famille d'un intendant du duc de Saint-Simon.*

— On nous signale aussi l'apparition de deux œuvres nouvelles de M. Veuclin : *Notes historiques sur l'instruction publique avant la Révolution dans la ville de Bernay et les environs* (in-8, 36 p. Bernay, imp. Veuclin); — *Histoire de la ville de Bernay, suivie de notes historiques et archéologiques sur les communes du canton* (2e édition, Bernay, imp. Duval, in-8, IX-62 p.). Ce dernier ouvrage a été fait avec la collaboration de M. A. Bazin.

— Mentionnons aussi : *Essai historique sur la littérature et les arts en Normandie de 1715 à 1848,* par L. Brun (in-8, 13 p.); — *Essai sur le patois normand de la Hague*, par Jean Fleury (in-8, 368 p.).

— La Société des Bibliophiles normands vient de publier le discours prononcé par M. Ch. de Beaurepaire, son président, dans l'assemblée générale tenue à Rouen le 15 juillet 1886; il contient des notices nécrologiques sur M. Brianchon, publiciste, né à Nesle en Bray le 22 juin 1815, décédé à Gruchet le Valasse le 15 mars 1886, et sur M. l'abbé Lebeurier, ancien archiviste de l'Eure, né à Villedieu (Manche) le 5 juillet 1819, mort également en 1886 à Mantes (Seine-et-Oise). M. Ch. de Beaurepaire a annoncé la publication, maintenant prochaine, de deux opuscules : *Les Magnificences faites à Rouen, en l'église du couvent des religieuses Emmurées, pour la béatification de la Mère Rose de Sainte-Marie, du tiers ordre de Saint-Dominique,* éditées par M. Paul Baudry; — et *l'Essai de traduction en vers burlesques d'une pièce de poésie latine, intitulée* « Excidium Augi, par M***, *par T..., prêtre, curé de Saint-Jacques d'Eu* », édité par M. Stéph. de Merval, sur l'édition de 1768 (in-12, 111 feuillets).

PÉRIGORD. — Dans la nuit du 24 au 25 octobre, un incendie a causé les plus grands ravages dans le séminaire de Périgueux, et détruit presque complètement sa curieuse bibliothèque, composée de trente mille volumes dont un grand nombre étaient relatifs à l'histoire locale; des manuscrits d'un grand prix, et le nouveau *Propre diocésain,* encore inédit, qui représente plusieurs années de minutieuses recherches, ont été également la proie des flammes.

PICARDIE. — *Le Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* nous signale deux publications récentes relatives à cette dernière province : *Recherches sur les graveurs d'Abbeville,* par M. E. Delignières (Paris, Plon, in-8) et *Iconographie du département de la Somme* (Abbeville, imp. C. Paillart, gr. in-8).

POITOU. — Vient de paraître à la librairie Lecène et Oudin, Paris et Poitiers, *Le Carrefour de la maison des Trois Girouettes,* récit du XVIe siècle, par M. J. L. de la Marsonnière (in-12 de 630 p.). Ce roman historique a pour objet l'introduction du protestantisme à Poitiers.

— Un nouveau recueil scientifique vient de paraître à Poitiers, sous ce titre: *le Poitou médical.*

— On annonce la nomination de M. Lièvre, président du Consistoire d'Angoulême, comme bibliothécaire de la ville de Poitiers.

— M. Alfred Richard commencera incessamment à la Faculté des Lettres de Poitiers son cours d'Histoire du Poitou.

— M. Paul de Longuemare, avocat à Caen, vient de mettre sous presse une importante étude, écrite en partie d'après des documents inédits, sur la famille poitevine de Sainte Marthe, qui a compté tant de représentants illustres dans l'érudition, etc.

— M. A. de la Bouralière a publié en tirage à part le travail qu'il a donné dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* sur les *Bornes de l'ancien bourg Saint-Hilaire de Poitiers* (in-8 de 11 p.).

— L'éditeur Clouzot, de Niort, distribuera sous peu la seconde partie de l'important ouvrage de MM. O. de la Rochebrune et feu Benjamin Fillon : *Poitou et Vendée* (in-4, avec eaux-fortes.).

— Le même éditeur publiera prochainement l'édition de *Bernard Palissy*, préparée par M. B. Fillon, et précédée d'une indroduction par M. Louis Audiat.

— Vient de paraître à Niort, chez L. Favre, le tome VII de la nouvelle édition de Du Cange.

— M. Léo Desaivre a publié en tirage à part ses *Notes sur le prieuré de Champdeniers*, O. S. B. (Saint-Maixent, in-8, extrait du *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres.)*

SAINTONGE. — M. Georges Musset, bibliothécaire de la ville de la Rochelle, va faire paraître une *Histoire de la faïencerie rochelaise.*

— Viennent de paraître : *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, par M. L. Audiat, président de la Société des Archives de Saintonge (in-8 de près de 300 p.); — *M. Boisgiraud*, par M. André Lételié, ancien président de l'académie de la Rochelle, tiré à part de la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— M. l'abbé Vallée a fait paraître à Saintes, *Hippolyte le Gardeur de Tilly, étude biographique et littéraire* (in-12 de 124 p.). M. H. de Tilly était vice-président de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure et de la Société des Archives de Saintonge.

ALLEMAGNE. — Un ouvrage de M. von Mörner sur les épopées allemandes et françaises vient de paraître à Leipzig, chez O. Wigand, sous le titre de *Die deutschen und französischen Heldengedichte des Mittelalters als Quelle für die Culturgeschichte* (in-8.)

— M. Euler a recherché dans une récente brochure, intitulée *Das Königthum im altfranzösischen Epos*, le rôle de la Royauté dans l'ancienne épopée française (in-8.)

— M. Oesterlin a publié un catalogue des ouvrages relatifs à Richard Wagner, en deux volumes.

— Les *Monumenta Germaniae paedagogica* commencent à paraître. On y veut publier tout ce qui a rapport à l'instruction en Allemagne. Bon nombre de collaborateurs protestants et catholiques ont promis leur concours, entre autres le P. Pachtler, de la Compagnie de Jésus, qui publiera tout ce qui a rapport à la Compagnie. M. R. Kehrbach dirige la publication de cette œuvre, dont le premier volume contient les règlements scolaires de la ville de Brunswick.

— Signalons un intéressant recueil de textes et d'extraits de chroniques, relatifs à l'ancienne abbaye d'Egmond (Pays-Bas), publié par le Dr Carl von Richthofen, sous le titre suivant : *Die älteren Egmonder Geschichtsquellen* (Berlin, Wm Hertz, in-8).

— M. R. Rocholl a groupé dans une biographie de Rupert, de Deutz, des renseignements historiques sur l'histoire eclésiastique du XIIe siècle. Son travail porte pour titre : *Rupert von Deutz. Beitrag zur Geschichte der Kirche im XII. Jahrhundert* (Gütersloh, C. Bertelsmann, in-8).

— On vient de distribuer aux souscripteurs la IVe partie des Œuvres de Jean Paul, publiée par von Nerrlich, dans la collection du Dr Jos. Kürschner : *Deutsche National Litteratur Ausgabe* (Stuttgart, W. Spemann). On sait que cette importante collection comprend déjà plus de 150 volumes.

— Le vol. III du *Recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires*, édité par la maison Henninger, d'Heilbronn, a dû être récemment distribué aux souscripteurs.

Signalons deux récentes publications allemandes relatives à la littérature grecque : *Beiträge zur griechischen Excerpten-Literatur,* études par A. Kopp (Berlin, Gaertner, in-8); — *Geschichte der griechischen Literatur,* ouvrage dû à M. W. Kopp (Berlin, Springer, in-12).

— Vient de paraître le tome I de la Correspondance de la reine Catherine, de Jérôme roi de Westphalie, de Napoléon Ier avec Frédéric roi de Wurtemberg, publiée par le Dr Aug. von Schlossberger, sous ce titre : *Briefwechsel der Königin Katharina und des Königs Jérôme von Westphalen, sowie des Kaiser Napoleon I mit dem Könige Friedrich von Württemberg* (Stuttgart, W. Kohlhammer).

ANGLETERRE. — Nous apprenons que M. David Nutt, de Londres, prépare en ce moment le premier volume d'une collection qu'il intitulera *English History by Contemporary Writers* et qui doit embrasser l'histoire politique et sociale de l'Angleterre.

— L'administration du British Museum va faire classer et cataloguer la partie polonaise de ses collections littéraires. Ce travail a été confié à M. Naake.

AUTRICHE. — L'éditeur G. Szelinski, de Vienne, a mis en vente une traduction allemande des œuvres du poète hongrois Josef Kiss; cette traduction est l'œuvre de M. Jos. Steinbach.

BELGIQUE. — La thèse soutenue, il y a deux ans, par notre collaborateur M. Stein, devant le Conseil de perfectionnement de l'École des chartes, va être publiée sous les auspices de l'Académie royale de Belgique et paraîtra dans ses *Mémoires.* M. Stein avait choisi comme sujet une *Étude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche.*

ESPAGNE. — Mgr Urbain Ferreiroa vient de publier le premier volume d'une *Historia Apologetica de los Papas* (Valladolid, Pastor, in-8), qui, faite d'après les dernières découvertes de l'Archéologie et les travaux les plus récents, laissera bien loin derrière elle tout ce que l'Espagne a produit d'analogue jusqu'à présent. Ce premier volume s'arrête à S. Télesphore. Ce qui donne à supposer que l'ouvrage sera assez volumineux.

— On vient de commencer à Palma de Mallorca (Iles Baléares) une édition définitive faite sur les manuscrits originaux, des œuvres de Raymond Lulle, de l'Ordre des Frères mineurs, un des savants les plus justement renommés du XIIIe siècle. On sait combien de discussions théologiques, philosophiques et scientifiques se sont élevées autour de ce personnage, que les uns se sont plu à combler d'éloges en en faisant un saint, pendant que d'autres érudits l'accusaient de sorcellerie et d'hérésie. La nouvelle édition de ses œuvres est d'autant plus à désirer que les précédentes étaient extrêmement défectueuses; quand elle sera achevée on pourra porter un jugement équitable sur la personne de l'auteur; mais comme elle sera volumineuse, l'édition de 1721 ne comportant pas moins de 10 vol. in-fol., il y a bien à craindre qu'elle ne soit pas terminée à bref délai. C'est M. Jérôme Rossel, mallorquin comme Lulle, qui publiera l'édition sous les auspices et aux frais du prince Louis Sauveur, archiduc d'Autriche. La première livraison a paru au mois d'août dernier.

— La « Sociedad de los Bibliofilos españoles » fondée en 1866 vient de publier son vingt-huitième volume. Elle ne tire qu'à 300 exemplaires, et la plupart de ses publications sont des éditions *princeps* et faites sur les manuscrits. Quelques-unes cependant sont des réimpressions d'ouvrages rarissimes et introuvables.

POLOGNE. — L'Académie de Cracovie édite des *Relations sur l'art en Pologne,* qui sont arrivées au troisième volume.

— M. S. B. Chylinski prépare une *Bibliographie lithuanienne* et publie un Commentaire sur l'édition de la Sainte Écriture, imprimée à Londres en 1663, en langue lithuanienne.

— La *Bibliographie numismatique polonaise* de Ryszard, éditée en 1882, est complétée par l'*Album des numismates polonais.*

— Une *Bibliographie historique de Pologne* va paraître à bref délai. Le directeur de cette entreprise est le Dr Finlek.

— Le professeur Liske publie dans l'*Historisch Zeitschrift*, de Sybel, une *Revue de la littérature historique en Pologne* pendant les trois dernières années. On y trouve les noms de plus de quarante auteurs.

— Le Conseil de l'Université de Cracovie fait dresser une liste de tous les professeurs de l'Université avec l'indication de leurs ouvrages.

— Les Archives centrales de Vilna sont enfin mises en ordre. Un ukase du tzar, daté du 2 avril 1852, avait décrété que les Archives polonaises dispersées devaient être réunies dans trois dépôts : Vilna, Vitebsk et Kijov. A la fin de l'année 1853, on compta aux Archives de Vilna 3,046 livres; en 1858, 15,340; actuellement les Archives possèdent 17,767 volumes.

Russie. — L'académicien Abich, récemment décédé, ayant laissé inachevé son ouvrage capital intitulé : *Geologische Forschungen*, la Société géographique aura soin de le faire terminer à l'aide des matériaux laissés par l'auteur.

— Le comte D. Tolstoï, président de l'Académie et ministre de l'Intérieur, vient de publier une nouvelle étude sur les *Écoles urbaines du temps de Catherine II.*

— Paraîtra bientôt un récit populaire sur *Vladimir, prince de Kiev et les héros Kioviens*, découvert dans le nord de la Russie avec d'autres manuscrits qui se conservaient chez des paysans.

— La Commission archéographique de Kiev a publié, en brochure séparée, un travail du célèbre archevêque de Kherson, Innocent, imprimé autrefois dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique.* La brochure a pour titre : *Origines du christianisme en Pologne*, et a été traduite en polonais.

— M. Veinberg est déjà à la dixième livraison de ses *Écrivains russes classiques.* Elle contient le *Peintre*, journal de Novikov, et sera suivie de quelques autres fascicules.

— On assure qu'une Société archéologique privée va être établie à Pétersbourg et à Moscou, dans le but d'étudier les provinces de l'empire soumises autrefois aux potentats d'Orient.

— Dans une récente session de la Société de l'annaliste Nestor, à Kiev, le professeur Dachkévitch a fait une fort intéressante communication relative aux travaux d'un professeur de l'Université d'Oxford, lequel aurait constaté que la ville de Kiev avait été jadis la capitale du royaume des Goths et la résidence d'Almanaric, qu'elle formait le centre de l'Europe orientale bien avant le IXe siècle et entretenait des relations avec Constantinople depuis la fondation de la Rome nouvelle.

Suisse. — Parmi les ouvrages qui ont paru récemment, nous signalerons les suivants : *Die Schlacht von Arbedo (30 Juin 1422) nach Geschichte und Sage*, par Théodore von Liebenau. *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de la Suisse : Bâle, Berne, Ensiedlen, Saint Gall, Schaffouse et Zurich*, par M. H. Omont, de la Bibliothèque nationale de Paris, (in-8, 66 p.) extrait du *Centralblatt für Bibiothekswesen. Le château de Gruyères, description*, par E. Balland, (in 12, 23 p. avec 3 vignettes, Genève, J. H. Georg.) *Dessins d'ornement de Hans Holbein. Fac-similé et photogravure des dessins originaux appartenant au*

Musée de Bâle et au British Muséum, aux Musées du Louvre et de Berlin et à diverses collections privées; avec des notices explicatives et une introduction générale, par Edouard (gr. in-fol. colombier en portefeuille, Paris, Boussod, Valadon et Cie.) *Henri George, Leader du socialisme agraire,* par Jamin, (gr. in-8, 27 p. Genève, H. Stapelmorth.) *Programme des concours de l'Université de Genève pendant les deux semestres de l'année 1886-1887.* (Gr. in-8, 36 p. Genève, imp. Ch. Schuchard.)

— Voici l'indication de quelques ouvrages relatifs à la prétendue réformation : *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française, recueillie et publiée avec d'autres lettres relatives à la Réforme et des notes historiques et bibliographiques,* par A. L. Herminjard, Tome VII (1541 à 1542) avec un *Index alphabétique des noms,* (in-8 546 p. Genève, Bâle, Lyon, H. Georg). — *Jacob Vernel, théologien genevois (1698-1789),* thèse par Charles Falleti, (in-8 de 120 p., Genève, H. Georg). *Scènes de la Réformation dans le Pays de Vaud (1526 à 1538),* par A. Vuillet (in-12, 96 p. Lausanne, Georges Bridel).

— C'est par erreur que l'un de nos collaborateurs, rendant compte dans la livraison d'octobre du *Polybiblion* (p. 355), de *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance,* de M. Jacob Burckhardt, a parlé de la « mort » de l'auteur; M. J. Burckhardt est encore actuellement, nous écrit l'un de ses anciens élèves, professeur à l'Université de Bâle.

Algérie. — M. Vaille, professeur d'archéologie à Alger, chargé d'une mission ayant pour objet de rechercher les monuments archéologiques de l'Algérie inconnus jusqu'à ce jour, a découvert, près de Cherchell, sur l'emplacement du palais du roi Jubor II, deux belles statues, des mosaïques de grandes dimensions figurant des sujets mythologiques, et aussi des inscriptions et des médailles.

États-Unis. — Doit paraître chez A. S. Barnes, de New-York, une édition de luxe du remarquable ouvrage de Lossing : *History of New York city.*

— M. G. Bush vient de publier une étude sur la première université américaine : *Harvard, the first American University* (Boston, Cupples, in-8).

— Lord Ronald Gower a écrit un essai historique sur les derniers jours de Marie Antoinette : *Last Days of Marie Antoinette* (Boston, Roberts).

Dernières publications illustrées. — On sait qu'au moment des étrennes, de grandes publications illustrées arrivent souvent les derniers jours. C'est ainsi que nous venons seulement de recevoir : *La Femme au XVIIIe siècle,* par E. et J. de Goncourt, in-4 de 396 p. et de nombreuses héliogravures, chez Didot. Broché : 30 fr. L'illustration de ce volume, reproduisant les gravures du siècle dernier, est hors ligne. L'impression est très soignée, sauf quelques légers accrocs. Le texte est écrit avec beaucoup d'entrain. C'est un ouvrage splendide, mais on doit choisir en quelles mains le donner. Il en est de même pour les *Récits des temps mérovingiens,* par Augustin Thierry, in-4 de 208 p. et 42 dessins de J. P. Laurens, reproduits par Poirel, à la librairie Hachette. Broché : 30 fr. Le texte est bien connu. Les gravures sont belles ; quelques détails archéologiques ont seuls échappé à l'artiste qui les a dessinés ; le procédé de reproduction mérite des éloges particuliers. C'est ce que nous louerons aussi dans les *Civilisations de l'Inde,* par le docteur Gustave Le Bon, in-8 j. de 732 p., 7 chromolithographies, 2 cartes et 350 gravures en héliogravure (Didot). Broché : 30 fr.. Le texte est évidemment écrit par un homme peu catholique (p. 380). Mais l'illustration est bien supérieure à celle du voyage de Mme Jane Dieulafoy dans *La Perse, la Chaldée et la Susiane* (Hachette), in-4 de 709 p., 336 gravures sur bois, et 2 cartes. L'auteur rend hommage à la religion

catholique (p 635) et aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul (p. 122). Broché : 50 fr. Mais cet ouvrage comporte des gravures et des détails qui s'adressent plutôt à des esprits déjà formés, qu'à ceux de jeunes gens. Les deux volumes du *Tour du Monde*, 1886, in-4 (Hachette) rentrent dans cette série de voyages. Les *Conférences et lettres* de P. Savorgnan de Brazza (Dreyfous) in-8 j. de 463 p. et de nombreuses gravures et photogravures, broché : 10 fr. Les *Cinq années au Congo,* d'Henry M. Stanley, trad. de Gérard Harry (même librairie), in-8 de 533 p., 100 gravures sur bois et 4 cartes, broché : 10 fr., sont des productions intéressantes et bien éditées. *Roméo et Juliette,* traduction de Daffry de La Monnoye, illustrations d'Andriolli, gravures de Huyot, gr. in-4 de 193 p., n'a pas le mérite d'illustration des précédents. Broché : 40 fr. L'impression rentre dans le caractère des italiennes de la fin du dernier siècle et des Didot du commencement de celui-ci. *Rodolphe Töppfer,* par Auguste Blondel (Hachette), in-8 j. de 416 p. et 25 photogr., broché : 30 fr., est une étude littéraire et bibliographique qui doit intéresser. Les volumes édités pour les enfants et sortis de la maison Ducrocq : *La Roselière,* par Paul Combes ; *Promenades en forêt,* par E. D. Labesse et H. Pierret ; *Le Secret de mademoiselle Marthe,* par Émile Desbeaux, in-8 carrés de 5 et 7 fr., brochés, sont très remarquables comme illustration et impression ; *les Reines de France,* par Mlle Celliez (même éditeur), brochés : 10 fr., le sont seulement comme impression ; mais tous ces volumes nous ont paru rédigés dans un esprit peu religieux ; et la valeur de leur texte nous a semblé au-dessous de celle de leur édition. *Les deux Gaspards* forment un petit conte des plus amusants bon à mettre aux mains des enfants de 12 à 14 ans (Jouvet), in-8 carré de 123 p. et 33 gravures. Broché : 5 fr. Nous n'en dirons pas de même de *La Veillée au pays Breton* (Jouvet), broché : 5 fr., destinée aux enfants du même âge, mais dont nous ne pouvons que réprouver le texte, et même quelques-unes des gravures (p. 69). Les deux volumes de la *Bibliothèque des Merveilles* (Hachette) consacrés aux *Paquebots à grande vitesse,* par Maurice Demoulin, et à l'*Artillerie,* par le colonel Hennebert, notre collaborateur, sont, croyons-nous, bons à mettre entre toutes les mains.

Tous ces livres, que nous venons seulement d'indiquer, feront du reste l'objet d'un compte rendu dans le plus bref délai possible. Mais nous avons tenu à les signaler, avant notre bon à tirer de cette livraison de décembre ; c'est, nous semble-t-il, une dette, que nous acquittons avec grand plaisir, vis-à-vis de nos lecteurs et des éditeurs.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Original de la première abdication de Napoléon Ier. — Dans quel dépôt se trouve l'original de la première abdication de l'Empereur Napoléon en date du 11 avril 1814?

Illustracion cattolica. — Où se publie la revue en langue espagnole intitulée *Illustracion cattolica,* quel en est le mode de publication, le prix d'abonnement, la valeur littéraire ou artistique?

Œuvres de science sociale. — Quel est l'éditeur des œuvres de science sociale de Mgr Bagshaw, évêque de Nottingham? Les œuvres d'économie sociale de Rodbertus Yagetzow sont-elles traduites en français et quel en est l'éditeur? Les œuvres d'économie sociale de M. Rudolf Meyer sont-elles traduites en français et quel en est l'éditeur?

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture Sainte. Les Livres saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures (*F. Vigouroux*) 229
Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament (*Dr Schuster*, traduit en russe sur la 58e édition allemande par *A. Hesen*). . . 131

Théologie dogmatique et morale. Jacobi Lainez, secundi Præpositi generalis Societatis Jesu, Dissertationes tridentinæ; ad manuscriptorum fidem edidit et commentariis historicis instruxit (*Hartmannus Grisar*) 409
Prælectiones de locis theologicis, quas in collegio romano habebat (*Joannes Perrone, S. J.*) 35

Théologie ascétique. Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle augmentée d'une table alphabétique des matières et de réflexions inédites pour chacun des chapitres ou de prières sur l'Eucharistie empruntées à de saints personnages (*M. N. de Wailly*) 231
Jésus-Christ et son règne (le *P. Marin de Boylesve*) 512
La Passion de N.-S. Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique (*l'abbé G. Martin*) 230
La Miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne (*le R. P. Dom Paul Piolin*). 166
L'Imitation de Jésus-Christ, traduite en vers français, par *Pierre Corneille* 484

Religion de l'Orient et mythologie. Essai sur les sciences maudites. Au seuil du mystère (*Stanistas de Guaita*) 331
La Science occulte, étude sur la doctrine ésotérique (*Louis Dramard*). 331
La Théosophie universelle. Théosophie Bouddhiste (*lady Caithness, duchesse de Pomar*). 332
Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient (*la même*). . 332
Le Bouddhisme selon le canon de l'Église du Sud sous forme de catéchisme, traduction française sur la 14e édition, par *D. A. C.* (*Henry P. Olcott*) 333
Non Christian religions systems : — 1° The Coran, its composition and teaching (*William Muir*). — 2° Confucianism and Taouism (*Robert K. Douglas*). — 3° Hinduism (*Monier William*). — 4° Buddhism in China (*S. Beal*). — 5° *Islam*. (*J. W. Stobart*) 37
La Mythologie, traduit de l'anglais par *Léon Parmentier* (*Andrew Lang*) 409

JURISPRUDENCE

Droit canonique. Institutions canoniques données dans les écoles du Séminaire Pontifical Romain et du Collège Urbain (*De Camillis*), Traduites en français par M. l'abbé *Condis*, etc. 134
Institutionen des katholischen Kirchenrechts (*Dr Hugo Laemmer*) . 411

Droit privé. La Propriété, constitution, estimation, administration (*F. Convert*) 261

Droit criminel. La Criminalité comparée (*C. Tarde*) 530

Mélanges. Les Chapelles privées (*Léon Roux*) 531

SCIENCES ET ARTS

Histoire de la Philosophie. Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel (*Nourrisson*). 385
Histoire de la Philosophie (*P. Vallet*). 387
Philosophes illustres. Antiquité et temps modernes (*A. Merklen*). . 387
Étude sur le Philèbe (*C. Huit*). 388
Aristotelis opera omnia quæ extant, brevi paraphrasi et litteræ perpetuo inhærente expositione illustrata a *Silv. Mauro*, S. J., editio juxta romanam anni 1668 denuo typis descripta, opera *Franc. Beringer*, S. J. Tomus II, cont. ethicam, politicam, œconomicam. Tomus III, cont. ll. de physico auditu, de cœlo et mundo, de generatione et corruptione [opera *Aug. Bringmann*, S. J.] (Bibliotheca theol. et philos. scholasticæ, selecta atque compos. a *Fr. Ehrle*, S. J.) 389
La Vie du R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages (le *P. André*), publiée par le *P. Ingold* 394
De la Recherche de la vérité, livre second (*Malebranche*), édition classique, accompagnée de notes historiques, philosophiques et philologiques, précédée d'une étude préliminaire, par le *R. P. Largent*. 396
Histoire de la Philosophie contemporaine, supplément à l'Histoire générale de la Philosophie (*P. M. Brin*). 397
Victor Cousin et son œuvre (*Paul Janet*). 399
Philosophie de Stuart Mill (*H. Lauret*). 400
Essai sur les traités philosophiques de Cicéron et leurs sources grecques (*C. Thiaucourt*) 145
Cours élémentaire de philosophie, adapté à la préparation du baccalauréat (le *R. P. Chabin*). 414

Logique. Le Radicalisme de la Vérité. Études contemporaines (*J. Bareille*). 415

Morale. Le Stoïcisme et les Stoïciens (*J. d'Avenel*). 392
La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines (*M. Guyau*) 391
Étude sur le scepticisme de Pascal, considéré dans le livre des Pensées (*Ed. Droz*). 392
Les Essais de Montaigne, publiés par *H. Motheau* et *D. Jouaust*. Tome I. 333
Penseroso, réflexions et maximes (*Édouard Grenier*). 459
Philosophie de la femme chrétienne (*la comtesse Clotilde d'Ehrenfels*) . 70

Éducation et Enseignement. La Question d'enseignement en 1789 d'après les cahiers (*l'abbé E. Allain*) 246
Éducation morale et instruction civique (*H. Baudrillart*) 167
Instruction civique à l'usage des écoles primaires (*C. F. Audley*). . 167
Petit traité d'économie pratique et de droit usuel, à l'usage des institutions (*C. F. Audley*) 167
Petit traité de morale, à l'usage des écoles primaires (*C. F. Audley*). 167
Petit traité d'instruction civique, suivi d'exemples de patriotisme (*J. Chaumeil*). 167
Instruction morale et civique (*J. L. Alaux*) 532
L'Éducation maternelle dans l'école (*Mme P. Kergomard*) 531
Premières leçons d'économie domestique à l'usage des écoles et des pensionnats de demoiselles (*Mlle Ernestine Wirth* et *Mme E. Bret*). 533
Le Livre de famille, volume en feuilles renfermées dans un écrin. 484

Politique. La Séparation de l'Église et de l'État (*Richard Sévy*). . . 455

Économie sociale. Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie (*Dr Carl Menger*) 97
Das Wesen und die Aufgaben der Nationalökonomie (*Dr Emil Sax*). 98
Die staatssozialistiche Bewegung in Deutschland (*Dr Moriz Ströll*). 99
Für den Staatssocialismus 100
Die Nährstände und ihre Zukünftige Stellung in Staate (*Steinmann-Bucher*) 100
Die Aussichtslosigkeit der Socialdemokratie (*Dr Albert Schäffle*). . 101

Die Einsichtslosigkeit des Hernn Schäffle (*Hermann Bahr*). . . . 103
Das Kapital. Tome II (*K. Marx*). 104
Das wirthschaftliche Leben der Völker. Ein Handbuch über Production und Consum (*Dr Karl von Scherzer*) 105
Ungarn und seine Bodenschütze (*Max Wirth*) 106
Die nordamericanische Eisenbahnen in ihren wirtschaftlichen und politischen Beziehungen (*Von der Leyen*) 106
Die nordamerikanischen Gewerkschaften unter dem Einfluss der fortschreitenden Productionstechnik (*A Sartorius Freih. v. Waltershausen*) 106
Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique (*Maurice Block*) 514
Les Coalitions et les grèves dans l'histoire et l'économie politique, avec un appendice de lois de divers pays (*L. Smith*) 233
Le Patron, ses fonctions, ses devoirs, sa responsabilité (*Charles Périn*) 416
Du sentiment de l'association chez l'homme (*Joseph Mallat*) . . . 532
Le Devoir des hommes de cœur. La Question sociale. Trois Essais de religion moderne. Discours prononcés à Genève et au Cercle d'ouvriers d'Annecy (*Th. de la Rive*) 167
Manuel des œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris et des principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris . . . 455
Petit Manuel pour la fondation et la direction des patronages ruraux (*l'abbé Le Conte*). 358
Abrégé du manuel le Soldat fidèle à ses devoirs, édition modifiée et dédiée, sous les auspices de Notre-Dame des Armées, aux soldats français de terre et de mer. 530

Franc-Maçonnerie. Maçonnerie pratique, rituel du 33e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté, par le très puissant Souverain grand commandeur d'un des Suprêmes Conseils confédérés à Lausanne en 1875, édition sacrée et publiée par un profane. 41
Les Sœurs maçonnes. La franc-maçonnerie des dames et ses mystères (*Léo Taxil*) 42
La Cité antichrétienne au XIXe siècle. La Franc-Maçonnerie (*Dom Benoît*). 136
Cours de maçonnerie pratique, enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien accepté, par un ancien Souverain grand commandeur 137
La Franc-Maçonnerie sous la troisième république, d'après les discours maçonniques prononcés dans les loges, par les FF . ·. Brisson, Jules Ferry, Albert Ferry, Leroyer, Floquet, Andrieux, Clémenceau, Emmanuel Arago, de Heredia, Caubet, Paul Bert, etc., (*Adrien Leroux*, ex-trente-troisième Souverain grand inspecteur général) 137
Le Vatican et les Francs-Maçons (*Léo Taxil*) 537
Les Mensonges de la Franc-Maçonnerie (*Jean-Baptiste-M. Dupuy*) . 536

Finances, Industrie, Commerce, Agriculture. L'Année financière (quatrième année). Histoire des événements financiers de 1885 (*L. Reynaud*) 261
L'Année scientifique et industrielle (29e année) (*Louis Figuier*). . . 359
Les Solutions démocratiques de la question des impôts. Conférences faites à l'École des sciences politiques (*Léon Say*) 417
Les Syndicats agricoles professionnels et la loi du 21 mars 1884 (*Georges Gain*) 456
Syndicats des agriculteurs de l'Indre. Organisation du syndicat. Discours, statuts, règlements, marchés, instruction pratique sur l'emploi des engrais chimiques 456
L'Agriculture française (*A. Larbalétrier*) 533
Lettre adressée à M. Tisserand, directeur de l'agriculture (*Chavée-Leroy*) 533

Physique. Électricité et magnétisme (*Fleeming Jenkin*), traduit et augmenté par *H. Berger et Croullebois* 403
Électricité (*le même*), traduit par *N. de Tedesco* 404
Traité élémentaire d'électricité, (*James Clerk Maxwell*), traduit de l'anglais par *Gust. Richard* 404

Les principales applications de l'électricité (*E. Hospitalier*) . . . 405
L'Électricité comme force motrice (*le comte Th. du Moncel* et *M. Frank Geraldy*) 406
Lois et origines de l'électricité atmosphérique (*L. Palmieri*), traduit de l'italien 407
Introduction à l'étude de l'électricité statique (*E. Bichat* et *A. Blondlot*). 407
Applications de l'électricité aux chemins de fer (*F. Rodary*) . . . 408
Le Télégraphe et le Téléphone (*Amédée Guillemin*) 408

Géologie. Geology chemical physical and stratigraphical (t. I) (*J. Prestwich*) 311
Erdgeschichte Ier Band : Allgemeine Geologie. (*Dr M. Neumayr*). . 313
Führer für Forschungsreisende (*Dr F. von Richthofen*) 314
Die Störungen der Gänge, Flötze und Lager (*G. Köhler*) 317
Arktische Triasfaunen. Beiträge zur paleontologischen Charakteristik der arktisch-pacifischen Triasprovinz (*Dr Edm. von Mojsisovics*) 318
Carte géologique de la Belgique dressée par ordre du Gouvernement (*Ed. Dupont*, directeur). Feuilles de Sautour, Marche et Durbuy 319
Die Glacialbildungen der norddeutschen Tiefebene (*Dr Dames*) . . 320
Geologische Karte der Stadt Berlin 321
Descrizione geologica dell'Isola d'Elba (*B. Lotti*) 322
Carta geologica dell'Isola d'Elba (*B. Lotti, P. Fossen et E. Mattirolo*) . 323
Geologische Übersicht der Königreiches Serbien (*J. M. Zujovic*) . . 325
Bibliothèque géologique de la Russie, rédigée par *S. Nikitine* . . 325
The Survey of Western Palestine. Memoir on the Physical Geology and Geography of Arabia Petræa, Palestina and adjoining districts (*Ed. Hull*). 325
Mémoire sur la Géologie générale et sur les mines de diamants de l'Afrique du Sud (*A. Moulle*) 328
Beiträge zur Geologie der Argentinischen Republick (*Dr Alfr. Stelzner*) 329
Fifth Annual Report of the United States Geological Survey, 1883-84 (*J. W. Powell*, director) 418

Zoologie. Souvenirs entomologiques (troisième série) (*M. J. H. Fabre*). 515

Botanique. Les Amis des plantes et leurs ennemis (*H. de la Blanchère*) 168
Promenades botaniques de tous les mois (*E. D. Labesse* et *H. Pierret*) 456
Conseils sur le choix et la forme des arbres avant la plantation, suivis d'un traité sur la culture et la restauration des arbres fruitiers (l'abbé *Lefèvre*) 71

Astronomie. Traité de la détermination des orbites, des comètes et des planètes, 1er vol. (le chevalier *Th. d'Oppolzer*), édit. française publiée d'après la 2e édit. allemande, par *Ernest Pasquier*. . 335
Dogma e senso comune, considerazioni a riguardo di un recente avvenimento scientifico (*G. Botta*). 262

Art militaire. Les Armées modernes (le lieutenant-colonel *Hennebert*). 42

Mélanges. Les Recettes de famille (*M. Le Prieur*). 168
Manuel de la bonne société (la comtesse *de Valresson*) 537
L'Art d'être belle (la comtesse *de Valresson*) 360
A travers les mansardes et les écoles (Mme *Amélie Pollonnais*). . . 359
Fléaux et catastrophes (*P. Legrand*) 360
Nouvelle méthode de coupe et manière de faire ses robes soi-même (Mme *Alice Guerre*) 360
Le nouveau Livre de cuisine. Recettes pratiques (Mmes *Emmeline Raymond* et *Henriette Poul*). 361
Les grandes Guides (*Donatien Levesque*) 361

Beaux-Arts. Une Définition de l'art (*J. Navicow*) 72
Précis d'histoire de l'art (*C. Bayet*). 138

Artisti Francesi in Roma, nel secoli XV, XVI e XVII. Ricerche e stuedi negli archivi Romani (*A. Bertolotti*). 139
La Madone de Saint-Luc, devant l'histoire et devant la science (*le T. R. P. Hilaire de Paris*). 362

Peinture. Lettres sur l'art de la peinture (*L. de Bracquemont*) . . 138
L'École française de peinture (1789-1830) (*Paul Marmottan*) 337
Recueil de deux cents motifs d'architecture, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours (*Daniel Ramée*) 518
Les Maîtres italiens en Italie (*Jules Levallois*) 488

Musique. Bravos et sifflets (*Arthur Heulard*). 171

Arts industriels. Faïences et porcelaines (*Al. Martin*). 234
La Photographie des débutants (*Léon Vidal*). 262
La Photographie instantanée (*Albert Londe*). 262
Petite Histoire de la Typographie (*Auguste Vitu*) 457
La Reliure moderne, artistique et fantaisiste (*Octave Uzanne*) . . 519

BELLES-LETTRES

Linguistique. Essais de grammaire historique néo-grecque. L'article féminin pluriel au moyen âge et de nos jours et la première déclinaison moderne. 1re partie (*Jean Psichari*) 338
Petit Dictionnaire logique de la langue française (*Élie Blanc*) . . . 235
Le Bhâgavata-purâna, ou histoire poétique de Krishna, traduit et publié par *Eugène Burnouf*, t. IV (*M. Hauvette-Besnault*) 44
Essais de mythologie et de philologie comparée (*J. van den Gheyn*). 45
Le Yi : King, ou livre des changements de la dynastie des Tsheou, traduit pour la première fois du chinois en français, par *P. L. F. Philastre*. 1re partie. 47

Rhétorique. L'Art de la diction (*l'abbé L. Bourgain*). 457
L'Art de dire (*Louis Leloir*). 534

Poésie. Grand Dictionnaire des rimes françaises (*F. Morandini d'Eccatage*) 110
Les Chants du Cavalier (*Édouard Cavailhon*). 110
Roses et Pâquerettes (*H. Tichy*). 111
Marines et Paysages (*H. Tichy*). 111
Ebauches poétiques (*H. Tichy*). 111
Les Ailes du rêve (*Henri Berne*) 111
Poésies (*Raphael Georges Lévy*) 112
Dominique (*Sylvane*). 112
Les Héliotropes (*Fernand Fouquet*). 112
Le Volontaire (*Alexandre Huré*). 112
Les Gloires de la France (*X. X.*). 113
A temps perdu (*Jules Cougnard*). 113
La Chance du Triumvir (*H. Hoornaert*). 114
Horace. Odes. Traduction en vers par *Ernest de Champglin* . . . 114
Les Proverbes de Salomon, mis en vers français par *A. J. Lafargue* . 114
Souvenirs et Fantaisies (*H. Villard.*) 114
Les Cantilènes (*Jean Moréas*). 114
Du Printemps à l'Automne (*Monnier de la Motte*). 115
Chansons. Monologues. Chansons à dire. Fantaisies (*Octave Pradels*). 115
Les Rats et les Grenouilles (*Lucien Berthereau*). 115
Chants de Rénovation. L'Orgie et l'Avenir (*E. de Villedieu*) . . . 115
Brises du soir (*Maurice François*) 116
Dernier Amour (*Louis Lacombe*) 116
Les Ressouvenirs (*Ferdinand Dugué*) 117
Un mystérieux Amour (*Daniel Lesueur*) 117
Tendresses et Cultes (*Émile Trolliet*) 118
Amours défunts (*Louis de Chauvigny*). 119
Violette et Sylvain (*Mlle A. Montaudry*) 120
Les Destinées. Anna et Loïc (*Albert Varet*) 120
Aux Champs (*Paul Harel*). 120
La Chanson de Roland (*Amédée Jubert*) 121
Le Dragon rouge, offert aux mânes des Gaulois. Réparation due à nos pères. Les Vrais Romains (*Damcavald*).. 123

Le Livre des Ames (*Zénon-Fière*) 123
La Vie et la Mort (*Jean Rameau*) 125
A travers la Vie (*Francis Pittié*) 125
Le Dieu dans l'homme (*Jean Aicard*) 126
Le Prisme (*Sully Prudhomme*) 128
Strambotti Sonetti dell' Altissimo (*Rodolfo Renier*) 263

Théâtre. Théâtre choisi de Molière. Ire Partie, comprenant le Misanthrope, l'Avare, les Femmes savantes, le Tartuffe. Édition classique, avec notes, analyses, appréciations et questionnaires (*le P. A. Sengler*) 236
Le Malheur d'avoir de l'esprit (Goré et Ouma), comédie en quatre actes et en vers (*Griboiédove*), traduite pour la première fois en français et précédée d'une notice par *A. Legrelle* 340

Folk-Lore. La Chanson populaire (*J. B. Weckerlin*) 425
Contes populaires de la Cascogne (*J. F. Bladé*). 140
Coutumes populaires de la Haute-Bretagne (*Paul Sébillot*). . . . 141
Légendes, Croyances et Superstitions de la Mer (*P. Sébillot*). . . 142
Ethologia de Blanes (*Joseph Cortils y Vieta*). 143
Tradizioni popolari abruzzesi racç. Vol. II. (*G. Finamore*) 144
Le Reputatrici in Sicilia (*Salomone Marino*). 144
Il Pesce d'Aprile (*G. Pitrè*) 144
Sagenschatz des Luxemburger Landes (*N. Gredt*). 452
Nos vieux Proverbes choisis, avec un commentaire plein d'histoires recréatives (*Lorédan Larchey*). 520

Romans, Contes et Nouvelles. L'Œuvre (*Émile Zola*). . . . 6
Les Dames de Croix-Mort (*Georges Ohnet*) 9
Mademoiselle de Bressier (*Albert Delpit*) 10
Bernard l'assassin (*Edmond Tarbé*). 11
Monsieur de Morat (*Edmond Tarbé*) 12
Le Pavé de l'Enfer (*Maurice Drack*). 12
Mari ou père? (*Jules Vilmain*). 13
La Confession posthume (*Paul Margueritte*) 13
Jacques Kerdraint (*Georges Aragon*). 14
Pacha, roman parisien (*J. Ricard*). 14
Melcy (*Noël Blache*). 14
La Bonne en or (*Henri Pagat*) 16
Ar Berniou Pez (Les Tas de pois) (*Henri Moreau*). 16
Les Hésitations de Madame Planard (*Léon Barracand*). 17
Aventures du temps passé. T. IV des Œuvres complètes (*Paul de Molènes*) 17
Le Baiser de Maïna (*Robert de Bonnières*) 18
Christine Sorel (l'auteur de « l'Héritier d'Anne Radcliffe ») . . . 19
Les Millions du beau-père (*Olivier des Armoises*) 19
Le Jeu des vertus (*Henri de Bornier*) 20
Le Loup dans la bergerie (*Alfred Destournelles*). 21
Mémoires d'un instituteur (*Lucien Thomin*). 22
L'Infirmière (*Louise de Lasserre*) 22
Frère et Sœur, histoire d'hier (*J. B. Gay*) 23
Le Petit Marquis (*Villia*). 22
Les Valbriant (*Mme Augustus Craven*) 23
Floréal (*Roger des Fourniels*). 24
Histoire d'une brique (*I. Natanson*). 25
Manfred (*Émile Moreau*). 26
Madame la Connétable (*Charles Buet*) 25
Un Vaillant (*Alexandre Vivier*). 26
Marcel Campagnac (*Francis Melvil*) 27
Espérit Cabassu (*Alexandre de Lamothe*) 26
Les Cosaques. Souvenirs de Sébastopol, traduit du russe (*le comte Léon Tolstoï*). 28
Marc le Nihiliste, traduit du russe (*Goncharoff*) 28
Mille âmes (*A. Th. Pisemsky*), traduit du russe par *Victor Derely* . . 29
Elle et moi (*Étienne Marcel*). 29
L'Honneur (*Ossip Schubin*), traduit de l'allemand par *R. Armand*. . 29
Hermann et Dorothée (*Goethe*), traduit de l'allemand par *Léon Borès* 29
De ma fenêtre (*Grazia-Pier-Antoni Mancini*), traduit de l'italien par *Mme Colomb*. 30

Le Diable. Mœurs toscanes (*Magherini-Grasiani*) 30
Nouvelles slaves, adapté en français par *Mme A. C. Strebinger* . . . 31
Bigarreau (*André Theuriet*) 32
Chambre d'hôtel (*Léo Rouanet*) 33
Les Gens qui s'amusent (*Léo Trésénick*) 33
Amours (*la princesse Marie Troubetskoï*) 33
Trois Contes de Noël (*S. Blandy*) 34
Les Contes de l'abbé Féret 34
Les Frères ennemis (*l'abbé A. Morigny*) 34
Nos Patriotes (*L. Lacertie*) 34
Les Hantises (*Édouard Dujardin*) 34
Contes étranges. Nouveaux contes étranges (*Henri Moreau*) 35
Les Propos d'un bourgeois de Paris (*Jules Legoux*) 71
Pêcheur d'Islande (*Pierre Loti*) 289
Jean-de-Jeanne (*Émile Pouvillon*) 291
Monsieur Jean (*Ferdinand Fabre*) 293
Le Gars Perrier (*Robert de la Villehervé*) 295
L'Ève future (*le comte Villiers de l'Isle-Adam*) 296
Zo-Har (*Catulle Mendès*) 298
Le Boulet (*René Maizeroy*) 298
L'Insurgé (*Jules Vallès*) 299
L'Étoile éteinte (*Marcel Sémézies*) 300
Trop Belle (*Henry de Pène*) 301
Le Ministère de Martial Ravignac (*Félix Narjoux*) 303
Tartarin sur les Alpes (*Alphonse Daudet*) 304
Fusil chargé, récit militaire (*Eugène Mouton*) 304
Les Prétendants de Viviane (*Jean d'Etiau*) 304
Les Compagnons de la Chausse (*le chevalier G. de Crollalanza*) . . . 305
L'Évadé (*Raoul de Navery*) 306
L'Abbaye de la Vallée d'Arc (*N. A. F. Puaux*) 306
Les Voleurs de locomotives (*Ferdinand Hue*) 306
Souvenirs de la Maison des Morts (*Th. Dostoïevsky*). Traduit du russe, par *M. Neyroud* 307
A la Recherche du bonheur (*le comte Léon Tolstoï*). Traduit du russe, par *M. Halperine* 308
Pauvre Moschko, mœurs galliciennes (*K. E. Franzos*). Traduction de *Louis de Hessem* 308
L'Agonie d'une race (*Charles Simond*) 308
Sur la Sprée (*J. Kraszewski*). Traduit du polonais, par *A. H.* . . . 309
La Famille Bucholz (*Julius Stinde*). Traduit de l'allemand, par *Jules Gourdault* 309
Le Bien d'autrui (*Hephell*). Traduit de l'anglais 309
Lettres de l'Enfer (*Max Rowel*). Confessions d'un damné, traduites du danois, par *G. Ducros* 309
Tête-Rousse (*Pontsevrez*) 310
Le Monde qui fait la fête (*Mousk*) 310
Les Héroïnes du devoir (*Paul Célières*) 310

Ouvrages pour la jeunesse. La Vie en famille (*Zénaïde Fleuriot*) 216
Mademoiselle Bréval (*S. de Lalaing*) 216
La Confession de Jobic (*Albert Trevad*) 217
Nizelle, souvenirs d'un orphelin (*Eugène Muller*) 218
Le Mari de Simone (*Georges du Vallon*) 218
Les Mémoires de Finette (*Louise Hameau*) 219
La Fille du pêcheur (*V. Vattier d'Ambroyse*) 219
Jasper ou les Pêcheurs d'Helgoland (*J. de Rochay*) 220
Diamant, bronze et or (*Mme de Stolz*) 220
Tante Lardelle (*la comtesse D. de Beaurepaire de Louvagny*) 220
La Comédie des animaux (*Méry*) 221
La Guerre, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle (*Carlo du Monge*), suivi de : Le Secret du Fer (*J. Protche de Viville*), et Les Lansquenets (*Ernest d'Hervilly*) 221
Contes aux tout petits (*P. Andriveau*) 222
Scènes enfantines (*Marie de Bosguérard*) 222
Tante Monique (le commandant *Stany*) 222
Notre Demoiselle (*Pierre du Château*) 223
Le Talisman de Marcelle, suivi de Lucie et Lucienne (*Gabrielle*

d'Ethampes) 223
Le Mariage de Josiane (*E. Meunier*). 224
Mon Cousin Rustique (*Henriette Large*) 224
Le Drame de l'Aveyron (*Jacques Brémond*) 224
Les Heritiers de Montmercy (*Eudoxie Dupuis*) 225
Souvenirs d'un petit Alsacien (*Mme Pierre Duchâteau*). 225
La Petite maison rustique (*Marthe Bertin*) 225
Pharos (*Adriana Piazzi*). 225
Les Sept métiers du petit Charles (*Léonce Petit*). 225
L'Enfant du 26e (*André Gérard*) 226
De Fil en aiguille (*Fr. Fleuriot-Kérinou*) 226
La Vie de ce monde (*J. Girardin*) 226
Histoire des quatre saisons (*Jean Grange*) 227
Esquisses provinciales (*E. Meunier*) 227
Histoire de Moustache ; mémoires d'un très bon chien (*Marialys*) . 227
L'Intelligence des bêtes (*L. Français*) 228
Histoire d'une bouteille (*Eug. Lefebvre*) 228
Tout chemin mène-t-il à Rome ? (*J. Girardin*) 228
Le Pauvre François, suivi de Ferma contre Pagliati (*Mme J. Colomb*). 228
Les Récits de la Grève (*Charles Deslys*). 228
A la recherche de la pierre philosophale (*Edouard Blanc*) 229
Récits d'un soldat. Les fusiliers marins au siège de Paris. Le sergent Hoff. Un Invalide. La Hacienda de Camaron (*Louis Lande*) . . . 362

Récentes publications illustrées. Au Tonkin et dans les Mers de Chine, Souvenirs et croquis (1883-1885) (*Rollet de l'Isle*) . 489
Plantes et Bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle (*J. Pizzetta*) 490
Du Spitzberg au Sahara (*Charles Martin*). 490
Timbouctou. Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan (le docteur *Oskar Lenz*), traduit de l'allemand par *Pierre Lehautcourt*. . . . 491
En Campagne. Deuxième série (*Jules Richard*). 492
Autour du Concile. Croquis et Souvenirs d'un artiste à Rome (*Charles Yriarte*) 492
Poèmes et Récits (*François Coppée*). 493
Il était une fois (*Savinien Lapointe*). 493
A travers l'Amérique, nouvelles et récits (*Lucien Biart*). 494
L'Héritage de Charlemagne (*Charles Deslys*) 495
Le Journal de la Jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1886 495
Quand j'étais petit, histoire d'un enfant racontée par un homme (*Lucien Biart*) 496
Nizelle, souvenirs d'un orphelin (*Eugène Muller*) 496
Nicolas Nickleby, traduit de l'anglais (*Charles Dickens*) 496
Les Enfants dans la famille, raconté aux petits-enfants du bibliophile *Jacob* et publié par lui. 496
Histoire d'un forestier (*Prosper Chazel*) 497
Les Explorations inconnues. Entre deux Océans, voyages et aventures (*Lucien Biart*) 497
Les Explorations inconnues. Le Roi des Prairies, voyages et aventures (*Lucien Biart*) 497
Les Aventures de Tom Sawyer (*Mark Twain*), trad. de *W. L. Hughes*. 498
Les Aventures de Huck Finn, l'ami de Tom Sawyer (*Mark Twain*), trad. de *W. L. Hugues* 498
Malingreux (*Charles Richard*) 498
Almanach catholique de France. 499
L'Équitation puérile et honnête, petit traité à la plume et au pinceau (*Crafty*). 499
Nos Chéris chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne, dans le monde (*Mars*) 499
Les Contes de fées (*Charles Perrault*) 499
Pour les petits et les grands enfants (*Adrien Linden*). 499
La Mission du Capitaine (*H. de Charlieu*). 500
Un Déshérité (*Mme Eudoxie Dupuis*) 500
Un Hiver au Cambodge. Chasses au tigre, à l'éléphant et au buffle sauvage. Souvenirs d'une mission officielle remplie en 1880-1881 (*Edgar Boulangier*). 501
Histoire des jardins anciens et modernes (*Arthur Mangin*). 501

Serviteurs et commensaux de l'homme (*Saint-Germain Leduc*) . . 502
Les Trois Rois Mages (*Aimé Giron*) 502
Le Capitaine Bassinoire (*J. Girardin*) 503
Le Clan des Têtes chaudes (*Zénaïde Fleuriot*) 503
La Tante Derbier (*Mme Chéron de La Bruyère*) 504
Rouzetou (*Mme S. Blandy*). 504
Jean l'Innocent (*Mme Colomb*). 505
L'Armée depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution (*P. Louisy*) . . 506
La Chevalerie et les Croisades (*idem*) 506
Henri IV et Louis XIII. La Fronde (*idem*) 506
Le Livre et les arts qui s'y rattachent, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (*idem*) 506
La Chasse aux lions (*Alfred Assolant*) 506
Le Roman de Christian (*Pierre du Château*) 507
La Succession du Roi Guilleri, suivi de Buchette et de Les Trois fils du roi Justus (*Charles Ségard*). 507
Souvenirs et impressions de voyage dans les pays du nord de l'Europe : Suède, Finlande, Danemark, Russie (*L. Léouzon Le Duc*) 508
La Chasse au Phénix (*Daniel Bernard*) 508
La France coloniale. Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin et autres colonies françaises considérées au point de vue historique, géographique, ethnographique et commercial (*A.-M. G.*) . 509
Les Sources (*Mme Stanislas Meunier*) 510
Les grands Fleuves (*Henry Jacottet*) 510
Les Naufragés de la Calypso (*Mayne-Reid*) traduit de l'anglais par (*Mme Gustave Demoulin*) 510
Comme les grands (*Mme A. Fresneau, née de Ségur*). 510
Minette (*Julie Gouraud*) 511
L'Antiquaire (*Walter Scott*), adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par (*A.-J. Hubert*). 511
Le Roi des Requins, suivi de : Le Brelan américain et L'Anaïa du Brigand, traduit de l'allemand par *J. de Rochay* (*Karl May*). . . 511
Le Ménétrier de la République : épisode de la vie de Chérubini, traduit de l'allemand par *J. de Rochay* (*A. Schirmer*) 511
La Perruque du Grand-Père (*Mme Chéron de la Bruyère*). 511
La petite Givonnette (*André Surville*). 512
L'Aventure de Petit Paul (*Mme Ferdinand Le Roy*) 512
Le Petit Buffon des Enfants (*A des Tilleuls*) 512
Mlle Louisette et M. Mimile (*A. des Tilleuls*) 512
Le Chêne et l'Ortie (*Mme L. Hameau*) 512
L'École et le Ruisseau (*Mme L. Hameau*) 512
Nos bons serviteurs (*Mme L. Hameau*) 512
La Couverture de grand'maman (*Mme L. Hameau*). 512

Histoire et critique littéraire. Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. Introduction à l'étude de la littérature grecque (*Émile Egger*) 422
Histoire abrégée de la littérature latine, rédigée conformément aux programmes officiels (*Eugène Talbot*) 423
Études critiques sur Properce et ses élégies (*Frédéric Plessis*). . . 427
Italici Ilias latina, edidit, præfatus est, apparatu critico et indice locuplete instruxit (*Fr. Plessis*) 430
Un Rhéteur chrétien au Ve siècle, Claudius-Marius Victor (*l'abbé Stanislas Gamber*) 169
M. Fabi Quintiliani institutionis oratoriæ liber decimus, texte latin publié avec un commentaire explicatif (*J.-A. Hild*). 169
Pétrarque. Lettres sans titre, traduites pour la première fois par *Victor Develay* 237
Pétrarque. Lettres à Rienzi, traduites pour la première fois par *V. Develay* 237
Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (1580-1645) (*E. Mérimée*) 345
Histoire sommaire de la littérature française des origines à nos jours, ouvrage conforme aux programmes d'enseignement des écoles normales (*A. Biays*) 425
Chroniques des Élections à l'Académie française (1634-1841) (*Albert Rouxel*). 520
Le Régiment de la Calotte (*Léon Hennet*). 264

Un Salon à Paris Mme Mohl et ses intimes (*K. O'Meara*) 50
Le Roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIIe siècle. Leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France (*J. J. Jusserand*). 170
Histoire des femmes écrivains de la France (*Henri Carton*) . . . 265
Les Femmes bibliophiles de France, XVIe XVIIe et XVIIIe siècles (*Ern. Quentin Bauchart*) 259
Madame la comtesse de Genlis, sa vie, ses œuvres, sa mort (1746-1830), d'après des documents inédits (*Honoré Bonhomme*). . . . 170
Du Caractère de l'épopée dans la Légende des siècles (*E. Bernier*) . 458
Essais de critique (*Charles Fuster*). 363
Surian, prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence, de l'Académie française (1670-1754). Pensées et discours inédits précédés d'une étude historique et littéraire renouvelée d'après les manuscrits (*l'abbé A. Rosne*). 431
Causeries littéraires et historiques (*Jules Janin*). 264
Henri Heine et son temps (1799-1827) (*Louis Ducros*) 266
Historia de las ideas estéticas en España (*Menendez y Pelayo*) . . 43
Le Naturalisme (*Mme Emilia Pardo-Bazan*) 363
Le Roman russe (*le vicomte E. Melchior de Vogué*) 343
L'Arménie chrétienne et sa littérature (*Félix Nève*) 523

Polygraphes. Classiques populaires. Homère (*A. Coulat*) 458
Fénélon (*G. Bizos*) 458
Œuvres de Xavier de Maistre. 460
Œuvres posthumes de René Grousset. Essais et poésies recueillis et publiés avec des notices (*René Doumi et Pierre Imbart de la Tour*). 239
Les petits Chefs-d'œuvre. Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny pendant l'année 1787, publiées avec une préface par *M. de Lescure*. 534

HISTOIRE

Généralités. Methods of historical study (*Herbert B. Adams*). . . 146

Géographie et Voyages. Atlas colonial (*Henri Mager*). . . . 194
La France coloniale. Histoire, Géographie, Commerce, ouvrage publié sous la direction de *M. Alfred Rambaud* 196
Les Colonies françaises. Leur commerce, leur situation économique, leur utilité pour la métropole, leur avenir (*Louis Vignon*). . 196
L'Expansion coloniale de la France (*J. L. de Lanessan*) 197
El archipielago Filipino y las islas Marianas, Carolinas, y Palaos (*Jose Montero y Vidal*) 198
Expédition française en Tunisie (1881-1882), précédée d'une description géographique et historique de la régence de Tunis (*Maurice Bois*) 199
Étude sur l'organisation administrative du Tonkin et des pays de protectorat (*Louis Dunoyer de Ségonzac*) 199
Madagascar (*Raoul Postel*). 200
La Société des missions étrangères pendant la guerre du Tonkin . 201
Près des grands lacs (*les missionnaires de S. E. le cardinal Lavigerie*). 201
Souvenirs de Malaisie. Onze ans sous l'Équateur. Indo-Chine (*A. Périé*) 202
Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers (*Jules Girard*) 202
Le Japon. Histoire et religion (*J. Egermont*) 203
Ethnographie de l'Algérie (*O. Houdas*). 204
Continents et Océans. Introduction à l'étude de la géographie (*George Grove*) 204
Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique (*Girard de Rialle*) . . . 204
Les Peuples de l'Asie et de l'Europe (*Girard de Rialle*) 204
A travers l'empire britannique (1883-1884) (*le baron de Hübner*). . . 205
Description de l'Égypte. Deuxième partie : Alexandrie et la Basse-Égypte (*H. de Vaujany*) 207
Haïti ou la république noire (*Sir Spenser St John*). 207
La Politique extérieure d'Haïti (*Jacques-Nicolas Léger*) 208

La Terre des merveilles, promenade au parc national de l'Amérique du Nord (*Jules Leclercq*) 209
Un Empire qui croule. Le Maroc contemporain (*Ludovic de Campou*). 210
Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes (*Henri de La Chaume*) . . . 211
En Angleterre (Angleterre, Écosse, Iles Orcades, les Hébrides, Islande.) Le pays, les habitants, la vie intérieure (*Félix Narjoux*) 211
Venise et la Vénétie (*J. Gourdault*) 212
Voyage au Cap Nord et en Laponie par la Finlande (*Pierre Frédé*). . 213
Voyage en Corse. Récits dramatiques et pittoresques (*C. Faure*). . 214
Andalousie et Portugal (l'auteur des *Horizons prochains*) 214
De Paris aux Karpathes (*Joseph Montet*) 268
Völkerkunde. 1er Band : Die Naturvölker Afrikas (*Dr Friedrich Ratzel*) 433
Das Massai-Land (Ost-Æquatorial Afrika) (*Dr. G. A. Fischer*). . . 435
Nouvelle carte de l'Égypte et de ses dépendances, depuis le 5e degré de latitude sud jusqu'à la Méditerranée 436
Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes (t. XII). L'Afrique occidentale. Archipels atlantiques. Sénégambie et Soudan occidental (*Elisée Reclus*) 485
Le Littoral de la France (*V. Vattier d'Ambroyse, Ch. F. Auberi*) . . 485
La France et ses colonies (t. Ier : En France). (*Onésime Reclus*.) . . 486

Histoire ecclésiastique. Dissertationes selectæ ad historiam ecclesiasticam (*Bern. Jungmann*) 346
Series episcoporum Ecclesiæ catholicæ quotquot innotuerunt a B. Petro apostolo. Supplementum ad an. 1870-1885 (*P. Pius Gams*) . 347
Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters, mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive (*Ludwig Pastor*). 439

Hagiologie et Biographie religieuse. Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte (*l'abbé J. B. Pardiac*) 242
Le R. P. Jean Bedel, sa vie et ses œuvres (*l'abbé Ch. Chapelier*) . . 169
Vie du cardinal Dechamps, de la Congrégation du T.-S. Rédempteur, archevêque de Malines et primat de Belgique (*le P. Henri Saintrain*). 256
Frédéric-François-Xavier de Mérode, sa vie et ses œuvres (*Mgr Besson*). 69
Vie des Saints. Deuxième partie : Saints du 1er juillet au 31 décembre (*Mgr Paul Guérin*) 484

Histoire ancienne et romaine. The empire of the Hittites (*William Wright*) 437
Les Proxénies grecques (*Paul Monceaux*). 148
De Communi Asiæ provinciæ. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris (*Paul Monceaux*). 241
Récits de l'histoire romaine (*Mme V. Duruy*). 150

Histoire du moyen âge. La France en Orient au XIVe siècle. Expédition du maréchal Boucicaut (*J. Delaville Le Roulx*) . . . 54
Les Origines de la Civilisation moderne (*M. Godefroid Kurth*). . . 524

Histoire moderne et contemporaine. La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance. (*Jacob Burckhardt*). Traduction de *M. Schmitt* 355
Doria et Barberousse (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*). . . . 441
Soliman-Pacha (Colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860 (*Aimé Vingtrinier*) 451
Négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi. 1875-1886 (*Adolphe d'Avril*). 444

Questions contemporaines. La France juive. Essai d'histoire contemporaine (*Ed. Drumont*). 61
Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens (*le chevalier Gougenot des Mousseaux*). 132
La France socialiste, notes d'histoire contemporaine (*Mermeix*) . . 536
Protestation d'un citoyen contre le projet de loi sur l'enseignement primaire (*C. Rémont*). 260
La Comédie politique, souvenirs d'un comparse (t. I) (*Paul Dhormoys*) 535

La Comédie du Jour sous la République athénienne (*Albert Millaud*) 438

Histoire de France. Histoire de France, principalement pendant le XVIe et le XVIIe siècle. (*Léopold de Ranke*), traduction de *J. Jacques Porchat*, continuée par *C. Miot*. Tome quatrième . . 69
Jeanne d'Arc à Domremy. Recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives (*Siméon Luce*). 55
Études sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne (*Paulin Paris*) 56
Les Guerres d'Italie (*Montluc*). Texte établi par *Alfred Baudrillart*. 69
Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise... Suivis de ses Pensées inédites écrites pour Henri III, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et précédés de la Vie publique et privée de Henri de Mesmes, avec notes et variantes (*Edouard Frémy*).. 151
Guerres de religion. Le Capitaine Merle, baron de Lagorce, gentilhomme du roi de Navarre et ses descendants, avec lettres et documents inédits de Henry, roi de Navarre; de Henry, prince de Condé; de François, duc d'Alençon et d'Anjou (1574-1582); de Henry, duc de Rohan (1622-1628); lettres patentes de Henry III, de Henry IV, de Louis XIII (*le comte A. de Pontbriant*) 243
Une Révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616 (*Alfred Danicourt*). 73
Portraits du grand siècle (*Ch.-L. Livet*) 349
Mémoires de Saint-Simon. Tome V. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices (*A. de Boislisle*) 351
Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI (*la comtesse d'Armaillé*) . 245
La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793, ou la France vaincue par la Commune de Paris (*H. Wallon*) 442
Les débris de Quiberon, souvenirs des désastres de 1795, suivis de la liste des victimes rectifiée d'après les documents de la collection Hersart du Buron et tous autres titres contemporains et authentiques (*Eugène de la Gournerie*) 528
Histoire de la marine française sous la première République, faisant suite à l'histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine (*E. Chevalier*) 352
Le Clergé français réfugié en Angleterre (*F. X. Plasse*) 247
Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant l'Empire (1800-1811), 2e partie (*l'abbé Méric*). 153
Les dernières années du duc d'Enghien (1801-1804) (*le comte Boulay de la Meurthe*). 152
Souvenirs du feu duc de Broglie (1785-1870). Tomes II et III.. . . 249
Mémoires d'un ancien ministre (1807-1869) (*lord Malmesbury*), traduit de l'anglais par *A. B.*. 66
Histoire de la Restauration (1815-1830) (*Charles Barthélemy*). . . . 74
Journal de Dix ans. Souvenirs d'un impérialiste. Tome II (*Fidus*). . 74

Histoire locale. Histoire épisodique de Bourgogne. Tome Ier, Gontran; tome II, Les fils de Mummolus (*Abel Clarin de la Rive*). . . 64
Notice historique sur le prieuré de Gérigny, de l'Ordre de Prémontré, au diocèse de Reims (1130-1789) (*l'abbé Carré*). 267
Notice sur le collège de Saintes (1571-1850) (*Pierre-Stanislas Moufflet*), avec notes et appendices par *Louis Audiat*. 445
Journal de voyage de Dom Jacques Boyer, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans les diocèses de Clermont, Le Puy, Bourges, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers et Poitiers. 1710-1714. Publié et annoté par *Antoine Vernière*. 42
La Sénéchaussée d'Auvergne et Siège présidial de Riom au XVIIIe siècle (*Edouard Everat*) 155
La Réunion de Toul à la France et les derniers évêques comtes souverains (*le marquis de Pimodan*) 154
Le Vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles (*Victor Fournel*) 486

Histoire étrangère. L'Allemagne telle qu'elle est (*Jacques Saint-Cère*) 460
Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II (*le comte de Baillon*) . . . 65
Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734) (*H. Forneron*) 156
Chute d'une République. Venise, d'après les archives secrètes de la République (*Ed. Bonnal*) 157
Vita di Francesco V, duca di Modena (1819-1875). Tome IV. Appendice (*le comte T. Bayard de Volo*) 252
Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle (*Mgr Namèche*) 251
Une Invasion prussienne en Hollande en 1787 (*Pierre de Witt*) . . . 449
Étude sur les relations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie et la Suisse, suivie du traité de commerce conclu le 26 mai-7 juin entre la Roumanie et la Suisse (sans nom d'auteur) 529
La Russie politique et sociale (*Tikhomirov*) 253
La Péninsule des Balkans. Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Turquie, Roumanie (*E. de Laveleye*) 52
La Bulgarie (*Louis Leger*) 171
La Chine inconnue (*M. Jametel*) 53
Rapport du surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec pour l'année 1884-1885 40

Biblioteca Storica italiana publicata per cura della R. Deputazione di storia patria. L'Opera cinquantenaria della R. Deputazione di storia patria di Torino. Notizie di fatto storiche, biografiche e bibliografiche sulla R. Deputazione e sui deputati nel primo mezzo secolo della fondazione raccolte per incarico della medesima (*Antonio Manno*) 164
Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana (*Giulio Porro*) . . 164
Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia (*Antonio Manno* e *Vincenzo Promis*) 164
Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda restaurazione (1559-1814) (*Antonio Manno, Ermanno Ferrero* e *Pietro Vayra*) 165

Miscellanea di storia italiana. Indici sistematici di due cronache muratoriane (*Giovanni Filippi, Carlo Merkel, Luigi Valmaggi, Gustavo Canti, Gerolamo Occoferri, Giuseppe Roberti, Carlo Cipolla, Antonio Manno*) 165
Atti del terzo congresso storico italiano 12-19 settembre 1885 . . . 165
Indices chronologici ad rerum italicarum scriptores quos Ludovicus Antonius Muratorius collegit (*Joseph Calligaris, Johannes Filippi, Carolus Merkel, Carolus Cipolla, Antonius Manno*) 165

Archéologie. Monographie du temple de Salomon (*Le R. Père Xavier Pailloux*) 67
Histoire de l'art dans l'antiquité : Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie-Mineure, Perse, Grèce, Étrurie, Rome. (T. IV) Sardaigne, Judée, Asie-Mineure (*Georges Perrot* et *Charles Chipiez*) 516
Il monogramma del Nome SS. di Gesù. Studi critici (*Giovanni Sodo*) 165
Les Basiliques de Saint-Martin, à Tours. Fouilles exécutées à l'occasion de la découverte de son tombeau (*Stanislas Ratel*) 73
Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Archéologie du moyen âge. Mémoires et fragments réunis par Robert de Lasteyrie (*Jules Quicherat*) 158
Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse) (*Léon Germain*) 266

Mélanges. Les Dessous de l'histoire. Curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires (*J. Hovyn de Tranchère*) 447
Les Postes françaises. Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation (*Alexis Belloc*) 353
Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV (*J. Guiffrey*) 234
Un Député aux États généraux de 1614, esquisse historique (*Pierre de Saint-V****) 364

Les Inconséquences de John Bull (*L. Nemours-Godré*) 268
Les Mercenaires de la papauté (*Armand Dassier*) 534

Biographie. Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la Révolution (*l'abbé Victor Mourot*). 364
Le connétable de Montmorency (1493-1567) (*le général baron Ambert*). 268
Sully et son temps, d'après les mémoires et documents du XVIe siècle (*Jules Gourdault*) 268
Un Administrateur au temps de Louis XIV. Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, conseiller au Parlement de Metz (1610-1675), (*le vicomte de Grouchy et le comte de Marsy*) 160
Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur, d'après des documents nouveaux et inédits (*Charles Joret*) 159
La Vie d'un douanier (Boucher de Perthes) (*A. Ledieu*). 267
Les Savants modernes et leurs œuvres. — Berthollet. — Chaptal (*Mme la comtesse Drohojowska*). 72

Bibliographie. La Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420) (*Maurice Faucon*). . . . 162
Histoire de l'imprimerie en Agenais, depuis l'origine jusqu'à nos jours (*Jules Andrieu*) 257
Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie et la Fauconnerie, publiés ou composés depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc., avec des notes critiques et l'indication de leur prix et de leur valeur dans les différentes ventes (*R. Souhart*). 356
Bibliografia veneziana, in aggiunta e continuazione del saggio di Emmanuele Antonio Cicogna (*Girolamo Soranzo*) 454

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAMS (Herbert-B.). 146
AICARD (Jean). 126
ALAUX (J.-L.). 532
ALLAIN (l'abbé E.). 246
AMBERT (le général baron) . . 268
ANDRÉ (le P.). 394
ANDRIEU (Jules). 257
ANDRIVEAU (P.). 222
ARAGON (Georges). 14
ARISTOTE 389
ARMAILLÉ (la comtesse D'). . 245
ARMAND (R.). 29
ARMOISES (Olivier DES). . . . 19
ASSOLANT (Alfred) 506
AUBERT (Ch.-F.). 485
AUDIAT (Louis) 445
AUDLEY (C.-F.). 167
AVENEL (J. D'). 392
AVRIL (Adolphe D'). 444
BAILLON (le comte DE). . . . 65
BAREILLE (J.). 451
BARRACAND (Léon). 17
BARTHÉLEMY (Charles). . . . 74
BAUDRILLART (Alfred). . . . 60
BAUDRILLART (H.). 167
BAYARD DE VOLO (le comte T.). 252
BAYET (C.). 138
BEAL (S.). 37
BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY (la Cesse D. DE). 220
BELLOC (Alexis). 353
BENOIT (Dom). 136
BERGER (H.). 403
BÉRINGER (Fr.) 389
BERNARD (Daniel) 508
BERNE (Henri). 111
BERNIER (E.). 458
BERTHEREAU (Lucien). . . . 115
BERTIN (Marthe). 225
BERTOLOTTI (A.). 139
BESSON (Mgr.). 69
BIART (Lucien) 494,496,497
BIAYS (A.). 425
BICHAT (M.-M.-E.). 407
BIZOS (G.). 458
BLACHE (Noël) 14
BLADÉ (J.-F.). 140
BLANC (Édouard). 229
BLANC (Élie). 235
BLANDY (S.). 34,504
BLOCK (Maurice) 514
BLONDLOT (A.). 407
BOIS (Maurice). 199
BOISLISLE (A. DE). 351

BONHOMME (Honoré). . . . 170
BONNAL (Éd.). 157
BONNIÈRES (Robert DE). . . 18
BORÉE (Léon). 29
BORNIER (Henri DE). 20
BOSGUÉRARD (Marie DE). . . 222
BOTTA (G.). 262
BOULANGIER (Edgar) 501
BOULAY DE LA MEURTHE (le comte) 152
BOURGAIN (l'abbé L.) 457
BRACQUEMONT (L. DE). . . . 138
BRÉMOND (Jacques). 224
BRET (Mme E.). 533
BRIN (P.-M.). 397
BRINGMANN (Aug.). 389
BROGLIE (duc DE). 249
BURT (Charles). 25
BURCKHARDT (Jacob). 355
BURNOUF (Eugène). 44
CAITHNESS (duchesse DE POMAR lady) 332
CALLIGARIS (Joseph) 165
CAMILLIS (DE). 134
CAMPOU (Ludovic DE). . . . 210
CANTI (Gustavo). 165
CARRÉ (l'abbé). 267
CARTON (Henri). 265
CAVAILHON (Edouard). . . . 110
CÉLIÈRES (Paul). 310
CHABIN (le R. P.). 414
CHAMPGLIN (Ernest DE). . . . 114
CHAPELIER (l'abbé Ch.). . . . 169
CHARLIEU (H. DE) 500
CHATEAU (Pierre DU) . . . 223,507
CHAUMEIL (J.). 167
CHAUVIGNY (Louis DE). . . . 119
CHAVÉE-LEROY. 533
CHAZEL (Prosper) 497
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) 504,511
CHEVALIER (E.). 352
CHIPIEZ (Ch.). 516
CIPOLLA (Carlo). 165
CLARIN DE LA RIVE (Abel). . 64
COLOMB (J.). 228
COLOMB (Mme) 30,505
CONVERT (F.). 261
COPPÉE (François) 493
CORNEILLE (Pierre). 484
CORTILS Y VIETA (Joseph). . . 143
COUAT (A.). 458
COUGNARD (Jules) 113
CRAFTY. 499
CRAVEN (Augustus). 23
CROLLALANZA (le chev. G. DE). 305
CROULLEBOIS. 403
DAMCAVALD 123
DAMES (Dr). 320
DANICOURT (Alfred). 73
DASSIER (Armand). 534
DAUDET (Alphonse). 304
DELAVILLE LE ROULX (J.). . . 54
DELPIT (Albert). 10
DERELY (Victor). 29
DESLYS (Charles) 228,495
DESTOURNELLES (Alfred). . . 21
DEVELAY (Victor). 237
DHORMOYS (Paul). 535
DICKENS (Charles) 496
DOSTOÏEVSKY (Th.). 307
DOUGLAS (Robert K.) 37
DOUMI (René). 239
DRACK (Maurice). 12
DRAMARD (Louis). 331
DROHOJOWSKA (la Cesse). . . . 72
DROZ (Ed.). 392
DRUMONT (Ed.). 61
DUCHATEAU (Mme Pierre). . . 225
DUCROS (G.) 309
DUCROS (Louis). 266
DUGUÉ (Ferdinand). 117
DUJARDIN (Edouard) 34
DUNOYER DE SÉGONZAC (Louis) 199
DUPONT (Ed.). 319
DUPUIS (Eudoxie) 225,500
DUPUY (J.-B.-M.). 536
DURUY (Mme V.). 150
EGERMONT (J.). 203
EGGER (Émile). 422
EHRENFELS (la Csse Clotilde D'). 70
EHRLE (Fr.). 389
ETHAMPES (Gabrielle D') . . . 223
ETIAU (Jean D'). 304
EVERAT (Edouard). 155
FABRE (Ferdinand). 293
FABRE (M.-J.-H.). 515
FAUCON (Maurice). 162
FAURE (C.). 214
FÉRET (l'abbé). 34
FERRERO (Ermanno). 165
FIDUS 74
FIGUIER (Louis). 359
FILIPPI (Giovanni). 165
FINAMORE (G.). 144
FISCHER (G.-A.). 435
FLEEMING JENKIN. 403,404
FLEURIOT (Zénaïde) 216,503
FLEURIOT-KÉRINOU (Fr.). . . 226
FORNERON (H.). 156
FOSSEN (P.). 323
FOUQUET (Fernand). 112
FOURNEL (Victor) 486
FOURNIELS (Roger DES). . . . 24
FRANÇAIS (L.) 228
FRANÇOIS (Maurice). 116
FRANZOS (K.-E.). 308
FRÉDÉ (Pierre) 213
FRÉMY (Édouard) 151
FRESNEAU (Mme A.), née DE SÉGUR 510
FUSTER (Charles) 363
G. (A.-M.). 509
GAIN (Georges) 456
GAMBER (l'abbé Stanislas). . . 169
GAMS (P. Pius) 347
GAY (J.-B.). 23
GERALDY (Frank). 406
GÉRARD (André). 226
GERMAIN (Léon). 266
GIRARD (Jules). 202
GIRARDIN (J.). 226,228,503
GIRON (Aimé) 502
GOETHE. 29
GONTCHAROFF. 28
GOUGENOT DES MOUSSEAUX (le chevalier) 132

GOURAUD (Julie). 511
GOURDAULT (Jules). . . 212,268,309
GRANGE (Jean). 227
GREDT (N.). 452
GRENIER (Édouard). 459
GRIBOIÈDOVE. 340
GRISAR (Hartmann). 409
GROUCHY (le vicomte DE). . . 160
GROVE (George). 204
GUAITA (Stanislas DE). . . . 331
GUÉRIN (Mgr Paul). 484
GUERRE (Mme Alice). 360
GUIFFREY (J.). 234
GUILLEMIN (Amédée). . . . 408
GUYAU (M.). 391
HALPÉRINE (M.). 308
HAMEAU (Louise) 219,512
HAREL (Paul). 120
HAUVETTE-BESNAULT (M.). . . 44
HENNEBERT (lieutenant-colonel) 42
HENNET (Léon) 264
HEPHELL 309
HERVILLY (Ernest D'). . . . 221
HESEN (A.). 131
HEULARD (Arthur). 171
HILAIRE DE PARIS (le P.). . . 362
HILD (J.-A.). 169
HOORNAERT (H.). 114
HOSPITALIER (E.). 405
HOUDAS (O.). 204
HOVYN DE TRANCHÉRE (J.). . 447
HUBERT (A.-J.) 511
HUBNER (le baron DE). . . . 205
HUE (Ferdinand). 306
HUGHES (W. L.). 498
HUIT (C.). 388
HULL (Ed.). 325
HURÉ (Alexandre) 112
IMBART DE LA TOUR (Pierre). . 239
JACOB (le bibliophile). . . . 496
JACOTTET (Henry) 510
JAMETEL (M.). 53
JANET (Paul). 399
JANIN (Jules). 264
JORET (Charles). 158
JOUAUST (D.). 333
JUBERT (Amédée). 121
JUNGMANN (Bern.) 346
JURIEN DE LA GRAVIÈRE (le vice-amiral). 441
JUSSERAND (J.-J.). 170
KERGOMARD (Mme P.) 531
KÖHLER (G.). 317
KRASZEWSKI (J.). 309
KURTH (Godefroid) 524
LABESSE (E.-D.). 456
LA BLANCHÈRE (H. DE). . . . 168
LACERTIE (L.). 34
LA CHAUME (Henri DE). . . . 211
LACOMBE (Louis). 116
LAEMMER (Hugo). 411
LAFARGUE (A.-J.). 114
LA GOURNERIE (Eugène DE). . 528
LALAING (S. DE). 216
LAMOTHE (Alexandre DE). . . 26
LANDE (Louis). 362
LANESSAN (J.-L. DE). 197
LANG (Andrew). 409
LAPOINTE (Savinien) 493
LARBALÉTRIER (A.). 533
LARGE (Henriette). 224
LARGENT (le R. P.). 396
LA RIVE (Th. DE) 167
LASSERRE (Louise DE). . . . 22
LAURET (H.). 400
LAVELEYE (E. DE) 52
LA VILLEHERVÉ (Robert DE). . 295
LECLERCQ (Jules) 209
LE CONTE (l'abbé) 358
LEDIEU (A.) 267
LEFEBVRE (Eug.). 228
LEFÈVRE (l'abbé). 71
LÉGER (Jacques-Nicolas). . . 208
LÉGER (Louis). 171
LEGOUX (Jules). 71
LEGRAND (P.). 361
LEHAUTCOURT (Pierre). . . . 491
LELOIR (Louis) 534
LENZ (Oskar). 491
LÉOUZON LE DUC 508
LE PRIEUR (M.). 168
LEROUX (Adrien). 137
LE ROY (Mme Ferdinand). . . 512
LESCŒUR (Daniel). 117
LESCURE (DE). 534
LEVALLOIS (Jules) 488
LEVESQUE (Donatien). . . . 361
LÉVY (Raphaël-Georges) . . 112
LEYEN (VON DER). 106
LIGNE (prince de) 534
LINDEN (Adrien). 499
LIVET (Ch.-L.). 349
LONDE (Albert) 262
LOTI (Pierre). 289
LOTTI (B.) 322,323
LOUIS-LANDE. 362
LOUISY (P.) 506
LUCE (Siméon). 55
MAGER (Henri). 194
MAGHERINI-GRAZIANI 30
MAISTRE (Xavier DE). 460
MAIZEROY (René). 298
MALEBRANCHE 396
MALLAT (Joseph). 532
MALMESBURY (lord). 66
MANCINI (Grazia-Pier-Antoni). 30
MANGIN (Arthur). 501
MANNO (Antonio) 164,165
MARCEL (Étienne) 29
MARGUERITTE (Paul). 13
MARIALYS 227
MARIN DE BOYLESVE (le P.). . 512
MARINO (Salomone). 144
MARMOTTAN (Paul). 337
MARS 499
MARSY (le comte DE). . . . 160
MARTIN (Al.). 234
MARTIN (l'abbé G.). 230
MARTIN (Charles) 490
MARX (K.). 104
MATTIROLO (E.). 323
MAURUS (Silv.) 389
MAXWELL (James-Clerk). . . 404
MAY (Karl) 511
MAYNE-REID 510
MELVIL (Francis). 27

MENDÈS (Catulle). 298
MENÉNDEZ Y PELAYO. . . . 43
MENGER (le Dr Carl). 97
MÉRIC (l'abbé) 153
MÉRIMÉE (E.). 345
MERKEL (Carlo). 166
MERKLEN (A.). 387
MERMEIX 536
MÈRY 221
MEUNIER (E.). 224,227
MEUNIER (Mme Stanislas) . . . 510
MILLAUD (Albert) 488
MOJSISOVICS (Dr Edm. VON). . 318
MOLÈNES (Paul DE). 17
MOLIÈRE 236
MONCEAUX (Paul) 148,241
MONCEL (le comte Th. DU). . 406
MONGE (Carlo DU). 221
MONIER William) 37
MONNIER DE LA MOTTE . . . 115
MONTAIGNE. 333
MONTAUDRY (Mlle A.) 120
MONTERO Y VIDAL (Jose). . . 198
MONTET (Joseph). 268
MONTLUC 60
MORANDINI D'ECCATAGE (F.). . 110
MORÉAS (Jean) 114
MOREAU (Henri). 16,35
MOREAU (Émile). 26
MORIGNY (l'abbé A.) 34
MOTHEAU (H.). 333
MOUFFLET (Pierre-Stanislas). . 445
MOULLE (A.). 328
MOUROT (l'abbé Victor) . . . 364
MOUSK. 310
MOUTON (Eugène) 304
MUIR (William). 37
MULLER (Eugène) 218,496
NAMÈCHE (Mgr). 251
NARJOUX (Félix). 211,303
NATANSON (J.) 25
NAVERY (Raoul DE). 306
NAVICOW (J.). 72
NEMOURS-GODRÉ. 268
NEUMAYR (Dr M.). 313
NÈVE (Félix). 523
NEYROUD (M.). 307
NIKITINE (S.). 325
NOURRISSON 385
OCCOFERRI (Jerolamo). . . . 165
OHNET (Georges). 9
OLCOTT (Henry-P.) 333
O'MEARA (K.). 50
OPPOLZER (le chevalier Th. D'). 335
PAGAT (Henri) 16
PAILLOUX (le R. P. Xavier). . 67
PALMIERI (L.). 407
PARDIAC (l'abbé J.-B.). . . . 242
PARDO-BAZAN (Mme Emilia). . 363
PARIS (Paulin). 58
PARMENTIER (Léon). 409
PASTOR (Ludwig). 439
PÈNE (Henry DE). 301
PÉRIÉ (A.). 202
PÉRIN (Charles). 416
PERRAULT (Charles) 499
PERRONE (Joannès). 35
PETIT (Léonce) 225
PÉTRARQUE. 237
PHILASTRE (P.-L.-F.) 47
PIAZZI (Adriana). 225
PIERRET (H.). 456
PIMODAN (le marquis DE). . . 154
PIOLIN (Dom Paul). 166
PISEMSKY (A.-Th.). 29
PITRÈ (G.). 144
PITTIÉ (Francis). 125
PIZZETTA (J.). 490
PLASSE (F.-X.) 247
PLESSIS (Frédéric). 427,430
POLLONNAIS (Mme Amélie). . . 359
POMAR (lady CAITHNESS duchesse DE). 332
PONTBRIANT (le comte A. DE). 243
PONTSEVREZ 310
PORCHAT (J.-Jacques). . . . 60
PORRO (Giulio) 164
POSTEL (Raoul). 200
POUL (Henriette). 361
POUVILLON (Émile). 291
POWEL (J.-W.) 418
PRADELS (Octave) 115
PRESTWICH (J.). 311
PROMIS (Vincenzo). 164
PROTCHE DE VIVILLE (J.). . . 221
PSICHARI (Jean). 338
PUAUX (N.-A.-F.) 306
QUENTIN-BAUCHART (Ern.) . . 259
QUICHERAT (Jules). 158
RAMBAUD (Alfred). 196
RAMEAU (Jean). 125
RAMÉE (Daniel). 518
RANKE (Léopold DE) 60
RATEL (Stanislas). 73
RATZEL (Friedrich). 433
RAYMOND (Emmeline). . . . 361
RECLUS (Élisée). 485
RECLUS (Onésime) 486
RÉMONT (C.). 260
RENIER (Rodolfo) 263
REYNAUD (L.). 261
RIALLE (Girard DE). 204
RICARD (J.). 14
RICHARD (Charles) 498
RICHARD (Gust.). 404
RICHARD (Jules). 492
RICHTHOFEN (Dr F. VON). . . 341
ROBERTI (Giuseppe). 165
ROCHAY (J. DE) 220,511
RODARY (F.). 408
ROLLET DE L'ISLE 489
ROSNE (l'abbé A.) 431
ROUANET (Léo). 33
ROUX (Léon). 531
ROWEL (Max). 309
SAINT-CÈRE (Jacques). . . . 460
SAINT-GERMAIN LEDUC . . . 502
SAINTRAIN (le P. Henri) . . . 256
SAINT-V*** (Pierre DE). . . . 364
SARTORIUS V. WALTERSHAUSEN (A.). 106
SAX (Dr Emil). 98
SAY (Léon). 417
SCHAFFLE (Dr Albert). . . . 101
SCHERER (Dr Karl VON) . . . 105
SCHIRMER (A.) 511

SCHMITT (M.). 353
SCHUSTER (le Dr) 131
SCOTT (Walter) 511
SÉBILLOT (Paul) 141,142
SÉGARD (Charles) 507
SÉMÉZIES (Marcel). 300
SENGLER (le P. A.). 236
SÉVY (Richard). 455
SIMOND (Charles). 308
SMITH (L.). 233
SODO (Giovanni). 165
SORANZO (Girolamo). 454
SOUHART (R.). 356
SPENCER ST-JOHN (Sir). . . . 207
STANY (le commandant). . . . 222
STEINMANN-BUCHER. 100
STELZNER (Dr Alfr.). 329
STINDE (Julius). 309
STOBARD (J.-W.). 37
STOLZ (Mme DE). 220
STREBINGER (Mme A.-C.). . . 31
STROLL (Dr Moriz). 99
SULLY-PRUDHOMME. 128
SURVILLE (André) 512
SYLVANE 112
TALBOT (Eugène). 423
TARBÉ (Edmond). 11,12
TARDE (C.). 530
TAXIL (Léo) 42,537
TEDESCO (N. DE). 404
THEURIET (André). 32
THIAUCOURT (C.). 145
THOMIN (Lucien). 22
TICHY (H.). 111
TIKHOMIROV 253
TILLEULS (A. DES) 512
TOLSTOÏ (le comte Léon) . . 28,308
TREVAD (Albert). 217
TRÉZÉNICK (Léo). 33
TROLLIET (Émile). 118
TROUBETZKOÏ (la princesse Marie) 33
TWAIN (Mark). 498
VALLÈS (Jules). 299
VALLET (P.) 387
VALLON (Georges DU). . . . 218
VALMAGGI (Luigi) 165
VALRESSON (comtesse DE) . 360,537
VAN DEN GHEYN (J.) 45
VARET (Albert) 120
VATTIER D'AMBROYSE (V.) . 219,485
VAUJANY (H. DE). 207
VAYRA (Pietro). 165
VERNIÈRE (Antoine). 48
VIDAL (Léon). 262
VIGNON (Louis). 196
VIGOUROUX (F.). 229
VILLARD (H.). 114
VILLEDIEU (E. DE) 115
VILLIA 22
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le comte) 296
VILMAIN (Jules). 13
VINGTRINIER (Aimé) 451
VITU (Auguste). 457
VIVIER (Alexandre). 26
VOGUÉ (le vicomte Melchior DE) 343
WAILLY (N. DE). 231
WALLON (H.). 425
WECKERLIN (J.-B.). 425
WIRTH (Mlle Ernestine) . . . 533
WIRTH (Max). 106
WITT (Pierre DE). 449
WRIGHT (William). 437
X. X. 113
YRIARTE (Charles) 492
ZÉNON-FIÈRE 123
ZOJOVIC (J.-M.). 325
ZOLA (Émile). 9

TABLE DES VARIÉTÉS

La Collection Wilkinson. — Catalogue of sir Gardner Wilkinson's collection of Egyptian, Greek, Etruscan, and Roman antiquities. Vol. I. Egyptian antiquities 364

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AUBANEL (Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore), 539. — BELOT (Émile-Joseph), 461. — BERGER (Adolphe), 271. — BERNARD (Paul), 269. — BERT (Paul), 537. — BLOSSEVILLE (Marquis DE), 462. — BOITEAU (Dieudonné-Alexandre-Paul), 75. — BRÉCHILLET-JOURDAIN (Charles-Marie-Gabriel), 172. — CASTILLE (Charles-Hippolyte), 462. — CHIROL DE LA BROUSSE (Jacques-Joseph), 270. — DALLOZ (Édouard-Victor), 538. — DEMAY (Germain), 461. — DESJARDINS (Abel), 172. — DESJARDINS (Ernest), 461. — DUBOSC (Nicolas), 269. — DUVERNOY (Alexandre), 271. — FABRE (Louis-Adolphe), 369. — GAUSSIN (Pierre-

Louis-Jean-Baptiste), 269. — GAUTRELET (Le P. François-Xavier), 172. — GIRARD (Maurice), 369. — LAURENT-PICHAT (Léon), 76. — LAVROVSKI (Pierre), 174. — LISZT (Franz), 270. — MALOU (Jules), 173. — MICHEL (Edmond), 76. — RANKE (Léopold VON), 76.— SCHERER (Guillaume), 270.— SCHTEBALSKI (Pierre), 174. — SERRE (le comte François-Gaston DE), 173. — SIMONIN (Louis-Laurent), 75. — SOLEILLET (Paul), 369. — STOFFELS (Charles), 173. — VARADINE (Nicolas), 369. — VAUTREY (Louis), 78. — WAITZ (Georges), 77.

Institut, 79, 463, 540. Société nationale des antiquaires de France, 79. Congrès, 79, 2.3, 371.

Concours et Prix, 79, 176, 273, 465.

Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 80, 176, 273, 371, 466, 542.

Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques, 80, 176, 274, 371, 466, 542.

Mélanges philologiques et littéraires : Deux brochures de P. de Nolhac, 178. — L'ancienne Université de Montpellier, 467. — Une nouvelle lettre de Montaigne, 275.—Souvenirs de la marquise Delacoste, 374.— Le Discours de M. J. Zeller aux fêtes de l'Université d'Heidelberg, 372.

Mélanges historiques : La Mort d'Étienne Marcel, 543. — Journal de Jean Le Fèvre, 467. — Jean Bourré, 373. — La Maison de Jeanne d'Arc, 542. — Les Livres de raison en Allemagne, 373. — L'Alsace à Sempach, 372. — Louis XV, le duc de Gramont et le régiment des gardes françaises, 544. — Lettres inédites de saint François de Sales, 81. — Pierre de Besse, 81. — Un Album historique universel, 81. — Une nouvelle édition de l'atlas physique de Berghaus, 179.

Mélanges archéologiques et artistiques : Le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle, 373. — « L'Adoration des Mages » de Rubens, 543. — Le Congrès international des Américanistes, 465.

Mélanges bibliographiques : Les Manuscrits de la bibliothèque d'Arras, 274. — Les Manuscrits du musée Plantin-Moretus à Anvers, 177. — Les Catalogues des Manuscrits des Bibliothèques d'Allemagne, 276. — Un Inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France, 177. — La Collection palatine de la Vaticane, 275.— Bibli graphies des ouvrages relatifs à l'histoire de l'Imprimerie, 179. — Introduction de l'Imprimerie aux États-Unis, 277. — Le Tirage des livres, 467.— Table générale du *Polybiblion*, 469. — Publications de la Société des études juives, 82. — Les Livres rares de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, 178. — Les Bibliothèques de New York, 544. — Les Périodiques bibliographiques de l'Allemagne, 276. — Les Archives polonaises en Russie, 180. — La Presse lette, 468. — La Presse de Varsovie, 180. — La Presse scientifique au Japon, 180. — Almanachs, 545.

Nouvelles. — *France :* Paris, 82, 180, 277, 374, 469, 545. — Agenais, 84, 471. —Angoumois, 548.—Anjou, 376, 549. — Artois, 84, 376, 471, 549. — Auvergne, 182, 279, 471, 549. — Béarn, 183.—Berry, 183, 472.—Bourgogne, 84, 183, 376, 472. — Bretagne, 85, 183, 279, 376, 549. — Champagne, 85, 183, 280, 376, 472, 549. — Comtat Venaissin, 183, 472. — Comté de Foix, 85. — Dauphiné, 86, 183, 280, 376, 472, 550. — Flandre, 183, 376, 550. — Franche-Comté, 184, 280, 377, 472. — Gascogne, 86, 472. — Guyenne, 184, 280, 377, 473. — Ile de France, 86, 184, 281, 377, 473. — Languedoc, 86, 281, 377, 474, 550. — Limousin, 86, 184, 281, 474. — Lorraine, 184, 281, 377, 474, 550. — Lyonnais, 87, 377, 474, 550. —Maine, 185, 474. — Marche, 378. — Normandie, 87, 185, 282, 378, 475, 550.— Orléanais, 185, 282, 475. — Périgord, 185, 551. — Picardie, 87, 282, 551. — Poitou, 88, 186, 283, 551. — Provence, 88, 186, 283, 378. — Roussillon, 378. — Saintonge, 186, 283, 475, 552. — Savoie, 378, 475. — Vendée, 88, 186. — *Etranger :* Alsace-Lorraine, 88, 476. — Allemagne, 88, 187, 283, 379, 476, 552. — Angleterre, 89, 187, 284, 379, 553. — Autriche, 90, 188, 284, 553. — Belgique, 90, 188, 285, 380, 477, 553. — Bohême, 90, 188, — Espagne, 90, 189, 285, 380, 553. — Grèce, 91. — Hollande, 91, 381. — Hongrie, 285. — Italie, 91, 189, 286, 381, 477. — Pologne, 92, 190, 286, 381, 553. — Russie, 92, 286, 382, 477, 554. — Sicile, 287. — Suisse, 93, 190, 382, 554. — Algérie, 383, 555. — Chine, 93. — Congo, 287. — Égypte, 287. — États-Unis, 191, 383, 478, 555. — Mexique, 383.

Ventes, 93, 478.

Publications nouvelles, 93, 191, 287, 383, 478. — Dernières publications illustrées, 555.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Abdication de Napoléon Ier (original de la première), 555. — Apologétique chrétienne (bibliographie de l'), 96. — Bethléem-Clamecy (le dernier évêque de), 480. — Comtes de Tende, sénéchaux de Provence (ouvrages relatifs aux), 95. — Concile de Mâcon (citation d'un), 95. — Coucy (siège de), 480. — Illustracion cattolica, 555. — Langue et littérature hébraïques, 95. — Langue française (histoire de la), 384. — Lieutenants du roi, 480. — Louis Chailly, prêtre de l'Oratoire (mort de), 192. — Musique religieuse (ouvrages sur la), 192, 384. — Papier-monnaie de la Révolution, 95. — Science sociale (œuvres de), 555. — Souhait d'une reine, 192. — Valeur de l'argent au XVIIIe siècle, 192.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

JUN 1 3 1946